
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00280732 9

LE THÉATRE FRANÇAIS

AU

XVI[e] ET AU XVII[e] SIÈCLE

I

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ FILS



L'EUGÈNE,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LE THÉATRE FRANÇAIS

AU

XVI[e] ET AU XVII[e] SIÈCLE

OU CHOIX

DES COMÉDIES LES PLUS REMARQUABLES

ANTÉRIEURES A MOLIÈRE

AVEC UNE INTRODUCTION ET UNE NOTICE SUR CHAQUE AUTEUR

PAR

M. ÉDOUARD FOURNIER

Avec huit portraits en couleur

PARIS

LAPLACE, SANCHEZ ET C[ie], ÉDITEURS,

3, RUE SÉGUIER, 3

[1874]


LIBRARY
15 1961
UNIVERSITY OF TORONTO

NOTICE SUR ÉTIENNE JODELLE

Il était de Paris, sans qu'on sache au juste où, quand, et de qui il y était né. Du Verdier se contente de dire, après avoir écrit son nom : « Parisien, sieur du Lymodin. » Était-il de noblesse, comme ces derniers mots le feraient supposer ? C'est plus que douteux ; le Lymodin me semble un fief des pays imaginaires, que la fortune de Jodelle habita tout aussi assidûment que son esprit.

L'âge de quarante-un ans, qu'on lui donne à sa mort, en 1573, fait croire qu'il naquit en 1532, c'est-à-dire dans le plein du règne de François Ier et de la Renaissance, dont les idées, toutes au culte de l'antiquité latine et grecque, avivées et soutenues en lui par des études qui durent être rapides et brillantes, devinrent de bonne heure son inspiration, son ivresse.

De la *Pléiade* qui se formait, il fut le plus impétueux d'abord, le plus en avant, ce qui fit presque croire qu'il en était le chef. Chacun s'enflamma de cette ardeur, qu'on prenait pour le génie, et qui n'en donna qu'une illusion évanouie trop vite. Baïf était tout à l'admiration de « Jodelle bouillant, en la fleur de son âge. » Sainte-Marthe ne pouvait se taire « du grave, doux et copieux Jodelle ; » pour du Bellay, il était plus qu'un poëte : c'était « le démon » même de la poésie ; enfin Ronsard ne voyait pas en lui moins qu'un Sophocle et qu'un Ménandre. A l'entendre, l'ère nouvelle des poëtes avait commencé :

> Lorsque Jodelle heureusement sonna
> D'une voix humble et d'une voix hardie
> La Comédie avec la Tragédie.

Le mérite de Jodelle est au moins de les avoir « sonnées » le premier, faisant voir en cette entreprise, alors si nouvelle, de tragédies et de comédies à la grecque, les hardiesses de prime saut et la verve d'aventure qui lui étaient particulières.

On n'avait eu jusque-là que des traductions du théâtre antique : celles que Saint-Gelais, Desperriers et Charles Estienne avaient données de l'*Andrienne*, et autres pièces de Térence ; celle du *Plutus*, d'Aristophane, par Ronsard, etc.

Jodelle voulut mieux : il lui fallut tragédie et comédie

du vrai cru français, ne devant aux pièces grecques et latines que leur forme en cinq actes. En 1552, lorsqu'il n'avait que vingt ans, c'était chose faite : il pouvait convoquer dans la grande cour du collége de Reims, et un peu après dans celle du collége de Boncourt, « tous les personnages de science et d'honneur » pour la représentation d'une tragédie de *Cléopâtre*, « prise de l'histoire, » suivie de la comédie d'*Eugène*, qu'il avait écrite de verve « en quatre traites. »

Le roi lui-même, Henri II, était là, regardant d'une fenêtre qui lui servait de loge. Seigneurs et dames faisaient figure aux autres croisées, et pour que le spectacle fût digne d'un tel public, c'étaient les poëtes mêmes, amis de Jodelle, qui s'étaient chargés de jouer les deux pièces : « les entreparleurs, dit Estienne Pasquier, qui fut de la fête, estoient tous gens de nom ; car mesme Remy Belleau et Jean de la Péruse jouoient les principaux roulets. » La comédie obtint bon accueil, « le fonds, selon Pasquier, en parut fort bien démêlé par la clôture du jeu. » Mais c'est à la tragédie que revint le plus grand succès, changé presque aussitôt en véritable triomphe pour le poëte.

Ses amis l'entraînèrent, le portant presque, à la maison d'Arcueil, où Ronsard s'allait délasser. Chemin faisant, ayant trouvé un bouc, ils le couvrirent de lierre et de fleurs ; puis, après un festin où les invocations à Bacchus ne furent pas de vains mots et de stériles fantaisies, ils l'offrirent, en chantant le *pæan* triomphal, au poëte qui, pour sa résurrection de la tragédie antique, méritait donc l'offrande faite jadis aux tragiques de la Grèce !

C'est là le beau moment de la vie de Jodelle. Tout lui sourit, tout lui est fête. De son nom même on lui fait une couronne. Tahureau en sait enlacer si adroitement les lettres, que d'*Estienne Iodelle* il tire cet anagramme : *Io, le Délien est né !*

Il n'a plus dans toute la *Pléiade* que Ronsard pour digne émule. Ils vont du même pas à la plus haute renommée, sans que l'un le cède à l'autre plus d'une journée : « Il lui advint de dire, écrit de lui Pasquier, que si un Ronsard avait le dessus d'un Jodelle le matin, l'après-dîner Jodelle l'emportait de Ronsard. »

A la cour même, depuis sa *Cléopâtre* et son *Eugène*, il est en considération.

Comme il a tous les goûts, toutes les adresses, et qu'il peut dire, peintre et architecte autant que poëte et acteur :

> Je dessine, je taille, je charpente, et massonne, etc.,

on le charge d'organiser les fêtes, les spectacles de *gala*. Ce fut, avec la plus haute faveur, le commencement de ses disgrâces ! En février 1558, de grandes fêtes se pré-

parant à l'Hôtel-de-Ville pour y recevoir le roi, et Guise, qui venait de reprendre Calais, on chargea Jodelle des *mascarades* à personnages parlants. La première dont il s'ingénia, par allusion au vaisseau de Paris, fut le *Navire des Argonautes*, avec Jason, dont il jouait le rôle, Orphée et les autres. Sur une « petite chanson » dite par Orphée à la louange du roi, deux rochers devaient s'avancer « avec musique au dedans. » Au signal donné, le mouvement se fit, mais les gens chargés des machines ayant mal entendu, ce furent des *clochers*, et non des *rochers* qui arrivèrent. De là des éclats de rire, puis des huées, dont la réputation, que Jodelle s'était faite d'habile homme en toutes choses, ne se releva pas.

La mort du roi lui fut bientôt un nouveau coup, quoique Catherine de Médicis continuât de le protéger. Ce qu'il y avait d'impopularité dans le pouvoir de la reine rejaillissait, par malheur, sur ceux qu'elle s'attachait, et qui la défendaient.

On ne pardonna pas à Jodelle les sonnets où il la célébra, et dont le meilleur la faisait voir hardie et virile :

> Monstrant que nous avons dans une royne un roy.

On lui tint rigueur aussi de son indécision ou plutôt de son indifférence religieuse, dans un temps où chacun se passionnait pour l'un ou l'autre culte. Lors des troubles de la fameuse croix de Gastine, près des Halles, il fit des vers qui, n'étant ni catholiques, ni huguenots, mais franchement païens, comme sa muse, lui furent imputés à crime par les deux partis. On alla jusqu'à dire, comme l'Estoile, en son *Journal*, qu'il était « sans aucune crainte de Dieu, et n'y croyait que par bénéfice d'inventaire. »

Une seule fois, toujours selon l'Estoile, il parla, il écrivit, mais ce fut pis encore : c'est, en effet, contre Coligny, et pour célébrer la Saint Barthélemy, qu'il aurait pris la plume ! Heureusement pour lui les preuves manquent. Rien, dans ce qui reste de ses œuvres, ne confirme « qu'il eût été corrompu par argent pour escrire contre le feu Admiral et ceux de la Religion .. deschirant la memoire de ces pauvres morts de toutes sortes d'injures et menteries. »

Sa pauvreté, en ce temps, prouve même que la corruption ne l'alla pas chercher. On voit aussi par ses derniers vers, sorte d'adieu, dont l'heure ne se fit pas attendre, que si Charles IX l'avait eu à son service pour quelques poésies de plaisir et de galanterie, la récompense n'était guère arrivée.

> Qui se sert de la lampe, au moins de l'huile y met,

murmura le pauvre poëte, « en son extresme foiblesse d'une voix basse et mourante. »

Puis, comme la journée était belle, car on était en juillet : « Ouvrez-moi ces fenestres, dit-il, que je voie encore ce beau soleil ; » son âme païenne s'échappa dans ce rayon.

Le huguenot d'Aubigné, qui n'eût point pardonné à Jodelle ses vers contre ceux de la Religion, s'il en eût écrit, lui fit une épitaphe compatissante dont voici la fin :

Le ciel avoit mis en Jodelle
Un esprit tout autre qu'humain,
La France lui nia le pain,
Tant elle fut mere cruelle.

L'EUGÈNE

COMÉDIE D'ESTIENNE JODELLE, PARISIEN

1552

PERSONNAGES

EUGÈNE, Abbé.
MESSIRE JEAN, Chappelain.
GUILLAUME.
ALIX.
FLORIMOND, Gentilhomme.
ARNAULD, Homme de Florimond.
PIERRE, Laquais.
HÉLÈNE, Sœur de l'abbé.
MATTHIEU, Créancier.

PROLOGUE

Assez, assez, le poëte a peu voir
L'humble argument, le comicque devoir,
Les vers demis [1], les personnages bas,
Les mœurs repris, à tous ne plaire pas :
Pource qu'aucuns, de face sourcilleuse,
Ne cherchent point que chose serieuse,
Aucuns aussi, de fureur [2] plus amis,
Aiment mieux voir Polydore à mort mis [3],
Hercule au feu, Iphigène à l'autel,
Et Troye à sac, que non pas un jeu tel
Que celuy-là qu'ores on vous apporte.
Ceux-là sont bons, et la mémoire morte
De la fureur tant bien representée

1. C'est-à-dire les vers de huit pieds, qui, jusqu'à Molière, servirent dans les farces.
2. De fureur tragique, de tragédie.
3. Fils de Priam, tué, après la mort de son père, par le roi de Thrace, à qui on l'avait confié. C'est dans la tragédie d'*Hécube*, par Euripide, qu'il en est parlé.

Ne sera point : mais tant ne soit vantée
Des vieilles mains l'escriture tant brave,
Que ce poëte en un poëme grave,
S'il eust voulu, n'ait peu representer
Ce qui pourroit telles gens contenter.
Or, pour autant qu'il veut à chacun plaire,
Ne dédaignant le plus bas populaire,
Et pource aussi que moindre on ne voit estre
Le vieil honneur de l'escrivain adextre
Qui brusquement traçoit les comedies,
Que celuy-là qu'ont eu les tragedies ;
Voyant aussi que ce genre d'escrire
Des yeux françois si long-temps se retire,
Sans que quelqu'un ait encore esprouvé
Ce que tant bon jadis on a trouvé,
A bien voulu dependre ceste peine
Pour vous donner sa comedie, Eugène,
A qui ce nom pour ceste cause il donne :
Eugène en est principale personne.
L'invention n'est point d'un vieil Menandre,
Rien d'estranger on ne vous fait entendre,
Le stile est nostre, et chacun personnage
Se dit aussi estre de ce langage ;
Sans que brouillant avecques nos farceurs
Le sainct ruisseau de nos plus sainctes sœurs,
On moralise un Conseil, un Escrit,
Un Temps, un Tout, une Chair, un Esprit [1],
Et tels fatras, dont maint et maint folastre,
Fait bien souvent l'honneur de son theatre,
Mais, retraçant la voye des plus vieux,
Vainqueurs encor du port oblivieux,
Cestuy-ci donne à la France courage
De plus en plus ozer bien davantage.
Bien que souvent en ceste comedie
Chaque personne ait la voix plus hardie,
Plus grave aussi qu'on ne permettroit pas,
Si l'on suivoit le latin pas à pas,
Juger ne doit quelque sevère en soy,
Qu'on ait franchi du comicque la loy.
La langue, encor foiblette de soymesme,
Ne peut porter une foiblesse extrême ;
Et puis ceux-cy dont on verra l'audace,

1. Allusions aux *moralités* du théâtre des Confreres de la Passion, où se trouvaient en scène des personnages abstraits et tout métaphysiques, comme ceux dont parle ici Jodelle.

Sont un peu plus qu'un rude populace ;
Au reste, tels qu'on les voit entre nous.
Mais dites-moy, que recueillerez-vous,
Quels vers, quels ris, quel honneur et quels mots,
S'on ne voyoit icy que des sabots [1] ?
Outre, pensez que les comicques vieux
Plus haut encor ont fait bruire des dieux.
Quant au theatre, encore qu'il ne soit
En demy-rond, comme on le compassoit [2],
Et qu'on ne l'ait ordonné de la sorte
Que l'on faisoit, il faut qu'on le supporte,
Veu que l'exquis de ce vieil ornement
Ore se voüe aux princes seulement;
Mesme le son qui les actes separe [3],
Comme je croy, vous eust semblé barbare,
Si l'on eust eu la curiosité
De remouller du tout l'antiquité.
Mais qu'est-ce cy ? dont vient l'estonnement
Que vous monstrez ? Est-ce que l'argument
De ceste fable encore n'avez sceu ?
Tost il sera de vous tous apperceu,
Quand vous orrez ceste première scène.
Je m'en tairay : l'abbé me tient la rêne,
Qui là dedans devise avec son prestre
De son estat, qui meilleur ne peut estre.
Ja, ja, marchant, enrage de sortir,
Pour de son heur un chacun advertir;
Et se vantant, si sa voix il debouche,
De vous brider desire par la bouche ;
Et qui plus est, sous la gaye merveille
De derober vostre esprit par l'aureille.

1. Les sabots sont mis ici en opposition avec le *cothurne* de la tragédie et le *brodequin* de la comédie antique.
2. Les théâtres antiques, comme on peut le voir encore par celui d'Orange, le seul qui subsiste presque entier, étaient en hémicycle.
3. C'est-à-dire la musique du joueur de flûte antique, entre chaque acte, et même entre chaque scène.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

EUGÈNE, ABBÉ; MESSIRE JEAN, CHAPPELAIN.

EUGÈNE.

La vie aux humains ordonnée
Pour estre si tost terminée,
Ainsi que mesme tu as dit,
Doit-elle, pour croire à crédit,
Se charger de tant de travaux?

MESSIRE JEAN.

Le seul souvenir de nos maux,
Qui jà vers nous ont fait leur tour,
Ou de ceux qui viendront un jour
L'apprehension incertaine
Empoisonne la vie humaine,
Et d'autant qu'ils la font plus griève,
Ils la font aussi bien plus briève.
Mais qui sçait mieux en ce bas cy
Que vous, Monsieur, qu'il est ainsi?

EUGÈNE.

Il ne faut donc que du passé
Il soit après jamais pensé;
Il faut se contenter du bien
Qui nous est présent, et en rien
N'estre du futur soucieux.

MESSIRE JEAN.

O, grand Dieu, qui dist onques mieux!

EUGÈNE.

Comment donc ne consent-on point
De s'aimer soymesme en ce poinct,
De se flatter en son bonheur,
De s'aveugler en son malheur,
Sans donner entrée au soucy?

MESSIRE JEAN.

C'est abus; il faut faire ainsi.

EUGÈNE.

En tout ce beau rond spacieux
Qui est environné des cieux,

Nul ne garde si bien en soy
Ce bonheur comme moy en moy.
Tant que soit que le vent s'esmeuve,
Ou bien qu'il gresle ou bien qu'il pleuve
Ou que le ciel de son tonnerre
Face paour à la pauvre terre,
Tousjours, Monsieur, moy je seray,
Et tous mes ennuis chasseray,
Car serois-je point malheureux
D'estre à mon souhait plantureux,
Et me tourmenter en mon bien ?
Je ne voûray jamais à rien,
Sinon au plaisir, mon estude.

MESSIRE JEAN.

Ce seroit une ingratitude
Envers la Fortune, autrement,
Qui vous pourvoit tant richement ;
Car qui est mal content de soy
Il faut qu'il soit, comme je croy,
Mal content de Fortune ensemble.

EUGÈNE.

Fortune assez d'heur me rassemble
Pour me plaire en ce monde icy.
Esclavant en tout mon soucy ;
Sans travail les biens à foison
Sont apportez en ma maison,
Biens, je dy, que jamais n'acquirent
Les parents qui naistre me feirent,
Et qui ainsi donnez me sont,
Qu'à mes héritiers ne revont,
Ains pour rendre ma seule vie
En ses délices assouvie ;
Ce que nous pratiquons assez.
Tant qu'il semble que ramassez
Tous les plaisirs se soyent pour moy.
Les roys sont sujets à l'esmoy
Pour le gouvernement des terres ;
Les nobles sont sujets aux guerres ;
Quant à justice, en son endroit,
Chacun est serf de faire droit.
Le marchand est serf du danger
Qu'on trouve au pays estranger
Le laboureur avecque peine
Presse ses bœufs parmy la plaine.
L'artisan, sans fin molesté,

A peine fuit sa pauvreté.
Mais la gorge des gens d'eglise
N'est point à autre joug submise,
Sinon qu'à mignarder soymesmes,
N'avoir horreur de ces extrêmes,
Entre lesquels sont les vertus ;
Estre bien nourris et vestus,
Estre curez, prieurs, chanoines,
Abbez, sans avoir tant de moines
Comme on a de chiens et d'oiseaux ;
Avoir les bois, avoir les eaux
De fleuves ou bien de fontaines,
Avoir les prez, avoir les plaines,
Ne recognoistre aucuns seigneurs,
Fussent-ils de tout gouverneurs ;
Bref, rendre tout homme jaloux
Des plaisirs nourriciers de nous.
Mais que serviroit expliquer
Ce que tu vois tant pratiquer,
N'estoit que je me plais ainsi
En la memoire de cecy,
Voulant les plaisirs faire dire
Où d'heure en heure je me mire ?
Au matin, quoy ?

MESSIRE JEAN.

Le feu leger,
De peur que le froid outrager
Ne vienne la peau tendrelette ;
Le linge blanc, la chausse nette,
Le mignard pignoir [1] d'Italie,
La vesture à l'envi jolie,
Les parfums, les eaux de senteurs,
La cour de tous vos serviteurs,
Le perdreau en sa saison,
Le meilleur vin de la maison,
Afin de mettre à val vos flumes.
Les livres, le papier, les plumes,
Et les breviaires, ce pendant,
Seroyent mille ans en attendant
Avant qu'on y touchast jamais,
De peur de se morfondre ; mais
Au lieu de ces sots exercices,

1. *Peignoir.* C'était une longue robe de chambre, dont les Italiennes de la cour des Médicis nous avaient nouvellement apporté la mode.

De la musique les delices
Avant que monter à cheval,
Et puis et par mont et par val
Voler l'oiseau [1], se mettre en queste
Bien souvent de la rousse beste [2],
Ou bien par les plaines errant
Suivre le lievre bien courant,
Pendant que moi, Messire Jean,
Je sûe auprès le feu d'ahan
De tasser les molles viandes,
Pour vous les rendre plus friandes ;
Voūs arrivez tous affamez,
Les chaudeaux sont soudain humez,
De peur de vicier nature ;
On fait aux tables couverture,
On rit, on boit, chacun fait rage
De babiller du tricotage.
On est saoul, on se met en jeu,
Et puis s'on sent venir le feu
De la chatouillarde amourette,
Soudain en la queste on se jette,
Tant qu'on revienne tous taris
Par ces pisseuses de Paris.

EUGÈNE.

Tout beau, Messire Jean, tout beau,
Demoure là, d'un cas nouveau,
Puisqu'à l'amour tu es venu,
M'est à ceste heure souvenu,
Pour lequel appelé t'avois.

MESSIRE JEAN.

Quoy? comment? d'où vient telle voix?
Avez-vous reçeu quelque offense?

EUGÈNE.

Non, non, tout beau, seulement pense
De me prester icy tes sens.
Tu sçais bien que depuis le temps
Que Henry, magnanime roy,
A mené ses gens avec soy
Jusques aux bornes d'Allemagne [3],

1. Chasser au faucon.
2. Chasser le loup, ou le renard.
3. En 1552, l'année même ou cette piece fut représentée devant lui au collége de Reims, Henri II avait poussé jusqu'en Allemagne, pour s'y joindre, contre Charles-Quint, aux princes de la ligue protestante.

Amour qui se meist en campagne
Pour faire queste de mon cœur,
S'est rendu dessus moy vainqueur,
Me venant d'un trait enflammer,
Pour me faire ardemment aimer
Ceste Alix, mignarde et jolie,
Bague fort bonne et bien polie,
Pour qui, ô serviteur fidelle,
Tu me vaux une maquerelle.

MESSIRE JEAN.

O! que je me tiens en repos,
Pour voir où cherra ce propos!

EUGÈNE.

Jusqu'icy tant bien m'a servi
Que du tout en elle je vy;
Et, pour estre bon guerdonneur[1],
Luy voulant couvrir son honneur,
Comme tu es bien adverti,
Luy ay trouvé le bon party
De Guillaume, le bon lourdaut,
Qui est tout tel qu'il nous le faut,
Et les ay mariez ensemble.

MESSIRE JEAN.

O! fort bien fait!

EUGÈNE.

Mais qui te semble?
J'ai feint que c'estoit ma cousine.

MESSIRE JEAN.

La parenté est bien voisine;
Il n'y falloit espargner rien.
Ce sont trois cents escus; et bien!
Qu'est-ce, pour vostre dignité,
Sinon qu'œuvre de charité?

EUGÈNE.

Mais maintenant j'ay si grand'peur,
Que Guillaume sente mon cœur
Avec les cornes de sa teste.

MESSIRE JEAN.

Ha! ventrebieu, il est trop beste;
Son front n'a point de sentiment,
Ny son cœur de bon mouvement;
Ho ho, quoy? craignez-vous en rien

1. C'est-à-dire pour bien récompenser.

En cela un Parisien?
Le bon Guillaume, sans malice,
Vous est couverture propice
Pour seurement brider l'amour
Si fussiez allé chacun jour
Ce pendant qu'Alix estoit fille,
Planter en son jardin la quille,
A l'envi chacun eust crié;
Mais, depuis qu'on est marié,
Si cent fois le jour on s'y rend,
Le mary est toujours garend;
On n'en murmure point ainsi.
Et puis, en ceste ville cy,
On voit ce commun badinage,
De souffrir mieux un cocuage
Que quelque amitié vertueuse.

EUGÈNE.

Après, mon amour est douteuse,
Et je crains que ceste mignarde
D'aller autre part se hasarde.
Car ces femmes ainsi friandes
Suivent les nouvelles viandes.
Et puis, qui ne seroit jaloux
D'un entretien qui m'est tant doux?
Dès lors que j'ay chez elle entrée,
Je la trouve exprès apprestée,
Ce semble, pour me recueillir;
Elle me vient au col saillir,
Elle me lace doucement,
Et puis m'estreint plus fortement,
J'entends, si Guillaume est dehors:
Bon jour, mon Tout, dit-elle alors;
Mais si, quand elle entend ma voix,
Elle sent le cocu au bois,
Ou bien en quelque lieu voisin,
Bon jour (dit-elle), mon cousin.

MESSIRE JEAN.

Et quoy plus?

EUGÈNE.

Nous entrons dedans.
Et jà d'un desir tous ardens
Nous mirons nos affections
Au miroir de nos passions,
Qui sont les faces de nous deux;
Souvent mollement je me deulx

Du temps, et elle se complaint
Que l'amour assez ne m'attaint.

MESSIRE JEAN.

O dueil heureux!

EUGÈNE.

Elle s'appaise,
Elle accourt et plus fort me baise;
Puis s'arrestant, elle se mire
Dedans mes yeux.

MESSIRE JEAN.

O doux martyre!

EUGÈNE.

Et, folastrant, elle rempoigne
Mes levres, qui font une trongne [1]
Afin que d'elle elles soient morses,
Et quant est des autres amorces,
Pense que peut en cela faire
Celle qui se plaist en l'affaire.

MESSIRE JEAN.

Qui pourroist estre homme tant froid,
Qui ne s'émeut en cest endroit?

EUGÈNE.

Mais où me suis-je promené?
Où l'amour m'a il jà trainé?
Or donc, sçaches, en cest affaire,
Comment il te faut me complaire :
Au long discours de cette chose,
Deux poincts tous seuls je te propose :
La peur que j'ay que ce sottard
Decœuvre la braise qui m'ard,
Et la peur que j'ay qu'en ma dame
Ne s'allume quelque autre flame.
Au premier tu remediras,
Quant ce lourdaut gouverneras,
L'asseurant que j'ay bonne envie
De luy ayder toute sa vie;
Quand tu le meneras au jeu;
Quand, l'amadoüant peu à peu,
Tu le rendras amy de toy,
Autant que sa femme est de moy,
Afin qu'ayez l'entrée seure.
Quant est du second, je t'asseure
Qu'il te faudra prendre cent yeux,

1. Une moue.

Afin de me la garder mieux :
Qu'on espie, que l'on regarde,
Qu'on s'enquierre, qu'on prenne-garde
De n'estre en embusche trouvé,
Après avoir bien esprouvé.
Pour le loyer de ton office
Je te voüe un bon benefice.

MESSIRE JEAN.

Grand mercy, Monsieur, c'est de grace ;
Ne vous souciez que je face,
N'ayez de ces deux poincts esmoy,
Dès ores je pren tout sur moi.

SCÈNE II

MESSIRE JEAN.

Ainsi, Dieu m'ayme, on voit icy
Maints aveuglez, qui sont ainsi
Que les flots enflez de la mer,
Qu'on voit lever, puis s'abymer
Jusques au plus profond de l'eau.
Ceux-ci, se fichans au cerveau
Un contentement qu'ils se donnent,
Dessus lequel ils se façonnent
Le pourtrait d'une heureuse vie,
Voyent soudain suivre l'envie
Du sort bien souvent irrité,
Rabbaissant leur félicité.
Songez à celuy qu'avez veu,
Ce brave abbé, tant bien pourveu,
Moins en l'Eglise qu'en follie,
Songez, dis-je, au mal qui le lie,
Ains l'estrangle tant doucement
D'un fola-tre contentement :
Il se fait seul heureux : en tout
Il n'imagine point de bout ;
Il ne prevoit, et ne previent
Au mal'heur qui souvent advient :
Et qui pis est, voir il n'a sceu
Qu'il est journellement deceu.
L'aveuglement est le moyen
De tourner un beaucoup en rien ;
Il est si fol, comme je voy,

De penser : Alix est à moy,
Et me tient seul amy certain.
Alix, dis-je, plus grand putain
Qu'on puisse voir en aucun lieu,
Et qui veut, sans crainte de Dieu,
Se bastir aux cieux une porte,
Par l'amour qu'à tous elle porte,
Exerçant sans fin charité.
Assez longtemps elle a esté
A un Florimond, homme d'armes,
Qui paravant sous les alarmes
Par qui son amour l'asservit,
Long temps à Helène servit,
Sœur de ce bel abbé, mon maistre,
Sans, par son pourchas, jamais estre
Receu au dernier poinct de grace.
Tant qu'estant vaincu de l'audace
De sa maistresse impitoyable,
Pour passer l'amour indomptable,
Et amortir sa fantaisie,
Fust par luy ceste Alix choisie,
Laquelle il entretint tousjours,
Non pas seul maistre des amours,
Jusques à ce camp d'Allemagne,
Pour lequel se mist en campagne :
Mesmes on m'a dit qu'un grand zèle
Florimond avoit envers elle.
Mais qui veut bien aymer, ne face
Aux Parisiennes la chasse ;
Et puis nostre abbé, nostre brave
Fol, masqué d'un visage grave,
Ce sot, ce messer coyon, pense
Avoir eu seul la jouissance,
Et la mise en son mariage
Afin qu'il feist un cocuage
De mary et d'amy ensemble.
Mais, je vous prie, que vous semble
Des morgues[1] que je tiens vers luy ?
S'il dit ouy, je dis ouy ;
S'il dit non, je dis aussi non ;
S'il veut exalter son renom,
Je le pousseray par ma voix
Plus haut que tous les cieux trois fois.

1. Manières, façon d'agir.

Ainsi je fais un ameçon
Pour attraper quelque poisson.
En la grand'mer des benefices,
Sont mes estats, sont mes offices,
Et qui n'en sçait bien sa pratique,
Voise ailleurs ouvrir sa boutique.

SCÈNE III

GUILLAUME, ALIX, MESSIRE JEAN

GUILLAUME.

Hé Dieu! quelle heureuse fortune
M'eust esté plus heureuse qu'une,
Ou quelle plus douce rencontre
En toute la terre se monstre,
Que celle la qu'ores j'ay faite
De ceste femme tant parfaite,
A qui Dieu m'a joint pour ma vie?
Hé! mon Dieu, que j'ay bonne envie
De t'en rendre grace à jamais!
Ah! je t'en iray désormais
Souvent présenter des chandelles,
Et à la Royne des pucelles,
Qui m'a donné si chaste femme.
Sa beauté tout le monde enflamme,
Car je voy bien souvent passer
Mains amourets que trespasser
Elle fait en les regardant;
Mais aucun n'y va pretendant,
Accablé dessous sa vertu;
Moymesme je suis abattu
Bien souvent de sa chasteté;
Car alors que suis excité
De faire le droit du mesnage,
Elle me dit d'un sainct courage:
Escoute, mon mignon, contemple
Du bon Joseph la saincte exemple,
Qui ne toucha sa saincte Dame.
Nostre chair est vile et infame;
Ces actes sont vilains et ords.
Et qui nous damne, que le corps?
Alors je me mets en prière,

Et lui tourne le cul arrière,
Car hélas (bon Dieu) tu ne veux
Que l'on blesse les chastes vœus.

ALIX.

Qui est celuy que j'oy compter
Et tellement se contenter?
Ha! mananda, c'est mon badaut.
Escouter icy me le faut,
Pour sçavoir qu'il dira de moy.

GUILLAUME.

Bon Dieu, je suis tenu à toy!
Outre cela, elle est tant douce,
Jamais ses amis ne repousse;
Elle est à chacun charitable,
Et envers moy tant amiable
Que le monde en est estonné.
Quantesfois m'a-t-elle donné
De l'argent pour m'aller joüer?
Cil qui veut à Dieu se voüer
Ne sera jamais indigent.
Alix a tousjours de l'argent;
Elle est saincte dès ce bas lieu,
Car c'est de la grace de Dieu
Que cest argent luy vient ainsi.

ALIX.

Je suis en paradis aussi,
D'avoir un mary tel que j'ay;
Par ainsi, saincte je seray.

GUILLAUME.

Mesme quand je me vais esbattre,
Si j'y estois trois jours ou quatre,
Elle n'en dit rien au retour
Non plus que d'un seul demy jour;
Et quand je me veux excuser
Et de tels mots vers elle user:
Pardon, je vous supply, ma femme;
Vrayment, ce m'est un grand diffam:
D'avoir demouré jusqu'à ores...
Je voudrois qu'y fussiez encores,
Mon amy; c'est vostre santé.

ALIX.

Hé! benest, que c'est bien chanté!

GUILLAUME.

Et quand je me treuve en mal ayse,
Je sens que sa prière appaise

La maladie que je sens ;
Elle s'en court par ces convents
De sainct François, sainct Augustin,
De l'abbaye sainct Martin,
De sainct Victor, de sainct Magloire,
Pour faire prier.

ALIX.

Voire, voire,
On y prie à deux beaux genoux.

GUILLAUME.

Elle m'apporte à tous les coups
De ces saincts convents quelques choses,
Ou bien de quelque pain de roses,
Ou bien des eaux, ou bien du flanc[1],
Aucunesfois de leur pain blanc,
Et me dit que, par les merites
Du bon sainct, ces choses petites
Ont pouvoir de guarir la fièvre.

ALIX.

Seroit perte s'il estoit lièvre;
Les cornes luy séent fort bien.

GUILLAUME.

Elle ne me moleste en rien,
Mesme quand malade je suis ;
Ell' ferme tout soudain mon huis,
Et, de crainte de me fascher,
En autre lieu s'en va coucher ;
Mais bien souvent je sens de peur
Dedans moy debatre mon cœur,
Quand ma partie me deffaut.
Car j'entendy un jour d'enhaut
Un esprit qui fort rabastoit,
Lors qu'en mon lict elle n'estoit.

ALIX.

Je retien d'un sermon ces mots,
Qu'un esprit n'a ny chair ni os.

GUILLAUME.

Puis, quand elle est malade aussi,
Vrayment, je luy fay tout ainsi,
Et me couche en quelque chambrette ;
Mais, hélas ! elle est tant floüette,

1. C'est le gâteau populaire, déjà très-ancien à cette époque, car il en est parlé dans les *Fabliaux* et dans les chartes du XIIIe siècle. Il y est appelé *flao*, d'où sa première orthographe *flaon*.

Qu'elle est bien souvent en malaise,
Ou elle feint, ne luy desplaise,
Pour accomplir en sainctété,
Quelque beau vœu de chasteté.
Non fait, non : elle souffre peine ;
Car la nuict bien fort se demeine.

ALIX.

O! que je sens un doux martyre!
Je creve icy quasi de rire,
Je ne sçaurois m'y arrester ;
Mais je vois ore l'accoster.

GUILLAUME.

Mon Dieu, que je serois marry...

ALIX.

De quoy parlez-vous, mon mary!

GUILLAUME.

Ha! nostre femme, Dieu vous gard!
Je meure si vostre regard
Ne m'a servy d'allegement
Contre mon facheux pensement.

ALIX.

Quel pensement ?

GUILLAUME.

Le creancier
M'a fait ore signifier
Qu'il veut que je paye aujourd'huy.

ALIX.

Aujourd'huy! c'est un grand ennuy;
C'est donné bien peu de respit.
Il n'en faut point estre despit,
Il faut prendre patiemment
Ce que nostre Dieu justement
Pour nos [1] commises nous envoye.

GUILLAUME.

Il est vray, c'est la droite voye.
Patience est d'honneur la porte.

ALIX.

Patience est tousjours plus forte.

GUILLAUME.

Ses dons sont à tous bien seans.
Mais comment ? qui entre seans ?
Avez-vous laissé l'huis ouvert ?

1. *Fautes* est sous-entendu.

ALIX.

Tout beau, tout beau! j'ay découvert
Un des plus grands de nos amis:
C'est le chappelain, le commis,
Le *fac totum*[1] de mon cousin.

MESSIRE JEAN.

Et puis quoy? comment? vostre vin
Est-il jà la bas mis en broche?

ALIX.

Il est trouble, car on le hoche
Trois ou quatre fois tous les jours.

GUILLAUME.

Monsieur, faites deux ou trois tours
Par le jardin, en attendant:
M'amie, envoye ce pendant
Au meilleur, sans craindre les frais.

MESSIRE JEAN.

Je vay donc là prendre le frais.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

FLORIMOND, GENTILHOMME; PIERRE, LAQUAIS.

FLORIMOND.

Ores que je suis de retour,
J'ay consumé quasi ce jour
A contempler en ceste ville
De plusieurs la pompe inutile:
Ceux qui n'aguères en la guerre
Faisoyent leur chevet d'une pierre,
Et qui du long chemin grevez
Avoient leurs harnois engravez
A longues traces sur le dos,

1. Expression alors toute nouvelle. On disait plus volontiers, comme Montluc à propos d'un certain La Croisette : *dominus fac totum*

A qui presque on voyoit les os,
Ayans une face despite,
Du soleil quasi demi-cuite,
Mesléc en sueur et poudrière,
Oublians leur face guerrière
Se sont parez si mollement,
Qu'ils semblent venir proprement
Des nopces, et non de la guerre ;
Mesmes aucuns vendent leur terre,
Les autres engaigent leur bien,
Les autres trouvent le moyen
De recouvrer quelques deniers
Pour enrichir les usuriers ;
Les autres vendent l'équipage,
Harnois, chevaux, et attelage,
Et tout, pour despendre en délices ;
Et au lieu des bons exercices
Pour tousjours asseurer leur main,
Le palais muguet en est plein,
Où leurs parfums, et leurs civettes,
Chose propre à leurs amourettes,
Tirent les dames aux devis,
Qui presque y courent aux envis,
Au velours, au satin, à l'or,
Et aux broderies encor,
Non obstant tout edict donné,
Il est autant peu pardonné
Qu'il seroit mesme entre les princes,
En pleine paix de leurs provinces.
Mais quoi ? comment? où est l'enseigne,
Où est la bataille qui seigne
De tous costez en sa fureur?
Où sont les coups, où est l'horreur,
Où sont les gros canons qui tonnent,
Où sont les ennemis qui donnent
Jusques aux tentes de nos gens?
Ha ! nous deviendrons negligens,
Et chasserons hors de memoire
Le desir qu'avons de la gloire.
Je confère ceste cité
A ce que l'on m'a recité
Jadis de l'antique Capuë [1],
Car sa friandise nous tuë,

1. Capoue.

Comme les soldats d'Hannibal.
Quittons l'amour, laissons le bal,
Oublions ces molles rencontres,
Faisons tournois, faisons des monstres,
Et pendons encore les pris
Pour guerdonner les mieux apris.
Estimez-vous l'ennemi mort?
Sçachez que pour un temps il dort,
Pour veiller plus long-temps après;
Mesmes de jour en jour plus près
Tâche s'approcher de nos forces;
Et après les douces amorces,
Penseriez-vous les maux souffrir
Qui se viendront à nous offrir?
Endureriez-vous seulement
Les maux qu'eusmes dernièrement,
Par trois jours le deffaut de pain,
Maint facheux mont, aspre et hautain,
Ces gros broüillars, ceste gelée,
Et puis ceste pluye escoulée,
Qui souvent servoit de breuvage?
Ce flux de sang qui feist outrage
Sans espargner soldat ne prince?
Je trepigne, et les dents je grince,
Quand je voy l'excessif et brave
D'avoir un bel habit et grave,
Bien découppé : ne passons pas
Des gentilshommes les estats.
Pour veoir quelque dame cogneüe
Qu'on a devant la guerre veüe,
C'est raison de se refraichir.
Mais depuis qu'on vient à franchir,
Fy, fy, de superfluité!
Mais jà trop me suis excité;
Puis je voy mon homme venir :
A luy veoir ses gestes tenir,
Il querelle en soy quelque chose,
Au fond de sa cervelle enclose.
Icy le vay guetter de loing,
Attendant que j'aye besoin
D'aller avec ma bonne Alix
Esprouver le bransle des licts.
Laquais, voïs-tu pas bien les mines?

PIERRE.

Ouy, Monsieur, sont des plus fines.

SCÈNE I.

ARNAULD, HOMME DE FLORIMOND; FLORIMOND.

ARNAULD.

Combien que mille fois et mille,
J'aye veu et reveu la ville
De Paris, où suis à ceste heure,
Si est-ce qu'après la demeure
Que j'ay faite au camp d'Allemagne,
Après mainte et mainte montagne,
Dont le souvenir maintesfois
Me fait souffler dedans mes doigts;
Après la soif, après la faim
Qui vint par le deffaut du pain;
Et après m'estre veu moymesme
Bien dessiré[1], bien maigre et blesme,
Paris, ville mignarde et belle,
Me semble une chose nouvelle;
Aussi l'on dit: qui veut choisir
Le plus doux du plus doux plaisir,
Il faut avoir premier esté
Au mal avant qu'il soit gousté.
Puis-je bien laisser la maison,
Sans que je voye grand foison
De choses braves et pompeuses?
Et mesmement tant de pisseuses,
Qui se font rembourrer leur bas,
Promettent que je n'auray pas
Le deffaut que j'avois au camp;
Mais au fort, en si grand ahan
Je n'en avois pas grand envie.
Mais que fais-je, maugré ma vie?
En babillant trop je demeure.
Monsieur m'a chargé qu'à ceste heure
Je ne faillisse à le trouver;
Il s'en veut aller relever
Contre son Alix les discors,
Pour veoir si luitter corps à corps
Vaut mieux que de combattre aux armes.
O les doux pleurs, hélas! les larmes,

1. Pour *déchiré*.

Desquelles Alix parlera
Quand son amant elle verra.
Mais, ô fort heureuse rencontre!
Je le voy, je vais à l'encontre,
Peine n'auray de le chercher.

FLORIMOND.

J'avois beau ma face cacher,
Mon Arnauld me cognoist trop bien.
Et bien, Arnauld, de nouveau?

ARNAULD.

Rien
Que ne sçachiez, comme je croy.

FLORIMOND.

As-tu entendu que le roy
Nous rappellera bien soudain?

ARNAULD.

Le bruit est tel.

FLORIMOND.

Mais quel desdain!
Les plaisirs qu'Alix, ma mignonne,
Quand je suis à Paris me donne,
A ceste fois me seront cours.
Et bien, après? fay-moy discours
De ce que tu as ouy dire.

ARNAULD.

L'empereur[1] remasche son ire,
Et grinçant les dents s'encourage,
Tant qu'on diroit, voyant sa rage,
Et son appetit de vengeance,
Qu'il est toujours en celle dance
Qu'il faict à l'envers sus un lict.

FLORIMOND.

Où est-il ore?

ARNAULD.

A ce qu'on dit
Il a déjà le Rhin passé.

FLORIMOND.

Seroit-il bien tant insensé
De venir mettre siége à Mets[2]?

ARNAULD.

On lui serviroit de bons mets,
Et si n'y feroit pas grand tort.

1. Charles-Quint.
2. Il vint mettre le siége en effet; mais l'année suivante, 1553, le duc de Guise le lui fit lever.

Car, outre le nouveau renfort,
Les braves gens qui sont dedans
Le feront mieux grincer les dents
Que jamais il ne feist encor.

FLORIMOND.

Pour le moins il ne tient à l'or,
Qui est le nerf de toute guerre[1];
Qu'il ne prenne toute la terre
Que ceste année avons fait nostre.

ARNAULD.

Il attendra fort bien à l'autre,
Et à l'autre an encor après;
Je pense qu'il vient tout exprès
Pour Thionville envitailler.
Mais vous ne faites que railler,
Vous sçavez le tout mieux que moy.

FLORIMOND.

Je m'enquiers seulement à toi,
Pour voir si ce qu'on dit de luy
Accorde à cela qu'aujourd'huy
On m'a par missives mandé;
Et tu l'as fort bien accordé.
Puis donc que ce peu de loisir
Se donne ainsi à mon plaisir,
Je veux recompenser le peu
Par l'accroissement de mon feu,
Qui jà me rend mort en vivant.
Mais, Arnauld, compte moi, devant
Que vers ma mignonne je voise,
Quelle estoit ceste forte noise
Que tu meuvois tantost en toy;
Je te voyois mouvoir le doy,
Et marmonner en tes deux lèvres,
Comme un qui frissonne des fièvres,
Songeois tu, ainsi, seul, à part,
A l'outrageuse amour qui m'ard?

ARNAULD.

Rien moins, Monsieur.

FLORIMOND.

Et à quoy donc,
Dy moy?

1. On voit ici que le proverbe : « l'argent est le nerf de la guerre, » date de bien plus haut que Turenne, à qui on l'attribue.

ARNAULD.

Je me plaisoye adonc
Aux gentilles delicatesses,
A l'heur, aux esbats, aux caresses,
Que l'on reçoit ici, au pris
Des maux où nous estions appris.

FLORIMOND.

Je meure, c'est chose terrible
Qu'il est presqu'au monde impossible
De trouver un, qui ne peut estre
Contraire au penser de son maistre !
En cela je me desplaisois
Où te plaire tu t'amusois.

ARNAULD.

Pourquoy, Monsieur ?

FLORIMOND.

Car ceste pompe
Et bravade mollement trompe
Les plus enflammez de courage ;
Et nos gentilshommes font rage
D'exceder mesme l'excessif.
C'est ce qui me rendoit pensif,
Et en moymesme me plaignant,
Quand tu t'en venois trepignant
Pour me trouver.

ARNAULD.

Pourtant, Monsieur,
Sauf toujours vostre advis meilleur,
Il me semble que c'est à ceux
Qui n'ont point esté paresseux
De maintenir le droit de France,
Opposant leur vie à l'outrance
De ces aiglons imperiaux,
Après tant et tant de travaux,
D'avoir pour rafraischissement
En volupté contentement,
Non pas à ces pourceaux nourris
Dedans ce grand tect[1] de Paris,
Qui n'oseroyent d'un ject de pierre
Eslongner les yeux de leur terre ;
Non à plusieurs larrons honnestes,
Qui n'estans faits que pour des bestes
D'un visage humain emmasquées,

1. Pour toit ; on dit encore dans les campagnes « tect à porc. »

Par pratiques mal pratiquées
Despendent encor aujourd'huy
Et le leur et celuy d'autruy,
En banquets, pompes et delices,
Pour souvent estre appuy des vices.
Ce pendant mesme que le roy,
Ayant ses princes avec soy,
Souffre maintes et maintes choses
Pour garder ces bestes encloses.
Non à ces petits mugueteaux,
Ces baboûins advocasseaux,
Qui pour deux ou trois loix roûillées
De je ne sçay quoy embroûillées,
Chevauchent les asnes leurs frères,
Avec leurs contenances fières,
Meslans la morgue italienne,
Afin qu'un gros sourcil s'en vienne
Les demander en mariage.
Ha, ventrebleu, quel badinage!
Non pas, dy-je, à ces mercadins [1],
Ces petits muguets citadins,
Ces petits broûilleurs de finances,
Qui en banquets et ris, et danses,
En toutes superfluitez
Surmontent les principautez.
Mais quant est de nos gentilshommes,
Qui est le propos où nous sommes,
Bien qu'on croye toutes bravades
Rendre les courages plus fades,
Si celuy-là qui est plus brave
Entendoit le battement grave
D'un tabourin quasi tonnant,
Ou bien d'un clairon estonnant,
Il seroit mieux encouragé
Et plus tost en ordre rengé.

FLORIMOND.

Ainsy le ciel me soit amy,
Si tu ne m'as mis à demy,
Par ta parole, hors de moy.
Quoy? comment? qu'est-ce que de toy
Quand tu vas ainsi contestant?
Un docteur n'en diroit pas tant;
As-tu tant l'eschole suivie?

1. *Galantins*. On disait aussi *mercadants*.

ARNAULD.

La meilleure part de ma vie,
Et si estois des mieux appris ;
Mais ores les meilleurs esprits
Aiment mieux soldats devenir
Qu'au rang des badauts se tenir.
Mais comment est-ce que la chose
Qu'en venant je tenois enclose,
Dont vous m'avez interrogué,
Nous a si fort poussez au gué?
Où sommes-nous venus ainsi?

FLORIMOND.

Nous nous sommes tous deux icy
Oubliez de nostre entreprise.
Toutefois, cest oubli je prise :
Car l'une est bien plus recouvrable
Que l'autre tousjours n'est comptable.
Mais, tournans bride à tous les dits
Reviendrons-nous à nostre Alix,
Que mon cœur follement adore?
Faut-il que j'y voise des-ore,
Ou bien s'il vaut mieux que par toy
Soit faite l'entrée avant moy,
Pour veoir si tu surprendras point
Quelque muguet qui se soit joint
A mon Alix, par mon absence?

ARNAULD.

Elle est fidelle, que je pense.

FLORIMOND.

Et quand aucun n'y trouveras,
Au mesnage regarderas
Pour veoir s'elle n'a rien acquis,
Si ses habits sont plus exquis
Que n'estoyent quand je departy.

ARNAULD.

Sont tesmoins du nouveau party.

FLORIMOND.

Tu noteras bien le visage,
Le froid ou le chaud du courage,
Le parler, la joye ou le dueil,
Les caresses et le recueil
Qu'elle monstrera.

ARNAULD.

Laissez faire,
Reposez-vous de cest affaire,

J'espère encor de faire mieux.

FLORIMOND.

Et ores que je suis ocieux,
A nostre Dame m'en iray,
Où pendant me pourmeneray,
Faisant la cour à mes pensées.

ARNAULD.

Qu'elles soient bien là caressées,
Car c'est le lieu où se retire
L'amant qui, serf de son martyre,
Fait maint regret, comme maint tour.

FLORIMOND.

Va, va.

ARNAULD.

Je suis jà de retour.

SCÈNE III

HÉLÈNE, SŒUR DE L'ABBÉ.

Si l'œil trompé ne me deçoit,
Par la ruē au matin passoit
Florimond, ainsi qu'il me semble
Dont, ainsi Dieu m'ayme, je tremble,
Ayant peur que quelque fortune
Soit à quelques uns importune,
Car je cognois bien son courage,
Impatient de quelque outrage.
Il m'avoit par long temps servie,
Et me voūoit quasi sa vie ;
Mais, vaincu par mon chaste cœur,
De son amour s'est fait vainqueur,
Combien qu'outre le dernier poinct
Florimond ne me despleust point ;
Et me laissant, comme je sçeu,
D'une Alix a esté deceu,
Fille qu'il pensoit avoir seul,
Qui faisoit de plusieurs recueil :
Mesmes avant qu'il eust esté
Deux jours hors de ceste cité,
Picquant à la guerre d'Almagne
Ceste maraude, ceste caigne,
Enamoura l'abbé, mon frère,
Si bien qu'elle trouva manière

D'arracher de luy mariage.
O quelle horreur ! quel cocuage !
Un seul mot jamais n'en parlay
A mon frère, et tousjours celay
Qu'il me sembloit de l'entreprise.
Car je n'estois tant mal apprise
Qu'il ne me deust bien faire part
De ce qu'il broüilloit à l'escart,
Pour luy compter la fable toute :
Mais ores je suis en grand doute
Que de ceste badinerie
Se naisse aucune fascherie,
Et je vous jure en bonne foy,
J'ayme mon frère mieux que moy.
Ore ne luy faut celer rien.
Ho, ho ! anda, je le voy bien,
La rencontre est tout à propos.

SCÈNE IV

EUGÈNE, HÉLÈNE.

EUGÈNE.

J'ay tousjours cherché le repos ;
Mais puis que l'amour est passible,
De l'avoir il m'est impossible,
Car de mon amour m'absenter
Ce me seroit la vie oster.

HÉLÈNE.

Mon frère, Dieu vous doint bon jour.
Vous estes tousjours sur l'amour ;
Amour vous court par les boyaux ;
Amour occupe maints cerveaux
Que bien aveuglement demeine.

EUGÈNE.

Ho, ho ! ma sœur, qui vous ameine ?

HÉLÈNE.

Puis que sus l'amour estions ores,
L'amour que j'ay vers vous, encores
Que n'ayez en ce merité
Que mon cœur soit sollicité
De survenir à vos dangers ;
Car, si nous estions estrangers,

Vous ne m'eussiez celé vos choses,
Tant que les avez tenu closes.

EUGÈNE.

Qu'y a-t-il donc ?

HÉLÈNE.

N'aymez vous pas ?

EUGÈNE.

Et que vous allez pas à pas !
Me voulez vous prendre au filé ?

HÉLÈNE.

Vous me l'aviez tousjours celé,
Mais je l'ay bien sceu nonobstant ;
N'aymez vous pas Alix, pourtant ?
Sauvez-vous du prochain danger.

EUGÈNE.

Qu'est-ce donc ? faut-il tant songer ?

HÉLÈNE.

Florimond, que bien cognoissez,
Qui mes amours a pourchassez,
L'avoit aimée devant vous,
Mais elle se change à tous coups ;
Car, dès lors qu'il fut departy,
Elle choisit vostre party.
Maintenant il est retourné.
Il luy avoit beaucoup donné
Pour à lui seul la maintenir.
Regardez qu'il pourra venir
Des amours qu'avez assopis
Pour les vostres, et qui est pis
Du mariage qu'avez fait.

EUGÈNE.

O ! grand ciel, que t'ay-je forfait ?
Veux tu faire si brave cœur
Esclave de quelque malheur ?

HÉLÈNE.

Ce que je vous dis est certain.

EUGÈNE.

Ha, maugré bieu de la putain !

HÉLÈNE.

Ne crions point tant en ce lieu ;
Il faut supplier au grand Dieu
Que par lui soit remedié.

EUGÈNE.

A, a, vertu bieu, c'est bien chié !

HÉLÈNE.

Comment? qu'est-ce cy? quelle guise?
Voilà un brave homme d'église!

EUGÈNE.

L'amour et la douleur extresme
Me font absenter de moymesme.

HÉLÈNE.

Voyez comme il serre les dents!
Tout beau, tout beau, entrons dedans,
On y pourra remedier;
Que gaignez-vous d'ainsi crier,
Sinon faire un simple mal double?
Cecy n'est pas un si grand trouble:
Florimond s'appaisera bien,
Quand il verra qu'il n'y a rien
De constance en ceste femelle;
Il mettra son amour hors d'elle,
Ou il en prendra comme un autre
Pour l'argent; quant à l'amour vostre
Voudriez vous aymer desormays
Celle là qui n'ayma jamais?
Prenez qu'ayez au jeu perdu
Ce que vous avez despendu.
Ne soyez pour si peu marry.
Quant à Guillaume, son mary,
Il est si très-homme de bien,
Qu'il ne se souciera de rien.

EUGÈNE.

Quelque peu soulagé me sens.

HÉLÈNE.

Entrons.

EUGÈNE.

Entrons, entrons; le temps
Nous offrira quelque remède.

HÉLÈNE.

Celuy vaincq' qui au mal ne cède.

EUGÈNE.

Si est-ce que le cœur en moy
Me predit quelque grand esmoy.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ARNAULD, FLORIMOND.

ARNAULD.

A a Dieux! qui de nostre entreprise
Par celle que mon maistre prise,
Sommes ores bien destournez!
Nous pourroit-on plus estonnez
Rendre jamais tous deux ensemble?
O ciel, ô terre, que te semble
De chose tant mal ordonnée?
Toy mesme, maudit Hymenée,
Conducteur de trois cocuages,
Au lieu de tes saincts mariages,
N'as-tu rougi d'authoriser
Ces nopces tant à mespriser?
O vous, quelconques soyez-vous,
Dieux célestes, qui, entre tous,
L'ardeur des pauvres embrasez,
De vostre ciel favorisez,
Voulez vous ores vous garder
De vostre foudre en bas darder
Veu que meurdrir il conviendroit
Ces transgresseurs de vostre droit,
Ces mocqueurs de vostre maistrise
Laissans la femme mal apprise,
Laissans ceste infidelle dame?
Dame, mort bieu, veu tel diffame
Le nom de dame n'y convient,
Laissans la pute qui ne tient
Compte de l'amant tant aimable,
Lequel, d'un vouloir immuable,
Luy avoit dedié sa vie.
Mais peut-estre avez ceste envie,
Faisans tort au premier lien,
Faire tort à l'aise et au bien
De ce mien maistre gracieux.

Mais j'en renie tous les cieux,
Si je ne fais tomber en bas
Tant de jambes et taut de bras,
Que Paris en sera pavé.
En despecte, je suis crevé
De despit; qui ne le seroit
Quand son maistre on offenseroit?
Ladre Abbé, meurtrier de vertu,
Si je m'y mets... Mais quoy! veux tu,
Pauvre Arnauld, sans ton maistre faire
Ce qui lui pourroit bien desplaire?
En te faschant tu es venu
Jusqu'au lieu où il s'est tenu.
Pendant ce mal'heureux voyage
Je gage que nulle autre image,
Estant même en ce devôt temple,
Que celle d'Alix ne contemple :
Mais quand il sçaura la nouvelle,
Ha! charbieu, qu'il la fera belle!
Il m'espouventera des yeux.

FLORIMOND.

Je voy entrer tout furieux
Mon Arnauld. Oui, ouy, que seroit-ce?
On luy a fait peu de caresse,
Il en hennit comme un cheval.
Et bien, Arnauld?

ARNAULD.

Et bien! mais mal.

FLORIMOND.

Comment, mal?

ARNAULD.

Le plus mal du monde.

FLORIMOND.

Si faut-il que ce mal je sonde,
Pour veoir s'il est ainsi profond.

ARNAULD.

Assez pour vous noyer au fond,
Si vous ne prenez patience :
Mais faites au mal resistence,
Et me laissez vanger du tout.

FLORIMOND.

Mort bieu! qu'est-ce?

ARNAULD.

De bout en bout
Je vous compteray le mal'heur,

Moyennant que vostre douleur
Prenne le frein de la raison.
Je suis allé à la maison
De vostre Alix, où l'ay trouvée
Dès l'heure assez bien abbreuvée :
Car j'ai bien cogneu au respondre
Que, de crainte de se morfondre,
Elle avoit coiffé son heaume [1].
Elle estoit avec un Guillaume,
Ainsi là dedans on l'appelle,
Et autrement le mary d'elle.

FLORIMOND.

Mary, sang bieu !

ARNAULD.

Laissez moy dire :
Si de tout ne bridez vostre ire,
Contenez un peu, pour le moins :
Ils estoyent assis aux deux coins
De la table, et au bout d'enhaut
Un gros marouffle, un gros briffaut [2],
Dont messire Jean est le nom.

FLORIMOND.

Dieu me perde, j'y vois.

ARNAULD.

Non, non.
Laissez moy de tout souvenir :
A ce que j'ay peu retenir,
C'est cet abbé, ce brave Eugène.

FLORIMOND.

Qui ? le frère de mon Helène,
Que j'ay si long temps pourmenée ?

ARNAULD.

C'est celuy mesme. Il l'a donnée
A ce Guillaume en mariage.

FLORIMOND.

Ha Dieu, ha grand Dieu, quel outrage !
Qui me pourra faire enrager,
Afin que je puisse vanger
Ceste injure de sorte telle,
Qu'il en soit memoire immortelle ?
A a, faux amour trop incertain !

1. « Coiffer son heaume » voulait dire *boire*, s'enivrer. Au XVIIe siècle on dit : « s'en donner dans le casque, » d'où l'expression populaire : « être casquette, » pour « être gris. »
2. Mangeur.

A a, fausse et trop fausse putain !
A a, traistre abbé, abbé meschant !
Moyne punais, ladre, marchant
De tes refrippez benefices !
A a, puant sac tout plein de vices,
M'as-tu osé faire ce tort ?
T'avois-je fait aucun effort ?
Ne m'avoit pas sa sœur Helène
Assez tourmenté, sans qu'Eugène,
Son frère, ains son paillard, je croy,
Me vint redoubler ce desroy,
Seduisant un pauvre cocu,
Pour avoir tousjours part au cu
Sous une honneste couverture ?
Hou, que la fin en sera dure !
Auquel dois-je premier aller ?
Il faut aller desetaller
De la maison ce qui est mien.
Par le grand ciel, j'auray mon bien,
Et si serez bien frotez ores,
Si bien pis vous n'avez encores.
Si je devois fendre la porte
J'iray, j'iray de telle sorte
Que le mur tremblera d'horreur.

ARNAULD.

A a ! que je conçoy de fureur !
Je suis gros de donner des coups [1],
Si je ne les eschine tous,
Je veux estre frotté pour eux.
Allez, Monsieur.

FLORIMOND.

Allons tous deux.

SCÈNE II

MESSIRE JEAN, EUGÈNE, HÉLÈNE.

MESSIRE JEAN.

Tu-Dieu, je l'ay rechappé belle !
Sentit-on jamais frayeur telle

1. Être *gros*, c'est-à-dire avoir envie d'une chose, comme une femme grosse.

Que ce brave nous la donnoit ?
Par ses parolles il tonnoit,
Et, meslant son gascon parmy,
Nous faisoit pasmer à demy.
Encore tant esmeu j'en suis,
Que presque parler je ne puis,
Tant qu'il me faudroit emprunter
Une autre voix pour racompter
A nostre abbé telle vaillance.
Mais encore en moy je balance
Si je dois faire ce message :
Florimond fera beau mesnage,
Si vers l'abbé vient une fois.
J'aymerois mieux tenir ma voix
A tout jamais en moy renclose,
Que de derobber quelque chose :
Je suis aux coups trop mal appris,
Et ceux-cy seront tant epris
Qu'ils ne pourront estre qu'à peine
Desenvenimez de leur haine
Que par l'espée vengeresse.
O esperance tromperesse !
Pourquoy m'avois-tu jusque icy
Allaicté de ton laict ainsi,
Pour tout soudain t'evanouïr ?
Pourquoy me faisois-tu jouïr
De tes promesses si long-temps,
Pour me mettre après hors du sens
Et me faire au desespoir proye,
M'estranglant d'un cordon de soye ?
A a ! pauvre et deux fois pauvre prestre,
N'eusses-tu pas trouvé bon maistre,
Qui t'eust nourry, qui t'eust vestu,
Qui t'eust fait amy de vertu,
Sans le patelin contrefaire,
Et, en plaisant, à Dieu desplaire,
Pour tourner en fin en ma chance
Si pauvre et maigre recompense ?
Adieu les complots et finesses,
Adieu, adieu, larges promesses,
Adieu, adieu, gras benefices,
Adieu, douces mères nourrices,
En l'abbé je n'ay plus d'espoir.
Mais que tardé-je à l'aller voir ?
« Qui se fait compagnon de l'heur

« Se le face aussi du malheur. »
Mais quoy? comment? d'où vient cela?
Qu'y a il de nouveau? voyla
Nostre mal'heureux maistre Eugène
Qui sort avec sa sœur Helène.
Je pense que, si les hauts cieux
S'appaisoyent des larmes des yeux,
Qu'Hélène plus en jettera
Qu'il n'en faut, quand ell' le sçaura.

EUGÈNE.

Mon cœur s'est pris à tressaillir,
Je sens quasi ma voix faillir,
Ma face est jà toute blesmie;
Helène, sœur et bonne amie,
Quand j'ay regardé contre val,
Voicy l'ambassadeur du mal,
Voicy mon chappelain qui vient:
A voir la face qu'il nous tient,
Le mal'heur jure contre nous.

HÉLÈNE.

Las, mon frère, que ferez-vous?
Mais las! que feray-je, ô flouette?
Que deviendray-je, moy pauvrette?
Resteray-je en ce monde icy?
Voyant mon frère en tel souci,
Mon esprit fuyra comme vent;
Mais je vais courir au devant,
Je veux l'infortune sçavoir.
Messire Jean, je puis bien voir
Que quelque chose est survenue.

MESSIRE JEAN.

Les dieux ont promesse tenue:
Après l'heur on sent le malheur,
Après la joye la douleur,
Et la pluye après le beau temps.
O Dieu, retiens en moy mes sens,
Ou je cherray en pasmoison.

EUGÈNE.

Que la douleur est grand prison!
Je me sens presque aussi faillir.

MESSIRE JEAN.

Et vous souliez si bien saillir,
En vostre aise, contre les cieux,
Et disiez qu'estre soucieux
En rien ne convenoit en vous!

EUGÈNE.

O Jupiter, que sommes-nous!
Pouvons-nous rien de nous promettre?

MESSIRE JEAN.

Et vous souliez sous le pied mettre
Toute inconstance et changement,
Vous vantant qu'eternellement
Non autre que vous vous seriez,
Et tous les ennuis chasseriez!
Mais il vaut mieux un repentir,
Bien qu'il soit tard, que d'amortir
La cognoissance que Dieu donne
Par le mal'heur de la personne.

EUGÈNE.

Mais encores laissons nos pleurs;
Retenons un peu nos douleurs;
Ne donnons point tant à la bouche
Que les oreilles on ne touche.
Qu'y a-il, dy?

MESSIRE JEAN.

Tantost j'estois
Chez Alix, où je banquetois
Avec Guillaume, pour vous plaire,
Comme me commandiez de faire,
Quand à un instant est entré
Un soldat fort bien accoustré
D'equipage requis en guerre,
Qui vouloit mettre tout par terre,
Blasphemant tous les cieux, marry
D'ouïr nommer ce mot : mary.

HELÈNE.

Elle, qu'a-t-elle respondu?

MESSIRE JEAN.

Toute tremblante, elle a rendu
Ces responses : Et bien, Arnault,
La plus saincte plus souvent fault,
Mais on appaise de Dieu l'ire
Quand du deffaut on se retire.
L'abbé, mon cousin, me voyant
En paillardise fourvoyant,
M'a mise avec cet homme cy,
Avec lequel je vis ainsi
Que doit faire femme de bien.
Pute (dit-il), je n'en croy rien;
Il n'y a point de cousinage.

Il t'a mis en ce mariage
Pour seurement couvrir son vice ;
Mais nous donnerons tel supplice
A toy, à ton abbé Eugène,
Et à sa pute sœur Helène,
Qui se vange ainsi de mon maistre,
Que la memoire pourra estre
Jusqu'à la bouche des neveux.
Il faisoit dresser les cheveux
A moy et à Guillaume aussy.

HÉLÈNE.

Et Guillaume, quoy ?

MESSIRE JEAN.

Tout transi,
Estonné de ce cas nouveau,
Ne sonnoit mot non plus qu'un veau ;
Et l'autre, branslant la main dextre,
Enragé, va querir son maistre.
Et puis votre Alix de crier,
Et Guillaume de supplier.
Alix detranche ses cheveux,
Et Guillaume fait de beaux vœux
A tous les saincts de paradis.
Je suis seur que les estourdis
Vous donneront après l'assaut.

HÉLÈNE.

Las, mon frère, le cœur me faut !

EUGÈNE.

Las, je ne puis rien dire aussi !
Pensons un peu à tout cecy.

HÉLÈNE.

Mais quel penser ?

MESSIRE JEAN.

Il ne faut pas,
Mesme prochain de son trespas,
Abandonner du tout l'espoir.

HÉLÈNE.

Mais quel espoir ?

MESSIRE JEAN.

On peut bien voir
Que vostre cœur n'est point viril.

HÉLÈNE.

Quel cœur aurois-je ?

MESSIRE JEAN.

Quel ? faut-il

Tant obeir à la douleur,
Qu'on se laisse vaincre au malheur ?
Pensons peut estre que les Dieux
Nous conseilleront.

EUGÈNE.

Il vaut mieux,
Puis qu'ainsi le mal nous affole,
Qui blesse et l'ame et la parole,
Dedans la maison nous retraire
Pour mieux esplucher cest affaire.

SCÈNE III

ALIX, FLORIMOND, GUILLAUME, ARNAULT, PIERRE.

ALIX.

A l'aide !

FLORIMOND.

Je suis au secours.

GUILLAUME.

Tout beau, bellement je m'encours.
J'en arracherois bien autant.

FLORIMOND.

Je perisse, tu seras tant
Et tant et tant de moy battue.
Qui me tient que je ne te tue,
Pute ? m'as-tu fait tel outrage ?
Me fais-tu forcener de rage ?

ALIX.

Helas ! Monsieur, pour Dieu, merci !

FLORIMOND.

Tu n'es pas quitte pour ceci,
Tousjours se renouvellera
La playe, et en moy saignera ;
Mais laissons ici la vilaine.
Arnault, ceste maison est plaine
De mes biens, qu'il faut emporter.

ALIX.

Monsieur, voulez-vous tout oster ?

ARNAULT.

Il auroit mesme bonne envie
De t'oster ta meschante vie,

S'il y pouvoit avoir honneur.

FLORIMOND.

Sus, en haut !

ARNAULT.

Sus donc, Monseigneur !

FLORIMOND.

Laquais, trouve des crocheteurs.

PIERRE.

J'y vois, Monsieur, et, quant à eux,
Ils voleront bien tost ici ;
N'ont-ils pas des ailes aussi [1] ?

ALIX.

O que je suis au monde née
Pour estre au malheur destinée !
Que malheur auroit bien envie
Sur le grand malheur de ma vie !
A a, faulse maratre nature,
Pourquoi m'ouvrois-tu ta closture ?
Pourquoy un cercueil eternel
Ne fis-je au ventre maternel ?
Mais, las! il faut que chacun pense
Que tousjours telle recompense
Suit chacun des forfaits, qui traine
Pour s'acquerre sa propre peine.
Sus donc, esprit, sois soucieux ;
Sus donc, sus donc, pleurez, mes yeux,
Ostez le pouvoir à la bouche
De dire le mal qui me touche.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

GUILLAUME.

S'il y a eu personne aucune
Plus envié de la fortune

1. Allusion à la forme des crochets qu'ils ont sur le dos, et qui les faisaient appeler par le peuple « anges de grève. »

Et du bonheur que je suis ores,
Je veux estre plus mal encores.
Helas, qui eust ceci pensé?
Je ne le croy pas; offensé
M'ont en cela ces gens de guerre,
Et pendant deçà delà j'erre
Que l'on bat ma pauvre innocente.
Suis-je tant sot que je ne sente
Quand je suis tousjours avec elle
Si elle m'est tant infidelle?
Mais quoi! elle a ja confessé
Que Dieu elle avoit offensé
Avec monsieur le gentilhomme;
C'estoit de grand peur, ainsi comme
Ceux-là que l'on gesne au palais,
Confessent des forfaits non faits.
Je ne sçay, je n'en sçay que dire,
Sinon que rendre mon mal pire,
D'autant plus que j'y penseray,
Par devant l'abbé passeray;
Qui sera peut estre à sa porte,
A celle fin qu'il me conforte,
Encore qu'il soit aujourd'huy
La cause de tout mon ennuy.

SCÈNE II

MATTHIEU, CRÉANCIER; EUGÈNE. GUILLAUME, HÉLÈNE, MESSIRE JEAN.

MATTHIEU.

On m'a maintenant rapporté
Qu'on avoit à Guillaume osté
Tous les meubles de sa maison:
Depuis que l'on prend la toison
Il convient au mouton se prendre
Mais où est-il? Il lui faut rendre
Aujourd'huy ce que j'ay presté,
S'il ne vouloit estre arresté
Dedans l'enfer du Chastellet [1].

1. On y mettait les prisonniers pour dettes. Plus tard cette geôle, l'*enfer*, dut changer de nom; car Sauval n'en parle pas.

Est-il rien au monde si laid
Que de frauder ses crediteurs?
Je suis troublé : ces transporteurs
Ore m'ont rendu estonné.
Auroit-il bien tout façonné,
Craignant une execution?
Auroit-il fait vendition?
Où le trouverai-je à ceste heure,
Puisqu'il n'est pas où il demeure?
Chez son abbé, comme je croy.
J'y vois, j'y vois.

EUGÈNE.

Mais respons moy;
Ont-ils dit qu'ils viendront chez nous
Incontinent?

GUILLAUME.

Deffendez-vous :
Car je suis seur qu'ils le feront,
Et, s'ils peuvent, outrageront.

EUGÈNE.

Las! que dirai-je?

HÉLÈNE.

Et que ferai-je?

MESSIRE JEAN.

Le malheur prend bientost son siége
Dedans ceux qui n'y pensent point.

GUILLAUME.

Ils me mettront en piteux poinct,
Si lors m'y rencontrent aussi.

EUGÈNE.

Les sergens sont-ils près d'ici?

HÉLÈNE.

Quoy, sergens? laissons ce moyen.

MATTHIEU.

A la bonne heure, je voys bien
Mon Guillaume devant la porte
De son abbé, qui le conforte,
Peut estre, des biens emportez.
Je m'approche.

GUILLAUME.

De tous costez
Le malheur est mon devancier :
Helas! voici mon creancier.

HÉLÈNE.

Hé! qu'il vient à heure opportune

Pour soulager vostre fortune!

MATTHIEU.

Et bien! Guillaume, de l'argent!

HÉLÈNE.

Poursuivez-vous un indigent?
Estes-vous forclus d'amitié?

MATTHIEU.

La raison chasse la pitié,
Il faut payer.

HÉLÈNE.

Et s'il n'a rien
De quoy payer?

MATTHIEU.

Il payra bien.
Le corps est de l'argent le pleige [1].

HÉLÈNE.

Mais s'il n'a rien?

GUILLAUME.

Comme aussi n'ay-je.

HÉLÈNE.

Son cercueil est-ce la prison?

EUGÈNE.

Bien, bien; entrons en la maison.
On pourra faire quelque chose;
Ou bien, si rien ne se compose,
Soyons tous en tout malheureux.

MATTHIEU.

Je ne suis pas tant rigoureux
Que je n'entre bien avec luy,
Pour l'attendre tout aujourd'huy.

SCÈNE III

FLORIMOND, ARNAULT.

FLORIMOND.

O ciel gouverneur, quel edict
Dresses-tu au pauvre interdit
De sa liesse coustumière!
Ou quelle ordonnance meurdrière,
Quelle bourrelle destinée,

1. C'est-à-dire la caution.

A ce jour pour moy ramenée !
Le haut soleil, qui pour couronne
Son chef de mille feux couronne,
M'apportoit-il jà cest edict,
Lorsque, laissant le jaune lict,
A, par la grand lice ordonnée,
Commencé sa seiche traînée.
Mais quoy ? la fureur me transporte,
Mes ennuis m'ouvrent une porte
Incogneuë à tous mes esprits,
Tant que je suis du dueil epris,
'e suis mort, je peri, c'est fait.
Ma vie, avec tout son effet,
Dependoit de ceste amour mienne.
Et faut-il ore que je vienne
Perdre ce qui me faisoit vivre ?
Puis après, si je veux poursuivre
Et vanger telle cruauté,
La justice est d'autre costé,
Qui jà, ce me semble, me chasse
Et mes biens et mon chef menasse.
Si j'assopi ceste vengeance,
Je viendray sentir telle outrance
Que despit me fera crever.

ARNAULT.

Ne vous vueillez ainsi grever.
Tous ces maux auront guarison.
Premier, quant est de la poison
Qui tellement vous a deceu,
Que, comme dites, n'avez sceu
En ce monde vivre sans elle,
La contrepoison infidelle,
A ceste poison hors poussée.
Quant à la justice offensée,
Qui contre vous se leveroit,
Quand le faux tour on vengeroit,
De cela n'ayez peur aucune.
Je me hasarde à la fortune.
Tout seul demain je m'en iray,
Et nostre abbé je meurdriray,
Si je fuy, ignorez le cas ;
Si je suis pris, dites que pas
N'estiez de ce faict consentant...
J'aime mieux seul mourir, que tant,
En vous voyant souffrir, souffrir.

FLORIMOND.

Vrayment, c'est bravement s'offrir.

ARNAULT.

Ainsi l'ire n'assopirez,
Et de despit ne creverez.

FLORIMOND.

Baste, baste, laissons ceci ;
Le mal tous-jours croist du souci.
Face la justice du pire,
Il me faut degorger mon ire ;
Il faut que ce brave mastin
J'occie demain au matin,
Me faisant au mal qui me mine
Par son sang une medecine.

SCÈNE IV

EUGÈNE, MESSIRE JEAN.

EUGÈNE.

Est-il possible que ma bouche
Pour me complaindre se debouche ?
Est-il possible que ma langue
Tire du cœur une harangue,
Pour devant le ciel mettre en veuë
Le mal de l'ame despourveuë ?
Non, non, la douleur qui m'atteint
Toutes mes puissances esteint,
Et l'air ne veut point s'entonner,
De crainte de s'empoisonner
Du dueil en ma poitrine enclos.

MESSIRE JEAN.

O, vray Dieu, quels horribles mots !

EUGÈNE.

Pource qu'il semble que malheur
Ait remis toute la douleur
De chacun des autres sur moy,
Je porte de ma sœur l'esmoy,
Tant pour sa petite portée,
Que pource que desconfortée
Elle est à tort : car ce monsieur
La nomme cause du malheur ;
De Guillaume non seulement

Il me faut porter le tourment,
Mais, à ce que je voy, sa debte,
Et combien qu'Alix soit subjete
A tromper ainsi ses amis,
Mon cœur n'est pas hors d'elle mis ;
Je soustien encor ces travaux,
Et puis je porte tous mes maux,
Dont l'un est tel que le guarir
N'en sera que le seul mourir :
Je cognois trop bien Florimond.

MESSIRE JEAN.

Premierement estonné m'ont
Avec leurs mots, comme estocades,
Caps de dious, ou estaphilades,
Ou autres bravades de guerre ;
Sont de ceux dont l'un vend sa terre,
L'autre un moulin à vent chevauche,
Et l'autre tous ses bois esbauche
Pour faire une lance guerrière ;
L'autre porte en sa gibbecière
Tous ses prez, de peur qu'au besoing
Son cheval n'ait faute de foin [1] ;
L'autre ses bleds en verd emporte,
Craignant la faim, ô quelle sorte !
Pour braver le reste de l'an.
Vous faschez-vous des mots de camps ?
Il faudra pourtant esprouver
Tous les moyens pour paix trouver.

EUGÈNE.

Il le faudra, c'est chose seure,
Ou bien de la mort je m'asseure,
Je le sçay bien.

MESSIRE JEAN.

Pourvoyez y.

EUGÈNE.

Mais laisse moy tout seul icy
Pour quelque peu, j'y resveray.
Retourne après.

MESSIRE JEAN.

Je le feray.

1. Tout ce passage renouvelle une vieille plaisanterie du règne de François Ier, à l'époque du camp du Drap d'or, qui fut mise en farce par « le grand fatiste » maître Cruche, et que rappelle Martin du Bellay, quand il dit des seigneurs ruinés par le luxe de ces fêtes : « tellement que plusieurs y portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prez sur leurs espaules. »

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

MESSIRE JEAN, EUGÈNE

MESSIRE JEAN.

Desja trop icy je sejourne,
Vers monsieur ores je retourne,
Qu'à son dueil j'ay tantost laissé
A demy, ce semble, insensé
En si triste et malheureux soing.
Il ne le faut laisser de loing,
De peur que dueil se tourne en rage.

EUGÈNE.

O Fortune à double visage,
Prospère à ce que j'ai pensé!

MESSIRE JEAN.

Avez-vous en vous compassé
Moyen de ces maux amortir?

EUGÈNE.

Fort bien, fort bien, si consentir
A son presque mourant Eugène
Ne refuse ma sœur Helène.

MESSIRE JEAN.

D'elle je m'asseure si fort
Que jusqu'à l'autel de sa mort
S'estend l'amitié fraternelle.

EUGÈNE.

Tout cest accord ne gist qu'en elle
S'ell' le fait, tant qu'elle vivra,
Savie à elle se devra,
Etsi je luy de vray ma vie.

MESSIRE JEAN.

Desjà je brusle tout d'envie
De sçavoir ce que voulez dire.

EUGÈNE.

Il faut secrettement conduire
Ceste chose, à fin que l'honneur
Offensé n'offense mon heur;

Et, n'estoit que bien je m'asseure
Que ton oreille sera seure,
Je ne decelerois la chose
Que d'executer je propose.

MESSIRE JEAN.

Une chose à moy recitée,
C'est comme une pierre jettée
Au plus creux de la mer plus creuse.

EUGÈNE.

O ! que ma pensée est heureuse,
Si ma sœur esbranler je puis !

MESSIRE JEAN.

En cela son pleige je suis.

EUGÈNE.

C'est que, comme tu sçais assez
Deux ans se sont desjà passez,
Depuis que Florimond quitta
L'amour qui tant le tourmenta,
A l'objet de ma sœur Helène,
Et le quitta à si grand'peine
Qu'il eust voulu que sa santé
Eust en la seule mort esté,
Mais il avoit esté confus
D'un et d'un renfort de refus ;
Puis l'amour qui tant le pressa
A l'egarade se passa,
Las, comme en mon damp j'ai bien sceu,
Avec Alix, qui l'a deceu.
Mais ore, si on luy parloit
De ma sœur, dont tant il brusloit,
Je suis seur que non seulement
Enseveliroit ce tourment,
Mais qu'il rendroit toute sa vie
A mon commander asservie.
Parquoy je veux prier ma sœur,
Que, sans offense de l'honneur,
Elle le reçoyve en sa grace,
Et jouïssant elle le face.
Son honneur ne sera foulé,
Quand l'affaire sera celé
Entre quatre ou cinq seulement.
Et, quand son honneur mesmement
Pourroit recevoir quelque tache,
Ne faut-il pas qu'elle m'arrache
De ce naufrage auquel je suis,

Et qu'elle mesme ses ennuis
Elle tourne en double plaisir ?

MESSIRE JEAN.

Sçauroit-elle mieux choisir ?
O ! que chacun eust ce bon heur
De faire tousjours son honneur
Un bouclier pour sauver sa vie

EUGÈNE.

Elle sera bien esbahie,
Quand de cela viendray prier.

MESSIRE JEAN.

Point, laissez la moy manier.
Mais quant au creancier, comment ?

EUGÈNE.

Ce m'estoit tourment sur tourment ;
Mais cestuy est bien plus facile.
Si n'ay-je pourtant croix ni pile.

MESSIRE JEAN.

Quoy donc ? il ne faut delayer ;
C'est cas raclé : il faut payer,
Ou que Guillaume entre en prison.

EUGÈNE.

Une cure en fera raison.
On trouvera bien acceptant.

MESSIRE JEAN.

Que trop, que trop ; il en est tant,
Par cy, par là, dans ceste ville,
Qu'il faudroit mille fouëts et mille
Pour chasser les marchans du temple.

EUGÈNE.

Le marché de Romme est bien ample.

MESSIRE JEAN.

Mesmes il pourroit estre ainsi,
Que, si ce bon creancier cy
Avoit enfans, il la voudroit ;
Mieux qu'une terre elle vaudroit,
Et ne luy cousteroit si cher.

EUGÈNE.

Or sus donc, il faut despecher
Le premier poinct ; je vais devant.

MESSIRE JEAN.

Allez donc, je vous vay suivant.

SCÈNE II

GUILLAUME, MATTHIEU, HÉLÈNE, EUGENE, MESSIRE JEAN.

GUILLAUME.

Encores que les maux soufferts
Et ceux qui sont encore offerts
Me soyent griefs, sire mon amy,
Si est ce que presque à demy
Je suis en ce lieu soulagé.
A a, que je suis bien allegé
D'estre sous la tutelle et garde
D'un homme tant sainct qui me garde.
Sire, vous ne pourriez pas croire
De quel amour il m'ayme, voire
Jusques à prendre tant d'esmoy
De venir mesme au soir chez moy
Pour veoir si je me porte bien;
Il ne souffriroit pas en rien
Qu'on nous feist ou tort ou diffame;
Il ayme si très tant ma femme,
Que plus en plus la prend sous soy.

MATTHIEU.

Sus donc, courage, esveille toy,
Mon bon amy, et ne te fasche,
Je te ferois quelque relasche,
S'il estoit en moy, volontiers;
Mais j'ay affaire de deniers.

GUILLAUME.

Payer faut, ou tenir prison.

MATTHIEU.

C'est bien entendu la raison :
J'ayme ces gens qui, quand ils doivent,
Volontiers le quitte reçoivent.

HÉLÈNE.

Vos raisons ont tant de pouvoir
Sur ce mien debile sçavoir
Que respondre je ne sçaurois :
Et, quand encore je pourrois,
Que gaigne t'on de contester
Quand on s'y voit necessiter?
L'amour, Frère, que je vous porte,

A ma bonté ferme la porte,
Voulant contregarder ce jour
Nos deux vies par fol amour :
Et, quand mal'heur m'en adviendra,
Et que tout le monde entendra
Que par deux hommes, voire deux
Que chacun estime de ceux
Qui sont desja saincts en la terre,
Contre ma renommée j'erre,
On me tiendra pour excusée,
Comme ayant esté abusée,
Ainsi que femme y est subjette ;
Et puis l'on dira : La pauvrette
N'osoit pas son frère esconduire.

EUGÈNE.

Vostre honneur n'en sera point pire.
Cecy revelé ne sera.
Et au pis, quand on le sçaura,
Laissez le vulgaire estimer.
Est-ce deshonneur que d'aimer ?

HÉLÈNE.

Non, comme j'estime, en tel lieu,
Mesmement, ainsi m'aide Dieu,
Si Florimond ne m'eust laissée,
Et qu'il n'eust Alix pourchassée,
La course du temps eust gaigné
Sur ce mien courage indigné,
Et tout ce trouble eust esté hors.

MESSIRE JEAN.

Il vaut mieux maintenant qu'alors :
Car, après une longue attente,
Une amour en est plus contente :
Et peut estre il aura courage
De faire après le mariage :
Ce vous est un party heureux.

EUGÈNE.

Puis qu'il en est tant amoureux,
Quand nous serons amis ensemble,
J'en serai moyen, ce me semble.

HÉLÈNE.

Mais de quoy servent tant de coups
Pour gaigner ce qui est à vous ?
Faut il que gayement je die,
Je suis en mesme maladie :
Il n'y a rien qui plus me plaise,

Ore je me sens à mon ayse.

EUGÈNE.

O amour! que tu m'as aydé !
Aveugle, tu m'as bien guidé ;
D'aise extrême mon cœur tressaut.

MESSIRE JEAN.

Par bieu! j'en vois faire ce sault.
Que reste plus?

EUGÈNE.

Rien qu'à ceste heure
Te transporter en la demeure
De Florimond, et l'advertir
De cet amour se divertir;
Qu'il laisse envers nous toute haine,
Qu'il laisse Alix, et qu'on rameine
Chez elle ce qu'on luy a pris,
Et que, s'il a gaigné le pris
Sus une amante damoyselle[1],
Qu'au moins son aventure il cèle.
Après, chez Alix t'en iras,
Et la foiblette advertiras
Que sommes ensemble rejoints,
Sans luy declarer par quels poincts ;
Car, quand femme a l'oreille pleine,
Sa langue le retient à peine.

HÉLÈNE.

Voy, voy.

EUGÈNE.

Tu n'oubliras aussi
Qu'elle vienne souper icy.
J'y feray pourveoir à ceste heure

MESSIRE JEAN.

Je ferai bien courte demeure.
Je vous pry', notez la manière.
Mais ne voilà pas un bon frère?
O Dieu ! qu'on se frottera bien !
Si est-ce que je me retien
Quelque lopin à ceste feste !
Il faudra que je mette en teste
A mon Abbé de me renger
A quelque osselet pour ronger.

1. C'est-à-dire de bonne maison, fille noble.

SCÈNE III

EUGENE, MATTHIEU, GUILLAUME.

EUGÈNE.

Si les prisonniers des enfers
Avoyent tous debrisé leurs fers;
Si Sisyphe estoit deschargé,
Ou si Tantale avoit mangé
Ce qu'en vain poursuit son desir,
Ils n'auroyent point tant de plaisir
Qu'a maintenant Monsieur Eugène.
Ha! voilà, voilà, bonne Helène,
La fraternité se ressemble.
Si faut-il que j'assemble ensemble
Guillaume et son Anglois [1] Matthieu,
Pour les accorder en ce lieu.
Guillaume et vous, sire, venez;
Vous estes vous point demenez
D'avoir esté tous seuls autant?

MATTHIEU.

Nenny.

EUGÈNE.

Vous voulez du content,
Je l'entens bien.

MATTHIEU.

C'est la raison.

EUGÈNE.

Avez-vous en vostre maison
Grand nombre de fils?

MATTHIEU.

Trois.

EUGÈNE.

Je prise
Ce nombre, qui est sainct : l'Église
En aura elle quelqu'un d'eux?

MATTHIEU.

J'en ferai de l'Eglise deux,
Car je veux tendre aux benefices.

1. Ce mot, qu'on croirait bien plus récent avec le sens de créancier, n'était même pas nouveau du temps de Jodelle; on le trouve un demi-siècle auparavant dans les poésies de Guill. Crétin.

EUGÈNE.

Toutes choses me sont propices.
Or ça, si j'avois, d'aventure,
Quelque belle petite cure
Valant six vingts livres de rente !

MATTHIEU.

Dites le mot, mettez en vente,
Je mettray dessus mon denier.

GUILLAUME.

Comment, Monsieur, il est banquier
Il en fait tous les jours traffique.

EUGÈNE.

Il en entend mieux la pratique.
Que me voulez vous donner or ?

MATTHIEU.

Deux beaux petits cent escus d'or,
Sur lesquels je me payeray.

EUGÈNE.

Allez les querir ; je feray
Tandis au soupper donner ordre.
Mon ami Guillaume, il faut mordre,
Et mon argent estoit failly.
Or ça, tu estois assailly
Ce jour de tous costez, sans moy.
Je t'ay mis hors de tout esmoy ;
Tes meubles rendus te seront,
Tes créditeurs se payeront,
Ta femme fera paix aussi
A Florimond.

GUILLAUME.

Hé ! grand mercy,
Monsieur, je suis du tout à vous.

EUGÈNE.

Il faut maintenant qu'entre nous
Tout mon penser je te decèle.
J'ayme ta femme, et avec elle
Je me couche le plus souvent,
Et je veux que d'oresnavant
J'y puisse sans soucy coucher.

GUILLAUME.

Je ne vous y veux empescher,
Monsieur ; je ne suis point jaloux,
Et principalement de vous.
Je meure si j'y nuy en rien.

EUGÈNE.

Va, va, tu es homme de bien.

SCÈNE IV

FLORIMOND, ARNAULT.

FLORIMOND.

O Dieux! quel astre en ma naissance
Me receut dessous sa puissance!
Mais astre le plus gracieux
Qu'il soit, ô Dieux! en tous vos cieux!
De quel lieu prendray je la voix
Pour loüer mon heur ceste fois?
N'ay-je peur que mon cœur se noye
En l'abondance de ma joye?
Rien plus au monde ne me fault;
Mais las, voicy mon bon Arnault.
O Dieux! quelle chère il fera!
O Dieux! comment il vous loüera!
Arnault, ho Arnault!

ARNAULT.

Qui est l'homme?

FLORIMOND.

Arnault, vien ça, vien voir la somme
De tous mes mal'heurs mise au bas.

ARNAULT.

Monsieur, je ne vous voyois pas.
Qu'y a-il de nouveau?

FLORIMOND.

Tout bien.
Tu petilleras de l'heur mien
Quand tu le sçauras une fois.

ARNAULT.

Je petille jà.

FLORIMOND.

De ma voix
Il ne pourroit estre exprimé.

ARNAULT.

Mais taschez y.

FLORIMOND.

Je suis aymé.

ARNAULT.

De qui?

FLORIMOND.

D'Helène ma maitresse.

ARNAULT.

O Idalienne déesse !
Sainctement je t'adoreray.

FLORIMOND.

Avec elle je souperay ;
Nous coucherons tous deux ensemble.

ARNAULT.

De crainte et de joye je tremble :
De joye, pour ce bonheur cy ;
De crainte, qu'il ne soit ainsi.

FLORIMOND.

Si est : l'abbé m'a fait ce tour.

ARNAULT.

Jamais n'ait un seul mauvais jour.
Le discord s'est bien tost tourné
A l'amour, d'enhaut destiné.

FLORIMOND.

A a, que ne suis-je mort! disoye,
Hé! que n'ay-je servy de proye
A d'Anvilliers ou à Ivoy [1],
Comme deux serviteurs du Roy,
D'Estauge et son frère d'Angluse !
Plus en tels mots je ne m'abuse,
Ains sans fin vivre je voudrois
(O Amour !) dessous tes saincts droits.
Mais quoy ? desja la nuict s'approche,
Le soupper se met hors de broche ;
Allons, ne faisons point attendre.

SCÈNE V

ALIX, MESSIRE JEAN, FLORIMOND, ARNAULT, EUGÈNE, HÉLÈNE, GUILLAUME, MATTHIEU.

ALIX.

Tout ce que me faites entendre,
Messire Jean, est-il certain ?

MESSIRE JEAN.

Rien n'est plus seur.

1. C'étaient deux places du grand-duché de Luxembourg, prises pendant la campagne de cette année 1552.

ALIX.

O Dieu hautain!
Tu m'as bien tost mieux fortunée
Que je ne me disois mal née!
Mais puis que chose tant heureuse
Survient à moy peu vertueuse,
A jamais ma foy je tiendray,
A nul autre ne me rendray,
Sinon qu'à l'abbé vostre maistre.

MESSIRE JEAN.

Vous ferez bien, et, foy de prestre,
Vers vous quasi serf il se rend,
Son propre vouloir enferrant
Prisonnier pour le vostre suyvre;
Mais marchez d'un pied plus delivre.

FLORIMOND.

Voylà l'abbé et mon Helène
Devant la porte : mais à peine
Ay-je peu mon Helène voir
Sans m'absenter de mon pouvoir.
Saluons-les. Bonsoir, Monsieur.

ARNAULT.

Bonsoir à tous.

FLORIMOND.

Et vous mon heur.
Si fort je me sens embraser,
Que je voudrois que ce baiser
Me deust durer jusqu'à demain.

EUGÈNE.

Ça, ma sœur, baillez-moy la main,
Et vous, Monsieur, avecques elle,
Jurons une amour eternelle
A qui le temps ne fera rien.

FLORIMOND.

A a, Monsieur, je le veux trop bien.

HELÈNE.

Le voilà donc tout arresté.

EUGÈNE.

Je voy venir de ce costé
Nostre Alix.

GUILLAUME.

O! qu'elle est joyeuse!

HELÈNE.

Elle rit de sa paix heureuse
Avec messire Jean.

EUGÈNE.

Voicy
Matthieu, qui vient de cestuy-cy.

HÉLÈNE.

Hastez les.

EUGÈNE.

Venez! ho venez!
Que laschement vous pourmenez!

ALIX.

Dieu vous doint le bon soir à tous.

MESSIRE JEAN.

Bon soir, Messieurs.

MATTHIEU.

Bon soir.

EUGÈNE.

A vous.
Voicy une gentille bande.

ALIX.

Monsieur, quelle faveur trop grande
Vous m'avez fait en ce pardon!

FLORIMOND.

Merciez monsieur de ce don,
Et luy voüez pour desormais
En fidelle amour à jamais.

GUILLAUME.

Monsieur, pour elle grand mercy;
M'amie, faites bien ainsi.

EUGÈNE.

Sus, entrons; on couvre la table;
Suyvons ce plaisir souhaitable
De n'estre jamais soucieux,
Tellement mesme que les dieux,
A l'envy de ce bien volage,
Doublent au ciel leur sainct breuvage.
Adieu, et applaudissez.

FIN DE LA COMÉDIE D'EUGÈNE.

NOTICE SUR REMY BELLEAU

Celui-ci, comme Jodelle, était encore de la Pléiade, mais dans une constellation tout opposée, avec un éclat différent. Sa vie fut aussi calme que celle de l'autre fut agitée ; et son talent, modelé sur cette existence tranquille, fut aussi délicat et discret que celui de Jodelle fut sans mesure et tapageur.

Belleau cependant, qui était gentilhomme et fut quelque temps soldat, semblait par là, bien plus que son ami, prédestiné au bruit. Il l'effleura, pour s'en retirer vite. Le prince qui, un instant, l'avait entraîné avec lui à la guerre, le remit tout le premier, et pour ne plus l'y contraindre, dans les études et la poésie, sa véritable voie. Ce prince, l'un des chefs de la maison de Lorraine, était le duc d'Elbeuf. Comment Belleau était-il entré dans son intimité ? L'on ne sait, mais il semble qu'il y eut sa place de bonne heure, et qu'il y passa presque toute sa vie. Après, en effet, qu'on l'a vu naître, en 1528, à Nogent-le-Rotrou, où il ne resta que bien peu, « le traînant ailleurs le destin, » comme lui-même l'a dit, on ne le retrouve plus que chez son duc.

Peut-être d'abord y fut-il page, pour après y tenir rang parmi les gentilshommes de la maison. Il n'était pas moins, quand M. d'Elbeuf, partant pour son expédition de Naples, voulut qu'il le suivît, ce que fit sans résister le calme et doux Belleau, à la grande surprise de Ronsard, dont il était déjà l'ami, et qui s'émerveilla fort de le voir troquer ainsi la poésie pour la guerre :

> J'eusse plutôt pensé les courses
> Des eaux remontant à leurs sources
> Que te voir changer aux harnois,
> Aux piques et aux arque-buzes,
> Tant de beaux vers que tu avois
> Receus de la bouche des Muses !

Au retour, M. d'Elbeuf, à qui cette expérience avait suffi sans doute, ne le voulut plus que comme homme d'étude. Un fils lui était né. Il fit de Belleau son précepteur, et avec toute confiance, car « l'intégrité de sa vie, dit Guill. Colletet, était conforme à son érudition singulière. »

Il revint ainsi par devoir à ce qu'il avait tant aimé par plaisir : aux livres anciens, à la Bible, aux poëtes grecs

et latins. Il les savoura de nouveau pour celui qu'il devait instruire, et pour lui-même. L'enfant eut le fruit, le maître garda les fleurs. C'est toujours ce qu'en poëte et en artiste, Belleau voulut de toutes choses.

Dans la Bible, qu'a-t-il vu, qu'a-t-il cueilli ? Sa fleur la plus poétique et la plus amoureuse : *le Cantique des Cantiques*, qu'il traduisit en vers. Parmi les poëtes grecs, qui choisit-il? Les plus doux et les plus parfumés : Anacréon, que buveur il ne pouvait comprendre, comme le lui reprochait Ronsard, mais que poëte il ressaisissait dans toute sa grâce; puis Hésiode qui, à la senteur de ses poëmes, l'entraîna vers l'adoration de la nature, que personne en son temps, et jusqu'au nôtre, n'a mieux sentie ni mieux chantée. Là encore, ce qu'il y a chez Belleau de soins exquis, et d'art délicat pour choisir, se fait voir sans cesse. Dans les saisons, à laquelle s'adresse-t-il? à la printanière; et parmi les mois? au plus doux, celui des promesses, celui des premières fleurs :

Avril, l'honneur des bois
 Et des mois ;
Avril, la douce espérance
Des fruits, qui sous le coton
 Du bouton
Nourrissent leur jeune enfance ;
Avril, la grâce et le ris
 De Cypris,
Le flair et la douce haleine;
Avril, le parfum des dieux,
 Qui des cieux
Sentent l'odeur de la plaine.

C'est Hésiode, avec toute la grâce de Théocrite.

Ailleurs, comme le remarquait G. Colletet, c'est Orphée lui-même, le divin Orphée, qui faisait mouvoir tout ce qui entendait ses chansons. En l'écoutant, les rochers marchaient; Belleau ne fait pas un moindre prodige. Sous sa main, en son livre si curieux, *les Amours et nouvel eschange des pierres précieuses*, perles et diamants, qu'il a choisis pour les chanter parce que ce sont aussi des fleurs, s'animent et vivent.

Il enchâsse étincelant le diamant dans une ode; par la magie de ses stances, il métamorphose en princesses l'agate et le saphir ; il brode en couleur sur la plus merveilleuse tapisserie, l'histoire d'Améthyste changée en pierre par Bacchus ; et il façonne en coupe le transparent cristal :

Crystal poli dessus le tour,
Arrondi de la main d'Amour,
Animé de sa douce haleine ;
Crystal, où la coupe des dieux
Du nectar pressuré des cieux
Va tromper sa soif et sa peine.

La nature et l'amour, voilà sa muse et son Dieu, n'ayant

pour l'une et pour l'autre qu'offrent les scrupules : délicatesse et discrétion.

Le succès de ses poésies amoureuses fut le seul bruit que firent ses passions. Si même Ronsard ne l'avait pas nommée, on ignorerait que la maîtresse de Belleau s'appelait Madelaine !

Le Théâtre n'eût pas été son fait. Il ne s'y mit une seule fois, avec sa comédie, *la Reconnue*, que par entraînement, et parce qu'ayant joué dans *l'Eugène* de Jodelle, il lui semblait curieux d'être ensuite son propre acteur. En eut-il le plaisir? Beaucoup ne le pensent pas. La pièce une fois faite, il semble l'avoir oubliée. Elle ne parut qu'après sa mort, par les soins d'un ami qui la retrouva dans ses papiers. La lecture en fut applaudie : « Elle a, dit Colletet, des naïvetez dont son siècle fit beaucoup d'estat. » Elle dut même être jouée alors. Vauquelin de la Fresnaye dit, en effet, dans son *Art poétique* :

..... Et cette *Reconnue*
Qui des mains de Belleau naguères est venue,
Et mille autres beaux vers, dont le maître sonneur
Chateauvieux[1] a monstré quelque fois la douceur.

Le rire n'était pas de son esprit ; aussi la *Reconnue* ne se distingue guère par ce qui est l'essence même de la comédie. Belleau s'y retrouve ce qu'il fut partout : rimeur élégant et plein de charme. Il se sauve par l'élégie du comique qu'il ne peut avoir. Il ne l'eut un peu qu'une fois, dans une œuvre bien inattendue, dans une *Macaronée* à la façon de celle d'Arena et de Coccaie, la *Dictamen metrificum de Bello Huguenotico*. Cette satire politique, en latin burlesque, où l'inoffensif et discret poëte se faussa de toute manière compagnie à lui-même, a été fort vantée par Colletet et G. Naudé; nous les croirons sans y regarder. Pour nous, Belleau ne peut être là. Il faut, pour bien l'avoir, le chercher dans son *Anacréon*, dans ses *Bergeries*, et surtout dans ses *Pierres précieuses*.

Ronsard, Baïf, Desportes, Jamyn, ses amis, ne le trouvaient pas ailleurs. Aussi, quand il fut mort, le 6 mars 1577, et qu'ils l'eurent porté eux-mêmes, de l'hôtel d'Elbeuf, aux Grands-Augustins, Ronsard ne voulut-il rappeler que ce dernier poëme, le plus beau de tous, dans l'épitaphe qu'il lui fit :

Ne taillez, mains industrieuses,
De pierres pour couvrir Belleau,
Lui-même a bâti son tombeau
Dedans ses *Pierres précieuses*.

1. C'est le nom de guerre d'un comédien italien, Cosme de la Gamba, qui fut valet du roi, et « récita, selon Du Verdier, plusieurs tragédies et comédies » devant Charles IX et Henri III. La *Reconnue* fut sans doute du nombre. Bien avant Shakespeare, il avait fait, d'après la Nouvelle italienne, une tragédie de *Roméo et Juliette*, qui ne fut pas imprimée. (Du Verdier, *Biblioth. françoise*, édit. Rigolley de Juvigny, t. I, p. 419.)



LA RECONNUE.

LE CAPITAINE RODOMONT

J'ay fait trembler, j'ay fait fremir
Cent fois l'ennemy en campagne
Et en Piémont et en Espagne

LA RECONNUE

COMÉDIE PAR RÉMY BELLEAU

1564

ARGUMENT DE LA RECONNUE

Au sac de Poictiers [1], un capitaine fait butin d'une jeune damoiselle de bonne grace et de bon lieu, et qui peu de temps auparavant avoit esté professe en une abbaye de filles; toutesfois, se sentant de la nouvelle religion, avoit changé d'habit, prenant l'accoustrement de bourgeoise. Ce capitaine, fort amoureux d'elle, appellé au service du Roy pour le recouvrement du Havre [2], la laissa en la ville de Paris, en la maison d'un sien cousin, advocat en la court, desjà vieil et ancien et sans enfans. Pendant l'absence de ce capitaine, cest advocat en devint amoureux, sa femme desesperement jalouse, et un autre jeune advocat à marier amoureux aussi. Or ce vieillard, pour haster son entreprise et manier son fait plus couvertement, feint avoir entendu pour vray la mort de ce capitaine à la prise du Havre, et resout avec sa femme que le meilleur estoit et le plus expedient de marier cette fille à son clerc, qu'il avoit desjà pratiqué sous promesse de quelque petit office. Ce jeune advocat, surpris de mille passions nouvelles, l'empesche tant qu'il peut; la fille, hors d'esperance de ce qu'elle attendoit du capitaine, qu'on avoit fait mort, et de pouvoir jamais pretendre à l'alliance du jeune advocat estant encore en tutelle, et elle reputée comme estrangère, delibère d'accepter le mariage de ce clerc, et est maintenant que l'on doit faire les fiançailles. Toutesfois, estans prests à se mettre à table, ce capitaine, qu'on avoit fait mort, arrive et trouble tout. A l'instant mesme un gentilhomme de Poictou, père de ceste damoiselle, adverty par un sien sollicileur que son procès estoit sur le bureau, vient à la maison de cet advocat pour entendre de ses affaires, trouve qu'il avoit gagné son procès; devisant ensemble, jette l'œil sur ceste fille, et la reconnoist sienne; s'enquiert de ce jeune advocat qui luy faisoit l'amour, luy promet en mariage un office de conseiller ou cinq cens livres de rente, et bulles expédiées pour la dispense; promet à ce capitaine une sienne niepce et une place d'homme d'armes; donne à son advocat les despens du procès, à l'advocate cent escus pour ses espingles; le clerc jouïst de son benefice, et tous demeurent contens. Ainsi s'accorde inesperement le mariage entre ceste jeune damoiselle et ce jeune advocat.

1. Il s'agit de l'un des plus horribles événements de la guerre de religion de 1562, lorsque la ville de Poitiers, prise et reprise par les huguenots et les catholiques, fut mise impitoyablement à sac par ceux-ci, à qui elle était restée.
2. Les huguenots avaient livré le Havre aux Anglais, et il fallut pour le reprendre, en 1563, tout l'effort de l'armée royale.

PERSONNAGES

MONSIEUR L'ADVOCAT.
MADAME L'ADVOCAT, sa femme.
MAISTRE JEHAN, le clerc.
JANNE, la chambrière.
LA VOISINE.
L'AMOUREUX, son fils.
POTIRON, son laquais.
ANTOINETTE, l'amoureuse.
LE CAPITAINE RODOMONT.
BERNARD, son valet.
LE GENTILHOMME DE POICTOU.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

JANNE, CHAMBRIÈRE; M. JEHAN, LE CLERC.

JANNE.

Ha! que malheureuse est qui sert
Maintenant, et servant qui pert
Son bien, sa peine et sa jeunesse!
Et quoy? servir une maistresse
De Paris, j'aimerois autant
Mourir cent fois. Si je fay tant
Que sortir hors de la maison,
Voilà Madame en venaison,
En bon poinct, grasse et bien refaite,
Jalouse, fascheuse et sugette
A son avertin qui soudain
Se met en son aigre levain
Pour crier après moy trois heures.
« Ha! que les rentes sont mal seures
« Du service de ces messieurs. »
Sus, mon Dieu, quelquefois je meurs,
Quelquefois je meurs quand j'y pense.
Si Monsieur n'a traitté sa panse

Des presens d'un pauvre plaideur,
Tout le jour il sera resveur,
Morne, triste, melancolique;
Toute la nuict ou sa colique
Ou sa migraine le tourmente ;
Et Madame, qui perd l'attente
Du bien que donnent les maris,
Soupire de son amarris,
Et crie que personne n'entre ;
Qu'elle a des tranchaisons au ventre,
Comme s'ell' vouloit accoucher.
Monsieur ne fait rien que cracher,
Tousser, emutir, et m'appelle :
Janne, debout, de la chandelle,
Hastez-vous et prenez un peu
De ce fagot, faites du feu,
Mettez ces deux tizons ensemble.
La pauvre Janne est là qui tremble
Devant deux charbons qu'elle attise,
Toute la nuict en sa chemise,
Pendant que Monsieur se pourmeine,
Pendant que Monsieur prend haleine,
Pendant que ce gentil monsieur
Veut appaiser son mal de cœur.

MAISTRE JEHAN.

Il y a trois heures entières
Que j'escoute ici les colères
De Janne, à toute heure qui bruit...
Elle a eu quelque male nuit
Pour la colique de Monsieur.
Nous pourrions bien disner par cœur
Oubien tard ; puis qu'elle est en quinte,
Elle beura tantost sa pinte
Afin d'avaller ce courroux,
Mais il faut parler bas et doux
Pour ouyr comme elle caquette ;
Janne parle tousjours seulette,
Redit tout et ne celle rien ;
Vrayment, elle en contera bien ;
Janne est maintenant en ses gogues.

JANNE.

Maistre et maistresse sont si rogues
Et si fiers, qu'ils ne feroient pas
Pour me secourir un seul pas.
L'un me dit : Janne, frotte-moy.

L'autre me dit : Approche-toy
Et me hausse ce traversin ;
Janne, apporte-moy ce bassin.
Mon orge mondé [1] est-il fait ?
Que l'on mette au frais mon juillet [2] ;
Mon lait d'amandes, qu'on le passe.
Et voylà comme je trespasse
Cent mille fois toutes les nuits.

MAISTRE JEHAN.

Janne raconte les ennuis
Qu'elle a soufferts ceste nuitée
De Madame, aussi mal traitée,
Au moins de son mari grison,
Que parente de sa maison
Et femme qui soit en sa race.

JANNE.

Cela fait, je vais, je tracasse
Çà et là ; puis me faut aller
Au marché ; au retour filer,
Balier, faire la lexive,
Et ne trouve ny fons ny rive,
Ny le moyen de m'en tirer.
Encor me faut-il endurer
Mille vergongnes sur le front,
Que tous deux ensemble me font.
Puis, ay-je bien fait tout cela,
Il me faut suivre çà et là
Madame, et frotter haut et bas,
Me rompre mains, jambes et bras
A tourmenter une escabelle,
Un banc, une table, une escuelle,
A celle fin que son airain,
Son cuivre, son fer, son estain,
Reluise jusqu'au lamperon
Et jusqu'au cul du chauderon.

MAISTRE JEHAN.

Janne me donne des atteintes,
Je n'ose faire mes complaintes,
J'en sais trop plus que je ne veux ;
Elle en dit assez pour nous deux.

JANNE.

Ha Dieu ! que ne me fis-tu naistre

1. Tisane de petit-maître, dont Molière nous a parlé dans l'*Avare*, et qu'à cette époque A. Paré recommandait déjà.
2. Pour *julep*.

Serve de quelque homme champestre
Ou de quelque bon laboureur,
Sans m'asservir à ce monsieur?

MAISTRE JEHAN.

Janne dit vray : l'affection
Luy fait plaindre la passion
Qui la tourmente, et, sur mon ame,
S'il me falloit ourdir sa trame,
J'aimerois mieux avec la peine
Ne manger que du son d'aveine,
Gardant les boucs et les brebis,
Et ne manger que du pain bis,
Que d'endurer dedans ces villes
Choses indignes et serviles,
Et plus qu'on ne sçauroit penser;
C'est toujours à recommencer.

JANNE.

Mais, mon Dieu, je voy ma maistresse
Qui revient déjà de la messe;
Mon pot n'est pas encore au feu.
Je m'en vay souffler peu à peu
Ces trois charbons que j'ay par conte.

MAISTRE JEHAN.

Janne, si sa quinte luy monte,
Vous aurez tantost un assaut.
Si me fache-t-il bien qu'il faut
Si tost au palais retourner
Trouver Monsieur. Sans desjeuner
Je ne puis plus long-temps attendre,
L'appetit commence à me prendre.

SCÈNE II

MADAME L'ADVOCATE, JANNE.

MADAME.

Janne!

JANNE.

Madame!

MADAME.

Qu'avons-nous
A disner?

JANNE.

Du lard et des choux,
Une andouille et un hochepot,
Et le reste de ce gigot
Pour faire un hachis.

MADAME.

C'est assez.
Janne!

JANNE.

Madame!

MADAME.

Ramassez
Ceste cendre au feu qui se pert.
Le pot est tousjours descouvert
S'il boust, et couvert s'il escume;
Mais je sçay, c'est vostre coustume,
Jamais ne feistes autrement.
Repliez cet accoustrement,
Et reportez mon chaperon
Pour represser [1]. Quoy! ce chaudron
Est-il bien là? et ceste escuelle,
Ceste chaire, ceste escabelle?
Que tu es paresseuse! b'rique!
J'ay une espingle qui me pique
Justement sur le droit costé.
Mon attiffet va de costé.
Hé mon Dieu! que je suis mal faite!
Ma verdugale s'est defaite
Pendant que j'estois à l'église,
Et si j'ay dessous ma chemise,
Dedans le dos, je ne sçay quoy.
Je te pry, Janne, accoustre-moy,
Et me dy si nostre Antoinette
Couve point quelque amour secrette.
T'en a-t-elle jamais parlé?

JANNE.

Je ne l'eusse pas tant celé;
Vous me cognoissez bien, Madame.
Et puis, je ne suis qu'une femme,
Vaisseau percé de tous costez;
Mais de vous-mesmes eventez
Si avez quelque sentiment,
Si nostre homme secrettement

1. Mettre sous presse.

Luy fait l'amour, et, sur ma foy,
J'en ay conneu je ne sçay quoy.

MADAME.

Je n'en suis que trop asseurée,
Et qui me rend desesperée,
C'est cela; mais je voudrois bien
Trouver quelque gentil moyen
Pour m'en tirer.

JANNE.

N'y pensez point

MADAME.

Je ne puis, car cela me point
De si près que je ne fais pas
Ouvrage, repos ny repas,
Cent fois le jour que je n'y songe.

JANNE.

C'est le vif-argent qui vous ronge,
Et qui me fait toujours tancer;
Et sans autrement y penser,
Sus mon Dieu, je m'en suis doutée.

MADAME.

Ha! vieille carcasse édentée!
Je vous y prendray, vieil resveur!

JANNE.

Vrayment, c'est un beau laboureur
Pour trainer là ceste charrue.

MADAME.

Il n'y a femme en ceste rue
Plus malheureuse que je suis.
Ha! si j'estois... mais je ne puis...
Je vous les ferois bien porter,
Puis que vous me voulez traiter
En ceste sorte.

JANNE.

Mais la fille
Vous aime, puis elle est gentille;
D'elle je n'auray jamais peur.

MADAME.

Toutefois, je tiens pour le seur,
Et des yeux me l'a fait entendre,
Que, s'elle vouloit entreprendre,
Elle s'y porteroit si bien
Que jamais on n'en sçauroit rien.
Car j'apperceu bien l'autre jour
Que, pour dissimuler l'amour,

Elle seroit assez finette.

JANNE.

Elle est mignarde, elle est saffrette[1],
Fort bien apprise, et, sur mon Dieu,
Elle doit estre de bon lieu
Et noble, ou je suis abusée.

MADAME.

S'elle estoit un peu plus rusée,
Il n'y a fille dans Paris
Qui trouvast plustost cent maris
Qu'elle, s'elle en avoit besoin.

JANNE.

Elle est modeste, elle prend soin
De son fait; bonne mesnagère.

MADAME.

Je m'en vay trouver ma commère
Afin de descharger mon cœur;
Je n'en puis plus; et, si Monsieur
Revient du palais, qu'on m'appelle.
Mais, Janne, soyez-moy fidelle,
Car je veux matter ce vilain :
Je le feray mourir de faim,
De soif et de mauvaise chère.

JANNE.

Madame est bien en sa colère;
Je l'ay myse en son ver coquin.
Mais je ne fais rien ce matin
Autre chose que babiller.
Si me faut-il tost habiller
A disner pour nostre monsieur :
Par ma foy, il n'est plus resveur
Depuis qu'il devient amoureux;
Il est gentil, doux, gracieux,
Et n'y a parfum qu'il ne porte.

MADAME.

Antoinette, avant que l'on sorte,
Descendez et dressez la table.

1. Ce mot, que nous trouvons dans Rabelais, se disait d'une jeune fille enjouée, folâtre.

SCÈNE III

ANTOINETTE, JANNE.

ANTOINETTE.

Ne suis-je pas bien miserable?
Ne suis-je pas infortunée?
Je pense que je ne suis née
Que pour endurer du malheur!
Si j'ay tant soit peu de bon-heur
Qui me fasse esperer en mieux,
Seulement en tournant les yeux,
Il me laisse et soudain s'enfuit:
C'est un desastre qui me suit
Et qui jamais ne m'abandonne.
Si j'ay fortune qui me donne
Quelque moyen de m'avancer,
Je ne sçay quoy, sans y penser,
Se vient jetter à la traverse,
Qui broüille, tracasse et renverse,
Me tire et arrache des mains
Le succès de tous mes dessains.

JANNE.

Ceste fille est bien mal-traitée.
Mon Dieu! quelle langue affetée!
Comme elle parle! Elle dit d'or.
J'en voudrois bien sçavoir encor,
N'estoit qu'il me fault apprester
Nostre disner, et le haster.
Je m'en vay trouver ma cuisine,
Mais j'ay peur que ceste cousine
Ceans n'attraine avecque soy,
Sans y penser, je ne sçay quoy.
Mon cœur en fait mauvais presage;
Je crains fort que ce cousinage
Ne vienne d'un autre costé.
Ce beau capitaine eventé,
Cousin germain de nostre maistre,
La laissa en passant pour estre
Avec Madame, pour sçavoir
Et le service et le devoir
Que font les filles de maison.

ANTOINETTE.

J'en auray tousjours ma raison ;
Il m'aime, et sçay qu'il est de race
De gens de bien ; puis une place
Ne luy peut manquer chez le roy.
Aussi il m'a promis sa foy
Qu'il me prendroit en mariage.
Je l'ay trouvé homme si sage,
Si très bon et si tres honneste,
Qu'ayant puissance sur ma teste,
Jamais, et non plus que sa sœur,
Ne me pressa de mon honneur.
Vray est que bien fort volontiers
A la surprise de Poitiers [1],
Je me rendy sa prisonnière,
Reconnoissant à sa maniere
Qu'il estoit quelque homme de bien.
Si ne sçait-il encores rien
Du tout que j'aye esté nourrie
Nonnain dans une moinerie
Par l'espace de sept bons ans.
Mais je perds icy bien mon tems
A discourir de ma fortune.
Ce n'est pas ce qui m'importune
Pour le present ; c'est le souci
Que j'ay de me tirer d'ici
Et de savoir toutes nouvelles.
Mon Dieu ! s'elles estoyent cruelles,
Et que l'on me dist qu'il est mort
Au Havre en assaillant le fort [2],
Que ferois-tu, pauvre Antoinette ?
Tu demourrois serve et sugette,
Veufve d'amis et de secours !
En ce monde je n'ay recours
De frère, de sœur ny de mère.
De me retirer chez mon père,
Ayant delaissé le convent,
Et puis changé d'accoustrement,
Je serois fort bien arrivée !
Il n'est pas dela reformée [3],
Il me renvoiroit bien chez moy.

1. V. la note de l'*Argument*.
2. La tour de François Ier, qu'on a dernièrement démolie, et qu'il fallut alors enlever d'assaut pour reprendre le Havre.
3. De la religion protestante.

De demeurer ici, et quoy?
D'un costé, je suis tourmentée,
Et de l'autre solicitée.
Mon Dieu! tout me vient à rebours,
Aide-moy, tu es mon secours,
Mon fort, mon tout, mon esperance.
Mais las! mon Dieu! l'heure s'avance,
Et moy je ne m'avance pas.
J'enten Madame d'icy bas.

SCÈNE IV

MADAME L'ADVOCATE, LA VOISINE.

MADAME.

Adieu, voisine.

LA VOISINE.

Adieu, mon cueur.

MADAME.

Je sens venir nostre Monsieur.

LA VOISINE.

Il porte le gand parfumé,
Maintenant qu'il est allumé
D'un feu qu'il ne sçauroit esteindre.

MADAME.

Qu'il a de peine à se contraindre
Pour se faire de belle taille!
Adieu, il faut que je m'en aille :
Ce sera pour une autre fois.

LA VOISINE.

S'ell' ne fait rendre les abbois
A Monsieur, je veux qu'on me tonde!
Il n'y a femme en tout le monde
Qui se fasche plus aigrement.
Ell' le rendra doux comme un gand
Et souple comme un marroquin.
S'ell' ne luy met le brodequin
De travers, je veux qu'on me pende!
La voisine est assez friande
Pour luy dresser un bon appas,
Et si ne s'en doutera pas.
Encor, decouvrant l'entreprise,
Elle est secrette et bien apprise
Pour fort bien deguiser un fait;

Et si le galland contrefait
L'amoureux, ha ! qu'elle est rusée
Pour devider une fuzée[1]
Et tirer dedans et dehors
Le filet d'un fuzeau retors?
Aussi ce n'est pas la façon
Qu'un vieillard face le garçon,
Abusant la jeunesse tendre
D'une femme qui peut apprendre
A faire tout ainsi que luy.
Encore, en la maison d'autruy,
Il y auroit quelque apparence;
Mais de le faire en la presence
De sa femme, et en sa maison,
Il n'y a rime ni raison;
Puis, l'endurer, j'aymerois mieux
Cent fois qu'on me crevast les yeux
Et qu'on me brulast toute vive.
J'atten que nostre fils arrive.
Il fait l'amour, je le sçay bien;
Mais je croy que nous n'avons rien
Pour disner, je n'y pensois pas;
Aussi ne luy faut-il grand cas :
Il se paist de chose legère.
Que Dieu pardoint à feu son père!
Il avoit ce bon naturel;
Celuy de maistre Jehan n'est tel,
Que je voy venir droit à nous,
Il ne peut plier les genous,
Tant il est affoibli de faim.
A le voir il a mieux besoin
De disner cent fois que de rire.
Maistre Jehan triomphe de dire,
Mais c'est quand il a les piez chauds,
Ou qu'il a quelques vieux defaux
A taxer contre sa partie.
Maistre Jehan dresse une sortie.

SCÈNE V

MAISTRE JEHAN.

Sur mon Dieu, je ne viens jamais

1 La filasse mise auteur du fuseau.

Tost ou tard de nostre palais,
Que je n'apporte la famine !
Je croy que c'est là qu'elle affine
A tous les ongles et les dens.
Ouy, sur mon Dieu, c'est là dedans
Que l'on s'affame et qu'on pratique
A faire passer la colique,
Et bientôt par l'ame d'un sac ;
Si vous avez dans l'estomac
Quelque chose mal digerée,
Eventez la mine alterée
De quelque maigre chicaneur :
Il n'y a si grand mal de cœur
Ny de ventre qui ne se passe.
Ses yeux haves, ses mains, sa face,
Son ventre et son foye d'aimant
Cuisent l'or et le diamant ;
Ses paroles sont des sansues,
Ses doigts de glus, ses mains crochues ;
Ce qu'il parle et ce qu'il soupire
N'est rien qu'un esprit qui attire,
Et qui, par son attraction,
Fait suivre la digestion.
  Ce sont caresses attrayantes,
Ce ne sont qu'espines mordantes
Qui font laisser le poil à tous.
Il y a de l'aigre et du doux,
Il y a du mol et du dur
Dedans le sac d'un chiquaneur.
Il est l'amorce et l'hameçon,
Et vous, vous estes son poisson :
C'est l'ambre, vous estes la paille [1] ;
C'est l'aimant, et vous la limaille
De fer ; ses mains sont des gluaux,
Et vous, vous estes ses oiseaux ;
Nostre palais est la pentière [2],
La glus, le rapeau, la filière,
Le ré saillant, le feu, la vois,
Où toute la France une fois
Tous les ans se prend au filet.
  C'est là, c'est là que le caquet

1. On sait que l'ambre frotté attire la paille, et que l'*électricité*, dont c'est un des principes rudimentaires, tire de là son nom, *electrum* voulant dire *ambre* en latin.

2. Ce mot, que nous retrouvons dans Regnier, veut dire *filet*.

Se vend aussi cher comme crème ;
Jamais le fourment ne s'y seme,
Ny l'herbe, et en toutes saisons
On y fauche et fait-on moissons.
C'est là que naissent les minieres
D'or, d'argent de toutes manières,
Et toutes sortes de metaux ;
C'est là que coulent les ruisseaux
Qui trainent l'areine dorée ;
C'est là qu'on prend à la pipée,
En faisant consultation,
Une bonne succession.
Les piliers, les bancs et les portes,
Bref, tout y mord ; là les peaux mortes
Font mourir les hommes vivans ;
C'est là qu'on ronge à belles dens,
Ou de Poitou ou de Solongne,
Tousjours quelque vieille charongne.
Aussi nostre palais n'est beau
Que pour escorcher une peau
Et regratter un parchemin.
  Si je traine mon escarpin
Le long de ce pavé glissant,
Je revien soudain pallissant
De faim, de soif et de colère.
C'est ce barreau qui nous altère
Et qui nous essime [1] le flanc.
Si je frotte contre le banc
De quelque procureur nouveau
Le petit bord de mon manteau,
Me voilà mis en appetit ;
Ou si je demeure un petit
Debout en la chambre dorée,
Me voilà remis en curée
Pour courir après un grand cerf.
Sans plus me desplait d'estre serf
A ce monsieur qui m'importune
Jour et nuit changer de fortune,
Et parle de me marier ;
Encore me dist-il hier,
Si j'accepte ce mariage,
Qu'il me fera grand avantage,

1. Mot de fauconnerie, qui signifie *amaigrir*. Montaigne s'en est souvent servi.

Qu'il me donra ou une office
De sergent, ou le benefice
Qu'il tient de long-temps en mon nom,
L'ayant, qu'en feray-je, sinon
De bon argent pour me meubler?
Ha ! si je pouvois assembler
Cinq ou six cens escus ensemble,
Je serois riche, ce me semble;
Mais cependant je dysneray,
Et, en disnant, j'y penseray.
Je suis las : il y a trois nuits
Que, sans me reposer, je suis
A faire l'extrait d'un procès,
En droit et matière d'excès,
D'un gentilhomme de Poitou.
S'il vient, j'en aurai fer ou clou,
Quand il seroit ferré à glace.
Mais ce pendant le temps se passe :
Je m'en vay prendre mon repas.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

L'AMOUREUX.

Ha! que celuy est malheureux,
Aujourd'huy, qui vit amoureux !
Amour porte toujours en croupe
Quelque malheur qui donne en poupe
Pour elancer nostre vaisseau
Contre un rocher ou dessous l'eau :
Amour porte tousjours en queuë
Quelque maladie inconnuë.
C'est un mal qu'on ne peut guarir,
Un mal qu'on ne peut secourir.
En temps qui soit, le mal d'aimer
Est un mal qu'on ne peut charmer,
Un esprit qu'on ne peut contraindre,
Un malheur qu'on ne sçauroit peindre,

Un froid qu'on ne peut eschauffer,
Un feu qu'on ne peut estouffer.
C'est un tourment, c'est un erreur,
Un doux mal, un plaisant malheur,
A qui jus, drogue ny racine
Ne sçauroit faire medecine.
Amour est fertile de miel,
Amour est fertile de fiel;
Il jette le miel en la bouche,
Le fiel jusques au cœur nous touche;
Il porte le doux et l'amer.
Amour est semblable à la mer,
Qui, douce et calme, nous invite,
Puis, nous tenant, toute depite,
Vomist et crache dessus nous
Sa rage et son aigre courroux.
Puis, outre les maux de l'amour,
J'ay un tuteur qui nuict et jour
Ne parle que de me pousser
A ce barreau, de m'avancer;
D'autre costé, j'ai une mère
Qui tousjours me dit : Feu ton père
Faisoit cecy, faisoit cela,
Alloit deçà, alloit delà,
Pour avoir pratique au Palais.
Ha! que Dieu luy pardoint! jamais
Ne revint en quelque saison,
La bourse vuide à la maison.
Cependant, au lieu de gouster
Le plaisir, il faut escouter
Ces propos et ne dire rien.
Je sçay que nous avons du bien,
Mais quoy! quel bien, si je n'ay point
Moyen de me tenir en point,
D'avoir la chemise froncée,
Le collet, la cappe doublée
De taffetas ou de satin;
D'avoir la mulle, l'escarpin
Et quelque chausse de couleur,
Quelque rubis, quelque faveur
Pour donner à mon Antoinette,
Dont le souvenir me sagette[1],
Me trouble et m'altère le sang,

1. Me perce d'une flèche (*sagitta*).

Et me fait soupirer le flanc?
Ce beau teint, ce front, cette face,
Ce tetin, cette bonne grace,
Ce parler accort et ces yeux,
Me font devenir furieux;
Et puis il faut que la jeunesse
Se rende serve [1] à la rudesse
Ou d'un père, ou d'un precepteur,
Ou d'une mère, ou d'un tuteur!
J'aimerois mieux mourir cent fois
Que me ranger dessous leurs lois
Et d'asservir ma liberté
A leur grave severité :
Et vous promets qu'une partie
Se fera à ma fantaisie
Pour ce coup, et j'en seray creu.
Je ne voy rien et n'ay rien veu
Au monde que je puisse suyvre
Qu'Antoinette, qui me fait vivre,
Destournant ses yeux doucement,
Et puis mourir en un moment.
Aussi je n'aime point ma vie,
Sinon que pour la seule envie
Que j'ay de luy donner mon cœur
Pour humble et loyal serviteur.
J'auray tantost quelque nouvelle,
Car j'ay laissé en sentinelle
Potiron, à fin de la voir
Expressement, et de sçavoir
De Janne comme elle se porte.
Jamais ne vient qu'il ne m'apporte
L'esperance ou le desespoir.
Je sçay bien pourtant son vouloir;
Seulement, si ce capitaine
Estoit mort, je suis hors de peine :
Je seray choisi entre tous,
J'abbatray aisement les coups
Et de Monsieur et de son clerc.
J'oy Potiron, il parle cler,
Il a quelque chose à me dire.
Il vaut mieux que je me retire
Icy pour sçavoir le discours
Et le secret de mes amours.

1 Esclave.

Potiron est sur ses complaintes :
S'il ne me donne des atteintes
Bien aigrement, je veux mourir.
Oyez, vous aurez du plaisir.

SCÈNE II

POTIRON, L'AMOUREUX.

POTIRON.

Ha ! que pleust à Dieu que mon maistre
Mon jeune advocaceau, peust estre
Une fois aussi diligent
Au Palais, à gaigner argent,
Pour bien y faire son devoir,
Qu'il est diligent de sçavoir
Des nouvelles de sa maistresse !
Lui ou moy, nuit et jour, sans cesse,
Nous sommes là, pour demander
S'elle voudroit rien commander.
C'est son estude, son barreau,
Son sac, ses pièces, son bureau ;
Bref, il ne pense en autre chose.
Dieu sçait si Potiron repose,
Et s'il a seulement loisir
De boire un trait à son plaisir,
Pendant que monsieur escarmouche
A toutes heures cette mouche
Qui lui poinçonne le cerveau !
S'il y a quelque cas nouveau,
Tousjours quand le disner s'apreste,
Potiron, sus, avant, en queste ;
Potiron, il vous faut trotter ;
Potiron, il faut eventer
Soudain. Si la beste est en prise,
Ou si c'est nouvelle entreprise,
Et qu'il faille courir exprès,
Potiron, sus, allez après.
Cela n'est que mon ordinaire.
Ce pendant je ne puis tant faire
Que venir à temps pour disner,
Et ce n'estoit le desjeuner,
Voilà Potiron bien crotté,
Potiron aussi mal traitté

Qu'un vieil potiron au vinaigre.

L'AMOUREUX.

Potiron, que tu seras maigre
S'il faut vivre en ceste façon!

POTIRON.

Plustot serois aide à maçon
Que de servir ce langoureux,
Ces advocaceaux amoureux,
Qui ne vendent que les fumées
De leurs parolles parfumées.

L'AMOUREUX.

Voilà comme ces paillardeaux,
Ces petits coquins friandeaux,
Devisent ordinairement
De leurs maistres publiquement!
Puis mettez là vostre segret!
Je n'ay tant seulement regret
De luy avoir dit mon affaire.

POTIRON.

Pay, Potiron! il vous faut taire :
Je le voy bien là qui m'attend.
Jamais n'aura ce qu'il pretend,
Car il a trop forte partie.

SCÈNE III

L'AMOUREUX, POTIRON.

L'AMOUREUX.

Et bien?

POTIRON.

Elle n'est pas sortie :
Monsieur estoit encore à table.

L'AMOUREUX.

Et Janne?

POTIRON.

Janne, secourable
De Potiron et de la faim,
Aussi tost qu'elle a veu de loin
Potiron, la voilà plantée
Sur la porte toute attristée;
Elle nous en a bien conté!
Monsieur n'est pas trop desgousté.

L'AMOUREUX.

Amoureux !

POTIRON.

Mais de quelle sorte ?
Il n'y a faveur qu'il ne porte.

L'AMOUREUX.

Mais, dy, Potiron, je t'en prie.

POTIRON.

Si je le dis, sans menterie,
Cela vous fera mal au cueur.

L'AMOUREUX.

Dy, Potiron.

POTIRON.

C'est ce resveur
Qui brasse quelque amour segrette.
Comme dit Janne, à Antoinette,
Et voudroit bien trouver manteau
Pour bien couvrir le feu nouveau
Qui fait allumer le tison
Ès cendres de ce poil grison.
La pauvrete, mal asseurée,
Est à demy desesperée,
Et, pour l'avoir plus finement,
Il pratique segrettement
Maistre Jehan pour le marier.

L'AMOUREUX.

Je sçay tout cela dès hier.
Janne ne dit-elle autre chose ?

POTIRON.

Elle en sçait bien, mais elle n'oze,
Comme elle dit, le deceler ;
Puis on l'est venu demander
Ainsi qu'elle parloit à moy.

L'AMOUREUX.

Va disner, mais despesche-toi.

POTIRON.

Et, vrayment, j'en ay bon besoin,
J'enrage de soif et de faim ;
Mes boyaux ronflent de colère,
Ils contrefont la gibecière
De mon maistre : ils baillent toujours.

L'AMOUREUX.

Si je ne sçay tout le discours
Que Monsieur a fait en disnant,
Je seray tousjours attendant

Dessus le sueil de nostre porte,
Jusques à tant que Janne sorte,
Pour sçavoir d'elle si je suis
Vivant, ou si vivre je puis.
C'est l'esperance de ma vie,
C'est mon heur, c'est ma jalousie,
Mon tout, mon ame, mon desir,
Mon œil, ma grace, mon plaisir.
Sans elle, je pourrois bien dire
Qu'Amour exerce son empire
De rigueur, d'ennuy, de mechef
Maintenant sur mon pauvre chef:
Sans elle je serois en peine,
Nuit et jour à perte d'haleine,
A force de trop soupirer.
Je ne sçaurois bien esperer,
Sans son aide et sans son secours,
De mettre fin à mes amours.
C'est ce monsieur, c'est ce brouillon
Qui me veut donner l'aiguillon,
Affin de me mettre en martel [1].
  Hà ! mon Dieu, que tu es cruel,
Amour, et que tes mains cruelles
Font sur moi de playes nouvelles!
Au moins quelquefois pren souci
De moy, et me prens à merci,
Ou me fay perdre la memoire
De ses yeux, de sa dent d'ivoire,
De la belle et blonde crespine
De ses cheveux, de sa poitrine,
De sa taille, de son tetin,
De sa bouche qui sent le thym
Quand elle a les lèvres decloses,
Des lis, des œillets et des roses
Qui fleurissent dessus son sein,
De son front, de sa blanche main,
De sa douceur et de sa grace,
Qui toutes ces beautez efface.
Pren donc pitié de mon malheur,
Et donne trève à ma douleur,
Amour, et relasche à ma peine!
S'il disoit que ce capitaine,
Son cousin, fust mort à l'assaut,

1. Me mettre martel en tête.

Ce que pleust à Dieu il ne faut
Que cela seulement advienne ;
Si n'ay-je pas peur qu'il revienne,
Au moins s'il est en assaillant
Aussi brave et aussi vaillant
Que je l'ay veu estant à table.
Mais que fay-je icy, miserable !
Il vaut mieux que je me retire
Dedans nostre salette, et dire
A Potiron qu'il vienne prest,
Et qu'il poursuivre l'interest
De moy et de ma pauvre vie,
Que j'ay maintenant asservie
Pour une beauté languissant
Chez ce monsieur à vingt pour cent.
Potiron !

POTIRON.

Monsieur.

L'AMOUREUX.

Sus avant,
Que l'on se tienne icy devant,
Pour espier qui va, qui vient,
Qui sort, qui entre. et s'il advient
Que Janne sorte, qu'on m'appelle !

POTIRON.

Je ne suis plus que sentinelle,
Je ne sçay plus autre mestier.
Potiron, dedans son cartier,
A aussi bien porté les armes,
Pendant qu'on donnoit les allarmes,
Qu'homme qui fust dedans Paris ;
Potiron, tout vestu de gris,
Ouy, Potiron faisoit le brave
Dans la cuisine ou dans la cave.
Là dedans est mon lit d'honneur :
C'est là que je veux que mon cœur,
Ma sallade [1] et ma vieille espée
Soyent mis et pendus en trophée ?
Mais il me faut parler pian, pian [2],
Car voilà Janne et maistre Jehan
Qui sortent. C'est à moy d'attendre

1. Sorte de casque, ou *morion*. Les Bourguignons en portaient, d'où, suivant Le Duchat, leur surnom de « Bourguignons *salés*. »
2. De l'italien *piano*, doucement. Nous l'avons gardé dans le proverbe « Qui va piane, va sane. »

Ce qu'ils diront, et de l'apprendre.
Il sera tombé de l'orage,
Janne est morne et triste en visage.
Ces yeux rouges, ce poil rebours,
Font juger qu'il y a trois jours
Qu'elle n'a mangé que moutarde ;
Ell' n'a point la mine gaillarde :
Il y a quelque malencontre.

SCÈNE IV

MAISTRE JEHAN, JANNE, POTIRON.

MAISTRE JEHAN.

Et vrayment ! son visage monstre
Qu'elle a son beguin à l'envers [1];
Quelque chose va de travers,
Qui luy trouble la fantaisie.

JANNE.

Ce n'est rien qu'une jalousie
Qui luy altère le cerveau.

MAISTRE JEHAN.

Son mal va bien outre la peau :
Il luy touche jusques au cœur.

JANNE.

Aussi il falloit que Monsieur
Luy donnast les occasions
De la mettre en ces passions.

MAISTRE JEHAN.

Il y a anguille sous roche :
Aussi tost que Monsieur approche
D'elle à fin de la caresser,
Madame vient le repousser
Si fierement que c'est merveille.
S'elle n'a la puce en l'oreille
Je veux mourir presentement.
Janne dit vray, ce seul tourment
Lui feroit perdre la cervelle.

JANNE.

Je sçay bien comme elle chancelle

1. On disait pour quelqu'un affolé : « il en a dans le *beguin*, ou bien dans le *toquet;* » de là le mot *toqué*.

Et de la langue et de l'esprit,
Quand elle oit seulement le bruit
D'un voisin ou d'une voisine,
Qui porte moudre sa farine
Ailleurs que dedans sa maison.

MAISTRE JEHAN.

A propos, voylà Potiron.

POTIRON.

Tous deux, vous en contez de belles.
Et bien! dites-moy des nouvelles;
Qui a-il? maistre Jehan sçait tout,
C'est maistre Jehan qui tient le bout
Qui nous fait perdre la partie.
Et bien! Madame est avertie
Du fait de Monsieur; est-ce tout?
J'ay entendu de bout en bout
Vos propos.

MAISTRE JEHAN.

Ce sont de tes ruses.

JANNE.

Potiron n'a jamais d'excuses,
Potiron parle librement.

POTIRON.

C'est la façon de maintenant,
Le siècle et la saison le porte :
Chacun en dit, chacun rapporte
Cela mesme qu'il ne sçait pas;
Mentir m'espargne mille pas,
Mille courses, mille courvées;
Sans les mensonges controuvées,
Mon escarpin deviendroit tel
Qu'un mouvement perpétuel;
Je serois tousjours en haleine.
Et puis il n'y a point de peine
Au service d'un amoureux!

MAISTRE JEHAN.

Potiron, que tu es heureux,
Si tu le sçavois bien connoistre!

POTIRON.

Je voudrois t'avoir veu un maistre
De cervelle comme le mien,
Pour avoir cet heur et ce bien.
Mais, Janne, vous estes resveuse;
Ha! vrayment, vous estes fascheuse.

JANNE.

Vous ne faites que lanterner,
Perdre temps et balliverner ;
Mais que voulez-vous que je die ?

MAISTRE JEHAN.

Potiron, cette maladie
Ne la tourmente pas souvent.

POTIRON.

Parbieu ! c'est quelque mauvais vent
Qui l'a frappée ce matin,
Et l'a mise en son avertin [1].

MAISTRE JEHAN.

Potiron, trèves de colère ;
Laissons là Janne. Quelle chère
Cependant que Monsieur contoit
Du Havre pris, et qu'il vantoit
L'heureuse et vaillante jeunesse
De nostre roy [2], et la sagesse
Et l'heur de la royne sa mère,
Lorsqu'il disoit que la main fière
Et le cœur brave du François
Avoit mis et chassé l'Anglois
Hors des limites de la France !
Aussi tost Madame commence,
Feignant de ne l'entendre pas,
A parler haut, à parler bas,
Puis jette les yeux contre terre.

POTIRON.

Maistre Jean parle de la guerre
Ainsi que de son parchemin ;
Maistre Jean a l'esprit mutin.

JANNE.

Ha ! Potiron, laisse-le dire.

MAISTRE JEHAN.

Si Monsieur avoit faim de rire,
Aussi tost elle rougissoit,
Aussi tost elle pallissoit.

JEANNE.

Madame est en son pelisson [3] :
Non, jamais en ceste façon
Ne la vey descontenancée.

1. C'est le vertigo, ou la maladie des bêtes, qu'on appelle *tournis*.
2. Charles IX, qui n'avait pas encore quatorze ans quand il assista à la reprise du Havre.
3. Embarrassée, entortillée, comme en sa pelisse.

POTIRON.

Janne en dira sa ratelée [1].

MAISTRE JEHAN.

Monsieur est semblable à celuy
Qui laboure le champ d'autruy
Et laisse là le sien en friche.
C'est ainsi que l'on devient riche.

JANNE.

Ah! vrayment, il a bonne grace;
C'est pour luy, ceste soupe grasse :
Il s'en peut bien torcher le bec.

MAISTRE JEHAN.

Jannè, son moulin est trop sec
Pour y moudre ceste farine.

POTIRON.

C'est pour sa bouche qu'on l'affine,
Et pour le mettre en appetit.

JANNE.

Potiron, parlons un petit
Plus bas : il est en la sallètte.

POTIRON.

J'ay peur que ceste amour secrette
Ne se brasse pour maistre Jean.

MAISTRE JEHAN.

Pour moy?

POTIRON.

Ouy, pour vous.

MAISTRE JEHAN.

Han, han, han,
Je serois achevé de peindre.

POTIRON.

Si Monsieur vous vouloit contraindre
De l'espouser?

MAISTRE JEHAN.

Moy! et pourquoy?
Elle est trop mignarde pour moy,
Elle est de trop bonne maison.

POTIRON.

Mais la liberté du grison
Sera de lui donner carrière.

MAISTRE JEHAN.

Il s'en peut bien tirer arrière :
Ce n'est pas pour un tel monteur,

1. Tout ce qui lui viendra sur la langue, comme sous « un râteau. »

Ce n'est pas pour un tel picqueur,
Vrayment, que la lice est dressée.

JANNE.

Sa monture est trop harassée :
Il peut bien s'essayer ailleurs.

MAISTRE JEHAN.

Il n'est pas du rang des plus seurs.

POTIRON.

La lance à Monsieur est gauchère
Pour tirer droit à la visière.

JANNE.

Ce n'est pas son fait de courir.

MAISTRE JEHAN.

Je voudrois bien le secourir.

JANNE.

Ouy, pour appaiser sa furie.

POTIRON.

Janne a servi à l'escurie,
Elle en parle assez proprement.

JANNE.

Ç'a done esté en escurant
Mon chaudron dedans la cuisine ?

MAISTRE JEHAN.

Mais j'oy Monsieur qui se mutine;
Je vais achever mon extrait.

POTIRON.

Et moy, je m'en vais boire un trait,
Car nous jourons une première
A toutes restes de colère,
Tantost, mon advocat et moy.

JANNE.

Adieu, tous deux.

MAISTRE JEHAN.

Adieu, je voy
Antoinette qui se desrobe
Avec Madame au garderobe.

JANNE.

Adieu, je vais à mon mesnage.

MAISTRE JEHAN.

Nous en parlerons davantage.

POTIRON.

Adieu.

MAISTRE JEHAN.

Ceste nouvelle trame

Mettra jusque à la haute game
Cet advocat; ce fait le touche.

SCÈNE V

POTIRON.

Je m'en vay bien jetter la mouche
Au cerveau de mon amoureux;
A ce coup, il est malheureux:
Il peut bien quitter la partie.
Je m'en vay luy mettre l'ortie
Et l'eguillon dessous le flanc.
C'est à lui à quitter le ranc;
J'en ay descouvert l'embuscade,
Et, s'il ne se donne de garde,
On luy fera un mauvais tour.
C'est un ennemy que l'Amour;
Ce monsieur a cent vieilles ruses,
Cent couvertures, cent excuses,
Pour ruiner ce jeune sot.
Mais, si je ne luy disois mot
De tout cela que j'ay appris,
Ce seroit pour le rendre epris
Et surpris tousjours davantage;
Ce seroit allumer sa rage
Et le rendre plus furieux
Que jamais. Pourtant, il vaut mieux
Dire tout et ne celer rien:
Car, quand de moy il sçaura bien
Qu'on luy voudra jeter la poudre
En l'œil, il se pourra resoudre
Et reprendre le frein aux dens.
Il ne faut à ces jeunes gens
Qu'une heure pour les faire sages;
Puis il dira que les orages
Ne viennent jamais que de moy.
Si diray-je tout, par ma foy,
C'est œuvre de misericorde
De luy donner eschelle et corde
Pour le tirer hors de prison,
Où fureur surmonte raison,
Et seule y commande la rage...
Potiron est devenu sage;

Il philosophe maintenant;
Il a repris son sentiment
En beuvant : la digestion
Fait fumeuse opération
Dedans sa petite cervelle.
Mais je vay dire la nouvelle
A mon advocat qui m'attend.
Il est sans cœur s'il ne se pend,
Et s'il n'a maintenant envie
D'honorer sa melancolie
De quelque bien-heureuse mort,
Plustost que d'endurer ce tort.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

MONSIEUR.

Vrayment, il falloit bien qu'Amour
Vinst informer, sur le retour
Et sur le decours de ma vie,
De mon fait se faisant partie,
Si aigrement encontre moy !
Toutefois, ce plaisant emoy,
Or que je sois vieil et cassé,
Me fait souvenir du passé
Et me remet en l'allegresse
Où j'estois lors que la jeunesse,
En la plus gentille saison,
Versoit l'amoureuse poison
Qui les cœurs doucement enflame
D'une belle et gentille flame.
Mais, s'il me plonge en cet accès,
Je crains de perdre mon procès,
Or que j'entende la matière :
Car j'ay oublié la manière
D'intenter en ces actions.
Je n'ay griefs ni salvations,

Factons, responsifs ny repliques :
Je fourniray trop de dupliques ;
Mais, pour conclure en cet endroit,
Je n'ay pour soustenir mon droit,
Encor que j'eusse le bureau,
Jamais la faveur du barreau
Ne sera pour moy : la jeunesse
Ne fait jamais pour la vieillesse ;
Amour n'est point pour les vieillars.
Toutefois, ce sont des hazars :
Amour est oiseau de passage.
Car, las ! aussitost que nostre âge
Se rend de l'hyver compagnon,
Aussi tost s'envolle mignon
Haut à l'essort, car sa nature
Ne peut endurer la froidure ;
La vieillesse point ne luy plaist.
Toutefois point ne me desplaist
Qu'il m'assaille pour m'eprouver.
Connoissant qu'on ne peut trouver
Viande au monde plus exquise,
Plus delicate et plus requise,
Et qui mieux retienne son miel,
Son goust, sa saumure et son sel,
Qu'amour en son aigreur extrême.
Il fait sa sauce de luymesme,
Et luymesme porte son jus,
Son sucre, son sel, son verjus ;
C'est une douce confiture.
S'il a quelque chose trop dure
A digerer, il l'adoucist,
Il l'enaigrist, il la farcist
De sucre doux et d'herbes fines ;
Si l'on y trouve des espines,
Il les couvre si finement
Qu'on les avalle doucement.
Et, bref, je croy que rien ne plaist
Au monde si l'amour n'y est :
C'est luy, c'est luy qui fait esprendre,
Remuant une vieille cendre,
La glace au plus fort de l'hyver,
Et le feu mesme congeler.
De moy j'en fay l'experience,
Car, dès le temps que je commence
A le mesler en mon breuvage,

Encores que le poil et l'âge
Me bannissent de ce plaisir,
Je me sens toutefois saisir
Le cœur d'une jeune allegresse ;
Je ne sens rien de la vieillesse ;
Mes membres sont gaillards et forts.
Je n'ay rien dessus tout mon corps
Qui me face monstrer caduque
Que la dent noire et la perruque
Et des sillons dessus le front,
Qui vieillard et ridé me font.
Au reste, je suis fort gaillard,
J'ay le parfum, le gand mignard,
L'escarpin, la chausse coupée,
La gibecière bien houpée,
La robe faite à haut collet,
Le clerc, le laquais, le mulet.
Bref ce que j'ay veu me desplaire
Aujourd'huy commence à me plaire ;
Rien plus triste et fascheux ne m'est,
Et rien sur tout ne me desplaist
Que la colère violente
D'une femme qui me tourmente,
Qu'un œil qui m'espie et m'aguette,
Qu'une langue qui me sagette,
Qu'un regard hagard et jaloux,
Qu'un visage plein de courroux
D'une femme qui vit pour moy
Cent fois plus que je ne voudroy.
Si faut-il pourtant que je face,
Ou par finesse ou par menace,
Par surprise ou par action,
Qu'ell' passe condemnation.
  Hà ! que je la voy eschauffée !
Encor qu'elle soit mal coiffée,
Si me faut-il la caresser ;
Mais s'elle devoit trespasser,
Si faut-il pourtant qu'elle endure ;
Si la pillule estoit plus dure
Qu'acier, si faut-il l'avaler [1].
  Vrayment, le temps s'en va troubler :
La lune est fort rouge en visage ;
Ce vermillon est un presage

1. Pour : encore faut-il l'avaler, quand même.

Qu'il courra quelque mauvais vent.
Il vaut mieux aller au devant
Pour l'appaiser, s'il est possible.
C'est verser l'eau dedans un crible
Et pescher les poissons en l'ær,
C'est courir les cerfs dans la mer,
De vouloir tirer ceste beste
De l'amble [1] qu'elle a dans sa teste.

SCÈNE II

MADAME L'ADVOCATE, MONSIEUR L'ADVOCAT.

MADAME.
Je vous en feray bien mouller.

MONSIEUR.
Eh bien ! où voulez-vous aller,
Mon miel, ma douceur, ma caresse ?

MADAME.
Ton fiel, ta rigueur, ta destresse ;
Je sçay bien dont je suis venuë :
Je ne suis point si peu connuë,
Et si n'ay point si peu de bien,
Que l'on ne me reçoive bien ;
J'ay de bons parens, Dieu merci.

MONSIEUR.
Ils ne sont pas de loing d'ici.

MADAME.
A moy, qui suis de bon lignage,
Et, ma foy, d'autre parentage
Et de meilleure part que vous !

MONSIEUR.
Tout beau, madame ! parlez doux.

MADAME.
Allez, faites vostre mesnage :
Je n'ay proposé davantage
De demeurer avecques vous.

MONSIEUR.
Vous serez tousjours en courroux !
Il y a jà semaine entière
Que vous tenez vostre colère,
Et si vous ne sçavez pourquoy.

1. Du pas.

MADAME.

Pourquoy ? merci Dieu ! je le voy
Et jour et nuict devant mes yeux.

MONSIEUR.

Ce ne sont que des envieux
Qui vous donnent un faux entendre.

MADAME.

Non, non, je n'en veux plus apprendre;
Hé ! j'en sçay trop de la moitié.

MONSIEUR.

Ou c'est nouvelle inimitié,
Ou quelque bavarde secrette
Vous a dit que j'aime Antoinette ;
Et vous, vous aimez les menteurs,
Les flagorneurs, les rapporteurs :
Cela est vostre naturel.
Il n'est pas vray, je ne suis tel,
Et ne voudrois l'avoir pensé ;
Et, si je me suis avancé
Quelquefois de parler à elle,
De la prendre par sous l'esselle,
De luy voir enfler le teton,
Passer la main sous le menton,
Ç'a esté en vostre presence.
Mais, du depuis que je commence
A me tenir un peu en point
D'estre gaillard, ne criez point ;
Le soupçon et la jalousie
Vous ont troublé la fantaisie.

MADAME.

Rien ne me trouble, sinon vous
Qui me plongez en ce courroux,
Et m'eschaufez cette colère.

MONSIEUR.

Venez, approchez, ma commère,
Et parlons doucement ensemble.

MADAME.

Doucement ?

MONSIEUR.

Voyez : il me semble
Que tous deux avons, Dieu merci,
Du bien assez, et sans souci
Que nous pouvons vivre aisement.

MADAME.

Est-ce là le bon traitement,

Est-ce l'amour et la douceur,
La courtoisie et la faveur,
Que vous promistes de me faire ?

MONSIEUR.

C'est grand cas ! je ne vous puis plaire :
Tout ce que je fay vous desplaist.

MADAME.

Ce que vous faites ne me plaist,
Et m'en donnez l'occasion.

MONSIEUR.

Avez-vous eu affection
De collet, de drap ou d'anneau,
De cotillon ou de manteau
Bandé de velours alentour,
Ou de quelque toile d'atour,
De chaisnes, de bracelets d'or,
Ou de quelqu'autre chose encor,
Que n'ayez eu argent en main
Pour l'acheter aussi soudain ?

MADAME.

Je ne m'en suis mescontentée.

MONSIEUR.

Quoy donc ? estes-vous mal traittée ?

MADAME.

Vous sçavez bien ce qu'il me faut,
Et pourquoy je parle si haut
Maintenant.

MONSIEUR.

Or, pour y mettre ordre
Et pour ne voir plus ce desordre,
Sans qu'il y ait cause ou raison
De troubler l'eau de la maison,
Il faut que vous serviez de mère
A Antoinette, et moy de père ;
Et, bref, il nous la faut pourvoir,
Afin que n'ayez de la voir
Occasion, ny moy aussi.
Mais tirons-nous un peu d'icy,
Car, s'il ne tient qu'à vous baiser,
Vrayment, je vous veux appaiser.

MADAME.

Le baiser ne m'appaise point,
Monsieur, monsieur, ce n'est le poinct
Qui m'esguillonne le costé.

MONSIEUR.

Vostre mal est plus haut monté.

MADAME.

Entrons, la porte n'est pas close.

MONSIEUR.

Cependant, gardez quelque chose
Pour crier et tancer demain ;
Je vous veux dire le dessain
Et le retraintif que j'appreste
Pour guerir vostre mal de teste.

SCÈNE III

L'AMOUREUX, POTIRON.

L'AMOUREUX.

Tu les as veus !

POTIRON.

Je les ay veus.

L'AMOUREUX.

Tous deux ensemble ?

POTIRON.

Ouy, tous deux.

L'AMOUREUX.

Tu sçais bien tout ce qu'ils ont dit ?

POTIRON.

Ouy, je sçais tout ce qu'ils ont dit.

L'AMOUREUX.

Quoy ? que Monsieur aime Antoinette ?

POTIRON.

Ouy, que Monsieur aime Antoinette.

L'AMOUREUX.

Et qu'il pratique maistre Jean ?

POTIRON.

Ouy, qu'il pratique maistre Jean.

L'AMOUREUX.

Pour brasser quelque mariage ?

POTIRON.

Pour brasser quelque mariage.

L'AMOUREUX.

Et que Madame le sçait bien ?

POTIRON.

Et que Madame le sçait bien.

Je vous l'ay jà dit tant de fois,
Et si vous avez droits, ou loix,
Ou defenses pour l'empescher,
Monsieur, il vous faut depescher.

L'AMOUREUX.

Mais avant que rien entreprendre,
Potiron, il te faut attendre
Icy, si tu verras sortir
Janne, à fin de m'en advertir ;
Je meurs d'une jalouse envie
De sçavoir ma mort ou ma vie.
J'ay Madame et Janne pour moy,
D'Antoinette, je sçai pourquoy
Elle n'accordera jamais
D'espouser un clerc du palais ;
Toutefois ce traistre lutin
Est si meschant, est si tresfin,
Qu'il me donra un croc en jambe,
Si de fortune je n'enjambe
A grands pas dessus ses brisées.

POTIRON.

Si les toiles sont bien dressées,
J'espère de suyvre à la trace
La beste en prise que je chasse,
Et mettray Monsieur en defaut.

L'AMOUREUX.

Potiron, c'est ainsi qu'il faut
Prendre force, cœur et courage.

POTIRON.

Si je ne romps le mariage,
Baste.

L'AMOUREUX.

Potiron, je descouvre
Ce bel amoureux, qui entrouvre
La porte pour sortir dehors.

POTIRON.

Rentrez et faites vos efforts.

L'AMOUREUX.

Je m'en vais.

POTIRON.

Allez, de par Dieu,
Car je voy Monsieur en ce lieu,
Et Madame qui sort après ;
Je les espiray de si près
Que je vous mettray hors de peine.

SCÈNE IV

MONSIEUR L'ADVOCAT, MADAME L'ADVOCATE, POTIRON.

MONSIEUR.

Je sçay bien que ce capitaine
Mon cousin, qui me la laissa,
Ne viendra jamais par deçà.
Il est mort, et par sa vaillance :
Un soldat de sa connoissance,
Retourné tout nouvellement,
Me le conta dernièrement;
Je ne l'ay voulu avancer
Si tost, de peur de l'offenser.
« Aussi la nouvelle fascheuse
« Ne peut estre trop paresseuse. »

MADAME.

Que la fille en sera marrie !

MONSIEUR.

C'est la brèche et la batterie
Par où nostre malheur se passe.

POTIRON.

Il ne dit mot que je donnasse
Pour un escu d'or et de pois ;
Mais il faut retenir ma vois,
Ils n'ont point les oreilles sourdes.
S'ils ne se donnent point de bourdes,
A ce coup mon maistre est heureux.

MADAME.

C'estun mestier très-dangereux
Que la guerre, à ce que je voy.

POTIRON.

C'est pour un autre que pour moy.

MONSIEUR.

Et si m'asseura pour le seur
Qu'estant couché derrière un mur
Dessus le ventre, en embuscade,
Il survint une canonnade
Droit par dessus un ravelin [1],
Qui prend lemur et le cou sin,

1. Terme de fortification, synonyme de demi-lune.

Et les emporta pesle-mesle,
Hachez menus comme la gresie.

MADAME.

Je vous promets que c'est dommage.

POTIRON.

Mon maistre a gaigné l'avantage
Sur la partie, pour ce coup.

MONSIEUR.

Mais nous tardons ici beaucoup.
Le jour s'en va, conclusion :
Pour vous tirer d'opinion,
Il nous la faut pourvoir, m'amie.

MADAME.

Je n'en serai jamais marrie.

MONSIEUR.

Puis ce n'est que charge aussi bien,
Et si c'est par nostre moyen
Qu'ell' se marie, et qu'on luy donne
Un bon présent, c'est belle ausmonne;
Rien mieux employé ne peut estre;
Puis elle est pour le reconnoistre,
Or qu'elle soit de pauvre lieu.

MADAME.

Comment ? vous sçavez tout le jeu
De ce cousin qui l'enleva.

MONSIEUR.

Je sçay bien comme tout en va ;
Elle est toutefois de nature
Aussi douce que créature
Qui soit au monde.

MADAME.

On a tousjours,
Sur l'âge, affaire du secours,
A toute heure, de jeunes gens.

MONSIEUR.

Et puis nous n'avons point d'enfans.
Que vous en semble-t il, ma femme ?

MADAME.

Mais que ceste nouvelle tramé
Ne m'ourdisse nouveau martel.
J'en suis d'advis, il n'est rien tel
Qu'en descharger notre mesnage
Par l'accord d'un beau mariage.

MONSIEUR.

Je l'ay desjà bien commencé.

MADAME.

Mais encore, à qui ?

MONSIEUR.

J'ay pensé
Que maistre Jan estoit son cas.
Il y a cinq cens advocas
Au palais qui ne sçauroyent faire
Ce qu'il fait : il sçait bien extraire,
Dresser appointemens en droit,
A la barre, hé ! il plaideroit.
Maistre Jan est gentil garçon,
Maistre Jan a bonne façon,
Maistre Jan est fin et accort,
Maistre Jan n'est pas un brin sot ;
Et bref, maistre Jan, sans envie,
Gaignera aussi bien sa vie
Que solliciteur du palais.

MADAME.

Puis vous ne l'oublierez jamais :
Il nous a fait trop de service.

MONSIEUR.

Puis je le mettray en office
Ou de clerc du greffe, ou d'huissier

MADAME.

Il ne sçait que trop ce mestier.

MONSIEUR.

Est-ce bien dit ? que vous en semble ?

MADAME.

S'ils sont bien mariez ensemble,
J'espère qu'ils feront du fruit :
La fille est bonne et a bon bruit,
La fille est douce et gracieuse,
Elle n'est fière ni fascheuse ;
La fille n'est pas un brin sotte ;
Je crains qu'elle soit huguenotte
Seulement, car elle est modeste,
En parolles chaste et honneste,
Et tousjours sa bouche ou son cœur
Pensent ou parlent du Seigneur [1] :
J'ay peur qu'ils ne s'accordent pas.

1. L'abbé Goujet et le P. Niceron ont pris acte de ces vers pour accuser Belleau de calvinisme. Il n'y faut voir qu'un reproche aux habitudes relâchées et peu « pratiquantes » des jeunes catholiques de son temps.

MONSIEUR.

Hé ! tout cela n'est pas grand cas.
Sçachez seulement son vouloir.

MADAME.

J'y vais, et feray tout devoir
De sçavoir bien discrettement
Qui elle est, et quoy, et comment.

MONSIEUR.

N'en faites jà trop grande enqueste :
Vous lui pourriez mettre en la teste
Je ne sçay quoy pour la fascher.

MADAME.

Vrayment, je ne veux empescher,
Quant à moy, une œuvre si sainte.

MONSIEUR.

Allez, je vay donner l'atteinte
A mon clerc suyvant ce dessain.

MADAME.

Aujourd'hui plustost que demain
Nous les accorderons ensemble.

MONSIEUR.

N'ay-je pas mis ma beste à l'amble
Doucement et sans la forcer?
Il faut seulement amorcer
Un peu ceste beste farouche
D'un petit mors dedans la bouche,
Pour la tourner à toutes mains.
Je vais achever mes dessains :
J'en auray, ou faudray à traire.

SCÈNE V

POTIRON, JANNE.

POTIRON.

Je suis alteré de me taire.
Voilà Janne. Et bien, est-ce fait ?

JANNE.

Potiron, vous êtes du guet :
Tu peux bien redire à ton maistre
De point en point ce que peut estre :
Tu l'as entendu comme moy.

POTIRON.

Le capitaine est mort ; mais quoy ?

JANNE.
Ce coup a coupé l'esguillette [1],
Et rompu du tout la buchette.
D'esperance je n'en ay plus.
POTIRON.
Mais mon Dieu ! comme ce perclus,
Ce vieux resveur, ce mitoüin
A contrefait le patelin.
JANNE.
Il l'a si bien mitoüinée [2]
Et si bien empatelinée
Qu'il a fait ce qu'il a voulu.
POTIRON.
Et quoy, Janne ?
JANNE.
Ils ont resolu
Faire aujourd'huy le mariage.
POTIRON.
Aujourd'huy ?
JANNE.
Voire, j'en enrage,
Et si j'en crève de despit ;
Cela se fera sans respit.
POTIRON.
Voicy mon malheur ou mon bien.
JANNE.
Potiron, ils nous oiront bien,
Va t'en et chemine tout beau.
POTIRON.
Encor tiennent-ils l'escheveau
Pour desmesler leur entreprise.
JANNE.
Gardons-nous de quelque surprise.
POTIRON.
Quelque chose que Janne die,
La toile n'en est pas ourdie.
Si ceste nouvelle poursuite
Aujourd'huy ne se precipite,
J'osteray mon advocaceau
D'entre la pierre et le couteau,
Et mettray le tout à bon port.
S'il dit vray, ceste belle mort

1. Le fil qui retenait tout, comme l'aiguillette le pourpoint.
2. Flattée, caressée avec des mitaines.

Doit apporter et vie et grace
A mon advocat qui trespasse
Pauvrement, et qui meurt ainsi
Que meurt un amoureux transi
Sous la rigueur d'une maistresse;
Mais je vay luy donner addresse,
Pour expedier promptement
Le souhait qu'il desire tant.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ANTOINETTE.

Entre les malheurs, le malheur
Que plus je craignois en mon cœur
M'est advenu, malencontreuse,
Pauvre, chetifve, malheureuse,
Infortunée que je suis!
Rien plus esperer je ne puis,
Puis que mort et malaventure
M'ont derobé la creature
Au monde que j'aimois le plus,
En qui j'avois mis le surplus,
Pour jamais, de mon esperance,
En qui j'avois mis mon espoir,
Mon souhait, mon tout, mon avoir,
Et seul à qui j'avois envie
De donner mon cœur et ma vie.
Mais que feray-je maintenant,
Sinon de prier humblement
Le Seigneur de me secourir,
Si que je ne puisse encourir
Ny mal, ny honte, ny diffame?
Monsieur l'Advocat et Madame
Me pressent de me marier.
Le jeune homme me fait prier

D'attendre quelques jours encore.
Je sçay qu'il m'aime, et qu'il honore
Sur toutes choses la vertu;
Mais avant qu'il ait combatu
Son tuteur, son oncle et sa mère,
Et les parens de feu son père
A celle fin d'y consentir,
Il n'en pourra jamais sortir;
Puis on m'a dit je ne sçay quoy :
Qu'il avoit jà promis la foy
A une jeune damoiselle,
Et qu'il plaide pour l'amour d'elle,
Et sy croy mesme que Monsieur
En doit estre solliciteur.
Cela seul m'en a destournée
De confesser dont je suis née.
Je sçay bien que secretement
Madame m'a voulu tenter,
Et, afin de la contenter,
J'ay dit que j'estois orpheline,
Fille d'un facteur de marine [1]
Qui estoit natif de Poitiers,
Et qu'il y a dix ans entiers
Qu'il estoit mort en un voyage.
Et, sans me forcer davantage,
S'est contentée, et croy de peur
De me fascher; elle a bon cœur.
Seulement elle m'a priée,
Si je veux être mariée,
Je ne refuse le parti
Que Monsieur m'avoit assorti,
Me promettant bon avantage
Si j'accepte le mariage.
J'ay dit que j'avois arresté
De suyvre en tout leur volonté,
Et faire ce qu'il leur plairoit.
Maistre Jean n'est pas mal-adroit,
Il est doux, et si a l'adresse
En ce qu'il fait, puis la noblesse
Aujourd'huy n'est que pauvreté.
Je ne puis vivre en liberté,
En liberté de conscience
Mieux qu'à Paris; la patience

1. Fabricant de bateaux.

Sera mon espoir et mon bien.
Puis, ne pouvant esperer rien
De ma maison, que puys-je mieux,
Sinon de m'eslongner de ceux
Qui ne me voudroyent recognoistre?
Possible le temps fera naistre
Quelque nouvelle occasion
Pour nous mettre en possession
Du bien que nous n'esperons point.
Mais voicy Janne tout à poinct,
Ell' me dira tout le secret.

SCÈNE II

JANNE, ANTOINETTE, MADAME L'ADVOCATE.

JANNE.

Je n'ay tant seulement regret
Que de nostre pauvre amoureux;
Mais je croy que ces langoureux
Ont oublié tout en un jour.

ANTOINETTE.

Janne, vous parlez de l'amour.
Qu'y a-t-il?

JANNE.

Vous m'en donnez bien,
Comme si vous n'en sçaviez rien:
Vous serez aujourd'huy fiancée,
Et demain matin espousée
A nostre clerc; qui ne le sçait?
Mais laissez-moi faire mon fait;
J'ay de la besongne taillée,
Et n'ay point d'esguille enfilée.
Il me faut aller achepter
Des viandes pour apprester
A souper pour vos fiançailles.

ANTOINETTE.

Et quoy?

JANNE.

Deux perdrix et deux cailles,
Un connil [1], quelques huteaudeaux [2],

1. Lapin, du latin *cuniculus*, qui a le même sens.
2. Ce mot, qui est aussi dans Rabelais (liv. I, ch. 37), signifie

Cardes, oranges, pigeonneaux,
Si j'en puis trouver à bon pris
Dessous la porte de Paris [1].

ANTOINETTE.

Allez, Janne, et marchandez bien,
Mais à fin qu'il ne manque rien,
Acheptez pour l'amour de moy,
Outre cela, je ne sçay quoy.
Voilà un escu que je donne,
Mais ne le dites à personne.

JANNE.

C'est donc le meilleur de le prendre;
Qui veut gaigner il faut despendre;
De là vient vostre honnesteté;
J'enten ceste civilité.
Mais qu'on se coiffe et qu'on se mire.

ANTOINETTE.

Et bien, Janne, vous volez rire!

JANNE.

Allez, vous me ferez tancer,
Allez donc pour vous ajancer,
Et pour vous faire un peu jolie.

ANTOINETTE.

Madame est toute ramollie;
Monsieur l'a remise en son sens.
Je m'en vais.

JANNE.

Adieu! je perds temps.

JANNE, *seule*.

Mon Dieu! que je plains ce repas!
Pauvre fille! qui ne sçait pas
Que ceste liberalité
Se fait pour la commodité
Que Monsieur espère en avoir;
Et Madame, qui peut sçavoir
Ce qu'il bastit en son cerveau,
Donne le drap et le cizeau
Pour se tailler une cornette.
Toutefois j'estime Antoinette,
Tant sage et tant fille de bien,

chapon gras. A Metz, on l'emploie encore sous cette forme, *hautonneau*.

1. C'est-à-dire l'Apport-Paris, au bout du Pont-au-Change, et au bas du Châtelet. On sait qu'*apport* signifiait marché. Celui-là était alors le plus important de Paris.

Qu'en fin ce Monsieur n'aura rien
De ce qu'il prétend ; le mechef
Qu'il forge cherra sur son chef.

MADAME.

Janne!

JANNE.

Madame.

MADAME.

Et allez donc!
Pour babiller je ne veis onc
Femme au monde qui vous ressemble.

JANNE.

J'ay cent mille affaires ensemble.

MADAME.

Rien ne sert de vous excuser.

JANNE.

Il ne faut jamais reposer.

MADAME.

Elle caquette toute seule ;
C'est un claquet, c'est une meule
D'un moulin qui tourne tousjours.

SCÈNE III

MADAME L'ADVOCATE, LA VOISINE.

MADAME.

Toutes les heures me sont jours
Si je ne voy nostre voisine ;
Mais je la voy qu'elle chemine
Droit icy et fort à propos.
Non, je n'auray jamais repos,
Si je ne dis entierement
Comme s'est fait l'appointement
Entre mon bon mari et moy.
Et bien, voisine?

LA VOISINE.

Et bien, mais quoy?

MADAME.

Vous ne sçavez pas des nouvelles?
Il y a treves éternelles.

LA VOISINE.

Comment? qui a fait cest accord
Si tost?

MADAME.

Asseuré de la mort
Du capitaine son cousin,
Puis voyant le malheur voisin
Qui lui tomboit dessus la teste,
Pour m'oster le martel, arreste
D'accorder ce soir Antoinette
Avec son clerc, c'est chose faitte ;
Nous l'avons ainsi resolu.

LA VOISINE.

Mais pour le seur est-il conclu?

MADAME.

Tout conclu.

LA VOISINE.

J'en crains une fin.

MADAME.

Comment!

LA VOISINE.

Monsieur est caut et fin,
Gardez bien qu'une vieille ruze
Sur la fin du jeu vous abuse ;
Toutefois il est sage et vieux,
Et croy qu'il fait tout pour le mieux.

MADAME.

Quant à moy, je le pense ainsi ;
Et vous, commère ?

LA VOISINE.

Et moy aussi.

MADAME.

Bref, au pis aller, je conclus
Lors que je ne la verrai plus,
Et qu'elle sera retirée
En son mesnage et mariée,
J'oste au moins les occasions
De mes jalouses passions.
Ce que je voy me passionne,
En mon absence, qu'il garçonne
Et face tout ce qu'il voudra ;
Si je l'aperçois, il faudra
Qu'il ait bon pié et bonne main,
Si je prens une fois le frain,
Que je ne le mette à raison,
Et ne lui fais perdre l'arçon.

LA VOISINE.

C'est donc ce soir?

MADAME.

Que vaut l'attendre ?

LA VOISINE.

C'est bien fait ; il faut tousjours prendre
Ces vieux resveurs tout promptement ;
Car ils changent en un moment
Et de fait et de volonté.

MADAME.

Si est-il pourtant arresté ;
Janne fait desjà la cuisine.
Mais n'y faillez pas, ma voisine,
Mais, je vous pry, n'y faillez pas.

LA VOISINE.

J'iray.

MADAME.

Nous n'avons pas grand cas,
Nous n'avons que nostre ordinaire.

LA VOISINE.

Je vous pry, que voudriez-vous faire ?
Quoy ? que vous faut-il ?

MADAME.

Nous rirons,
Mangeant ce peu que nous aurons,
Et vous conteray l'avantage
Que Monsieur donne en mariage
A maistre Jehan.

LA VOISINE.

Cela va bien.

MADAME.

Voisine, mais n'apportez rien;
Pour ce soir nous avons assez.

LA VOISINE.

Bien, bien ; mais, commère, pensez
Que je me doutois de l'affaire.
J'ay veu nostre fils se deplaire
Tout ce jour ; il n'a point disné ;
Potiron l'en a destourné
De ne sçay quoy qu'il luy a dit.
Il est fascheux, triste, depit,
Et quant à moy, je suis fort aise,
Encor que le fait luy deplaise ;
Mais le temps luy fera passer
Bien tost cest amoureux penser,
Avant trois mois il l'oublira ;
Lors possible il estudira

Mieux qu'il n'a fait le temps passé.

MADAME.

Quant à ce poinct, il est cassé ;
Il peut bien ailleurs se pourvoir
En amours, et quant au vouloir
De la fille, je sçay qu'elle aime ;
Mais elle sait bien que la trème
N'est pas pour ourdir cette toile.
Commère, nous y gaignons tous,
Faisant pour moy, j'ay fait pour vous :
Pensez que vostre fils n'eust peu
Se marier sans vostre sceu.

LA VOISINE.

Il est tant leger à promettre !

MADAME.

Encore il vous pouvoit remettre,
Comme il a fait, en desarroy.

LA VOISINE.

Ha ! commère, vous dites vray.
Encor n'en est-il pas dehors.

MADAME.

Dieu soit loué, puis que j'en sors
A mon honneur à cette fois !
A Dieu, commère, je m'en vois ;
A Dieu, il est temps que je sorte ;
Je vois Monsieur à nostre porte,
Qui m'attend. Venez de bonne heure
Ce soir.

LA VOISINE.

J'iray, je vous asseure
Sans mentir.

MADAME.

Mais ne faillez pas
D'amener vostre fils, commère :
Plus tost oublira sa colère,
Voyant son malheur devant luy,
Que de l'entendre par autruy.

SCÈNE IV

MONSIEUR L'ADVOCAT, MADAME L'ADVOCATE.

MONSIEUR.

Il me tarde qu'il ne soit nuit,

De peur que le malheur qui suit
Pas à pas la bonne fortune
A son arriver n'importune
De quelque fascheux déplaisir
Les douceurs de nostre plaisir.
Mon Dieu, quel trouble, quelle allarme,
Maintenant si nostre gendarme
Arrivoit dispos et gaillard !
Puis je crains ce petit paillard
Potiron ; il est fin et caut,
Et sçait trop bien comment il faut
Assaisonner un bon broüet.
Il mettra mon clerc au roüet,
S'il peut : il n'a sens ny memoire,
Il est assez fol de le croire,
A cela il est moins retif ;
Et puis l'amour est inventif
A guerir soudain les ulcères
Qui proviennent de ses colères ;
Il a les emplastres tous prests,
Le basme [1] et l'onguent tout exprè
Pour rejoindre ce qu'il entame.
Mais voici arriver ma femme,
M'auroit-elle bien entendu ?
Je m'en vay, c'est trop attendu.

MADAME.

Mais que dites-vous, mon amy ?

MONSIEUR.

Je ne sçay, je suis endormy.
Je suis tout mal fait.

MADAME.

Si faut-il
Rire ce soir, estre gentil.
Nous aurons bonne compagnée
Pour festoyer nostre accordée :
Si faut-il se mettre en pourpoint.

MONSIEUR.

Nos voisins y viendront-ils point ?

MADAME.

Eux ? ils n'ont garde d'y faillir.

MONSIEUR.

Cependant je vais assaillir
Un gros procez, et le happer

1. Le baume.

Au poil, attendant le souper.
Et vous, ma femme, donnez ordre
Qu'on ne face point de desordre,
Et que nostre souper soit prest
De bonne heure, et ce qui y est
Soit servi bien et nettement,
De broche en bouche chaudement [1].

MADAME.

J'y vais, et si feray si bien
En tout, qu'il n'y manquera rien.

SCÈNE V

MADAME L'ADVOCATE, JANNE.

MADAME.

Janne !

JANNE.

Madame ?

MADAME.

Approchez-vous.

JANNE.

Vous me debauchez à tous coups

MADAME.

La viande est-elle lardée ?
La volaille est-elle amandée ?

JANNE.

Tout est si cher que c'est pitié,
Tout est enchery de moitié ;
Je ne vey jamais si cher tems,
Et croyez que les pauvres gens
Cest hyver auront bien à faire.

MADAME.

Janne, parlons de nostre affaire,
Le temps nous pourroit bien tromper.
Il vous faut haster le souper,
Janne, et ne parlez d'autre chose.

JANNE.

Laissez donc ceste porte close,
Et vous en allez hors d'ici ;
Allez, n'ayez point de souci,

1. On dit encore « manger de broc en bouche, » pour dire manger la viande sortant de la broche.

Je vous pry, je feray bien tout,
Et si j'en viendray bien à bout,
Dieu aidant, et me laissez faire.

MADAME.

C'est donc le plus court de me taire ;
Il faut laisser Janne seulette ;
Pendant je vay voir Antoinette
Et maistre Jan, qui font l'amour.
Je croy que c'est le premier jour
Qu'ils parlèrent jamais ensemble.

SCÈNE VI

L'AMOUREUX, POTIRON.

L'AMOUREUX.

L'homme, quand il naist en ce monde,
Est comme un dessain que l'on fonde
Pour faire un bastiment nouveau.
Quand il est parfait, riche et beau,
Un chacun de sa grace belle
Prend le portrait, prend le modelle,
Pour en desrober la façon ;
Puis l'architecte et le maçon
En tire proufit et louange.
Mais si un locatif [1] s'y range,
Mauvais mesnager, mal-songneux
Salle, sans cœur, ord, paresseux,
Le mur, le toict, le fenestrage
Se sent de son mauvais mesnage,
Ou il prend coup, ou se dement,
Ou perd sa grace en un moment,
Un vent se lève, une tempeste,
Qui rompt la tuille, abbat le feste ;
Puis la paresse du monsieur
Laisse les chevrons et le mur
Au vent, à l'air, sans couverture.
Survient une eau, une froidure
Qui pourrist lates, enfesteaux,
Poultres, traverses, soliveaux ;
Et ainsi peu à peu se mine
A la fin tombant en ruine.

1. Localaire.

Ainsi le bon père qui sert
D'ouvrier, de maçon, et qui fait
La muraille et les fondements,
Et le plancher à ses enfants,
Les fait songneusement instruire,
Les fait marchans, les fait escrire,
Bref il en fait un bastiment
Pour exemple et pour ornement,
Sans espargner ni chaux ni sable
Pour rendre la muraille stable.
Mais quand ce maçon n'y est plus,
Tout se gaste et devient reclus,
Tout s'y pourrist; la nonchalance
Le fait tomber en decadence.
Je le sçay : car, durant le temps
Que la puissance des parens
Me tenoit en obeïssance,
Je donnoy bien telle esperance
De moy, que j'estois le premier
Des plus gentils de mon quartier.
Mais depuis que ceste tempeste,
Amour, a pleu dessus ma teste,
Depuis que l'orage et le vent
Ont corrompu ce bastiment,
Et qu'Amour s'en est fait le maistre,
Il n'y a plus moyen d'y estre :
Il pleut partout, devant, derrière;
Je ne suis plus qu'une goutière,
Tout est pourry, tout s'en va choir,
Et n'y a ordre d'y pourvoir,
Qui ne voudroit, pour me refaire
Dessus le premierexemplaire,
Me rebastir tout de nouveau.
Je n'attens plus que le cordeau
Pour donner trèves à ma peine.
Voici Potiron hors d'haleine.
Qui a-t-il?

POTIRON.

Il faudroit foncer
Dix escus, pour vous annoncer
Levray segret et la nouvelle
Qui vous tire de la cordelle
Du bourreau qui vous tyrannise.

L'AMOUREUX.

Quoy? y a-t-il quelque surprise,

Ou quelque bon secours pour moy ?

POTIRON.

Fort bon.

L'AMOUREUX.

Je te promets ma foy,
Tu auras un accoustrement [1].
Mais dy donques.

POTIRON.

Tout promtement :
Je sçay que nostre capitaine
Est bien mort, c'est chose certaine.

L'AMOUREUX.

Il est mort ! Potiron, va, brasse,
Taille, recous quelque fallace,
Pour rompre et pour troubler la feste
Du mariage qui s'appreste.
Va, et dy qu'elle m'a promis,
Asseure qu'un de tes amis
Aujourd'huy mesme s'est fait fort
Que le gendarme n'est pas mort,
Et qu'il sera tost de retour.
Si nous pouvons passer ce jour,
Pour empescher, ou pour attendre,
La fièvre ne me peut reprendre
Estant guery de cet accés.

POTIRON.

Ainsi gaigne-t-on son procès :
Il faut gaigner mademoiselle
Ou bien d'une robbe nouvelle,
Ou d'une chaisne, ou d'un anneau,
A fin d'estre sur le bureau ;
Pratiquer un solliciteur,
Et suborner un rapporteur
De quelque chose de grand pris.

L'AMOUREUX.

Mon Dieu, que tu es mal appris !
Il n'est pas tant de rencontrer ;
Maintenant il faut inventer
Quelque chose bonne pour moy,
Quelque moyen, je ne sçay quoy,
Dy plustost qu'elle est mon espouse

POTIRON.

Il ne faut que cette ventouse

1. Habillement.

Dessus la nuque du vieillard
Pour esteindre le feu qui l'ard;
Sans plus je crains l'aigre colère
Et l'avertin de vostre mère;
Elle crevera de depit.

L'AMOUREUX.

Pendant j'auray quelque repit
Pour donner ordre à mon affaire.

POTIRON.

Adieu, monsieur; laissez moy faire :
Parbieu, je m'en vais broüiller tout.

L'AMOUREUX.

Va, Janne tiendra bien le bout;
Elle est assez fine et rusée
Pour devider ceste fuzée.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

LE CAPITAINE; BERNARD, SON VALET; JANNE.

LE CAPITAINE.

Je hay ces ames casanières,
Je hay ces ames buissonnières,
Ces soldats qui le plus souvent
N'osent mettre la teste au vent
Pour trouver la bonne fortune.
La guerre est une mer commune
Pour s'enrichir en un moment;
Il ne faut qu'un abordement,
Un sac, un dé, une ruine;
Il ne faut qu'une guerre encor
En France, pour se faire d'or,
Un vieil curé, un riche moine,
Un bon abbé, un bon chanoine,
Ou quelque prieur bien nourry
Pour decouvrir le pot pourry.

Bernard !

BERNARD.

Monsieur ?

LE CAPITAINE.

N'es-tu point las ?

BERNARD.

Parbieu, je n'ay jambe ny bras
Qui ne perde force et vigueur,
Je n'en puis plus ; mais vous, Monsieur ?

LE CAPITAINE.

J'ay fait autrefois de grans traittes,
J'ay dressé embusches segrettes,
J'ay fait des approches de nuit,
J'ay fait cent fois, oyant le bruit
Du tabourin, la sentinelle ;
J'ay miné, sappé, fait eschelle,
Et, pour acquérir quelque nom,
J'ay fait à gorge de canon
A l'ennemy cent camisades [1],
J'ay donné cent harquebusades,
Cent fois j'ay couru au defaut
D'un bataillon ou d'un assaut ;
Cent fois j'ay donné des allarmes,
J'ay mille fois porté les armes
Trente six heures sans dormir ;
J'ay fait trembler, j'ay fait fremir
Cent fois l'ennemy en campagne,
Et en Piemont, et en Espagne ;
Trois fois combattu en camp clos,
Mille fois perdu le repos,
Mille fois couché sur la dure,
A l'air, au chaud, à la froidure ;
Mais je n'eu jamais tant de mal,
Fust à pié ou fust à cheval,
Que j'ay eu pour gaigner Paris.

BERNARD.

Vos amours ne seront marris
De vous voir en bonne santé.
Monsieur, tranchons de ce costé ;
Je voy porte et fenestre ensemble
De vostre cousin, ce me semble.

1. Attaque de nuit, qu'on nommait ainsi parce que les assaillants, pour se reconnaitre, n'y allaient qu'*encamisados*, comme dit Cervantes, dans *Don Quichotte*, c'est-à-dire ayant passé leur chemise sur leur armure.

LE CAPITAINE.

Bernard !

BERNARD.

Monsieur ?

LE CAPITAINE.

Approche-toy.

BERNARD.

Que voulez-vous ?

LE CAPITAINE.

Viença : dy-moy
Que te semble de l'entreprise ?

BERNARD.

Si la ville n'eust esté prise
Et si Dieu n'eust esté François,
Je ne fais doute que l'Anglois
N'eust forgé et mis en ballance
Les angelots[1] en nostre France,
Ainsi qu'il a fait autrefois.

LE CAPITAINE.

Vienca, Bernard : depuis trois mois,
Combien monte nostre butin ?

BERNARD.

Monsieur, vous n'estes point mutin
Pour entrer premier à la brèche.
Je ne suis qu'une pique seiche,
Mais je suis toujours des premiers ;
Si l'on me trouve des derniers,
Parbieu, je veux que l'on me berne.

LE CAPITAINE.

Ouy, pour aller à la taverne,
Bernard.

BERNARD.

Ouy dea, cela s'entend.
Mais pour estre brave ou vaillant
Vous n'estes point heureux en terre.
Allez sur mer, puisque la guerre
Ne vous peut en rien secourir.

LE CAPITAINE.

Vive Poictiers pour s'enrichir !

BERNARD.

Il vous en souvient, capitaine.

1. C'était l'écu d'or anglais. Plus tard, il baissa jusqu'à ne plus valoir que quinze sous.

LE CAPITAINE.

Nous y tirasmes bien la laine[1].

BERNARD.

Ouy bien la gresse et la toison
Du troupeau de la grand'maison.

LE CAPITAINE.

Deux mille escus furent mon gain.

BERNARD.

Vous ne contez pas la nonnain
Que laissastes en ceste ville.

LE CAPITAINE.

Qu'elle est belle et qu'elle est gentille !
Mais elle est un peu huguenotte.

BERNARD.

Je croy pourtant que sous la cotte
Elle est de chair ainsi que nous :
Vous le sçavez.

LE CAPITAINE.

Vous tairez-vous,
Bernard !

BERNARD.

Il le faut bien celer.

LE CAPITAINE.

Je vous defens bien d'en parler.

BERNARD.

Il ne faut jà me le defendre.

LE CAPITAINE.

Tu sais bien que j'ay fait entendre
Qu'elle estoit de mon parentage.

BERNARD.

Mais s'on brassoit un mariage
Sans vostre sceu ?

LE CAPITAINE.

On n'oseroit.

BERNARD.

Non dea ! Et qui l'empescheroit ?

LE CAPITAINE.

Moy, parbieu !

BERNARD.

Comment ? les abbesses,
Les servantes et les professes

1. C'est-à-dire « nous volâmes. » On sait que les filous du Pont-Neuf sous Henri IV et Louis XIII s'appelaient *tireurs de laine*.

De vingt et cinq ans le font bien.

LE CAPITAINE.

Est-il vrai ?

BERNARD.

Ha ! cela n'est rien;
Vrayment, on fait bien autre chose.

LE CAPITAINE.

Paix là, Bernard, la bouche close;
Nous en dirons une autre fois
Librement entre deux parois ;
Je te pry, voy tant seulement
Si la chausse et l'accoustrement
Et le fourreau de mon espée
Et mon escharpe bien houpée
Sont bien en poinct, à celle fin
Que je salue mon cousin
Et luy face la reverence.

BERNARD.

C'est là que dort vostre esperance,
Antoinette, vostre souci.

LE CAPITAINE.

Mais je pense que c'est ici,
Bernard.

BERNARD.

Vous estes à la porte.
Frapperay-je ?

LE CAPITAINE.

De quelle sorte ?
Je suis amy de la maison.

BERNARD.

Parbieu ! je sens la venaison.
J'ay le nez comme un vray limier;
On fait festin : c'est mon mestier
De sçavoir si la broche tourne,
Et vrayment, si je m'en retourne
Sans souper, je veux qu'on me pende.

LE CAPITAINE.

Frappe, frappe, que l'on t'entende.

JANNE.

Qu'est-ce là qui frappe si fort ?

LE CAPITAINE.

Amis, Janne.

JANNE.

Vous avez tort.

LE CAPITAINE.

Janne, ouvrez, c'est le capitaine ;
Je suis né pour vous faire peine,
Tousjours l'avez ainsi conneu.

JANNE.

Le capitaine est-il venu ?
Comment ! on nous l'avoit fait mort.

LE CAPITAINE.

Ha ! parbieu ! l'on me faisoit tort,
Je n'y pensai onc en ma vie ;
Mais viença, Janne ; je te prie,
Va-t-il bien à nostre Antoinette ?

JANNE.

Monsieur, entrez en la sallette,
Vous la trouverez bien en point.
Vrayment, Monsieur n'esperoit point,
Ny elle, de jamais avoir
Ce bonheur que de vous revoir.
Entrez, on se va mettre à table.

SCÈNE II

JANNE.

Vray Dieu, vray Dieu, quelle meslée !
Vrayment, la feste est bien troublée,
Le brouët est bien respandu.
Si ay-je pourtant despendu
Trois francs, pour le moins, en viande ;
Sera pour festoyer la bande
Et bienveigner[1] nostre cousin.
Pleust à Dieu que nostre voisin
Fust adverti de l'avanture.
Ha ! maistre Jan, vostre monture
Ne sera pas pour ce moulin,
Et vous, resveur, vieux gobellin[2],
Vous pouvez bien chercher à paistre,
Puisque le musnier et le maistre,
Ce beau cousin, est de retour.
Antoinette, vive l'Amour !

1. Accueillir.

2. Lutin, esprit follet, suivant l'expression encore en usage chez les paysans normands.

A ce coup vous serez ramée [1],
Encor que soyez reformée [2].
Cela passe legerement.
  Ouy, ouy, le simple accoustrement,
L'œil triste et la face baissée,
La coiffure mal agencée,
Couve bien une affection,
Couve bien une passion
De la chair qui nous epoinçonne ;
Mais n'y a-il icy personne
Qui puisse entendre mon propos ?
Il faut que Janne, entre les pos,
Parle de reformation.
La nouvelle religion
A tant fait que les chambrières,
Les savetiers et les tripières
En disputent publiquement ;
Janne en parle assez librement.
  Mais Potiron est-il profette ?
Il avoit dit à Antoinette,
Tout maintenant, qu'il sçavoit bien,
Et si croy qu'il n'en sçavoit rien,
Que c'estoit une chose vaine
De croire que ce capitaine
Fust mort, et par ce faux langage
Vouloit troubler ce mariage,
Et, de fait, il avoit tant fait
Que tout estoit presque defait.
Bref, nostre Monsieur est infame,
Maistre Jan demeure sans fame,
Potiron gaigne son procès,
Madame est hors de son accès,
L'amoureux est dessus les erres [3]
De pouvoir tirer hors des serres
Et des pinces de ce hobreau [4]
Les plumes de ce jeune oiseau,
Afin de se mettre en cuisine.
Je voudrois que ceste cousine,
Vrayment, et ce gentil cousin
Fussent bien loin en Limosin,

1. Terme de draperie qui veut dire étendre, coucher.
2. On a vu qu'Antoinette passait pour être de la religion réformée.
3. Les *voies du cerf*, en vénerie. Le mot est resté dans l'expression aller *grand'erre*.
4. Hobereau. Oiseau de leurre, comme le faucon, mais plus petit.

Ou en chemin de la Floride [1].
Il faut bien que Monsieur preside
A toutes ces responses fières.
Mais pour resfroidir leurs colères
Ils ne mangeront rien que froid;
Le souper se gaste, et faudroit
Tout maintenant se mestre à table.

SCÈNE III

LE GENTILHOMME DE POICTOU, JANNE.

LE GENTILHOMME.

Ha! que celui vit miserable
Qui a procès! c'est un grand cas;
Aussi tost que ces advocas
Nous ont empietez une fois,
Ils nous font rendre les abbois;
Ceste gent farouche et rebourse
Tire l'esprit de nostre bourse
Subtilement par les fumées
De leurs parolles parfumées;
Puis nous chasse à l'extremité
Des bornes de la pauvreté.
Ha! que je hay ces mangereaux,
Ces chiquaneurs procuraceaux;
Ha! que je hay ceste vermine,
La seule et presente ruine
Et le mal commun de la France.
Mais quoy? crever ou patience.
Il y a seulement vingt ans
Que je suis de ces poursuyvans
Qui bayent après un arrest;
J'eusse bien gaigné l'interest
Au double de mon action,
Si quelque condemnation
M'en eust tiré premièrement.
Mais quoy? ils sont tous de serment
De n'estranger [2] point le gibier,

1. On sait qu'à cette époque un certain nombre de protestants français allèrent coloniser cette contrée de l'Amérique. Jean Ribaud, qui s'y rendit le premier, était parti le 18 février 1562.
2. *Éloigner*. — On lit dans les *Mimes* de Baïf :

... J'ay mon bon Ange,
Qui jamais de moy ne s'*estrange*.

Ny les pigeons du colombier.
Mais, du depuis que je traffique
Avecque messieurs, et pratique,
Aux despens de ma pauvre vie,
Comme le palais se manie,
J'ay bien connu que la Faveur
Est le rempart d'un bon plaideur.
Et pourtant, gentille déesse,
Faveur, c'est à toi que j'addresse
Mon procès, mon sac et mes quilles :
Car mes raisons sont inutiles,
Mon bien, ma peine et mon labeur,
Sans ton secours, gente Faveur ;
C'est à toy, Faveur, que je donne
Mon bien, mes vœux et ma personne.
Sans toy, je n'espère jamais
De voir la fin de mon procès,
Sans toy je n'ay plus d'esperance,
Sans toy je pers la patience :
Car c'est toy qui tiens aujourd'huy
Nostre bien et celuy d'autruy ;
C'est toy qui traites la justice,
L'église, la court, la police ;
C'est toy qui donnes les arrests,
Les honneurs et les interests ;
C'est toy qui couls et qui entame,
Qui gaigne le cœur de Madame,
Ou d'une chaisne ou d'un bassin,
Ou d'une pièce de satin,
A fin d'avoir une audiance ;
C'est toy qui soustiens la ballance
Et qui donnes le contrepois
Des ordonnances et des loix ;
Bref, c'est toy, gentille Faveur,
Qui d'un maquereau et hableur,
D'un sot, d'un bouffon, d'un plaisant,
Fais un monsieur le suffisant,
Qui, d'une humeur outrecuidée
Et d'une langue marchandée,
Feroit rougir les mieux appris ;
C'est toy qui emportes le pris
Dessus les vertus de ce monde.
Et pourtant en toy je me fonde,
Et pense que ces jours passés
Tu auras vuidé mon procès :

Car je t'ay porté des chandelles.
J'en sçauray tantost des nouvelles,
Car je vais chez mon rapporteur
Pour en sçavoir ; si j'ay cest heur,
J'aurai gaigné avec l'attente
Sept ou huit cens livres de rente,
Sans les depens qui m'escherront ;
S'ils sont taxez, ils monteront
A grans deniers, je le sçay bien ;
Mais ce pendant je ne fais rien,
Et s'en va tard ; or pour ce soir
Il suffit faire le devoir,
Et faire entendre seulement,
En suyvant l'advertissement
De la lettre que j'ay reçeuë,
L'heure et le temps de ma venuë,
Afin qu'il entende la traitte,
En moins de trois jours, que j'ay faitte
De Poictiers, où est ma maison ;
Puis, s'il se trouve venaison,
Demain je luy en porteray.
Je sçay bien que j'en trouveray :
A Paris, tout pour de l'argent.
Il vaut mieux frapper hardiment,
Voicy la porte.

JANNE.

Qui est là ?

LE GENTILHOMME.

Ouvrez, m'amie, ouvrez, holà.

JANNE.

Je ne veis jamais tant de gens.

LE GENTILHOMME.

Dites, Monsieur est-il ceans ?
Je luy veux donner le bon soir.

JANNE.

Entrez.

LE GENTILHOMME.

Il sera de me voir
Bien fort aise, je m'en asseure.

JANNE.

Vous arrivez à la bonne heure,
Il est prest de se mettre à table,
Entrez. Ha ! pauvre miserable,
Pauvre plaideur mal advisé !
Pensez comme il sera traitté

Maintenant de nostre Monsieur,
Il est en son grand crevecœur ;
Vrayment, il pouvoit bien attendre
Jusques à demain, pour entendre
Des nouvelles de son procès.
Il l'a surpris en son accès,
Et son clerc en sa chaude colle.
Mais, mon Dieu, ne suis-je pas folle
De muser si long-temps icy ?
Mon rost se gaste, et puis voicy
Maistre Jehan qui souffle et soupire.
Par ma foy, j'ay tant faim de rire
Que je n'ose pas l'accoster ;
Pource il vaut mieux me retirer
Secrettement en ma cuisine :
Car je voy ceste bonne mine
De Potiron, qui luy tiendra
Compagnie et qui l'attendra,
Mais pour se mocquer seulement.

SCÈNE IV

POTIRON, MAISTRE JEHAN.

POTIRON.

Et bien, maistre Jehan, quoy? comment
Vous va, monsieur le marié ?

MAISTRE JEHAN.

Parbieu je suis bien allié !
Ha ! vertubieu du mariage !

POTIRON.

Qui a-t-il ?

MAISTRE JEHAN.

Ha ! parbieu, j'enrage ;
Je meurs et crève de despit.

POTIRON.

Quoy ! n'y a-t'il point de respit
Pour passer ceste chaude allarme ?

MAISTRE JEHAN.

Comment ? c'est ce vaillant gendarme
Ce brave soldat de Piemont,
Qui tranche là du rodomont ;
Et diriez, oyant son langage,

Qu'on luy a fait un grand outrage
D'avoir eschangé le vouloir
D'Antoinette, et de la pourvoir.

POTIRON.

Parbieu, Monsieur vaut bien Madame !

MAISTRE JEHAN.

Je n'ay que faire d'une femme,
J'en trouve trop pour de l'argent.

POTIRON.

Mais quoy ? cela n'est pas urgent
Pour refuser si bon parti.

MAISTRE JEHAN.

Vrayment, je serois bien sorti.
Comment ? la petite affetée
Est là devant ses yeux plantée,
Sans faire semblant de sçavoir
Qui je suis, et diriez à voir
Sa contenance et grace bonne,
Qu'ell' ne conneut jamais personne.

POTIRON.

Rusée et ingrate, vrayment,
Qui cèles le bon traitement,
Que tous ensemble t'avons fait.

MAISTRE JEHAN.

Monsieur est là, qui contrefait,
Au coin de nostre cheminée,
Une vieille idole enfumée,
Tout transi et tout esperdu,
Et diriez qu'il est descendu
Soudain quelque esclat de tonnerre,
Qui l'a mis et rué par terre.

POTIRON.

Et mon bon maistre, que fait-il ?

MAISTRE JEHAN.

Il est gaillard, il est gentil,
Et me semble qu'il soit bien aise
De ce trouble et de mon mal aise.

POTIRON.

Ouy, comme s'il y pretendoit
Quelque interest, ou s'il avoit
Envie de se marier.

MAISTRE JEHAN.

Tu sçais bien qu'il m'a fait prier
Par toy mesme de me distraire,
De ne poursuivre cest affaire,

Et de chercher autre parti.

POTIRON.

Ouy bien ; mais il fut adverti
Que vous faisiez l'opiniâtre.
Mais quoy ! se veulent-ils combattre
Là dedans ? dites, maistre Jan.

MAISTRE JEHAN.

Je meurs de destresse et d'ahan.

POTIRON.

Et de Madame, quelle chère ?

MAISTRE JEHAN.

Madame est là qui, de colère
Ou de peur, n'ose dire mot.

POTIRON.

Et ce bragard[1], ce maistre sot
Se courrouce et fait là le brave ?

MAISTRE JEHAN.

Ny sa colère, ny sa bave[2],
Parbieu, ne m'espouvante en rien.

POTIRON.

Maistre Jan, il vous oira bien.

MAISTRE JEHAN.

Je ne le crains ny mort, ni vif,
Je n'ay pas le cœur si craintif,
Or que je n'ais que l'escritoire,
Que j'aye peur de sa colère :
Son vallet l'a battu cent fois.

POTIRON.

Mais où allez-vous ?

MAISTRE JEHAN.

Je m'en vois.

POTIRON.

Quoy ! n'entrer d'aujourd'huy leans ?

MAISTRE JEHAN.

Il fait le maistre là dedans,
Et diriez, à voir baguollet[3],
Que Monsieur n'est que son vallet
Et Madame sa chambrière.
Adieu.

1. Vain, glorieux; c'est encore aujourd'hui l'anglais *braggard.*
2. Bavardage.
3. Ce bavard. Dans le *Moyen de parvenir,* on trouve *bagoulier* pour bouche. Les mots *bagou* (bavardage) et *débagouler* en viennent.

POTIRON.

Mais trèves de colère,
Ma foy, vous attendrez un peu.

MAISTRE JEHAN.

Nonferay, je quitte le jeu.

POTIRON.

Mais, vrayment, il est impossible
Que tout ne se face paisible
Par quelque bon appointement
Qui surviendra soudainement
Sans y penser; il s'en va tard.

MAISTRE JEHAN.

Quant à moy, j'en quitte ma part,
Je m'en vais, je n'y veux point estre.

POTIRON.

Paix, maistre Jehan, voicy mon maistre,
Qui nous dira toutes nouvelles.
Vrayment, vrayment, elles sont telles
Qu'il les desire, je le voy ;
Son marcher porte ne sçay quoy
De gaillard, je le connois bien.

SCÈNE V

L'AMOUREUX, POTIRON, MAISTRE JEHAN.

L'AMOUREUX.

Quoy? y a-t-il homme en ce monde
Qui vive plus heureux que moy,
Ne plus content aujourd'huy? Quoy,
Les dieux m'ont donné, ce me semble,
Tant d'heur et tant de bien ensemble
Que je me peux bien contenter
De ma fortune, et me vanter
Que j'ay conquis presque de rien
Cent fois plus d'heur et plus de bien
Que je n'eus oncques d'esperance.

POTIRON.

Quelle nouvelle esjouissance?
Quoy ? qu'y a-t-il ?

L'AMOUREUX.

Ha ! Potiron,
Seul tu m'as donné l'esperon

Pour galopper ceste entreprise.

POTIRON.

Mais quoy? la beste est-elle prise?

L'AMOUREUX.

Mais toy, sçais-tu comme je suis
Tant heureux que dire ne puis
L'aise que j'ay dedans mon cœur?
Sçais-tu bien que tu es l'autheur
Et le seul moyen de ma vie?

MAISTRE JEHAN.

La querelle est-elle finie?
Dites, je vous supply, Monsieur?

L'AMOUREUX.

Maistre Jehan, je suis le seigneur
Et le mary à Antoinette.

POTIRON.

Comment?

L'AMOUREUX.

Tu as esté profette.

MAISTRE JEHAN.

Est-il vray?

L'AMOUREUX.

Comme il n'est qu'un Dieu.

POTIRON.

Je ne puis entendre le jeu
Si ne parlez plus clairement.

L'AMOUREUX.

Faut entendre premièrement,
Pour bien sçavoir tout le fait, comme
Tout maintenant un gentilhomme
De Poictou est venu leans.

POTIRON.

Je l'ay veu n'y a pas long-temps
Ainsi qu'il frappoit à la porte.

MAISTRE JEHAN.

Vous m'estonnez de telle sorte
Que je ne sçay presque où j'en suis.

L'AMOUREUX.

Aussi c'est un vray songe.

POTIRON.

Et puis?

L'AMOUREUX.

Comme il parloit de son affaire
A monsieur l'advocat, pour faire
Taxer les despens d'un procez

Qu'il a gaigné ces jours passez,
De bien huict cens livres de rente...

POTIRON.

Cela n'a raison apparente
Qui en rien touche nostre fait ;
Vous resvez.

L'AMOUREUX.

Si tost qu'il eut fait,
Il veit et contemple la grace
D'Antoinette, ses yeux, sa face,
Sa taille, ses mains et ses dois ;
Et, la regardant à deux fois,
La remarque d'une brusleure
Qu'elle a sur l'œil ; lors il asseure,
Après s'estre bien enquesté
Du capitaine, et éventé
Tout le fait, que ceste Antoinette
Estoit sa fille, et la pauvrette
Soudain commence à resentir
Le vray sang qui ne peut mentir,
Blesmit, rougit, et le bon père
A peine, à peine, se modère
De se pasmer en la baisant.

MAISTRE JEHAN.

S'il est vray ce qu'il va disant,
C'est bien le cas le plus estrange,
C'est bien le plus nouvel eschange
Qui jamais fut dit ny pensé.

POTIRON.

C'est bien le mieux encommencé
Pour agencer bien proprement
Le plus vray semblable argument
De la meilleure comedie
Que je vis oncques en ma vie.
Mais dites comme elle est tombée
Entre les mains de ce soldard.

L'AMOUREUX.

Ce bon père, ce bon vieillard,
Voyant trop griefvement chargée
Sa maison de trop de maignée,
Mist sa fille en religion
Pour y faire profession,
Comme elle a fait depuis sept ans.
Mais, depuis que ce fascheux temps
A mis en nostre pauvre France

Et le trouble et la violance ;
Depuis que ce monde nouveau
A changé de poil et de peau,
Qu'un d'homme de bien et qu'un certes
Ont rendu nos villes desertes,
Ceste fille, à ce premier vent,
Laissa l'habit et le couvent,
Et suit l'opinion nouvelle.
Prenant l'habit de damoiselle,
Pour se mettre au rang des premiers
Se trouva au sac de Poictiers,
Où de malheur elle fut prise
Comme prisonnière, et puis mise
Entre les mains de ce soudard,
Qui commandoit ; puis le hazard
Le contraignit de retourner
Tost au Havre, pour y mener
Des soldats qu'il va ramassant
Çà et là, et puis, en passant,
Pressé, laissa en ceste ville
De Paris ceste jeune fille
Entre les mains de ce cousin.

POTIRON.

Je vous pry, que dit le voisin,
De ceste nouvelle avanture ?

L'AMOUREUX.

Mais ceste pauvre créature
De maistre Jehan ?

MAISTRE JEHAN.

Je pense bien
Que ce que vous dites n'est rien,
Et que ce sont choses resvées
Ou bien mensonges controuvées :
Et qui diable le croiroit ?

L'AMOUREUX.

Ha ! vrayment, qui ne le verroit,
Il seroit difficile à croire.

POTIRON.

Mais achevez vostre memoire :
Et bien, en fin, qu'ont-ils conclu ?

L'AMOUREUX.

Ce gentilhomme a resolu,
Après avoir sceu d'Antoinette
Et de moy l'amitié secrette,
En presence de l'assistance,

Ayant obtenu la dispense
Du Père saint premierement,
Qu'on obtiendra pour de l'argent,
De luy faire grand advantage
Si je la prends en mariage ;
De fait s'oblige à me bailler
Un office de conseiller,
Ou quatre cent livres de rente.

POTIRON.

Parbieu, vous avez gaigné trente
Sur la partie, je le voy ;
Vous tous y gagnez, fors que moy,
Qui a demeslé l'escheveau.

L'AMOUREUX.

Tu auras part à mon gasteau,
Ouy, Potiron, je t'en asseure.

POTIRON.

Mais que je vive, je n'ai cure
De m'enrichir d'un plus grand bien.
Un accoustrement, et puis rien :
Sera pour dancer à la feste.

L'AMOUREUX.

Ha ! Potiron, que tu es beste !
Il laisse à Monsieur les despens
Du procès, cent escus contens,
Pour les espingles de Madame.

MAISTRE JEHAN.

Et moy, qui ay perdu ma femme,
Qu'auray-je pour mon interest ?
J'ay le double de mon arrest.
Il faut bien que j'ays quelque chose.

L'AMOUREUX.

Sa bourse ne vous sera close.
Il a desjà parlé de vous.

MAISTRE JEHAN.

Mais comment ?

L'AMOUREUX.

Conclu entre tous
De vous donner ou un office,
Ou vous laisser le benefice
Que sçavez, à fin d'en jouir.

MAISTRE JEHAN.

Cela me fait tout resjouir.

POTIRON.

Mais que devient ce capitaine ?

L'AMOUREUX.

Ce bon gentilhomme l'emmeine,
Luy promettant de luy donner
Sa niepce, à fin de l'espouser,
Et une place de gendarme.

POTIRON.

Il ne fut onc en tel allarme,
Ny si chaud, s'il veut dire vray.

MAISTRE JEHAN.

La pauvre Janne, dites-moy
Qu'aura-t-elle?

L'AMOUREUX.

L'accoustrement
D'Antoinette.

POTIRON.

Vrayment, vrayment,
Elle a merité doublement,
Jamais ell' ne vous fut contraire.

L'AMOUREUX.

Elle a conduit tout notre affaire
Avecque toy, je le sçay bien.

POTIRON.

Ouy, ouy, vrayment, je sçay combien
Elle a servi à la conduite
De ceste amoureuse poursuite.

MAISTRE JEHAN.

Tout ceci est vray?

L'AMOUREUX.

Pour le seur.
Mais je vais haster mon tuteur,
Pour contracter le mariage
Et assigner sur mon partage
Le douaire qu'on luy veut donner.

MAISTRE JEHAN.

Je n'oserois y retourner,
De peur qu'on se mocquast de moy.

POTIRON.

Parbieu, je meurs si je ne voy
Monsieur avec un pié de nez,
Et ce soldat, ce Piémontez,
Retiré comme un limaçon.

MAISTRE JEHAN.

D'Antoinette, elle a la façon
Fort gentille et fort asseurée.

POTIRON.

Je crains qu'ell' ne soit trop rusée,
Et que soyons de ces maris...

MAISTRE JEHAN.

Faits à la mode de Paris.

POTIRON.

Entrons ensemble librement ;
J'y peux bien entrer, maintenant
Que la querelle est accordée ;
Puis je sens d'icy la fumée
Du rost ; on souppe, je le sens.
Je vous prirois d'entrer ceans
Si la salle estoit assez grande ;
Mais à Dieu je me recommande,
Ce sera pour une autre fois.

FIN DE LA RECONNUE.

NOTICE SUR PIERRE DE LARIVEY

On ne sait quelque chose d'un peu certain sur ce Champenois que par son compatriote le Troyen Pierre Grosley. Il en parla d'abord, en 1774, dans ses *Mémoires historiques et critiques sur l'Histoire de Troyes;* il y revint en 1779 dans un article du *Journal Encyclopédique*, puis il se compléta dans une note définitive que publièrent, en 1812, les éditeurs de ses *Œuvres inédites*, et qui va nous guider.

Grosley nous dit d'abord que Pierre de Larivey était chanoine de Saint-Étienne de Troyes. On serait tenté d'en douter quand on lit la moitié au moins de ce qu'il écrivit, notamment son théâtre; mais la preuve s'en trouve au titre de l'un des livres édifiants, qu'il faisait, par cas de conscience, alterner avec les autres: *l'Humanité de N.-S. Jésus-Christ...*, traduit de l'italien, dit le titre, par P. de Larivey, chanoine de Troyes; le privilége ajoute: « en l'église royale et collégiale de Saint-Estienne. »

Il était, toujours d'après Grosley, de famille italienne, ce qui explique la nature de ses œuvres. Les Giunti, imprimeurs célèbres de Venise et de Florence, étaient ses parents. Il serait né de l'un d'eux venu à Troyes, soit pour y faire la banque, soit à la suite de quelque artiste de l'école de Michel-Ange. Son nom de Larivey, ou l'*arrivé*, ne serait même qu'un déguisement transparent de cette origine, une traduction, d'ailleurs fidèle, de *Giunto*, ce qui le prédestinait singulièrement à ne faire plus tard qu'œuvres de traducteur.

Ces noms traduits étaient d'usage alors et même d'obligation. L'édit de 1539 ayant exigé que dans les actes passés en France tout serait en français, on y traduisait jusqu'aux noms étrangers, quand ils avaient un sens traduisible, comme ici, ou bien on les francisait par une altération quelconque de leur forme étrangère.

Ce que Grosley ne nous dit pas, c'est quand Pierre de Larivey naquit; ce dut être de 1535 à 1540. Son confrère, le chanoine Thorelot, qui mit un sonnet en tête de sa traduction de l'*Humanité*, en 1604, ne l'y aurait pas en effet appelé « vénérable vieillard », s'il avait eu alors moins de soixante-cinq à soixante-dix ans.

Son premier livre fut des plus gaillards, quoique déjà il dût être d'église: c'est la traduction du second livre des *Nuits de Straparole,* dont le premier avait été traduit,

en 1560, par Jean Louveau. Il parut en 1573, avec l'humble préface qui convient à tout noviciat d'auteur : « Je te le présente, dit-il au lecteur, comme les premières arrhes de ma bonne volonté envers toi, t'asseurant que si ce commencement de mes labeurs te plaist, je te foray en bref jouyr de quelque chose de meilleur et de plus sérieux. »

Cinq ans après, continuant pour n'y plus avoir de cesse son butin, « sa picorée, » à travers les livres d'Italie, il donna en français un choix des *Discorsi degli animali* de Firenzuola et de la *Moral filosofia* de Doni, sous ce titre : *Deux Livres de filosofie fabuleuse.*

Les Six premières comédies facétieuses parurent deux ans plus tard, en 1579. Il y avait, comme il le dit, été « aiguillonné » par ses amis François d'Amboise, à qui il les dédia, et G. Le Breton, l'un et l'autre experts au métier : G. Le Breton, comme auteur de quatre tragédies, et F. d'Amboise, d'une comédie, *les Néapolitaines*, qui viendra plus loin.

Larivey ne s'était pas targué de beaucoup plus d'originalité que dans ce qu'il avait auparavant publié. Là encore il n'avait été que traducteur, mais avec moins de dépendance et, aussi, de sincérité. Assez fidèle pour le dialogue, ne le francisant que par quelques détails locaux et surtout par des proverbes et dictons du cru substitués aux proverbes et dictons italiens, il prenait avec le reste d'assez grandes libertés de fantaisie. Par déférence pour son public, il dépaysait la pièce, déplaçait le lieu de la scène, et la lui transportait d'Italie en sa ville même. Si une scène le gênait, il la biffait. Même pour des rôles entiers, il n'avait pas plus de respect. Il en a supprimé bon nombre, surtout de femmes, pour lesquels sans doute il était plus difficile de trouver des interprètes.

Ses comédies furent jouées en effet, à Troyes ou ailleurs, et de son temps, presque aussitôt après la publication. On n'en doute pas, quand on a lu le sonnet que lui adressa le chartrain Guillaume Chasble, l'année suivante, en tête d'une autre traduction.

Le titre du recueil, où Larivey les donnait comme faites à « l'imitation des anciens Grecs, Latins et Modernes italiens », était un aveu que la dédicace à François d'Amboise étendait encore : « Ce mince petit ouvrage, y disait-il, est basty à la moderne, et sur le patron de plusieurs bons auteurs italiens, comme Laurent de Médicis, père du pape Léon dixième, François Grassin, Vincent Gabian, Jérosme Razzi, Nicolas Bonnepart, Loys Dolce. »

En ce peu de mots et cette liste de noms, la déclaration est complète, toute brève qu'elle paraisse. Il n'y manque pas un seul des six auteurs auxquels les six pièces sont prises. Il n'a plus fallu que trouver, ce que Larivey dissimule un peu trop, quelles sont parmi leurs comédies celles qui lui ont servi pour son recueil.

M. Pierre Jannet a fait cette recherche avec le plus grand soin et le plus rare bonheur, dans la préface de son édition de Larivey pour la *Bibliothèque Elzévirienne*, et, depuis lors, M. Émile Chasle dans sa thèse, *la Comédie en France au XVI*e *siècle*, M. Alph. Royer, au tome Ier de son *Histoire universelle des Théâtres*, ont confirmé, et celui-ci, en quelques points, éclairé ses découvertes. Nous n'avons donc qu'à y prendre sans presque rien ajouter.

Laurent de Médicis, que Larivey nomme le premier, et qui n'est pas, comme il le dit, Laurent le Magnifique, mais Lorenzino de Médicis, lui a fourni toute sa pièce des *Esprits*, avec son *Aridosio*, connu dès 1521 en Italie. Son seul travail a été de tout traduire, sauf le prologue, qu'il a refait, sauf encore un rôle, Livia, qu'il a supprimé, et un autre, le prêtre Giacomo, que par déférence sans doute pour sa propre robe de chanoine, il métamorphosa en maître Josse, le sorcier [1].

A François Grassin (Francesco Grassini) il prit sans changement que de langage, et sans autre suppression que celle des intermèdes et des deux prologues, *la Gelosia*, qui datait de 1551, et il en fit son *Morfondu*. Vincent Gabian (Vicenzo Gabbiani) lui prêta ses *Gelosi*, imités de l'*Andrienne* et de l'*Eunuque* de Térence, et qui couraient l'Italie depuis 1545; il en tira mot pour mot, du titre à la dernière ligne, en n'émondant que quelques comparses, sa comédie des *Jaloux*. De la *Cecca* de Girolamo Razzi, connue dès 1563, il fit, sauf le titre qui devint *les Escolliers*, une traduction pure et simple.

La Veuve ne lui coûta pas plus de peine : il n'eut besoin que d'habiller à la française, avec quelques fanfreluches de moins, la *Vedova* de Nicolas Bonnepart [2], qui n'est autre qu'un des ancêtres de notre ex-dynastie régnante, Nicolo Buonaparte, « cittadino fiorentino, » comme dit le titre de l'édition de 1568, et dont le neveu Jacopo Buonaparte, « gentilhomme », fit une relation du *Sac de Rome* par le connétable de Bourbon, en 1527, qu'un de ses descendants, qui fut Napoléon III, traduisit en un petit volume, publié à Florence en 1830.

Enfin Loys (*Ludovico*) Dolce fut mis à contribution par Larivey pour les cinq actes du *Laquais*, traduction textuelle, mais raccourcie vers la fin, de sa comédie du *Ragazzo*, publiée dès 1539.

Après cette débauche de traductions comiques, où la décence avait eu fort à souffrir, notre chanoine trouva bon

1. Dans l'*Aridosio*, ce « Giacomo pretre » est le plus abominable drôle qu'on puisse voir. Il y est ainsi qualifié : « *Maggior caccia diavoli non è in Toscana.* »

2. Il y changea aussi les noms, comme dans ses autres pièces : Hortensia, *cortiziana*, s'appela Clémence, et Papera, *la ruffiana*, s'appela Guillemette. — En 1803, à la veille de l'Empire de Napoléon Bonaparte, Molini publia une nouvelle édition de la *Vedova* de Nicolo Buonaparte.

de se purifier par un peu de philosophie et de piété. Il n'y perdit pas de temps. L'année qui suivit, il publia chez Abel L'Angelier, à Paris, la *Philosophie et institution* d'Alexandre Piccolomini, mise en français, et dédiée au conseiller du roi, Pardessus, chez lequel et à ses dépens, « ce grand politique Piccolomini avait appris la langue française. » Le volume n'a pas moins de 900 pages de sagesse ; Larivey ne se marchandait pas la pénitence. C'était pour se donner le droit de pécher encore. Vers le même temps il préparait chez L'Angelier une édition complète de Straparole : le premier livre traduit par Louveau, et qu'il corrigea, sans le purifier ; et le second, qu'il avait déjà publié lui-même. Si un ouvrage exigeait du repentir, c'est celui-là. Larivey ne se le marchanda pas plus qu'après son théâtre, mais le fit bien davantage attendre. Ce n'est que plusieurs années après cette publication licencieuse qu'il s'en nettoya par une traduction morale, celle de *Divers Discours* de Laurent Capelloni, en 1595. Huit ans après, en 1603, il donna encore, coup sur coup, comme supplément de pénitence, la traduction de l'*Humanité de Jésus-Christ*, par P. Arétin, sans dire le nom de l'auteur pour n'en pas compromettre la pureté ; puis les *Veilles de Barthélemy Arnigio, de la Correction des Coustumes*, la *Manière de vivre*, etc.

Lui-même vivait, malgré le contraste de ces écrits si mêlés, avec toute l'édification d'un chanoine honnête et pratiquant. Son église, qui possédait une côte de saint Aventin, ayant bien voulu s'en dessaisir pour une autre paroisse moins riche en reliques, c'est lui-même qui en fit la translation, et dressa pieusement le procès-verbal.

Il avait ainsi assez d'avance sur le péché, je veux dire le théâtre, pour y pouvoir revenir. Il y revint.

Le mot « premières », mis en tête de ses comédies, avait toujours indiqué que d'autres devaient suivre. Pourquoi n'avaient-elles pas suivi ? où étaient-elles ? Après l'effet peu édifiant de son recueil, Larivey les avait cachées, puis oubliées. Longtemps, bien longtemps, trente-deux ans plus tard, un jour qu'il lui avait pris envie « d'agencer un peu de livres » qu'il avait en son « estude, » il les retrouva « mal en ordre, et ayant quasi leurs habits entièrement rompuz et deschirez, dont luy prit grande compassion. »

Sur six qui étaient là, comme dans le premier volume, et toutes prêtes depuis si longtemps pour un second, il en prit trois qu'il fit imprimer sous ses yeux, et qu'il dépêcha bien vite à son ami Fr. d'Amboise, parrain et protecteur des premières, le priant de leur être propice, comme à celles-ci, et de leur ouvrir la route dans la grande ville : « N'ayant ici, dit-il, parlant de Troyes, la puissance de les défendre des brocards et des médisants. »

Elles parurent en 1611. La première était *la Constance*, traduite presque textuellement de la *Constanza* de Razzi,

dont, on l'a vu, il était déjà le contribuable ; la seconde, *le Fidèle*, reproduisait complétement, y compris le prologue, le *Fedele* de L. Pasqualigo. Enfin la troisième, *les Tromperies*, n'était pas un emprunt moins flagrant, déjà signalé par Grosley, qui fut même ainsi sur le point d'éventer tous les autres. « A juger, dit-il, de toutes ses comédies par celle des *Tromperies*, la dernière des trois publiées en 1611, ce seraient de simples traductions de l'italien. Ces *Tromperies* offrent une traduction littérale de *Gl' Inganni* de Nicolo Secchi, imprimés en 1562 par les *Giunti*. Larivey a rendu la pièce avec toutes ses longueurs et ses obscénités, se contentant pour dépayser ses lecteurs de transporter à Troyes le lieu de la scène. » Ce qui est vrai.

Grosley, en nommant les Giunti qui imprimaient à Florence ces *Inganni*, que leur parent francisé traduisait à Troyes, nous donna l'idée de rechercher si parmi les pièces traduites il n'en était pas d'autres sorties des mêmes presses : sur neuf, cinq en viennent. De ce qu'elles avaient été publiées et peut-être payées par des imprimeurs de sa famille, de qui sans doute il les tenait, Larivey les croyait siennes, et en usait comme de son bien.

Après cette publication de 1611, on perd sa trace. Il est probable qu'il mourut cette année même ou la suivante.

LES ESPRITS

COMÉDIE PAR PIERRE DE LARIVEY, CHAMPENOIS

1579

PROLOGUE

Que nostre aage se vante tant qu'il luy plaira de l'esprit et sçavoir de ses nourrissons, et se glorifie en son erreur et vaine persuasion, si est-ce que je diray tousjours que nos devanciers ont esté tant ingenieux en leurs estudes, et sceu si bien dire et faire, qu'il nous est impossible pouvoir parfaictement faire ou dire aucune chose, sinon ce qui a esté dict ou faict par eux : car, tout ainsi qu'un sculpteur ou peintre ne peut graver ou pourtraire aucune figure dont il puisse acquerir honneur, si premierement il ne void les modeles et patrons antiques desquels il forme sa figure, ainsi nous ne pouvons faire aucune chose qui soit belle, si, comme en un mirouer, nous ne nous representons ceste antiquité. Voyla pourquoy l'auteur, pensant a toutes ces choses, mesmes que Plaute et Terence ont esté grands imitateurs (car l'un a suivy Epicarme [1], et l'autre Menandre), et que ce luy seroit une trop grande presomption, voire expresse ignorance, si encor il ne suyvoit les traces de ceste sacrée antiquité, il a faict ceste comedie à l'imitation et de Plaute et de Terence ensemble [2]. Or, j'espère qu'elle vous plaira, pour estre toute plaine de variables humeurs, affections, plaisirs et passions. A ceste cause, Messieurs et Dames, vous nous ferez ceste faveur de vous tenir chacun en vos places, et de ne parler d'encherir le pain, ny si ces prochaines vendanges nous aurons bonne vinée; de ne discourir aussi des armées qui se voyent en l'air, des monstres qui naissent sur la terre, ny si la Flandre sera bien tost paisible [3] et si le nombre moindre commandera encor long temps au plus grand, par ce que demain matin, vous pourmenant en la salle du Palais, vous en pourrez deviser plus commodement et à loisir. Au reste, l'autheur a pensé que ce seroit chose superflue vous reciter l'argument parce que, d'acte en acte, la comedie vous le declarera. A Dieu je me recommande.

1. Plaute, en effet, a beaucoup pris d'Epicharme, qui importa la comédie grecque à Syracuse.

2. Larivey s'est inspiré de l'*Andrienne* de Terence pour les caracteres des deux vieillards : l'un grondeur et sévère pour son fils, que ses rigueurs font mal tourner; l'autre, tolérant au contraire, et qui maintient son fils dans le bien par cette tolerance même. Il a pris de Plaute, pour son commencement, une situation de la *Mostellaria*, employée depuis par Regnard dans le *Retour imprévu*, puis plusieurs scenes de l'*Aulularia*. Ce qu'il n'avoue pas, ce sont ses emprunts plus nombreux à l'*Aridosio* de Lorenzino de Medicis, dont sa pièce n'est guère qu'un arrangement en français.

3. A l'epoque où parut cette pièce, on etait au plus fort de la revolte des Flandres contre l'Espagne.

PERSONNAGES

HILAIRE, viellard.
ELIZABET, sa femme.
FRONTIN, serviteur de Fortuné.
URBAIN, amoureux.
RUFFIN, maquereau.
FORTUNÉ, amoureux.
DESIRÉ, amoureux.
SEVERIN, viellard.
M. JOSSE, sorcier.
PASQUETTE, servante.
GERARD, viellard.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

HILAIRE, VIELLARD; ELIZABET, SA FEMME.

HILAIRE.

Ce que je dis est vray. Et vous asseure que la plus part des meurs et coustumes de la jeunesse, soient bonnes ou mauvaises, procedde de leurs pères et mères, ou de ceux qui en ont la charge.

ÉLIZABET.

Oy bien pour le regard des pères et precepteurs, mais non quant aux mères, parce qu'estans femmes, elles ont autant petite part en cecy comme aux autres choses du monde.

HILAIRE.

Le contraire de ce que vous dictes se void ordinairement, et que les femmes ont plus de puissance sur leurs enfans que les pères, et non seulement sur leurs enfans, mais encores sur leurs mariz. Et pour n'en chercher les exemples plus loin, souvenez-vous comme mon frère Severin et moy, qui avons esté eslevez d'un mesme laict, en mesme temps, par mesmes père et mère, et mariez en mesme saison, du-

quel mariage il a eu trois enfans : Urbain, Fortuné et Laurence, et nous pas un, puis qu'il plaist à Dieu, commança deslors à devenir chiche, tacquin, avare, et tel que le voyez, et moy, au contraire, me suis tousjours maintenu en ma première façon de vivre, qui me fut laissée par mon père ; qui me faict penser que de ce changement on ne peut a'leguer autre occasion que sa femme, qu'avez cogneue si mauvaise, chiche, fascheuse, revesche, et tant meschante que jamais mon frère ne fut plus heureux que quand elle eut la terre sur le bec, combien qu'il luy fust advis avoir faict une grande perte, d'autant qu'il s'estoit desjà accommodé à ses conditions.

ÉLIZABET.

O mal'heureux sexe, puis qu'à vostre compte les pauvres femmes sont causes de tous maux, et ne bienheurent jamais une maison que par leur mort!

HILAIRE.

Qui voulez-vous donc qui ayt ainsi gasté le bon naturel de mon frère, et qui de liberal l'ayt faict si mecanique? Vous sçavez comme il a vescu jusques icy, à raison dequoy je remercie la fortune qui luy a plustost qu'à moy envoyé ce malencontre, car je me souviens que mon père a plusieurs fois doublé s'il vous devoit donner à mon frère ou à moy. Toutesfois, il se resolut en fin si bien que j'ay occasion de m'en louer. Et s'il a eu trois enfans, il n'en a plus que deux, parce que, voyant que n'en avions point, il nous a donné Fortuné, son plus jeune, que nous entretenons, aymons et caressons comme s'il estoit de nous deux, et peut-estre d'avantage, pource que vous ny moy n'avons eu de luy les peines et travaux que donnent les enfans quand ils sont petitz.

ÉLIZABET.

Ne dictes pas cela, car ce ne sont peines, mais plustost (comme je pense) des gaillars soucis de faire passer et evanouyr les chagrins et fascheries qui accompagnent la viellesse, et rends graces à Dieu de ce qu'il luy a pleu nous adresser ce jeune gars, pource que (si l'amitié que je luy porte ne me deçoit) j'espère que quelque jour il sera le baston de nostre viellesse. Toutesfois, Hilaire, mon amy, il me semble que ne luy devez tant lascher la bride sur le col que ne le puissiez après retenir comme vous voudrez. Vous luy laissez si librement faire ce que il

veult, que il n'a maintenant soing d'autre chose que de faire l'amour et aller à la chasse ; qui me faict craindre qu'ayant passé l'ardeur de sa jeunesse, il ne se repente un jour d'avoir en vain despendu son temps, et se plaigne de vous, qui n'y avez pourveu quand en aviez la commodité.

HILAIRE.

Je m'esmerveille de vous et de tous ceux qui pensent les enfans se pouvoir retirer de leur naturelle inclination ou par force ou par menaces, car je vous advise que, si je voulois empescher Fortuné de se recreer et prendre ses plaisirs, qu'il en feroit cent fois pis; mais il faut que, luy permettant une legère chose où il a son cœur, je lui deffende toute autre de consequence, l'accoustumant ainsi à m'obeyr, non par force, mais par amour; car quiconque faict bien par crainte, le continue autant longuement qu'il pense qu'il sera sçeu, et faict secrettement le mal quand il en peut avoir la commodité. Voyez Urbain, contre lequel son père a tousjours le poing levé, le tenant ordinairement aux champs avec une sienne sœur, affin qu'il ne despende et hante en la ville, où il dict que sont les compagnies desbauchées et la licence de mal faire : neantmoins il n'y a pas long temps qu'il est venu en ceste ville, où, comme j'ay entendu, il a mis la moitié du peuple en tumulte, pour avoir desbauché une fille d'icy près, et faict assés d'autres choses pires beaucoup que ce que faict Fortuné, d'autant qu'il est necessaire que la jeunesse ayt son cours. Si donc c'est une necessité, combien est-il meilleur les accoustumer à craindre d'offenser leur père, et rougir en eux-mesmes s'ils font choses vilaines et deshonnêtes, que autrement? Toutesfois, Severin pense que, pour le tenir aux champs, il perdra l'envye de despendre et faire beaucoup de folies. Et je sçay tout le contraire, et que sans beaucoup de respect il faict et l'un et l'autre, tandis que le bon homme, poussé d'une extrême avarice, se tue le cœur et le corps pour amasser, labourant ses terres lui-mesme de ses propres mains. Mais s'il sçavoit que de nuict il vient à Paris, ou qu'il despendist [1] un liard, il se

1. Dépensât.

pendroit. Et voilà comme ils vivent tous malcontans, jusques à ceste pauvre fille, laquelle, déjà grande et preste à marier, se desespère, voyant la sanglante avarice de son père, qui, pour ne despendre un denier, ne tient compte de luy donner party, jaçoit[1] qu'il ayt plus de deux mille escuz contans en une bource qu'il porte ordinairement sur luy, et a tant peur que je la voye, que c'est merveille, pour ce que je le tanse à toute heure de ce qu'il laisse ainsi en une maison champestre envielir ma pauvre niepce; mais je n'y gagne rien, car il me respond tousjours une mesme chanson, qu'il est pauvre et n'a point d'argent pour la marier, pensant que je luy en doive donner. Et s'il advient, lors qu'il se plaint à moy d'Urbain, et que Fortuné le desbauche, que je luy dise qu'il le faut marier, il me respond qu'aujourd'huy le mesnage a trop grandes dentz, et que ce n'est peu de chose augmenter sa maison d'une bouche qu'il faut nourrir. Bref, il ne songe à autre chose qu'à l'avarice, et seroit content que chacun le resemblast.

ELIZABET.

Je ne voudrois que vous vous monstrassiez fascheux envers Fortuné comme Severin envers Urbain, mais je serois bien aise que luy deffendissiez faire je ne sçay quoy qui ne luy est bien seant. J'ay entendu (je ne veux dire qu'il soit vray) qu'il est devenu amoureux d'une nonnain que je ne veux nommer pour ceste heure. Est-ce bien faict, à vostre advis, veu que cela est desplaisant à Dieu et aux hommes? My Dieux! ce luy est une grande honte, et à vous aussi, qui l'endurez.

HILAIRE.

Je n'en ay jamais oy parler, et s'il estoit ainsi je n'en serois trop content, ains mettrois toute peine l'en destourner, combien qu'on souffre à la jeunesse plus de choses que peut-estre vous ne pensez; et suis bien aise que m'en ayez adverty, pource que j'en veux sçavoir la verité, pour après faire ce que Dieu me conseillera. Mais voicy Frontin, son serviteur, qui sçait tout ce qu'il pense et ce qu'il songe. Il m'en pourra mieux informer que pas un.

1. Malgré.

ÉLIZABET.

Vous tirerez plustost de l'huille d'un mur que luy faire dire : cognoissez-vous pas Frontin ?

HILAIRE.

Allez au logis, car il se donne garde plus de vous que de moy; après je vous iray retrouver.

ÉLIZABET.

Bien, je n'en bougeray.

SCÈNE II

FRONTIN, SERVITEUR DE FORTUNÉ; HILAIRE.

FRONTIN.

Il semble que la fortune prenne plaisir inciter les espritz des hommes vouloir ce qui est plus difficile à obtenir. Je ne pense point qu'il y ait femme en Paris qui ne fust bien aise faire plaisir à Fortuné ; neantmoins il est devenu amoureux d'une qu'on ne peut voir qu'à travers les barreaux d'une cage, comme si c'estoit quelque lynotte.

HILAIRE.

Il parle à soi-mesme de cecy.

FRONTIN.

Il m'envoye à ceste heure luy présenter ses recommandations, sçavoir qu'elle faict, qu'elle dict et comme elle se porte. Voilà mes commissions ordinaires, et à quoy tous les jours j'emploie mon temps.

HILAIRE.

Je le veux appeler devant qu'il change de rue. Frontin ! hé ! Frontin !

FRONTIN.

Qui m'appelle ? O Monsieur ! que vous plaist-il ?

HILAIRE.

Où est ton maistre, qui se fit hier attendre à soupper ?

FRONTIN.

Il souppa et coucha avecques Urbain, en la maison du seigneur Severin.

HILAIRE.

Où vas-tu maintenant ? porter quelque message au monastère ?

FRONTIN.

Quel monastère ? qui vous l'a dict ?

HILAIRE.

Je le sçays bien.

FRONTIN.

Ma foy, il est vray. Il m'envoye sçavoir si la dame a besoin de quelque chose.

HILAIRE.

Vrayment, Fortuné me fait tort. Tu sçays si je luy complais et favorise en ses volontez et amours, pourveu qu'il y ait de la raison; mais quant à cecy, il n'y a point d'ordre, et devroit pour le moins avoir quelque egard à son honneur et au mien. Je croy qu'il luy est advis qu'il n'y a point de femmes à Paris, puis qu'il en va chercher jusques aux religions.

FRONTIN.

Je luy ai dict assez souvent. Mais quoy! vous sçavez qu'amour n'a point de loi. Il y a desjà fort long temps qu'il en est amoureux, et non sans cause: car, par ma foy, c'est une bien belle et honneste fille, et gaige que, si l'aviez veuë, qu'en auriez plus de compassion que vous n'avez. Aussi je vous promets qu'il seroit plus possible faire transformer Fortuné en un autre homme que lui faire oublier ses amours, et vous veux dire bien davantage: il delibère de l'espouser.

HILAIRE.

Voire! et qui oyt jamais dire que les religieuses se mariassent?

FRONTIN.

Ho! o! elle n'est religieuse et ne le voudroit pas estre, aussi n'a-elle faict profession; mais on a envie qu'elle le soit, deust-elle crever, pour ce qu'elle est niepce de l'abbesse du lieu, à laquelle, et au couvent, le père, par son testament, a donné tout son bien, pourveu que sa fille, qu'il avoit mis leans pour apprendre, y voulust demeurer religieuse. Voilà pourquoy les moynesses ne la font que prescher, la tenant si estroitement que, quand ores elle auroit des aisles, il ne luy seroit possible de sortir.

HILAIRE.

Cela est excusable, puis qu'elle n'est professe; mais dy-moy, de qui est-elle fille, et quel est son bien?

FRONTIN.

Elle est de la rue Sainct-Denis, et n'a plus ny

père ny mère; quant à son bien, elle est riche, à ce que j'ay oy dire, mais je n'en sçay autre chose. Toutesfois il faut penser qu'il y en a, autrement ces nonnains n'en seroient tant soigneuses.

HILAIRE.

C'est assez; escoute : conseille Fortuné laisser ceste poursuite, qui n'est ny belle ny honneste, et luy remonstre que, s'il se veut marier, les femmes ne luy manqueront point.

FRONTIN.

Si feront bien, s'il n'a ceste-cy, qu'il ayme sur toutes choses.

HILAIRE.

Je verray si tu y feras ton devoir.

FRONTIN.

Pour vous obeyr, je feray ce que je pourray; mais je crain bien que je ne travaille en vain.

HILAIRE.

Je vas jusques au Palais; fay qu'à mon retour le disner soit prest.

FRONTIN.

Aussi feray-je. O ! quel bon père est cet homme de bien ! Je pense que, s'il pouvoit, il la retireroit luy-mesme de religion pour la mettre aux costez de Fortuné, et que, s'il sçavoit le tourment qu'il souffre pour elle, qu'il mourroit de regret. Aussi, pour dire vray, le pauvre jeune homme craint scandaliser la fille, le couvent et luy-mesme tout en un coup, d'autant qu'elle est grosse de son fait, et si preste d'enfanter qu'elle n'attend que l'heure; et, qui pis est, ne peult trouver moyen la tirer de là dedans ou la faire secretement accoucher. Il me dict tousjours que j'y pense et repense; mais il est besoin qu'il y pense et repense luy-mesme, et face en sorte qu'il n'ait à s'en repentir. En forgeant on devient fèvre [1]. Dieu soit loué qu'il n'a affaire à un homme tel que Severin ! Mais, à propos de luy, Urbain doit estre encores après son Ruffin; il ne se souvient de retourner au village; si son père s'en aperçoit, il fera une telle tempeste qu'il estourdira toute la parroisse. Mais voicy le gallant.

1. Forgeron, du latin *faber*.

SCÈNE III

URBAIN, amoureux ; RUFFIN, maquereau ; FRONTIN.

URBAIN.

Et bien ! Ruffin, quand m'ameneras-tu mes amours ?

RUFFIN.

Quand il vous plaira.

URBAIN.

Hé, mon Dieu ! va la donc querir.

RUFFIN.

Je ne puis.

URBAIN.

Pourquoy ?

RUFFIN.

Pource que je resemble aux archevesques : je ne marche point si la croix ne va devant [1].

URBAIN.

Sçais-tu pas bien que je t'ai promis ?

RUFFIN.

Oy, mais promettre et tenir ce sont deux ; et puis j'ai toujours oy dire que *beati garniti* vaut mieux que *expectans expectavi* [2].

URBAIN.

Tu me fais mourir à petit feu.

RUFFIN.

Et vous me consommez en fumée.

FRONTIN.

Regardez si ce rustre sçait bien le mestier d'escorcher les hommes.

RUFFIN.

Voulez-vous pas que pour contenter vos desirs je me mette au hasard de ma vie sans espoir de recompense ? Je n'en feray rien.

URBAIN.

Non, je te veux contenter, et auras ce que je t'ay promis devant que je dorme. Va la donc querir, mon mignon.

1. C'est-à-dire la monnaie, généralement marquée d'une croix.
2. C'est-à-dire : être bien garni vaut mieux qu'attendre. On disait aussi : « *beati garniti* vaut mieux que *beati quorum*. »

RUFFIN.

A d'autres! je suis desniaisé. Mon stile est des requestes du Palais : en baillant baillant [1].

FRONTIN.

Je ne sçaurois plus endurer que ce vilain parle ainsi à cheval.

RUFFIN.

Que dirois-tu si je n'en voulois rien faire ?

FRONTIN.

On te romproit la teste. Ce n'est de luy qu'il se faut mocquer.

URBAIN.

Je le ferois bien, voirement; mais je ne veux qu'il face rien pour rien.

RUFFIN.

Nous voilà d'accord; çà, de la bille, et je l'iray querir. J'ay parlé à elle devant que venir icy.

URBAIN.

Mon Dieu! tu en auras ; je t'ay promis dix escus, est-il pas vray?

RUFFIN.

Oy.

URBAIN.

Je te les donneray à ce soir.

RUFFIN.

Je les veux avoir à ceste heure, sinon torchez vostre bouche.

FRONTIN.

Je ne pense point qu'en tout le monde il y ait un plus meschant vilain que cestuy-cy.

URBAIN.

Atten au moins jusques après vespres.

RUFFIN.

Je ne puis.

FRONTIN.

Hé, Ruffin! fay cela pour l'amour de moy.

RUFFIN.

C'est bien dict, pour l'amour de toy.

URBAIN.

Or sus! Ruffin, touche là. Je te promets, foy d'homme de bien, te les donner incontinent après disner.

1. Donnant, donnant

RUFFIN.

Qui m'en asseurera ?

URBAIN.

Ma foy.

RUFFIN.

La foy est aujourd'huy pire que fausse monnoye; je vous veux bien dire que, si n'avez autre gage, vous n'avez point de credit.

FRONTIN.

Hé ! ne doit-on pas croire un homme de bien sur sa foy ? Penses-tu qu'il s'en vueille fuir pour dix escus ?

RUFFIN.

Baste, j'ay mal aux pieds.

URBAIN.

Vertu de moy, que tu es incredule ! Mort bien ! si je te manque de promesse, va-t'en à mon père, dy-luy que j'ay rompu la porte de ton logis ; que je t'ay battu ; que j'ai emmené ta niepce, ta cousine, ta fille, comme tu la voudras nommer ; que j'ai levé les serrures de tes coffres et emporté ton argent; bref, que je t'ay vollé, ce que je ne voudrois que tu fisses pour tous les biens du monde, ny qu'il en oyst seulement le vent.

RUFFIN.

Je la vas querir, allez, pour vous faire plaisir ; mais par bieu, si me faillez, je ne vous failliray pas.

URBAIN.

Va, ce m'est tout un ; fay du pis que tu pourras, pourveu que je l'aye.

FRONTIN.

Cependant il faut trouver dix escus.

URBAIN.

Voilà grand cas, Frontin ! Si l'on pensoit toujours aux choses, on ne feroit jamais rien. Je sçay que tu m'aideras, et penseras quelque bon moyen pour en trouver.

SCÈNE IV

FRONTIN.

Il est bien vray qu'il n'y a chose qui face plus raf-

folir les hommes que l'amour. Urbain est autant sage qu'autre qu'on puisse trouver; neantmoins, il est maintenant tant aveuglé qu'il ne sçait qu'il faict. Il est venu du village au desceu de son père, qui est si fascheux que le pauvre jeune homme n'oseroit toucher, ains seulement regarder une femme entre deux yeux. Or, devinez donc qu'il fera s'il sçait qu'il est icy venu pour faire la desbauche. Il le voudra estrangler. D'avantage, il a promis dix escus à ce maquereau pour lui faire avoir ceste fille; ce luy est, autant possible que prendre la lune aux dents, s'il ne les desrobbe, car il n'a pas un liard, et lui semble avoir bien asseuré ses affaires quand il dit que j'y pense; mais il doit penser que, si mon maistre ne m'avoit commandé le servir comme luy-mesmes, je ne sçay que je ferois. Voilà, je sème mes peines et travaux, et un autre en recueille le plaisir et contentement. Mais voicy mon maistre : il me tancera, pour-ce que je n'ay pas esté où il m'envoyoit, et je luy diray que si ; il me croira s'il veut ; sinon, qu'il y aille veoir.

SCÈNE V

FORTUNÉ, AMOUREUX ; FRONTIN.

FORTUNÉ.

Mais quel plus grand mal-heur m'eust-il peu jamais advenir ? Engrossir une fille du premier coup !

FRONTIN.

Il ne parlera jamais d'autre chose !

FORTUNÉ.

Et ce qui plus m'afflige est la crainte que j'ay que vaincue d'une honteuse douleur, elle ne se meffache [1]. O Dieu ! vous pouvez seul faire que cecy soit secret.

FRONTIN.

Voilà rentrer de flux [2] !

FORTUNÉ.

Au moins, si je n'en estois tant amoureux ! Mais quoy, il n'est en ma puissance m'en retirer, et

1. Du verbe *se meffaire*, se mal comporter.
2. Le *flux* était une sorte de jeu de cartes à la mode sous François Ier. *Rentrer de flux* y voulait dire reprendre la partie.

quand je le pourrois faire, je ne voudrois, et ne puis vivre si tous les jours je n'ay de ses nouvelles. Il y a deux heures que j'ay envoyé Frontin par devers elle, mais je croy qu'il a oublié le chemin.

FRONTIN.

Tant plus je demeure, tant pis pour moy; il vaut mieux que je me monstre. Bon jour, Monsieur.

FORTUNÉ.

Tu me traistes tousjours de ceste façon : dy-moy premierement ce que plus je desire sçavoir; après tu me salueras tout à loisir.

FRONTIN.

Vous sçavez quelles sont ces femmes; devant que j'aye jamais peu avoir response, elles m'ont faict attendre une heure au parloir; puis à mon retour j'ay rencontré vostre père, Urbain et Ruffin, qui m'ont encores amusé deux grosses heures.

FORTUNÉ.

J'ay tousjours tort, et tu as bonne cause; mais qu'attens-tu à me dire ce qu'elle t'a dict?

FRONTIN.

Je vous feray tesmoigner par Urbain combien nous avons esté après Ruffin devant que le faire accorder.

FORTUNÉ.

Ce n'est pas ce que je te demande : dy-moy comme elle se porte.

FRONTIN.

De façon qu'il luy a fallu promettre...

FORTUNÉ.

Je n'ay que faire de tout cela. T'a-elle point donné charge me dire quelque chose?

FRONTIN.

Elle se recommande à vos bonnes graces.

FORTUNÉ.

Ne t'a-elle dict que cela?

FRONTIN.

Non.

FORTUNÉ.

Comme se porte-elle?

FRONTIN.

Comme de coustume.

FORTUNÉ.

Voicy des maigres responses.

FRONTIN.

Je les vous baille telles qu'elle me les a baillées.

FORTUNÉ.

T'a-elle point dict que je l'alle veoir ?

FRONTIN.

Elle ne m'a dict autre chose.

FORTUNÉ.

O Dieu ! la pauvrette deviendra folle !

FRONTIN.

Mais vous-mesme ?

FORTUNÉ.

Frontin, que doy-je faire ?

FRONTIN.

Il faut aller disner, et puis nous y penserons : vous prenez tant les matières à cœur que je crains que n'en soyez mallade. Il ne faut ainsi vous tourmenter.

FORTUNÉ.

Je ne m'en sçaurois garder. Hélas ! que tu parles bien à ton ayse, n'endurant aucune passion !

FRONTIN.

Qui vous l'a dict ? Pensez-vous que vos tourments ne soient pas les miens ? Je vous jure que toute la nuict je n'ai pas fermé l'œil pour penser à vos affaires, et ne suis hors d'esperance que ne facions quelque chose de bon.

FORTUNÉ.

Dieu le vueille !

FRONTIN.

Allons donc disner, car Urbain nous attend.

FORTUNÉ.

Où est-il ?

FRONTIN.

Il est leans aveeques sa brassée, et faictes votre compte qu'ils sont maintenant aux fers.

FORTUNÉ.

O malheureux que je suis ! Il est sans commodité, sans moyens, sans denier et sans maille, et a un père le plus fascheux du monde ; neanmoins il joyt de ses amours, et moy qui ay toutes ces choses ne puis esperer pouvoir joyr de ce que j'aime.

FRONTIN.

Oubliez tout cela : vous sçavez que la fortune ayde aux amoureux.

FORTUNÉ.

Tu as grand pœur que le disner se gaste ; va faire dresser, et, quand tout sera prest, vien m'appeller.

FRONTIN.

J'en suis content.

FORTUNÉ.

Je vas souvent pensant en moy-mesme quelle de ces deux conditions en amour est la pire : ou aymer sans estre aymé ; ou, aymant et estant aymé, et desirant une mesme chose, estre empesché par des murailles, des grilles de fer, des portes et des gardes, comme ores j'esprouve en mon Apoline, laquelle je sçay ne desirer autre chose qu'estre avecques moy. Mais enfin je me resouls que ma condition est la plus malheureuse. Et, jaçoit[1] que ce soit un grand contentement sçavoir estre aymé de qui on ayme, ce m'est neantmoins un extreme desplaisir veoir qu'il n'y a rien qui empesche l'execution de nos desirs qu'un petit morceau de fer. Je resemble à Tantale, qui, estant en l'eau jusques aux lèvres, n'en peut seulement avaller une goutte pour apaiser sa continuelle soif ; ainsi j'approche de si près mon Apoline que le moins du monde d'avantage me rendroit content, et toutesfois par ce seul petit empeschement je ne la puis seulement baiser. Helas ! fussé-je au moins du tout semblable à Tantale, et que, comme il ne peut gouster de l'eau, qu'ainsi je n'eusse jamais gousté les douceurs de ma maistresse, car je ne serois maintenant en la peine que je suis. Mais voyez à quoy le malheur me conduit, de souhetter n'avoir faict ce que j'ay plus aymé et desiré que ma propre vie, non pour du tout mettre fin à ma douleur, mais pour aucunement la soulager.

FRONTIN.

Si vous voulez rire, venez veoir quelque chose de beau.

FORTUNÉ.

Qu'y a-il ?

FRONTIN.

Urbain et Feliciane sont au lict, où ils font bravades : l'un veut tuer son père s'il retourne du vilage, et l'autre Ruffin, s'il vient demander de l'argent. Ainsi, remplis de fureur, disent les plus belles cho-

1. Malgré.

ses du monde. Mais entrez dedans, car la viande se gaste.

FORTUNÉ.

Mais la gueulle te gaigne! Se veullent-ils pas lever?

FRONTIN.

Non; ils disent qu'ils disneront, soupperont et coucheront là.

FORTUNÉ.

Et eux sages!

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I.

DESIRÉ, AMOUREUX; FRONTIN, FORTUNÉ.

DESIRÉ.

Je ne pense point qu'il y ait chose au monde dont les hommes se puissent plus justement douloir que de la fortune, quand elle donne ses biens à qui en est indigne, comme richesses, enfans, santé, beauté, et choses semblables, d'autant qu'elle offence tellement ceux qui les meritent, que, voyans les meschans avancez par dessus les bons, ils ne se souviennent cultiver leurs esprits, ains, enclins à l'usage qui naturellement les tire, à sçavoir au mal, ils s'y precipitent volontairement, d'où vient qu'on en trouve assez peu de bons, et beaucoup de meschans. Et de là les fols prennent occasion nyer la providence divine, disans que, si Dieu estoit prevoyant et juste, qu'il ne souffriroit jamais que certains hommes incapables de tous biens abondassent en excessives richesses, et que les gens de bien demeurassent pauvres et indigens. Et, jaçoit que je sache et croye ceste opinion estre entierement faulse, si est-ce, quand je viens à considerer les facultez de ce monstre Severin, qui n'est digne de vivre, je ne puis que je n'en

double, au moins qu'il ne me face mal au cœur de le veoir ce qu'il est, et moy ce que je suis. Il est avare, envieux, ypocrite, superbe, nonchallant, mensonger, larron, sans foy, sans loy, sans honte, sans amour, bref, un monstre engendré des vices et de la sottise. Toutesfois il est riche en biens, en thresors et en beaux enfans (thresor inestimable); mesmes a une fille, laquelle (si l'amour ne me deçoit) est la plus belle et plus gentille, non seulement de Paris, mais de tout le monde; neantmoins la laisse vieillir aux champs, n'en ayant non plus de soin que d'une pauvre chambrière. Il y peut avoir quatre ans que je commançay à luy vouloir bien, l'aymant plus que moy-mesme, de façon qu'il n'estoit possible que mon desir peust augmenter davantage. Et ce qui m'entretenoit en ses bonnes volontez estoit que je ne la trouvois moins affectionnée en mon endroit que moy au sien, dont elle me faisoit assez bonne preuve par les honnestes missives [1] que quelque fois elle m'envoyoit pour respondre aux miennes, car nous escrivions souvent l'un à l'autre. Enfin, estant venu au point qu'il ne m'estoit plus possible vivre sans elle, et ne trouvant plus court chemin pour satisfaire à mes desirs que la demander à femme, j'en conferai avec mon père, qui ne le trouva mauvais, de mode [2] qu'il delibera en parler à Severin, pensant que ce fust desjà faict, et qu'il ne restoit plus que le consentement des partyes. Mais il fut trompé, car ce viel taquin [3] luy fit responce qu'il seroit bien aise la marier et qu'aliance luy plaisoit beaucoup, mais qu'il estoit pauvre et n'avoit moyen de luy donner grand argent en mariage. Tellement que par ceste maigre response, ce que je pensois desjà tenir m'eschappa des mains, pource que mon père, voyant la cruelle avarice de ce vilain, me deffendit espouser la fille qu'elle ne m'apportast pour le moins mille escus; sinon, que je ne me presentasse jamais devant luy. Ainsi, craignant lui desobéir, j'ay esté contraint

1. Mot alors tout nouveau, que Montaigne employa des premiers.
2. De façon, de sorte.
3. Se prenait alors pour ladre. H. Estienne le donne comme étant un des douze synonymes d'*avare*, et l'on voit dans les Lettres d'Est. Pasquier qu'on appelait Louis XII Louis le Taquin, parce qu'il passait pour avare.

baisser les espaules et chercher ailleurs pasture, car il estoit autant possible faire desbourser mille escus à Severin que de le faire devenir homme de bien. Or, ayant depuis trouvé nouveaux moyens, j'ay deliberé poursuivre tousjours ma pointe; mais le malheur fut que (comme je croy) il se douta de quelque chose, tellement qu'il y a desjà plus d'un an qu'il alla demeurer au village, où il tient ceste pauvre fille, la faisant labourer et houer la terre comme une simple chambrière, elle qui mériteroit d'estre royne.

FRONTIN.

Je reviendray tout incontinent.

DESIRÉ.

Ainsi, par la sanglante avarice de son père, elle usera inutilement sa jeunesse en lieu champestre, entre les bœufs et les moutons.

FRONTIN.

Qui est cest homme qui se scandalise ainsi?

DESIRÉ.

Cestuy-cy m'aura oy.

FRONTIN.

Ha! ha! ha! c'est l'amoureux de Laurence; et puis, que vous le dict le cœur?

DESIRÉ.

Ho! ho! Frontin, y a-il longtemps que tu es icy?

FRONTIN.

Oy, il y a bonne pièce, et ay bien oy ce qu'avez dict.

DESIRÉ.

Si je n'eusse voulu estre oy, je ne l'eusse pas dict.

FRONTIN.

Je me mocque, ma foy, je ne fais que d'arriver; mais, pource que les discours des amoureux sont tousjours de mesme impression, et que j'en ay oy d'autres que vous, il me semble que je puis veritablement dire que je vous ay oy.

DESIRÉ.

Les miens ne sortent de ceste presse; ils sont extraordinaires.

FRONTIN.

Ils disent tous ainsi; mais je suis marry que je n'ay loisir demeurer plus long-temps avec vous, car j'ay quelque chose à vous dire. Si me voulez attendre, je vous le diray à mon retour.

DESIRÉ.

Pourveu que ce soit quelque chose de bon, je t'attendray dix ans.

FRONTIN.

Je le vous diray tout à ceste heure, je reviens.

DESIRÉ.

Que diable me veut-il dire ? Il me veut parler de Laurence, car il sçait que je n'ai autre maistresse, ou me conter quelque chose de consequence ; autrement, il ne me feroit icy attendre. Mais, fol que je suis, de quoy me tourmenté-je ? Quasi comme si je ne sçavois ce qu'ont accoustumé faire les serviteurs : ces gallans trouvent tousjours certains ergoz[1] sofistiquez qui ont apparence de verité. Et puis Dieu sçait comme ils s'en sçavent bien ayder. Mais ses propos ne m'escorcheront les oreilles : il est tousjours bon escouter beaucoup d'advis ; le choix en est reservé. Ha ! le voicy desjà de retour.

FRONTIN.

Regardez si je disois pas bien que c'en seroit ? O pauvre Urbain ! Il te faut bien maintenant penser à autre chose qu'à jouer avec ta Feliciane.

DESIRÉ.

Tu es bien tost de retour.

FRONTIN.

Non si tost que je voudrois. Je vous adverty quo Severin est à Paris.

DESIRÉ.

Est-ce tout ce que tu me voulois dire ?

FRONTIN.

Non, mais j'ay plus haste que jamais.

DESIRÉ.

Tu as plus d'affaires que le legat.

FRONTIN.

Seigneur Urbain, ô seigneur Urbain ! Mon maistre, oh ! mon maistre ! Sortez un peu de leans.

DESIRÉ.

Que veult dire cecy ? Il y a de la diablerie : je me veux un peu tirer à quartier pour voir ce que peut estre.

1. Arguments d'ergoteurs.

SCÈNE II

URBAIN, FRONTIN, FORTUNÉ, DESIRÉ.

URBAIN.

Qui m'appelle ?

FRONTIN.

Vous avois-je pas bien dict que vostre père viendroit ?

URBAIN.

Mon père ?

FRONTIN.

Oy, vostre père ; il est venu et sera tout à ceste heure icy.

URBAIN.

Mon père ?

FRONTIN.

Vostre père, oy.

URBAIN.

Qui l'a veu ?

FRONTIN.

Moy, avec mes yeux.

URBAIN.

T'a-il point aperçeu ?

FRONTIN

Non, car je me suis caché.

URBAIN.

Helas ! Frontin, je suis perdu !

FORTUNÉ.

Que ferons-nous ?

URBAIN.

Je dis que je suis perdu ; je suis ruiné, Frontin, si tu ne m'aydes.

FRONTIN.

Que voulez-vous que je face ?

URBAIN.

Quelque chose de bon, Frontin, mon amy.

FRONTIN.

Il faut oster ce lict, ceste table et tout ce qui est ceans, et sur tout destourner ceste femme.

URBAIN.

Ceste femme, helas ! Et pourquoy ?

FRONTIN.

Voulez-vous que vostre père la trouve icy ?

URBAIN.

Où veux-tu que je l'envoye ainsi seule ?

FRONTIN.

Où elle a accoustumé de demeurer, et que par un autre chemin vous retourniez au village.

URBAIN.

Quoy ! en la façon que je suis ? Eh ! Frontin, trouve moyen que je ne sois separé de ma Feliciane.

FRONTIN.

Je le feray, pourveu que vostre père ne vienne icy. Si nous avions loisir et estions tous d'accord, à peine pourrions-nous trouver remède à ce desordre ; or devinez donc qu'on pourra faire maintenant.

FORTUNÉ.

Il est vray : si vostre père vous trouve icy, que pensez-vous faire ?

FRONTIN.

Je m'esmerveille comme il demeure tant, car il estoit desjà bien avant dedans la ville ; il est vray qu'il va pas à pas, appuyé sur son baston.

URBAIN.

Ne seroit-il point meilleur que je m'enfermasse en l'une des chambres avec Feliciane ?

FRONTIN.

Voilà bien rencontré : voudra-il pas voir par tout !

URBAIN.

Il craindra peut-estre d'y entrer.

FRONTIN.

Or sus, je vous entend. Prenez courage ; j'ay trouvé de quoy remedier à tous ces maux. Entrez leans avec Feliciane ; et vous, mon maistre, demeurez icy.

URBAIN.

Que veux-tu faire de bon ?

FRONTIN.

Fermez la porte aux verrouils par dedans, et n'y laissez entrer personne du monde, et deust-on tout rompre. Ce pendant gardez-vous bien de faire tant soit peu de bruict, ny mesme que le liet craquette, sinon quand vous m'entendrez cracher ; alors faictes le plus grand tintamarre qu'il vous sera possible, et jetez mesmes des tuilles en la rue. Mais gardez-

vous bien d'oublier ce que je vous dis : autrement ce seroit faict de vous et de moy.

URBAIN.

Ne te soucye, laisse faire.

FORTUNÉ.

Que diable veux-tu faire, Frontin ?

FRONTIN.

Vous le verrez ; mais il vaut mieux qu'alliez trouver vostre père, affin que, si avions besoin de luy, il nous peust ayder. Despeschez, voicy Severin ; gardez qu'il ne vous voye icy alentour. Je me veux retirer aussi.

FORTUNÉ.

A Dieu donc !

DESIRÉ.

Par Dieu ! voicy mon usurier. Que veult dire cecy ? Je suis deliberé en voir la fin, et me mettre en lieu où je ne puisse estre veu.

SCÈNE III

SEVERIN, FRONTIN, DESIRÉ.

SEVERIN.

Où diable trouveray-je ce malheureux ? Je pense qu'il est tombé aux privez, parlant par reverence. O pauvre Severin ! regarde pour qui tu te travailles ainsi à credit. A qui cherches-tu amasser tant de biens ? A un qui te trahit tous les jours, qui à toute heure te donne nouveaux ennuiz, et qui desire plus ta mort que ta vie.

DESIRÉ.

Il y en a d'autres aussi bien que luy qui souhettent le semblable.

SEVERIN.

Mais j'emporteray plustost tout en la fosse avec moy, que laisser la valleur d'un double rouge [1] à ce belistre, qui me tourmente en tant de façons. J'ay pensé ce matin mourir par les chemins, estant venu à pied jusques en ceste ville, dont je suis tant las que je n'en puis plus, et crains bien fort que je

1. Petite monnaie qui valait deux deniers. Nous dirions aujourd'hui un rouge liard.

n'en sois malade, et tout à l'occasion de... à peine que je ne dis. Mais qu'atten-je que je n'entre en mon logis pour me descharger de ma bourse, qui me pese trop soubs le bras, pour aprés aller chercher si je le trouveray, affin de le chastier comme il merite? Voy, je ne sçay où sont mes clefs; ha! les voicy.

DESIRÉ.

Par mon ame! il porte sa bourse sur luy.

SEVERIN.

Dieu! qu'est-ceci? La serrure seroit-elle bien meslée? Il ne faut pas tourner deça, car je la fermerois d'avantage. Il semble que l'huys soit fermé par dedans. Je sçay bien toutefois qu'Urbain n'en a la clef, voilà pourquoy je crains que ce ne soient quelques larrons. Or, il faut qu'il y ayt icy de la meschanceté.

FRONTIN.

Qui est ce fol qui touche à ceste porte?

SEVERIN.

Pourquoy suis-je fol de toucher à ce qui m'appartient?

FRONTIN.

Seigneur Severin, pardonnez-moy; mais encor que la maison soit vostre, si ferez vous bien vous en retirer.

SEVERIN.

Pourquoy n'y entreray-je pas?

FRONTIN.

Si vous m'en croyez, vous ferez ce que je vous dis.

SEVERIN.

Mais pourquoy?

FRONTIN.

Pour ce que la maison est plaine de diables.

(Il crache, et ceux de dedans font bruict.)

SEVERIN.

Helas! que dis-tu? Est-il vray? Plaine de diables!

FRONTIN.

Escoutez : les oyez-vous pas? Or sus, vous voyez si je dis vray.

SEVERIN.

Helas! oy.

FRONTIN.

Vrayem nt, vous en oyrez bien d'autres.

SEVERIN.

Et qui diable a endiablé ma maison, Frontin?

FRONTIN.

Je ne sçay.

SEVERIN.

Vray Dieu! ils me desroberont tout.

FRONTIN.

Et quoy, s'ils ne vous desrobent les toiles des iragnes[1]?

SEVERIN.

N'y a-il pas des huys, des fenestres et autre mesnage?

FRONTIN.

Vous avez raison; je ne me souvenois pas de cela.

SEVERIN.

Je m'en souvien bien, car il me touche.

DESIRÉ.

O les beaux meubles, et precieux!

FRONTIN.

Vous tremblez, ce semble; n'ayez peur: ils ne vous feront autre mal, sinon que ne joyrez de vostre maison.

SEVERIN.

N'est-ce rien? Et s'ils vont au vilage?

FRONTIN.

Il faudra avoir patience.

SEVERIN.

Ils sont mal apris de s'inmiscer[2] ès biens d'autruy; au moins s'ils en payoient les louages! Mais par la croix que voilà, je les en feray-sortir, y deussé-je mettre le feu.

FRONTIN.

Vous leur ferez playsir, car ils n'ayment que le feu.

SEVERIN.

Tu dis vray, et si ma maison seroit bruslée, quand j'y pense; je leur veux donc coupper la gorge.

FRONTIN.

S'ils vous entendoient, ils vous feroient bien parler autre langage, veu mesmes qu'ils jettent des

1. Araignées.
2. Mot bien inattendu à cette époque. M. Littré, qui ne le fait dater que de Raynal, se trompe de deux siècles.

pierres et tuilleaux aux passans qui ne leur demandent rien.

(Il crache, et ceux de dedans jettent des tuilles.)

SEVERIN.

Oh! ils me gasteront donc tout mon logis.

FRONTIN.

Pensez qu'ils ne l'amenderont pas! Voyez comme les cailloux vollent. Retirez-vous, qu'ils ne vous blessent.

DESIRÉ.

Je commence à entendre la ruse.

SEVERIN.

Helas! Frontin, que j'ay peur!

FRONTIN.

Vous en avez occasion.

SEVERIN.

Pourront-ils bien jetter jusques icy?

FRONTIN.

Non, non, comme je pense.

SEVERIN.

Combien y a-il que ceste malediction est advenue? car jamais je n'en ay esté adverty.

FRONTIN.

Je ne sçay. Mais il y a environ deux nuicts que, passant par icy, j'oy qu'ils faisoient un tel bruict qu'il sembloit que le ciel ruynast.

SEVERIN.

Ne dys pas cela, tu me fais peur.

FRONTIN.

Les voisins disent que quelquesfois ilz chantent et jouent des instrumens, mais plus la nuict que le jour, et que la pluspart du temps ils ne font point de bruict.

DESIRÉ.

Voilà la plus plaisante histoire dont j'oy jamais parler.

SEVERIN.

Que doy-je faire? Seroit-il pas bon que j'envoyasse une troupe de soldats pour les massacrer?

FRONTIN.

Vertu bieu! parlez bas.

SEVERIN.

Tu dis vray.

FRONTIN.

Il ne faut qu'un sorcier ou un nigromant pour les conjurer et contraindre sortir de leans.

SEVERIN.

S'en iront-ils?

FRONTIN.

Oy, résolument.

SEVERIN.

N'y retourneront-ils point après?

FRONTIN.

Peut-estre.

SEVERIN.

C'est tout un, car je te promets que, sitost qu'ils seront sortis, que je la vendray, et la dussé-je bailler pour un escu moins qu'elle ne m'a cousté.

FRONTIN.

Voire ! et les esprits y auront faict dommage de plus de vingt-cinq escus.

SEVERIN.

Mon Dieu, ne me dis pas cela, tu me fais geler le sang ! Helas ! cecy ne m'advient par ma faulte, ains par les pechez d'Urbain. Où est-il, ce meschant?

FRONTIN.

Vous le tenez au village, et me le demandez, à moy qui suis à Paris?

SEVERIN.

Tu le doibs bien sçavoir, car Fortuné et toi me le desbauchez.

FRONTIN.

Voyez un peu à quoy pense cet homme ! il luy semble son logis estre plain d'anges, et il est remply de diables.

(Frontin crache, et ceux de dedans font bruict.)

SEVERIN.

Croy-moy, que la meschanceté d'Urbain me faict crever le cœur. Helas ! Frontin, je te prie ne m'abandonner.

FRONTIN.

Oh! vous n'avez que faire de moy, puisque je desbauche vostre fils.

SEVERIN.

C'est une manière de dire ; je sçai bien qu'on ne le desbaucheroit pas s'il ne se vouloit desbaucher. Mais laissons cela : je veux premièrement chasser ces diables de ma maison, puis j'iray trouver mon

frère pour meconseiller avecques luy de ce que je doibs faire. Mais que ferai-je ici de ma bourse?

FRONTIN.

Que dictes-vous de bourse?

SEVERIN.

Rien, rien.

FRONTIN.

Ceste bourse où il y a deux mille escus seroit elle bien en ce logis?

SEVERIN.

Et où prendrois-je deux mille escus! Deux mille nefffles[1]! Tu as bien trouvé ton homme de deux mille escus! Va, va, Frontin, marche devant; j'y-ray tout bellement après toy.

DESIRÉ.

Voyez s'il confessera avoir un denier.

FRONTIN.

Venez à votre aise; je vous attendrai bien, s'il vous plaist.

SEVERIN

Va, Frontin, va : je ne te veux faire tancer, fay tes affaires.

FRONTIN.

Ma foy, Monsieur, je n'ay que faire, Dieu mercy.

SEVERIN.

Je veux me reposer : va-t'en, et me laisse icy.

FRONTIN.

Je le veux bien, puisqu'il vous plaist demeurer seul. Je crains que ce grison ne veuille faire quelque meschanceté; toutesfois il n'a pas l'esprit. Je vay trouver Fortuné pour le faire crever de rire.

SEVERIN.

Je me veux retirer deça, puisque je suis seul. Mon Dieu, que je suis miserable! M'eust-il peu jamais advenir plus grand malheur qu'avoir des diables pour mes hostes, qui sont cause que je ne me puis descharger de ma bourse! Qu'en feray-je? Si je la porte avecques moy, et que mon frère la voye, je suis perdu. Où la pourray-je donc laisser en seureté?

DESIRÉ.

Elle est pour estre mienne.

1. C'est de là que doit venir le dicton populaire : « des nèfles! »

SEVERIN.

Mais puisque je ne suis veu de personne, il sera meilleur que je la mette icy, en ce trou, où je l'ay mise autrefois sans que jamais j'y aye trouvé faute. Oh ! petit trou, combien je te suis redevable !

DESIRÉ.

Mais moy, si vous l'y mettez.

SEVERIN.

Mais si on la trouvoit ! Une fois paie pour tousjours. Je la porteray encores avec moy : je l'ay apportée de plus loing. On ne me la prendra pas, non. Personne ne me void-il ? J'y regarde, pource que quand on sçait qu'un qui me resemble a de l'argent, on luy desrobbe incontinent.

DESIRÉ.

Elle sera mieux au trou.

SEVERIN.

Que maudits soient les diables qui ne me laissent mettre ma bourse en ma maison ! Tu bieu, que disje ! Que ferois-je s'ils m'escoutoient ? Je suis en grande peine ; il vaut mieux que je la cache, car, puisque la fortune me l'a autresfois gardée, elle voudra bien me faire encores ce plaisir. Helas ! ma bourse, helas ! mon âme, helas ! toute mon esperance, ne te laisse pas trouver, je te prie.

DESIRÉ.

Je pense qu'il ne la laschera jamais.

SEVERIN.

Que feray-je ? L'y mettray-je ? Oy ; nenny ; si feray, je l'y vay mettre ; mais devant que me descharger je veux veoir si quelqu'un me regarde. Mon Dieu ! il me semble que je suis veu d'un chacun, mesmes que les pierres et le bois me regardent. Hé ! mon petit trou, mon mignon, je me recommande à toy. Or sus, au nom de Dieu et de sainct Antoine de Padoue, *in manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* [1].

DESIRÉ.

C'est si grand chose que je n'en puis rien croire si je ne le voy.

SEVERIN.

C'est à ceste heure qu'il faut que je regarde si quelqu'un m'a veu. Ma foy, personne. Mais si quel-

1. « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

qu'un marchedessus, il luy prendra peut-estre envie de veoir que c'est : il faut que souvent j'y prenne garde et n'y laisse fouiller personne. Si faut-il que j'aille où j'ay dit, afin de trouver quelque expedient pour chasser ces diables de mon logis. Je vay par delà, car je ne veux passer auprès d'eux.

DESIRÉ.

Me voilà roy, puis qu'aujourd'huy est arrivé le jour auquel je dois mettre fin à mes misères. Qu'atten-je? que quelqu'un vienne pour me donner quelque empeschement ? Je m'en garderay bien. Comme il a espié s'il estoit regardé de personne quand il a caché sa bourse, il faut aussi que je regarde si ores que je la veux enlever je suis point veu, et par qui. O sainct et sacré trou, que tu me fais heureux ! Quel beau champignon voicy ! Croiriez-vous bien que je l'ayme mieux en mes mains qu'une paire de gands neufs ? Cependant je veux veoir dedans : peut-estre que ce n'est que de la monnoye. Tu bien ! comme le soleil y luict ! tout y est jaulne. Vray Dieu ! quel nouveau et soudain changement J'avois perdu toute esperance pouvoir jamais joyr des beautez de Laurence, neantmoins tout en un instant, et lors que j'y pensois le moins, elle m'est mise entre les bras. Or, pour luy faire plus grand despit, je veux vuider cette bourse et la remplir de cailloux, affin qu'il pense qu'elle soit tousjours plaine. Mon Dieu ! que n'ay-je un licol pour mettre dedans ! Si ne me veux-je toutesfois tant laisser transporter à l'alegresse que je ne tempère mes affections, car, comme l'on dict, on ne doit moins supporter un bonheur qu'une adversité ; jaçoit que je sois asseuré qu'un plus grand bien ne me sçauroit advenir, car encores qu'une autre fois je trouvasse dix mil escus, je n'en serois tant aise que de ceux-cy. Mais voicy je ne sçay qui ; je ne veux qu'ils me voyent. Voilà, tout est bien racoustré, et ne semble pas que j'y aye touché.

SCÈNE IV

FRONTIN, SEVERIN.

FRONTIN.

Ne vous mettez point en peine de chercher un

sorcier, je vous en trouveray un bon, et le plus grand chasse-diables de France.

SEVERIN.

J'ai l'esprit tout allegé depuis que j'ay mis ma bourse en seureté.

FRONTIN.

Que dictes-vous ?

SEVERIN.

Je dis que je seray hors d'une grande fascherie si une fois ces diables peuvent estre chassez ; mais, Frontin, je ne voudrois que cest homme me demandast beaucoup d'argent, car je suis pauvre.

FRONTIN.

Ne vous souciez de cela: il est tant raisonnable qu'il se contentera de rien, par manière de dire.

SEVERIN.

Ha, a, voilà que j'ayme bien ; mais comme les chassera-il, s'ils ont verrouillé les huis et fenestres sur eux ?

FRONTIN.

Par conjurations qui entrent par tout.

SEVERIN.

Sortiront-ils par les huis, ou par les fenestres ?

FRONTIN.

Voilà une belle demande ! Ils sortiront par où ils voudront, et en sortant bailleront un signe, affin qu'on cognoisse qu'ils n'y sont plus et s'en sont allez. Mais voicy mon maistre. Allez-moy attendre sous les charniers de sainct Innocent, et je vous iray trouver sitost que j'aurai parlé à luy.

SEVERIN.

Allons nous deux, Frontin.

FRONTIN.

Allez devant, je reviendray incontinent.

SEVERIN.

Je n'en feray rien, je te veux attendre.

FRONTIN.

Voyez quel vieil eccervelé est cestuy-cy ! Tantost il vouloit estre seul, et maintenant il veult que malgré moy j'aille avec luy.

SCÈNE V

FORTUNÉ, FRONTIN, SEVERIN.

FORTUNÉ.

Hé ! Frontin, vien ça, escoute.

FRONTIN.

Allez où je vous ay dict.

SEVERIN.

Je me reposeray en t'attendant; je n'ay pas haste, et puis j'ay peur, j'enten de ma bourse.

FRONTIN.

Faictes ce que vous voudrez; que vous plaist-il, Monsieur ?

FORTUNÉ.

Cestuy-cy soigne assez aux affaires d'autruy, mais il ne pense pas beaucoup aux miennes.

FRONTIN.

Auriez-vous bien ceste opinion ?

SEVERIN.

Ce chuchotement icy ne me plaist point.

FRONTIN.

Vous ay-je pas dict que j'ay trouvé un moyen pour vous contenter ?

SEVERIN.

Qu'il a trouvé ?

FORTUNÉ.

Oy, mais pource que tu ne m'as dict autre chose, je pensois que cela fust oublié.

FRONTIN.

J'ay advisé qu'il faut que vous vous mettiez en un coffre ; puis, faignant que luy envoyez des vestemens, vous faire porter en sa chambre.

SEVERIN.

Oh ! le cœur me tremble ; mais si je les voy baisser le moins du monde, je crieray.

FORTUNÉ.

C'est assez.

FRONTIN.

Alors vous sortirez du coffre.

FORTUNÉ.

Après ?

FRONTIN.

Je le vous diray.

FORTUNÉ.

Tu as pensé à ce que je ne voulois que tu pensasses.

SEVERIN.

O ma bourse! je voudrois qu'il m'eust cousté un bon carolus, et te tenir.

FRONTIN.

Je pense que tout ce que plus desirent les amoureux est de se trouver avec leurs dames ; ainsi je ne puis croire qu'esperiez qu'elle vous donne mille escus.

SEVERIN.

Pauvre que je suis, helas ! Que dict-il de mille escus ? Crieray-je ?

FORTUNÉ.

Ne t'ay-je pas dict que je voudrois trouver quelque moyen de la faire sortir du monastère devant qu'elle accouche ?

FRONTIN.

Je vous enten ; cela se pourra encores bien faire, mais il est plus malaisé. Toutesfois ce ne sera mal faict regarder de l'enlever tandis qu'elle est plaine.

SEVERIN.

Helas ! ils me desrobbent ! Au volleur ! au larron !

FORTUNÉ.

Quel bruict est-ce là ?

SEVERIN.

Dieu soit loué ! ils n'y ont pas touché.

FRONTIN.

Qu'avez-vous, seigneur Severin ?

SEVERIN.

Je n'ay rien, j'avois pœur.

FRONTIN.

Pourquoy criez-vous au larron ?

SEVERIN.

J'avois pœur que les diables me desrobbassent ce qui est en mon logis.

FORTUNÉ.

Vous ferez devenir fol ce pauvre homme.

FRONTIN.

Je voudrois qu'il crevast, car il n'est bon à chose du monde.

SEVERIN.

Voulons-nous pas aller ?

FRONTIN.

Tout à ceste heure ; n'ayez pœur, puisque vous estes avec moy.

FORTUNÉ.

Où allez-vous ?

FRONTIN.

Trouver un sorcier qui veulle faire en sorte que puissions tirer des mains de ce viellard dix escus pour donner à Ruffin.

FORTUNÉ.

Comme feras-tu ?

FRONTIN.

Vous le sçaurez.

FORTUNÉ.

Va donc, car je ne suis moins aise que tu faces service à Urbain qu'à moy-mesmes ; toutesfois je ne veux que tu te souviennes tant des autres que tu m'oblies.

FRONTIN.

Je m'esmerveille de vous.

SEVERIN.

Allons, Frontin.

FRONTIN.

Je m'en vas ; me voulez-vous commander autre chose ?

FORTUNÉ.

Non, je m'en vas jusques au monastère. A Dieu, Monsieur.

SEVERIN.

Qui est cestuy-là ?

FRONTIN.

C'est Fortuné.

SEVERIN.

Ho ! à Dieu, Fortuné ; je ne vous avois pas veu.

FORTUNÉ.

Je me recommande à vos bonnes graces. Il est fasché contre moy pource qu'il pense que je desbauche Urbain. Voilà pourquoy il n'a pas fait semblant me cognoistre.

FRONTIN.

Que regardez-vous tant derrière vous, que ne venez ?

SEVERIN.

Rien, rien : je te suy tout bellement.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

FRONTIN, URBAIN.

FRONTIN.

Enfin, argent faict tout. Quand j'ay conté à ce maistre aliboron [1], qui est autant sorcier que moy, ce que je voulois qu'il fist, il a commancé à faire du scrupuleux, d'autant que c'estoit se moquer trop cruellement d'un tel homme que Severin ; puis, quand je luy ay promis deux escus, il a changé de chance, et m'a dict que, si je le faisois pour bien, et afin de reunir en bonne concorde et amitié le père avec le fils, qu'il feroit ce que je voudrois, tellement qu'il me faut encores attraper deux escus de l'argent du viellard, sans les interests. Or, maintenant que je suis d'accord avec cet homme, il ne reste plus sinon quej'aguise mon esprit et regarde comme je pourray contrefaire le diable; mais il n'en est besoin, car je sçay combien grande est la folie des viellards, principalement du nostre, à qui les petits enfans mesmes feroient croire que vessies sont lanternes. Toutesfois, pensant estre sage, il veut donner conseil à qui en sçait plus que luy. Mais à quoy m'amusé-je, que je n'entre au logis devant que Severin et le sorcier viennent ? Tic, toc, holà ! hé ! ouvrez ! Voulez-vous que je rompe ceste porte ? Je pense que ceux de leans sont morts, sourds ou endormis. Tic, toc, toc, Urbain ! ouvrez ! je suis Frontin.

URBAIN.

Tu as bien faict de parler, autrement tu n'y fusses entré. Te souvient-il pas que je t'ay promis laisser plustost enfoncer la porte que l'ouvrir à personne ?

1. Ignorant qui fait le capable, et de tout se mêle. Le mot est déjà dans Rabelais, avec ce sens.

FRONTIN.

Ma foy, si tousjours vous teniez aussi bien vostre promesse comme vous avez entretenu ceste-ci, vous seriez un brave homme. Et bien ! avez-vous assez joué ?

URBAIN.

Ne sçais-tu pas que le desir des choses belles ne s'estaint jamais ?

FRONTIN.

Voici vostre père, entrez.

URBAIN.

Que vient-il faire icy ?

FRONTIN.

Il n'y entrera pas, n'ayez pœur.

SCÈNE II

SEVERIN, M. JOSSE, SORCIER ; FRONTIN, *contrefaisant le diable.*

SEVERIN.

Je suis venu devant pour veoir la cache où repose ma bourse, car je ne me puis garder que tousjours je ne luy jette quelque œillade ; mais puis qu'il n'y a icy personne, je veux veoir si elle y est encor. O ma bourse ! que te voilà bien ! je ne te veux autrement toucher, car tu es comme je t'ay mise. Mon gentil trou, mon mignon, garde-la moy encores une heure seulement ; je te la recommande, jaçoit que soys en lieu où je te verray tousjours. Mais voicy le sorcier. Il m'aura veu courbé contre terre, il me faut trouver quelque excuse.

M. JOSSE.

Le sire Severin m'avoit dict que je le trouverois ici, toutefois il n'y est pas encores.

SEVERIN.

Dieu gard, maistre Josse ! je m'estois baissé pour ramasser mon mouchoir, que j'avois laissé cheoir à bas.

M. JOSSE.

Ha ! vous voilà ? Je ne vous avois pas veu. Que dittes-vous de cabats ?

SEVERIN.

Il ne m'avoit pas aperceu, je tourneray la truye

au foin [1] : tout vient à la rime. Je dis que je suis venu pas à pas.

M. JOSSE.

Vous avez bien faict, afin de ne vous trop eschauffer, car c'eust été assez pour vous faire malade.

SEVERIN.

Que voulez-vous faire de ceste baguette ?

M. JOSSE.

Elle est bonne à mille choses et autres.

SEVERIN.

A quoy ?

M. JOSSE.

A se soustenir, à frapper, à faire des cernes [2] et autres affaires.

SEVERIN.

Quoy ! vous ne m'entendez pas ? je dis si elle est bonne pour les esprits ?

M. JOSSE.

Pour les esprits ? Il n'y a rien pire ny plus dangereux.

SEVERIN.

Pourquoy l'avez-vous donc apportée ?

M. JOSSE.

Pour les chasser et tourmenter.

SEVERIN.

Ha ! a ! je vous enten ; vos propos sont trop ambigus. Et à quoy est bon ce livret que vous tenez ?

M. JOSSE.

J'en ay affaire.

SEVERIN.

Aussi pour les esprits ?

M. JOSSE.

Vous me demandez de grandes choses.

SEVERIN.

Ne vous esbahissez, car je ne vy jamais conjurer les diables.

M. JOSSE.

Ne perdons point temps; venez çà, approchez-vous.

SEVERIN.

Faut-il être bien près de la maison ?

M. JOSSE.

Tout contre la porte.

1. Je lui ferai une réponse détournée.
2. Des cercles, des ronds.

SEVERIN.

Je m'en garderay bien.

M. JOSSE.

Pourquoy ?

SEVERIN.

Pource qu'ils gettent des tuilles et des cailloux. Helas ! ils me gasteront tout !

M. JOSSE.

N'ayez pœur, car, tandis que vous serez avecques moy, ils ne vous feront rien.

SEVERIN.

Me le promettez-vous ?

M. JOSSE.

Oy, je le vous promets.

SEVERIN.

Par vostre foy ?

M. JOSSE.

Par ma foy. Approchez-vous donc.

SEVERIN.

Je suis bien icy.

M. JOSSE.

Il faut vous approcher d'avantage.

SEVERIN.

Mon Dieu ! ne pourriez-vous pas faire cecy sans moy ?

M. JOSSE.

Il est requis que le maistre de la maison y soit present et que vous m'aydiez. Aprochez donc, et vous mettez à genoux en ce cerne.

SEVERIN.

Tastez comme le cœur me bat.

M. JOSSE.

Je vous croy ; n'en jurez pas, car cela faict tousjours ainsi ; toutesfois, ne craignez rien tandis que serez avec moy. Aprochez-vous encores un peu plus de çà, encores, encores un peu ; vous voilà bien. Or sus, ne bougez de là. Que regardez-vous tant derrière vous ?

SEVERIN.

Et si j'ay pœur ?

M. JOSSE.

Il n'y a point de remède. Or, je vas commancer ma conjuration ; dictes après moy : *Barbara Pyramidum sileat miracula Memphis.*

SEVERIN.

Je ne sçaurois dire cela. Faictes votre conjuration tout seul, si vous voulez, et parlez françois : peut-estre qu'ils n'entendent pas latin.

M. JOSSE.

Il vaut mieux.

Esprits maudits des infernales ombres,
Qui repairez ceans soir et matin,
Je vous commande, au nom de Severin,
Qu'en deslogiez sans nous donner encombres.

SEVERIN.

Ne parlez point de moy ; commandez-leur en vostre nom.

M. JOSSE.

Laissez-moy faire, et ne vous souciez que de dire vostre Ave.

(Ils font bruict en la maison.)

Je vous commande, ô esprits contrefaicts,
Au nom de moy, que pouvez bien cognoistre,
Que, delaissans ce logis à son maistre,
Vous en sortiez pour n'y rentrer jamais.

SEVERIN.

C'est assez, messire Josse, helas ! c'est assez.

M. JOSSE.

Si vous voulez qu'ils sortent, regardez ! c'est à ce coup.

Je vous enjoins encore, et vous commande,
Par la vertu de ce nom : Asdriel,
Que promptement sortiez de cest hostel,
Avec tous ceux qui sont de vostre bande.

FRONTIN.

Nous n'en sortirons pas.

M. JOSSE.

Que dictes-vous là ?

SEVERIN.

Jésus Maria ! tous les cheveux me dressent de frayeur.

M. JOSSE.

Je vous commande et enjoins, de par Dieu,
Esprits, luytons [1], farfadets, qu'à ceste heure
Vous me disiez, sans plus longue demeure,
Pourquoy ainsi vous occupez ce lieu.

1. Lutins.

FRONTIN.

A cause de l'abominable avarice de Severin.

SEVERIN.

Tu bieu! laissez-moy aller; j'ai affaire ailleurs.

M. JOSSE.

Et moy plus affaire de vous que des diables : attendez si vous voulez.

SEVERIN.

Je suis honteux de faire...

M. JOSSE.

Venez ça ; si vous bougez d'icy et levez tant soit peu un des genoux, je m'en iray et laisseray les esprits si longtemps en vostre maison qu'ils s'en ennuyront.

SEVERIN.

Hé! ne vous faschez pour cela; j'y seray tant que vous voudrez.

M. JOSSE.

Je vous commande, au nom de Balaha, que vous sortiez de...

FRONTIN.

Nous sortirons, nous sortirons.

M. JOSSE.

Les avez-vous entenduz? Quel signe nous donnerez-vous par lequel nous puissions cognoistre que serez sortis?

FRONTIN.

Nous ruynerons ceste maison.

SEVERIN.

Non, non, demeurez-y plutost.

M. JOSSE.

Nous ne voulons point de ce signe : faictes en un autre.

FRONTIN.

Nous osterons l'anneau du doigt de Severin.

SEVERIN.

Le diable les puisse emporter! Mais voyez qu'ils sont fins! j'ai des gands, et toutefois ils ont veu mon anneau à travers. Je n'en feray rien; ils ne me le rendroient pas.

M. JOSSE.

Ce signe ne nous plaist; donnez-nous en un autre.

FRONTIN.

Nous entrerons au corps de Severin.

M. JOSSE.

Vous voyez, s'ils veulent ils entreront en vostre corps, et n'avez membre qu'ils ne tourmentent; toutesfois n'ayez peur, car ils ne partiront de là sans mon congé. Sus! levez-vous, et regardez lequel de ces signes vous aymez le mieux, car il en fault choisir un.

SEVERIN.

Je n'en veux pas un; dictes-leur qu'ils en disent un autre.

M. JOSSE.

Je ne les puis contraindre à en nommer plus de trois.

SEVERIN.

Ne s'en sçauroient-ils aller sans faire un signe?

M. JOSSE.

Ils diront bien qu'ils s'en vont, mais ils ne bougeront.

SEVERIN.

Qu'ils y demeurent! peut-estre qu'ils s'en lasseront.

M. JOSSE.

Vous estes bien simple de vouloir perdre une maison de trois ou quatre mil francz à l'appetit d'un anneau de dix escuz.

SEVERIN.

Dix escuz! on me l'a faict valoir en mon partage trente escuz; c'est une antiquité.

M. JOSSE.

Vous ne voulez donc pas qu'ils sortent?

SEVERIN.

Sauf vostre grace.

M. JOSSE.

Ils n'en feront rien autrement.

SEVERIN.

Bien; je veux donc qu'ils s'obligent au restablissement des ruynes et demolitions qu'ils ont faictes en mon logis.

M. JOSSE.

Cela est raisonnable, laissez m'en la charge.

SEVERIN.

Me feront-ils point de mal me l'ostant du doigt?

M. JOSSE.

Nullement.

SEVERIN.

Ne le pourrois-je pas bien mettre au vostre ?

M. JOSSE.

Non, il faut qu'il soit tiré d'un des doigts de vostre main.

SEVERIN.

Je ne voudrois qu'ils m'esgratignassent. Comme ferons-nous ?

M. JOSSE.

Il vous faut coupper le poing et le jeter là ; ils prendront après l'anneau à leur ayse.

SEVERIN.

Je ne feray ceste folie ; mais je clorray bien fort les yeux, affin de ne les voir.

M. JOSSE.

Attendez : je vous lieray si fort ce mouchoir alentour que ne les verrez pas.

SEVERIN.

Ils m'esgratigneront les mains.

M. JOSSE.

En façon quelconque. Estes-vous bien ?

SEVERIN.

Oy ! oy !

M. JOSSE.

Or sus ! nous sommes contens que preniez l'anneau du sire Severin, moyennant que promettez sur vostre foy de restablir tous les dommages que luy avez faicts.

FRONTIN.

Nous le promettons.

M. JOSSE.

Sortez donc, sans nous faire mal ny desplaisir. Seigneur Severin, ne bougez, n'ayez peur, je suis avec vous ; prenez courage et tendez bien droict le doigt.

SEVERIN.

Jesus ! que j'ai peur !

M. JOSSE.

C'est faict. Or sus, entrons en la maison ; mais ne vous desbouchez pas [1], pource qu'ils sont encores icy alentour.

SEVERIN.

Dictes leur qu'ils s'en allent de tout point.

1. N'ôtez pas le bandeau qui vous bouche les yeux.

M. JOSSE.

Ils s'en iront bien. Venez, venez.

SEVERIN.

Menez-moy, que je ne me blesse.

M. JOSSE.

Allons.

SCÈNE III

FRONTIN, URBAIN.

FRONTIN.

Eh bien ! ai-je pas bien joué mon personnage?

URBAIN.

Le mieux du monde, et ne l'eusse jamais pensé. Tu serois tout estonné si tu savois en quelle fièvre j'estois quand j'entendois parler mon père ; j'avois, je pense, plus peur de luy que luy de nous ; aussi les genoux me trembloient si fort que je ne me pouvois tenir debout.

FRONTIN.

Voilà un grand malheur, que ne vous pouviez tenir debout.

URBAIN.

Je m'y tiens bien à ceste heure que la parolle m'est revenue ; mais je te prometz que lors il ne m'en prenoit point d'envye.

FRONTIN.

Quoy ! vous aviez peur en la compagnie de Frontin ?

URBAIN.

Toute mon asseurance n'estoit qu'en toy.

FRONTIN.

Le temps est cher, ne le perdons pas à credit. Je pense qu'il soit tard, ainsi je me doubte que Ruffin ne faillira point de venir demander l'argent que luy avez promis : voylà pourquoy je suis d'advis vendre ce ruby; nous en aurons quelque vingt escuz.

URBAIN.

Je l'ay tousjours oy estimer trente.

FRONTIN.

Cela viendra bien à point; il y en aura deux

pour le sorcier, dix pour Ruffin, dix pour le pauvre Frontin, et le reste pour vous.

URBAIN.

Cela est raisonnable.

FRONTIN.

Je le vas vendre, car Ruffin n'est homme d'anneaux.

URBAIN.

Ce pendant que ferons-nous ?

FRONTIN.

Allez chez le sire Hilaire, jusques à ce qu'on ayt faict avec Ruffin ; puis vous retournerez au village ; tandis, ceste-cy pourra demeurer en la maison de nostre voisin, vostre amy : ainsi il ne sera trop malaisé faire croire à vostre père qu'avez tousjours esté aux champs.

URBAIN.

En es-tu d'advis ?

FRONTIN.

Oy ; prenez les clefs de la chambre à mon maistre, et vous enfermez dedans.

URBAIN.

Et qu'y ferons-nous ?

FRONTIN.

Je m'en rapporte à vous ; je m'en vas ce pendant faire mes affaires. Mais j'oy ouvrir l'huys de Severin : despeschez-vous, entrez par la porte de derrière.

URBAIN.

Tu dis bien.

SCÈNE IV

M. JOSSE, SEVERIN.

M. JOSSE.

Venez seurement ; ils s'en sont allez de tout point.

SEVERIN.

Dieu soit loué ! Je pense qu'ils estoient un monceau de poltrons, de demeurer tout le jour à se veautrer dedans le lict ; quand sommes entrés, nous avons trouvé encor la nappe mise. Mais que feray-

je de ce lict, de ceste table et de tout ce qu'ils ont apporté icy? car je ne me veux servir des biens des diables.

M. JOSSE.

Envoyez-les moy.

SEVERIN.

Voudriez-vous toucher à cela? Il vaut mieux que je les face vendre.

M. JOSSE.

Il auroit trouvé son homme.

SEVERIN.

Au moins, ce sera pour faire reparer les tortz qu'ils m'ont faicts, sans que j'aye la peine à les y contraindre.

M. JOSSE.

Quels tortz vous ont-ils faicts?

SEVERIN.

Ils m'ont rompu un pot de terre qui servoit à pisser; ils m'ont bruslé une cuiller de bois, le manche d'un ballet, et tout plain de busches, comme je pense, car je ne me souviens pas combien il y en avoit.

M. JOSSE.

Vous estes un terrible mesnager, de sçavoir le conte de vos busches.

SEVERIN.

Qui est pauvre il faut qu'il fasse ainsi.

M. JOSSE.

Et moy, n'auray-je rien pour ma peine?

SEVERIN.

Frontin m'avoit dict que vous ne vouliez rien.

M. JOSSE.

Il est vray que je luy ay dict que je ne demandois que ce qu'il vous plairoit.

SEVERIN.

Ainsi sont les gens de bien. Venez à ce soir souper avec moy.

M. JOSSE.

Je vous remercye, je ne veux mourir de faim.

SEVERIN.

Que dictes-vous?

M. JOSSE.

Je dy que j'yrois volontiers, car j'ay grand faim.

SEVERIN.

Ho! maistre Josse, trop est trop; je vous donne-

ray d'un pigeon qu'hier j'ostay à la fouyne, d'un beau petit morceau de lard, jaune comme fil d'or, et d'une demye douzaine de chastaignes. Voilà pas qui est gaillard?

M. JOSSE.

C'est trop; vous deviez vendre ce pigeon.

SEVERIN.

On ne l'eust voulu acheter, car la beste luy a mangé une cuisse et presque tout l'estomac. Davantage, je vous dis que, quand vous aurez affaire de quelque argent, comme d'un teston, venez à moy, je le vous presteray pour un jour, voire deux, en me baillant quelque petit gage. Que vous en semble?

M. JOSSE.

Que vous estes un homme qui recognoissez mieux les plaisirs qu'autre que je cognoisse.

SEVERIN.

Vous ne sçavez le bien que je vous veux. Par la croix que voilà, je vous jure que, si les diables n'avoient emporté mon ruby, je vous le donnerois, et, par mon ame, j'y ay regret pour l'amour de vous... et de moy principalement.

M. JOSSE.

Je le tiens pour receu, et vous en sçay autant de gré que si me l'aviez donné.

SEVERIN.

Je le fais affin que voyez que je ne suis tant avare comme l'on crye. Or, à Dieu, jusques à ce soir.

M. JOSSE.

A Dieu donc.

SEVERIN.

Je me recommande. Ouf! qu'il faict bon quelques fois donner du plat de la langue! Je l'ai envoyé aussi content comme si je luy eusse donné ce ruby, que jamais autre que les espritz ne m'eust peu tirer des mains. Mais je demeure trop à prendre ma bourse, pour après aller chercher Urbain, affin de luy faire porter la penitence des pechez qu'il fit jamais, et de ceux qu'il fera cy après. Foin! Voicy quelcun qui vient deçà; il me faut attendre qu'il soit passé.

SCÈNE V

RUFFIN, SEVERIN.

RUFFIN.

Il avoit bien trouvé son niais, pardieu! il me doibt dix escus, et il en vouloit avoir vingt des miens.

SEVERIN.

Que dict cestuy-cy d'escus?

RUFFIN.

Je luy tiendray ma promesse, qu'il s'en asseure. On m'a dict que Severin est en ceste ville; je le vay chercher pour me plaindre à luy, et m'asseure qu'il me fera bailler de l'argent.

SEVERIN.

Que diable veut-il dire de Severin, et d'argent? Dieu me soit en aide!

RUFFIN.

Allez, fiez-vous desormais aux personnes! Je ne le feray de ma vie : il n'est que de tenir son asne par le chevestre [1]. Mais quant à cecy, j'en suis autant asseuré que si j'avois gaiges; il est vray que j'en seray payé sur le tard.

SEVERIN.

Cestuy me brouille la fantasie; je n'enten point ce qu'il veut dire. O pauvre Severin! chacun te court sus.

RUFFIN.

Je ne sçay si c'est icy Severin ou un qui lui resemble; c'est luy-mesme. A la bonne heure vous ay-je recogneu.

SEVERIN.

Pourquoy? que veux-tu de moy?

RUFFIN.

Chose juste et raisonnable.

SEVERIN.

Dy donc que c'est.

RUFFIN.

Ce matin vostre fils Urbain est venu en mon logis.

SEVERIN.

Dis-tu Urbain?

1. Licou.

RUFFIN.

Je dis Urbain.

SEVERIN.

Mon fils?

RUFFIN.

Je pense qu'il soit votre fils, sa mère en sçauroit bien que dire; mais laissez-moi achever : et, trouvant ma niepce seule, de laquelle il estoit eperdument amoureux, aussi c'est une fort belle fille, il a sceu si bien la prescher qu'il l'a convertie à ses devotions, de façon qu'il ne restoit plus sinon trouver le moyen de l'enlever, ce qu'il n'a sceu faire pour lors, d'autant que je suis survenu et ay fay retirer ma dicte niepce en ma chambre, empeschant par là l'execution de leurs desirs; quoy voyant par luy, et qu'il n'en pouvoit autrement joyr, il a deliberé l'emmener par force.

SEVERIN.

Helas! qu'est-ce que j'enten?

RUFFIN.

Ainsi, s'estant retiré, a espié quand je suis sorty de mon logis, pour y entrer, comme il a faict, où, trouvant ma galande qui faisoit gentiment son pacquet, sans oublier ma bourse, l'a emmenée avec mon plus beau et meilleur. En ces entrefaictes je les ay rencontrez icy près, et, pource que je criois après luy, disant que ce n'estoit bien faict desbaucher les filles, qu'il me faisoit tort et que je m'en plaindrois à tel qu'il m'en feroit faire la raison, je croy que je l'ay fasché tellement que, se retournant devers moy, il m'a donné tant de coups de poings et de pieds qu'il m'a faict la teste plus molle que paste, et pense qu'il m'a rompu les costes.

SEVERIN.

Où est-il, que je le tue?

RUFFIN.

Maintenant qu'il a sceu que j'en voulois faire instance, il m'a envoyé dire qu'il me renvoyeroit ma niepce et mon argent, avec dix escus pour me faire panser. Toutesfois, voyant que je ne m'appaisois pour ces belles promesses, joint qu'il n'a pas un lyard, il m'a voulu engeoller d'une happelourde[1] qu'il me vouloit faire croire estre un ruby de

1. Fausse perle pour attraper (*happer*) les niaises (*lourdes*).

trente escus; mais je m'asseure qu'il ne sçauroit valloir trois sols, car j'en voy ordinairement donner d'aussi beaux pour six blancs et sur le pont aux Musniers[1] et sur Petit-Pont. Ainsi, me voyant mal traicté et cognoissant combien vous desplaisent les choses mal faictes, je me suis adressé à vous pour vous supplier avoir pitié de moy.

SEVERIN.

A-il faict cela?

RUFFIN.

Oy, et a demeuré toute la journée avec elle en vostre maison.

SEVERIN.

En ma maison?

RUFFIN.

En vostre maison.

SEVERIN.

Qui te l'a dict?

RUFFIN.

Ceux qui le hantent.

SEVERIN.

Où est ma maison?

RUFFIN.

La voilà.

SEVERIN.

Je ne sçay si tu te mocques de moy, mais je sçay bien qu'il ne peut avoir esté en ma maison.

RUFFIN.

Pourquoy?

SEVERIN.

Pourquoy? pourcequ'elle estoit plaine de diables, et qu'il y a long temps qu'il n'y entra personne.

RUFFIN.

Tant plaine de diables que vous voudrez, si sçay-je bien que j'y ay veu autres que des diables.

SEVERIN.

Tu as prins une porte pour une autre, car j'estois present quand ils ont esté chassez.

RUFFIN.

Je le veux bien, puis que le voulez; cela n'importe. Je voudrois que me fissiez rendre mon argent et reparer le tort faict à ma niepce.

1. Il était situé près du Pont-au-Change. On y faisait le commerce de la quincaillerie, qui, après sa démolition, passa sur le quai de la Ferraille, qui y touchait.

SEVERIN.

Je n'ay point d'argent à te donner; mais je te feray bien rendre la fille, et, s'il est possible, telle qu'il te l'a prinse, te promettant le chastier de telle sorte que tu en auras pitié. Mais où le pourray-je trouver?

RUFFIN.

Je l'ay laissé en vostre logis avec Feliciane, ma niepce.

SEVERIN.

Tu t'abuses.

RUFFIN.

Pardonnez-moy.

SEVERIN.

Le monde te peult-il faire si opiniastre que tu penses le sçavoir mieux que moy?

RUFFIN.

Demandez-le à Frontin.

SEVERIN.

Qu'en sçait Frontin? où est-il?

RUFFIN.

Il estoit tantost icy près, qui me vouloit donner ce ruby.

SEVERIN.

Quel Frontin dis-tu?

RUFFIN.

Celui que vous pensez.

SEVERIN.

Dis-tu Frontin, serviteur de Fortuné?

RUFFIN.

Celuy-là mesme.

SEVERIN.

Il se mesle donc de cecy?

RUFFIN.

Il s'en mesle. C'est luy qui faict tout le desordre.

SEVERIN.

Je crains que tu ne te trompes. Quel ruby te vouloit-il bailler?

RUFFIN.

Un gros ruby en cabochon [1], escorné un peu d'un costé, toutesfois de bien belle monstre, mais enchassé à la vieille mode. Il dict que c'est une antiquité de vostre maison.

1. C'est-à-dire rond, sans facettes.

SEVERIN.

Je ne sçay si je songe ou si je veille, oyant tes propos. Où dict-il qu'il l'a prins?

RUFFIN.

Je ne m'en suis tant informé.

SEVERIN.

Aux enseignes, c'est le mien; mais comme cela se pourroit-il faire? Je ne croiray pas du tout cestuy-cy, car il dict beaucoup de choses qui ne peuvent estre veritables.

SCÈNE VI

FRONTIN, RUFFIN, SEVERIN.

FRONTIN.

Voyez si cet argent ne nous vient pas bien à propos!

RUFFIN.

Au moins, je vous prie ne me laisser faire tort.

FRONTIN.

J'ai maintenant la main garnie.

SEVERIN.

Ne te chaille.

FRONTIN.

Il faut icy prendre courage et faire bonne mine en mauvais jeu. Je vous ose dire, seigneur Severin, qu'estes tombé en bonne main.

SEVERIN.

As-tu entendu ce que dict cestuy-cy?

FRONTIN.

Vrayement, assez souvent; sçavez-vous pas qu'il est fol?

RUFFIN.

Comment, fol? Ha! il n'en ira pas ainsi; nous sommes en ville où justice a lieu.

FRONTIN.

Tais-toy et t'en va; je te donneray de l'argent.

RUFFIN.

Je n'en feray rien que je ne l'aye, et un et deux. Voyez comme il me voudroit chasser!

SEVERIN.

Et bien! Frontin, que veut dire cecy?

FRONTIN.

Vous ay-je pas dict qu'il est fol ?

SEVERIN.

Mais que dict-il d'Urbain, d'argent et d'un faux ruby? je ne l'entens point.

FRONTIN.

Un malheur luy est advenu, qui luy a faict perdre l'entendement, de manière qu'il n'a autre chose en la bouche que cela, soit qu'il soit seul ou en compagnie, et tous ses propos sont Urbain, Feliciane, faux ruby et argent.

RUFFIN.

Regardez la malice de cestuy-cy, qui, pour me priver de mon deu, dict que je suis fol.

SEVERIN.

Si me semble-il bien sage et rassis.

FRONTIN.

Vous ay-je pas dict qu'il faict tousjours ainsi ? Mon bon homme, on ne peult maintenant oyr le recit de tes fortunes; va-t'en à Dieu ; une autre fois le seigneur Severin t'escoutera tout à loisir, et te fera raison. Je ne te les veux pas donner devant luy.

RUFFIN.

Tu ne me feras pas bouger d'icy que je n'aye ce qui m'appartient, et ma niepce Feliciane encor.

SEVERIN.

Il parle tousjours d'Urbain et de Feliciane. Qui est-elle ?

FRONTIN.

Dict-il pas aussi qu'on l'a emmenée par force ?

SEVERIN.

Oy.

FRONTIN.

Je le sçavois bien.

SEVERIN.

Parle plus clairement, qu'on t'entende.

RUFFIN.

Je dis que ce matin Urbain et Frontin ont desbauché Feliciane, ma niepce, et emporté tout ce que j'avois, et que je veux qu'ils me les rendent. M'entendez-vous bien ?

FRONTIN.

il Ah ! quel importun et presomptueux fol ! quand s'adresse à quelcun. on ne s'en peut deffaire.

SEVERIN.

Il en doit estre quelque chose.

FRONTIN.

Vous voulez croire aux parolles d'un fol. Tien par dessoubs mon manteau, qu'il ne te voye.

SEVERIN.

Il est vrai qu'il dit des choses qui ne peuvent estre veritables.

RUFFIN.

Je les veux compter.

FRONTIN

Qu'il ne te voye pas, je te prie.

RUFFIN.

Que m'en soucie-je s'il me veoit? Je veux sçavoir si tout y est.

SEVERIN.

Que gromelez-vous là?

RUFFIN.

Puisque je suis payé, je ne demande autre chose.

FRONTIN.

Je luy ay donné quelques gettons pour l'apaiser; autrement il n'eust cessé de vous rompre la teste de son babil.

RUFFIN.

Je vas au changeur; mais, s'il s'en trouve de mauvais, je les rapporteray.

FRONTIN.

C'est bien dit. Va, que le diable t'emporte!

SEVERIN.

Tu avois bien des gettons sur toy!

FRONTIN.

J'en porte ainsi quelquesfois, pource que je me rencontre souvent en cet homme: autrement il ne seroit jamais possible m'en deffaire.

SEVERIN.

Mais il disoit qu'Urbain et ceste fille ont ce matin disné en mon logis?

FRONTIN.

Ha! ha! ha! vous disois-je pas bien que c'est un fol?

SEVERIN.

Quant aux autres choses qu'il barbuilloit, je ne sçay qu'en dire.

FRONTIN.

Baille-luy belle! Puis que voyez qu'il dict de si

grandes folies, comme pouvez-vous croire le reste? Mais changer de propos resjouyt l'homme. L'affaire touchant les esprits s'est bien portée, à ce que m'a dict maistre Josse?

SEVERIN.

Eh! eh! eh! héééé!

FRONTIN.

Voy, ne sont-ils pas sortis?

SEVERIN.

Oy, et ont emporté mon beau ruby; mais je le r'auray, je sçay bien pourquoy.

FRONTIN.

Et moy, n'auray-je rien?

SEVERIN.

Foin, je suis fasché.

FRONTIN.

Hé! au pauvre Frontin?

SEVERIN.

Or sus, je te donneray quelque chose.

FRONTIN.

Et quoy?

SEVERIN.

J'y penseray quelque jour; mais pource que je suis seul et n'ay pas encore desjeuné, je voudrois que tu allasses chez mon frère Hilaire dire que je vas prendre un peu de vin en son logis. Il ne faut que demy-septier, un morceau de pain et une ciboulle.

FRONTIN.

On ne mange point de ciboulles chez vostre frère.

SEVERIN.

Bien, je mangeray de ce qui y est.

FRONTIN.

J'y vas pour vous obeyr.

SEVERIN.

Mon Dieu! qu'il me tardoit que je fusse despesché de cestuy-cy, afin de reprendre ma bourse! J'ay faim, mais je veux encor espargner ce morceau de pain que j'avois apporté; il me servira bien pour mon soupper, ou pour demain mon disner, avec un ou deux navets cuits entre les cendres. Mais à quoy despends-je le temps, que je ne prens ma bourse, puis que je ne voy personne qui me regarde? O m'amour! t'es-tu bien portée? Jésus, qu'elle est légère! Vierge Marie! qu'est-ce cy qu'on

a mis dedans? Helas! je suis destruict, je suis perdu, je suis ruyné. Au voleur! au larron! au larron! prenez-le! arrestez tous ceux qui passent, fermez les portes, les huys, les fenestres! Miserable que je suis! où cours-je? à qui le dis-je? Je ne sçay où je suis, que je fais, ny où je vas! Helas! mes amis, je me recommande à vous tous! secourez-moi, je vous prie! je suis mort! je suis perdu! Enseignez-moy qui m'a desrobbé mon ame, ma vie, mon cœur et toute mon esperance! Que n'ay-je un licol pour me pendre, car j'ayme mieux mourir que vivre ainsi. Helas! elle est toute vuyde. Vray Dieu! qui est ce cruel qui tout à un coup m'a ravy mes biens, mon honneur et ma vie? Ah! chetif que je suis! que ce jour m'a esté malencontreux! A quoy veux-je plus vivre, puis que j'ay perdu mes escus, que j'avois si soigneusement amassez, et que j'aymois et tenois plus chers que mes propres yeux! mes escus, que j'avois espargnez retirant le pain de ma bouche, n'osant manger mon saoul, et qu'un autre joyt maintenant de mon dommage [1]!

FRONTIN.

Quelles lamentations enten-je là?

SEVERIN.

Que ne suis-je auprez de la rivière, afin de me noyer!

FRONTIN.

Je me doute que c'est.

SEVERIN.

Si j'avois un cousteau, je me le planterois en l'estomac!

FRONTIN.

Je veux veoir s'il dict à bon escient. Que voulez-vous faire d'un cousteau, seigneur Severin? Tenez, en voilà un.

SEVERIN.

Qui es-tu?

FRONTIN.

Je suis Frontin. Me voyez-vous pas?

SEVERIN.

Tu m'as desrobbé mes escus, larron que tu es!

1. Molière a pris une partie de ce monologue pour celui du désespoir d'Harpagon.

Ça, ren-les-moy, ren-les-moy, ou je t'estrangleray !

FRONTIN.

Je ne sçay que vous voulez dire.

SEVERIN.

Tu ne les as pas, donc ?

FRONTIN.

Je vous dis que je ne sçay que c'est.

SEVERIN.

Je sçay bien qu'on me les a desrobbez.

FRONTIN.

Et qui les a prins?

SEVERIN.

Si je ne les trouve, je delibère me tuer moy-mesme.

FRONTIN.

Hé ! seigneur Severin, ne soyez pas si colère !

SEVERIN.

Comment, colère ? J'ay perdu deux mille escus.

FRONTIN.

Peut-estre que les retrouverez ; mais vous disiez tousjours que vous n'aviez pas un lyard, et maintenant vous dites que vous avez perdu deux mille escus ?

SEVERIN.

Tu te gabbes [1] encor de moy, meschant que tu es !

FRONTIN.

Pardonnez-moy.

SEVERIN.

Pourquoy donc ne pleures-tu ?

FRONTIN.

Pource que j'espère que les retrouverez.

SEVERIN.

Dieu le veulle, à la charge de te donner cinq bons sols !

FRONTIN.

Venez disner. Dimanche, vous les ferez publier au prosne [2], quelcun vous les rapportera.

SEVERIN.

Je ne veux plus boire ne manger ; je veux mourir ou les trouver.

1. Tu te moques.
2. Les choses perdues se publiaient alors au prône, du haut de la chaire.

FRONTIN.

Allons, vous ne les trouvez pas pourtant, et si ne disnez pas.

SEVERIN.

Où veux-tu que j'alle? au lieutenant criminel?

FRONTIN.

Bon !

SEVERIN.

Afin d'avoir commission de faire emprisonner tout le monde?

FRONTIN.

Encor meilleur! Vous les retrouverez. Allons, aussi bien ne faisons-nous rien icy.

SEVERIN.

Il est vray, car encor que quelqu'un de ceux-là les eust, il ne les rendroit jamais. Jesus! qu'il y a de larrons en Paris !

FRONTIN.

N'ayez pœur de ceux qui sont icy; j'en respon, je les cognois tous.

SEVERIN.

Helas! je ne puis mettre un pied devant l'autre! O ma bourse!

FRONTIN.

Hoo! vous l'avez; je voy bien que vous vous mocquez de moy.

SEVERIN.

Je l'ay voirement; mais, helas! elle est vuide, et elle estoit plaine!

FRONTIN.

Si ne voulez faire autre chose, nous serons icy jusques à demain.

SEVERIN.

Frontin, ayde-moy, je n'en puis plus. O ma bourse! helas! ma pauvre bourse!



ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

FORTUNÉ, DESIRÉ.

FORTUNÉ.

Où diable estiez-vous, que je ne vous ay pas veu ?

DESIRÉ.

En un endroit où je voyois tout sans estre aperceu, encor qu'il regardast plus de cent fois à l'entour de luy.

FORTUNÉ.

O le grand plaisir !

DESIRÉ.

Grand plaisir pour moy.

FORTUNÉ.

Par mon ame, vous avez rencontré une bonne adventure, non pour avoir trouvé deux mille escus, car, encore qu'ils soient en vostre puissance, je ne pense pas que les vouliez retenir, cognoissant à qui ils appartiennent, combien qu'aujourd'huy l'on n'ayt pas accoustumé rendre non-seulement ce que l'on trouve de l'autruy, mais ce que violentement l'on a desrobé : car je sçay que voudrez vous monstrer homme de bien, tel que vous estes; mais je dy que rien ne vous pouvoit advenir plus à propos pour vous rendre joyssant de vos amours, par ce que, s'il sçavoit qu'avez ses escus, il n'auroit jamais patience qu'ils ne lui fussent rendus; ou n'en sachant rien, il sera beaucoup plus facile l'attirer à votre intention.

DESIRÉ.

Homme du monde n'en sçait rien que vous, vostre père et Frontin. A ceste cause, je vous prie les advertir qu'ils tiennent cela secret.

FORTUNÉ.

Je le feray; mais voicy mon père; laissez-moi un peu seul avecques luy.

DESIRÉ.

Je le veux bien; cependant je vas mettre ordre que cest argent soit un peu plus seurement que Severin ne l'avoit mis. A Dieu.

SCÈNE II

HILAIRE, FORTUNÉ.

HILAIRE.

Fortuné m'a dict que je le trouveray icy.

FORTUNÉ.

Je vous ay obey, mon père.

HILAIRE.

Ho! tu as bien faict.

FORTUNÉ.

Que vous plaist-il me commander?

HILAIRE.

Tu sçays qu'encores que je te puisse commander, je t'ay tousjours prié, et n'y veux pas encore commancer, mais bien te veux-je advertir.

FORTUNÉ.

O Dieu! que ce soit chose que je puisse faire, affin que je ne tombe en desobeissance!

HILAIRE.

A ce que je voy, tu t'es imaginé ce que je veux dire.

FORTUNÉ.

Je pense que me voulez parler de mes amours.

HILAIRE.

Il est vray.

FORTUNÉ.

Mon père, je sçay que je faux [1] de ce costé-là, et d'autre part je cognois que je ne puis faire autrement, par ce qu'il m'estoit autant facile du commancement commettre ceste faute, comme maintenant il m'est malaisé, ains imposible y remedier, me trouvant enveloppé entre tant de filets, que je n'espère et ne veux en sortir que par la mort; car, comme pourray-je hayr qui m'ayme plus que soy mesme, et ne desirer celle où tend le parfaict de tous mes desirs? Cognoissant mesmes qu'en tout

1. Je m'égare.

le monde il n'y a fille, n'y eut oncques et n'y aura jamais (à mon jugement) qui se puisse parangonner[1] à elle en beauté, gentillesse, courtoisie et bonne grace, outre ce qu'elle n'est moins amoureuse de moy que moy d'elle. De manière que, quand il n'y auroit autre chose que cela, c'est assez pour contraindre et forcer mon liberal arbitre, lequel, toutefois, demeure libre, parce que je le veux ainsi, pour estre mon affection du tout arrestée en elle. A ceste cause, mon père, je vous supplie ne vous vouloir opposer à l'ardeur de mes flammes amoureuses, laquelle ne peut estre estaincte que par le temps; et j'en fais preuve certaine parce que vos commandemens, qui en toute autre chose me sçavent plyer à vostre volonté, demeurent en cest endroit plus mols que cire, et ma resolution plus dure que marbre. Bref, mon ame ne peut souffrir que j'espluche de trop près si c'est bien ou mal faict se retirer d'une telle entreprinse; mais je sçay bien que j'ay je ne sçay quoy au cœur, qui continuellement me dict que je ne puis et ne dois manquer d'amitié à qui m'ayme de toute son affection.

HILAIRE.

Mon fils, j'ay pitié de toy, pour avoir moy-mesme autresfois essayé que c'est de l'amour; neantmoins, je penserois faire tort à mon devoir si en cecy je ne te disois mon advis, et ce que le monde en pense; aussi n'y a-il homme, tant meschant soit-il, qui se voulust amuser après une nonnain, non seulement pour le respect de la religion, mais pour ce qu'il semble que l'on faict cela pour estre estimé d'avantage que les autres, ne cognoissant que ces deportemens desplaisent universellement à tous, parce qu'il n'y a chose qui rende l'homme plus odieux que quand, pour quelque particularité, il cherche differer des autres; outre ce qu'on ne doibt faire si peu de cas de desbaucher une religieuse, qu'on n'ayt quelque esgard au lieu et à qui elle est vouée, si non pour l'amour de soy-mesmes, au moins pour la reverence d'autruy, pour ce que qui est en mauvaise opinion de tous est tellement hay, que, quand cecy ne rendroit jamais plus fascheuse odeur que ceste cy d'estre hay et mal voulu,

1. Comparer.

les hommes s'en donneroient garde, se retirans de luy comme d'un pestiferé. Je ne parle du tort que se faict quiconque veut faire l'amour aux filles recluses, des dangers qu'ils encourent ordinairement, eschellant[1] les murailles du couvent, syant les grilles de fer, saultant du haut de la maison à sec, et forceant les portes, choses que l'on doit faire pour acquerir honneur et gloire, et non un si court plaisir qui tire après soy tant de longue penitence. A ceste cause, mon fils, tu feras bien convertir ceste amitié en une plus honorable, dont tu puisses retirer le plaisir d'un heureux contentement; car, graces à Dieu, je pense qu'il n'y a homme en ceste ville, j'enten de ma qualité, qui ne fust bien aise de te donner sa fille quand il te prendra envye de te marier, et il en est tantost temps, si tu veux que je puisse voir de tes enfants. Je ne regarde aux biens; ce m'est tout un, pourveu qu'elle te plaise et soit fille de bien, car en ce faisant je demeureray content et toy aussi.

FORTUNÉ.

Je ne seray jamais content si je n'ay mon Apoline, vous voulant bien dire que voz propos ont telle puissance qu'ils me font penser à ce à quoy je n'eusse jamais songé. Toutesfois, il me semble impossible me pouvoir destourner de la routte que je sçay qu'il faut que je suyve. Neantmoins, je vous prometz et jure par la reverence que je vous doy, et par l'amitié que je vous ay tousjours portée, que je feray tout ce que je pourray pour vous contenter, m'asseurant que cy après vous aurez compassion de moy.

HILAIRE.

Cela ne te manquera point; je te veux ayder.

FORTUNÉ.

Voulez-vous de moy ce qui n'est en ma puissance?

HILAIRE.

Non, ny de toy ny d'autre; mais je te prie te laisser conseiller, d'autant que je sçay que ce que tu trouves estrange et fascheux au commancement te sera enfin aysé et agreable, car telle est la nature des choses bien faictes. Je te le dy pour le bien

1. Escaladant avec une échelle. Ce mot est dans Montaigne.

que je te veux, joint aussi que je suis plus experimenté en ces affaires que tu n'es pas.

FORTUNÉ.

Je feray ce qui me sera possible.

SCÈNE III

SEVERIN, HILAIRE, FORTUNÉ.

SEVERIN.

Helas !

HILAIRE.

Qui est là qui se plaint ?

SEVERIN.

Helas !

FORTUNÉ.

Qui diable est cestuy-là ! Par ma conscience, c'est mon père Severin, qui celèbre les funerailles de ses deux mille escuz.

SEVERIN.

Il ne me failloit que cela. O fils du diable, né pour me faire mourir.

FORTUNÉ.

N'en parlez point, je vous prie, car vous gasteriez tout le mistère.

HILAIRE.

Je le veux ayder en ce qui me sera possible.

SEVERIN.

En un mesme jour j'ay perdu deux mille escuz, j'ay esté desnyaisé d'un ruby, trompé par Frontin et deshonoré par Urbain, de façon que je n'atten plus que la mort. O fortune, que tu es cruelle, quand tu delibères faire mal à quelcun ! je n'ay jamais offencé que moy-mesme.

FORTUNÉ.

Il a esté adverty de la tromperie des esprits.

HILAIRE.

En effect, la chose a esté trop cuelle.

FORTUNÉ.

On ne pouvoit faire aultrement.

SEVERIN.

Combien m'eust-il esté meilleur dès le commencement laisser tout aller sens dessus dessoubs, et,

s'il vouloit despendre, jouer, hanter les garces, le laisser faire à sa male heure ! car aussi bien ne faict-il autre chose. Ce pendant je me tourmente, je me tue, et, pour le chercher et remedier à ses insolences et scandales, j'ay perdu mon tresor, sans lequel je pers l'envye de plus vivre.

HILAIRE.

Je suis marry de le voir ainsi : je le vas consoler.

FORTUNÉ.

Souvenez-vous de ne luy point parler de cet argent.

HILAIRE.

N'ayes peur. Et bien ! qu'avez-vous, qui lamentez si fort ? Qu'y a-il de nouveau ?

SEVERIN.

Comment, que j'ay ! Tous les maux du monde se sont assemblez pour me tourmenter.

HILAIRE.

En verité, je suis marry de la perte qu'avez faicte et du train que mène Urbain, puis qu'il vous desplaist, encore qu'il faille que la jeunesse se passe.

SEVERIN.

Vous m'avez tousjours dict ainsi, et avez esté cause de ses desordres.

HILAIRE.

Ne m'injuriez point, car je ne vous dirois meshuy mot.

SEVERIN.

Oy, vous et Fortuné en avez esté cause.

FORTUNÉ.

Il ne luy en seroit que mieux si je l'avois conseillé.

SEVERIN.

Mais qu'il face desormais ce qu'il voudra, pourveu que je retrouve mes escuz. Je luy lascheray tant la bride sur le col que peut-estre il s'en repentira.

HILAIRE.

Il les faut trouver. Mais vous avez esté un grand fol de mettre deux mille escuz en une bourse.

SEVERIN.

Chacun est sage après le coup, fors que moy, qui suis tousjours fol, tousjours malcontent, endurant mille peines et fascheries par le plus grand ennemy que j'euz jamais au monde, et souffrant que

Frontin se mocque de moi, me face croire que ma maison est plaine d'esprits, m'oste jusques à l'anneau de mes doigts et me face la fable de tout Paris.

HILAIRE.

Je vous donne le tort quant à cecy, d'avoir esté si simple que de le croire, et, si vous ne vouliez donner à Urbain dix ou douze escuz dont il avoit affaire, où vouliez-vous qu'il les print ?

SEVERIN.

Douze escuz? Je ne veux qu'il ayt un denier de mon bien. J'en veux estre maistre tant que je vivray, et, après ma mort, je le laisseray à un autre.

FORTUNÉ.

Si aura-il pourtant, en despit de voz dentz, tousjours cela sur et tant moins.

SEVERIN.

Helas ! quand je pense à mes escuz, le cœur me crève, je perds l'entendement et suis tellement abattu que ne me puis soustenir.

HILAIRE.

Vous en avez occasion.

SEVERIN.

J'en veux aller faire une diligente perquisition, encor que je sache que je perdray mes peines.

HILAIRE.

Ce n'est pas mal advisé.

SEVERIN.

Puis je m'en iray tant pleurer en mon logis, que Dieu ou le diable auront pitié de moy.

HILAIRE.

Il ne faut pas dire ainsi.

FORTUNÉ.

Vistes-vous jamais un plus grand fol ?

HILAIRE.

Ma foy, il y a aussi assez de quoy faire desesperer tout un monde.

FORTUNÉ.

O Dieu ! que je fus heureux quand il me donna à vous, et qu'il vous pleut me recevoir et tenir pour vostre fils !

HILAIRE.

Mais qui est celle-là dont Urbain est amoureux ?

FORTUNÉ.

C'est une fort belle fille ; celui qui l'a faict avoir à Urbain m'a dict qu'elle est de ceste ville, et qu'après la mort de sa mère, son père, qui estoit de la religion[1], voyant recommancer les troubles pour la quatriesme foys, se retira à la Rochelle[2], laissant ceste fille en la garde d'une sienne parente, à laquelle il la recommanda, la priant en avoir soin comme de ses propres enfans, et que, s'il plaisoit à Dieu le ramener jamais en ceste ville, qu'il recognoistroit les plaisirs qu'elle luy auroit faicts. Or il y peut avoir deux ans dont je parle que ceste fille est demeurée en la garde de ceste parente, qui se tient en la mesme rue où demeure ce bon frippon de Ruffin. Advint un jour que mon frère, passant par là, vid Feliciane (ainsi a nom la fille) sur le pas[3] de l'huys de la maison, se jouant avec ses compagnes, laquelle lui pleut tant que dès lors il en devint si fort amoureux que depuis il n'a cessé de chercher les moyens comme il en pourroit joyr. En fin, se souvenant de Ruffin, qui est homme de plaisir, s'advisa l'employer, se persuadant qu'à cause du voisinage il pourroit faire quelque chose, comme il a faict ; toutesfois avec les plus grandes peines du monde, tellement que, jusques aujourd'hier, Urbain ne pouvoit encores qu'en esperer ; neantmoins, ce galant de Ruffin, pour gaigner dix escuz qui luy estoient promis, y employa si bien tous ses cinq sens, et a tellement poursuivy sa batterie, que finablement la fille s'est rendue à composition, de mode qu'il l'a aujourd'huy livrée entre les bras de mon frère.

HILAIRE.

Et le père, quel homme est-ce ?

FORTUNÉ.

C'est un bien riche marchant, qu'on dict avoir vaillant plus de cinquante mille francz, et n'a enfans que ceste-cy.

HILAIRE.

N'a-il point esté tué ?

1. Calviniste.
2. On sait que c'était la place principale, le quartier général des huguenots.
3. Le seuil.

FORTUNÉ.

Non, car son serviteur est aujourd'huy arrivé, qui dict que son maistre, père de la fille, sera tantost icy, ou demain au matin.

HILAIRE.

Or bien, je m'en vas faire un tour jusques icy près.

FORTUNÉ.

Vous plaist-il que je vous face compagnie?

HILAIRE.

Non ; fay tes affaires et penses à faire ce que je t'ay dict, si tu desires me contenter.

FORTUNÉ.

Voyez quelle puce mon père m'a mise en l'oreille ! Si je desire le contenter ! luy qui m'a tousjours rendu très content, me laissant despendre, jouer, faire l'amour, bref tout ce que j'ay voulu, et en ce où j'ay manqué de moy-mesme à moy-mesme, m'en a faict souvenir, affin qu'en rien je n'aye faute de plaisirs, maintenant me requiert que je luy face un seul plaisir, qui n'est en ma puissance pouvoir faire. O malheur ! n'estois-je pas assez tourmenté par la douleur que je souffre, craignant à toute heure qu'elle accouche, sans y adjouster ceste autre icy ? L'amitié et l'affection me desmembrent et deschirent de toutes parts, dont j'endure une si extresme passion, que celle que souffre un pauvre patient tiré à quatre chevaux ne sçauroit estre plus grande.

SCÈNE IV

PASQUETTE, SERVANTE ; FORTUNÉ.

PASQUETTE.

Par mon enda, mon maistre en a ce qu'il luy en fault.

FORTUNÉ.

O Dieu, secourez-moy !

PASQUETTE.

Tant y a que je voudrois qu'il fust mon amoureux.

FORTUNÉ.

Helas ! Je suis descouvert.

PASQUETTE.

Je le ferois courir après moy cent mille fois en une heure.

FORTUNÉ.

C'est ceste badine de Pasquette. Hé! sotte, qu'est-ce que tu vas grommelant entre tes dents?

PASQUETTE.

Je dis que, si j'estois vostre amoureuse, je vous traicterois plus doucement que ne faict Apoline.

FORTUNÉ.

Ne parle point d'Apoline qu'en toute reverence. Mais que fais-tu icy à ceste heure?

PASQUETTE.

Où m'avez-vous envoyée?

FORTUNÉ.

Quoy! Es-tu desjà de retour?

PASQUETTE.

Vous le voyez, on ne trouve guère de Pasquettes.

FORTUNÉ.

Mesmement de belles comme toy.

PASQUETTE.

Je suis belle à qui je plais; si ce n'est à vous, je n'en puis mais. Vous ne cesserez jamais de me dire injure.

FORTUNÉ.

Je ne dis que la verité. Viens çà, Pasquette: va au logis, j'y serai aussitost que toy. Mais non; escoute: retourne au monastère, et dy à la maistresse d'Apoline que je la prie me mander en quel estat se trouve son escholière, et que dict l'abbesse; puis me revien incontinent trouver.

PASQUETTE.

Mon Dieu! que c'est une grande peine que de servir en ceste ville; maintenant que je suis tant lasse que je n'en puis plus, il fault que je retourne en ceste religion, et puis, quand je seray de retour, il me faudra retourner d'un autre costé, et puis d'un autre; voilà comme j'en suis. Il ne faut pas que je pense tant que le jour dure avoir un demy quart d'heure de repos; mais ce ne seroit rien s'il ne me failloit encores estre debout toute nuict. Au moins, si on faisoit en ceste ville la feste du temps passé, que les serviteurs et servantes estoient huit jours entiers les maistres, et les maistres les servi-

teurs[1] ! Dieu sçait comme je me donnerois du bon temps, comme je ferois de la madame ! Je me ferois apporter à boire et à manger au lict, d'où je ne bougerois que les huict jours ne fussent passez ; ainsi je ne porterois tant de lettres, je ne ferois tant de messages et ne courrois plus si souvent d'une part et d'autre. Il est vray aussi que cependant je ne verrois pas le ramonneur de ma cheminée, mais ce seroit tout un : huit jours sont bien tost passez ; je le trouverois meilleur après. Mais je demeure trop ; laissez-moy aller où l'on m'envoie, devant que mon jeune maistre retourne : car les amoureux ont tant d'espines aux pieds qu'ils ne peuvent demeurer en une place.

SCÈNE V

GERARD, VIELLARD.

O douce paix, repos des affligez, tu es finablement venue et as amené avecques toy mon aise, mon bien et mon contentement, puis que, soubs la protection de ta saincte sauve-garde, je puis, sans crainte et en toute seureté, reveoir le toit de ma maison, rentrer en la possession de mes biens et heritages, joyr de la presence de mes amis et parens, et surtout veoir ma chère Feliciane, le seul desir de mes affections et l'unique espoir et consolation de ma viellesse. Mais que me promets-je ? que sçay-je si pendant mon absence quelqu'un l'a subornée et ravy l'honneur de son honnesteté ? O Dieu ! destourne de ma maison ce malencontre, et me fay ceste grace, je te supplie, que je puisse embrasser ma fille saine, et que sa chaste pudicité luy soit demeurée sauve et entière.

SCÈNE VI

PASQUETTE, HILAIRE.

PASQUETTE.

Je veux laisser aller cestuy-là. Oh ! Fortuné de-

1. Allusion aux *Saturnales* romaines, pendant huit jours du mois de décembre.

viendra fol d'avoir un si beau petit enfant. Les religieuses me disent qu'il en sera fasché, je n'en sçay rien; si luy en vay-je porter les nouvelles, et demander mon vin. Pourquoy ne seroit-il bien aise d'avoir un petit garson? C'est luy qui l'a faict! Oy, mais c'est d'une nonnain. Et bien! en vault-il pis? Je croy qu'elles n'en parlent que par envie; elles font un bruit et bourdonnent par ce convent, qu'il semble que ce soit un jetton[1] de mouches à miel; mais l'abbesse est plus endiablée que les autres: elle dict qu'elle le fera excommunier noir comme la cheminée. Elle fera ce qu'elle voudra, mais je sçay bien qu'elle ne peut faire que sœur Apoline n'ayt faict un enfant: quant au reste, ce ne sont que bayes. Mais que atten-je que je ne le vas dire à Fortuné? Ha! voicy son père; je ne sçay si je l'en doibs advertir.

HILAIRE.

Il me semble que voilà Pasquette.

PASQUETTE.

Mais elles m'ont deffendu de le dire à autre qu'à Fortuné.

HILAIRE.

Pasquette! ô Pasquette!

PASQUETTE.

Que feray-je? Encore faut-il qu'il le sçache.

HILAIRE.

Es-tu sourde?

PASQUETTE.

Par ma fy, je luy diray.

HILAIRE.

Que me diras-tu?

PASQUETTE.

Que Fortuné...

HILAIRE.

Qu'a-il faict?

PASQUETTE.

A eu...

HILAIRE.

Quoy?

PASQUETTE.

Un enfant.

1. Essaim.

HILAIRE.

De qui ?

PASQUETTE.

De la nonnain.

HILAIRE.

A la malheure que Dieu luy envoye !

PASQUETTE.

Monsieur, pardonnez-moy, elles m'avoient deffendu vous le dire.

HILAIRE.

Que sçais-tu si elle est acouchée ?

PASQUETTE.

Je le sçay bien.

HILAIRE.

Comment ?

PASQUETTE.

Je viens de là, où j'ai veu l'enfant et la mère qui l'a faict. A raison de quoy tout le monastère est en trouble ; mais, par la croix que voilà, Monsieur, vous ne vistes jamais un plus beau petit garsonnet.

HILAIRE.

Est-il vray ? O Hilaire, tes conseils ont esté trop tardifs.

PASQUETTE.

J'ay sceu plustôt qu'elle estoit acouchée que je n'ay esté advertie de sa grossesse.

HILAIRE.

Va au logis, bavarde, et garde d'en sonner mot à personne.

PASQUETTE.

Le diray-je pas à Fortuné ?

HILAIRE.

Moins qu'à pas un.

PASQUETTE.

Si faut-il qu'il pourvoye d'une nourrisse et de langes.

HILAIRE.

J'y pourvoiray.

PASQUETTE.

S'il me void, encore faudra-il que je luy dise quelque chose ?

HILAIRE.

Ne te monstre pas.

PASQUETTE.

Pourquoy? il ne me donneroit pas mon vin.

HILAIRE.

O Fortuné! tu me devois dire qu'elle estoit preste à acoucher, sans te vituperer et ce monastère! J'eusse esté trop heureux si cecy ne me fust advenu! Mais quoy, la jeunesse faict toujours quelque desordre. Je vay parler à l'abbesse pour particulièrement sçavoir que c'en est, affin d'y remedier au mieux qu'il me sera possible.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

GERARD, RUFFIN.

GERARD.

Miserable que je suis! Helas! j'estois retourné en ma maison pensant joyr des doux fruicts de la paix, et j'ay trouvé une plus cruelle guerre que la precedente! O Dieu, que n'ai-je esté faict le but d'un coup de harquebouzade, ou que les voleurs ne m'ont esgorgé par les chemins, puis que j'ay perdu mon honneur en la perte de ma fille, qui s'est perdue elle mesme? O fortune, estois-tu point assez soulle de me tourmenter, sans adjouster encor ce malheur à mes misères? Helas! je me suis hasté pour trouver ce que je ne cherchois point! Je suis perdu, je suis ruiné, ayant perdu l'espoir de ma consolation; aussi ne me reste-il plus qu'un desir, contraire à celuy que j'avois paravant : car, comme je souhettois voir ma fille saine et plaine de vie, je souhette maintenant la veoir ensevelie en un cercueil, ou qu'elle fust morte si tost qu'elle a esté née, car (encores qu'elle me soit unique) je n'aurois pas tant de regret à sa mort que j'ay à son honneur perdu. Je me doubte bien que ce belistre de Ruffin me l'aura desbauchée; toutesfois, il faut que j'avalle cela doux comme laict, ne luy en osant parler, crainte que, mouvant trop ceste ordure, l'o-

deurne se respande d'avantage parmy le peuple, et que ce qui n'est sçeu que d'un ou de deux devienne la fable du commun. Ce n'est mal faict s'ayder de son ennemy en temps de necessité. Il me promet mons et vaux ; je ne puis faillir de l'escouter. Mais le voicy! Helas! Ruffin, te croiray-je, et que du jourd'huy seulement elle est hors de la maison ?

RUFFIN.

Oy, par l'ame qui repose dans ce corps ; et vous veux bien dire d'avantage, qu'elle est avec un jeune homme qui ne l'ayme moins que soy-mesme ; aussi luy a-il juré qu'il n'espouseroit jamais autre qu'elle, et je croy que c'en fust desjà faict, n'eust esté l'avarice de son père, qui ne le veut pas avancer d'un lyard, combien qu'il soit riche de plus de vingt mille francs, tant il est marran et taquin, qui me faict penser que, si vous voulez donner une bonne somme de deniers en mariage à vostre fille, que la luy ferez espouser, chose qui retournera au grand honneur de vous et d'elle, effaceant par là tout ce qui a esté faict cy-devant.

GERARD.

Qu'il ne tienne à de l'argent, si tu penses que cela se puisse faire.

RUFFIN.

L'argent peut tout, principalement envers ce viel avaricieux.

GERARD.

Dieu le veuille ! Mais je ne puis penser qu'un jeune homme s'accorde jamais espouser une fille dont il a usé comme d'une putain.

RUFFIN.

Oh ! il sçait bien qu'elle n'a jamais bougé de la maison, et que homme ne l'a oncques touchée que luy.

GERARD.

S'il est ainsi, l'argent ne luy manquera, car, Dieu mercy, j'en ay assez. Mais je la voudrois bien veoir.

RUFFIN.

Elle est icy dedans, venez. Tic, tac, holà ! J'enten je ne sçay qui.

SCÈNE II

SEVERIN, RUFFIN, GERARD.

SEVERIN.

Qui est là ?

RUFFIN.

Amys.

SEVERIN.

Qui me vient destourner de mes lamentations ?

RUFFIN.

Seigneur Severin, bonnes nouvelles.

SEVERIN.

Quoy ? elle est trouvée ?

RUFFIN.

Oy.

SEVERIN.

Dieu soit loué ! le cœur me saute de joie.

RUFFIN.

Voyez, il fera ce que vous voudrez.

SEVERIN.

Pense si ces nouvelles me sont agreables. Qui l'avoit ?

RUFFIN.

Le sçavez-vous pas bien ! C'estoit moy.

SEVERIN.

Et que faisois-tu de ce qui m'appartient ?

RUFFIN.

Devant que je la livrasse à Urbain, je l'ay eue quelque peu en ma maison.

SEVERIN.

Tu l'as donc baillée à Urbain ? Or fay te la rendre et me la rapporte, ou tu la payeras.

RUFFIN.

Comme voulez-vous que je me la face rendre, s'il ne la veut pas quitter ?

SEVERIN.

Ce m'est tout un, je n'en ay que faire ; tu as trouvé deux mille escus qui m'appartiennent, il faut que tu me les rende, ou par amour ou par force.

RUFFIN.

Je ne sçay que vous voulez dire.

SEVERIN.

Et je le sçay bien, moy. Monsieur, vous me serez tesmoin comme il me doibt bailler deux mille escuz.

GERARD.

Je ne puis tesmoigner de cecy, si je ne voy autre chose.

RUFFIN.

J'ai pœur que cestuy soit devenu fol.

SEVERIN.

O effronté ! tu me disois à ceste heure que tu avois trouvé les deux mille escuz que tu sçais que j'ay perdus, puis tu dis que tu les as baillez à Urbain, affin de me les rendre. Mais il n'en ira pas ainsi : Urbain est emancippé, je n'ay que faire avecques luy.

RUFFIN.

Seigneur Severin, je vous enten : nous sommes en equivoque : car, quant aux deux mille escuz que dictes avoir perdus, je n'en avois encores oy parler jusques icy, et ne dis que je les ay trouvez, mais bien que j'ay trouvé le père de Feliciane, qui est cest homme de bien que voicy.

GERARD.

Je le pense ainsi.

SEVERIN.

Qu'ay-je afaire de Feliciane ? Vostre male peste, que Dieu vous envoye à tous deux, de me venir rompre la teste avec vos bonnes nouvelles, puisque n'avez trouvé mes escuz !

RUFFIN.

Nous disions que seriez bien ayse, que vostre fils doit estre gendre de cest homme de bien.

SEVERIN.

Allez au diable, qui vous emporte, et me laissez icy !

RUFFIN.

Escoutez, seigneur Severin, escoutez. Il a fermé l'huys.

GERARD.

Ruffin, j'ai pœur que tu ne me trompes ; je te dis que tu me mènes veoir ma fille, et tu me mènes veoir un fol.

RUFFIN.

Je ne sçay que diantre il a trouvé aujourd'huy,

il n'y a pas encor longtemps qu'il me parloit de ne sçay quels esprits. C'est le père de l'amy à vostre fille.

GERARD.

Ma foy, voilà un gentil personnage! Est-elle leans ?

RUFFIN.

Je pense que non, puisqu'il y est; mais voicy qui nous en sçauroit bien dire des nouvelles.

SCÈNE III

RUFFIN, FRONTIN, GERARD.

RUFFIN.

Nous sçaurois-tu enseigner où est Urbain et Feliciane ?

FRONTIN.

Ah glouton !

RUFFIN.

Parle, où sont-ils ?

FRONTIN.

Au lict.

GERARD.

Je commance à me repentir d'estre venu icy.

FRONTIN.

Qu'en veux-tu faire?

RUFFIN.

Voicy le père de Feliciane, qui la voudroit bien veoir.

FRONTIN.

A la bonne heure ! Elle desire aussi le veoir, car elle a sçeu qu'il estoit venu ; mais elle ne veut retourner à la maison, et, si vous en parlez à Urbain, vous le ferez devenir fol, car en despit de tout le monde il la veut espouser.

GERARD.

Il n'y a chose qui ne se fasse. Je te prie me mener où elle est, car je meurs d'envie de la veoir.

FRONTIN.

Ils sont chez le seigneur Hilaire. Allons par de çà ; nous entrerons par l'huys de derrière.

SCÈNE IV

FORTUNÉ, DESIRÉ.

FORTUNÉ.

Ne vous souciez, je feray pour vous envers mon père comme je voudrois qu'on fist pour moy, prenez seulement courage, tout se portera bien.

DESIRÉ.

Je vous prie, parce que je suis reduict à ces termes que je ne puis plus vivre si je n'obtiens ce desir.

FORTUNÉ.

Laissez-moy faire : je vous promets que je luy en parleray d'avant que je souppe.

DESIRÉ.

A Dieu donc, Monsieur, je me recommande à vous.

FORTUNÉ.

Je n'ay pas dict à ceste sote qu'elle revint, voilà pourquoy elle ne se haste pas. Que c'est grand pitié de l'indiscretion des serviteurs! Il me prend quelquefois envye de me servir moy-mesme. Elle s'amuse quelque part, car il faut que ces causeuses de femmes babillent tousjours. Il vaut mieux que j'alle au-devant d'elle; mais voicy mon père : d'où vient-il ?

SCÈNE V

HILAIRE, FORTUNÉ.

HILAIRE.

Il me tarde que je trouve Fortuné.

FORTUNÉ.

Il me semble que c'est luy ; toutesfois je n'en suis bien asseuré.

HILAIRE.

Je ne sçay si je luy dois dire que c'en est faict, ou qu'elle est preste d'acoucher.

FORTUNÉ.

C'est luy-mesme.

HILAIRE.

Où le pourray-je trouver?

FORTUNÉ.

Je veux entendre qu'il dict.

HILAIRE.

Je vas veoir s'il est en la maison.

FORTUNÉ.

Bonsoir, mon père.

HILAIRE.

O Fortuné! je te cherchois; j'ai des nouvelles à te dire.

FORTUNÉ.

Dieu me soit en ayde!

HILAIRE.

Et peut-estre les meilleures que tu puisses recevoir, s'il est vray ce que naguères tu m'as dict.

FORTUNÉ.

Quoy! Apoline a-elle eu congé sortir hors du convent?

HILAIRE.

C'est chose meilleure.

FORTUNÉ

Qu'elle n'est pas grosse?

HILAIRE.

Encores meilleure.

FORTUNÉ.

Et quoy! meilleure? Je ne puis imaginer rien de meilleur.

HILAIRE.

Apoline a faict un beau petit garson.

FORTUNÉ.

O chetif que je suis! Voilà la pire nouvelle que j'eusse peu recevoir.

HILAIRE.

Laisse-moy dire: et, parce qu'elle n'est religieuse, d'autant qu'elle n'a encor faict profession, comme tu sçais, l'abbesse veut que tu l'espouses.

FORTUNÉ.

Vous vous mocquez de moy.

HILAIRE.

Il est vray ce que je te dis, à ceste condition que la moitié de la succession demeurera au convent et l'autre moitié sera tienne, qui sont environ dixhuict mille francs.

FORTUNÉ.

Cecy me semble si grand chose que j'ay peine à le croire.

HILAIRE.

Haa ! penses-tu que je me veulle mocquer de toy en choses de si grande consequence ? Je te dis d'avantage que, quand tu ne la voudrois espouser, on t'y contraindroit, car tu ne t'en pourrois sauver.

FORTUNÉ.

Je vous croy. O Dieu ! que je suis heureux! se porte-elle bien, au moins ?

HILAIRE.

Très-bien.

FORTUNÉ.

Et qui a moyenné cela ?

HILAIRE.

Moy-mesmes : car, si tost que j'ay esté adverty qu'elle estoit acouchée, je suis allé parler à l'abbesse, que j'ay trouvée du commancement plus fière qu'un toreau ; mais, quand j'ay eu parle a elle, je l'ay faict devenir plus douce qu'un agneau, et avons conclud cest afaire.

FORTUNÉ.

Helas ! mon père, je vous suis en cecy aultant redevable comme si de rechef vous m'aviez adopté.

HILAIRE.

Demain je l'envoyeray querir, car elle n'est pas bien là.

FORTUNÉ.

O Dieu ! quel changement est-ce-cy ? J'étois le plus mal'heureux du monde, et craignois d'heure en heure l'estre encore d'avantage ; et en un moment je suis devenu tant heureux que je ne changerois mon heur à un royaume.

HILAIRE.

Il se faut contenir, et regarder de ne faire plus ces folies : car, si ceste-cy a reussy selon ton intention, c'est par hazard.

FORTUNÉ.

Par hazard ? Non, mais par vostre prudence et bon advis, qui doublement me rendent vostre obligé : premierement pour m'avoir delivré de la plus grande douleur et angoisse que j'euz onques, secondement pour m'avoir faict un tel plaisir

qu'autre que Dieu ne m'en sçauroit faire un plus grand.

HILAIRE.

C'est trop parlé; il faut seulement que tu penses à te resjouyr avec ton Apoline, puis qu'elle te plaist tant, et faire en sorte que ma bonté ne t'entretienne en desbauches, mais qu'elle serve à augmenter ton bien et ton honneur.

FORTUNÉ.

Je m'y efforceray de tout mon pouvoir. Je sçay bien que la jeunesse ne me fera (comme par le passé) decliner de la ferme et bonne intention que j'ay de me bien gouverner et vous obeyr.

HILAIRE.

Tu cognois si je sçay excuser la jeunesse.

FORTUNÉ.

Je n'en ignore, pour l'avoir eprouvé assez souvent. Je ne veux faire comme beaucoup du jourd'huy, qui en leur prosperité ne se souviennent de leurs parens et amys; ains ores que j'ay ce que je demande, je me veux souvenir de mes amys, principalement de Desiré, qui m'a affectionnement prié vous supplier faire en sorte que, par le moyen des escuz qu'il a trouvez, il puisse espouser ma sœur Laurence; et, vrayment, son desir n'est qu'honneste.

HILAIRE.

S'il veult mettre les deniers entre mes mains, je m'oblige les marier ensemble.

FORTUNÉ.

Il en rendra la moitié, l'autre sera pour son mariage.

HILAIRE.

Oh! voilà autre langage: je ne pense pas que Severin luy veulle bailler mille escuz.

FORTUNÉ.

Le père de luy ne veut qu'il l'espouse autrement.

HILAIRE.

Voilà le point! Tu sçais qu'il est plus mal'aisé tirer un liard des mains de Severin qu'oster la massue à Hercules. Toutesfois, je luy en parleray. Je suis heureux à faire mariages.

SCÈNE VI

FRONTIN, FORTUNÉ, HILAIRE.

FRONTIN.

Il semble que le mal'heur veulle que, quand on a affaire de quelcun, on ne le puisse jamais trouver.

FORTUNÉ.

Je gage qu'il nous cherche.

FRONTIN.

Il n'est pas au logis.

HILAIRE.

Appelle-le.

FORTUNÉ.

Frontin ! ô Frontin !

FRONTIN.

J'enten la voix de Fortuné.

FORTUNÉ.

Où regardes-tu ? Nous voicy.

FRONTIN.

Ha ! Messieurs, je vous cherchois.

FORTUNÉ.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

FRONTIN.

Bonnes nouvelles : le père de Feliciane est arrivé, lequel après avoir esté deüement informé des deportemens de sa fille, qu'il a baisée et rebaisée plus de mille fois, a prié Urbain, puis qu'il avoit cueilly la fleur de sa virginité, de l'espouser, et il luy baillera en mariage quinze mil francz, ce qu'il a accordé, et est Urbain tant transporté de joye qu'il semble qu'il soit fol; il ne craint sinon que son père ne s'y veulle accorder. Toutesfois, affin de l'y faire consentir, il delibère luy donner deux mille escuz du bien de la fille, au lieu des deux milles qu'il a perduz. A ceste cause, il m'a envoyé par devers vous, pour vous prier en porter la parole à son père et le convertir à cela, s'il est possible.

HILAIRE.

Si ce que tu dis est veritable, il ne luy faudra guères tirer l'oreille, car deux mille escuz le feroient marier luy-mesmes.

FRONTIN.

Il est comme je le vous dy.

HILAIRE.

Qu'il ne se mette point en peine : il ne faut qu'il s'eslargisse tant en promesses ; je luy feray faire à moins. Mais il me semble qu'Urbain devoit venir jusques icy.

FRONTIN.

Il n'a peu, et voudroit que ce fust vous qui en parlast à son père.

HILAIRE.

Cecy avancera les affaires de Desiré, car Severin consentiroit à sa mort mesme, pourveu qu'il eust ses deux mille escuz. Or Desiré les luy rendra, et Urbain en baillera mille à Desiré pour la dot de sa sœur ; ainsi et l'un et l'autre seront contens.

FRONTIN.

C'est bien advisé. Envoyez donc, s'il vous plaist, querir Desiré, et en allons dès maintenant parler à Severin, affin que d'un train nous puissions faire trois paires de nopces.

HILAIRE.

Frontin, va dire à Desiré qu'il vienne parler à moy et qu'il m'apporte les deux mille escuz.

FORTUNÉ.

Va, il sera en son logis.

FRONTIN.

J'y vas.

FORTUNÉ.

L'adventure d'Urbain a esté bien grande, quand, après qu'il a eu jouy d'une fille, il a trouvé qui luy donne quinze mille francz. Mais quelle adventure a esté plus grande que la mienne? Bref, il vaut mieux une once de fortune qu'une livre de sagesse.

HILAIRE.

Urbain craint que son père n'en soit pas content ; mais, quand il entendra parler de quinze mil francz, il luy tardera tant, qu'une heure luy durera mille années.

FORTUNÉ.

Je le pense, mais il faut premièrement parler de Desiré.

HILAIRE.

Aussi feray-je.

SCÈNE VII

DESIRÉ, FRONTIN, FORTUNÉ, HILAIRE.

DESIRÉ.

Où dis-tu qu'ils sont?

FRONTIN.

Les voilà.

FORTUNÉ.

Voicy Desiré. Desiré, nous vous voulons marier avec Laurence.

DESIRÉ.

Je ne desire autre chose. Voicy les escuz de Severin, et vous jure que, quant à moy, j'ayme et cherche la fille, et non ses biens; mais il faut que j'obeisse à mon père, qui m'a exprès commandé ne traitter rien avec elle sans cela.

HILAIRE.

Nous le sçavons bien. Allons parler à Severin, car sans luy on ne peut rien faire. Quant à vous, Desiré, allez querir vostre père et le menez en ma maison, où je me rendray incontinent avec la compagnie, et là nous traicterons de tout à la fois.

DESIRÉ.

J'y vas. Ce pendant, Monsieur, je vous prie vous souvenir de moy.

HILAIRE.

Ne vous souciez, laissez-moy faire. Et toy, Frontin, va mettre ordre à la cuisine, car nous soupperons tous chez moy.

FRONTIN.

Que diray-je à Urbain?

HILAIRE.

Rien : je parleray à luy.

FRONTIN.

Il sera faict.

HILAIRE.

Fortuné, hurte à la porte.

FORTUNÉ.

Tic, tac, toc.

HILAIRE.

Frappe plus fort!

FORTUNÉ.

Tic, tac, tic, toc.

SCÈNE VIII

SEVERIN, HILAIRE, FORTUNÉ.

SEVERIN.

Qui est là ?

HILAIRE.

Mon frère, ouvrez.

SEVERIN.

On me vient icy apporter quelques meschantes nouvelles.

HILAIRE.

Mais bonnes : vos escuz sont retrouvez.

SEVERIN.

Dictes-vous que mes escuz sont retrouvez ?

HILAIRE.

Oy, je le dy.

SEVERIN.

Je crain d'estre trompé comme auparavant.

HILAIRE.

Ils sont icy près, et devant qu'il soit long temps vous les aurez entre voz mains.

SEVERIN.

Je ne le puis croire, si je ne les voy et les touche.

HILAIRE.

D'avant que vous les ayez, il faut que me promettiez deux choses : l'une, de donner Laurence à Desiré ; l'autre, de consentir qu'Urbain prenne une femme avec quinze mil livres.

SEVERIN.

Je ne sçay que vous dictes : je ne pense à rien qu'à mes escuz, et ne pensez pas que je vous puisse entendre si je ne les ay entre mes mains ; je dy bien que, si me les faictes rendre, je feray ce que vous voudrez.

HILAIRE.

Je le vous prometz.

SEVERIN.

Et je le vous prometz aussi.

HILAIRE.

Si ne tenez vostre promesse, nous les vous osterons. Tenez, les voilà.

SEVERIN.

O Dieu ! ce sont les mesmes! Helas ! mon frère ! que je vous ayme! Je ne vous pourray jamais recompenser le bien que vous me faictes, deussé-je vivre mille ans.

HILAIRE.

Vous me recompenserez assez si vous faictes ce dont je vous prie.

SEVERIN.

Vous m'avez rendu la vie, l'honneur et les biens que j'avois perduz avec cecy.

HILAIRE.

Voilà pourquoy vous me devez faire ce plaisir.

SEVERIN.

Et qui me les avoit desrobez?

HILAIRE.

Vous le sçaurez après; respondez à ce que je demande.

SEVERIN.

Je veux premierement les compter.

HILAIRE.

Qu'en est-il besoin ?

SEVERIN.

Ho ! o ! S'il s'en failloit quelcun ?

HILAIRE.

Il n'y a point de faute, je vous en respond.

SEVERIN.

Baillez-le-moy donc par escrit.

FORTUNÉ.

Oh ! quel avaricieux !

HILAIRE.

Voyez ! il ne me croira pas.

SEVERIN.

Or sus, c'est assez : vostre parolle vous oblige ; mais que dites-vous de quinze mille francs?

FORTUNÉ.

Regardez s'il s'en souvient!

HILAIRE.

Je dy que nous voulons, en premier lieu, que baillez vostre fille à Desiré.

SEVERIN.

Je le veux bien.

HILAIRE.

Après, que consentiez qu'Urbain espouse une fille avec quinze mille francs.

SEVERIN.

Quant à cela, je vous en prie; quinze mille francs! il sera plus riche que moy.

HILAIRE.

Et Urbain est content vous donner mille escuz pour bailler à vostre fille, affin que ne desboursiez rien.

SEVERIN.

Cela me semble le meilleur du monde.

HILAIRE.

Vous semble-il rien d'avoir aujourd'huy gaigné sept mille escuz?

SEVERIN.

Comment, sept mille?

HILAIRE.

Deux mille qu'avez retrouvez et cinq mille qu'on baille à Urbain.

SEVERIN.

Faictes comme vous l'entendez.

HILAIRE.

Je veux, quoy qu'il en soit, que cela se face.

SEVERIN.

Nous ferons donc deux mariages tout à la fois?

HILAIRE.

Voire trois, car j'ay marié Fortuné.

SEVERIN.

Avec qui?

HILAIRE.

Je vous le diray en allant.

SEVERIN.

J'en suis bien ayse, vrayement: bon prou luy face.

HILAIRE.

Allons, car les autres sont en mon logis qui m'attendent.

FORTUNÉ.

Encores faut-il envoyer querir ma sœur Laurence.

SEVERIN.

Elle sera demain icy; je l'envoyeray en vostre maison, où nous ferons le festin, s'il vous plaist:

car la mienne est tant mal commode qu'on n'y sçauroit danser, baller, ny faire rien de bon.

HILAIRE.

Je vous enten ; bien, bien, je suis content. Allons.

FORTUNÉ.

Messieurs et dames, vous voyez que c'en est : on ne peult faire le festin à ce soir, pource que Laurence est encor au village, et mon Apoline en couche. Voilà pourquoy je vous supplie nous excuser et faire signe si la comedie vous a pleu. A Dieu, je me recommande.

FIN DES ESPRITS, COMÉDIE.

NOTICE SUR ODET DE TURNÈBE

Il naquit avec un beau nom, et pour ainsi dire en pleine aristocratie littéraire. Il en fut digne. Sa comédie des *Contens* lui suffirait comme titre à cette noblesse des lettres, qu'il tenait de son père, le célèbre Adrien Turnèbe, ou Tournebu, un de nos premiers professeurs royaux en langue grecque, directeur de l'Imprimerie royale, à ses commencements, et, avant tout, un des hommes dont le savoir aida le mieux aux progrès en France des deux littératures, la grecque et la latine, d'où sortit notre Renaissance.

Turnèbe s'était marié tard à Magdeleine Clément. Il n'avait pas moins de quarante-un ans, quand ce fils, son aîné, lui naquit le 23 novembre 1553. Il le dressa de bonne heure aux études, qui étaient sa vie, mais il ne put l'y guider longtemps. En 1665, il mourut lorsqu'Odet n'avait pas encore treize ans.

La plupart des œuvres du père restaient à publier. La femme et les amis s'en chargèrent. L'enfant même fut de ce pieux travail. C'est lui, qui de son latin de quatorze ans, aussi élégant et aussi ferme que celui d'un maître, écrivit en 1567 l'épître dédicatoire mise en tête des *Commentaires* de Turnèbe sur les *Discours* de Cicéron, *de Lege agraria*.

Plus tard, dix ans après, il se donna le même soin pour le commentaire de son père sur Horace. On n'a pas autre chose de lui dans cette langue latine qu'avait si bien parlée Turnèbe, et qui lui était à lui-même comme une langue paternelle. Le français, que des maîtres, philosophes ou poëtes, tiraient alors de son enfance, pour en faire un digne rival de ce langage du savoir et de l'esprit, l'attirait davantage.

Il s'y donna tout entier. Devenu avocat au Parlement de Paris, il sut le parler avec une élégance, une précision, une maturité de style, dont nous sont garantes les rares qualités de langage qui distinguent sa comédie, une des œuvres les plus pures en ce genre et les plus avancées que nous ait léguées son époque; poëte, il sut l'écrire avec un charme au moins égal. Bien peu de ses œuvres nous sont restées, mais ce que nous en possédons suffit pour lui marquer une belle place.

C'est moins à Paris qu'à Poitiers et dans ses environs

où l'attira je ne sais quel devoir ou quelle amitié, qu'il écrivit tout ce qu'on a de lui, en dehors de la principale de ses œuvres, sa comédie.

En 1574, il était de ce côté, lorsque Louis de Bourbon, prince de Montpensier, vint donner l'assaut à l'antique château de Lusignan, où les Huguenots s'étaient logés « en grande force, » le prit et le fit raser, sans pitié pour les souvenirs qui auraient dû lui être une défense, comme ils lui étaient une couronne.

Odet avec la pieuse compassion du poëte les releva, et les fit revivre dans une gerbe de douze sonnets, où chaque histoire, celle par exemple des Lusignan, souverains de Chypre, et chaque légende, comme celle de Mélusine, restée la fée du vieux manoir, qu'on disait qu'elle avait bâti, renaissent dans leur fleur, éclatent avec toute leur poésie.

Cinq ans après, il était encore dans le Poitou ; il prenait part, comme légiste, à ces solennels débats des *Grands Jours* de Poitiers, dont un des amis de son père, et l'un de ses guides à lui-même, Etienne Pasquier, nous a si bien parlé. Dans l'intervalle des séances, ou pendant les veillées qui les suivaient, il allait, comme tous les beaux esprits de cette haute cour, chez les dames Desroches, qui donnaient alors le ton pour les choses de poésie et de mode dans la capitale poitevine.

Tout y était prétexte à jeux d'esprit, matière à galanteries, aussitôt moulées en jolis vers par quelques-uns des rimeurs de cette magistrature en gaieté. Un soir qu'il faisait chaud et que la fille de la maison, la belle Madelaine Desroches, se faisait voir dans toute l'éclatante blancheur de ses épaules et de leur voisinage, une puce vint « sauteler » dans ces entours, et s'y fixer comme une tache noire sur de l'hermine. Grande rumeur d'éclats de rire et de propos de toute sorte sur cette insolente, cette gloutonne, qui d'ailleurs, on n'y pouvait contredire, choisissait si bien la place de ses hardiesses et de sa gourmandise.

Ce fut à qui dirait son mot, puis ferait son madrigal. Beaucoup allèrent jusqu'au poëme, si bien qu'il y en eut bientôt tout un recueil, qui fut imprimé et fit grand bruit. Odet pour son compte n'avait pas écrit moins de deux cents vers, dans le rhythme de huit syllabes, alerte et leste comme ce qu'il chantait. On juge par là de ce qu'aurait été son souffle et son entrain en des sujets plus grands et plus dignes.

Sa comédie des *Contens*, la seule de ses œuvres où ce souffle ait passé plus fort et plus soutenu, était alors déjà faite, et j'aime à le voir la lisant dans ce logis de la belle Madelaine et de sa mère, où l'on était si bien en éveil pour les choses sérieuses de l'esprit, comme pour ses subtilités.

S'il y fit cette lecture, le succès dut en être vif, car il le fut partout, dès que la pièce put se répandre.

Elle le méritait. C'est bien certainement la meilleure de tout ce cycle théâtral, la plus française et, malgré quelques concessions encore, la mieux dégagée de l'influence italienne, dont Larivey s'était cru faire une originalité par la moins discrète des imitations. On pensa qu'Odet de Turnèbe avait fait comme lui. La Monnoie, trompé par la similitude des titres, affirma dans une de ses notes de la *Bibliothèque françoise* de Du Verdier que cette pièce des *Contens* était une copie en français de *I Contenti,* comédie aussi en cinq actes et en prose de Girolamo Parabosco. Comparaison faite, elle ne lui doit rien que son titre. Elle se rapproche davantage de *Gl' Inganni*, de Secchi, en laissant de côté ce qui s'y trouve d'ordures sans nom, quoique tout le monde, même le dévot Philippe II, devant qui ils furent joués à Milan, les applaudit alors. Elle a quelque chose aussi de la comédie du *Sacrifice*, de Charles Estienne, et plus encore peut-être de la *Fantesca* de Parabosco, où la *ruffiana* Jacente et le *bravo* Arsenico sont les dignes devanciers de deux de ses types.

Enfin, elle touche d'assez près par quelques parties à la *Celestina*, cette grande comédie en vingt-un actes qui nous était venue d'Espagne dès 1542; mais nulle part, ni d'un côté ni de l'autre, l'imitation n'est précise ni directe. Elle tourne autour de la comédie de Turnèbe, l'imprègne et la colore, mais ne la pénètre pas. Elle n'y paraît que transformée et à l'état de variante. Comme feront les maîtres qu'il devance, il invente dans ce qu'il imite. Ainsi, au lieu du déguisement d'un garçon en fille, que lui donnaient la *Fantesca* et bien d'autres pièces d'Italie, il imagine, tout au rebours, la fille déguisée en garçon. De même pour le reste.

Le style surtout est bien à lui. La meilleure et la plus durable part de succès en est venue.

Il durait encore un demi-siècle après. En plein règne de Louis XIII, quand la langue s'était de plus en plus formée, au moment même où Corneille allait venir, la comédie d'Odet de Turnèbe passait encore pour un modèle de langage et était donnée comme telle par ceux qui en faisaient leçon. Un maître d'école, nommé Charles Maupas, qui enseignait à Blois, ville où l'on avait alors le renom de parler le plus pur français, donna, en 1626, une nouvelle édition des *Contens*, à la prière de ses élèves et de plusieurs personnes, désolés que cette merveille de style et d'esprit se fût faite si rare, et qu'on ne pût la posséder qu'en la copiant sur l'unique exemplaire du maître.

Il la publia donc, mais — on ne sait par quel caprice — en substituant au premier titre celui des *Déguisez;* et —

l'on ne sait par quel oubli — en omettant de nommer l'auteur.

Était-ce pour se mettre à sa place et lui voler sa comédie en la démarquant? Point du tout. Son *épître dédicatoire* « à tous seigneurs et gentilshommes amateurs de la langue françoise » ne permet pas qu'on le soupçonne de cette mauvaise intention. Il fait les plus grands éloges de l'auteur, « un des beaux esprits de ce siècle; » et dans l'*avant-propos*, il enchérit encore sur cette louange, en raison surtout de l'originalité de la pièce, si différente en cela, suivant lui, de tant d'autres, faites de pillage : « Notre auteur, dit-il, justifiant ainsi ce que nous venons de dire de son indépendance d'inventeur, ne fait pas de même; son discours coulant, ses naïves conceptions et ses heureuses rencontres le portent au-dessus du commun, et témoignent assez que tant s'en faut qu'il ait imité les autres, lui-même se rend inimitable. »

Turnèbe n'eut pas le bénéfice de son talent. Tout cela ne fut que succès posthume. Il était mort, quand sa comédie fut publiée par les soins d'un ami dont vous lirez plus loin le nom et la préface. Le 25 février 1581, comme il n'avait pas encore vingt-neuf ans, au moment même où il venait d'être pourvu de l'état de premier président de la « Cour des Monnaies à Paris, » une fièvre chaude l'avait emporté.

Il laissa de nombreux amis, tous lettrés comme lui, tous désolés de sa fin si prompte, et auxquels il ne fallut pas moins qu'un volume pour que chacun d'eux fît connaître par quelques pièces latines l'expression profonde de ses regrets.

Ils lui composèrent aussi une épitaphe, que Mamert Patisson transcrivit dans son *recueil*, et qui a été notre meilleur guide pour cette notice, la plus complète, je crois, qu'on lui ait encore consacrée.



LES CONTENS.

NIVELET.

J'ay eu beau faire mais je n'ay sceu empescher que ces dames ne m'ayent aussi tost recogneu

Acte I sc II

LES CONTENS

COMÉDIE NOUVELLE EN PROSE FRANÇOISE

1584

A MONSIEUR DU SAULT

CONSEILLER DU ROY, ET SON ADVOCAT GENERAL EN LA COUR DE PARLEMENT, A BORDEAUX.

Monsieur, les plaisirs que j'ay receu de vous sont si grands et si singuliers, que je suis du tout hors d'esperance de jamais pouvoir acquitter la moindre partie de la debte par laquelle vous me tenez obligé à vous rendre service tant que je vivray, si d'aventure vous ne daignez prendre en payement la bonne et parfaite souvenance des biens faits dont je vous suis redevable, laquelle je tesmoigne à toutes sortes de personnes, en tous lieux et en toutes guises. Et veritablement il est bien raisonnable que je face ainsi, puisque mon peu de puissance et vostre grandeur m'empeschent egalement de vous guerdonner de pareilles faveurs que celles dont vous avez usé envers moy. Le plus de ce que je puis faire, c'est une confession et aveu de vos liberalitez et un simple recit de vos louanges, affin que je ne me monstre estre du tout ingrat et indigne des biens que je tiens de vous seul après Dieu ; et encores qu'en tous endroits où je me treuve, je ne face rien plus volontiers que conter à un chacun en particulier toutes les courtoisies dont vous m'avez caressé, bien que je ne le meritasse, je ne me suis nonobstant contenté de cela ; mais, passant outre, il m'a semblé tousjours que je devois les tesmoigner generalement à tout le monde, en quelque façon que ce fust. Pour à quoy parvenir le dernier voyage que je feis à Paris m'a servi aucunement, car, me trouvant au logis de quelques miens parens de par delà, je rencontray en ma voye une comedie escrite à la main, dont Odet de Tournebu, qui est allé de vie à trespas n'a pas longtemps [1], estoit auteur ; de laquelle je me saisis et feis maistre comme de chose esgarée ou perdue, avec intention deslors de vous en faire un present, affin qu'estant lassé par les affaires continuelles que vous maniez pour nostre roy, avec l'honneur et renommée qu'un chacun sçait, vous ayez de quoy passer une heure de temps à la desrobée, vous faisant lire ou lisant ceste plaisante histoire ; m'asseurant que le don que je vous en fais maintenant ne vous sera que trop agreable, vous estant offert par celuy qui jà long-temps s'est à vous dedié et consacré, partie aussi en considération du nom de l'auteur, qui est assez cogneu à cause de son père, et maintenant le pourra estre de son chef propre si vous, qui estes l'advocat des vefves et des orphelins et autres personnes miserables, daignez entreprendre la

1. Nous avons vu qu'il mourut en 1581. L'impression de sa pièce est de 1584. Il ne l'avait faite que trois ans avant sa mort, car il y est parlé, comme on le verra, du siége d'Issoire, qui est de 1577.

deffence de ce livret contre ceux qui voudroient luy courrir sus par leur medisance et calomnie ; vous suppliant, au reste, et tous autres, de croire que c'est icy le moindre œuvre de tout ce qu'on se promettoit de celuy qui le feit en s'esbatant, si Dieu luy eust presté plus longue vie, comme l'on peut juger par cest echantillon, qui, tant pour l'invention du sujet que pour la pureté et la nayveté du langage, est assez recommandable, et que je ne vous loueray plus amplement, de peur qu'on ne me reproche que je loue ma marchandise affin de la mieux debiter ; taut seulement vous priray-je d'avoir memoire de moy, et d'honorer parfois de vos commandemens celuy qui se sentira trop heureux de vous faire service.

Vostre humble et affectionné serviteur,

Pierre de Ravel.

SONNET

Resjouy-toy, Paris, œil unique de France !
Un de tes citoyens monte sur l'eschafaut [1]
Du Theâtre-François, à qui point il ne chaut
De ceder la couronne au comique Terence.
Ainçois, si nous voulons poiser à la balance
Du sage Cristolas [2] le faict ainsi qu'il faut,
Nous trouverons en fin que de Tournebu vault
Trop plus que l'Africain [3] et que son eloquence.
Terence ne fesoit luy seul son beau latin :
Deux grands seigneurs romains avoient part au Lutin
Et au los qu'il gaignoit par sa douce Thalie.
Il n'est ainsi du nostre ; ains il a ce bon heur
Qu'il n'a second ny tiers qui partisse l'honneur,
N'ayant pour compagnons Scipion ne Lelie [4].

PROLOGUE

Mesdames, j'estois venu icy en intention de vous raconter en deux mots le sujet de nostre comedie, comme chose fort necessaire à ceux qui desirent entendre clairement tout le succès des affaires qui s'y manient ; mais j'ay pensé en moy-mesme que ma peine seroit inutile, et que je ne le sçaurois mieux declarer ny plus facilement que le poëte mesme, lequel s'est étudié de se rendre si facile, que celuy-là seroit bien lourd d'entendement qui, après avoir ouy reciter les deux ou trois premières scènes, ne verroit incontinent le but où il veut viser. Davantage j'ai pensé que, si je m'amusois à vous faire l'argument, je tomberois en un grand inconvenient, d'autant que, me sentant un peu foible de reins et ayant la voix cassée et enrouée, je ne vous pourrois pas entretenir de

1. Ce mot s'employait alors pour theâtre. Plus tard, on ne l'employa que pour les farceurs, dans le sens de treteaux, puis il ne lui resta que son acception sinistre.
2. Ou Critolaüs, philosophe grec qui s'occupa surtout de la recherche du bien et du beau.
3. On sait que Térence était né en Afrique.
4. Lélius et Scipion Émilien, amis et protecteurs de Térence, passaient pour avoir eu part à ses comédies.

longs propos, ny faire le devoir ainsy que vos bonnes graces le meritent. Aussi suis-je bien asseuré, quand je serois le plus galant homme du monde, que j'aurois assez de peine à satisfaire aux questions de la moins fascheuse de toute la troupe : car je puis connoistre à vostre mine que vous avez desjà desbouché les trous de voz oreilles, afin de recevoir par icelles le plaisir que l'on peut prendre en oyant reciter matières semblables à celles que nous avons deliberé vous representer. Je laisse à penser à tout bon entendeur si les dames curieuses, comme celles de Paris, se contentent de poires molles et de peu de paroles ; encores qu'à la verité elles ayent l'esprit vif et la capacité de leur entendement si grande, que c'est un goufre et un abisme duquel on ne peut bonnement trouver le fond. Au contraire, je puis dire à bon droit qu'elles sont si affres et si importunes, que l'on est contraint de recommencer ; et ne se contentent aisement d'une, deux ou trois fois, mais bien souvent se font redire jusques à la septiesme, s'il advient que le jeu leur agrée et que le discours soit gaillard et plaisant, tant que le pauvre homme qui s'est proposé de satisfaire à leurs demandes et appetis se trouve bien empesché, et est, à la fin, contraint de dire : Madame, je me rens ; pardonnez-moy, je n'en puis plus. Asseurez-vous, Mesdames, qu'il n'y a pas un de nostre bande qui ne se sentist trop heureux d'avoir le moyen de vous faire entendre clairement l'argument de la comedie, et, par manière de dire, vous le mettre dans la main. Aussi ont-ils bien deliberé de representer si au vif toutes les particularitez, qu'il n'est point besoin que je me mette tout seul en pourpoint [1] pour tascher à vous le faire mieux entendre qu'eux tous ensemble. Que si, après les avoir oüis, il vous reste encores quelque scrupule, et que vous ayez desir qu'on vous le face plus privement entendre, s'il vous plaist, aussi tost que la comedie sera parachevée, venir derrière ceste tapisserie [2] communiquer avec eux, je m'asseure tant de leur gentillesse et leur courtoisie, qu'ilz en prendront bien la peine, et besongneront en sorte que toutes les doutes et difficultez que vous leur pourrez faire vous seront sur-le-champ resolues, se sentans bien heureux d'employer tous les nerfs et les forces de leur engin et esprit à celle fin que vous demeuriez satisfaites et contentes. J'ay charge de leur part de vous faire ces offres, et vous asseurer qu'ils ne demanderont point delay ny temps d'advis pour mettre leurs promesses à execution. Ils vous prient par un mesme moyen qu'il vous plaise avoir la patience de vous tenir paisiblement en vostre place, la bouche close et les yeux ouvers, pour deux ou trois heures seulement : lequel temps estant expiré, il vous sera loisible de vous remuer, rire et caqueter à vostre aise en toute liberté de conscience, et sans qu'ils s'en scandalizent en aucune sorte.

1. Comme nous dirions aujourd'hui « en bras de chemise, » pour être plus à l'aise et mieux faire effort.

2. Les *coulisses*, qui jusqu'au temps de Corneille ne furent guère faites que de tapisseries, comme on le voit au livre premier de la *Pratique du théâtre*, de l'abbé d'Aubignac.

PERSONNAGES

LOUYSE, mère de Geneviefve.
GENEVIEFVE, fille.
RODOMONT, capitaine.
NIVELET, laquais de Rodomont.
BASILE, jeune homme.
ANTOINE, serviteur de Basile.
FRANÇOISE, vieille femme.
GIRARD, vieillart.
EUSTACHE, fils de Girard.
SAUCISSON, escornifleur et maquereau.
GENTILLY, laquais d'Eustache.
THOMAS, marchant.
TROIS SERGENS.
ALIX, femme de Thomas.
ALFONSE, frère de Louyse.
PERRETTE, chambrière de Geneviefve.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LOUYSE, GENEVIEFVE

LOUYSE.

Et bien ! avez-vous tantost assez musé ? ne serez-vous preste d'aujourd'huy ! Vrayement, voilà bien fait des mistères ! Quand j'estois fille comme vous, si j'eusse esté si longue à m'habiller et à me coiffer, ma bonne mère, à qui Dieu face pardon, m'eust bien hasté d'aller autrement. Mais à qui parlé-je ? Geneviefve !

GENEVIEFVE.

Plaist-il, ma mère ?

LOUYSE.

Serez-vous tantost assez desbarbouillée ? Sus, qu'on se despesche de descendre ; car je veux qu'aujourd'huy, qu'il est feste à nostre parroisse, nous oyons la messe du point du jour. Et puis vous viendrez desjeuner, si vous voulez, avant que l'on dise la grand'messe.

GENEVIEFVE.

Mon Dieu, ma mère, je ne suis pas encore agrafée. Il me semble qu'il est bien matin pour sortir en ce temps-cy. Ne sçavez-vous pas bien qu'on se meurt de maladie dangereuse près de l'eglise, et que le medecin vous a dit qu'il ne faut sortir avant le soleil levé ?

LOUYSE.

Après? causeuse. Ceux qui servent Dieu de bon cœur, et qui disent devotement l'oraison de monsieur S. Roc[1], ne doivent rien craindre. Prenez en vostre bouche un peu d'angelique, et une esponge trempée en vinaigre en vostre main.

GENEVIEFVE.

Bien, ma mère. Mais je sçaurois volontiers, s'il vous plaisoit me le dire, qui vous meut de sortir si matin.

LOUYSE.

Geneviefve, pour te dire la verité, aujourd'huy qu'il est feste à nostre parroisse, je crains, si nous y allons plus tard, que nous rencontrions en nostre chemin cest importun de Basile ou le capitaine Rodomont, qui ne faudront à se rendre icy pour nous guetter au passage sur l'heure du sermon.

GENEVIEFVE.

N'est-ce que cela? Vrayement je n'ay pas peur de ce beau capitaine de foin. Quant est du seigneur Basile, la rencontre n'en peut estre que bonne; car vous sçavez que c'est l'homme du monde lequel ayme mieux nostre maison.

LOUYSE.

Voyez-vous ceste becquenaud[2] ! D'autant qu'elle sçait bien que je ne voy volontiers Basile, elle m'en dit du bien. Mais venez çà. Comment sçavez-vous que Basile nous ayme? qui vous l'a dit? Je croy que vous l'avez songé ou que vous estes de son conseil.

GENEVIEFVE.

Pardonnez-moy, ma mère; je n'en sçay rien sinon ce que vous m'en avez apris autrefois, lorsque vous me voulustes marier avec luy; et aussi d'au-

1. Patron de la peste, et sous l'invocation duquel on mit, à cause de cela, le monticule voisin de la rue Saint-Honoré, qui n'était qu'une *butte* faite d'immondices empestées.

1. Bavarde, mot encore employé dans le patois de la Brie.

tant que je le voy nous saluer bien humblement quand nous passons pardevant luy.

LOUYSE.

Genevìefve, Genevìefve, ta bouche sent encores le laict et la boulie. Tu monstres bien que tu n'es qu'un enfant.

GENEVIEFVE.

Pourquoy donc, ma mère ?

LOUYSE.

Ne vois-tu pas bien qu'il saluë ainsi toutes les filles de la parroisse ?

GENEVIEFVE.

Vous direz ce qu'il vous plaira : si est-ce que je sçay bien ce que je sçay.

LOUYSE.

Ne l'oublies pas. Par ma foy, tu es encores bien peu rusée, et aurois bon mestier d'aller à l'escole. Mais, quoy qu'il en soit, ce n'est pas pour luy que le four chaufe, car j'ay bien resolu, avant qu'il soit demain nuict, de t'accorder avec Eustache, fils unique du seigneur Girard, lequel m'en presse fort. Et n'eust esté ce beau Basile, qui m'a tenu longtemps le bec en l'eau, ce seroit desjà fait. Mais qu'avez-vous à souspirer?

GENEVIEFVE.

C'est une foiblesse qui m'a prise, pour ce que je n'ay accoustumé de me lever si matin. Mais ce ne sera rien.

LOUYSE.

Avez-vous bien entendu ce que j'ay dit ?

GENEVIEFVE.

Trop bien, ma mère.

LOUYSE.

Genevìefve, je t'ai tousjours estimé fille obeissante ; c'est à ceste heure que tu me le dois monstrer.

GENEVIEFVE.

J'aymerois mieux mourir qu'estre autre. Toutesfois, il me semble que vous ne deviez si tost vous resoudre de me marier; et quand vous aurez bien consideré la qualité de celuy que vous me voulez donner, encores qu'il soit fils unique, si est-ce que l'avantage n'est point tel que vous deussiez si tost conclure, sans vous en conseiller, mesmes en ce temps dangereux. Ma mère, pensez-vous que tous

les bons marchez soient passez, et quand je n'espouserois Eustache, que je vous demeurasse sus les bras, sans trouver qui voulust de moi? Non, non; croyez qu'en tout evenement le seigneur Basile ne nous manqueroit point, avec lequel je serois aussi bien, pour le moins, qu'avec Eustache, qui est assez jeune pour manger tout mon bien et le sien.

LOUYSE.

Qu'on ne m'en parle plus, car, pour mourir, je ne voudrois que Basile fust ton mary.

GENEVIEFVE.

Si est-ce que vous l'avez recherché autrefois.

LOUYSE.

Je ne sçavois ce que je faisois alors, et m'en repens de bien bon cœur.

GENEVIEFVE.

Dieu veuille que vous n'ayez occasion de vous repentir de ce que vous voulez faire!

LOUYSE.

Repentir ou non repentir, si faut-il que vous en passiez par là, et que Basile s'en torche hardiment la bouche.

GENEVIEFVE.

Ce sera donc contre ma volonté.

LOUYSE.

Qu'est-ce que vous grommelez entre vos dents, de volonté?

GENEVIEFVE.

Je dis qu'il me sera force d'en passer par vostre volonté.

LOUYSE.

Geneviefve, si tu m'obeis, avec ce que tu gaigneras le royaume de paradis, tu seras bien la plus heureuse fille de Paris. J'ay cognu par beaucoup de signes que Eustache t'ayme plus que son cœur, et si j'ay bien pris garde à ces masques qui vindrent hier, après souper, chez nous [1], desquels il estoit l'un; car il fut à deviser avec toy près d'une grosse heure d'orloge, à quoy je pris un singulier plaisir, d'autant mesme que je voyois que tu l'escoutois, et luy respondois d'assez bonne affection.

1. A l'époque du carnaval, toutes les compagnies de masques avaient le droit d'entrer dans les maisons et d'y danser sans se faire connaître.

Je prie à Dieu que ce soit pour la salvation [1] de l'ame de tous deux.

GENEVIEFVE.

A la verité, j'avois un grand plaisir escoutant les gentils propos du masque qui me mena danser ; mais je ne vous asseure pas que c'estoit Eustache.

LOUYSE.

Penses-tu que je ne le cognoisse pas ? N'avoit-il pas les mesmes habis qu'il avoit portez tout le jour ?

GENEVIEFVE.

Mon Dieu, que ma mère est abusée ! Celuy qui parla à moy n'estoit autre que le seigneur Basile, lequel s'estoit vestu des accoustremens d'Eustache, qui ne s'est jamais aperceu de l'affection mutuelle que Basile me porte.

LOUYSE.

Il m'est advis que l'on sonne pour le dernier coup de la messe : hastons-nous si nous voulons estre au *Confiteor*. Mais qui est ce garson habillé de verd [2], qui attend au coing de ceste ruelle ? Je vay gager bonne chose que c'est le laquais du capitaine Rodomont.

GENEVIEFVE.

Vous avez bien deviné.

LOUYSE.

Je croy qu'il nous a apperceues et qu'il est venu icy exprès pour espier et porter nouvelles de nous à son maistre. Passons par ceste autre ruelle.

SCÈNE II

NIVELET, LAQUAIS DE RODOMONT.

J'ay eu beau faire, mais je n'ay sceu empescher que ces dames ne m'ayent aussi tost recogneu qu'elles m'ont veu, bien que mon maistre m'ayt donné charge de ne me faire cognoistre ; car il dict que ce n'est une chose guères bien seante que de guetter les passans. Mais qui diable est celuy qui ne me cognoistroit en ces rues icy, que je sçay par

1. Salut.
2. C'était la couleur dont on habillait les bouffons, en la bariolant de jaune le plus souvent.

cœur mieux que mon *Deus det* [1], et mieux que l'asne qui tire l'eau aux Chartreux ne sçayt son chemin. Qu'au diable soit l'amour, et qui premier le trouva ! Je croy qu'il sera cause, avant peu de temps, que mes souliers ne me feront guères de mal à la veue, pour les voyages extraordinaires qu'il me convient faire tout le long du jour. Encores ne suis-je pas asseuré que mon maistre m'en redonne bien tost de neufs ; au contraire, j'ay peur qu'il en veuille faire comme de son habit de velours, lequel il porte autant meschant que bon. Cela me tourmenteroit peu si c'estoit en autre temps qu'en hyver, et en autre lieu qu'à Paris, là où ces vieux escarpins tous decousus qu'il me donne, après les avoir portez un an ou deux, ne me peuvent guères bien remparer la plante des pieds contre le froid et les boues. Patience. Encores ne faut-il pas qu'il sçache que je m'en plains, car, s'il en estoit adverty, ce seroit faict de moy, tant il est brave et furieux, comme celuy qui faict souvent de son regard tomber les hommes tous morts à terre, et d'un coup de pied met par terre la plus forte porte qui se puisse trouver, tant soit-elle barrée et verrouillée. Je m'en rapporte à ce qui en est ; pour le moins il s'en vante, et je pense qu'il feroit conscience de mentir. Mais il m'est advis que je le voy. Je m'en vay, pour l'apaiser, luy dire que j'ay veu sa maistresse, avant qu'il me tance ; autrement, je serois en danger de recevoir quelque coup de poing en faisant ma monstre.

SCÈNE III

RODOMONT, CAPITAINE ; NIVELET, SON LAQUAIS.

RODOMONT.

Il faut bien dire que ce petit dieu Cupidon est beaucoup plus puissant que Mars, le grand dieu des batailles, puis que sa force m'a peu reduire sous son obeissance et vaincre mon courage invincible, ce qu'un camp de cinquante mille hom-

1. Premiers mots de la prière : « Que Dieu me donne... »

mes n'eust sçeu taire. Je pense m'estre trouvé pour le moins en vingt et cinq batailles rangées, et m'asseure d'avoir combattu cent fois, sans la première, en champ clos, armé, desarmé, à cheval, à pied, à la masse [1], à l'estoc [2], à la lance, à la pique, à l'espée et cappe, à l'espée et dague, à la hache et à l'espée à deux mains; mais je ne pense avoir jamais eu affaire à un si rude ennemy, ny qui me donnast plus de traverses et dures attaintes que fait le cœur impiteux [3], de ceste cruelle Genevicfve, de laquelle les regards mortels sont autant de coups de canon qui battent en flanc dans les bastions de mon âme, et mettront bien tost la forteresse par terre, s'il ne luy plaist me recevoir à quelque composition

NIVELET.

Ne vous avois-je pas bien dit que tous ses propos n'estoient autre chose que fer esmoulu, feu et sang?

RODOMONT.

J'ay entendu la voix de mon laquais. Et bien! Nivelet, as-tu rien descouvert en faisant ta ronde?

NIVELET.

Monsieur, je vous portois de bonnes nouvelles, si vous-mesmes ne fussiez venu les querir.

RODOMONT.

Dis-moy, qui a-il?

NIVELET.

Tout à ceste heure, madame Louyse et vostre maistresse viennent de passer par ce coing, et s'en vont, comme je pense, ouir messe. Vous avez maintenant belle commodité de les veoir sans que personne vous en puisse empescher.

RODOMONT.

Tu dis vray; mais, pour quelque respect que je ne te veux dire, j'ayme mieux les attendre icy au repasser que d'aller les voir en l'eglise.

NIVELET.

Il ne dit pas tout: c'est qu'il craint de rencontrer quelcun de ses creanciers, qui, au sortir de l'eglise, le face mettre en cage.

RODOMONT.

Qu'est-ce que tu dis?

1. La masse d'armes.
2. La pointe.
3. Sans pitié, impitoyable.

NIVELET.

Je dis que ce n'est faute de courage qui vous fait faire cela.

RODOMONT.

Tu t'en peux bien asseurer, car je puis dire que tous les diables d'enfer ne me sçauroient estonner. Et pour l'amour que je luy porte, je ne craindrois d'affronter le camp du roy d'Espagne, m'asseurant que le seul souvenir de ses perfections m'enfleroit tellement le courage et redoubleroit mes forces, que je demourerois facilement victorieux d'une armée de jannissaires, spacchis [1] et mammelus. Pleust à Dieu qu'il ne tint qu'à tuer dix ou douze mille hommes d'armes ou à prendre quelque ville imprenable, que je feusse en ses bonnes graces ! j'aurois bientost faict un bon service au roy.

NIVELET.

Monsieur, les filles de Paris ne se plaisent point à ouir parler de meurtres et carnages : elles veulent qu'on les entretienne de petits propos joyeux, de chansons, de masques et de danses. Et tant s'en faut que vos discours vous puissent faire aymer d'elles ; au contraire, ils sont cause qu'elles vous fuyent comme une mauvaise beste, tant vous leur faites pœur.

RODOMONT.

Je cognois à tes propos que tu n'as guères bien retenu ce que je t'ay monstré touchant le fait de la guerre, car, si tu eusses pris plaisir au mestier des armes, tu ne parlerois de la sorte que tu fais ; et te dis bien plus, que tu trouverois la fumée des canons et mousquetades plus douce et aromatisante que la civète, le musque et l'ambre gris ; et le son des trompètes , fifres et tambours, plus harmonieux que celuy des violons, luths et espinettes.

NIVELET.

Je ne sçay comment vous l'entendez, mais, quant à moy, j'aymerois mieux me donner au travers du

1. Ce sont les *spahis* ou *sipahis*, corps de cavalerie irrégulière qu'Amurat Ier créa en même temps que les janissaires. Le dey d'Alger en avait à sa solde, qui sont passés dans notre armée d'Afrique.

corps d'une lance de fougère[1] pleine de bon vin blanc d'Anjou que d'une balle de mousquet ou fauconneau ; et me semble que le pain de munition n'a point si bon goust que le pain de chapitre de Paris[2].

RODOMONT.

Qu'il ne t'advienne plus d'user de telz propos, principalement quand tu me verras en compagnie de capitaines, car tu ferois tort à ma reputation, mesme que l'on dict en proverbe commun : Tel maistre, tel valet.

NIVELET.

Bien donc, Monsieur. Mais avez-vous proposé de faire icy long temps la jambe de grue ? Il me semble qu'il vaudroit mieux que je courusse vous faire aprester à desjeuner.

RODOMONT.

Je ne veux perdre ceste occasion, puis que je la tiens par les cheveux. On recouvre bien tousjours à desjeuner.

NIVELET.

Mais, Monsieur, cognoissez-vous bien cest homme qui vient ? Il me semble que c'est Basile, vostre competiteur.

RODOMONT.

Il ne nous a point encores veu. Retirons-nous un peu à quartier sous cet auvent, pour espier ce qu'il dira et fera : car je croy qu'il est ici des attendans, aussi bien que moy.

SCÈNE IV

BASILE, JEUNE HOMME ; ANTOINE, SON SERVITEUR ;
RODOMONT, NIVELET.

BASILE.

Antoine, trouves-tu que cest habit neuf me soit bien fait ?

ANTOINE.

Il vous est faict comme de cire, et vous arme fort

1. Un verre à boire fait avec de la fougère.
2. Le meilleur pain se faisait pour les chanoines.

bien; mais cela ne vient pas de l'habit, c'est le corps.

BASILE.

Tu as envie de rire.

ANTOINE.

Monsieur, pardonnez-moy, ce que j'en fais n'est que pour vous oster ceste melancolie qui vous afflige depuis quelque temps en çà, encores que vous n'en ayez point d'occasion, ainsi qu'il me semble.

BASILE.

Antoine, Antoine, si tu estois en ma place, tu ne dirois pas ainsi. Il nous est bien aisé de donner conseil aux malades pendant que nous nous portons bien.

ANTOINE.

Je sçaurois volontiers quelle cause vous avez d'être si triste. N'estes-vous pas aux bonnes graces de Geneviefve? ne sçavez-vous pas bien qu'elle n'ayme que vous en ce monde?

BASILE.

J'en suis aussi asseuré que je suis de mourir une fois; mais sa mère, qui tient la queuë de la poisle, ne veut point ouir parler de moy.

ANTOINE.

Sauf vostre grace, c'est vous qui avez la queuë de la poisle.

BASILE.

Je voy bien que c'est, tu as envie de gosser.

RODOMONT.

Vertubieu! qu'est-ce que j'entens? Si ce que cest homme-cy dit est vray, j'en puis bien donner ma part pour un liard.

NIVELET.

Il vous a possible aperceu, et dit cecy pour vous faire enrager tout vif.

ANTOINE.

Si j'estois en vostre place, je ne me soucierois beaucoup de la vieille, estant certain du cœur de la fille.

BASILE.

Ne sçais-tu pas bien que les filles n'ont autre volonté que celle de leurs mères?

ANTOINE.

Je pense qu'il seroit bien malaisé de disposer

Genevielve à aymer autre que vous, et sa mère, avec tous ses parens, y seroit bien empeschée.

BASILE.

C'est cela qui me tourmente le plus, car je suis bien seur que la pauvre fille, pour la bonne affection qu'elle me porte, ne s'accordera jamais de prendre celuy que sa mère luy veut donner, si ce n'est par contrainte, dont elle prend telle fascherie, ainsi que je sceus hier d'elle, qu'elle en est pire que folle. Que si je n'y remedie en brief, tout le mal retombera sur moy, et seray contraint de porter son tourment et le mien tout ensemble.

ANTOINE.

Mais se pourroit-il bien faire que madame Louyse fust si despourveue d'entendement que de bailler sa fille à ce capitaine qui luy fait l'amour à descouvert, lequel pour tous biens n'a que quelque vieil harnois tout descloué, et quelque meschante haridelle qu'encores possible il doit.

RODOMONT.

Ha poltron ! ma vaillance seule vaut mieux que tous les revenus de ton maistre, et tandis que j'auray le bras en la manche, je n'auray que trop de biens.

BASILE.

Non, non, ne pense pas que ce beau capitaine de trois cuites [1] y puisse jamais parvenir. Vrayement, elle seroit pourveue d'une belle happelourde [2] ! Louyse est trop accorte pour faire un contract si peu à l'avantage de sa fille. Elle pourroit bien dire que son douaire seroit assigné sur un gibet, car je pense que ce beau traine-gaine [3] n'a point de plus certain heritage.

RODOMONT.

Que me conseilles-tu, Nivelet ? Dois-je endurer une telle bravade ? Que dira le grand Turc quand il sçaura que celuy qui a tant de fois rompu la

1. Capitaine de rien. Rabelais dans le même sens a dit (liv. II, ch. 32) : « Roy de trois cuites. » Selon Cotgrave, un des sens de *cuite* était *pot, marmite* (sheteing). Capitaine de trois cuites, c'est donc « capitaine de trois pots. » Nulle part cette expression n'avait été expliquée.

2. Perle fausse. V. une des notes de la *Reconnue*.

3. Nous dirions aujourd'hui traineur de sabre.

teste à ses armées a esté bravé par un citadin de Paris ?

NIVELET.

Il me semble qu'ils sont plus forts que nous ; partant, je vous conseille de temporiser.

RODOMONT.

Je te croyray pour ce coup, bien que ce soit contre ma volonté.

ANTOINE.

J'ay bien tousjours pensé à ce que vous dites, mais je ne sache point qu'autre luy face la court.

BASILE.

Ne t'es-tu jamais apperceu que Eustache ne cesse de luy jetter des œillades quand il est en l'eglise ?

ANTOINE.

Il m'en souvient bien, mais, par mon ame ! je n'eusse jamais creu qu'il en eust esté amoureux, vous voyant si bons amis ensemble.

BASILE.

Eustache m'est bon amy, mais tu sçays bien que l'amour ne veut point de compagnon. Je sçay bien qu'il l'ayme, mais non pas si ardemment que l'on diroit bien ; mesme j'ay descouvert qu'il n'avoit pas deliberé de se marier si tost, n'eust esté son père, qui l'en presse fort, et a la matière tellement à cœur qu'il ne cesse d'en parler à toute heure à Louyse, laquelle luy a desjà baillé les articles.

ANTOINE.

Eustache ne vous en a-il jamais parlé ?

BASILE.

Non, encore que je l'aye mis souvent sur ce propos.

ANTOINE.

Si la chose est ainsi que vous dites, il n'y auroit meilleur remède pour vous mettre en repos que de trouver moyen de consommer le mariage avec Geneviefve, prenant gentilement un pain sur la fournée ; pour le moins auriez-vous tousjours cela sur et tant moins, et puis, si Eustache la prenoit, à son dam.

BASILE.

Pleust à Dieu qu'il ne tinst qu'à hazarder ma vie que ta proposition sortist effet ! Mais Genevіefve est

si craintive et si chaste que pour rien du monde elle ne s'y voudroit accorder.

ANTOINE.

Ouy bien si vous luy demandiez ouvertement; mais il faut faire sans dire. Trouvons seulement moyen d'entrer au logis lors qu'elle sera toute seule, comme il luy advient souvent.

BASILE.

Je craindrois d'estre recogneu de quelcun.

ANTOINE.

Un amoureux craintif n'eust jamais belle amie. Toutesfois, si vous avez peur que l'on vous cognoisse, allez-y habillé des vestemens du seigneur Eustache, lesquels vous portastes hier en masque; par ce moyen, si vous estes veu de quelcun, on vous prendra pour luy : ainsi vous serez hors de danger.

BASILE.

Ta raison n'est pas trop mauvaise.

RODOMONT.

Nivelet, entens-tu bien ce qu'ils disent?

NIVELET.

Oui dà, Monsieur; mais attendez jusques à amen.

BASILE.

Toute la difficulté sera à l'entrée; mais, si dame Françoise vouloit pousser à la roue et parler en ma faveur à Genevieſve, je me fay fort d'en venir à mon honneur.

ANTOINE.

Monsieur, je m'en vay jusques chez elle pour luy dire que vous l'attendez icy.

BASILE.

Despesche-toy donc, et reviens incontinent.

RODOMONT.

Nivelet, il me fasche de tant attendre icy : je commence à avoir froid. Il vaut mieux que je m'en aille prendre l'air d'une bourrée, et puis je retourneray sur mes brisées. Ce pendant, prens diligemment garde à ce qu'ils feront et diront.

NIVELET.

Je n'y feray faute.

BASILE.

O Dieu! que l'homme amoureux endure de mal! Je ne pense pas qu'il y ayt tourment au monde, tant cruel soit-il, qui se puisse egaler à sa misère.

Tantost il vit en soupçon, tantost en espoir, tantost en desespoir, tantost en crainte et desfiance, selon que la dame se monstre douce ou cruelle. Encor n'est-ce pas tout : car s'il est tant soit peu favorisé, la crainte qu'il a de perdre ce qu'il a acquis ne le laisse un seul moment en repos. Mais ne voy-je pas desjà revenir mon homme avec dame Françoise ? Il faut bien dire qu'il l'a trouvée en chemin, car il n'eust sceu aller jusques à son logis et revenir en si peu de temps.

SCÈNE V

FRANÇOISE, VIELLE ; ANTOINE, BASILE.

FRANÇOISE.

Mon amy, vostre maistre a occasion d'aymer Geneviefve, pour les bonnes parties qui sont en elle ; et croyez que je n'en eusse mis si avant les fers au feu si je n'eusse bien sceu de quel bois elle se chauffe, pour l'avoir cogneuë dès le berceau.

ANTOINE.

Ma dame, si vous continuez à entretenir mon maistre en ses bonnes graces, vous n'aurez fait plaisir à une personne ingrate.

FRANÇOISE.

Antoine, je le sçay bien, pour l'avoir desjà par plusieurs fois experimenté : et asseurez-vous que, deussé-je perdre si peu que j'ay vaillant en ce monde, il ne tiendra pas à moy qu'il ne jouisse de sa maistresse : j'entens au loyal mariage ; autrement, non.

ANTOINE.

Je pense que mon maistre l'entend ainsi. Mais le voylà qui nous attend ; avançons-nous.

FRANÇOISE.

Bon jour, Monsieur. Il y a dix mille ans qu'on ne vous a veu.

BASILE.

Madame Françoise, je vous eusse esté trouver, n'estoit que je crains d'estre veu si souvent en vostre quartier. Au demourant, il n'y a qu'un mot qui serve. Il faut que vous me monstriez maintenant si vous avez envie de me faire plaisir.

FRANÇOISE.

Commandez, et vous serez obei.

BASILE.

Il faut, s'il vous plaist, que vous trouviez le moyen de me faire parler aujourd'huy à Genevielve, et si je voudrois bien que ce fust en sa maison.

FRANÇOISE.

Benedicite Dominus! que dites-vous! jamais elle ne s'y accordera.

BASILE.

Si fera bien, pourveu que vous luy conseilliez, car elle ne croit qu'en vous. Et puis j'ay avisé d'y aller habillé des vestemens d'Eustache.

FRANÇOISE.

Pourveu que Dieu n'y soit en rien offencé, je me fay fort de vous y conduire pendant que sa mère sera au sermon ceste après-disnée.

BASILE.

Penseriez-vous bien que je voulusse damner mon ame pour un plaisir transitoire?

FRANÇOISE.

Je croy que non; mais la jeunesse, la beauté et la commodité sont bien souvent cause de beaucoup de maux.

BASILE.

Non, non, l'amour que je luy porte n'est tel que celuy de plusieurs hommes envers les femmes, lesquels, aussi tost qu'ils en ont eu la jouissance, ne les voudroient jamais voir. Avisez si vous me voulez faire ce plaisir, car le temps nous presse. Comme je traversois tout à ceste heure l'eglise, je l'ay veuë avec sa mère, qui n'a pas faict semblant de me voir.

FRANÇOISE.

Je sçay bien pourquoy; mais motus, on ne sauroit empescher les mauvaises langues de babiller. Puis qu'elle est à l'eglise, je pourray bien parler à elle.

BASILE.

Je vous en supplie bien humblement.

FRANÇOISE.

Reposez-vous-en hardiment sur moy, car je m'attens bien d'en venir à bout.

BASILE.

Madame Françoise, ma vie et mon salut sont maintenant entre vos mains.

FRANÇOISE.

Allez-vous-en chauffer, de par Dieu et de par sa mère, vous ne vous faictes que morfondre icy; et me revenez trouver dans une demie heure, ou bien laissez-moy vostre homme; mais qu'il me suyve de loin, afin que personne n'entre en soupçon.

BASILE.

Antoine, suis madame Françoise, et fais tout ce qu'elle te dira, et garde bien de la perdre de veuë.

ANTOINE.

Bien, Monsieur.

SCÈNE VI

NIVELET, *seul.*

Par la mort bieu! mon maistre en a d'une à ce coup, et si j'ay grand peur que ses bravades n'y serviront de rien. Qui eust pensé qu'un tel capitaine, lequel ne merite rien moins en mariage qu'une princesse, deust estre saintré [1] de la sorte par un jeune homme de Paris? Ha! par Dieu! c'est cela que l'on dit argent faict tout; et qui a de l'argent a belle amie. Fy du mestier qui ne peut nourrir son maistre! Au temps où nous sommes, le mestier des armes ne vaut rien qu'à creer des debtes. Et, combien que mon maistre face aussi bien valoir son estat qu'homme de sa robbe, soit à piller, rançonner, desrober les gaiges des soldats, faire trouver force passevolans [2] à la monstre, partir le gain avec le thresorier et contreroleur, et chauffer les pieds à son hoste [3], si n'a-il jamais assemblé cent escus en une bourse qu'il ne les ayt aussi tost despendus aux dez, aux bordeaux et aux cabarets; et tout le pis que j'y voy, c'est qu'il n'y

1. Pour ceintré, c'est-à-dire entouré, comme par une ceinture.

2. C'étaient de faux soldats qu'on louait pour les revues, afin de faire croire que les compagnies étaient au complet.

3. Comme faisaient les chauffeurs d'Orgères pour obliger les fermiers de dire où était leur argent.

a si petit en ceste ville qui ne le sçache, jusques là mesme, quand on veut parler d'un homme liberal, voire plustost prodigue, on n'use d'autre comparaison, sinon que l'on dit: Il ressemble au capitaine Rodomont. Vrayement, je ne m'estonne pas si le seigneur Basile est en grace puis qu'il a le bruit d'estre riche et de ne faire folles despenses. Quand il seroit plus vieil que Mathusalem, plus puant qu'un retrait [1] et plus laid qu'un diable, les bonnes qualitez qu'il a auroient bien la puissance de le faire sembler aagé seulement de vingt-cinq ans, mieux fleurant qu'une rose et plus beau qu'un ange. Mais ne voy-je pas la maistresse de mon maistre qui revient desjà de l'eglise avec une vielle? Vrayement, ses devotions ont esté bien courtes. Il faut bien dire qu'il y a anguille sous roche, puis qu'elle retourne si tost, car elle a accoustumé d'estre plus à l'eglise qu'à la maison. Je veux, s'il m'est possible, ouïr ce que luy dict ceste vielle. Le jour n'est encores guères clair, elles n'auront garde de me voir en ce petit coin, quand bien elles seroient tout contre moy.

SCÈNE VII

FRANÇOISE, GENEVIEFVE, NIVELET, ANTOINE.

FRANÇOISE.

Geneviefve, m'amie, je ne vous conseille chose que je ne fisse si j'estois en vostre place, et certes vous le devez faire, puisqu'il n'y va en rien de vostre honneur.

GENEVIEFVE.

Madame Françoise, il me semble qu'il n'en est point de besoin, d'autant que, si le seigneur Basile eust eu quelque chose à me dire, il me l'eust bien dit hier au soir, qu'il vint en masque chez nous habillé des accoustremens d'Eustache.

FRANÇOISE.

Ce qu'il vous veut dire est survenu de nouveau, et faut necessairement qu'il parle à vous si vous

1. Lieu d'aisance.

avez envie que le mariage de vous et d'Eustache soit rompu.

GENEVIEFVE.

Vous le pouvez asseurer que jamais Eustache n'aura part en moy.

FRANÇOISE.

M'amie, je vous en croy; mais Basile ne le peut croire quand je luy dis : il faut qu'il le sçache de vous-mesme.

GENEVIEFVE.

Et bien donc, je luy feray sçavoir par lettres.

FRANÇOISE.

Ne cherchez tous ces eschapatoires; il faut qu'il parle à vous aujourd'huy en vostre maison, quoy qu'il couste, ou vous luy pouvez bien dire adieu pour tout jamais.

NIVELET.

Voyez comme ceste vielle sçait bien prescher, et avec quelle audace! je vay gaiger mes oreilles à couper qu'elle ne cessera tant qu'elle l'ayt convertie.

GENEVIEFVE.

Voire, mais je crains...

FRANÇOISE.

Vous estes une hardie lance, de craindre vos amis.

GENEVIEFVE.

Ce n'est pas cela : je crains que quelcun de nos voisins ne le voye entrer ou sortir.

NIVELET.

La pauvre fille! elle n'a peur que de l'entrée et de la sortie, car elle seroit bien aise qu'il fust tousjours dedans.

FRANÇOISE.

M'amie, nous avons remedié à tout cela. Il viendra habillé de l'habit qu'Eustache luy presta hier au soir, et se couvrira la face du bout de son manteau pour n'estre recognu; si bien que si on le voit de fortune [1], on pensera incontinent que c'est Eustache, lequel on a veu plusieurs fois entrer en vostre maison, à cause du voisinage; et, pour mieux donner le fil, il sera bon qu'il se retire au logis d'Eustache quand il sortira de chez vous.

1. Par hasard.

Mais quand il y viendroit mesmes habillé de ses accoustremens ordinaires, vous ne devez craindre qu'il soit veu des voisins, d'autant que, à cause de la feste, les boutiques sont fermées, et personne ne se tient à la porte, à cause du froid. D'avantage, ce sera à une heure après midy, ce pendant que beaucoup de gens sont encores à table et les autres au sermon.

NIVELET.

Je croy que ceste vielle sempiternelle a esté à l'escole de quelque frère frapart, tant elle sçait doctement prescher et amener de vives raisons. O quelle fine femelle !

GENEVIEFVE.

Madame Françoise, je cognois à peu près que ce que vous dites a grande apparence de verité ; mais encores ne puis-je croire que, faisant entrer Basile en nostre maison, je ne face une grande bresche à mon honneur, et tous ceux qui en ouyront parler ne le pourront interpreter qu'à mal.

FRANÇOISE.

Que vous souciez-vous que dise le peuple ? Ne sçavez-vous pas bien que c'est une beste à plusieurs testes ? Mais, je vous prie qui est-ce qui le sçaura si vous-mesme ne le dites ou vostre servante ?

GENEVIEFVE.

Je n'ay pas peur, Dieu mercy, que ma servante en parle ; je me fie bien en elle. Mais je crains.

FRANÇOISE.

Que craignez-vous ?

GENEVIEFVE.

Que sçay-je ?

FRANÇOISE.

Vous estes une amoureuse peu hardie, vous n'avez pas encores monté sur l'ours.

GENEVIEFVE.

Je crains que Basile, se voyant seul avecques moy, ne veuille entreprendre quelque chose sur mon honneur. Que m'en conseillez-vous ? N'ay-je pas occasion de craindre ?

FRANÇOISE.

Genevіefve, m'amie, je vous ayme comme ma propre fille, et serois bien marrie que Basile, que j'ayme aussi comme mon fils, eust fait en vostre

endroit chose qui ne fust à faire; mais asseurez-vous aussi que je le cognois tel et si bien complexionné qu'il ne voudroit pour mourir faire rien qui soit contre vostre volonté, et seroit marry de vous avoir tiré un cheveu de la teste que vous ne luy eussiez mis premierement le bout en la main. Je vous sçay bon gré, toutesfois, de ce que vous m'en demandez mon advis, car on dit communement : Conseille-toy, et tu seras conseillé ; et on ne sçauroit trop apprendre, principalement des vielles gens, qui, pour avoir long-temps vescu, sont plus fines et ont plus d'experience que les jeunes barbes; mesme j'ay ouy prescher cest advent dernier que le diable est fin pour ce qu'il est vieil[1].

NIVELET.

Voilà comment il faut faire son profit des sermons. O quelle belle instruction !

FRANÇOISE.

M'amie, en ma conscience, je ne vous conseille rien qui ne soit bon, et pouvez bien penser qu'estant sur le bord de ma fosse, preste de rendre conte à Dieu de ce que j'ay fait en ce monde, ne vous voudrois induire à faire chose qui peust tant soit peu souiller mon ame ou la vostre, car autant vaut celuy qui tient que celuy qui escorche. La demande de Basile, qui vous ayme de si bon amour, est sainte, juste et raisonnable. Vous avez ouy dire souvent à vostre confesseur, comme je croy, qu'il faut aymer son prochain comme soy-mesme, et qu'il se faut bien garder de tomber en ce vilain vice d'ingratitude, qui est l'une des branches d'orgueil, lequel a fait tresbucher au plus creux abisme d'enfer les anges, qui estoient les plus belles et les plus heureuses creatures que Dieu eust faites. Ne seriez-vous pas une ingrate, une glorieuse, une outrecuidée, si vous ne faisiez conte des justes prières de celuy qui ne voit par autres yeux que par les vostres ?

GENEVIEFVE.

Vos raisons me semblent si bonnes, que je pen-

1. On sait que les plaisanteries de ce genre n'étaient pas rares chez les prédicateurs de ce temps. Les sermons d'Ol. Maillard et de Menot en sont farcis.

serois faire un grand peché si j'ouvrois seulement la bouche pour y contredire.

NIVELET.

C'est à ce coup que la vache est vendue. Mon maistre n'a que faire de delier sa bourse.

FRANÇOISE.

Genevíefve, ma fille, je vous ayme encores mieux que je ne le faisois, puis que je voy que vous croyez ceux qui desirent vostre bien et avancement. Je m'en vay tout de ce pas faire dire une messe du S.-Esprit, à celle fin qu'il luy plaise inspirer vos parens à vous donner le mari que vous meritez. Avisez de faire en sorte que vous soyez en la maison pendant que vostre mère sera au sermon, laquelle j'entretiendray le mieux que je pourray.

GENEVIEFVE.

Je luy feray à croire que je me trouve un peu mal, à cause du froid que j'ay eu ce matin.

FRANÇOISE.

C'est bien dit. Il faut aussi que vous laissiez la porte entr'ouverte, à celle fin que l'on n'aye que faire de heurter, car ce seroit assez pour faire mettre le nez à la fenestre à quelcun des voisins.

GENEVIEFVE.

Mais par qui ferons-nous sçavoir à Basile ce que nous avons conclud ?

FRANÇOISE.

Ne vous souciez point : voilà son homme qui me suit de loing, par lequel je luy feray tout sçavoir.

GENEVIEFVE.

Il sera donc bon que j'entre en la maison et que je n'en sorte de tout le jour.

FRANÇOISE.

C'est bien dit ; retirez-vous. Adieu, Genevíefve.

GENEVIEFVE.

Adieu, madame Françoise, n'oubliez à faire mes recommandations.

FRANÇOISE.

Je n'y faudray pas. Antoine, allez à vostre maistre, qu'il ne face faute de se trouver à une heure après midy, habillé des habits qu'il avoit hier en masque, au lieu où il sçait, et il trouvera la porte ouverte.

ANTOINE.

Bien, Madame.

FRANÇOISE.

Dites-luy aussi que sa maistresse se recommande aussi à ses bonnes graces.

ANTOINE.

Aussi feray-je.

FRANÇOISE.

Allez, despechez-vous, et s'il veut parler à moy, il me trouvera en la chapelle de monsieur S. Roc.

SCÈNE VIII

NIVELET, *seul.*

Et par la vertubieu, j'en advertiray mon maistre, et puis nous verrons beau jeu si la corde ne rompt. J'ay bien tout entendu, Dieu mercy; encores n'en falloit-il pas tant : à bon entendeur il ne faut une charretée de paroles. Si mon maistre est galant homme, c'est à ce coup qu'il aura sa Genevicfve entre ses bras, bon gré maugré, au moins s'il sçait bien prendre l'ocasion par le poil; mais s'il la laisse eschapper, qu'il s'asseure que jamais elle ne se presentera si belle. S'il me croit, il s'habillera de l'habit que doit porter Basile, et luy sera fort aisé de l'avoir pour la familiarité qu'il a avec Eustache. Et puis, quand il sera entré chez Genevicfve, s'il ne sçait jouer de ses outils, à son dam. Je m'en vay l'advertir tout de ce pas, encores qu'il m'aye enchargé de l'attendre icy ; mais, pour ce coup, je ne craindray de transgresser son commandement, puisqu'il est besoing d'user de diligence.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

GIRARD, VIELLARD; EUSTACHE, FILS DE GIRARD.

GIRARD.

Eustache, tu vois que de tous les enfans qu'il a

pleu à Dieu me donner, il ne me reste que toi en ce monde ; et par là tu peux penser que ce que j'en fais n'est que pour ton avancement ; aussi que je serois bien aise, avant que Dieu m'oste de ce monde, de te voir bien pourveu et allié en quelque bonne maison : car quant est des biens, Dieu mercy tu en auras assez, et serois bien maraut si, ta mère et moy estans morts, tu ne pouvois vivre seul de ce qui suffit bien maintenant à en entretenir trois. Partant, il te faut resoudre sans plus differer, d'autant que j'espère ceste apresdisnée t'accorder à Genevieſve ou demain pour le plus tard ; et puis j'ay apris dès mon jeune aage qu'il ne faut jamais laisser traîner une affaire, mais qu'il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

EUSTACHE.

Mon père, pardonnez-moi, s'il vous plaist; mais je ne puis si tost lascher une parolle qui me pourroit prejudicier tout le temps de ma vie.

GIRARD.

Comment dis-tu cela ? Tes propos monstrent bien que tu n'es qu'un enfant. Il n'y a pas encores deux jours que tu ne cessois de m'en rompre la teste, et maintenant il semble que tu veuilles retirer ton espingle du jeu.

EUSTACHE.

Vous dites vray que je ne suis qu'un enfant, et vous dis bien plus, qu'estant encores enfant, et ne me pouvant pas bien gouverner moi-mesme, à grand'peine en pourrois-je gouverner deux. Mon père, il me semble qu'il sera temps de me marier quand j'auray attaint l'aage de discretion.

GIRARD.

Si est-ce que je ne t'estime point si volage et de si peu de jugement que sans occasion tu ayes deposé l'affection que tu portois à Genevieſve. Il faut bien dire qu'il y a autre chose. Eustache, ne me cèle rien, et pense que je ne te suis moins bon amy que bon père.

EUSTACHE.

Pardonnez-moy, rien ne m'a destourné de mon premier propos, sinon qu'il me semble que rien ne nous presse.

GIRARD.

Cela s'appelle, en bon françois, tourner la truye

au foin[1]. Dis-moy hardiment la cause qui t'en a faict perdre le goust, ou asseure-toy que tu ne me fais plaisir.

EUSTACHE.

Je ne voudrois pour rien du monde entrer en vostre male grace. Sçachez doncques que hier au soir, comme nous estions allez en masque, Basile et moy, au logis de madame Louyse, je m'aperçeu de ce dont je ne m'estois douté auparavant, et vis clairement que si Geneviefve avoit par ci-devant fait semblant de m'aymer, ce n'avoit esté que pour complaire à sa mère, laquelle, à la verité, voudroit bien que je fusse son gendre ; mais j'ay cognu que Basile estoit mieux aux bonnes graces de la fille que moy.

GIRARD.

Nostre-Dame ! que me dis-tu ? Je suis plus estonné que si cornes m'estoient venues. Mais possible que l'amour, lequel est ordinairement accompagné de jalousie, te fait croire cela ; et possible qu'elle prenoit Basile pour toy, d'autant qu'il estoit vestu de tes habis.

EUSTACHE.

Je vous diray comme tout passa. Quand nous fusmes entrez en la sale, et que nous eusmes dancé un petit ballet, Basile, en rompant la promesse qu'il m'avoit faite de ne prendre Genevicfve, s'adressa de plain saut à elle, et moy à sa cousine, pour dancer un bransle[2], lequel estant fini, chascun se mist à deviser avec celle qu'il menoit. Ce fust lors que je cognu clairement l'affection mutuelle qu'ils se portoient, tant aux façons de faire de Geneviefve que à leurs propos, lesquels j'entendois parfois, m'estant assis tout exprès auprès d'eux ; et ce pendant que je faisois semblant de deviser avec sa cousine, j'avois, comme l'on dit, une oreille aux champs et l'autre à la ville. Ils furent plus d'une bonne demi-heure en discours et menus devis, et m'asseure qu'il ne leur ennuyoit pas. Je vous laisse à penser s'ils parloient d'enfiler des perles ou d'encherir le pain.

1. Répondre d'une façon évasive. V. une des notes de la comédie des *Esprits*.

2. C'étaient les danses plus gaies par lesquelles on finissait les bals, comme aujourd'hui par le cotillon.

GIRARD.

S'il n'y a que cela, non force : peut-estre que Basile n'y pensoit pas à mal ; mais comme il est accort, s'estant mis en quelque propos, il vouloit monstrer qu'il n'estoit aprenty d'entretenir les filles ; ou bien il faisoit cela pour esprouver ta patience et te donner un peu de martel en teste. Je cognois l'humeur du pelerin.

EUSTACHE.

Il seroit bien homme pour l'avoir fait à ceste intention, et vous puis asseurer que peu s'en falut que je ne luy ravisse Geneviefve d'entre les mains.

GIRARD.

Cela n'eust esté ny beau ny honneste.

EUSTACHE.

Croyez que je ne sçavois sus quel pied dancer, et me servit bien que j'estois masqué : autrement un chascun eust peu cognoistre facilement, aux changemens de ma face, l'alteration en laquelle j'estois ; car pour ne vous deguiser les matières, je serois bien content d'espouser Genevieſve, quant je sçaurois qu'elle m'aymeroit ; mais aussi si elle ne m'aymoit, je ne daignerois en faire un pas.

GIRARD.

Nous nous en esclaircirons alors qu'il faudra qu'elle dise ouy.

EUSTACHE.

Avisez au moins que ce ne soit trop tard

GIRARD.

Nous ne saurions sçavoir plustost que ceste apresdisnée que l'on fera, comme j'espère, le premier ban [1].

EUSTACHE.

Si Basile l'ayme, je ne voudrois entreprendre sur ses marches [2], car il m'est trop amy.

GIRARD.

Si j'ay quelque peu d'entendement, elle ne nous peut pas eschapper. Tu luy as ouy dire souvent qu'elle n'a autre volonté que celle de sa mère : or, quant est de sa mère, elle est toute à nostre devotion.

1. La première publication pour le mariage.
2. Aller sur ses brisées.

EUSTACHE.

Mon père, les filles bien souvent disent d'un et pensent d'autre ; puis, quand ce vient au faire et au prendre, c'est alors qu'elles monstrent leur tête, et puis je vous laisse à penser si ce n'est pas pour rendre un homme bien camus.

Mais voilà madame Louyse et sa commère Françoise qui s'en reviennent de l'eglise.

GIRARD.

Je seray donc relevé de peine de l'aller chercher, car je n'eusse esté en repos tant que j'en eusse sçeu le *tu autem* [1]. Allons au devant d'elles.

SCÈNE II

LOUYSE, FRANÇOISE, GIRARD, EUSTACHE.

LOUYSE.

Mon Dieu, ma commère, que le sermon m'a ennuiée ceste matinée ! Jamais je n'ay pensé veoir l'heure que ce jacobin sortiroit de chaire, tant j'avois froid aux pieds !

FRANÇOISE.

Je n'ay pas esté à l'eglise si longtemps que vous, et si je suis toute gelée. Mais, dites-moy, où est madame l'accordée ?

LOUYSE.

Quelle accordée ?

FRANÇOISE.

Vostre fille Geneviefve.

LOUYSE.

Par mon ame, vous estes une mauvaise femme ! Je l'avois amenée ce matin avec moy, mais le froid l'a chassée de l'eglise après qu'elle a ouy une basse messe.

FRANÇOISE.

Vous estes donc sorties du logis avant que les chats fussent chaussez. C'estoit, comme je croy, de peur des mouches.

1. Le mot de la fin. Pour faire cesser la lecture aux repas des moines, le supérieur frappait sur la table en disant : *Tu autem,* et les moines continuaient avant de se lever : *Domine, miserere nobis.*

LOUYSE.

Vous dites mieux possible que vous ne pensez; mais qui vous a dit qu'elle estoit accordée ?

FRANÇOISE.

Me le demandez-vous ? Les petits enfans en vont à la moustarde [1].

LOUYSE.

Ma commère, m'amie, Genevicfve est une mauvaise fille, car il n'a tenu qu'à elle qu'elle n'ayt esté accordée.

FRANÇOISE.

A qui donc ? Au seigneur Basile?

LOUYSE.

Ne me parlez jamais de cest homme-là si vous me voulez faire plaisir.

FRANÇOISE.

Pourquoy, ma commère ?

LOUYSE.

Par sainct Jehan ! pour ce que ma fille n'est pas pour lui et qu'il s'en torche hardiment le bec.

FRANÇOISE.

Si est-ce qu'il a le bruit d'estre honneste homme, et pensois en bonne foy (Dieu me le vueille pardonner !) que vostre fille le deust avoir, d'autant que vous luy en avez fait autrefois parler et que je pensois qu'ils s'aymassent l'un l'autre.

LOUYSE.

Ma commère, je sçay bien que Basile est de vos bons amis et voysins, et, à cause du voysinage, il n'est pas qu'il ne vous ayt communiqué de ces affaires, d'autant mesmes qu'il vous voit hanter avec nous assez privement, de vostre grace ; mais je vous supplie, sur tous les plaisirs que vous me voudriez faire, de ne parler de lui à Genevicfve : car j'ay deliberé de la donner à Eustache, fils de Girard, lequel me presse bien fort, et luy fait de beaux avantages, ayant desjà accordé les articles ainsi que je les luy ay baillez.

FRANÇOISE.

Saincte dame ! je n'ay garde de luy sonner mot, puisque vous me l'avez deffendu, mais j'ay grand

1. C'est-à-dire s'en moquent, quand ils vont chercher la moutarde. On disait aussi : « les enfants en iront au vin et à la moutarde. » De cette locution populaire, qui fut longtemps en cours, sont venues les expressions *s'amuser à la moutarde,* et *moutard.*

peur que Girard et Eustache ayent ouï ce que nous avons dict, car les voylà tout contre nous. Voyez comme ils sont esmerillonnez [1] et sentent desjà tout leur rost.

GIRARD.

Bon jour, Mesdames.

LOUYSE.

Dieu vous gard de mal, Messieurs.

GIRARD.

Je ne pensois en bonne foy que nous deussions à ce matin faire si bonne rencontre.

LOUYSE.

Si vous l'estimez bonne, nous la pensons avoir faite encores meilleure.

GIRARD.

Et bien ! Madame, ne mettrons-nous jamais fin à ce dont nous avons tant parlé depuis un mois en çà ?

LOUYSE.

Je vous promets ma foy qu'il ne tiendra pas à moy.

GIRARD.

Il ne tiendra donc à personne, si ce n'est possible à Genevicfve ?

LOUYSE.

Non, non, ma fille voudra tout ce que je voudray ; mais pour ce que le froid me presse d'aller trouver les tisons, et que j'ay bonne envie de vous dire beaucoup de choses, je vous prie, entrons en la maison. Et puis ce que je vous veux dire n'est pas chose qui se doive traicter en ruë.

GIRARD.

Je le veux bien.

LOUYSE.

Adieu, ma commère ; excusez-moy si je vous fausse compagnie.

EUSTACHE.

Mon père, mais que j'aye dit deux mots à madame Françoise, je vous iray trouver.

GIRARD.

Ne faux donc pas, car je croy que nous aurons affaire de toy.

1. Gais, vifs comme l'émerillon, qui est la femelle du faucon.

FRANÇOISE.

Ce jeune homme-cy pense me tirer les vers du nez; mais il y viendra à tard. Fin contre fin n'est pas bon à faire doubleure.

EUSTACHE.

Madame Françoise, eh bien! que dit le cœur? Quelle femme estes-vous?

FRANÇOISE.

Une pauvre pecheresse qui court à la mort le grand galop, et qui a trois pauvres filles à marier sur les bras, sans sçavoir où est le premier denier de leur mariage.

EUSTACHE.

Ceux qui ont bonne esperance en Dieu ne sont que trop riches.

FRANÇOISE.

Cela est bien vray; mais ce qui me fasche le plus, c'est mon hoste, lequel menaçoit encores hier de m'envoyer un sergent pour deux termes que je luy dois.

EUSTACHE.

N'avez-vous point quelque amy qui vous les preste?

FRANÇOISE.

Une pauvre femme n'a que trop d'amis de bouche, mais bien peu de bourse.

EUSTACHE.

Que n'employez-vous le seigneur Basile, vostre voisin? car je m'asseure qu'il vous presteroit volontiers dix escus et davantage, si vous l'en requeriez.

FRANÇOISE.

Hélas! Monsieur, je n'oserois, de peur d'estre esconduite; c'est celuy que je ne cognois comme point, et ne pense pas avoir parlé à luy plus de deux fois, encores il y a plus de sept semaines.

EUSTACHE.

Touchez là; si vous me voulez dire la verité de quelque chose que je vous demanderay, ne vous souciez: je payeray ce que vous devez.

FRANÇOISE.

Je vous remercie, Monsieur; croyez que l'aumosne sera aussi bien employée en moy qu'en autre qui vive.

EUSTACHE.

Dites-moy, ne vous estes-vous point apereeue que Basile fait l'amour à la fille de madame Louyse ?

FRANÇOISE.

S'il en estoit quelque chose, je le sçaurois. Il est bien vray qu'on en a autrefois parlé, mais il y a plus d'un an que les choses sont demourées là. Et si je vous dirois bien quelque chose, n'estoit que je crains que vous soyez babillard.

EUSTACHE.

Dites hardiment.

FRANÇOISE.

Je veux devant que me promettiez de ne le redire à personne, non pas mesmes à vostre père.

EUSTACHE.

Je vous le promets sur ma foy.

FRANÇOISE.

Monsieur, vous sçavez comme je hante privement chez madame Louyse, et qu'elle me communique toutes ses affaires, de telle façon qu'elle ne tourneroit pas un œuf, par manière de dire, sans m'en demander conseil. Vous pouvez penser que sa fille n'en fait pas moins, et que je suis comme la thresorière de ses menues affaires. Sçachez donc que, hantant et frequentant en la maison, j'ay cognu que, si la mère a grande affection que vous soyez son gendre, la fille ne desire pas moins que vous soyez son mary, bien qu'elles soient induites à faire ce souhait par diverses raisons.

EUSTACHE.

Dites-moy quelles.

FRANÇOISE.

Je ne me ferois prier de vous les dire, n'estoit que je crains que vous m'ayez en reputation d'une flateuse.

EUSTACHE.

Madame Françoise, vous me faites tort. Je vous ay en opinion de la plus femme de bien de toute nostre parroisse, et suis bien seur que vous ne voudriez, pour mourir, tacher vostre conscience de ce vilain vice de flaterie.

FRANÇOISE.

Vous dites bien quant à ce dernier point ; mais, quant au premier, je ne vous l'accorde pas. Au contraire, je confesse et recognois que je suis une

pauvre femme, qui offence Dieu plus souvent qu'il n'y a de minutes au jour, et que, si Dieu ne m'use de misericorde, à grand'peine le pourray-je jamais contempler en sa gloire.

EUSTACHE.

Ma foy, si vous n'estes sauvée, beaucoup de gens de bien doivent avoir belle peur. Mais, je vous prie, laissons ces propos, et ne craignez de me dire tout ce qu'il vous plaira.

FRANÇOISE.

Donc, puisque vous le trouvez bon, je vous dis que Louyse, estant advertie des grans biens que vous avez, desire sur tout vostre alliance. Quant à sa fille, j'ay sçeu d'elle que, devant qu'elle sçeut jamais qui vous estiez, une fois pour vous avoir veu dancer en une nopce dont vous estiez tous deux, elle devint ce jour-là si extremement amoureuse de vostre beauté et bonnes graces, qu'elle delibera deslors, s'il luy estoit possible, vous avoir pour mary, ou plustot estre religieuse que d'en espouser un autre ; si bien que la pauvre fille endure la plus cruelle passion que l'on sçauroit imaginer: car, estant de nature fort honteuse et nourrie de la crainte de Dieu et de ses parens, elle est contrainte de ronger son frain à part-soy, sans oser monstrer par aucuns signes l'amitié qu'elle vous porte.

EUSTACHE.

Vrayement si je pensois qu'elle m'aymast tant soit peu, l'affection que je luy porte redoubleroit en moy de moytié.

FRANÇOISE.

M'estimeriez-vous bien si meschante et malheureuse queje voulusse mentir, mesmes aujourd'huy qu'il est nostre feste ?

EUSTACHE.

Vostre preud'hommie sera donc cause que je croiray plustost vostre bouche que mes yeux.

FRANÇOISE.

Monsieur, vous faites fort bien d'aymer Genevief ve: car, outre qu'elle vous ayme uniquement et qu'elle vous porte continuellement dans son cœur et dans ses yeux, elle a beaucoup de bonnes qualitez qui la rendent aymable autant que fille qui soit en France. Elle est bonne catholique, riche

et bonne mesnagère. Elle dit bien, elle escrit comme un ange ; elle joue du luth, de l'espinette[1], chante sa partie seurement, et sçait dancer et baller aussi bien que fille de Paris. En matière d'ouvrages de lingerie, de point coupé[2] et de lassis[3], elle ne craint personne ; et quant est de besogner en tapisserie, soit sur l'estamine, le canevas ou la gaze[4], je voudrois que vous eussiez veu ce que j'ay veu. Et outre tout cela, elle est des plus belles de tout le quartier ; et croyez, si sa beauté n'est point de celles que l'on enferme dans des boëtes et que l'on prend le matin quand on se lève : elle est naturelle, et suis seure que tout le fard dont elle use pour la face, pour les dents et pour les mains, n'est autre chose que la belle eau claire du puys de sa maison.

EUSTACHE.

Je croy que tout ce que vous dites est vray, et vous dis davantage que ceste beauté naïve, dont elle monstre ne tenir grand conte, me plaist sans comparaison plus que ces grandes dames si attiffées, goderonnées[5], licées, frisées et pimpantes, qui ne font autre chose tout le long du jour que tenir leur miroir pour voir si elles sont bien coiffées et si un cheveu passe l'autre, et à toute heure ont la main à leur collet. Sur tout une femme fardée me desplaist quand elle seroit belle comme une Helène, et ne la voudrois baiser pour grand chose, d'autant que je sçay bien que le fard n'est autre chose que poison. Il me souvient d'avoir une fois gouverné une femme fardée, et par mignardise il m'advint de luy baiser le front et la jouë : je vous jure Dieu que les lèvres m'en levèrent aussi tost et pensay bien estre empoisonné.

FRANÇOISE.

Il ne se faut donc plus estonner si ces visages blan-

1. Le piano de ce temps-là, où les cordes étaient égratignées pour produire le son par des becs de plumes pointus comme des *épines*.

2. On disait aussi, comme dans le tarif du 18 avril 1667 : « dentelle de fil point coupé, » ce qui en explique le sens.

3. Réseaux faits avec des *lacs* (cordonnet) de fil ou de soie. On voit dans la *Bergerie* de Rémi Belleau que ce travail occupait les filles des champs à leurs loisirs.

4. Mot alors tout nouveau. Ronsard parle de « gazes peintes. »

5. Parées de collerettes à gros plis (*godrons*).

chis, vermeillonnez, et qui ont une crouste de fard plus espesse que les masques de Venise, commencent à perdre leur credit entre gens de bon esprit; puis qu'au temps où nous sommes les jeunes hommes de dix-huit ans sçavent plus de besongnes que les vielles gens qui vivoient lorsque j'allois à l'école.

EUSTACHE.

Pensez-vous que les jeunes hommes facent la court aux dames pour sçavoir quel goust a le sublimé, le talc calciné, la biaque de Venise, [1] le rouge d'Espagne, le blanc de l'œuf, le vermillon, le vernis, les pignons [2], l'argent vif, l'urine, l'eau de vigne, l'eau de lis, le dedans des oreilles, l'alun, le canfre, le boras, la pièce de levant [3], la racine d'orcanète [4], et autres telles drogues dont les dames se plastrent et enduisent le visage [5], au grand prejudice de leur santé? d'autant que, avant qu'elles ayent attaint l'aage de trente-cinq ans, cela les rend ridées comme vieil cordouan [6], ou plustost comme vielles bottes mal gressées, leur fait tomber les dents et leur rend l'haleine puante comme un trou punais? Croyez que, quand je pense seulement à telles villenies, peu s'en faut que je ne rende ma gorge.

FRANÇOISE.

Sainct-Jean! vous estes plus sçavant que je ne pensois; mais vous ne devez craindre que Geneviefve use de tous ces artifices.

EUSTACHE.

Je penserois avoir commis un grand peché si je l'en avois soupçonnée tant seulement.

1. Ou *blaque*, sorte de plante italienne dont on fait cuire la fleur avec du blanc d'œuf, pour la composition du fard.

2. Graines de la pomme de pin.

3. Sorte de drogue orientale.

4. Comme la précédente, l'*orcanette*, dont le nom vient de l'arménien *orak* (couleur), était une importation du Levant. L'*Instruct. pour la teinture*, du 18 mars 1671, art. 141, dit qu'elle « fait un rouge brun et est drogue étrangère. »

5. On trouve de pareilles recettes pour le maquillage des coquettes du XVIe siècle dans la *Courtisane repentie* de Du Bellay, la *Fidelle* de Larivey (acte II, sc. I), et la comédie espagnole, la *Célestine*.

6. Cuir de *Cordoue*, dont on faisait les bottes, d'où le mot *cordonnier*, qui se disait d'abord *cordouanier*.

FRANÇOISE.

Je vous asseure que, si elle vous plaist maintenant, avant qu'il soit un mois elle vous reviendra davantage.

EUSTACHE.

Vous voulez dire, comme je croy, mais qu'elle ayt senti le masle?

FRANÇOISE.

Sauf vostre grace, ce n'est pas cela.

EUSTACHE.

A quoy tient-il donc qu'elle n'est aussi belle qu'elle sera quelque jour?

FRANÇOISE.

Je le vous diray, à la charge d'estre secret. Vous devez sçavoir que la pauvre fille est infiniment tourmentée d'un chancre qu'elle a à un tetin, il y a près de trois ans, et n'y a autre que sa mère et moy qui en sçachent rien. Mais nous avons bonne esperance qu'elle se portera bien avant qu'il soit quinze jours.

EUSTACHE.

Je suis bien aise et marry tout ensemble d'avoir sceu cela, et vous en remercie bien fort.

FRANÇOISE.

N'estoit que je suis seure que vous l'aymez et que vous supporterez facilement ceste petite imperfection, qui n'est comme rien, je me fusse bien gardée de vous entamer le propos. Avisez seulement de tenir cela secret, car, si vous le redites, c'est assez pour me ruiner.

EUSTACHE.

N'en ayez point de peur.

FRANÇOISE.

Vous plaist-il me commander quelque chose?

EUSTACHE.

Vous savez bien que je vous voudrois obeir.

FRANÇOISE.

Adieu donc, Monsieur, et ne vous desplaise si je vous sommeray bien tost de votre promesse.

EUSTACHE.

Vous n'en aurez la peine, car je satisferay à vostre hoste avant qu'il soit demain nuict.

FRANÇOISE.

Je vous en remercie bien fort, Monsieur.

SCÈNE III

EUSTACHE, *seul.*

Vrayement, j'en avois bien dans le dos si je n'eusse trouvé ceste bonne femme, laquelle, sans y penser, m'a descouvert un vice de Genevicfve qui est suffisant pour estaindre toute l'affection que je lui ay jusques icy portée. Je croy, en bonne foy, qu'il n'y a eu que cela qui a tant fait trainer le mariage de Basile et d'elle et a esté cause à la fin de le rompre du tout. Je ne m'estonne plus de ce que Genevicfve n'ouvroit jamais son collet par devant comme font les autres filles, ni de ce que je la voyois parfois si triste et si descontenancée ; c'estoit sans doute le mal qu'elle sentoit qui causoit tout cela. Or je remercie Dieu de ce qu'il m'a envoyé aujourd'huy ceste bonne femme, comme l'ange à Tobie, pour m'advertir de mon salut. Je serois une grand'beste si j'en faisois jamais un pas, et partant, que mon père m'attende tout son saoul chez Loyse : il perdra ses peines, car je n'ay pas deliberé d'y mettre jamais le pied. Au contraire, je vay chercher quelque compagnie pour me desennuyer, car encores que j'aye proposé de quitter ceste poursuite, si est-ce que toutes les fois que je pense à Genevicfve, il ne se peut faire que je n'y aye regret. Mais ne voy-je pas là le capitaine Rodomont, qui vient tout resvant et parlant à part soy ? Vrayement, je suis bien aise de l'avoir rencontré.

SCÈNE IV

RODOMONT, EUSTACHE, GENTILLY, LAQUAIS D'EUSTACHE.

RODOMONT.

J'avois tousjours jusques icy pensé que tout ce que l'on lit dans Perceforest, Amadis de Gaule,

Palmerin d'Olive [1], Roland le furieux et autres romans, fussent choses controuvées à plaisir, comme du tout impossibles, ne me pouvant mettre en la teste que l'amour ayt peu induire ces chevaliers et paladins à faire choses si estranges; et toutes les fois que je lisois le desespoir du beau Tenebreux, les preuves de Florisel [2], les combats d'Agesilan, les folies de Roland et autres semblables, je ne pouvois croire qu'une seule desfaveur de leurs dames ou une petite jalousie qu'ils se forgeoient en la teste les peust faire entrer en telle furie que les uns en perdoient le sens, les autres ne craignoient de s'exposer à des aventures estranges, qu'ils mettoient heureusement à fin, eschapans des dangers incroyables. Mais maintenant que j'espreuve en moy-mesme quelles sont les passions qu'une beauté cruèle peut donner, je ne m'estonne plus des armes que ces anciens preux faisoient, et il me semble encores qu'ils s'y portoient assez laschement: car l'amour qui me brusle me feroit entreprendre non de conquerir une isle ferme, de tuer un Cavalion ou un Endriague [3], mais d'assaillir une armée de cent mil hommes, voire toutes les forces du Turc, du sophy et du grand can de Tartarie, quand elles seroient ensemble.

EUSTACHE.

Il seroit bien facile de les assaillir, mais malaisé de les desfaire.

RODOMONT.

J'entens quelcun parler auprès de moy. Ha ! seigneur Eustache, c'est donc vous? Que dit le cœur? Vous me semblez tout triste : quelcun vous a-il fait tort? Dites-moy qui c'est et me laissez faire, car, par Dieu ! j'ai bien deliberé de lui faire voler la teste de dessus les espaules, et fust-ce un Cesar ou Charlemagne.

EUSTACHE.

Seigneur Rodomont, pardonnez-moy ; autre ne m'a fait tort que mon propre vouloir, duquel je ne puis avoir raison.

1. *Palmerin de Oliva,* roman espagnol, dont la première traductiou française avait paru en 1546.
2. Don Florisel de Niquea, dont les exploits, écrits par don Feliciano de Sylva, forment la dixième partie de l'Amadis en espagnol.
3. Deux héros des romans dont le titre précède.

RODOMONT.

Vous me faites tort, si vous ne me dites que c'est.

EUSTACHE.

Excusez-moy, s'il vous plaist; je ne puis pour ceste heure; une autre fois nous aurons tout le loysir d'en parler.

RODOMONT.

Il ne me veut pas dire ce qu'il a, mais je le sçay aussi bien que luy. Et bien! je ne vous importuneray maintenant touchant cela; je vous prieray seulement me faire un autre plaisir.

EUSTACHE.

Je le feray s'il est en ma puissance.

RODOMONT.

J'ay entendu que vous fustes hier en masque avec Basile; je ne me suis autrement enquis en quelle compagnie vous allastes.

EUSTACHE.

Pleust à Dieu que je n'y eusse point esté!

RODOMONT.

Que parlez-vous d'esté, maintenant qu'il fait si froid?

EUSTACHE.

Rien, rien; je dis seulement que j'y ay esté.

RODOMONT.

Or je vous voudrois prier qu'il vous pleust me prester votre habit que Basile portoit, et je vous le rendray avant qu'il soit quatre heures d'icy.

EUSTACHE.

Je le veux bien, mais il faut devant que je le renvoye querir, car Basile ne me l'a pas encores rendu. Toutesfois, si vous voulez, je vous en feray bien bailler un tout de mesme le mien, que le cousin René fit faire pour une nopce de laquelle nous estions tous deux.

RODOMONT.

Je serois bien aise d'avoir le vostre, et pour cause que je vous diray puis après.

EUSTACHE.

Je m'en vay donc envoyer mon laquays le requerir. Laquays!

GENTILLY.

Plaist-il, Monsieur?

EUSTACHE.

Va-t'en chez le seigneur Basile.

GENTILLY.

Bien, Monsieur, je m'y en vay.

EUSTACHE.

Veux-tu attendre ! Où cours-tu si viste ?

GENTILLY.

Chez le seigneur Basile.

EUSTACHE.

Eh bien! que luy diras-tu ?

GENTILLY.

Je ne sçay.

EUSTACHE.

C'est ce qu'il me semble. Tu es si estourdy, que tu n'as pas la patience que je te dise ce qu'il faut que tu faces. Dis-luy que je le prie qu'il me renvoye mon habit, et que j'en ay bien affaire.

GENTILLY.

Bien, monsieur.

EUSTACHE.

Entrons ce-pendant en la maison, et en attendant qu'il revienne nous jouerons un coup de trictrac, et puis nous disnerons. Aussi bien je pense que mon père ira faire un tour hors la ville, et qu'il ne disnera ceans.

RODOMONT.

Je le veux bien, puis qu'il vous plaist.

SCÈNE V

SAUCISSON, ESCORNIFLEUR ET MAQUEREAU ;
EUSTACHE.

SAUCISSON.

Holà ! seigneur Eustache, encore un mot. Où allez-vous si viste ?

EUSTACHE.

Est-ce toy, Saucisson ? Pardonne-moy, je ne t'avois pas aperceu.

SAUCISSON.

Monsieur, il y a plus de huit jours que je suis gros de vous voir[1]. Et bien ! quel homme estes-

1. C'est-à-dire : « j'en ai envie comme une femme grosse. »

vous? Il y a long-temps que je ne vous ai veu tenir le verre, et ne sçay plus, par ma foy, de quelle main vous beuvez.

EUSTACHE.

Vien-t'en disner avec nous, et tu le sçauras. Au reste, je te donneray du meilleur vin bourru [1] de France.

SAUCISSON.

J'iray volontiers; mais j'ay peur que je ne mette la famine chez vous: vous avez plusieurs fois veu de mes prouesses, et comme je sçay jouër dextrement de l'épée à deux mains à table quand j'ay mes coudées franches. Partant, si vous voulez avoir le plaisir de me voir bauffrer, faites en sorte que la table soit si bien couverte qu'on ne puisse voir la nappe, et qu'il n'y ayt faute de breuvage. Je croy que vous m'avez ouy dire souvent, quand je mange un coq d'Inde [2] ou un cochon de trente-cinq sols, qu'il m'est advis que je casse une noix.

EUSTACHE.

Ne te soucie que d'apprester tes dents et tes ongles.

SAUCISSON.

Ce sera donc à pis faire, à ce que je voy.

EUSTACHE.

Tu en feras comme tu l'entendras.

SAUCISSON.

Attendez un peu. Quelle heure est-ce là qui sonne?

EUSTACHE.

Ce ne sçauroit estre que dix heures.

SAUCISSON.

Touchez là; avant qu'il soit une heure d'icy, je vous feray voir une autant belle garce que vous en ayez veuë de cest an.

EUSTACHE.

Je voy bien que c'est. Pour nous flater, tu nous

1. Vin blanc nouveau, qui se conserve doux quelque temps, avec sa *bourre* (son duvet). D'Aubigné, dans *Fœneste*, emploie *bourru* dans ce sens pour un jeune homme neuf, naïf.

2. C'était un mets nouveau et par conséquent de luxe. Les trente-cinq sols qu'on lui donne ici pour prix, et qui n'étaient pas alors une petite somme, se trouvent presque d'accord avec les trente sols tournois dont fut payé le coq d'Inde servi, en 1580, à un repas des échevins d'Orléans.

veux produire quelque reste de chanoines ou quelque lampe de couvent.

SAUCISSON.

Par la vertu! sans jurer Dieu, c'est quelque chose de respect.

EUSTACHE.

Ainsi en disent tous ceux de ton mestier.

SAUCISSON.

Contentez-vous que c'est une marchande de la rue S.-Denis, qui a fait accroire à son mary qu'elle alloit en pelerinage à Nostre-Dame de Liesse, et au lieu d'y aller s'est gentiment retirée en ma maison, pour faire plaisir aux compagnons et prendre du bon temps pendant ces jours gras.

EUSTACHE.

Voilà vrayement un gentil traict, et duquel je n'avois encore esté déjeuné[1]. Mais, dis-moy, quelle bague[2]?

SAUCISSON.

Je ne vous veux point vanter ma marchandise et vous paistre de paroles. La veuë n'en coustera rien.

EUSTACHE.

Va-t'en donc la querir et l'ameine ceans, car je pense que mon père ny viendra pas disner, et quand bien il nous surprendroit, je la cacherois en mon cabinet.

SAUCISSON.

Je m'y en vay. Avisez ce-pendant de faire coucher au feu, et que nous ayons quelque chose qui ait bec.

1. C'est-à-dire : « dont je n'avais pas encore tâté, dont j'étais encore en *jeûne.* » On se servait alors beaucoup de cette expression, qui est dans Rabelais, les *Contes* d'Eutrapel, Montaigne, d'Aubigné, etc. C'est au reste le premier sens du mot *déjeuner*, repas où l'on rompt le *jeûne*.

2. Le présent fait en pareil cas s'appelait ainsi. Grévin, dans les *Esbahis* (acte III, sc. 2), l'emploie pour une situation toute semblable, avec la même réplique :

LE GENTILHOMME.

Viens-ça, dit Claude, à savoir
Quelle *bague?*

CLAUDE.

Il le faut savoir.
La veuë n'en coustera rien.

SCÈNE VI

EUSTACHE, RODOMONT, GENTILLY.

EUSTACHE.

Vistes-vous jamais un plus gentil fallot que ce venerable Saucisson?

RODOMONT.

Nenny, par ma foy. Il a la gueule fresche, et dit mots nouveaux.

EUSTACHE.

Il n'y a que le vin et les frians morceaux qui le gastent, et sans cela je vous promets que ce seroit le plus gentil poisson d'avril qui soit d'icy à Rome.

RODOMONT.

Il est venu tout à temps pour chasser vostre melancolie.

EUSTACHE.

Ma melancolie n'estoit pas grande, et, quand bien elle eust esté extresme, vostre presence m'est si agreable qu'elle me l'eust bien tost fait mettre sous le pied. Mais il me semble que je voy mon laquays qui revient.

RODOMONT.

C'est luy-mesme. J'ai grand peur que nous aurons mauvaises nouvelles, car il ne r'aporte rien.

EUSTACHE.

Gentilly, as-tu trouvé Basile?

GENTILLY.

Ouy, Monsieur.

EUSTACHE.

Et bien! que t'a-il dit?

GENTILLY.

Il m'a dit ainsi qu'il vous prioit de l'excuser s'il ne pouvoit rendre vos habits plus tost que sur les quatre heures du soir.

RODOMONT.

Je m'en doutois aussi bien.

GENTILLY.

Et qu'il vous viendroit trouver tout à ceste heure pour faire luy-mesme ses excuses.

EUSTACHE.

Il n'en estoit point de besoing.

GENTILLY.

J'ay trouvé en chemin monsieur vostre père, qui m'a dit qu'il ne reviendroit disner à la maison, et qu'il s'en alloit jusques à Charenton.

EUSTACHE.

Ne t'a-il dit autre chose ?

GENTILLY.

Non, Monsieur, sinon qu'il est bien marry qu'il n'a faict ce qu'il pensoit.

EUSTACHE.

Et moy, tout au contraire, j'en suis bien aise. Seigneur Rodomont, puis que vous voyez que nous ne pouvons avoir mes habis, je m'en vay envoyer querir ceux-là du cousin, qui sont tout de mesme les miens.

RODOMONT.

Je vous en supplie bien humblement.

EUSTACHE.

Gentilly, va-t'en chez mon cousin René, et luy dis que je le prie bien fort qu'il m'accommode, pour une heure ou deux, de son pourpoint et chausses de satin incarnat [1] et de son manteau de taftas [2], et qu'il te les baille tout à ceste heure.

GENTILLY.

Bien, Monsieur.

EUSTACHE.

Entrons ce pendant, car je voy venir vers nous une femme encappée que je pense cognoistre.

SCÈNE VII

FRANÇOISE, BASILE.

FRANÇOISE.

Je ne sçay où je pourray trouver Basile. Je vou-

1. Cette couleur rouge-chair, dont le nom vient de l'*incarnato* italien, était alors fort à la mode, comme on le voit par plusieurs passages de Rabelais.

2. Etoffe aussi fort à la mode, dont le nom s'écrivait quelquefois *taffetaf*, comme dans la *Nef des fous* de 1499, ce qui le remettait dans son étymologie même, pure onomatopée tirée du bruit que fait la soie remuée.

drois avoir payé bonne chose et l'avoir r'encontré en mon chemin pour luy dire des nouvelles qui le resjouyront : car depuis que j'ay laissé Eustache j'ay espié l'heure que Girard sortiroit de chez Louyse, et aussi tost que je l'ay veu sortir je suis venue tout bellement escouter à la porte ce que l'on disoit, et ay entendu que Louyse tansoit sa fille, luy disant entre autres choses : Eh bien ! madame la glorieuse, vous avez tant fait, par vos journées, que Eustache ne sera point vostre mary ; mais allez chercher qui prendra jamais la peine de vous en trouver d'autre. C'est raison : il vous faut peindre des maris. Par ces propos j'ay peu comprendre que tout estoit rompu, dont je suis très aise ; et le serois encores davantage si j'avois trouvé Basile, pour le faire participant de ma joie. Mais on dit bien vray : quand on parle du loup on en voit la queuë. Monsieur, je prie à Dieu qu'il vous donne ce que vous desirez.

BASILE.

Ha! madame Françoise, si Dieu me donnoit ce que je souhaite, je serois plus heureux que l'empereur.

FRANÇOISE.

N'y pensez plus, vous l'aurez. Mais, Monsieur, encores faut-il faire une resolution, et ne se donner en proie à la passion ainsi que vous faites. Si vostre maistresse vous voyoit, que diroit-elle ? En bonne foy, elle auroit occasion de vous estimer homme de lasche courage. Sus, resjouissez-vous. Ne sçavez-vous pas bien que cent livres de melancolie n'acquittent jamais pour un sol de debtes ? Et puis, je vous prie, dites-moy de quoy vous vous plaignez?

BASILE.

Je ne me plains de rien, Dieu mercy ; mais je suis en une perpetuelle crainte que l'on ne me face torcher la bouche avant que d'avoir disné.

FRANÇOISE.

Je veux que vous ostiez tous ces doutes de vostre entendement.

BASILE.

Je ne puis, si je ne suis asseuré d'une autre façon.

FRANÇOISE.

Voulez-vous meilleure asseurance que les paroles de Geneviefve que je vous ay fait sçavoir par Antoine ?

BASILE.

Je croy bien que Geneviefve ne me voudroit faire un faux bon ; mais je crains la mère.

FRANÇOISE.

Si vous sçaviez ce que je sçay, vous ne diriez pas ainsi.

BASILE.

Hé ! madame Françoise, je vous prie de ne m'estre point chiche de si bonnes nouvelles. Mais je croy que vous vous mocquez de moy.

FRANÇOISE.

Je me moque, jà ! à Dieu ne plaise !

BASILE.

Si n'en croyray-je rien autre chose, jusques à ce que je sçache ce qu'il y a de nouveau.

FRANÇOISE.

Allez, je le veux bien. Il faut donc que vous sachiez que j'ay ouy de mes propres oreilles que tout est rompu, au moins quant à Eustache.

BASILE.

Je n'en croy rien si vous ne me dites de qui vous l'avez sceu.

FRANÇOISE.

Je voy bien que c'est, vous ne croyez Dieu que sur bon gaige ; mais n'est-ce pas assez que je le vous dis? Et quand bien je ne l'aurois ouy dire à madame Louyse il n'y a pas une heure, si est-ce que je pense que malaisement Eustache en voudroit.

BASILE.

Ne dites pas cela, je sçay qu'il l'ayme, et si sçay bien que son père l'en sollicite fort.

FRANÇOISE.

Voylà grand cas : vous estes des confrères de S. Thomas et ne voulez jamais croire les choses si vous ne les voyez. Soyez asseuré que si Eustache l'a aimée par cy devant, il la hait maintenant comme poison.

BASILE.

Comment le sçavez-vous ?

FRANÇOISE.

Je ne vous veux point desguiser les matieres. Aussi tost que je vous eus renvoyé Antoine, j'allay ouïr la grand'messe auprès de madame Louyse, et quand le service fut fini, nous sortismes de l'eglise ensemble. Alors je commence à la raisonner, et luy ayant demandé comment elle se portoit et s'il estoit vray ce que j'avois ouy dire, que sa fille estoit accordée, elle me fist responce qu'il n'en estoit rien et qu'il n'avoit tenu qu'à Geneviefve; toutesfois, qu'elle esperoit d'en faire bien tost le mariage.

BASILE.

Ce commencement-là ne me plaist guères.

FRANÇOISE.

Escoutez jusques à la fin. Comme nous estions sur ces propos, surviennent Girard et son fils Eustache, lesquels, après nous avoir saluez, Girard entra avec Louyse en la maison et me laissa deviser avec son fils.

BASILE.

Encores il n'y a rien là à mon avantage.

FRANÇOISE.

Je commence à me fondre en discours avec luy, et comme l'on entre de propos en propos, je vins à luy dire que je sçavois de bon lieu que Geneviefve l'aymoit parfaictement; et luy au contraire me respond qu'il ne le pensoit pas, mais qu'à la verité il perdoit les pieds pour son amour. Quand je vy qu'il estoit ainsi aux altères[1], je luy dis tous les biens du monde de la fille, et qu'il faisoit bien d'assoir ses pensées en si bon lieu : tant que j'ay cogneu clairement que, à mesure que nos propos croissoient, son affection aussi s'augmentoit.

BASILE.

Madame Françoise, vous m'avez ruiné. Au lieu de verser de l'eau sur son feu, vous y avez respandu de l'huile.

FRANÇOISE.

Laissez-moy achever. Quand je vy qu'il m'escoutoit attentivement et qu'il me croyoit de tout ce

1. Aux agitations. Il en est venu le verbe *altérer*, avec le sens que Despréaux lui donne dans ce vers :

Quel sujet inconnu vous trouble et vous *altère* ?

que je disois, je vins à muer de chance et luy dire que Genevíefve estoit la plus vertueuse fille de Paris, et qu'elle le monstroit bien : car, encores qu'elle eust une mamelle toute mangée de chancre, si est-ce qu'elle portoit son mal avec telle patience, que personne ne s'en estoit jamais aperceu.

BASILE.

A ce coup, vous m'avez resuscité. Et bien! que dit-il là-dessus?

FRANÇOISE.

Je le vy à l'instant changer de couleur, demeurer muet et enfoncer son chapeau sur les yeux, par lesquels signes je cogneu clairement que l'amour commençoit desjà faire place à la haine : car bien tost après il me dit adieu, et ne daigna aller trouver son père qui l'attendoit chez Louyse, encores qu'il luy eust enchargé de ce faire.

BASILE.

O madame Françoise! vous estes la plus galante femme de France, si Eustache a creu ceste fable si bien inventée!

FRANÇOISE.

Asseurez-vous qu'il l'estime vraye comme evangile. Mais avez-vous avisé à ce que je vous ay mandé par Antoine?

BASILE.

Je n'ay garde de faillir à l'assignation.

FRANÇOISE.

C'est assez dit. Retirez-vous doncques, de peur que quelcun ne vous voye parler à moy.

BASILE.

Vous plaist-il pas venir disner chez moy?

FRANÇOISE.

Allons, j'en suis contente.

BASILE.

Je vous prieray de me raconter une autre fois toute ceste histoire, tant j'y prens plaisir. J'avois proposé d'aller faire un tour chez Eustache, mais je croy qu'il est maintenant à table. Il vaut mieux remettre mon voyage à une autre fois.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

THOMAS, MARCHAND ; TROIS SERGENS.

THOMAS.

L'on dit bien vray que pour faire plaisir on reçoit souvent desplaisir, et pour prester à un mauvais rendeur, d'un amy on en fait un ennemy. Je le cognois clairement par moy-mesme, qui n'avois un meilleur amy que le capitaine Rodomont. Avant que je luy eusse baillé à credit de ma marchandise, il avoit accoustumé de me venir voir fort souvent; mesmes il venoit par fois manger et boire en ma maison, et estoit la plus grande part du jour en ma boutique à deviser avec moy ou avec ma femme. Mais depuis un an en çà que je le fis adjourner en recognoissance de cedule[1], et qu'il fut dit par sentence du prevost de Paris que les quatre moys passez il seroit contraint par corps, tant s'en faut que nous soyons amis que au contraire il me menace de me tailler en pièces et de me faire passer son cheval sur le ventre. Mais je ne le crains pas, Dieu mercy ! d'autant que je sçay bien qu'il y a plus de braverie en son fait que d'hardiesse, et aussi que nous sommes en une ville où la justice règne. J'ay esté adverti par un de mes valets qu'il estoit entré au logis de Girard et qu'il parloit d'y disner. Je serois bien de mon pays si je perdois ceste oportunité de le faire payer ou de le mener en prison. Partant, mes amis, je le vous recommande ; guettez-le icy au passage, et ne plaignez vos peines de l'attendre plustost jusques à la nuict, car je vous contenteray bien.

SERGENS.

Monsieur, il ne nous eschappera pas, mais à quoy le recognoistrons-nous ?

1. En reconnaissance de l'obligation qu'il avait signée pour sa dette.

THOMAS.

Vous le recognoistrez à ses grandes moustaches noires, retroussées en dents de sanglier, et à un grand abreuvoir à mouches qu'il a sur la jouë gauche ; et puis il meine ordinairement après luy un laquais habillé de verd et assez mal chaussé.

SERGENS.

C'est assez dit : retirez-vous.

THOMAS.

J'ayme mieux attendre un peu et vous le monstrer quand il sortira, de peur qu'il n'y ait abus. Mais j'entens que l'on ouvre la porte de Girard. Le voylà qui sort. Aussi tost qu'il aura la teste tournée, ne faillez de vous ruer sur luy. Je vay ce temps pendant vous faire aprester la collation.

SCÈNE II

RODOMONT, NIVELET, TROIS SERGENS.

RODOMONT.

Adieu, seigneur Eustache; je vous retourneray trouver incontinent, s'il m'est possible. Mais si je ne reviens si tost, ne laissez pour moy à disner. Il m'est advis que je vay maintenant me presenter à quelque brèche, la rondache[1] au bras et l'estoc au poing. Et quand je pense là où je vay, il me souvient de la prise d'Issoire[2] ou de Mastric : encor je suis seur que la place où je vay donner l'assaut est de plus difficile accès et plus malaisée à gaigner que ne sont les chasteaux de Milan, de Corfou, de la Goulète[3], ou la citadèle d'Anvers. Mais Amour, qui me conduit sous son estandart, me promet que je demoureray maistre de la place sans effusion de beaucoup de sang, pourveu que je conduise mes troupes en silence, pendant que ceux de dedans ne se doubtent de l'embuscade que je leur ay dressée, et qu'ils se preparent de se rendre à Basile, sur lequel je raviray aujourd'huy une belle victoire. J'ay envoyé mon homme faire une patrouille au-

1. Bouclier.
2. Issoire en Auvergne, prise par le duc d'Anjou, dans l'année 1577.
3. Port de Tunis.

tour des avenues, et, selon le raport qu'il m'en fera, je jetteray mes gens à la campaigne et feray marcher mes bataillons. Le voylà qui s'en revient. Je croy qu'il m'aporte bonnes nouvelles.

NIVELET.

Monsieur, hastez-vous ! J'ay veu tout maintenant Louyse qui s'en va toute seule au sermon.

RODOMONT.

Sçays-tu bien que c'est elle ?

NIVELET.

Aprenez-moy à cognoistre mouches en lait. Il ne faut tant de propos. Despechez-vous, et quand vous serez entré, ne faillez de fermer la porte, afin que si Basile vient, qu'il trouve visage de bois.

RODOMONT.

S'il vient, il ne s'en retournera sans beste vendre, je t'en asseure.

SERGENS.

Demourez, Monsieur, ou vous estes mort.

RODOMONT.

Hé ! mes amis, que me voulez-vous ? Pourquoy m'ostez-vous mes armes ?

SERGENS.

Nous vous faisons commandement de par le roy de payer deux cens escus que vous devez au sire Thomas, envers lequel vous estes condamné par ceste sentence.

RODOMONT.

Mes amis, je vous prie me laisser aller à un affaire [1] que le roy m'a expressement enchargé, et puis je ne faudray de vous satisfaire incontinent, car aussi bien je n'ay pas ceste somme dessus moy.

SERGENS.

Tout cela sont parolles. Si vous ne les payez presentement, et les despens compris en ceste executoire, nous vous faisons prisonnier de par le roy.

NIVELET.

Par Dieu ! il vaut mieux que je gaigne le haut, de peur que ces beaux sergens icy ne me meinent avec mon maistre au logis des gens de pied.

1. Le mot *affaire* était alors masculin. C'est l'Académie qui lui donna, dès son origine, le genre qu'il a gardé. V. nos *Variétés histor.* et Littré, t. I, p. 133.

RODOMONT.

Hé! Messieurs, n'userez-vous point de misericorde en mon endroit?

SERGENS.

Allons, allons, c'est trop caqueté. Encores s'il avoit l'esprit de nous gresser la main, on le pourroit faire evader; mais au diable la maille [1] qu'il nous presente!

RODOMONT.

S'il vous plaist de me mener à mon logis, je vous rendray contens.

SERGENS.

Ce ne seroit pas sagement fait à nous.

RODOMONT.

Attendez pour le moins une heure, que j'aye mis le commandement du roy à execution.

SERGENS.

Voire, pardieu! je croiroys tantost que le roy se voulust servir de telles gens que vous. C'est trop contesté. Marchez, si vous ne voulez qu'on vous haste d'aller à coups de baston.

RODOMONT.

Hé! mes amis, ayez pitié de moy.

SERGENS.

Nous ne pouvons. C'est trop presché. Sus! sus! menons-le par dessous les bras comme une mariée.

RODOMONT.

Ha Dieu! que je suis miserable! Au lieu d'aller fiancer ma maistresse, l'on me fait espouser une prison.

SCÈNE III

BASILE, *seul.*

J'ay eu du plaisir pour plus de dix mille francs de voir ce fendeur de naseaux si empesché au milieu de ces sergens qui le veulent, comme je croy, mettre en cage pour apprendre à parler. Mon Dieu! qu'il filoit doux! qu'il faisoit le courtois et gracieux! N'estoit que je l'ay recognu à sa balafre, je

1. Piece d'argent.

n'eusse jamais pensé que ce fust luy, et qu'un homme de faction, qui a accoustumé de manger les charrettes ferrées,[1] se fust laissé devaliser par trois pauvres malotrus de sergens. Vrayement, il avoit bien affaire de se faire si brave aujourd'huy pour aller à telles nopces. Mais, à propos, quand j'y songe, il estoit habillé comme moy. Je vais gaiger bonne chose qu'il avoit sceu mon entreprise, et qu'il avoit deliberé de me prévenir. C'est cela sans doute, et pense que Eustache n'avoit envoyé requerir son habit que pour l'en accommoder, car j'ay sçeu de son laquais qu'ils disnoient ensemble. Or j'ay bien deliberé de prendre l'occasion au poil, puisque mon bonheur m'a tant favorisé que de m'avoir osté cest empeschement, qui, à la verité, n'eust esté petit, si ce grand pendart fust entré avant moy, ainsi qu'il luy eust esté bien aisé sans ces sergens, à qui Dieu doint bonne et longue vie.

SCÈNE IV

SAUCISSON, ESCORNIFLEUR; ALIX, FEMME DE THOMAS; BASILE.

SAUCISSON.

Vous verrez un jeune homme aussi gaillard que vous en ayez esprouvé.

ALIX.

Nous verrons tantost si vous dites vray.

SAUCISSON.

Tenez, le voylà qui se cache le visage de peur d'estre cognu. Je croy qu'il venoit au devant de nous.

ALIX.

Vrayement, il est de taille et a la grève[2] assez bien faite.

SAUCISSON.

Il a encores quelque chose de plus beau. Mais arrestons-le, car il fait semblant de passer outre.

1. On disait, pour fanfaron, un avaleur de charrettes ferrées.
2. Botte qui serrait la jambe et en montrait bien la forme. A. Paré appelle le tibia « os de la grève. »

Seigneur Eustache! Et bien! suis-je homme de promesse? que vous en semble? Le tendron ne merite-il pas un bon peché ou deux?

BASILE.

Quel tendron? quelle promesse? Ma foy, vous resvez des genoux, ou vous me prenez pour un autre.

SAUCISSON.

Ho! ho! ne vous souvient-il plus que je vous ay promis de mener ceste dame en vostre maison pendant que vostre père n'y est pas?

BASILE.

L'amy, je croy que tu as beu de la lessive. Va, va, passe ton chemin et me laisse aller.

SAUCISSON.

Pensez-vous que je ne vous cognoisse pas bien, encores que vous contrefaisiez vostre voix, et que vous ayez changé d'habillement depuis le matin?

BASILE.

Tu es un importun. Regarde! me cognois-tu à ceste heure?

SAUCISSON.

Monsieur, pardonnez-moy; l'habit que vous portez m'a fait faire cette faute.

BASILE.

Va, va, je ne m'en soucie, et veux bien te dire qu'Eustache est l'un de mes meilleurs amys, et suis bien aise de ce que tu luy mènes une si belle garce, qui luy pourra faire passer beaucoup de tintouins qu'il a dans la teste. Au reste, dis-luy que tu as trouvé un homme vestu de ses habis, qui va boire à luy de bon courage, s'il est si hardy que de le pleger [1]. Adieu, j'ay affaire un peu en ceste prochaine porte. Antoine, attens-moy en ceste ruelle.

SCÈNE V

ALIX, SAUCISSON.

ALIX.

Vrayement, Saucisson, vous avez bonne grace de me mener chez un homme que vous ne cognoissez.

1. *Lui faire tête en buvant,* expression dont Est. Pasquier indique l'origine en ses *Recherches de la France,* liv. VII, ch. 57.

Que sçay-je s'il a point quelque mal sur luy? En bonne foy, je ne fusse jà venue si j'eusse pensé que m'eussiez voulu faire ce tour.

SAUCISSON.

Foy d'homme de bien, il n'y a point de ma faute, et tout homme y eust esté trompé comme moy.

ALIX.

Regardez bien qu'il ne nous advienne un pareil scandale.

SAUCISSON.

J'y mettray bon remède, car je ne parleray de ma vie à homme qui aura son manteau devant le nez. Pour ce coup, non force; je seray une autre fois plus sage. On dit vray : le chat, une fois eschaudé, craint l'eau froide. Nous voilà maintenant arrivez près de son logis. Je m'en vay heurter. Mais, puisque la porte est ouverte, entrons dedans sans faire tant de ceremonies.

SCÈNE VI

ANTOINE, *seul.*

C'est à ce coup que mon maistre sera payé content de tous les travaux et peines qu'il a soufertes en ceste poursuite! c'est à ce coup qu'il tiendra à plaisir entre ses bras ceste cruelle Geneviefve, qui s'est jusques icy monstrée si sauvage! Je suis seur qu'elle ne sera point si farouche qu'elle ne permette bien qu'on la baise et qu'on luy face quelque autre chose, bien qu'au commencement elle face semblant d'y resister : car une fille ne veut jamais accorder de parolle ce qu'elle laisse prendre de fait, et est bien aise d'estre ravie. Si mon maistre ne sçait à ce coup user de sa fortune et insinuer gentiment sa nomination, il merite d'estre degradé des armes, et de ne combattre jamais sous le drapeau d'Amour. O Antoine! si tu estois en sa place, ou si tu avois un aussi beau suget pour pleger ton maistre, avec mesme commodité, dis, par ta foy, que ferois-tu? T'amuserois-tu seulement à luy faire des contes de la cigogne [1], lui demander comment elle

1. « *Contes de la cigogne*, ou de ma mère l'Oie, » dit Furetière en son *Roman bourgeois*. Or, ma mère l'Oie était la reine Péda-

se porte et luy lecher le morveau (comme font un tas d'amoureux de caresme qui ne touchent point à la chair) sans executer ce qui importe le plus ? Je croy que tu ne te ferois point prier de dancer le bransle de un dedans et deux dehors. Que je sois coqu si je ne luy faisois la folie aux garçons, et n'y auroit excuse ou empeschement qui tint! Non, non, je ne demanderois point à remettre la partie à demain : car, en ce cas, qui remet la partie, il la doit perdre, et n'aurois que faire de manger du satirion, des culs d'artichauts, des huîtres à l'escaille, ny des truffles, comme j'ay veu que faisoit un viellart que j'ay servi autrefois le jour qu'il se maria à sa troisième femme. Pleut à Dieu que Perrette fust venue à la porte ! J'avois bien deliberé de luy offrir mon service et tout ce que je porte ; mais ceste friande de Geneviefve l'aura envoyée quelque part en commission, affin de demourer toute seule au logis et avoir plus de commodité. Mais, mon Dieu, qu'est-ce que je voy ? Par Dieu ! nous sommes vendus. Voilà Louyse qui s'en revient de l'eglise. Que feray-je ? en advertiray-je mon maistre ? Je ne puis entrer en la maison sans estre aperceu d'elle, et moins en sortir. Il y aura tantost beau mesnage, quand elle verra mon maistre avec sa fille en bel estat ! Je n'y sçaurois que faire. Ils ont fait la follie, qu'ils la boivent.

SCÈNE VII

LOUYSE, ANTOINE.

LOUYSE.

Jamais je ne vy faire un temps si morfondant, si ce n'a esté possible l'année du grand hyver ; s'il geloit à pierre fendre, je n'aurois si froid de la moytié. J'ai vestu un manteau fouré, et si j'ay un bon plisson[1] et deux cottes bien doublées l'une sur

que, dont la légende se contait aux petits enfants avec toutes celles de son cycle : « Cependant, dit Rabelais (liv. I, ch. 29), Panurge leur contoit les fables de Turpin, les exemples de fr. Nicolas, et le conte de la Cigogne. »

1. *Pelisson,* ou pelisse ordinairement doublée d'hermine. C'est pour cela, que les Précieuses avaient appelé l'ami de Mlle de Scudéry, Pelisson, *Herminius*

l'autre ; mais tout cela n'a peu si bien me couvrir que le froid ne m'aye chassée de l'eglise comme le sermon ne faisoit que de commencer. Je voy bien qu'il faudra que je perde vespres aujourd'huy ; mais nous les dirons, Genevießve et moy, auprès du feu. Aussi bien je pense qu'il luy ennuye d'estre toute seule en la maison. Vrayment, le bon vrayment, je serois bien marrie si ceste fille-là avoit mal : car c'est bien la meilleure fille et la plus obeissante qui soit possible dans Paris. Tout le long du jour, après qu'elle a donné ordre à mon mesnage, au lieu de lire dans les livres d'Amadis, de Ronsard et de Desportes, elle ne fait que dire ses heures ou prier Dieu en son petit oratoire, à genoux devant un crucefis et une Nostre-Dame de Pitié. Je prie à Dieu qu'il la veuille tenir en sa saincte protection, et luy donner un mary tel qu'elle merite. Mais qui a laissé ainsi la porte ouverte ? Vierge Marie ! les larrons seroient-ils bien venus pendant mon absence ? J'ay grand'peur qu'ils n'ayent emporté toute la vaissèle d'argent qui estoit dans la salle. Il n'y a remède ; je m'y en vay voir.

ANTOINE.

Nous sommes perdus : car c'est en la salle que mon maistre gouverne sa Genevießve. Je luy disois bien qu'il montast en haut. Il n'y a plus moyen d'eschaper. Ce sera grand'pitié de la vie qu'elle fera tantost, mais que tout nostre mystère soit descouvert. Mais contre fortune bon cœur. Au pis aller, mon maistre en sera quitte pour la prendre à femme, qui est tout ce qu'il souhaite : car je ne pense pas que Louyse soit si despourveuë d'entendement que de faire declarer sa fille putain par arrest de la court de Parlement, comme ont fait quelques autres, qui s'en sont repenties après tout à loysir. La voylà qui sort. Je me veux retirer dans l'allée de ceste maison voisine pour ouïr ce qu'elle dira.

LOUYSE.

Vray Dieu ! qu'est-ce que j'ay veu ! Qui eust jamais pensé que Genevieſve eust voulu faire une telle playe à son honneur ? J'en suis si estonnée que je ne sçay si je songe ou si je veille. J'avois peur

que les larrons fussent entrez en ma salle, et pour m'en esclaircir, avant que d'y entrer je me suis mise à regarder par le trou de la serrure de l'huis ; mais je n'y ay veu qu'un larron qui voloit l'honneur de ma fille et le mien. O Eustache ! je t'avois en autre opinion, et n'eusse jamais pensé que tu m'eusses voulu jouer un si lasche tour. C'est toy sans doute, et, encores que le lieu où est le lict verd soit assez obscur, je t'ay bien recognu à ton habit incarnat que tu portes souvent.

ANTOINE.

Tout va bien, puis qu'elle prent mon maistre pour Eustache. Si je le puis faire sortir sans qu'elle le voye, à eux deux le debat.

LOUYSE.

Geneviefve ! Geneviefve ! ce n'est pas là l'instruction que ton père, à qui Dieu face pardon, et moy, t'avons donnée. J'y ay esté trompée la première : car, te voyant si devote et faire tant la saincte Nitouche, par mon ame ! j'avois tousjours eu peur que tu ne te fisses religieuse.

ANTOINE.

Il n'est pire eau que celle qui dort.

LOUYSE.

Mais quel conseil puis-je prendre en ce cas si inesperé ? Dois-je envoyer querir le commissaire ? Si je le mets en justice, un chascun se rira de moy, et, qui plus est, on me jouera aux pois pillez[1] et à la bazoche. Si, d'autre costé, je luy fais espouser ma fille, je ne seray pas assez satisfaite de l'outrage qu'il m'a fait. Mais aussi lui doys-je donner la clef des champs, afin qu'il se vante par tout de son beau chef-d'œuvre ? Non, non ! je les tiendray prisonniers dans ma salle, que j'ay fermée à double ressort, attendant que j'aye sceu de mes parens et amis ce que j'en doy faire. Je m'en vay premiere-

1. Au théâtre des *farces*, faites de toutes sortes de plaisanteries et d'anecdotes, comme un salmigondis, une purée, un plat de *pois pilés*. Malherbe, dans sa lettre à Peiresc, du 21 mars 1607, emploie le mot avec ce sens. Dans ces bouffonneries à l'impromptu qui se donnaient au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, on s'amusait de tout, choses et personnes C'était un journal en action, où chacun, s'il prêtait à rire, courait risque de se voir passer. (V. à ce sujet notre *Introduct.* aux *Chansons de Gautier Garguille*, édit. elzévirienne, p. x -xiv).

ment trouver Girard, pour me plaindre à luy de son fils, et le menasser, s'il ne m'en fait raison, de le faire mettre en une basse fosse où il ne verra ny soleil ny lune de long-temps. Mais voylà son laquais qui tient une bouteille. Je vay sçavoir de luy, sans faire semblant de rien, si Girard est en la maison.

SCÈNE VIII

GENTILLY, LOUYSE

GENTILLY.

Qu'au diable soit donné le brouillon de tavernier, qui m'a fait attendre près d'un quart d'heure avant que de me rendre ma bouteille ! J'ay peur que mon maistre m'en tance. Mais je feray comme les femmes, je crieray le premier.

LOUYSE.

Mon amy, atten un peu que je te dise un mot.

GENTILLY.

Que vous plaist-il, Madame ? Dites viste, car j'ay haste.

LOUYSE.

Girard est-il à la maison ?

GENTILLY.

Nenny, il n'y a que son fils.

LOUYSE.

Voyez comme ce petit coquin est desjà fait au badinage, et comme il ment asseurement ! Mais, dis-moy, où pourray-je trouver Girard ?

GENTILLY.

Il est allé à Charanton, et ne reviendra possible d'aujourd'huy. Voulez-vous autre chose de moy ? Adieu.

LOUYSE.

Mon Dieu ! que feray-je ? Que dira le monde quand il sçaura la faute de ma fille? Nous voylà deshonnorées à jamais si mon frère ne trouve quelque expedient pour sauver l'honneur de l'une et de l'autre. Je m'en vay le trouver et luy conter tout le fait, et puis je me gouverneray selon le conseil qu'il me donnera.

SCÈNE IX

ANTOINE, PERRETTE, CHAMBRIÈRE DE GENEVIEFVE ; BASILE.

ANTOINE.

Encore ay-je bonne esperance que tout se portera bien s'il est possible de tirer mon maistre de sa prison. Si faut-il y tascher, et puis nous adviserons au demourant. Je vay voir si je pourray entrer au logis pendant que Louyse est allée trouver son frère, qui demeure assez loing d'icy. Mais je ne sçay comment j'y pourray entrer, car la porte est fermée. Je m'en vay heurter en tous evenemens. Tic, toc, tac.

PERRETTE.

Qui est là-bas, qui frappe si rudement ?

ANTOINE.

Est-ce toy, Perrette ? Je ne te pensois pas icy. Ouvre-moy la porte.

PERRETTE.

Par sainct Jehan ! non feray, si tu ne me donnes premièrement asseurance de ne me rien faire.

ANTOINE.

Tes fiebvres quartaines ! ay-je accoustumé de te faire mal ?

PERRETTE.

Que sçay-je ?

ANTOINE.

Essayes-en, et puis tu le sçauras ; aussi bien n'engendré-je point.

PERRETTE.

Vrayement, tu veux deviser ! Mais retourne hardiment d'où tu viens, car il n'y a rien ceans pour toy. L'aumosne est faite dès le matin.

ANTOINE.

Ho ! ho ! depuis quand es-tu devenue si glorieuse que tu refuses tes serviteurs, maintenant que tu as si bon loisir d'exercer les œuvres de misericorde et loger les nuds?

PERRETTE.

Je ne puis pour ceste heure.

ANTOINE.

Pourquoy donc? Aurois-tu bien la fiebvre rouge qui prent aux femmes tous les mois?

PERRETTE.

Voyez-vous ce vilain, comme il est engueulé!

ANTOINE.

Perrette, ouvre-moy, je te prie, et pour cause.

PERRETTE.

Tu me veux abuser de ton caquet; je n'en feray rien pour ceste heure, et tu peux bien trainer tes dandrilles ailleurs.

ANTOINE.

Ouvre-moy, si tu es sage, et ne t'en fais plus prier. Je ne veux pas faire cela que tu penses, et que possible tu voudrois bien.

PERRETTE.

Hé! mon amy, tant vous estes bon fils et sage! Je vous cognois comme si je vous avois nourry.

ANTOINE.

Voylà que c'est: si on dit à un larron que l'on va ouïr messe, il pensera incontinent que ce soit pour aller derober un calice ou les ornemens d'un autel. Mais il n'est plus temps de se mocquer; c'est trop barguigné[1], despesche-toy de descendre et de m'ouvrir la porte si tu veux sauver ta vie et l'honneur de ta maistresse, car je te puis asseurer que dame Louyse ne fait que de partir d'icy, et a veu par le trou de la serrure mon maistre qui jouoit beau jeu avec Genevieſve, car il couchoit gros.

PERRETTE.

Vierge de grace! qu'est-ce que tu dis? Mais comment a-elle peu entrer sans heurter.

ANTOINE.

Mon maistre avoit oublié de fermer la porte?

PERRETTE.

Mon Dieu! mon père! mon createur! dis-tu vray, ou si tu me donnes la baye[2]?

ANTOINE.

Vray comme Evangile. Et si tu t'en veux mieux asseurer, tu trouveras qu'elle les a enfermez dans la salle.

1. Mot des anciens marchands pour dire « marchandé. »

2. Mot qui se trouve encore dans le *Menteur* de Corneille, et qui avait le sens de *bourde, mensonge.*

PERRETTE.

J'y vay voir, et, si tu dis vray, je te feray entrer.

ANTOINE.

Ce diable de sexe feminin ne veut croire les choses si on ne les luy fait toucher avec la main!

PERRETTE.

Antoine, mon amy, nous sommes perdues si Dieu n'a pitié de nous; et tout le mal retombera sur moy, d'autant que l'on pensera que j'en auray esté la courtière.

ANTOINE.

Ne sçauroit-on sortir de la salle par les fenestres, qui respondent sur la court?

PERRETTE.

Si fera bien; mais, par Nostre-Dame! j'estois si troublée que je ne pensois plus à ce moyen.

ANTOINE.

Va-t'en donc vistement faire sortir mon maistre par là, et dis à Geneviefve qu'elle ne s'estonne de rien, mais qu'elle ayt bon bec à nier tout. Dis-luy aussi que je luy mande qu'avant qu'il soit une heure j'espère de remedier à tout. L'on dit bien vray que l'amour est aveugle, c'est-à-dire que ceux qui ayment ne sçavent ordinairement ce qu'ils font, et se mettent souvent en des dangers dont ils se passeroient bien. Je vous prie, quel besoin avoit mon maistre de venir voir sa maistresse de ceste sorte et la ravir jusques dans le logis de sa mère? Si falloit-il en venir là, puis qu'il en estoit si fort coiffé que, si je ne luy eusse trouvé ce moyen d'alleger ses passions, il estoit prest de se desesperer et de getter, comme l'on dit, le manche après la coignée, de la crainte qu'il avoit qu'Eustache ne luy coupast l'herbe sous le pied. Mais le voilà qui sort du sepulchre. Dieu soit loué! J'espère que tout se portera bien.

BASILE.

Antoine, mon amy, j'ay eu aujourd'huy la dernière de mes peurs, non tant pour mon regard que pour l'amour de ceste pauvre fille, qui me porte une amitié si grande.

ANTOINE.

Monsieur, il faut conter pour une et n'y retourner plus à telles enseignes.

BASILE.

Mais encores ne la veux-je abandonner que premierement je ne sçache le moyen d'apaiser sa mère.

ANTOINE.

Je vous promets, foy de pauvre garson, que je pourvoyray bien à tout, pourveu que vous disiez la verité de ce que je vous demanderay. Avez-vous eu d'elle ce que vous pretendiez?

BASILE.

Sans point de faute nous avons vuidé les poins principaux et les plus fascheux, et estois prest de rentrer en lice lors que j'ay ouï quelcun fourgonner à la serrure. Mais je te puis dire que tout ce que j'en ay eu a esté plus de force que de son bon gré.

ANTOINE.

Il se peut bien faire ; toutesfois, difficilement en fussiez-vous jamais venu à bout si elle n'y eust presté son consentement et qu'elle ne se fust aydée de ses membres. Mais venez-çà : avez vous deliberé de continuer à luy faire la court?

BASILE.

Je serois bien malheureux si je faisois autrement, et pense que toute l'eau qui passe sous le Pont au Meusnier ne seroit suffisante à laver mon peché, si je recompensois de traïson une faveur si signalée.

ANTOINE.

Ce qui m'a fait vous tenir tel propos, c'est que je sçay beaucoup de personnes qui ne voudroient pour rien espouser une femme de qui ils auroient jouy auparavant le jour des nopces, quand bien elle les aymeroit uniquement.

BASILE.

Ceux-là meritent d'espouser une potence ou un pilory.

ANTOINE.

Puis que vous avez ceste ferme resolution, il ne faut point perdre le temps en vains discours ; mais tout de ce pas il nous faut aller chez Eustache, qui vous est tant amy, et luy conter comme le tout s'est passé.

BASILE.

Pourquoy faire? Ne sçays-tu pas bien qu'il a fait

long temps la court à Genevíefve, de laquelle possible il se voudra vanger s'il sçayt une fois ce qui s'est passé entre elle et moy?

ANTOINE.

Non fera : je le cognois de trop bon naturel.

BASILE.

Je ne m'y voudrois pas trop fier.

ANTOINE.

Je vous diray ce dont je me suis avisé. Il a maintenant en sa maison une jeune femme que Saucisson luy a amenée : s'il vous vouloit permettre de la vestir de l'habit que vous portez et la mettre en vostre place avec Geneviefve, ce seroit un brave trait pour la reconcilier avec sa mère ; et ce pendant le temps nous donnera conseil de ce que nous avons à faire. Pour le moins son honneur luy sera sauvé.

BASILE.

Il y a quelque aparence en ton dire; mais j'ai peur qu'Eustache me la refuse.

ANTOINE.

Il ne le fera pas quand il verra que le fait vous touche de si près. Allons viste l'accoustrer et l'instruire de ce qu'elle aura à faire et dire.

BASILE.

Allons au nom de Dieu.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

THOMAS, BASILE, ALIX, ANTOINE.

THOMAS.

C'est grand cas que, tant plus on se pense avancer, tant plus on se recule. Je pensois avoir à ce coup ma debte entière, mais je suis contraint de me contenter de la moytié: car, ainsi que mes sergens menoient ce capitaine vers le Chastelet et que je

le suivois de loin, de peur qu'ils ne le laissassent aller en prenant de luy un pot-de-vin, est survenu un gentilhomme mien amy, lequel, ayant recognu Rodomont, m'a prié de ne luy faire passer le guichet, me promettant que luy-mesmes me payeroit presentement la moytié de sa debte, et qu'il me prioit de l'atermoier pour l'autre, ce que je n'ay voulu refuser pour luy faire plaisir, et aussi d'autant que je craignois que mon homme, se voyant prisonnier et sans moyen de s'acquitter envers moy, me payast d'une belle cession de Dieu. Ainsi, je l'ay laissé aller après que j'ay touché deniers, et après qu'ils se sont obligez tous deux solidairement de me payer dans six mois le reste de mon deu. Par ce moyen, je croy que je ne perdray rien, d'autant mesmes que mon nouveau debiteur est homme riche et qui a pignon sus rue. Et, par ma foy, quand je n'en aurois jamais autre chose, encores me devrois-je contenter, d'autant que ceste debte est pour marchandise vendue à perte de finance que je luy ay fait acheter au double de ce qu'elle valoit. Mais qui sont ces gens qui viennent vers moy? Je pense cognoistre les deux de veuë, et quand au troisiesme, qui est habillé d'incarnat et qui se couvre la face, je ne sçay qu'il est. En bonne foy, tant plus je le regarde, il me semble qu'il a la façon d'une femme plustost que d'un homme. Je croy que c'est quelque bonne pièce déguisée qui va planter des cornes au plus haut des biens de quelque pauvre mary. O Dieu! que l'homme est malheureux qui espouse de telles chiennes et bagasces [1]! Quant à moy, je remercie Dieu de ce qu'il m'a donné une des plus preudes femmes qui soit d'icy à Nostre-Dame-de-Liesse, là où elle est allée faire un pelerinage, sans que l'hyver et le temps dangereux l'ayent peu destourner de sa devotion.

BASILE.

Allons, Madame, et ne craignez rien. Il ne vous

1. Filles de mauvaise vie. Molière dit encore dans l'*Étourdi* (act. V, sc. 14):

On n'entend que ces mots : chienne, louve, *bagasse*.

On sait combien ce mot, qui a pour racine l'arabe *bagi*, prostituée, est resté dans le provinçal.

recognoistra jamais, sur mon honneur. Ayez seulement l'avisement de vous couvrir bien le visage du pan de vostre manteau.

ALIX.

Monsieur, je suis perdue si une fois il me regarde entre deux yeux !

BASILE.

S'il fait tant soit peu semblant de vous toucher, asseurez-vous qu'il ne portera son peché fort loing.

THOMAS.

Il me semble que ces messieurs ne prennent pas plaisir que je les regarde ; partant, il vaut mieux que je me retire en ma maison pour voir si tous mes escuz sont de poix.

BASILE.

A la fin, il est escampé[1]. Ne laissons donc de parachever nostre entreprise. Vous sçavez que tout mon salut est maintenant entre vos mains, lequel j'auray incontinent recouvré si vous jouez dextrement vostre personnage.

ALIX.

Laissez-moy seulement faire, et vous cognoistrez que je ne suis pas une petite novice.

BASILE.

Antoine, cours-t'en vistement devant faire ouvrir la porte, afin que madame Alix n'attende point.

ANTOINE.

Bien, Monsieur, je m'y en vay.

BASILE.

Je croy que vous avez bien retenu ce que nous avons dit, et qu'il n'est besoin de vous rafreschir la memoire de ce que vous avez à dire à la mère et à la fille ?

ALIX.

Je ne me fourvoyeray pas aisement.

BASILE.

Je vous supplie d'avoir ceste affaire pour recommandée. Voylà la chambrière qui a ouvert la porte. Entrez vistement, que vous ne soyez veuë de quelcun. — Antoine, va-t'en jusques au logis de ma-

1. Pour *décampé*, d'où la *poudre d'escampette*, et les *escampativos* dont parle Molière dans *Georges Dardin*.

dame Françoise voir si elle y est, car je voudrois bien parler à elle, et me le viens dire au logis où je t'attendray de pied coy. Mais n'arreste guères et ne t'amuse nulle part en chemin.

ANTOINE.

Je seray incontinent de retour.

SCÈNE II

EUSTACHE, RODOMONT.

EUSTACHE.

Que je suis marry que le seigneur Basile ne m'a plustost declaré l'affection mutuelle que Genevièfve et luy se portoient ! Je me fusse bien gardé de m'y embarrasser si avant, et luy eusse tousjours de bien bon cœur quitté la place, pour l'interest que j'y puis pretendre. Il merite certes une bonne fortune, et n'y a si grande dame dans Paris qui ne se deust sentir heureuse d'estre courtisée d'un si galant homme, pour les bonnes et grandes parties qu'il a. Mais quand tout est bien consideré, il ne pouvoit mieux s'adresser qu'à Genevièfve, puis qu'il est vray que l'affection qu'elle luy porte est si demesurée qu'elle n'a point craint mesmes de hazarder son honneur pour luy monstrer le bien qu'elle luy vouloit. Mais ne voy-je pas Rodomont qui vient tout eschauffé ? Seroit-il bien homme pour avoir mis la main à l'espée contre quelcun ? Je m'en vay luy demander... Seigneur Rodomont, Dieu vous gard de mal !

RODOMONT.

Ha ! seigneur Eustache, pardonnez-moy, la colère m'avoit si fort transporté que je ne vous apercevois point.

EUSTACHE.

Comment ! vous a-t-on faict quelque tort ?

RODOMONT.

Non, pas autrement, sinon que trois grans pendars de matois [1], armez à blanc [2] jusques au col-

1. Filous. On disait aussi « compagnons de la matte, » comme on le voit dans le *Baron de Fæneste* de d'Aubigné.
2. Complétement armés, selon Cotgrave.

let, me sont venus assaillir, et, pensant avoir aisement la raison de moy, d'autant qu'ils me voyoient seul, de tout loing qu'ils m'ont aperceu se sont pris à crier : Mets la main à l'espée, poltron! Alors, voyant qu'ils n'estoient que trois, je n'ay daigné tourner le dos, encores qu'ils fussent armez à l'avantage; mais, mettant bravement la main à ma flamberge, je les ay receus de telle façon, que, d'une imbroncade[1], que j'ay ruée au milieu de la pance du premier, je l'ay jetté tout plat dans le ruisseau, et n'a eu autre mal, à cause de la cuirasse qu'il avoit, sinon qu'il est evanouy. Aux deux autres, en deux revers et deux maindroit[2], j'ay coupé les jarrets droits et avalé[3] les espaules gauches.

EUSTACHE.

Voylà vrayement bien exploité. Il n'estoit pas possible, en si peu de coups, faire plus de pièces.

RODOMONT.

Ouy bien, ce dites-vous ; mais je vous puis asseurer que, à la bataille de Moncontour[4], d'un seul coup donné en taille ronde, j'ay coupé deux hommes par la ceinture; vray est qu'ils n'estoient armez que de jaques de maille. Et de ceste façon je pense avoir fait mourir plus de quarante hommes, à la rencontre de Jarnac, en moins de quinze coups. Pleust à Dieu que vous eussiez esté avec moy à la journée de Lepanthe[5]! vous m'eussiez veu souvent abbatre quatre testes de Turcs d'un seul coup d'espée.

EUSTACHE.

Cela est un peu suget à caution; mais, pour vous faire plaisir, je le croiray, car je voudrois faire davantage pour vous.

RODOMONT.

Sans mentir, ceux qui n'ont jamais sorti la ville, comme vous, et qui ne virent de leur vie combatre en bataille rangée, ne peuvent pas bonnement croire ces histoires veritables; mais il n'y

1. Coup de pointe, comme pour *embrocher*. On disait en cuisine *imbrocation*.
2. Coups droits.
3. Abattu.
4. Gagnée en 1569, par le duc d'Anjou, plus tard Henri III.
5. Victoire navale de don Juan d'Autriche contre la flotte turque, le 5 octobre 1571.

a si petit corporal[1], sergent de bande, lancepessade[2], soldat, voire mesme goujat qui ne vous dise que c'est le moins de ce que je sçay faire. Je vous demande, pourquoy pensez-vous que je suis quasi tout le jour aux boutiques des armuriers?

EUSTACHE.

Je ne sçay, si ce n'est pour acheter quelque corselet ou salade.

RODOMONT.

Ha! je le vous veux dire : aussi tost que quelque capitaine veut acheter un corps de cuirasse ou une rondache, il me prie de luy faire compagnie pour esprouver ces armes, et si elles sont si bien trempées qu'elles puissent resister à un coup de poing deschargé de toute ma force sans estre faucées, alors il les achète, s'asseurant bien qu'il n'y a mousquet qui les puisse enfoncer.

EUSTACHE.

Vous me dites merveilles. Je cognois bien à ceste heure que je suis nouveau au fait des armes, car je n'avois encores esté desjeuné de telles prouesses, et ne les croirois pas facilement si un autre me les racontoit, Dieu me le veuille pardonner!

RODOMONT.

Je ne suis homme qui prenne plaisir de me vanter; mais si ma rapière pouvoit parler, elle diroit choses qui vous feroient faire le signe de la croix; seulement je vous puis dire sans vanterie que mon bras fait plus d'eschec en une bataille que ne feroit une coulevrine de dix-sept pieds.

EUSTACHE.

Vostre espée doit estre d'une merveilleuse trempe?

RODOMONT.

Vous le pouvez penser; et quand vous sçaurez dont elle est venue, vous ne vous en estonnerez pas fort, d'autant qu'elle a esté faite en Damas par le mesme ouvrier qui forgea Durandal[4] et Flam-

1. Notre mot caporal n'est, avec le même sens, qu'une altération de celui-ci.

2. Bas officier, au-dessous du caporal, dont le nom venait de l'italien *lancia-spezzata*, lance rompue, parce que ce grade était donné à tout chevau-léger qui passait dans l'infanterie après avoir rompu une lance, et glorieusement perdu son cheval.

3. Valet d'armée.

4. Nom de l'épée de Roland, comme *Flamberge* était le nom de l'épée de Renaud de Montauban.

berge; c'est pourquoy je la nomme Flamberge, encores que son droit nom soit Pleure-Sang, ainsi qu'un grand cler m'a dit avoir trouvé escrit sur la poignée en lettres grecques, que je n'ay peu jamais lire, ny tous mes parens, car jamais homme de ma race n'eust le cœur si lasche que de s'adonner aux lettres.

EUSTACHE.

Tout beau! tout beau! Vous vous esgarez en vostre discours. J'ay veu de braves seigneurs, et autant vaillans que l'on peut dire, qui prenoient bien la peine de feuilleter les livres pour y apprendre la vertu. Mais achevez vostre compte.

RODOMONT.

Ce grand cler que je vous disois m'a aussi dit qu'il y avoit en escrit sur la lame tels mots : *Ceste espée a esté forgée pour le soudan de Babylone.* Et quant à moy, je le trouve bien vray semblable, d'autant que je la conquis sur le sangiach d'Alexandrie, que je deffis sur mer entre Cypre et Damiette, lors que je delivray plus de deux mille chrestiens qu'il avoit faits chevaliers de la chiorme de ses galères[1], lesquelles j'ay mené à Venise, et vous les pourrez voir encores à l'arsenal, car pour lors j'estois à la solde des Venitiens.

EUSTACHE.

J'en ay appris aujourd'huy plus que je ne pensois; mais c'est dommage qu'une lame si singulière soit tombée entre vos mains.

RODOMONT.

Pourquoy? mort Dieu! Y a-il homme qui la merite mieux porter que moy?

EUSTACHE.

Je ne le dis pas pour cela; mais elle devroit estre à quelque roy, pour la garder en un cabinet bien precieusement, et ne la mettre en œuvre tous les jours, comme vous faites.

RODOMONT.

Non, non, je ne la desgaine pas si souvent que vous penseriez bien : car si j'ay affaire à quelque poltron ou quelque homme qui ne soit gentil-

1. De la troupe (*chiorme*) de ses forçats. Le mot chiorme, qui vient du turc *tcheurmé,* s'est conservé dans le nom des *gardes-chiourme* du bagne.

homme, je me contente de l'erner[1] à coups de baston; et vous dis bien plus, que mon espée est encores vierge de sang de poltron.

EUSTACHE.

Je vous en croy sans jurer, mais non pas demain.

RODOMONT.

Que dites-vous de main?

EUSTACHE.

Je dis que chascun doit bien craindre vostre main.

RODOMONT.

Par Dieu! je puis bien dire que je suis plus craint qu'aymé; sinon possible des medecins, barbiers et chirurgiens, ausquels je donne force pratiques.

EUSTACHE.

Laissons, je vous prie, ces beaux contes pour une autre fois: car, encores qu'ils soient joyeux, si ne sont-ils bons à tous mets. Et puis il me semble que je voy mon père qui s'en revient. Je serois bien aise qu'il me trouvast en la maison. Adieu, seigneur Rodomont.

RODOMONT.

Adieu, seigneur Eustache, nous nous reverrons quand il vous plaira. Cependant commandez-moy, et vous asseurez que je vous feray service d'aussi bon cœur que je revins jamais de l'escole.

EUSTACHE.

Je vous en remercie bien fort; mais quand vous aurez faict de l'habit du cousin, renvoyez-le-moy.

SCÈNE III

RODOMONT, GIRARD.

RODOMONT.

Amour est une estrange passion: car, pour tout le malheur qui m'est aujourd'huy arrivé, je ne sçaurois tant faire que je ne pense tousjours aux beautez de Geneviefve, et à la belle commodité que

1. On disait plutôt *éréner* (casser les reins). *Éreinter* en est venu.

ce poltron de mercadant m'a fait perdre. Mais contre fortune bon cœur; encores n'entreray-je en desespoir pour cela, et si je puis trouver la porte ouverte, je ne laisseray de tenter l'avanture, voire au hazard de ma vie et de mon honneur, que j'estime beaucoup plus. Ha! mon Dieu! je croy bien que Basile a pris la place, puis que la porte est fermée. Je croy que, si j'attens icy plus longtemps, je n'y gaigneray que de la honte et du froid.

GIRARD.

Je pensois aller me promener jusques à Charanton; mais j'ay esté estonné de voir le chemin si villain, et n'ay pas esté si tost à la Rapée [1] que j'ay senti tomber une guillée d'eau, ce qui a esté cause que j'ay tourné bride, et ay remis mon voyage à une autre fois. Mais n'est-ce pas là mon fils? Eustache, où vas-tu à ceste heure?

RODOMONT.

Bon homme, passez vostre chemin, vous me prenez pour un autre; et chaussez un peu mieux vos bezicles une autre fois.

GIRARD.

Penses-tu que je ne te cognoisse pas bien, encores que tu te caches la face?

RODOMONT.

Ha! seigneur Girard, vous me cognoissez pour l'un des meilleurs amis de vostre fils. Regardez, je suis Rodomont.

GIRARD.

Vous avez raison; pardonnez-moy si je vous ay esté importun. L'habit que vous portez m'a trompé, sans point de faute.

RODOMONT.

Là où il n'y a point d'offence il n'y faut point de pardon. A Dieu, seigneur Girard.

1. Tous les historiens de Paris donnent pour parrain à ce quai un certain commissaire des guerres, au XVIIe siècle, M. de la Rapée. On voit que son nom est bien plus ancien. Je l'ai trouvé vers la même époque dans le *Journal historique* de P. Fayet, p. 97. Il y avait au cœur même de Paris, vers les halles, un *fief de la Rapée*, dont devait dépendre, sur ce quai, une maison qui lui aura transmis son nom.

SCÈNE IV

GIRARD, LOUYSE, ALFONSE.

GIRARD.

Je ne sçay quel temps il fait maintenant; pour un mois de janvier, il fait merveilleusement villain, au lieu qu'il devroit faire sec et geler à bon escient. Si ce temps-cy dure, j'ay grand peur qu'à ce renouveau la maladie ne se reveille plus forte que devant, qui seroit, par mon ame, grand pitié, principalement pour une infinité de pauvres artisans, lesquels n'auront pas le moyen de gaigner leur vie s'il faut que les plus riches abandonnent la ville, comme ils ont fait l'année passée. Mais n'est-ce pas là ma commère Louyse et son frère Alfonse? Elle me semble toute troublée. Je croy que c'est de ce que nous n'avons peu rien conclure. Je ne veux laisser pour cela de luy faire la reverence. Bon vespre, ma commère! Où allez-vous à ceste heure?

LOUYSE.

Je suis bien aise de vous avoir trouvé, car j'ay bien à parler à vous, et de près.

GIRARD.

Comment? Avez-vous receu quelque injure de ma part? Je ne le pense pas. Et si nous n'avons contracté ensemble, vous sçavez bien à qui il a tenu. Mais j'ay bonne envie que nous ne laissions pour cela à demeurer amis comme devant.

LOUYSE.

Il n'est pas possible que vous ne soyez consentant du malheureux acte que vostre fils a commis, et vous proteste que, si vous ne m'en faites raison, il me coustera tout mon bien, ou je luy feray perdre la teste sur un eschaffaut.

GIRARD.

Ma commère, ne dites pas cela. Mon fils est homme de bien, et n'y a homme qui m'osast dire le contraire que je ne luy donnasse un dementy par la gorge.

LOUYSE.

Comment, est-ce fait en homme de bien que de venir en plain jour ravir l'honneur de ma fille?

GIRARD.

Qui le dict?

LOUYSE.

Moy, qui l'ay veu de mes propres yeux.

GIRARD.

Vous aviez la barluë. Eustache est de trop bonne maison pour avoir faict un peché si execrable.

LOUYSE.

Afin que vous n'en doutiez plus, je vous advertis que je l'ay surpris avec ma fille, et l'ay enfermé dans ma salle, d'où je vous asseure qu'il ne sortira pas aysement sans mon congé.

ALFONSE.

Ma seur, ma seur, ne vous faschez. Puis que Girard ne vous veut faire raison et qu'il use encores de menaces, nous luy apprendrons bien à tourner au bout. Il y a bonne justice en ceste ville, Dieu mercy! et nous avons assez de parens et amis qui embrasseront nostre cause et ne nous laisseront au besoing.

GIRARD.

Je ne puis croyre que mon fils se soit tant oublié; et, quand bien il auroit faict la faute, il en seroit quitte pour l'espouser.

LOUYSE.

Dites-vous? Pensez-vous donc que je face si peu de conte de mon honneur? Le cas me touche de trop près. Venir en plain midy desbaucher ma fille, et la ravir, par manière de dire, jusques dans mes bras! Et puis vous pensez qu'il en soit quitte pour l'espouser? Par la mercy Dieu! il ne sera pas vray.

GIRARD.

Je ne pense pas qu'Eustache soit si meschant d'avoir eu affaire à elle que premierement il ne luy ayt promis foy de mariage.

LOUYSE.

Il se peut bien faire; mais il n'y a si beau mariage qu'une corde ne desface.

GIRARD.

Cela est bien vray entre gens barbares, et qui voudroient user de toute rigueur; mais entre chrestiens, ceste maxime ne peut avoir lieu, d'autant qu'il est escrit qu'il n'apartient pas à l'homme de separer ce que Dieu a conjoint. Davantage, il me

semble quand vous aurez mis mon fils en justice que vous y gaignerez peu, car l'on ne vous croira pas toute seule; et puis vostre fille ne sera pas si eshontée, comme quelques unes ont esté, que de dire qu'elle a esté despucelée. Cela ne seroit ny beau ny honneste, et serois bien marry, tant pour vous que pour moy, qu'il nous en fallust venir là. Partant, il me semble que vous feriez bien de vous tenir à mes offres, qui sont que mon fils espouse vostre fille aux conditions que vous m'avez baillées, lesquelles, encores qu'elles soient un peu dures, je suis content qu'il les accepte comme pour punition de sa follie, s'il est vray qu'il l'aye faite

ALFONSE.

Ma seur, je trouve que Girard commence à se renger à la raison. Encor faut-il faire une fin.

LOUYSE.

Mais, mon frère, pourrois-je endurer que Eustache fust mon gendre après avoir ainsi deshonoré ma maison? Serois-je bien si sotte que de livrer mon propre sang entre les mains de mon mortel ennemy? Je ne le feray jamais.

GIRARD.

Madame, quand la colère vous aura laissée, je suis bien seur que vous trouverez mes offres plus que raisonnables. Vous en ferez neantmoins ce qu'il vous plaira, et si vous estes deliberée de nous assaillir, je suis aussi prest de me defendre. Je vous prie cependant d'aviser deux fois à ce que vous voulez faire.

LOUYSE.

Ne vous souciez de mes affaires : je ne feray rien sans conseil, mais j'ay bien en la teste de ne laisser un tel forfait impuny, quoy qui me doibve couster. Mon frère, allons trouver ce fameux advocat monsieur Bartole, qui demeure tout icy contre, pour avoir de son conseil.

ALFONSE.

Allez devant, je vous suyvray incontinent. Seigneur Girard, ne vous tourmentez point, je vous prie; et j'espère que ceste faute sera cause d'une bonne alliance, ou bien je ne seray pas creu. Il ne faut pas prendre garde à ma seur, car c'est une femme qui est en colère.

GIRARD.

Il me deplaist bien que mon fils se soit tant oublié ; mais, puis qu'il a fait la follie, qu'il la boyve. Je ne vous puis dire autre chose, sinon que je vous prie bien humblement de faire tant qu'il espouse Geneviefve, à quelque pris que ce soit, et qu'il ne soit point mis en prison, s'il est possible.

ALFONSE.

Asseurez-vous que je m'y employeray comme pour moy-mesmes, puis que je vous voy homme de raison. Adieu.

SCÈNE V

GIRARD, EUSTACHE.

GIRARD.

O Dieu ! que ceux-là sont heureux qui n'ont jamais mis sur leur col le pesant joug de mariage ! que ceux-là pareillement sont heureux qui, estant mariez, se sont veus aussi tost en liberté par la mort de leurs femmes ; ou bien (si le malheur a voulu que leurs femmes fussent de longue vie) n'en ont eu aucuns enfans, ou, s'ils en ont eu, ils les ont perdus pendant leur bas aage, avant qu'ils eussent le moyen de tourmenter leurs pères par leurs follies et desbauches ! Si la mort eust ravi dès le berceau mon Eustache, je ne serois maintenant en peine pour luy, et ne serois en crainte de le voir chastier comme un ravisseur de filles. Faudra-il que celuy que j'ay eslevé avec tant de peine, et que j'ay nourri si delicatement, serve bien tost d'exemple à tout un peuple, au millieu d'une Grève et d'une halle ! Mon Dieu ! je te prie de m'oster de ce monde, plustost aujourd'huy que demain, s'il est arresté que mon fils doive estre pasture des corbeaux ou forçat d'une gallère ! Mais pourquoi est-ce que je me desconforte ainsi ? Dois-je croire aux premières paroles de ceux-cy, qui possible ont controuvé ceste fable de despit qu'ils ont que je n'ay voulu accorder leurs articles desraisonnables ? Vrayement, ce n'est pas sagement fait de me faire malheureux avant le temps. Je m'en vay faire un tour en mon logis pour m'enquerir de mes gens

qu'est devenu Eustache. La porte est fermée. J'ay peur qu'ils soient tous allez à vespres. Tic, toc, tac.

EUSTACHE.

Qui est là-bas ?

GIRARD.

Il me semble que j'entens sa voix. Tic, toc, tac.

EUSTACHE.

Qui diable est-ce qui frape ainsi ?

GIRARD.

C'est luy, sans doute. Dieu soit loué ! Il faut bien dire qu'il aura trouvé moyen d'eschapper. Eustache, ouvre-moy.

EUSTACHE.

O mon père ! je ne pensois pas que vous deussiez revenir si tost. Avez-vous disné ? Vous plaist-il pas d'entrer ?

GIRARD.

Attens, je te veux dire icy deux mots en la ruē, pendant que personne ne passe... Eustache, Eustache, je n'eusse jamais pensé que tu eusses esté si volage et outrecuidé[1] que de faire une si lourde faute. Ce n'est pas là la leçon que je t'ay monstrée.

EUSTACHE.

Comment ! mon père, quelques envieux vous auroient-ils bien fait acroire quelque mensonge, afin de me mettre en vostre male grace ?

GIRARD.

Tu ne gaignes rien à me le nier. Je sçay comme le tout s'est passé.

EUSTACHE.

Mon Dieu ! j'ay peur que quelcun des voisins ayt veu entrer ceans la femme de Thomas.

GIRARD.

Tu me mets la mort entre les dents de ne me vouloir confesser une chose que tu ne sçaurois nier.

EUSTACHE.

Mon père, je vous supplie bien humblement de me vouloir pardonner. La jeunesse et l'amour

1. En faisant de ce participe passé du verbe *outrecuider* (faire au delà de ce qu'on peut) un participe présent, nous avons eu *outrecuidant*, qui s'emploie tout à fait dans le même sens de présomptueux : « Outrecuidé et sot, lit-on dans les *Contes* d'Eutrapel, ces deux pièces vont ordinairement ensemble. »

m'avoient aveuglé de telle sorte, que je me suis laissé tomber en ce peché.

GIRARD.

Mais ne craignois-tu autrement le danger auquel tu me mettois ?

EUSTACHE.

Quel danger ? Il n'y en avoit point, que je sache.

GIRARD.

Eustache, Eustache, tu es encores bien jeune. Tu penses donc qu'il n'y ayt autre mal, que de ravir une fille de bonne maison jusques dans le logis de sa mère ?

EUSTACHE.

Qui vous a dit cela ? Jamais je n'y pensay.

GIRARD.

Et, de par Dieu, si tu y eusses bien pensé, tu ne l'eusses pas possible osé entreprendre : car, faute de bien considerer l'evenement des choses, tu as faict un acte qui est suffisant pour te ruiner, si Dieu ne t'ayde.

EUSTACHE.

Je vous prie de croire que ce n'est une garse publique et qui face mestier et marchandise de se prester; partant, vous ne devez avoir peur que j'y aye gaigné quelque mal.

GIRARD.

Je le sçay bien, de par Dieu ! Mais il vaudroit mieux que tu eusses gaigné la verolle et la pelade[1] que de t'estre adressé en tel lieu, car l'on pourroit te faire guarir à moins de cinquante escuz ; mais si on te garde la rigueur, tout mon bien ne te pourra sauver la vie, si sa mère ne te veut regarder en pitié et permettre que tu la prennes pour femme.

EUSTACHE.

Que dites-vous ? elle est mariée.

GIRARD.

Geneviefve est mariée ! A qui ?

EUSTACHE.

Ce n'est pas d'elle que je parle

GIRARD.

Comment doncques ? Aurois-tu bien fait une

1. Maladie qui faisait tomber les cheveux et les poils (*pili*). Les Romains qu'elle avait rasés s'en consolaient en adorant la Vénus chauve.

seconde faute? O Dieu ! quel enfant ay-je nourry ! Au lieu que le pensois accuser d'une simple paillardise, il me confesse en outre un adultère qualifié.

EUSTACHE.

Mon père, je vous prie de me pardonner la faute que j'ay faite et ne garder vostre courroux à l'encontre de moy, vous asseurant que je ne retomberay facilement en semblable erreur, puis que je sçay que cela vous est desagreable.

GIRARD.

Eustache, j'ay trop supporté tes jeunesses. Si je t'eusse esté ainsi rude et sevère que sont plusieurs pères à leurs enfants, tu cheminerois mieux en la crainte de Dieu que tu ne fais. J'ay grand peur que Dieu ne me punisse de ce que je t'ay esté trop doux et facile.

EUSTACHE.

N'ayez regret, je vous prie, d'avoir faict du bien à celuy qui ne sera jamais enfant ingrat.

GIRARD.

Je n'y ay pas regret, non; mais il me desplaist que ma bonté a esté cause que tu as fait aujourd'huy deux fautes pour lesquelles il faudra que tu vuides le pays.

EUSTACHE.

Je ne pense avoir fait autre faute que d'avoir receu chez nous, en vostre absence, une femme que Saucisson m'a amenée.

GIRARD.

Que gaignes-tu de me nier la verité? Penses-tu que je ne sache pas bien que tu as esté voir Genevie fve pendant que sa mère estoit au sermon?

EUSTACHE.

Je vous entens, à ce coup. Mais qui vous a fait ce beau conte?

GIRARD.

C'est Louyse mesme, laquelle a juré ses grands dieux qu'elle nous en feroit repentir; et ne m'a rien servi de luy dire que tu l'espouserois.

EUSTACHE.

Moy? que je l'espouse? Je m'en garderay fort bien, puis qu'un autre en a fait ses chous gras. Qu'elle aille chercher un gendre ailleurs.

GIRARD.

Nostre-Dame! qu'est-ce que j'entens!

EUSTACHE.

Je ne vous veux rien celer. Il faut que vous entendiez que celuy que Louyse a veu avec sa fille, habillé d'un habit incarnat, n'est autre que Basile, lequel a trouvé moyen de sortir par les fenestres de la salle, et s'en est venu rendre ceans, où, après qu'il m'a eu conté tout au long l'amour que Genevie̕fve lui portoit, le long temps qu'il l'a servie, et le moyen qu'il avoit tenu pour parler à elle privement, il m'a prié de luy prester ceste dame que Saucisson m'avoit amenée, ce que je ne luy ay refusé; puis il l'a fait vestir du mesme habit qu'il avoit, et l'a mise en sa place avec Geneviefve.

GIRARD.

Voilà une plaisante histoire. Vrayement, je n'en voudrois pas tenir un fer chaud [1], et suis bien aise que tu n'es point embrouillé en ce patelinage. Mais puis-je croire en seureté ce que tu viens de conter?

EUSTACHE.

Quel profit y aurois-je à le dire s'il n'estoit vray? Au demeurant, Basile, se deffiant de pouvoir entrer facilement en la bonne grace de Louyse, m'a prié de faire ce qui seroit en moy pour luy faire avoir Geneviefve à femme, et de vous parler en sa faveur, pour la familiarité que vous avez avec Louyse.

GIRARD.

Vrayement, il merite qu'on luy face plaisir. Laisse-moy faire; j'espère qu'avant qu'il soit nuict nous aurons mis ses amours en bon train. Mais j'ay peur qu'on ne le trouve guères bon de nous, et qu'en ce fait mesmes il nous ayt un peu bravez.

EUSTACHE.

Il ne le voudroit pas avoir pensé seulement. Vous sçavez que toute l'affection que j'ay portée à Geneviefve n'estoit que pour obeir; et puis j'ay sceu que Basile luy a fait l'amour plus d'un an devant moy.

GIRARD.

Si tout ce que tu me dis est vray, je t'absous de bien bon cœur de l'autre offence que tu as faicte,

1. C'est-à-dire me soumettre à l'épreuve du fer chaud, qui était une des plus ordinaires parmi les *épreuves judiciaires* du moyen âge.

pourveu que Dieu te la vueille pardonner. Allons, pendant que la chose est toute fresche, trouver Louyse, pour voir si elle est encores courroucée.

EUSTACHE.

Je le veux bien. Allez devant; je vous suyvray d'assez loing, afin de voir quelle mine elle tiendra à l'aborder. Et puis, quand elle sera bien en colère, je sortiray de mon embusche[1]. Tenez, la voylà qui sort de chez monsieur Bartole.

GIRARD.

Je la voy bien. Retire-toy un peu arrière.

SCÈNE VI

LOUYSE, ALFONSE, GIRARD, EUSTACHE.

LOUYSE.

Voylà grand cas : tous tant que vous estes à qui je conte ma fortune me conseillez de ne le mettre point en procès, et accepter le party que l'on me presente. Mais vous avez beau faire, je ne vous croiray pour ce coup.

ALFONSE.

Ma seur, ma seur, il fait bon croire conseil, et non sa propre teste. Quant à moy, d'autant que le fait me touche aussi bien qu'à vous, je vous conseille en saine conscience comme je voudrois que l'on fist en mon endroit si la fortune m'estoit advenue, dont je prie Dieu me vouloir garder.

LOUYSE.

Vous dites autrement que ne pensez, et estes bien aise de vous en laver les mains, de peur d'avoir la male grace de Girard.

ALFONSE.

Je ne vous conseillerois pas d'accorder avec luy si je ne voyois qu'il se soumet à la raison, vous baillant, par manière de dire, la carte blanche. Et quand vous vous serez consumé à plaider l'espace de trois ou quatre ans, je ne voy point que vous en puissiez avoir meilleure raison que celle qu'il vous offre. Au demourant, j'ay tousjours ouy dire que

1. Le même mot qu'*embuscade*, qui, sous celle forme, donne le sens de l'expression dresser des embûches.

l'on ne sçauroit avoir trop d'amis. Voylà Girard. Je croy qu'il nous vient trouver. Avisez, ie vous prie, à le contenter.

GIRARD.

Eh bien! ma commère, vous plaist-il pas que nous demourions bons amis?

LOUYSE.

Quant à moy, je ne vous hay point; mais que Eustache s'asseure bien n'avoir affaire à une gruë.

GIRARD.

Mais, ma commère, c'est un jeune homme : il luy faut pardonner, il n'y retournera plus.

LOUYSE.

Saint-Jean! je l'en garderay bien, car je le mettray en lieu d'où je respondray bien de luy.

GIRARD.

Dites-vous? N'aurez-vous autrement pitié de celuy qui a pensé estre vostre gendre? Vrayement, vous luy ferez tort, et ne sçay homme qui luy voulust donner par cy après sa fille en mariage.

LOUYSE.

Aussi ne sera-il en ceste peine, si la justice règne à Paris.

GIRARD.

Ma commère, touchez là. Pardonnez-luy, et il vous pardonnera les injures que vous luy avez dites.

LOUYSE.

Où pensez-vous estre arrivé? Il ne vous suffit pas d'avoir deshonnoré ma maison, encores vous vous en mocquez.

GIRARD.

Je vous promets, ma foy, que je suis bien marry qu'il ne vous plaist r'entrer en grace avec luy, car je suis seur que, s'il sçait ce que vous avez dit de luy et que vous l'ayez menacé de le mettre en prison, il ne voudra jamais ouïr parler de vostre fille.

LOUYSE.

Non, non; aussi bien n'est-ce pas pour luy. Et, par la mercy Dieu! puisque vous parlez des grosses dents, avant qu'il soit demie heure d'icy, il sera en une basse-fosse.

ALFONSE.

Girard, je vous estimois homme de bien et entier; mais je vous cognois maintenant pour un

homme double. Ne m'aviez-vous pas dit tantost que vous vouliez que Eustache espousast ma niepce à quelque pris que ce fust?

GIRARD.

Il est vray, mais je ne sçavois pas son vouloir. Depuis, il m'a dit qu'il n'en voudroit pour tout l'or du monde.

ALFONSE.

Comment avez-vous peu parler à luy?

GIRARD.

Demandez-luy; le voylà qui vient à nous.

LOUYSE.

Vierge de grace! comment a-il peu sortir?

EUSTACHE.

Madame, je prie à Dieu qu'il vous garde de mal. J'ay esté adverty que vous aviez opinion que j'avois fait tort à vostre fille; cela a esté cause que je vous suis venu trouver pour m'en purger.

LOUYSE.

Meschant desloyal! osez-vous bien vous presenter devant moy, après m'avoir faict un tel tort? Au larron, mes amis! prenez ce voleur.

EUSTACHE.

Tout beau, Madame! tout beau! Aprenez à parler autrement, car, de tout ce que vous venez de dire, il n'en est rien.

LOUYSE.

Que t'avois-je faict, meschant, pour me jouer un si lasche tour? Mais qui t'a ouvert la porte? Il faut que ce ayt esté ceste meschante carogne de Perrette.

EUSTACHE.

Madame, personne n'avoit que faire de m'ouvrir, puis que je n'y estois pas entré.

LOUYSE.

Ne t'ay-je pas enfermé dans ma salle il y a environ une bonne heure et demie?

EUSTACHE.

Vous resvez, ou bien vous me prenez pour un autre, car je n'ay bougé de la maison.

LOUYSE.

Mon frère, qu'est-ce à dire cecy? Voilà Eustache que je pensois avoir enfermé estroitement, et si il ne porte plus l'habit qu'il avoit tantost.

ALFONSE.

Regardez bien que vous ne vous abusiez. Je vous

conseille de faire un tour jusques en vostre salle pour voir si vostre prisonnier y est encores.

LOUYSE.

C'est bien dit. Cependant que j'y vay, je vous prie, entretenez Girard et son fils.

ALFONSE.

Messieurs, ne prenez garde à ce que dit ma sœur; c'est une femme soupçonneuse, et qui s'esmeut aussi tost qu'il luy passe une mouche devant le nez. Au demourant, elle est bien du meilleur naturel du monde quand elle a passé sa colère.

GIRARD.

Je la cognois telle que vous me la despeignez. Aussi n'ay-je pas deliberé de prendre pied à ses parolles.

EUSTACHE.

Mais ce pendant elle nous fait grand tort de me soupçonner d'avoir eu affaire avec sa fille.

ALFONSE.

Cela n'empeschera pas que nous n'achevions ce que nous avons desjà si bien commencé.

EUSTACHE.

Vous me pardonnerez, s'il vous plaist... Jamais Geneviefve ne me sera rien, et pour cause.

GIRARD.

Vous voyez comme il ne tient pas à moy, et si ce que je vous disois est vray. Mais voylà vostre sœur qui revient... Eh bien! ma commère, est-ce mon fils qui vous a offensé?

LOUYSE.

Seigneur Girard, il me desplaist de vous avoir tenu de si fascheux propos; mais je croy que vous serez plus raisonnable que moy, et que vous me pardonnerez plustost la faute que j'ay faicte, que je n'ay voulu pardonner à vostre fils celle qu'il n'avoit pas faicte.

GIRARD.

Faictes-moy ce bien de me dire qui est celuy que vous avez surpris avec vostre fille.

LOUYSE.

C'est une jeune femme de la ruë Sainct-Denis, habillée en homme, que je cognois aucunement pour avoir autrefois acheté de la marchandise en sa boutique.

ALFONSE.

Mais quelle excuse prend-elle d'estre venue voir ma niepce en accoustrement d'homme?

LOUYSE.

Elle ne m'a dit autre chose, sinon que son mary la traite mal, à cause d'une garce qu'il entretient ici près; de quoy se voulant esclaircir, et le voulant surprendre sur le faict, a pris une porte pour l'autre, et, ayant trouvé ma maison ouverte, y est entrée en deliberation de bien crier après son mary, si elle l'y eust trouvé. Depuis, ayant recognu ma fille, elle est entrée en discours avec elle jusques à l'heure que je les ay surpris ensemble.

GIRARD.

Voylà une plaisante farce; mais, quand tout est bien consideré, il ne se faut guères esmerveiller qu'une femme s'habille en homme en ceste ville, pour la liberté qu'elles y ont. J'ay tousjours ouy dire que Paris estoit le purgatoire des plaideurs, l'enfer des mules et le paradis des femmes.

LOUYSE.

S'il vous plaist d'entrer, vous verrez que je dis vray.

GIRARD.

Nous le croyons bien sans y aller voir, et n'en est point besoin pour ceste heure. Adieu, Madame.

LOUYSE.

Adieu, Messieurs. Mon frère, entrons en la maison pour mettre ordre un peu à nos affaires.

ALFONSE.

Je le veux bien; passez devant.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ANTOINE, BASILE, FRANÇOISE

ANTOINE.

J'ay faict, comme je pense, près de deux mille

lieuës depuis une heure par ceste ville pour trouver Françoise; mais au diable si je l'ay peu jamais rencontrer! J'ay esté en son logis, où j'ay trouvé une petite fille qui m'a dit qu'elle estoit allée ouïr le Saint-Esprit, où je suis allé en toute diligence, pensant l'y trouver; mais elle n'y estoit pas. De là j'ay esté à Saint-Jean, Saint-Gervays, Saint-Paul, Saint-Antoine, l'Ave Maria, pour voir si je la trouverois, d'autant qu'elle est plus souvent aux eglises qu'à sa maison. Après j'ay passé par les Blancs-Manteaux, les Billètes, Sainte-Croix, et m'en suis venu à Saint-Merry, Saint-Jacques, Saint-Eustache, Saint-Germain et autres eglises et lieux de devotion; mais jamais je n'ay trouvé personne qui m'en peust dire certaines nouvelles. Voylà que c'est: quand on a affaire des personnes, on n'en peut finer; mais quand l'on n'en a que faire, on ne les rencontre que trop. Je ne sçay que je diray à mon maistre, d'avoir si mal employé le temps. Mais le voylà qui vient au grand pas vers moy.... Il faut trouver quelque bourde pour l'apaiser.

BASILE.

Antoine, où as-tu tant musé toute ceste après-disnée?

ANTOINE.

Monsieur, j'ay esté chercher Françoise, et, voyant que je ne la trouvois point, je me mis à espier icy autour si je verrois rien qui vous peust nuire, ou à Genevriefve, pour vous en advertir.

BASILE.

Tu as bien fait. Mais, dy-moy, que me conseilles-tu de faire?

ANTOINE.

Monsieur, si j'avois affaire de conseil, je vous en voudrois demander, et me semble que vous, qui en donnez aux autres, en pouvez bien retenir pour vous, sans aller ailleurs aux empruns.

BASILE.

Ne sçais-tu pas bien que nous voyons bien les fautes de nostre voisin, mais nous sommes aveugles aux nostres? Comment pourrois-je donc bien me resoudre en ce faict d'amour, qui me touche de si près, veu mesmes que l'on ne peint amour aveugle pour autre cause, sinon pour monstrer que

ceux qui ayment ne sçavent le plus souvent ce qu'ils font, où ils vont, ne ce qu'ils disent.

ANTOINE.

Cela est bien certain. Mais aussi je croy que l'amour n'a point tant aveuglé vostre esprit qu'il ne vous ayt laissé l'usage de la raison pour vous conduire en vos affaires, et puis la jouyssance vous doit avoir mis en repos de conscience. Toutefois, si vous avez desir de prendre conseil, voylà madame Françoise qui vient vers vous, laquelle, pour son aage et l'experience au fait d'amours, vous en pourra departir plus que ne pourroit faire un pauvre jeune garson ignorant comme moy.

BASILE.

Allons donc au devant d'elle... Bonsoir, madame Françoise!

FRANÇOISE.

Bon vespre, Monsieur! Je suis bien aise de vous avoir trouvé pour vous conter des nouvelles que j'ay aprises toutes fresches.

BASILE.

Qu'y a-il de nouveau?

FRANÇOISE.

Je vous veux bien advertir que vos affaires iroient fort bon train, n'estoit une chose. Sçachez doncques que je viens du logis de Louyse, où j'ay trouvé la femme du sire Thomas habillée en homme, et tout à l'heure je me suis imaginée qu'il y avoit là de vostre invention, et que vous l'aviez supposée en vostre place, ainsi que peu après j'ai sçeu de Genevicfve qui, m'ayant tirée à part, m'a tout conté, et, qui plus est, m'a dit que vous l'aviez espousée. Est-il pas vray?

BASILE.

Ouy, graces à Dieu!

FRANÇOISE.

Peu après, je me suis mise à deviser avec Louyse et son frère, taschant toujours de vous mettre sur les rancs; mais aussi tost que je vous ay eu nommé, Louyse m'a renvoyée bien loing, jurant ses grans dieux qu'elle aymeroit mieux estre morte que vous fussiez son gendre. Quand j'ay veu qu'elle estoit si fort en colère, je n'ay plus rien voulu dire touchant vostre faict; mais changeant de propos, nous nous sommes mis à deviser de

plusieurs choses, et, allant de fil en eguille, l'on est venu à faire mention du capitaine Rodomont. Tout aussi tost elle a commencé à dire que ce seroit bien le cas de sa fille, et qu'elle luy en vouloit faire parler dès aujourd'huy.

BASILE.

Mon Dieu! que me dites-vous?

FRANÇOISE.

Aussi tost qu'elle a eu lasché la parolle, j'ai trouvé moyen de le redire à Genevietve, qui s'estoit retirée en sa chambre; mais la pauvre fille, ne pouvant dissimuler la douleur qu'elle sentoit de si fascheuses nouvelles, s'est mise à pleurer avec telle abondance de larmes, que j'en ay eu très-grande pitié.

BASILE.

O Dieu! comment pourray-je jamais recognoistre cette constante amitié! Non, non, je suis resolu de perdre la vie ou d'arracher celle de ce glorieux[1] capitaine, et serois un lasche poltron si je faisois autrement.

FRANÇOISE.

Monsieur, vous avez grand tort de faire une telle deliberation; pardonnez-moy si je vous le dis. Ne voyez-vous pas bien que, si Rodomont meurt par vostre main, vous augmentez tousjours les difficultez, et faites que Louyse vous hayra comme la peste, estant mesmes en danger de perdre avec la vie le bien qui ne vous peut eschaper, comme l'ayant conquis avec si grand heur? Faites, si vous m'en croyez, de deux choses l'une : trouvez le moyen de faire vostre paix avec Louyse, ou faites en sorte que le capitaine sçache ce qui s'est passé entre vous et Genevietve. Voilà le seul moyen de luy faire laisser la poursuite en laquelle il est si chaud.

BASILE.

Je suis plus marry du mal que Genevietve endure à mon occasion que je ne suis de ce que vous dites qu'on la veut donner à ce mangefer, car je pense

1. Fanfaron, plein de vanité. C'est la traduction exacte du *gloriosus* de Plaute dans sa comédie, d'où sont venus, par imitation, tous ces fiers-à-bras. La pièce de Destouches, *le Glorieux*, emploie encore le mot dans cette acception, en substituant toutefois l'orgueil arrogant à la fanfaronnade.

que malaisement il pourra entendre à se marier, maintenant qu'il tient garnison dans le chasteau de Saint-Prix [1].

FRANÇOISE.

Dites-vous? Et bien! voylà desjà bon commencement; il ne se faut desesperer.

BASILE.

J'ay, Dieu mercy! bon espoir de venir au bout de mes desseins; mais je voudrois bien avoir consolé ceste pauvre fille. Je m'en vay voir si je pourray parler à elle, vienne qui plante.

FRANÇOISE.

Regardez-y bien à deux fois, et que, pour un mal, vous ne luy en donniez deux. Toutefois, je vous conseille de vous y acheminer, puisque voylà Louyse qui en sort avec son frère. Retirons-nous un peu à quartier, de peur qu'elle ne nous voye.

SCÈNE II

LOUYSE, ALFONSE.

LOUYSE.

Je vous dis que je ne suis point bien edifiée de ceste masquarade, et ne suis guère aise que ceste belle madame Alix, que nous avons faict sortir par l'huys de derrière, soit venue voir ma fille.

ALFONSE.

Quant à moy, je ne sçay qu'en penser. Toutefois, elle me semble d'assez bonne sorte. Au pis aller, quand elle seroit la plus desbauchée de Paris, si ne pourroit elle avoir fait grande playe à l'honneur de ma niepce.

LOUYSE.

Je ne sçay. Ne vous souvient-il point que maistre Damian, nostre medecin, nous disoit dernièrement qu'il y avoit des hommes qui avoient les deux sexes, et les nommoit, ce me semble, garsons-fillettes et barbes-fleuries?

ALFONSE.

Vous voulez dire hermafrodites. Je ne croy pas

1. Maintenant qu'il est *pris*. Ces sortes de plaisanteries avec allusion aux noms des saints nous venaient du moyen âge.

que dame Alix soit de ce nombre. Mais vous faictes bien, en ce cas icy, de craindre et prendre tousjours les choses au pire.

LOUYSE.

Voylà pourquoy je suis bien deliberée de marier ma fille à ce capitaine qui luy faict la court, et qui a le bruit d'avoir beaucoup de bien, avant que le monde soit abruvé de ceste histoire. Je sçay que Girard est de ses amis, et, partant, allons le trouver pour luy en faire porter la parolle.

ALFONSE.

Je ne trouve pas bon que Girard s'en mesle.

LOUYSE.

Pourquoy ?

ALFONSE.

Pour autant qu'il vous en a prié autrefois pour son fils, et j'aurois peur que maintenant il nous fist un faux-bon, et qu'il la voulust encores faire avoir à Eustache.

LOUYSE.

J'ay bien pensé à ce que vous dites ; mais quand bien il la voudroit retenir pour Eustache, je n'en serois pas trop marrie. Au reste, je le pense tant homme de bien et tant de mes amys, qu'il taschera à faire que Rodomont espouse Geneviefve, s'il voit que son fils n'en vueille point.

ALFONSE.

Vous voulez dire que vous avez deux cordes en vostre arc. Ce n'est pas trop mal avisé. Entrons en sa maison, puisque la porte est ouverte.

SCÈNE III

FRANÇOISE, BASILE, PERRETTE, GENEVIEFVE.

FRANÇOISE.

Et bien ! que vous en semble ? vous voyez maintenant si j'ay dit vray.

BASILE.

Hastons-nous pendant que la commodité se presente et qu'il fait desjà assez obscur. Antoine, fais le guet cependant que je vay heurter à la porte. Tic, toc, tac.

PERRETTE.

Qui est là ?

BASILE.

Perrette, m'amie, je te prie, ouvre-moy la porte.

PERRETTE.

Est-ce vous, Monsieur ? Mananda, je suis bien marrie que je ne puis. Madame a emporté la clef.

BASILE.

N'y a-il point de moyen de parler à ta maistresse ?

PERRETTE.

Si a bien, mais ce ne sera que par ceste fenestre.

BASILE.

Ce m'est tout un, pourveu que je puisse avoir l'heur de la voir et de luy dire trois ou quatre mots.

PERRETTE.

Ayez donc un peu de patience, que je l'aille querir en sa chambre, où elle s'est retirée pour pleurer et gouverner ses pensées mieux à son aise.

BASILE.

Despesche-toy. O ! que je suis un homme miserable d'avoir esté cause que ceste pauvre fille soit tombée en la male grace de sa mère pour aymer trop ardamment ! Il ne sera jamais en ma puissance, quand je vivrois jusques à la fin du monde et que je posséderois tous les honneurs et richesses de l'univers, d'acquiter la centiesme partie de l'obligation qu'elle a sur moy, si ce n'est qu'il luy plaise de prendre pour argent contant ma bonne volonté et le ferme amour que je luy porte, lequel je sens d'heure en heure croistre dans mon cœur, et avec ses traits d'or y engraver en cent endrois le beau pourtrait de ma belle Geneviefve. O Dieu ! que je fus abusé quand je pensay que ma passion amoureuse prendroit quelque relasche par la jouyssance, tout ainsi que la fain s'apaise par les viandes, la soif par le boire, et le froid par un beau grand feu ! Au contraire, ayant descouvert tant de beautez et douceurs, auparavant incognues à mes sens, je brusle maintenant d'un ardent desir de les posseder, lequel ne me laisse en repos, pour la crainte que j'ay qu'on ne me les ravisse, ainsi qu'un avaricieux qui, ayant peur qu'on ne luy desrobe ses

escuz, passe et repasse cent fois en un jour autour du lieu où ils sont ensevelis ; et quand il en est absent, son cœur neantmoins ne laisse d'estre avec son thresor.

FRANÇOISE.

Vrayment, vous avez grand tort de vous tourmenter de la sorte, maintenant que vous avez occasion de vous resjouir. Mais escoutez... je l'entens venir.

BASILE.

O mes yeux ! repaissez-vous goulument de ceste douce lumière qui sort des siens, et vous, mes oreilles, escoutez attentivement ceste voix angelique, et ne perdez une seule parole de ceste belle bouche.

GENEVIEFVE.

Perrette, il m'est advis que j'entens quelcun parler là-bas. Ouvre la fenestre.

BASILE.

Madame, je prie à Dieu qu'il vous veuille rendre contente.

GENEVIEFVE.

Monsieur, je le prie qu'il luy plaise vous donner ce que vostre gentil cœur desire, car je seray assez contente si vous l'estes.

BASILE.

Je suis maintenant assez content, puis que j'ay l'heur de vous voir ; mais aussi tost que je vous auray perdu de veuë, je demeureray plus estonné et confus que celuy qui, en une nuict d'hyver, chemine par mauvais païs, le vent luy ayant estaint sa lumière.

GENEVIEFVE.

Si ce que vous dites est vray, je desire de pouvoir entrer dans vos yeux sans vous faire mal, et y demeurer perpetuellement, à celle fin que vous soyez tousjours content, voyant devant vous celle qui ne vit d'autre viande[1] que du souvenir de vos perfections.

BASILE.

Vous faites donc une maigre chère, si vous vous repaissez seulement de mes perfections ; mais si

1. Ce mot se prenait alors dans le sens absolu de *nourriture*, comme le *victus* latin, d'où il dérive.

vous eussiez dit de l'amour que je vous porte, je n'eusse lors craint de dire que vous ne sçauriez estre nourrie d'une viande plus exquise. Et m'en pouvez hardiment croire, comme celuy qui ayme la plus belle, la plus gentille dame qui soit en l'univers.

GENEVIEFVE.

Cela procède de vostre grande courtoisie, d'aymer ainsi celle qui tient à grande faveur de vous estre humble servante; mais je puis dire aussi que vostre amour n'est point plus extreme que le mien, et, n'estoit que je crains d'offencer mon seigneur et maistre, je dirois que je ne pense pas estre aymée de la façon que je vous ayme.

BASILE.

Madame, quant est de l'amour que je vous porte, je dis que vous devez estre plus asseurée de mon amour que moy du vostre, d'autant que vostre beauté est suffisante non seulement d'attirer les hommes à soy, mais elle peut forcer mesmes les bestes les plus cruelles. D'autre costé, vous sçavez comme je vous suis obligé, principallement pour les recentes faveurs que de vostre grace vous m'avez departies. Mais, je vous prie, comment puis-je estre asseuré d'estre justement aymé de vous, n'ayant chose en moy qui merite d'arrester vostre affection, et n'ayant jusques icy fait chose qui vous puisse exciter à m'aymer, combien que à la verité je pense estre assez bien voulu de vous, tant pour vostre douceur et gentillesse que pour l'envie que vous sçavez que j'ay de m'employer à vostre service quand l'occasion se presentera, et qu'il vous plaira m'honorer de vos commandemens.

GENEVIEFVE.

Mon grand amy, je vous remercie bien humblement de ceste offre si liberale; seulement je vous prie, sur tous les plaisirs que vous me voudriez faire, de parler à ma mère le plus tost que vous pourrez, ou luy faire parler par vos parens et amys, et mettre ordre que le mariage de Rodomont et de moy ne se face.

BASILE.

Je le feray, n'en ayez doute. Cependant je vous prie de ne vous contrister de chose que vous oyez.

J'espère mettre si bon ordre à tout, que ce beau balafré, au lieu de vous, ne trouverá que du vent entre ses bras. Au demeurant, vous n'avez occasion de craindre que vostre mère luy en parle, maintenant qu'il est prisonnier en la Conciergerie ou au Chastelet, que je ne mente.

GENEVIEFVE.

Mon Dieu, que vous me faictes aise de me dire telles nouvelles! Mais en estes-vous bien asseuré?

BASILE.

Je l'y ay veu mener par trois sergens, qui l'ont pris ceste apres-dinée, près de vostre logis, un peu devant que je vous eusse espousée.

GENEVIEFVE.

Monsieur, excusez-moy si je ne vous puis tenir plus long propos. Je croy que ma mère reviendra incontinent, car elle n'est allée loing.

BASILE.

Je serois bien marri qu'elle m'eust veu parler à vous avant que ce trouble-cy soit appaisé. Adieu, Madame.

GENEVIEFVE.

Adieu, Monsieur. Je vous prie de vous souvenir de la promesse que vous m'avez faicte. Perrette, ferme la fenestre.

BASILE.

Madame Françoise, nous avons assez esté en ce lieu.

FRANÇOISE.

Retirons-nous en mon logis.

BASILE.

Je le veux bien. Antoine, je te prie de ne bouger d'icy, et de prendre garde soigneusement à ce que tu verras ou entendras dire de moy.

SCÈNE IV

RODOMONT, NIVELET, ANTÔINE.

RODOMONT.

Que j'endure une telle bravade! Il sera donc dit qu'un petit bourgeois de Paris ayt parlé tant au desavantage d'un tel homme que moy, et non seu-

lement mal parlé, mais qui plus est luy ayt volé sa maistresse! Non, non, il me coustera plustost la vie que je n'en aye la raison; mais avant que je meure, je suis seur que ma flamberge fera un bel eschec, abatant plus de testes qu'un faucheur ne fait d'herbes au moys de juing. Nivelet!

NIVELET.

Plaist-il, Monsieur?

RODOMONT.

Vas-t'en querir ma rondache et mon casquet, car je veux entrer de cul et de teste chez Louyse et enlever Geneviefve; que si elle ne veut venir d'amitié, je veux mettre le feu au logis et brusler toute la ruë, voire, pardieu! la moitié de Paris; et puis après, j'iray trouver ce galant de Basile pour le hascher plus menu que chair à pasté, tant que les fourmis en puissent aisement emporter chacun leur lopin.

ANTOINE.

Ho! le mauvais! il tuera tantost un peigne pour un mercier[1].

NIVELET.

Il seroit donc bon que vous eussiez compagnie pour vous seconder.

RODOMONT.

Tu as raison; cours-t'en au corps de garde du Louvre, et dis au corporal que je luy prie de m'envoyer trois ou quatre harquebusiers et autant de mousquetaires pour me faire compagnie en un affaire qui importe au service du roy.

ANTOINE.

Pardieu! si vous y venez, on vous chargera de bois comme un asne.

NIVELET.

Il me semble que vous vous mettez en un grand danger sans propos ny apparence. N'avez-vous pas bien ouy que Basile se vantoit d'avoir espousé Geneviefve? Voudriez-vous bien ravir une femme à son mary? ce seroit assez pour vous ruiner.

RODOMONT.

Tu dis vray, ne bouge d'icy pour ceste heure. Je

1. C'est le proverbe comiquement retourné, et dit à rebours, afin de mieux qualifier ce faux brave: « Tuer un mercier pour un peigne.»

suis d'advis de remettre l'assaut à demain, sur la diane [1].

ANTOINE.

Vous faites que sage.

RODOMONT.

Mais que dira-t'on quand on sçaura que j'ay esté ainsi mocqué ?

NIVELET.

Qui le dira, je vous prie, si vous mesmes ne le dites? Mais je sçay bien que vous n'avez garde : vous voudriez plustost faire acroire d'avoir tué une douzaine d'hommes que de confesser d'avoir esté bravé.

RODOMONT.

Je me trouve par fois assez bien de ton conseil, et pense qu'il ne sera pas trop mauvais pour ce coup.

NIVELET.

Vous ferez fort bien de me croire; mais, je vous prie, seriez-vous bien si poltron que de prendre le reste de Basile? Par ma foy! jamais je n'aurois bonne opinion de vous.

RODOMONT.

Penses-tu que Basile aye eu le pucelage de Genevicfve ?

NIVELET.

Doutez-vous d'une chose si claire? Penseriez-vous bien qu'il eust esté si lasche que de faillir à l'assignation? Et puis, vous avez ouï ce qu'ilz se disoient l'un à l'autre, car vous estiez assez près d'eux, sans qu'ils vous peussent voir, tant à cause du temps obscur qu'il faict que à cause d'une charrète qui vous cachoit.

RODOMONT.

Qu'ilz te remercient hardiment du conseil que tu m'as donné, car, en la colère où j'estois, si j'eusse poursuyvi ma pointe, j'eusse fait mourir cinq cens hommes pour le moins, lesquels peuvent bien dire ne tenir la vie, après Dieu, que de toy. Allons trouver Eustache; puis que j'ai failly à mon entreprise, j'ay deliberé de faire comme luy et prendre le temps

1. Batterie de tambour ou sonnerie de trompette pour réveiller les soldats le matin. Chateaubriand, dans les *Martyrs,* y voit un souvenir du culte de Diane; c'est possible. Les Italiens, de qui l'expression nous est venue, appellent l'étoile du matin *Stella Diana.*

ainsi qu'il vient, sans plus m'embroüiller le cerveau de ces amoureuses passions.

NIVELET.

Si vous voulez parler à Girard, il m'est advis que le voylà avec une femme et un autre homme.

RODOMONT.

S'il me voit, je parleray à luy ; sinon, je passeray outre.

SCÈNE V

GIRARD, LOUYSE, RODOMONT, ALFONSE, ANTOINE.

GIRARD.

Quant à moy, je ne pense pas de pouvoir disposer le capitaine à espouser vostre fille, quelque mine qu'il face de l'aymer, et ne luy conseillerois, ny à vous aussi.

LOUYSE.

Pourquoy donc, mon compère ? Ma fille ne le vaut-elle pas bien ?

GIRARD.

Je n'en doute point ; mais il me semble qu'elle ne seroit trop à son aise d'estre mariée à un homme qui possible ne la verroit quatre fois en un an. Vous sçavez qu'aussi tost qu'il est bruit de guerre, il est des premiers à cheval.

ALFONSE.

A la verité, je craindrois qu'il se fist brave [1] des biens de ma niepce, et qu'il employast l'argent de son mariage à se monter.

LOUYSE.

Si ay-je esté advertie de bonne part qu'il jouist pour le moins de quatre mille livres de rente.

GIRARD.

Je croy bien qu'il en jouiroit, et de plus, s'il ne devoit rien.

ALFONSE.

Sans mentir, il se voit peu souvent qu'un homme de sa condition n'aye affaire aux confrères de Saint-Mathieu [2].

1. Bien vêtu, pimpant.
3. Usuriers.

GIRARD.

Je ne laisseray toutefois de luy en parler, si vous voulez.

LOUYSE.

Je vous en prie bien humblement, et à cela je cognoistray que nous sommes bons amys. Il me semble que le voylà; au moins je le pense recognoistre à son laquais habillé de verd.

GIRARD.

Seigneur Rodomont, je suis bien aise de vous avoir trouvé pour communiquer un affaire qui vous importe.

RODOMONT.

Comment! avez-vous eu des nouvelles que l'on va en Flandres à ce coup, ou en Portugal?

GIRARD.

Je ne vous veux point parler de guerre, mais de paix. J'ay charge de sçavoir si vous avez desir de vous marier?

RODOMONT.

Je vous diray que tous mes amys me le conseillent, et me disent qu'il est temps que j'y pense si je veux voir mes enfans avancez aux armes.

GIRARD.

Si vous voulez entendre à un bon parti que je sçay, j'espère de faire tant par mes journées que vous l'emporterez facilement.

RODOMONT.

Dites-moy donc qui c'est.

GIRARD.

Cognoissez-vous bien madame Louyse que vous voyez icy presente?

RODOMONT.

Ouy, vrayement, et vous asseure que je luy voudrois faire tout service.

LOUYSE.

Monsieur, je vous en remercie bien humblement. Vous plaist-il pas vous couvrir?

GIRARD.

Je croy aussi que vous cognoissez sa fille Genevieve, ou je suis bien trompé.

RODOMONT.

Je la cognois pour une des plus belles de tout le quartier.

GIRARD.

C'est d'elle que je vous voulois parler, et si vous luy portez affection, comme je me suis laissé dire, je me fay fort de vous en faire bien tost passer vostre envie.

RODOMONT.

Vous me faictes plus d'honneur que je ne merite, de me vouloir faire avoir une si belle femme ; mais je suis d'un humeur bizarre qui ne simpatiseroit pas fort bien avec le sien. Partant, je vous prie de m'excuser si je n'y puis entendre pour ceste heure.

GIRARD.

Comment ! l'on m'avoit dit que vous perdiez les pieds pour son amour, et maintenant que vous estes en beau chemin pour en jouïr, vous reculez arrière ! Il semble, en bonne foy, que vous craigniez la touche.

RODOMONT.

Sans mentir, je l'ay aymée, pendant qu'elle estoit fille, d'aussi bonne amour que jamais gentilhomme ayma ; mais depuis que j'ay descouvert qu'un autre estoit le mieux venu en son endroit, et qu'elle avoit laissé aller le chat au fourmage, je ne suis pas deliberé de m'en rompre jamais la teste.

LOUYSE.

Vrayement, Monsieur, vous avez tort : Genevieſve est fille de bien.

ALFONSE.

Mon capitaine, vous monstrez bien, à voz sots propos, que vous avez la teste sans cervelle, de parler ainsi au desavantage de ma niepce, qui vaut mieux que vous.

RODOMONT.

Je ne pense point avoir parlé autrement que je ne dois.

LOUYSE.

Ce n'est pas parler en homme de bien d'accuser les filles d'un peché où elles ne songèrent de leur vie.

ALFONSE.

C'est bien loing de soustenir leur honneur et de couvrir leurs fautes, quand elles seroient coupables, ainsi que faisoient les anciens chevaliers de la table ronde.

RODOMONT.

Je ne dis rien que je n'aye veu et ouy. Voudriez-vous bien que vostre fille eust deux maris à la fois? Madame, puis qu'elle a choisi Basile pour son mary, je suis bien d'advis que vous luy laissiez, et croy que leur mariage se portera bien.

LOUYSE.

Qui vous a fait croire ceste belle bourde?

ALFONSE.

Je vay gaiger que c'est une invention de Basile.

RODOMONT.

Basile ne me l'a point dit ny fait dire. Je l'ay veu tout maintenant parler à vostre fille, et j'ay entendu d'eux que le mariage avoit esté consommé ceste après-disnée, et que Basile estoit venu accoustré des habillemens d'Eustache.

ANTOINE.

Il me semble que l'on parle de mon maistre; je me veux approcher plus près pour ouyr ce qu'ils disent.

LOUYSE.

Vous vous trompez : c'estoit une femme desguisée en homme qui estoit venue pour voir ma fille et luy porter un mommon[1]. Voycy mon compère qui vous en pourroit asseurer.

GIRARD.

Ma commère, puis que le capitaine a tout sceu aussi bien que moy, il n'est plus temps de desguiser les matières. Je croy que vous estes si equitable que vous seriez marrie d'oster la femme à celuy à qui elle appartient pour la bailler à un autre. Asseurez-vous que le capitaine dit vray, et que Basile a espouzé vostre fille, et qui plus est, a consommé le mariage.

LOUYSE.

Vray Dieu! que me dites-vous?

GIRARD.

La verité, que Basile mesmes m'a confessée.

LOUYSE.

O Dieu! que je suis miserable! Ha! traistre et desloyal Basile! Je me doutois bien que tu me

1. Présent qu'on portait dans les maisons où l'on allait en masque, et qu'on jouait contre quelque autre enjeu. Molière, dans l'*Étourdi* et dans le *Bourgeois gentilhomme*, et Scarron, dans le *Roman comique*, font encore allusion à cet usage.

jouërois quelque meschant tour; mais encore ne le puis je croire, car comment seroit-il sorti sans que je l'eusse veu?

GIRARD.

Fort bien! par les fenestres de la salle. Et puis, pour sauver l'honneur de vostre fille, il a mis madame Alix en sa place.

ALFONSE.

Mais regardez bien à ce que vous dites.

GIRARD.

Je sçay bien ce que je dis et ne parle point par cœur.

LOUYSE.

Ne suis-je pas bien fortunée, d'avoir nourry une fille qui sera cause de ma mort!

GIRARD.

Ma commère, le seigneur Basile est honneste jeune homme, riche et de bonne parenté; il vous ayme, il vous respecte plus qu'homme qui vive. Je pense que vous ferez fort bien de luy bailler vostre fille : aussi bien est-elle desjà à luy.

LOUYSE.

J'ay grand peur qu'il n'en vueille plus, maintenant qu'il en a fait à sa volonté.

GIRARD.

Ne dites pas cela. Je le cognois trop homme de bien pour commettre un acte si lasche.

LOUYSE.

S'il la veut, qu'il la prenne; je ne m'en tourmenteray autrement, puis qu'aussi bien je n'y gaignerois rien.

ANTOINE.

Je m'en vay advertir mon maistre, qui n'est pas loing d'icy, des nouvelles que je viens d'ouïr. Mon Dieu, qu'il sera aise!

LOUYSE.

Mes amys, je vous prie ne me laisser au besoing.

GIRARD.

Pourquoy dites-vous cela? Ne sçavez-vous pas bien que je voudrois, pour vous, faire la fausse monnoye?

LOUYSE.

Ha! mon compère, j'ai grand'peur qu'il n'en vueille point; mais, s'il la refuse, je le ferai le plus

miserable homme de la France. Je vous prie, si nous en venons là, de me servir, au besoin, de vostre tesmoignage.

GIRARD.

J'aymerois mieux mourir que de faire autrement.

RODOMONT.

Non, non, Madame; s'il ne vous fait raison, mon espée et mon bras luy feront faire maugré ses dens.

LOUYSE.

Mes amys, vous m'obligez beaucoup. Helas! mon Dieu, je cognois à ceste heure que ce que l'on dit est vray, que les mariages se font au ciel et se consument en la terre. Il falloit de necessité que Basile fust mon gendre, et ne l'en pouvois empescher, puis que Dieu l'avoit resolu en son conseil privé.

GIRARD.

Je vous puis bien dire en l'oreille icy, entre vous et moy, que vous ne perdez pas au change. Je vous prie, quel avantage est-ce qu'eust eu vostre fille avec ce beau trainegaine de foin?

LOUYSE.

Elle n'eust esté des mieux mariées; mais la crainte que j'avois des choses faictes ceste après-disnée m'avoit fait haster de vous en parler.

GIRARD.

Je voy bien que Dieu nous ayde. Voyez-vous comme il fait tomber Basile entre noz mains?

RODOMONT.

Pardieu! il espousera vostre fille tout presentement, ou je luy plongeray dans le corps mon espée jusques aux gardes.

LOUYSE.

Attendons-le icy de pied coy : aussi bien vient-il droit à nous.

SCÈNE VI

BASILE, ANTOINE, LOUYSE, GIRARD, ALFONSE, RODOMONT.

BASILE.

Es-tu bien asseuré que Louyse a tout sceu?

ANTOINE.

Je ne le dirois s'il n'estoit vray.

BASILE.

Et que j'avois esté veoir sa fille?

ANTOINE.

Vous vous en pouvez asseurer.

BASILE.

Et que je suis eschappé, laissant Alix en ma place?

ANTOINE.

Elle le sçait aussi bien que vous et moy.

BASILE.

Mais dy-moy qui lui a dit?

ANTOINE.

Le capitaine et Girard.

BASILE.

Ne s'en est-elle point autrement courroucée contre moy?

ANTOINE.

Si est bien, mais enfin elle a esté appaisée par Girard, auquel elle a promis de vous donner sa fille si vous luy faites cest honneur que de la prendre.

BASILE.

Comment! cest honneur? Pense-t-elle que je sois homme pour refuser un offre si à mon advantage? Allons les trouver plustost aujourd'huy que demain, de peur qu'elle ne change d'opinion.

ANTOINE.

Nous n'avons que faire d'aller loing : les voilà devant vous.

BASILE.

Bon soir, Madame; bon soir, Messieurs. J'ay esté adverty que vous aviez envie de parler à moy pour une chose qui ne m'importe rien moins que de la vie. Je vous prie me faire ce bien que de me commander, et vous verrez si puis après je seray prompt à vous obeyr.

LOUYSE.

Basile, je vous avois jusques icy estimé homme sage; mais la faute que vous avez faite monstre bien le contraire. Remerciez hardiment ces messieurs de ce qu'ils ont tant fait envers moy, que je n'ay deliberé de punir autrement vostre offence que de vous condamner à vivre avec celle qui est

des complices de vostre meschanceté ; de laquelle, si vous eussiez esté si amoureux que le bruit couroit, vous n'eussiez pas entrepris de ravir l'honneur, comme vous avez fait.

BASILE.

Madame, toute la faute que j'ay faite a esté en ce que je n'ay point attendu vostre consentement, ainsi que je devois; mais je vous puis dire que je n'ay point ravi l'honneur de vostre fille, d'autant que j'estime son honneur estre le mien propre, puis qu'il luy a pleu m'accepter pour son mary ; et, s'il vous plaist me recognoistre pour tel, j'espère vous faire paroistre un jour, par mes bons services, que vous ne pouviez eslire un meilleur gendre, quand bien vous eussiez cherché par tout Paris.

LOUYSE.

Je suis marrie seulement de la sorte dont vous y avez procedé.

BASILE.

Madame, quand vous aurez bien pesé les raisons d'une part et d'autre, vous aprouverez ce que j'ay fait. Il vous peut souvenir qu'il y a plus d'un an que je suis après pour faire ceste alliance aux conditions que vous m'avez offertes autrefois ; vous sçavez que j'ay perdu ma peine, et que n'y avez jamais voulu entendre. D'autre costé, vous vous estes bien peu apercevoir, si vous n'estiez du tout aveugle, de l'affection que vostre fille me portoit. Je vous demande maintenant, qu'eussé-je peu faire autre chose, pour m'asseurer, que ce que j'ay fait? Devois-je attendre vostre parolle, laquelle vous ne m'eussiez jamais donnée ? Devois-je attendre qu'un autre prist la place, et puis me fermast la porte au nez ? Madame, je vous prie de considerer de près toutes ces raisons, et vous cognoistrez que mon dire est fondé sur quelque raison apparente.

GIRARD.

Ma commère, vous avez tort de tant contester avec Basile ; recevez-le hardiment pour vostre gendre, puis que Dieu l'a marié avec vostre fille.

LOUYSE.

Je serois bien marrie de vous contredire.

ALFONSE.

Puis que Dieu a permis que les choses se fissent

ainsi, ce ne seroit bien fait de penser les corriger.

BASILE.

Ma mère, vous ne vous repentirez point d'avoir fait alliance avec moy ; et, puis que je vous trouve si benigne en mon endroit que de me pardonner une faute qui, à la verité, de prime face, semble bien grande, asseurez-vous que vous n'aurez plustost aujourd'huy donné un mary à vostre fille que acquis un humble serviteur pour vous.

LOUYSE.

Basile, mon amy, je prie à Dieu qu'il vous vueille pardonner, car, quant à moy, je vous pardonne de bon cœur. Mes amys, il me semble qu'il est bien près de six heures. Je vous prie de me faire ce bien que de venir souper en mon logis, pour achever ce que de vostre grace vous avez si bien encommencé.

GIRARD.

Si nous pensions que nostre presence vous peust servir de quelque chose, nous ne nous en ferions pas prier deux fois.

LOUYSE.

Entrons doncques, car je suis seure que nous aurons encores affaire de vous. J'envoyeray querir Eustache et dame Françoise, afin que la compagnie soit plus complète.

GIRARD.

Je ne m'en feray tirer l'oreille deux fois, puis qu'il vous plaist.

RODOMONT.

Et moy, je serois bien marry de vous desdire. Mesdames, qui avez pris patience de nous ouïr ceste après-disnée, s'il vous plaist revenir en ce lieu le jour des noces de Basile et Geneviefve, vous aurez le plaisir de voir courir la bague, rompre la lance en la lice, combattre à la barrière, à la pique et à l'espée, et dix mil autres passetemps, desquelz une bonne troupe de capitaines, mes amys et moy, honorerons ce bien heureux mariage. Et là vous pourrez cognoistre avec quelle dexterité je manie un cheval à courbettes, au galop, à bons, à ruades, et luy donne carrière, et de quelle grace j'emporte une bague, de quelle force je sçay rompre une lance de droit fil jusques à la poignée, branler la pique et manier l'espée. Mais, Mesdames, gardez

que les esclats qui en voleront ne vous touchent, et que le vent de mon espée, lequel a fait souvent esvanouïr les hommes d'armes, ne vous face choir à la renverse toutes plates contre terre : car ce seroit fait de vous, et pourriez bien dire votre *In manus*. Cependant vous ferez bien de vous retirer chez vous, car voicy l'heure que l'on commence à souper aux bonnes maisons. Et si nostre comedie vous a esté agreable, je vous prie de nous le faire cognoistre à quelque signe d'allegresse.

FIN DES CONTENS.

NOTICE SUR FRANÇOIS D'AMBOISE

Nous le connaissons déjà par son ami P. Larivey, qui lui dédia ses comédies, mais il mérite que nous le connaissions mieux.

Par l'activité de l'esprit, la variété du savoir, et je ne sais quelle souplesse à se transformer, pour mieux grandir, il fut bien de son temps tout d'intrigues et de métamorphoses.

Son père, J. d'Amboise, était médecin du Roi. Venu de Douai, sous François Ier, et presque aussitôt attaché à la Cour, il ne s'en était plus éloigné ; mais c'est sous Charles IX que son crédit s'était surtout accru. Des lettres de naturalité lui avaient été données en 1566, et le roi s'était chargé de faire élever à ses frais, au collége de Navarre, ses deux fils : François, dont nous parlons ; et Adrien, qui, après une vie très-diverse et très-mêlée, que nous n'avons pas à raconter ici, mourut en 1604, évêque de Tréguier.

François ne fut d'abord qu'un homme de collége n'ayant que l'ambition d'apprendre et d'enseigner. En 1568, il était régent de seconde à ce même collége de Navarre où il avait été élevé, et pendant quatre ans il n'aspirait pas à mieux. L'étude du droit le séduisit alors, et l'attacha.

Avocat au Parlement de Paris, il y gagna, dit-on, des causes brillantes, et fut ainsi entraîné à ne plus quitter la robe. C'est comme magistrat qu'il la porta le plus longtemps, non à Paris d'abord, mais en Bretagne, où le Parlement l'eut pour conseiller, puis pour président. Il revint ensuite au grand conseil, et y fut en 1586 avocat général.

Henri III, qui paraît l'avoir eu en grande estime, lui donna le titre de chevalier, et le mit ainsi en des prétentions de noblesse qu'il poussa plus que de raison, jusqu'à tenter de faire croire qu'il descendait de la grande maison d'Amboise, et qu'il avait ainsi pour aïeul le fameux Chaumont d'Amboise, compagnon de Charles VIII en son expédition de Naples.

La position que ses emplois lui avaient faite était assez haute pour qu'on n'osât pas le démentir; aussi n'a-t-il pas fallu moins qu'une enquête de d'Hozier, un siècle après,

pour le déposséder de la noblesse, dont il s'était gratifié et de laquelle personne, sa vie durant, ne l'avait dérangé.

Quand il mourut, il était conseiller d'État, après avoir passé, de 1589 à 1604, par la charge de maître des requêtes et par le conseil privé ; et il prenait le titre de baron de La Chartre-sur-Loire, seigneur d'Emery et de Vezeul en Touraine.

Larivey n'oublia pas de lui donner tous ces titres dans la dédicace qu'il lui fit du second recueil de ses comédies. Ils étaient amis, je l'ai dit déjà, et ils semblent avoir suivi quelque temps les mêmes études, fréquenté le même monde. Nous avons vu Larivey s'éprenant de Piccolomini, qu'il avait connu chez le président Pardessus à Paris, et se faisant son traducteur; nous trouvons chez François d'Amboise le même goût et des travaux pareils, par suite sans doute des mêmes hantises.

Il traduisit de Piccolomini, en 1577, *Les Notables Discours en forme de Dialogues touchant la vraie et parfaite amitié*, et comme la littérature italienne était alors de mode, et qu'il suffisait de la cultiver pour se mettre en crédit auprès de Catherine de Médicis et de ses fils, il ne la quitta pas sans en avoir tiré quelques autres œuvres, mais moins sérieuses.

Les Regrets funèbres de quelques animaux, qu'il traduisit d'Ortensio Lando, touchent au burlesque ; et l'on ne sent guère l'homme grave, d'abord régent de collége, puis magistrat, dans *Les Amours comiques, contenant plusieurs histoires facecieuses*, dont l'inspiration lui vint aussi de quelques œuvres d'Italie.

La comédie des *Néapolitaines*, qui parut ensuite séparément, était une de ces « histoires facecieuses. » Bayle nous la donne comme « la traduction d'une comédie italienne, » mais sans dire laquelle. Nous l'avons cherchée, et ne l'avons pas découverte. Il nous semble toutefois que Bayle a raison, et que si la pièce n'est pas une traduction textuelle, comme la plupart de celles de Larivey, elle doit être au moins une imitation assez peu déguisée de la comédie qui nous échappe, et qui se retrouvera quelque jour.

François d'Amboise y aura, suivant la méthode de Larivey, fait quelques changements de personnages, par élimination ou même par addition. Le type de Gaster me semble par exemple une interpolation de son fait. L'ancien régent du collége de Navarre se sera souvenu du Gnathon de l'*Eunuque* de Térence, et d'après ce parasite, il aura créé son « escornifleur. »

Ces imitations plus ou moins voilées, qu'aujourd'hui nous traiterions bel et bien de plagiats, étaient alors d'usage et, comme nous l'avons vu pour le chanoine Larivey, ne tiraient pas à cas de conscience.

François d'Amboise ne dut pas avoir plus de scrupule. Peut-être même, si j'en juge par un autre fait resté assez obscur de sa vie littéraire, en eut-il encore moins. Vers la fin de 1616, il publia, avec notes et préface apologétique, les *Manuscrits* d'Abélard recueillis au Paraclet. Après sa mort une seconde édition en fut faite, sans que son nom y reparût. Celui d'André Duchesne le remplaçait. Lancelot, qui voulut plus tard éclaircir cette singularité, n'hésita pas à conclure que François d'Amboise s'était servi, pour l'édition qu'il avait signée, du savoir de Duchesne, et que celui-ci, d'abord trop jeune pour réclamer, surtout contre un tel personnage, n'avait pas manqué, lorsqu'il fut mort, de rentrer dans son bien, en signant seul l'édition suivante.

François d'Amboise, qui s'attribuait ainsi des travaux graves où il n'était pour rien, redoutait en revanche qu'on ne lui attribuât les œuvres moins sérieuses où il s'était délassé de sa gravité. On ne sera donc pas surpris de voir qu'il ait signé d'un pseudonyme, « Thierri de Timophile, gentilhomme picard, » sa comédie des *Néapolitaines*. Il ne mit jamais d'autre signature aux écrits où l'ancien régent et le magistrat monté en dignité semblaient s'être un peu trop oubliés.

LES NEAPOLITAINES

COMÉDIE FRANÇOISE DE FRANÇOIS D'AMBOISE

FORT FACECIEUSE, SUR LE SUBJECT D'UNE HISTOIRE D'UN PARISIEN, UN ESPAGNOL ET UN ITALIEN

1584

PRÉFACE

DE THIERRI DE TIMOFILE, GENTILHOMME PICARD, A HAULT ET PUISSANT PRINCE MESSIRE CHARLES DE LUXEMBOURG, COMTE DE BRIENNE ET DE LIGNI.

L'auteur ne se pensoit à rien moins qu'à mettre en lumière, Monseigneur, les comedies qu'il faisoit en la prime-vère de son adolescence, non plus que ses autres poesies, et se contentoit d'y avoir joué quelques heures perdues, et que sur le theatre [1] elles avoient esté veües et receües avec un plaisir indicible, sans vouloir tant de fois hazarder son ouvrage aux divers jugemens des hommes, sachant bien que ce n'est pas trop discretement faict de tenter, souvent sans propos, la fortune, et que telle fois un poëme recité ou une comedie representée pourroit plaire aux spectateurs, voire emporter des applaudissemens, et ces mesmes œuvres, redigez par escrit, leuz et releuz, deplairont aux doctes lecteurs, et offenceront leur censure sevère et equitable. Ce cauteleux Romain, encores qu'il eust le bruit d'estre des plus faconds et qu'il fist profession de monter souvent sur la tribune aux harangues, si ne voulut-il oncques publier ce qu'il faisoit, affin que, s'il luy eschappoit quelque chose dont quelqu'un eust voulu le remordre, il eust le moyen de le desadvoüer et nier d'y avoir oncques pensé. Ce qui entre par une oreille sort legerement par l'autre, et ne laisse sinon une flaterie chatouilleuse, selon que la parolle est confite en miel ou en sucre. Au contraire, ce qui est proposé à lire, et plus meurement consideré, est mieux epuré en la fournaize, et demeure plus longuement entre le marteau et l'enclume de celuy qui en veut juger avec toute austerité. Ce n'est pas ce qui a refroidi nostre autheur, de l'estude duquel il est sorty plusieurs belles pièces, et y en est encore resté des plus excellentes, qu'il nous garde pour un meilleur loysir; mais ses amis, le voyant constitué en dignité

1. On ne sait sur quel théâtre ni par qui fut jouée la pièce. Ce dut être à Paris, où elle se passe, et sans doute par Como La Gamba, qui, un peu auparavant, comme nous l'avons vu, avait joué la *Reconnue* de Remi Belleau. A la même époque, en 1583, l'Italien Batista Lazarro, qui était peut-être de sa troupe, donnait des représentations à l'Hôtel de Bourgogne, et payait pour cela une redevance aux confrères de la Passion.

et occupé en affaires plus graves [1], luy ont soubstraict ces Neapolitaines pour en faire un present à vous, Monseigneur, et au public, affin que, par le moyen d'un qui est tresaffectionné à vostre service, on cognoisse que la France, ayant de long-temps surpassé les Itales en l'artifice de bien faire de doctes tragedies, a aussy dequoy maintenant arracher le laurier aux plus sçavants, et mesmes aux plus grands seigneurs de l'Italie, qui s'y sont exercez à l'envi à qui composeroit et exhiberoit de plus ingenieuses et somptueuses comedies, jusques à là que les princes mesmes ont tellement affecté ceste gloire, qu'ils n'y ont espargné ny leur plume et leur esprit, ny leur bource et leur magnificence. Scipion et Lelie, sage senateur, aidoyent à Terence et luy servoient de protocole à minuter et recorriger ses comedies, tant prisées et admirées de tous les estats de la republique romaine. C'estoit en ces exercices et spectacles que les triomphans Cesars faisoyent plus de despence et somptuosité. Nos roys, de toute ancienneté, ont pris plaisir d'en voir de telles que leur siècle rude le pouvoit porter, affin d'apprendre par icelles la manière de vivre de leurs subjects, et ne se soucioyent guères d'y faire observer les preceptes des Grecs et Rumains anciens. Si ceste-cy se fust imprimée avec le sceu et congé de l'autheur, il n'eust peu se garder, en vous la presentant, de cueillir au spacieux verger de voz loüanges quelques fleurons de ceste illustre et royalle maison de Luxembourg, en laquelle y a eu tant d'empereurs, roys, ducs, princes et vaillans capitaines, desquels vous vous monstrez digne successeur et imitateur. Mais, reservant cela pour une autre occasion plus propre, je desire seulement que ceste comedie vous soit agreable et vous puisse apporter quelque recreation, m'asseurant qu'aux autres qui la liront elle apportera aussi un grand proffict et contentement, autant ou plus que pas une de celles qui ont esté divulguées jusques à present, d'autant qu'en ceste-cy on y trouvera un françois aussi pur et correct qu'il s'en soit veu depuis que nostre langue est montée à ce comble, à l'aide de tant de laborieux et subtils esprits qui y ont chacun contribué de leur travail et diligence pour la rendre polie et parfaicte. La lecture et la conferance en rendront seur tesmoignage, outre la gentillesse de l'invention, le bel ordre, la diversité du subject, les sages discours, les bons enseignemens, sentences, exemples et pruverbes, les facecies et sornettes dont elle est semée de toutes parts, et n'y a rien qui ne soit bien digne de venir devant les yeux les plus chastes et modestes.

LE PROLOGUE OU AVANT-JEU

Ceux qui ont donné les preceptes de l'art poetique disent que les graves tragedies sont basties, le plus souvent, sur un sujet veritable traitant les tristes accidens qui tourmentent et ruinent les roys, princes et potentas, tesmoing ce qu'en dit Euripide au roi Archelas, et que les comedies ont pour argument quelque nouvelle inventée à plaisir pour servir de miroir au simple populaire. Mais cette reigle, Messieurs, n'est pas si generale que nous ne luy ayons apporté pour exception cette comedie, que nous vous allons repre-

1. Fr. d'Amboise, qui n'était que simple avocat au Parlement, lorsqu'en 1579 Larivey lui dédiait son premier recueil de comédies, se trouvait-il donc déjà, cinq ans après, *conseiller du Roy, maistre des requestes ordinaires de son hostel ?*

senter sous le nom des *Neapolitaines*, laquelle, pour estre plaisante et facecieuse autant qu'autre qui ait cy-devant animé le riant theâtre, ne laisse pas de contenir une histoire vraye et fort recreative avenue de nostre tems, en la ville capitale de ce royaume, entre trois personnages de diverses nations, de laquelle plusieurs se peuvent bien ressouvenir pour avoir veu ou par ouidire; et peut-estre en vois je çà et là, parmy cette honnorable troupe, qui en pourroient bien parler asseurement; et moy-mesme, qui porte la parolle pour l'auteur, personnage de grandes lettres, pour l'aage qu'il a, duquel, parce qu'il est depuis monté en dignité [1], je tairay à present le nom, je prendrois plaisir de vous declarer tout le fait par tenans et aboutissans, si je ne craignois d'irriter les fées, et aussi que voicy venir un enfant de Paris assez secret et discret en ses amours, qui aura l'honneur d'entamer ce gasteau. Oyez-le, s'il vous plaist, avec faveur et attention. Il dit assez proprement et parle bon courtisan pour un homme de sa sorte, car au temps qui court chacun veut prendre un peigne et s'en mesler; chacun veut ecorcher le renard [2]. Mais mot... N'ayez point envie, Messieurs, de vous enquerir de son surnom et de l'enseigne de la maison de son père, lequel, sans rien nommer, se tient à la rue Sainct-Denis, auprès l'église de..., et plus n'en dit le deposant.

1. Voir la note précédente.
2. Pour prendre sa peau et faire le fin. Rabelais dit au chapitre de l'adolescence de *Gargantua*, dans un sens tout pareil : « Il faisoit le sucré, *escorchoit le renard*, disoit la patenostre du singe.»

PERSONNAGES

Le seigneur AUGUSTIN, jeune marchant parisien.
BETA, servante de madame Angelique.
Dom DIEGHOS, gentilhomme espagnol.
Maistre GASTER, extravagant escornifleur [1].
Sire AMBROISE, marchant de Paris.
JULIEN, son facteur.
LOYS, serviteur d'Augustin.
Le sieur CAMILLE, escholier neapolitain.
Madame ANGELIQUE, veufve neapolitaine.
CORNEILLE, fille de chambre.
MARC-AUREL, lapidaire.
L'HOSTELIER de l'Escu de France.
LOUPPES, messager.

1. Le mot *extravagant* se prenait alors dans un sens plus étendu qu'aujourd'hui. Cotgrave le traduit en anglais par *idle*, oisif, paresseux. Gaster n'est pas autre chose dans la pièce, et comme en pareil cas la gourmandise parasite suit d'elle-même, il est *écornifleur*.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LE SIEUR AUGUSTIN, *seul.*

Ho! Loys! holà! Je m'en vay me promener icy près. Si le sieur Ambroise, mon père, me demande, di-luy que je suis allé faire ce qu'il sçait; mais s'il ne me demande point, ne luy en fais point ramentevoir, afin que ceste excuse me serve pour une autre foys. Et puis, de là, tu me viendras retrouver au fauxbourg Sainct-Germain, où tu sçais. C'est grand cas que l'amour de ceste belle et gentille veufve me tourmente si fort que je n'en puis reposer jour ne nuict, non pas arrester un quart d'heure en place. Et puis on dit que la teste des amoureux donne souvent bien des tourmens à leurs pieds! Mais voilà tout à propos Beta, la servante, et tout le conseil de ma maistresse. Il faut que je lui die un mot. Dieu gard', Beta, ma grand' amye.

SCÈNE II

BETA, SERVANTE; AUGUSTIN.

BETA.

Dieu gard', seigneur Augustin! Que vous dit le cœur? Vous mettez bien matin la plume au vent?

AUGUSTIN.

Comment se porte-on chez vous?

BETA.

A l'accoustumée. Ne sça'vous pas bien, vous qui nous faites cest honneur de frequenter chez madame Angelique, ma maistresse, que depuis le trepas du seigneur Alphonse de Grifano, son mari, nous n'avons eu une seule heure de repos, tant elle s'afflige et tourmente; et surtout après cette pau-

vre orfeline, madamoiselle Virginie, qui est le plus cher et precieux joiau qu'elle ayt en ce monde?

AUGUSTIN.

Encor faut-il à la parfin donner quelque relache à ses ennuis avec la raison, ou du moins avec le temps, qui est le medecin ordinaire de toutes les maladies d'esprit. Mais ce remède que j'enseigne à autruy, je le voudrois bien sçavoir prendre pour moy-mesme.

BETA.

La perte d'un bon seigneur et mary ne se peut jamais recouvrer.

AUGUSTIN.

Il n'est si bon qu'aussi bon ne soit.

BETA.

Pour bien juger de la bonté, il faudroit qu'il y eust une fenestre au cœur.

AUGUSTIN.

La playe qui est faicte au cœur ne se peut guerir, sinon de la main mesme qui a fait la blessure.

BETA.

Chacun sent son propre mal.

AUGUSTIN.

Puisque le trop celer ne me peut en rien profiter, Beta, l'extremité en laquelle je me voy reduit, la confiance que j'ay en vous, et le moien que vous avez de me secourir à mon besoin, me contraignent de m'adresser à vous pour vous declarer une affaire qui m'importe autant que chose que j'aye, vous suppliant me vouloir aider et me donner quelque bon conseil, affin que je puisse sortir de ceste langueur que je n'ay osé decouvrir qu'à vous seule.

BETA.

Je vous asseure, seigneur Augustin, que je feray pour vous tout ce qui me sera possible d'aussi bon cœur que vous m'en sçauriez prier, voyre commander : vous en avez bien le pouvoir. Je voudrois faire pour vous autant que le cheval pour l'esperon.

AUGUSTIN.

Je vous remercie, Beta; vous ne me trouverez point ingrat.

BETA.

Dès le premier jour que je vous vis, lorsque nous nous rencontrames par les hostelleries, venans en-

semble à Paris, vous me semblates homme de bien, et jugeay à vostre visage et contenance qu'estiez bien né et de bons parens. Si feist bien le feu seigneur Alphonse, mon maistre, de qui Dieu ayt l'âme, tellement que depuis Marseille jusques ici ne se voulut acointer que de vous.

AUGUSTIN.

Si [1] en rencontra-il plusieurs par les chemins qui se vouloient mettre en sa compaignie.

BETA.

Il est vrai, mais il trouvoit envers eux quelque excuse pour s'en deffaire, comme personne soupçonneuse, ainsi que sont tous estrangiers au pays d'autruy; toutesfois il n'eut jamais aucune mauvaise fantaisie de vous.

AUGUSTIN.

Il me le montroit bien : il me racontoit privement [2] toutes ses fortunes.

BETA.

Et vous laissoit user de grande familiarité envers sa femme, ce qu'il n'avoit pas à coustume de faire, ny aussi l'usage de nostre pays de Naples ne le permet point. Or, quand à moy, je vous promets, seigneur Augustin, que si ma foible puissance vous peut aider en quelque chose, je ne m'y espargneray, ains mettray peine, par toutes les façons du monde, de vous satisfaire en tout ce qu'il vous plaira. Mais je suis bien sotte! En quoi pourriez-vous avoir affaire de moy, pauvre servante, vous qui estes riche en vostre cité, et je suis indigente en païs estranger? Je croy que vous vous mocquez de moy de m'user de tel langage.

AUGUSTIN.

Mocquer? Beta, je vous supplie, laissons toutes mocqueries : elles ne sont à propos. Si vous sçaviez le mal que je sens, vous ne diriez pas cela.

BETA.

Et comment! estes-vous malade? Il me semble bien à vostre visage que ne vous trouvez pas bien. Dites-moi quelle maladie c'est, peut-estre y trouveray-je quelque remède : car d'autrefois, à Naples, j'ay eu l'amitié d'une vieille femme qui avoit co-

1. Pour : et cependant.
2. En particulier.

gnoissance de toutes les herbes du monde, et par icelles guerissoit plusieurs maladies, et en la frequentant j'ay eu l'experience de beaucoup de choses qu'elle m'a apprinses, desquelles j'ai fait la preuve envers aucuns qui s'en sont bien trouvez.

AUGUSTIN.

Ah Beta! ma maladie est de telle sorte qu'elle ne se peut guerir par herbes, charmes ny enchantemens.

BETA.

Qu'est-ce donc?

AUGUSTIN.

Faut-il que je vous la nomme? Vous la sçavez trop : vous avez de longue main apereeu, à ma contenance et à mon visage pasle et defaict, que je suis serviteur tout outre [1] de madame Angelique, vostre maistresse.

BETA.

Que voudriez-vous d'elle?

AUGUSTIN.

Demandez-vous à un malade s'il veut santé? Que je voudroy! Qu'elle m'aymast comme je l'ayme. Ce seroit grande cruauté de donner la mort à qui donne le cœur!

BETA.

Ha! j'entens bien le patelinage[2]; je ne suis pas si grue. Mais vous sçavez comme sainctement elle garde la memoire de son defunct mary.

AUGUSTIN.

Je pense qu'il n'y a femme au monde qui trouve mauvais que l'on luy parle d'amour; et, encore qu'elle n'accorde ce qu'on luy demande, si n'est-elle point marrie d'avoir esté priée, ny ne sçaura jamais mauvais gré à celuy qui en portera la parolle, et fust-ce à l'heure du chartier[3].

BETA.

A telle heure la pourroit-on prendre qu'elle ne s'en sçauroit malcontenter.

AUGUSTIN.

Sa fille n'en laissera pas de trouver bon party. Et

1. A outrance.
2. Les ruses et finesses, comme celles de Patelin.
3. On a dit depuis, dans le même sens, *l'heure du berger*, expression encore nouvelle et à la mode, lorsqu'en 16(2 C. Le Petit publia *l'Heure du berger, demy-roman comique, ou roman demy-comique*.

quant à ce que vous dites de son mari, elle a satisfait en sa vie à l'amour qu'elle luy devoit, et encores après sa mort plus longuement que son aage, sa beauté et la poursuitte que j'en ay faicte ne requeroit. Et Dieu sait s'il se soucie à present, mort qu'il est, de la rigueur et austerité de sa femme!

BETA.

Je ne le vey jamais jaloux en sa vie, à grand peine le sera-il après sa mort.

AUGUSTIN.

Ce sont les resveries d'anciennes commères importunes qui travaillent sans cesse les cerveaux des jeunes, et les veulent faire devenir vieilles par opinion, comme elles le sont par nature. Je vous prie, Beta, vous qui estes sage, considerez bien le tout, ma necessité et sa commodité : car, ne pouvant, ou pour le moins ne devant vivre sans amy, elle ne sçauroit mieux rencontrer que moy ; et qui choisit et prend le pire est maudit.

BETA.

Mieux ne sçauroit-elle, seigneur Augustin : car vous meritez beaucoup, et n'estes point reffusable à qui auroit envie d'aimer.

AUGUSTIN.

Je le di pour ce que je l'aime parfaictement, et suis seur et fidèle, et n'ay faulte de bien, ny de riches parens, ny de suport en ceste ville ; de quoy elle, qui est estrangière et mal-aisée, se pourra servir, et mesme de ma personne, comme de chose sienne.

BETA.

Elle ne peut nier qu'elle vous soit tenue des honnestes offres que vous luy faites.

AUGUSTIN.

Davantage, madamoiselle sa fille trouvera par ma faveur plus facile moien d'estre mariée en quelque bon lieu. Or je vous prie derechef, Beta, employez les forces de vostre esprit, et faites pour moy ce que je n'ay sceu faire ; sondez le gué, et comme de vous-mesme, par manière de conseil, admonnestez-la, sollicitez-la, persuadez-la de m'aymer, et m'oster de la misère où vous me voyez. Je vous asseure, Beta, que, ce faisant, je vous seray perpetuel amy, et vous feray participante de tous mes biens.

BETA.

Seigneur Augustin, vos raisons et la pitié de vostre mal m'ont tellement vaincue que je suis disposée de vous obeir; et encores que je trouve la partie bien forte, si mettray-je toutes mes forces et mon credit, et inventeray tous les moyens que je pourray pour vous contenter.

AUGUSTIN.

Contenter, Beta! Si vous le faictes, je tiendray la vie de vous, et vous recongnoistray pour mère : car veritablement mère se peult appeler celle qui donne la vie, delivrant autruy de mort; et affin qu'il vous souvienne mieux de moy, prenez cependant ce petit present.

BETA.

Ha! seigneur Augustin! je ne vends point ma peine, et ce que j'en fais n'est que d'amitié.

AUGUSTIN.

Aussi ne le vous donné-je pas pour recompense, j'espère vous faire plus grand bien; et si vous refusez cecy de moy, je penseray que ne me voulez obliger à vous, puis que ne me voulez en rien estre obligée.

BETA.

Or sus donc, puis que vous avez ceste opinion, je le prendray.

AUGUSTIN.

Et dictes-moy, quand auray-je responce de vous?

BETA.

Le plus tost que je pourray. Attendez-moy icy près, je m'en vay achever de les habiller.

AUGUSTIN.

Mais quand sera-ce, Beta? Une heure m'est une année.

SCÈNE III

DOM DIEGHOS, ESPAGNOL, ET MAISTRE GASTER, EXTRAVAGANT ESCORNIFLEUR.

DIEGHOS.

Et puis, Gaster, mon frelaut[1], a-elle esté bien aise de sçavoir de mes nouvelles?

1. Pour : *mon beau, mon gentil.* On disait aussi, comme dans

GASTER.

Comme de la chose du monde qu'elle ayme le plus après vostre personne ; je croy qu'elle en rit encore de joye.

DIEGHOS.

Ce n'est pas signe qu'elle me haisse. Et du present que je luy ay envoyé par toy?

GASTER.

Je ne vous sçaurois dire le grand contentement qu'elle en a, et non pas tant pour la valeur, encore qu'il soit beau et de grand prix, comme de ce qu'il est venu de vous, et aussi pour l'amour de vostre effigie qui y est.

DIEGHOS.

Doncques, tu penses qu'elle m'aime de bon cœur?

GASTER.

Ouy, si l'on peut juger des femmes à la contenance : car, soudain que je luy ai presenté l'anneau et fait le message que m'aviez commandé, l'eau luy est venue à la bouche : elle s'est toute esmuē sans rien dire, et après qu'elle a eu longuement contemplé l'image avec un visage content et gracieux, je luy ay demandé : Et donc, Madame, recognoissez-vous ce pourfil?

DIEGHOS.

Que t'a-elle respondu?

GASTER.

Ha! Gaster, mon amy, que dites-vous? Ne pensez-vous pas que je la cognoisse? Voulez-vous que je mette en oubly celuy qui est le bien de mon bien, la vie de ma vie? Et puis l'a prise et baisée plus de cent fois aux yeux et à la bouche, et, la regardant en grande douceur, elle disoit : Je t'ay bien encore mieux engravée dedans mon cœur!

DIEGHOS.

A! a! a! Je prends grand plaisir à ce que tu m'en contes ; mais je te diray bien, maistre Gaster, que c'est un don de nature, que je ne feis jamais chose qui ne fust agreable à tout le monde, ce que peu de gens ont.

la *Ménippée*, « frelu, » mot qui n'eut qu'à s'étendre un peu pour devenir *freluquet*.

GASTER.

Il y a long-temps que je m'en suis apperceu, et me semble que toutes vos actions sont plaines de bonnes graces; vous avez une façon de faire si bonne qu'elle attire un chacun, et pour ce n'est point de merveilles si la seignore Angelique est prinse de vostre amour.

DIEGHOS.

Oh! ce n'est pas la première. Du temps que j'estois à Naples, où j'ay faict longue demeure, il n'y avoit jeune gentilhomme qui fust bien venu entre les dames que moy : toutes me desiroyent, m'aymoient et me vouloient à leur compaignie, et s'estimoit bien heureuse celle qui pouvoit fournir de moy.

GASTER.

Ha! je l'ay bien ouy dire; mais il ne s'en faut point esbahir, veu les vertus qui sont en vous : que l'on vous prenne à baller, à chanter, dancer, saulter, jouer de la guitarre et donner les matinades [1] aux seignores et damoiselles, qui sont toutes choses duisantes [2] à l'amour, il n'y en a point de si accompli.

DIEGHOS.

O! combien de martels [3], combien de jalousies j'ay donné en Naples, quand sur les vingt-quatre heures [4], je prenois le frais, me promenant par la ville sur mon cheval bardé, et faisant l'amour! tu le peux penser!

GASTER.

Certainement, je croy qu'il y avoit de ces pauvres maris qui estoient bien marris quand vous voyoient passer soubz leur fenestre, veu la galanterie dont vous estes plain, et ce beau visage que vous avez.

DIEGHOS.

Mesmement, Gaster, quand je donnois l'esperon

1. Concert du matin, à l'aube. On disait déjà plus volontiers : aubade, comme Ronsard :

> Quand aurons-nous, au matin, les aubades?

2. Qui *duisent*, qui plaisent.
3. Soucis, chagrins. « Donner *martel* ou soupçon, » dit Ronsard. « Avoir martel en tête, » s'emploie encore dans le même sens.
4. C'est-à-dire à la nuit tombante, l'usage en Italie étant de compter vingt-quatre heures, à partir du coucher du soleil.

à mon genet [1], qui sautoit un doit près de leur fenestre : tu sçais bien comme j'y suis adroict !

GASTER.

Je vous ay, Monsieur, veu picquer vos chevaux, et me semblez estre collé dans la selle. Aha ! ces chevaux vont comme le vent et tombent comme la gresle.

DIEGHOS.

Doncques, que penses-tu que devenoient ces dames quand elles me voyoient ainsi ?

GASTER.

Mais laissons celles de Naples ; parlons des nostres d'icy. Quand vous allez par la ville, elles ne bougent l'œil de dessus vous, et disent entre elles : O ! quelle contenance et grace de gentilhomme ! O ! comme il est richement et proprement vestu, et en bonne conche [2] ! Que son cas est droit et leste ! Qu'il doit estre de quelque haut lieu ! Regardez quelle suitte il a ! Et puis elles m'appellent et me demandent qui vous estes.

DIEGHOS.

Et que leur responds-tu ?

GASTER.

Non pas ce que je doy, mais ce que je puis dire : car vostre vertu surmonte toute louange. Mais quoy ! Par toutes les compaignies où je me trouve, soit en nopces ou autres festins, je ne leur oy parler que de vous. L'une dict que vous estes beau ; l'autre, que vous estes d'une des bonnes maisons d'Espaigne, et qu'elle a ouy dire que vous vivez très magnifiquement, et qu'estes tant liberal et honneste qu'il n'est possible de plus. Ha ! dict une autre, si vous le voiez en compagnie de femmes, comme je le vis l'autre jour, vous seriez toute esbahye comme il tient bon propos. Certainement il monstre qu'il a esté bien nourry [3], et si quant à la langue vous ne le jugeriez estranger, car il parle aussi bon françois qu'un François naturel. Mais qu'est-ce que je n'oy poinct dire de vous ?

DIEGHOS.

Il est vrai, Gaster, que devant hyer je fuz chez

1. Petit cheval d'Espagne, qui servait surtout aux parades.
2. *Arrangement*, de l'italien *concia*, ou *concio*, qui a le même sens.
3. Bien élevé.

un gentilhomme où estoient assemblées plusieurs dames aussi belles que j'en aye veu en ceste ville, et quand j'entray elles se levèrent toutes; je les baisay l'une après l'autre, et je m'assis parmy elles, puis commençasmes à deviser et tenir propos de plusieurs choses; il me sembla bien qu'il y en avoit une des plus belles qui eut tousjours l'œil sur moy, et quand je la regardois elle devenoit un peu rouge.

GASTER.

De quel age est-elle?

DIEGHOS.

D'environ seize ans.

GASTER.

Vous enquistes-vous poinct où elle se tient?

DIEGHOS.

Ouy, et me dict-on que c'est là auprès d'où nous estions, en la mesme rue.

GASTER.

Et où estoit-ce?

DIEGHOS.

Près de l'eglise Nostre-Dame.

GASTER.

A! c'est ceste-là pour vray qui parloit de vous tant honorablement; je cogneu bien aussi qu'elle estoit ferue [1], que c'estoit amour qui luy faisoit proferer ces parolles.

DIEGHOS.

Je le pense.

GASTER.

Il est ainsi...

DIEGHOS.

C'est quelquefois grand peine d'estre si aymable : car on n'est que trop pressé, et ne sçauroit-on departir son amour en tant de lieux.

GASTER.

Vous y fourniriez bien, Monsieur, si n'estoit la seignore Angelique, qui vous ayme tant qu'elle vous veut tout pour elle.

DIEGHOS.

Mais comme est-il possible que deux choses si contraires puissent estre si bien en moy, et que je les conduise si dextrement qu'on ne sçauroit dire en laquelle je suis plus excellent?

1. Frappée, du latin *ferire*.

GASTER.

Et qui sont-elles?

DIEGHOS.

Ne le sçais-tu pas?

GASTER.

Non, pas encore.

DIEGHOS.

Et tu as bien peu d'esprit : les armes et l'amour.

GASTER.

Ha! il est vray, je ne m'en advisois poinct.

DIEGHOS.

Et quoy! n'as-tu point ouy conter de mes faits d'armes?

GASTER.

Souventes fois.

DIEGHOS.

Ce que j'ay fait en toutes les guerres de mon temps? O! si tu sçavois en quelle estime m'avoit le marquis [1]! Sa Majesté Catholique n'en a point de plus brave. Tu n'as pas entendu comme j'acoustray à Naples ce desesperé qui faisoit du Rodomont, qui se vantoit n'avoir son pareil! C'est la cause pourquoy je suis icy.

GASTER.

Si ay, si : vous l'envoiastes où il falloit.

DIEGHOS.

Et de quelle sorte! Combien de fois ay-je combatu en camp cloz, et combien d'entreprises ay-je mises à fin! Si tu sçavois le nombre des batailles où je me suis trouvé, et les grands dangers que j'ay passé, et de tous suis sorti à mon honneur!

GASTER.

Et bagues saulves [2].

DIEGHOS.

Et quoy donc! Et s'y ay gaigné de tous butins, desquels ne me suis voulu enrichir, ains les ay departis aux soldats.

GASTER.

Regardez combien peut la prudence et le courage en un homme valeureux! Si vous n'eussiez

1. Le marquis de Pescaire, qui commanda longtemps en Italie pour l'Espagne, et faillit être roi de Naples.

2. On disait : « sortir vie et bagues sauves, » lorsqu'après la capitulation d'une place on avait permission d'en sortir avec tout ce qu'on pouvait emporter.

esté de tel cœur, c'estoit assez pour y laisser les bottes.

DIEGHOS.

Je voudrois que tu m'eusses veu quand il est question de quelque bonne affaire, et quel je suis estant armé de toutes pièces! Tu me vois bien à ceste heure paisible et aimable, tellement que je te semble un petit ange, ou plustost un petit Cupidonneau; c'est pourquoy je porte en ma devise une abeille, avec ces mots : *Frezia y miel,* voulant donner à entendre, par la flèche et le miel, que je suis brave guerrier et amoureux tout ensemble; auparavant je portois une autre devise : *Mas honra que vida* [1].

GASTER.

Proprement.

DIEGHOS.

Je suis bien lors aussi furieux et terrible, de sorte qu'il n'y a si brave qui ne tremble devant moy cent pieds dans le corps. As-tu jamais veu painct le dieu Mars?

GASTER.

Qui? mardi-gras?

DIEGHOS.

Ha! ha! ha!

GASTER.

Qui donc? Celuy qu'on dict le dieu des batailles? N'est-ce pas cestuy-là qui est pourtraict en une medaille que vous portez au bonnet [2]?

DIEGHOS.

C'est luy-mesme; me voyla tout faict.

GASTER.

Il me semble bien ainsi : comme une omelette de deux œufs.

DIEGHOS.

O! s'il y avoit quelque tournoy en France cependant que j'y suis!

GASTER.

Vous triompheriez bien!

1. Fanfaronnade espagnole : « plus d'honneur que de vie. »
2. La mode de porter au bonnet ce qu'on appelait des *enseignes*, petites figures ou médailles, d'or, d'argent ou de plomb, comme les madones de Louis XI, existait encore.

DIEGHOS.

Je ne m'y trouvay jamais que je n'en emportasse le pris.

GASTER.

Je le croy : car je pense qu'il n'y fut oncques ; mais n'est-ce pas vous à qui les lisses furent deffendues à Tollède ou à Castille la Vieille ?

DIEGHOS.

C'est moy-mesme.

GASTER.

Il en advint de l'inconvenient.

DIEGHOS.

Il y en eut qui s'en trouvèrent bien mal, et n'y avoit personne qui n'aymast mieux combattre un autre à outrance qu'avecques moy en tournoy.

GASTER.

Or, rejouissez-vous, j'entens qu'il y en aura un en brief en ceste cour.

DIEGHOS.

Les dames y seront-elles ?

GASTER.

Toutes aux fenestres et sur des eschafaux, louans et estimans ceux qui feront bien.

DIEGHOS.

Je n'y seray pas oublié.

GASTER.

Vous y serez cogneu comme un oyson parmy les cygnes... Je voulois dire comme un cygne parmy les oysons.

DIEGHOS.

Ha ! je voyois bien que tu faillois. Mais pourrois-je point trouver quelque bonne fortune parmy les dames de la cour, qui sont tant estimées et de si bonne volonté ?

GASTER.

Cela ne vous peut faillir : il n'y a rien qui tant gaigne les cœurs des honnestes dames que de voir un homme vaillant et qui est aymé de plusieurs aultres, car elles sont envieuses de leur nature, et veulent sçavoir par effect d'où vient la cause de cest amour.

DIEGHOS.

Je ne suis donc pas mal. O ! que je donneray de rudes coups !

GASTER.

Vous les donnez rudes quand il vous plaist, et quand il vous plaist les sçavez bien adoucir, ce disent les femmes.

DIEGHOS.

Madame Angelique en sçauroit bien que dire. Mais envoyeray-je voir ce qu'elle faict et comme elle se porte, si elle est de loisir que j'y puisse aller ?

GASTER.

Il ne sera que bon.

DIEGHOS.

Or, va-y donc, Gaster; baise-luy la main de ma part.

GASTER.

Et ce pendant, que ferez-vous ?

DIEGHOS.

Je m'en vay promener à l'eglise.

GASTER.

Et quoy! voulez-vous aller ainsi avec ce petit bout de laquais ?

DIEGHOS.

Ho ! tu dis vray, je ne m'en advisois poinct. Où sont tous mes estaffiers ? Ils me laissent tousjours seul. Juro Dios ! je les mettray un jour hors de ce monde.

GASTER.

A ! je m'en vois là.

DIEGHOS.

Va, et revien bien tost, et me viens trouver à l'eglise où je t'attendray.

SCÈNE IV

GASTER, *seul.*

Par Nostre-Dame! je luy en ay bien donné! C'est un tel homme qu'il me le faut. Il est venu à la bonne heure; jamais chose ne me fut mieux à propos. Ce pendant que je l'ay entre mes mains, je le manieray de bonne sorte, à courbettes et à passades. Il m'en faut icy arracher ce que je pourray : on tire d'un mauvais payeur tout ce qu'on peut, car je ne le veux suivre à Naples ny en Espaigne.

C'est un grand cas : l'on dict que ceux de son pays sont avaricieux et marranes[1], et j'ay faict cestuy-cy en peu de temps le plus liberal du monde. Mais ce n'est rien de nouveau, j'en ay bien manié d'autres plus habilles et plus haut huppez que luy! Quand j'ay abordé quelqu'un, il est bien fin et canteleux s'il m'eschappe sans laisser de la plume. On m'appelle Gaster : je fais tout pour le ventre. Gaster est le premier maistre aux arts et aux arbalestes. On m'appelle l'extravagant[2] : vous sçavez assez pourquoy. Aussi m'appelle-on Bastien, non sans cause : car je bastis des finesses nompareilles, mesmement à ceux qui sont tels que mons Dieghos. La plus part des gens qui me cognoissent s'esbahissent de mon fait, me voyant si bien nourry et si bien en ordre, veu que je n'ay rente, maison ny buron[3], et si n'exerce nulle marchandise ny autre art qui paroisse publiquement devant les gens. Dieu gard le bon homme qui n'a ni vaches ni moutons et se vest de la laine de ses brebis! Les uns pensent que je fais l'alchimie et que je soufle le charbon[4]; les autres, que j'ay trouvé quelque tresor; ceux qui me cognoissent un peu de plus près, et à la verité, disent : C'est un gallant, c'est un donneur de bons jours[5]; il va çà et là affronter les seigneurs, et arracher d'eux ce qu'il peut; et ne se contente de cela, il s'aide encor d'un autre mestier. Et m'appellent d'un nom qu'ils estiment vil et deshonneste : C'est un faiseur de messaiges, un ambassadeur d'amour, un poisson d'avril; et par là me mesprisent. O! l'ignorance et sotize du peuple! Il n'y a art si profitable au monde ny moins subject aux inconveniens de fortune; et qu'on l'appelle comme l'on vouldra, art de flaterie, bouffonnerie, macquerelage ou autrement, il ne m'en

1. Traitres. C'est le nom qu'on donnait en Espagne aux Juifs et aux Maures convertis.

2. V. la note ci-dessus.

3. Pauvre cabane, *poor cottage,* dit Cotgrave. C'est encore le nom qu'on donne en Auvergne à des espèces de chalets de montagne.

4. On nommait souvent les alchimistes *souffleurs*. Hamilton appelle leurs fourneaux et engins « l'attirail de la soufflerie. »

5. Un officieux, de qui l'on ne tire que des politesses, des *bonadies*, comme dit Régnier : « On ne rapporte de la cour que des *bonjours* enfilés, » dit la *Satire Ménippée*.

chaud[1] du nom, pourveu que le profict y soit, comme il est à bonnes enseignes. Et si n'y a pas grand peine, car c'est proprement ma nature, et y prens plaisir, sinon qu'au temps present il y a trop de gens, et des plus grands, qui s'en meslent. Il ne me fault point lever devant le jour pour travailler, comme font les autres artisans, qui se tourmentent le corps et l'ame depuis le matin jusques au soir; je ne me mettray point au danger de la mer et de la terre, comme font les marchans pour leur traficque et les soldats pour la guerre; je n'ay le soin des procès ni des querelles d'autruy. Ma vie est bien d'une autre façon : je me mets à suivre quelque jeune seigneur nouveau venu; j'ay tousjours le mot de gueule[2], et me dedie à luy complaire en tout ce qu'il veut, et luy advoue tout ce qu'il dict et faict. S'il se vante d'estre homme de guerre, je le fais un Achille; s'il se donne à l'amour, je le fais un Paris; si aux lettres, un Aristote, et ainsi de toutes autres choses; où je voy que son humeur l'encline, je m'accommode. Si c'est à l'amour, je me mets à faire pour luy quelque ambassade aux dames, où il y a du plaisir de parler à elles et estre souvent en leur compaignie, entendre leurs menées et astuces, et puis paistre[3] l'oiseau de mensonges, luy donner mille bourdes, luy faisant acroire ce qui n'est ny ne sera jamais, et par ce moien je deviens son favori; il me tient pour son compaignon, il me porte luy-mesme en croupe et me donne tout ce que je luy demande, me faict servir assis à table auprès de luy; s'il y a quelque bon morceau, il est mien; du bon vin, j'en ay ma part; et me tient si cher, qu'il aime mieux mon amitié que du plus grand personnage de France, comme a faict le seigneur Dieghos, lequel dès que je eus acointé au commencement qu'il arriva en ceste ville (car je suis tousjours adverti des nouveaux venuz), il me fit de grandes caresses et me presenta sa maison, me disant qu'il se vouloit gouverner par moy. Dieu sçait si je faisois lors le gracieux à le remercier et luy offrir mon service,

1. Il ne m'importe.
2. Invitation de gourmandise.
3. Régaler.

avecques les reverences acoustumées ! Dès lors nous nous commençames d'aprivoiser, si bien que dans peu de jours je descouvris l'humeur et le naturel du pellerin, et, le voiant un peu subject à l'amour, je le mettois souvent en propos des dames de ceste ville, luy disant qu'elles sont volontaires à aimer les estrangers, specialement gens de sa sorte; de là j'entray en ses louanges, et peu à peu m'insinuay si fort en sa bonne grace qu'il croit du tout en moy, et ne faict rien que par mon conseil. Je m'accorde si bien avecques luy que nous sommes tousjours de mesme opinion : s'il fait bonne chère à quelqu'un, et moy aussi; s'il se couroucе à luy, et moy encores plus; s'il dit *Juro d'os, veillaco*[1] *!* et moy *Pesardios, gloton chocarero!* Par ce moyen je gouverne sa maison et sa bourse; et Dieu sçait si je m'oublie! Charité bien ordonnée commence par soy-mesme. Tous les gens de mestier, comme tailleurs, cordonniers, pasticiers, taverniers, rotisseurs, drappiers et autres marchans, qui par mon moyen gaignent avecques luy, me saluent, me font honneur, me viennent au devant comme si j'estois quelque grand seigneur. Voilà l'excellence de mon mestier, et le blasme qui voudra. De moy, je pense fermement que c'est la vraye pierre philosophale, que les anciens ont tant cherchée. Mais, ce dira quelqu'un, cela ne peult pas tousjours durer. Quand l'Espaignol s'en sera allé, que feras-tu ? Quand je l'auray perdu, j'en recouvreray d'autres : il y a plus d'un asne à la foire; le monde n'est point despourveu de telle manière de gens. J'en ay, Dieu mercy, tousjours eu entre les mains; Paris produict assez de pareilles adventures, car il n'y a guère gentilhomme ne autre qui n'y vienne faire son apprentissage, soit François ou estranger. Il faut payer son becjaune[2], c'est la cause que je m'y trouve si bien. Mais que fais-je icy? En parlant je me pers, et j'oublie l'ambassade qu'il me faut faire à la seignore Angelique. Or il me semble que c'est là Beta,

1. *Valaque*, terme de mépris, parce que les *zingari*, ou bohémiens, venaient presque tous alors de la Valachie. Dans quelques provinces on dit encore *veillac* ou *vaillac*, pour mauvais sujet, *voyou*.

2. Sa bienvenue, comme dans les colléges, où le régal, donné par tout nouvel arrivant, s'appelait *bejaunium*, selon Du Cange.

sa servante, qui vient en çà. Je l'attendrai ici; elle me dira des nouvelles de sa maistresse.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

GASTER, BETA.

GASTER.

Bien soit trouvée celle qui est la vraye bonté du monde, et que j'aime comme moi-mesme! O Beta! Dieu vous gard et vous doint accomplissement de vos desirs! Il me semble que de jour en jour vous devenez plus jeune.

BETA.

Qui est-ce? Ha! maistre Travagant, estes-vous là? Bon jour! Je m'esbahissois bien qui estoit ce beau harangueur! Vous n'avez pas encore laissé voz mocqueries accoustumées?

GASTER.

Qu'appelez-vous mocqueries?

BETA.

Ce que vous dictes.

GASTER.

Quoy? que devenez jeune? Je ne dis rien qu'il ne me semble ainsi. A-vous point esté à la fontaine de Jouvence? Auriez-vous point quelque amy qui vous fist ainsi rajeunir, ou n'uzeriez-vous point de ces fards à la napolitaine?

BETA.

Quels fards?

GASTER.

Dont les dames de Naples usent. J'entens qu'en ce pays-là une femme de cinquante ou soixante ans, par le moyen de certaines drogues, s'accoustrera si bien qu'elle semblera n'en avoir que vingt-cinq, tant elle se monstrera belle et fresche. Que pleust à Dieu en eussé-je pour les nostres d'icy!

j'en ferois bien mon profit! je vendrois bien ma poudre d'oribus [1]!

BETA.

De belles! On vous en a bien baillé d'une! C'estoit quelqu'un qui en avoit de deux. Ce ne sont que toutes bayes; c'est seulement l'air du païs qui fait cela.

GASTER.

Je l'ay entendu tout autrement, Beta, et si vous me pouviez enseigner ce secret, je vous ferois riche. On commence fort à se sublimer [2] en France.

BETA.

Laisse-moi, je te prie, tu ne fais que m'importuner.

GASTER.

Où allez-vous si tost? Revenez, je n'en parleray plus. Dictes-moi, que faict la seignore? Mon maistre m'envoye sçavoir de ses nouvelles. Est-elle à sa maison, seule ou accompaignée?

BETA.

Voilà un bon propos! Comme si elle avoit accoustumé d'estre accompaignée! Et quelle compaignie penseriez-vous qu'elle eust, si ce n'est de sa fille et de Cornelie, ma compaigne? Que vous puisse advenir ce que vous meritez, tant vous estes fascheux et mal parlant! Je croy qu'en ceste ville n'y a une pire langue!

GASTER.

Ha! ne vous courroucez pas! Je n'entendois que de celles-là.

BETA.

Sçait-il bien accoustrer son cas! Je suis bien folle de m'amuser à tes paroles.

GASTER.

Arrestez-vous un peu, c'est à bon escient. Le seigneur dom Dieghos m'a envoié voir si elle est empeschée, et s'il y peut aller à ceste heure.

BETA.

Elle est empeschée.

1. Faite de résine pulvérisée, et vendue comme remede par les charlatans. C'était d'abord un des noms de la « poudre de projection » employée par les alchimistes; peu à peu il était tombé en moquerie, comme tout ce qui se rapportait à la pierre philosophale.
2. Se mettre du fard, où il entrait du *sublimé*, de l'arsenic.

GASTER.

Ho! je m'en doutois bien. Et quelle affaire est-ce qu'elle a?

BETA.

Vous sçavez qu'il a pleu tousjours dempuis trois jours en çà, et qu'aujourd'huy s'est monstré un beau soleil, qui est cause que de grand matin elle s'est mise à laver sa teste[1].

GASTER.

J'entens bien : elle n'est pas à la maison; elle s'en est allée pourmener; elle dort; elle s'accoustre; elle fait la blonde; elle se baigne; elle disne; elle se trouve mal; elle a des occupations; elle a plus d'affaires que le legat. Voilà tousjours vos excuses; et cependant le jour se passe, et les pauvres amans ont la trousse.

BETA.

Ouy; que nous vous avons souvent usé de ces termes, vous en devez bien parler! C'est grand' peine d'avoir affaire à gens si soupçonneux. Si vous ne me voulez croire, allez le voir.

GASTER.

Ha! Beta! ne vous mettez point en colère, je suis trop de vos amis; mais dictes moy pour vray, n'y pourra-il aller d'aujourd'huy ? Il me semble que sur le soir il n'y aura point de danger.

BETA.

Ma foy, Gaster, il vaudra mieux attendre à demain : car le reste du jour elle l'emploiera pour quelque depesche qu'elle fait à Naples.

GASTER.

A demain?

BETA.

Ouy, il vaut mieux.

GASTER.

A demain, soit.

1. Les femmes d'Italie, surtout de Venise, dont la coquetterie était de se faire blondes, se lavaient la tête « avec diverses sortes d'eaux ou compositions faites exprès, » et se faisaient ensuite sécher les cheveux par un grand soleil. La 119e figure du livre de Cesare Vecellio, *Habiti antichi et moderni*, 1598, in-fol., représente une Vénitienne pendant cette occupation.

SCÈNE II

GASTER, *seul.*

Que j'ay trouvé Beta bien à propos! S'il m'eust fallu aller jusques à la maison d'Angelique, je n'eusse pas eu assez de temps pour visiter Mathuon, nostre paticier, qui en venant icy m'a faict signe que je l'allasse voir. Je croy qu'il est pourveu de quelque bonne friandise; j'ay tousjours quinze aunes de boyaux vuides pour festoyer mes amis. Je m'en iray là recreer un peu ma personne, ce pendant que mon Dieghos se pourmenera à l'eglise, attendant ma venue, et puis je le payeray de belles bourdes et billesvesées, comme j'ay accoustumé.

SCÈNE III

AUGUSTIN, BETA.

AUGUSTIN.

Qu'est-ce que j'ay veu? qu'est-ce que j'ay ouy? Que n'estoy-je sans yeux, sans aureilles! Pourquoy me suis-je tant hasté pour trouver ce que je ne cherchois point, pour entendre ces beaux mots que Beta a dit à ce galand: A demain! à demain! Ce n'est pas sans quelque menée, puisque cest homme de bien, Gaster, est de la partie: c'est à luy qu'elle parloit. Ne suit-il pas ce gentil-homme espaignol qui faict tant de profession d'aymer? Il me semble que ouy. Je l'ay veu souvent avecques luy. Ha! c'est cela, j'en ay tout du long; il ne me falloit autre chose pour m'achever de paindre!

BETA.

Je croy que voilà le seigneur Augustin qui vient en çà pour entendre ma responce; aussi est-ce. Il est tousjours triste et pensif; je le feray bien aise à ceste heure, quand je luy diray les bonnes nouvelles que je luy porte.

AUGUSTIN.

O Dieu! qu'estrange est ma fortune! En lieu de

sortir de la peine d'amour par jouissance, j'entre au tourment de jalousie pour souffrir encores plus.

BETA.

Qu'est-ce qu'il dict de jalousie? Il me faut un peu escouter cecy; il me semble que ces propos s'adressent à nous : ce sont pierres jetées en nostre jardin.

AUGUSTIN.

N'estoit-ce pas assez d'un mal, sans en avoir deux? O Angelique! tu es bien née en ce monde pour me tourmenter! J'estimois que ton refus procedast de chasteté et d'amour que tu portasses à ton feu mari; mais j'estois bien loing de mon compte!

BETA.

Qu'est-ce qu'il veut dire? Auroit-il bien entendu quelque chose?

AUGUSTIN.

C'est pour ce que ton amour estoit en un autre; je le cognois maintenant à l'assignation.

BETA.

J'ai peur qu'il ne m'aie veu parler à Gaster, et en ait pris quelque martel de quoy vienne son malcontentement. Je m'en vois droict à luy, et luy osterai, si je puis, ceste opinion... Or, sus, seigneur Augustin, chassez de vostre teste toute fascherie, je vous porte aussi bonnes nouvelles que les sçauriez souhaiter : ma maistresse m'envoie devers vous, et se recommande à vostre bonne grace, et vous prie que la veniez voir; elle n'est plus ennemie de l'amour comme elle souloit, mais se tient du tout vaincue, et vous aime uniquement.

AUGUSTIN.

Ha Beta! que dictes-vous?

BETA.

La verité.

AUGUSTIN.

Elle m'aime?

BETA.

Plus que je ne sçauroys exprimer.

AUGUSTIN.

Or fust-il ainsi!

BETA.

Ainsi est-il.

AUGUSTIN.

Je n'en crois rien.

BETA.

Et pourquoy?

AUGUSTIN.

Pour ce que j'ai veu le contraire.

BETA.

Et qu'avez-vous veu?

AUGUSTIN.

Elle en aime un aultre.

BETA.

Ha Dieu! ostez cela de vostre fantaisie!

AUGUSTIN.

Je le sçay pour certain.

BETA.

Et comment?

AUGUSTIN.

Je le vous diray.

BETA.

Dictes doncques; je suis bien asseurée qu'il n'en est rien, et que ce ne sont que toutes resveries qui entrent aux cerveaux de vous aultres jeunes gens, et vous semble souvente foys ouyr ce que vous n'oyez point, et voir ce qui n'est, ny ne fut oncques, ny ne sera.

AUGUSTIN.

Ha! pleust à Dieu qu'il fut ainsi! Mais j'ai trop veu et trop ouy: les pauvres amoureux, Beta, ont les aureilles grandes et les yeux qui voient cler et de loing, de sorte qu'ils entendent souvent ce qu'ils ne vouldroient poinct, comme j'ay fait venant icy.

BETA.

En quoy?

AUGUSTIN.

N'ay-je pas veu un homme qui parloit à vous?

BETA.

Il est vray.

AUGUSTIN.

Qui est-il?

BETA.

C'est un homme de ceste ville.

AUGUSTIN.

Où se tient-il?

BETA.

Icy près.

AUGUSTIN.

Avecques qui ?

BETA.

Avecques un gentilhomme espaignol.

AUGUSTIN.

A ! velà le poinct. Comme a-il nom ?

BETA.

Attendez... Ma foy, je ne le sçay guères bien.

AUGUSTIN.

N'est-ce pas Gaster l'Extravagant ?

BETA.

Je croy que ouy.

AUGUSTIN.

Jean, c'est mon comte. Or, quelle assignation luy avez-vous donnée à demain ?

BETA.

Ha ! seigneur Augustin ! est-ce là ce qui vous trouble ainsi ? Est-ce l'occasion d'où procède vostre fascherie ? C'est peu de chose.

AUGUSTIN.

Que m'appelez-vous peu de chose ?

BETA.

Ouy : car l'affaire ne va pas comme vous pensez ; je vous en conteray la verité, et quand vous entendrez le tout, je suis certaine que vous serez content.

AUGUSTIN.

A grand peine.

BETA.

Si serez ; vous le verrez.

AUGUSTIN.

Or, sus donc ; je vous prie, contez-le-moy.

BETA.

Cest Espaignol avec lequel est l'homme à qui j'ay parlé est d'une grande maison, et a de riches parens.

AUGUSTIN.

C'est mauvaise nouvelle pour moy.

BETA.

Son père se tient à Naples, là où cestuy-cy a demeuré longuement.

AUGUSTIN.

Encores pis.

BETA.

Et ayant entendu que ma maistresse estoit de ce païs-là, il a souvent cherché les moiens de parler à elle et prendre sa cognoissance.

AUGUSTIN.

Ce qu'il a faict.

BETA.

Non a, non; oyez, si vous voulez, la fin.

AUGUSTIN.

Or dictes.

BETA.

Il m'a souvent fait dire, ainsy que j'allois par la ville pour le service de ma maistresse, qu'il avoit faict si bonne chère à Naples, et y avoit receu tant de plaisir, qu'il aymoit comme ses propres frères ceulx qui en estoient, prenant grand plaisir quand il en trouvoit quelqu'un, et plusieurs autres belles parolles, me faisant faire tout plein de promesses.

AUGUSTIN.

J'entens bien : il fut pris au mot.

BETA.

Elle n'en a jamais tenu compte ny n'a voulu son accointance, et a tousjours cherché quelque defaicte; maintenant j'ay trouvé son homme, qui me parloit de cela, et pour me depêtrer bien tost de luy et vous venir trouver, ne aiant à ceste heure autre moïen, je l'ay remis à demain pour luy faire responce si son maistre la pourroit venir voir ou non, et alors on trouvera quelque autre excuse.

AUGUSTIN.

Pleust à Dieu qu'il en allast aínsi !

BETA.

Ma foy, je vous ay conté ce qui en est.

AUGUSTIN.

Je le desire tant, Beta, m'amie, que je ne le puis croire, et crains grandement qu'elle ayme cest Espaignol, et, l'aymant, qu'elle ne me puisse aimer. L'amour ne se peut porter en deux, et si ne peut soufrir compagnie. O divine Angelique! si vostre affection estoit esgalle à la mienne, je serois bien hors de ceste peine!

BETA.

Esgalle est-elle pour le moins, et pense, s'il y a du plus, qu'il est de son costé, d'autant que les

femmes aiment plus affectueusement et ardemment que les hommes.

AUGUSTIN.

Ce n'est pas en mon endroict.

BETA.

Quelle opiniastreté ! Il vous faudra quelque bonne preuve pour le vous faire croire. Depuis quand est-ce qu'à Paris on ne veut faire credit que sur bon gage? Laissons doncques les paroles, et allons vers la seignore, qui vous en asseurera par effect.

AUGUSTIN.

Y dois-je aller, Beta, ma grand amie? A quoy m'en dois-je tenir? Car les paroles sont femelles et les effects sont masles.

BETA.

Mais hastons-nous : il envie tant à qui attend!

AUGUSTIN.

Il me semble que je l'ay entrevüe à la fenestre. O! le doux fare[1] de mes yeux!

BETA.

Peut bien estre : elle regarde si nous venons.

AUGUSTIN.

C'est un grand cas; si tost que de loing je l'ai veüe, un frisson m'a pris, de sorte que je tremble tout.

BETA.

Ayez bon courage; quand vous serez près d'elle cela vous passera, vous trouverez du feu qui chassera ce froid; mais il vaut mieux que je me mette devant, et vous attendray à l'huis, afin qu'on ne nous voye entrer ensemble.

AUGUSTIN.

Allez doncques. Je vous suis pas à pas.

SCÈNE IV

AUGUSTIN, *seul.*

A combien de troubles et changemens soudains est subjecte la condition des amans! Qui ne l'a essaié ne le peut comprendre. Après une longue

1. Phare, clarté.

tempeste j'avois trouvé la mer calme et tranquille pour l'esperance que je prins aux promesses de ceste servante, et en un instant le vent furieux de jalousie m'a remis en tourmente; puis le temps s'est rendu un peu plus serain, le vent m'a donné en pouppe, qui me fait surgir au port tant desiré, mais non sans que la peine ne se mesle avecques le plaisir et la crainte avec l'esperance. En amour y a guerre, trèves, paix, mort et vie, qui règnent tour à tour. Je verray quelle en sera la fin.

SCÈNE V

SIRE AMBROISE, VIEILLART MARCHANT DE PARIS, ET JULIEN, SON FACTEUR.

AMBROISE.

Il est bien vray ce qu'on dict communement, que des choses que l'on tient les plus chères, on en a souvent le plus d'ennui. Je le vois en moy, Julien, qui ai mon fils aisné, que j'aime comme ma vie, que j'esperois devoir estre le baston de ma vieillesse, et toutefois il ne me donne que desplaisir.

JULIEN.

Si vous est-il autant tenu, sire, que fils fut onc à père.

AMBROISE.

Tu sçais comme je l'ai faict nourrir soigneusement, premièrement aux lettres, puis au louable exercice de marchandise, affin de conserver et accroistre les richesses que je luy ay acquises: en quoy il a si bien profité, que j'ai eu occasion de m'en contenter; mais à ceste heure, que je devrois me reposer et luy prendre la peine de nos affaires, il meine une vie oysive, sans avoir soing de rien, et, qui pis est, je ne le voy comme poinct, qui me faict mal penser, car ceulx qui faillent craignent tousjours la presence de ceulx qui les peuventcorriger et reprendre.

JULIEN.

Il seroit bon y adviser de bonne heure, sire : car nostre trafic se pourroit bien perdre et aneantir par ceste negligence et faineantise, et fault que je

vous die, puisqu'il vient à propos, que vostre bien se diminue, ce que je ne vous voulois aussi plus celer, estant vostre principal serviteur, en qui vous avez le plus de fiance; et vous diray plus fort, j'ay entendu qu'il commence à s'endetter.

AMBROISE.

Ho! je m'en doubtois bien, que la fin n'en seroit pas bonne; mais d'où peut venir cela?

JULIEN.

Il n'est poinct joueur. Je ne le vois jamais jouer qu'à la paulme pour exercice, et pour le soupper de ses compagnons.

AMBROISE.

Ny n'est subject à gourmandise ny paillardise, qui sont les moyens pour s'apauvrir.

JULIEN.

Je ne m'aperceus jamais qu'il fust vicieux, ne qu'il hantast mauvaise compagnie, mais tousjours avecques jeunes hommes de sa sorte, desquels il acqueroit amitié et louange, sans aucune envie.

AMBROISE.

Tu dis vray; aussi je m'en resjouissois grandement, et s'il leur faisoit quelque honneste present, j'en estois bien ayse. Mais d'où vient ce changement? où est-ce qu'il hante?

JULIEN.

Je ne le sçaurois dire au vrai, il se cache de nous tous, et mesmement de moi; si est-ce qu'on m'a dict qu'il va souvent chez une Neapolitaine qui est logée au fauxbourg Sainct-Germain [1].

AMBROISE.

Ha! par Dieu! tu as trouvé le mal. Il ne s'en fault plus enquerir, c'est cela. Se met-il sur l'amour, nous sommes freschement[2]! Voilà la ruine de nostre maison, qui n'y mettroit remède; voilà d'où vient la maigreur et la palleur qui se voit en son visaige. Il a trouvé quelque terre malaisée à labourer, puis qu'il y laisse la couleur et la substance. Il a de l'aage pour se gouverner; quant à mes biens, je y donneray bon ordre. Seroient-ce point les menées de ce mauvais garçon Loys? A ce que j'entens, il

1. C'était alors le quartier des étrangers, surtout du côté du Pré-aux-Clercs.

2. Nous voilà bien, nous voilà *frais*, comme on dirait aujourd'hui trivialement.

est son favori, mesmement depuis qu'il revint avec luy de la court, il y a un an. Il est, ce crois-je, bien ayse de se retirer de la marchandise, affin d'avoir occasion de ne rien faire.

SCÈNE VI

LOYS, *seul.*

J'ay ouy le sire Ambroise tout mal content. Ce pourroit bien estre contre moy, car je me suis ouy nommer. Ce n'est point mocquerie, il s'en vient droit à moy. Il ne faut pas qu'il me trouve despourveu de responce.

SCÈNE VII

AMBROISE PÈRE, LOYS, JULIEN.

AMBROISE.

Voicy nostre galland. Ne faict-il pas bonne mine! Vous diriez qu'il ne sçauroit troubler l'eau. Si faut-il qu'il me dise la verité, ou qu'il face son conte de ne se trouver jamais devant moy. Je commenceray doucement, sans faire semblant de rien. O Loys! d'où viens-tu?

LOYS.

Sire, je viens d'avec mon maistre.

AMBROISE.

Où l'as-tu laissé?

LOYS.

Aux Cordeliers, oyant la messe; et de là il s'en va où vous sçavez.

AMBROISE.

Et tous ces autres jours passés, où a-il esté, que je ne l'ay point veu?

LOYS.

En bonne compaignie, avecques gens de bien qui luy peuvent beaucoup ayder et à vostre maison.

AMBROISE.

Quelles gens sont-ce?

LOYS.

Ce sont des seigneurs de la court qui sont naguères venus en ceste ville.

AMBROISE.

Et quelle affaire avoit-il avec eux?

LOYS.

Du temps qu'il a esté à la court par vostre commandement, il leur a vendu plusieurs choses, quelquefois à credit, et quelquefois argent content, leur delivrant tousjours tres bonne marchandise, à pris raisonnable. Par ce moyen, il a si bien gaigné leur amitié, qu'ils luy veulent à present beaucoup de bien et en font cas. J'ay veu souvent qu'ils luy ont fait de bonnes offres. Maintenant qu'ils sont en ceste ville, il n'a voulu faillir de les aller voir, et leur tient bonne compagnie pour entretenir leur amytié. Ce n'est pas tout d'aquerir des amis, il les faut garder.

AMBROISE.

Et bien ! quel profit en peut-il avoir?

LOYS.

A! sire, vous l'entendez trop mieux que moy!

AMBROISE.

Et comment?

LOYS.

N'estimez-vous rien avoir accointance avec gens d'auctorité et de credit? Premièrement, vous leur vendez mieux vos marchandises que aux autres, car estant nourris aux grandeurs, ils ont le cœur plus grand et sont plus liberaux; davantage vous aquerez un appuy, un support contre vos ennemis pour le repos de la vieillesse, et à vos enfans donnez le moyen d'esperer des estats et des benefices, s'ils sont gens de bien, ce que tous vos escuz ne sçauroient faire. Mon maistre ne bastit pas seulement ce dessein pour luy, mais plus pour son jeune frère, qui pretend à l'Église.

AMBROISE.

Et oùsont-ils logez?

LOYS.

Près du Palais.

AMBROISE.

Si n'est-il pas tousjours en ces quartiers-là : on le voit quelquefois aux fauxbourgs Sainct-Germain.

LOYS.

Quelquefois pour s'esbatre en ces beaux jardins qu'on y faict de nouveau[1].

JULIEN.

Il se garde bien de se coupper, le finet ! Je n'ouis jamais mieux dire.

LOYS.

Je dy ce que je sçay.

AMBROISE.

Ha ! gallant, il s'en faut beaucoup. Me penses-tu si lourdaut de te croire ? Je sçay comment tout va. N'y a-il pas une Neapolitaine qui se tient là ? Ce sont les gentilshommes à qui il delivre sa marchandise à credit... Il en aura bon payement, en bonne monnoye.

LOYS.

Je vous diray, sire, et ne vous veux point mentir, mon maistre prevoit de loin à ses affaires pour le temps advenir, et, pour ce que la profession des marchans est d'aller en diverses regions chercher leur adventure, et estant l'Italie voisine et plus commode à son trafic, à cause des soyes, il a desiré en sçavoir le langage pour plus dignement et commodement faire son estat. C'est la cause qu'il hante chez ceste Neapolitaine, pour prendre, je voulois dire pour apprendre la langue italienne, et non pour autre chose. Vous le trouverez ainsi.

AMBROISE.

Or, pleust à Dieu qu'elle fust sans langue, affin qu'il ne l'apprint jamais ! Je me suis bien contenté de la françoise, et si le vaux bien : jamais les enfans ne vaudront leurs pères. Qu'il en use comme il voudra, je ne m'en veux plus travailler. J'ay assez de biens pour ma vie, et mettray bon ordre qu'il ne les consommera point. Quand à sa personne, je le laisse en sa liberté : aussy ne sçaurois-je qu'y faire. La jeunesse d'aujourd'huy est trop licencieuse et trop sujette à son plaisir pour estre tenue en crainte et obeissance.

1. Les plus beaux de tous ces jardins, qu'on plantait alors en effet dans le faubourg Saint-Germain, furent celui du poëte des Yveteaux, rue des Marais, et celui de M. Tambonneau, rue de l'Université, où la Quintinie fit ses premiers essais de jardinage. La rue du Pré-aux-Clercs a été bâtie sur son emplacement.

LOYS.

Je ne vous puis garder, sire, de penser ce qu'il vous plaira; mais, quoy qu'on vous die, je vous veux bien asseurer qu'il vous sera tousjours humble et obeissant fils, comme il doit. Je sçay son intention.

AMBROISE.

J'en croiray ce que j'en verray : si trouvera-il à la fin le bien et le mal qu'il fera. Et toi, Loys, si tu es si prompt à lui obeir et complaire en ses folles entreprises, en lieu que tu luy devrois remonstrer ses fautes comme bon serviteur, je te promets ma foy, et m'en crois hardiment, que tu en auras mauvais loyer. Et toy, Julien, quoy qu'il y ayt, garde, sur ta vie, que mon fils n'aye plus rien de ceans, argent ne soyes. Je luy bailleray seulement ce qui luy est necessaire et ce que je ne luy puis refuser pour vivre; et fais entendre de ma part à tous mes autres facteurs [1] et tous mes amys, qu'ils ne luy prestent plus rien s'ils ne le veulent perdre. Par ce moyen, j'asseureray mes biens et vivray à mon aise, attendant que je voye s'il s'amendera. Or, va, porte-luy ces nouvelles.

LOYS, *seul.*

Vrayement, le sire Ambroise a bonne raison de vouloir que les opinions et mœurs de son fils soyent semblables aux siennes, et ne considere la difference qu'il y a de jeunesse à vieillesse! Il est de bonne nature, mais c'est le vice commun de son âge et de tous les vieux, qui mesurent toutes choses par ce qu'ils sont, non par ce qu'ils ont esté, et n'excusent pas en leurs fils les fautes que eux-mesmes souloyent faire. Ils ne louent que leur temps, et disent que tout va en empirant, et ne pensent que ce sont eux et leurs plaisirs qui empirent et diminuent, non le temps ny les choses qui demeurent en mesme estat. Ceux qui s'apprestent de passer en l'autre monde ressemblent ceux qui montent en haute mer, qui pensent que leur navire ne bouge, et que les ports, les villes et les tours s'enfuyent, et au contraire la terre est ferme et stable, et le vaisseau, avec un vent de terre, emporte les navigans. Si faut-il que j'en advertisse mon maistre, mais non de façon qu'il s'en fasche :

1. Commis. — Voltaire dit dans le même sens que « Jacques Cœur avait trois cents *facteurs*, en Italie et dans le Levant. » Le mot *factorerie*, qui est resté, en vient.

cela ne serviroit de rien. Il est ce matin allé chez la seignore Angelique, et croy qu'il y est encore. Dieu veuille qu'il ait quelque meilleure nouvelle de sa maistresse que je n'ay eu de son père ! Je le vois attendre là auprès, comme j'ay de coustume.

SCÈNE VIII

AUGUSTIN, LOYS.

AUGUSTIN.

J'ay tousjours ouy dire qu'un plaisir longuement attendu est cherement vendu, et je dy que mon plaisir est tel qu'il ne se peut acheter ny estimer; et si l'attente a esté longue, le contentement que j'ay en faict bien la recompense. Mais qui se peut dire aujourd'huy plus heureux que moy?

LOYS.

J'oy de bonnes nouvelles : il faut que j'en aye ma part. Bon jour, Monsieur. Vous faictes bonne chère, à ce que je voy?

AUGUSTIN.

Je me porte assez bien, Loys, et n'ay cause de me plaindre.

LOYS.

Vostre fortune a esté donc meilleure qu'elle ne souloit [1] ?

AUGUSTIN.

Telle que je ne porte envie à prince, roy ny empereur qui vive. O quel plaisir! Qu'est-ce que jouer? qu'est-ce que la chasse? qu'est-ce que la musique? qu'est-ce que boire ny manger? Ce n'est rien au pris. L'ambroisie ni le nectar des dieux n'eurent jamais tant de douceur. C'est une chose divine que la jouissance d'une amye; je ne l'eusse sceu comprendre sans l'esprouver. O dame Nature! que les hommes te sont obligez de leur avoir presenté un bien si parfaict, qui efface tous les autres ! C'est un nectar qui fait oublier tous les ennuis. Je ne sçaurois croire qu'il vive homme si ingrat qui puisse faire desplaisir à sa femme, ny varier, ayant un tel contentement que le mien. La jouissance (comme

1. Qu'elle n'avait l'habitude; du latin *solebat*.

aucuns disent) ne m'a amoindry mon desir, ains plustost augmenté : c'est une huile dans la flamme, et s'il y a de l'inconstance en l'amour, elle doit estre du costé des femmes, qui ne trouvent les perfections en nous que nous trouvons en elles. Je n'en voudrois jamais partir; la souvenance seule me donne la vie. Or, pense, Loys, que ce peut estre des effets.

LOYS.

Ce doit bien estre quelque chose... Vous oyant seulement, je deviens tout je ne sçay quoy. Vous avez donc juché sur le poulailler?

AUGUSTIN.

Il est vray, Loys, qu'il me souvient à ceste heure d'une chose que je ne te veux celer, car tu es seul participant de tous mes secrets. Ce matin, venant icy, j'ay veu ce gallant Gaster avec Beta, et nommoyent Angelique; j'ay ouy qu'elle lui disoit : A demain! qui m'a troublé bien fort, me doutant de quelque assignation, dont j'ay voulu avoir le cœur eclaircy.

LOYS.

Il y en avoit grande apparence; et n'en avez-vous rien dit à Madame?

AUGUSTIN.

Me trouvant avecques elle, pour le commencement, ne luy en ay voulu parler : j'avois d'autres choses à faire et à jouer des couteaux; mais à la fin, sur l'heure du partement, je ne m'ay sceu garder de luy en ouvrir le propos.

LOYS.

Vous avez bien fait, pour vous oster de doute.

AUGUSTIN.

De quoy elle a esté bien esbahie et en grand peine : je l'ay cogneu à son visage; et après quelques excuses legeres, voyant que je m'y arrestois et la pressois tousjours de me dire la verité, m'embrassant, elle m'a commencé ce propos :

LOYS.

Par bien servir et loyal estre,
De serviteur on devient maistre [1].

1. Gabriel Meurier, en son *Tresor des sentences,* qui est du même siecle, donne ce proverbe retourné ainsi :

Pour bien servir et léal estre,
On voit souvent le valet maistre.

Vous avez usé de grand'authorité pour la première rencontre, et avez voulu entrer trop avant au cabinet de ses menues pensées.

AUGUSTIN.

Si j'avois affaire (ce dit-elle) à quelque personne desraisonnable, seigneur Augustin, mon amy, je ne luy confesserois jamais une faute, et luy desguiserois la verité; mais je suis tant certaine de l'amour que vous me portez il y a long-tems et de vostre debonnaireté, que je vous diray franchement ce qui me touche de plus près, ne voulant rien sçavoir que vous ne sachiez, m'asseurant aussi que prendrez en bonne part ce que j'auray faict à bonne intention, et me sçaurez bien excuser s'il y a de la faute, car vous cognoissez quel est le cœur et l'affection que j'ay envers vous.

LOYS.

Je m'esbahy que ne l'aviez jamais cogneue qu'aujourd'hui, d'autant qu'auparavant vous en estiez tousjours en peine, pensant qu'elle ne feist conte de vous.

AUGUSTIN.

Et elle m'a dit ceste raison : Je vous ay longuement dissimulé mon amour, craignant, ce qui m'est advenu, de perdre ma liberté et me mettre du tout en vostre puissance; car il faut que vous die, je ne suis plus mienne et me trouve en un estat où je n'avois jamais esté. Je me sens toute possedée de vous et m'oublie moy-mesme pour ne penser qu'en vous. Je prevoyois bien que si les effets s'en ensuyvoient je deviendrois, telle que je suis, vostre serve et esclave. Par ainsi j'ay fuy tant que j'ay peu jusques à ce jour, que vostre perseverance et la pitié que j'ay eue de vostre ennuy m'ont vaincue, mesmement par ce que j'ay entendu de Beta, qui m'a dict vous avoir veu demy-mort, et laissé aux plus piteux termes du monde, et aussi que l'occasion s'y est presentée pour l'absence de ma fille.

LOYS.

Mais de l'assignation elle n'en disoit rien.

AUGUSTIN.

Je te conteray ce qu'elle m'en a dit. Il y a (dit-elle) ici un gentil-homme espagnol de bonne maison, qui s'est longuement tenu à Naples, où il a son père riche en auctorité; et, pour un homme qu'il tua, à

ce que j'entens, bien laschement, il s'en est venu en France, et se tient en ceste ville. Il m'a tant et si longuement importunée, tantost par presens (car il est bien liberal en mon endroit), tantost par menaces de mal traiter mes parens et amis à Naples, d'autant qu'on sçait assez quelle puissance les Espagnols ont, et comme ils usent de tyrannie, aussi par esperance de faire rendre à ma fille les biens de son père, que à la fin, seule et estrangère, n'estant pas trop bien pourveue de ce qui me falloit, j'ay esté contraincte, plus par importunité que par amour, plus par force que par ma volonté.

LOYS.

A hà! le trop en guerre n'est pas bon.

AUGUSTIN.

Et, ce disant, elle me baisoit avecques la larme à l'œil, et me prioit de croire que autre que moy n'auroit jamais part en son cœur, sans lequel le corps n'est rien. Voy, je te prie, Loys, quelle puissance elle a acquis sur moy et comme l'amour luy a presté d'asseurance, de n'avoir point eu crainte de me conter tout cecy.

LOYS.

Vous avez donc compaignie? Vous ne vous egarerez pas si tost, puisque le chemin est frayé et bien hanté.

AUGUSTIN.

Il m'en desplaist, je ne le sçaurois nyer; mais si suis-je certain de son amour, et ne me trompe point : j'en ay faict bonne experience, j'en ay de bonnes arres, et n'y a meilleur juge en cela que soymesme.

LOYS.

Si est-ce que les dames ont beaucoup de finesse, et n'y a au monde malice par dessus celle de la femme. Il se faut garder du devant d'un toreau, du derrière d'une mulle et de tous costez d'une femme.

AUGUSTIN.

Ouy, ceux qu'elles n'ayment point.

LOYS.

Je vous asseure que la compaignie y est bien dangereuse; il vaudroit beaucoup mieux estre seul, car un homme liberal, comme elle dict qu'il est, riche et de grand lieu, est mal aisé à hair ou ou-

blier; et puis ne cognoissez-vous point le naturel de sa nation?

AUGUSTIN.

Comment?

LOYS.

Pour peu d'entrée que les Espagnols ayent en une maison, ils s'en font à la fin maistres, si on leur permet. Et davantage, je vous veux bien advertir d'une chose : vous n'aurez plus le moyen que vous avez eu jusques icy de donner à la seignore, et vous tenir bien en poinct, si Dieu ne nous aide.

AUGUSTIN.

A cause de quoy?

LOYS.

Le sire Ambroise, vostre père, s'ennuye de vostre façon de vivre, voyant la despence que vous faictes, et est très bien adverty du tout.

AUGUSTIN.

Par quel moyen?

LOYS.

Ainsi qu'il est songneux de vous, ne vous voyant si souvent qu'il souloit, n'a jamais cessé qu'il n'aye sceu de voz nouvelles, et m'en a ce matin parlé, comme je venois vers vous.

AUGUSTIN.

Luy as-tu confessé?

LOYS.

Non, mais luy ay osté le plus que j'ay peu ceste fantasie, vous excusant tousjours.

AUGUSTIN.

Et à la fin?

LOYS.

Je n'ay sceu si bien prescher qu'il ne vous aye tranché voz morceaux, de sorte que n'aurez que ce qui vous est necessaire pour vivre, et vous a osté le moyen d'emprunter de ses amis.

AUGUSTIN.

O! voilà une fascheuse nouvelle! C'est un grand cas de ma fortune que je ne puis avoir plaisir qu'avec grand peine, ne qu'il ne soit incontinent troublé par quelque male adventure. Si faut-il que j'en trouve, et n'en fust-il point, pour faire un honneste present à celle qui tient ma playe en sa verdeur.

LOYS.

Il se treuve remède en toutes choses.

AUGUSTIN.

Remède! Il viendra donc bien tost après quelque nouvel inconvenient.

LOYS.

Ne vous souciez, Monsieur, et ne pensez les choses mauvaises avant qu'elles adviennent; attendez ce qu'amour et le temps vous apporteront de bien ou de mal pour vous resjouir ou endurer selon les occurances. On dit que le sage suit le temps. Ma bourse est aplatie comme une punaise, son apostume [1] est crevee.

AUGUSTIN.

Mais quel remède penses-tu, Loys?

LOYS.

Si les amis de vostre père vous faillent, il vous faut aider des vostres.

AUGUSTIN.

Je n'ay que de mes compagnons, jeunes gens qui dependent comme moy.

LOYS.

Je me suis advisé d'un de qui vous ne penseriez point.

AUGUSTIN.

Et qui?

LOYS.

Le jeune Neapolitain, qui est eschollier et se tient avec vostre jeune frère au collége des Lombards [2].

AUGUSTIN.

Qui? le seigneur Camille?

LOYS.

Ouy.

AUGUSTIN.

Et que peut-il faire pour moy? il est eschollier, il est estranger et loin de son païs.

LOYS.

Vous l'avez quelquefois secouru d'argent et de dras de soye pour l'amour de vostre frère, et luy avez faict bonne chère chez vous.

1. Enflure.

2. Il était situé rue des Carmes, et s'appelait aussi collége de Tournai à cause de son fondateur, en 1338, le Florentin Ghini, évêque de Tournai.

AUGUSTIN.

Il est vray.

LOYS.

J'ay sceu par un banquier qu'il a receu une bonne somme de deniers : je suis seur qu'il vous en fera part. Il est honneste gentil-homme, et vous ayme bien; davantage, il est du païs de la seignore : il sera fort aise de la cognoistre, et elle luy. Jeunes gens preignent plaisir à telles accointances, et elle sera bien contente de voir un gentilhomme de sa nation. Il a l'esprit bon et vous sçaura bien aider à vous entretenir en sa bonne grace, et obvier aux empeschemens qu'on vous y pourroit donner. Le langage et le païs ont une grande force pour faire beaucoup de choses pour les amis, et si il vous pourra servir d'escorte, s'il vous faut venir aux mains avec ce Marrane.

AUGUSTIN.

Tu dis bien vray, voire; mais je crains que, evitant un inconvenient, je n'entre en un autre, et que, me voulant sauver de la poesle, je ne tombe en un brasier.

LOYS.

Et quel inconvenient craignez-vous ?

AUGUSTIN.

Qu'il en soit pris luy-mesme : tu sçais comme elle est belle !

LOYS.

Ha ! ne vous souciez de cela... Vous estes beaucoup plus aimable, et avec ce il est de bonne nature : il ne vous voudroit point faire ce tort. Au surplus, j'y pourvoiray bien : je le meneray en lieu où il se pourra bien arrester s'il a envie d'aymer, mesmes que communement les choses nouvelles plaisent. Il aymera mieux s'adresser aux Françoises, pendant qu'il est icy, qu'aux Italiennes, qu'il recouvrera tousjours assez ; et ainsi, par l'aide de son argent et de ses autres offices d'amitié, pourrez donner la chasse à l'Espagnol et regner seul sans alternatif.

AUGUSTIN.

O mon Dieu! que tu dis bien, Loys ! Jamais chose ne fut mieux discourue ; tu as plus de sens que d'ans. Va-t'en donc vers le sieur Camille ; le plus tost sera le meilleur, et monstre ce que tu

sçais faire. Je mets mon ame entre tes mains. Ce pendant, je m'en iray promener icy auprès, là, où j'attendray de tes nouvelles.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Le seigneur AUGUSTIN, *seul.*

Loys tarde beaucoup à venir. J'ay peur qu'il n'aye point trouvé le sieur Camille, ou qu'il ne voye plus de difficulté à mon affaire qu'il ne pensoit. J'y pouvois bien aller en personne : il n'est si bon messager que soy-mesme. Cela me touche trop; je ne sçay où aller, et si ne puis arrester en un lieu, tant j'ay de trouble en ma teste. Si la fortune ne m'apporte quelque bonne rencontre, j'ai grand peur que la chance se pourra bien tourner : car, tant plus je pense aux propos que Loym s'a tenuz, plus j'entre en diverses pensées, tan tost m'asseurant, tantost me defiant. Je ne sçay à la fin que ce pourra estre. Il est noble, il est riche et liberal, il l'ayme bien fort; elle est femme, hors de son pays, mal pourveue; et quand je dy femme, ce mot-là s'estend bien loin : ce me sont autant d'espines aux pieds et de poinçons dans le cœur.

SCÈNE II

LOYS, le sieur AUGUSTIN.

LOYS.

O Monsieur !

AUGUSTIN.

A ! es-tu là, Loys ? Je t'attendois en grand devotion; une demy-heure m'a semblé demy-an; ta

presence me resjouit, et tonvisage, qui ne monstre rien de triste.

LOYS.

Aussi n'en ay-je point d'occasion. J'ai faict ce que je voulois : le sieur Camille est tout vostre, ses biens et sa personne, trippes et boudins, et n'y a rien qu'il ne fasse pour vous, et mesmement il dit qu'il vous sçaura bien seconder, et s'asseure que vous en ferez autant pour luy en quelque autre endroit : car, Dieu mercy, vous avez assez de cognoissances en ceste ville. Quant au brave Espagnol, il dit que ne vous en devez soucier ny faire conte non plus que d'une pomme pourrie, pour ce que vous l'effacerez de bonne grace et luy de force, s'il est besoin : il a assez d'eschollicrs à son commandement.

AUGUSTIN.

Je ne sçaurois mieux souhaitter pour ceste heure; je cognois bien par effet ce que j'ay souvent ouy dire, qu'il se trouve parmy les Italiens des meilleurs amis du monde. Mais où est-il?

LOYS.

Il m'a dict que je me misse devant, et que incontinent après il viendroit vers vous au logis que sçavez.

AUGUSTIN.

Il vaut mieux donc que je l'aille attendre. Et ce pendant tu t'en iras vers la seignore Angelique sçavoir si il ne luy desplaira point que nous l'allions voir après disner. Tu y peux aller sans danger : elle m'a permis d'y envoyer quand j'en aurois affaire, à cause qu'elle te craignoit avant que je ne l'en eusse asseurée.

LOYS.

C'est très bien advisé. J'y vois. Je vole.

SCÈNE III

Dom DIEGHOS, GASTER.

DIEGHOS.

Je croy qu'il s'approche de midi. Gaster m'a bien faict attendre; je ne sçay qu'il peut tant faire. Si

ne me suis-je point fasché en ceste grand' eglise, car là où je me promenois il y avoit bonne compaignie de femmes qu'il ne faisoit point mauvais voir. Leurs devotions ont esté bien courtes. Je leur faisois souvent haucer les yeux, et peut-estre le cœur, ailleurs qu'aux saincts et aux sainctes. Je les y ay encores laissées, et pense que tant que j'y eusse esté elles n'en fussent jamais bougées.

GASTER.

Il est temps de m'en retourner à mon Dieghos. J'ay peur d'avoir trop tardé; si ay-je mon excuse toute preste. Je m'en voy vers luy.

DIEGHOS.

Et je croy que tu m'as oublié, Gaster? Où as-tu tant esté?

GASTER.

Ce n'estoit pas pour mon plaisir, Monsieur, c'estoit pour voz affaires, et pour le service très humble que je doy à vostre seigneurie.

DIEGHOS.

Et donc! n'iray-je pas après disner la voir?

GASTER.

Je vous diray, Monsieur, elle se lavoit la teste [1], et Beta m'a dict que c'est la coustume de son pays de n'estre lors visitées de ceux qu'elles ayment, car elles ne sont en estat pour leur faire bonne chère; et pour ce que je ne suis point de legère creance aux choses qui vous touchent, je ne me suis arresté au dire de Beta, que j'avois trouvée en chemin; mais, craignant quelque fourbe, j'ay voulu attendre jusques à ceste heure, me promenant autour de son logis pour voir s'il y entreroit quelqu'un qu'elle attendist.

DIEGHOS.

Qui y as-tu veu?

GASTER.

Personne.

DIEGHOS.

Je n'en ay point de peur : elle y perdroit.

GASTER.

Elle n'est point si sotte; et, si Beta ne m'a point menti, je l'ay entre-veuë par le dehors du logis,

1. V. une des notes précédentes, que ce passage justifie et complète.

se seichant la teste au soleil à la haute gallerie[1].

DIEGHOS.

Mais après que sa teste sera sechée?

GASTER.

Vous avez assez de temps pour y adviser; il faut premièrement penser de disner, car il en est l'heure. J'ay les dents bien longues; il est advis à mon ventre qu'on m'a couppé les deux mains.

DIEGHOS.

Est-il couvert[2]? Que l'on serve!

GASTER.

Voylà un beau mot. J'ay l'estomac creux comme une lanterne. Et Dieu sçait comme j'ay grignotté chez le paticier! mais je n'en auray que meilleur appetit.

SCÈNE IV

LOYS, *seul.*

Ce jour icy m'est bien fortuné! je ne sçaurois rien entreprendre que je n'en vienne à bout. J'ay conclu l'affaire de mon maistre avec le sieur Camille, et à ceste heure que mon maistre vienne quand il luy plaira, qu'il ne face que dire la somme dont il a affaire, qu'il meine ceux qu'il voudra, il est le maistre; il y peut commander, puis qu'il a la puissance d'y mener un tel amy; c'est une grande seureté pour ses affaires. Ceste nouvelle ne luy fera point de mal au cœur. Je m'en vois hastivement vers eux pour les amener chez la seignore. Mais les voicy qui viennent. J'entends bien : c'est mon maistre qui n'a eu la patience d'attendre mon retour. O! Monsieur, si vous demeurez longuement en cest estat, vostre teste gardera bien vos jambes de se moisir dans un boisseau : je ne fais que sortir d'avec vous, et vous estes desjà icy sans sçavoir la responce.

1. C'est en effet dans un endroit particulier, en haut de la maison, que les Italiennes se lavaient ainsi la tête : « A Venise, lit-on dans le livre de Cesare Vecellio, on est en usage de construire sur le toit des maisons certains édifices carrés, en forme de terrasses découvertes (*in forma di logge scoperte*), dans lesquels toutes les femmes, ou la plupart du moins, se font les cheveux blonds (*si fanno biondi li capelli*). »

2. Le couvert est-il mis?

SCÈNE V

AUGUSTIN, LOYS, LE SIEUR CAMILLE.

AUGUSTIN.

Tu vois que c'est, Loys? tu sçais où le mal me tient? Y pouvons-nous aller?

LOYS.

Elle m'a dict que vous serez le mieux que bien venu, comme celui qui peut disposer d'elle et de sa maison pour en user en la sorte qu'il vous plaira.

CAMILLE.

A ce que je vois, seigneur Augustin, vous n'avez grand besoin d'aide, vous y avez assez de puissance tout seul.

AUGUSTIN.

Les bons amis, seigneur Camille, sont très-utiles en toutes choses; mais un ami seur et fidèle est très necessaire à qui veut demener l'amour.

> D'avoir en amours un tiers,
> Cela se fait volontiers;
> Mais d'y appeler un quart,
> C'est à faire à un coquart [1].

Un tiers console au besoing; en absence il tient propos favorables pour son amy; en presence il sert de couverture; il luy fait part de ses biens et l'accompaigne aux dangers.

CAMILLE.

Tout cela trouverez-vous en moy, s'il en est besoing, seigneur Augustin, et encores mieux si ma puissance s'y estend.

AUGUSTIN.

Aussi pouvez-vous esperer de moy le reciproque. Or allons leans, la seignore nous attend; mais je vous veux bien adviser d'une chose, combien que soyez assez sage : c'est que pour encore ne fassiez semblant de cognoistre ce qui est entre elle et moy, trop bien une honneste affection que je luy porte, de peur qu'elle ne pensast que je fusse leger, comme

1. Vaniteux, « indiscret, » selon Colgrave.

ces vantars qui disent qu'ils y prennent deux plaisirs : l'un à le faire, l'autre à le dire et divulguer; et vous asseure bien que, si j'eusse cuidé que autre que moy n'y eust eu part, jamais homme n'eust sceu de moy nos estroites privautez, pour ne luy faire tort et s'en prevaloir contre l'honneur d'elle et de sa fille, que je desire conserver.

CAMILLE.

N'ayez peur, je feray bonne mine et ne gasteray rien.

SCÈNE VI

DIEGHOS, GASTER, CAMILLE, ANGELIQUE, AUGUSTIN.

DIEGHOS.

Gaster! il ne faut point perdre temps après disner; la seignore a meshuy achevé de laver sa teste, j'y veux faire un tour.

GASTER.

Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira; rien ne vous est defendu, vous y avez toute puissance. Il est vray que Beta m'a dit qu'elle seroit empeschée pour tout ce jour, mais chambrières avancent souventesfois.

DIEGHOS.

Baste! quoy que ce soit, j'y veux aller; si elle est empeschée, je la depescheray bien ; il n'y a affaire que je ne luy face oublier. Ne porté-je pas mon passe-partout ?

GASTER.

Nostre homme est en fureur : après bon vin, bon roussin [1].

DIEGHOS.

Ne vaut-il pas mieux, Gaster?

GASTER.

Vous ne sçauriez mieux faire, Monsieur, et si ne ferez pas peu pour elle; vous l'osterez d'un travail pour luy donner du plaisir.

DIEGHOS.

Quelle chère elle me fera! Allons viste hurter à

1. Cheval entier.

la porte; ce pendant je me pourmeneray par icy. Je croy qu'il n'y a personne; on ne respond point.

GASTER.

J'oy quelque bruit leans, je pense que l'on descend. Qui va là? Arreste!

CAMILLE.

Par Dieu! si en aura-il, je le trouveray bien une autre fois.

DIEGHOS.

Qui est cestuy-là qui sort?

GASTER.

Il s'en va beau train. Il n'avoit garde d'arrester, vous ayant veu, ni de regarder derrière luy.

DIEGHOS.

Corpo de Dios!

ANGELIQUE.

Seigneur Dieghos, mon amy, vous estes bien venu à propos pour m'asseurer de la plus grand peur et plus belles affres [1] que j'euz en ma vie. J'en suis encore toute esmeue et ne m'en peus remettre.

DIEGHOS.

Et qu'est-ce, m'amie, mon cœur, mon ame, ma deesse, la douce vie de ma vie?

ANGELIQUE.

Ce gentil-homme que vous avez veu passer suyvoit furieusement ce jeune homme que voicy, qui, comme vous voyez, n'avoit et n'a point d'espée; et, trouvant mon huis ouvert par fortune, ce jeune homme s'y est sauvé, où son ennemy luy a chassé les esperons, et l'a de près poursuivy jusques à ma chambre. Mais il a esté si courtois, que, me voyant venir au devant de luy avec prières de ne faire scandale en ma maison, il n'a voulu passer outre, et s'en est retourné, comme vous avez veu, jurant qu'il le rattraperoit bien en autre endroit.

DIEGHOS.

Il l'a eschappée belle....

GASTER.

Hardiment! il a eu belle vezarde [2]. Comme il joue de l'espée à deux piez!

1. Terreurs. — Voltaire regrettait l'énergie expressive de ce mot que l'école romantique a fort bien fait de reprendre.
2. Peur, venelte.

DIEGHOS.

Car, s'il m'eust donné le loisir de mettre la main à l'espée, je luy eusse bien hasté le pas.

GASTER.

Il n'estoit pas si mal advisé d'attendre ! Une bonne fuite vaut mieux qu'une mauvaise attente.

DIEGHOS.

Quelle querelle a-il avec ce jeune homme ?

ANGELIQUE.

Je ne sçay, mais il en est encores tout estonné.

AUGUSTIN.

Je le sçay encores moins; je croy qu'il me prenoit pour un autre. Nonobstant, je vous suis tenu de ma vie, Madame. Dieu vous en veuille recompenser. Il est temps que je me retire... Adieu.

SCÈNE VII

ANGELIQUE, DIEGHOS, VIRGINIE, GASTER.

ANGELIQUE.

J'ay esté bien marrie quand j'ay sceu que vouliez venir ceans, que je n'estois en estat pour vous recepvoir selon vostre grandeur ; mais il ne vous en faut faire autres excuses, qui cognoissez noz coustumes et usances.

DIEGHOS.

Je sçay bien, madame Angelique, que ne me tromperez jamais : car je ne suis homme qui le merite ; mais allons leans, nous serons mieux à nostre aise.

ANGELIQUE.

Il me desplaist, seigneur Dieghos, mon amy, que les affaires me viennent alors que moins je voudrois, pour n'avoir le moyen de vous tenir plus longue compagnie.

DIEGHOS.

Comment ! me voudriez-vous bien chasser ainsi ? Usez-vous de ces defaites ?

ANGELIQUE.

Chasser ne vous veux-je, ny ne sçaurois ; vous sçavez que present ou absent vous estes tousjours avecques moy ; mais c'est une affaire si necessaire,

que vous seriez bien marry de l'avoir empesché.

DIEGHOS.

Et quoy? Je le puis bien sçavoir.

ANGELIQUE.

C'est une depesche à Naples pour quelques biens d'importance que le deffunct sieur Alfonse, mon mari, avoit laissé secretement entre les mains de quelqu'un de ses amis, craignant que les biens et le temps qu'il eust fallu pour les embarquer ne descouvrissent son partement[1]. Il y a un homme seur qui part de grand matin; si je pers ceste occasion, je ne la recouvreray de long-temps, qui me seroit grand dommage.

DIEGHOS.

Et mademoiselle vostre fille, escrit-elle aussi?

ANGELIQUE.

Ouy, elle escrit et s'est enfermée en son cabinet.

DIEGHOS.

Ne la sçaurois-je voir?

ANGELIQUE.

Si ferez bien. Ho! ma fille, descendez.

VIRGINIE.

Que vous plaist-il, ma mère? O seigneur dom Dieghos! pardonnez-moy, je ne pensois pas à vous.

DIEGHOS.

Beso las manos de vuestra merced, mui poderosa sennora dona Virginia mia; vivo con la gloria que recibo tan ufano en los amores, que procuro de estar vivo porque vivan mis dolores.

VIRGINIE.

Ce sera pour une autre fois, quand il vous plaira, que nous aurons ce bien de vous voir dancer l'espagnolette[2].

DIEGHOS.

Dès à ce soir, si vous voulez; je retourneray quand vous aurez escrit; vous n'escrirez pas toute la journée ensemble toutes deux.

ANGELIQUE.

C'est vostre grace, et encore la plus grand part de la nuict; car, outre cest affaire, il faut que nous facions entendre de nos nouvelles à plusieurs

1. Départ.

2. La danse des *Folies d'Espagne*, qui resta de mode jusque sous Louis XIV, et dont l'air est encore connu chez nous.

parents et amis ausquels nous n'avons escrit il y a long-temps.

DIEGHOS.

Cecy vient mal à propos pour moy; j'en suis bien marry d'un costé, mais de l'autre j'en suis bien ayse, puisque c'est vostre proffict. Or, adieu donc, je m'en vay; mais gardez bien qu'en voz lettres en lieu d'une autre chose vous n'escriviez de moi : car la langue et la main suivent souvent la pensée.

ANGELIQUE.

Il pourroit bien estre.

GASTER.

Il ne seroit pas mauvais. On en riroit bien à Naples.

ANGELIQUE.

A Dieu, encores un coup, jusqu'à demain. Je ne vous puis laisser.

VIRGINIE.

A Dieu, dom Dieghos.

DIEGHOS.

Allons-nous-en, Gaster, nous pourmener par la ville pour divertir mes pensées. Je voudroy me pouvoir partir mille fois en un jour d'avec ma maistresse, tant doux et gracieux m'en est le retirer.

GASTER.

Vous n'aurez point faute de passetemps chez les demoiselles, si mieux vous n'aimez aller cy près voir la bande des Jaloux[1], qui représente aujourd'huy une très belle comedie. J'ay ouy dire que c'est la *Finta Moole de Lucilla*[2].

1. Les comédiens d'Italie, *Gli G losi* (les jaloux de plaire), que Henri III avait amenés avec lui à Paris, apres les avoir eus à ses gages aux états de Blois, depuis le 15 novembre 1576 jusqu'au 1er mars suivant. Il se plaisait fort à leurs représentations, comme on en jugera par ce billet de sa main à M. de Bellièvre, qui se trouve avec bon nombre de ses lettres à la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg :

« Monsieur, j'ay accordé aux commédiens de avoir ce qu'ils avoient à Blois, je veux qu'ainsi soit faict, et qu'il n'y ait pas faulte, car j'y prends plaisir à les oyr que je n'ay eu oncques plus parfaict. »

2. Nous n'avons pas trouvé cette pièce parmi celles de la *Commedia del arte* de ce temps-là, dont le comédien Flavio recueillit les scenarii en 1611 : *Il teatro delle favolle representative...*, in-4°.

SCÈNE VIII

ANGELIQUE, VIRGINIE.

ANGELIQUE.

Puisque nous sommes depetrées de cet importun, rentrons au logis, ma fille.

VIRGINIE.

Allez devant, s'il vous plaist, ma mère; je seray aussi tost que vous remontée en ma chambre.

ANGELIQUE.

Bien donc.

SCÈNE IX

LA DAMOISELLE VIRGINIE, *seule*.

Je ne peux me contenir que je ne me ramentoye d'heure à autre les tristes ennemis qui m'ont environnée dès ma plus tendre jeunesse, ayant autant ou plus souffert qu'autre jeune damoiselle de maison comme je peux estre, par le trepas trop soudain des persounes qui m'ont engendrée, et avec la perte que j'ay faicte de ma maison, mes biens, mon païs, mes parens et amis. Le jour, certes, fut bien malheureux, auquel le feu seigneur Alfonse, mon père, s'oublia tant que d'entrer en celle ligue seditieuse[1] pour laquelle il a esté banny de Naples, et contraint de s'en venir icy à Paris, devalisé de tous ses chasteaux, terres et seigneuries et de tous ses autres biens, sauf quelques meubles qu'il a emportez avec lui! Mais le comble de tous mes malheurs, ce a esté quand il est allé de ce monde en l'autre, faisant tarir par son trepas toute la ressource de mon esperance, et ne me laissant autre adresse que celle de la seignore Angelique, qui fait veritablement tout ce qu'elle peut pour mon bien et avancement, attendant qu'il plaise à Dieu m'ouvrir le chemin pour r'entrer en mon païs et en mes biens, et pour trouver quelque mary sortable et digne du lieu

1. Il s'agit de la ligue faite, en 1555, entre le pape Paul IV, Henri II et les Guises, pour enlever Naples à l'Espagne.

dont je suis issue, et de l'honnesteté que j'ay gardée et garderay toute ma vie. Mais il vaut mieux que je remonte en haut, de peur d'estre tancée. Il n'est guères seant aux filles de faire leur monstre à la porte.

SCÈNE X

Le sieur CAMILLE, *seul.*

Je vien de voir deux choses qui m'ont esté plaisantes et agreables : l'une, le prompt entendement et invention de madame Angelique, qui nous a faict evader sans que ce brave Espagnol se soit aperceu de la fourbe ; et l'autre, la beauté et bonne grace de sa fille, mademoiselle Virginie, qui est en parfaite beauté un chef-d'œuvre de nature. O! comme elle touche au vif dans le cœur! Maudit soit le facheux qui m'a si tost fait laisser ce visage celeste, ces yeux divins, non pas yeux, mais astres et soleils! La fortune marastre s'est bien tost ennuyée du bien qu'elle avoit commencé me faire! Je n'eusse jamais pensé que, d'une première veuë, un cœur eut receu coup sur coup tant de flèches d'amour, tant de feu et de passion! Si je ne la revois, je ne puis vivre un seul quart d'heure! Il faut que j'en trouve les moyens. O seigneur Augustin! tu disois naguères avoir bien besoin de mon aide, mais j'ay à present beaucoup plus affaire du tien. Si ne luy decouvriray-je pas encores ma pensée, car il aime tant la mère, qu'il pourroit craindre pour la fille. Il y en a qui, estant montez, voudroient bien tirer l'echelle après eux. O amour! qui ne laisses jamais les tiens sans inventions, deploye ici ton pouvoir... Viens moy secourir en ceste extreme necessité.

SCÈNE XI

AUGUSTIN, CAMILLE.

AUGUSTIN.

Ha a! Seigneur Camille, j'avois peur de vous avoir perdu.

CAMILLE.

Et moy encores plus. Je ne fay que vous chercher.

AUGUSTIN.

Mais quel esprit angelique de femme! Comme elle luy a bien donné soudain la trousse[1], faisant ceste mocquerie de vous et de moy!

CAMILLE.

Il me fachoit bien d'en sortir pour lui. Si nous l'eussions entrepris, nous l'eussions bien gardé de faire le mauvais. Asseurez-vous que j'avois plus de cholère que de peur, car je n'en ferois volontiers un pas avant ny arrière pour un brave.

AUGUSTIN.

Vous dictes vray, seigneur Camille; il falloit avoir esgard à ma maistresse : il en fust advenu du scandale, et sa maison eust esté diffamée ; davantage, cest Espagnol l'eust deshonorée et honnie en Naples, maintenant par lettres, puis par parolles deshonnestes et picquantes quand il y sera. Madame veut rompre, ou du moins decoudre la pratique de ce poltron Espagnol, qu'elle craint, et, afin que vous ne vous doutiez de rien, elle dit qu'il est son parent.

CAMILLE.

Il est vray qu'elle le dit : il faut bien qu'il en remercie le respect que je porte à la dame, car la place ne luy fust point demeurée.

AUGUSTIN.

C'est tout un. Aussi ne l'aura-il guère gardée, car Madame, en descendant les degrés, m'a asseuré qu'elle s'en desferoit incontinent, et m'a prié de retourner tout court sur mes brisées.

CAMILLE.

Or, seigneur Augustin, j'ai pensé un expedient que trouverez, à mon advis, très bon. Je voy l'importunité et impatience de cest Espagnol... Si ne voyez Angelique ailleurs qu'à son logis, vous serez tousjours en la mesme transe et mesme danger qu'avez esté de present; ceste crainte vous troublera tous voz plaisirs et les rendra courts et imparfaits. Je connois que la seignore vous ayme et qu'elle fera tout ce que vous voudrez. Il y a des

1. Ruse, manigance, selon Colgrave.

jardins, en ce faux-bourg Sainct-Germain, accompaignez de logis et de chambres pour se retirer à part. Vous en trouverez aisement pour y mener la seignore, et là serez en seureté sans rien craindre. Ce sont choses, comme savez, qui se font ordinairement en ceste ville.

AUGUSTIN.

C'est prudemment avisé; puis vous avez bien veu que ma maistresse n'a pas osé me monstrer tant d'estroites privautez en presence de sa fille. Il vaut mieux laisser au logis ceste jeune damoiselle. Je sçay un beau jardin près d'icy, qui est bien à mon commandement; il ne reste que de retourner vers elle, comme je luy ay promis, et achever ceste entreprise.

CAMILLE.

Je vous accompagneray jusques là, et puis je m'en iray.

AUGUSTIN.

Et où voulez-vous aller? Ne nous laissons point, je vous prie.

CAMILLE.

Bien, donc... Je suis à vous à vendre et à dependre.

SCÈNE XII

GASTER, *seul.*

Vrayement, j'ay laissé nostre homme bien à son aise depuis que Angelique luy a baillé ce canard à moitié [1]. Il a esté tout un long temps assis parmy les dames à faire des comptes; mais c'estoit plus de luy que d'autre chose, et les faisoit bien autant rire de ses sots propos qu'un autre eust fait des plus plaisans du monde. Son chant à la castillane ne dementoit point le reste, avec sa guitarre assez mal accordée. Il est vray que sa grace

1. *Ce mensonge.* On disait pour menteur : *bailleur* ou donneur de *canards à moitié*, sans doute par allusion aux marchands de volaille qui, en prétendant vendre à moitié prix, vendaient plus cher. Plus tard, au XVIIe siecle, on se contenta de dire « un donneur de canards, » comme fit Boursault dans sa comédie des *Nicandres*, et le mot *canard*, pour mensonge, surtout imprimé, en resta.

accoustre tout, et y sert de saulce à gens degoutez. Sans cela, il seroit si fade qu'il ne sentiroit ny sel ny sauge. Le bon a esté quand il s'est mis à danser la pavane avec la cappe retroussée sur l'espaule et la main sur la hanche [1]. Vous eussiez dit qu'il menassoit les estoilles et quelquefois qu'il vouloit devorer sa demoiselle de son regard. Quand c'est venu à la gaillarde [2], vous pouvez croire qu'il ne s'espargnoit point : il prenoit beaucoup de peine, et si ne faisoit rien qui vaille. Le bal est un loyal mestier : chacun y fait du mieux qu'il peut; si prend-il autant de plaisir à donner du passetemps à la compaignie que la compaignie fait d'en recevoir. Si je n'eusse eu affaire ailleurs, je n'avois garde d'en partir : j'avois ma part de l'esbatement; mais il me faut aller visiter quelques unes de mes pratiques pour les entretenir. On ne doit jamais arrester son navire à une seule ancre; une bonne souris a tousjours plus d'un trou à se retirer; il n'est pas bon archer qui n'a plus d'une corde à son arc. Je retrouveray mon Dieghos assez à temps, et suis seur qu'il ne se fasche point là où il est.

SCÈNE XIII

CAMILLE, *seul.*

J'ay bien joué mon personnage, j'ay fait d'une pierre deux coups : par un mesme moyen, j'ay donné un bon conseil au sieur Augustin, et à moy la commodité de voir à mon aise ma nouvelle maistresse, et de luy decouvrir ce que j'ay sur le cœur. J'ay laissé madame Angelique et le seigneur Augustin avec Loys, son serviteur, et la chambrière Beta, en un jardin le plus propre pour eux qu'il est possible. Je m'en suis deffait doucement,

1. *La pavane,* ou danse *padouane,* se dansait en effet majestueusement : « Les princes, dit M. de Paulmy, l'exécutaient avec de grands et riches manteaux, les magistrats avec leurs longues robes, et les simples gentilshommes en cape et en épée. » Le mot *pavaner* en est venu.

2. Comme son nom l'indique, la *gaillarde* était une danse vive, où l'on se démenait beaucoup. « L'air était à trois temps gais. » On l'appelait aussi « la danse des cinq pas. »

faignant d'avoir affaire, et suis seur que je leur ay faict plaisir, au moins à Angelique, combien qu'elle n'en face semblant, et à moy encores davantage, pour ce que l'occasion cependant s'offre à moy de me faire voir la royne de mon cœur, madamoiselle Virginie, qui est demeurée seule au logis avec une jeune servante. Je m'y en iray comme estant envoyé par Angelique, et meneray quelques uns de mes compagnons, qui demeureront à la porte, à toutes adventures, pour y faire le guet, et m'asseurer des indiscretions de Dieghos, qui pourroit bien retourner leans, cuidant qu'Angelique y fust, et seront advertis de luy donner quelque effroy à l'improviste et luy faire quelque affront, afin qu'il rebrousse chemin et ne m'empesche point. Quant à la chambrière, luy garnissant la main, je luy donneray quelque commission icy près seulement pour aller et venir pour les affaires d'Angelique, et mes compagnons, au retour, auront le soing de l'entretenir de parolles, la muguetter et l'amuser à la porte, afin que j'aye plus de liberté de parler à ma toute belle Virginie. J'ay tousjours ouy dire que qui a le tems à propos et le laisse perdre, tard ou jamais le recouvre : l'occasion est chauve par derrière. De moy, je suis tout resolu de faire, si je puis, un beau coup de ma main, vueille ou non, à mes perils et fortunes. Advienne de moy ce que le destin en a resolu! j'en suis là determiné. Aussi bien m'est-il impossible de vivre si je ne donne allegeance à ceste flamme vehemente, à ce Montgibel [1] qui me consomme si fort, que tout en un instant je sens mon cœur reduit en cendre, et je prie Amour, que je tiens pour mon Dieu et mon Seigneur, qu'il vueille estre ma guide et mon astre benin, et à ce commencement favoriser mon entreprise.

1. *Volcan.* C'est un des noms qu'on donnait autrefois à l'Etna.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

CORNEILLE, SERVANTE DE VIRGINIE.

Le meschant, le paillard, le brigand! où est-il allé? Il m'a ruinée. Je suis perdue, c'est fait de moy! non pas moy seulement, car c'est peu de chose, mais la pauvre damoiselle Virginie. Je suis vrayement une bonne gardienne! J'estois bien sotte de la laisser toute seule... Quelque commission qu'il me donnast de la part de ma maistresse, la desobeissance eust esté plus pardonnable que la faute que j'ay faite. Je me suis abusée, je me suis trop amusée. Helas! que ne revenoy-je tout incontinent, sans m'arrester à ces galans à la porte, qui ne faisoient que badiner pour me retenir ce pendant que le coup se faisoit. O! que jeunesse est facile à decevoir! Que diray-je, que feray-je, qu'allegueray-je pour excuse? La pauvre fille est couchée à terre toute eplorée, toute eschevelée. C'est pitié de la voir! Elle s'arrache son beau poil doré, elle s'egratigne ses belles joues, se plombe du poin son estomac d'ivoire, detordant ses blanches mains, les yeux ardans au ciel, appelant à son secours la mort, la mort que j'ay peur qu'elle ne se la donne elle-mesme! O Dieu! ô Dieu! qui eust jamais cuidé que un gentil-homme eust fait un si lasche tour, de ravir ainsi l'honneur d'une fille de maison, de forcer à main armée une jeune, tendre et innocente beauté, non encores meure, et de laquelle le plus cruel et barbare ennemy eust prins pitié! Il se disoit tant amy du seigneur Augustin! Vrayement, il l'a bien monstré, d'avoir faict ceste honte et vergongne en la maison de ses amis, et encores le premier jour qu'il y est venu! Quand il m'a senty venir, il n'a failly de desloger sans trompette, sans s'arrester à moi ne me vouloir rien dire. Si j'eusse sceu, quand il m'eust deu tuer, je

luy eusse sauté au collet et luy eusse arraché les deux yeux du visage, le volleur qu'il est! O! je voy venir madame Angelique... Je me doutois bien qu'elle ne pouvoit gueres plus tarder. Je tremble, je tressue toute de peur [1]. Je voudrois estre morte et cent piedz souz terre.

SCÈNE II

ANGELIQUE, CORNEILLE, BETA, AUGUSTIN.

ANGELIQUE.

Je vois Corneille toute effrayée... Que pourroit-ce estre, seigneur Augustin? Je ne sçay d'où me peut venir ce soudain tremblement que je sens en moy-mesme.

AUGUSTIN.

Et que seroit-ce?... Peut-estre que vostre petite chienne, que vous aimez tant, est perdue, ou le perroquet, qui parle si bien... Il se trouve assez de larrons de telles chosès en ceste ville.

ANGELIQUE.

Corneille, qu'est-ce que tu as qui te fait ainsi soupirer et complaindre?

CORNEILLE.

J'ay le cœur si serré, Madame, que je ne puis parler. Aussi bien ne sçaurez-vous que trop tost ces mauvaises nouvelles.

AUGUSTIN.

Il y a quelque chose.

BETA.

Elle ne pleureroit pas ainsi sans propos.

ANGELIQUE.

Dy hardiment, qu'est-ce?

CORNEILLE.

Je ne le vous puis dire sans m'accuser moy-mesme, non point de malice, mais de legereté et d'imprudence.

AUGUSTIN.

S'il n'y a point de malice, la faute est excusable.

1. Pour : je *sue* de peur. Montaigne (liv. I, ch. 20) a dit de même : « nous *tressuons*, nous tremblons, nous pâlissons. »

CORNEILLE.

O! le malheur est trop grand, la perte irreparable.

ANGELIQUE.

Comment?... Mon Dieu! une froidure m'est venue par tout le corps.

CORNEILLE.

Faictes de moy, Madame, ce qu'il vous plaira. Il ne le vous faut pas celer : aussi bien le sçaurez-vous... La pauvre Virginie....

ANGELIQUE.

Que dis-tu de Virginie?

CORNEILLE.

Elle a esté vio... violée.

ANGELIQUE.

Violée! O Dieu! qu'est-ce que tu me dis?... O mon amy! nous sommes perdus!

AUGUSTIN.

Mais par qui?

CORNEILLE.

Vrayement, vous le devez bien demander! vous y avez honneur!

AUGUSTIN.

Moy?

CORNEILLE.

Ouy, car c'est la belle compaignie que vous avez ce jourd'huy amenée ceans.

AUGUSTIN.

Je croy que tu rêves... Je n'ay mené que le sieur Camille, qui nous a laissé au jardin, et s'en est allé à la ville pour ses affaires.

CORNEILLE.

C'est luy-mesme. Qu'à la male heure le veis-je!

AUGUSTIN.

Jamais! jamais! Quy? Camille?

ANGELIQUE.

O seigneur Augustin! mon amy...

AUGUSTIN.

Je ne le sçaurois croire : il n'y a rien que tu le connois... Tu le dois avoir prins pour un autre.

CORNEILLE.

Appelez-le comme vous voudrés : c'est cestuy-là qui est aujourd'huy venu par deux fois avecques vous.

ANGELIQUE.

Et ne t'avois-je pas laissée avec elle, malheureuse?

CORNEILLE.

Il est vray, Madame, et ne l'eusse point abandonnée, n'eust esté qu'il vint ceans de vostre part.

ANGELIQUE.

De ma part?

CORNEILLE.

Ouy, Madame, et me dit que l'aviez prié de passer par cy en son chemin, et me dire que j'alasse icy près à la place pour acheter de la viande pour le soupper, et me bailla l'argent avec enseignes [1], disant qu'aviez changé de propos, et que souperiez ceans, vous et le seigneur Augustin, non au jardin, comme aviez deliberé.

AUGUSTIN.

Et qu'est-il advenu?

CORNEILLE.

Il s'en est allé à la maladventure avec ces gallans qui me retenoyent à la porte, et me doute qu'il les avoit apostez pour ce beau fait.

AUGUSTIN.

Je me treuve bien le plus confus qu'il est possible. Il me semble que c'est un songe, ou que cornes me sont venues.

ANGELIQUE.

A! seigneur Augustin, si l'amour n'avoit plus de puissance sur moy que la raison, j'aurois bien quelque occasion de me malcontenter de vous: car, si nous regardons la première cause de ce malheur, vous vous trouverez le plus coupable. Je ne l'avois jamais veu, je ne le connoissois point; c'est à vostre seul adveu qu'il est venu en ma maison pour me donner ceste belle resjouissance!

AUGUSTIN.

Cuideriez-vous bien, Madame, que j'en fusse participant?

ANGELIQUE.

Non, car un tel cœur que le vostre n'y sçauroit consentir; et quand vous m'auriez fait ce tort, et pis s'il se peut, je ne voudrois prendre vengeance que sur moy-mesme, ny en acuser autre que ma

1. Avec indication de ce qu'il fallait.

senestre [1] fortune: Je porte en cecy la peine non seulement de mon dommage, mais aussi de l'injure qu'il vous a faicte, n'ayant eu esgard à vous, ny à vostre amitié, ny au recueil qu'il avoit eu ceans pour l'amour de vous. Cela vous touche.

AUGUSTIN.

Ouy, Madame, si avant, que je n'euz jamais tel deplaisir.

ANGELIQUE.

Pensez donc quel doit estre le mien!

AUGUSTIN.

Après les infortunes advenues, nous n'avons consolation que, du remède, que l'on ne trouve point en se plaignant. Il faut recourir au discours et à la prudence, laquelle ne se connoist jamais si bien qu'au besoin, comme en la plus forte et obscure tempeste on void reluire l'art et l'experience d'un asseuré pilote.

ANGELIQUE.

Voulez-vous trouver remède là où il n'y en a point? Qui peut reparer une telle perte?

AUGUSTIN.

Celuy mesme qui a fait le mal peut donner la guerison.

ANGELIQUE.

Comment?

AUGUSTIN.

En l'espousant.

ANGELIQUE.

O ! qu'est-ce que vous dictes?

BETA.

On a bien veu advenir de telles choses.

ANGELIQUE.

Ha ! ce n'est pas souvent. La pluspart des hommes par tels effets passent leurs fantaisies et appaisent leur desir, et puis s'arrestent à je ne sçay quel honneur, estimant qu'elles sont diffamées.

AUGUSTIN.

Vous ne dites pas aussi le danger en quoy il est de la vie, pour avoir offencé les loix, les ordonnances et la justice, laquelle en ce royaume est autant rigoureuse en tels cas qu'en nuls autres.

1 *Gauche*, du latin *sinistra*, main gauche, main de malheur. Le mot *sinistre* en est venu.

On en a veu pour moindres crimes estre executez à mort par arrest de Parlement; et par ainsi, il sera par adventure bien aise de satisfaire à la faute, et, pour se mettre en seureté, se delivrer du danger de ceste poursuite extraordinaire.

ANGELIQUE.

Je ne voudrois point contre vostre gré entreprendre, seigneur Augustin, de luy faire deplaisir, ny par justice ny autrement, puis qu'il est de voz amis, gentil-homme, et de ma nation; mais, s'il est possible que l'affaire s'accorde par mariage, comme vous dites, ce seroit le plus grand bien que je sçaurois souhaiter pour ceste heure.

AUGUSTIN.

Je n'y voy qu'une difficulté, qu'il ne sçait qui elle est et ne connoist ses parens; et luy, qui est de fort bonne maison, à ce que j'ay ouy dire, y pourroit faire doute.

ANGELIQUE.

La maison de Tortovelle, d'où il se dit, est bien des meilleures de Naples.

AUGUSTIN.

Mais l'amour peut gagner tout, et ne croy point qu'il ait faict une telle folie que l'affection qui l'a contraint ne soit fort vehemente.

ANGELIQUE.

Ainsi puisse-il estre, seigneur Augustin, mon amy ! Je vous prie vous y employer comme pour une chose vostre. Elle et moy sommes à vous; elle est ma fille unique, uniquement aymée, tant affectueusement recommandée par le feu seigneur Alfonse, mon mary, qui, en mourant, me la bailla par la main, me priant de conserver soingneusement ce commun gaige de nostre amitié, ce que 'avois bien desir de faire, et deliberois que, si je luy donnois par ma vie quelque mauvais exemple, je recompenserois ce defaut par une grande sollicitude et soin que j'aurois d'elle. Vous voyez maintenant en quoy j'en suis.

AUGUSTIN.

Ayez bonne esperance : je m'en vay le trouver, et vous asseure que je n'oublieray rien; et vous ferez bien cependant d'adoucir vostre ennuy pour consoler celuy de vostre pauvre fille.

SCÈNE III

AUGUSTIN, *seul.*

Je ne puis entendre quel humeur, quelle fantaisie a pris le seigneur Camille si promptement d'user de telle violence, et m'esbahis comme il l'a aimée si soudain si eperduement, et, s'il faut dire ainsi, avec telle rage et furie, et comment il n'a eu plus de commandement sur soy-mesme. Je n'en ay point de coulpe[1], et crains d'en souffrir la penitance et d'en porter la paste au four : car madame est dolante ce que femme peut estre, et plus qu'elle ne monstre; mais elle couvre tant qu'elle peut sa douleur pour ne me donner opinion qu'elle aye mal-contentement contre moy; si est-ce que la playe seignera tousjours jusques à ce que l'appareil y soit donné, et biasme-on communement celuy qui en est la cause, comme je suis, encore que je n'en sois consentant. Fortune m'est bien contraire! Le plus grand plaisir que j'euz oncques en son commencement et sa fin m'a donné trop d'ennuy ce matin; j'ay eu deffiance et jalousie, et à present un extrême desplaisir. Je faisois mon conte de m'aider du seigneur Camille pour la conduite de mes amours, et c'est luy qui les met en hazard et danger evidant. Il faut bien que je pense à y donner ordre, tant pour l'amour de madamoiselle Virginie, qui merite beaucoup à cause de sa vertu et beauté singulière, qu'aussi pour moymesme; autrement, mon affaire est en grand bransle. Je m'en vois chercher le seigneur Camille.

SCÈNE IV

LOYS, *seul.*

Ce pendant que mon maistre, au jardin avec madame Angelique, estoit empesché à ses pieds,

1. Je n'en dis point mon *meâ culpâ;* je n'en ai point de repentir. On disait aussi « battre sa coulpe, » parce qu'en récitant le *meâ culpâ* on se frappait la poitrine.

je m'en suis allé voir Isabeau, ma mie. C'est bien raison, quand les maistres sont à leur plaisir, que les serviteurs se donnent du bon temps. A tel maistre tel valet. Le curé de Brou [1], qui traita si magnifiquement son bon evesque, donna, quand ce vint le coucher, au maistre et à tous ses domestiques chacun la sienne, et n'y eut pas mesmes jusques aux courtaux qui n'eussent en l'ecurie chacun sa cavalle, afin que tout le train fust servi de mesme à la françoise et chère entière [2]. Je m'y suis si bien trouvé que j'y suis demeuré trop longuement. Il est desjà party du jardin, et si n'est point à son logis. Il se pourroit bien courroucer contre moy; mais gens si contens que luy ne se courroucent pas volontiers. Je vois voir s'il est icy près, chez le seigneur Camille.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

MARC-AUREL, LAPIDAIRE DE NAPLES.

L'opinion que j'avois de ceste ville de Paris estoit bien grande pour en avoir ouy parler, mais la presence me l'augmente. Je suis tout estonné de la voir : sa grandeur, le peuple, le nombre des somptueux edifices, tant eglises, palais, ponts, que maisons privées; les richesses qui s'y voyent, les beautez, les commoditez. J'ay voyagé par toute

1. Type populaire, sur le compte duquel on mettait toutes les gaillardises des prêtres. Brou est dans le pays chartrain, à vingt-cinq lieues de Paris. Le curé de Pierre-Buffière, près de Limoges, jouait le même rôle dans le Limousin, comme on le voit par le chap. 32 de l'*Apologie pour Hérodote* de Henry Estienne. En Angleterre, le curé de Brou s'appelle le vicaire de Bray.

2. Bonaventure Desperriers, qui a mis en scène le curé de Brou dans quatre de ses *Nouvelles*, de la 33e à la 37e, n'a pas oublié ce bon tour. Il est conté tout au long dans la nouvelle 34 : « du même curé et de sa chambrière, et de sa laiscive qu'il lavoit, et comment il traicta son evesque et ses chevaux, et tout son train. »

l'Europe et la plus grande partie du Levant, pourtant je n'ay rien veu de si superbe et admirable. Paris est veritablement sans pair et sans second[1], Paris seul se peut dire un abregé de tout le monde. O heureux le debonnaire peuple qui y habite, et très heureux le prince victorieux qui y commande! Je suis bien loin de mon conte : je cuidois, passant par icy en m'en allant en Flandres, pouvoir vendre quelques uns de mes joyaux; mais je porte l'eau en la mer: j'en vois par les boutiques sans comparaison de plus beaux et plus riches. Je ne ferois pas icy mon profit : ce seroit autant comme qui voudroit vendre ses coquilles à ceux qui viennent de Sainct-Michel[2].

SCÈNE II

L'HOSTELIER DE L'ESCU DE FRANCE, MARC-AUREL.

L'HOSTELIER.

Je ne sçai, Monsieur, si vous voudrez soupper ceans; il faudroit dire de bonne heure.

MARC-AUREL.

Et où soupperois-je donc? Je ne fais guères qu'arriver ce matin, et suis un estranger qui ne connois personne en ceste ville.

L'HOSTELIER.

Quelque estrangier que vous soyez, si y en a-il, comme je pense, de vostre nation; car il abonde icy gens de toutes les parts du monde, et les François ont parmy eux tousjours des nations estranges.

MARC-AUREL.

Y auroit-il bien quelques uns de mon pays? Il est vray que marchans et voyageurs courent par tout. Les montaignes ne se rencontrent jamais, si font bien les hommes.

1. Ce sentiment d'admiration pour Paris était déjà universel, et il ne fit que grandir. Un demi-siècle après, J. du Lorens disait dans sa IX[e] satire :

Tout ce qu'il vous plaira, mais il n'est qu'un Paris.

2. C'est-à-dire du mont Saint-Michel, d'où les pèlerins ne rapportaient que trop de coquilles.

L'HOSTELIER.

Si je sçavois de quel pays vous parlez, je vous responderois.

MARC-AUREL.

C'est de Naples, d'où je suis.

L'HOSTELIER.

Des marchans de là, je n'en connois point pour ceste heure ; mais il y a bien près d'icy un gentilhomme neapolitain qui estudie en l'Université, ou du moins qui y est envoyé pour estudier.

MARC-AUREL.

Qui estudie! Seroit-ce bien le fils du feu seigneur Ascanio Tortouvelle? Je le verrois volontiers, car à mon partement la seignore Lucrèce, sa mère, me pria bien fort de le voir, si, par fortune, je le pouvois trouver en quelque part de ce royaume. Elle ne sçait au vray s'il est en ceste ville ou en autre université. Je vous prie, menez-moy là par où il est. Quiconque ce soit, il sera bien aise d'entendre des nouvelles de par delà, et moy d'en pouvoir conter des siennes à ses parens quand je seray de retour.

L'HOSTELIER.

Je m'en vay leans dire qu'on appreste le soupper, et m'en viendray incontinent à vous pour vous mener à son logis.

MARC-AUREL.

Je vous attens icy pié coy [1].

SCÈNE III

MARC-AUREL, *seul.*

Il vient tousjours des rencontres que l'on ne pense point. C'est grand cas de la nature des hommes, qui sont si curieux de voir choses estranges et lointaines de leur païs.

1. En repos, sans bouger, du latin *quietus*, tranquille, d'où l'on avait fait d'abord le mot *quei* dans le meme sens. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'expression « rester coi » vient de là.

SCÈNE IV

L'HOSTELIER, MARC-AUREL.

L'HOSTELIER.

Allons donc, Monsieur, quand il vous plaira. J'ay mis ordre à tout.

MARC-AUREL.

Allons, je vous prie.

L'HOSTELIER.

Voilà, Monsieur, les colléges, où il y a un nombre infini d'escholliers et docteurs de toutes les nations du monde.

MARC-AUREL.

Toutes ces grandes maisons, sont-ce colléges [1]?

L'HOSTELIER.

Ouy.

MARC-AUREL.

C'est une chose merveilleuse. En toute l'Italie il n'en y a pas tant. Il ne faut s'esbayr s'il en sort tant de doctes et admirables personnages.

L'HOSTELIER.

Encores ne voyez-vous pas tous les colléges, et si ils sont garnis, à ce qu'on dit, d'un bon nombre des plus doctes et célèbres hommes du monde. Voicy le collége des Lombards; là-haut est sa chambre. Je le vay appeler par la fenestre.

SCÈNE V

L'HOSTELIER, MARC-AUREL, CAMILLE, AUGUSTIN.

L'HOSTELIER.

Estes-vous là, seigneur Camille?

CAMILLE.

Qui est-ce qui me demande?

1. Dans quelques rues du quartier latin, notamment la rue de la Harpe, la plupart des principales maisons étaient en effet des colléges.

L'HOSTELIER.

Voicy un marchant de vostre païs qui veut parler à vous, seigneur Camille.

CAMILLE.

Il ressemble à Marc-Aurel, le lapidaire.

MARC-AUREL.

Je le puis bien ressembler, car je suis luy-mesme. Mais ne seriez-vous point le fils du feu seigneur Ascaigne Tortouvelle? Vous luy retirez [1] fort.

CAMILLE.

Je l'ay tousjours tenu pour mon père.

MARC-AUREL.

Pardonnez-moy si je ne vous ay cogneu soudainement. Depuis que ne vous vey, vous estes bien changé : vous n'estiez qu'un enfant.

CAMILLE.

Vous me semblez tousjours en un mesme estat, qui m'a gardé de vous mesconnoistre. Mais comment se porte la seignore Lucrèce, ma mère?

MARC-AUREL.

Très bien, Dieu mercy! et vostre beau-père, et toute vostre maison, et vous aussi, comme je voy, de quoy je suis bien aise. Vostre mère me commanda vous dire, si je vous trouvois, que vous luy escrivissiez de vos nouvelles : car, combien qu'elle vous ait tousjours escrit et faict tenir lettres de change, elle n'a point eu responce de vous, et il y a longtemps qu'elle n'en a sceu, et ne sçait en quelle université vous estes à present.

CAMILLE.

Elle en saura bien tost : j'ay envoyé pardelà mon precepteur, maistre Hipolite, pour quelques miennes affaires.

L'HOSTELIER.

Vous n'avez plus affaire de moy? Je m'en puis bien aller en ma maison?

MARC-AUREL.

Adieu, mon hoste, je vous remercie de vostre peine.

CAMILLE.

Or, dictes-moy comment les choses vont à Naples.

MARC-AUREL.

Tout se porte bien; les troubles sont appaisez, et

1. *Ressembler,* de l'italien *ritrato,* portrait.

vit-on en bonne paix et tranquilité, qui est un grand bien pour nous tous; et s'il y a quelques autres icy de nostre pays, vous ferez bien de leur faire entendre.

CAMILLE.

J'en connois bien peu, car je hante en peu de lieux ; il y a bien icy auprès une dame neapolitaine de qui le mary est mort il y a un an environ en ceste ville.

MARC-AUREL.

Qu'y estoit-il venu faire ?

CAMILLE.

A ce que j'entends, ils partirent de Naples pour les seditions que vous dictes estre appaisées. Voïcy cest homme de bien qui les a cogneuz.

MARC-AUREL.

Qui pourroient-ils estre ? Quel homme estoit-il ?

CAMILLE.

Je ne le viz jamais. Voicy qui le vous dira.

AUGUSTIN.

Il estoit grand et de belle taille.

MARC-AUREL.

De quelle couleur ?

AUGUSTIN.

Brun, have et sec, la barbe longue, et si estoit un peu chauve.

MARC-AUREL.

Quel aage monstroit-il ?

AUGUSTIN.

Environ quarante ans et plus.

MARC-AUREL.

Je me doute presque qui c'est. Quelle compaignie avoit-il ?

AUGUSTIN.

Sa femme, une fille, deux servantes, un serviteur, lequel s'en retourna en son païs après la mort de son maistre.

MARC-AUREL.

C'est cestuy-là mesme que je pense. Mais dictes-moy encores, s'il vous plaist, en quel temps partirent-ils ?

AUGUSTIN.

A ce qu'ils disoient, il y eut à ce mois de juin plus d'un an.

MARC-AUREL.

Je n'en doute plus, c'estoit le feu seigneur Alfonse de Grifano ; je fuz bien adverty de son partement, combien qu'il fust secret.

AUGUSTIN.

C'est son nom, vrayement.

MARC-AUREL.

C'est luy-mesme. O! le pauvre seigneur! Est-il mort? Il estoit mal fortuné. On l'estimoit des plus coupables de la sedition ; si est-ce que depuis son partement on n'a fait nul mal à ses parens. Et sa fille, est-elle en vie?

AUGUSTIN.

Elle est icy.

MARC-AUREL.

S'est-elle bien sauvée en un si long voyage? Mon Dieu! que l'ay veue jolie! Si elle n'est changée depuis que je ne la vy, elle ressemble du tout à sa mère.

AUGUSTIN.

Non fait, pas trop.

CAMILLE.

Non pas, à mon advis.

MARC-AUREL.

Si vous eussiez cogneu feue la seignore Cassandre, sa mère, vous n'y eussiez trouvé nulle difference que de l'aage et de la grandeur.

AUGUSTIN.

Ce n'est pas donc ceste fille de quoy nous parlons, car sa mère se nomme Angelique.

MARC-AUREL.

Je ne me trompe point. Dictes-moy, n'a-elle pas un petit sein en la joue gauche?

AUGUSTIN.

Ouy, qui ne luy siet pas mal.

MARC-AUREL.

C'est ceste-là, n'en doutez plus ; je vous conteray le tout. La deffuncte seignore Cassandre de Bonassi estoit femme du sieur Alfonse de Grifano, une des plus estimées dames de Naples, et trepassa il y a quatre ans, laissant de luy une fille unique qui en pouvoit avoir dix environ.

CAMILLE.

Comment s'appeloit-elle?

MARC-AUREL.

Virginie.

AUGUSTIN.

C'est elle, il est tout certain.

CAMILLE.

Vrayement?

AUGUSTIN.

Dieu fait tout pour le mieux, seigneur Camille.

CAMILLE.

Il se remaria donc après?

MARC-AUREL.

Non fit.

CAMILLE.

Comment! sa femme qu'il amena de Naples est encores icy!

MARC-AUREL.

Vous vous abusez; je connois bien celle que vous dictes qui se nomme madame Angelique : c'est s'amie qu'il avoit longuement aymée; elle luy a esté tousjours fidèle et l'a suivy partout, de quoy elle est bien estimée de pardelà de tous ceux qui la connoissent.

CAMILLE.

Vous nous comptez de grandes merveilles de ceste fille.

MARC-AUREL.

La pauvrette a faict une grand' perte d'un tel père, car s'il eust vescu il eust pu, avec le temps, recouvrer ses biens, par le moyen de son bon sens, de ses vertuz et de ses amis; mais ils sont maintenant en si bonnes mains que ceste orpheline ne les cuidera jamais r'avoir.

CAMILLE.

En quelles mains sont-ils?

MARC-AUREL.

Ils ont esté donnez à un gentil-homme calabrois que le vis-roy aime fort. On le nomme le seigneur Lelio de Cambua.

CAMILLE.

Vous voulez dire de Cadua.

MARC-AUREL.

Ouy, de Cadua.

CAMILLE.

Qu'est-ce que vous me dictes? C'est mon oncle, frère de ma grand'mère!

MARC-AUREL.

Vostre oncle? Je ne le connoissois point pour tel.

CAMILLE.

Ce l'est pour vray, et si suis son plus proche heritier, habile à luy succeder. Il n'a point d'enfans, et m'aime fort. Je m'esbahis que je n'en avois rien sceu.

MARC-AUREL.

Cecy advint un peu auparavant que je partisse. Je croy que depuis n'en est venu personne que moy et un autre, avec lequel je suis venu de compagnie et l'ay laissé à l'hostellerie, qui vient querir un gentil-homme espagnol demourant en ceste ville depuis quelque temps.

AUGUSTIN.

Seroit-ce point le nostre? Si ce l'estoit il viendroit bien à point nommé. Connoissez-vous ce gentil-homme espagnol?

MARC-AUREL.

Je ne le vis oncques. Mais il est temps que je me retire au logis, car depuis Lyon j'ay tousjours fait de fort grandes traites. Demain je partiray pour m'en aller en Flandres, à Anvers et Bruxelles, exploiter ma marchandise. Advisez, seigneur Camille, si je vous puis faire quelque service.

CAMILLE.

Je vous remercie de vos offres et de vos bonnes nouvelles. Ne vous seroit-ce point de peine de venir faire un tour chez madame Angelique avec nous? Aussi bien n'est-il pas tems de soupper, et vous serez peut-estre bien content de la voir, car en païs estranger, c'est grand plaisir de trouver des connoissances de sa nation.

MARC-AUREL.

J'y iray volontiers, seigneur Camille, et me feusse convié moy-mesme d'y aller en vostre compaignie si je n'eusse craint de vous ennuier; mais, ne pensant guères demeurer, j'ay laissé à faire quelque chose à mon logis icy près, qui m'y fera aller pour un peu, et retourneray incontinent, s'il vous plaist de m'attendre.

CAMILLE.

Revenez donc tost, et vous nous trouverez icy de pié coy.

SCÈNE VI

Les seigneurs AUGUSTIN et CAMILLE.

AUGUSTIN.

O seigneur Camille! quelles nouvelles voicy! Il semble que Dieu nous les ait envoyées. Tous nos doutes sont esclaircis; il n'y a plus nulle difficulté ny empeschement à nostre affaire. Il ne reste plus nul scrupule, et mesmement celuy de la mère et de la noblesse, que tant vous craigniez, est du tout osté!

CAMILLE.

O seigneur Augustin, mon amy! il faut que je vous die que je me treuve hors d'une grande perplexité, car j'estois si fort combatu de l'amour, du desir, de la honte et de la crainte, que je ne sçavois où me ranger. D'un costé, l'amour et mon devoir m'incitoient à l'espouser; de l'autre, la honte m'en retiroit, à cause de la vie desbordée de celle que j'estimoy veufve et sa mère. On dit qu'aux mères ressemblent les filles le plus souvent : De bon complant [1] ta vigne plante, de bonne mère prens la fille. Des talons cours sont fort à craindre, et, qui plus est, le respect de mes parens me servoit d'une forte bride. Je suis maintenant asseuré qu'ils ne me pourront blasmer, puis qu'elle est de si bon lieu, de Grifano et de Bonassi, qui sont des plus honorables et anciennes maisons du pays. O que j'ay mon esprit en repos et mon cœur satisfaict!

AUGUSTIN.

Et moy, qui ay eu si grand peur de perdre par vostre faute le bien que j'avois aujourd'huy acquis, devoy-je pas estre bien fasché? Que nous sommes donc heureux si nous le pouvons connoistre!

CAMILLE.

Et pour le comble de l'heur, madamoiselle Virginie pourra un jour rentrer en ses biens, terres et seigneuries.

1. *Cépage.* « L'air, la terre et le *complant,* dit O. de Serres, sont le fondement du vignoble. »

AUGUSTIN.

Ouy, puis que vous en serez heritier : car ce ne sera plus qu'un de vous deux; et si vostre oncle sera peut-estre bien content de les vous rendre sans attendre sa succession.

CAMILLE.

Que j'avois grand peine à me garder de monstrer à Marc-Aurel l'aise que je sentois quand il me contoit ces nouvelles ! Si ne me garderay-je plus de luy : la pierre est jettée, la chose est resolue.

AUGUSTIN.

Je craignois bien plus qu'il ne me dist chose que je ne voulusse point ouyr, et m'esbahis, seigneur Camille, de la fainte dont elle a usé si longuement de se dire sa mère.

CAMILLE.

C'estoit pour vivre avec le seigneur Alfonse plus seurement en pays estrange et plus honnestement; et, après sa mort, elle a continué pour estre plus estimée de ceux qui l'aymeroyent, et pour mieux pourvoir à l'honnesteté de madamoiselle Virginie.

AUGUSTIN.

Je ne l'en estime ny ne l'en ayme de rien moins. Elle a monstré en cela son bon sens et sa bonne nature, d'avoir esté si fidèle à son amy en la vie, et après envers sa fille madamoiselle Virginie, comme vous pouvez voir par le dueil qu'elle en a fait ce jourd'huy, ainsi que je vous ay compté. Sa deliberation a tousjours esté de la remener à Naples, et la rendre saine et sauve à ses parens et amis.

CAMILLE.

Certainement, elle merite d'estre bien aymée... Marc-Aurel demeure beaucoup : j'ay la puce à l'oreille.

AUGUSTIN.

Il ne tardera plus guères. O! que madame Angelique sera bien marrie de nous voir arriver tous deux chez elle à si bonnes enseignes ! Quel soudain changement de bien en mal et de mal en grand bien !

CAMILLE.

Il vaut mieux que nous allions devant pour nous resjouir avec elle. Nous laissons trop longuement en peine madamoiselle Virginie, l'unique mais-

tresse de mon cœur. Je meurs quand je ne la vois. Loys attendra l'orfèvre icy pour le conduire.

AUGUSTIN.

C'est bien dit, allons. Mais toy, Loys, demeure.

SCÈNE VII

LOYS, *seul.*

J'eusse bien voulu voir le commencement de leur joye! Combien que je n'y seray qu'assez à temps : elle ne sera pas si tost finie. Si me tarde-il beaucoup. Que peut-il tant faire? J'eusse vendu, depuis le tems qu'il est party, toutes les bagues, pierres et meules de moulin qui soyent à Naples. Se seroit-il point esgaré? Ceste ville est dangereuse pour les nouveaux venuz. Sur tout il se faut donner de garde de la bourse : il n'y a point de lieu où les coupeurs de pendans [1], les matois [2] et les tire-laine [3] ayent tant d'impunité et de vogue qu'à Paris. Il vaut mieux, à toutes adventures, que j'aille à son logis.

SCÈNE VIII

LOYS, MARC-AUREL ET BETA.

LOYS.

Vous m'avez osté hors de peine, Marc-Aurel; je m'en allois vers vous.

MARC-AUREL.

Où sont-ils?

LOYS.

Il y a long-temps qu'ils sont là. La patience leur echappe. Ils m'ont laissé icy pour vous y mener. Vous y verrez merveilles.

MARC-AUREL.

Allons donc.

1. La bourse, ou escarcelle, qui pendait à la ceinture.
2. Ce mot était alors synonyme de voleur : « agile et subtil à la main, dit Brantôme, comme un *matois* à couper une bourse. »
3. Nous avons déjà vu que les *tirelaines* étaient les voleurs de manteaux.

LOYS.

Vous verrez une honneste femme. Je croy que vous ne vous y fascherez point.

MARC-AUREL.

Il y a long-temps que je la connois.

LOYS.

Je le sçay bien, je vous l'ay tantost ouy dire; mais vous ne la trouverez point empirée. Voylà sa porte : je vous vais monstrer le chemin. (*A Beta.*) Où vas-tu ?

BETA.

Va leans seulement : tu seras le bien venu. J'ay haste. Si je treuve mon Espagnol, je parleray bien à ses bestes.

SCÈNE IX

GASTER, *seul.*

Ces choses ne me plaisent point un seul brin. J'ay ouy la feste qu'on faict leans, qui n'est guère à nostre advantage, et si ay veu entrer des gens bien contens, et sortir Corneille, qui m'a dict que nous nous pouvions bien retirer ailleurs et chercher autre party, et m'a conté tout ce qui en a esté. J'en sçay tout le court et le long, de fil en eguille; j'ay recogneu ceux qui sont entrez les premiers : ce sont ceux de la querelle d'aujourd'huy. Certainement il n'est finesses que de femmes, et ne s'en sauroit-on garder. Ce n'est sans cause que l'on dit que une bonne mule, une bonne chèvre et une bonne femme sont trois bonnes bestes... Je m'en raporte aux jaloux dedans le Romant de la Rose. Fiez-vous-y, et puis y attachez vostre asne, mesmement au ratelier de ces Italiennes. Ces louves choisissent le plus laid, et, depuis qu'elles ont une fois passé devant l'huis du paticier et beu leurs hontes, elles franchissent le saut, faisant du tout banqueroute à leur honneur, et aimeroient mieux n'avoir qu'un œil que se contenter d'un seul amy. Si ces hommes de delà les monts sont fort experimentez au fait de la banque, leurs femmes n'aiment pas moins le change. Je ne sçay comment aborder le sieur Dieghos pour luy conter ces nou-

velles, et si je crains qu'il se refroidisse et que ma poudre s'evante, et ma pratique en diminue : si forgeray-je quelque expedient, car ou je luy dresseray nouveau party, ou je rabilleray ce qui est gasté, et le feray aller à plusieurs pour le divertir d'une seule. Par ce moyen, je l'entretiendray en haleine. Hé! je croy que le voilà.

SCÈNE X

DOM DIEGHOS, GASTER, ET LOUPPES, MESSAGER.

DIEGHOS.

Ha! la traitresse! la fauce lice[1]! elle m'en a bien donné! Sont-ce les excuses, sont-ce les lettres qu'elle escrivoit? sont-ce les caresses qu'elle m'a faictes ce jourd'huy? est-ce la douceur dont elle m'a embrassé au departir? Je voudrois ne l'avoir jamais veue.

GASTER.

C'est luy. Je croy qu'il a tout sceu; il est bien fasché, et non sans cause.

DIEGHOS.

Tu es donc là, Gaster? O! comme tout va à rebours! Ceste vieille sorcière Beta, que j'ay trouvée à la male heure, me vient de faire une belle harangue!

GASTER.

Je n'en sçay que trop, Monseigneur. Je ne me hastois de vous porter une mauvaise nouvelle.

DIEGHOS.

J'ay trop veu et trop ouy. Allez vous fier en femmes.

GASTER.

Vous trouverez, Monsieur, que ces jeunes gens l'ont trompée et affrontée.

DIEGHOS.

Voto á Dios! ils s'en repentiront.

GASTER.

Vous en avez bien le moyen.

1. Femelle d'un chien de chasse. On connaît la fable de La Fontaine : *la Lice et sa Compagne.*

DIEGHOS.

Je leur couperay bras et jambes.

GASTER.

Vous ferez bien.

DIEGHOS.

Je fracasseray tout.

GASTER.

Je le vous conseille.

DIEGHOS.

Je tailleray tout en pièces.

GASTER.

Il n'y a ny roy ny roc qui vous en sache engarder.

DIEGHOS.

Je luy osteray tout ce que je luy ay donné.

GASTER.

C'est la raison.

DIEGHOS.

A moy! Se preignent-ils à moi? Il leur vaudroit mieux...

GASTER.

Estre cent pieds soubz terre, si vous l'entreprenez.

DIEGHOS.

Et me dire, de la part d'Angelique, que je n'y retourne plus; qu'il n'y a plus de lieu pour moy; que j'en peux bien torcher ma bouche; que ce n'est plus pour moy, doresnavant, que le four chauffe. J'auray donc batu les buissons, et un autre me viendra arracher d'entre les mains les oisillons [1]!

GASTER.

C'est trop grand outrage. Mais qui est cestuy-là qui vient avec sa cappe de Bearn?

LOUPPES.

C'est grand peine d'estre en ces grandes villes : on n'y peut trouver ceux que l'on cherche. Il y a plus de huict heures que j'y suis errant, et n'y voy personne qui me die nouvelles de celuy que je de-

1. C'est l'ancien proverbe : «Tel bat les buissons, qui n'a pas les oisillons, » tel prend la peine, qui n'a pas le profit. Le duc de Bedford, l'ayant donné pour seule réponse au duc de Bourgogne, qui s'engageait, pour les Anglais, à garder Orléans, le fâcha gravement, et fut cause que la ville ne fut pas occupée, et put être sauvée plus facilement par Jeanne d'Arc.

mande. J'ay prié l'orféyre Marc-Aurel de s'en enquerir, et ne sçay qu'il est devenu. Chacun entend à son propre faict, ne se souciant d'autruy.

DIEGHOS.

Qui est cestuy-là? Il me semble estre Espagnol.

LOUPPES.

Il me semble que tous ceux que je voy doivent estre dom Dieghos. O! si ce pouvoit estre cestuy-cy! C'est luy-mesme. O Monseigneur! loué soit Dieu que je vous ay trouvé! Le seigneur dom Jean, vostre père, m'envoye expressement devers vous. Voilà ses lettres, où il y a une lettre de banque.

DIEGHOS.

Tu sois le bien venu, Louppes, mon amy. (*Ici se fait lecture des lettres missives.*) Ce sont lettres de creance sur toy. Dy-moi que c'est.

LOUPPES.

Le seigneur dom Jean vous mande qu'il a obtenu vostre grace.

DIEGHOS.

Cela est bon.

LOUPPES.

Il a faict à vos parties civiles...

DIEGHOS.

Encore meilleur.

LOUPPES.

Et vous mande que vous en veniez incontinent.

DIEGHOS.

Et pourquoy?

LOUPPES.

Il a conclu le mariage de vous avec la seignore Flaminie Passavent.

DIEGHOS.

Que me dis-tu?

LOUPPES.

Il est ainsi.

DIEGHOS.

Flaminie Passavent? ceste belle damoiselle, ma maistresse? celle que j'ay si long-temps aymée, qui seule me faisoit regreter le pays? O! qui est au monde plus heureux que moi! Mais, Louppes, est-il du tout arresté?

LOUPPES.

Ils n'attendent plus que vous.

DIEGHOS.

Mon amy, embrasse-moy ; et toy aussi, Gaster.

GASTER.

O Monseigneur ! je sçavois bien que les bonnes fortunes ne pouvoyent fuir un tel cavalier d'importance que vous. Il vous faudroit le cheval de Pacolet [1].

DIEGHOS.

Que n'ay-je des æsles pour y voler ! le Pegase de Bellerofon ou l'hipogrife d'Astolfe pour m'y porter ! Une heure me semble un siècle.

GASTER.

N'est-ce pas ceste-là de qui je vous ay si souvent ouy parler, qui est de si bonne maison, si riche et si belle ?

DIEGHOS.

Ouy, ouy.

GASTER.

C'est donc bien autre chose qu'Angelique?

DIEGHOS.

O ! je suis soul de ces beautez vulgaires et ordinaires ! je ne daignerois plus penser à choses si basses. Et si faut que je te die qu'elle ne se sçauroit garder de m'aimer, et suis seur que ce qu'elle en a fait, ç'a esté par force, pour marier madamoiselle Virginie.

GASTER.

Je le trouverois autrement bien estrange et de dure digestion.

DIEGHOS.

Aussi ne la sçaurois-je hayr ; elle m'a trop doucement traicté. Quant aux autres, je leur pardonne mon maltalent : chacun est tenu de pourchasser sa fortune.

GASTER.

La verrez-vous point avant partir? Je croy, quoy qu'il y ait, qu'elle vous feroit bonne chère.

DIEGHOS.

J'y irois volontiers, n'estoit que, comme tu vois, j'ay trop d'affaires. Mais toy, va-t'y en leur baiser les mains de ma part, et les fay participantes de mes bonnes nouvelles. De moy, je m'en vay don-

1. Souvenir du roman de *Valentin et Orson*, où Pacolet monte un cheval de bois qui en un moment le transporte à mille lieues de distance.

ner ordre à mon partement, qui sera, Dieu aidant, pour demain de grand matin. Ayant faict la commission, tu t'en reviendras soupper avec moy, et, en passant, tu diras à la poste que l'on me tienne de grand matin mes chevaux tous prests. Louppes sera des miens.

GASTER.

Vous serez en tout et par tout obey. Monseigneur, je vous prie que, s'il y a dans voz coffres et parmy vostre bagage quelques habillemens qui vous chargent ou ne vous servent de rien, je vous les garderay. Il est bien fol qui s'oublie !

DIEGHOS.

Je t'en mettray à mesme et te feray assez d'autres biens. Va donc tost.

LOUPPES.

Allons donner ordre à nos affaires.

DIEGHOS.

Je m'en vay avant toute œuvre prendre congé de Leurs Majestés.

SCÈNE XI

GASTER, *seul.*

Puisque mon Espagnol s'en va, je pers en luy une de mes meilleures vaches à laict. Je le sçavois dextrement manier et le pincer sans rire ; je sçavois bien manger la poule sans faire crier le coq. Au fort, il est vray que les derniers venus demeurent tousjours les maistres. Je m'en vay chez madame Angelique luy faire sçavoir des nouvelles de son amy, qui s'en va bien à propos pour la laisser se souler des embrassemens de ce mignon aux jaunes cheveux, en la bonne grace duquel je tascheray de m'insinuer, ensemble de ce gentil-homme qui s'est rendu nouveau serviteur de madamoiselle Virginie; èt par ainsi, pour un perdu, deux recouvrez. Ce sont pigeons : les uns s'en vont, les autres viennent. Ainsi va le monde; il faut prendre le temps comme il vient. Mais voicy Beta quasi hors d'haleine ; il faut que je la suive : elle sent le rost.

SCÈNE XII

BETA, GASTER.

BETA.

Je n'ay fait qu'aller et venir. Me voylà de retour, en ayant fait de poinct en poinct tout ce qui m'avoit esté commande. J'ay parlé à l'Espagnol, auquel j'ay donné son congé par escrit; j'ay mis bon ordre à ce qu'il faut pour la magnificence du festin qui se fera chez nous à ce soir. Les violons sont desjà là; ceux que l'on a voulu inviter preignent en haste leur belle robe à manger rost, et sur tout les notaires me suyvent pour passer le contract d'entre le seigneur Camille et madamoiselle Virginie, naguères la plus desolée, et ores la plus belle et mieux fortunée damoiselle de toutes les Itales; et croy que les solennitez de saincte Eglise ne tarderont guères à estre faictes à Sainct-Sulpice. Le seigneur Camille faict son compte, si tost que maistre Hipolite, son precepteur, sera de retour de Naples, de s'y en aller, et d'y emmener sa bienaymée espouse, accompagnée de Corneille, ma compaigne. De ma part, *chi ben esta, non si muove.* Je me delibere, puis que je me trouve bien à Paris, de demeurer au service de madame Angelique, qui a promis au seigneur Augustin, son amy, de n'en bouger pour l'amour de luy. Aussi bien ce pot aux roses est decouvert.

GASTER.

Nous irons donc ensemble chez vous, ma grand'amie; j'ay un mot à dire à vostre maistresse.

BETA.

Je m'esbahy grandement de vous, maistre Gaster, qui estes si indiscret de nous venir porter parolle de la part de cest elefant, qui n'a plus que voir en nostre maison. Le seigneur Augustin en est et sera seul seigneur et maistre. J'ay haste, passez vistechemin, qu'on ne vous donne du rost de Billy [1] : les lardons en sont de bois.

1. C'est-à-dire des coups d'un *rotin* pris auprès de la tour de Billy, sur le quai de l'Arsenal, où se trouvaient alors, aussi bien qu'à l'ile Louviers, sa voisine, des chantiers de bois.

GASTER.

Ne vous faschez point, mon petit cœur gauche; je vay donner advis à vostre maistresse comme le seigneur Dieghos est rappelé de son ban, et partira demain en poste pour s'en aller à Naples, s'il luy plaist y escrire.

BETA.

Est-il vray?

GASTER.

J'en ay veu le messager.

BETA.

Ces nouvelles ne leur desplairont pas; elle et le seigneur Augustin seront bien aises de ceste belle deffaicte.

GASTER.

J'ay aussi quelque chose à dire au seigneur Augustin.

BETA.

Marchez donc comme moy; allons en parlant et parlons en allant. Nous ne perdrons rien à nostre feste; nous aurons plus de gens que nous ne pensions : vous y mangerez seul pour quarante à cinquante.

GASTER.

Non, non, mon amoureuse; je vous y serviray de maistre d'hostel assis à la table, et de valet de chambre au lict. Je suis asouvy de bien faire : vous ne conneustes onc tel officier que moy.

BETA.

Quel ord fessier! vous vallez mieux à desservir qu'à servir; je devrois faire rotir un bœuf pour vous seul.

GASTER.

Messieurs, si quelqu'un de vous rencontre mon Espagnol, qu'il y voise tenir ma place, si bon lui semble; pour meshuy, j'ayme mieux aller soupper à la françoise. J'iray le trouver de grand matin, de peur des mouches, pour corbiner [1] quelque vieil habit rapetassé, me doutant qu'il n'oubliera rien, fors que à dire adieu à son hoste. Au reste, je ne pense pas qu'il y ait personne de vous qui, pour accompagner Dieghos, veuille aller gaigner le mal de Naples; il y fait trop chaud : on le cher-

1. Attraper au vol, comme fait un corbeau.

che quelquefois bien loin que l'on le trouve à son huis. Mon nez, tel que vous le voyez, sçait bien à quoy s'en tenir : qui bien fera bien trouvera. C'est belle chose que de bien faire. Bonnes gens, gardez-vous-en. Mais qui voudra mander quelque chose à Naples, qu'il se haste de faire sa depesche tout le soir, tandis que nous autres beurons du meilleur, de peur qu'il empire ; et adieu. Demenez les mains, et moy les dents.

FIN DES NEAPOLITAINES.

NOTICE SUR FRANÇOIS PERRIN

Celui-ci est encore un prêtre, un chanoine, comme Pierre de Larivey, mais plus grave, et s'étant engagé beaucoup moins que lui dans l'impénitence des comédies. Il n'en fit qu'une seule, celle que nous donnons ici, et par simple passe-temps encore, sans y attacher le moindre prix.

C'est d'un de ses amis, maître Odet de Montagu, qu'il en avait reçu le sujet, avec prière de lui donner forme de pièce ; il s'exécuta, puis, la comédie faite, n'y pensa plus. Il fallut qu'assez longtemps après un autre ami, maître Jacques Arthault, la lui redemandât avec vives instances, pour qu'il prît la peine de la chercher « parmy un grand fatras de vieux papiers qui ne servoient que d'encombre en son estude. » L'ayant trouvée, il la lui abandonna, pour qu'il en fît ce qu'il voulut.

C'est ainsi, et sans nul doute par les soins de ce maître Arthault, qu'elle fut envoyée au libraire de Paris Guillaume Chaudière, et publiée en 1589.

Maître Arthault et maître Odet de Montagu avaient tous deux de hauts emplois dans la ville d'Autun, où notre François Perrin était né, et s'était peu à peu poussé jusqu'à la dignité de chanoine et de syndic de la cathédrale. L'un, Jacques Arthault, n'était pas moins que lieutenant particulier aux bailliages d'Autun et de Montrejeus; et l'autre, Montagu, lieutenant en la Chancellerie et vicg d'Autun.

Ils semblent avoir formé, avec Perrin et plusieurs autres, une sorte de société d'étude, dont leur compatriote, Pierre Jeannin, qui, fils d'artisan, monta de la tannerie de son père jusqu'à la charge de président et à la dignité de ministre d'Henri IV, paraît avoir été l'inspirateur et le patron. Les lettres et la morale y avaient grande part aux entretiens, si l'on en juge par quelques-unes des œuvres de Perrin qui durent y trouver leur germe : *Histoire tragique de Sennachérib, roi des Assyriens*, poëme en huit chants, qui eut l'honneur d'être imprimé, sur la fin de la vie de l'auteur, en 1599, chez le célèbre libraire Abel l'Angelier ; le *Pourtraict de la vie humaine, où naïvement est depeinte la corruption, la misère et le bien souverain de l'homme en trois centuries de sonnets...* petit in-8°, qui, en quatorze ans, eut deux éditions, chez Guillaume Chaudière : l'une en 1574, l'autre, avec une

simple modification de titre, en 1588 ; *Cent et quatre quatraines de quatrains contenant plusieurs belles sentences, et enseignemens extraits des livres anciens et approuvez, lesdites quatraines divisées en quatre quarterons*, livre singulier, publié à *Lyon*, en 1587, dans lequel l'humour naïf se mêle à la morale et l'égaye.

Comme il était naturel dans une ville telle qu'Autun, dont la renommée avait été si grande du temps des Romains, qui l'appelaient leur Athènes des Gaules à cause de ses écoles et de ses monuments, la société littéraire des amis du président Jeannin s'y occupait aussi beaucoup de la langue latine et des études d'antiquité. En cela encore, François Perrin apporta sa belle part. Il traduisit du latin, en vers, tout un poëme de Lazare Thomas : *Imploration de la paix au Roy* ; et, pour les antiquités et ruines de sa ville, il écrivit deux livres. Il aimait à y revenir. Dans son *Pourtraict de la vie humaine*, il ne l'avait pas oublié

Parmi les « cités mémorables » dont il y parlait vers la fin, la belle place avait été pour Autun. « jadis la plus superbe des Gaules, exemple évident de l'inévitable mutation des choses. » Plus tard il écrivit dans le même sentiment : *Regrets sur les ruines de la Cité d'Autun* ; puis, non plus en poëte qui se lamente, mais en savant qui retrouve et reconstruit, il composa son livre : *Véritables Recherches de l'antiquité de la Cité d'Autun*. Il resta malheureusement inédit, ainsi que celui des *Regrets*, et se perdit faute d'être publié. Étienne Ladonne, qui l'avait lu, et dont les mêmes études étaient l'occupation, regrettait fort qu'il n'eût pas paru. Il émit l'espérance, dans ses *Antiquitates*, que le président Jeannin en ferait la dépense, mais il n'en fut rien. Ministre à Paris, le président ne s'occupait plus guère d'Autun et de ses amis. Le manuscrit passa chez Arthault, où le vit le P. Vignier, puis il s'égara. Edme Thomas, dans son *Histoire d'Autun*, dit qu'il n'a jamais pu le recouvrer.

Perrin avait du reste assez peu souci de ce qu'il écrivait. On l'a vu par sa pièce des *Escoliers*, imprimée presque malgré lui ; on le voit encore par ce manuscrit perdu.

Un autre, celui d'une tragédie de *Jephté*, n'eut pas meilleure fortune. Cette pièce biblique pouvait cependant n'être pas désavouée par un chanoine et, ne fût-ce qu'en raison du sujet, méritait qu'il la fît paraître. Il ne prit cette peine que pour une autre, d'inspiration pareille, *Sichem ravisseur*, qu'il tira du XXXIVe chapitre de la Genèse. Elle fut publiée chez Chaudière, en 1589, puis il l'oublia, comme ses *Escoliers*, imprimés la même année. Ses amis y pensèrent à sa place. Ils en prirent plus de soin après sa mort, que lui pendant sa vie. A peine était-il mort, le 9 janvier 1606, qu'ils le faisaient se sur-

vivre dans une réimpression de sa tragédie de *Sichem*, qui fut donnée quelques mois après, par Raphaël Du Petit-Val, à Rouen. Les *Escoliers* eurent aussi leur seconde édition, mais on ne sait trop à quelle date. L'exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal, le seul qu'on connaisse, n'en porte pas Quant à l'édition de 1589, rien n'en subsiste qu'une copie. conservée aux manuscrits de la Bibliothèque de la rue de Richelieu dans un des portefeuilles de M. de Soleinne. C'est par cette copie que M. Emile Chasles connut la pièce, et put en parler dans sa Thèse : *la Comédie en France, au* XVI[e] *siècle*. L'exemplaire de l'Arsenal lui ayant échappé, il la croyait inédite.

Nous avons consulté l'imprimé et le manuscrit, qui se corrigent et se complètent.

C'est en effet dans la copie seulement que nous avons trouvé la dédicace qu'on va lire.

LES ESCOLIERS

COMÉDIE

1589

DÉDICACE

A M MAISTRE JACQUES ARTHAULT

LIEUTENANT PARTICULIER AUX BAILLAGES D'AUTUN ET DE MONTREJEUS

FRANÇOIS PERRIN, HUMBLE SALUT.

Vous m'avez tant importuné qu'enfin j'ay esté contrainct de chercher, parmy un grand fatras de vieux papiers, qui ne servent que d'encombre en mon estude, la comedie des Escoliers : vous ne la trouverez par adventure telle que vous esperiez. Toutesfois, puisque Monsieur Maistre Odet de Montagu, Lieutenant en la Chancellerie et vieg d'Autun (que les lettres et la vertu recommandent assez) en a une fois donné le subject, j'ay pensé que ce seul point vous apporteroit plus de plaisir que l'ouvrage mesme que je vous envoye tel qu'il est. S'il vous plaist retrancher quelques divines heures de vos plus graves et serieux empeschemens, pour employer à en voir quelque page, vous luy ferez plus d'honneur qu'il n'en merite. Après cela, je vous prie, Monsieur, n'en faire plus d'estat que moy, et attendre quelque besogne mieux limée de ma forge. A Dieu.

ENTREPARLEURS

MACLOU, bourgeois viellard.
FINET, serviteur.
SOBRIN, prieur, escolier.
MARIN, bourgeois viellard.
GRASSETTE, sa fille.
BABILLE, chambrière.
CORBON, escolier.
FRIQUET, voisin.

PROLOGUE

Après mille malheurs passez
Dont nous avons esté pressez,
Il a semblé bon au poete
Qui à vous complaire souhaitte,
De remettre devant vos yeux
Un acte non moins fructueux
Que recreatif à l'entendre :
Au reste il n'a pas voulu prendre
L'argument vers les estrangers
Menteurs, imposteurs, et legers,
Aymant mieux la façon gauloise,
Que la Phrigienne ou Gregeoise[1]
Car les fruits luy semblent meilleurs
En nos propres vergiers[2] qu'ailleurs.
Il n'use icy d'un stile brave,
Ny d'une forme du tout grave :
Mais le stile n'est point abject
Qui convient bien à son subject.
Pendant neantmoins il n'oublye
Ce qui sert à la comedye.
Vous donc, notables spectateurs,
Vous (dy-je) doctes auditeurs,
Que chacun d'autre soin se prive,
Pour prester l'oreille ententive[3].

ACTE PREMIER

SCÈNE I

MACLOU, FINET.

MACLOU.

Tu me penses doncques payer

1. *Grecque.* On sait que *Grégeois* se disait pour *grec ;* il n'est resté que dans le nom du feu terrible inventé par les Grecs de Constantinople.
2. Vergers.
3. *Attentive.* On trouve cette même expression dans la *Nouvelle tragi-comique* du capitaine Laphrise.

Tousjours d'un semblable loyer [1] :
Ce n'est pas ta ruse premiere,
Car c'est ta façon coustumiere
De donner le faux pour le vray :
Mais si je puis j'y pourvoiray
Si bien estant en cette ville,
Que tant sçache-tu estre habile,
Tu seras pris au trebuchet.

FINET.

Où il n'y a aucun malfaict,
Y voulez-vous chercher amande?
Le pauvre enfant tousjours se bande
Aux estudes, et nuict et jour.

MACLOU.

Aux estudes! mais à l'amour.
Ha! mon fils, est-ce l'esperance
Que j'ay de ton adolescence [2]?
Je t'ay elevé gros et gras
Par le long travail de mes bras,
Et, pour te faire en ton jeune age
Des sciences avoir l'usage,
Je n'ay espargné mes deniers,
J'ay ouvert bourses et greniers,
Pour te donner la longue robe [3],
Et que maintenant on derobe
L'argent, l'esperance et le temps,
Et ce qu'au surplus je pretens?
Est-ce d'un bon enfant l'office?
Je t'ay acquis un benefice
Qui est de fort bon revenu :
Ce pendant tu t'es mescognu,
Et quant tu dois les lettres suyvre,
Le breuvage d'amour t'enyvre!

FINET.

Il ne faut croire le babil
De quelque affeté et subtil
Qui vous met cecy en l'oreille.

MACLOU.

Mais mais, Finet, je m'esmerveille
Comme cela fut entrepris,

1. Prix.
2. Mot alors assez nouveau. Marot l'avait employé le premier, — sans qu'on s'empressât de le lui prendre — pour le titre d'un de ses recueils.
3. Celle de docteur de Sorbonne.

Et comme mon fils fut surpris
De ses amours ainsi subites.

FINET.

Je ne sçay quels amours vous dictes,
Mais il ne faict que manyer
L'encre, la plume, et le papyer,
Ouyr les docteurs en leurs sales
Courir aux loix et Decretales [1],
Perdant le boire et le manger,
Pour ses lectures colliger.

MACLOU.

Mais le bruit court par cette ville
Qu'il ayme ardemment une fille.

FINET.

Pensez que le peuple d'icy
A de cela fort grand soucy.

MACLOU.

Je sçay que la jeunesse tendre,
Qui se laisse d'amour surprendre,
Ne veut point descouvrir son feu,
Et n'estime cela que jeu,
Mesmement si en tel affaire
Ell' a quelque secret notaire
Qui en lieu de la reprimer
La vienne au plaisir animer.

FINET.

Je ne sçay que cela veut dire.

MACLOU.

Non? l'on dict qu'il n'y a sourd pire
Que celuy qui ne veut ouir.
Finet, veux-tu que sans mentir
J'acheve ma parole ourdye,
Et qu'en peu de mots je te dye
Tout ce que j'ay dessus le cœur?

FINET.

Certe c'est bien pour le meilleur.

MACLOU.

Il te souvient, comme je pense,
Que dès l'heure de ton enfance
Je t'ay receu en ma maison,
Et que despuis cette saison
Je t'ay tousjours poussé avant,
Comme mon legitime enfant.

1. Rescrits des papes, qui décident des points de controverse ecclésiastique, et forment la seconde partie du droit canon.

FINET.

J'ay bien cela en ma memoire,
Mais je vous pry aussi de croire
Qu'ingrat je ne suis du bien faict
Qu'en vostre maison l'on m'a faict.

MACLOU.

Tu ne fais point aussi de doubte
De ce que ma famille toute
Fait pour avancer ton honneur :
Mesmement mon fils le prieur
Qui t'a pris en amitié telle,
Que je la pense estre immortelle.
Quand je proposay l'envoyer
En cette ville estudier,
Je t'envoyay pour le conduire,
Le servir, et le voir instruire,
Je te donnay argent en main
Pour l'estude et pour le chemin,
Pensant que tu le ferois suivre
Les disciplines, et le livre,
Ainsi que tu m'avois promis.

FINET.

Mais pensez-vous que j'aye mis
Deja en oubly mon office ?

MACLOU.

Pendant, ainsi que l'escrevice,
Mon fils marche tout à l'envers :
Quant à toy, Finet, tu luy sers
D'entretenir ses amours folles.
Or il ne court autres parolles
Parmy cette université,
Sinon que Sobrin a esté
Surpris des beautez d'une fille,
Et arrivant en cette ville
L'on m'a sonné cette chanson.
Quoy, Finet ? est-ce la façon
De bien nourrir une jeunesse ?
Je cour, je travaille sans cesse,
Pensant cueillir quelques deniers,
Pour soulager mes jours derniers,
Et vous, encor qu'il me deplaise,
Les mangez icy à vostre aise.

FINET.

Maistre, le rapport est menteur,
Cela vient de quelque imposteur

Qui vous cognoist triste et severe,
Et vous veut chasser en colere.

MACLOU.

S'il est vray ce que l'on m'en dit,
N'espere plus avoir credit
En la maison que je possede :
Car, en lieu de te donner aide,
Je t'envoiray comme un coquin
Loin de moy pour mener tel train,
Apres qu'à belles anguillades [1],
Je t'auray sonné tes aubades.

SCÈNE II

FINET.

Je ne puis penser par quel art
Je pourray tromper ce viellard :
Fussent aux ombres éternelles
Tous ces rapporteurs de nouvelles !
Voyla mon prieur amoureux,
Qui d'un peril trebuche en deux :
Il enrage d'une amour fole,
Despite le livre et l'escole,
Le porte-fueille et la leçon
Pour voir de Marin la maison,
Et sa fille unique Grassette,
Jolye assez mais trop finette,
Et qui d'un visage riant,
Et d'un petit œil trop friant,
Jusqu'au cœur si vivement picque,
Que celuy seroit bien stoique,
Qu'elle ne pourroit emouvoir :
Mais un autre a eu ce pouvoir
De gaigner le premier sa grace :
Mon maistre pourtant ne se lasse
De poursuivre son amitié
Sans craindre d'estre chastié
Par son père qui d'arrivée

1. Férules faites de peau d'anguille, dont se servaient déjà les pédagogues romains. (Pline, liv. IX, ch. 23.) — Rabelais (liv. V, ch. 16) l'emploie dans le même sens : « Je le renverrois bien d'où il est venu à grands coups d'anguillade. » L'expression : « Donner l'anguillade, » pour fouetter, se trouve dans la Sat. VIII de Régnier.

A deja senty la menée.
Si le vieil Maclou s'apperçoit
D'estre trompé, quoy que ce soit,
Voyla contre moy une haine
Qui me tiendra long temps en peine :
Si je laisse mon amoureux,
Me voyla pauvre et malheureux.
O ! que l'incertaine pensée
En bref çà et là est poussée !
Si je pense à luy obeyr,
L'autre est tout prest à me hayr :
Si faut-il trouver quelque ruse
Qui me puisse servir d'excuse.

SCÈNE III

GRASSETTE, BABILLE.

GRASSETTE.

Babille !

BABILLE.

Plaist-il, ma mignonne?

GRASSETTE.

De jour à autre je m'estonne
De ce prieur tant importun,
Qui sert de risée à chacun :
Que servent tant de masquarades,
Et tant d'inutiles aubades ?
Ses jeux ? sa peine ? et tout cela ?
L'amour ne s'acquiert pas par là.

BABILLE.

Grassette, il veut faire scavoir
Qu'or il n'est plus en son pouvoir,
Et que vous, luy estant amye,
Pouvez et sa mort, et sa vie.

GRASSETTE.

Babille, telles actions
Ne changent mes affections.
Tu sçais que j'ay m'amour donnee
A Corbon pour qui je suis née :
Lequel m'ayme, ce croy-je, mieux,
Que sa vie, ny que ses yeux.
Le prieur nyais trop s'oublye,
Qui à mon amour ja se lye,

Sans esprouver si d'un bon œil
Il aura quelque doux acueil.

BABILLE.

Grassette, quand jusques à l'ame
S'est prise l'amoureuse flame,
Elle ravit sens et raison,
Et de nouvelle passion
Si bien le patient transporte,
Qu'il ne scauroit trouver la porte
Pour sortir hors de tel danger.

GRASSETTE.

Que le pryeur aille loger
Son amitié en autre place,
Car il n'engendre qu'une glace,
Quand mieux il pense m'eschauffer.

BABILLE.

Mais est-il un plus rude enfer,
Ou une plus aspre furie
Qu'Amour, qui à la boucherie
Ainsi traine les malheureux,
Et pour leurs travaux amoureux
Les paye d'eternelle peine ?

GRASSETTE.

Babille, quoy qu'il en advienne,
Tu scais le secret de long temps
De mes amours, mais je n'entens
Que mon père en scache nouvelle :
Car l'amitié qui se recelle,
Rend mile fois plus de plaisir
A ceux qui en peuvent jouyr,
Que celle qui est descouverte.

BABILLE.

Si est toujours l'oreille ouverte
De mon maistre qui ne dort pas,
Et qui s'informe de tout cas.
Cecy prendra mauvaise yssue :
Le sire Marin m'a receue
En sa maison pour le servir,
Que si quelqu'un luy faict ouyr
Que sa fille unique Grassette
L'amour d'un escolier souhaitte,
Et que je scay tout le secret,
Luy qui est assez indiscret,
Me fera trespasser de honte,
Et de moy ne tiendra plus conte.

Hé! qu'un bref et fresle plaisir
Souvent cause un grand deplaisir!

SCÈNE IV

SOBRIN.

Mais est-ce l'office d'un père,
D'estre à son enfant si sevère?
Fault-il doncques que mon printems
Soit rassis comme mes vieux ans?
Est il possible que l'on naisse
Accompagné de la vieillesse?
Quoy? suys-je de bois ou de fer,
Pour ne me pouvoir eschauffer
Près de la doucereuse flamme
Qui les jeunes hommes enflamme,
Et ne resentir, malheureux,
Le plaisir deu aux amoureux?
Si j'ay jamais de moy lignée,
En bonne heure elle sera née,
Et à son plaisir aura bien
De passer son temps le moyen.
Mon père me veut faire sage
Plus que ne le porte mon aage:
L'estude assidue me nuict,
Et veiller de jour et de nuict:
Faut-il qu'en cela je morfonde
Sans plaire ma jeunesse blonde?
Avoir toujours comme un faquin [1],
Les yeux sur quelque vieux bouquin,
Et me degoutter la cervelle,
A la clarté d'une chandelle?
C'est à faire à ceux qui n'ont rien,
Par travail acquerir du bien.
Mais c'est deshonneur d'estre chiche
A ceux dont la maison est riche:
D'avoir un galemard [2] pendant

1. Pris ici dans le sens du *facchino* italien, *portefaix*. Rabelais l'employait déjà ainsi (liv. III, ch. 36), et on le trouve avec la même acception dans une ordonnance de Charles IX sur les crocheteurs. (Meyer, *Galerie du* XVIe *siècle*, t. I, p. 149.)

2. C'est l'étui à mettre les plumes, qui prolongeait l'écritoire portative, qu'on se pendait à la ceinture, comme le fait encore M. Loyal dans *Tartuffe*. On disait plus souvent *calemar*, du latin

Cela me sent tout son pedant.
Certe une gaillarde jeunesse
Ne peut croupir souz cette presse,
Et ne peut laisser sans honneur
Ainsi perir sa prime fleur,
Ains les assemblées [1] frequente,
Où l'esprit gentil se contente :
Tantost chassant l'estœuf [2] bien loin,
Tantost ayant le luth en main,
Tantost au bal, puis à l'escrime :
Et voyla comme l'on imprime
Dans les cerveaux non transportez,
Mille rares honnestetez.
Mais est-il chose plus heureuse,
Que de tenir son amoureuse,
Taster le tetin, la baiser,
Et avec elle deviser,
Et distiller quand l'on la touche,
Les mots qui croissent en la bouche ?
J'ay deja, sont trois ans entiers,
Un prieuré dans nos quartiers
Qui sert à mon père de bride,
Dont trop court tenir il me cuide [3].
Je suis mal propre à ce mestier,
Je ne scay rien d'estre cloistrier [4],
Je ne sçay que c'est du service
Du vieil moine, ny du novice :
Cette sollitude desplaist
A ceux ausquels le monde plaist,
J'ayme trop mieux succer le bâme [5]
Des douces lèvres de madame,
Et passer ma jeunesse heureux,
Gaillard, gentil, et amoureux ;
Aux dames me faire cognoistre,
Que de rechigner dans un cloistre :
Le sang me bout, et le cerveau,
Eschauffé d'un feu tout nouveau :

calamarium. Rabelais écrit, comme dans le patois d'Anjou, *galimard*.

1. Fêtes de campagne, qu'on appelle encore ainsi dans plusieurs provinces.
2. Balle du jeu de paume.
3. *Veut*. De ce verbe vient le péjoratif *outrecuider*, trop vouloir, et son participe *outrecuidant*, qui est seul resté.
4. Homme de cloitre.
5. Baume, prononcé à la bourguignonne.

Bref amour tant tant me commande,
Qu'il faut que son serf je me rende.

SCÈNE V

FRIQUET, MARIN.

FRIQUET.

Ou je suis bravement deceu,
Ou j'ay quelque chose apperceu
De ce qui sans cesser se passe,
Et va d'une mauvaise grace
En la maison de mon voysin.
J'y veux un peu tenir la main:
L'amityé, et le voysinage,
Me font fort craindre son dommage.
Si l'on doit veiller pour autruy,
Je le doy faire pour celuy
Qui me peut rendre la pareille :
Car un amy pour l'autre veille :
Mais le voicy qu'il vient à moy.

MARIN.

N'est-ce pas Friquet que je voy?
Si est, mais qu'est-ce qu'il murmure?
Quoy? vous a-t-on faict quelque injure?

FRIQUET.

Non, mais quand l'on voit son amy
En son propre faict endormy,
L'autre amy luy doit faire entendre.

MARIN.

Je ne voy point à quoy veut tendre
Cet exorde.

FRIQUET.

Vous sçavez bien
Que là où j'ay eu le moyen,
Je n'ay point espargné ma peine
Pour vous.

MARIN.

La chose est bien certaine.
Mais je vous supplye, Friquet,
Mettons à part tout ce caquet,
Et entamons cette matiere.

FRIQUET.

Vous avez une chambriere

Trop rusée.

MARIN.

Mais poursuivez
De dire ce que vous sçavez.

FRIQUET.

Tant d'allées, tant de venues,
Tant de minettes trop congnues.

MARIN.

Ha! que ne sçay je où ce discours
Doit prendre la fin de son cours?

FRIQUET.

Tantost l'un recule et advance :
Tantost l'un se perd à la dance,
Tantost derriere un escailler [1]
Je voy tapir un escolyer :
Tantost par l'huis, ou par la fente
D'une fenestre l'on esvente [2]
Pour cognoistre cecy, cela,
Et sçavoyr qui passe par là :
Tantost on elance une œillade,
Tantost vient une masquarade :
Tantost où l'on craind le caquet,
Un luth donne le mot du guet :
Tantost l'un vient, et l'autre passe
Ayant le manteau sur la face.
Ah qu'une aveugle liberté
Est contraire à la chasteté!.
Je voy un coup qu'on se retire,
Un coup qu'on se prend à soubrire,
Apres l'un s'ecarte à un coin
Pour mettre la main dans le sein :
J'enten quand la nuict est venue,
Siffler en paulme [3] par la rue :
Hé! combien de malheurs produit
L'amour enyvré souz la nuict!

MARIN.

Oh, comme mon penser varie!
Friquet mon amy, je vous prie,
Amenez la matiere au but.

1. *Escalier*, prononcé comme il l'est encore dans quelques provinces, entre autres en Bourgogne.
2. C'est-à-dire, on met le nez au vent pour découvrir. L'expression « éventer un secret, » n'est qu'une suite de celle-là.
3. Siffler dans sa main, avec ses doigts.

FRIQUET.

Ah! que ce signe me depleut
Que je vei donner en cachette.

MARIN.

Cet inutil discours me jette
Au cœur un merveilleux effroy.
Friquet, par cette entiere foy
Qu'ensemble gardé nous nous sommes,
(Si foy a lieu entre les hommes)
Achevez ce propos icy.

FRIQUET.

Voulez-vous que j'abbrege?

MARIN.

Oy.

FRIQUET.

Vostre Grassette est amoureuse,
Vostre servante dangereuse
Ses secrettes amours conduict.

MARIN.

Ma fille! ô! que je suis reduict
Ores en un regret extreme!
Quoy! ma fille! Que ma fille ayme!
Ma fille qui n'a pas seize ans!
O cieux qui estes clair voyans,
Pour garder chose si fragile,
Qu'il faut un argus bien habile!
Cela pourroit il estre vray?
Vrayment je vous esprouveray,
Babille, et si vous estes telle
Que vous serviez de maquerelle,
Je vous en feray repentir.

FRIQUET.

Marin, il vous faut assentir
De Grassette, et de sa servante,
Avant que la chose s'evente,
Si vous en pourriez rien sçavoir.

MARIN.

Friquet, j'en feray mon devoir,
Cependant si quelque folye
Se descouvre, je vous supplye,
Pour l'amour que m'avez porté,
Que le tout me soit rapporté.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

SOBRIN, FINET.

SOBRIN.

Mais quel conseil doy-je donc prendre?
Mille ennuys me viennent surprendre,
Et mille amaires passions
Me troublent mes affections :
J'ay l'amour et la jalousie
Imprimée en ma fantasie,
J'ay encor gravée en mon cœur
Une paternelle douceur
Qui m'a esté fort indulgente,
Jusqu'à la journée presente.

FINET.

Le jour commence à se baisser,
Et le chemin à me lasser
En cherchant le prieur mon maistre,
Qui joyeux ne sera peut estre,
Quand j'auray au long raconté
De son père la volonté.
Ha! le voyla à la bonne heure,
Je ne veux point saison meilleure.

SOBRIN.

Mais qui va icy gazouillant?

FINET.

Tenez, a il le sang bouillant,
Si faut il qu'à luy je m'adresse.
Hola, hola, Monsieur!

SOBRIN.

Qui est-ce?
Ha, Finet, il y a long temps
Que triste et pensif je t'attens;
Et bien, scais-tu quelques nouvelles?

FINET.

Monsieur, elles ne sont pas telles
Que je desire.

SOBRIN.

Mais comment ?

FINET.

Vostre père tout fraischement
Est arrivé en cette ville.
Il crye, il parle d'une fille,
D'amour, de vostre temps perdu,
Et de son argent despendu :
Croyez moy qu'à son arrivée,
Il m'a bien la teste lavée.

SOBRIN.

Mon père ! quoy ? est il icy ?
Me voyla en double soucy.

FINET.

Il fremit tout en son courage.

SOBRIN.

Voicy une nouvelle rage,
Mais quelle est la conclusion ?

FINET.

Quelle ? pour resolution
Il me parle de mon service,
Et de l'achept [1] du benefice,
Disant que nous sommes trop gras ;
Il adjouste mille fatras.

SOBRIN.

Et bien ?

FINET.

Et bien.

SOBRIN.

Quoy ?

FINET.

Somme toute,
Il ne faut plus faire de doubte,
Qu'il ne soit malcontent de voir
Que vous mettez à nonchaloir [2]
L'estude, et les loix, et le livre,
Pour quelque amour qui vous enyvre.

1. Première forme du mot *achat*, et du mot *acquêt* resté dans la langue du droit.

2. Négliger, ne pas vouloir, *non chaloir*. Telle qu'elle est ici, cette expression, « mettre à non chaloir, » pour *mettre de la négligence*, est essentiellement italienne. On la trouve dans Pétrarque, lorsqu'il dit : *Ho messo in non cale*. Montaigne s'en est servi dans cette phrase : « Vous qui pensez que les dieux mettent à non chaloir les choses humaines, que dites-vous de tant d'hommes sauvés par leur grâce ? »

SOBRIN.

C'est bien le moins de mon soucy;
Un père est tantost adoucy :
Encor qu'il se mette en colere,
Si ne peut-il estre severe
Contre son fils longue saison,
Et ne luy ferme sa maison :
Mais je sen bien une autre pique.

FINET.

Je scay bien le mal qui vous picque,
C'est l'œil, la bouche, et le tetin
De la fille au sire Marin.

SOBRIN.

Hé, mon Finet! helas! je l'ayme
Plus que mes yeux, et que moymesme.

FINET.

Si elle ne vous ayme pas.

SOBRIN.

Mon Finet, voilà mon trespas.
Tu as touché la maladie.

FINET.

Aimez-vous donc vostre ennemie?

SOBRIN.

Si tu scavois bien la moitié
Du tourment dont cette amitié
Ma pauvre pensée bourrelle [1]
Certes tu aurois pitié d'elle :
Mais plus cette fille on poursuit,
Plus dedaigneuse elle s'enfuit,
Plus son amittié je desire,
Tant plus je reçoy de martire.
Finet, n'as tu un seul moyen
De joindre son amour au mien?

FINET.

Si tost que la femme est saisie
D'une amoureuse fantasie,
Les juz, les herbes, les sorciers,
Y perdent l'art de leurs mestiers.

SOBRIN.

Hé, mon Finet, en cet affaire
N'est il possible d'y rien faire?
Elle ayme un coquin d'escolier

1. Tourmente comme un bourreau. — Il n'est guère resté de ce verbe que le participe *bourrelé,* employé avec le mot remords.

Fils de Josseaume le frippier,
Qui n'a pas le moyen, j'en jure,
De luy donner une ceincture.
Je ne suis un amoureux tel,
Car j'ay assez bien paternel
Qui avec usure se garde,
Pour tousjours la tenir bragarde [1].

FINET.

L'aveugle amour n'a pas grand soin
De voir les choses de si loin ;
Il ne s'arreste à la richesse,
Aux biens, ny à la gentillesse,
Mais aussi tost que par hazard
Il a au cœur fiché son dard,
Il laisse, quoy qu'il soit muable [2],
A jamais la playe incurable.

SOBRIN.

Tu sçais comme ja cy devant,
Finet, je t'ay mis en avant,
Je n'auray encor la main chiche,
Quand il faudra te faire riche :
Tu es assez bon babillard,
Employe à ce labeur ton art,
Et me fais aymer de Grassette,
Et puis à ton plaisir souhaitte
De moy tout ce que tu voudras,
Je t'asseure que tu l'auras :
Mais si pour moy tu ne t'employes,
Cherche hardyment des autres proyes :
Car, ou ce jour me soit dernier,
Sans te laisser un seul denier,
Ainsi qu'on chasse tes semblables,
Je t'envoiray à tous les diables.

1. Bien mise, brave. — Ce mot se prenait surtout en mauvaise part, pour les beaux qui n'avaient pas le moyen de l'être :

> Chacun fait le bragard,
> Et chacun n'a pas un patart,

dit Gabriel Meurier dans son *Thresor des sentences dorées*. 1588, p. 49.

2. Changeant.

SCÈNE II

FINET, BABILLE.

FINET.

Si est-ce, Finet, qu'il te faut
Estre entierement fin et caut[1] :
Il n'est lieu à la fetardise[2],
Mais il est besoin que j'advise
A quelque brief expedient :
Je pense et à bon essient,
Si je dois au prieur complaire,
Ou si je dois tout au contraire
Obeyr au sire Maclou.
C'est tout un, je ne donne un clou,
Si Maclou les sourcils refrongne,
Pourveu qu'on voye la besongne
Du prieur faicte à son plaisir :
Et puis si je fay deplaisir
A ce fol qui ja se tourmente
D'aller aux champs de Rhadamante[3],
Mon prieur, qui est le subject
Ores d'un feminin object,
Usera vers moy de largesse,
Si je luy gaigne une maistresse :
Est il esprit ny cœur encor,
Que la corruption de l'or
D'estrange facon ne transporte ?
Mais j'enten le bruit d'une porte
Au logis du sire Marin.

BABILLE.

J'ay de diligence besoin,
Si je veux complaire à Grassette :
Puisque l'amour elle souhaite
Esperdument de l'escolier,
J'y veux tous mes sens employer.

FINET.

Je voy de là sortir Babille,

1. Défiant, sur ses gardes, du latin *cautus*. C'est la racine du mot pré*caution*.
2. Paresse, vient du mot *fétard*, ou *faitard*, qui toujours remet son travail, et le *fait tard*, suivant une étymologie donnée par Marot sur un passage de Villon.
3. Aux enfers, où Rhadamante était un des trois juges.

Chambriere de cette fille
Que mon jeune maistre ayme tant,
Qui va ne scay quoy marmottant
D'escolyer et d'amour nouvelle :
Si faut il que je scache d'elle
A quelle fin tend son propos.

BABILLE.

Ma maistresse ne prend repos,
Tant elle est en amour ravye.

FINET.

Mon prieur a forte partie,
A ce que deja je comprens.

BABILLE.

Corbon pendant passe son temps,
Et ne tient pas d'elle grand conte :
Mais elle, sans crainte ny honte,
Ne cesse à le solliciter.

FINET.

Qu'enten-je encor ? O Jupiter !

BABILLE.

Si faut-il icy estre sage,
Et bien raporter mon message
A l'escolier que je vay voir.

FINET.

Il faut icy tresbien pourvoir,
Avant que plus elle s'eslongne [1].
Hé ! Babille, hé ! ma mignonne !

BABILLE.

Qui est ce qui me... ? Ha, Finet !

FINET.

Et bien, donnera on le fouet
A mon maistre pour recompense ?

BABILLE.

Finet, il ne faut plus qu'il pense
Avoir seulement d'un clin d'œil
De Grassette un plaisant accueil,
Car par trop elle favorise
A Corbon, et se sent esprise
Tant ardamment de son amour,
Qu'elle n'a de bien un seul jour,
Et qui plus est, je suis en voye,
A fin qu'un coup elle le voye.

1. S'éloigne.

FINET.

Hé, ma Babille, helas! mon cœur,
Que sera-ce de mon prieur?
As-tu sur son bon heur envye?
Veux-tu ainsi perdre sa vye?

BABILLE.

Qu'il perde, qu'il gaigne s'il peult,
Qu'il cherche autre proye s'il veult,
Car de Grassette ma maistresse
Il n'aura faveur ny caresse.

FINET.

Mais, mais, pourquoy?

BABILLE.

Dis-tu pourquoy?
L'aveugle amour n'a point de loy,
Tant plus le patient qu'il brule
Le prie, tant plus il recule :
Plus on le sert devotement,
Plus il est dur et inclement.

FINET.

Ma Babille, l'amour estrange
En moins de rien sa place change;
Il est inconstant au surplus,
Et suit celuy qui donne plus :
Mais quel bien, plaisir, et richesse,
A ce frippyer pour ta maistresse?
Quel bien auras-tu de celuy
Qui ne vit qu'à l'aide d'autruy?
Mon maistre est opulent et riche,
Et à ceux ne fut jamais chiche
Qui luy ont faict quelque plaisir.
Il a un honneste desir,
Il ayme non point pour le blame,
Mais pour se joindre à une dame
Et faire durer ses amours
Autant que dureront ses jours.

BABILLE.

Et puis?

FINET.

Si tu luy sers, Babille,
Tu es la plus heureuse fille
Qui se voye en ta parenté.

BABILLE.

Tu m'as le cerveau enchanté :
Mais que penses-tu ores faire,

Pour bien redresser cet affaire?

FINET.

Il faut, si tu nous veux aider,
A Grassette dissuader
L'amour de ce coquin qu'elle ayme :
Il faut luy remonstrer toymesme
Le bien qu'il luy pourra venir,
Si, oubliant le souvenir
De Corbon, elle veut soubmettre
Son cœur à celuy de mon maistre ;
Tantost luy faire quelque peur,
Tantost calanger [1] ce pipeur [2]
Qui ne tasche qu'à la seduire,
A fin d'avoir moyen de rire ;
La menacer, puis la flater,
Et toutes les voyes tenter,
A fin qu'en ce poinct elle oublye
Du tout sa premiere folye :
Puis tu luy parleras soudain
De monsieur le prieur Sobrin,
De ses biens, de sa gentillesse,
De sa beauté, de sa jeunesse,
De ses rares perfections,
Et des belles occasions
De l'amour, et du mariage,
Item de l'heur [3] de son mesnage,
Des biens que par luy elle aura,
Combien heureuse elle sera,
Et si par parolle rusée
Tu luy fais changer de pensée,
Tu auras un beau cotillon,
Ou encor quelque meilleur don.

BABILLE.

Je veilleray à cet affaire,
Et de ce que je pourray faire,
Bien tost adverty tu seras.

FINET.

Or fay bien, et tu n'y perdras.

1. *Dénoncer*, on disait plutôt *chalanger*, mais l'un ou l'autre était d'un emploi assez rare; l'anglais *challenge*, appel, en vient.
2. Voleur.
3. Bonheur.

SCÈNE III

CORBON.

Hé, combien, ô Dieux immortels!
Different entre eux les mortels!
L'un en cecy l'autre surpasse,
L'autre en un poinct a meilleur' grace,
L'un suit l'amour, et n'est aymé,
Et l'autre est de rigueur blasmé,
L'autre enragé de jalousie ;
Bref chascun suit sa fantaisie :
Je puis cela, sans me vanter,
En moy-mesme experimenter.
Trois ans m'ont faict en cette ville
Estre aimé d'une belle fille,
Qui est chez le sire Marin,
Mais la pauvre fille est bien loin
De parvenir où elle cuide :
Je porte pièca [1] une bride
Qui a tousjours guidé mes ans :
L'amour des lettres, et le temps
Qui perdu jamais ne retourne [2],
Ont mis à mes sens une borne [3].
Le plaisir qui naist de l'amour
Faict vers nous trop peu de sejour
Pour me mettre en sa servitude;
J'aime bien mieux suivre l'estude
Qui au milieu de mile maux,
Pourra soulager mes travaux,
Et me retirer de la crasse [4]
Où la sordide populasse,
Et l'ignorant gist abbatu,
Pour me guider à la vertu.
A Dieu chanson, à Dieu sornette,

1. Il y a longtemps, il y a bonne *pièce* de temps de cela, suivant l'étymologie très-plausible d'H. Estienne dans sa *Conformité du langage françois et du grec*, 1569, p. 9.—C'est une des antiquailles de langage que Balzac reprochait à mademoiselle de Gournay d'avoir conservées jusqu'au commencement du XVIIe siècle.

2. Revient.

3. Cette rime nous indique la prononciation du mot qui termine le vers précédent : on le prononçait alors *retorne*.

4. Sous-entendu *ignorance*.

A Dieu Babille, à Dieu Grassette,
Ton ris, ton œil, et ton baiser,
Ne peuvent mon mal rapaiser ;
Car, quant à moy, de la science
Je veux l'entiere cognoissance.

SCÈNE IV

MACLOU, SOBRIN.

MACLOU.

Je laisse la chose en arriere
Qui devoit estre la premiere,
Il me faut assentir que faict
Mon fils avecques son Finet :
Voicy ja l'année troisiesme
Qu'icy je l'envoyay moymesme,
Pour acquerir quelque scavoir
A fin qu'il peust un jour pourvoir
A la charge du benefice
Que j'acquis de frere Sulpice :
Mais j'ai deja senty le vent
Qu'en lieu de se faire scavant,
Il danse, il joue, il s'amourasche [1] :
O que ce bruit icy me fasche !
O qu'un pere est plein de bon heur,
Quant ses enfans ayment l'honneur,
Et qu'une honte vergongneuse [2],
Une nature vertueuse,
Un gentil courage les faict
Béer [3] après le bien perfaict :
Mais je le voy à la bonne heure.

SOBRIN.

Je crain que ma longue demeure
N'engendre à mon pere un soupcon.

MACLOU.

Mais que murmure ce garcon,

1. Mot alors tout nouveau, qui ne se trouve, vers le même temps, que dans Palsgrave, sous la forme *s'esmourescher*.

2. Cette épithète fait pléonasme : *vergogne* voulant dire honte. *honte vergogneuse* équivaut à *honte honteuse,* ce qui n'a guère de sens, pour en avoir trop.

3. *Aspirer.* Montaigne dit dans le même sens : « Qui ne bée point après la faveur des princes ? » Liv. III, ch. 10.

Il faut que de pres je l'escoute.

SOBRIN.

De moy, je ne fay point de doubte,
Que s'il sçait mon gouvernement.
Il ne me corrige aigrement

MACLOU.

Que n'ay-je une place secrette!

SOBRIN.

Mais, mais quoy? l'amour de Grassette,
Qui si bien m'est venu lyer,
Me fait tout le reste oublyer.
Ah, malheureux! n'est-ce mon pere
Avec un visage severe?
C'est luy, il le faut saluer.
Heureux puissiez-vous arriver,
Mon pere!

MACLOU.

Heureux je pourrois estre,
Quand tu te ferois recognoistre
Tel que je l'avoy desiré.

SOBRIN.

Je n'ay en ma vie aspiré,
Et n'ay autre but que de faire
Tout ce, pere, qui vous doit plaire

MACLOU.

Ha, Sobrin, Sobrin, ce n'est pas
Selon mon cœur regler tes pas,
Que laissant de vertu les voyes,
Tant lourdement tu te fourvoyes.

SOBRIN.

Mon pere, parlez sans couroux.

MACLOU.

Sobrin, je t'ay esté trop doux,
Et trop douillet [1] de ton enfance,
Tu m'en fais bonne recompense.

SOBRIN.

Jamais je n'ay voulu penser
Acte qui vous doive offenser.

MACLOU.

Offenser! n'est-ce point offense
De mettre en mepris la science,

1. Tendre, caressant jusqu'à la mollesse.

Pour ribler [1] et courir apres
Tes vilennies à mes frais ?

SOBRIN.

La colere qui vous surmonte
Me faict icy rougir de honte ;
Mais quand le tout au vray sçauriez,
Je m'asseure que vous auriez
Une autre opinion de moy.

MACLOU.

Je suis trop informé de toy :
Il te failloit une morveuse,
Pour estre de toy amoureuse ;
Il te failloit, jeune morveux,
Estre d'une fille amoureux.

SOBRIN.

Je n'ay amoureuse qu'un livre,
Je ne veux autre amour poursuivre,
Pere, et n'en soyez en soucy.

MACLOU.

Sobrin, si tu le fais ainsi,
Si tu fais acte qui me plaise,
Je te feray vivre à ton aise,
Et si auras des biens assez :
Mais si tes sens mal addressez,
En mauvaises mœurs tu depraves,
Après les corrections graves
Dont envers toy je peux user,
Tu iras ailleurs abuser
De l'indulgence paternelle,
Pour rendre calme ta cervelle :
Et quant à ce pendart Finet
Qui est messager et laquet
De tes volontez putassieres,
Il recevra les estrivieres
Si vertement dessus son dos,
Qu'il le sentira jusqu'aux os :
Or, va, retourne à la lecture
Support de ta vie future,
Avant que je prenne chemin
J'eslargiray assez ma main.

1. *Courir la nuit.* Corrozet, dans ses *Antiquités de Paris*, 1651, fol. 128 verso, l'emploie, comme ici, pour les « courses des escoliers » la nuit.

SOBRIN.

Et si du temps je ne fay perte?

MACLOU.

J'auray pour toy la bourse ouverte.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

GRASSETTE, BABILLE.

GRASSETTE.

Enda tous tes propos ourdis
Sont aussi vrais que tu les dis,
L'amitié des hommes flouette [1]
N'est jamais entiere et perfaicte,
Si pense-je avoir un amy
Qui n'est ny fat, ny endormy,
Qui m'aime, cherit, et honore
Autant que luy, ou plus encore.

BABILLE.

Ne vous arrestez au babil
D'un songeard plus que vous subtil,
Et ne soyez tant adonnee
A une autre amour mal menee,
Que vous ne pensiez à la fin :
Corbon est cauteleux et fin,
Et souz un grand tas de parolles,
De sornettes et de baboles [2],
Ne tend peut estre qu'à piper.

GRASSETTE.

Il ne me voudroit pas tromper,

1. *Fluette,* légère, fugitive. Ce mot se trouve ici avec la forme qu'il devait au mot *flou,* souffle, d'où il dérive. V. *Biblioth. de l'École des Chartes,* 2e série, t. II, p. 327.

2. *Babioles.* On avait dit au XIVe siècle *babiaux,* comme nous le voyons dans le testament de Jehan de Meung. Tel qu'il est ici, le mot a presque gardé la forme de celui qui a le même sens en italien, *babbole.*

Ny enfraindre la foy promise :
Quoy ? mon amitié y est mise,
En advienne ce qu'il pourra.

BABILLE.

Et quand mon maistre le sçaura ?

GRASSETTE.

Tousjours faudra-il qu'il le sçache :
Si cela quelque peu le fache,
Il ne faut qu'un mignard baiser
Pour sa colere rapaiser.

BABILLE.

Si je voulois estre amoureuse,
Je seroy trop plus curieuse
D'un qui auroit quelque moyen,
Que d'un autre qui n'auroit rien.

GRASSETTE.

Mieux vaut la lettre et la sagesse
Que la perissable richesse.

BABILLE.

Qui a dequoy il est prisé,
L'opulent est favorisé,
Et le pauvre avec sa science
En honneur jamais ne s'advance :
O si Dieu vous faisoit cet heur
D'estre cherye du prieur.

GRASSETTE.

Je ne veux point de son service.

BABILLE.

Il quittera son benefice.
Il n'est ny prestre ny cloistrier;
C'est un jeune homme à marier
Qui vous ayme d'amour si ferme,
Que sa pauvre vie est à terme,
Si vous n'avez de luy pitié.

GRASSETTE.

Qu'un prieur eust mon amitié !
Babille, si tu as envye
De me voir quelque temps en vie,
Si tu veux aussi retenir
Mon amitié à l'avenir,
Ne me sois en cecy contraire,
Car autre amour ne me peut plaire
Que de ce gentil escolier,
Lequel j'ay choisi le premier,

Et si en son cœur je n'ay place,
Il faut qu'en brief je trespasse.

SCÈNE II

BABILLE, FINET.

BABILLE.

A ce qu'on peut appercevoir,
Mon babil n'a pas grand pouvoir :
Le prieur, c'est chose certaine,
Et son Finet perdront leur peine ;
Mais qui pourroit l'amor-forcer ?

FINET.

Je ne cesse de ravasser
Suyvant les talons de Babille,
Pour voir si elle est bien subtile,
Pour faire changer d'autre ton
A Grassette au fourchu menton.

BABILLE.

Que dira pendant mon vieil maistre,
Quand le temps luy fera cognoistre
Ce que l'amour trop indiscret
Estime bien tenir secret ?
Mais voicy Finet qui m'escoute.

FINET.

Et bien, Babille ?

BABILLE.

Et bien, je doute
De la cause de ton prieur;
Grassette l'a à contrecœur
Et n'en veut un seul mot entendre.

FINET.

J'enten bien où cela veut tendre,
Elle veut trop faire chercher
Un plaisir qui couste bien cher :
Je sçay des filles les pensées,
Quand plus elles sont caressées,
Plus croist en elles le dedain,
Et puis l'on les voit tout soudain
Rechercher d'une ame esperdue
L'occasion qui s'est perdue.

BABILLE.

Finet, Finet, tu le prens mal,
Ma maistresse a son cœur loyal
Donné à Corbon ; quant au reste,
Elle est tant gentille et honneste,
Que jamais un vouloir leger
Ne la pourra faire changer.

SCÈNE III

SOBRIN, FINET.

SOBRIN.

Si mes affaires amoureuses
Selon mon cœur estoient heureuses,
Finet seroit ja de retour.
O ! combien est trop long le jour
Qui paist l'amoureux d'une attente !
Je ne voy rien qui me contente,
Je me pourmene curieux
Dessouz le fais labourieux
De mile ennuys qui m'epoinçonnent
Et ma pauvre cervelle estonnent.
Tantost il me vient un soupçon,
L'aage, le lieu et la maison
De ma maistresse trop sevère ;
Item le vieil chagrin du père,
Cela quand bien elle voudroit,
Loing de moy la detourneroit :
Mais je voy Finet à la porte
Qui quelque nouvelle m'apporte.

FINET.

Ouy, telles que je ne veux,
Et dont ne serez trop joyeux.

SOBRIN.

Que dis-tu, Finet ? que sera ce ?
Corbon est-il tousjours en grace .

FINET.

Certes plus qu'il ne fut jamais.

SOBRIN.

Or va, malheureux desormais,
Quel plaisir peux tu plus attendre ?
Que ne viens-tu, Parque, me prendre,
Sans me laisser en ce tourment ?

FINET.

Monsieur, parlez plus sagement.

SOBRIN.

Finet, or' est la foy congnue
Que tu m'as promise et tenue ?
Est ce, meschant cinq et six fois,
Le service que tu me dois ?
Pense tu que si tu m'abuses,
Que tes trop affetées [1] ruses
Ne recoivent un jour loyer [2] ?
Te pouvois-tu plus oublyer ?

FINET.

Monsieur...

SOBRIN.

Il n'est rien si facile
Que tu ne trouves difficile,
Puisque tu le fais à regret :
J'estoy aussi trop indiscret
De mettre une telle besongne
Entre les mains de cet ivrongne.

FINET.

Monsieur, sans vous tant courroucer,
Donnez moy loisir de penser,
Et j'emploiray mon artifice
A faire que vostre service
Soit par vostre amye prisé,
Et devant tous favorisé.

SOBRIN.

Depesche donc, si tu es sage :
Mais dy, Finet.

FINET.

Tout ce langage
Ne sert qu'à perdre nostre temps.
Laissez moy songer ; je pretens
De faire que vostre ennemie
Sera vostre loyale amye.

1. Fausse à force de recherches. Il ne nous en est resté que le mot *afféterie*.
2. Payement, récompense.

SCÈNE IV

MARIN, BABILLE.

MARIN.

D'où viens-tu, petit friquasson ?
Est-ce maintenant ta façon
De lever le nez par la rue ?
Tu ne penses plus, malotrue,
A la premiere pauvreté
Où si long temps tu as esté ;
Ores que tu t'es engraissée
De mon pain la saison passée,
Tu as tout mis en nonchaloir,
A fin de suyvre ton vouloir :
Mais quoy ? ce n'est pas tout, Babille,
Tu veux encor perdre ma fille,
Qui à peine se sçait moucher ;
Tu la veux faire amouracher.

BABILLE.

Ne pensez de moy telle chose.

MARIN.

Si ma main dessus toi je pose...

BABILLE.

Je vous prie, sire Marin.

MARIN.

Va, va, j'en croy nostre voisin
Qui a bien cogneu la menée.

BABILLE.

Je suis bien de male heure née.

MARIN.

Si tes ruses je peux sentir,
Je t'en feray bien repentir,
Et cette petite punaise
Qui est chez moy trop à son aise,
En bref esprouvera bien quel
Sera le courroux paternel.

BABILLE.

Venez un peu, quelle manyère
D'entretenir sa chambrière !
N'est il pas de male heure né,
Qui sert un viellard rechigné ?
Si n'a il pas cause gaignée.

Je suis certes plus obstinée
Que je n'estois au paravant :
Aille tant qu'il voudra bavant,
Si complairay-je à la jeunesse,
Malgré ses dens, de ma maistresse;
Soit tant qu'il voudra occupé,
Si est-ce qu'il sera trompé.

SCÈNE V

FINET, CORBON.

FINET.

Je cours, je trotte, je ravasse,
Je cherche occasion et place
Pour trouver ce fils de frippyer,
Qui ayme à gratter le papyer
Plus qu'à caresser sa maistresse :
S'il me pouvoit donner adresse,
Pour parler seulement deux mots
A Grassette en quelque lieu clos,
Je pourrois bien faire peut estre
Qu'elle parleroit à mon maistre,
Qui sçaura bon gré à Finet
S'il entre dans son cabinet
Par son moyen.

CORBON.

Toujours fortune
N'est ny douce ny importune :
Si elle cloche d'un endroit,
De l'autre elle sçait aller droit.
Je n'ay pas grand or ny chevance,
Cependant la fortune pense
M'avoir amplement satisfaict,
Puisqu'agreable elle m'a faict
Aux yeux d'une fille gaillarde :
Mais je ne pren pas beaucoup garde
A tels abuz qui aveuglez
Rendent plusieurs ensorcelez.

FINET.

Finet, dresse icy tes aureilles.

CORBON.

Et bien, ces beautez nompareilles,
Ces graces et ce teinct vermeil,

Ces rayons d'un double soleil,
Et cette forme tant aymée
Se pert en l'air comme fumée :
Mais la vertu et le sçavoir,
Ont certes bien autre pouvoir.

FINET.

Qu'atten-je plus?

CORBON.

Mais qui murmure
A mes talons?

FINET.

A l'aventure.
Vous ayant apperceu de loin,
J'ay vers vous brossé [1] mon chemin.

CORBON.

Et puis, Finet?

FINET.

Et puis...

CORBON.

Quell' bise
A tes vœux icy favorise?
Que faict ton maistre le prieur?
Ne reçoit il plus de faveur
De son amoureuse Grassette?

FINET.

Celuy qui a ce qu'il souhaitte,
Bien que le hazard soit pour luy,
Ne doit rire du mal d'autruy :
Corbon, Corbon, quelque journée
Monstrera la chance tournée.
Est-il rien soubs le firmament
Qui ne soit serf du changement?

CORBON.

Certes, Finet, je ne puis dire
Si l'on m'ayme, ou si c'est pour rire.
De moy, je t'assure ce poinct,
Que l'amour folle ne me poingt.

FINET.

Hé! que mon maistre n'a vostre aage,
Vostre habit et vostre visage?

1. Terme de chasse pour dire *aller droit devant soi.* Mademoiselle de Gournay, dans sa *Défense de la Poésie*, parlant des ennemis de Ronsard, dit qu'ils vont « *brossants* en leur fantaisie, comme le sanglier échauffé dans une forêt. » De ce verbe est venu son contraire : *rebrosser* ou *rebrousser* chemin.

CORBON.

Pourquoy, Finet?

FINET.

Car tant cruelle
Ne luy seroit sa toute belle.
Si elle l'aymoit comme vous,
Je croy que jamais autre espoux
N'auroit part en sa bonne grace.

CORBON.

Je voudroy donc qu'il eust ma place.

FINET.

O! s'il luy estoit advenu
Que pour vous il fust bien venu,
Jamais d'homme, tant fust traictable,
Vous n'eustes l'œil plus favorable.

CORBON.

Mais qui serviroy-je, et dequoy,
Que feroit Grassette pour moy?

FINET.

Elle ne fera doncques chose
Pour l'homme qui requerir l'ose.

CORBON.

Finet, je ne suis un amy
Qui seulement ayme à demy,
L'amitié plus chère et première
Doibt tousjours demeurer entière :
J'ay aymé certe, et j'ayme encor
Ton maistre comme le fin or,
Si je luy puis faire service
(Afin que tu l'en advertisse)
Pour le mener à son dessein,
Je luy seray amy certain.

FINET.

Ainsi fault il que l'on cognoisse
L'amy quand l'affaire nous presse.
Je vay vers mon maistre fasché,
Dire ce que j'ay depesché;
Si le bonheur trop ne s'eslongne,
J'espere mener la besongne
Au but où j'ay tousjours tiré,
Et soit le frippyer asseuré,
Que si je gaigne un point de raphe [1],

1. Si je fais une *rafle,* un bon coup.

Je l'envoiray faire la piaphe [1]
Dans ses escoles de decret :
Mais st, tenons le cas secret,
La jactance est un peu trop vaine
En une esperance incertaine.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

SOBRIN, FINET, CORBON.

SOBRIN.

S'il est ainsi que tu m'as dict,
J'espere en fin avoir credit
Un jour auprès de ma mignarde.
Mais...

FINET.

Quoy?

SOBRIN.

Finet, donnons-nous garde
Qu'il n'y ayt quelque dol caché.

FINET.

Monsieur, cela est depesché.
Ce frippyer n'est qu'une pecore,
Un fat, un nyais, un landore [2],
Qui ne sçait un seul gentil tour
De tous ceux que requiert l'amour
Et donnera plustost un blasme
A une gracieuse dame,

1 Ostentation, vanité, goût de la mode tapageuse qui *piaffe*, comme un cheval à la parade. Les exemples de l'emploi de ce mot, alors fort en vogue, seraient faciles à trouver; nous nous contenterons d'indiquer une pièce du temps, qui est fort rare, sur la confusion des vantards et des voleurs : *Tragédie et occision de la Piaffe et de la Picquorée*, par Gabriel Bounin. Paris, 1579, in-4.

2. Lourdaud, endormi. Cotgrave le donne comme un mot bas-normand. Il était toutefois employé aussi en Bourgogne, ainsi que ce passage de notre Autunois le prouve, et en Champagne, car nous le trouvons dans une des pièces de Larivey. (*Ancien Théâtre*, t. V, p. 72.)

Qu'une heure de contentement.
Il n'est qu'un bon commencement,
Laissez moy faire quant au reste :
Car à ce coup, Monsieur, j'atteste
Les amoureuses deitez,
Leurs dardz et leurs feux irritez,
Que vous aurez la recompense
De vos services ; mais je pense
Que voicy le fils du frippyer.

CORBON.

Si me feray-je bien payer
Avant que mon droict je luy quitte.

FINET.

Ne faillez à cette poursuitte ;
Parlez peu, pendant depeschez,
Voicy celuy que vous cherchez.

CORBON.

Je sçay qu'il a argent en bourse,
Mais Grassette, qui est rebourse,
N'a que faire de tout cela.

FINET.

Arrestez-le, Monsieur.

SOBRIN.

Hola !

CORBON.

Qu'est-ce qui me... ?

FINET.

Parlez, mon maistre.

SOBRIN.

Ha, qu'heureux le ciel vous feit naistre,
Corbon, puisque vous avez peu
Acquerir pour rien ou bien peu
L'amour et le cœur de Grassette,
Que tant cherement je souhaitte.

CORBON.

Je ne sçay quel, bien ou malheur ;
Mais si n'eus-je jamais au cœur
Amour de femmes ny de filles :
Elles ne sont assez subtiles
Pour me piper de leur attraict.

SOBRIN.

Helas, Corbon, puisque le traict
De ce petit Dieu qui entame
Une ardante playe en mon ame,
Ne vous a blessé comme moy,

Je vous supplye par la foy
Dez long temps entre nous jurée,
Que vous m'y donniez quelque entrée :
Car si d'elle je ne jouys,
Accablé de maux et d'ennuis,
Vous verrez en peu de journées,
Venir la fin de mes années.

CORBON.

Mais je ne voy point quel secours
Je puisse faire à voz amours.

FINET.

Il faut pour cette maladie
Une entreprise bien hardie
Et qui, par quelque moyen bref,
En peu de temps soit mise à chef.

SOBRIN.

Finet, mon amy, je te prie.

CORBON.

Si le pere ou la fille crie?

FINET.

Rien, nous ferons si sagement,
Qu'ils n'en sentiront que le vent.

CORBON.

Comment?

FINET.

Nous dirons à Babille,
Qui est assez prompte et habile,
Que vous desirez de parler
A sa maistresse, et d'y aller
(A fin qu'on couvre l'entreprise)
Desguisé d'une robe grise;
Faictes tant que Grassette aussi
Par vous entende tout ceci,
A fin que si mon maistre arrive,
Elle ne face la retive :
Quant à luy, il aura le soin
De la trouver en quelque coin
Où il y ait peu de lumiere;
J'attireray la chambriere
Qui conduira mon pelerin
Au celier du sire Marin,
Avec sa robe vilageoise,
Pour, sans faire ny bruit ny noise,
Demander du vin pour l'argent.

CORBON.

Et puis ?

FINET.

Luy qui est diligent,
Quand il faut parler de monnoye,
Mettra soudain Grassette en voye,
Qui, estant instruite du cas,
Son huys ne refusera pas ;
Et puis elle estant abusée
Par la vesture desguisée,
Prendra Monsieur pour son amy,
Qui lors ne sera endormy
A bien sa fortune poursuyvre.

CORBON.

Mais que s'en pourroit il ensuivre ?

SOBRIN.

Ensuyve tout ce qu'il pourra.

CORBON.

Voyre apres Corbon restera
Honteux comme une lourde beste,
Payé de cent hochets [1] de teste.

SOBRIN.

Non, non, sans plus vous tourmenter,
A fin de mieux vous contenter,
Faictes-moy quelque autre demande ;
Car j'ay l'affection si grande,
Que de refus vous n'aurez point.

CORBON.

Je ne demande qu'un seul poinct.

SOBRIN.

Quel ?

CORBON.

Vous avez un benefice
Qui requiert un autre service
Que celuy que vous poursuivez,
Duquel disposer vous pouvez :
De moy, j'ay tousjours eu envie
De mener une austere vie,
Faictes-moy jouir de cela
Promptement, et puis me voila
Là tout prest à vous introduire
Au lieu où vostre amytié tire :
Entendez-vous bien à ce coup ?

1. Hochements de tête, pour dire non.

SOBRIN.
Certes vous demandez beaucoup,
Mais l'ardent feu de mon courage
Feroit vous donner davantage,
Si or' vous m'en aviez requis :
Ce bien là pour vous est acquis,
Et en aurez lettres passées.
Finet, quant aux autres menées,
Qu'on se despesche d'y pourvoir.

CORBON.
Escoute, Finet, st, st, st.

SCÈNE II

FINET, BABILLE.

FINET.
O malheureux prieur desmis,
Que ne vois-tu où tu t'es mis,
Qu'avant que d'entrer tu ne sondes
Le gué des misères profondes
Où tu te vas precipiter?
Qui se fust voulu despiter
Contre toy pour un malefice,
N'eust sceu choisir plus dur supplice.
Va : tu n'avois pas merité,
Aveugle, ceste dignité
Que maintenant si peu tu prises :
Ha, malheureuses entreprises,
Puisque l'on profane en ce poinct
Ce qui nous doibt estre si sainct,
Perissent d'une mort estrange,
Ceux qui complottent tel eschange
Mon prieur pourra bien sentir
A la fin un long repentir
De ce qu'à soymesme il desrobe :
Mais je vay chercher une robe,
Des habits, et tout ce qu'il faut,
Attiffer Marin et Thibaut,
L'amoureuse et la chambrière,
Sentir l'entrée de derrière,
Et tout ce qu'il faut pour tromper
Tous ceux que nous voulons piper.

BABILLE.

Je ne sçay comme va l'affaire
Du prieur et de son contraire,
Et qui du combat entrepris
Des deux emportera le pris :
Mais je voy Finet qui trotine,
A fin que quelcun il affine.
Finet, Finet.

FINET.

Qui va là ? quoy?

BABILLE.

Arreste, Finet, parle à moy.

FINET.

Ah, jamais en saison meilleure
Je ne t'ay veue qu'à ceste heure.

BABILLE.

De l'affaire comme en va il ?

FINET.

Je leur ay bien baillé le fil.

BABILLE.

Conclusion ?

FINET.

Voyla mon maistre
Tant heureux que plus ne peut estre,
Pourveu qu'à ce nouveau bon heur,
Tu luy prestes quelque faveur.

BABILLE.

En quoy, Finet ?

FINET.

Il te faut dire
A Grassette s'elle desire
Parler à Corbon à loisir,
Qu'elle ne sçauroit mieux choisir
Le jour ny l'heure plus secrette
Que cette cy, et qu'en cachette
Je va en habit vilageois
Demander, mais à basse voix,
S'il y a point de vin à vendre ;
Grassette le pourra entendre
Et mener alors l'escolier
Au plus secret lieu du celier :
Alors ils parleront sans noise,
Par ensemble tout à leur aise.

BABILLE.

Que fera le prieur tandis ?

FINET.

Fay seulement ce que je dis,
Instruy moy bien nostre amoureuse,
Et tu seras la plus heureuse
De ton village.

BABILLE.

Mais pendant,
Marin, qui va tousjours raudant,
Sentira il point la cassade[1] ?

FINET.

Mais, mon Dieu, que tu es maussade !
Va t'en à la maison exprès,
A fin que vous vous teniez près
Et que l'on vous retrouve ensemble.

BABILLE.

Cet engeoleur[2] icy assemble
Tant et tant de propos divers,
Qu'il n'y a endroit ny envers :
Mais qui est galleux qu'il se frotte,
Il faict bon gaigner une cotte :
L'odeur du gain sent tousjours bon.
Je vay mettre ordre à la maison,
A fin que si quelqu'un arrive,
Long temps à la porte il n'estrive[3].

SCÈNE III

FRIQUET.

Plus je frequente la maison
De Marin, plus j'ay de soupçon :
Car Babille est fort affetée[4],
Grassette un peu trop esventée,
Certes telle legereté
Convient mal à la chasteté :
Ores ne peult estre le père
Envers sa fille trop sevère.
Au vieil temps l'on ne caquetoit

1. Tromperie. On disait : *avoir la cassade*, pour *être dupé*.
2. Mot qui, ainsi orthographié, porte avec lui son étymologie de *metteur en geôle*, comme l'oiseleur met en cage les oiseaux qu'il attire.
3. S'impatiente, se tourmente, du mot *estrif* dont un des sens était débat, ennui : « *J'estrive* autant aux petites entreprises qu'aux grandes, » dit Montaigne.
4. Coquette. C'est un des sens que lui donne Furetière.

D'amour, sinon quand l'on estoit
A la perfection d'un age
Propre à traicter le mariage :
La creintive fille pendant
Soubs la main du père attendant,
A ses mandemens tousjours preste,
Vergongneuse baissoit la teste
Et n'osoit voir un homme en front :
Mais maintenant nos filles vont
Plus effrontées que des biches
Qui battent des deux flancs les friches [1].
Si veux-je de tout mon pouvoir
Tascher si je pourray sçavoir
A quoy tendent tant de menées
Que j'ay veu par tant de journées
Au logis du sire Marin.
Qui voit brusler de son voysin
La maison, la grange, ou l'estable,
Doit craindre l'accident semblable :
J'ay une fille qui croistra,
Et peult estre me donnera,
Si Dieu ne m'ayde, un tel affaire [2] :
Mais il vaut mieux un peu se taire,
Et sans trop d'icy s'eslongner,
Discrettement y besongner.

SCÈNE IV

SOBRIN, FINET, MARIN.

SOBRIN.

Me voyla en bon equipage.

FINET.

Mais il faut changer de langage,
De mots, de gestes et de voix,
Et contrefaire un vilageois.

SOBRIN.

J'en sçay assez, Finet; regarde
Cependant par tout, et pren garde
Que c'est, qui entre, et qui va là.

1. Qui se vautrent en rut sur les herbes.
Voilà une comparaison qui prête au mot *biche,* dans le sens que lui donne le demi-monde, une ancienneté qu'on n'attendait guère.
2. Nous avons déjà vu dans la pièce qui précède celle-ci que le mot *affaire* était alors du masculin.

FINET.

Je sçauray bien faire cela.

SOBRIN.

Si dans cette maison bourgeoise,
Tu entens quelque bruit ou noise,
Vien, cour, et voy tous les quantons,
Car je crain les coups de bastons.

FINET.

Non, n'ayez peur qu'on vous offense,
Vous n'aurez mal en ma presence,
Croyez si l'on touche sur vous,
Que je n'attendray pas les coups.

SOBRIN.

Hau lay hau ! n'y a icy personne ?

MARIN.

Quoy ? que veult dire cet yvrongne ?

SOBRIN.

May foy y au moy, sire Marin,
Y demande in pochon de vin,
Pour mon père qu'au tan mailaide.

MARIN.

Bren, bren, il faut tousjours qu'on aide
A ces vilains à tout propos,
On ne sçauroit avoir repos,
S'on veult croire cette canaille :
Et quoy, qui leur preste, il leur baille,
Ils empruntent sans jamais rendre.
Tantost il faut du vin leur vendre,
Tantost il faut voir le grenier,
Et n'ont jamais un seul denier ;
Puis si cherchez au bout du terme
Vostre argent, leur maison se ferme,
Et estes, pour conclusion,
Satisfaict d'une cession.
Allez, je n'ay rien en ma cave.

SOBRIN [1].

Ma foy mon porre chero glave [2]

1. La curiosité de cette scène en patois n'a pas échappé à M. Emile Chasles dans sa these, *la Comédie en France au* XVIe *siècle*, où, comme nous l'avons vu, il accorde une assez belle place à la pièce de François Perrin. « Il déguise Sobrin en paysan, dit-il, analysant ce passage, et lui prête le patois de son nouveau rôle. Ce patois, ajoute-t-il, est encore aujourd'hui celui que parle le peuple dans le Morvan et dans le Mâconnais. L'emploi perpétuel du mot *y*, qui sert tour à tour de particule pronominale et de particule conjonctive, caractérise ce langage bizarre. »

2. *Crie*. Ce verbe, qui a la même racine que *glapir*, se retrouvait

En son li de fain et de soy,
Y vous pairay bien pour ma foy.

MARIN.

D'où estes-vous ?

SOBRIN.

De Brisepeille.

MARIN.

Ce seroit bien grande merveille
Si ces vilains sçavoyent compter
Cinq douzains pour me presenter,
Encor que rien je ne leur ferme.

SOBRIN.

A me faut in pochot [1] de terme,
Qui ne vous sero pé contant.

MARIN.

Mais qu'en veux-tu faire de tant?

SOBRIN.

Y au pour Porno de Bourdoillon
Et pour say fame Parrechon,
Qu'ay son ché may tante Gelitre.

MARIN.

Faut-il du vin à ce belitre?
Bien pour ce coup tu en auras,
Mais sçais-tu quoy, tu me payras,
Du principal et de l'attente.

SOBRIN.

O Monsieur, et Margo may tante
Vous donré demain à marché
Y sçay ben quoy qu'elle é caiché,
De quoy no gen ne scayvan ren.

MARIN.

Grassette, tost allez vous en
Bailler de mon vin, tost Babille,
Qu'on prenne la clarté, habile,

dans le Blaisois, où, suivant Colgrave, *glavoir* veut dire cri de douleur.

1. Le quart d'une chopine. — On disait plutôt *pochon*, ou *posson*, et aussi *poichon*, dont le peuple a fait *poisson*, mot qui ne s'est pas perdu chez les marchands de vin. On lit dans le *Triumphe des Carmes*, v. 17 :

Et plain *poichon* de vin d'Ausoire (Auxerre).

Génin a fait toute une dissertation sur ce mot, dans ses *Récréations philologiques*, t. I, p. 175-177. Francisque-Michel, dans son *Dictionnaire d'argot*, p. 330, pense que l'ivrogne, qui boit trop de *pochons*, pourrait bien, à cause de cela, s'être appelé un *pochard*.

Et qu'on se garde d'espancher[1] :
Le vin est maintenant trop cher,
Et puis nostre cave est si sombre
Qu'on n'y voit que noir sur de l'ombre.
Ce pendant que cela se faict,
J'ay quelque marché imperfaict
Avecques Macé loche-teste[2] ;
Encor qu'il soit aujourd'huy feste,
Si ne veux-je pourtant laisser
A mes besongnes avancer :
Je vay chercher à l'heure à l'heure
Le logis auquel il demeure.

SCÈNE V

CORBON.

Avoir ne faut la main pesante,
Quand l'occasion se presante,
A l'empoigner par les cheveux
Et la bien serrer si tu peux :
Car si le malheur tant te frappe,
Qu'un coup de ta main elle eschappe,
En vain tu la regretteras :
Car plus sa faveur tu n'auras.
C'est folye à celuy qui pense
Estre avancé par sa science,
Car ores[3] les mondains estats
Des lettres font trop peu de cas :
J'eusse long temps suivy l'estude,
Tant est grande l'ingratitude,
Sans qu'il m'en fust or advenu
Pour quatre sols de revenu,
Et voicy l'heure inopinée
Que je voy ma vie assignée
Sur un gras et ample moyen,
Sans avoir merité tel bien :
Vertu est pauvre et importune,
Mais les biens sont pour la fortune.
Ainsi que j'avois convenu,

1. Renverser, répandre.
2. Dont la tête branle.
3. Pour : à cette *ores*, à cette *heure*.

Tout ainsi est il advenu :
Je suis quitte de ma promesse,
Et depestré de ma maistresse :
Or soit Sobrin enamouré,
Si auray-je le prieuré.
Je confesse que la conqueste
En est quelque peu mal-honneste ;
Mais le gain plaist tant aux humains,
Que quand il vient entre leurs mains,
Son odeur est plus estimée
Que n'est la bonne renommée.
Je ne suis plus fils du frippyer,
Car voicy dedans ce papyer
De mon prieuré la depesche :
Tant qu'il voudra maintenant presche
Grassette le fol amoureux;
Car quant à moy j'ayme bien mieux
A mon aise passer mon age,
Qu'estre martir en mariage.

SCÈNE VI

SOBRIN, FINET.

SOBRIN.

Nul n'est il maintenant en voye ?
N'est il personne qui me voye ?
Homme ne suyt il mes talons ?
Je sens infinis esguillons
Qui poulsent hors de ma pensée
Par force une joye pressée :
Je suis droictement sur le poinct
Que la mort me viendroit à point,
A fin que ma plus longue vie
D'un nouveau dueil ne soit suivye
Qui me ravisse à l'avenir
De ce beau jour le souvenir.
Ne verray-je homme qui se plaise
D'escouter d'où me vient cet aise,
D'où je vien, pourquoy et comment
Je traine cet accoustrement ?

FINET.

Voicy l'amoureux de village
Qui est tout gay en son courage,

Il faut sçavoir ce qu'il a faict.

SOBRIN.

N'est-ce pas icy mon Finet ?
Ha, mon Finet, par ta prudence
J'ay un tel plaisir que je pense
Qu'il n'en peult advenir un tel
En ce monde à l'homme mortel.

FINET.

Cela va bien, car pour les doubtes
J'ay esté sans cesse aux escoutes :
Mais je vous prye me conter.

SOBRIN.

Mais je te prye d'escouter.
A peine estoit la cave ouverte,
Que Babille au mestyer experte
Esteinct la chandelle, et de loing
Me monstre Grassette à un coing
Pensant le frippyer introduire,
Puis rusée elle se retire :
Lors parlant peu à basse voix,
Premier je me joue à ses doigts,
Puis aux tetins, puis je l'embrasse,
Je cole à la sienne ma face :
Bref à ma chaude affection
A tant compleu l'occasion
Qu'onc amoureux, comme je pense,
Ne receut telle recompense.

FINET.

Ha, ha, ho, ho, ha, ha, ha, ha !

SOBRIN.

Apres, Finet, pour mirer mieux
Ma face dedans les deux yeux
De ma dame tant desirée
Je l'ay à la clarté tirée,
Et pour aussi me descouvrir.

FINET.

C'est ce que je voulois ouyr.

SOBRIN.

A l'heure ma pauvre Grassette,
A l'heure ma pauvre tendrette
S'est pasmée entre mes bras,
Voyant bien qu'elle n'estoit pas
Où elle pensoit estre chute :
Mais apres la longue dispute
Faicte de ma longue amityé,

De nous deux elle a eu pityé.
« Ah Corbon desloyal et traistre,
« Dict elle, ore fais-tu paroistre
« Des hommes la fidelité.
« O ciel contre moy irrité !
« Et toy du beau jour la lumyere
« Qui sembles fermer ta paupiere
« Pour ne voir ce desloyal faict
« Qui recompense mon bien faict,
« A tout le moins vange l'injure
« Que je reçoy de ce parjure.
« Tu ne chantois, traistre imposteur,
« Que d'un mariage futeur,
« Pourtant tu m'as (ha esperdue)
« Prodigieusement vendue.
« Est-ce l'heur que j'atten de toy ?
« Est-ce, meschant, est-ce la foy
« Que tu m'as tant de fois jurée ?
« Tu vois comme estoit asseurée
« Ton amour en cet animal : »
Mais, dy-je, en effacant le mal,
Que t'a faict cette meschante ame,
J'atteste maintenant la flame
Qui premier embraza mon cœur
Quand ton œil en fut le vaincueur,
Qu'à jamais, quoy qu'il en advienne,
Ta volonté sera la mienne,
Qu'un mariage bien-heureux
Fera un seul corps de nous deux ;
Que tu me seras aussi chere
Que l'œil couvert soubs ma paulpiere,
Et que cette nostre union
N'aura jamais division.
En ce poinct ma doulce parole
Si bien ma mignonne console,
Que je l'estime desormais
Estre ma femme pour jamais.

FINET.

Oh ! comme je crains la colere
Irritée de vostre pere !

SOBRIN.

Rien, Finet, plustost il te faut
En cette matiere estre caut [1],

1. Sur tes gardes. V. une des notes précédentes.

Et tant faire, par ta menée,
Qu'à femme elle me soit donnée.

SCÈNE VII

FRIQUET, MARIN.

FRIQUET.

Sire Marin, si je le tue,
Et la Justice s'en remue?

MARIN.

Versez le moy sur le pavé :
Faut-il qu'un paillard depravé
Me vienne faire telle injure?

FRIQUET.

Si je le puis trouver, j'en jure,
Je luy chargeray bien le dos.

MARIN.

Assommez, cassez luy les os,
Montrez luy moy que c'est à dire
De venir les filles seduyre.

FRIQUET.

Si j'eusse attrapé le paillard,
Il eust dict qui mangea le lard [1].

MARIN.

A il bien couvert l'entreprise
Dessoubs une jacquette grise?
L'homme est il plus de l'homme seur?

FRIQUET.

Je t'auray, traistre ravisseur.

MARIN.

Et cette petite affetée
Toute nue sera fouettée.

FRIQUET.

Ha, Babille, est ce la façon?

MARIN.

Je t'auray, petit putasson,
Belistresse [2] : t'ay-je nourrie

1. Qui est le coupable. On lit dans l'*Apologie pour Hérodote* de Henry Estienne (t. I, p. 223) : « On lui fit avouer *qui avoit mangé le lard*, » dans le sens de : on lui fit dire qui avait commis le crime. L'expression de l'argot : *manger le morceau*, pour dire *dénoncer*, dérive de là.

2. Gueuse. Le mot est dans Montaigne, avec le sens de mendiante : « Dédaignons cette faim d'honneurs, basse et *belistresse*. » Liv. III, ch. 10.

Pour avoir telle vilennye?

FRIQUET.

Il la fault faire emprisonner.

MARIN.

Il luy faut tant de coups donner.

FRIQUET.

Non, donnez la à la Justice,
Et que tres bien on la punisse.

MARIN.

Soyez donc, Friquet, diligent
A chercher quelque bon sergent,
Pour la jetter en fond de fosse,
Où la puisse estrangler la bosse [1];
Et qu'au surplus de ce vilain
Le sang rougisse le chemin.

FRIQUET.

La chose en est bien asseurée,
Vous viendrez en prison murée,
Belle huyssiere de la mynuict [2] :
Diable y ait part qu'on ne poursuit
Ainsi toutes les maquerelles,
Vraye perte et peste de celles
Qui pour peu se laissent piper;
Ensemble on me puisse couper
Promptement l'une et l'autre oreille,
Prieur, si je ne vous resveille.

SCÈNE VIII

MACLOU, MARIN.

MACLOU.

Il ne reste plus qu'à penser
De mon retour pour l'avancer :
J'ay presqu'icy faict les affaires
Qui m'estoient les plus necessaires;
Il me fault voir mon escolyer,
Luy donner argent pour payer
Sa chambre, son bois, ses chandelles,

1. Ou plutôt la *male bosse*, c'est-à-dire la peste, selon Cotgrave. Il est parlé dans une farce de l'*Ancien Théâtre* (t. II, p. 137) « de *Bosse* et d'*Epidymie*. »
2. C'est-à-dire portière qui n'ouvre que la nuit, entremetteuse.

Sa despence, et besongnes [1] telles,
Pour retourner en nos quartiers.

MARIN.

T'ay-je nourry cinq ans entiers
Pres de moy, pour cela, truande?
Je t'en feray payer l'amande.

MACLOU.

N'est ce pas le sire Marin
Qui vient au long de ce chemin?
C'est luy; mais qu'est ce qu'il grommelle?

MARIN.

Si je treuve la macquerelle,
Si je r'encontre ce muguet,
Et ce larronneau de Finet!...

MACLOU.

Finet! Ha! que peult cecy estre?

MARIN.

Et son jeune babouin de maistre,
Qui prend un paletot [2] de gris
Pour venir troubler mes espris.

MACLOU.

Ce qu'il dict, seroit-ce point songe?
Prend il point pour vray un mensonge?
Si me faut il sçavoir que c'est.
Ha, sire Marin, mais où est
A cette heure vostre prudence?

MARIN.

Ha, meschant!

MACLOU.

Qu'est cecy? Je pense
Que vous estes hors de raison.

MARIN.

Ainsi souiller une maison?
Qui me tient que je ne t'assomme?

MACLOU.

Tout beau, sire Marin; mais comme
Estes vous ainsi transporté?

MARIN.

Je sçay trop bien sa loyauté,

1. Ce mot se disait alors dans le sens de l'italien *bisogna*, affaire, et de *besoing*, d'où il dérive.

2. Ce mot n'avait pas d'ordinaire cette forme si moderne. On disait plus souvent *palletocq*, d'où le verbe *empaletocquer*, et le mot *palletoquet*, pour vaurien : le *palletocq* n'était guère alors qu'une longue casaque ou souquenille de laquais.

Et comme il s'est monstré habile
A ravir l'honneur de ma fille.
Que si....

MACLOU.

Mais qui vous a faict tort?

MARIN.

Il aura le coup de la mort.

MACLOU.

Qui donc?

MARIN.

Ah, Sobrin trop volage!

MACLOU.

Sobrin? Qu'a il fait? quel outrage?

MARIN.

Et son effronté consellier!

MACLOU.

Qui? Sobrin? qui? mon escolyer?

MARIN.

L'imposteur Sobrin se desguise
Avec une jacquette grise
Pour forcer les filles d'autruy.

MACLOU.

Pour forcer les filles? Qui, luy?

MARIN.

Luy.

MACLOU.

Que mon fils Sobrin s'efforce
De prendre quelque fille à force?

MARIN.

Avec un habillement gris
Il est entré en mon logis,
Et a ma Grassette engeolée
Si bien qu'il l'a despucelée.

MACLOU.

Ah, meschant bastard, qu'as tu faict!
Mais pourquoy ne fus-tu defaict,
Tombant du ventre de ta mere,
Par les dents de quelque chimere?

MARIN.

Cela ne me contente pas :
Si en passera il le pas,
Si par la ville on le rencontre.

MACLOU.

Il faut, Finet, que je te monstre
Que vault d'un maistre le courroux :

Je t'ay, je t'ay esté trop doux,
Il faut que de toy je me vange,
Puisque ton vouloir ne se change.
Sire Marin...

MARIN.

Sçavez vous quoy?
Ne m'en parlez plus.

MACLOU.

Par la foy
Qui a toujours, mere commune,
Nourry deux amitiez en une,
Si ma prière a quelque lieu,
Je vous prie en l'honneur de Dieu,
Temperez la colere forte
Qui pour cette heure vous transporte,
Et me donnez un peu de temps
Pendant lequel bien je pretens
De faire une plus ample enqueste.

MARIN.

Bren, bren, vous me rompez la teste.

MACLOU.

Mais je vous prye.

MARIN.

Abus!

MACLOU.

Mais, mais
L'on vous fera raison.

MARIN.

Jamais.

MACLOU.

Si n'y a il faute si grande
Qu'on ne repare par amande.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

FRIQUET, FINET, SOBRIN.

FRIQUET.

Scais-tu quoy? ne m'en parle plus,
Car nous sommes tous resolus

D'avoir raison du malefice,
Ou de vous tirer en justice :
Cherchez ailleurs vostre credit.

FINET.

Il est bien vray ce que l'on dict :
Vous trouverez un genre d'hommes,
Au malheureux temps où nous sommes,
Qui n'ont meilleur gain que celuy
Qui leur vient du malheur d'autruy.
Ne cherchez tant vostre advantage
Maintenant en nostre dommage
Que vous ne pensiez à la fin.

FRIQUET.

Quoy? si je soustien mon voisin,
Fay-je chose que je ne doive?
Qui faict la folye la boyve,
Je suis loyal jusqu'à la mort.

FINET.

Nous avons quelque peu de tort,
Friquet, ainsi je le confesse,
Le prieur et moy ; mais si n'est-ce
Pour en mourir.

FRIQUET.

Si sera bien.

FINET.

Vous n'en avez pas le moyen.

FRIQUET.

Fault il point que ce coquin groigne?

FINET.

Coquin!

FRIQUET.

Corbieu, si je t'empoigne,
Je battray le pavé de toy.

SOBRIN.

Ce ne sera doncques sans moy :
Si tu avois la main levée,
Tu sentirois que mon espée
Ne tient point au bout du fourreau.

FRIQUET.

En ayde ! voyez ce bourreau
Qui me veult icy faire oultrage.

SOBRIN.

Demeure, tu n'auras dommage;
Mais je te veux bien advertir
Que je te feray repentir,

Si tes injures tu n'oublies,
Et que tu ne reconcillies
Mon pere aveeque ton voysin.
M'entens-tu ?

FRIQUET.

Il est bien besoin.

SOBRIN.

Au surplus, si tu peux tant faire
Que Marin, qui est mon contraire,
Vueille son couroux oublyer,
Et sa Grassette à moy lyer
Par un bon mariage, pense
D'en avoir bonne recompence ;
Mais si en nos fermes amours
Tu brasses quelques traistres tours,
Je jure que de cette espée
Tu auras la gorge couppée.

FRIQUET.

Ainsi maintenant les puissans
Rendent à eux obéissans
Les petits qui contre eux ne peuvent :
Si je leur faux [1], et s'ils me treuvent,
Ils me frotteront bien mon lard.
Si je peux gaigner ce viellard,
J'en auray bien ample salaire ;
Il vault mieux l'un que l'autre faire :
Chacun ores pense de soy,
Je n'ay nul plus proche que moy.

SCÈNE II

MARIN, FRIQUET.

MARIN.

J'advise de tous les endroits,
Car bien entendre je voudrois
Comme Friquet mon voysin traicte
Ceux qui cette injure m'ont faicte :
Ha, je le voy venir de loin :
Et bien, est-il mort ce vilain ?

FRIQUET.

Mort ! mais luy de grande furye

1. Si je leur manque, s'ils me veulent absolument.

M'a-il pensé oster la vye!
Au desespoir le dernier but
Est de n'esperer nul salut[1].

MARIN.

Mais dictes moy...

FRIQUET.

Il court, il rible,
Il escume, il fait le terrible,
Avec son pendard de valet
Armé des pieds jusqu'au colet :
Bref, gardons-nous qu'en quelque embusche
L'un de nous bien tost ne trebusche.

MARIN.

Mais que serons-nous en cecy?
Endurerons-nous donc qu'ainsi
Il ait abusé de ma fille?

FRIQUET.

Que n'estoit elle plus habile
Et plus prudente à se garder,
Sans imprudemment hazarder
La chose qui estoit si chere?
Faut-il ainsi estre legere
Au premier amoureux qui rit?
Un jeune homme de bon esprit
Poussé des flambeaux de son age,
Ne cherche que son advantage.

MARIN.

Mais qui serons-nous, mon Friquet?

FRIQUET.

A ce que j'ay sceu de Finet,
L'escolyer a bien bonne envye
D'user le reste de sa vie
Avec Grassette.

MARIN.

Mais comment?

FRIQUET.

Il ne l'a (si Finet ne ment)
A son amitié attirée,
Que pour l'avoir femme espousée.

MARIN.

Est-il possible?

1. Fr. Perrin se souvient ici de son latin ; il traduit littéralement le vers de l'Énéide :

Una salus victis nullam sperare salutem.

FRIQUET.

Il est tout vray.

MARIN.

Je ne scay si je le croiray,
Car maintenant la paillardise
Soubs un tel masque se desguise :
Toutesfois, si sans m'abuser,
Il vouloit ma fille espouser,
Je le feray en lieu de moyne,
Heritier de mon patrimoine.

FRIQUET.

Ainsi sans noyse vous vivrez
Et l'opprobre vous couvrirez
De vostre fille.

MARIN.

Et quand au reste,
J'auray une alliance honneste.

FRIQUET.

Il faut donc cela despescher.

MARIN.

J'en suis content.

FRIQUET.

Je vay chercher
Le sire Maclou pour parfaire
Le plustost qu'on pourra l'affaire.

MARIN.

Allez, Friquet, et faictes bien,
Comme un amy fait pour le sien.

SCÈNE III

MACLOU, FRIQUET.

MACLOU.

Tant plus je pense à mon muguet,
Tant plus cet acte me desplaist.
Il est bien vray que la sagesse
Ne suyt pas tousjours la jeunesse :
Il me souvient en mon vieil temps
Des bouillons de mes jeunes ans,
Et tel souvenir me tempere
La rigueur requise à un pere.

FRIQUET.

Voicy qui te sert bien, Friquet.

MACLOU.

Si a il bien petit acquet[1]
A suyvre cet amour folastre.
Mais si je suis opiniastre
A corriger mon fils Sobrin,
Il pourra bien quelque chagrin
Engendrer en sa fantasie,
Et icelle en estant saisie
L'envoyra en quelque malheur,
Pour estre larron ou voleur,
Ou quelque soldat miserable :
Encor fault il estre traictable
A son fils, car comme aymera
L'estranger celuy qui sera
Contraire à sa propre lignée ?

FRIQUET.

Voicy mon occasion née :
Or, sus, sus, parlons du pryeur.
Sire Maclou....

MACLOU.

Qu'est-ce, baveur[2] ?
Ha, Friquet, que dict ta pensée ?

FRIQUET.

Rien de nouveau.

MACLOU.

Et l'espousée
De Marin, vostre grand amy ?

FRIQUET.

Marin n'est plus vostre ennemy.

MACLOU.

Comment, Friquet ?

FRIQUET.

Mais est-il noise
Tant aigre que l'on ne rapaise ?
L'homme est prompt à se courroucer,
Mais tout cela se doibt passer
Avant que le soleil se baisse.

MACLOU.

Mais que dict-il ?

FRIQUET.

Rien, rien.

1. *Profit.* « De moy il n'aura autre acquêt, » lit-on dans une farce de l'*Ancien Théâtre,* t. I, p. 208.
2. Bavard.

MACLOU.

Mais qu'est-ce?

FRIQUET.

Le vous veux je dire en deux mots.

MACLOU.

Mais que servent tant de propos ?

FRIQUET.

C'est moy qui crioys par la rue,
Eschauffé, disant : Tue, tue,
Quand vostre fils après ce coup
Viste se sauvoit tout à coup ;
Mais voyant que cette poursuyte,
Ou une vengeance petite
Peult un plus grand feu eschauffer,
Je tasche à ce mal estouffer.

MACLOU.

Comment ?

FRIQUET.

Grassette est une fille
De beauté et d'age nubile ;
Vostre fils est honneste aussi,
Prest à marier : par ainsi
Quand nous ferons un mariage,
Je n'y cognoy aucun dommage.

MACLOU.

Marier, que deviendra donc
Le pryeuré de mon fils adonc [1] ?

FRIQUET.

Penseriez-vous qu'il voulust estre
Pryeur, moyne, profez, ny prestre ?

MACLOU.

Nenny.

FRIQUET.

Pourquoy contre son cœur
Le voulez-vous faire pryeur ?
Ce bien lequel il ne merite,
Pensez-vous qu'en fin il proffite ?
Vous cuidez le spirituel
Mesler parmy le temporel,
Et en engraisser la cuisine
De vostre fils qui n'en est digne :
Laissez l'en doncques descharger,
Puisqu'il veut estre mesnager.

1. *Alors*, du latin *ad hunc*.

Ne pensez plus à l'avarice,
Laissez-moy là ce benefice,
Nous y pourvoyrons bien après,
Tant seulement tirez-vous près
De Marin, et qu'en peu d'espace
Ce mariage se parface.

MACLOU.

Je ne veux mettre à nonchaloir
Ny Marin, ny son bon vouloir;
Je m'en vay poursuivre l'affaire
Pour le tout sainement parfaire :
Si pendant mon fils vous voyez,
Sans faire semblant, pourvoiez
Que sur le champ il ne s'estonne
Si ses matines je luy sonne :
Car de prime abord je feindray
Qu'adviser je ne le voudray,
En contrefaisant au possible
Le courroucé et le terrible ;
Mais avant que partir pourtant,
Je croy que tout sera contant.

FRIQUET.

Bien, diligentez vos poursuytes,
Il sera faict comme vous dictes.

SCÈNE IV

SOBRIN, FINET, FRIQUET.

SOBRIN.

Tu dis vray, et certes le cœur
Me presagit quelque bon heur.

FINET.

Tousjours la muable fortune
N'est en une place importune.

SOBRIN.

Je me ry de voir ce Friquet
Estre maintenant mon laquet,
Qui plus chaude que dans la forge
Jettoit la braise par la gorge.

FINET.

Nous voyons advenir souvent
Que peu de pluye abat grand vent :

Il a eu trop belle vesarde [1].

FRIQUET.

Tournant çà et là, je regarde
Si je verray point le prieur :
L'argent des plus forts est vainceur.
Je l'ay trouvé à la bonne heure.
Sobrin, onc nouvelle meilleure
Vous n'avez sceu.

SOBRIN.

Quelle, Friquet?

FRIQUET.

Quelle? yssüe [2] de nostre faict.

SOBRIN.

Yssüe! quelle?

FRIQUET.

Tres heureuse,
Car vous aurez vostre amoureuse.

SOBRIN.

Ha, que j'ay peur que soubs ce miel
Tu ne caches beaucoup de fiel.

FRIQUET.

Rien, rien, l'aliance asseurée
D'une part et d'autre est jurée,
Et ne veis onc gens plus contans
Que les deux pères combatans.

SOBRIN.

Ha, je ne suis plus en moimesme,
Tu m'as ravy de la mort blesme :
Du reste n'en parlent-ils point?

FRIQUET.

J'ai fort bien rabatu ce poinct;
Seulement qu'icelles négoces [3]
Se remettent après les nopces.

SOBRIN.

O Friquet, que tu es gentil!

FRIQUET.

Tant seulement soyez subtil,
Et laissez passer la tempeste
Que vostre père vous appreste;

1. Pour, *venette,* mot qui a la même étymologie. Rabelais dit *vezarde,* forme qui était la plus employée.

2. Résultat, dénouement.

3. Se prenait alors pour *affaires,* et était du féminin, quand l'autre mot était du masculin. C'est le contraire depuis le XVIIe siècle. Pasquier emploie « négoce » avec le sens et le genre qu'il a ici, dans ses *Recherches de la France.*

Car vous verrez faillir [1] ce bruit
Plus tost qu'un esclair en la nuict,
Et ne partirez de la place
Que ne soyez remis en grace :
Venez, suyvez moy pas à pas,
Mais, sçavez-vous quoy, n'entrez pas
Que premier je ne vous appelle :
Je vay sentir si la querelle
Est rappaisée de tout poinct.

SOBRIN.

Or va, et ne m'oublie point.

SCÈNE V

MACLOU, MARIN, FRIQUET, SOBRIN.

MACLOU.

Je le croy bien, sire Marin,
C'est la cause de mon chagrin :
La jeunesse court desbordée,
Comme une beste desbridée,
Et les miserables parens
Droit sur le declin de leurs ans,
Voyent leur vieillesse affoiblye
Accablée de leur folye.

MARIN.

Je n'estoy (j'en suis souvenant)
Lascif, comme ils sont maintenant,
Ny subject aux voluptez, pource
Que je n'avoy argent en bourse :
Mais eux qui sentent nos moyens,
Et que nous avons quelques biens,
Ils ne craignent point de despendre
Ce qui couste bien cher à prendre,
Et fault à leurs faicts vicieux
Le plus souvent fermer les yeux.

FRIQUET.

Je voy ja les peres qui ont
Quelque signe joieux au front.
Voyla d'un costé la paix faicte,
Il reste Sobrin et Grassette
Qui seront un peu chapitrez

1. Tomber.

Si tost qu'ils seront rencontrez ;
Mais cela ne sera que mine.

MACLOU.

N'est ce icy Friquet qui chemine?

MARIN.

Si est, vous l'avez bien connu.

MACLOU.

Friquet, tu sois le bien venu.

MARIN.

Comment se porte la besongne?

MACLOU.

Et mon Sobrin?

FRIQUET.

Sobrin s'eslongne
Et n'ose de vous approcher.

MACLOU.

Rien, rien, je ne le veux toucher.

FRIQUET.

Si sa jeunesse vous offence,
Que vostre bonté le dispence,
Protestant que d'orenavant
Il vous sera humble servant.

MACLOU.

Qu'il approche de moy s'il m'ayme
Et vienne s'excuser soymesme.

FRIQUET.

Sobrin, ô! où s'en est-il fuy ?
Sobrin, ne viendrez-vous meshuy?

SOBRIN.

Qui est là? N'est-ce pas mon père?
O Dieux, appaisez sa colère.

MACLOU.

Que dis-tu, meschant, que dis-tu?

MARIN.

Maclou, mon amy, la vertu
Se monstre aux choses difficiles.

MACLOU.

Que dis-tu, desbaucheur de filles?
Et bien, tu te veux marier?

SOBRIN.

De cela vous veux-je prier.

MACLOU.

Est-il seur de ce qu'il doibt dire?
Non, non, ils ne s'en font que rire.
Estes-vous bien si impudents,

Que vous voulez, malgré mes dents,
Finet et toy, que je complaise
A vostre affection mauvaise ?

SOBRIN.

O moy miserable !

MACLOU.

Ha, meschant !
Alors que tu allois cherchant
Tes plaisirs par voyes obliques,
Frequentant les danses publiques,
Ce mot fort bien te convenoit,
Car jà la misere venoit
Te faire nouvelle caresse.
Mais pourquoy ma proche vieillesse
Va elle ainsi se tourmentant ?
Sobrin, puisque tu es contant,
Va, pren une femme nouvelle,
Va passer ton temps avec elle,
Je te laisse en ta liberté.

SOBRIN.

Hé, mon père !

MACLOU.

Je l'ay esté,
Tant que soubs mon obeissance
J'ay contenue ton enfance.
L'age, maintenant, et le feu,
Et du fils Cyprien le jeu,
M'ont chassé hors de ta pensée,
Et ont ma memoire effacée.

SOBRIN.

Mon pere, qu'il me soit permis,
Si cela envers vous je puis,
Qu'un mot seulement je vous die.

MACLOU.

Que me veux-tu ?

MARIN.

Je vous supplie,
Escoutez-le pour cette fois.

MACLOU.

Quoy ! que j'escoute encor sa voix ?
Mais que veult il dire ny faire ?

MARIN.

Si luy fault-il un peu complaire ?
Escoutez l'encor pour ce coup.

MACLOU.

Dy donc, mais ne dis pas beaucoup.

SOBRIN.

Mon pere, si l'amour est vice,
J'ay merité qu'on me punisse,
Je suis de la fille surpris
Du sire Marin, et depuis
Qu'Amour vint en ses rets me mettre
Jamais je n'ay esté mon maistre;
Neantmoins, pere, je me mets
Soubs vostre dextre[1] desormais :
Deffendez, commandez ensemble,
Dechassez moy si bon vous semble,
Me voyla tout prest d'obeir :
Bien que vous me ferez fuyr
Cette amitié que je desire,
Jamais je ne vous veux desdire:
Tirez de moy vostre raison,
Soit par peine, soit par prison,
Cela me sera tolerable,
Et quant à ma faute notable,
Imputez la à l'amitié
Et non point à mauvaiseté.

MARIN.

Cela est juste qu'il demande,
Et a fort bien payé l'amande ;
Certe il merite bien pardon.

MACLOU.

Je vous mets tout à l'abandon :
Puis qu'il vous plaist je luy pardonne,
Mais qu'un mesme pardon l'on donne
A Grassette.

MARIN.

Il est despeché,
La voila quitte du peché.

FRIQUET.

Il faut que le mesme on propose
Pour le pauvre Finet qui n'ose
Mettre le nez hors du logis.

MACLOU.

Le tout à Finet est remis.

MARIN.

Et pour l'amitié de ma fille,

1. *Dextra,* main droite.

Je pardonne aussi à Babille,
Et pren vostre fils pour le mien,
Luy donnant ma fille et mon bien.

MACLOU.

Je pren Grassette ma mignonne
Pour ma fille unique, et lui donne
Mon fils, que j'ay bien cher nourry,
Pour loyal espoux et mary.

MARIN.

Friquet, à fin qu'il se contente,
Aura ceans dix escus de rente.

CONCLUSION.

Puisque les accords sont conclus,
N'attendez icy le surplus :
Car les traictez de mariage,
Et les affaires du mesnage,
Les nopces, les jeux, le banquet,
Le bal, la dance et le caquet,
Tout se fera selon la guise
Au lieu et à l'heure requise.
Si nous avons en quelque endroit
Autrement dict qu'on ne voudroit,
Si ne voulons nous point, j'en jure,
Faire à quiconque soit injure,
Mais nous (comme le peuple vieil)
Meslons l'aloes [1] dans le miel
Et mettons l'aigreur profitable
Parmy ce qui est delectable.
Pourtant tout ce que d'icy part,
Messieurs, prenez le en bonne part.
A Dieu et nous applaudissez.

1. C'était alors le type de l'amertume. Le meilleur et le plus amer était l'aloès de Socotora, dont on avait fait *sicotrin*, puis *cicotrin*, comme on le voit dans A. Paré ; et enfin, par une autre altération, *chicotin*, qui explique notre locution familière « amer comme chicotin. »

FIN DES ESCOLIERS.

NOTICE SUR TABARIN

Ici, ce n'est pas de l'auteur des pièces, mais de l'acteur seulement que nous allons parler. L'un n'étant pas connu, nous devons nous rejeter sur l'autre, qui d'ailleurs, s'il ne composa pas ce qu'il jouait, en fit le succès.

Sa vie, comme son répertoire, est un problème. Le nom, dont il signa ce qu'il n'avait pas écrit, était lui-même un masque, et, qui plus est, un masque italien, en des farces françaises.

D'où ce nom lui était-il venu? De la popularité d'un type italien, qu'une troupe fêtée par Charles IX, en l'année la moins comique pourtant de son règne, car c'était l'année de tragédie 1572, avait rendu célèbre à Paris, en même temps que celui du fameux Albert Ganasse.

Le mot « ganache, » si bien resté dans la langue du théâtre, avec toutes les nuances de radotage vieillot qu'il comporte, n'est qu'un souvenir de celui-ci.

Le Tabarin du Pont-Neuf eut la survivance de l'autre. Il ne le rappelait point par le langage, puisqu'il parlait français, mais il devait le rappeler par le costume: la jaquette de toile, ou *tabar*, qu'il lui avait empruntée, comme Pierrot la lui emprunta ensuite. De là vint qu'on le nomma, lui aussi, Tabarin.

C'est de 1619 à 1626 qu'il fut célèbre sur le Pont-Neuf, en sa vraie nouveauté, et digne alors de son nom. Il n'y avait pas plus de douze ans qu'il était achevé.

Le Tabarin italien avait joué sur un théâtre de cour, le Tabarin français ne parut que sur des tréteaux populaires. Ses farces sont des parades, et ses parades, comme on dirait aujourd'hui, des *boniments*. Elles n'étaient qu'un accessoire de *charlatanerie* pour attirer la foule, à qui l'on voulait vendre des pommades et des opiats.

Le maître du tréteau, dressé à l'entrée de la place Dauphine, en face de la statue d'Henri IV, le *cheval de bronze* comme on disait, oubliant le roi pour sa monture, se faisait appeler Mondor. Il justifiait ce nom étincelant, que la comédie du XVIIIe siècle reprit pour le donner à ses financiers, par le plus éblouissant étalage de broderies et de paillettes. Il tranchait ainsi superbement, pour amener le comique par le contraste, avec la simplicité rustique et naïve de son Tabarin en toile blanche.

Sur le tréteau, c'étaient le maître et le valet. Chez eux,

ils étaient frères. On ne le sait que depuis peu de temps, grâce à M. Jal, qui ne s'est même pas rendu compte de sa découverte, et l'a moins montrée que perdue dans son *Dictionnaire critique*.

Dans une brochure du temps, qui s'intitulait le *Clair-Voyant*, et ne mentait pas à son titre, on lit que Mondor et Tabarin passaient pour frères ; mais avant les actes trouvés par M. Jal, on ne savait trop s'il s'agissait là de la fraternité du théâtre, ou de l'autre, la vraie, celle de la famille, celle du sang. Il n'y a plus maintenant de doute possible. Ils étaient frères et du même nom : l'un, Mondor, s'appelait Philippe Girard ; l'autre, Tabarin, se nommait Antoine Girard.

Tous deux valaient mieux que leur métier. Ils avaient étudié, et, s'ils eussent voulu, ils auraient pu passer, de charlatans, médecins, sans qu'il y parût trop : « Il a de l'esprit, un peu de lettres, disait-on de Mondor, dans un livre qui n'est cependant pas très-favorable aux opérateurs, et, ajoutait-on, il seroit capable, s'il vouloit, d'une vocation plus honorable. »

Tabarin n'était pas moins savant. Dans un autre livret du temps, où on le montre rencontrant aux enfers le fameux Gautier Garguille, « son cher amy et allié, » et non pas son gendre, comme on l'a pensé à tort, il est dit qu'en cet autre monde : « Il n'avoit pas encore perdu la memoire de Galien, d'Hippocrates, de Paracelse, et autres illustres autheurs, lesquels il avoit étudié autrefois. »

Nous verrons d'ailleurs que dans sa paroisse, il était qualifié maître opérateur, comme son frère Philippe, et non pas farceur et comédien.

Il paraîtrait que c'est en Italie qu'il aurait retourné et raccourci sa robe de docteur, pour en faire une jaquette de farce. Le *Clair-Voyant* de tout à l'heure nous dit de Mondor et de Tabarin que l'un était venu de Lorraine, et l'autre de Milan. On ne s'étonne plus dès lors du nom tout italien qu'il prit, et de la femme qu'il se donna.

Elle était de Rome, et danseuse, et c'est elle probablement qui, le métamorphosant par amour, fit du médecin un joueur de farces. Elle s'appelait Vittoria Bianca, et il est certain que le *Clair-Voyant* parle encore d'elle, lorsqu'après ce qu'il a dit sur Mondor et Tabarin, il ajoute : « La Vittoria est cette Romaine, à qui j'ai veu, assistée de Castaigne et Arlequin sur le théâtre, faire des sauts merveilleux et danser des mieux... »

Le mari jouant ses farces pour bien vendre ses drogues, de compte à demi, avec Mondor, frère et compère, et sa femme gagnant de son côté par ses voltiges et « son beau sauter, » le ménage ne tarda pas à s'enrichir. Tabarin put s'acheter, à beaux deniers, une seigneurie, comme Mondor, qui se faisait appeler sieur de Coteroye et du Fréty. On ignore son nom de noblesse, mais on sait de

quel prix l'orgueil des hobereaux de son voisinage le lui fit payer. D'après le curieux volume de Daniel Martin, *le Parlement nouveau*, dont la première édition ne parut pas plus de dix ans après l'aventure, il aurait été assassiné :

« On m'a dit, écrit Daniel Martin, que ce bouffon devint en peu d'années si riche de l'argent des fols, qu'il acheta une seigneurie près de Paris, dont il n'a guère longtemps jouy... Ses voisins, qui estoient gentilshommes de bonne et ancienne maison, ne pouvant endurer un Pantalon, ou embabouineur de badauds, un fol, qui, avec son chapeau métamorphosé en mille sortes, en avoit fait rire tant d'autres, pour leur compagnon, le tuèrent un jour, à la chasse, à ce qu'on m'a dit. »

Qu'il soit mort de cette façon, qui aurait mis, si tristement pour lui, la tragédie après la farce, ou de toute autre, il est certain que le 29 novembre 1626, on l'enterrait, et que c'est à Paris, à St.-Barthélemy, sa paroisse, qui était aussi celle du Pont-Neuf, que se faisait son enterrement.

Ses assassins ne l'avaient peut-être que blessé, à la campagne, et il avait pu mourir chez lui, à Paris, où on l'avait rapporté.

Mondor lui survécut longtemps. On ne sait pas au juste l'époque de sa mort ; mais quelques actes prouvent qu'en 1633, sept ans après celle de son frère Tabarin, il vivait encore. La veuve de celui-ci, Vittoria Bianca, mourut cette année même. Elle s'était retirée dans les quartiers neufs et à la mode, au Marais, tout près de la Place-Royale, dans la rue des Tournelles, où brillait dans tout son éclat la renommée de Marion Delorme, en même temps que celle de Ninon y commençait, et qui était, sous Louis XIII, ce que la Chaussée d'Antin fut sous l'Empire et pendant la Restauration.

Son convoi, dont on sut le détail par les registres de Saint-Paul, fut d'une riche personne, et prouva que tout ce qu'on disait de la fortune laissée par le farceur empirique était vrai. Un bon prêtre « habitué de cette paroisse, » Christophe Petit, qui tenait les actes de naissance, de mariage et de mort sur un registre, dont il faisait aussi son livre de ménage, son mémento, mit en note sur la marge, en regard de la mention mortuaire relative à Vittoria, ces quelques mots, qui semblent une malice, tant ils font contraste avec la magnificence du noble convoi : « femme de feu Tabarin. »

Après cette note, l'identité de Tabarin et d'Antoine Girard, dont Vittoria était déclarée la veuve dans l'acte ainsi commenté, ne peut être douteuse. Christophe Petit avait pu l'écrire à bon escient, Vittoria était sa paroissienne, et il avait été, lui, le client, le spectateur de Tabarin.

Dans son fameux registre, où il n'oublie rien, on pouvait voir qu'il s'était plus d'une fois arrêté le soir — c'é-

tait le moment de la meilleure parade — devant le tréteau du charlatan, et que le jeudi gras de 1620, par exemple, pour se payer son carnaval, il lui avait acheté « deux bouëttes (*sic*) de pommade, » après s'être sans doute régalé de la farce par-dessus le marché.

Qui faisait ces farces, dont, nous l'avons dit, Tabarin n'était pas l'auteur? Quelque pauvre diable comme celui qui faisait les *pasquils* de maître Guillaume, ou de Mathurine la folle, les couplets du Savoyard et les chansons de Gautier Garguille.

S'il fallait en croire Charles Sorel, en son *Francion*, ce fournisseur de l'esprit Tabarinique, surtout pour les farces, qui sont, de toutes les bouffonneries mises sous son nom, les seules qui nous importent ici, aurait été un garçon de classes, un *cuistre* du collége des Jésuites, nommé Guillaume. Rien n'y répugne, quoique le ton de ces farces ne soit guère celui qu'on devait attendre d'un serviteur des révérends pères. Les initiales A. G. mises, comme signature, à la fin de la préface de l'*Inventaire universel*, justifieraient même ce que dit Sorel.

Admettons donc que c'est ce Guillaume qui écrivait ce que jouait Tabarin, et pour nous expliquer la vogue du farceur, disons-nous aussi, avec une des commères des *Caquets de l'accouchée*, qu'il valait mieux l'entendre dans ses farces que les lire.

FARCES TABARINIQUES[1]

ARGUMENT

DE LA PREMIÈRE FARCE

Piphagne est accordé à la Seigneure Isabelle, et donne charge à Tabarin de faire le preparatif des nopces. Lucas se plaint des sergens qui le veulent emprisonner; Francisquine, qui se veut depestrer de luy, luy fait accroire que les sergens sont à sa porte, et par ainsi le cache dans un sac; elle en execute la mesme à l'endroit d'un laquais du capitaine Rodomont. Tabarin va pour chercher de la viande. Francisquine luy vend ces deux sacs pour deux pourceaux[2]. Isabelle et Piphagne veulent voir la marchandise. Tabarin s'habille en boucher pour les esgorger, et en fin on trouve que c'est Lucas, puis tous se battent.

PREMIÈRE FARCE

PIPHAGNE et TABARIN.

PIPHAGNE.

L'Amor é una divinitaé chi ravissé toute lé affection dellé personné. Depis que le vichessa s'inflamao el cor di questo foco, la barba blanché perdi tutta la sua prudentia: *omnia vincit amor*. Questa cupiditaé s'insinuao per li occhi de manera que qui cunqué se laissé oppugnar di questa fiamma s'en va tout in brouetto et non se senti. Questo incendio mi a transportao dé sorté que mi som re-

1. Tous les jargons se mêlent dans ces deux farces : l'italien que parle Piphagne, et qui était un reste de la vieille cour des Valois ; et l'espagnol, parlé par le capitan, dont la nouvelle cour de l'Espagnole Anne d'Autriche devait étendre la mode.

2. Molière, à qui l'auteur d'*Elomire ou les Médecins vengés* reprochait d'avoir étudié au Pont-Neuf, à l'école des Tabarins de son temps, pourrait bien s'être souvenu du sac de Tabarin, quand il mit Géronte dans celui de Scapin.

solvo de querir copulation et far la simbolisanbula, la trambula trimble.

TABARIN.

Voila nostre maistre qui est tellement passionné de l'amour de madamoiselle Isabelle, qu'on luy a promise en mariage, qu'à peine peut-il donner air à ses souspirs; depuis deux jours il ne fait que siringuer des sanglots culiques : il auroit grand besoin qu'on luy soufflast au cul, car il s'en va en cendre.

PIPHAGNE.

Vien kà, Tabarin ; sas-to que me voglio meridar ? Alligressa, fradelle, alligressa ! Vidis-to com som disposto ?

TABARIN.

Nous aurons de la pluye, voilà les crapaux qui saultent ; l'amour luy trotte dans le ventre comme les carpes en nostre grenier. Ha ! mon maistre, vous venez de lascher un souspir amoureux qui est bien puant ! Teste non pas de ma vie, en faites vous de tels avec vostre maistresse ? S'il pleut de c-vent là, nous sommes en grand danger d'estre eme brenez.

PIPHAGNE.

Adesso, adesso, Tabarin ; sas-to que voglio te communiquar ? Voglio far una dispensa, un banquetto, et convocar tutti li mei parenti.

TABARIN.

Bon ! Vertu de ma vie, vous me faictes venir l'eau à la bouche ! Je m'en vay eslargir ma ceinture ; jamais vous ne vistes un tel gosier ; si je montois comme j'avalle, j'aurois pieça detrosné Jupiter de sa place. Il faut donc convoquer vos parens aux nopces ; vous avez Michaut Croupiere, Flipo Leschaudé, Guillemin Tortu, Pierre L'eventé, Nicaise Fripesausse.

PIPHAGNE.

Ti oblivisseo Fritelin, come ti et tutti ly altri.

TABARIN.

Je les trouveray tantost; il n'en faut pas tant prier, afin que je puisse remplir mes boyaux. Il y a huict jours que je n'ay point excremento-pharmacopolé ; mon ventre en un besoin serviroit d'une vraye lanterne si on y mettoit une chandelle; et

puis je voudrois estre tout seul aux nopces : jamais vous ne vistes un tel escrimeur de dents.

LUCAS ET FRANCISQUINE.

LUCAS.

O pauvre Lucas ! tu sens bien maintenant l'usufruict de tes desbauches. Dès mon jeune temps je n'ay faict autre chose que hanter les cabarets et les tavernes ; maintenant on me poursuit de tous costez ; les sergens sont tousjours aux environs de ma porte ; je ne peux sortir de mon logis qu'on ne me guette au passage.

FRANCISQUINE.

Mercy de ma vie, où allez vous ? N'avez vous point de honte de sortir ? Ne voyez vous pas que les sergens vous mettront la main sur le colet ?

LUCAS.

Les sergens sont dangereux, car ils sont pires que les diables : les diables ne tourmentent que l'ame, mais ceux-cy tourmentent l'ame et le corps.

FRANCISQUINE.

Que ferions-nous si on vous menoit à la Conciergerie ou au Chastellet ? Il est impossible de vous arrester en une place.

LUCAS.

Quel bruit entends-je ? On frappe à la porte de derrière ; ce sont des sergens sans doute : me voila perdu ! Où me cacheray-je ?

FRANCISQUINE.

Ne voila pas ce que j'ay tousjours dit ? Quel remède maintenant ? car s'ils vous aperçoivent, nous sommes pris. Il faut se resoudre devant qu'ils arrivent icy. J'ay un sac en nostre chambre de devant, il vous faut mettre dedans ; on n'y prendra pas garde. (*Francisquine enferme Lucas dans un sac.*)

LUCAS.

Ah ! pauvre homme, je suis reduit à une fascheuse cadene [1].

1. *Catena*, chaine ; de *cadène*, on a fait *cadenas*.

FRANCISQUINE.

Taisez vous, mercy de ma vie, qu'on ne vous entende d'aujourd'huy.

FRITELIN, SERVITEUR DU CAPITAINE RODOMONT, *entre.*

FRITELIN.

Madame, je suis très-ayse que je vous trouve en bonne disposition, voicy un poullet que je vous apporte de la part de mon maistre.

LUCAS.

Je serois volontiers content de sortir du sac pour en manger.

FRANCISQUINE.

Il y a long-temps que ce capitaine me poursuit de mon des-honneur : il faut que je luy joue d'un trait. Mon amy, vostre maistre se porte-il bien ? Vous m'apportez un indicible contentement de m'apporter de ses nouvelles. Mais quel bruit entends-je à la porte? Ha! mon amy, nous sommes perdus si on vous recognoist icy, je seray scandalisée; je vous supplie de me faire ce bien d'entrer dans le sac.

FRITELIN.

Qui a-il, madame? qui a-il?

FRANCISQUINE.

N'entendez-vous pas qu'on frappe à ceste porte? Entrez, je vous supplie; vous n'y serez pas longtemps. (*Fritelin entre dans le sac.*)

FRANCISQUINE, *à part.*

Voilà mon affaire jouée; je me veux vanger de ces deux personnages icy: de l'un, à cause qu'il est cause de ma ruine et qu'il a tout mangé mon bien; de l'autre, à cause qu'il m'importune de mon deshonneur. De les jetter tous deux dans la riviere, ce seroit user d'une cruauté trop inhumaine; j'ayme mieux les laisser quelque temps en ceste posture pour voir ce qui en arrivera.

TABARIN *entre*, FRANCISQUINE.

TABARIN.

En fin, j'ay tant fait que nous ferons le banquet; je n'eusse sceu au monde faire une meilleure rencontre. C'est maintenant la difficulté de dresser les preparatifs. Le sieur Piphagne s'est mis en frais : à cause des nopces, on luy a faict un nouveau brayer [1], il s'est frisé la moustache; mais je crois que l'horloge ne marquera pas, car la pointe de l'esguille est bien usée, et les contrepoids sont bien bas. Quoy que c'en soit, il m'a donné vingt cinq escus pour aller donner ordre aux provisions de gueule. Il me faut premièrement avoir pour cinq escus de salade, pour cinq escus de sel, pour cinq escus de vinaigre, pour cinq escus de raves, et pour cinq escus de cloux de girofle. Mais je n'ay ny pain, ny vin, ny viande; il faut mieux faire mon calcul. J'auray pour cinq escus de pain, pour cinq escus de vin, pour cinq escus de salade (ce sont desja quinze escus), pour cinq escus de champignons pour l'entrée de table, et pour cinq escus de tripes. Mais je n'ay point de moustarde; il faut que mon calcul ne soit pas juste. J'auray donc pour cinq escus de pieds de pourceaux pour l'entrée de table, pour cinq escus de cerises pour le second mets, pour cinq escus de confiture pour le troisiesme service, pour cinq escus de jambons et pour cinq escus d'andouilles pour le dessert : cela sera bon pour nostre maistre, car il en a grand besoin; il a affaire avec une gueule qui assouviroit tout un regiment des Gardes si elle estoit seule. Il faut donc que je m'advance pour aller à la boucherie. Mais, à propos, je ne sçay pas le chemin; il me le faut demander à Francisquine, que voicy. Ma commère, je vous prie de m'enseigner le chemin de la boucherie.

FRANCISQUINE.

Si c'est pour achepter quelque viande, je vous en donneray à bon marché.

TABARIN.

Est-ce chair fraische que vous avez? car si les

1. Bandage contre les hernies, qui se mettait sous les *brayes* (culottes).

vers y sont, je craindray d'aller en Suric faire guerre au Sultan Soliman à la sueur de mon corps.

FRANCISQUINE.

Ce sont deux pourceaux que voicy qu'on m'a amené ce jourd'huy.

TABARIN.

A la verité, ils en ont la forme ; en voicy un qui a bon rable.

FRANCISQUINE.

Vous n'avez qu'à convenir de prix avec moy, et je vous livreray ma marchandise : je vous baille le tout pour vingt escus.

TABARIN.

Tenez donc, voilà sur et tant moins de la somme. J'ayme mieux me descharger icy, je n'auray pas la peine d'aller à la boucherie ; à tout le moins nous ferons des boudins. Adieu donc, madame Francisquine ; je m'en vay querir mes instrumens pour esgorger ces pourceaux.

FRANCISQUINE.

Ce drolle icy sera tantost bien estonné quand il rencontrera Lucas et Fritelin dans le sac. Pour moy, je m'en vay regarder par la fenestre la fin de la tragedie.

PIPHAGNE, ISABELLE, TABARIN, LUCAS, FRITELIN.

PIPHAGNE.

O caro cor ! cara fia ! Que veré dié li philosophi que l'amor é cieco, ne val niente, sto larro ! Il m'a transperçao el cor de tes belessé, cara Isabella !

ISABELLE.

Deux cœurs joints d'une parfaitte amitié produisent de riches effects, sieur Piphagne, et de leur mariage ne peut resulter qu'une harmonieuse union qui apporte du contentement à l'un et à l'autre.

PIPHAGNE.

Intendeo, cara fia, veritaé ; mas voglio cognoscere si sto Tabarin a donna l'ordine requisiti alle nuptié.

TABARIN.

Mon maistre, sans aller à la boucherie, j'ay

trouvé en mon chemin, le plus à propos du monde, deux porcs : voyez-vous comme ils sont grands! Puis que nous devons faire nopces, je suis d'advis de m'aller accommoder en boucher pour les esgorger.

ISABELLE.

C'est très-bien faict, Tabarin; il s'en va tard, il est temps de faire les preparatifs, car nous devons avoir bonne compagnie. (*Tabarin retourne s'habiller en boucher.*)

TABARIN.

Voicy mes armes, il faut que je m'en escrime. Apporte moi la lichefrite pour retenir le sang, affin que nous fassions force boudins; c'est ce que demande nostre maistresse : elle ne fut jamais saoule de cervelas ny d'andouille. (*Tabarin descouvre le sac, et, pensant voir un pourceau, trouve que c'est Lucas.*)

PIPHAGNE.

Oi mé! quali miracole prodigio grandé qui paroissé!

LUCAS.

Au meurtre! on me veut esgorger! Je suis Lucas, et non pas un pourceau.

TABARIN.

Vade, sac à nois! Teste non pas de ma vie, voila un pourceau qui parle!

FRITELIN.

Soignez à moy, mes amis, je suis mort.

TABARIN.

En voicy encor un qui est dans ce sac.

ISABELLE.

Hay! hay! voila pour me faire avorter et renverser toute la matiere.

TABARIN.

Prodige, messieurs! prodige! voila les pourceaux qui sautent. Je n'en demeureray pourtant point là; il faut que je vous estrille : vous estes cause que je perds un bon souper. (*Tous se battent.*)

ARGUMENT

DE LA SECONDE FARCE

Lucas va en marchandise, donne sa fille en garde à Tabarin, laquelle l'envoye vers le capitaine Rodomont. Ce capitaine donne une chaisne à Tabarin pour sa maistresse; Tabarin le faict entrer dans un sac. Il veut garder la fidelité à son maistre. Lucas arrive de son voyage. Le capitaine, enfermé dans le sac, pour sortir trouve une invention, qui est de persuader à Lucas qu'on l'a mis en ce sac à cause qu'il ne vouloit se marier avec une vieille qui avoit cinquante mille escus. Lucas, comme les vieillards sont ordinairement avaricieux, demande la place du capitaine Rodomont, et s'enferme dans le sac. Tabarin et Isabelle viennent pour frotter le capitaine, et, après l'avoir bien battu, trouvent que c'est Lucas, et demeurent bien estonnez.

SECONDE FARCE TABARINIQUE

LUCAS, TABARIN ET ISABELLE.

LUCAS.

Vive l'amour et la vieillesse! Je fais tousjours estat d'un vieillard qui a la teste blanche, mais la queue verte. Entre nous autres qui sommes marchans, il nous faut courir de grandes risques, avoir des correspondances en l'Orient et en l'Occident. Depuis peu de temps j'ay pris une resolution d'aller aux Indes; il faut necessairement que je parte : mes vaisseaux sont equippez, il n'y a plus qu'à faire voile. Pourveu que le vent souffle bien à propos, le moulin tournera bien. Il n'y a qu'une chose qui me donne du tourment en la teste : j'ay une petite friquette au logis qui commence desjà à vouloir flairer le melon à la queue; j'ay peur qu'elle ne marche sur quelque escorce de citron, et qu'elle n'entre dans un lieu infame; et de fait, son honneur estant desja fendu, il ne faudroit pas tomber de trop haut pour le casser tout à fait. Elle a les talons bien courts! Je la veux laisser en garde à mon serviteur Tabarin; il est fidelle, il y prendra

soigneusement garde. Je m'en vay l'appeler. Tabarin ! Tabarin !

TABARIN.

Paix là ! nostre asne dort, il n'a point encor mis de beguin. Que diable faut-il ? Ha, ha, c'est donc vous, nostre maistre ? Excusez moy, nostre asne n'estoit point encor allé à la selle.

LUCAS.

Les asnes ne parlent que des asnes, et moy je te veux communiquer une affaire d'importance. J'ay resolu d'aller aux Indes pour trafiquer.

TABARIN.

Quoy faire aux Indes ? Faut-il sortir de la ville de Paris ?

LUCAS.

O la grosse beste ! Les Indes sont esloignées d'icy d'un grandissime espace : il faut traverser les mers et passer l'Ocean.

TABARIN.

Vous embarquerez-vous à Montmartre ?

LUCAS.

Qu'est-ce d'avoir affaire à des esprits si grossiers ! N'est-ce point sur l'eau qu'on s'embarque pour naviger sur la terre ?

TABARIN.

Dame, vous le devez dire sans parler.

LUCAS.

Mais ce n'est point là où je me veux arrester : je te veux donner en garde ma petite Isabelle. Tu sçais qu'elle est jeune : si le fierabras Rodomont vient pour la courtiser, tranche luy les deux jambes.

TABARIN.

Il faudroit donc qu'il marchast du cul.

LUCAS.

Il n'importe, mais conserve luy son honneur.

TABARIN.

Vous avez raison de me la recommander : elle commence à sentir l'avoine d'une lieue loing, par ma foy.

LUCAS.

Je la veux appeller et luy dire adieu. Isabelle, ma fille, venez parler à vostre pere. O la voilà, la petite friande !

ISABELLE.

Bon-jour, mon père.

TABARIN.

Elle a les joints bien souples, elle fait bien la reverence.

LUCAS.

Ma fille, je vous veux dire adieu ; il faut resolument que je m'en aille. Au reste, gardez bien la maison, et fermez la porte de la casematte virginale sur tout. Pour mon regard, je veux aller trafiquer aux Indes : il est temps de songer à ma vieillesse.

ISABELLE.

Comment, mon père, vous me voulez donc ainsi quitter? Comment sera-il possible que je vive en vostre absence ?

TABARIN.

O la vilaine ! comme elle fait la pleureuse ! Elle voudrait qu'il luy eust cousté la teste de son père, et que le reste du corps fust à S. Innocent.

LUCAS.

Tabarin, je te recommande ma maison et l'honneur de ma fille. Au reste, prends y garde, et laisse faire à moy seulement : je te donneray à mon retour un de mes anciens brayers et une paire de sabots.

TABARIN.

Vous vous pouvez asseurer que vostre fille est en bonne main : je seray tousjours dessus ou auprès d'elle; si elle ne tombe point de haut, jamais elle ne se cassera les jambes. Adieu donc, mon maistre.

TABARIN ET ISABELLE, *puis* RODOMONT.

ISABELLE.

Maintenant que mon père est sorty, je te voudrois bien communiquer un secret, Tabarin : c'est que je suis grandement esprise d'amour.

TABARIN.

N'est-ce point de moy, ma maistresse? Mort de ma vie, c'est un beau subjet.

ISABELLE.

Je voudrois que tu m'eusses fait un plaisir.

TABARIN.

Tout à l'instant si vous voulez.

ISABELLE.

Et allez, vilain! Estes-vous si impudent de me parler d'une chose si des-honneste? Retirez-vous de ma compagnie. Croyez vous que ma puissance soit terminée d'un object si desagreable? C'est une particulière affection que j'ay vouée au capitaine Rodomont. Je desirerois que vous luy eussiez porté cette bague.

TABARIN.

Ah dame! il me faut donc reserver mes pièces; s'il ne tient qu'à luy donner ceste bague, asseurez vous en sur la foy de Tabarin, et allez à la maison pour preparer ma soupe; je ne manqueray point de luy donner.

LE CAPITAINE RODOMONT.

Io ritourne di Holandia, di Flandria, Italia, Castilia, et som il mas valiente Capitanio que la terra produisi; mas qualqua parté que la mea bravura m'a portado, li occhi de mea Isabella mi fato escorta, Isabella mas bella que Cipris, mas gratiosa que Minerva.

TABARIN.

Mon maistre m'a donné charge de garder le logis; voicy sans doute quelque estafier de la Samaritaine qui veut escalader la muraille de ma maistresse et monter au donjon. Qui va là? Mort de ma vie, que demandez vous? Ne bougez de là.

Quid statis, quæ causa viæ, queisve estis in armis?

LE CAPITAINE.

A qui, veillacon, à qui, cacoethei, et ti fasto parallello cum le capitaine Rodomonte.

TABARIN.

Tout beau! monsieur; regardez ce que vous faictes, car si vous me baillez un coup d'estoc, vous percerez le baril à la moustarde. Si le verre est une fois cassé, vous perdrez l'occasion d'y boire. J'ay charge de madame Isabelle de vous parler.

LE CAPITAINE.

De mi hablar de la parté de mia Signora Isabella? O felice nontio! Comme se niommé?

TABARIN.

Je me nomme Tabarin, monsieur.

LE CAPITAINE.

Gagarin, mi caro!

TABARIN.

Je vous prie, n'estropiez point mon nom : je m'appelle Tabarin. Vostre maistresse se recommande à vous. La pauvre fille est bien malheureuse : elle avoit une chaisne comme la vostre; en allant par la rue on luy a desrobée. (Il faut tascher d'avoir sa chaisne et la bague; et puis luy jouer un tour dont il ne se doute point : je le feray entrer dans un sac, et le feray espouster par sa maistresse.)

LE CAPITAINE,

Li voglio far presenti de la cathena, Tabarin.

TABARIN.

Voila qui va très-bien; mais vous sçavez que le monde parle à travers des actions d'autruy. C'est pourquoy, pour visiter madame Isabelle, il seroit tres à propos qu'on ne vous apperceust point; c'est pourquoy je vous conseillerois de vous mettre dans le sac que voicy : je vous transporteray dans le logis sans aucun soupçon.

LE CAPITAINE.

Bonna inventioné, Tabarin; monstre lou sacco, et volio intrar. *(Tabarin met le Capitaine dans le sac sous l'esperance de luy faire voir Isabelle.)*

TABARIN.

Je suis tenu de servir mon maistre, et prendre soigneusement garde aux actions qui se brassent contre son honneur. Voicy un de ces coureurs d'Espagnols qui se dit capitaine, jaçoit qu'il soit tout seul en sa compagnie, lequel veut entrer dans le logis du sieur Lucas, et ravir l'honneur de sa fille. J'ay desja eu une bague et une chaisne, je veux maintenant bastonner ce drolle icy, et le faire estriller par Isabelle mesme. Il faut garder la fidelité à son maistre. Te voila maintenant enchaisné, capitaine Rodomont! Tu crois posseder les faveurs de ta maistresse, mais je te veux bien monstrer qu'il ne se faut addresser en ce logis pour corrompre les filles d'honneur. Je m'en vay chercher cinq ou six crocheteurs auprès de la Samaritaine, afin de te mesurer les costes.

LE CAPITAINE.

O infelice capitanio! Endiablados de Tabarin! La rabie furiosa me transportado, le furie me tor-

menti; som el mas desvergonsado capitan de toto l'universo.

LUCAS et LE CAPITAINE.

LUCAS.

Heureux voyage, heureux voyage! Je n'ay pas eu la peine d'aller aux Indes, et si j'ay faict un grand trafic. Je voudrois à ceste heure rencontrer un bon party et me marier; foy de Lucas Joffu, je relancerois bien l'ababaude. (*Le capitaine Rodomont trouve invention de sortir du sac, faisant acroire à Lucas Joffu qu'on l'a enfermé à cause qu'il ne se vouloit marier à une vieille qui avoit cinquante mille escus.*) Mais qu'est-ce que je remarque icy? Voila quelque balle de marchandise, sans doute.

LE CAPITAINE.

Mi faut hablar francese. Monsieur, je suis icy enfermé dans ce sac, à cause qu'on me veut marier à une vieille femme qui a cinquante mille escus; mais elle est si laide que je ne l'ay point voulu prendre.

LUCAS.

Cinquante mille escus sont bons; il ne faut pas regarder à la beauté. Si vous me voulez mettre en vostre place, je prendrois bien ce marché là. (*Lucas entre dans le sac, et le Capitaine s'en va, joyeux de n'avoir eu les coups de baston qui doivent tomber sur Lucas.*) Quand les parens viendront, je diray que je veux la vieille, et qu'on me conte les cinquante mille escus; ce sera double hasard que je rencontreray aujourd'huy.

TABARIN et ISABELLE.

TABARIN.

Il faut que je vous conte un plaisant trait. Comme vous m'avez envoyé chercher le capitaine Rodomont, j'ai rencontré un de ces coupeurs de bourses de la Samaritaine, lequel vouloit entrer dans le logis, sçachant bien que le maistre n'y est pas, et

vous enlever. J'ay eu l'industrie de le faire entrer dans ce sac. C'est pourquoy je me suis armé de bastons et de houssines afin de le frotter de teste en pied.

LUCAS.

Voicy les parens qui viennent: il n'y a qu'à leur demander la vieille. Contez, parens, contez les cinquante mille escus.

ISABELLE.

Vrayement, nous te les conterons, et en belle monnoye: frappons, frappons! (*Lucas est battu et recogneu. Tabarin est bien estonné, Isabelle encore plus. Le Capitaine arrive, qui termine le differend, et puis on tire le rideau: la farce est jouée.*)

FIN DES FARCES TABARINIQUES.

NOTICE SUR L. DU PESCHIER

On ne sait presque rien sur cet auteur, dont le nom, mis en tête de sa *Comedie des Comedies*, n'était même, ou qu'un nom de terre, ou plutôt encore un pseudonyme. L'histoire de la pièce et de ses origines, qui est assez curieuse et intéresse un des gros événements de la littérature de son temps, remplacera donc l'histoire de l'auteur.

Cette pièce n'est pour ainsi dire qu'un détail dans une grande querelle : la lutte de Balzac et du général des Feuillants, le P. Goulu.

On sait ce qui en avait été la cause. Dans son premier recueil de *Lettres*, qui fut pour lui, en 1624, un si éclatant début, et dont, à cause de ce succès, étendu par neuf éditions en moins de dix ans, chaque phrase, chaque mot portait, Balzac s'était permis d'écrire au prieur de Chives cette plaisanterie : « Il y a quelques petits moines, qui sont dans l'Église, comme les rats et les autres animaux imparfaits étaient dans l'Arche. »

On s'y reconnut chez les Feuillants, et l'un d'eux, jeune moine du Mans, le frère André de Saint-Denis, porte-parole de son ordre sans aucun doute, riposta en éclaireur, pour engager la dispute, par un petit écrit satirique : *Conformité de l'éloquence de M. de Balzac avec celle des plus grands personnages du temps passé et du présent.*

Il ne fut pas d'abord imprimé, mais courut en copies distribuées à la douzaine. Balzac ne s'en émut pas dans son succès, d'autant que le recueil ne s'en vendait que mieux.

Il était de la belle galanterie de le lire et de s'en parfumer la pensée, comme d'une essence italienne apportée dans un flacon français. C'étaient les concetti et les mignardises de l'*Adone* de Marino, raffinés encore par un bel esprit de France et mis à la portée des entretiens de Paris. Tout coureur de ruelles devait savoir par cœur ces *Lettres* de Balzac, dont le langage des *précieuses* ne fut plus tard qu'un écho exagéré : « Elles étaient, dit Ménage, le présent le plus agréable que les galants pussent faire à leurs maîtresses. »

Les Feuillants enragèrent de cette fortune, que la satire du frère André avait aidée, au lieu d'y faire obstacle. Le général de l'ordre, le P. Goulu, se mit alors de la partie.

Pour écraser le pauvre recueil, comme une mouche, il y jeta tout d'abord deux énormes volumes de critiques, sous le titre de *Lettres à Ariste.* Il le signa du nom de Phyllarque, qui n'était qu'un détestable calembour ; ce pseudonyme du général des *Feuillants*, signifie en grec prince des *feuilles.*

Le reste est à l'avenant, et d'un goût tout aussi fin. Nous ne nous y arrêterons pas. Le coup porta cette fois, à cause de son poids et de la main d'où il partait. Les amis de Balzac l'obligèrent à répondre. Il n'y consentit que s'ils couvraient eux-mêmes cette réponse, en la signant du nom de celui d'entre eux qu'ils croiraient le plus autorisé. L'*Apologie pour M. de Balzac* — ainsi fut intitulée cette réplique — parut avec le nom d'Ogier. Les *Lettres de Phyllarque* étaient de 1627, l'*Apologie* fut de 1628.

Le P. Goulu n'eût pas manqué de riposter; la mort ne lui en laissa pas le temps. Le combat pouvait alors cesser faute de combattants ; mais il était trop bien engagé, trop bien entré dans le courant des choses dont on parlait encore, pour qu'il ne continuât pas. D'autres se chargèrent de ce que le Feuillant laissait à faire, et la lutte n'y perdit rien.

Du pamphlet, qui la rendait pesante, elle passa dans le roman, puis dans la comédie, qui l'égayèrent. Charles Sorel développa tout exprès son *Francion* pour qu'elle y prît place.

L'intérêt le poussait à cette malice. Il avait un oncle, Charles Bernard, historiographe de France, dont la survivance lui était promise. Il avait donc pris ombrage de voir Balzac, — nommé tout récemment à une place pareille, dans le moment même des attaques qui auraient dû le détruire, — arriver si vite avant lui.

Sa vengeance fut l'intercalation sournoise dans son roman, à sa 3e édition, de deux livres nouveaux, le XIe et le XIIe, bourrés de phrases prises au grand épistolier et destinées tout exprès à le rendre ridicule, par la façon dont elles avaient été choisies, et par le personnage, pédant et cuistre d'Hortensius, à qui on les faisait dire.

Sorel espérait faire ainsi à Balzac plus de mal que ne lui en avaient fait tous les Feuillants ensemble, et cela, sans danger pour soi, puisque le roman de *Francion*, où il se couvrait du pseudonyme impénétrable de du Moulinet, ne passait pas encore pour être son œuvre.

Il y eut dans le fait de la pièce, dont nous nous occupons, une manœuvre identique : elle fut écrite dans un même but d'envie, avec des moyens semblables, et sous un couvert pareil.

Le nom de Du Peschier cache l'avocat de Barry, comme celui de Du Moulinet déguise le romancier Sorel ; de Barry, se moquant de Balzac, travaille pour une sur-

vivance espérée à la place d'historiographe de France, occupée par son oncle Jean Sirmond, comme Sorel a travaillé pour celle qu'il espérait de son oncle Charles Bernard ; enfin, de Barry procède absolument comme Sorel, taillant, rognant, butinant dans le recueil de Balzac pour y prendre le plus de phrases ridicules qu'il pourra, et souvent, nous le verrons, choisissant les mêmes.

Son succès fut très-grand. La pièce, « imprimée aux despens de l'auteur, » eut en deux ans quatre éditions, tant à Paris, qu'à Rouen et à Lyon. Balzac lui-même convient de ce succès, et sans trop s'en fâcher. De toutes les attaques, c'était la plus bénigne, et par conséquent celle dont le retentissement devait le moins lui déplaire. « Depuis Saint-Yves, dit-il dans la 3e partie de sa *Relation à Ménandre* (Maynard), jusqu'à Sainte-Geneviève, une commune voix crie des deux costez de la rue, que de quantités de volumes, dont se sont délivrés mes adversaires, celui-ci seul a eu sa naissance favorable. Il est le seul de ses frères qui a réussi. »

Espérons, qu'ayant ainsi presque obtenu grâce de celui qu'elle attaquait, la pièce, où d'ailleurs on le retrouve en très-curieux échos, ne sera pas trop mal reçue aujourd'hui. Ce n'est pas la meilleur, mais c'est la première des *parodies* qui aient paru sur un théâtre en France.



LA COMÉDIE DES COMÉDIES.

PANTALON.

Que désirez vous de moy, Monsieur le Docteur? je suis prest à vous servir, paravant mesme que vous m'en priez.

LA COMEDIE

DES COMEDIES

TRADUITE D'ITALIEN EN LANGAGE DE L'*ORATEUR FRANÇOIS*

PAR LE SIEUR DU PESCHIER

A PHILISTE

Ayant treuvé cette pièce parmy un tas de vieux papiers que j'avois autresfois apportez d'Italie, j'ay jugé maintenant que sa saison estoit venue pour la faire voir en nostre langue, attendu qu'elle represente naïfvement une histoire qui s'est passée, il y a quelque temps, entre des personnes assez remarquables. Mais comme mon style n'estoit pas encores bien formé, ny entièrement façonné à la mode de la cour, j'ay esté contraint de mendier le secours des plus approuvez; et à ce subjet j'ay choisi l'orateur le plus estimé de nostre siècle, d'où je n'ay fait par manière de dire que transcrire les mots et les periodes toutes entières, que j'ay par après accommodées le mieux qu'il m'a esté possible au sens de l'autheur italien : de sorte qu'il n'y a rien du mien en cet ouvrage. Ne croyez donc pas que cela vous tienne lieu de present, puisque c'est du bien d'autruy dont je ne puis disposer. Il est vray, si jamais je monte de l'imitation à quelque plus haut degré de capacité, et que j'invente desormais, ou que je compose de moy-mesme, asseurez-vous que vous y aurez bonne part, et qu'ayant appris tout ce que j'ay de bon en vostre compagnie et dans les conferences que nous avons eues autresfois ensemble, il est raisonnable que cela retourne à son premier principe, et que les causes se ressentent en quelque façon de l'honneur et de la gloire de leurs effets. Adieu.

ARGUMENT DE LA COMEDIE

Les plus subtils, et qui veulent donner un sens moral au subject de cette comedie, pensent que cette Clorinde qui est recherchée par le Paladin et par le Docteur n'est autre chose que l'Eloquence, dont toutesfois la preference en demeure au Paladin, et que, sur ces contentions, le Docteur, rebuté et irrité de cet affront, fait donner des coups de baston à ce capitan.

ACTEURS

PHILANDRE, secrétaire du Docteur.
PANTALON.
CLORINDE.
LE DOCTEUR.
HYDASPE, compagnon du Docteur.
LE PALADIN.
ALCANDRE, camarade du Paladin.
Le fou du Docteur.

ACTE PREMIER

PREMIÈRE ENTRÉE, SERVANT DE PROLOGUE.

LE DOCTEUR.

Comme je ne suis point insensible aux douleurs que me causent mes maladies, aussi ne le dois-je pas estre parmy les applaudissemens des theatres, les approbations des peuples et les tesmoignages que rendent à mes merites les plus excellens hommes de nostre siècle; et certes, après tout cela, pourrois-je bien estre sans un grandissime ressentiment de joye et sans recevoir un contentement indicible de me veoir ainsi honoré du plus honneste bien dont on puisse jouyr en ce monde, qui est la reputation et la gloire? car, comme je ne sçaurois m'imaginer qu'un homme puisse estre obligé de loüer le vice en un autre, de mesme ne sçaurois-je croire qu'il soit tenu de dissimuler la vertu si elle se trouve en luy. Ce grand Dieu, s'il m'est permis de l'aleguer, prend plaisir à ce qu'il fait et se rejouyt en ses ouvrages, et les hommes rares à son exemple se doivent relever au-dessus des opinions populaires, et peuvent dire par franchise d'eux-mesmes ce que les autres diroient par vanité. Ils ne sont point sujets aux petites coustumes; ce n'est pas pour eux que les loix de la bienseance ont esté faites.

Que le grand Alexandre se louë donc de sçavoir vaincre ses ennemys ; que Socrate ne craigne point de dire qu'il a de la vertu, puis qu'il en fait des leçons à toute la Grèce; que Ciceron se vante s'il veut de son eloquence : pour moy, je suis resolu de recognoistre les advantages que Dieu m'a donnez et en demeurer d'accord avec la plus saine partie du monde ; et, si tant est qu'un des principaux effets de la magnanimité consiste à parler advantageusement de nostre merite, et que les grands heros de l'ancienne Rome ne faisoient point de difficulté d'exalter leurs victoires sur la tribune aux harangues, au lieu mesme de respondre aux accusations de leurs ennemys, je veux desabuser les esprits et leur faire veoir que ce qu'ils croioient autrefois estre la pure et parfaite eloquence n'estoit que son ombre, voire une facilité de parler mal, et que c'est moy seul qui ay trouvé ce qu'on cherchoit auparavant, et qui jouïs paisiblement de cette emperière [1] du monde. Après tout, il faut que j'avoue franchement que je deviendrois muet pour peu que je vescusse parmy les sourds, et que, s'il n'y avoit point de gloire, je n'aurois point d'eloquence.

Hola ! Philandre ! où est donc ce discours que je t'avois commandé de faire et que je voulois qui me servist d'eloge et de preface à la sixiesme edition de mon livre ? Je croy qu'il te faut autant de temps à faire tes ouvrages qu'il en falloit autrefois à ces anciens sculpteurs qui vieillissoient sur le marbre et sur le bronze. Je m'en estonne grandement, veu que tous les hommes deviennent esgalement suffisans et habiles au moment qu'ils lisent mes escrits, et que, si l'on brusloit tous les livres du monde, le mien seul seroit capable de faire des docteurs. Il me semble que tu as eu assez de loisir pour y songer.

PHILANDRE, *le secretaire.*

Pardonnez-moy, Monsieur ; depuis ce temps mon

1. Ce fut longtemps le féminin d'*empereur*. Ici, c'est l'éloquence qui est « l'emperière du monde ; » dans Montaigne, d'après Pindare, c'est la coustume, l'habitude. Du temps même de Balzac le mot vieillissait. En 1606, Nicot, dans son *Dictionnaire*, se plaignait qu'*emperière*, qui est tout français, fût remplacé par *impératrice* qui est tout latin.

oysiveté a toujours esté occupée; toutesfois, voicy ce que j'en ay tracé soubs le bon plaisir de mes autres divertissemens et le compte que je vous rends de mon loisir.

Harangue panegyrique de Philandre, le secretaire, au docteur son maistre.

Il est bien aisé à juger (excellentissime docteur) que, s'il est vray que Dieu ait remis aux derniers siècles l'invention de l'eloquence et qu'il ait attendu depuis le commencement du monde jusques à nostre temps de la descouvrir aux hommes, c'est à vous seul à qui il a reservé une si glorieuse entreprise, car, de quelque costé qu'on tourne les yeux, soit qu'on les porte au delà de la mer, soit qu'on passe les montaignes, on ne trouvera personne qui puisse disputer avec vous ce titre et cette qualité; et quand la verité mesme seroit du party contraire à ce que je dis maintenant en vostre faveur, c'est-à-dire armée contre vous, elle ne se trouveroit pas assez forte, quoyqu'elle le soit plus que le vin, les roys ou les femmes. Et certes, les anciens Grecs et Romains, qui croyoient avoir trouvé la pie au nid, se sont grandement trompez quand ils ont pris une autre pour elle, et je renvoye bien f... f... ces bonnes gens du temps passé d'avoir tant pris de peine à ne faire rien qui vaille, au respect de vous seul qui escrivez pour l'eternité. Et, sans mentir, n'a-t-on pas vu Senèque qui, en voulant faire des corps qui fussent plains d'yeux, a fait des monstres en ses ouvrages? Et cet excellent cuisinier de l'eloquence, Ciceron, qui ne sert jamais que des viandes creuses et fait d'un teston[1] vingt-cinq plats, et de quatre poulets tous les services d'une bonne table? C'est un champ tellement infertile et un pays si desert que celuy des anciens qu'il faut faire deux journées pour y trouver un clocher; et certes il n'en est pas ainsi de vos ouvrages, qui sont des bibliotèques toutes entières et des lieux communs pour tout le monde : de sorte qu'il n'est

1. Monnaie fabriquée sous Louis XII, qui devait son nom à la *teste* du roi qui s'y trouvait frappée. Henri III la supprima dès 1575. Elle valait dans l'origine dix sous parisis, et finit par tomber à quatre deniers.

pas merveille si ceux qui gouvernent à Paris et à Rome en font toutes leurs delices et s'y viennent descharger du faix qui leur pèse. Tous les parlemens sçavent vostre livre par cœur, et il s'est rendu aussi commun que l'air et le feu. Après tout cela, les subjets les plus bas, aussi tost que vous les touchez, se changent et se metamorphosent entre vos mains, et les mots les plus vulgaires et les plus deshonnestes ne le sont plus quand vous les avez employez. En entretenant un particulier, souvent vous faites des leçons publiques, et, en les recitant, des concerts et des accords de musique qui touchent harmonieusement les passions avec les mesmes effets que les harpes et les guiternes; en les lisant, on sent une odeur souëfve[1] et agreable de musc et d'ambre, au lieu de la sueur et de l'huile des anciens Grecs. Bref, il n'y a rien de commun en ce livre que le titre, et je meure s'il ne vaut mieux que tout ce qu'ont faict les Hollandois en leur vie, pourveu que vous en exceptiez les victoires du prince d'Orenge.

LE DOCTEUR.

Voylà la monnoye dont je me paye de mes travaux et la recompence que je cheris le plus. Je me fais encenser de la sorte qu'on faisoit autrefois devant les crocodilles et les singes deiffiez : aussi les trois choses que j'ayme le plus desordonnement sont les parfuns, la gloire et les femmes.

Mais depuis mon retour du pays de la mère des Gracques et de la femme de Brutus, je n'ay point ouy nouvelle de ma belle Clorinde; il faut que je tasche de trouver quelqu'un de mes amis pour m'en informer; et puis ma melancolie est devenue si noire depuis quelque temps et j'ay l'esprit si plain de nuages, qu'il faut de necessité que j'envoye quelqu'un pour les dissiper et chercher de la consolation sur son visage, en lui versant tous mes desplaisirs dans le sein et le faisant participant de mes nouvelles. Mais voicy venir tout à propos Hydaspe; je voy bien que nous ne sommes pas au pays où il faudroit faire dix journées pour trouver un homme.

1. De *suavis*, doux. L'expression populaire *chouette*, pour joli, n'est qu'une altération de ce mot *souëfve*.

HYDASPE.

Vostre serviteur passionné, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Vostre très fidelle, Hydaspe.

HYDASPE.

Et depuis quand, Monsieur, estes-vous arrivé au lieu où les roys naissent et deviennent vieux, et où tout le monde trouve sa maison et ses affaires? Vous avez bien fait de haster ainsi vostre retour; autrement, la cour de France estoit resolue d'intenter un procez contre celle de Rome pour vous r'avoir, et vous trouvoit autant à dire dans le Louvre que les pierres du grand degré, ou la salle des Suisses [1], si elles en estoient hors.

LE DOCTEUR.

Monsieur, vous me voyez disposé pour vous servir, non pas toutesfois au mesme estat que j'estois auparavant mon voyage : je ne suis plus celuy que j'estois il y a trois ans; j'ai laissé la meilleure partie de moy-mesme delà les Alpes, et ce n'est plus que mon ombre et un phantosme qui vous paroist maintenant; au reste, j'ai vieilly par les chemins et dans les hostelleries, où je suis devenu plus vieux que mon père et plus usé qu'un vaisseau qui auroit fait trois fois le voyage des Indes.

HYDASPE.

Monsieur, je recongnois bien à vostre visage et à vostre couleur que les maladies ne vous ont pas porté le respect qu'elles doivent à un homme de vostre qualité, et que vous avez esté rudement traitté. Il faut vous consoler et croire que l'advenir vous prepare une autre jeunesse après sa saison, comme vous avez esté vieux avant le temps. Mais, je vous prie, laissons tous ces discours fascheux, et parlons un peu de tant de belles choses que vous avez veues en vostre voyage; obligez-moy de m'en faire le recit et me faire participant de tant de raretez, si ce ne vous est trop de peine.

1. C'est une des salles du rez-de-chaussée, où se trouvent la tribune et les cariatides de Jean Goujon. Elle servait, sous Henri IV et Louis XIII, de salle d'armes aux Suisses de la Garde. On y donnait quelquefois des fêtes ou des spectacles. Molière revenant à Paris, et n'ayant pas encore de théâtre, y joua ses premières pièces devant le roi. C'est aujourd'hui une des salles des Antiques.

LE DOCTEUR.

Il n'y a rien, cher Hydaspe, que je ne voulusse faire pour vostre contentement: pour vous je passerois les mers et les deserts, où le soleil n'esclaire que des sables et des rochers ; et mesme, pour l'amour de vous, il ne me seroit pas plus difficile de traverser les Alpes que de monter en ma chambre.

Je feray ce dont vous me priez si instamment: mais mettons-nous premierement un peu à couvert, crainte de la pluye, qui est si frequente en ces païs que je crois fermement qu'il y a quelque mer suspendue au dessus de nous. Il faut donc que tu sçaches que depuis que je n'ay eu le bien de te veoir j'ay esté citoyen de plusieurs republiques; j'ay veu ces hautes montagnes qui ne veulent pas que la France et l'Espagne soient à un mesme maistre, et en ay passé d'autres qui ont trois hyvers en l'année, et dont les neiges ne fondent jamais que dans le vin d'Espagne et dans le muscat; j'ay logé en plusieurs villes dont les murailles sont construites d'une matière aussi precieuse que le marbre et le porphyre, et qui ont des rues pavées de dieux et de deesses de l'antiquité et des allées bordées d'histoires d'un costé et des fables de l'autre; j'ai marché sur les Cesars et sur les Pompées, et me suis promené au bord de ceste rivière sur laquelle les Romains ont faict l'apprentissage de tant de victoires et ont commencé ce grand desseing qu'ils n'ont achevé qu'aux dernières extremitez de la terre. Au reste, j'ay baisé les pieds de celuy qui est la teste de toute la chrestienté, le successeur des apostres, des consuls et des empereurs; ces pieds, dis-je, qui marchent sur la teste des roys et sur les couronnes; je suis entré dans ce temple où Dieu autrefois estoit aussi present que dans le ciel, et où estoit enfermé et enchainé le destin de la monarchie universelle. Bref, je ne suis pas plus estranger en Italie qu'en France, et ma science a autant d'estendue que l'empire du pape ou la campagne de Rome.

J'ay veu ce grand tyran qui a tant de testes, et tous ces grands souverains qui perdroient plus de gens en faisant pendre un homme que le roy n'en trouveroit à dire en deux grosses batailles et à la prise de quatre villes.

HYDASPE.

Dieu sçait comme vous n'aurez pas manqué d'apprendre parfaitement la langue de ce païs et le latin, qui estoit autresfois aussi commun en ces lieux que le Louvre et l'Arsenal à Paris.

LE DOCTEUR.

La langue de ce païs m'est aussi commune que celle que ma mère m'a appris. Au reste, quand je veux parler latin je le parle comme l'ancienne republique et aux mesmes termes que le senat lors qu'il faisoit des commandemens aux roys et des responces à toutes les nations de la terre; mais, afin que je poursuive mon premier discours, j'ay veu des ruisseaux dont le bruit fait resver les plus grands parleurs et fait taire les plus grands babillards; des bois où en plain midy il n'est pas jour, et des eaux qui ressembleroient tout à fait à de l'encre si elles estoient noires; j'ay veu une fontaine dont il ne faut que boire une goutte pour devenir poète; des montagnes qui brusloient tousjours sans se consommer, et des isles qui ne s'arrestent jamais en un mesme lieu.

HYDASPE.

Certes, il me souvient d'avoir leu la pluspart de ces choses dans quelqu'une de ces belles lettres que vous me faisiez la faveur de m'escrire [1].

LE DOCTEUR.

Et bien! quel jugement en faisoit-on?

HYDASPE.

Je meure si tout le monde, d'un commun accord, ne disoit que vos lettres valloient mieux que toute la foire de Francfort, et qu'une feuille de papier venant de vostre part et du pays où vous estiez estoit beaucoup plus à priser que tous ces gros livres qui nous viennent de septentrion avec le froid et le mauvais temps, que l'on appelle gelée.

LE DOCTEUR.

Pour vous, Hydaspe, je croy que vous me teniez au nombre des choses passées et mort au monde, ne plus ne moins que ceux qui vivoient devant le feu roy, à veoir le peu de conte que vous faisiez de m'escrire, ou, pour le moins, de respondre à mes

1. Allusion aux lettres que Balzac, dont le docteur joue ici le personnage, adressait aux lettrés de son temps, Chapelain, Conrart, etc., et qui forment des volumes entiers dans ses *Œuvres*.

lettres. Je m'imaginois en ce temps-là que l'exemple du maréchal de Biron vous faisoit peur, ou que vous me prissiez pour quelque don Pèdre [1] ou pour quelque comte de Fuentes, avec qui il fust dangereux d'avoir communiquation; craigniez-vous point qu'il vous fallust expliquer vos lettres à la cour de parlement, de peur que nostre amitié et nos conferences ne passassent pour conspiration?

HYDASPE.

Ce n'est pas cela, Monsieur le docteur. J'ay, à la verité, bien des escuses à vous faire sur ce subjet; vous sçavez combien je suis paresseux à escrire, et comme je laisse aux praticiens et aux notaires à se lasser les doigts sur le papier. Pour moi, j'advoue franchement que, si j'avois dix mil escus de rente, j'en donnerois la moitié à un secretaire pour m'exempter de mettre la main à la plume; aussi il n'appartient qu'à vous à faire des lettres que la posterité lira après nous, et dans lesquelles se trouvent des panegyriques, des apologies, des accusations et des discours de polytique.

LE DOCTEUR.

Tout beau, Monsieur! tout beau! Je serois fort heureux si tout le monde avoit la mesme opinion que vous; j'ay pourtant grand peur que vous ne ferez point pour cette fois de party qui soit suivy de tant de gens que la Ligue, et si tous ceux qui ne seront pas de cest advis estoient declarez criminels, il n'y auroit guères d'innocens en ce royaume; en tout cas, je vous ay beaucoup d'obligation de me donner si liberalement ce que vous sçavez qui me manque, et d'employer toutes vos couleurs et tout vostre fard pour me faire trouver beau. Je n'ay garde de m'offenser jamais d'un homme qui me flatte, et, puisqu'un gentil homme en Alemagne prend plaisir qu'on luy die qu'il est prince de l'empire, et que ceux qui n'ont pas les veritables biens se consolent avec des tiltres et des armoiries, par

1. Ambassadeur du roi d'Espagne auprès de Henri IV, dont la venue et le départ, demandés par tout le monde, à cause de la morgue du personnage, furent pendant quelque temps l'objet de toutes les conversations; on entendait dire partout, selon Régnier dans une de ses *Satires:*

Que don Pèdre est venu, qu'il faut qu'il s'en retourne.

la mesme raison, je puis m'imaginer d'estre celuy que vous voulez.

Mais laissons tout cela; preniés-vous bien la peine de faire tenir les lettres que je vous adressois pour ma maistresse, le seul et unique moyen qui me restoit de m'approcher de sa personne?

HYDASPE.

Et quoi! cest amour dure-il encores?

LE DOCTEUR.

Plus que jamais, cher Hydaspe.

HYDASPE.

Est-il possible que cent lieues de neige, et pour le moins deux cens villes entr'elle et vous, n'ayent point sceu vous en faire perdre la memoire, et vos souspirs ne se lassoient-ils point de faire quatre cens lieues tous les jours?

LE DOCTEUR.

Quand bien la moitié du monde, voire ces hautes montaignes au dessous desquelles se forment les orages et le tonnerre, nous eussent separés l'un de l'autre, je veux que tu croye qu'elle estoit tousjours aussi presente à mon esprit que les objets mesmes qui touchoient à mes yeux; les rivières, les campagnes et les villes avoient beau s'opposer au passage de mes souspirs et de mes plaintes, elles ne sçauroient m'empescher de m'entretenir avec elle, pour le moins de l'esprit et de la pensée. Mais crois-tu qu'elle en face de mesme pour mon regard?

HYDASPE.

Je vous advoue bien la verité que je n'y ay peu rien recognoistre; vous sçavez que les filles de ce pays ne sçavent dire que ouy et non, et sont trop grossières pour estre trompées par un habille homme. Au reste, je crains que le Paladin, ce capitan que vous cognoissez, ne se soit glissé trop avant dans les bonnes graces de vostre maistresse, voire plus que de raison; il est bien vray que possible l'intention des filles de ceste sorte n'est autre en faisant l'amour que de faire des serviteurs à Dieu.

LE DOCTEUR.

A propos du Paladin, resve-il tousjours si genereusement qu'il souloit [1]? Prend-il tousjours des

1. *Solebat*, avait coutume.

villes à table? Ne faict-il plus des desseins d'outre-mer en la ruelle de son lict? Il est vrai que j'ay faict une partie du voyage avec luy, la compagnie duquel je mettray toute ma vie au nombre de mes mauvaises fortunes. Il vouloit reformer toutes les fortifications des places qui se trouvoient en chemin; il ne voyoit point de terre qu'il ne remuast, ny de montagne sur laquelle il ne bastist quelque dessein; il attaqua toutes les villes de Florence; il ne voulut que tant de temps pour prendre celles de l'estat de Parme, de Modène et d'Urbin, et j'eus bien de la peine à l'empescher de toucher aux terres de l'Eglise et au patrimoine de saint Pierre. Après tout cela, pendant que les autres sont à la guerre, il passe son temps avec les dames. S'il continue de la sorte, il prendroit plustost la verolle que Montauban [1]; si me fascheroit-il bien pourtant que cest homme, quel qu'il fust, me traversast en mes amours et qu'il me desrobast les bonnes graces de ma maistresse.

HYDASPE.

Il est vray que vous faites de si bonnes et belles eslections en vos amours que vous n'y sçauriez faire de petites pertes; mais je vous veux bien advertir d'une chose: c'est que, pendant vostre absence, j'ay eu de grands combats et de fortes querelles pour vous defendre, et vostre eloquence, qui a esté comme cette belle Heleine la cause de beaucoup de ligues et de dissentions entre les esprits de ce temps.

LE DOCTEUR.

Puis qu'il y a eu des hommes qui ont veu des taches dans le soleil [2], après cela que peut-il y avoir au monde de si beau et bon contre qui il n'y ait à disputer et de mauvaises raisons à dire? Mais encores, que remarquoient-ils particulierement?

1. Le siége de Montauban avait été célèbre au commencement du règne de Louis XIII pendant le ministère de Luynes.

2. Balzac aimait beaucoup à se servir de cette comparaison des taches du soleil. Sorel, dans *Francion*, ne manqua pas de la placer au milieu d'un discours de son Hortensius, qui n'est autre que Balzac, nous l'avons dit. A une critique que Francion lui fait sur « les hyperboles estranges, » de son style, et « ses comparaisons tirées de si loin, » il lui dit : « Quoy! trouvez-vous des taches et des défauts dans le soleil! »

HYDASPE.

Que vous tiriez les choses un peu de trop loing.

LE DOCTEUR.

Il faut bien faire deux mille lieues pour amener en Espagne les thresors de l'Amerique, et les perles laissent-elles pour cela d'estre belles pource qu'elles ne naissent pas au bord de la Seyne, et qu'il les faut aller querir aux Indes? Que si quelqu'un me condamne pour ce que je fais, il me suffit de n'estre pas de son advis, qui est si contraire au bon, et, au pis aller, je m'en remets à ce que m'en vient de dire mon Philandre; il y a long-temps que j'ay appris de luy que j'avois passé tous les autres qui s'en sont meslez, et je veux avoir la mesme opinion de peur de luy contredire, plustost que d'adjouster foy aux fables de trois ou quatre faiseurs de romans. Mais, après tout, j'ay bien des remerciemens à vous faire : le soing que vous avez de m'obliger va au devant de tout ce que je pourrois desirer; vous avez tenu mon party en un temps où tout le monde m'estoit contraire, et il sembloit que vous preniez plaisir de vous perdre en ma compagnie, vous rendant compagnon de ma mauvaise fortune. Et puis ne dois-je pas à vostre tesmoignage toute l'opinion que ma maistresse peut avoir de moy? et si elle s'imagine que je vaux quelque chose, n'est-ce pas vous qui donnez du prix à mes defauts et qui m'aydez à la tromper? Mais de quelque façon que vous me peussiez avoir gaigné ses bonnes graces, soit qu'en cela vous ayez fait un larcin ou une acquisition, je veux tenir de vous tout mon bien et mon bon-heur. Adieu, voylà la cloche du sermon qui nous appelle ; il faut que nostre contentement cède à nostre devoir. Adieu, Hydaspe.

HYDASPE.

Adieu, Monsieur.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

Le PALADIN et ALCANDRE, son camarade.

LE PALADIN.

C'en est fait, cher Alcandre, j'ay perdu cette liberté que les Venitiens ont si chère, et pour laquelle il y a cinquante ans que les Hollandois font la guerre au roy d'Espagne[1]. L'amour a des prisons pour les innocens, aussi bien que la justice pour les coulpables; et cette belle, qui de tous les hommes en a vaincu une partie et gaigné l'autre, m'a mis au nombre des vaincus, moy qui avois tousjours esté du party des plus forts. Bref, il faut que j'avoue que je suis amoureux, puisque la nature le veut, et que je suis de la race du premier homme.

ALCANDRE.

Seroit-il bien possible qu'un homme comme vous, destiné particulièrement à l'usage de la guerre, non moins que le feu et le fer, et sur lequel le dieu des batailles se devoit un jour apparemment reposer de la conduite de ses armes et de ses bataillons; qu'un homme de cette sorte, dis-je, se laisse maintenant vaincre aux charmes et aux mignardises d'une femme, et se plonge dans une oisiveté pareille à celle des morts, ne plus ne moins que si aujourd'hui en France nous jouyssions d'une paix generale, ou que les affaires et le cours du monde se soient arrestez et reposez tout court?

LE PALADIN.

Ne sçais-tu pas qu'il y a des laschetez qu'un homme de courage doit faire, et que l'oisiveté est

1. Dans *Francion*, liv. XI, cette phrase se retrouve aussi au milieu d'un discours d'Hortensius (Balzac), et comme ici à propos de la liberté qu'on perd en aimant : « Ne venez-vous point, dit-il,... pour renoncer à cette liberté qui vous estoit aussi chère qu'à la République de Venise? avez-vous laissé perdre une chose pour laquelle il y a cinquante ans que les Hollandois font la guerre au roi d'Espagne? »

maintenant le mestier des honnestes gens? Au reste, je me contente d'avoir tasté de la guerre ; je ne la veux plus voir qu'avec les lunettes de Flandre [1]. Desormais le printemps, qui pour les autres commence à mettre des armées aux champs, et ne sert qu'à produire des desseins, des entreprises de guerre et des sièges de villes, pour moy seul ne produira que des roses et des violettes en faveur de mes amours.

Que les autres se facent craindre et se facent valloir au bruict de leurs armes et de leurs canons; mon repos seul sera tousjours capable de donner de la terreur à mes ennemis.

Il est vray qu'autresfois je n'entrois jamais en ville du monde que par des bresches raisonnables. A l'âge de vingt ans il n'y avoit partie du monde que je n'eusse courue pour treuver de la gloire ; je faisois la guerre aux Turcs et aux heretiques; je paroissois aux sièges et aux combats ; je donnois la vie aux uns et l'ostois à d'autres, et pour mourir il suffisoit seulement d'estre mal avec moy de la simple inimitié qui a esté permise en quelques republiques bien ordonnées. Je passois bien souvent jusqu'à la tyrannie, qui est odieuse à tout le monde, comme aussi n'avois-je point de petites passions en ma cholère ; et, si au poinct de ma fureur Dieu m'eust donné le gouvernement de ses foudres et de ses tonnerres, dans moins de vingt et quatre heures il n'y eust plus eu de tours ny de pavillons au monde. Bref, il sembloit que je voulois perdre à toutes les heures du jour ce que je ne sçaurois perdre qu'une seule fois, et je faisois aussi peu d'estat de ma vie que si elle eust esté à un autre ; et certes, quand je considère que la guerre s'est contentée d'une partie de mon visage, je crois avoir esté favorablement traicté et avoir gaigné tout ce qui m'est demeuré de reste; et veritablement, à voir comme je me portois franchement dans les occasions, et sans mesme prendre le loisir d'endosser ma cuirasse,

1. C'est-à-dire de loin, avec une longue-vue. L'invention en était nouvelle. L'Estoile, qui en parle dans son *Journal*, à la date du 30 avril 1609, dit qu'elle était de l'année précédente. Il ajoute que ces sortes de lunettes venaient toutes de Hollande, où on les avait inventées. On ne les appelait que lunettes de Flandre, comme ici, ou d'Amsterdam.

on eust facilement creu que j'avois intelligence avec nos ennemis, ou que j'allois seulement combattre contre leurs femmes.

Mais, maintenant que je reçois à toutes heures des plaisirs très parfaicts et très innocens en la douce conversation de ma maistresse, et que je recognois sainement qu'en la perte de ma vie une grande partie de la vertu de nostre siècle feroit nauffrage, je croirois estre traistre au public et ennemy de moy-mesme si je quittois tout cela de bon cœur, et si j'en privois tout le monde pour un peu de bruict et de vaine gloire. De sorte que ceste passion que j'avois autrefois si ardante pour la guerre et pour les combats m'est bien passée, et je sens à present en mon esprit et en mon courage une aussi grande paix qu'en cette partie de l'air qui est au dessus des vents et de l'orage; et je ne veux plus desormais agir puissamment ny faire des coups d'estat qu'avec ma maistresse : aussi m'a-elle commandé de luy rendre compte jusqu'à une goutte de mon sang, et de n'aller plus à la guerre que quand l'on chargera les mousquets de poudre de Chipre [1].

ALCANDRE.

C'est donc tout de bon, à ce que je voy, que vous voulez laisser la guerre aux Turcs et au roy de Perse, et changer cette profession et le temps malheureux auquel les pères succèdent à leurs enfans pour cette douce paix qui cultive les deserts et qui rend mesmes les pierres fertilles, et que, d'invincible que vous estiez naguères et roy de vous-mesme, vous voulez maintenant vous sousmettre au pouvoir d'une autre personne? Mais comment se pourra cela faire qu'un homme à qui dernierement ses jartières et ses aiguillettes pesoient, et qui a bien de la peine à obeyr aux commandemens de Dieu et aux edicts du roy, se puisse maintenant obliger à de nouvelles lois et se faire une troisiesme servitude?

LE PALADIN.

Croirois-tu que je fusse assez fort pour resister

1. Poudre à poudrer les cheveux, qui servait aussi pour se blanchir le teint et qu'on faisait avec un mélange d'*iris* et de coquilles d'œufs broyées. On la faisait venir de Chypre, comme la plupart des parfums. Aujourd'hui cette poudre, quoiqu'on la fasse toujours avec de l'*iris*, s'appelle poudre de *riz*, ce qui ne se comprend plus.

aux charmes de cette beauté et à ces baisers chauds et humides, capables d'effacer de l'esprit d'un prince d'Italie la memoire d'une injure reçeue, et au plus fort du combat de faire tomber les armes des mains de monsieur du Mayne[1]? Au reste, tu vois bien que nous sommes en une saison où tout fait l'amour, sans excepter les lyons, les tygres et les philosophes, et les sages mesmes aymeroient s'ils avoient veu Clorinde.

ALCANDRE.

Il est vray que Dieu a fait les sots et les philosophes d'une mesme matière.

LE PALADIN.

Que veux-tu inferer par là ?

ALCANDRE.

Que les philosophes, pour ne leur estre pas tout à fait semblables, ne doivent point avoir de passions comme eux, ou pour le moins ils les doivent gouverner comme des bestes aprivoisées.

LE PALADIN.

Ouy; mais, à ton compte, qui voudroit oster toutes les passions et les sentimens qui nous sont naturels, pensant faire un sage, il ne feroit que sa statuë.

ALCANDRE.

Je voy bien que le sort en est jetté : passons outre. N'y a-il pas moyen que je sçache le nom et l'extraction de cette belle, à la gloire de laquelle il ne manquoit rien plus que d'avoir un serviteur pareil à vous?

LE PALADIN.

Quoy! tu ne cognoistrois pas encores cette Clorinde, dont le merite est autant relevé par dessus le reste des autres filles que le soleil et les astres le sont au dessus de nous! Veritablement ce seroit n'estre pas plus de ce monde que ceux qui vivoient paravant le feu roy, ou ceux qui viendront après celuy-cy.

ALCANDRE.

Baste ! que je sois de ce siècle ou de l'autre, mais tant y a que je n'ay pas l'honneur de la cognoistre, quoy que je sois si curieux pour les belles que, si j'en sçavois une parfaitte à cent lieuës d'icy, j'y fe-

1. Le duc de Mayenne, chef de la Ligue.

rois un pelerinage exprès pour la voir, joint que les filles de ce pays n'ont plus de beauté que ce qu'il en faut pour n'estre pas laides, et toutesfois elles sont d'ordinaire si sçavantes qu'elles n'apprennent rien de nouveau la nuict de leurs nopces; et de deux cens qui se disent vierges, je ne pense pas qu'il y en ait une qui die la verité si elle n'a recouvert son pucelage. En somme, que par tout elles font des malheurs aussi bien que la guerre, la fièvre et la pauvreté.

LE PALADIN.

Il est vray ce que tu dis, cher Alcandre; mais il n'en est pas ainsi de ma maistresse. Il faut donc que tu sçaches que cette Clorinde naquit des vertus, et non pas des pechez de sa mère; elle ne fist pas comme celles que tu veux dire, qui, à la première fois qu'elles sortent de la maison, trouvent à dire [1] en revenant leurs gans et leur pucelage. Je puis jurer qu'elle vit aussi purement que si elle n'avoit point de corps, et que de sa vie elle n'entra aux lieux qui ne se peuvent point nommer honnestement; qu'au contraire, sa conversation est si chaste et si honneste qu'il seroit plus aysé de s'enyvrer dans une fontaine que de prendre des plaisirs illicites dans sa maison, où pour estre bien reçeu il faut se purifier à la porte. Toutesfois il est permis d'y avoir de douces tentations, et, sortant hors de là, d'aller chercher ailleurs de plus solides contentemens. Il faut advouer que la première fois que je vis tant de beauté de corps et d'esprit tout ensemble, je ne la pris ny pour un homme ny pour une femme. Imagine-toy donc une fille pour qui les peintres viennent de quatre journées estudier en sa chambre les traicts de son visage. Aussi ce dieu qui fait les Mores et qui brusle continuellement la Libie n'a pas le pouvoir de noircir la neige de son teint, puisque d'ordinaire elle marche à couvert entre le ciel et la terre, et ne traverseroit pas une rue sans monter en carosse, et, pour entretenir la delicatesse de ce teint et cet enbonpoinct si recommandable, elle ne vit que d'oyseaux engraissez de sucre et de viande qu'on appelle gelée. Elle n'a garde de ressembler à ces premiers

1. C'est-à-dire trouvent de moins parce qu'on les leur a pris.

consuls de Rome dont les paroles sentoient les aulx et la chair creue, encores moins de cheminer des mains comme ils faisoient; qu'au contraire, elle a les pieds si mignons et si delicats qu'il semble qu'elle aye porté continuellement des gands d'Espagne au lieu de soulliers de maroquin, et qu'elle n'aye jamais marché que sur les tulippes et sur les anemones [1].

ALCANDRE.

Si monsieur son père nourrit toutes ses filles à ce prix-là, il n'y en a point en sa maison qui ne luy coustast davantage à entretenir que ne fait l'elephant à son maistre.

LE PALADIN.

Ce n'est pas tout : elle a les cheveux si beaux que, si elle estoit tombée dans la rivière, tu ferois conscience de la sauver par cet endroict, crainte de les luy arracher. Au temps des plus grandes chaleurs elle porte un esventail capable de lasser les mains de quatre valets, et quand elle s'en veut servir elle en excite un vent qui feroit faire des nauffrages en pleine mer; elle a des accoustremens de couleur de feu et de roses, et change tous les jours de chemises, qui ne sont pas noires. Au reste, elle se faict suivre par des lacquais qui ont le visage tout au contraire des Mores, et entre autres elle a un nain qui est si petit que je pourrois jurer en conscience que depuis qu'il est au monde il n'a creu que par le bout des cheveux. Mais je te veux bien advertir d'une chose, c'est que, quand tu verras ma maistresse et que tu la compareras avec la mauvaise mine de son père, je ne doute pas qu'il ne te semble aussi bien qu'à moy que cette divine fille s'est faite toute seule. Bref, c'est aujourd'huy l'unique souhait de tout le monde, et personne ne demande plus rien à Dieu que Clorinde. Considère donc, après tout cela, si je n'ay pas toutes les raisons du monde de faire estat d'une personne de cette sorte.

ALCANDRE.

Je veux croire qu'elle est belle, puis que tu le dis; mais attends un peu, elle ne le sera plus. Le

1. Fleurs alors toutes nouvelles en France, et par conséquent fort à la mode. Les premières avaient été apportées d'Orient en France par Bachelier, en 1615. Tournefort, *Voyage du Levant*, 12e Lettre.

temps, qui ruine les empires et met des bornes à toutes choses, la traitera comme le reste de ces beaux ouvrages : il viendra une saison où tu auras plus d'horreur de son visage que les coulpables n'en ont de leurs juges ; son front s'estendra jusques au haut de sa teste, les joues luy tomberont sous le menton, et ses yeux de ce temps-là seront de la couleur de ses lèvres d'à cette heure. Je voudrois bien pour l'amour de vous ne parler pas si veritablement ; neantmoins, puisque jusques icy j'ay quitté la complaisance, il faut que j'achève de vous porter cette mauvaise nouvelle.

LE PALADIN.

Quand tout ce que tu dis arriveroit, au moins me restera-il ceste consolation que cette beauté qui donne de l'amour aux capucins et aux philosophes (j'entends celle de l'esprit) ne s'en ira point avec sa jeunesse.

ALCANDRE.

Ouy, mais peut-estre qu'avec tous ces beaux traicts de visage, au partir de là ce n'est qu'un grand pallais deshabité ou quelque beste agreable à qui il ne manque que la parole.

LE PALADIN.

Alcandre, je t'apprends de bonne heure qu'en cette mesme personne tu trouveras ton maistre et ta maistresse. Elle parle comme eussent fait les vestales si elles fussent nées en France, et ses paroles ne ressemblent pas seulement au miel dont les plus simples bergers se repaissent, voire mesme elles passent en bonté et en douceur l'ambre et le sucre, qui sont aujourd'huy les delices de nos princes.

Mais n'est-ce pas elle-mesme que je voy ? Dieux ! comme elle me prend au despourveu ! Je n'avois pas encore estudié la harangue que je luy voulois faire, et ces choses pourtant ne se doivent pas faire à la haste. Devant des personnes de cette sorte, on ne doit rien laisser partir de son esprit et de sa bouche qu'après s'estre long-temps consulté soy-mesme, ne plus ne moins qu'il falloit estre commis un an devant que d'avoir entrée aux festins des sibarites. Si faut-il pourtant l'aborder quoy qu'il en arrive, et j'espère que je diray quelque chose de

grand si le courage ne me manque du costé d'où il me doit venir.

Harangue du Paladin à la Dame.

Madame, quand je ne serois pas né, comme je suis, vostre très humble serviteur, je croirois commettre une grande offense contre le ciel de ne me vouloir pas sousmettre à une personne comme vous, qui luy est si chère. L'authorité des roys n'a garde d'estre si souveraine comme celle que vous exercez sur les cœurs, et quoy qu'il y aye peu de maistres au monde qu'il faille preferer à la liberté, si faudroit-il pourtant estre aveugle pour vous estre rebelle; vostre seule beauté merite d'estre suivie de quantité de serviteurs, et de faire la foule par tout où elle passe. Pour moy, dès lors que je vous eus veue, vous gaignastes si absolument mon esprit et mon affection que depuis ce temps je vous regarday tousjours comme une personne extraordinaire. Dès l'heure vous me fistes haïr le sejour de Rome, de Paris et de toutes les meilleures villes où vous ne habitez, voire mesme j'appellay le duc de Venise [1] malheureux de ce qu'il est condamné à ne sortir jamais du lieu où il est, et par consequent à ne voir jamais ce que je voyois; et, sans mentir, pour en faire une pareille à vous, il seroit besoin que toute la nature travaillast, et que Dieu l'apprist aux hommes long-temps avant que la faire naistre : car, après avoir attentivement consideré les mouvemens des astres qui sont si justes, l'ordre des saisons qui est si reglé, les beautez de la nature qui sont si diverses, je trouve à la fin qu'il n'y a chose au monde où Dieu se monstre si admirable qu'en la conduitte de vostre vie et de vos actions; et il est certain qu'il ne fist jamais plus de miracles aux lieux qu'il a consacrez luy-mesme à sa gloire et à la pieté publique, et qu'il a particulierement choisis pour y monstrer sa puissance, qu'il en fait en vostre personne. Si vous desiriez que la mer fust tranquille aux plus mauvais jours de l'hyver, et qu'il y eust deux autonnes sur la terre, l'ordre de la nature se changeroit pour

1. C'est ainsi qu'on appelait souvent le Doge, surtout en France.

l'amour de vous; et il n'y a rien que vous ne puissiez obtenir du ciel, qui est prest d'exaucer mesmes les prières que vous ne luy avez pas faites. Dieu vueille que vous en faciez autant, belle Clorinde, de celles que je vous fais et de celles que je ne vous ay pas encores faictes; et, s'il est vray qu'il n'y ait point de difference entre les services que l'on vous rend et les bonnes œuvres qui se font pour l'amour de Dieu, ne croyez pas, chère maistresse, que ce soit seulement par forme de complimens, ou que je parle le langage de la cour, quand je vous diray que je veux estre vostre serviteur, et qu'à l'advenir je ne veux plus vous regarder que comme ma dernière et supresme felicité.

CLORINDE.

Monsieur, la bonne opinion que vous avez de moy faict plus de la moitié de mon merite, et vous ressemblez aux poètes epiques, qui, sur un peu de verité, jettent les fondemens de tout ce qu'ils disent d'incroyable. Au reste, je ne sçay ce que vous voulez dire de parler de moy comme de la faveur ou de la predestination, et d'estre si prodigue de vos complimens et de vos louanges, qu'il y en auroit assez pour me faire prendre pour une autre que je ne suis, et m'oster à jamais la parole, voire me faire fuyr jusques aux Indes s'il m'y falloit respondre, nostre langue estant trop pauvre pour me prester dequoy vous payer ; et j'ay grand peur que je vous devray toute ma vie le bien que vous me faictes, et que ce sera de mon cœur seulement que je seray aussi liberale que vous. Mais vous estes si genereux que vous vous contentez, je m'asseure, à ceste recognoissance secrette, et aymerez en moy une bonté toute nue, qui me tiendra lieu de ces autres vertus plus fines et plus subtilles que j'ay peu apprendre au pays où les chappeaux ne sont pas faicts pour la teste, et où l'on devient bossu à force de faire des reverences. Que sçauriez-vous desirer davantage d'une fille de ma sorte ?

LE PALADIN.

Pourveu que je puisse apprendre de la bouche de ma Clorinde qu'elle m'ayme, ou qu'elle souffre que je la serve, je ne veux point d'autres felicitez ny une seconde fortune. Au reste, je ne crois pas que vous me sçeussiez refuser de l'affection, puis

que c'est aucunement la meriter que d'estre comme je suis passionnement vostre serviteur.

CLORINDE.

Monsieur, vous sçavez très-bien trouver l'endroict par où je confesse que je suis foible, et pour m'obliger à me rendre, vostre courage n'a rien laissé à dire à vostre eloquence. Puis que vous employez de la sorte toutes vos muses à me demander mon amitié, et que vous dites l'avoir desjà payée de la vostre, je ne la puis retenir à ce compte que comme le bien d'autruy. Mais, après tout cela, que sçay-je si vous ne changerez pas d'humeur? Les hommes aujourd'huy sont si inconstans que c'est merveille. Au reste, c'est un poinct decidé en theologie que cent faux sermens d'un amoureux ne font pas la moitié d'un peché mortel, et que ce n'est que le dieu des poëtes qu'ils offencent par leur parjure : de sorte que j'ay bien de la peine à m'y fier tout à fait.

LE PALADIN.

Madamoiselle, il faudroit que Dieu me fist une nouvelle volonté et qu'il changeast toutes mes inclinations pour m'empescher de vous aymer, et je vous supplie de ne faire pas moins d'estat de la parole que je vous donne comme des lettres patentes et des edicts, et croire que j'en suis aussi jaloux que sçauroient estre les princes de la cour.

CLORINDE.

Je veux croire tout ce que vous me dittes; mais après cela, Monsieur, n'en passons pas plus avant, et ne parlons point surtout de mariage, car je ne suis pas d'humeur à vouloir engager jusques là ma liberté. J'ayme la compagnie, à la verité, mais je ne veux pas qu'elle soit perpetuelle; et si mon père eust esté de mon advis, je serois encores au lieu où j'estois devant ma naissance.

LE PALADIN.

Si vostre resolution estoit generalement suivie, la mer ne seroit plus couverte de vaisseaux, et la terre demeureroit deserte. Au reste, je ne vous conseilleray rien que je ne voulusse faire avec vous.

CLORINDE.

Je voy bien que vous me persuaderiez avec le temps tout ce que j'estois resolue de ne faire pas. Mais s'il est ainsi que vous ayez, comme vous dites,

de l'amour pour moy, et qu'il ne soit pas en ma puissance de vous empescher de m'avoir en quelque estime, faites-le, de grace, comme si vous commettiez quelque peché, c'est-à-dire sans chercher des preuves ny appeller des tesmoins ; autrement, certes, le monde dira que vostre affection fait tort à vostre jugement ; et j'ay peur qu'on m'accuse de vous avoir rendu aveugle, et d'estre plus meschante que la guerre, qui s'est contentée de faire nos ennemis borgnes.

SCÈNE II

LE DOCTEUR.

Comme si je n'eusse pas eu assez de la fièvre, j'ay encores de l'amour, et il ne me reste qu'un procez et une querelle pour achever ma bonne fortune ; et certes il semble qu'il n'y ait que pour moy que la nuict n'a pas esté faite. Quand les vents se reposent et que toute la nature est tranquille, je veille tout seul avec les astres ; et en cet estat, si Dieu m'avoit donné un royaume, pourveu que je ne dormisse pas plus que je fais, je serois le plus vigilant prince de la terre ; je n'aurois point besoin auprès de ma personne ny de gardes, ny de sentinelles, et il ne se passe jour que je ne voy lever et coucher le soleil. Je me nourris de poison et souffre la vie en guise de penitence. Bref, il n'y a pas assez de force en toutes les paroles du monde pour exprimer les maux que j'endure, et la nature n'a fait pour leur remède que le poison et les precipices. Mais n'est-ce pas Hydaspe que je vois venir tout à propos pour me consoler et me rendre mesme ma douleur en quelque sorte agreable ?

HYDASPE.

Tousjours dans la solitude ! Il est vray que vous ne sçauriez estre en meilleure compagnie que quand vous estes seul.

LE DOCTEUR.

Je prends plaisir à resver icy au bruict de ces douces fontaines et de ne parler plus qu'à moymesme, puis qu'il n'y a plus au monde de divertissement pour moy. Il est vray que peut-estre mes songes et mes resveries vaudront bien autant que

les plus excellentes meditations des philosophes.

HYDASPE.

Encores vaut-il mieux faire des beaux songes que de travailler à des choses ordinaires. Mais comment va l'amour ?

LE DOCTEUR.

Tousjours de mesme ; je cherche toutes les occasions (je n'entens pas celles de La Rochelle ny de Montauban [1]), j'entens celles de ma maistresse, et de luy descouvrir ma passion. Allons voir, je vous prie, si elle ne seroit point en son logis. *(Il frappe.)* Ta, ta.

CLORINDE.

Qui est là ?

LE DOCTEUR.

C'est moy, Madamoiselle.

CLORINDE, *après avoir fait toutes les simagrées et signes de croix d'une personne effrayée de quelque vision ou apparition de phantosme.*

Ho ! ho ! Monsieur le docteur, je croy que vous ne revenez au monde que pour faire peur aux hommes.

LE DOCTEUR.

Comment cela, Madamoiselle ?

CLORINDE.

Le bruict couroit que vous estiez desjà au nombre des choses passées.

LE DOCTEUR.

Les bruicts communs ont souvent tué des hommes qui se portent bien.

HYDASPE.

Voyez comme la mort fait que les plus belles choses offencent la clarté du jour et font peur à ceux qui naguères les auroient admirées !

CLORINDE.

Si paroist-il bien à vostre visage que vous avez esté bien malade, et vostre teste, qui a perdu tout son ornement et sa perruque, ne ressemble plus qu'à un casque ou à une citrouille.

LE DOCTEUR.

Je ne sçaurois trouver mauvais que vous vous mocquiez de moy, tant vous le faictes de bonne

1. Les premières campagnes du règne de Louis XIII s'étaient faites contre les protestants de ces deux villes et des environs.

grace; mais, raillerie à part, sera-il tousjours plus aisé de convertir toute l'Angleterre que de vous disposer à m'aymer?

CLORINDE.

Le mot d'aymer doit offencer les filles de ma sorte, Monsieur le docteur. Apprenez cela de moy.

LE DOCTEUR.

Je ne voy pourtant guères d'apparence que ce mot vous puisse offencer, dont vous sçavez vous-mesmes que Dieu se contente; aussi ce seroit le vray moyen de me contredire, quand mesme je m'appelle mal-heureux, que de me faire croire que vous m'aimez, et, si j'en desesperois tout à fait, dès demain j'avalerois du poison ou je me jetterois dans un precipice.

CLORINDE.

Ce seroit le moyen d'acquerir le nom de beau sauteur.

LE DOCTEUR.

Et quiconque voudroit avoir bientost ma succession, il n'a qu'à me priver de vos bonnes graces. En vostre presence je me puis dire tousjours heureux, soit que je sois joyeux, soit que je sois triste; elle me fait oublier bien souvent que je suis malade; voire mesme vostre conversation me feroit treuver la cour au village, et Paris dans les landes de Bordeaux; et toutesfois, bien que nous ne soyons separez ny par les mers, ny par les montagnes, et que nos logis se touchent, je ne sçaurois pourtant trouver les occasions de vous entretenir non plus que si vous estiez au Jappon ou au royaume de la Chine. Il faut de necessité que, ou ma compagnie vous soit ennuyeuse, ou que vous ayez de l'amour pour un autre. Il me semble pourtant que vous devriez estre plus sensible à ma douleur et me tesmoigner de la pitié, puisque c'est de vous seule que j'attends du soulagement en mes misères, et je croirois estre plus riche de posseder vostre amitié que si j'avois la faveur des roys et tout le revenu de leurs royaumes, si tant est que vous ne reserviez vostre affection pour un autre et que vous m'en vouliez exclure tout à faict. Considerez, Clorinde, que ce n'est pas une action genereuse d'avoir tué un malade : il n'y a si mauvais medecin qui n'en face autant; et tout ce qu'on

pourra dire de vous après ma mort, c'est que vous avez eu un peu plus de force qu'une fièvre lente.

CLORINDE.

Monsieur, vous sçavez qu'en matière de recherche il est besoin d'estre armé de beaucoup de patience, sans laquelle on ne fait rien à la chasse, ny mesme au jeu des eschets, outre que le service qu'on rend à une dame doit tousjours tenir lieu de la première recompense qu'il en faut attendre. Neantmoins, bien souvent après celle-là il en vient une seconde qui ne manque guères à ceux qui ont du merite comme vous, voire mesme à ceux qui n'ont autre vertu que celle de patience ; et puis il y a long-temps que je vous ay monstré l'endroit par où vous me pouvez prendre, et les moyens que vous pouvez tenir pour me faire venir à mon devoir. Vous sçavez que j'ay un père de qui je despends, et que c'est un homme fantasque, et qui me tient la bride courte : il compte tous les soirs mes cheveux pour sçavoir si je ne donne point de mes faveurs à personne. De toutes mes compagnes qui me viennent voir, il craint que ce soit des hommes desguisez. Enfin c'est de luy que vous devez attendre l'arrest inviolable de vostre vie ou de vostre mort.

LE DOCTEUR.

Vous prenez les objections que je voulois faire et mes intentions jusques dans la plus secrette partie de mon ame, et respondez maintenant à ce que j'avois reservé de vous dire d'icy à deux ou trois heures. Faites mieux, conseillez-moy d'aller chercher du repos en Allemagne ; jetez moy dans un precipice, et puis dittes que Dieu me conduise ! Si suis-je resolu de vous importuner de la sorte jusques à ce que vous m'ayez coupé la langue.

CLORINDE.

Adieu, Monsieur ; ma migraine m'empesche de vous en dire davantage, et, si vous m'importunez plus de vos longs et ennuyeux discours, je vous voudray autant de mal qu'à un long predicateur.

LE DOCTEUR.

Tu as beau faire la secrette, Clorinde, les muets le seront encores davantage. Je voy bien que c'est : cet homme habillé de fer a pris la place qui me devoit estre reservée. Je ne le vis jamais qu'une

seule fois ; mais ou c'est un sot, ou toutes les règles de physionomie sont fausses ; et neantmoins, à cause qu'il s'appelle Capitaine, vous souffrez qu'il vous persecute de ses complimens, et vous estes quasi preste de vous rendre, Clorinde. S'il vous touche, il faudra toute l'eau de la mer pour vous purifier, et si vous luy permettez le reste, donnez vous garde qu'en songeant il ne vous prenne pour son ennemy, et que, au lieu de vous embrasser, il ne vous estouffe. Mais possible auray-je plus de contentement du père que de la fille, qui ne veut pas mesme escouter la raison par ce qu'elle me favorise. Il faut que je cherche et trouve moyen de le rencontrer et luy descouvrir ce que j'ay dans l'ame.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LE DOCTEUR, PANTALON

LE DOCTEUR.

Holà ! seigneur Pantalon ! holà ! un petit icy à vos amis.

PANTALON.

Que desirez-vous de moy, Monsieur le docteur ? je suis prest à vous servir, paravant mesme que vous m'en priez et que je sçache que c'est.

LE DOCTEUR.

Seigneur Pantalon, le mauvais compliment que je m'en vay vous faire est le premier effect de la passion que j'ay pour madamoiselle vostre fille. Il n'y a point de moyen que je treuve ma raison pour vous entretenir ; elle s'est perdue dans la violence de cet amour. Quelque rude traitement et quelque mauvais visage qu'elle me puisse faire, s'il me falloit renoncer à cette vieille amitié qui est de mesme âge qu'elle et moy, et dont je fais autant estat que de la succession de mon père, sans doubte

je me ferois la mesme violence que si d'une de mes mains j'estois contraint de me couper l'autre. C'est donc la necessité de mon inclination qui me force de l'aimer quand elle m'auroit declaré la guerre ouverte, et cette passion m'est si agreable que, si un homme m'en avoit guary, je l'appellerois en jugement afin de me rendre ma maladie. Mais laissons d'abord ces belles paroles et traitons ensemble de la bonne sorte, comme le sujet le merite. Sur tout je vous prie qu'une fausse prudence ne vous retienne point dans de certains respects et de certaines considerations qui vous pourroient empescher de parler fortement (vous voyez comme je vous descouvre mon cœur); autrement, si l'amitié ne sortoit jamais de l'esprit et si elle demeuroit tousjours cachée, à quoy seroit-elle meilleure que la haine faicte de la mesme sorte? Ne craignez donc pas d'en faire de mesme en mon endroit, puisque ce n'est ny un larcin ny un homicide.

PANTALON.

Monsieur, ma fille et toute nostre maison recevons à grand honneur et faveur le discours que vous me venez de faire; mais je vous prie de ne pas trouver mauvais si je vous demande librement quelle est vostre profession et vostre vie et à quoy vous vous employez d'ordinaire.

LE DOCTEUR.

Seigneur Pantalon, pour satisfaire à vostre curiosité, je vous diray que je suis né en une ville où quiconque tomberoit, ce ne seroit pas fort bas, attendu que c'est sur une haute montagne, issu d'une race et d'un père qui alloit du pair avec les tours et les clochers. De là j'ay esté eslevé en partie aux lieux où l'on se querelle tousjours, où il n'y a jamais ny paix ny trèves; et puis j'ay passé une bonne partie de ma jeunesse au païs où les chappeaux ne sont pas faits pour la teste et où l'on devient bossu à force de faire des reverences [1]. Après cela, je me suis mis à la suitte d'un grand, qui avoit des habits et un chapeau couleur de rozes et de lumière, avec lequel j'ay passé quelques hyvers tièdes et fleuris en Italie, où je vis deux ou trois de ces guerres qui ne laissent pas d'estre grandes pour estre compo-

1. Cette paraphrase pour désigner la cour se trouve déjà plus haut.

sées de personnes desarmées ; et, pour vous faire voir la qualité de ce seigneur, sçachez qu'il estoit prince d'un estat qui n'est borné ny par les mers ny par les montagnes, et dont la jurisdiction avoit une telle estendue que, s'il y avoit plusieurs mondes, ils en dependroient comme celuy-ci. Après avoir couru et vescu de la sorte, je me suis enfin retiré en la prison que mon père m'a bastie, où, dans la solitude, je n'estudierois que ma santé, je ne travaillerois qu'à mon repos et je ne parlerois qu'à moy-mesme, si l'amour que j'ay pour vostre fille ne m'obligeoit quelquesfois de tourner la teste du costé du monde.

PANTALON.

Est-ce quelque chose de bon que cette maison ?

LE DOCTEUR.

Monsieur, il faut que vous sçachiez qu'elle n'a pas esté bastie selon les règles d'architecture, ny de matière aussi precieuse que le marbre et le porphire. Toutesfois, dans tout le royaume mesme des Romans, il ne s'en sçauroit trouver de plus parfaite ny de plus accomplie, fust-elle bastie des propres mains d'Amadis ou de l'Arioste. C'est un petit canton de terre où il ne manque que la source de l'or pour y avoir toutes choses necessaires, et un petit rond couronné de montagnes où l'eau et la fraischeur ne manquent jamais. Les arbres y sont verds en tout temps depuis la racine jusques aux feuilles, et, au lieu de fruicts, leurs branches sont chargées de tourtres et de faizans. Les bois y sont si touffus qu'ils ne reçoivent jamais plus de jour que ce qu'il en faut pour n'estre pas nuict, et pour ne pas offencer les yeux des malades ou decouvrir l'artifice des visages fardez, enfin pour empescher que toutes couleurs ne soient noires. Dans ce troisième temps, je me promène tout à mon aise dans mes allées, sans avoir besoing de me botter et sans craindre la rencontre des carosses. Ce n'est pas tout : les eaux y sont si claires que les animaux qui y vont boire se trouvent avoir le mesme advantage que les hommes pensoient avoir sur eux : c'est de voir le ciel aussi bien que nous ; et nostre belle rivière ayme tellement cette terre qu'il semble qu'elle ne s'en veuille jamais eloigner, par tant de petits contours et de branches qu'elle y

fait ; voire mesme, pour s'y amuser davantage elle rend ses eaues dormantes et si calmes que les batteaux mesmes ne sçauroient ni s'y sauver ni s'y perdre ; les cignes s'y retirent comme en lieu de seureté, et les campagnes qu'elle arrouze y sont si vastes qu'elles semblent seulement estre destinées pour estre des champs de bataille. En cette demeure tous les biens necessaires à la vie de l'homme me sont aussi communs que l'air et le feu, et depuis le ciel jusques à l'eau des rivières, toutes les richesses de la nature sont à moy. Bref, de tous les advantages dont un homme de ma qualité se peut prevaloir en ce monde, je suis (puis qu'il plaist à Dieu) assez bien partagé. Il ne me manque qu'un peu de santé parmy toutes ces felicitez ; mais, à mon grand regret, c'est un bien qu'il faut que j'envie à ma grande mère ; toutesfois, je me conserve comme si j'estois de cristal, et ne fais point de desbauches qui ne soient fort innocentes, voire plus austères que les jeusnes des Minimes. De plus, si vous voulez voir quelque eschantillon de ma science et de la cognoissance que j'ay des bonnes lettres, je vous aprens de bonne heure que j'ay trouvé la perfection de l'eloquence, que tout le monde avoit tant cherché jusques icy ; je persuade aux malades que la fièvre tierce est une espèce de santé ; je trouve des louanges pour les Busiris et des apologies pour les Nerons ; et tout au contraire, quand je veux, il n'y a rien de si beau soubs le ciel où je ne fasse remarquer des taches et des defauts. Il faut advouer que dans cette eloquence [1] (qui n'est pas moindre que celle qui autrefois portoit des foudres et des tonnerres) je suis le plus grand tyran qui soit aujourd'huy au monde, et que l'authorité de ma voix s'en va estre redoutable à toutes les ames. Quand je parle, il est impossible de conserver son opinion, si elle n'est pas conforme à la mienne, et dernierement j'en reduisis quelqu'uns à une telle extremité que, se separans sans sçavoir que respondre, ils crioient tous après

[1]. Toutes les phrases qui vont suivre sur l'*Éloquence* sont éparses dans les premières lettres de Balzac, qui s'en disait le prince. Il en fit l'objet d'une *paraphrase* particulière adressée à Costar, qui n'était pas écrite lorsque cette parodie fut faite. Sans cela l'auteur n'eût pas manqué d'y puiser comme dans les lettres.

moy comme après quelque voleur insigne : [Monsieur, rendez-nous nostre advis que vous nous emportez par force, et ne nous enlevez pas la liberté de conscience que le roy nous a donnée]. Après tout cela pourtant je n'exerce point de violence qui ne soit au profit de ceux qui la souffrent. Ainsi je règne dans l'esprit des hommes par la force de la raison, et je partage le gouvernement du monde avec les conquerans et les princes legitimes ; je persuade les rois ; j'instruis les ambassadeurs, et en ma plus tendre jeunesse je me suis fait escouter des vieillards de quatre règnes. Pour ce qui est du fonds de toutes les autres sciences, les causes les plus eloignées me sont aussi visibles que les plus ordinaires effects, et si la nature s'estoit faite voir à moy toute nue, je n'aurois pas plus reçeu de communication de ses secrets que j'en ay de cognoissance.

Au reste, tant s'en faut que je parle comme les artisans ; j'escry de la mesme sorte que l'on bastit les temples et les palais, et les œuvres de mes mains ne ressemblent pas à ces statues de boue et de plastre, lesquelles, comme elles ne sont que l'ouvrage d'une journée, aussi ne sont-elles de durée que pour un jour et pour servir d'ornement à quelque entrée de gouverneur en une ville, et non pas au règne de plusieurs roys. J'espère que mes ouvrages disputeront avec le printemps à qui produira de plus belles choses, et j'ay mesmes une infinité de fleurs desliées, dont il ne faut que faire des bouquets, et il y a six ans que je laisse parler les autres pour mediter ce que je dois dire. En effect, je feray des choses si rares et si admirables que les roys (qui ne sont riches que de choses superflues) seront trop pauvres pour les payer selon leur valeur ; et qu'ainsi ne soit, j'ay parlé en si bons termes et en si bonne part du prince d'Orange et du marquis de Spinola [1], qu'il eust peut-estre semblé à quelques uns que j'eusse attendu une abaye de ce huguenot, et que pour l'autre j'eusse esté pensionnaire d'Espaigne. Et toutesfois ce n'est pas mon mestier de flatter ; tout ce qu'il

1. Il est souvent parlé dans Balzac de ces deux illustres ennemis, l'un commandant les Hollandais, l'autre les Espagnols. Ils y sont traités de manière à être tous deux contents.

y a, c'est que je sçay l'art de dire la verité de bonne grace, et il faudroit que les choses fussent bien relevées si je ne les egalois, voire mesme si je ne les surpassois par mes paroles. Au reste, je prens l'art des anciens comme ils l'eussent pris de moy si j'eusse esté le premier au monde; mais je ne depens pas servilement de leur esprit, ny ne suis pas né leur sujet pour ne suggerer que leurs loix et leur exemple; au contraire (si je ne me trompe), j'invente plus heureusement que je n'imite, et comme on a trouvé de nostre temps de nouvelles estoiles qui avoient jusques icy esté cachées, je cherche de mesmes en l'eloquence des beautés qui n'ont esté cognues de personne.

PANTALON.

Je voudrois bien avoir veu quelque chose du vostre ; car je vous apprens que j'ay le mesme goust pour les escrits que pour les melons, et si ces deux sortes de fruicts ne sont en un degré de bonté qui soit proche des choses parfaites, je ne les louerois pas mesme sur la table du roy, ny dans les œuvres d'Homère, et principalement en ce temps, où il court une certaine maladie contagieuse qui prend le monde par le bout des doigts; et certes il ne seroit pas peut-estre tant inconvenient[1] qu'il y eust une sorte d'inquisition pour ce sujet, c'est-à-dire pour empescher que les fols ne remplissent le monde de leurs mauvais livres, et que les fautes des maistres d'eschole ne fussent aussi publiques que celles des magistrats et des generaux d'armée.

Or, pour eprouver si les effects respondront à tant de belles promesses, je voudrois bien que vous me fissiez un petit discours sur le malheur du siècle d'à present en comparaison de ces autres siècles d'or, et de nos pères, qui ne sçavoient que c'estoit ny de rebellion ny de tyrannie.

Et me le rendrez dans deux ou trois jours, pendant lequel temps j'auray le loisir de parler de vostre recherche à quelques uns de mes plus proches.

1. Inconvénient, était alors tout à la fois un substantif, ou, comme ici, un adjectif, avec la tournure de phrase dont on voit un exemple, et que Balzac employa souvent : « Encore, dit-il dans le *Prince*, ch. xv, n'a-t-il pas été inconvenient que les choses n'arrivassent pas tout d'un coup à la plus haute élévation. »

Cependant voyez vostre maistresse avec le plus de soin et d'artifice qu'il vous sera possible, et resolvez-vous plustost d'y faire mille voyages inutils pour en pouvoir faire un qui reussisse. Les filles n'ont point continuellement devant leurs yeux les pourtraicts de ceux qui sont absens; l'assiduïté près d'elles fait quelquefois plus que les services, et ceux qu'elles n'aimeroient point par raison, elles les aiment bien souvent par coustume. Il est donc necessaire de se monstrer tousjours pour estre tousjours prest de recevoir la fortune ; et veritablement, comme la colère se fait des armes de tout ce qu'elle rencontre, il est certain que l'occasion se sert de tous ceux qui se presentent. Enfin, puisque nous avons à vivre parmy des bestes sauvages, il est besoin ou de les adoucir ou de les dompter. Après cela, si vous me rapportez, comme je vous ay prié, un fidelle tesmoignage de vostre capacité, je sçauray bien trouver la recompense que meritera vostre vertu.

LE DOCTEUR.

Monsieur, je feray tout ce que vous voudrez; mais je vous prie de considerer que je ne puis rien faire ny travailler que soubs le bon plaisir du medecin et de la fièvre, et, en l'estat où je suis, je ne sçaurois pas seulement promettre l'histoire du royaume d'Ivetot, ou celle du pontificat de Campora, qui ne dura que demy-quart d'heure; toutesfois, sur l'asseurance que j'ay que mon stile n'est pas eloigné de cette perfection qui jusques icy a plus esté desirée que veue, je veux entreprendre un dessein qui estonnera l'esprit de mes adversaires, et faire voir à ceux qui croyent surmonter les autres que j'ay trouvé ce qu'ils cherchent. Au moins, quoy que je fasse (seigneur Pantalon), je vous auray tousjours present à l'esprit pour m'obliger de ne faillir point devant un si grand exemple, et je n'oublieray pas le sujet de ce travail afin de ne concevoir rien qui ne soit digne de cette belle fille; il seroit impossible d'avoir en mesme temps un si grand objet et de petites pensées, et de n'estre point échauffé de ce soleil de la nuict et des mauvais jours qui eclaire tousjours mon repos et mes estudes.

SCÈNE II

LE PALADIN ET CLORINDE.

LE PALADIN.

Tousjours belle, tousjours incomparable.

CLORINDE.

Je ne sçay pas comme osez-vous dire cela : je suis plus flestrie que les roses de l'année passée.

LE PALADIN.

Vous ne le dites pas comme vous le pensez, et vous avez trop de cognoissance de vous-mesme pour croire que je vous flatte.

CLORINDE.

Pardonnez-moy, Monsieur; asseurez-vous que sur cette opinion je casse tous les mirouers que je rencontre, je trouble l'eau de toutes les rivières que je passe, et je fuis toutes les boutiques de peintres de cette ville, de peur qu'ils ne me representent mon mauvais visage.

LE PALADIN.

Et où est, je vous prie, l'academie où vous avez appris à si bien parler? Veritablement, si tout le monde avoit l'esprit et le naturel aussi bon que vous l'avez, il se perdroit bien du temps à l'eschole; les universitez deviendroient la plus inutile partie de la republique, et le latin, aussi bien que le passement de Milan et autres marchandises estrangères, seroient plustost une marque de nostre luxe qu'un effect de nostre necessité[1].

CLORINDE.

Si est-ce que personne ne m'a jamais appris à parler que ma mère, et je luy dois tout ce que j'en ay de bon plustost qu'à tous les faiseurs de livres. Mais laissons tout cela, car je ne suis pas resolue de contester avec vous jusques à la fin du monde, ny de me deffendre d'un ennemy qui ne me jette que des roses à la teste. Je croy qu'à l'heure que nous parlons, le seigneur Docteur aura parlé de

1. Toute cette comparaison bizarre entre les universités, le latin et le passement de Milan, est mis aussi par le *Francion* de Sorel (liv. XI, p. 572) dans la bouche de Balzac (Hortensius), et Francion lui riposte avec raison : « Considerez que le latin n'a rien à demesler avec le passement. »

moy à mon père, de la recherche qu'il pretend faire de moy. Tous les jours il est après à m'importuner, et si j'osois, pour fuyr des personnes de cette sorte, je prendrois la poste, je me mettrois sur mer, et m'en irois cacher au bout du monde. Je crains pourtant que mon père n'y prenne goust et qu'il ne luy agrée, ou à cause de la science dont il se vante, ou peut-estre pour ses moyens.

LE PALADIN.

Quel homme est ce Docteur ? quelles qualitez a-il contraires aux mauvaises?

CLORINDE.

Je ne sçay; il se vante pourtant d'avoir trouvé ce que le monde cherche tous les jours avec tant de peine.

LE PALADIN.

Seroit-ce la pierre philosophale? Il l'a toute trouvée dans ses reins ou dans la vessie !

CLORINDE.

A l'ouyr parler, je croy que c'est l'eloquence.

LE PALADIN.

Vrayement, voilà bien dequoy faire tant de bruit, principalement en ce temps et en ces brouilleries de guerre, où nous aurions plus besoin de force que de raison, de capitaines que de docteurs; où deux livres de poudre bien mesnagées feront tousjours plus d'effect que toute la rhetorique de Ciceron. Après avoir bien veillé sur leurs escrits et passé de mauvaises nuicts sur leurs livres, au partir de là une miserable sentinelle de ma compagnie, qui aura donné l'alarme bien à propos, aura beaucoup plus servy que tous les faiseurs d'almanachs. Il faut aujourd'huy quelque chose dans l'estat present de plus fort et de plus dur contre nos rebelles et nos ennemis que le discours, et les plus puissantes paroles du monde ne sçauroient faire fuyr une femme ou renverser un pan de muraille sans canon. N'a-il rien plus à debiter que cela ?

CLORINDE.

On tient qu'il a après cela quelques moyens.

LE PALADIN.

Ouy, mais d'ordinaire les biens et les honneurs de ce monde sont ou l'heritage des sots, ou mesme la recompense du vice; outre que, si c'est celuy que je veux dire, c'est un homme plus vieil que

son père, tout cassé et qui ne se remue qu'à force d'ambre gris [1] et de medecine. Je le vis dernierement qu'on le portoit dans une chaire, car je vous apprens que la pluspart du temps ses jambes ne luy servent que par bienseance; et lors qu'il est en cet estat, il est si glorieux qu'il ne se leveroit point ou ne feroit pas un pas pour le pape, et si vaillant qu'il ne reculeroit pas pour toutes les armées de France. Au reste, il ne faudroit qu'un jour sans soleil, ou une mauvaise nuict dans une hostelerie pour achever de le faire mourir; et, aux termes où il en est reduit, il seroit plustost arrivé en l'autre monde qu'à Gentilly [2]. Son foye est continuellement en different avec son estomach, et toutes ses parties intestines sont en perpetuelle guerre civile. Que sçay-je, après cela, s'il a la partie par laquelle nous sommes hommes, aussi bien que par la raison, encores bien saine et entière?

CLORINDE.

Il est pourtant en grande estime pour son sçavoir, à ce que j'en ay ouy dire à nos voisins.

LE PALADIN.

Je le veux croire, Madamoiselle; mais quand je considère qu'il n'y a pas eu de bestes qui n'ayent esté autrefois adorées, ny de maladie à qui l'antiquité n'aye basty des temples, je ne m'estonne plus qu'on fasse estat de tant de gens qui ne le meritent pas, et qu'on donne de la vogue à beaucoup de foibles esprits, puis qu'on a fait des vœux et baillé de l'encens à des crocodiles et à des cygnes; et, pour moy, je tiens fermement qu'il est tenu à restitution de la reputation qu'il a si mal acquise. Toutesfois, si vous vouliez croire mon conseil, nous ne craindrions pas tous les evenemens, et je vous asseure que je ne vous conseilleray rien que je ne voulusse faire avec vous.

CLORINDE.

Vous estes trop discret pour me donner un advis contraire au bon.

1. Ce n'est plus qu'un parfum, mais alors c'était un réconfortant, un aphrodisiaque. Il venait du Levant; son vrai nom était ambre de Grèce, dont on avait fait *ambre gris*, par une altération pareille à celle qu'avait subie le *viride græcum*, vert de Grèce, dont on a fait *vert de gris*.

2. Jeu de mots sur la ressemblance du nom de Gentilly avec *gentilesse*.

LE PALADIN.

Il est vray pourtant que je vous ayme si fort que je ferois volontiers un peché pour l'amour de vous.

CLORINDE.

Je n'en suis pas de mesme, car je vous jure que je vous ayme, mais c'est en tout bien et en tout honneur.

LE PALADIN.

Vous m'obligez encores trop, Madame. Il est bien vray que, si vous ne m'aymiez que selon la rigueur du droict et de la raison, je craindrois fort à ce compte de vous estre fort indifferent, et il vaudroit beaucoup mieux pour moy que l'affection que vous me portez fust une passion qu'une vertu; et comme il y a des rivières qui ne font jamais tant de bien au monde que quand elles se debordent, de mesme l'amour n'a rien de meilleur que l'excez. Commencez donc desormais, je vous prie, à ne garder ny règles ny mesures aux faveurs que vous me ferez, à fin que je sois legitimement ingrat, estant infiniment obligé; ne me laissez pas mesme des paroles avec lesquelles je vous puisse remercier; bref, j'estime qu'on n'ayme jamais assez si on n'ayme trop.

CLORINDE.

Mais que vouliez-vous dire tantost par vos conseils?

LE PALADIN.

Je voulois dire qu'il y a de certains petits mariages si peu contraints et si libres, qu'on ne recherche pas mesme le consentement de personne pour les consommer, et de tous les mystères secrets il n'y a point d'ordinaire d'autres tesmoins que la nuict et le silence.

CLORINDE.

Mais aussi l'Eglise ne les approuve pas.

LE PALADIN.

Si elle ne les approuve, elle ferme neantmoins les yeux pour faire semblant de ne les pas voir.

CLORINDE.

Et que diroit-on si on nous trouvoit en cet estat?

LE PALADIN.

On ne croiroit pas que nous conspirassions contre le roy, ny que je vous apprisse la magie; et certes il me semble qu'il seroit bien temps que nous commençassions l'histoire de nos advantures, et

que vous voulussiez vous esloigner de la tyrannie de vos parens. C'est un monstre qu'il faut fuyr jusques aux extremitez de la terre, et avec qui la paix mesme est dangereuse. Je vous menerois aux pays des peintures, de la musique et de la comedie, et où l'on porte autant de respect aux femmes qu'aux choses sainctes.

CLORINDE.

Jesus! Monsieur, osez-vous bien me parler de ces longs pelerinages, à moy qui n'ay presque des jambes que par bien-seance [1], et qui ay autant de peine d'aller d'un bout de nostre jardin à l'autre que s'il faloit traverser des montagnes et des rivières, et qui ne ferois pas plus de chemin en un jour qu'un courier boiteux en une heure.

LE PALADIN.

Madamoiselle, pourveu que vous aymiez, toutes choses vous seront aysées, et vous n'aurez pas plus de peine à passer les Alpes qu'à monter vostre degré; l'eau de la mer deviendra douce si vous ne vous contentez qu'elle soit tranquille.

CLORINDE.

Monsieur, il n'est pas temps d'avoir de tels desseins. Croyez-moy, laissons faire à la nature et au temps: ils nous vengeront bientost de nos ennemis. Adieu, retirons-nous; nous parlerons une autre fois plus amplement de cet affaire.

LE PALADIN.

Allons, Madamoiselle.

CLORINDE.

Vous estes aussi plein de ceremonies que le vieux Testament. Ce sera donc pour vous obeyr.

1. Le *Francion* de Sorel (p. 570) reprend aussi cette expression d'un précieux si bizarre.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LE DOCTEUR ET CLORINDE.

LE DOCTEUR.

era-il tousjours plus aysé d'allumer de la glace que de vous donner de l'amour ? Auray-je tousjours plus de peine à tirer de vous quelque bonne parole que je n'en aurois à obtenir trois declarations du roi et autant de briefs de nostre Sainct Père ? Tout ce que je vous sçaurois dire ne vous fera-il jamais aucune impression sur vostre esprit ? Toutesfois, bien que vous me traictiez mal et que vos mespris me deussent estre sensibles, j'ay resolu de m'obstiner à souffrir de vous et de prendre par force vos bonnes graces, s'il n'y a moyen de les gaigner legitimement ; je croy neantmoins que vous n'estes pas si sauvage que vous n'enduriez qu'on vous ayme, ny si attachée à vous-mesme qu'il ne vous reste quelque affection pour les choses qui en sont separées. Sans faire le poëte, je vous puis asseurer que j'ay appris vostre nom à tous les rochers de mon desert, et qu'il est escrit sur toutes les escorces de nos arbres ; mais vous ne m'avez pas pourtant d'obligation de ce que je vous ayme si parfaitement. C'est une action qui ne depend plus de ma volonté ny de la liberté de mon franc-arbitre ; elle m'est aujourd'huy aussi necessaire que toutes les autres sans lesquelles je ne sçaurois vivre, et il faut bien que je me laisse emporter à la force de mon inclination (qu'un autre appelleroit sa destinée). Soyez donc, tant qu'il vous plaira, mon ennemie, je ne seray jamais autre que vostre serviteur ; toutesfois, je veux plustost croire, pour la satisfaction de mon esprit, que vous avez peut-estre resolu de m'aymer secretement, à fin de ne donner de la jalousie à personne, et qu'il y a plus d'artifice que de froideur en vostre silence ; autrement, si

cela estoit et si je me voyois tout à fait privé de l'honneur de vos bonnes graces, il est certain que je ne voudrois pas vivre après un si sensible deplaisir, et que je penserois n'avoir plus rien à conserver dans le monde après avoir perdu mesme l'esperance, qui est le seul bien de ceux qui n'ont pas les autres.

CLORINDE.

Voilà qui est fort bien; mais on dit qu'il n'y a jamais grande difference entre vostre santé et la maladie des autres, et que vous avez le corps si mal fait et si debile qu'il ne faudroit que souffler pour l'abatre.

LE DOCTEUR.

Sçachez, Madamoiselle, que le ciel de ce pays ne m'est pas tout à fait contraire, car de vous asseurer que je me porte du tout bien, je n'oserois pas me hazarder jusques-là. Il est vray que j'ay de bons intervalles, quelques heures qui me font ressouvenir de ma première santé; et puis il y a d'excellens medecins qui m'ont promis de faire tout leur possible pour me refaire un corps tout neuf; à tout le moins, s'ils ne peuvent me guerir entierement, ils essayeront de m'empescher de mourir et faire durer mes maladies encores une cinquantaine d'années. Je voudrois pourtant bien passer un accord avec les medecins par lequel il fust dit que toutes les choses bonnes fussent agreables et qu'on se peust guerir en sentant des fleurs, au lieu que les remèdes sont de seconds maux qui viennent après les autres; et, toutesfois, sans beaucoup de temps et de peine, je me suis rendu aisé tout ce qui me sembloit au commencement impossible, et, en l'estat où je suis, j'avalerois du feu si on me l'ordonnoit pour le bien de ma santé. Mais je voy bien que ces paroles et ces attaques ne viennent pas directement de vous; elles sortent sans doubte d'une bouche moins sobre que celle d'un Suisse, je veux dire de mon rival. Je cognois à ce compte qu'il vous voit souvent, mais je vous prie de croire que ce n'est pas volontairement que je vous laisse si souvent entre ses bras et que je souffre qu'il jouysse de mon bien sans m'en rendre compte; tous les momens qu'il vous oblige de donner à ses visites sont autant d'usurpations qu'il faict sur moy; tout

ce que vous luy dites à l'oreille sont autant de secrets que vous me cachez, et avoir vostre conversation en mon absence, c'est s'enrichir de mes pertes. Si vous n'y prenez garde, il desrobera vos bonnes graces, car c'est le plus meschant homme qui vive aujourd'hui soubs le ciel. Je voy bien, Clorinde, qu'il faut que je vous detrompe et que je fasse l'histoire de celuy que vous prenez pour un si honneste homme; il faut que vous croyez qu'il y a si longtemps qu'il faict du mal qu'il ne se sçauroit souvenir luy-mesme du temps de son innocence, et il a tellement appris dans le mestier de la guerre les vices qui y sont communs, qu'aujourd'huy mesme, en pleine paix, il ne pardonne ny à age ny à sexe. Ne pensez pas pourtant qu'il soit aussi grand guerrier qu'il se faict, et, si parfois vous le voyez blessé au visage, ne croyez pas que ce soient les marques de quelque combat où il ayt faict paroistre son courage : ce sont seulement les esgratigneures de quelque maistresse. Il a toutes les passions et tous les desseins d'un tyran, il ne luy en manque que la puissance pour les executer; et, si le temps l'avoit chargé d'années et des incommoditez de la vieillesse, je crois qu'il voudroit encores voir avec des lunettes les choses que les honnestes gens fuyent, et se faire porter aux lieux où il ne pourroit pas aller luy-mesme honnestement. En somme, comme il y a des peintures qu'il faudroit effacer pour en oster les defauts, aussi il n'y a que la mort seule qui puisse mettre fin à toutes ses ordures, et je croy fermement qu'il auroit besoin d'un jubilé qui ne fust que pour luy seul, et qu'il faudroit mettre tout un diocèse en prières et ordonner pour luy un jeusne public, ne plus ne moins que si on avoit à demander au ciel la conversion du grand Turc. Après tout cela il joue et despense comme s'il estoit roy de la Chine. Pour ce qui concerne l'ame et l'esprit, il est si despourveu des biens estrangers que personne ne sçauroit estre sçavant que des choses qu'il ignore; il ne se trouve jamais aux assemblées où on se rend homme de bien par l'oüye, et la prière de la pensée, mesme la plus courte, luy est une si grande corvée que s'il avoit à faire le voyage de Lorette ou celuy de Nostre-Dame de Montserrat. Il est, outre cela, si inconstant dans sa

religion, qu'il ne s'arreste pas tousjours à ce qu'il en a appris de sa mère et de sa nourrice, et ne se veut pas contenter du Dieu de ses pères, aussi bien que de leur terre et de leur soleil. Bref, qui le cognoistra parfaitement comme je fais le prendra tousjours pour quelqu'un de ces faux prophètes dont la vieillesse de l'Eglise est menacée, et, s'il n'estoit né pauvre (comme il est), je le prendrois pour celuy qui doit venir avec des armées troubler le monde et à qui les demons gardent tous les tresors qui sont cachés soubs la terre; car ses fautes ne sont pas purement humaines, et le commerce ne devroit pas estre permis avec luy, ni sa conversation tolerée par les loix. Pour moy, je ne suis point de ceux-là qui estudient les moindres actions de leur vie et qui apportent de l'art à tout ce qu'ils font et à tout ce qu'ils ne font pas; je ne sçaurois prendre cet accent avec lequel ils donnent de l'authorité à leurs sottises; je sçay encores moins cacher mes deffauts et faire le personnage d'un homme de bien si je ne l'estois pas, et, s'il y a quelque bonne qualité en moy, elle paroist si peu au dehors qu'il faudroit m'ouvrir l'estomach pour la trouver. Je dis cecy en sa consideration, parce qu'il a de coustume de faire plus de bruit que d'effect.

CLORINDE.

Il ne faut pas plustost croire aux paroles de l'envie et de ses ennemis qu'aux actions mesme du Paladin : il ne suffit pas d'accuser un homme de bien pour le rendre du tout meschant.

LE DOCTEUR.

Madamoiselle, asseurez-vous que je ne vous ay dit que la moitié de la verité. Mais voicy Monsieur vostre père : il faut que je me prepare de reciter ce grand discours que j'ay fait par son commandement et dont il a si fort loué les premières lignes.

PANTALON.

Eh bien, Monsieur le docteur, estes-vous prest ?

LE DOCTEUR.

Ouy, Monsieur; vous n'avez qu'à me prester l'oreille, je m'en vay vous dire de grandes choses.

Harangue du Docteur sur les siècles d'or en comparaison des misères et corruption du nostre.

LE DOCTEUR.

Aux siècles passez (que l'on appelle d'or pour n'avoir pas esté de fer), le peuple ne se conservoit dans son innocence ny par la crainte des loix, ny par l'estude de la sagesse; pour bien faire il suivoit simplement la bonté de sa nature, et tiroit plus d'advantage de l'ignorance du vice que nous n'en avons de la cognoissance de la vertu; on ne sçavoit que c'estoit de tromper, fors les oyseaux et les bestes, et les stiles du palais et de la chancelerie n'avoient pas encores aydé à la confusion des langues. Les choses qui nuisoient à la santé des hommes et qui offençoient leurs yeux en estoient generalement bannies; il n'y avoit ny lezards, ny couleuvres, et de toutes sortes de reptiles ils ne cognoissoient que les melons et les fraizes. Là, les rois mesmes se desalteroient dans les fontaines et se nourrissoient de ce qui tombe des arbres; leurs plus superbes collations estoient de figues et de muscats, et des viandes sanglantes ils ne cognoissoient que les cerizes et les meures; bref, ils vivoient la pluspart du temps de fenouil et de curedents, et passoient la moitié de leur age sans souper. Tout le monde se saouloit pourtant de ce qu'il aymoit le plus, et les bergers et les bergères gastoient plus de bleds et d'herbes en se culbutans à la renverse que la gresle et la tempeste, qui n'estoient pas encores en usage. Le soleil envoyoit bien de la clarté, mais non pas de la chaleur, et quand les rivières se debordoient, ce n'estoit que pour rendre l'année plus riche et pour faire prendre à la main sur l'arène et sur le sable les truites et les brochets, qui estoient les crocodilles de ce temps-là, car la nature encore vierge n'avoit point commencé à faire des monstres; on ne parloit ny de Gerion, ny du Minotaure, ny de Theophile[1]; l'inquisition et le Parlement estoient encores en l'idée des choses, et des deux parties de la justice il n'y

1. Le poëte Théophile de Viaud, chef des libertins et des athées. Balzac, qu'il avait attaqué en prenant part à la querelle, sous le nom du paladin Javerzac, le plaçait naturellement parmi les monstres.

avoit de cogneue que celle qui donne des recompenses; la bonne intelligence estoit telle entre les citoyens qu'une femme servoit à trois frères; ils ne sçavoient que c'estoit ny de musc, ny de sucre, ny d'ambre gris; ils n'avoient point encores de dieu d'or, ny de vaisselle d'argent, et les nouveautez des couvertures et des habillemens n'estoient pas encores introduites. Mais maintenant qu'il ne reste pas un seul grain de cet or dont ces premiers siècles estoient composez, les vertus d'Alemagne [1] ont succedé à toutes ces sobrietez; aujourd'huy chacun boit en tout temps comme s'il avoit la fiebvre, et fait provision de viande ne plus ne moins que si on avoit à entrer en une ville assiegée. Tel homme fait deborder dans son gosier tout ce qui se devoit boire de là à Pasques, en danger de faire naufrage si on ne le secouroit promptement, ou pour le moins de ne des-enyvrer que l'année prochaine. Au contraire, les roys remplissent leur espargne du sang et des larmes de leurs subjects, qui sont contraincts de s'enfuir dans les bois et de passer la mer pour se sauver de la taille et de la gabelle, et après tout cela il faut bien souvent qu'ils empruntent leur propre argent de leurs thresoriers, comme ils acheptent les places de leurs royaumes des capitaines qu'ils y avoient ordonnez, et sans mentir ils ne sçavent plus à qui fier les clefs de leurs thresors, puisque les plus innocens mesmes ont des mains et peuvent avoir des tentations; et si l'on trouve bien à qui donner en garde des virginettes, c'est qu'il est plus difficile de trouver un homme de bien qu'un eunuque, et que les miracles sont plus rares que les monstres. Bref, il n'y a que vous (seigneur Pantalon) qui parmy toutes les corruptions ayez la hardiesse d'estre vertueux et d'avoir une bonté du regne du roy Louys XII.

LE PALADIN, *après avoir ouy le discours.*

Et bien, n'est-ce que cela, après avoir tant sué et travaillé avec autant de peine et de temps que les anciens sculpteurs à faire leurs dieux?

LE DOCTEUR.

Vous avez tort de dire cela : mes escrits sentent

1. L'Allemand était déjà le type de l'ivrogne et du mangeur.

plustost l'ambre et le musc que l'huyle ni la sueur.

LE PALADIN.

Je meure si les folies de mon enfance n'ont esté encores plus serieuses que toutes ces belles fleurs de rhetorique; au reste, je n'ay besoin que de la moitié de mon industrie pour en faire autant ou plus; dans un demy quart d'heure seulement, s'il plaist au seigneur Pantalon de me recevoir à la dispute, et proposer sa fille en prix à celuy qui dira de plus belles choses et mieux ajancées, je feray un petit discours dont la fin ne sera guères esloignée du commencement, et toutesfois la douceur et la majesté y paroistront aveeque un si juste temperamment, que personne n'y trouvera rien de lasche ni de farouche.

PANTALON.

Ouy, je le trouve bon : faites-moy donc une harangue sur ma venerable vieillesse; je vous donne trois ou quatre tours de salle pour y penser.

Discours du Paladin sur la vieillesse de Pantalon.

LE PALADIN.

J'espère, avecque l'ayde de Dieu (seigneur Pantalon), que vous ne vous laisserez pas encores emporter à la foule de ceux qui passent de ceste vie à l'autre : vous avez dans le corps une source de vie qui ne tarira jamais, et vous avez faict une provision et un thresor de santé qui doit durer jusques à la fin du monde, ne plus ne moins que si, pour le bien general de la chrestienté, vous debviez estre autant en la nature des choses que le soleil et les astres, voire mesmes estre reservé pour faire l'epitaphe de l'univers et les dernières chansons qui doivent finir la joye des hommes, et après cela demeurer le seul et unique heritier de toute la terre : car, à bien considerer les malheurs et les accidens que vous pouvez avoir veuz en vostre vie, dont vous estes pourtant heureusement eschappé, on peut dire avecque apparance que vous avez passé le temps de mourir, et qu'il ne faudroit pas moins que des esclats de foudres et des cheutes de montagnes pour vous oster la vie. Que vous avez veu de ces malheureuses saisons où l'air estoit in-

fecté de telle sorte que les oyseaux en tomboyent tous morts et que l'eau des fontaines se corrompoit en poison, et toutesfois ces pestes n'ont pas osé attaquer vostre corps! Aussi croys-je que Dieu laisseroit plustost toucher à ses autels et à ses images qu'à vostre personne, et qu'outre la Providence qui gouverne le monde, il y en a une particulière dans le ciel qui n'est destinée qu'à vostre vie. Vous avez gousté de deux differens siècles, et ce ne sont plus les mesmes hommes que vous avez veus; ce sont maintenant les affaires d'un autre royaume. Depuis le temps que vous estes au monde, la chrestienté a changé dix fois de face; ny nos mœurs, ny nos habillemens, ny nostre cour, ne seroit pas recognoissable à celle que vous avez veue. Les hommes, depuis vostre naissance, ont fait de nouvelles loix et introduit un autre Dieu, et les vertus de vostre jeune aage sont maintenant les vices de celuy-cy. Au reste, vostre jeunesse est aussi esloignée de nous que la vie de Charlemagne, et il semble que viviez dès le commencement de ceste monarchie; une grande partie de vous-mesme est demeurée dans l'histoire de quatre règnes, et, quoy que vous ayez esté de cet autre siècle, vous ne laissez pas pour cela de faire encore une notable partie de celuy-cy : car, à veoir la vigueur et la force de vostre esprit et l'entière et parfaicte santé dont vous jouïssez, il semble que vous vous soyez seulement enfariné ce visage, que j'apelle plustost immortel qu'ancien, et que le baston que vous portez est plustost une marque de vostre authorité que de vostre foiblesse : aussi est-ce pour le bien du monde que Dieu vous a donné ceste santé vigoureuse, et pour l'employer à son service et veiller à la conduitte de vostre menage, et vous auriez assez de vie pour animer encores trente corps comme celuy du Docteur. J'ay dit

PANTALON.

Voilà un galand homme, et qui merite d'estre le baston de ma vieillesse[1] et l'appuy de mes dernières années, sur lesquelles il a parlé en si bons termes; mais, de grâce, brave Paladin, encores faut-il que

1. L'expression est de Balzac, c'est une des seules qui soient restées de lui. Du temps de Richelet, elle était déjà passée dans le style familier.

je vous cognoisse, et que je sçache un peu de quoy vous vous estes meslé toute vostre vie.

LE PALADIN.

Il est très certain que les belles actions semblables à celles que j'ai faictes en mon temps ne se font pas plus souvent veoir au monde que les deluges et les autres grands effects de la justice ou de la puissance de Dieu : car, avec un long temps et une longue suite d'années, les plus ignorans acquereroient mesme de l'experience, et les plus lasches, enfin, deviendroient les maistres, quand ce ne seroit qu'ils verroient mourir tous les autres ; force gens mesme ont faict de grandes actions qui ont commencé leurs vies par de grandes fautes, ou de petites choses. Mais, comme il n'y a guères de rivières qui soient navigables à leur source, ny de païs où le soleil soit chaud dès le poinct du jour, aussi, certes, ceux-là sont rares qui pour estre grands n'ont point besoin de croistre ny de vieillir, et par consequent ne sont point subjets ny à l'ordre du temps, ny aux règles de la nature. Je dis cecy, seigneur Pantalon, parce que dès ma tendre jeunesse j'ay faict des exploicts et des miracles presque incroyables : car à l'aage de dix ou douze ans je puis me vanter d'avoir souvent esté appellé au conseil de guerre, et d'avoir quelquefois remply la place de mon capitaine en la conduite de trois compagnies. Les traictez de paix, les resolutions de guerre, et generalement tous les grands affaires, ne se faisoient point sans moy. Mais aussi, au lieu de m'amuser, comme les autres enfans de mon aage, à mettre un baston entre mes jambes [1], je montois tous les plus grands chevaux de l'escurie du roy, et, au lieu d'espée de bois, je me servois des armes du plus gros Suisse de l'armée. Bref, la vivacité de ma nature fournissant par avance à mon corps et à mon esprit tout ce que peut apporter le temps, il sembloit que pour estre sage et prudent, grand et puissant, je n'eusse point besoin d'aage ou d'experience.

PANTALON.

C'est assez, je cognois maintenant le lyon par la patte [2]; allons au logis faire la collation nuptiale

1. C'est le, *equitare in arundine longâ*, d'Horace.
2. Autre locution, prise du latin, *ex ungue leonem.*

et poursuivre le reste du discours que vous avez commencé ; je vous feray servir des reptiles de mon jardin, et des pommes et des muscats que je vous donneray il en sortiroit dequoy enyvrer la Normandie et l'Angleterre. C'est de ces sortes de choses agreables que je pretends vous faire part, et laisser au peuple les necessaires. Au reste, si nous pouvions une fois estre atablez, nous ne nous en leverions pas à la haste pour sauver la moytié du monde, de peur de troubler la digestion. Je feray allumer un beau et bon soleil de la nuict et des mauvais jours qui sera tout de la couleur des rozes.

LE PALADIN.

Je vois bien, Monsieur, que je suis la teste la plus chère que vous ayez aujourd'huy soubs vostre conduite, et je ne recevrois pas de vous une nourriture si delicate et si precieuse que je la reçoy, si vostre affection ne vous faisoit acroire que ma vie vaut plus que celle des autres, et qu'elle merite par consequent d'estre plus soigneusement conservée. Mais de vous rendre des complimens pour des courtoisies et des obligations si grandes, ce ne seroit pas estimer assez la valeur, si je pensois m'en acquiter par des simples paroles. De sorte que, s'il est vray ce qu'on dit, que les roys sont donnez par la force et les beaux-pères par hasard, je n'ay pas de petits remerciments à faire aujourd'huy à la fortune, de m'avoir placé ainsi dans une bonne maison, où je voy bien qu'il ne manque rien que la source de l'or et les choses qui ne sont pas necessaires. Mais qu'en dictes-vous, ma maistresse ? N'estes-vous pas bien contente de tout cecy?

CLORINDE.

Puisque je vous ay donné ma parole, sur la foy publicque, sur les autels et sur les evangiles, croyez que je ne suis pas resolue de la revoquer, et qu'elle demeurera inviolable quoy que le ciel et la terre facent ; bref, je me partageray tousjours entre vous et mon père que voilà, et vostre compagnie me sera desormais si chère qu'elle me feroit trouver la cour au vilage, et Paris dans les landes de Bordeaux [1].

PANTALON.

Allez donc, chers enfants, vous enfermer en quel-

1. Cette phrase se trouve déjà plus haut.

que lieu tous deux ensemble, et n'en partez point que vous n'y fassiez un tiers. Vous estes tous deux en un aage où vous pouvez vous donner contentement, et en recevoir l'un de l'autre. N'ayez crainte de faire, comme vostre voisin, des muets, des borgnes et des monstres, mais faictes-moy des enfans qui ne soient pas assez meschans pour desirer vostre mort, qui ayent assez de sagesse et de patience pour l'attendre, voire qu'ils soient si gens de bien que jamais ils n'y songent. C'est toy, brave Paladin ! employe bien ce corps capable d'envoyer des colonies en toutes les parties du monde, et de remplir les terres qui sont les plus desertes. Imite en cela ce grand Hercules, aussi bien qu'en tes autres exploits, ce grand dompteur de monstres, dis-je, ou plustost ce grand abateur de bois, qui en une nuict fut cinquante fois gendre de son hoste ; monstre-toy cinquante fois mary de ta maistresse, et te souviens que la nuit a ses plaisirs aussi bien que le jour.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

LE DOCTEUR, HYDASPE.

LE DOCTEUR.

En fin, j'ay donc esté chassé et rebuté, ne plus ne moins qu'un mauvais courtisan ou un meschant ministre d'estat ; et quand je me considère en l'estat où je suis, et où il n'y a plus d'honneste occupation pour mon esprit, il me semble veoir un Phidias ou quelqu'autre de ces anciens ouvriers à qui on ait lié les mains et osté d'autour de luy le marbre, l'or et l'yvoire. Enfin donc le Paladin a passé pour plus grand autheur que moy, et sa facilité de parler mal a esté preferée en tout à mon eloquence ; il a pris la place qui me devoit estre reservée ; mais Dieu sçait de quelle façon je le traiteray ! Si je veux, on croira un jour que c'es-

toit un monstre qui devoroit les villes entières, et declaroit la guerre aux choses divines et humaines; on s'ymaginera que c'estoit un magicien qui piquoit tousjours quelque image de cire avecques des aiguilles[1], et qui troubloit tout le monde de son temps par la force de ses charmes; bref, je feray paroistre que je vaux plus que tous mes ennemys, et qu'ils n'ont d'autre avantage sur moy, qui suis maladif, que celuy de la santé s'ils se portent bien. La necessité a de cruelles armes, et les morsures des bestes qui sont aux abois sont quelquefois les plus dangereuses.

HYDASPE.

Monsieur, Monsieur, puisque nous durons si peu, il n'est pas raisonnable que nos passions soient immortelles, et il vaut beaucoup mieux souffrir l'injustice que de la faire, et estre le martyr que le tyran. Imaginons-nous que ce mauvais affaire arriva au siècle des choses fabuleuses, et pour nostre commun contentement apprenons l'art d'oubliance.

LE DOCTEUR.

Ouy, mais quand je considère le tort qu'il m'a fait, me rendant mesprisable envers tout un sexe, et ridicule à l'autre plus belle partie du monde, je ne sçaurois m'empescher de luy vouloir mal; et, après tout, faut-il qu'un si meschant homme ne meure qu'une fois!

HYDASPE.

Vous deviez posseder les bonnes graces de vostre maistresse comme des biens qui se peuvent perdre, et maintenant vous vous monstreriez le mesme en l'une et l'autre fortune, et il ne sortiroit pas de vostre bouche une seule parole qui ne fust digne de vostre courage.

LE DOCTEUR.

L'authorité de mon ennemy doit offencer les yeux de tous ceux qui font profession de m'estre fidèles, et s'efforcer en quelque façon de cacher

1. Allusion à la pratique de sorcellerie qui consistait à ficher des épingles ou des aiguilles dans la figure en cire de la personne qu'on voulait faire mourir, et que l'on croyait tuer ainsi de loin, « à coups d'épingles. » Cette pratique contre la personne détestée, et contre sa figure même, *in vultum*, s'appelait, de ces deux derniers mots, *envoultement*.

mon infamie en donnant quelque raison ou satisfaction à mon desplaisir. J'iray doncques plus avant (cher Hydaspe), estant assez asseuré que ny la crainte de la mort, que vous avez mesprisée en toutes les formes et sous tous les visages où elle se peut monstrer, ny l'interest, qui fait qu'on se regarde bien souvent plustost soy-mesme que son amy, ne vous empescheront jamais de proposer, d'entreprendre et d'executer des grandes choses. Souvenez-vous que soubs le Charlemagne des poëtes le combat de Roger a esté la victoire de Leon, et qu'il s'est trouvé un homme qui resentoit les blessures de son amy premier que luy, et prenoit plus de part en ses interests que luy-mesme; en un mot, je voudrois estre obligé à vostre secours de ce que je ne puis attendre du merite de ma cause, puisque la verité ne se sçauroit mesme deffendre toute seule; après cela, si je vous dois mon honneur, je vous devray quelque chose de plus que ma vie, et vous aurez esté amy, non pas à la mode, mais de la bonne sorte. Au reste, nostre ennemy n'a pas esté jusques icy si considerable par ses propres forces comme par l'opinion qu'on en avoit conceue et les grands advantages qu'il s'attribuoit luy-mesme. Je me plains en cela le plus de ma mauvaise fortune, de me choisir pour adversaire le plus infame de tous les hommes.

HYDASPE.

Je vois bien ce que vous voulez dire : vous cherchez à vous fortifier d'hommes et d'amys contre le Paladin, que vous prenez pour le Turc et pour l'heretique; mais je vous asseure que j'en feray un si grand exemple de justice que tout le monde s'en estonnera, et l'abandonneray si fort à nostre juste vengeance qu'il ne demeurera pas inviolable à pas un de nos lacquais, et luy feray veoir qu'après avoir donné le siècle d'or à son beau-père vous luy en avez reservé un de bois pour luy tout seul.

LE DOCTEUR.

Voicy la vraye heure. Voyez-vous pas que de l'obscurité et de la lumière il se fait un troisiesme temps, et qu'il y a encores assez de jour pour n'estre pas tout à fait nuict? Allez donc, et vous souvenez de ne perdre pas à deliberer le temps qui doit estre employé à bien faire, et que ceste mesme

action, qui a eu pour prix ceste belle maistresse, ait pour fin un traitement plein d'infamie et de honte. Il y a à la verité peu de gens en campagne pour cet affaire; mais pour combien pensez-vou? que je compte Hydaspe, le chef de ceste entreprise? C'est obliger le Paladin que de luy oster tout d'un coup toutes ses peurs et toutes ses esperances.

LE PALADIN.

Alarme! justice! au meurtre! Eh! Messieurs, ayez compassion de moy. De tant de douleurs vous n'en sçauriez faire au pis aller qu'une mort, et porter un pauvre homme jusques sur les bornes de l'autre monde et luy faire toucher les extremitez de sa vie. Alarme! justice! au meurtre!

HYDASPE.

Aprens une autre fois à porter autant de respect aux docteurs qu'aux choses sainctes, et que desormais il ne te reste plus que la seule gloire de l'humilité et de l'obeyssance.

CLORINDE.

Dieux! qu'est-ce que je voy! A! cher amy, que vous est-il arrivé?

LE PALADIN.

La plus grande partie a eu l'advantage sur la meilleure, et la vertu et la raison, qui estoient de mon costé, n'ont sceu venir à bout de la multitude et de l'injustice; mais ce qui fait que la vertu est ainsi mal suivie, c'est qu'elle est mal persuadée.

PANTALON.

Voicy un des traits de mon docteur, qui faisoit tant le pacifique; mais il a beau se donner de la peine de treuver sa mauvaise fortune, cela ne fera pas changer mes volontez, ny ne retardera pas les solennitez de l'aliance promise; au contraire, comme ceux qui se noyent et ceux qui les veulent sauver se perdent ordinairement tous ensemble, nous verrons, s'il plaist à Dieu, dans un mesme naufrage le Docteur, Hydaspe et tous ses complices. Je m'en plaindray au juge, et, s'il ne me fait justice, je condemneray l'estat et tous ceux qui le gouvernent; je seray moy-mesme le soliciteur de ces affaires, et ne souffriray pas qu'on m'oblige en mon absence; et, outre l'heureux succez que nous promet la bonté de nostre cause, j'ay un si grand amy à la cour que quand son integrité

mesme y devroit estre offencée, je devray (je m'asseure) tout à sa faveur.

CLORINDE.

Mais comment vous trouvez-vous (mon cœur)?

LE PALADIN.

Maintenant la violence de la douleur cesse, et maintenant je commence à jouir de ce repos que la lassitude et la foiblesse apportent aux corps qui ont esté travaillez. Mais ne t'afflige pas pour cela, ma pauvre amie.

CLORINDE.

Vostre mal ne sçauroit qu'il ne passe à moy, et je ne sçaurois regarder que je ne le prenne.

LE PALADIN.

Je voy bien que vostre ame, toute forte et toute courageuse qu'elle puisse estre pour supporter vos propres mal'heurs, ne peut toutesfois qu'elle ne s'attendrisse des infortunes de ceux que vous aymez, et que quand il faut tesmoigner de la bonté plustost que de la constance vous ne quittiez une vertu pour une autre; mais je suis asseuré que mes maux finiront, ou que je ne dureray pas tousjours; et puis il n'y a point de sang : ce ne sont que des confitures seiches, qui toutefois ne sont pas si douces que l'ambre et le sucre.

LE DOCTEUR.

Pour un ennemy que mon mal'heur m'avoit fait naistre, mon merite me donne mille protecteurs : de sorte que, sans bouger de mon logis, je gaigne des victoires de tous costez.

A la fin, celuy-là a esté atrapé qui devenoit maigre de la prosperité d'autruy, et qui estoit de ces pasles et sobres qui naissent à la ruyne des republiques, et j'ai interessé dans un mesme party les Capitaines, les Pantalons et les Clorindes; j'ay veu des larmes à un de ces visages qui pleurent de si bonne grace, et luy ai faict si grande peur qu'elle s'en ira peut-estre cacher sous terre et m'attendre dans quelque grotte.

Voilà que c'est d'avoir des personnes dans le sein desquels nous puissions mettre seurement nos desplaisirs et nos joyes. N'ay-je pas le fidel Hydaspe à qui je communique mes secrets et qui est tousjours prest à me faire service ?

Cependant j'ay un certain fou que je gouverne,

et dans lequel je trouve tous les personnages de la comedie et toutes les sortes d'extravagances qui peuvent tomber en l'esprit des hommes. Après que mes livres m'ont entretenu tout le matin, et que je suis las de leur compagnie, je m'en vais passer une partie de l'apresdisnée avec luy pour m'esloigner un peu des choses serieuses qui nourrissent ma melancolie : car, depuis que je suis au monde, je me suis perpetuellement ennuyé ; j'ay trouvé toutes les heures de ma vie longues ; je n'ay jamais rien faict tout le jour que chercher la nuit. C'est pourquoy, si je veux estre joyeux, il faut necessairement que je me trompe moy-mesme, et ma felicité depend tellement des choses de dehors que sans les divertissemens que je cherche ailleurs, quelque grand resveur que je sois, je n'ay pas assez dequoy m'occuper ny dequoy me plaire.

Après tout, vous trouverez estrange dequoy le ressentiment de mon amour m'est si-tost passé, et m'accuserez aussi-tost de legereté ou de trahison ; mais je vous responderay que je ne suis pas resolu d'aymer une infidelle, et que desormais je ne veux plus veoir de beauté que toute nue.

DERNIÈRE ENTRÉE, SERVANT D'ÉPILOGUE.

GRISELIN, *fou du docteur.*

N'est-il pas vray, Messieurs, qu'il y a long-temps qu'il ne s'est veu en France un comedien de si bonne maison que mon maistre, que vous voyez aujourd'huy paroistre sur le theatre ? Je ne croy pas pourtant qu'il y ayt du deshonneur pour lui. Neron, l'empereur, estoit bien d'aussi bon lieu et d'aussi bonne famille qu'il sçauroit estre, et s'il ne laissoit pas d'en faire le personnage. Toutesfois, quelle plus miserable condition sçauroit-il arriver à un homme, après avoir bien eu de la vogue et du credit, de n'estre plus en fin que le subject des comedies et des farces. Ce n'est pas toutesfois ce que je crains pour sa reputation, qui est plus dan-

gereuse pour estre grande que pour estre mauvaise. Il y a un certain homme par le monde qui ne vit que de fleurs et de feuilles, et qui ne se contente pas de les sentir et flairer comme les autres : il a trouvé l'invention de les boire et de les manger. Dans la saison du jasmin, des roses et des violettes, il est au comble de ses richesses et se soule à son appetit; mais dès aussi tost que l'hyver, qui devroit estre condemné à ne partir jamais de Suède, vient en ces pays effacer toutes ces beautez de nature, il revient en sa première pauvreté et dans la disette de ces viandes, desquelles il ne se peut passer; et parce que l'on publie par tout que mon maistre est tout remply de belles fleurs de rhetorique, et ses discours sont tous florissans, qu'il rend les hyvers tièdes et fleuris, et qu'il dispute mesme avec le printemps à qui produira de plus beaux bouquets et de plus belles fleurs, je crains que ce mangeur de fleurs et de feuilles ne se rue sur sa fripperie, et qu'il ne le devore comme des conserves ou des confitures de roses et de violettes. Ce n'est pas tout : l'envie mesme a bien fait davantage; elle a fait passer pour mort ce brave docteur lorsqu'il se portoit le mieux, et, qui pis est, on luy a gravé une epitaphe aussi bien sur le marbre que sur son haut-de-chausse. Mais laissons ces funestes discours, parlons de quelque chose de plus agreable.

Je vous veux dire des nouvelles que je vous ay apportées d'un nouveau monde qui n'a pas encores esté descouvert et qui s'est sauvé de l'avarice de Ferdinand et de l'ambition d'Isabelle. N'est-il pas vray que celuy qui vouloit brusler sa chemise si elle eust sceu son secret n'eust pas fait volontiers sa confession generalle, et que Alexandre eust bien eu de la peine à se resoudre à gaigner paradis par humilité. Que direz-vous du pauvre Brutus, qui tua son père pensant tuer un tyran, et qui ne se repentit pas moins à la mort d'avoir aymé la vertu que s'il eust servy quelque maistresse infidellement? Je viens d'aprendre qu'autrefois à Venise les hommes d'estat se marioient avec les femmes publiques[1]. Et, à vostre advis, est-ce pour avoir

1. C'est très-vrai. Elles étaient là aussi puissantes qu'à Rome la belle Imperia sous Léon X. L'Anglais Ottway, dans sa *Venise sauvée*, a donné sur les habitudes des sénateurs de Venise chez ces cour-

vaincu les Suysses que François premier est appelé Grand, ou pour le distinguer du petit, ou à cause de son nez [1]? Que diriez-vous d'un roy qui est devenu gentil-homme suivant d'un petit prince, et d'un autre roy qui, au lieu de points de la religion, introduit toutes les fables de la poesie? Croiriez-vous que les subjects soient tenus, en conscience, de croire moins en Dieu qu'en leur prince? Et, de vray, un homme qui ressembleroit à un singe, oseriez-vous asseurer qu'il est creé à l'image et ressemblance de Dieu? Et comment vous voudriez-vous deffendre d'un nez puant, si ce n'est avec des gans d'Espagne? A n'en point mentir, n'est-il pas vray que celuy qui n'a partie en son corps qui ne soit honteux ne se devroit jamais descouvrir devant le monde? Et un homme qui seroit assez gros pour remplir luy seul tout un carosse, ne faudroit-il pas que toutes les portes par où il entre fussent cochères? Et si toutes les justices de France ressembloient à celle où l'on ne condamne pas mesme le diable à tort, dites la verité, ne prendriez-vous pas plaisir d'avoir des procès? Que penseriez-vous d'un homme qui porteroit le deuil de la victoire du roy? Vous diriez aussitost que c'est un huguenot ou un mauvais François; et moy je vous apprens que ce n'est pas cela : c'est seulement qu'il y a perdu un de ses parens, tué à la bataille. Après tous ces discours, que pourrez-vous croire de moy, si ce n'est que je suis le contraire d'un sage? mais aussi ferois-je conscience de l'estre, puisque la saincte Escriture dit que la sagesse des hommes n'est que pure folie devant Dieu.

tisanes une scène très-amusante reprise par M. Meilhac pour sa pièce *les Curicules* au Gymnase.

1. Ce nez envahissant tenait toute la place sur les monnaies à l'effigie royale. C'est ce qui faisait dire à l'Orléanais Alleaume, en des vers latins sur François Ier :

Occupat immenso qui tota numismata naso.

FIN DE LA COMEDIE DES COMEDIES.

TABLE

FIN

CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ FILS



LES GALANTERIES DU DUC D'OSSONNE.

LE DUC.

Je cherche vostre amour non pas vostre colère,
Et mettrois hors mon cœur, indigne de mon sein,
S'il avoit peu loger un si lasche dessein.

Acte III, sc II.

LES GALANTERIES

DU DUC D'OSSONNE[1]

1636[2]

LES ACTEURS

LE DUC D'OSSONNE, amoureux d'Emilie.
ALMEDOR, son confident.
CAMILLE, favory d'Emilie.
OCTAVE, valet de Camille.
PAULIN, mary d'Emilie.
FABRICE, valet de Paulin.
BASILE, père d'Emilie.
EMILIE.
FLAVIE, veuve, sœur de Paulin, et amoureuse du Duc.
STEPHANILLE, servante de Flavie.

La scène est à Naples.

1. C'est peut-être le premier personnage qui ait été mis dans une comédie de son temps. Il n'y avait que peu d'années qu'il était mort, quand celle-ci fut jouée. Son nom était Don Pedro Tellez-Giron, duc d'Ossuna. Il fut très-populaire à Naples, dont on l'avait fait vice-roi. Selon Dominico Antonio Parrino, dans son *Théâtre des vice-rois de Naples,* c'était un des grands hommes de son temps : il n'avait de petit que la taille : *Di picciolo non avea altro che la statura.* — Il fut aussi galant que cette comédie le montre : « Il estoit, dit Tallemant, fort libéral, il aimoit les François, et s'habilloit même quelquefois en Espagne à la françoise. » Son esprit s'en ressentait. Tallemant en cite quelques traits qui sont de la meilleure veine parisienne. Nous n'en dirons qu'un seul, d'après lui : « Estant, dit-il, entré dans les galères de Naples, il s'informa des forçats, ce que chacun avoit fait. Tous firent leur apologie : on les y avoit mis à tort. Il n'y en eut qu'un seul qui luy avoua franchement qu'il le méritoit et par delà : « Ostez, dit-il « au commissaire, ce meschant homme d'icy, il gasteroit tous ces « gens de bien. » — Une cabale le fit rappeler de Naples. On le prit à une revue qu'il fit des troupes et on l'amena comme un prisonnier à Madrid. Il arrangea tout en mariant sa fille avec le duc d'Uceda, fils du ministre le duc de Lerme. Il demanda d'être renvoyé à Naples et l'obtint. Il mourut en route, on soupçonna qu'il fut empoisonné. Il était né en 1579, et sa mort est de 1624. Il n'avait donc que quarante-cinq ans. Sa femme, la duchesse, fut aussi mise au théâtre presque de son vivant. Elle est en scène dans *la belle Invisible* de Bois-Robert (1656).

2. Cette date n'est pas celle de la représentation de la pièce, qui fut jouée neuf ans auparavant, en 1627. Nous avons cru toutefois

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ALMEDOR, LE DUC D'OSSONNE.

ALMEDOR.

Quoy! Monsieur, en un temps où par tout l'univers
La coustume introduit mille plaisirs divers,
Et fait de l'allegresse une vertu publique,
Serez-vous seul pensif, et seul melancolique?
Vous, qui jusques icy d'un naturel plus gay
Que n'est un paysage au plus beau jour de may,
Portiez toute la Cour à la resjoüissance,
Par tant de gentillesse et de magnificence,
Que si je ne craignois de parestre indiscret
A vouloir penetrer dedans vostre secret,
Je dirois que l'Amour, qui change toute chose,
A fait en vostre humeur ceste metamorphose.
En effect, à vous voir l'esprit inquieté
Plus qu'aucun autre esprit ne l'a jamais esté,
Et comme vos esbats et vos galanteries
Ne sont plus aujourd'huy que tristes resveries,
Qui ne s'estonneroit d'un si prompt changement,
Ou, qui n'en feroit pas le mesme jugement?

LE DUC.

Je confesse, Almedor, qu'à mon regret extresme,
Je suis visiblement dissemblable à moy-mesme.
Ces divertissemens où j'ay veu tant d'appas,
Me touchent aussi peu que si je n'estois pas.
Mon ame, de chagrin et d'ennuis accablée,
Ne souffre jamais tant que dans une assemblée.

devoir l'y placer, parce que c'est la date de sa publication et parce qu'elle fit alors plus de bruit que lorsqu'elle avait été représentée. La préface — analysée dans notre notice — dont Mairet avait cru devoir la faire précéder, en était cause. Il s'y mettait en ligne avec Corneille, que le succès tout nouveau du *Cid* posait au premier rang; et il tâchait de prouver que si Corneille était Corneille, c'est que lui, Mairet, l'avait devancé. Son *Duc d'Ossonne* n'ayant fait événement qu'en 1636, par la querelle dont sa préface fut un des brandons, il était bon de lui donner cette date.

La lice me desplaist, où nos braves de court
Me semblent plus faquins que celuy qu'on y court [1].
Je ne suis plus ravy de voir dans la carriere
Disputer une bague, ou rompre à la barriere :
Bref tous vos jeux publics, tournois, bals et balets,
Me semblent jeux d'enfans et combats de valets.
Je suis plus mal encor avec la comedie,
Car en fin, Almedor, il faut que je te die
Qu'elle m'a suscité le trouble où tu me vois,
Et dépravé le goust des plaisirs que j'avois.

ALMEDOR.

Mais depuis quand, Monsieur, et par quelle advan- [ture ?

LE DUC.

Par un ange mortel, miracle de nature,
Un bel œil dont le doux et modeste regard
M'a lancé dans le cœur un invisible dard.

ALMEDOR.

Fut-ce point à l'Aminte [2], ou bien à l'Andromire [3] ?

LE DUC.

C'est ce qu'à point nommé je ne sçaurois te dire :
Car tous les sens ravis en ce divin object,
Je n'en goustay non plus les vers que le subject.
Cependant on acheve, et, la piece finie,
Ma beauté se retire avec sa compagnie,
Et me laisse le cœur percé d'autant de traits
Que mes yeux dans les siens remarquerent d'attraits,
Sans avoir pu depuis ny revoir cette belle,
Ny luy montrer le feu que je nourris pour elle.

ALMEDOR.

Et la cognoissez-vous ?

LE DUC.

Je la cognois fort bien.

ALMEDOR.

C'est encore un moyen.

1. Le faquin était l'homme de bois, placé sur un pivot mobile, contre lequel courait le cavalier, et qu'il devait atteindre avec sa lance en pleine poitrine; sinon le mannequin le frappait en tournant de son sabre de bois ou d'un sac de terre qu'on lui avait mis à la main. C'était un des exercices des belles académies. Régnier, dans sa Ve *Satire*, nous montre un gentilhomme qui

Court *le faquin,* la bague, escrime les fleurets.

2. Pastorale du Tasse, dont Béliard, en 1596, avait fait une « fable bocagère » pour l'Hôtel de Bourgogne.
3. Pièce de ce temps, qui fut refaite un peu plus tard par Scudéry.

LE DUC.

Qui ne me sert de rien:
Car, sans parler icy de la fille d'Acryse[1],
C'est qu'on ne garde point le thresor de Venise
Avecque tant de soin et tant de loyauté,
Comme on fait ce thresor de grace et de beauté.
Tous ces empeschemens dont ma flame est suivie,
Me retranchant l'espoir, me font croistre l'envie.
De l'humeur qu'Almedor me doit avoir connu,
Depuis trois ans qu'il voit mes sentimens à nu,
Il peut s'imaginer que cette amour naissante
N'est pas sur mon esprit encore assez puissante
Pour me rendre inquiet ou m'oster mes plaisirs,
Et que le seul obstacle irrite mes desirs.
Sans luy, ma passion seroit assez paisible:
Mais j'enrage d'aymer un object invisible,
Et qu'un mesme poullet ayt mille fois, en vain,
Essayé de passer jusques dedans sa main.

ALMEDOR.

Il n'est point toutesfois, de l'un à l'autre pole,
D'endroict si difficile où cet oyseau ne vole,
Pourveu qu'on le soustienne avec des ailes d'or.

LE DUC.

Je ne sçay; mais pourtant je te jure, Almedor,
Que l'or qui gaigne tout, et par qui tout se force,
A manqué pour ce coup de puissance et d'amorce.

ALMEDOR.

Vrayment je m'en estonne, et croy que vos agens
N'estoient donc guere seurs, ou guere intelligens.

LE DUC.

Bref, voylà le subject de ceste humeur chagrine,
Qui contre ma coustume aujourd'huy me domine.
Mais ce vieux cavalier passe et, tout hors de soy,
A mine de vouloir quelque chose de moy.

SCÈNE II

LE DUC, PAULIN.

LE DUC.

A vous, seigneur Paulin; quel subject vous ameine?

PAULIN.

Fort mauvais, puis qu'il faut qu'il vous donne la [peine

1. Danaé.

De l'apprendre de moy, sans recevoir un tiers.

ALMEDOR.

Dez-là je me retire.

LE DUC.

Oüy dea tres-volontiers.

PAULIN.

Monsieur, je mets en vous toute ma confiance :
Or, pour n'abuser pas de vostre patience,
C'est que l'assassinat qui vient d'estre commis
Sur un de mes plus grands et mortels ennemis,
Dont le bruit à ceste heure emplit toute la ville,
M'alloit sacrifier à la fureur civile,
Si je n'eusse treuvé vostre palais ouvert,
Comme un temple, où j'ay mis mon salut à couvert.

LE DUC.

On a donc presumé que vous l'avez fait faire ?

PAULIN.

Un de mes braves [1], pris, a declaré l'affaire.

LE DUC.

Oüy ; mais vostre ennemy, comment l'appelle-t'on ?

PAULIN.

Camille.

LE DUC.

J'en cognois la personne et le nom :
On l'estimoit beaucoup pour la gallanterie ;
Et d'où vient le sujet de vostre broüillerie ?

PAULIN.

Monsieur, nos differents ont, pour toutes raisons,
La hayne inveterée entre nos deux maisons,
Qui, pour d'autres raisons trop longues à deduire,
Tousjours de pere en fils ont voulu se destruire.

LE DUC.

Chose estrange de voir que l'animosité,
Estouffe parmy vous la generosité !
Et qu'icy, plus qu'ailleurs, les ames outragées
Par de si lasches tours veulent estre vangées.

PAULIN.

Il me sieroit fort mal de vouloir soustenir
Un acte pour lequel vous me pouvez punir :
Mais vos rares vertus, de qui la renommée
Est par toute l'Europe esgalement semée,
Et ce cœur genereux dont on dit tant de bien,

1. *Bravi*, spadassins. — Comme ces misérables étaient toujours richement vêtus, le mot *brave*, pour bien paré, bien mis, en était venu (V. A. Baschet, *Archives de Venise*, p. 95).

Vous feront pardonner la lascheté du mien.
J'embrasse vos genoux, avec ceste esperance
Que je tiendray chez vous ma teste en asseurance.

LE DUC.

Levez-vous, asseuré de treuver aujourd'huy
En ma protection un veritable appuy.
Je ne puis vous donner un plus aymable azile
Qu'une de nos maisons qui n'est qu'à trente mile,
Où vous serez receu par mon commandement
Comme dans mon palais, et plus commodément,
Attendant que le temps et ma faveur promise,
En un meilleur estat vostre fortune ayt mise.
Songez quand vous voudrez à vostre partement [1],
Et si vous m'en croyez, que ce soit promptement.

PAULIN.

Je vay donc de ce pas mettre ordre à mon voyage.

LE DUC.

Vrayment, seigneur Paulin, vous ne seriez pas sage
De retourner chez vous, il n'y feroit pas seur [2].

PAULIN.

Je ne vay qu'icy pres au logis de ma sœur.

LE DUC.

Non, vous n'irez point seul.

PAULIN.

C'est tout contre.

LE DUC.

N'importe,
Douze ou quinze des miens vous y feront escorte.
Ho! page!

UN PAGE.

Monseigneur?

LE DUC.

Allez dire là bas...
(*Il parle à l'aureille du page.*)
Faites viste, et sur tout qu'on ne le quitte pas.

PAULIN.

Monseigneur, cet honneur, et ceste mesme teste,
Que vous me conservez au fort de la tempeste,

1. Départ. — Ce mot était déjà bien vieux, quoique Malherbe l'eût encore employé dans ses *Stances* au retour d'Oranthe :

Je ne m'aperçois pas que le destin m'apprête
Un autre *partement*.

2. La rime *sœur* donnée à ce mot prouve qu'on le prononçait bien alors comme il s'écrivait.

Feront voir comme quoy je vous suis obligé :
L'un et l'autre pour vous sans reserve engagé.
(*Il sort.*)

LE DUC.

Adieu, seigneur Paulin : Dieux ! que ceste advanture
Me fait chez Emilie une belle ouverture !
Et que cet accident se presente à propos,
Pour mettre en peu de temps mon esprit en repos !
Ce jaloux qu'à dessein hors de Naples j'envoye,
Ne sçauroit empescher, et que je ne la voye,
Et que je ne luy parle, estant le seul appuy
Qu'elle peut sans soupçon solliciter pour luy.
Que si par advanture il veut qu'elle le suive,
Comme ils seront chez moy, le pis qui m'en arrive,
C'est que dans peu de jours j'iray m'y promener
Avec le moins de train que j'y pourray mener.

SCÈNE III

FLAVIE, EMILIE.

FLAVIE.

Un mal-heur ordinaire, et qui n'est pas extresme,
Ne nous doibt apporter qu'une douleur de mesme.

EMILIE.

Nommez-vous ordinaire un mortel accident,
Qui jette vostre frere en peril evident,
Et de nostre famille augure [1] la ruine ?
Dieu veüille que je sois une fausse Devine !
Ce coup, qui de plusieurs avance le trespas,
Portera plus avant que vous ne pensez pas.

FLAVIE.

Il ne faut pas douter que de ceste disgrace
Ne pleuvent cent mal-heurs sur l'une et l'autre race.
Et pleust au Ciel, ma sœur, que pour le bien de tous
Mon frere eust tesmoigné des mouvemens plus doux ;
Ou que tant seulement les morts fussent à plaindre,
Sans que pour les vivans nous eussions rien à crain-
Mais puis que le passé ne se peut r'appeller, [dre :
Je croy que le meilleur est de se consoler,
D'autant mieux que mon frere a guaranty sa vie
De la fureur de ceux qui l'avoient poursuivie,

1. Présage.

Et nous aurons bien-tost des nouvelles de luy:
Cela doit, ce me semble, adoucir vostre ennuy.

EMILIE.

Ha! que ne suis-je à naistre, ou que ne suis-je [morte!
Pardonnez, je vous prie, au dueil qui me transporte,
Et trouvez bon que, seule avec de justes pleurs,
Je donne par les yeux passage à mes douleurs.

FLAVIE.

Adieu donc.

SCÈNE IV

EMILIE.

Oste-moy ta presence importune,
Qui dans ceste contrainte accroist mon infortune.
Soupire donc, mon cœur, soupire en liberté,
Pleurez, mes tristes yeux, et perdez la clarté,
Puis que vostre soleil luy-mesme l'a perduë,
Sans espoir que jamais elle luy soit renduë.
Clair soleil de mes jours par la mort endormy,
Dans le rouge Ocean du sang qu'il a vomy;
L'apuy de la vertu, l'honneur de l'Italie,
Le phœnix des amans et l'espoir d'Emilie
En la fin de Camille ont rencontré la leur.
O beau nom qui n'aguere enchantoit ma douleur,
Et par qui maintenant ma douleur se renflame,
Que d'effets differens tu causes dans mon ame!
Camille, il est donc vray que tu me sois ravy,
Sans t'avoir pu deffendre, ou sans t'avoir suivy?
Et je sçay toutesfois que j'ay fourny l'espée,
Qui de tes jeunes ans a la trame coupée.
Cet amour que pour toy je conceus eternel,
Luy seul, quoy qu'innocent, t'a rendu criminel.
De là vint la secrette et forte jalousie
Qui d'un brutal espoux troubla la fantaisie:
De sorte que sa haine, et mon funeste amour,
Ont travaillé tous deux à te priver du jour.
Ce sont de tes effects, execrable vipere,
Qui piques en naissant ton miserable pere.
Monstre de jalousie, à qui cent yeux au front
Ne font pas voir encor les objects comme ils sont.
Mais quoy! les passions, de supplice incapables,

Ne se doivent punir qu'en leurs autheurs coupables.
Poisons, flames, et fers, sus donc! preparez-vous
A luy sacrifier l'amante et le jaloux,
Pour appaiser son sang qui demande le nostre,
Un des deux neantmoins plus coupable que l'autre,
Recevra le trespas comme son chastiment,
Et l'autre comme un bien qui finit son tourment
Si de mes tristes jours la course est prolongée,
Ce n'est que pour mourir satisfaite et vangée,
Au moins si mon courage, en desespoir changé,
Peut estre satisfaict après s'estre vangé.
Car quand mesme aujourd'huy ce lasche, ce perfide,
Ce plus qu'abominable et barbare homicide
Laisseroït dans mon lict tout son sang respandu,
Que me rend-il, au prix de ce que j'ay perdu?
Quand au lieu d'une vie, il en auroit dix mille,
En peut-il satisfaire à celle de Camille? [ment,
N'importe, vangeons-nous, quoy qu'imparfaicte-
Et si nous le pouvons, que ce soit promptement.
Il en mourra, le traistre, et si sa diligence
M'empesche d'en tirer une illustre vengeance,
Une obscure suffit à m'en faire raison,
Ou Naples une fois manquera de poison.
C'est alors qu'Emilie, au tombeau descenduë,
Fiere d'avoir perdu celuy qui l'a perduë,
Aux ombres de Camille ira se reünir,
Pour commencer un bien qui ne pourra finir.
Cependant, pour atteindre au poinct que je desire,
Il faut que ma douleur au dedans je retire,
Que mes ressentimens, pour un temps suspendus,
Laissent choir l'assassin dans mes pieges tendus :
Luy qui, sur un soupçon de legere apparence,
Entreprit nostre perte avec tant d'asseurance :
Mais je l'entens venir, ô Dieu ! le cœur me bat !
Je sens dedans mon ame un estrange combat.
L'amour qui par sa veuë irrite mon courage,
Veut que, sans differer, je luy monstre ma rage.
La raison d'autre part, qui me conseille mieux,
Veut l'oportunité des saisons et des lieux.
Reçoy-le maintenant en femme interessée,
Pour le traicter après en amante offencée.

SCÈNE V

PAULIN, EMILIE.

PAULIN.

Et qu'est-ce cy, Madame ? A voir cet œil pleurant,
Ce teint pasle, et ce cœur encore soupirant,
On jugeroit quasi qu'en ma seule avanture
Vous regrettez la fin de toute la nature ;
Ou bien que vous plaignez avec peu de raison
Le plus grand ennemy qu'ayt eu nostre maison,
Dont la race, obstinée en sa rage ancienne,
A cent fois essayé de destruire la mienne.
L'insolent apres tout n'a véu tomber sur soy,
Que le mal que luy mesme eust envoyé sur moy.
Ne soupirez donc plus, ou vous me ferez croire
Que d'un œil ennemy vous voyez ma victoire.

EMILIE.

Vous seul estant l'unique et le plus cher objet
Que regarde ma crainte avec juste sujet,
Ne me plaindrois-je guere, ayant beaucoup à crain-[dre ?

PAULIN.

Dy plutost, infidelle, ayant beaucoup à feindre.

EMILIE.

Que Camille soit mort, et tous les siens aussi,
Pourveu que vous viviez, j'auray peu de soucy :
Mais las ! je crains pour vous les malheurs ordinai-[res,
Que trainent apres soy les actes sanguinaires :
Je crains que ses parens, qui l'aymerent si fort,
Mesme au pied des autels ne vous portent la mort ;
Ou viennent vous chercher jusques dedans ma cou-[che.

PAULIN.

La crainte du contraire est celle qui te touche.
Mon cœur, puis qu'elle feint feignons pareillement,
Vostre bon naturel, que j'ayme extremement,
Me rend plus dure encor l'absence necessaire,
Que m'ordonne desja le cours de mon affaire :
Car devant qu'il soit jour il faut changer de lieu,
N'estant icy venu que pour vous dire adieu,
Et prendre, s'il se peut, un habit de campagne.

EMILIE.

Monsieur, permettez donc que je vous accompagne,
Et partage avec vous le danger et la peur.

PAULIN.

O trahison ! ô sexe infidelle et trompeur !
Non, ne bougez d'icy, vostre sejour en ville
Pour beaucoup de raisons me sera plus utille.

EMILIE.

Importunes raisons qui me venez priver
Du bon-heur le plus grand qui me puisse arriver !

PAULIN.

Allez voir si ma sœur n'a rien qui la retienne,
Et faictes avec vous en sorte qu'elle vienne.
Bons Dieux ! qui penseroit que sous tant de beauté
Logeast tant d'artifice et de desloyauté !
L'ingrate, dont les pleurs et le visage blesme
Tesmoignent pour Camille une douleur extresme,
Voudroit me faire accroire, impudente qu'elle est,
Qu'elle m'ayme, et ne plaint que mon propre interest;
Et je suis neantmoins le plus trompé du monde,
Si desja l'infidelle en malice feconde
Ne consulte la fraude en son esprit malin,
Mais bon à quelque duppe, et non pas à Paulin,
Qui pour si longuement, et si bien que tu feignes,
Ne s'endormira pas qu'à fort bonnes enseignes :
J'espere neantmoins qu'oubliant ce beau fils,
Tu plaindras quelque jour la faute que tu fis,
Quand au mespris commun de nostre parentage,
Tu l'osas estimer à mon desadvantage.
Le temps corrige tout, quand il est bien conduit,
Et souvent d'un grand mal un grand bien se produit.
Il se peut faire aussi, comme femmes sont femmes,
Qu'elle conçoive encor des desirs plus infames.

FLAVIE.

Mon frere, un bon garçon que j'ay tousjours chery
Pour son affection envers feu mon mary,
Vient de me rapporter, en espion fidelle,
Comme va vostre affaire, et ce que l'on dit d'elle.
Le comte et son valet sont tous deux fort blessez;
A croire neantmoins ceux qui les ont pensez,
Ils gueriront.

PAULIN.

Tant pis, j'ayme bien mieux qu'ils meurent,
Eux morts, moins d'ennemis sur les bras me de-[meurent.

FLAVIE.

Au reste vostre brave a dit de bout en bout
La chose comme elle est, et vous charge de tout.

PAULIN.

Et moy je suis d'avis, puis qu'il s'est laissé prendre,
De me sauver fort bien, et de le laisser pendre :
Mais avant mon depart, qu'on ne peut retarder,
Je vous pri'ray, ma sœur...

FLAVIE.

Vous pouvez commander.

PAULIN.

De recevoir chez vous, et sous vostre conduite,
Ma femme, qui sans doute empescheroit ma fuite ;
Voicy l'ordre à peu près que vous luy prescrirez :
Qu'elle ne sorte point que quand vous sortirez,
Et n'ait nul entretien hors de vostre presence,
De crainte de scandale et de la mesdisance :
Bref vous m'obligerez jusques au dernier point,
De coucher avec elle [1], et ne la quitter point.
Asseuré que je suis qu'en vostre compagnie
Sa vertu se deffend contre la calomnie :
Ce n'est pas que je craigne en aucune façon,
Mais il faut esviter les subjets de soupçon.

FLAVIE.

Mon frere, qu'en cecy comme en toute autre chose
Sur ma fidelité vostre esprit se repose.

PAULIN.

Souvenez-vous encor de voir le vice-roy [2],
Pour le solliciter de s'employer pour moy.
Vous trouverez en luy la merveille des hommes,
Soit des siecles passez, soit du siecle où nous sommes :
C'est luy qui m'a sauvé, c'est luy qui me recoit,
N'en parlez cependant à personne qui soit :
Car mesme pour subject qu'il faut que je vous ca-
Je ne desire pas que ma femme le sçache. [che
Allons nous preparer à ce fascheux depart.

FLAVIE.

Et partez-vous si-tost?

PAULIN.

Dans une heure au plus tard.

1. C'était l'usage, entre amies, de coucher ensemble. Dans l'*École des maris*, Isabelle va coucher ainsi chez Léonor. Là, ce n'est qu'un détail. Ici, comme on le verra, c'est un des ressorts de l'intrigue.

2. On a vu plus haut que le duc d'Ossonne était vice-roi de Naples.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LE DUC, ALMEDOR.

LE DUC.

Non, tu ne croirois pas de quelle impatience
Mon cœur depuis deux jours a fait experience :
L'absence du mary m'avoit faict esperer
Que mon soleil chez moy me viendroit esclairer,
Et me recommander le soin de son affaire,
Chose que toutefois il est encor à faire :
Vrayment je m'en estonne, et ne puis concevoir
Pourquoy cette beauté differe de me voir.

ALMEDOR.

Sans doute qu'Emilie encore embarassée
Dans la confusion de l'action passée,
A remis sa visite à quelque temps d'icy :
Pour moy c'est ma creance [1].

LE DUC.

Et c'est la mienne aussi :
Je ne veux pourtant pas m'en asseurer de sorte
Que je n'aille passer au devant de sa porte,
Moins pour aucun plaisir que j'espere y gouster
Que pour l'occasion qui peut se presenter.
Elle peut par hazard se mettre à la fenestre,
Et prendre en me voyant le soin de me connestre,
Me remarquant assez pour un illustre amant,
Au seul et riche esclat de ce gros diamant :
Vous souriez, marquis, de ma gallanterie.

ALMEDOR.

Monsieur, à la pareille [2], approuvez que j'en rie.

LE DUC.

Et bien, bien, laissez faire, un jour vous y viendrez,

1. Croyance. V. une note de la pièce précédente.
2. C'est-à-dire comme vous. Cette expression, qui vieillissait déjà, se trouve dans Molière, *l'Ecole des femmes :* « Servir à la pareille ; » et dans La Fontaine, *le Rieur et les Poissons :* « Il feint à la pareille. »

Et quand cela sera vous vous en souviendrez.

ALMEDOR.

Vous croyez donc me voir ?

LE DUC.

Amoureux au possible.

ALMEDOR.

Je n'ay jamais pensé que je fusse insensible.
Je puis bien n'aymer pas, je puis aymer aussi ;
Mais ce ne sera point en amoureux transy.
Lors que vous me verrez subject comme un esclave,
Resveur comme un poëte, et le visage have ;
Le teint jaune d'amour, et les yeux languissans ;
Dites que le marquis aura perdu le sens.

LE DUC.

En ce cas l'amitié se voit un peu trop forte,
Aussi ne tiens-tu pas la mienne de la sorte.

ALMEDOR.

Non pas, ce dites-vous : ah ! vrayment je voy bien
Que l'amour est aveugle, et s'il n'en connoist rien.
Quoy ! Monsieur, soupirer, estre en inquietude,
Hayr la comedie, aymer la solitude ;
Enfin ne reposer, ny la nuict, ny le jour,
Sont-ce effects que produise une vulgaire amour?
Mais de quelles raisons nous pourriez vous defendre
La peine sans profit que vous nous faites prendre?

LE DUC.

Cette peine pour moy ne m'incommode pas.

ALMEDOR.

Si fait bien pour le moins ceux qui suivent vos pas.
Croyez que nos valets dans leurs petites ames
Maudiront bien tantost et l'amour et ses flames.
Ah ! quand dernierement vous me fistes sçavoir,
Qu'en propre original elle viendroit vous voir,
Je treuvay l'advanture extremement commode,
Et voudrois que quelqu'un en aportast la mode :
Mais par le temps qu'il fait....

LE DUC.

Quoy qu'un object si cher
Prist luy mesme le soin de me venir chercher,
Ce fruit d'amour vaut bien la peine qu'on le cueille.

ALMEDOR.

Et quand au lieu du fruit on ne prend que la fueille,
Comme vous allez faire assez visiblement,
N'est-ce pas tesmoigner qu'on ayme aveuglément?
Certes il fait bon voir ces Dom Guichots nocturnes,

Le manteau sur le nez, craintifs et taciturnes,
Au pied d'une fenestre exposez bien souvent
Aux injures du froid, de la pluye et du vent,
Sans que personne daigne, ou leur ose respondre.
Que font ces Messieurs-là, que plaindre et se morfondre?

LE DUC.

Je croy qu'ils sont contens.

ALMEDOR.

En voudriez-vous respondre?

LE DUC.

Ouy; car s'ils n'y trouvoient quelque chose de dous,
Ils ne le feroyent pas.

ALMEDOR.

C'est ma foy qu'ils sont fous,
Et n'ont pas seulement l'esprit de le connestre.

LE DUC.

Et moy par consequent.

ALMEDOR.

Cela pourroit bien estre.
En effect s'ils sont fous, comme vous le voyez,
Il est bien mal-aysé que vous ne le soyez.
Je dis vous, plus que tous, qui sans subject du monde,
De fortune aparente, où vostre espoir se fonde,
Hazardez sans besoin un voyage amoureux,
Au temps qui de l'année est le plus rigoureux.
Car je ne pense pas depuis que l'hyver dure,
Qu'il ayt fait en Pologne une telle froidure.
Il gele à pierres fendre, et malgré la saison
Vous allez discourir avec une maison,
Encore à la Saint-Jean, où sous la canicule
Ce bel exploit d'amour seroit moins ridicule.
Mais se mettre au hazard de se faire geler[1],
Sans estre veu, sans voir, et sans pouvoir parler,
A l'ombre seulement de la personne aymée;
Treuver pour toute dame, une porte fermée;
En baiser mille fois la serrure, et les clouds[2],
Si l'on pouvoit encor, les gonds et les verroux;
Adorer à genoux ses planches verglacées,

1. Notre Besançonnais Mairet se croit un peu trop à Besançon, et oublie trop qu'il est à Naples.

2. De ces attentes des amants devant la porte de leurs belles, où ils comptaient les clous et mangeaient des yeux le marteau, est venue l'expression *croquer le marmot.* Les marteaux étaient en effet sculptés en marmousets grotesques. V. une note de nos *Variétés hist. et litt.*, t. III, p. 229-230.

Avoir sur ce sujet plusieurs belles pensées :
Que c'est un ciel d'amour, que ses clous bien fichez
Sont de ce firmament les astres attachez ;
Astres durs et malins, dont le regard influë[1]
L'impuissance d'entrer qui le tient à la ruë ;
Et mille autres beaux traicts heureusement conçeus,
Que suivant sa figure il treuve là dessus ;
Pendant que d'autre part sur mon amant timide
Il pleut de sa fenestre une influence humide,
Dont l'odeur qui par tout embasme le chemin,
Ne sent jamais rien moins que l'ambre et le jasmin ;
Enfin ces incidens pris seuls, ou tous ensemble,
Font d'un fol amoureux l'histoire, ce me semble.

LE DUC.

A ton conte, marquis, le sage n'ayme rien.

ALMEDOR.

Quand le mal en amour est plus grand que le bien,
Ou qu'on est abusé d'un espoir inutile,
Si le sage ayme encor, il cesse d'estre habile.

LE DUC.

Si croy-je neantmoins te faire dire un jour :
La plus haute sagesse est follie en amour,
Alors tes sentimens seront comme les nostres.

ALMEDOR.

Alors je seray fou, comme sont beaucoup d'autres.

LE DUC.

En ce cas à mon gré tu serois bien plaisant.

ALMÉDOR.

De guere plus qu'au mien vous l'estes à present.
Mais laissons pour ce coup l'amour et sa folie ;
Monsieur, où pensez-vous que demeure Emilie ?

LE DUC.

C'est à vingt pas d'icy.

ALMEDOR.

Je gageray pourtant,
Que nous en trouverons plus de vingt fois autant :
Ou quelque ingenieur a r'aproché le mole[2]
Avecque sa maison, ou l'amour, comme il vole,
Du mole jusqu'icy ne conte que vingt pas.

1. Ce verbe se prenait quelquefois activement. Bossuet a dit : « Dieu est lui-même, par son essence, le bien essentiel qui *influe* le bien dans tout ce qu'il fait »

2. Le double môle de Naples, qui n'était pas encore achevé alors. Le phare n'y était pas posé. V. Fournier, *Hydrographie*, 1643, in-8, liv. II, ch. 6.

LE DUC.

Tous deux avons raison : c'est que tu ne sçais pas
Qu'en l'absence du vieux, cette beauté demeure
Avec sa belle sœur.

ALMEDOR.

Je le quitte à cette heure.

LE DUC.

Adieu donc, prends mes gens, et t'en va, si tu veux,
Faire un tour par la ville, ou m'attendre avec eux.

ALMEDOR.

Quoy, sans estre suivy ?

LE DUC.

De personne qui vive.

ALMEDOR.

Pour moy vous voulez bien au moins que je vous
[suive ?

LE DUC.

Non, je ne le veux pas.

ALMEDOR.

Mais, Monsieur, s'il vous plaist,
Considerez bien l'heure, et la saison qu'il est,
Il ne faut qu'un yvrongne, un fou melancolique,
Pour hazarder en vous la fortune publique.

LE DUC.

C'est bien perdre du temps en discours superflus.
Non, marquis, je t'en prie.

ALMEDOR.

Et bien, n'en parlons plus.
Vos estafiers et moy vous allons donc attendre
En lieu d'où nous pourrons aysement vous enten-
[dre,
Et de nostre secours vous ayder au besóin ;
La honte cependant de m'avoir pour tesmoin
D'une si magnifique et haute drolerie,
Et la crainte sur tout d'un peu de raillerie,
Font très-asseurément qu'on se deffaict de moy.
Advoüez franchement ?

LE DUC.

Il est vray par ma foy.

ALMEDOR.

Bien donc, à cela pres, suivez vostre entreprise,
Et qu'en si beau voyage Amour vous favorise.

SCÈNE II

LE DUC *seul.*

Vrayment il a raison de rire comme il fait
D'un trait qui semble estrange, et qui l'est en effet:
Car, à bien discourir dessus mon personnage,
Que me reviendra-t'il de tout ce badinage?
Je vay (fou que je suis), comme il a fort bien dit,
Me plaindre, me morfondre, et le tout à credit;
Me planter comme un terme au pied d'une muraille,
Et faire les doux yeux à des pierres de taille;
Tandis que la beauté qui me fait consumer,
Dort fort bien à son aise, et me laisse enrumer.
N'importe, quelque chose à ce dessein m'attire;
Je ne sçay quoy de doux qui flatte mon martyre,
Et d'un secret plaisir chatoüille mes esprits,
Me force d'achever le voyage entrepris.
Allons donc, en tout cas j'auray cet avantage,
Que de voir sa maison ne pouvant davantage.
Si j'ay bien recogneu, je n'en suis guere loin.
Voicy le carrefour dont elle fait le coin.
C'est elle asseurément, j'apperçoy la fontaine,
Que j'ay prise en plain jour pour enseigne certaine.
Le balcon[1], les barreaux, le cul de lampe[2] aussi:
Enfin plus j'en suis prez, plus j'en suis esclaircy.
Estrange effect d'amour! mon ame est toute esmuë,
Je sens autour du cœur mon sang qui se remuë.
Cest aymable logis à son premier aspect
M'emplit tout de desir, de crainte et de respect.
A le voir seulement ma passion redouble,
Je sens quelque transport qui me plaist et me trouble.

1. En 1627, quand fut jouée cette pièce, c'était un mot encore nouveau. On l'avait pris tout fait à l'espagnol. Il était si peu répandu en 1623, que le *Mercure françois* de cette année-là (t. IX, p. 538), ayant à l'employer, était obligé de l'expliquer ainsi par une note dans la marge : « C'est une sorte de fenestre qui s'avance en dehors en forme de saillie. »

2. Le dessous du balcon, fait en encorbellement.— Ce mot passa dans le langage des ornemanistes du XVIIIe siècle, et des graveurs de Voltaire, qui écrivait à Panckoucke le libraire, le 24 mai 1762, à propos d'une édition avec figures qu'il préparait de ses *Romans :* « Vous me dites que vous ornerez votre édition de *culs-de-lampe*. Remerciez Dieu, Monsieur, de ce qu'Antoine Vadé n'est plus au monde, il vous appellerait *Welche* sans difficulté, et vous prouverait qu'un *fleuron*, un *petit cartouche*, une vignette ne ressemble ni à un *cul*, ni à une *lampe*. »

Ces effects sont pour moy les signes evidens
De la divinité qui regne là dedans. [ple
Mon propre cœur me donne une preuve assez am-
Que ma deesse y loge, et que c'est là son temple.
Mais la fenestre s'ouvre ou mon œil est deçeu;
Voyons et nous cachons de peur d'estre apperçeu.
Je descouvre quelqu'un qui doucement envoye,
De la croisée en bas une eschelle de soye.
Le voicy qui descend : paix ! le voilà r'entré.
Que d'un jaloux despit mon courage est outré!
Voy, que puis-je penser d'un si bizarre affaire [1] ?
Faut-il tant consulter en matiere si claire ?
Que sert de se flatter ? C'est un beau favory
Qui mesnage en amant l'absence du mary.
Je suis venu trop tard, la place est occupée ;
Voilà de mon amour l'esperance duppée.
Aussi pourquoy si tost destruire mon bon-heur,
Et si legerement offenser son honneur ?
Si c'estoit un amant, l'apparence de croire
Qu'il se demist si tost de son estat de gloire,
Et quittast la partie au poinct que les amans
Cueillent les plus doux fruits de leurs contentemens ?
Il est vray, mais d'ailleurs le traict qu'il vient de
Par la mesme raison m'asseure du contraire. [faire,
Le gallant est rentré, non, non, c'est un amy,
Que l'excez du plaisir a sans doute endormy.
Si bien qu'à son resveil, comme il a veu parestre
La clarté de la lune à travers la fenestre,
Soupçonnant que desja c'estoit le point du jour,
Il a precipité l'heure de son retour.
D'où vient que ses soubçons esclaircis à la lune,
Le voilà qui retourne à sa bonne fortune.
Vrayment je devois bien escarter le marquis,
Pour chercher un thresor qu'un autre a tout acquis.
Aussi pourquoy d'abord accuser Emilie ?
Sa sœur par avanture encor fraische et jolie,
Et qui se plaist possible [2] à s'en faire conter,

1. Nous avons dit dans une note des pièces précédentes qu'*affaire*, jusqu'au milieu du XVII[e] siècle, fut un mot masculin.

2. Peut-être. — On s'en servait alors beaucoup dans ce sens. Théophile, qui était le maître de style de Mairet, avait dit, par exemple :

Possible, avant qu'un mois ait achevé son cours,
Le soleil me rendra ces agréables jours.

Il ne tarda pas à vieillir. En 1659, Vaugelas, dans ses *Remar-*

Peut aymer ce mignon qui vient de remonter.
Mais non, elle gouverne, et pourroit faire en sorte,
Que laissant la fenestre il entrast par la porte.
La chose est fort douteuse, il faut resolument
En tirer sur le champ un esclaircissement.
Encore est-il permis en cas si ridicule,
De voir le galand homme à qui je tiens la mule[1].
Il est vray que je jouë à me faire assommer;
N'importe, à tout hazard quitte pour se nommer.
J'ay l'espée en tout cas, c'est dequoy je me vante,
De donner au galland sa part de l'espouvante.
Sus, sus, il faut monter, et sçavoir ce qu'ils font.
Je pense voir beau jeu si la corde ne rompt.

(*Comme il est entré la toile se tire qui represente une façade de maison, et le dedans du cabinet paroist[2].*)

Quoy que j'escoute bien, que par tout je tastonne,
Je n'oy, ny ne sens rien, l'un et l'autre m'estonne.
Ne desesperons pas, j'ay descouvert du feu
A travers une porte, approchons-nous un peu.
Voilà mon esveillé, ce n'est point mocquerie,
Il ferme les rideaux d'un lict en broderie :
Il faut le voir au nez; bon! il vient de pied coy,
Attends-le tout de mesme. Ah! qu'est-ce que je voy?
Suis-je aujourd'huy contraint de croire en la magie?

SCÈNE III

LE DUC ET EMILIE.

EMILIE.

J'ay bien fait de venir reprendre ma bougie;

ques, p. 119, conseillait de s'en abstenir à ceux « qui veulent écrire poliment. » Molière et La Fontaine en userent pourtant encore.

1. Dont je garde la monture.— Le maitre qui avait affaire dans une maison laissait ainsi sa mule ou son cheval à garder à un valet ou à un ami s'il en trouvait d'assez complaisant. Quelqu'un en abusa par une visite beaucoup trop longue. Au lieu de s'en excuser près de son ami, il lui dit en riant : « Ah! ah! vous gardiez la mule. — Non, dit l'autre, je l'attendais. »

2. Avec la chute d'une toile on faisait alors les changements de décors les plus compliqués. Dans la *Mort de Cyrus, ou la Vengeance de Thomiris*, par exemple, on sait, grâce à une note de l'auteur, M. Rozidor, qu'au 4e acte, quand Thomiris criait : *A moi, soldats!* une toile manœuvrée à propos faisait tous les frais de l'armée ainsi appelée : « On fait, dit-il, tomber une toile où est représentée une armée en bataille qui passe sur un pont. »

Il vaut mieux la laisser à l'endroit que voicy.
(*Elle pose sa bougie allumée aux pieds du Duc.*)
Ah Monsieur! ah bon Dieu! qui vous ameine icy?

LE DUC.

Deux aveugles, Madame: Amour et la Fortune;
Je veux bien toutesfois, si je vous importune,
Reprendre le chemin par où je suis venu.

EMILIE.

Si vous m'estiez, Monsieur, un visage inconnu,
Ou si je ne sçavois quel est vostre merite,
Il est vray que ma peur ne seroit pas petite.

LE DUC.

N'en ayez point, Madame, au contraire, croyez
Que je mourray d'ennuy si vous ne m'octroyez,
Avec l'impunité de mon audace extresme,
La licence de dire à quel point je vous ayme.
Mes yeux, que la douceur des vostres a ravis,
Vous livrerent mon cœur si tost que je vous vis,
Sans avoir jamais peu vous descouvrir mon ame.
De là vient qu'emporté de l'ardeur de ma flame,
J'estois venu resveur devant vostre logis,
Où j'ay veu....

EMILIE.

Le sujet pour lequel je rougis.

LE DUC.

Voyez ma passion dans la jalouse rage
Dont vostre habit trompeur m'a picqué le courage.
Jugez, par le danger où j'ay voulu courir,
Si mon amour le cede à la peur de mourir.

EMILIE.

Ce trait inimitable à toute autre personne,
Et qui ne peut partir que du seul duc d'Ossonne,
M'oblige absolument à ne vous rien cacher, [si cher.
Sans perdre en longs discours un temps qui m'est
Vous sçaurez donc, Monsieur, quoy que vous ait
Ce brutal assassin qui chez vous se retire, [pu dire
Et qui fit choix en vous d'un amy deffenseur,
Au lieu d'y rencontrer un juge punisseur,
Que sur quelques soupçons sans aucun tesmoignage,
Le traistre sur Camille a fait tomber sa rage.
Ce n'est pas qu'en effect je ne l'aymasse bien,
Comme vous allez voir, mais il n'en sçavoit rien.
Nous avons eu tousjours trop d'heur et trop d'a-
[dresse,
Pour estre pris en chose où l'honneur s'interesse.

Quand nous aurions failly dans nostre passion,
Il n'en peut rien sçavoir que par presomption.
Cependant le barbare a fait par deffiance
Ce que le plus brutal n'eust fait que par science.

LE DUC.

Vous pouvez bien penser, quand je le retiray,
Que c'est vous seulement que je consideray.

EMILIE.

C'est en quoy vous n'avez qu'une ingrate obligée.

LE DUC.

Pleust à Dieu que ma foy n'y fust pas engagée :
Mais Camille, Madame, est-il pour en mourir ?

EMILIE.

Monsieur, on ne croit pas qu'il en puisse guerir :
C'est pourquoy l'equipage où je suis à cette heure
(*Elle est vestuë en homme.*)
N'est que pour l'aller voir auparavant qu'il meure,
Au moins si vostre cœur, par un trait de pitié,
Accorde cette grace à ma triste amitié.

LE DUC.

Quoy qu'un juste regret sensiblement me touche,
D'apprendre mon mal-heur par vostre propre bou-
Vostre contentement m'est encor assez cher, [che,
Pour aux despens du mien moy-mesme le chercher.

EMILIE.

O femme sur tout'autre en tout infortunée !
(*La monstre du Duc sonne* [1].)

LE DUC.

Maudite soit la monstre, et qui me l'a donnée !
(*Icy la seconde toile se tire, et Flavie paroist sur son lict qui s'est éveillée au bruit de la monstre.*)

SCÈNE IV

FLAVIE, EMILIE, LE DUC.

FLAVIE.

Voy ! d'où vient que ma sœur s'éveille ainsi la nuict ?
Se treuve-t'elle mal ? je n'entends point de bruit :
Va voir ce qu'elle fait, et te coulle tout contre.

1. Cette montre à sonnerie rappelle celle du *Menteur*, qui en fut peut-être imitée. Elle intervient ici pour jouer un rôle encore plus invraisemblable.

EMILIE, *escoutant à la porte du cabinet.*
Escoutons si ma garde a point ouy la montre,
Ne bougeons pas si tost, ce seroit faict de moy.

FLAVIE.
Dieu! qu'est-ce que j'entends? Dieu! qu'est-ce que [je voy?
J'ay l'esprit si confus d'une telle merveille,
Que les deux yeux ouverts je doute si je veille :
Ouy, je veille, et voy bien ma coquette de sœur,
Et le dùc qui sans doute en est le ravisseur.
D'appeller au secours la famille endormie,
Ce n'est que de mon frere annoncer l'infamie.
Outrē qu'un plus grand mal en pourroit avenir,
C'est bien faict de lascher ce qu'on ne peut tenir.
Qu'elle s'en aille donc avec son habit d'homme,
Et fust-elle des-jà la plus belle de Romme;
Pourveu qu'elle n'eust pas, aux despens de mon cœur,
L'honneur d'avoir vaincu mon aymable vainqueur.

LE DUC.
Nous n'avons rien oüy.

EMILIE.
Je suïs un peu remise,
Mais croyez que jamais je ne fus plus surprise.

LE DUC.
Ny moy pareillement jamais plus interdit.

EMILIE.
Or, Monsieur, s'il est vray, comme vous l'avez dit,
Que mon peu de beauté vous soit considerable,
Considerez aussi mon estat miserable,
Et par vos propres feux mesurant ceux d'autruy,
Excusez la foiblesse où je tombe aujourd'huy.
Asseuré que j'emporte un regret legitime
De ne pouvoir payer vostre amour que d'estime;
Aymant mieux devant vous l'avouër franchement,
Qu'après un faux espoir vous tromper laschement.
J'estime neantmoins que vostre ame est trop haute
Pour vouloir contre moy vous servir de ma faute.

LE DUC.
J'ay trop peu de merite avec trop de mal-heur
Pour m'acquerir un bien de si rare valeur.

EMILIE.
Non, vous estes le seul qui me rendriez coupable
D'une infidelité, si j'en estois capable :
Mais le Ciel m'est tesmoin qu'en l'estat où je suis,
Vous promettre mon cœur, c'est plus que je ne puis.

LE DUC.

Je n'approuvay jamais cette lasche manie
De regner en amour avecque tyrannie,
Plus content de vous plaire en confident secret
Que de me satisfaire en amant indiscret.

EMILIE.

Si vous vouliez encor m'accorder une grace?

LE DUC.

Ouy da, Madame, et quoy?

EMILIE.

D'aller tenir ma place
Dans le lict que voilà jusques à mon retour,
Pour abuser ma vieille avec un si bon tour,
Qui vous prendra pour moy, s'il faut qu'elle s'éveille.

LE DUC.

Fort bien, cela vaut fait.

FLAVIE.

O ruze nompareille!

LE DUC.

Je m'en vay donc sans bruit vous recevoir en bas.

EMILIE.

Non, ne bougez.

LE DUC.

Pourquoy?

EMILIE.

C'est qu'il ne le faut pas.

LE DUC.

Madame, excusez-moy, j'ay du monde icy contre,
Que je veux renvoyer, de peur qu'il vous rencontre,
Puis je reviens tout court, afin de me coucher.

EMILIE.

Songez donc, s'il vous plaist, qu'il faut se depescher,
Tant j'ay peur que desjà le mal-heureux Camile
N'ait rendu par sa mort ma visite inutile.

FLAVIE.

Voylà par un seul mot le mystere esclaircy;
Sçache encor le chemin qu'elle prendra d'icy,
Pour mieux t'en asseurer.

LE DUC.

L'eschelle est bien tenduë,
Descendez hardiment.

EMILIE.

Me voilà descenduë;
Allons, que songez-vous?

LE DUC.

Je songe qu'il me faut
Tirer l'eschelle à moy quand je seray là haut.

EMILIE.

Et pour quelle raison?

LE DUC.

De peur qu'il n'en advienne
Une mesme adventure, ou pire que la mienne.

EMILIE.

C'est fort bien advisé. Mais quand je reviendray?

LE DUC.

Vous n'avez qu'à tousser, et je vous la rendray.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

FLAVIE.

L'énigme est expliqué, le chemin qu'elle a pris
M'arreste au premier sens que j'en avois compris.
Ma sœur ayme Camille, et c'est l'obscure source
Dont tant de maux ont pris et vont prendre leur cour-
La gallante qu'elle est, dans ma propre maison, [se.
Execute à mes yeux toute sa trahison :
Encore avec cela, telle est ma destinée,
Qu'il faut que je sois vieille à ma vingtiesme année.
« Pour abuser ma vieille avec un si bon tour : »
Vrayment le tour est bon, mais devant qu'il soit jour,
Pour si peu qu'elle vinst à m'echauffer la bile,
Je la feray passer pour jeune et mal habile.
Il vaut mieux toutefois se taire, et l'excuser,
Qu'en advertir mon frere, et le scandaliser.
S'il le sçait, peu luy sert d'en sçavoir davantage,
Et s'il ne le sçait pas, c'est un mauvais message.
Par le coup qu'il a faict, il est aysé de voir
Qu'il en a plus apris qu'il n'en voudroit sçavoir ;

Et puis en l'examen d'une faute amoureuse,
Il me sieroit fort mal d'estre si rigoureuse.
Amour, qui dès long temps entretient ma langueur,
M'en traicteroit possible avec plus de rigueur.
Laissons-la donc aymer, qu'un autre y prenne garde,
Et songeons seulement à ce qui nous regarde :
Voicy venir celuy dont les perfections
Sont le secret object de tes affections;
Tu le vas recevoir jusques dedans ta couche,
Ce duc dont les attraits toucheroient une souche.
O mes sens ! si des-ja ce penser seulement
Me cause tant de trouble et de contentement,
Au milieu de l'effect et de la chose mesme,
Jugez si mon transport ne sera pas extresme.
Quoy ! je le sentiray couché dedans mes draps,
A deux doigts de ma bouche, et presque entre mes bras;
Sans que ma passion, à l'excez parvenuë,
Au moins par mes souspirs luy puisse estre cogneue!
Si belle occasion de contenter ses vœux
Merite bien plutost qu'on la prenne aux cheveux.
Il s'agist en cecy du repos de ma vie,
Le temps, le lieu, l'amour, et bref tout m'y convie.
J'ay trouvé le secret de descouvrir mon feu,
Sans que la modestie y souffre tant soit peu.
Fais semblant de resver, et dans tes resveries
Mesle force discours d'amoureuses furies,
Si propres à luy seul, qu'il ne puisse ignorer
Qu'en songe pour le moins il te fait souspirer.
Lors, à mon ton de voix, s'il n'est en resverie,
Il ne me croira plus quelque vieille furie :
De sorte qu'il aura la curiosité
De me voir au visage avec de la clarté.
Là, si, comme je croy, le duc est honneste homme,
Il fera son profit des advis de mon somme;
Veu qu'ordinairement, et sur tout en amour,
Les songes de la nuict sont les pensers du jour.
L'amitié de ma sœur douteuse et divertie
Doit chasser de la sienne une bonne partie;
Et puis je ne croy pas son éclat de beauté
Mieux fondé que le nostre en droict de primauté.
L'effect en fera preuve, acheve l'entreprise,
Et te remets au lict de crainte de surprise.
Courage, mon amour, que la peur de rougir
Ne nous empesche pas de librement agir.
Le voile de la nuict couvrira nostre honte.

SCÈNE II

LE DUC, FLAVIE.

LE DUC.

Il faut s'en acquitter, ça, ça, que je remonte.
Cette commission m'importuneroit bien,
N'estoit qu'en la faisant je ne fais rien pour rien.
Camille est fort malade, et sa mort, que je pense,
Fera que mon service aura sa recompense.
Mon etique beauté qui ronfle là dedans,
A possible encor moins de cheveux que de dents :
Si faut-il neantmoins se couller auprès d'elle.

FLAVIE.

Le voicy, j'entrevoy son ombre à la chandelle.

LE DUC.

Sa bouche est en deça, mets toy fort en avant,
Dessus le bord du lict de peur du mauvais vent.
Ce vieux sujet de rume et de decrepitude
Tesmoigne en son repos beaucoup d'inquietude.
Ses esprits assoupis et ses membres pesans,
Semblent moins accablez du sommeil que des ans.
Voilà bien des souspirs, encor il est croyable
Qu'elle faict maintenant quelque songe effroyable ;
Ou c'est que l'estomach indigeste et gasté
Luy cause à tous moments cette ventosité. [d'ambre,
O mes gands [1] ! mes sachets ! esprits de muscq et
Que n'estes-vous icy plutost que dans ma chambre !

FLAVIE.

Oymé !

LE DUC.

Que veut-elle avec son oymé ?
Le cœur luy fait-il mal ?

FLAVIE.

Ha! pourquoy t'ay-je aymé ?

LE DUC.

Resve-t'elle d'amour ?

FLAVIE.

Ha duc ! ha duc d'Ossonne !

1. Tous les gants de gentilhomme, qu'on faisait alors venir de Rome, comme on le voit par les lettres du Poussin, étaient en peau parfumée. Les plus odorants étaient les gants à la *frangipane*.

LE DUC.

Elle parle de moy, l'adventure est bouffonne;
Voicy bien à mon gré le plus bizarre tour
Qui soit jamais party des caprices d'amour.
Seroit-ce point aussi quelque traict de finesse?
Semblable ton de voix me sent fort sa jeunesse :
Mais plutost que toucher à des os descharnez,
J'ayme mieux le sçavoir aux despens de mon nez.

(Il se tourne la teste vers elle.)

Je ne sentis jamais une haleine plus douce;
Indubitablement on m'a donné la trousse [1].

(Il revient.)

Retourne au cabinet y prendre le flambeau.
O Dieu! se peut-il voir un visage plus beau?
Pour combien voudriez-vous, ô trompeuse Emilie,
Avoir tant de beauté quand vous serez vieillie?
Et toy-mesme, par crainte ou par stupidité,
Voudrois-tu n'user pas de la commodité?
Tout bien consideré, dois-tu trouver estrange
Que cette femme t'ayme, ou plutost ce bel ange?
Est-ce chose en amour impossible de soy,
Qu'en ayant pour une autre, une autre en ait pour toy?
Bien plus, à la faveur de la tapisserie,
Je gage qu'elle a veu nostre gallanterie;
Et qu'au bruit de ma monstre alors qu'elle a frappé,
Elle s'est esveillée, ou je suis bien trompé.
Non, non, poussons fortune, et sur la foy d'un songe,
Changeons en verité cet amoureux mensonge.
La Fortune et l'Amour ayment les hazardeux,
Et les timides cœurs sont le mespris des deux.
Il est vray que l'affaire ayant mauvaise issuë,
Emilie en cecy seroit la plus desceuë :
Mais mon authorité la deffend en ce cas,
Et c'est à mon advis ce qui ne sera pas.
Sans negliger pourtant la seureté des choses,
Tenons fort bien sur nous toutes les portes closes.
Voilà de fort bons aix [2] et de fort bons verrous;
Si quelqu'un veut entrer, il faut qu'il parle à nous.

(Il la regarde avec le flambeau.)

Ce battement de sein, cette couleur vermeille,
Ne sont pas accidents de femme qui sommeille.
Elle dort comme on veille, il n'est rien de plus seur.

1. On m'a trompé. On disait encore mieux « jouer une trousse. » V. plus haut *Comédie de proverbes*, act. II, sc. 5.
2. Planches.

Hé, Madame, Madame !

FLAVIE.

Hé, de grace, ma sœur,
Dormez si vous pouvez, ou souffrez que je dorme.

LE DUC.

Hé, Madame !

FLAVIE.

O ma sœur ! sous quelle estrange forme
Abusez-vous mes yeux et mes sens à la fois ?

LE DUC.

Madame, reservez tous ces signes de croix
Pour l'apparition de ces mauvais fantosmes
Qui meuvent, ce dit-on, des corps d'air et d'atomes.

FLAVIE.

Dieu ! c'est bien un demon veritable et trompeur,
Puis qu'il m'oste la voix.

LE DUC.

Non, n'ayez point de peur.
Si j'estois un esprit de l'infernalle suitte,
Tant de signes de croix m'eussent donné la fuite ;
Et puis, estant vous-mesme un ange de clarté,
Vostre divin aspect m'eust-il pas escarté ?
Par vos yeux, (le serment merite qu'on me croye)
Je ne suis un demon que d'amour et de joye.
Si vous connoissiez bien mon visage et mon nom,
Auriez-vous peur de moy ? Je veux croire que non.

FLAVIE.

Mais en fin, homme ou spectre, ou tous les deux ensemble,
Est duc d'Ossonne en fin, puis que tout luy ressemble.
Pourquoy visiblement me venez-vous tenter ?
Est-ce qu'à mon honneur vous voulez attenter ?
Je feray tant de bruit.

LE DUC.

Appaisez-vous, Madame ;
Evitons, s'il vous plaist, le scandale et le blasme.

FLAVIE.

O ma sœur ! est-ce ainsi que vous me trahissez ?

LE DUC.

Mais plustost est-ce ainsi que vous me haïssez ?
Qu'ay-je encor entrepris qui vous ait peu desplaire ?
Je cherche vostre amour, non pas vostre colere,
Et mettrois hors mon cœur indigne de mon sein,
S'il avoit peu loger un si lasche dessein.
Puis est-il insolent qui ne mist bas les armes
Devant la majesté de vos yeux pleins de charmes ?

FLAVIE.

Brisons là, je vous prie, et plutost dittes moy,
Qui vous a faict venir dans ma chambre, et pour-
[quoy?

LE DUC.

Je prends donc place au lict.

FLAVIE.

Quoy! que voulez-vous faire? [saire.
Tout beau, tout beau, Monsieur! il n'est pas neces-
Presque en un mesme temps, je voy que vous pechez
Contre la modestie, et que vous la preschez :
Prendre place à mon lict! Ne tient-il qu'à la prendre?
Personne que ma sœur n'a raison d'y pretendre.

LE DUC.

Je le croy bien ainsi, c'est pourquoy maintenant
J'ay droit de la remplir comme son lieutenant,
Jusqu'à tant pour le moins qu'elle soit retournée,
Par la permission qu'elle m'en a donnée.

FLAVIE.

Mais en vertu de quoy pourriez-vous m'asseurer
Qu'elle vous l'ait donnée?

LE DUC.

A force d'en jurer.

FLAVIE.

On veut bien se tromper, alors qu'on s'en raporte
Aux sermens amoureux de ceux de vostre sorte.
Non, non, à cela prez, commencez, s'il vous plaist,
De me faire sçavoir la chose comme elle est. [aise,
Vous pouvez cependant, pour vous mettre à vostre
Prendre au lieu de mon lict une fort bonne chaise :
Et comme vice-roy mettre encore sous vous,
Pour causer plus à l'aise, un carreau de veloux

LE DUC.

Madame, à vostre advis le moyen que je cause,
Avec le froid que j'ay?

FLAVIE.

Je n'en suis pas la cause.

LE DUC.

Tout à bon[1] je transis; de grace, par pitié,
Donnez-m'en seulement le quart de la moitié.

FLAVIE.

[donne,
Vous autres Espagnols, pour un doigt qu'on vous
Vous en prenez un pied; je ne suis pas si bonne.

1. Tout de bon.

LE DUC.

Fiez-vous une fois à ma discretion.

FLAVIE.

Et bien, je vous reçois, mais à condition
Que vous demeurerez dessus la couverture,
Pour me conter au vray toute ceste avanture,
Et ne me ferez rien que ce qui me plaira.

LE DUC.

Ouy, foy de cavalier !

FLAVIE.

Et bien, on le verra ;
Sur vostre seule foy ma vertu se hazarde,
Mais n'entreprenez rien.

LE DUC.

Madame, je n'ay garde.

(*Icy les deux toiles se ferment, et Emilie paroist dans la ruë.*)

SCÈNE III

EMILIE, LE DUC.

EMILIE.

L'eschele est en dedans, nostre amant abusé
En a fidelement et sagement usé ;
Ayant creu que ma sœur estoit vieille et ridée,
Il seroit bien marry de l'avoir regardée.
S'il me fust arrivé de l'appeller ma sœur,
Il l'eust veuë, et dès-là mon jeu n'estoit plus seur.
Je craindrois maintenant qu'estant seul aupres d'elle,
Il ne m'eust pas esté ny secret ny fidelle :
Avoüons cependant qu'il n'est point d'amoureux
Capable d'imiter un trait si genereux ;
Ny point d'amante aussi qui n'eust esté gaignée
Par une amour si belle, et si bien tesmoignée ;
Il met bien à venir, toussons encor un coup.

LE DUC.

Ah ! Madame, vrayment vous demeurez beaucoup.

EMILIE.

Paix!

LE DUC.

Ne vous hastez pas, l'eschelle est mal-aysée :
Tenez ferme à cette heure, empoignez la croisée ;

(*Icy la toile du cabinet se tire et ils paroissent tous deux.*)

Vous voyez comme quoy je me suis acquitté
De ma commission.

EMILIE.

Et nostre antiquité?

LE DUC.

O qu'elle est inquiete, active et remüante!
Qu'à mon opinion son haleine est püante,
Et qu'un teint delicat tourné de son costé,
N'y seroit pas long-temps sans estre bien gasté!

EMILIE.

Vous en diriez bien trop, et je me persuade
Qu'un peu d'opinion vous a rendu malade;
Ou bien que vous voulez, en cette occasion,
M'obliger davantage à sa confusion.
Non, non, ne croyez pas qu'elle soit si vilaine:
Sur tout ne dittes pas qu'elle a mauvaise haleine.
Si vous l'aviez sentie aussi souvent que moy,
Vous en parleriez mieux.

LE DUC.

Madame, je vous croy.

EMILIE.

Ce n'est pas que je l'ayme ou que je la deffende
Pour amoindrir le prix d'une faveur si grande,
Puisqu'à moins d'estre ingrate, il me faut confesser
Que je n'ay pas dequoy la bien recompenser,
Quand mesmes, par la mort de l'object de ma flame,
Il seroit en mon choix de vous donner mon ame.

LE DUC.

Et bien, vous l'avez veu, se portera-t'il bien?

EMILIE.

J'espere, grace à Dieu, que ce ne sera rien.
On ne craint qu'une playe où on a mis la sonde,
Et que l'on a treuvée extresmement profonde.
Elle est droict sous le cœur, ses autres coups sont tels,
Qu'encor qu'ils soient tous grands, ils ne sont pas mortels.

LE DUC.

Quoy qu'ils m'ostent l'espoir, et quoy que je l'envie,
Je ne fais point de vœux qui soient contre sa vie,
Et croy, quelque accident qui luy puisse advenir,
Qu'estant chery de vous il ne peut mal finir.

EMILIE.

Ces generositez sont toutes si parfaites,
Qu'il est aisé de voir que c'est vous qui les faictes:

Que mon cœur par ma voix n'ose-t-il publier
Ce que, sans estre ingrat, il ne peut oublier !
Mais quoy ! les incidens qui font mon avanture,
Sont de si delicate et honteuse nature,
Que, sans perdre l'honneur que vous me conservez,
Je ne puis augmenter celuy que vous avez.

LE DUC.

Si la reconnoissance au bien-fait se mesure,
Ce compliment tout seul me paye avec usure.
Si peu que j'en ay fait n'est en particulier
Que ce qu'en general eust fait tout cavalier.
Mais, Madame, à propos, vous n'avez point de fille,
Trouvez bon, s'il vous plaist, que je vous deshabille.

EMILIE.

Dieu m'en garde, vrayment j'aurois peu de raison
D'abuser d'un valet de si bonne maison :
C'est un ravalement [1] que vostre propre reyne
Dans son Escurial ne souffriroit qu'à peine.
Non, Monsieur; faites mieux, allez vous retirer,
La chandelle aussi bien n'a plus guere à durer ;
Et vous aurez demain pour vostre apresdisnée
La visite du soir que vous m'avez donnée.

SCÈNE IV

LE DUC, *seul. Il sort par la fenestre, et la toile se ferme.*

Ho ! m'en voilà dehors : mais il faut advoüer
Qu'en cecy la Fortune a voulu se joüer,
Et qu'on n'a jamais veu d'avanture amoureuse
En tous ses incidens plus rare ou plus heureuse ;
Qu'en un mesme subject j'ay veu de doux accords
Des graces de l'esprit et des beautez du corps.
Dieu ! l'agreable veuve ! ô qu'elle est ravissante !
Que son humeur me plaist, qu'elle est divertissante !
Et qu'il est mal-aysé qu'aupres de tant d'appas
On puisse avoir un cœur et ne le donner pas !
Mais quoy ! serois-tu bien si facile, ou si beste,
Que de borner ta gloire en sa seule conqueste ?

1. Abaissement. — Ce mot vieillissait avec ce sens ; Furetières le met encore dans son *Dictionnaire*, mais il n'est plus déjà dans celui de Richelet.

Non, non, pousse ta pointe, et fais tant si tu peux
Que l'autre vienne encore au point où tu la veux :
Que si la vive voix et les soins ne le peuvent,
Que lettres dans la poche incessamment luy pleuvent
Toutes et quantes-fois qu'elle te viendra voir.
Croy qu'une bonne lettre a beaucoup de pouvoir.
Comme on la lit souvent, à force d'estre leuë,
Elle change l'esprit de la plus resoluë.
Si j'ay ces deux tresors, je suis le plus heureux
Et le mieux diverty de tous les amoureux.
Fay donc, et ne crains pas que ton jeu se descouvre,
Attendu que jamais l'une à l'autre ne s'ouvre.
Mais voicy force gents ; c'est sans doute Almedor;
Ah ! qu'il vient bien d'un air à me railler encor!

SCÈNE V

LE DUC, ALMEDOR.

ALMEDOR.

Monsieur, il a gelé, l'amour est refroidie,
Et bien, qu'en dites-vous ?

LE DUC.

Que veux-tu que j'en die?
Il est vray qu'un fagot m'incommoderoit peu.

ALMEDOR.

Voire, vous vous mocquez, et l'amour est tout feu;
Sa doublure vaut mieux que marte et que ratine [1],
Ne me donnez-vous point aussi la gabatine [2]?
Je vous treuve bien gay pour estre morfondu.
Dites la vérité, vous estiez attendu ?

LE DUC.

Comme toy.

ALMEDOR.

Neantmoins, je vous tiens trop habile
Pour avoir entrepris un voyage inutile.

LE DUC.

Pour l'avoir entrepris à l'advanture, bon.
Mais pour estre inutile, asseurément que non.

1. Étoffe de laine dont on faisait les doublures.

2. De la moquerie, particulière aux *gabeurs,* aux mauvais plaisants. On lit dans Mme Deshoulières :

> Galans fieffés, donneurs de *gabatine,*
> J'ai beau prêcher qu'on risque à vous ouïr.

ALMEDOR.

Vous vous garderiez bien de dire le contraire,
Mesme à moy qui jamais n'ay pu vous en distraire.

LE DUC.

Comme une comedie a sauvé mon amour,
Mon amour pourroit bien en causer une un jour :
Car c'en est un subject galand, comique, et rare,
Entre les plus parfaits dont la scene se pare.

ALMEDOR.

Vous m'en feriez bien croire.

LE DUC.

Et bien, tout maintenant
Je t'en feray le compte en nous en retournant,
Et ne me croys jamais au cas que je te mente.

ALMEDOR.

Allons donc, aussi-bien la froidure s'augmente.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

CAMILLE, OCTAVE.

CAMILLE.

Ouy, la veuve Flavie, et la sœur de Paulin.

OCTAVE.

La sœur, la propre sœur de ce traistre assassin
Qui nous a voulu perdre.

CAMILLE.

Oüy, oüy, c'est elle-mesme.

OCTAVE.

Quoy! vous la cognoissez et l'aymez?

CAMILLE.

Et je l'ayme.

OCTAVE *en se moquant.*

Et depuis quand, Monsieur, une si belle amour?

CAMILLE.

Depuis que je la vis chez le duc l'autre jour,
Où mon cœur, je l'avoüe, oubliant sa colere,

A cause de la sœur ayma quasi le frere.

OCTAVE.

A ce que j'en puis voir, il n'est pas mal-aisé,
Apres un grand affront, de vous rendre appaisé.
(*En se moquant.*)
Et c'est bien faict aussi; fi, fi des sanguinaires,
Qui ne pardonnent point! vivent les debonnaires
Dont le bon naturel rend le bien pour le mal!

CAMILLE.

Il faut s'accommoder au sens de ce brutal.
Octave, en bonne foy, serois-tu bien si gruë,
De croire que la sœur m'eust donné dans la veüe,
Jusqu'au point d'oublier le complot hazardeux
Que le jaloux de frere a fait contre tous deux?
Puis-je si tost remettre une injure si grande?
Ay-je si peu de cœur, di?

OCTAVE.

Je vous le demande.
Qui le sçait mieux que vous, ou le doit mieux sça-
[voir?

CAMILLE.

Tu dis vray c'est pourquoy je vay te faire voir
Qu'en la possession des beautez de Flavie
Le bien de la vengeance est ma plus douce envie.

OCTAVE.

Vous ne l'aimez donc pas?

CAMILLE.

Non, mais je feins expres
D'en estre bien féru pour m'en moquer apres,
Et de toute sa race au cas que je la dupe.

OCTAVE.

O, puis que vostre amour ne vole qu'à la jupe,
Et que c'est une embusche à toute la maison,
Je ne dispute plus que vous ayez raison.

CAMILLE.

Vien-çà : cognois-tu bien une certaine fille
Qui les sert depuis peu?

OCTAVE.

N'est-ce pas Stephanille?

CAMILLE.

Oüy.

OCTAVE.

Nous nous cognoissons un peu de longue main,
Pour avoir plus d'un an mangé de mesme pain.

CAMILLE.

Et maintenant encor estes-vous bien ensemble?

OCTAVE.

Fort.

CAMILLE.

Tu me l'avois dit autrefois, ce me semble :
C'est pourquoy j'ay pensé que par ton entregent [1],
On la pourroit gaigner avec un peu d'argent;
Ces vingt ducas, et cent que tu luy peu promettre,
L'obligeront possible à luy rendre une lettre.

OCTAVE.

Faictes-la seulement.

CAMILLE.

C'en est faict, la voicy.
Et quand la verras-tu ?

OCTAVE.

Laissez-m'en le soucy.
Elle sort au matin pour aller à l'eglise,
Je n'auray qu'à l'attendre ; à propos, je m'avise
Qu'elle doit estre allée à la provision,
Il est jour de marché, prenons l'occasion.
Je m'en vais de ce pas l'espier au passage.

CAMILLE.

Va donc, mon cher Octave, et fais bien ton message.

SCÈNE II

CAMILLE.

Il croit asseurément que c'est pour me venger,
Dieu me garde pourtant seulement d'y songer !
Tel desir de vengeance auroit mauvaise grace,
Et ne sçauroit tumber que dans une ame basse.
Le seul honneur du sexe, inviolable et cher
A tout homme de cœur, m'en devroit empescher.
Avec tous mes respects la haine fraternelle
Luy rendra mon amour suspecte et criminelle.
L'affaire survenuë entre Paulin et moy,
La portera d'abord au soupçon de ma foy.
Comme c'est toutesfois l'ordinaire des belles
De croire volontiers qu'on soit amoureux d'elles,

1. Mot qui est resté, quoiqu'il fût déjà vieux alors. L'étymologie en est fort transparente. Lanoue la donnait dès 1596 dans son *Dict. des rimes*, p. 299 : « Savoir son *entregent*, dit-il, c'est savoir la manière de converser, de pratiquer parmi les compagnies ou *entre* les *gens*. »

Elle croira sans doute avoir assez d'appas
Pour m'obliger en fin à ne me moquer pas,
Et, de sa vanité tirant son asseurance,
Presumera de tout contre toute apparence.
Comme qu'il en arrive, il vaut mieux hazarder
Que rien perdre en amour faute de demander.
Dieu! que fais-tu, Camille? Est-ce ainsi qu'on ou-
La foy promise est deuë à la pauvre Emilie: [blie?
Ainsi donc son amour et sa facilité
Seront payez de fraude et d'infidelité?
Ah traistre! desormais il faut que tu t'asseures
Que le sang que n'aguere ont versé tes blesseures,
Tout celuy qui t'anime et qui t'en est resté,
Ne te sçauroit laver de ta desloyauté.
Mais je suis bien exact, et bien novice encore:
Quel crime auray-je faict pourveu qu'elle l'ignore?
Car, pour ma conscience, il est très-asseuré
Que je l'ayme tousjours comme je l'ay juré.
Un amant à mon gré seroit bien ridicule,
Qui s'embarasseroit de semblable scrupule.
On n'est pas criminel envers une beauté,
Quand sans rompre avec elle on suit la nouveauté.
«Volontiers les constans qui n'ont qu'une maistresse,
« S'ils ont beaucoup de foy, n'ont que fort peu d'a-
Ce qui leur fait treuver le change hazardeux, [dresse.»
C'est qu'ils n'ont pas l'esprit d'en entretenir deux;
La constance est en eux une vertu forcée,
Moins de gré bien souvent que de force exercée.
J'estime, quant à moy, qu'en pareilles amours
On est fidelle assez, quand on ayme tousjours.
Bon si je pretendois que la race future
Vinst lire apres ma mort dessus ma sepulture:
Le phœnix des amans est clos dans ce tombeau.
Je ne demande pas un eloge si beau,
Ny que mon amitié soit de si bonne marque,
Que celle par qui Laure illustre le Petrarque.
Si la chose est secrette, elle ira tousjours bien.
Le moyen qu'elle en voye, ou qu'elle en sçache rien.
Le rang et la beauté dont ces deux sœurs se picquent,
Sont cause que jamais elles ne communiquent,
Et qu'estant d'un esprit jaloux et deffiant,
Elles vont leurs deffaux l'une et l'autre espiant.

SCÈNE III

STEPHANILLE, OCTAVE.

STEPHANILLE.

Tu me pourrois donner plus que mon pesant d'or,
Si je ne croyois bien que tu m'aymes encor,
Que je ne prendrois pas la charge que j'ay prise;
C'est Octave en cecy, non l'argent que je prise,
Et pour t'en asseurer, vien-çà, donne la main,
Je veux que tout le jeu soit à moitié de guain.
Tiens, voilà dix ducats, et dix que je reserve.
Qu'importe à nostre amant pourveu que l'on le serve?
Tout ce qui me viendra d'une telle amitié,
Nous le partagerons par la belle moitié.

OCTAVE.

Grand mercy, ce n'est pas en cette seule affaire
Que tu m'as faict du bien.

STEPHANILLE.

Causeur, te veux-tu taire?
Nous ferions bien encor quelque chose de bon.

OCTAVE.

Il la faut endormir en effet, que sait-on?
Aisément d'une intrigue une autre pourroit naistre.
Adjuste seulement ta maistresse et mon maistre,
Et croy qu'Amour un jour assemblant leurs maisons,
Ils nous feront du bien si nous leur en faisons:
Puis, la chose arrivée au terme d'estre faicte,
Tu cognoistras alors combien je la souhaitte.
Haste-toy seulement de rendre mon poulet
Et d'obliger d'un coup le maistre et le valet.

STEPHANILLE.

Tiens-le pour tout rendu: mais au moins je t'annonce
Que je ne promets pas d'en rapporter response.
A peine en fera-t'elle; et tu peux bien penser,
Que ce ne sera pas manque de l'y pousser.
Voicy nostre logis, adieu donc; car je tremble,
De crainte que quelqu'un nous apperçoive ensemble.
Repasse sur le soir à l'heure de souper,
Et je te parleray, si je puis eschaper.

OCTAVE.

Je n'y manqueray pas. Elle auroit bien envie
Qu'Octave fist le sot une fois en sa vie.

O qu'une femme pauvre est un fardeau pesant !
Ma foy je veux du bien, et du bien tout present.
La fille pauvre et belle, à mon avis, est née
Pour la resjoüissance, et non pour l'hymenée,
Qui, selon le proverbe, est pire que l'enfer,
Quand au lieu d'estre d'or ses chaisnes sont de fer.
Voicy venir mon maistre, une grande embrassade
Sera le moindre fruit qu'aura mon ambassade.

SCÈNE IV

CAMILLE, OCTAVE.

CAMILLE.

Voilà mon messager, il est plus diligent
Que je ne pensois pas. O mon fidelle agent !
Quoi! nous vengerons-nous? avons-nous Stephanille?

OCTAVE.

Monsieur, en verité c'est une bonne fille,
Et qui merite bien que vous en faciez cas.

CAMILLE.

Tout à bon? cependant elle a pris mes ducas.

OCTAVE.

Vos ducas? ah ! fort bien; mais qu'il ne vous déplaise.

CAMILLE.

Déplaise, tant s'en faut, c'est que j'en suis bien aise,
Et si par avanture elle en eust faict refus,
J'allois estre fasché si jamais je le fus :
Car avec cet argent par où tu me l'engages,
C'est un esprit à moy, puis qu'il est à mes gages.
Et quand t'a-t'elle dit que tu la pourrois voir?
Dans demain?

OCTAVE.

Bien plustost, aujourd'hui sur le soir.

CAMILLE.

Vengeons-nous, s'il se peut, Octave, en diligence;
C'est un friand morceau qu'une prompte vengeance.

OCTAVE.

Bon pour vous qui possible avez desjà disné :
Mais pour vostre valet qui n'a pas desjeuné,
Croyez-moy qu'un chapon, avec un bon potage,
Et fust-ce à vos despens, luy plairoit d'avantage.

CAMILLE.

Allons, c'est la raison qu'un long et bon repas
Au moins attendant mieux recompense tes pas.

SCÈNE V

HORACE, EMILIE.

HORACE.

Ma fille, auparavant que personne survienne,
Tirons-nous à l'escart, que je vous entretienne
Du sujet pour lequel j'estois venu vous voir,
Et qu'il est important de vous faire sçavoir.
Possible ignorez-vous ce que je viens d'apprendre,
Touchant le bel exploit de mon brutal de gendre.

EMILIE.

Hé ! Monsieur, qu'en dit-on ?

HORACE.

Entre les medisans
Le bruit court, et sur tout parmy les courtisans,
Qu'il a dessus Camille exercé sa vengeance,
Pour le croire avec vous de bonne intelligence,
Et qu'un vieux reliquat de haine de maison
En est bien le pretexte, et non pas la raison.

EMILIE.

Moy, bien avec Camille? O l'imposture estrange !
Ainsi donc ce meschant sur mon honneur se vange.
Ha ! Monsieur, montrez-moy ce serpent odieux,
Je luy veux arracher et la langue et les yeux.
Non, il faut que la femme ayt cette lasche vie,
Que le mary devroit avoir desja ravie,
Pour oster à la terre un monstre si maudit.

HORACE.

Pourquoy juger d'abord que c'est luy qui l'a dit?
Et puis tousjours la court de medisans fourmille :
C'est peut estre aussi-tost quelqu'un de sa famille.
Pour moy, si j'en avois le plus foible soupçon,
Je vous en parlerois tout d'une autre façon.
Vous estes innocente, ou vous le devez estre;
Mais il importe encor de le faire parestre;
Sur tout que rien de vous n'esclate à l'avenir
Par où ce mauvais bruit se puisse entretenir.
Adieu, songez, ma fille, à vostre renommée.

SCÈNE VI

EMILIE.

Comme le feu d'amour n'est jamais sans fumée,
Et que j'esprouve bien qu'une intrigue est fort mal
Entre les mains d'un grand qui de plus est rival !
Car en tant que rival l'interest qui le touche
Indubitablement luy fait ouvrir la bouche.
Et d'ailleurs comme grand il ne sçauroit durer,
Qu'il n'ait un confident à qui se declarer.
Si bien qu'il ne se peut que les uns ou les autres
N'esventent tost ou tard leurs secrets et les nostres.
C'est du duc sans faillir que ce bruit est venu,
Dieu vueille seulement qu'il s'en soit là tenu!
S'il arrive qu'il die, ou qu'il ayt dit le reste,
Avec sa lascheté ma honte est manifeste.
Car si ma belle-sœur en a le moindre vent,
Elle aprofondira l'affaire plus avant.
Et pour peu qu'elle en sçache, elle a trop de matiere
Pour ne descouvrir pas l'intrigue tout entiere.
Voicy qui va fort mal ; mais je me mocque d'eux :
J'ay dequoy me sauver, et les joüer tous deux.
Je vay rendre ma sœur tellement esbloüye
Par la subtilité d'une fourbe inoüye,
Que mesme au pis aller, quand le duc diroit tout,
Je ne sçaurois manquer de me treuver debout.
J'estime neantmoins son ame trop bien née,
Pour me scandaliser apres sa foy donnée,
Luy de qui les poulets tous les jours me font voir
Les plus fidelles soins d'un amoureux devoir.
N'importe, à tous hazards le tour que je medite
Ne sçauroit nuire au moins, au cas qu'il ne profite.

SCÈNE VII

FLAVIE, STEPHANILLE.

FLAVIE.

A la bonne heure, en fin vous voilà revenuë ;
N'est-ce que le marché qui vous a retenuë ?
Vrayment pour faire mieux vous y deviez coucher.

STEPHANILLE.

Madame, en verité c'est que tout est si cher,
Qu'on n'oseroit quasi regarder la viande,
Si l'on n'en veut donner tout ce qu'on en demande.
Les poulets, les chapons, les ramiers, les perdrix,
En un mot la volaille est toute hors de prix.
Pour moy je voudrois bien qu'on reglast ce desordre,
Et vrayment la police y devroit un peu mordre.

FLAVIE.

C'est dommage en effect que vous n'avez pouvoir
De reformer l'estat; mais aprochez vous voir.

STEPHANILLE.

Je sçavois bien qu'encor j'oubliois quelque chose.
C'est un papier pour vous.

FLAVIE.

Et qui vous l'a donné?

STEPHANILLE.

Un homme assez bien fait vestu d'un drap tané,
Que je ne pense pas avoir veu de ma vie :
Vous estes, m'a-t'il dit, à madame Flavie?
Si tost qu'à son logis vous serez de retour,
Donnez-luy cette lettre avecques le bon-jour.

FLAVIE.

N'est-ce point de mon frere?

STEPHANILLE.

Il m'a dit : A la lire,
Elle sçaura que c'est sans qu'il faille le dire.

FLAVIE.

Donnez-moy des ciseaux [1], il faut voir ce que c'est :

STEPHANILLE.

Bon, à ce que je voy, la matière luy plaist.

FLAVIE.

Venez-çà, si jamais vous estes si hardie,
Quoy que l'on vous promette, et quoy que l'on vous [die,
De me rien aporter qui ne soit de bon lieu,
Croyez que sur le champ nous nous dirons adieu.

STEPHANILLE.

Madame, n'ayez peur que jamais il m'arrive
De recevoir pacquet de personne qui vive.
Un prince m'en prieroit que je n'en ferois rien.

FLAVIE.

Non, si vous m'en croyez, et vous ferez fort bien.

1. Alors toutes les lettres, en outre du cachet, étaient fermées par un ruban qu'il fallait rompre ou couper pour les ouvrir.

Allez moy cependant querir de la chandelle.
(*Stephanille r'entre.*)

SCÈNE VIII

FLAVIE.

Je feray sagement de feindre devant elle :
Que sçay-je si ce lasche et mercenaire esprit
N'a point esté gaigné par celuy qui m'escrit?
Camille a pour Flavie un amour veritable,
Si cette lettre en est la preuve indubitable,
Et si son compliment de chez le vice-roy
Peut avec ses regards m'asseurer de sa foy.
En effect j'y cognus, au trouble de son ame,
Les premieres ardeurs de sa naissante flame.
Ses yeux dessus les miens à tous coups attachez,
Me descouvroient quasi ses sentimens cachez.
Et je me ressouviens que je dis en moy-mesme :
Je me trompe bien fort, si cet homme ne m'ayme.
Ce papier est tousjours un tesmoignage seur
Que je ne cede pas aux beautez de ma sœur,
Puis que tous ses captifs, pour bien qu'elle les tienne,
Sortent de sa prison pour entrer dans la mienne.
Oüi : mais il hait mon frere, et peut-estre aujourd'huy
Voudroit-il m'attraper pour se venger de luy.
Que sçait-on si ma sœur est de l'intelligence?
Ce n'est pas un soupçon digne de negligence :
En tout evenement je puis tousjours garder
Ce poulet, sans scrupule, et sans rien hazarder,
Pour voir en temps et lieu sa beauté confonduë,
S'il arrivoit qu'un jour elle fist l'entenduë.
Deschire cependant, et brusle à petit feu
Ce papier supposé.
(*Elle brusle un autre papier.*)

STEPHANILLE.

Vrayment ce n'est pas jeu,
Elle est, ou fort discrete, ou fort scandalizée.

FLAVIE.

Allez, une autre fois soyez plus avisée,
Sinon...

STEPHANILLE.

Si j'ay failly, Madame, excusez-moy,
Tout ce que j'en ay faict, c'est à la bonne foy.

SCÈNE IX

FLAVIE.

Si Camille en sa lettre une embusche me dresse,
Mon procedé me sauve et trompe son adresse.
Et d'ailleurs, s'il me parle en veritable amant,
J'aporte à ma conduite un tel temperament,
Que, sans nourrir la flame ainsi que sans l'esteindre,
Je le laisse au pouvoir d'esperer et de craindre.
Non, quand il m'aimeroit plus que parfaictement,
Qu'il soit favorisé d'un regard seulement ;
Mais sans me declarer je consens qu'il espere,
Pour le mal de ma sœur et le bien de mon frere ;
Veu qu'ordinairement, à cause de la sœur,
On en traitte le frere avec plus de douceur.

SCÈNE X

FLAVIE, EMILIE.

EMILIE. (*Emilie vient pour tromper sa sœur.*)
Bonne mine : sur tout faisons bien la faschée ;
Que faictes vous, ma sœur? estes-vous empeschée ?
Vous troubleray-je point ?

FLAVIE.

Nenny, ma sœur, pourquoy ?
Est-ce que vous voulez quelque chose de moy ?

EMILIE.

Ouy, c'est de vos conseils que je veux l'assistance
Sur un faict de tres-grande et commune importance,
Que sans trop de hazard je ne puis vous celer,
Comme vous entendrez.

FLAVIE.

Vous n'avez qu'à parler.

EMILIE.

Qu'on treuve peu de grands dont la vertu soit pure,
Et qu'ils ne prestent guere un bien-fait sans usure !
Ce n'est pas sans sujet que je vous dis cecy :
Car enfin c'est pourquoy vous me voyez icy.
Croiriez-vous que ce duc, qu'on tient si magnanime,
D'une belle action en voudroit faire un crime;

N'oblige vostre frere et ne nous fait du bien
Qu'à dessein de ravir mon honneur et le sien.
J'ay creu que le silence à la fin m'eust pu nuire,
Et que vous m'apprendriez comme il faut m'y con-
Si quelque autre que luy s'y vouloit hazarder, [duire.
Je sçay bien de quel air j'y devrois proceder.
Il n'est endroit du monde où ses lettres n'arrivent,
J'en rencontre par tout, par tout elles me suivent.
Je ne m'en puis deffendre, et mesme ce matin
Une s'est rencontrée au fond de mon patin [1].
Il faut qu'il ait gaigné vostre fille ou la mienne :
Car, de quelle autre part soupçonner qu'elle vienne ?

FLAVIE.

Il est donc bien subtil ?

EMILIE.

Ouy, d'asseurance il l'est,
Et pour vous le monstrer vous verrez, s'il vous plaist,
Que jamais ses poulets n'ont eu cire ny soye [2],
Afin que malgré moy je les garde et les voye.

FLAVIE.

Puis-je voir comme il chante en celuy d'aujourd'huy?

EMILIE.

Je vous en vais querir plus de six avec luy.

SCÈNE XI

FLAVIE.

Voilà ma desfiance en effect convertie,
C'est assez seulement que j'en sois avertie.
Ha ! si comme je pense il m'a joüé ce tour,
Foy de femme irritée, à beau jeu, beau retour.
L'occasion me donne un sujet assez ample
De luy rendre son change [3], et tromper par exemple,
Sans respect ny raison qui m'en puisse exempter,
Dès que l'occasion s'en voudra presenter. [prompte,
On se venge deux fois quand la vengeance est
Et puis mon frere mesme y trouvera son compte.
Vrayment, Monsieur le duc, il faut vous inciter,

1. Soulier à haute semelle que les femmes, comme on le voit par la satire IX de Regnier, portaient pour se grandir.
2. V. une des notes précédentes (p. 259).
3. V. sur les expressions, prendre et rendre le change, une note des pièces précédentes.

Et tel n'y songe pas qui doit en profiter.
Si ma sœur ne suffit, cajolez-en vingt autres;
Vous avez vos desseins, et nous avons les nostres.
Il n'est duché, grandeur, ou vice-royauté,
Qui m'oblige à souffrir vostre desloyauté. [larme,
N'ayez peur qu'il m'en couste un souspir, une
Ny que j'aille esprouver, en vous faisant vacarme,
Jusqu'où va le depit joint à la vanité
D'un homme qui peut nuire avec impunité.
Je craindrois que, brisant la chaisne qui nous lie,
Le bruit s'en entendist par toute l'Italie.
Nostre amour est de ceux qu'on doit faire durer,
Ou bien qu'il faut descoudre et non pas deschirer.
Ma sœur d'autre costé croit m'avoir endormie,
Avec sa confidence et fausse preud'hommie.
Mais elle devoit donc m'endormir cette nuict,
Que la monstre du duc m'esveilla de son bruit.
Alors, me dérobant et la veuë et l'oüye,
Peut-estre qu'à cette heure elle m'eust esbloüye.
En fin à me tromper tous deux sont contre moy,
Et moy contre tous deux, que chacun songe à soy.
Si ma sœur a le duc, j'ay Camille en eschange,
Ainsi d'un inconstant un inconstant me venge.
Si bien que le seul point à quoy je dois songer,
C'est de me venger tost, et de me bien venger.
Il me faut, sous couleur de nostre confidence,
Tromper cette trompeuse avec son impudence;
Et vivant desormais plus familièrement,
Faire tant qu'elle et moy couchions separément.
Je n'y manqueray pas, mais avant toute chose,
Prend garde que ma sœur en cecy ne t'impose.
J'ay deux lettres du duc, escrites de sa main,
Qui rendront au besoin son artifice vain.
Vrayment elle en aporte une pleine poignée.

SCÈNE XII

FLAVIE, EMILIE.

EMILIE.

Voyez si son audace est assez tesmoignée:
Hé bien! comprenez-vous quel est son sentiment?

FLAVIE.

Je le dois bien comprendre, il parle clairement.

EMILIE.

N'estoit, comme j'ay dit, que c'est le duc d'Ossonne,
Je m'y conduirois bien sans l'advis de personne.
Mais d'autant que c'est luy je m'y veux gouverner
Suivant l'ordre prefix [1] que vous m'allez donner.

FLAVIE.

Vous vous mocquez, ma sœur, c'est de vostre pru-
Que je prendrois avis en pareille occurrence. [dence
Vous avez un esprit qui ne peut mal agir,
Et par l'ordre duquel je me voudrois regir.

EMILIE.

Vous vous mocquez bien mieux de parler de la sorte,
Sur un fait serieux, qui mesme vous importe.

FLAVIE.

Puisque vous voulez donc venir à mon conseil,
Comme j'irois au vostre en un sujet pareil,
Pour conserver mon bien avec ma renommée,
Je vivrois avec luy comme à l'accoustumée,
Fuyant en mes rigueurs le trop ou le trop peu,
De crainte d'attiser ou d'esteindre son feu.
Nous pourrons cependant, si cette humeur luy dure,
User en autre temps d'une autre procedure.
Or, puis que j'ay de vous un depost important,
Je vous en veux rendre un qui vaudra bien autant.
(*Elle luy monstre la lettre de Camille.*)
Lisez-moy ce papier, où vous allez cognaistre
La plus bizarre amour qu'on ait jamais veu naistre.

EMILIE.

Ha le traistre!

FLAVIE.

Elle en tient, la prude en a pali;
A vostre avis, ma sœur, n'est-il pas bien joli?
Quand il m'adoreroit, il est bien ridicule
De s'estre imaginé que je sois si credule.

EMILIE.

Et pourquoy? des objects moins aymables que vous
Sans charme et sans miracle ont faict de plus grands
[coups.
Je le mettrois au rang de mes moindres conquestes.

FLAVIE.

Oüi, si je me croyois belle comme vous estes.
Mais enfin, soit qu'il m'ayme ou se mocque de moy,

1. Précis. Mot qui fut dans la langue depuis Froissart jusqu'à Bossuet, avec l'orthographe qu'il a ici

Il nous en faut user comme du vice-roy.
Ainsi, de la façon qu'on m'y verra conduire,
Il peut nous obliger, et ne sçauroit nous nuire.
Qu'est-ce?

STEPHANILLE.

Un page du duc vous demande là bas.

FLAVIE.

Ne bougez, s'il vous plaist; je ne tarderay pas.
Je me doute à peu près de ce qu'il y vient faire.

EMILIE.

Ne vous mande-t'il point pour traitter nostre af- [faire?

FLAVIE.

Quant à moy je le pense, et croy qu'asseurément
Nous y rencontrerons nostre nouvel amant.

SCÈNE XIII

EMILIE

Ha le traistre! ha l'ingrat! le lasche, l'infidelle,
De l'imperfection le plus parfaict modelle!
Il mesprise un thresor avecques lascheté,
Parce qu'il en joüit sans l'avoir acheté.
Va, ta faute m'oblige, elle m'a dispensée
De la foy que jamais je ne t'aurois faussée.
Sans ton ingratitude il falloit, malgré moy,
Que la mienne durât envers le vice-roy.
Oüy, desloyal Camille, il falloit que ta faute
Me fist recompenser une vertu si haute.
Non, non, je tiens à toy par des nœuds assez forts
Pour ne m'en destacher qu'avec beaucoup d'efforts.
Je tiens ton naturel si meschant et si lasche,
Que je crains ton despit au cas que je te fasche.
Mais c'est qu'à l'avenir je te verray si peu,
Que le temps, sans scandale, esteindra nostre feu.
Puis je me vengeray si tost que la fortune
M'en fera revenir la saison oportune,
Et je laisse à juger à tous les moins expers,
Si ce que j'acquerray vaudra ce que je pers.
Mais, ô Dieu! qu'est-cecy? quelle merveille estrange!
Camille pour ma sœur court aux appas du change.
L'infidelle me trompe, et je voy son peché;
Mon esprit toutesfois en est si peu touché,

Que la seule douleur que mon ame ayt soufferte,
Vient de son changement, et non pas de sa perte,
Veu que rien ne me picque en sa desloyauté,
Que le visible afront qu'il fait à ma beauté.
Suis-je encore Emilie, ou comme est-il possible
Qu'à cette trahison je sois si peu sensible ?
Où sont tant de fureurs qui pour ma guerison,
Me devroient mettre en main le fer et le poison?
Ce miracle, Emilie, est facile à comprendre ;
C'est l'Amour qui le fait et qui vient te l'apprendre.
Le duc m'a si long-temps ses soins continuez,
Que les miens pour Camille en sont diminuez;
Et qu'insensiblement son merite et sa grace
Ont trouvé dans mon cœur une aussi bonne place.
De là procede en moy l'insensibilité
Où me trouve aujourd'huy son infidelité.
Autrement la douleur d'un si sensible outrage
M'auroit emply l'esprit de fureur et de rage.
Cependant, ô meschant! les Cieux me sont tesmoins
Que la grandeur du duc, son merite et ses soins
M'eussent peut-estre esmeuë, et non pas esbranlée
Jusqu'à rompre la foy que tu m'as violée.
Sus donc, puis qu'il te plaist, suivons le changement,
Toy par ingratitude, et moy par jugement.
Ce n'est pas, apres tout, estre loing de son compte,
Que d'acquerir un duc par la perte d'un comte.

SCÈNE XIV

FLAVIE, EMILIE.

FLAVIE.

C'est ce que justement nous avons deviné,
Que le duc nous attend dès qu'il aura disné,
Et que nostre partie a promis de s'y rendre.
Attendons-les plus tost que de les faire attendre;
Je songe icy, ma sœur, que nous aurions grand tort
De nous contraindre en rien estant si bien d'accord.
Il est vray, comme enfin la foiblesse de l'âge
Fait que les vieilles gens ont tousjours de l'ombrage,
Que mon frere en partant m'avoit sur tout enjoint
De coucher avec vous, et ne vous quitter poinct.
Mais cette injurieuse et dure compagnie
Tient trop de l'esclavage et de la tyrannie.

Et puis vostre vertu m'est en si bonne odeur,
Que je n'en puis qu'à tort soubçonner la candeur.
Si nous couchions par fois, non pas tousjours en-
[semble:
Nous en dormirions mieux, vous et moy, ce me sem-
[ble;
Car je treuve à mon gré qu'il n'est rien de pareil
Aux plaisirs de dormir d'un paisible sommeil,
Ny qui nostre embonpoint davantage entretienne.

EMILIE.

Vostre commodité sera tousjours la mienne.

FLAVIE.

Vous aurez cette chambre et ce liet que voilà,
Pour moy je passeray dans celle de delà.
Ainsi ce cabinet fait pour l'une et pour l'autre
Un passage secret de ma chambre à la vostre.
Prenons donc dès ce soir nostre commun repos.

EMILIE.

O que pour me venger cecy vient à propos!
Ma fourbe a reüssy, ma sœur croit que je l'ayme,
Et que je suis l'honneur et la sagesse mesme.
Pour le duc, quoy qu'il die ou qu'il ait desja dit
S'appellera tousjours medisance ou despit.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

CAMILLE, OCTAVE.

OCTAVE.

Monsieur, encore un coup, souffrez que je vous die.

CAMILLE.

Quoy?

OCTAVE.

Que vostre entreprise est un peu bien hardie.

CAMILLE.

Mais nous nous vengerons.

OCTAVE.

Ouy, mais sans vous venger

Vous pourriez bien vous mettre en un second danger.
Songez à quel peril s'expose vostre vie ;
Vous allez seul, de nuict, et de plus chez Flavie ;
Pour moy, je vous le dis, ce rendez-vous si prompt
Me fait craindre pour vous quelque sanglant affront.
La place à mon avis s'est trop peu deffenduë,
Pour croire que sans fraude elle se soit renduë.
Et je ne comprens point comme si promptement
Elle veuille vous voir en qualité d'amant.

CAMILLE.

Il est vray qu'en effect la chose est si soudaine,
Que cela suffiroit à me tenir en peine,
N'estoit qu'elle a voulu s'expliquer par escrit
Pour me donner subject de m'asseurer l'esprit.

OCTAVE.

Et qui sçait si la lettre est de son escriture?

CAMILLE.

Moy, qui parfaictement cognois sa signature :
Elle a tantost escrit devant le vice-roy
Sur l'accommodement de son frere et de moy.
Peut-estre, par ce traict hors de toute apparence,
Elle veut esprouver si j'ay de l'asseurance.
Par avanture aussi me veut-elle flater
Pour le bien de Paulin à qui je puis l'oster.
Enfin, quoy qu'il en soit, la pierre en est jettée,
J'iray, quand ma ruyne y seroit arrestée.
C'est pourquoy laisse-moy, car je ne voudrois pas
Qu'elle vist que quelqu'un accompagnast mes pas.
Or voicy la fenestre et la petite grille
Où je dois rencontrer Flavie et Stephanille.
Faisons donc le signal qui nous peut descouvrir.

SCÈNE II

CAMILLE, STEPHANILLE.

STEPHANILLE.

Monsieur, ne sifflez plus, je m'en vais vous ouvrir.

CAMILLE.

Courage! jusqu'icy tout va le mieux du monde,
Dieu veuille seulement que le reste y responde.
Bon-soir, mon cœur.

STEPHANILLE.

Monsieur, Madame m'avoit dit
Que je vous fisse entrer à la ruelle du lict.
Mais sa sœur par malheur est encore avec elle ;
Je puis bien cependant vous mener sans chandelle
Dedans son cabinet, affin d'y demeurer
Jusqu'à tant qu'elle ou moy vous en venions tirer.
Non, non, ne craignez rien, venez ,la chose est seure;
Vous pouvez vous celer dedans une enfonseure [1]
Dont la tapisserie oste la veuë à tous,
Où vous aurez à craindre aussi peu que chez vous.
Suivez moy seulement, je seray vostre escorte.

CAMILLE.

Je le veux.

STEPHANILLE.

Allez donc m'attendre sur la porte.

SCÈNE III

OCTAVE *seul.*

Si je pouvois sa perte au besoin empescher,
Je gellerois plus tost que de m'aller coucher.
Mais si l'on veut le perdre, il est bien difficile
Qu'il puisse avoir de moy qu'un secours inutile
Dieu ! quel aveuglement ! afin de se venger,
Il se jette luy mesme au milieu du danger.
Mais,puis qu'il l'a voulu quoy qu'on ait pu luy dire,
Qu'il s'en sauve s'il peut, pour moy je me retire.

SCÈNE IV

LE DUC *seul.*

A la fin Emilie, apres tant de remises,
M'accorde les faveurs à mon amour promises.
Enfin cette beauté s'est desfaicte pour moy
De ces fantosmes vains de constance et de foy.
Mais voicy le logis ; bon ! l'eschelle est penduë,
Allons baiser la main qui nous l'a descenduë.

(*Il entre par la fenestre du cabinet où est Camille.*)

1. Coin. — Le mot est dans Montaigne (liv. III, ch. xxv). Nous dirions aujourd'hui *renfoncement*.

SCÈNE V

CAMILLE.

(*Flavie paroist, et dans l'obscurité prend le Duc pour Camille, et le mene à sa chambre.*)

Ce commerce incognu me donne à soupçonner :
Ne m'a-t'on mis icy que pour m'assassiner ?
Que veut dire cet homme entré par la fenestre?
Si je ne suis troublé, j'ay bien sujet de l'estre.
En effet c'est un lieu suspect de trahison ;
Qui n'auroit point de peur n'auroit point de raison.
Qu'en cette extremité je suis digne de blasme,
De m'estre icy rendu sur la foy d'une femme,
Et d'une femme encor qui davantage est sœur
D'un traistre qui voudroit m'avoir mangé le cœur !
Mais, quoy qu'on me prepare, et quoy qu'il m'en ar-
Je suis trop loin en mer pour regaigner la rive. [rive,
Ne bouge, au pis aller si je suis mal traicté,
Je pourray devaler par où l'autre est monté.

SCÈNE VI

EMILIE, CAMILLE, FLAVIE, LE DUC, STEPHANILLE.

(*Icy Emilie paroist dans sa chambre, prestant l'oreille à la cloison de celle de Flavie, où le Duc et elle sont.*)

EMILIE.

Plus j'aproche du mur mon aureille attentive,
Plus le trouble s'esleve en mon ame craintive.
Dieu ! que la voix du duc se discerne aisément,
Quoy que ma sœur et luy parlent confusément !
Ha nuict ! funeste nuict ! ah femme mal-heureuse,
Descouverte et perduë aussi-tost qu'amoureuse !
Helas ! que mon honneur est bien à l'abandon !
Mais courons vistement luy demander pardon
Avec tous les respects d'un cœur qui s'humilie.

(*Emilie passe avec le flambeau de sa chambre par le cabinet.*)

CAMILLE.

On vient ouvrir la porte ; ô Dieu ! c'est Emilie.

EMILIE, *entrant dans le cabinet.*
Ho, ho, mon cavalier, que faictes-vous icy?
CAMILLE.
Je suis venu vous voir.
EMILIE.
Me voir?
CAMILLE.
Oüy.
EMILIE.
Grand mercy.
Repassons dans ma chambre; or çà, je vous demande,
Qui vous a fait venir sans que je vous le mande?
Il s'estonne? Achevons de luy taster le pous.
Qui vous a fait entrer?
CAMILLE.
Qui? qui? Ce n'est pas vous.
EMILIE.
Non, c'est plustost ma sœur que vous trouvez si belle;
Pourquoy rougissez-vous quand je vous parle d'elle?
Hé bien, bien, apprenez qu'on sçait tout à la fin,
Et que pour me tromper il faut estre plus fin.
Oüy, Camille, oüy trompeur, nous sçavons vostre vie,
Comment et de quelle encre on escrit à Flavie.
Les baisers d'une veuve auront plus de saveur :
Aymez-les; mais aussi, pour derniere faveur,
Perdez le goust des miens, dont vous fustes indigne.
CAMILLE.
Madame, il est trop vray que ma faute est insigne :
Mais avecque serment de n'y plus retourner,
Je vous prie à genoux de me la pardonner.
EMILIE.
Ne me demandez point de pardon, ny de grace,
Que vous ne m'ayez dit comme le tout se passe.
CAMILLE.
Aujourd'huy, chez le duc, me tirant à l'escart,
Sur le poinct qu'avec luy vous parliez d'autre part,
Elle m'a mis en main ce poulet elle mesme,
(*Il luy monstre la lettre de Flavie.*)
Et m'a dit : A ce soir, je verray si l'on m'ayme.

LETTRE DE FLAVIE.

Si vous m'aymez autant que vous voulez que je le croye, rendez vous cette nuict sous ma fenestre,

où Stephanille, ou moy, ne manquerons pas de vous recevoir; ne vous estonnez pas de ma resolution, j'ay des raisons qui me font precipiter le terme de nostre entreveuë.

EMILIE.

Voilà ce qu'au besoin il me falloit sçavoir,
Pour destourner le coup que j'allois recevoir.

CAMILLE.

Vous me pardonnez donc?

EMILIE.

Oüy da, je vous pardonne.
Vostre lettre pourtant fera ma cause bonne.

(*Elle appelle Flavie, qui est dans sa chambre avec le Duc.*)

Ho, ma sœur, s'il vous plaist, que je vous die un mot.

CAMILLE.

Qu'ay-je fait? J'ay grand peur que je passe pour sot.

FLAVIE.

Que veut ma sœur? Sans doute elle a treuvé mon [homme.

CAMILLE.

O Dieu! que de bon cœur je voudrois estre à Rome!

EMILIE.

Tenez, c'est un poulet de vostre serviteur;
Que si vous en doutez, en voilà le porteur.

FLAVIE.

Je m'en vais dans ma chambre essayer d'y respon- [dre.

CAMILLE.

Ah Madame! me perdre, afin de la confondre.
Voire, à quoy bon cela?

EMILIE.

Vous l'allez voir, à quoy!
J'ayme mieux, après tout, la confondre que moy.

FLAVIE, *amenant le Duc.*

Marchez donc, Stephanille, avec vostre lumiere;
Monsieur, que pour ce coup je passe la premiere,
Ma sœur, Monsieur le duc vous vient voir un peu [tard;
Je dis vous, car pour moy j'ay mes honneurs à part.
Pour vous faire treuver sa visite meilleure,
Je l'esloigne pour vous de la mode et de l'heure.

EMILIE.

A la personne près, et la condition,
Vous avez à Monsieur mesme obligation.

(*Montrant Camille.*)

FLAVIE.

Et vous, qui faites tant la prude et la discrete,
Il vous en a luy-mesme une bien plus estrette [1].
Mais à d'autres, ma sœur! que sert-il de ruser?
Ce n'est pas devant moy qu'il se faut desguiser.

STEPHANILLE.

Quel mystère est-ce-cy? Quelle estrange adventure!
Les voilà plus muets que des gens en peinture.

LE DUC.

Ha! veritablement il nous faut advoüer,
Seigneur Camille, et moy, qu'on nous vouloit joüer.
Mesdames, jusqu'icy j'avois creu que les belles
Ne s'acqueroient jamais le titre d'infidelles.

FLAVIE.

Infidelles? Comment! est-il fidelité
Capable de souffrir vostre legereté?
Quoy! nous vous garderons inviolable et sainte
La mesme loy d'amour que vous avez enfrainte?
Quoy! nous nous picquerons d'avoir jusqu'au tres-
La foy que vous preschez et que vous n'avez pas? [pas
Comme si de tout temps il n'estoit pas loisible
De punir par la fraude une fraude visible.

EMILIE.

De faict, c'est le secret en matière d'amy:
A courage infidelle, infidelle et demy.

LE DUC.

Comte, donnons-leur donc, pour eviter querelle,
Cette legere faute au sexe naturelle;
Ou bien, puis qu'entre nous le scandale est egal,
Entre-concedons nous un pardon general.

FLAVIE. [de.

C'est-à-dire, Messieurs, qui nous doit nous deman-

LE DUC.

Faut-il que le battu paye encore l'amende?
Hé bien, Camille et moy sommes à vos genous.

FLAVIE.

Qu'en dittes-vous, ma sœur? leur pardonnerons
Quant à moy, je conclus à la misericorde. [nous?

EMILIE.

J'y conclus donc aussi.

STEPHANILLE.

Voilà comme on s'accorde.

1. V. sur la prononciation de ce mot, tel qu'il est écrit ici, une des notes précédentes.

D'autant mieux que donnant ce pardon amoureux,
Vous faictes bien pour vous autant comme pour eux.

FLAVIE.

Allez, nostre bonté vostre crime surpasse.

LE DUC.

Souffrez donc qu'un baiser confirme nostre grace.

EMILIE, *parlant à Camille.*

Pour vous, après Monsieur, qui seul fait vostre paix,
Remerciez ma sœur du bien que je vous fais,
Parjure incomparable entre tous les parjures.

LE DUC.

Quoy! vous passez si tost du bien-fait aux injures?
Mesdames, s'il vous plaist, que ce qui s'est passé
Soit pour nostre memoire un portraict effacé.
Nous voulons desormais, dans nostre intelligence,
Vous oster tous sujets de plainte et de vengeance.

CAMILLE.

J'avouë ingenument que j'ay bien merité
De souffrir jusqu'au bout de sa severité;
Mais le regret que j'ay de ma faute passée
Merite bien aussi qu'elle soit effacée.

LE DUC.

La, la, n'en parlons plus, nous voilà tous absous;
La paix est faitte, allons bras dessus, bras dessous.

STEPHANILLE.

O la plaisante paix! c'est une paix fourrée [1].

FLAVIE. *Elle luy parle à l'oreille.*

Stephanille, escoutez.... La ronde, ou la quarrée.

LE DUC.

Or, puis que de rivaux nous sommes confidens,
Que nous ne craignons rien, ny dehors, ny dedans,
Ne songeons desormais qu'à faire bonne chere,
Et changeons la fenestre à la porte cochere.

FLAVIE.

Hé bien! pour commencer nous sommes aux jours [gras.
Je pense avoir ceans d'excellent hypocras [2].
Irons-nous dans ma chambre, entre les confitures,
Dire le petit mot dessus nos aventures?

1. Paix trompeuse que les deux parties ne veulent tenir ni l'une ni l'autre.

2. Vin médical, « vin d'Hippocrate, » comme il est appelé dans les vieux lexiques, qu'on faisait avec un mélange de vin, d'amandes douces, de cannelle, d'ambre, etc. Il passa de chez les apothicaires sur les tables où, jusqu'au XVIIe siècle, il fut une des gourmandises les plus recherchées.

LE DUC.

Si vous aviez encor de certains abricots...

FLAVIE.

Nous vous en fournirons encore quelques pots.

LE DUC, *à Emilie.*

Bon, irons-nous, Madame?

EMILIE.

Allons, à moy ne tienne.

FLAVIE.

Attendez, s'il vous plaist, que ma fille revienne.
Elle est allée en bas preparer ce qu'il faut
Pour la solennité du festin d'icy haut.

STEPHANILLE.

Messieurs, vous pouvez bien remettre la partie
Et danser pour ce soir un bransle de sortie :
C'est qu'il faut déloger, et quand? tout maintenant.

LE DUC.

En ce cas le mal-heur seroit bien surprenant.

STEPHANILLE.

Rabat-joye est venu, Monsieur est à la porte,
Et Fabrice avec luy.

EMILIE.

Ha bon Dieu! je suis morte.

CAMILLE.

Il estoit grand besoin qu'ainsi mal à propos
Ce messer Pantalon troublast nostre repos.

STEPHANILLE.

Madame, regardez ce que vous voulez faire.

EMILIE.

O Ciel! jusques à quand me seras-tu contraire?
Ma sœur, que ferons-nous?

FLAVIE.

Quant à mon interest,
Monsieur peut demeurer avec moy s'il luy plaist.
Quand au vostre, il faudra que par la mesme porte
Que mon frere entrera, seigneur Camille sorte.

LE DUC.

Non, non, nous sortirons tous deux esgalement,
Apres laissez moy faire, ouvrez-luy seulement.
Escoutez?

(*Il luy parle à l'oreille.*)

FLAVIE.

Sur ma foy, la deffaicte est presente
Et d'une invention extremement plaisante.
Suivez-moy donc.

LE DUC, *à Emilie.*

Madame, adieu jusqu'au revoir.

CAMILLE.

Adieu, preparez-vous à le bien recevoir.

EMILIE.

Dieu! quel mauvais demon, ennemy de ma joye,
Rappelle ce barbare et veut que je le voye,
Afin qu'en le voyant, je presente à mes yeux
Tout ce que les enfers ont de plus odieux?
Puis-je m'imaginer que l'amitié l'ameine,
Luy qui n'a rien d'humain que la figure humaine?
Plustost, cet assassin en cruauté fecond,
Vient au meurtre premier adjouster un second.
Peut-estre que son cœur, que la fureur inspire,
Me prepare la mort que le mien luy desire.
Car en fin d'un jaloux, et d'un jaloux brutal,
Qu'en peut-on esperer qui ne soit tout fatal?
Contrefaisons-nous donc, à son abord funeste,
Du discours, du penser, de la voix et du geste.

SCÈNE VII

PAULIN, EMILIE, FABRICE, FLAVIE.

PAULIN.

Bon-soir, bon-soir, Madame.

EMILIE.

Ho! Monsieur, qui sçavoit
Que le Ciel aujourd'huy tant d'heur me reservoit?

PAULIN.

Vous ne m'attendiez pas.

EMILIE.

Vous pouvez bien le croire.
Quoy! venir par la nuict du monde la plus noire?

PAULIN.

Et tant mieux; c'est pourquoy je l'ay voulu choisir:
Mais voulez-vous me faire un extresme plaisir?
Deshabillez-vous viste à vostre garderobe,
Pour mesnager au lict le temps que je desrobe.
Car dès le poinct du jour il faudra nous quitter.

EMILIE.

Fust-ce dès maintenant, je m'en vay me haster.

PAULIN.

Fabrice, nos chevaux sont-ils à l'escurie?

FABRICE.

Ouy, Monsieur, ils sont bien.

PAULIN.

Or demain je vous prie
Que dès le poinct du jour on soit prest à monter
Des mules. Cependant venez me deboter.
Non, ma peau de vautour, et mon bonnet de laine;
Allez dire à ma sœur qu'elle prenne la peine
De monter jusque icy, s'il luy plaist d'y venir;
Qu'avant me mettre au lit je veux l'entretenir.
Ne bougez, la voici, prenez la bassinoire.

FLAVIE.

Mon frere, sauvez-vous, la nuict n'est pas si noire
Qu'elle n'ait descouvert, à travers sa noirceur,
Vostre retour en ville.

PAULIN.

Et comme quoy, ma sœur?

FLAVIE.

Je ne sçay, mais Camille est là bas dans la ruë.

CAMILLE.

(Ce vers se dit derriere le theatre avec grand bruit.)
Amis, point de pardon; main basse! qu'on le tuë.

PAULIN.

Ma sœur, c'est faict de moy si je suis rencontré.

FLAVIE.

Non, non, la porte est bonne, avant qu'il soit entré
Nous pourrons vous sauver par dessus la muraille,
Dans le jardin du duc.

PAULIN.

Bien donc, que je m'en aille.
Sus viste, mon chapeau; qu'on me donne un pour-
Fabrice, mon amy, ne m'abandonnez point. [point.

EMILIE *survenant.*

Fabrice, où va Monsieur, equipé de la sorte?

FABRICE.

Madame, oyez-vous pas qu'on enfonce la porte?
Ce sont nos ennemis, mais je le suy de pres.

EMILIE.

Camille asseurément fait ce vacarme espres
Pour desloger le vieux : la deffaicte en est bonne;
Et d'une invention digne du duc d'Ossonne :
Car infailliblement le tour est trop plaisant
Pour n'estre pas l'effet d'un esprit si present;
Et c'est ce qu'à l'oreille il leur a voulu dire :
Mais les voicy venir qui s'esclatent de rire.

SCÈNE VIII

CAMILLE, LE DUC, EMILIE, FLAVIE, STEPHANILLE.

CAMILLE.

Madame, rendez grace à Monsieur avec nous,
Qui nous a delivrez de ce fascheux jalous,
Nous voicy maintenant les maistres de la place.

LE DUC.

Et si c'est pour long-temps que ma fourbe le chasse.

EMILIE.

Mais comme grand seigneur vous chassez à grand [bruit.

LE DUC.

Nostre chasse autrement estoit de peu de fruit.

CAMILLE.

En effet il falloit faire peur à sa vie
Avec plus de semblant qu'on n'en avoit d'envie,
Pour le faire en aller plus viste que le pas
Et l'advertir par là de n'y revenir pas.

EMILIE.

Vrayment l'invention n'en estoit pas mauvaise.

LE DUC.

Sus donc, pour nous esbatre et regner à notre aise,
Concluons son rapel le plus tard qu'on pourra.

CAMILLE.

Fort bien, et cependant Monsieur le nourrira.

LE DUC.

Ouy, pourveu que les siens m'en payent la despense.

CAMILLE.

Qui doute que la sœur ne vous en recompense?

EMILIE.

C'est bien dit, car pour moy, bien loin de la loüer,
C'est que je ne veux pas seulement l'advoüer.

LE DUC.

Possible que Flavie y sera plus tenuë.

EMILIE.

Vous le sçaurez si tost qu'elle sera venuë.

FLAVIE, *arrivant là dessus.*

La voicy, dittes-en ce que vous en pensiez.

EMILIE.

C'est que Monsieur disoit avant que vous vinssiez,
Qu'il faut que vous ou moy payons la bonne chere,

Que pour l'amour de nous il fait à vostre frere.
Qu'en dittes-vous, ma sœur?

FLAVIE.

Que j'en dis? qu'il est vray;
Seroit-ce la raison qu'il perdist son deffray?
Non, ma sœur, n'ayez soin que de Monsieur le comte,
Ouy, Monsieur, fournissez, je vous en tiendray
Faites-en seulement les avances pour nous, [compte.
Aussi-bien autrefois j'en ay faites pour vous.
Faites-luy bonne chere, et vous verrez sur l'heure
Que je vous la rendray plus entiere et meilleure.
Stephanille, irons-nous?

STEPHANILLE *revenant.*

Madame, tout est prest,
Un bon feu vous attend.

FLAVIE.

Allons donc, s'il vous plaist.

LE DUC.

Ouy, mais pas un ne dort de tous vos domestiques:
S'ils venoient espier nos secrettes pratiques
Et troubler nos plaisirs dedans leur pureté?

FLAVIE.

J'ay donné fort bon ordre à nostre seureté:
Comme veuve, mon train est en petit volume,
Et je traitte mes gens avec cette coustume
Que n'ayans rien à voir dans mon appartement,
Ils n'y viennent jamais sans mon commandement.

LE DUC.

Allons, et que chacun d'oresnavant s'applique
A conserver la paix dans nostre republique.

FIN DES GALANTERIES DU DUC D'OSSONNE.

NOTICE SUR L. C. DISCRET

ET SUR LE COMÉDIEN ALIZON

Encore un inconnu, comme Mareschal. On ne sait même pas son vrai nom, car Discret est évidemment un pseudonyme, ingénieux du reste pour quelqu'un qui se cache. Voulant être *discret* sur lui-même, il s'est fait un nom de l'épithète, et l'a méritée : personne n'a pu lever le voile, et dire quel était celui qu'il couvre.

Pour une autre pièce, qu'on croit de lui, parce qu'elle est de la même époque, du même genre, du même ton, et précédée des mêmes initiales, il a renchéri encore sur cette discrétion : au lieu d'un mot, il n'a mis qu'une lettre.

Cette comédie, ou plutôt cette pastorale comique, naïve peut-être, comme il veut le faire croire par le titre, mais point du tout ingénue, car elle est d'une crudité de plaisanteries et d'équivoques bien autrement hardie que la première, s'appelle : *Les Nopces de Vaugirard, ou les Naïfvetés champestres, pastoralle dédiée à ceux qui veulent rire*. Elle est signée L. C. D. Pour cette pièce, qui le faisait rougir lui-même, *Discret*, comme je l'ai dit, ne lui suffisait plus. Il s'en est tenu à l'initiale.

Les deux pièces se suivirent de près : les *Nopces* sont de 1638, *Alizon* avait paru l'année précédente [1].

Son titre lui vient de l'acteur qui la jouait, et qui lui-même n'est connu que par ce nom de théâtre. Il en avait fait l'étiquette d'un type, celui des *Vieilles ridicules*, dont aucune comédienne n'avait encore pris le rôle.

Un comédien s'en chargeait, c'est le nôtre : dans la tragédie, ou la tragi-comédie, il représentait les nourrices, et dans la comédie ou la farce, les duègnes entremetteuses, les servantes « fortes en gueule, » et surtout les vieilles galantes.

Dans la 5ᵉ entrée d'un ballet de 1633, *Bacchus triomphant de l'Amour*, on en voit deux en scène, qu'on appelle les *Alizons*, et qui chantent à l'avenant de leur type :

> Si toutes laides que nous sommes
> Nous osons caresser les hommes.

1. On verra, par une note sur un passage qui peut en fixer la date, qu'elle avait sans doute été jouée plus tôt, en 1635.

Notre acteur androgyne jouait tout sous le masque. Il n'eut personne en concurrence, jusqu'au moment où Corneille donna sa comédie de la *Suivante.* Le principal rôle, qui aurait dû lui revenir, fut joué par une actrice, qui inaugura ainsi l'emploi des *Soubrettes.*

Alizon ne quitta point pour cela ; car la pièce, où nous le trouvons ici, et qu'il joua certainement, est postérieure à la *Suivante* de Corneille. Il dut seulement s'en tenir désormais aux vieilles ridicules.

Hubert, qui les jouait chez Molière, où il créa Mme Pernelle, la comtesse d'Escarbagnas, etc. fut un de ses successeurs à l'Hôtel de Bourgogne, quand les deux troupes se mêlèrent ; il fut même le dernier. Après sa mort en 1700, qui suivit de près sa création de Mme Jobin dans la *Devineresse* de Thomas Corneille, tous ces rôles furent repris par des femmes.

ALIZON

COMEDIE

DÉDIÉE CY-DEVANT AUX JEUNES VEUFVES ET AUX VIEILLES FILLES ET A PRESENT AUX BEURRIÈRES DE PARIS

AUX JEUNES VEUFVES ET AUX VIEILLES FILLES

Belles dames, à qui la nature et l'honneur ne peuvent permettre de donner l'aliment necessaire à vos contentemens, les unes par la perte de vos maris, et les autres pour n'oser gouster l'excellence du fruit de vie qui donne naissance aux creatures raisonnables, voici Alizon Fleurie, veufve, et sa sœur Vieux-Thodis, fille aagée de soixante ans, qui viennent, par l'exemple de leur vie et de leur patience, vous monstrer le miroir sur lequel il faut, Mesdames, que vos esprits se conforment, que vos vertus se règlent, que votre prudence se mire et que vos actions se fassent, afin de trouver des partis dignes de vostre longue attente. C'est le parfait modèle d'une vieille et vertueuse amitié, recherchée de la noblesse, de la justice et du tiers estat, dans laquelle vous trouverez la verité du proverbe qui dit que dans un vieux pot on fait souvent de bonne soupe, vu qu'après une infinité de traverses qui ont accompagné la suite de leurs années, elles ont heureusement rencontré le palais de la felicité, dans lequel elles sont entrées par la possession de deux parfaits amans, qui, les faisans jouir du bien si long-temps attendu, ont encore fait naître l'occasion des advantageux mariages des trois filles d'Alizon Fleurie. Il faut, Mesdames, que vous n'esperiez pas une moindre recompense de vostre ennuyeuse attente, et que vous croyez que ce temps qui court n'est que pour atteindre le bonheur qui vous est reservé, et dont quelque jour le Ciel vous donnera une entière jouissance. C'est ce que souhaite avec passion,

Mesdames,

Vostre très humble et affectionné serviteur,

L. C. Discret.

A MESDAMES MESDAMES LES BEURRIÈRES DE PARIS [1]

Mes chères et gratieuses dames,

Faisant assez souvent des reflexions serieuses sur les livres qu'on imprime de jour en jour, je suis autant de fois tombé dans

1. Elles avaient la réputation d'accaparer, pour envelopper leur marchandise, les éditions complètes de certains livres qui ne se vendaient pas. On lit dans

un profond estonnement de ce que tant d'autheurs qui travaillent ne se sont encore avisez de vous dedier quelqu'un de leurs ouvrages, veu que, sans vous flatter, mes bonnes, c'est vous qui en faites le plus grand debit. Vous ne vendez pas un quartron de beurre ny d'épinards en caresme que l'enveloppe ne soit des œuvres de messieurs les poëtes du temps, de messieurs de l'Academie, des entretiens pieux des Pères contemplatifs ou de nos faiseurs de romans; et, sans faire tort à leurs forts raisonnemens et profonde science, c'est mal reconnoître les obligations qu'ils vous ont : car, comme vous faites toutes choses avec poids et mesure, la balance que vous tenez si souvent à la main (veritable marque de dame Justice) fait que vous les pesez avec tant d'equité que tel qui n'a pas un escu pour acheter un livre entier en void du moins quelque petite partie à bon marché, puisque vous en donnez tousjours quelque lambeau par dessus les denrées que vous debitez; et par ce moyen il peut, pour peu d'argent qu'il ait, gouster les charmans entretiens de ces grands genies, s'il ne se sert de leurs œuvres à autre usage dans le cabinet. Je ne suis pas, mes chères, de ces ingrats : j'avoue ingenuement que la plus grande partie des ouvrages de mon esprit ont passé par vos mains; vous avez esté la justice distributive de mes vers et de ma prose, et, comme il a pris fantaisie à messieurs les libraires de faire revivre dame Alizon, qui estoit ensevelie dans le tombeau depuis plus de vingt ans, j'ai creu estre obligé de vous en faire present, ne pouvant la mettre en des mains plus douces et plus coulantes que les vostres, afin que, si les vers ne sont assez coulans à la fantaisie de ces messieurs qui les voudront lire, vous les frottiez de beurre frais pour les rendre plus glissans et plus faciles à passer dans leurs delicates oreilles, n'estant pas de l'humeur de ceux qui, dediant un mauvais ouvrage à de grands seigneurs [1], s'imaginent qu'ils en passeront pour meilleurs. Si Alizon se trouve rude, vostre marchandise la peut adoucir; si ses paroles et ses complimens sont bas, ils ont du rapport avec les vostres; si son humeur est gaye et enjouée, elle a de la simpatie avec celle des dames de vostre qualité; et, pour le present que je vous fais, je souhaite deux choses de vous : l'une que, ma servante allant au marché, vous ayez la bonté de lui donner du meilleur de la motte ou du panier; et l'autre, que vous me teniez de vostre celèbre compagnie,

Mesdames,

Le très humble et affectionné serviteur,
L. C. Discret.

le *Poëte basque* de Poisson, à propos des poëtes qui n'ont de publicité que par le théâtre :

> Et leurs pièces enfin, qu'ils croyent sans égales,
> Iroient en manuscrit aux *beurrières* des halles.

1. C'était l'usage. Nous en avons vu la preuve dans la notice d'Antoine Mareschal. Corneille lui-même, qui adressa au financier Montauron la dédicace de son *Cinna*, ne s'en défendait point. Celui qui fit le mieux ce métier est Rangouze, si malmené dans le *Roman Bourgeois*. Il ne publiait un volume que pour en vendre la dédicace. On a même vu par quelques exemplaires de ses livres où cette dédicace changeait de destinataire, qu'il en faisait argent deux ou trois fois, en se contentant de mettre un nom de seigneur pour un autre, et sans jamais pousser plus loin les variantes, surtout dans la partie des éloges; ils restaient invariablement les mêmes.

ADVERTISSEMENT IMPORTANT AU LECTEUR

Lecteur, après tant de rares poëmes qui, depuis quelques années, ont paru sur le theatre de nos comediens avec tant d'eclat et d'admiration de chacun, j'ay creu qu'ensuite de ces sujets si graves il te falloit donner quelque pièce comique pour divertir ton esprit de leurs histoires melancoliques; et, pour cet effet, une dame de mes amies m'ayant fait le recit des grotesques et veritables amours de la veuve d'un pauvre bourgeois de Paris, j'en ay traicté l'histoire en rime sous le nom d'Alizon Fleurie, avec des paroles les plus approchantes de la sorte de parler des personnages qui y sont introduits, et chacun selon sa condition, pour rendre le sujet plus risible, quoy que de luy-mesme il soit extremement recreatif, intrigué [1] et divertissant ; et je puis dire avec la mesme verité qu'aux representations qui en ont esté faites personne ne s'y est ennuyé. Au surplus, lecteur, je t'advertis qu'encore que dans cette pièce j'aye mis des airs et des chansons à dancer, les acteurs qui la representeront en pourront chanter de celles qu'ils sçauront, sans s'astreindre à celles-là, qui ne servent à mon sujet que pour en faire voir l'ordre et la suitte, que tu ne trouveras pourtant ny dans les règles des vingt-quatre heures [2], ny sans rencontre de voyelles [3], mais un sujet veritable est plus difficile à traicter que les fabuleux des autheurs du temps. Adieu.

AU SIEUR D.

Sur sa comedie d'Alizon.

Estime qui voudra tous les sujets tragiques,
Alizon, qui fait rire, a bien d'autres appas :
Ceux-là font les humains si fort melancholiques,
Qu'il faut que celle-cy les tire du trespas.

1. Mot alors nouveau, surtout appliqué à une pièce de théâtre. Dès 1613, toutefois, dans le petit livret, *Discours sur l'apparition de l'effroyable Pasteur*, nous trouvons l'expression : « affaire bien intriguée. »

2. On a vu par la notice sur Mairet, que c'etait la grande question du moment.

3. C'est-à-dire des *hiatus*. On verra qu'en effet l'auteur ne s'en fait pas faute, quoiqu'ils fussent dès lors tout à fait condamnés. Malherbe fut le dernier de nos bons poëtes qui se les permit. Il a écrit dans les *Larmes de Saint-Pierre :*

Je demeure en danger que l'âme *qui est* née.

Regnier fait allusion à cette faute dans sa IXe *Satire :*

Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue.

ENTREPARLEURS

ALIZON FLEURIE, vieille.
L'ARMICHON, colporteur.
M. JEREMIE, vieil soldat.
M. KAROLU, vieil bourgeois de Paris.
POLIANDRE, BELANGE, ROSELIS } Gentils-hommes.
SILINDE, CLARISTE, FLORIANE } Filles d'Alizon Fleurie.
M. MARRON, muet.
Le Batelier de la Grenouillière.
Les assistans au charivaris.
Un soldat.

Ce nombre d'acteurs se réduit facilement à dix [1].

ACTE PREMIER

SCÈNE I

FLEURIE, LE COLPORTEUR, MAISTRE JEREMIE, M. KAROLU, POLIANDRE, ROSELIS, BELANGE.

FLEURIE.

Le proverbe dit vray qui m'apprend qu'une femme
Perd avec son mary la moitié de son ame,
Quand la mort, separant leurs deux cœurs bien [unis,
Luy laisse pour jamais des regrets infinis.
Ha! que la mort du mien m'a fait de fascherie!
Le pauvre homme mouroit s'il ne voyoit Fleurie
Tousjours auprès de luy rire, chanter, causer,
N'estant pas un moment sans me venir baiser.
J'estois son Alizon, son amour, son delice;
J'estois sa Penelope, il estoit mon Ulysse.
Chez nous tous les plaisirs estoient à l'abandon:
Si j'estois son Astrée, il estoit Celadon.
Bref, toutes ces douceurs, cette amitié parfaite,

1. Les troupes étaient si peu nombreuses, surtout en province, que pareil avis n'était pas inutile.

Fait qu'encor tous les jours mon esprit le regrette.
Mais, helas ! ce plaisir eust esté bien plus doux
Si de mes actions il n'eust esté jaloux.
Je ne sçay quels appas j'avois en ma jeunesse,
Mais chacun m'appelloit sa petite maistresse.
J'avois des serviteurs en chacune saison
Autant que pas un prince en ait en sa maison,
Et monsieur Karolu et maistre Jeremie
Vous diroient bien encor que j'estois leur amie.
Mais, quoy que nos discours fussent fort innocens,
Ils ne laissoient pourtant de luy troubler les sens,
Jusqu'au poinct quelquesfois de m'avoir condamnée
A ne point voir le jour que par la cheminée.
Je ne voyois les champs que dans un vieux tableau
Où estoit peint Monceaux [1] avec Fontainebleau.
Il n'avoit jamais mis son cœur à la verdure :
Aussi l'ay-je souvent appellé Trop-me-dure.
En hyver, en esté, je gardois le logis.
J'ay cent fois souhaitté d'estre Urgande ou Maugis
Pour aller quelquesfois faire la promenade
Quand ses gouttes au lict le retenoient malade ;
Et pourtant aujourd'huy sa separation
M'apporte en verité beaucoup d'affliction.
Croyez, s'il faut un jour que je me remarie,
On me verra bien fort faire la rencherie.
J'ay desjà sur les bras deux ou trois amoureux
Qui du moindre regard s'estiment trop heureux ;
Et, combien que pour moy leur amour soit extreme,
Si veux-je bien connoistre auparavant que j'aime.
En voicy desjà l'un. Or sus, vous dis-je pas ?
De moment en moment ils sont dessus mes pas.
Je me veux retirer au fond de mon allée,
Car je ne me plais pas d'estre tant cajollée ;
Encore celuy-cy jargonne incessamment,
Quoy qu'il fasse sans cesse un mesme compliment.

SCÈNE II

LE COLPORTEUR.

J'ay tousjours quelque chose avecque quelque chose,
J'ay des livres icy tant en rime qu'en prose [2] :

1. Château que le séjour d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, qui en etait châtelaine, avait rendu célèbre.

2. La liste qui va suivre, et qui rappelle celle qui se trouve

Le Duel de deux gueux dedans le Pré aux Clers ;
J'ay les Noms des Filoux [1], la Misère des clers [2] ;
J'ay les nouveaux Edits, les nouvelles Gazettes ;
J'ay la Commodité des bottes et garsettes [3] ;
J'ay le Remède aussi pour les pasles couleurs ;
J'ay l'Amour des sergens, la Pitié des voleurs ;
J'ay tous les Complimens de la langue françoise [4],
La Perte depuis peu d'une jeune bourgeoise
Au quartier que chacun nomme des Gravilliers [5] ;
J'ai le Contract passé dedans Hautbervilliers
Entre Guillot Grand-Jan et Gillette Ventrue [6] ;
J'ay le Cruel combat d'un cinge et d'une grue ;
J'ay grande quantité de bons livres nouveaux ;
J'ay la Manière aussi comme on sèvre les veaux,
Avec le Testament du bon Gaultier Garguille [7] ;
J'ay le Galand qu'il faut à une belle fille.
Voicy l'Invention pour prendre à toutes mains,
Utile aux procureurs autant qu'aux medecins ;
J'ai le Pouvoir qu'on donne à chacune servante
De coucher au grand liet quand madame est ab-
J'ay les Perfections de la dame Alizon [sente [8] ;
Pour captiver chacun dans sa belle prison ;
Dans un petit cahier j'ay la Bonté des femmes ;
J'ay toute leur Malice en trois ou quatre rames ;
J'ay la Methode aussi pour gagner force escus ;
J'ay les listes ici des garces et cocus,

dans l'*Esperon de discipline* d'Antoine de Saix (1532), où défilent aussi une foule de livres populaires, n'est pas facile à reconstituer exactement. Plusieurs des petits livrets, tous fort rares aujourd'hui, qui sont indiqués, n'y figurent qu'avec un titre tronqué, qui a rendu toutes nos recherches inutiles.

1. Le *filou,* qui était un type à la mode alors, figure dans plusieurs pièces : les *Amours de Filou et de Robinette;* l'*Estrange ruse d'un filou habillé en femme*, etc.

2. Le titre plus complet est la *Misère des Clers de procureurs.*

3. *Commodité des bottes en tous temps, sans chevaux, sans mulets et sans ânes, avec la gentillesse des manteaux à la Roquette et des cheveux à la garcette.* 1629, pet. in-8.

4. Ces *livres de compliments* se réimpriment encore, à Nancy, à Epinal, à peu près tels qu'ils étaient alors.

5. Cette rue existe encore dans le quartier Saint-Martin.

6. Voici le vrai titre : *Plaisant contract de mariage passé nouvellement à Aubervilliers, le* 35 *de février* 1333, *entre Nicolas Grand-Jean et Guillemette Ventrüe. Ensuite le festin dudit mariage, apresté à la plaine de Long-Boyau.* Paris, 1627, pet. in-8.

7. *Le Testament de feu Gaultier Garguille*, 1634, pet. in-8. Nous l'avons reproduit dans notre édition de ses *Chansons*, p. 149.

8. *La permission aux servantes de coucher avec leurs maîtres, ensemble l'arrêt de leurs maistresses,* pet. in-8. Nous l'avons reproduit dans nos *Variétés*, t. II, p. 237.

Et l'Art de les trouver jour et nuict sans lanternes;
J'ay comme il faut sortir sans payer aux tavernes;
J'ay quelque chose enfin pour tous les bons esprits.
Mais en criant ainsi je suis presque surpris.
Voilà le beau palais où loge ma maistresse,
Qui surpasse en beauté la Romaine Lucrèce.
Je sçay que mon humeur luy plaist extremement,
Que de ses amoureux je suis le cher amant :
Car, dès qu'elle m'entend, je vois son œil parestre,
Si ce n'est à sa porte, elle est à sa fenestre.
Puis qu'on ne l'y void pas, sans doute elle est au
Adieu, belle prison de mes vieilles amours. [Cours.

FLEURIE.

En depit du vilain, j'ay honte de vous dire
Que j'ay lasché de l'eau à force de trop rire.
Mon Dieu ! qu'il est plaisant ! Si j'avois bien dequoy
Et que je le voulusse, il voudroit bien de moy ;
Mais le profit qu'il fait à crier des gazettes
Ne pourroit en un an nous fournir de lunettes.
Non, ce n'est pas mon fait : j'ay des partis meilleurs ;
Je ne veux empescher qu'il se pourvoye ailleurs.
Que le bon homme donc y cherche sa fortune.
O Dieux ! qu'en voicy un qui souvent m'importune !
C'est maistre Jeremie. En voilà déjà deux.
Si l'on dit qu'à present je suis sans amoureux,
Avouez maintenant que c'est bien se meprendre.
Pour ne point m'amuser, je ne veux pas l'attendre,
Joint que j'attens icy mon autre serviteur,
Qui, peut-estre jaloux, feroit quelque malheur.

SCÈNE III

MAISTRE JEREMIE, *vieux soldat.*

C'est grand cas qu'aujourd'huy, dans le siècle où
[nous sommes,
On ne fait plus estat de la vertu des hommes,
Quelque belle action qu'ils puissent faire voir :
La recompense manque où finit le devoir. [queste.
La Toison d'or n'est plus l'honneur de leur con-
Depuis quatre-vingts ans que j'ay dessus la teste,
J'en ay près de cinquante endossé le harnois
Au service actuel de quatre de nos roys.
Je me suis rencontré en quarante escarmouches

Où l'on tuoit le monde aussi dru que des mouches;
J'ay veu deux cens assauts, trois cens combats
[rangez;
J'ay veu des chasteaux pris et des bourgs saccagez :
J'ay veu grand nombre aussi de villes imprenables
Mises en des estats grandement deplorables :
Le fer, le feu, le sang, servoit à les punir;
Encore maintenant ce triste souvenir
Fait sortir de mes yeux abondance de larmes.
Enfin, depuis le temps que je porte les armes,
Pour me recompenser après tant de tourment,
Anspesade [1] on m'a fait dans un vieux regiment,
Quoy que, sans me vanter, j'aye fait des prouesses
Dont la moindre en effet meritoit des largesses
Telles qu'un puissant roy les doit à ses sujets
Lors qu'il a devant luy leurs vertus pour objet :
Car je me ressouviens que du temps du roy Charles,
Je fus presque assommé devant la ville d'Arles [2].
En ce temps je n'estois qu'un petit embrelin [3],
Goujat [4] suivant la cour, mais pourtant bien malin :
Car, trouvant un corps mort etendu sur la plaine,
J'estois tout le premier à luy tirer la laine.
Je fouillois au gousset s'il avoit de l'argent;
De courir au butin je n'estois negligent,
Et mesme ce grand jour que l'on dit de saint Gille,
Je demeuray tout seul de trois ou quatre mille.
Aux combats de Loudun, Saint-Denis et de Dreux [5],
J'estois couvert de sang tout jusques aux cheveux;
A ceux de Montcontour [6], d'Onneau [7], de Roche-
On perça mon chapeau estant en sentinelle; [belle [8],
Et, du temps d'Henry trois, le dernier des Valois,
On me nommoit partout le grand Mars des Fran-
[çois.

1. Voyez sur ce mot une note de l'une des premières pièces.
2. Pendant le voyage que Charles IX fit en Provence avec sa mère, en 1564.
3. Chargeur de chariots. — Le mot *embrêler*, dans le sens de fixer un chargement sur une voiture avec des cordes, s'emploie encore.
4. Valet d'armée. — Ce qu'on appelle aujourd'hui le *brosseur* d'un officier s'appelait alors son goujat. « Il avait, lit-on dans *Francion*, p. 198, servy de *goujat* à un cadet d'une compagnie d'infanterie. »
5. Le combat de Dreux entre les catholiques et les huguenots est de 1562, celui de Saint-Denis de 1567, celui de Loudun de 1568.
6. Victoire du duc d'Anjou, le 3 octobre 1569.
7. Aulneau dans le pays Chartrain. Le duc de Guise y fut vainqueur des huguenots en 1587.
8. Roche-la-Belle en Limousin, où Coligny eut un avantage sur le duc d'Anjou en 1569.

Soudain qu'il se faisoit quelque hardie entreprise,
Pour estre des premiers j'y courois en chemise.
Aussi, lorsqu'on donna la bataille à Coutras [1],
Un coup de fauconneau me perça les deux bras;
Et, du temps du feu roy, à la bataille d'Arques,
Je fus bien près d'aller au royaume des Parques;
Mesme en celle d'Ivry, il y faisoit si chaut
Qu'un autre homme que moy seroit mort à l'assaut.
Mais que diray-je encor de Fontaine-Françoise [2]
Où l'ennemy tousjours m'approchoit d'une toise?
Sans apprehension, le coutelas au poing,
J'abbatois les soldats comme on fauche le foin.
Enfin, l'on voit tousjours que maistre Jeremie
N'a non plus qu'autrefois la valeur endormie.
En ces troubles derniers, en tous les precedens,
Les effets de mon bras se sont veus evidens,
Et, quoy que j'aye acquis une immortelle gloire,
L'Amour a maintenant dessus moy la victoire.
Ce beau petit archer, ravissant mes lauriers,
Peut dire avoir vaincu le premier des guerriers.
Le feu, le fer, le plomb, la poudre ny la mèche
N'ont pu faire à mon cœur ce que m'a fait sa flèche.
Les attraits de Fleurie ont eu seuls le pouvoir
De me faire oublier le martial devoir.
Depuis que sa beauté loge dans ma poitrine,
A pas un autre objet je n'ay fait bonne mine;
Je n'en regarde aucun qu'avecque du mespris,
Voyant que leurs appas n'egalent ma Cypris.
Mais j'ay tant de malheur qu'en cherchant l'inhu-
[maine,
Je ne la trouve point pour luy dire ma peine.
Tantost un president l'emmène promener,
Tantost un conseiller vient chez elle disner;
Souvent elle est au Cours ou à la comedie.
Ha! fi, fi de l'amour! il faut que je le die;
Exprès je viens icy pour trouver guarison
Lors que le medecin n'est plus à la maison.
Puis qu'un de mes amis m'a dit qu'elle est sortie,
Il me faut à demain remettre la partie.

1. Victoire du roi de Navarre en 1587.
2. Dernière victoire d'Henri IV, en 1595.

SCÈNE IV

FLEURIE, M. KAROLU.

FLEURIE.

Hé bien ! que dites-vous de ce brave amoureux ?
Il est vaillant soldat, son cœur est genereux.
Mais quoy ! me marier à un homme de guerre,
C'est fonder mon espoir sur la force d'un verre :
D'un soldat, d'un coureur, d'un marinier aussi,
La femme est tousjours veufve, à ce qu'on tient icy.
J'en ay tant à choisir que j'ay crainte de dire,
Ainsi que beaucoup font, que j'ay fait choix du pire.
Quelqu'un le suit de près... Si je n'ay le trelu,
Celuy qui vient à moy, c'est monsieur Karolu.

M. KAROLU.

Ma belle, c'est luy-mesme, à vostre humble service.
Si pour un tel honneur vous le jugez propice,
Il est prest d'obeir à vos commandemens.

FLEURIE.

Vous vous mettez tousjours dessus les complimens ;
Mais, ne pouvant repondre à tout ce que vous dites,
C'est devant les pourceaux semer des marguerites.

M. KAROLU.

Je ne sçaurois souffrir telle comparaison.
Avecque un bon esprit vous avez la raison
Qui ne doit point ceder à personne du monde.

FLEURIE.

Ma science pourtant n'est pas beaucoup profonde.
Monsieur, pour m'obliger, ne m'entreprenez pas,
Car je ne vous dirois que du galimatias.

M. KAROLU.

Dans un sens tout parfait vostre rare eloquence
Des meilleurs orateurs tient la gloire en balance.

FLEURIE.

Si n'ay-je jamais leu que Rablais et Marot,
Dont à peine à present me souviens-je d'un mot.
Ces modernes autheurs ne me plaisent à lire
S'ils n'ont dans leurs romans le petit mot pour rire.

M. KAROLU.

Il n'y a point d'autheurs que vostre esprit n'ait leu.

FLEURIE.

Pas un d'eux ne ressemble à monsieur Karolu.

M. KAROLU.

C'est trop de vanité que vostre amour me donne.

FLEURIE.

Jamais un bon esprit n'en reçoit de personne.

M. KAROLU.

Le mien manquant aussi de cette qualité,
A ces divins autheurs sa gloire il a quitté [1].
Mais espargnez un peu vos amis, je vous prie,
Et croyez seulement que j'aime bien Fleurie.

FLEURIE.

C'est me rendre un devoir que je n'ay merité.
S'il m'est deu quelqu'honneur, c'est mon antiquité
Qui me donne cela par dessus la jeunesse,
Qui doit avec l'honneur respect à la vieillesse.

M. KAROLU.

Vostre age ne permet de tenir tels propos.
Vostre visage gay, vos membres si dispos,
Font voir assez l'eclat de vos beautez parfaites,
Qui fournissent l'amour de bottes d'alumettes,
Pour enflamer le cœur d'un amant comme moy,
Resolu maintenant de vous donner la foy
Si vostre affection accepte son service.

FLEURIE.

C'est justement fraper où mon desir se glisse.
A l'instant que mes yeux se sont jettez sur vous,
Ils ont veu dans l'abord un entretien si doux
Que, puisque maintenant l'occasion se treuve,
Vous estant hommeveuf, aussi bien que moy veufve,
Pour encore gouster quelque doux passe-temps
Et vivre ensemble ainsi le reste de nos ans,
J'ay creu qu'en vous prenant je ne perdrois au change,
Pourveu que vostre esprit ne donne de louange
A ce petit sujet qui n'en merite pas.
Mais quoy! de peu de chose on fait souvent grand cas.

M. KAROLU.

Vos mepris ne font rien qu'accroistre vostre gloire :
Desjà vous avez place au temple de Memoire,
Et c'est trop offencer ce que j'ay de plus cher.
De vous baiser icy je ne puis m'empescher,
Afin de reparer une si grande injure,
Que mon parfait amour ne veut pas que j'endure.

1. Abandonné. — Ce mot se trouve avec ce sens dans Rabelais, Montaigne, etc.

FLEURIE.

Holà ! n'approchez pas ! Toubeau! tenez-vous bien,
Et dites, mon amy, que vous ne tenez rien.
Ha ! monsieur Karolu, vous m'avez descoiffée,
Et jusques au mourir vous m'avez eschauffée.

M. KAROLU.

Ce plaisir est si doux, qu'il n'est point d'amoureux
Qui de mourir ainsi ne se creust bien-heureux.
Mais, Dieux ! ce doux baiser m'interdit la parole.

FLEURIE.

Personne ne l'a veu : c'est ce qui me console.
Que j'aurois de regret si quelqu'un, par hazard,
A ce moment sur nous eust jetté son regard !
Je vous laisse à penser ce que l'on pourroit dire !

M. KAROLU.

Que ce sont des amans qui s'amusent à rire !

FLEURIE.

J'avoue bien qu'autrefois cela m'eust semblé bon ;
Mais ma peau, ressemblant la coine d'un jambon,
Faisant voir aujourd'huy ma face rissolée
Comme une solle fritte ou à demy bruslée,
Rend tous mes serviteurs aussi froids qu'un glaçon.

M. KAROLU.

Tant mieux ! en vous prenant j'auray chair et poisson.

FLEURIE.

Mais si telle action mes filles avoient veue ?

M. KAROLU.

Quoy ! voir baiser leur mère au milieu d'une rue !

FLEURIE.

Ouy, vrayment, je ne sçay ce qu'elles en diroient.

M. KAROLU.

Que deux parfaits amis grandement s'aimeroient.

FLEURIE.

Seroit à des enfans donner un bon exemple !

M. KAROLU.

Adieu, quelqu'autre jour nostre entretien plus ample
Me donnera loisir de conclure avec vous...

FLEURIE.

L'offre que je vous fais...

M. KAROLU.

D'estre un jour vostre espoux.

FLEURIE.

Il faut tousjours courir au bien plus necessaire.

M. KAROLU.

Un partisan m'attend pour resoudre une affaire

Touchant certains avis que je luy vais donner
Sur la place du Change [1], où je vais promener.
C'est là que joliment se gagne la pecune,
Alors qu'en peu de temps on veut faire fortune.

FLEURIE.

Allez, faites profit; moy je vais au Bouquet
Jouer un triquetrac, ou peut-estre un piquet.
On me doit bien nommer la Perrette l'heureuse :
Voilà trois amoureux qui n'ont qu'une amoureuse !
Le noble, la justice, avec le tiers-estat,
A qui m'aura pour femme ont ensemble debat;
Mais pourtant celuy-cy a de bons exercices :
Il donne des avis, fait vendre des offices;
Il est gagne-denier [2], il poursuit des procez,
Et fait prester argent à rente ou interests.

SCÈNE V

POLIANDRE, ROSELIS, BELANGE.

POLIANDRE.

N'estime plus, Amour, le pouvoir de tes armes,
Puisque ma passion n'a sceu gouster leurs charmes.
De dix milles objets que je vois dans la Cour,
Pas un jusqu'aujourd'huy ne m'a donné d'amour.
J'ay beau considerer l'excès de leurs merites,
Ils ont pour ma froideur des chaleurs trop petites.
Pour ne point captiver ma chère liberté
J'haïrois les appas d'une divinité;
Mais, quoy que mon humeur paroisse vagabonde,
Je ne laisse pourtant de cherir tout le monde.
Je caresse une dame autant comme un amy :
Je n'ay dans l'univers qu'Amour pour ennemy,
Et, quelque blasme encor qu'on donne à l'inconstan-
Je veux jusqu'au mourir suivre l'indifference, [ce,
Malgré tous les efforts de ce fils de Cypris.

ROSELIS.

Lasche ! il faut que tu meure avecque ton mepris.

BELANGE.

Donnez-moy le loisir de tirer mon epée !

1. Au bout du *Pont-au-Change*, à l'entrée de la rue de la Joaillerie, où se tenait la bourse du temps.
2. Courtier d'affaires à qui l'on donnait pour sa commission un denier par livre.

ROSELIS.

Il faut que dans ton sang la mienne soit trempée.

POLIANDRE.

Quel prodige est-ce icy ? Deux frères inhumains
Pour se faire mourir ont les armes aux mains !
Il faut les separer sans davantage attendre.

ROSELIS.

En vain vostre secours tasche de le deffendre.

BELANGE.

Monsieur, obligez-nous de vous mettre à l'escart
Pour juger qui des coups aura meilleure part.

POLIANDRE.

Je veux auparavant sçavoir vostre querelle.

ROSELIS.

Vous n'en pouvez sçavoir une plus criminelle.

BELANGE.

Si vous appellez crime un conseil fraternel,
Je confesse en effet que je suis criminel ;
Mais pourtant la raison, qui me doit rendre sage,
Ne m'a fait dire rien à ton desavantage.

ROSELIS.

Perfide ! ose-tu bien proferer ce discours,
Me voyant en l'estat de terminer tes jours !
Icy je veux apprendre à ta jeune cervelle
Qu'en blasmant mon amour tu offences ma belle.

BELANGE.

Je meure si jamais j'ay voulu l'offencer !

POLIANDRE.

Sa satisfaction doit son crime effacer.

ROSELIS.

Pourquoy m'empeschez-vous de punir un infame
Qui jette son venin sur l'honneur d'une dame ?

POLIANDRE.

Je ne souffriray point que l'on passe à l'effet,
Que mon juste desir vous n'ayez satisfait,
Et, de quelque costé que tourne l'injustice,
Je seray le premier à punir sa malice.

ROSELIS.

Fais-en donc le recit, mais si discretement
Que je n'aye sujet de mecontentement.

BELANGE.

Souvent l'occasion se montre favorable
A celuy que l'amour veut rendre miserable.
Dans le commencement que naist l'affection,
On ne void rien d'egal à cette passion.

Tout ce qu'on se propose en ce premier rencontre [1],
Doit, ce semble, arriver tel que l'esprit le montre;
Mais, helas! les effets en sont si differens
Que j'en voudrois les Dieux prendre pour mes ga-
Ce propos que je tiens ne me semble inutile [rends.
Pour faire voir l'etat d'un esprit bien fragile.
Mon frère, que le Ciel a veu naistre amoureux
Avec autant d'ardeur comme il est genereux,
Espris de la beauté d'une jeune etrangère
Qu'on ne nomme à la cour que la Belle bergère,
A tant flaté son mal par un espoir caché
Que dix ans de tourment ne l'en ont empesché.
Pendant les premiers feux de son dur esclavage,
La coquette tousjours luy faisoit bon visage,
Tout ce qu'elle a voulu n'a pas manqué d'effet :
Quand l'esprit ne l'a pu, le courage l'a fait.
Où la faveur n'a pu faire voir sa puissance,
Il a forcé les Dieux à prendre sa deffence.
Lüy tout seul la ravit à Montreuil-sur-le-Bois,
Malgré tous les efforts de deux cens villageois.
Il est cause aujourd'huy que toute la noblesse
L'estime dans la cour autant qu'une princesse.
Mais, comme cet esprit remply de vanité
A veu que tout le monde admire sa beauté,
Que chaque courtisan sans cesse la caresse,
Mesme qu'un jeune duc l'appelle sa maistresse,
Sa grande ambition a porté ses esprits
A ne luy plus parler qu'avecque du mespris.
Si mon frère l'aborde, elle tourne visage;
Pensant la cajoller, elle entretient un page;
S'il presente sa main pour la mener au bal,
Peur de l'incommoder, elle prend un rival;
S'il presse sa raison de vouloir reconnoistre
Le veritable amour que son cœur fait paroistre,
Elle dit froidement qu'elle n'a rien promis
Qui les puisse empescher de vivre bons amis.

1. Ce mot fut du masculin jusqu'à La Fontaine qui a dit encore dans son conte de *Richard Minutolo* :

..... Et les Dieux
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux.

Il y avait longtemps que Pasquier en avait fait la critique. Suivant lui, dire *un rencontre*, *un debte*, *un couple* c'était « employer manières de parler familières non aux François, ains seulement aux Gascons. » (*Lettres*, liv. XVIII, lettre 1.)

Voyez si c'est parler en termes d'une fille
Dont le nom seulement blesse nostre famille !
De simple villageoise elle a eu le bon-heur
D'estre par son credit au comble de l'honneur.
Mais elle cependant tout ce bien-fait oublie :
En luy faisant affront l'ingrate le publie ;
Et, quand je pense icy dire mon sentiment
Qu'il ne doit pas paroistre insensible en aimant,
Prenant tous mes propos pour une grande injure,
Il me veut mettre à mort, pourveu que je l'endure.
Jugez doncques, Monsieur, si le sujet le vaut.

POLIANDRE.

Roselis en cela me semble un peu trop chaut ;
Mais, pourveu qu'à l'amour son honneur il prefère,
Puis qu'à mon jugement il a remis l'affaire,
Je veux dire en passant, par forme de devis,
Qu'en ce cas sa raison doit suivre vostre avis,
Que vous devez tous deux vous aimer comme frères,
Sans jamais contre vous animer vos colères.

BELANGE.

Cet equitable arrest nous impose une loy
Que mon frère doit suivre aussi bien comme moy ;
Toutefois, je crains fort qu'il y trouve à redire.

POLIANDRE.

Je ne crains pas aussi qu'il me vueille dedire.

ROSELIS.

Monsieur, nous vous avons trop d'obligation :
Vostre arrest prononcé, je suis sans passion,
Et, quoy que son effet me semble difficile,
J'espère avec le temps me le rendre facile.

POLIANDRE.

Adieu donc ; cependant demeurez bons amis,
Et me tenez tous deux ce que m'avez promis.

BELANGE.

Plustost que d'y manquer je veux perdre la vie.

ROSELIS.

Ta resolution de la mienne est suivie,
Pourveu que desormais, paroissant plus discret,
Tu n'ailles à chacun decouvrir mon secret.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

SILINDE, CLARISTE, FLORIANE, FLEURIE.

SILINDE.

C'est trop dans le logis demeurer enfermée;
Le soleil, n'ayant plus sa force accoustumée,
D'un air plus temperé fait gouster les douceurs.
Clariste, Floriane, où estes-vous, mes sœurs?
Pour icy travailler apportez vostre ouvrage :
Nous nous divertirons avec le voisinage.

CLARISTE.

Avec mesme dessein nous devalions en bas.

FLORIANE.

Dejà pour commencer j'avois pris deux rabas.

SILINDE.

Ma sœur, apporte-moy une chaire [1] bien basse.

FLORIANE.

En voilà déjà deux. O Dieux! que je suis lasse!
Or sus, auparavant que je remonte en haut,
Pour n'y plus retourner, dites ce qu'il vous faut.

CLARISTE.

Dessus nostre buffet est mon poinct de Hongrie.

SILINDE.

Mon metier est auprès de sa tapisserie.
Petite paresseuse, hastez-vous de venir.

CLARISTE.

Il ne faudra rien qu'elle à nous entretenir,
Si son gentil esprit n'a point d'autres pensées.

FLORIANE.

Mes peines devroient bien estre recompensées.

1. C'était la première forme du mot *chaise*, qui ne doit d'être ce qu'il est qu'à la prononciation de Paris, qui volontiers mettait des *s* ou des *z* où se trouvaient des *r*. Sous Louis XIII, ce fut la forme admise par les gens de bon ton : « Quelques-uns, écrit Voiture (125e *Lettre*), disent encore *chaire*, sans que l'on se moque d'eux, mais il vaut mieux dire *chaise*. » Cette prononciation s'étendit jusqu'au mot *chaire* de professeur, *chaire* d'église. Dans la pièce de Montfleury, *les Bestes raisonnables*, scène 4, on lit :

Asnes dedans la *chaise*, aux Universités. »

Mais quoy ! le droit d'aisnesse, avec sa primauté,
Me ravit bien souvent ce que j'ay merité.
Il faut que la plus jeune endure de l'aisnée,
Il faut tout luy ceder pour n'estre mal menée,
Il faut aller par tout, et bien viste marcher
Sans qu'aucune raison vous en puisse empescher.
S'il se trouve un party, sera pour la première ;
La plus jeune tousjours demeure la dernière.
Enfin, s'il se pouvoit, pour les fort obliger,
Mon age avec le leur je voudrois bien changer,
Car j'ay bien du regret de ne les point voir femmes,
Et d'obeir tousjours à ces belles madames.

SILINDE.

Causeuse, taisez-vous ! travaillez seulement,
Et nous donnez loisir de parler un moment.

FLORIANE.

Quand j'ay de la raison, je ne me sçaurois taire.

CLARISTE.

Vous estes d'une humeur grandement volontaire.
Il falloit ajouster à vostre beau discours
Qu'à la jeunesse aussi nous pardonnons tousjours.

FLORIANE.

Il est vray que souvent j'eusse esté bien tapée
Si, courant après moy, vous m'eussiez attrapée ;
Mais ma fuite souvent m'a servy de pardon.

SILINDE.

Brisez sur ce propos pour en entendre un bon ;
J'ay ce matin appris de ma bonne commère
Que monsieur Karolu recherche nostre mère,
Qu'à quel prix que ce soit il la veut espouser,
Mesme qu'en certain lieu l'on les a vus baiser.

CLARISTE.

O Dieux ! est-il possible ?

SILINDE.

Il est trop veritable,
Les articles ce jour seront mis sur la table,
Et maistre Jeremie, et ce vieux colporteur,
Ont leur congé tous deux avec grand crevecœur.

FLORIANE.

Ils me deplaisoient fort, quoy qu'ils me fissent rire,
Et j'avois, sans mentir, le dessein de leur dire.

CLARISTE.

Il est vrai qu'à ces deux je n'eusse consenty ;
Mais monsieur Karolu, c'est un fort bon party ;
On connoist sa lignée autant que son merite,

On sçait qu'il a du bien qui n'a point de limite
Que partout chez les grands il est le bien venu,
Et qu'il est dans Paris de tout chacun connu;
Bref, il nous fait faveur d'estre nostre beau-père.

SILINDE.

Holà! n'en parlons plus, car voicy nostre mère.

FLEURIE.

Hé bien! que faites-vous? que dit-on au quartier?

FLORIANE.

Voilà l'un des garçons de nostre savetier
Qui vient de demander l'argent de deux semelles.

FLEURIE.

Taisez-vous! baboüine [1]. Est-ce là les nouvelles
Qu'aujourd'hui mon esprit veut entendre de vous?

FLORIANE.

Que nous aurons bientost un beau-père chez nous.

FLEURIE.

Mais regardez un peu, la petite rusée!
Qui lui peut avoir dit?

FLORIANE.

Madame la Rosée.

FLEURIE.

Puis que ma bequenot [2] me prend ici sans vert,
Je ne puis plus celer ce qu'elle a decouvert;
La mine est eventée au temps que l'on desire:
Aussi bien aujourd'huy falloit-il vous le dire.
Sçachez donc qu'il est vray que monsieur Karolu
De m'avoir pour sa femme est bien fort resolu;
Je crois que toutes trois vous en serez contentes.

SILINDE.

On nous estimeroit tout à fait imprudentes,
Si, voyant le bonheur nous presenter la main,
Nous ne courions après par un mesme chemin.
En cela nous devons suivre vostre sagesse;
Imitans vos vertus, nous suivrons la noblesse,
Et, puisque l'un et l'autre y sont tous deux portez,
Nous serons toutes trois d'egales volontez.

FLEURIE.

Ce discours me plaist fort. Tu ne dis rien, Clariste?

1. Petite sotte. — La Fontaine l'emploie avec ce sens dans l'*Enfant et le Maître d'école*. On l'employait peu au féminin. *Babouin* servoit pour les deux genres. V. *Illustres proverbes*, ch. x.

2. Ce mot qui s'écrivait plus souvent *bequenaud*, *bequenaude*, voulait dire bavard, bavarde. Nous ne l'avons trouvé expliqué que dans Colgrave. M. Littré l'a omis.

CLARISTE.

Elle a parlé pour moy.

FLEURIE.

Que tu me sembles triste !

CLARISTE.

Vous me pardonnerez.

FLORIANE.

Ce teint blanc sans chaleurs
Ressemble extremement à dės pâles couleurs ;
Elle mange du sel, elle boit du vinaigre,
Pour avoir la peau blanche et le visage maigre.
C'est sans doute son mal.

FLEURIE.

Ha ! que voicy grand cas[1] !

FLORIANE.

Il luy faut un mary.

FLEURIE.

Vous ne vous tairez pas ?

FLORIANE.

J'auray bien de la peine.

FLEURIE.

En verité je jure...

FLORIANE.

Que, si vous me battez, il faudra que j'endure ?

FLEURIE.

Entrez dans la maison, et nous laissez icy.

FLORIANE.

Bien ! ne vous faschez pas ! Je m'en allois aussi.

CLARISTE.

Je loue extremement le bon choix que vous faites.

FLEURIE.

Mon sentiment n'a point que des règles parfaites ;
Je ne fais rien pour moy que ce ne soit pour vous.
Si je prends un mary, vous aurez des espoux
Selon vostre merite et plus à l'avantage
Que je n'eusse pu faire au temps de mon vefvage :
Nous ferons seulement un petit dejeuner,
Et puis dans un batteau nous irons promener.

SILINDE.

Quand nous arrivera cette bonne fortune ?

CLARISTE.

Telle on la peut nommer, puisqu'elle n'est com- [mune.

1. Grande affaire. — Louis XIV avait retenu cette expression en cours dans son enfance. Pour une affaire importante, il disait toujours : C'est un grand cas.

FLEURIE.

Peut-estre dès demain, selon l'occasion.

CLARISTE.

La haste apporteroit de la confusion,
Il vaut mieux retarder quelque peu davantage.

FLEURIE.

Quelqu'un vient m'aborder, changeons nostre lan-
[gage.

SILINDE.

Nous irons promener, il est tout resolu.

CLARISTE.

Vrayment, bien à propos vient monsieur Karolu.

M. KAROLU.

Je suis de la partie, et veux que soit dimanche.
Je porte avec du vin un bon pasté d'eclanche.
Pour un sou nous aurons un carrosse à courtaux,
Qui n'a pour le mener ni cocher ni chevaux.
Mais la Marne et la Seine, et quelque petit voile [1],
Conduit par un cocher vestu de grosse toile.

FLEURIE.

J'apprehende bien fort la pluye avec le vent.

M. KAROLU.

Au besoin ce chapron vous serviroit d'hauvent [2].

FLEURIE.

Hé bien, bien, mocquez-vous, vous estes à vostre
[aise.

M. KAROLU.

Vous y serez aussi, pourveu que je vous plaise.

FLEURIE.

Ha! ne me raillez point, vous avez trop d'appas
Pour n'estre pas aimé par un sujet si bas.
Mais!...

M. KAROLU.

Quoy! vous soupirez?

FLEURIE.

Puis que mon cœur soupire [3],
C'est un signe certain qu'il n'a ce qu'il desire.

M. KAROLU.

Si vous me desirez, je suis du tout à vous.

FLEURIE.

Filles, entrez dedans, pour un peu laissez-nous.

1. Ce mot, suivant son étymologie du latin *velum*, n'était alors du féminin dans aucun sens.

2. On avait dit d'abord *ostevent*, ce qui donnait bien le sens et l'étymologie : « Les deux costés, lit-on dans les *Voyages* de Montaigne (t. II, p. 394) sont couverts de grands *otevans*. »

3. C'est le proverbe : Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire.

Prenez place, Monsieur, et causons un quart d'heu-
|re.

M. KAROLU.

Je ne pouvois avoir de rencontre meilleure.

SCÈNE II

M. JEREMIE, M. KAROLU, FLEURIE.

M. JEREMIE.

Souffriray-je un rival piller sur mes talons?
Quand je pense avancer, je tombe à reculons.
Je porte mon espoir à posseder Fleurie,
Lorsqu'un autre la sert sans craindre ma furie.
Sus, il faut que sa mort satisfasse ma foy.
Mais tout beau, parlons bas, ils sont proche de moy.
Je les veux accoster sous un autre visage,
Et par un fin discours remascher mon courage.
Que font icy tout seuls ces deux parfaits amans?

M. KAROLU.

Ils attendent l'honneur de vos commandemens.

M. JEREMIE.

Vos esprits sont contens?

M. KAROLU.

Donnons-luy des cassades [1].

FLEURIE.

Nous nous entretenions du temps des barricades.

M. JEREMIE.

Aucun n'en peut parler de mesme comme moy,
Car, maheutre [2] en ce temps, je tenois pour le Roy.

FLEURIE.

Assisez-vous donc là pour nous dire, de grace,
Qüel etrange malheur causa cette disgrace.

M. JEREMIE.

La religion seule apporta tous ces maux.

1. Mauvaises excuses, défaites. — Régnier dit (sat. 10) « payer d'un cassade, » dans le même sens.

2. Les soldats du parti du roi au temps de la Ligue s'appelaient ainsi, à cause du gros bourrelet dont était garni le haut de leurs manches, et qui rappelait le *mahute* des oiseaux de grand vol, c'est-à-dire ce qui se trouve d'un peu plus gros au haut de leurs ailes. On lit dans le *Mascurat* de Naudé : « un carabin *maheutre,* c'est-à-dire du parti du roi. » En tête du petit libelle publié en 1594, *Dialogue du Maheustre et du Manant,* se trouve une gravure où le premier porte un pourpoint à *maheustre* de gendarme royaliste.

Deux contraires partis causèrent nos travaux :
Le party huguenot choque le catholique ;
Celuy-là des papots resiste à l'heretique.
Ainsi l'eau et le feu formèrent des debats
Qui par plus de dix ans troublèrent nos Estats.
Car après Henry trois, le grand roy de Navarre,
Des princes vertueux l'exemple le plus rare,
Succedant à son sceptre aussi bien qu'à ses mœurs,
Esprouva des Ligueurs les mauvaises humeurs.
En venant à Paris on luy ferme la porte ;
Sous un pretexte feint on le traite de sorte
Qu'avecques son armée il est contraint enfin
De resoudre sa force à la prendre par faim.
Il assiége ses murs : sa peine est inutile.
Chacun veut estre maistre en cette grande ville,
Chacun veut commander, chacun veut estre roy ;
On n'y trouve raison, ny police, ny loy.
Neantmoins à la fin leur esperance est vaine.

M. KAROLU.

Il est vray qu'à l'instant que feu monsieur du Mai-
Fut par le peuple elcu lieutenant general, [ne [1]
Du quartier de la Grève on me fit caporal.

M. JEREMIE.

De toutes nations du secours on mandie ;
Mais chacune à dessein jouant sa comedie
Est contrainte à manger, avec ceux de Paris,
Des chiens, des chats, des rats, avecques des sou-
[ris [2].

FLEURIE.

O que de Lansquenets, d'Espagnols et de Suisses,
Regretoient l'aliment de leurs mères nourrices !
Ils ne vivoient sinon de raves et navets,
Qu'ils s'en alloient cueillir là haut sur ces marais [3],

1. Le duc de Mayenne.

2. Cette famine du siége de Paris sous Henri IV, que le dernier a si cruellement renouvelée, pouvait sembler avoir été exagérée dans les détails qu'on trouve ici. Nous savons maintenant, par nous-mêmes, qu'on y peut croire. Il faut lire dans les *Mémoires de la Ligue*, t. IV, p. 40, combien de personnes moururent de faim : « Bienheureux, dit la *Satire Ménippée*, qui n'a point mangé de chair de cheval et de chien ; et bienheureux qui a toujours eu du pain d'avoine..... Il n'a pas tenu à monsieur le Légat et l'ambassadeur Mendosse, que nous n'ayons mangé les os de nos pères. » On veut parler ici du pain que les chefs de la Ligue voulaient qu'on fit avec les os pulvérisés du cimetière des Innocents.

3. Une partie du Marais était encore en *couture*, c'est-à-dire en culture. Le nom de certaines rues : *Culture Sainte-Catherine, de la Couture Saint-Gervais, de l'Oseille, du Pont aux choux*, y rappelle ce temps des maraîchers.

Et, si je m'en souviens, le capitaine Jacques
Me fit don d'une miche assez proche de Pasques.

M. JEREMIE.

Sans doute que ce fut alors que deux batteaux
Passèrent malgré nous à la faveur des eaux.

FLEURIE.

Ce fut plustost le jour qu'on nomme des Farines [1].

M. JEREMIE.

Les Seize et l'Union causèrent vos ruines :
Car si le peuple uny aux volontez du roy
Les eust abandonnez, sous ce zèle de foy,
Ils n'eussent pas duré une seule journée.

M. KAROLU.

La cour de parlement estant emprisonnée,
Le peuple estoit trop foible et trop dans les dangers,
Pour penser resister au nombre d'etrangers.

M. JEREMIE.

Sous le visage faux d'un masque politique,
Chaque seditieux se disoit catholique ;
Mesme encore à beaucoup on ne le peut oster.

FLEURIE.

Voire, voire, vrayment vous m'en voulez conter.
Ma foy ! l'on ne fit rien que selon l'Evangile
Que les predicateurs preschoient en cette ville [2].

M. JEREMIE.

Pauvres esprits trompez [3] !

FLEURIE.

Holà ! n'en parlons plus,
Car nous en viendrions aux prises là dessus.

M. JEREMIE.

Si est-ce que pourtant je n'en ay point d'envie.
La Ligue plusieurs fois m'a presque osté la vie :
Car, voulant soustenir le party de mon roy,
Les femmes de Paris, se bandans contre moy,
M'eussent defiguré ; mais, par une sortie,
Pour eviter debat, je quittois la partie.

1. Le 20 janvier 1591, Henri IV avait tenté de faire entrer dans Paris, d'accord avec quelques habitants, un certain nombre de ses soldats déguisés en meuniers et conduisant un convoi de farine. Le coup manqua. Le 20 janvier fut alors appelé *Journée des farnes* ou *Jour de Sainte-Farine*. V. les *Mémoires de la Ligue*, t. IV, p. 370.

2. On sait que quelques curés de Paris, Boucher, de l'église Saint-Benoit, Guincestre, de Saint-Gervais, Pelletier, de Saint-Jacques, et un moine, le petit Feuillant, poussèrent en énergumènes, du haut de leur chaire, à la résistance contre le roi.

3. Il ne faut pas oublier que Jérémie, qui nous a dit qu'il avait été « mahcustre, » tenait pour le parti du roi.

FLEURIE.

Tenez-vous asseuré que j'en ferois autant.
Nous appeller ligueurs, l'affront est important.
C'est tacher nostre honneur par une calomnie
Qui ne peut en effet estre par trop punie.

M. JEREMIE.

Si par la verité du discours commencé
Vostre esprit maintenant se trouve estre offencé,
C'est un signe certain qu'il en est quelque chose.

FLEURIE.

Brisons donc là-dessus. Votre discours est cause
Que la colère icy m'empesche de parler.

M. JEREMIE.

Plustost que vous fascher, j'ayme mieux m'en aller.

M. KAROLU.

Non, Monsieur, ne bougez.

M. JEREMIE.

Madame est en colère.

FLEURIE.

Il est vray, je la suis, je ne m'en sçaurois taire.

M. JEREMIE.

Vous me pardonnerez ; adieu jusqu'au revoir.
Penards [1], dans peu de temps vous verrez mon pouvoir.

FLEURIE.

Hé bien ! ne voilà pas une excellente ruse ?

M. KAROLU.

Pour demeurer icy le galand n'a d'excuse.

FLEURIE.

Il m'importunoit fort.

M. KAROLU.

O le pesant fardeau !

FLEURIE.

Je le souhaitois fort au faux-bourg Saint-Marceau [2].

M. KAROLU.

Puis que nous voicy seuls, sans tarder davantage,
Il nous faut aviser à nostre mariage.

FLEURIE.

Je ne suys en cela que vostre volonté.

M. KAROLU.

Il faut premièrement changer de qualité :

1. Mot qui se trouve encore dans Molière, et qui signifiait ordinairement « vieux libertin. » On l'employait presque toujours avec l'adjectif qui le complète.

2. C'est-à-dire à l'autre bout de Paris, puisque la scène se passe au Marais.

Il faut que desormais vous soyez damoiselle [1];
Mais, parce que madame a l'emphase plus belle,
Il vous faut appeller, s'il vous semble à propos,
Madame Karolu ou de la Sausse-au-Ros :
C'est un bon fief que j'ay proche le Bourg-la-Reine.

FLEURIE.

Ha ! vrayment ! bien souvent il faudra qu'on m'y
Soit pour faire vendange ou en autre saison. [meine,

M. KAROLU.

Il faut qu'aussi dans peu vous changiez de maison,
Afin de s'eloigner de cette connoissance
Qu'on ne peut frequenter sans que l'honneur s'of-

FLEURIE. [fence.

Je marcheray par tout où vous desirerez ;
A tous vos bons desseins les miens sont mesurez :
Je ne sçaurois faillir dessous votre conduite.

M. KAROLU.

Pourveu que ma raison ait la vostre à sa suitte.
Ne nous amusons point à discours superflus.

FLEURIE.

Le temps ne permet pas que nous en fassions plus.

M. KAROLU.

Quand nous marirons-nous ?

FLEURIE.

C'est bien d'autres affaires.

M. KAROLU.

C'est aujourd'huy la fin des jours caniculaires [2].
Si vous le trouvez bon, ce sera pour demain.

FLEURIE.

Le temps est par trop bref pour y mettre la main ;
Il faut auparavant des habits à Fleurie.

M. KAROLU.

Nous trouverons de tout dedans la fripperie ;
Pour trois ou quatre escus nous louerons des atours
Qui nous pourront servir pendant deux ou trois jours.

FLEURIE.

Vous avez bien raison : car, pour mes trois fillettes,
Je les habilleray comme des bavolettes [3],
Tandis que le tailleur nous fera des habits.

1. On a vu par une note des pièces précédentes que c'était la qualification des personnes nobles, et qu'elles la prenaient même mariées.

2. La croyance du temps était que la canicule était funeste à l'amour, et par conséquent aux premières nuits de noce.

3. V. une note des pièces précédentes.

M. KAROLU.

Voilà donc qui vaut fait : priez tous vos amis,
Mettez bon ordre à tout. Adieu, ma chère amante.

FLEURIE.

Adieu, mon petit cœur, je suis vostre servante.
Filles, filles, tost, tost, devalez viste en bas
Pour venir chez les Juifs [1] ; ne vous amusez pas.

SILINDE.

En quel lieu dites-vous ?

FLEURIE.

Droict à la juifverie,
Au logis de Lambert, sous la Tonnellerie.
Marchons, je vous diray le sujet en allant,
Que chacune de vous doit trouver excellent.

SCÈNE III

POLIANDRE, ROSELIS, BELANGE.

POLIANDRE.

Favorables effets qui suivez mes caprices,
Que je suis redevable à tous vos bons offices !
Depuis quatre ou cinq jours je vois tous les plaisirs
Suivre les mouvemens de mes jeunes desirs.
Je ne vois dans la cour aucune courtisane [2],
Soit l'agreable Armille ou la belle Diane,
Qui, pour gouster l'appas de mon doux entretien,
A celui des plus grands ne prefère le mien.
J'ay par tout où je vais de nouvelles maistresses ;
L'une aime mes discours et l'autre mes caresses,
Et pas une pourtant ne se sçauroit vanter
D'avoir pu quatre jours mon esprit arrester.
Les beautez de la Cour me paroissent fardées :
Bien plus facilement je reçois les idées
D'un visage bourgeois et d'un œil innocent
Que d'un qui dans la Cour passe pour ravissant.
Le rouge me deplaist aussi bien que le plastre ;

1. Tous les fripiers du quartier de la Tonnellerie et des piliers des Halles passaient pour juifs. Dans *Elomire hypocondre* on y fait méchamment des allusions contre Molière dont le père se mêlait de friperie.

2. Ce mot se prenait encore dans le sens honnête de dame de la Cour, mais rarement, et celles pour qui on l'employait n'en étaient pas flattées.

Poliandre jamais n'en peut estre idolastre,
Et, quelques grands effets que l'Amour fasse voir,
Pour vaincre mon esprit il n'a pas le pouvoir.
Aussi-tost qu'amoureux, je veux la jouyssance ;
Dès que le mal me tient, je cherche l'allegeance,
Et j'ay tant de bon-heur en mon affection
Que je fais à l'instant mourir ma passion.
Voyez si mon plaisir ne doit pas estre extresme !
Roselis que voicy n'en reçoit pas de mesme.

ROSELIS.

Monsieur, fort à propos je vous rencontre icy
Pour tirer mon esprit d'un penible soucy.
Belange ce matin m'a depesché son page
Pour m'apprendre un duel où son honneur l'engage
A marcher pour second, sans autre passion :
Il faut rompre ce coup par quelque invention.

POLIANDRE.

On m'en a dit un mot aujourd'huy chez la reine.
Mais, croyant qu'il fust faux, je negligeois ma peine.
Toutesfois, puis qu'en fin le bruit se trouve vray, ;
Il y faut donner ordre, et sans plus de delay.
Quel sera leur combat ?

ROSELIS.

D'une seule arme egale

POLIANDRE.

En quel endroit sera-ce ?

ROSELIS.

A la place Royale.

POLIANDRE.

Qui sont les combatans ?

ROSELIS.

Floramante, Amindor,
Et le jeune Adaman.

POLIANDRE.

Mais à quelle heure encor ?

ROSELIS.

Dans une heure au plus tard, sans aucune remise.

POLIANDRE.

Allons, et soyez seur que je romps l'entreprise.

SCÈNE IV

M. JEREMIE.

Deplorable soldat, amant infortuné,

Maudit dix mille fois le jour que tu fus né !
Ta langue t'a trahy, ha pauvre Jeremie !
Voilà donc à present ta maistresse ennemie.
Celle de qui depend ta joye et ton bonheur
Delaisse ton amour et s'arme de fureur.
La Ligue est un sujet qu'à ta flame on oppose.
Karolu ! Karolu ! vous en estes la cause ;
Mais soyez asseuré que, dès après-demain,
Nous nous verrons tous deux les armes à la main.
Je sçay que vivement vous poursuivez Fleurie
Afin qu'avecque vous elle se remarie,
Mesme que vous avez disposé son esprit
A me faire donner mon congé par ecrit.
Mais s'il se passe rien à mon desavantage,
Vous verrez ce que peut un homme de courage.
On ne me berne pas d'une telle façon,
Et Karolu n'est pas assez mauvais garçon.
J'entends battre un tambour : c'est un regiment [suisse[1]
Qui peut-estre aujourd'huy va faire l'exercice.
Pour apprendre que c'est, il faut que j'aille voir.

SCÈNE V

BELANGE, JEREMIE, POLIANDRE, ROSELIS.

BELANGE, *teste nue et sans pourpoint.*

Ha ciel ! je suis perdu ; le roy nous veut avoir !
Il y vient en personne, ou envoye sa garde.
Belange, où fuiras-tu ? Tout chacun te regarde,
Nud teste, et sans manteau ; tous tes gens t'ont quitté
Sans avoir l'un sur l'autre aucun prix emporté.
Se sauve qui pourra, je l'estimeray sage.

M. JEREMIE.

Je n'ay rien veu du tout.

BELANGE.

Je suis pris au passage ;
Ce vieil soldat attend pour me prendre au collet.

M. JEREMIE.

Ha ! monsieur, qu'est cecy ?

1. Les régiments suisses avaient une « batterie » de tambours particulière, qui se reconnaissait de loin. On régla sur son rhythme un air de chanson dont le refrain : « Colin tampon ! » fort bien amené par le mouvement resta comme nom au tambour des Suisses.

BELANGE.

Je suis nud, sans valet,
Mesme au danger de voir ma fortune achevée,
Si par ton prompt secours elle ne m'est sauvée.

M. JEREMIE.

Que faut-il que je fasse? Aller droict au tombeau?

BELANGE.

Preste-moy ta casaque avecque ton chapeau,
Afin que, deguisé, j'esquive la menotte.

M. JEREMIE.

Oüy dà, très volontiers, car j'ay ma bourguignotte [1]
Et mon bonnet de nuict attachez à mon dos,
Qui pour un tel sujet viennent fort à propos.

ROSELIS.

O mon Dieu! le bon tour!

POLIANDRE, *paroissant au coin du theâtre avec Roselis.*

Belange se deguise.

ROSELIS.

Ne nous decouvrons pas.

BELANGE.

Sur tout gardons la prise.

M. JEREMIE.

Ne marchez pas si fort.

BELANGE.

Sauvons-nous vistement.

M. JEREMIE.

Je le connois de veuë, et non pas autrement.
Que sçay-je maintenant si ce n'est point un drolle
Qui pour mieux m'attraper me vient jouer ce rolle?
Monsieur, allons moins viste!

BELANGE.

Ha! messieurs, suivez-moy:
Vous sçaurez à loisir d'où provient mon effroy.

ROSELIS.

Toubeau, frère, toubeau, pour un moment arreste.

BELANGE.

Voulez-vous, m'arrestant, que je perde la teste?

ROSELIS.

Non! mais t'oster la peur dont je te vois transi.

M. JEREMIE.

Je ne sçay pas à quoy doit aboutir cecy,
Mais voilà des façons qui ne me plaisent guère;

1. Casque, *morion* ou *salade*, que les Bourguignons de Charles le Téméraire avaient porté les premiers. V. une note des précédentes pièces.

Je crains que ma casaque aille voir la fripière.

POLIANDRE.

Belange, hé quoi! la peur a gagné vostre cœur:
Ce n'est pas le moyen de demeurer vainqueur.
Or sus, rasseurez-vous, et croyez qu'une feinte
Aux quatre combatans a causé cette crainte.
Le tambour n'a batu que pour l'amour de vous,
Et comme avec dessein de se saisir de tous.

ROSELIS.

Puis que la feinte a eu l'effet que l'on desire,
Allons vous r'habiller pour à loisir en rire.

M. JEREMIE.

Je veux aller après.

BELANGE.

Camarade, suy-nous.

M. JEREMIE.

Je n'ay pas garde aussi de m'eloigner de vous.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

M. KAROLU, FLEURIE, LE BATELIER, CLARISTE, FLORIANE; M. MARRON, *muet*.

M. KAROLU.

Allons, chère moitié, faire une promenade.

FLEURIE.

Filles, n'oubliez pas nostre capilotade.

LE BATELIER.

A Chaillot! à Chaillot[1]! Allons, un sol chacun!

FLEURIE.

Nous ne desirons pas estre avec le commun.

M. KAROLU.

Nous voulons un batteau pour nostre compagnie.

1. C'est ce cri du batelier des *promeneurs* descendant la Seine, qui est resté dans la langue du peuple, pour envoyer *promener* les gens qui ennuient.

LE BATELIER *paroist avec son batteau couvert.*
Monsieur, en voilà un.

FLEURIE.

Sus! sans ceremonie,
Entrons, monsieur Marron [1]; rangeons-nous à ce [coin.

LE BATELIER.

Avec les gens d'honneur je ne marchande point :
Pour payer ma voiture en monnoyes gentilles
Je me contenterois d'une de ces trois filles;
Elles ont le tein vif et l'œil bien eraté [2].

SILINDE.

Vrayment ce batelier n'est pas trop degousté.

CLARISTE.

Tu n'as rien qu'à choisir et prendre la plus belle.

LE BATELIER.

Ne vous mocquez-vous point?

FLORIANE.

J'en dis autant comme elle.

LE BATELIER.

Ma mère, l'autre jour, filant à son rouet,
Me disoit qu'une fille avoit un beau jouet,
Et depuis ce temps-là j'ay une frenaisie
Qui ne sçauroit sortir hors de ma fantaisie,
Je ne dors nuict ny jour, je me sens tout emeu
Sans que j'aye la fièvre.

FLEURIE.

O le plaisant camu!

M. KAROLU.

Il faut l'entretenir, il nous fera bien rire.
Quand on est amoureux c'est un cruel martyre;
L'esprit inquieté ne prend point de repos,
Et puis l'occasion se rencontre à propos
Pour vous faire jouir de l'objet qu'on desire.

LE BATELIER.

Je n'entends point du tout ce que vous voulez dire.

M. KAROLU.

N'as-tu jamais aymé?

LE BATELIER.

Ouy, j'ayme bien l'argent.

1. On lit dans la liste des personnages que celui-ci est muet. On verra qu'il ne manque pas à son rôle.

2. Vif, gai. — On disait, suivant Leroux, dans son *Dictionn. comique*, pour une personne alerte et délurée, « elle est *ératée*, comme une potée de souris. »

M. KAROLU.

O Dieux ! que ton esprit est peu intelligent !
Quand je parle d'aimer, c'est une creature.

LE BATELIER.

J'avois un petit chien de fort bonne nature,
Qui dansoit, qui sautoit : je l'aimois comme moy,
Et quand il fut noyé, je pleuray, par ma foy.

FLEURIE.

Tu ne reponds pas bien à ce qu'on te demande.

LE BATELIER.

Parlez plus clairement, afin que je l'entende.

M. KAROLU.

La fille a des appas si doux et si charmans,
Que qui ne l'aime point vist sans contentemens.

LE BATELIER.

La fille à vostre conte est donc une sorcière ?
Je me souviens d'un jour que nostre chambrière,
Seule dans le logis, me prenant au menton,
M'eust, je pense, etranglé, sans un coup de baston
Que je luy dechargeay bien serré sur la teste,
Qui fit qu'en s'en allant elle m'appella beste,
Lourdaut, niais et sot, que j'estois sans amour,
Et que je meritois de ne plus voir le jour.

FLEURIE.

Vrayment, c'estoit aussi de trop rudes caresses.

SILINDE. [tresses.

De pareils serviteurs n'auroient point de mais-

CLARISTE.

Pour moy je sçay fort bien que je n'en voudrois pas.

FLORIANE.

Ny Floriane aussi, fust-il prince icy bas.

FLEURIE.

En devisant, voyez en quel endroit nous sommes.

M. KAROLU. [Hommes [1].

Amy, mets-nous à bord, nous passons les Bons-

FLEURIE.

Allons tous dans le bois faire nostre festin.

CLARISTE.

Viens, batelier.

LE BATELIER.

J'y vais.

1. Les *Minimes* de Chaillot.—La porte de Passy, sur le quai de Billy, s'appelait, à cause d'eux, *Porte des Bonshommes*. Une rue de Chaillot s'appelle encore ainsi.

SILINDE.

Il est encor matin.

SCÈNE II

ROSELIS, POLIANDRE, BELANGE.

ROSELIS.

Allons après disner à l'Hostel de Bourgogne.

POLIANDRE.

Allons plustost au Cours, à Vincenne, ou Boulogne.

BELANGE.

Je croy qu'il vaudroit mieux jouer un coup de dez,
Ou bien voir la Critique où nous sommes mandez.

POLIANDRE.

Pour estre renfermez la saison est trop belle.[velle;
On void tousjours au Cours [1] quelque dame nou-
Joint que la promenade en ce temps doux et beau
Nous fait sembler Paris estre un triste tombeau.

BELANGE.

Bien donc, le rendez-vous?

ROSELIS.

Devant les Thuilleries.

POLIANDRE.

Dans une heure, à cheval, j'y suis, sans railleries.

SCÈNE III

KAROLU, FLEURIE, SILINDE, CLARISTE, FLORIANE, LE BATELIER, POLIANDRE, ROSELIS, BELANGE.

M. KAROLU.

M'amour, as-tu rien veu de plus delicieux
Que la douceur de l'air et l'odeur de ces lieux?
En verité, ce bois est un sejour aimable.

SILINDE.

Un de ses tapis verts nous servira de table.

1. Le Cours la Reine, seule partie des Champs-Élysées qui fût alors fréquentée, et où, à certains jours de la semaine, affluaient les voitures et les cavaliers.

FLEURIE.
Choisissons un bocage où le soleil haussant
Ne puisse nous y voir non plus que le passant.

SILINDE.
Après avoir par tout fait exacte reveue,
En voilà le plus beau qui paroisse à ma veue.

M. KAROLU.
Arrestons-nous y donc, et sans confusion
Que l'on apporte icy nostre provision.

CLARISTE.
La faim commençoit fort à me faire la guerre.

FLORIANE.
Voilà nostre gondolle à la place d'un verre [1].

FLEURIE.
Là, monsieur Karolu, entamez ce pasté :
Il charme l'odorat par sa suavité.

M. KAROLU.
Il est encor meilleur quand la langue le gouste;
L'Amoureux n'a jamais fait de si bonne crouste.

FLEURIE.
Il est fort excellent. Là, mes filles, tastez :
Jouissez en ce lieu de toutes privautez.

SILINDE.
O ma sœur, qu'il est bon!

CLARISTE.
Vrayment j'en suis ravie.

FLORIANE.
Je n'en ay point mangé de meilleur en ma vie.

FLEURIE.
Donnez au batelier.

M. KAROLU.
Amy, voilà pour toy.
Prenez, monsieur Marron, et puis voicy pour moy.
Comme on dit qu'il fait bon de pescher en eau [trouble,

1. Le mot dit fort bien la chose : c'était un verre en forme de gondole vénitienne : « Nous appelons gondole, dit Claude Fauchet au chapitre 1er des *Orig. des chevaliers, armoiries*, etc., un certain vaisseau à boire, de la ressemblance qu'il a avec certains bateaux passagers dont on se sert à Venise pour passer les canaux. » Dans le *Francion* de Sorel (liv. XI), Hortensius boit largement avec un verre de cette forme, qui peu à peu le fait chavirer : « Il se voulut mettre un petit sur la débauche, et ayant en main un verre de Venise fait en gondole, il dit : « La Philosophie qui disoit que les « navires qui estoient sur terre estoient les plus asseurés, enten- « doit parler de celles-ci. » Il existe au Louvre, dans la collection Sauvageot, sous le no 1226, un verre vénitien du XVIe siècle, qui a cette forme.

J'ay trouvé dans le fond un morceau de gras dou-
Qui vaut en verité autant qu'un perdereau. [ble,

FLEURIE.

Nous avons apporté du vin avec de l'eau.

M. KAROLU.

Or sus, beuvons un coup, et si l'on me veut croire,
Nous chanterons après un petit air à boire.

FLEURIE.

La musique est complette en monsieur Karolu.

CLARISTE.

Chantons les tricotets [1], ou bien le lanturlu [2].

M. KAROLU. [les.

Tousjours un air nouveau charme mieux les oreil-

LE BATELIER.

Escoutez donc le mien, je chante des merveilles.

Air du Batelier.

C'est une folle vanité
Que d'estimer l'antiquité,
Car les murs de Babylone
Ne sont plus veus de personne;
Le grand collosse de Rhodes
Est cheu dans les Antipodes.
Ce beau temple de Diane
N'est plus rien qu'une cabane.
Du Phare la renommée
A mis sa gloire en fumée,
Et ces grandes pyramides
Ne sont que des places vuides.
Le simulacre Olympique
N'est qu'une triste relique,
Et ce riche mausolée
N'est plus qu'une vieille allée.
Mais le vin et les bouteilles
Ce sont bien d'autres merveilles.

Hé bien ! qu'en dites-vous? J'aurois fort bonne voix
Si je ne mangeois point ny chastaignes ni noix.

M. KAROLU.

Ton air n'est pas mauvais; mais escoute le nostre,
Et puis tu jugeras qu'il en vaut bien un autre.

1. Air d'une danse fort gaie, qui se dansait en rond. L'expression « tricoter des jambes, » pour dire danser, en vient.

2. V. une note des pièces précédentes sur cette chanson.

Air.

Rire et chanter tousjours,
C'est une chose aimable;
Mais trève de discours
Lors que l'on est à table :
Car ces plaisirs de vent
Ne me font point d'envie.
Boire et manger souvent
C'est bien passer sa vie.
La musique est un bien
Qui vainement me touche,
Sinon quand je n'ay rien
Pour mettre dans ma bouche.
Le son d'un instrument,
Le récit d'une histoire,
Me plaisent rarement,
Si ce n'est après boire.
Tous les jeux où l'on voy
Que l'esprit se reveille
Ne gagnent rien sur moy
Quand je tiens la bouteille.
Mon divertissement
Depend de cette belle;
Je suis sans mouvement
Estant éloigné d'elle.

(*Poliandre et les autres paroissent au coin du bois.*)

POLIANDRE.

Page, tiens nos chevaux à la porte du bois.

BELANGE.

J'entends proche de nous un doux concert de voix.

ROSELIS.

O Dieu, je suis ravy! l'excellente musique!

(*Répétition des couplets.*)

POLIANDRE.

On la peut à bon droict appeler angelique;
Mon oreille jamais n'a rien ouy de plus doux.

BELANGE.

Pour les envisager doucement coulons nous.

FLEURIE.

C'est assez de musique, il faut que chacun dance.

ROSELIS.

Allons les accoster avant que l'on commence.

POLIANDRE.

L'éclat de ces beautez charme mes sentimens.

BELANGE.

Mon ame à leur aspect n'a plus de mouvemens.
Je croy que sous l'habit de ces trois bavolettes
Nous voyons de la Cour les dames plus parfaites.

ROSELIS.

Par ce deguisement quelque dessein caché
Nous sera decouvert.

POLIANDRE.

Je suis bien empesché
A former un sujet pour faire ma harangue :
Mercure, assiste-moy de ta divine langue.

FLEURIE.

Batelier, vistement, allez, retirez-vous :
Il n'est pas de besoin qu'on vous voye avec nous.

LE BATELIER.

N'arrestez pas long-temps, de peur qu'il ne m'en-
[nuye.

SILINDE.

Voici des cavaliers.

LE BATELIER, *sortant.*

Nous aurons de la pluye.

POLIANDRE.

Messieurs, excusez-nous si l'importunité,
Nous faisant oublier nostre civilité,
Force nos actions à paroistre insolentes,
Venans troubler l'accord de vos voix excellentes ;
Mais les rares beautez que nous voyons icy,
La bonne compagnie et la musique aussi
Nous attirent à vous sans autres artifices,
Sinon pour vous offrir nos très humbles services.

M. KAROLU.

Nous vous avons, Messieurs, trop d'obligation ;
Mais vous venez trop tard pour la collation.
Il falloit vous haster un petit davantage,
Pour gouster du pasté, du fruit et du breuvage
Que l'on avoit exprès apportez en ces lieux.

FLEURIE.

Filles, discretement gardez le serieux :
Voilà trois cavaliers de très belle apparence.

ROSELIS.

Mais nous ne venons pas pour troubler vostre dance.
Continuez, ou bien nous rebroussons chemin.

M. KAROLU.

Vous dancerez aussi.

FLEURIE.

Messieurs, prenez la main,

Et pour vous mettre en train je diray la première.

POLIANDRE.

Et moy, je vous promets de dire la dernière.

Chanson de Fleurie.

J'ay bien le meilleur homme
Qui soit dedans Paris.
En tous lieux il me nomme
Sa gentille Cloris.
Nous pissons dans mesme pot,
Nous nous baisons à gogo,
Nous chantons tan-tire-li-ra-lire
Sans jamais nous dire mot.

Il decrote mes chausses,
Ma cotte et mon plisson,
Et fait de bonnes sausses
Tant à chair qu'à poisson.
Nous pissons, etc.

Tout le menage il range
Le soir et le matin,
Et si ne boid ne mange
Que quand je n'ay plus faim.
Nous pissons, etc.

BELANGE.

L'excellente chanson ! que l'air est ravissant !

M. KAROLU.

Voilà comme l'on prend un plaisir innocent.

FLEURIE.

Ne vous en moquez pas. Clariste, dis la tienne :
Elle vaut pour le moins autant comme la mienne.

CLARISTE.

Un rhume quelque peu m'empesche de chanter,
Et si je vous la dis, c'est pour vous contenter.

Chanson de Clariste.

Que sert de me prier de vous aimer, Silvie ?
Mon ame, en verité, n'en eust jamais d'envie.
Je sçay bien que vos yeux ont de charmans appas,
Mais sur tout vous aimez, et moy je n'aime pas.

A quoy servent ces pleurs alors que l'on me baise ?
C'est jetter beaucoup d'eau dessus un peu de braise.
Je sçay bien que vos yeux, etc.

A quoy bon ces soupirs qui sortent de vostre ame?
C'est du vent qui d'amour veut eteindre ma flame.
Je sçay bien que vos yeux, etc.

ROSELIS.

Dieux! la bonne chanson!

POLIANDRE.

Je confesse à cette heure
Que je n'en ay jamais entendu de meilleure.

BELANGE.

Ces dames que voicy n'en diront-elles pas?

FLEURIE.

Le temps nous presse trop : il faut doubler le pas.
Dites viste la vostre, et puis dans le carrosse
Nous allons remonter pour estre à une nopce
Où nous sommes ce soir obligez d'assister.

POLIANDRE.

Eh bien! pour obeir je vais doncques chanter :

Chanson de Poliandre.

Les loix que l'Amour nous donne
Ont de si charmans appas
Que qui ne les gouste pas
Ne doit jamais voir personne.
Pour obeir à l'Amour
Que chacun baise à son tour.

Cette ordonnance est si belle
Que l'amant n'est pas courtois
Qui ne la suit qu'une fois
Estant auprès sa fidelle.
Pour obeir, etc.

C'est contre luy faire un crime,
Puis que ce dieu des amans
Veut qu'on baise à tous momens
Pour son nom mettre en estime.
Pour obeir, etc.

FLEURIE.

O ma fille! après luy il a tiré l'eschelle!
La tienne maintenant ne me semble plus belle.
S'il est aussi courtois qu'il est prompt à baiser,
Autant de sa chanson il ne peut refuser.

POLIANDRE.

Cette obligation me semble trop petite
Pour servir des sujets de si rare merite.

M. KAROLU.

C'est assez pour ce coup.

POLIANDRE.

Dites-nous, s'il vous plaist,
Le nom de vostre hostel.

M. KAROLU.

Au milieu du Marest.
Demandez Karolu (c'est ainsi qu'on me nomme) :
On vous l'enseignera.

ROSELIS.

Vous estes un brave homme.
Nous ne manquerons pas de nous donner l'honneur
D'aller vous visiter.

M. KAROLU.

Ce nous sera faveur.

ROSELIS.

Cependant permettez que nostre main vous meine
Jusqu'à vostre carrosse.

FLEURIE.

Ha ! seroit trop de peine.
Bien qu'un mechant habit nous couvre par effet,
Nous n'abuserons pas de l'honneur qu'on nous fait.
Demeurez donc, Monsieur, avecques vostre suitte.

POLIANDRE.

Je baiseray ses mains avant que je les quitte.

SILINDE.

Monsieur, laissez cela : vous vous incommodez.

POLIANDRE.

Je le veux, puis qu'ainsi vous me le commandez.

ROSELIS.

Madame, obligez-moy, cependant nostre absence,
D'avoir de Roselis quelquesfois souvenance.

CLARISTE.

Si je vous puis servir par ce doux souvenir,
Croyez qu'il me viendra souvent entretenir.

BELANGE.

Madame, absent de vous Belange ne peut vivre :
S'il vous quitte de l'œil, son esprit vous veut suivre.
Bref, son bien ne depend que de vostre amitié.

FLORIANE.

Peut-estre quelque jour en auray-je pitié.

FLEURIE.

Bon soir, Messieurs, bon soir.

FLORIANE.

J'ay des cartes, ma mère.

FLEURIE.

Tant mieux : dans le batteau c'est pour jour un hère[1].
Toutesfois il fait beau.

M. KAROLU.

Il ne faut craindre rien.

FLEURIE.

D'icy jusqu'à Paris je marcheray fort bien.
Allons-y doucement : c'est autant d'exercice.

M. KAROLU.

Ma lassitude aussi vous fera prejudice.
J'ay bien peur que ce soir je ne couche avec vous.

FLEURIE.

Allons, allons, causeur, ne faites pas le fou.

M. KAROLU.

Et nostre batelier on payra de la sorte?

FLEURIE.

Ce bon monsieur Marron loge contre sa porte;
Il nous obligera de luy porter l'argent.

M. KAROLU.

Allons, je ne crains pas qu'il m'envoye un sergent.
Mais le pauvre garçon aura beau nous attendre :
Il croira qu'on aura son gousté[2] voulu vendre.

SCÈNE IV

LE BATELIER.

Encore que le jour commence à decliner,
Je ne vois point mes gens devers moy cheminer.
Ils n'apprehendent point de mauvaise fortune;
S'ils s'en estoient allez, que j'en aurois bien d'une!

1. Le *hère* était un jeu de cartes apporté par les lansquenets allemands, avec un autre plus célebre qui a gardé leur nom. Il y fallait un certain nombre de joueurs, un seul gagnait, qui restait le *Herr*, seigneur. C'est aujourd'hui le jeu de *l'as qui court*. Louis XIII enfant commença les cartes par ce jeu. V. *le Journal* d'Hérouard, 30 décembre 1605. Le grand Dauphin le jouait encore, ainsi que l'autre jeu allemand : « Monseigneur, dit Dangeau (19 janv. 1686), joua au *hère* et ensuite au *lansquenet*. »

1. Collation du tantôt, de midi à deux heures, dont le nom est resté. Un livre sur les mœurs françaises du milieu du XVII[e] siècle, *Notitia regni Franciæ a Johanne Limnæo*, 1655, in-4°, p. 755, en donne ainsi l'étymologie : « Ce repas est appelé *goûter*, parce qu'étant moins copieux, on ne paraît en quelque sorte que goûter les aliments, au lieu de s'en rassasier. » Dans le peuple on disait manger « un morceau. » Le *lunch* anglais n'est que la traduction de ce dernier mot.

Je serois bien payé de ma peine aujourd'huy ;
Jamais je ne mettrois ma fiance en autruy.
Tousjours argent contant avant que je demare.
Le monde maintenant me semble bien avare :
Pour avoir beu deux coups, mangeant des reliquas,
Un louis de trente sols payera mon repas.
C'est vendre un peu trop cher une telle denrée.
La campagne n'est plus du soleil eclairée :
Il s'en va toute nuict. Ha ! je suis attrapé !
Ils ont heureusement de mes mains échappé.
Que l'on void de mechans dans le temps où nous [sommes !
Il faut que mon batteau je remène aux Bons-Hommes.
Peut-estre, en m'en allant, trouveray-je quelqu'un.
A Paris ! à Paris ! allons, un sol chacun.

SCÈNE V

BELANGE, POLIANDRE, ROSELIS.

BELANGE.

Ne me le celez plus.

POLIANDRE.

Je confesse, Belange,
Que je sens dans mon ame un mouvement etrange.
L'amour jusqu'aujourd'huy, cedant à mes desirs,
N'a pas eu le pouvoir de troubler mes plaisirs;
Mais, depuis que Silinde a fait voir son visage,
Aussi beau qu'un soleil au sortir d'un nuage,
La glace que mon cœur conservoit là dedans
A perdu sa froideur par divers accidens.
Mes deux yeux ont porté la chaleur dans mon ame;
Ses belles actions ont allumé la flame;
Mon esprit s'est flatté d'un vain contentement,
Et l'espoir a charmé mon divertissement.
Mais, puis que je vous dis mon secret veritable,
De me dire le vostre il est bien raisonnable.
Confessez librement que Floriane aussi
A mis dans vostre esprit un semblable soucy,
Et Roselis après avouera que Clariste
Luy a fait oublier sa bergère Floriste.

BELANGE.

De quoy me serviroit de vous dissimuler?

Mes yeux trop clairement vous l'ont dit sans parler.
Je diray franchement que jamais nulle dame
N'a tant qu'elle gaigné de pouvoir sur mon ame,
Et, puis que je la vois sortable à mon humeur,
Je desire l'avoir par les degrez d'honneur.

ROSELIS.

Une simple bergère est plus qu'une princesse,
Alors que la vertu s'est jointe à sa bassesse.
Aussi ma qualité, qui flate mes esprits
Par l'espoir d'epouser une dame de prix,
Portoit mon jugement à quelque repugnance
Contre le plus bel œil qui soit dedans la France.
Clariste, c'est le tien, dont l'extrême beauté
Triomphe maintenant dessus la vanité;
Toutes tes actions luy sont de durs martyres :
Elle void tes vertus au dessus des empires;
Elle void dans tes feux les siens ensevelis;
Bref, elle ne tient plus le cœur de Roselis.

POLIANDRE.

Estrange effet d'amour! admirable rencontre!

BELANGE.

Pourveu qu'à nos desseins favorable il se monstre,
Et que nos chers objects bruslent de mesmes feux,
Il aura fait ce jour six parfaits amoureux.

POLIANDRE.

Avisons entre nous au moyen salutaire
Qu'il faut pour sagement conduire cette affaire.

ROSELIS.

Pour l'acheminement de cet heureux project,
La chanson à danser servira de sujet.
L'entrée en leur logis nous est desjà permise
En leur allant porter vostre chanson promise,
Et Belange avec moy vous accompagnera.
Ainsi chacun de nous sa maistresse verra.

POLIANDRE.

Il faut s'aprivoiser et frequenter chez elles [1].
Je croy que c'est leur bien qui les fait damoiselles.
Mais n'importe, chacune a des perfections
Qui relèvent l'estat de leurs extractions.
Portons là nos desseins et faisons voir au monde
Que c'est sur la vertu que nostre esprit se fonde.

1. *Fréquenter* se prenait alors comme verbe neutre. Molière a dit dans les *Femmes savantes* (act. I, sc. 1), tout à fait comme ici :

Sans doute je le vois qui fréquente chez nous.

BELANGE.

Il faut nostre visite executer demain,
Si le roy ne va point coucher à Saint-Germain[1].

POLIANDRE.

Sans doute, il n'y va pas, car l'on tient chez la reine
Le voyage remis jusqu'à l'autre semaine.

ROSELIS.

Le plus tost vaut bien mieux, de crainte d'un rival.

POLIANDRE.

Allons-nous en tous trois remonter à cheval;
En nous en retournant, nous penserons au reste.

BELANGE.

Pour moy, je ne croy pas qu'aucun me la conteste.

SCÈNE VI

M. JEREMIE, KAROLU, FLEURIE, LES ASSISTANTS AU CHARIVAVIS [2].

M. JEREMIE *et ses camarades.*

Pareil à ces hibous qui ne vont que de nuit,
Je n'oserois paroistre où le soleil me luit.
Après le mauvais tour que m'a joué Fleurie
Il faut que ma raison, cedant à ma furie,
Pour vanger cet affront fasse un charivaris
Dont jamais on n'ait fait le semblable à Paris.
Je n'ose me monstrer où la gloire m'appelle
Qu'à l'instant mes amis ne m'entretiennent d'elle.
L'un dit que Karolu seul a causé ce mal,
Qu'il a surpris l'esprit de ce sot animal,
Que je meritois bien d'avoir la preference;
L'autre s'offre second si j'en veux la vengeance;
Enfin, chacun pour moy veut porter le cartel,
Et jusque dans le sein donner le coup mortel.
J'ay dans mon regiment quatre cens camarades
Qui s'en iroient chez luy faire mil algarades
Dessous l'authorité de mon consentement;

1. En 1635, époque où cette pièce fut jouée, c'est là que le roi, lorsqu'il n'était pas au Louvre, résidait le plus souvent.

2. Ce mot se trouve là dans son premier et véritable sens : le *charivari* en effet n'était pas autre chose qu'une sérénade de cris et de bruits de casseroles, donnée aux vieilles femmes qui se remariaient, comme fait ici Alizon. M. Edélestand Du Méril, dans sa brochure si érudite. *Formes de mariage,* p. 81-82, a donné sur cet usage de curieux détails.

Mais j'ay trop de courage et trop de jugement :
Je ne veux point mesler personne en ma querelle ;
J'ay la force à la main et la raison pour elle,
Joint qu'on m'accuseroit d'un crime d'assassin.
Poursuivons seulement nostre premier dessein.
Or sus donc, mes enfans, hardiment que l'on sonne;
Faisons un si grand bruit que Paris s'en estonne;
Faisons que la rumeur de tous ces instrumens
Aille avecque frayeur reveiller ces amans;
Mais à mon premier cri qu'aussi-tost chacun cesse.
Çà, voilà la maison; frappons, le temps nous presse.

(*Ils font le charivaris, puis Jeremie dit :*)

Or, ecoutez, petits et grands :
C'est qu'aujourd'huy dame Fleurie
A Karolu se remarie,
Aagé de soixante et quinze ans.
S'il ne luy peut faire d'enfans,
Je suis bien d'avis qu'il m'en prie.

(*Ils recommencent le charivaris, et M. Karolu paroist à la fenestre, disant :*)

Qui sont ces insolens parlans ainsi là-bas ?
Sus, sus, ma halebarde avec mon coustelas,
Mon pistolet, mon casque! Allez ouvrir la porte.
Des pierres vistement! despeschons, que je sorte.

FLEURIE.

Ha ! monsieur Karolu, vous ne sortirez pas.

M. KAROLU.

Aux voleurs ! aux voleurs !

M. JEREMIE.

Retournons sur nos pas,
De peur que la commune, à present eveillée,
Ne nous vienne engager dedans une meslée.

M. KAROLU.

Je vous tueray, pendards!

FLEURIE.

Je les assommeray !

M. KAROLU.

Je n'entends plus de bruit, chacun s'est retiré.
Que nous avons icy un pauvre voisinage !
Aucun n'a pas monstré seulement son visage.

FLEURIE.

C'est parce qu'à la nopce ils n'ont esté mandez.

M. KAROLU.

Allons nous recoucher.

FLEURIE.

Je vous prie, attendez.

M. KAROLU.

Despeschons vistement.

FLEURIE.

Je crains que ces belistres
Ne reviennent bien tost casser toutes nos vitres.

M. KAROLU.

Maudits soient les maraux ! Sans ce bruit survenu,
J'aurois desjà basty un petit Karolu.
Mais je m'en vengeray, la chose est très certaine,
Et maistre Jeremie en portera la peine.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

CLARISTE.

Dure necessité contraire à mon bon-heur,
Que vous tyrannisez le respect et l'honneur !
Le mortel captivé sous vostre triste empire
N'ose ouvrir à son cœur ce que l'esprit desire.
Le respect est à bas, et la grandeur le fuit.
L'homme necessiteux voit la peur qui le suit ;
Mil apprehensions cherchent le miserable,
Alors qu'il veut cacher son estat deplorable ;
La tristesse est sa mère, et son père un regret
De n'oser decouvrir à chacun son secret.
Ce n'est pas sans raison que je tiens ce langage :
On me fait prendre icy ce gentil equipage,
Et cependant mes sœurs, aussi bien comme moy,
Pour aspirer si haut n'ont pas assez de quoy.
Nous ne sommes pourtant qu'enfans d'obeissance ;
Nostre felicité depend de l'esperance,
Si le Ciel, qui peut tout, a pour nous de l'amour,
L'espoir que nous avons peut arriver un jour.
C'est donc à luy qu'il faut faire nostre prière,
Suivant le sentiment de nostre bonne mère,

Afin que les effets, favorisant nos vœux,
Donnent à nos desseins des succez bien heureux.
Helas ! si Roselis sçavoit combien je l'aime,
Combien pour le servir mon desir est extreme,
Sans doute sa raison me voudroit preferer
A toutes les beautez qu'il pourroit adorer;
Mais qui l'asseurera de mon obeissance,
Si ce n'est mon service avec ma bien-veillance ?
Aucun autre, en effet, ne luy peut temoigner.
S'il vient nous visiter, sera beaucoup gaigner;
Mais j'apprehende fort que la chanson promise
Nous fasse long-temps voir leur visite remise.
Pourtant, si ces messieurs l'executent ce jour,
C'est un signe certain qu'ils sont touchez d'amour.
Laissons-en la conduite à la bonne fortune.
O mon Dieu ! qu'à présent Silinde m'importune !

SILINDE.

Ma sœur, tu ne sçay pas un secret important ?
Floriane aujourd'huy n'a point l'esprit contant.
Belange asseurement luy donne dans la veue ;
Contre son naturel, je la vois toute emeue,
Triste, pensive; enfin c'est un grand changement.

CLARISTE.

Il faut donc confesser qu'elle est sans jugement,
Veu l'inegalité de l'un avecque l'autre.

SILINDE.

Pourquoy ?mon sentiment est donc contraire au
Floriane est gentille, et Belange a du bien. [vostre:

CLARISTE.

La beauté maintenant est un foible moyen :
Il faut que la richesse accompagne les belles,
Ou bien en ce temps-cy, point de partis pour elles,
Le plus triste visage, en parlant contre moy,
Est autant estimé pourveu qu'il ait dequoy.

SILINDE.

La vertu toutefois merite quelque chose.

CLARISTE.

C'est un grand argument que ton esprit propose,
Dont l'explication, trop longue, à mon avis,
Me fera couper court pour changer de devis.

SILINDE.

Dis ce qu'il te plaira, mais neantmoins confesse
Qu'après une beauté l'on void tousjours la presse;
Elle a cent serviteurs contre une laide deux.

CLARISTE.

Tu t'engages, ma sœur, dans un piége hazardeux:
Tu soustiens les beautez à cause de la tienne.

SILINDE.

Helas! en verité, je ne pense à la mienne:
C'est un trop bas sujet pour nous entretenir.

CLARISTE.

A quelqu'autre dessein tu veux doncques venir?
Ton parler d'action et ton cœur qui souspire
Cache quelque secret que tu ne veux pas dire.

SILINDE.

Point du tout, sans mentir.

CLARISTE.

Dis ce que tu voudras,
Mais un soupçon conceu tu ne m'osteras pas.

SILINDE.

Quel?

CLARISTE.

C'est que Poliandre a glissé dans ton ame
Quelque douce chaleur de l'amoureuse flame.

SILINDE.

Je ne le pense pas.

CLARISTE.

Tu rougis neantmoins.
Va, va, je n'en veux point de plus fermes temoins.
Il n'en faut pas tant dire en ce temps où nous sommes,
Mais pleust à Dieu, mes sœurs, que ces trois gentils-
[hommes
Eussent pour nous aimer un desir genereux!

SILINDE.

Roselis, en ce cas, seroit ton amoureux.

CLARISTE.

Je m'en contenterois.

SILINDE.

Que tu fais bien la fine!
Quand tu veux deguiser que tu fais bonne mine!
Que tu m'as battu froid [1] dans le commencement!

1. Locution qui est restée. M. Littré qui la cite, au XVIIe siècle, d'après Saint-Simon, aurait pu faire remarquer qu'elle est d'origine latine, où *frigus* froid, comme on le voit par un passage de Sénèque (*Epist.* 122) se disait pour *disgrace, haine*. Ces hémistiches d'Horace (Lib. II, Sat. 1, vers 62) :

.... Metuo..... ne quis amicus
Frigore te feriat.

ne peuvent par exemple se traduire que littéralement : « Je crains qu'un ami ne te batte froid. »

CLARISTE.

La crainte à ta raison servoit de truchement.
Dès que pour me parler tu as ouvert la bouche,
J'ay porté mon esprit sur le mal qui te touche.

SILINDE.

Je confesse vrayment que c'est bien deviner;
Mais aussi j'ay sujet de beaucoup m'étonner,
Maintenant que je vois Roselis dans ton ame,
Toy qui faisois tantost des leçons à ma flame;
Je venois bien icy me confesser au loup.

CLARISTE.

Nos trois cœurs ont esté frappez d'un mesme coup,
Et, pourveu que celuy des amans ne soit moindre,
Ma sœur, asseurement nous ne devons nous plain-
Mais où va Floriane? [dre.

SILINDE.

Elle vient à grand pas.

FLORIANE.

Mes sœurs....

SILINDE.

Que voulez-vous?

FLORIANE.

Ces messieurs sont là-bas;
Ils demandent Monsieur, Madame, ou bien leurs
[filles.

SILINDE.

Allons au devant d'eux, paroissons bien gentilles.
Rangez bien tout icy. Courons tost.

CLARISTE.

Ho! ma sœur,
Que le Ciel aujourd'huy nous promet de bon-heur!

SCÈNE II

POLIANDRE, SILINDE, ROSELIS, CLARISTE, BELANGE, FLORIANE.

POLIANDRE.

Afin de n'estre pas accusé de paresse,
Je viens, chastes beautez, acquitter ma promesse:
Cette chanson promise hier dedans le bois
Pour vous la presenter nous fait venir tous trois.

SILINDE.

Messieurs, vos actions sont les vrais temoignages

Des vertueux desseins qui portent vos courages :
Par les humbles effets que vous nous faites voir,
Nous manquons de vertu autant que de pouvoir
Pour reconnoistre un jour une faveur si grande.

POLIANDRE.

L'honneur à nos esprits cette gloire demande;
Les loix de la noblesse et de l'humilité
Pour servir vos beautez n'ont rien de limité.
Aussi, quand le devoir est [illegible]mé service,
On ne sçauroit jamais rendre un meilleur office.

CLARISTE.

Si par un tel estime, encor qu'injustement,
Nous pouvons vous donner quelque contentement,
Messieurs, asseurez-vous qu'il tient place en nostre
Du plus grand qui jamais fust receu d'une dame. [ame

ROSELIS.

Ha ! que parfaitement vous sçavez obliger !
Je vois bien que par là vous voulez vous vanger;
Mais, quoy que vous fassiez, je veux, par jalousie,
Voir ceder vos desirs à nostre courtoisie.

FLORIANE.

La bonne volonté ne manquera jamais,
Et si vous n'en voyez quelqu'effet desormais,
Accusez le destin, dont la noire malice
Nous ravit le bon-heur de vous rendre service.

BELANGE.

A faire l'impossible on n'est point obligé :
La volonté suffit, si l'effet negligé
N'impute à la raison le sujet de la faute.

SILINDE.

Vostre conception me semble un peu trop haute.
Demeurez sur ce point, pour prendre seulement
Sur ces chaires [1] icy le repos d'un moment.

POLIANDRE.

Nous pouvons librement discourir un quart d'heure.

SILINDE.

Vous trouveriez ailleurs occasion meilleure.

CLARISTE.

Prenez nostre entretien par divertissement.

ROSELIS.

On n'en sçauroit trouver un qui soit plus charmant.

POLIANDRE.

Aucun n'a jamais pleu davantage à mon ame.

1. Chaises. — V. une note plus haut.

Il faut fort franchement vous avouer, Madame,
Que vos perfections ont tant gagné sur moy
Que mon cœur desormais ne suit plus d'autre loy.

SILINDE.

Monsieur, vous me flattez d'une esperance vaine,
Vous dont la qualité vaut le prix d'une reine.

ROSELIS.

Que je serois heureux si de mes actions
Quelqu'une pouvoit plaire à vos perfections !

CLARISTE.

Puis qu'en toutes façons chacune est salutaire,
Je ne sçaurois penser qu'elles puissent deplaire.

BELANGE.

Madame, croirez-vous que dans vostre entretien
Je trouve en verité mon plus souverain bien ?

FLORIANE.

Jugerez-vous, Monsieur, que mon cœur incredule
M'advertit que le vostre à present dissimule ?

POLIANDRE.

La feinte et la grandeur ne font point de sejour
Où loge le sujet d'un veritable amour.

SILINDE.

Quoy que la passion en donne une asseurance,
Il faut tousjours douter de la perseverance.

ROSELIS.

J'espère avec le temps, servant vostre beauté,
Luy monstrer les effets de ma fidelité.

CLARISTE.

Certaine opinion où mon ame est plongée
Me dit qu'asseurement la vostre est engagée.

BELANGE.

Je meure si j'aimay jamais en aucuns lieux,
Sinon depuis hier, que je vis vos beaux yeux.

FLORIANE.

Alors qu'un courtisan desire nous surprendre,
Il est fort mal-aisé de s'en pouvoir deffendre.

POLIANDRE.

Les preuves se verront dans les occasions
Qui pourront confirmer nos persuasions.

SILINDE.

Je trouve fort aisé de dire que l'on aime ;
Mais de le croire aussi le peril est extreme.

ROSELIS.

J'ay chery quelque temps un astre de la Cour ;
Mais son lasche mepris a banny mon amour.

CLARISTE.

J'apprehende bien plus que ce soit l'inconstance
Qui marque vostre esprit de son indifferance.

BELANGE.

Si mon contentement depend de vous servir,
Mauvaise, voulez-vous ce bon-heur me ravir?

FLORIANE.

L'amant veut qu'on le croye en toutes ses paroles,
Quoy que le plus souvent il dise des frivoles [1].

POLIANDRE.

Si nous avions icy un moment de loisir,
Je vous declarerois quel est nostre desir.

SILINDE.

Monsieur, vous le pouvez: l'occasion presente
Rendra par ce moyen nostre ame fort contente.

ROSELIS.

Poliandre tout seul sçait quel est mon dessein,
Comme pareillement j'ay le sien dans mon sein.

CLARISTE.

Pour moy, je jugerois que ce qui vous ameine
Est pour passer le temps peut-estre une semaine.

BELANGE.

Mon espoir, appuyé d'un desir genereux,
Me donne en vostre endroit le titre d'amoureux.

FLORIANE.

Encore qu'il fust vray, je n'oserois vous croire,
Mon merite, Monsieur, n'approchant vostre gloire.

POLIANDRE.

Après que dans la Cour j'ai veu chaque beauté,
J'ay trouvé que la vostre a l'honneur emporté.

SILINDE.

Sçachant trop les deffauts qui sont en mon visage,
Mon esprit n'est point vain pour croire ce langage.

ROSELIS.

Croyez qu'il n'est sur terre aucun objet mortel
A qui plustost qu'à vous mon cœur dresse un autel.

CLARISTE.

J'estime grandement un choix si favorable;
Mais un feu violent n'est pas beaucoup durable.

BELANGE.

Plustost que de manquer à cherir vos appas,
Je voudrois que le Ciel me donnast le trespas.

1. Pris substantivement, comme ici, ce mot était bien vieux. Nous ne le trouvons guère que dans la *Nef des fous*, en 1499, fol. 43, verso. « Ne enterre pas ton entendement de ces frivoles. »

FLORIANE.

Avant que de causer un malheur si funeste,
Je voudrois que le mien fust à tous manifeste.

POLIANDRE.

Madame, nous venons pour apprendre de vous
(En qualité d'amans) si vous voudrez de nous.

SILINDE.

L'offre d'un si grand heur est d'une consequence
Qui merite, Monsieur, que nostre esprit y pense.

ROSELIS.

Pourveu que vous n'ayez point d'autre serviteur,
Roselis quelque jour gagnera vostre cœur.

CLARISTE.

Clariste et ses deux sœurs, que vous voyez presentes,
En matière d'amour sont beaucoup innocentes.

BELANGE.

Je voy bien que le Ciel a soin de nos amours,
Puisque pas un rival n'en interrompt le cours.

FLORIANE.

Nostre peu de beauté nous cause ce dommage,
Mais sur d'autres aussi vous avez l'avantage.

POLIANDRE.

Nous avons de vous trois fait une élection,
Suivant le mouvement de nostre affection.
Pensez-y meurement, et croyez que la feinte
N'exerce son pouvoir sur une ame contrainte.

SILINDE.

Pour eviter le bruit de quelques differends,
Nous en prendrons avis de nos proches parens.

ROSELIS.

L'affaire le merite avecque diligence,
De crainte que le roy ne nous meine en Provence[1].

CLARISTE.

Vous en aurez demain la resolution.

BELANGE.

Nous vivrons cependant dans l'apprehension
Qu'il se trouve à nos vœux quelque demon contraire.

FLORIANE.

Non, non, ne craignez pas, la chose est volontaire :

1. En 1635, les Espagnols avaient fait une descente de ce côté, et l'on craignit que le roi n'eût besoin de s'y rendre, daus le cas où le secours qu'y avait porté M. de Vitry n'eût pas été suffisant. — Nous penserions, d'après ce détail d'une actualité très-courte, très-fugitive, que la pièce est de cette année 1635, et que la date de 1637 n'est que celle de son impression.

On nous aime par trop pour forcer nos plaisirs.

SILINDE.

On ne nous marira que selon nos desirs.

CLARISTE.

Pourveu que nostre père à ce dessein consente,
Croyez que nostre mère en sera fort contente.

POLIANDRE.

Nous nous estions promis le bon-heur de les voir ;
Mais puis qu'ils n'y sont pas, par un juste devoir,
Nous leur rendrons demain la semblable visite.
Cependant la nuict vient : il faut que chacun quitte
Son charmant entretien. Avant nous separer,
De vos commandemens voulez-vous m'honorer ?

SILINDE.

Si je puis commander en qualité d'amante,
Je veux que vostre esprit me croye sa servante.

POLIANDRE.

L'honneur de vous servir m'est un tresor si cher
Que je mourray plustost que de m'en empescher.

ROSELIS.

Madame, obligez moy de vostre bien-veillance,
Et de mon amitié je vous donne asseurance.

CLARISTE.

Monsieur, soyez certain que, selon mon pouvoir,
En toute occasion je vous le feray voir.

BELANGE.

Adieu donc pour ce jour, reyne de ma pensée !
Jamais vostre beauté n'en peut estre effacée.

FLORIANE.

Monsieur, ce m'est un bien qui part d'un naturel
Plus courtois qu'amoureux; toutefois il est tel
Que j'en feray tousjours une estime incroyable,
Afin qu'en vous servant je vous sois agreable.

SILINDE.

Hébien ! mes chères sœurs, quels sont vos sentimens
Sur le doux entretien de nos parfaits amans ?
Pour moy, je vous diray le mien sans flatterie :
C'est qu'ils parlent tous trois sans nulle raillerie.

CLARISTE.

Il est facile à voir : leur emulation
Temoigne clairement quelle est leur passion.
Je n'ay rien entendu que des paroles bonnes,
Et veu des actions dignes de leurs personnes.

FLORIANE.

Si l'on peut du projet parvenir à l'effet,

C'est un très grand plaisir que la vertu nous fait;
Il en faut consulter avec nostre beau-père,
Qui vient tout à propos avecque nostre mère.

M. KAROLU.

La coustume est ainsi : les femmes de Paris
Doivent une visite aux parens des maris.

FLEURIE.

La mode est importune aux personnes aagées.
Ceux qui font telles loix nous ont des-obligées,
Et, pour mon regard seul, j'ay les deux pieds si las
Que très asseurement je n'y retourne pas.

M. KAROLU.

Les nouveaux mariez font cela d'ordinaire.

FLEURIE.

On ne m'y tiendroit pas si c'estoit à refaire.

M. KAROLU.

Quoy! vous estes desjà dedans le repentir?

FLEURIE.

Je dis naïvement la chose sans mentir,
Mais tant de parenté deplaist fort à Fleurie

M. KAROLU.

Hébien! nous n'irons plus. Parlons bas, je vous prie:
Silinde et ses deux sœurs nous viennent aborder.
Mes mignonnes, quelqu'un m'est venu demander?

SILINDE.

Qui croyez-vous que c'est?

M. KAROLU.

Monsieur de la Fustaille.

FLEURIE.

C'est ma sœur, Vieux Thodis, ou madame Racaille.

FLORIANE.

Non, ce sont ces messieurs trouvez dedans le bois,
Qui temoignent avoir de l'amour pour nous trois.

FLEURIE.

Floriane, vrayment, vous estes trop hardie.

FLORIANE.

Sçachant la verité, il faut que je la die.

FLEURIE.

Je n'ay point encor veu rien de plus effronté.

CLARISTE.

Il est vray qu'ils sont pleins de bonne volonté :
Ils nous ont fait icy mil offres de services
Que l'on lit sur leur front estre sans artifices.

M. KAROLU.

Ne vous y fiez pas : ces esprits si courtois

Pour mieux vous attraper font ainsi les matois.

SILINDE.

Non, veritablement, je n'y void rien à craindre :
Leur ame, sans mentir, ne sçait que c'est de feindre.
Les sermens qu'ils ont faits, avec leurs actions,
Nous informent assez de leurs affections.

FLEURIE.

Ha ! que n'estois-je ici ! En trois mots et sans peine
J'aurois leu dans leur cœur le dessein qui les meine.

CLARISTE.

Il ne faut point douter qu'il est fort bon pour nous :
Chacun d'eux dès demain s'offre pour nostre epoux;
Ils vous viendront eux-mesme en faire la demande.

FLEURIE.

J'ay de la peine à croire une faveur si grande,
Et je crains que, sçachant nostre incommodité,
Ils ne cherissent plus l'habit ny la beauté.

SILINDE.

Je ne le pense pas; la parfaite noblesse
Consiste à preferer l'honneur à la richesse,
Joint qu'à tous ces perils leurs esprits disposez
Ne craignent seulement que d'estre refusez.

M. KAROLU.

Vous n'avez rien promis qui nous puisse deplaire?

CLARISTE.

Que de suivre en cela vostre avis necessaire.

M. KAROLU.

Laissons-les donc venir.

FLEURIE.

O filles ! qu'à propos
On vous a mis ce jour ces habits sur le dos !
Vous passez auprès d'eux pour jeunes damoiselles.

FLORIANE.

Il s'en trouve beaucoup qui ne sont point si belles.

M. KAROLU.

Il est vray, je vous jure.

FLEURIE.

Allons, mon petit cœur,
Prendre sur le soupper quelque peu de vigueur.

M. KAROLU.

Entrez tousjours devant ; faites mettre à la broche.
Mais que veut ce soldat qui près de moy s'approche?
Las ! ce jeune garçon n'est guère resolu.

SOLDAT.

Monsieur, est-ce point vous qu'on nomme Karolu,

Mary d'une Alizon en beautez sans exemple,
Et qu'on m'a dit loger dans les Marais du Temple?

M. KAROLU.

Mon enfant, c'est moy-mesme.

SOLDAT.

Un guerrier immortel
Pour voir vostre valeur envoye ce cartel.

M. KAROLU.

Voyons, de quelle part ?

SOLDAT.

C'est de nostre anspesade.

M. KAROLU.

Je suis fort aise, amy, d'une telle ambassade.

CARTEL

de maistre Jeremie à monsieur Karolu.

Si tu te veux monstrer quelque peu genereux,
Rends-toy demain matin derrière les Chartreux,
Où le vaillant autheur des belles entreprises
Se trouvera tout seul à six heures precises;
Et, comme il a le cœur autant bon que courtois,
Des armes du combat il te donne le choix.

(*Au Soldat.*)

Voilà qui va fort bien. Adieu, mon camarade,
Je m'y rendray demain avec une estocade[1]
Qui vient du chevalier qu'on appeloit Longis.

SOLDAT.

Adieu; n'oubliez pas vostre adresse au logis.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

M. JEREMIE.

Resolu de mourir ou d'avoir la victoire,
Je marche maintenant sur le champ de la gloire;

1. Épée à la vieille mode, très-affilée de la pointe ou *estoc*. Elle était fort longue; de là le jeu de mot sur le chevalier Longis, de qui Karolu dit qu'elle lui vient. Les *mystères* l'avaient rendu célèbre : le Romain qu'on y voyait percer Jésus-Christ de sa lance, s'appelait Longis.

L'honneur de mon duel, predestiné du sort,
Me donne dans une heure ou la vie ou la mort.
Vous, generosité, hardiesse, vaillance,
Force, adresse, bon-heur, agilité, prudence,
Ne m'abandonnez pas en ma necessité.
Je n'ay jamais tremblé devant une cité,
Et, songeant au combat que je vais entreprendre,
A peine ay-je le cœur de me pouvoir deffendre ;
Quelque secret caché cause ce changement,
Et peut-estre le Ciel ne veut pas autrement.
Karolu me fait peur, et cent fois une armée
N'a point donné de crainte à ma droite animée.
J'executois des faits reservez au dieu Mars,
Je cherchois de la gloire au milieu des hazards ;
Et maintenant, poltron, une seule personne
Espouvante ton ame et ton courage estonne !
Ah ! sans doute, l'amour opère ces effets,
Et d'un œil de travers il regarde mes faits.
Mais que dis-je, ignorant ! ce demon ne void goutte.
S'il oste son bandeau, c'est donc qu'il me redoute ?
S'il void clair à present, c'est afin d'eviter
Les traicts que contre luy ma fureur peut jetter.
Que ne peut en ce siècle un guerrier de ma sorte,
Lors que la jalousie et la fureur l'emporte ?
Hardiment sa valeur s'attacheroit aux cieux,
Et contraindroit l'Amour d'abandonner ces lieux.
Alizon, ton mepris cause tout ce desordre ;
Cette fascheuse envie a sur moy voulu mordre ;
Mais j'espère dans peu monstrer à ton mignon
Qu'il ne m'a deu traiter en petit compagnon ;
Je vais, comme un oyseau, le prendre à la pipée,
Quand chez un fourbisseur j'auray pris une espée.

SCÈNE II

FLEURIE, SILINDE, CLARISTE, FLORIANE.

FLEURIE.

O mon Dieu, qu'est-ce cy, las ! que je viens de voir !
Mes filles, accourez ! je suis au desespoir !
Je n'ay plus de mary ! vous n'avez plus de père !

SILINDE.

Helas ! elle se pasme. Hé ! qu'avez-vous, ma mère ?

FLEURIE.

Voyez dans ce papier le sujet de mon dueil,
Qui vostre père et moy conduit dans le cercueil.
Le pauvre homme en sortant l'a laissé sur la table,
Afin de m'avertir de sa mort lamentable.

LETTRE

de monsieur Karolu à Fleurie, que Silinde lit.

M'amour, un vieil soldat, plus jaloux qu'amoureux,
M'a fait faire un appel derrière les Chartreux.
Mon courage et l'honneur veulent que j'y compare[1].
Adieu, chère moitié ! le destin nous separe.
Ne vous affligez pas; ayez soin seulement
De me faire dresser un riche monument.

SILINDE.

Juste Ciel ! de quel œil voyez-vous nos fortunes ?
Ne confessez-vous pas qu'elles ne sont communes,
Puis qu'estant sur le point d'atteindre le bon-heur,
Vous les faites mourir par un coup de malheur ? [mes,
O mes sœurs ! c'est ce jour qu'il faut verser des lar-
Puis que pour nous vanger nous n'aurons que ces
Il faut que le torrent de tant de tristes pleurs [armes.
Aille aujourd'huy noyer l'autheur de nos douleurs.

CLARISTE.

O que ce foible espoir contente mal mon ame !
Chères sœurs, je me meurs, la vengeance m'enflame;
Il faut que mes deux mains fassent mourir celuy
Qui nous cause à present tant de mal et d'ennuy.

FLORIANE.

Helas ! que ces discours me semblent inutiles !
Cherchons, pour le sauver, des moyens plus faciles;
Et, s'il n'est point trop tard, courons vite après eux
Empescher du combat l'evenement douteux.

FLEURIE.

Mes enfans, c'en est fait, il a trop de courage
Pour n'avoir jusqu'icy mis l'escrime en usage ;
Pourtant, sans plus tarder, je croy qu'il faut plustost
Aller en diligence avertir le prevost,
Afin que promptement il leur donne des gardes
Qui, pour les separer, portent des hallebardes.

CLARISTE.

C'est fort bien avisé.

1. Comparaisse.

FLEURIE.

Que l'on m'aide à marcher!
Nous prendrons en passant nostre voisin l'Archer.
Depuis qu'il est du guet[1], l'espée et l'escarlatte
Luy font abandonner l'alesne et la savate.
S'il n'a fait cette nuict capture de filoux,
Il sera fort joyeux de venir avec nous,
Et j'ay mis dans ma bourse un teston de Lorraine[2]
Pour le recompenser du succez de sa peine.
Je n'espargneray rien en ce sujet icy.

SILINDE.

Allons, il faut passer la porte de Bussi[3].

SCÈNE III

M. KAROLU.

Semblable à l'innocent que l'on meine au supplice,
Je ne sçaurois sçavoir de quoy je suis complice.
On me fait mon procez, on me condamne à mort,
Et l'on ne me dit point à qui j'ay fait du tort.
Le mal que j'ay commis, et dont ce soldat crie,
Est d'avoir espousé l'agreable Fleurie.
Jeremie aujourd'huy ne sçauroit endurer
De voir à sa valeur ma vertu preferer.
Pour en avoir raison, il veut que nos espées
A disputer son prix soient ce jour occupées.
Mais, helas! le pauvre homme y vient un peu trop [tard:
Sans canon cette nuict j'ay fait bresche au rampart;
Et, si dès à present je descends dans la fosse,
Je puis bien asseurer que je la laisse grosse.
Enfin me voicy prest de le bien recevoir.
Je veux à ce guerrier ma force faire voir;
Je luy veux temoigner que je me sçay deffendre
Alors qu'un temeraire ose bien m'entreprendre:
Car la plume et l'espée avec le point d'honneur

1. Le *guet assis*, c'est-à-dire desservant les postes dans la ville, tandis que le *guet royal* faisait les rondes, se recrutait dans les corps de métiers.

2. Vieille monnaie de la Ligue, faite en dépit des ordonnances d'Henri III, en 1575, et qui n'avait plus cours. Alizon y tient, elle reste ligueuse jusqu'au bout.

3. Elle était placée près du carrefour du même nom, dans la rue Saint-André des Arcs, vers l'endroit où la rue Contrescarpe y débouche. Elle ne fut démolie qu'en 1672.

Ont une simpatie avecque mon humeur ;
Je m'en sçay escrimer alors que la rencontre
Pour en voir les effets à ma gloire se monstre.
Voicy doncques la place où preside le sort !
La vie est d'un costé, de l'autre on void la mort ;
Et toutesfois les deux, dedans l'indifference,
Donnent à mon esprit une mesme esperance.
La justice divine a le foudre à la main
Pour punir le mortel quand il est inhumain :
L'iniquité n'a point de plus grande ennemie.
Enfin je ne vois point approcher Jeremie ;
Je croy qu'il a changé de resolution.
La nuict chasse souvent la folle passion.
Peut-estre que, rentré dans une raison forte,
A ce folastre amour il a fermé la porte.
Mais n'est-ce point aussi qu'il a sceu ma valeur?
En ce cas je craignois ceux à qui je fais peur.
Je n'ay point de besoin de chemises de mailles :
Une main de papier peut garder mes entrailles [1].
Il fait bon conserver le moule du pourpoint [2] ;
L'espée asseurement ne le percera point ;
Elle est si proprement dessus le petit ventre,
Qu'il ne peut avoir peur que l'estocade y entre.
O ! qu'il verra tantost escrimer joliment !
Je ne le crains non plus que tout son regiment,
Pourveu que mes deux yeux me servent d'avant-gar-
[des.
Mais le voicy qui vient, tenons-nous sur nos gardes :
On ne se doit, dit-on, fier à l'ennemy.

M. JEREMIE.

Dieu te gard, Karolu !

M. KAROLU.

Dieu te gard, mon amy !

M. JEREMIE.

J'ay beaucoup plus tardé que l'heure entre nous
[prise.

M. KAROLU.

J'ay creu que ta folie estoit un peu rassise,
Et que depuis hier, ayant dormi la nuict,

1. Les plastrons de papier, qui furent le plus clair du courage chez tant de gens pendant le dernier siége, ne sont pas, comme on voit, chose nouvelle.

2. Le corps. — Scarron, dans l'*Héritier ridicule*, dit d'un homme qui mange trop :

Le drôle a trop grand soin
Du moule du pourpoint.

Tu pourrois oublier l'appel qui nous conduit.

M. JEREMIE.

Ma colère en ce cas trompe donc ton attente,
Car plus elle vieillit, plus elle est violente;
Et, sans un fourbisseur qui m'a long-temps tenu,
Indubitablement je t'aurois prevenu.
Tu serois maintenant en l'estat de paroistre
De ceux qu'au Chastelet on va pour reconnoistre [1].
Mais c'est trop discourir. Çà, çà, le manteau bas,
Le pourpoint, le chapeau.

M. KAROLU.

Je n'y manqueray pas;
Mais tire-toy plus loin, car la main meurtrière
Des gens de ta façon peut fraper par derrière.

M. JEREMIE.

Je ne suis pas bourreau pour te traiter ainsi,
Et l'honneur dans mon sein a logé jusqu'icy;
Jamais la trahison n'eut de place en mon ame.
Mais c'est toy, vieux hibou, qui fus traistre à ma [flame.
Par les lasches detours de l'infidelité,
Tu m'as ravy le bien que j'avois merité.

M. KAROLU.

Pauvre fou! je te plains avec ta resverie.

M. JEREMIE.

Apprends donc aujourd'huy que tu meurs pour [Fleurie!

M. KAROLU.

Je meurs! Il s'en rencontre aux Petites Maisons
Qui disent plus que toy de meilleures raisons;
Et pour moy, si l'on croit ma science certaine,
Si tu restes vivant, il faut que l'on t'y meine.

M. JEREMIE.

C'est trop long-temps causer. Es-tu prest? depes- [chons.

M. KAROLU.

Il verra ce papier si nous nous approchons.
Un peu de patience! Attends, car mon espée
Tient dedans son foureau.

M. JEREMIE.

La plaisante equipée!
Tu penses prolonger ta vie à discourir,
Lors qu'il vaudroit bien mieux te resoudre à mourir.

1. La *morgue* ou *montre*, où l'on allait reconnaître les gens trouvés morts dans les rues, était au Châtelet, dans l'endroit qu'on appelait la Basse Geôle.

M. KAROLU.

Or sus, venons aux mains! Prends garde à cette [botte !

M. JEREMIE.

La riposte est meilleure !

M. KAROLU.

Ainsi que je complote,
Dans un petit moment, dessus un avant-pas,
Karolu s'en va mettre un anspesade bas.

M. JEREMIE.

Pare ce coup fourré, car c'est luy qui t'asseure
Qu'il faut aller là-bas reparer mon injure.

M. KAROLU.

Pousse ! pour le parer je me mets en estat.

M. JEREMIE.

Tien donc ! voilà ta mort d'un coup de vieux soldat.

M. KAROLU.

Je deffend celui-là qui passe la jartière;
Garde! Je vois quelqu'un qui te prend par derrière [1].

M. JEREMIE.

Ta feinte en mon endroit ne reussira pas,
Mes yeux n'ont point d'object que celuy de ton bras.
Montre icy ton effort, et point de stratagème.

M. KAROLU.

Je garde un dernier coup qui te va rendre blesme...
Regarde ma posture.

M. JEREMIE.

O ! que je la void bien !

M. KAROLU.

Pour m'estre trop pressé mon coup n'a valu rien.

M. JEREMIE.

Ne sçais-tu que cela ? je me ris de ta peine.

M. KAROLU.

Holà ! tout doucement ! prenons un peu d'haleine.

M. JEREMIE.

Non, non ; après ta mort tu seras en repos.

M. KAROLU.

Ma vaillance tousjours se rencontre à propos;
Tu la verras bien-tost par les lauriers suivie.

M. JEREMIE.

Si tu veux m'arrester, demande-moy la vie;

1. Le fameux *coup du commandeur*, qu'on croyait inventé par Lambert Thiboust pour une de ses farces du Palais-Royal, n'est, on le voit, pas très-neuf. C'est tout à fait celui-ci : « Gare ! voilà quelqu'un par derrière. » L'adversaire se retourne, on le frappe bravement dans le dos, et le coup est fait.

Peut-estre ma pitié te pourra pardonner.

M. KAROLU.

Je ne demande point ce qu'on ne peut donner.
Ne t'imagine pas l'avoir en ta puissance
Tandis que cette main sera sur la deffence.

M. JEREMIE.

Poursuivons donc le fil du duel commencé.

M. KAROLU.

S'il t'en arrive mal, je ne t'en ay pressé.
Or sus, c'est maintenant qu'il faut jouer du reste,
Implorant le secours de la bonté céleste.

SCÈNE IV

FLEURIE, ROSELIS, SILINDE, FLORIANE, CLARISTE, POLIANDRE, M. KAROLU, M. JEREMIE, BELANGE.

FLEURIE.

Messieurs, qu'heureusement nous vous avons trou-
Pour venir appaiser le mal que vous sçavez ! [vez
Helas! nostre douleur est tellement sensible
Que d'en voir sa semblable il vous est impossible.

ROSELIS.

Nous sortions du logis pour donner le bon jour
A un ambassadeur logeant près Luxembour [1].

SILINDE.

De grace donc, Messieurs, hastons nostre voyage.

POLIANDRE.

Mais encor, quel dessein portoit vostre courage ?

CLARISTE.

Nous allions au logis du prevost Deffunctis [2]
L'advertir du malheur quand vous estes sortis.

BELANGE.

Pourveu qu'ils soient vivans lors de nostre arrivée,
Vous verrez par la paix leur dispute achevée.

FLORIANE.

Pleust au Ciel que dejà nous y fussions sautez!

1. L'hôtel des ambassadeurs extraordinaires se trouvait en haut de la rue de Tournon, près du Luxembourg. C'était l'ancien hôtel du maréchal d'Ancre. Il a été rebâti et sert aujourd'hui de caserne à la garde républicaine.

2. Prévôt du Châtelet, qui fut alors très-fameux. C'est lui qui avait présidé à l'exécution de la maréchale d'Ancre. V. Tallemant, t. I, p. 205, et nos *Variétés hist.*, t. II, p. 163.

FLEURIE.

Je crains bien que la mort ne nous les ait ostez!
Vostre père est hardy, mais l'autre a la vaillance,
Et des tours de la guerre il a l'experience.
Le pauvre corps, helas! n'aura guère duré.
O! sans doute, il est mort! c'est un fait asseuré.

POLIANDRE.

De trop d'afflictions vos esprits se travaillent.

FLEURIE.

Filles, soutenez-moy, car les jambes me faillent.

ROSELIS.

Çà, çà, donnez la main, nous approchons le lieu.

FLEURIE.

Encor si je pouvois luy donner un adieu!

POLIANDRE.

Ouy, je vous le promets, puis que dessus ces mottes
Nous les voyons tous deux se porter quelques bottes.

BELANGE.

Mesdames, demeurez cependant que nous trois
Les irons separer.

FLEURIE.

Non, non, je ne sçaurois.

ROSELIS.

Une heure seulement.

FLEURIE.

Avant une demie
Il faut que mes deux mains etranglent Jeremie.
J'ay trop d'affection pour demeurer icy.

FLORIANE.

Allons viste.

SILINDE.

Courons.

M. JEREMIE, *sortant de derrière le theatre.*

Quelle troupe est-ce cy?
Traistre, tu m'as trahy! du secours on t'ameine;
Mais croy que tost ou tard tu payeras ma peine.

M. KAROLU.

Tu as menty, voleur! jamais je ne fus tel;
Tu vomiras le mot avec ce coup mortel.

POLIANDRE.

Toubeau, toubeau, Messieurs! Holà! que l'on s'arreste.

M. JEREMIE.

Que le plus las de vivre à la Parque s'appreste!
Si l'on m'approche trop, j'en perceray quelqu'un.
O! quelle lascheté d'estre quatre contre un!

FLEURIE.

O vieux ratatiné ! tu veux tuer mon homme!
Ramassons des cailloux... Gare! que je l'assomme.

M. JEREMIE.

Si vous venez plus près, je vous enfileray.

FLEURIE.

Mon fils, asseure-toy que je te vengeray.
Preste-moy ton espée.

M. JEREMIE.

O la plaisante folle!

M. KAROLU.

En l'espoir de ta mort mon esprit se console.

ROSELIS.

Soldat, oblige-nous de ne point offencer
Ceux qui tiennent en main ce qui t'y peut forcer;
Retire-toy plutost, nous t'en donnons licence.

BELANGE.

Je croy que ce soldat est de ma connoissance.

POLIANDRE.

Camarade, remets ton espée au fourreau,
Ou t'asseure bien tost d'estre sur le carreau.

M. JEREMIE.

Si ce n'estoit que vous, je n'aurois point de crainte.

BELANGE.

Amy, j'ay contre toy un vray sujet de plainte
Si ton cœur ne suit pas nostre juste desir.

M. JEREMIE.

Ha ! Monsieur, est-ce vous qui m'ostez le plaisir
De vanger maintenant un affront d'importance!

BELANGE.

Nous en avons appris toute la consequence.
Il faut avant partir que vous soyez amis,
Ou nous croire tous trois tes plus grands ennemis.

FLEURIE.

A quoy sert ce discours? il n'est point necessaire.
Mettez-le moy par terre, ou bien me laissez faire.

JEREMIE.

Le respect que je dois à vostre qualité
Fait ceder la raison à ma brutalité;
Je mets les armes bas, mais c'est sous l'asseurance
Qu'il ne me sera fait aucune violance.

BELANGE.

Non, je te le promets, et ces messieurs et moy
Ferons, si tu le veux, un accord avec toy.

M. JEREMIE.

Quel?

ROSELIS.

Monsieur Karolu tiendra la mesme place
Qu'il avoit dans ton ame avant ceste disgrace.

M. JEREMIE.

Ce n'est pas là, Messieurs, la satisfaction
D'avoir ravy Fleurie à mon affection.

M. KAROLU.

Tu te trompes, soldat : elle m'estoit promise
Avant qu'elle eust jamais ta visite permise.

FLEURIE.

Mon Dieu ! laissez-le dire, et ne l'irritez plus.
Resserrez vostre espée.

M. JEREMIE.

O ! que je suis confus !
Où est le temps jadis ? où est ma hardiesse,
Qui portoit la terreur au cœur de la noblesse !
Cent hommes contre moy, dessus le pont de Sé [1],
Ne m'estonnoient non plus qu'un poulet fricassé ;
J'eusse bien fait la nique aux gens de vostre sorte.
Je n'y veux plus songer : la colère m'emporte.
Adieu, Messieurs, adieu.

FLEURIE.

Si l'on le laisse aller,
Je vois que dès demain il vous fait rappeller.

POLIANDRE.

Soldat, encore un mot. Oblige-nous de dire
La satisfaction que ton esprit desire ?

M. JEREMIE.

La mort de Karolu, pour avoir epousé
Celle qui de ses vœux m'avoit favorisé.

FLEURIE.

Certes, cela n'est pas.

M. KAROLU.

Non, je jure en mon ame.

ROSELIS.

Enfin le mal est fait : c'est maintenant sa femme.

FLEURIE.

Je crois que ce bon homme a les sens interdits.
Hé bien ! contentez-vous de ma sœur Vieux Thodis ;
Si vous la desirez, je me fais forte d'elle.
Elle n'est moins que moy propre, gentille et belle ;
Pour des biens, elle en a (je dis sans vanité)

1. L'affaire du pont de Cé en 1620, où Louis XIII avait forcé le passage gardé par les huguenots, était restée célèbre.

Assez pour vous tirer de la necessité.

POLIANDRE.

L'offre est très raisonnable, et Monsieur, sans ex-
Nous desobligera s'il faut qu'il la refuse. [cuse,

M. JEREMIE.

Vous liez mon esprit d'une obligation
Contraire tout à fait à mon intention ;
Et toutesfois, forcé par vostre courtaisie,
Je vois par vos raisons vaincre ma fantaisie.
Il faut qu'elle obeïsse à vos commandemens,
Quoy qu'elle sente en soy d'estranges mouvemens.

BELANGE.

Cher amy, tu nous fais un plaisir indicible.

POLIANDRE.

La paix d'entre vous deux nous oblige au possible.

M. JEREMIE.

Ouy donc, executant les mots qui me sont dits.

M. KAROLU.

Ouy, ce sera pour vous, madame Vieux Thodis !

ROSELIS.

Vous voilà donc d'accord ?

SILINDE.

Mon Dieu ! que j'en suis
[aise !

FLEURIE.

Approche, petit cœur ; il faut que je te baise.

M. KAROLU.

Petite folichon, tu n'as point de respect.

FLEURIE.

Je ne vois pas icy quelqu'un qui soit suspect.
Ces Messieurs ont appris comme quoy je vous aime
Par le ressentiment de ma douleur extreme.
Vous leur estes, mon fils, grandement obligé.

M. KAROLU.

Je ne veux pas mourir sans m'en estre vangé.
Si le Ciel quelque jour fait l'occasion naistre,
Ma bonne volonté je leur feray paraistre.

POLIANDRE.

Si vous estes, Monsieur, en resolution
D'user de recompense à nostre affection,
Vous ne verrez jamais d'occasions plus belles.
Voicy proche de nous trois jeunes damoiselles
De qui nous esperons d'estre un jour les espoux,
Si nostre bon dessein s'accorde avecques vous.

M. KAROLU.

Nous voilà surchargez de faveurs infinies.

Mon amour, qu'en dis-tu ? Nos querelles finies,
Nous voyons maintenant que la felicité
Veut combler nos maisons d'heur et prosperité.
Nous goûtons tout d'un coup mille plaisirs ensemble.

FLEURIE.

Filles, approchez-vous ! Hé bien ! que vous en semble ?
Ces Messieurs maintenant s'offrent pour vos maris.
Je croy qu'il s'en void peu de pareils à Paris.

ROSELIS.

Adorables sujets de l'amoureux servage,
C'est mettre trop long-temps le silence en usage.
Jusques icy la peur, aveeque les sanglots,
Dans un espoir douteux retenoit vos propos ;
Mais, puis que le destin ne fait plus de menace
Et qu'il tourne vers nous une riante face,
Ne pensons seulement qu'à rire desormais,
Et que du temps passé l'on ne parle jamais.

FLORIANE.

Je confesse, Monsieur, que la peur et la crainte
A nos foibles esprits ont donné telle atteinte,
Que comme moy mes sœurs ont toutes à la fois
Perdu la liberté des sens et de la voix.

CLARISTE.

Pour moy, j'en suis encor si puissamment esmeue
Que je ne sçay comment la langue me remue.

SILINDE.

Je puis bien asseurer que l'apprehension
N'a jamais fait sur moy si forte impression ;
Mais petit à petit je sens qu'elle me quitte.

BELANGE.

C'est alors qu'elle void nos desirs à sa suitte.

FLEURIE.

Respondez donc, Silinde, à ces Messieurs icy.
Si vous le voulez bien, nous le voulons aussi.
La fille rarement refuse d'estre femme.

SILINDE.

Il seroit mal seant que devant vous, Madame,
Aucune de nous trois entreprist de parler.
Partout sous vostre esprit le nostre doit aller,
Et, suivant de vos loix les plus obeïssantes,
Si vous le desirez, nous en serons contentes.

M. KAROLU.

Messieurs, vous l'entendez. Que desirez-vous plus ?
Pas une maintenant ne fait aucun refus.
Prenez chacun la vostre, et, selon vos partages,

Allons executer vos quatre mariages.

POLIANDRE.

Madame, si jamais un parfait amoureux
A eu quelque sujet de s'estimer heureux,
Je luy veux disputer une faveur si grande, [de.
Puis qu'en vous possedant j'ay l'heur que je deman-

SILINDE.

Monsieur, asseurement vous vous trompez au choix:
Regardez que Silinde est la moindre des trois.
Pourtant, si vostre amour desire ma personne,
Un absolu pouvoir sur elle je vous donne.

ROSELIS.

Je confesse, Madame, avecques verité,
Que dans vos doux appas gist ma felicité,
Et que, par le bonheur de vostre jouyssance,
Je seray le phenix des amans de la France.

CLARISTE.

Le Ciel vous a pourveu de tant de qualitez
Qu'elles m'ont presque osté toutes mes volontez,
De sorte qu'à present il ne m'en reste qu'une
Pour selon vos desirs suivre vostre fortune.

BELANGE.

Madame, puis qu'Amour, comme son favory,
Veut que presentement je sois vostre mary,
Recevez ce baiser d'une bouche enflamée [mée.
D'un doux feu dont pour vous mon ame est consom-

FLORIANE.

Permettez-moy, Monsieur, d'eviter l'accident
Que me pourroit causer vostre baiser ardent;
Je ne pourrois souffrir une si vive flame.
Toutesfois usez-en comme de vostre femme.

FLEURIE.

Sus, sus, c'est assez dit. Pour ne point differer,
Allons diligemment les nopces preparer.
Marchons, mon amitié.

M. KAROLU.

Allons, chère Fleurie.
Certes, je pense encor que je me remarie.

M. JEREMIE.

Or, puis que tout chacun s'y trouve si content,
Il faut que de ma part j'en fasse tout autant,
Comme un jeune galand, monstrant à la jeunesse
Que pour faire l'amour il n'est que la vieillesse.

FIN D'ALIZON.

NOTICE SUR DESMARETS S^T-SORLIN

Desmarets fut sans contredit un des hommes les mieux doués de son temps. Il eut tous les dons de l'intelligence et de l'esprit. Il ne lui eût fallu qu'un peu moins d'imagination, au milieu de toutes ces facultés, et un peu plus d'équilibre. L'imagination y fit le remue-ménage, et, l'équilibre manquant, ce remue-ménage du cerveau le mieux meublé devint un chaos de folies. Le cardinal de Richelieu sut le maintenir, tant qu'il l'eut sous la main, et put suppléer pour lui à l'équilibre absent par l'autorité attentive.

On ne sait pas au juste la date de sa naissance, on sait seulement qu'il était de Paris. Il n'existe réellement, pour ceux qui cherchent sa vie, qu'à partir du jour où il entra chez le cardinal.

C'est Bautru, le grand diseur de bons mots et d'épigrammes, qui l'y avait introduit. Il l'avait connu pour lui avoir fait corriger de ses vers et l'avoir payé de ses corrections par quelques dîners.

Il fut admis d'abord chez le ministre, qui, nous le verrons trop, s'avisait aussi de rimer pour le même office, et au même prix ; mais il ne tarda pas à faire plus et à être payé mieux. Sa solde fut une série de très-hauts emplois. Il n'arriva pas à moins qu'au titre de contrôleur général de l'extraordinaire des guerres et de secrétaire général de la marine du Levant.

Il était peu à peu devenu indispensable au ministre, comme le seront toujours aux hommes profondément occupés les gens d'esprit actif et fertile, qui, par leur mobilité, les reposent du poids de leurs idées fixes, et, en se multipliant, les dispensent d'avoir trop d'agents et surtout des confidents trop nombreux. Quand une visite menaçait d'être ennuyeuse, Desmarets, qui n'avait pas tardé à tout connaître de la Cour, et à tout en supporter, même l'ennui, la recevait pour le ministre. Si quelqu'un d'inconnu ou de douteux voulait l'approcher, c'est Desmarets d'abord qui le voyait, le tâtait, et ne le laissait entretenir le cardinal que lorsqu'il avait été tiré au clair.

Il s'était mis de cette façon sur un tel pied de familiarité avec Son Eminence, qu'on les traitait presque en égaux. Le ministre l'exigeait d'ailleurs : « Vingt fois il a fait asseoir Desmarets dans un fauteuil, dit Tallemant, qui voit là le plus grand honneur, et il voulait qu'il ne l'appelât que monsieur. »

Pour les bâtiments mêmes, dont il avait le goût et la magnificence, Desmarets était son conseiller. N'avait-il pas fait lui-même les dessins de la reconstruction du vieil hôtel Pellevé, qui lui appartenait, et où il logeait au coin de la rue du Roi de Sicile et de la rue Thiron au Marais? En un mot, il s'y entendait avec tant d'art et de goût, que Desnoyers, qui avait en cette partie la surintendance, le jalousait fort, et empêcha de tout son pouvoir qu'il n'y prît pied.

Ainsi Desmarets était chez Richelieu l'homme à tout faire, excepté cependant à faire rire. C'est ce qui sauva Bois-Robert, qu'il aurait sans cela supplanté. Bois-Robert le savait bien ; aussi le craignait-il, selon Tallemant, car il n'était pas, lui, si universel. Il n'avait que cette ressource du rire, cette corde de la farce, mais il l'avait bien, et, par là, sut toujours tenir le ministre.

Desmarets, sur ce point, ne capitulait pas ; au contraire. Son sérieux, qui en s'exagérant devait, à la fin, le jeter dans la dévotion la plus mystique, allait d'abord jusqu'à lui faire dédaigner de travailler pour le théâtre.

Il voulait bien se permettre les romans, mais c'était tout. Il ne poussait pas au delà dans le profane. Encore n'en fit-il que deux : l'*Ariane*, son plus considérable, qui est en deux parties, et dont le succès fut tel que près d'un siècle après, en 1724, on le réimprimait encore ; puis *Rosane*, qui « charma les puissances, » comme Chapelain l'écrivait à Balzac, c'est-à-dire Richelieu et sa nièce, Mme d'Aiguillon, et qui par là fut cause que l'abbé d'Aubignac, dont un libelle, en critiquant l'ouvrage, avait ainsi blâmé le goût de ces « puissances, » ne put, en 1640, se faire recevoir de l'Académie, et, ce coup manqué, n'en fut jamais. Desmarets, à qui Richelieu le sacrifiait, pouvait bien au fond être un peu de son avis sur ce roman de *Rosane ;* car, après en avoir donné la première partie, il le laissa là, et ne l'acheva jamais.

Toutes ses idées étaient au poëme épique.

Il en rêvait un qui eût concilié la poésie et la foi, ce qu'il voulait avant tout, et mis ainsi d'accord son imagination et sa conscience.

C'était un *Clovis*, dont le second titre : *La France chrétienne*, expliquait le point de vue essentiellement pieux sous lequel le sujet devait être traité. Il s'en occupait très-sérieusement quand Richelieu le dérangea par ses exigences de théâtre. Il n'avait pas de plus vive passion, et il y était, comme en tout, despote : il avait le goût aussi absolu que la volonté. « A quoi pensez-vous, disait-il un jour à Desmarets, que je prenne le plus de plaisir ? — A faire le bonheur de la France, lui aurait répondu l'autre qui ne voulait pas manquer un compliment. — Point du tout, c'est à faire des vers ! »

Or, pourquoi ces vers, pour quelles œuvres ? Pour des

pièces de théâtre. Il n'eut pas de cesse qu'il n'eût amené Desmarets à faire comme lui et à s'en mettre, ne fût-ce qu'un peu, pour l'idée, pour le plan, sinon pour la façon.

Il lui dit, voyant qu'il y répugnait d'une manière invincible, d'apporter au moins un sujet de comédie. Un autre ferait les vers, et cet autre sous-entendu, c'était lui, Richelieu.

Desmarets, pour être plus complétement quitte, toujours prêt d'ailleurs dès qu'on ne s'adressait qu'à la fertilité d'imagination, que Chapelain reconnaissait en lui si vive et si prompte, apporta quatre sujets pour un. Celui d'*Aspasie*, qui était du nombre, agréa surtout à Richelieu, qui l'en félicita très-chaudement, et l'enferra par ses éloges mêmes. « Celui qui fut capable de l'inventer, lui dit-il, est seul capable de le traiter dignement. » Ce compliment sans réplique obligea Desmarest. Il ne put s'en dédire. L'*Aspasie* fut faite.

Achevée, Richelieu s'en chargea. Il la fit jouer et réussir devant le duc de Parme, qui passait alors par Paris. Un éloge du cardinal avait obligé Desmarets pour sa première pièce, ce succès l'obligea pour d'autres. Richelieu, en continuant de le louer, lui fit entendre qu'il en voulait une tous les ans. Il regimba encore, il allégua son poëme, son *Clovis*, qui à ce train-là ne pourrait s'achever. Avec un sourire qui voulait dire tant mieux, le cardinal insista. Il lui prouva qu'il n'était pas d'âge à pouvoir attendre une œuvre si lente, qu'il lui fallait des plaisirs viagers, et que cette pièce qu'il demandait par an ne ferait que lui en payer bien faiblement les arrérages.

Comment résister ? Desmarest céda, et, une fois sur cette pente, fit comme en toute chose, ne s'arrêta plus. Non-seulement, il livra chaque année les cinq actes dont il devait la rente, et fit ainsi, pour s'acquitter, *Scipion, Érigone, Roxane*, assez pauvres pièces, qui toutes ne méritaient guère qu'une quittance ; mais il se chargea encore de diriger les cinq auteurs, Bois-Robert, Corneille, Colletet, Lestoille, Rotrou, que Richelieu, insatiable et voulant une comédie par mois, avait mis à la tâche d'un acte pour chacun, et qui lui composèrent ainsi de pièces rapportées la comédie des *Tuileries*, l'*Aveugle de Smyrne*, et la *Grande Pastorale.*

Ce n'est pas tout encore ; il travaillait aussi, et c'était le plus dur de sa besogne, aux comédies du cardinal, à ces pièces d'allégorie dans lesquelles il mettait toute sa haine, comme dans *Mirame*, qui n'est qu'une continuelle allusion contre Anne d'Autriche ; ou bien toute sa politique, comme dans *Europe*, dont le titre même pouvait passer pour une indiscrétion, puisque la pièce est moins une comédie qu'un manifeste européen, une protestation de la France contre l'Espagne. L'une s'appelle *Francion* — car Richelieu n'a pas craint les transparences —

l'autre s'appelle *Ibère*, et l'Autriche, qu'il ne couvre pas d'un voile plus épais, se nomme *Austrasie.* « Francion et Ibère, dit l'abbé d'Olivet qui a fait de la pièce une curieuse analyse, sont amoureux d'Europe. Ibère se fait haïr par des manières hautaines et dures, par un génie tyrannique. Francion plaît par des qualités tout opposées.

« Ibère et Francion, quoique amoureux d'Europe, ne laissent pas de faire la cour à des princesses d'un moindre rang, telle qu'est Austrasie. Francion, toujours heureux en amour, obtient d'elle trois nœuds de cheveux, qui, lorsqu'on a ôté l'allégorie se trouvent être les trois places de Clermont, Stenai et Jametz. Toute la pièce, ajoute l'abbé, est de ce caractère, qui peint bien le ministre poëte. Le cardinal, qui par ses galanteries avait obtenu les trois nœuds de cheveux, a bien l'air de se vanter de ses bonnes fortunes. »

Ce dernier trait est fin et juste. Richelieu aurait voulu tout mettre : plan, idées, succès, dans cette comédie à compartiments politiques. Pendant sa campagne contre Cinq-Mars, de Thou et leur complice, M. de Bouillon, il ne songeait qu'à la manière dont il pourrait ajouter ce nouvel incident à sa pièce, que Desmarets travaillait alors pour lui. Revenu à Paris, il avait trouvé : l'annexion de Sedan, pris comme gage à M. de Bouillon, fut le détail choisi. C'était un nouveau nœud de ruban à joindre aux trois autres pour enjoliver d'une nouvelle faveur les bonnes fortunes de Richelieu-Francion : « Quand il fut arrivé à Paris, dit Tallemant, il fit ajouter à l'*Europe* la prise de Sedan, qu'il appeloit dans la pièce l'*Antre des monstres.* »

Les *Visionnaires* furent aussi une des inspirations de Richelieu à Desmarets, et comme, une fois l'idée donnée, il ne tint pas trop à y mettre de ses vers, c'est, de toutes les pièces du poëte, la mieux écrite et de beaucoup.

Le succès en fut énorme. On l'appela l'inimitable comédie. Comme on était dans un temps où les matamorades espagnoles d'un côté, et de l'autre les exagérations des romans, et les extravagances des précieuses, avaient accoutumé aux excentricités et à la déraison, tout ce qui s'y trouve ne parut pas trop invraisemblable. On n'y vit que des ridicules. Plus tard, l'engouement passé, et les types que rappelaient plus ou moins les personnages ayant disparu, on aperçut ce qui est réellement au fond : de la pure folie, assaisonnée avec un certain art, et en quelques parties avec un talent de versification prodigieux.

La pièce fut reconnue impossible ; tout le monde partagea l'avis de l'abbé d'Olivet, qui a dit avec tant de sens : « Il fallait que la nature fût encore bien inconnue lorsque ces caractères plaisaient sur le théâtre ; et les auteurs qui s'imaginaient avoir vu communément de ces sortes de folies par le monde étoient eux-mêmes d'un caractère surprenant. »

Ces derniers mots vont droit à Desmarets lui-même, qui ne hanta pas impunément ses *Visionnaires*. Il laissa de sa raison dans leur folie. Quand Richelieu fut mort et qu'il n'eut plus, pour ses idées sans équilibre, le contre-poids de cette volonté, il s'engagea dans la route où il devait perdre son esprit à force de vouloir sauver son âme :

« Dans le retour de son âge, écrivit Chapelain qui le voyait s'égarer, il s'est tout entier tourné à la dévotion, où il ne va pas moins vite qu'il allait dans les lettres profanes. »

Il en oublia tout, même l'Académie, qu'il avait aidé à fonder, même son poëme de *Clovis*, dont il ne laissa que neuf chants sur douze ou quinze au moins qu'il voulait faire. Il ne fut plus qu'aux églises, il n'écrivit plus que des livres du mysticisme le plus transcendant, tels que ses *Délices de l'esprit*, où il disait « que Dieu par sa bonté lui avait envoyé la clé de l'Apocalypse. » Celui qui proposait un *erratum* pour le titre du livre, et voulait qu'on y écrivît : *Délices*, lisez *délires*, n'avait pas grand tort. C'est le poëte des fous, disait-on encore, mais leur plus excellent, et l'on ajoutait : Jeune, il perdit son âme à faire des romans; vieux, il perdit l'esprit à se faire mystique.

Il mourut sur cette réputation, le 21 octobre 1676, ayant environ quatre-vingts ans.

LES VISIONNAIRES

COMEDIE

1640

ARGUMENT

Dans ceste comedie sont representez plusieurs sortes d'esprits chimeriques ou visionnaires, qui sont atteints chacun de quelque folie particuliere : mais c'est seulement de ces folies pour lesquelles on ne renferme personne, et tous les jours nous voyons parmy nous des esprits semblables, qui pensent pour le moins d'aussi grandes extravagances, s'ils ne les disent.

Le premier est un capitan, qui veut qu'on le croye fort vaillant : toutefois il est poltron à un tel point, qu'il est reduit à craindre la fureur d'un poëte, laquelle il estime une chose bien redoutable ; et est si ignorant, qu'il prend toutes ses façons de parler poétiques et estranges pour des noms de demons et des paroles magiques.

Le second est un poëte bizarre, sectateur passionné des poëtes françois qui vivoient devant ce siecle [1], lesquels sembloient par leurs termes empoullez et obscurs, avoir dessein d'espouvanter le monde, estant si aveuglement amoureux de l'antiquité, qu'ils ne consideroient pas que ce qui estoit bon à dire parmy les Grecs et les Romains, imbus des diverses appellations de leurs Dieux, et des particularitez de leur religion, dont les fables estoient le fondement, n'est pas si facilement entendu par ceux de ce temps, et qu'il faut bien adoucir ces termes quand on en a besoin, soit aux allegations des fables, ou en d'autres rencontres. Celuy-cy, par la lecture de ces poëtes, s'est formé un style poétique si extravagant, qu'il croit que plus il se releve en mots composez et en hyperboles, plus il atteint la perfection de la poésie, dont il fait mesme des regles à sa mode, principalement pour les pieces de theatre, en quoy il pense estre fort habile ; tesmoin un sujet qu'il compose sur-le-champ, dont l'immensité et la confusion font voir le defaut de son jugement. Il ne laisse pas d'avoir assez d'esprit pour se jouer d'un sot qui se mesle d'aymer les vers sans y rien cognoistre.

Ce troisiesme est un de ceux, dont le nombre est si grand, qui se picquent d'aymer les vers sans les entendre, font des admirations sur des choses de neant, et passent ce qui est de meilleur, et prennent des galimathias en termes relevez pour quelques belles sentences et pour les plus grands efforts de la poésie. Ces sortes d'esprits, pourvu que les vers semblent graves, ne manquent point de les approuver, sans penser seulement à les entendre. Mais il n'y a rien de plus ordinaire que de voir ces mesmes idiots, qui veulent

1. C'est-à-dire de Ronsard et de Du Bartas. On verra qu'en effet ce personnage, qui est Amidor, *ronsardise*, comme on disait, pendant tout son rôle.



LES VISIONNAIRES.

HESPÉRIE.

On conteroit plustost les fueilles des forests,
Les sablons de la mer, les espics de Cérès,
Les fleurs dont au printemps la terre se couronne
. . . .
Que le nombre d'amans que j'ay mis au tombeau

Acte I, sc VI.

faire croire qu'ils ont l'esprit sensible et delicat, et qu'ils savent aymer tout ce qui est beau, s'imaginer, comme celuy-cy, qu'ils sont amoureux, sans savoir bien souvent de qui ; et sur le recit que l'on leur fait de quelque beauté, courir les rues, et se persuader qu'ils sont extremement passionn z, sans avoir vu ce qu'ils ayment.

Le quatriesme est un riche imaginaire, dont il se trouve assez par le monde, et de qui la folie ne paroist qu'au ciuquiesme acte ; car dans les autres il parle serieusement de ses richesses, comme il paroist dans la description de sa belle maison, où il ne se trouve rien d'extravagant, et qui ne soit imaginé selon la vraysemblance, estant une chose ordinaire que chacun est serieux dans sa folie.

L'amante d'Alexandre n'est pas une chose sans exemple, et il y a beaucoup de filles, qui, par la lecture des histoires et des romans, se sont esprises de certains heros, dont elles rebattoient les oreilles à tout le monde, et pour l'amour desquels elles mesprisoient tous les vivans.

Est-il rien de plus ordinaire que de voir des filles de l'humeur de la seconde, qui se croit estre aymée de tous ceux qui la regardent, ou qui entendent parler d'elle, bien que peut-estre elles ne disent pas si naïvement leurs sentimens [1] ?

Pour la troisiesme sœur, il s'en trouve beaucoup, comme elle, amoureuses de la comedie, à present qu'elle est si fort en regne ; particulierement de celles qui se meslent d'en juger, d'en savoir les regles, d'inventer des subjets selon la portée de leurs esprits, tels que celuy que recite celle-cy, dans lequel il y a plus de matiere qu'il n'en faudroit pour vingt comedies, encore ne sait-on que le troisiesme acte, et si la piece a duré déjà pour le moins trente ans : toutefois on peut voir les veritables regles dans l'opinion des critiques qu'elle allegue au poëte, pour en avoir son advis, qui sont celles que l'on doit suivre, encore que ces deux extravagantes personnes n'en demeurent pas d'accord.

Le pere de ces trois filles n'est guere plus sage qu'elles. Il est d'une humeur si facile, que tout homme qui se presente pour avoir en mariage l'une de ses filles, luy semble tousjours estre son faict ; qu'un autre vienne apres, il trouve encore que c'est ce qu'il luy faut. Et pour en accepter trop, il s'embarrasse tellement qu'il ne sçait ce qu'il doit faire à la fin de la piece, dont le demeslement [2], se faict par un de ses parens, qui est le seul qui soit raisonnable entre tous ces personnages.

Toutes ces folies, bien que differentes, ne font ensemble qu'un sujet, et, pour les bien representer toutes, on ne pouvoit pas leur donner une liaison aussi grande que celle qui se peut donner aux comedies, où n'agissent que deux ou trois principaux personnages, et l'intrigue de celle-cy n'est qu'en l'embarrassement du bon homme qui luy est causé par tous les gendres qu'il a acceptez : le reste n'est soutenu que des extravagances de ces visionnaires, qui se meslent encore ensemble en quelque sorte, pour faire mieux parestre ces folies les unes par les autres.

Quelques-uns se sont plaints que cette comedie n'estoit pas propre pour toutes sortes de gens, et que ceux qui n'ont aucun savoir, n'en pouvoient entendre beaucoup de mots. Mais depuis quand les ignorans sont-ils devenus si considerables en France, que l'on doive tant s'interesser pour eux, et que l'on soit obligé d'avoir soin de leur plaire ? Pensez que l'on doit bien du respect, ou à la bassesse

1. Ce personnage, qui est celui d'Hespérie, a, comme on sait, été repris par Molière, pour le rôle de la Belise des *Femmes savantes*.

2. Ce mot, qui est dans les *Mémoires* de Sully, dans Mme de Sévigné, et qui plus est dans les *Sentiments de l'Académie* sur le *Cid*, méritait de rester en usage. Il était fort utile, surtout, comme ici, quand il s'agit des chaos du théâtre.

de leur condition, ou à la dureté de leurs esprits, ou au mespris qu'ils ont faict des lettres, pour faire que l'on songe à les divertir ! Nous ne sommes pas dans ces republiques, où le peuple donnoit les gouvernemens et les charges, et où les poëtes estoient contrains de composer, ou des tragedies horribles, pour plaire à leur goût bizarre, ou des comedies basses, pour s'accommoder à la portée de leurs esprits. Ceux qui ne composent des ouvrages que par un honneste divertissement, ne doivent avoir pour but que l'estime des honnestes gens, et c'est à leur jugement qu'ils adressent toutes leurs inventions et leurs pensées. Le peuple a l'esprit si grossier et si extravagant, qu'il n'ayme que des nouveautez grotesques. Il courra bien plustost en foule pour voir un monstre, que pour voir quelque chef-d'œuvre de l'art ou de la nature. Je croy mesmes qu'il y a des poëtes qui, pour contenter le vulgaire, font à dessein des pieces extravagantes, pleines d'accidens bizarres, de machines extraordinaires, et d'embroüillemens de scenes, et qui affectent des vers enflez et obscurs, et des pointes ridicules au plus fort des passions : pourveu que les accidens soient estranges, tout ce qui se dit sur leur sujet, plaist au peuple, et encore plus si c'est quelque pensée pointue et embarrassée, car alors moins il l'entend, plus il la louë, et luy donne d'applaudissement. Ce sont des esprits fort advisez qui ne songent qu'à ceste vie presente, et qui sont si moderez, qu'ils n'affectent point la vie future [1] des ouvrages, dont les seuls sçavans sont les distributeurs. Mais encore ne doit-on pas trouver estrange si ceux qui ne sont pas tenus d'avoir ces considerations pour le peuple, et qui ne songent qu'à satisfaire les premiers esprits de l'Europe, ne cherchent que les pures delicatesses de l'art, soit à representer les nobles et veritables mouvemens des passions dans les sujets serieux, soit à resjouir les spectateurs par des railleries gentilles et honnestes dans les comiques. Apres que les personnes raisonnables seront satisfaictes, il en restera encore assez pour les autres, et plus qu'ils n'en meritent. C'est ainsi qu'il arrive des festins qui se font aux grands : apres qu'ils ont faict leur repas il n'en reste que trop encore pour les valets, et bien que les viandes n'ayent pas esté apprestées au goust de ces derniers, ils ne laissent pas d'en faire bonne chere, et l'on auroit tort d'accuser le cuisinier d'une faute si l'un d'eux se plaignoit, que l'on devoit avoir eu esgard à son goust, plutost qu'à celuy des maistres. Aussi ayant introduit un poëte extravagant, on ne doit pas se plaindre de ce qu'on le faict parler en termes poëtiques extravagans, et il importe fort peu que les ignorans l'entendent ou non, puis que cela n'a pas esté apresté pour eux. C'est estre bien deraisonnable, d'accuser d'obscurité celuy qui dans la bouche du poëte s'est voulu moquer de l'obscurité des anciennes poésies.

Ce n'est pour toy que j'escris,
Indocte et stupide vulgaire :
J'escris pour les nobles esprits,
Je serois marry de te plaire [2].

1. Le mot *affecter* est mis ici avec le sens tout latin d'ambitionner, comme dans cette phrase de la 1re *Catilinaire : quod regnum affectant.* Bossuet l'employait de même. Il dit dans son *Discours sur l'histoire universelle :* « Valère fut soupçonné par le peuple d'affecter la tyrannie. »

2. Ces vers ont été cités partout, sans qu'on dise nulle part où ils se trouvent, ni même le plus souvent qu'ils sont de Desmarets.

PERSONNAGES

ARTABAZE, capitan.
AMIDOR, poëte extravagant.
FILIDAN, amoureux en idée.
PHALANTE, riche imaginaire.
MELISSE, amoureuse d'Alexandre le Grand [1].
HESPERIE, qui croit que chacun l'aime.
SESTIANE, amoureuse de la comedie.
ALCIDON, pere de ces trois filles.
LYSANDRE, parent d'Alcidon.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ARTABAZE.

Je suis l'amour du Ciel, et l'effroy de la terre;
L'ennemy de la paix, le foudre de la guerre;
Des dames le desir, des maris la terreur;
Et je traisne avec moy le carnage et l'horreur.
Le dieu Mars m'engendra d'une fière Amazone;
Et je suçay le laict d'une affreuse lionne.
On parle des travaux d'Hercule encore enfant,
Qu'il fut de deux serpens au berceau triomphant:
Mais me fut-il égal, puisque par un caprice
Estant las de teter j'estranglay ma nourrice?
Ma mère, qui trouva cet acte sans raison,
Desirant me punir, me prit en trahison:
Mais ayant en horreur les actions poltronnes,

1. Ce personnage existait chez les précieuses. La mode y était d'adorer quelque grand homme. Julie d'Angennes, par exemple, passait pour être amoureuse de Gustave-Adolphe. L'amoureuse d'Alexandre passait pour être Mme de Sablé. Du moins le cardinal de Richelieu en faisait-il courir le bruit, pour se venger de ce qu'elle l'avait rebuté. C'est lui, suivant les *Anecdotes dramatiques*, qui aurait, par rancune, recommandé ce ridicule à Desmarets pour sa pièce.

J'exterminay dès lors toutes les Amazones.
Mon père à cet exploict se voulut opposer ;
Et parant quelques coups pensoit me maistriser :
Mais craignant ma valeur aux Dieux mesmes funeste,
Il alla se sauver dans la voûte celeste.
Le soleil qui void tout, voyant que sans effort
Je dompterois le ciel, entreprend nostre accort :
De Mars en ma faveur la puissance il resserre,
Et le fait Mars du ciel, moy celuy de la terre.
Lors pour recompenser ce juste jugement,
Voyant que le soleil couroit incessamment,
J'arrestay pour jamais sa course vagabonde,
Et le voulus placer dans le centre du monde :
J'ordonnay qu'en repos il nous donnast le jour ;
Que la terre et les cieux roulassent à l'entour ;
Et c'est par mon pouvoir, et par cette avanture,
Qu'en nos jours s'est changé l'ordre de la nature.
Ma seule authorité donna ce mouvement
A l'immobile corps du plus lourd element ;
De là vient le sujet de ces grands dialogues,
Et des nouveaux advis des plus fins astrologues.
J'ay fait depuis ce temps mille combats divers ;
Et j'aurois de mortels depeuplé l'univers ;
Mais voyant qu'à me plaire un sexe s'évertuë
J'en refais par pitié tout autant que j'en tuë.
Où sont-ils à present tous ces grands conquerans ?
Ces fleaux [1] du genre humain ? ces illustres tyrans ?
Un Hercule, un Achille, un Alexandre, un Cyre [2],
Tous ceux qui des Romains augmentèrent l'empire,
Qui firent par le fer tant de monde perir ?
C'est ma seule valeur qui les a faict mourir.
Où sont les larges murs de ceste Babylone ?
Ninive, Athene, Argos, Thebe, Lacedemone,
Carthage la fameuse, et le grand Ilion,
Et j'en pourrois nombrer encore un million ?
Ces superbes citez sont en poudre reduites :
Je les pris par assaut, puis je les ay destruites.
Mais je ne voy plus rien qui m'ose resister :
Nul guerrier à mes yeux ne s'ose presenter.
Quoy donc ! je suis oisif ? et je serois si lasche
Que mon bras peust avoir tant soit peu de relasche ?

1. Ce mot se prononçait en monosyllabe, comme si l'on eût écrit *flau*. C'est ainsi, du reste, qu'il est prononcé encore en Beauce, chez les batteurs en grange, qui se servent toujours du fléau.
2. Cyrus.

O Dieux, faites sortir d'un antre tenebreux
Quelque horrible geant, ou quelque monstre affreux;
S'il faut que ma valeur manque un jour de matiere,
Je vay faire du monde un vaste cimetiere.

SCÈNE II

AMIDOR, ARTABAZE.

AMIDOR.

Je sors des antres noirs du mont Parnassien,
Où le fils poil-doré [1] du grand Saturnien
Dans l'esprit forge-vers plante le dithyrambe.
L'epode, l'antistrophe, et le tragique ïambe.

ARTABAZE.

Quel prodige est-ce cy? je suis saisi d'horreur.

AMIDOR.

Profane, esloigne-toy, j'entre dans ma fureur.
Iach, Iach, Evoé [2].

ARTABAZE.

La rage le possede;
Contre les furieux la fuite est le remede.

SCÈNE III

AMIDOR.

Que de descriptions montent en mon cerveau,
Ainsi que les vapeurs d'un fumeux vin nouveau!
Sus donc, representons une feste bacchique,
Un orage, un beau temps, par un vers heroïque,
Plein de mots empoullez, d'epithetes puissans,
Et sur tout evitons les termes languissans.
Desja de toutes parts j'entrevoy les brigades
De ces Dieux chevrepieds, et des folles Menades,
Qui s'en vont celebrer le mystere Orgien
En l'honneur immortel du pere Bromien.
Je voy ce cuisse-né [3], suivi du bon Silene,
Qui du gosier exhale une vineuse haleine;

1. Amidor, le *ronsardien*, commence bien, comme nous l'annonçait l'argument, par une expression du Ronsard le plus pur.
2. C'est le refrain des *Pæans* de Bacchus. Les poëtes de la *Pléiade*, quand ils sacrifièrent un bouc en l'honneur de la première tragédie de Jodelle, chantèrent un hymne dont c'était le refrain.
3. Bacchus qui sortit de la cuisse de Jupiter.

Et son asne fuyant parmi les Mimallons [1],
Qui, le bras enthyrsé [2], courent par les vallons.
Mais où va ceste troupe? Elle s'est égarée
Aux solitaires bords du floflotant [3] Nérée.
Rien ne me paroist plus que rochers caverneux,
J'entens de loin le bruit d'un vent tourbillonneux.
Sacrez hostes des cieux, quelle horrible tempeste,
Quel voile tenebreux encourtine ma teste?
Eole a déchaisné ses vistes postillons,
Qui galoppent desja les humides sillons. [vre,
Le ciel porte-flambeaux d'un noir manteau se cou-
Je ne voy qu'un esclair qui le perce et l'entr'ouvre.
Quels feux virevoltans nous redonnent le jour?
Mais la nuict aussi-tost rembrunit ce sejour.
Ce tonnerre orageux qui menace et qui gronde,
Eflochera bien tost la machine du monde.
Quel esclat, quel fracas confond les elemens?
Jupin de l'univers sappe les fondemens;
Ce coup jusqu'à Tenare a fait une ouverture,
Et fera pour le moins avorter la nature.

SCÈNE IV

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.

Voicy ce cher amy, cet esprit merveilleux.

AMIDOR.

Mettons-nous à l'abry d'un rocher sourcilleux :
Evitons la tempeste.

FILIDAN.

Ah! sans doute il compose,
Ou parle à quelque Dieu de la Metamorphose.

1. Les habitants du mont Mimas, en Ionie, où e célébraient les fêtes orgiaques en l'honneur de Bacchus. Perse, dans sa 1re *Satire*, cite des vers ridicules attribués à Néron, en l'honneur de ces *Mimallonei*.

2. Chargé du thyrse.

3. Le mot est dans Du Bartas, et Pasquier ne le désapprouve pas : « Ce mot, dit-il, est mis en usage par les poëtes de notre temps, pour représenter le heurt tumultueux des flots d'une mer ou grande rivière courroucée. » — Ch. Nodier, dans son *Dict. des Onomatopées*, cite ce passage de Desmarets, et à ce propos le traite « d'extravagant. » N'a-t-il pas vu que c'est le poëte ridicule à qui il prête ces vers qui l'est, et non lui?

AMIDOR.

Je voy l'adorateur de tous mes nobles vers ;
Mais dont les jugemens sont tousjours de travers.
Tout ce qu'il n'entend pas aussi-tost il l'admire.
Je m'en vay l'esprouver : car j'en veux un peu rire.
Suivons. L'orage cesse, et tout l'air s'esclaircit ;
Des vents brise-vaisseaux l'haleine s'adoucit.
Le calme qui revient aux ondes marinieres,
Chasse le pasle effroy des faces nautonnieres :
Le nuage s'enfuit, le ciel se fait plus pur,
Et joyeux se revest de sa robe d'azur.

FILIDAN.

Oseroit-on sans crime, au moins sans mille excuses,
Vous faire abandonner l'entretien de vos Muses?

AMIDOR.

Filidan, laisse-moy dans ces divins transports
Descrire la beauté que j'apperceus alors.
Je m'en vay l'attraper. Une beauté celeste
A mes yeux estonnez soudain se manifeste ;
Tant de rares tresors en un corps assemblez
Me rendirent sans voix, mes sens furent troublez :
De mille traits perçans je ressentis la touche.
Le coral de ses yeux, et l'azur de sa bouche,
L'or bruny de son teint, l'argent de ses cheveux,
L'ebene de ses dents digne de mille vœux,
Ses regards sans arrest, sans nulles estincelles ;
Ses beaux tetins longuets cachez sous ses aisselles,
Ses bras grands et menus ainsi que des fuseaux,
Ses deux cuisses sans chair, ou plustost deux ro-
La grandeur de ses pieds, et sa petite taille, [seaux,
Livrerent à mon cœur une horrible bataille.

FILIDAN. [prits,

Ah Dieux ! qu'elle estoit belle ! O roy des beaux es-
Vis-tu tant de beautez ? Ah! que j'en suis espris!
Dy moy ce qu'elle fit ; et contente mon ame
Qui sent desja pour elle une secrette flame.

AMIDOR.

Inventons un discours qui n'aura point de sens.
Elle me dit ces mots pleins de charmes puissans :
Favory d'Apollon, dont la verve extatique [1]

1. Ce mot, que Rabelais et Montaigne écrivaient *ecstatic* ou *ecstatique*, ne servait guère alors que dans un sens ridicule, quoiqu'il soit employé sérieusement dans la traduction de l'*Imitation* par Corneille, et dans Bossuet. Sa place la plus ordinaire était dans

Anime les ressorts d'une ame frenetique,
Et par des visions produit mille plaisirs
Qui charment la vigueur des plus nobles desirs;
Apprends à reverer par un fatal augure
De ma pudicité l'adorable figure.

FILIDAN.

O merveilleux discours, ô mots sententieux,
Capables d'arrester les plus audacieux.
Dieux! qu'en toutes façons cette belle est charman-
Et que je sens pour elle une ardeur vehemente! [te,
Amy, que te dit-elle encore outre cela?

AMIDOR.

Elle me dit adieu, puis elle s'en alla.

FILIDAN.

J'adore en mon esprit ceste beauté divine,
Qui sans doute du Ciel tire son origine.
Je me meurs, Amidor, du desir de la voir.
Quand auray-je cet heur?

AMIDOR.

Peut-estre sur le soir,
Quand la brunette Nuict, développant ses voiles,
Conduira par le ciel le grand bal des estoiles.

FILIDAN.

O merveilleux effects de ses rares beautez!
Incomparable amas de nobles qualitez!
Desja de liberté mon ame est dépourveuë.
Le recit m'a blessé, je mourray de sa veuë.
Prepare-toy, mon cœur, à mille maux divers.

AMIDOR.

Adieu, sur ce sujet je vay faire des vers.

FILIDAN.

Que tu m'obligeras, Amidor, je t'en prie!
Tandis, pour soulager l'excez de ma furie,
Je m'en vay souspirer l'ardeur de mon amour,
Et toucher de pitié tous ces lieux d'alentour.

le comique parodiste, comme ici, et dans ce passage du *Berger extravagant* de Thomas Corneille :

Je ne vous dirai point combien mon cœur alors
Sentit, par son amour, d'*extatiques* transports.

SCÈNE V

FILIDAN.

O Dieux ! qu'une beauté parfaictement descrite
De desirs amoureux en nos ames excite !
Et que la poësie a des charmes puissans
Pour gagner nos esprits et captiver nos sens !
Par un ordre pompeux de paroles plaisantes,
Elle rend à nos yeux les choses si presentes,
Que l'on pense en effet les cognoistre et les voir,
Et le cœur le plus dur s'en pourroit émouvoir.
C'est chose estrange aussi d'éprouver que mon ame
Soit jusques à ce point susceptible de flame,
Et que le seul recit d'une extrême beauté
Puisse rendre à l'instant mon esprit arresté.
Mais quoy ! tous les matins je me taste et m'essaye,
Et croy sentir au cœur quelque amoureuse playe,
Sans sçavoir toutefois qui cause ce tourment :
Si bien que quand je sors je m'enflamme aisément.
La premiere beauté qu'en chemin je rencontre,
Qui de quelques attraits me vient faire la monstre,
D'un seul de ses regards me rend outrepercé,
Et faict bien tost mourir un cœur desja blessé.
Mesme si je n'en voy comme je les desire,
Qu'un amy seulement s'approche pour me dire,
Je viens de voir des yeux, ah ! c'est pour en mourir ;
Aussi tost je me meurs, je ne fay que courir,
Je vay de toutes parts pour offrir ma franchise
A ces yeux inconnus dont mon ame est éprise ;
Mais jamais nul recit ne m'a si fort touché :
J'estois à son discours par l'oreille attaché ;
Et mon ame aussi tost, d'un doux charme enyvrée,
S'est à tant de beautez innocemment livrée.
O merveilleux tableau de mille doux attraits
Qu'une Muse en mon cœur a doucement pourtraits [1] ;
Ouvrage sans pareil, agreable peinture
Du plus beau des objects qu'ait produit la nature :
Adorable copie, et dont l'original
N'est que d'or et d'azur, d'ebene et de coral,
Et tant d'autres tresors que mon ame confuse

1. Peint en *portrait*. — L'expression : « pourtraire au vif, » pour dire peindre une personne au naturel, se trouve dans l'*Heptaméron*.

Admiroit au recit de ceste docte Muse,
Dieux ! que je vous cheris ! et que pour vous aimer
Je sens des feux plaisans qui me font consommer !
Mais, aimable beauté que j'adore en idée,
Par qui ma liberté se trouve possedée,
Quel bienheureux endroit de la terre ou des cieux
Jouit du bel aspect de vos aimables yeux ?
Aux traits de la pitié soyez un peu sensible ;
Soulagez vostre amant, et vous rendez visible :
Beauté, je vay mourir si je tarde à vous voir.
Quel moyen dans mon mal d'attendre jusqu'au soir ?
Je n'en puis plus, beauté dont je porte l'image,
Mon desir violent se va tourner en rage :
Je pasme, je me meurs. O celeste beauté,
En quel excez de maux m'as tu precipité ?

SCÈNE VI

HESPERIE, FILIDAN.

HESPERIE.

Cet amant s'est pasmé dez l'heure qu'il m'a veüe,
De quels traits, ma beauté, le Ciel t'a-t'il pourveüe ?
En sortant du logis je ne puis faire un pas
Que mes yeux aussi tost ne causent un trespas.
Pour moy je ne sçay plus quel conseil je dois suivre.
Le monde va perir, si l'on me laisse vivre. [cieux
Dieux ! que je suis à craindre ! Est-il rien sous les
Au genre des humains plus fatal que mes yeux ?
Quand je fus mise au jour, la nature peu fine
Pensant faire un chef-d'œuvre avançoit sa ruine.
On conteroit plustost les fueilles des forests,
Les sablons de la mer, les espics de Cérès,
Les fleurs dont au printemps la terre se couronne,
Les glaçons de l'hiver, les raisins de l'automne,
Et les feux qui des nuicts assistent le flambeau,
Que le nombre d'amans que j'ay mis au tombeau.
Celuy cy va mourir, luy rendray-je la vie ?
Je le puis d'un seul mot, la pitié m'y convie.

FILIDAN.

Bel azur, beau coral, aimables qualitez.

HESPERIE.

Il n'est pas mort encore, il resve à mes beautez.
Le dois-je secourir ? j'en ay la fantaisie.

Mais ceux qui me verroient, mourroient de jalousie.
Que mon sort est cruel ! je ne fay que du mal;
Et ne puis faire un bien sans tuer un rival.
Je ne puis ouvrir l'œil sans faire une blessure,
Ny faire un pas sans voir une ame à la torture.
Si fuyant ces malheurs je rentre en la maison,
Ceux qui servent chez nous tombent en pasmoison;
Ils cedent aux rigueurs d'une flame contrainte,
Et tremblent devant moy de respect et de crainte :
Ils ne sçauroient me voir sinon en m'adorant,
Ny me dire un seul mot sinon en souspirant.
Ils baissent aussi tost leur amoureuse bouche,
Pour donner un baiser aux choses que je touche.
Toutefois ma beauté les sçait si bien ravir,
Qu'ils s'estiment des rois dans l'heur de me servir.
A table je redoute un breuvage de charmes;
Ou qu'un d'eux ne me donne à boire de ses larmes :
Je crains que quelqu'amant n'ait avant son trespas
Ordonné que son cœur servît à mes repas.
Souvent sur ce penser en mangeant je frissonne;
Croyant qu'on le déguise, et qu'on me l'assaisonne,
Pour mettre dans mon sein, par ce trait decevant,
Au moins apres la mort ce qu'il ne put vivant.
Les amans sont bien fins au plus fort de leur rage,
Et sont ingenieux mesmes à leur dommage.
On dresse pour m'avoir cent pieges tous les jours.
Mon pere aussi me veille, et craint tous ces amours.
Glorieux de m'avoir, aux Dieux il se compare,
Et quelquefois, ravy d'un miracle si rare,
Doute s'il me fit naistre, ou si je vins des cieux.
Dans la maison sans cesse on a sur moy les yeux,
Luy plein d'estonnement, mes sœurs pleines d'envie,
Les autres pleins d'amour : belle, mais triste vie !
Une beauté si grande est elle à desirer?
Mais j'apperçoy mon pere, il me faut retirer.

SCÈNE VII

LYSANDRE, ALCIDON, FILIDAN.

LYSANDRE.

Il est vray qu'il est temps de penser à vos filles.
Elles sont toutes trois vertueuses, gentilles,
D'aage à les marier, puis vous avez du bien;

Ne differez donc plus, la garde n'en vaut rien.

ALCIDON.

Lysandre, il est certain : mais pour choisir un gen- [dre,
Il s'en presente tant, qu'on ne sçait lequel prendre.
Puis je suis d'une humeur que tout peut contenter.
Pas un d'eux à mon gré ne se doit rejetter.
S'il est vieux, il rendra sa famille opulente;
S'il est jeune, ma fille en sera plus contente ;
S'il est beau, je dis lors : Beauté n'a point de prix :
S'il a de la laideur : La nuict tous chats sont gris ;
S'il est gay, qu'il pourra réjoüir ma vieillesse ;
Et s'il est serieux, qu'il a de la sagesse ;
S'il est courtois : Sans doute il vient d'un noble sang ;
S'il est presomptueux : Il sçait tenir son rang ;
S'il est entreprenant : C'est qu'il a du courage ;
S'il se tient à couvert : Il redoute l'orage ;
S'il est prompt : On perd tout souvent pour differer ;
S'il est lent : Pour bien faire il faut considerer ;
S'il revere les Dieux : Ils luy seront prosperes ;
S'il trompe pour gaigner : Il fera ses affaires ;
En fin, quelque party qui s'ose presenter,
Tousjours je trouve en luy de quoy me contenter.

LYSANDRE.

Que sert donc, Alcidon, une plus longue attente,
Si vous trouvez partout quelqu'un qui vous conten- [te ?

ALCIDON.

Quand je choisis un gendre, un qui va survenir
Me plaist, et du premier m'oste le souvenir ;
Si pour s'offrir à moy quelque troisiesme arrive,
Je trouve quelque chose en luy qui me captive.

LYSANDRE.

Mais, pour en bien juger et pour faire un bon choix,
Il faut dans la balance en mettre deux ou trois ;
Ceux de qui le talent plus solide vous semble,
Les peser meurement, les comparer ensemble.

ALCIDON.

C'est ce que je ne puis ; que sert de le nier?
Je conclus sans faillir tousjours pour le dernier.

LYSANDRE.

Vostre esprit est estrange.

FILIDAN.

Objet de mon martyre.

ALCIDON.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens?

LYSANDRE.

Quelque amant qui souspire.

ALCIDON.

Sa prunelle mourante à peine void le jour.

FILIDAN.

Est-ce toy, cher amy, pere de mon amour?

ALCIDON.

Sans doute il est espris de l'une de mes filles.

FILIDAN.

Merveille de nos jours, astre luisant qui brilles
Dans le ciel des beautez, vien te monstrer à moy:
Regarde si je manque ou d'ardeur ou de foy:
Fay toy voir à mes yeux, vien soulager ma peine:
Que te sert d'affecter le tiltre d'inhumaine?
Pren pitié de mon mal, tu ne l'ignores pas,
Les Dieux n'ignorent rien, du moins voy mon trespas:
Doutes-tu de mes feux, appren-les de ma bouche.

ALCIDON.

Lysandre, en verité sa passion me touche.
Son amour m'a rendu tout saisi de pitié.
Aussi n'est-il rien tel qu'une belle amitié.

LYSANDRE.

Il est desja vaincu.

ALCIDON.

J'aimerois mieux un gendre
Qui cherist sa moitié d'une amour aussi tendre,
Qu'un qui possederoit les plus riches tresors,
Et toutes les beautez de l'esprit et du corps.
Le sçavoir et les biens, sans la flame amoureuse,
Ne peurent jamais rendre une alliance heureuse.

FILIDAN.

Cessez, mes chers amis, de flatter mon malheur;
Ou bien de quelque espoir soulagez ma douleur.

ALCIDON.

Consolez vous, mon fils, ayez bonne esperance.
Je veux recompenser cette rare constance.
J'entreprens de guerir vos desirs enflammez.
Vous aurez aujourdhuy celle que vous aimez.

FILIDAN.

Puis-je obtenir de vous le bonheur que j'espere?
Ah! je vous nommeray mon salut et mon pere.

ALCIDON.

Croyez que dans ce soir je vous rendray content.

LYSANDRE.

Quand un autre viendra vous en direz autant.

ALCIDON. [terme,
Je veux dedans ce jour, sans prendre un plus long
Choisir ceux qu'il me faut, d'une volonté ferme.

LYSANDRE.
C'est beaucoup pour un jour.

FILIDAN.
Me la ferez-vous voir?

ALCIDON.
Ouy, prenez bon courage. Adieu jusqu'à ce soir.

FILIDAN.
Que ce retardement pour voir ses divins charmes,
Me doit couster encor de souspirs et de larmes!

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

PHALANTE, MELISSE.

PHALANTE.
Rigoureuse Melisse, à qui reservez-vous
Ce cœur si plein d'orgueil, si remply de courroux?

MELISSE.
Phalante, à nul de ceux que l'on void sur la terre.

PHALANTE.
Voulez-vous à l'Amour tousjours faire la guerre?

MELISSE. [mains,
Non; mais quand je verrois le plus beau des hu-
Il ne peut en m'aimant avoir que des desdains.

PHALANTE.
D'où vous vient ceste humeur?

MELISSE.
Je veux bien vous l'apprendre.
Apres ce que j'ay leu de ce grand Alexandre,
Ce dieu de la valeur, vainqueur de l'univers,
Qui dans si peu de temps fit tant d'exploicts divers,
Beau, courtois, liberal, adroit, sçavant et sage,
Qui trouva tout danger moindre que son courage;
Qui borna son empire où commence le jour,

Je ne puis rien trouver digne de mon amour.
C'est luy dont le merite a captivé mon ame,
C'est luy pour qui je sens une amoureuse flame,
Et doit-on s'estonner si ce puissant vainqueur,
Ayant dompté la terre, a sçeu dompter mon cœur?

PHALANTE.

Mais c'est une chimere où vostre amour se fonde :
Car que vous sert d'aimer ce qui n'est plus au mon-
[de ?

MELISSE.

Nommer une chimere [1] un heros indompté?
O Dieux! puis-je souffrir ceste temerité?

PHALANTE.

Melisse mon desir, n'entrez pas en colere;
Mais au moins dites-moy, comment se peut-il faire
D'aimer un inconnu, que vous ne pouvez voir,
Et dont se peut l'idée à peine concevoir?

MELISSE.

Appeller inconnu, celuy de qui l'histoire
A descrit les beaux faicts tous rayonnans de gloire,
De qui la renommée épanduë en tous lieux
Couvre toute la terre, et s'estend jusqu'aux cieux?
Ce manque de raison n'est pas comprehensible.

PHALANTE.

Mais j'appelle inconnu ce qui n'est pas visible.

MELISSE.

Je le cognois assez, je le voy tous les jours,
Je luy rends mes devoirs, et luy dis mes amours.

PHALANTE.

Quoy! vous parlez à luy?

MELISSE.

Je parle à son image,
Qui garde tous les traits de son charmant visage.

PHALANTE.

Une image à mon gré ne charme point les yeux.

MELISSE.

Toutefois en image on adore les Dieux.

PHALANTE.

Où l'avez-vous trouvée?

1. Le passage où la Belise des *Femmes savantes* s'emporte sur le mot « chimère, » dont son frère qualifie ses rêveries, doit être emprunté de celui-ci. Molière avait joué les *Visionnaires*, et n'en avait pas oublié un mot. On les sent partout plus ou moins dans ses *Femmes savantes*. Il flattait ainsi Louis XIV, dont cette pièce était un souvenir d'enfance, et qui la savait toute par cœur.

MELISSE.

Un tome de Plutarque
M'a fourny le pourtraict de ce divin monarque,
Et pour le mieux cherir je le porte en mon sein.

PHALANTE.

Quittez, belle, quittez cest estrange dessein.
Ce vaillant Alexandre, agreable Melisse,
N'a plus aucun pouvoir de vous rendre service.

MELISSE.

Quoy ! pour mon serviteur voudrois-je un si grand
De qui tout l'univers a reveré la loy ? [roy,
Phalante, il estoit né pour commander au monde.

PHALANTE.

Vous aimez d'une amour qui n'a point de seconde.
Mais vous feriez bien mieux de choisir un amant
Qui pourroit en effect vous cherir constamment;
Un homme comme moy, dont l'extreme richesse
Peut de mille plaisirs combler vostre jeunesse.

MELISSE.

Pensez-vous par ce charme abuser mes esprits ?
Quittez ce vain espoir, j'ay vos biens à mespris.
Osez-vous comparer quelque pauvre heritage,
Quelque champ malheureux qui vous vint en parta-
Aux tresors infinis de ce grand conquerant ; [ge,
Qui prodiguoit les biens du pays odorant
De la Perse et de l'Inde, et souvent à des princes
Comme presens legers a donné des provinces ?

PHALANTE.

Mais où sont ces tresors ? les avez-vous icy ?

MELISSE.

Comme il les mesprisoit, je les mesprise aussi.

PHALANTE.

Je perds icy le temps; elle est preoccupée
Par cette folle amour dont sa teste est frappée.
Je vay voir ses parens, ils me recevront mieux :
Mes grands biens me rendront agreable à leurs yeux.
De la guerir sans eux je n'ose l'entreprendre.
Adieu jusqu'au revoir, l'amante d'Alexandre.

MELISSE.

Adieu, mortel chetif, qui t'oses comparer
A ce vaillant heros que tu dois adorer.

SCÈNE II

HESPERIE, MELISSE.

HESPERIE.

Ma sœur, dites le vray, que vous disoit Phalante ?

MELISSE.

Il me parloit d'amour.

HESPERIE.

O la ruse excellente !
Donc il s'adresse à vous, n'osant pas m'aborder,
Pour vous donner le soin de me persuader ?

MELISSE.

Ne flattez point, ma sœur, vostre esprit de la sorte.
Phalante me parloit de l'amour qu'il me porte :
Que si je veux flechir mon cœur trop rigoureux,
Ses biens me pourront mettre en un estat heureux.
Mais quoy ! jugez, ma sœur, quel conseil je dois pren-
Et si je puis l'aimer, aimant un Alexandre. [dre.

HESPERIE.

Vous pensez m'abuser d'un entretien mocqueur,
Pour prendre mieux le temps de le mettre en mon
[cœur,
Mais, ma sœur, croyez-moy, n'en prenez point la
[peine.
En vain vous me direz que je suis inhumaine :
Que je dois par pitié soulager ses amours :
Cent fois le jour j'entens de semblables discours.
Je suis de mille amans sans cesse importunée,
Et croy qu'à ce tourment le Ciel m'a destinée.
L'on me vient rapporter : Lysis s'en va mourir ;
D'un regard pour le moins venez le secourir.
Eurylas s'est plongé dans la melancholie.
L'amour de Lycidas s'est tournée en folie.
Periandre a dessein de vous faire enlever.
Une flotte d'amans vient de vous arriver.
Si Corylas n'en meurt, il sera bien malade.
Un roy pour vous avoir envoye une ambassade.
Thirsis vous idolastre et vous dresse un autel.
C'est pour vous ce matin que s'est faict un duel.
Aussi de mon pourtraict chacun veut la copie.
C'est pour moy qu'est venu le roy d'Ethiopie.
Hier j'en blessay trois d'un regard innocent.

D'un autre plus cruel j'en fis mourir un cent.
Je sens, quand on me parle, une haleine de flame.
Ceux qui n'osent parler m'adorent en leur ame.
Mille viennent par jour se sousmettre à ma loy.
Je sens tousjours des cœurs voler autour de moy [1].
Sans cesse des souspirs sifflent à mes oreilles.
Mille vœux élancez m'entourent comme abeilles.
Les pleurs près de mes pieds courent comme torrens.
Tousjours je pense oüir la plainte des mourans;
Un regret, un sanglot, une voix languissante,
Un cry desesperé d'une douleur pressante,
Un je brûle d'amour, un helas je me meurs:
La nuict je n'en dors point, je n'entens que clameurs
Qui d'un trait de pitié s'efforcent de m'atteindre:
Voyez, ma chere sœur, suis-je pas bien à plaindre?

MELISSE.

Il faut vous détromper: il n'en est pas ainsi.
Ce nouvel amoureux qui me parloit icy,
Qui se promet de rendre une fille opulente.

HESPERIE.

Quoy! voulez-vous encor me parler de Phalante?
Que vous estes cruelle!

MELISSE.

Escoutez un moment.
Je veux vous annoncer que ce nouvel amant....

HESPERIE.

Ah! bons Dieux, que d'amans! qu'un peu je me re- [pose:
N'entendray-je jamais discourir d'autre chose?

MELISSE.

Mais laissez-moy donc dire.

HESPERIE.

Ah Dieux! quelle pitié!
Si vous avez pour moy tant soit peu d'amitié,
Ne parlons plus d'amour, souffrez que je respire.

MELISSE.

Vous ignorez, ma sœur, ce que je vous veux dire.

HESPERIE.

Je sçay tous les discours de tous ces amoureux:
Qu'il brûle, qu'il se meurt, qu'il est tout langoureux,
Que jamais d'un tel coup ame ne fut attainte,
Que pour avoir secours il vous a faict sa plainte,

1. Racine s'est souvenu de ce vers dans *Britannicus:*

On voit partout les cœurs voler sur son passage.

Que vous me suppliez d'avoir pitié de luy,
Et qu'au moins d'un regard j'allege son ennuy.

MELISSE.

Ce n'est point tout cela.

HESPERIE.

Quelque chose de mesme.

MELISSE.

Qu'il ne vous aime point, mais que c'est moy qu'il [aime.

HESPERIE.

Ah ! ma sœur, quelle ruse afin de m'attraper?

MELISSE.

Comment par ce discours pourrois-je vous tromper?

HESPERIE.

Par ceste habileté vous pensez me seduire,
Et dessous vostre nom me conter son martyre.

SCÈNE III

SESTIANE, MELISSE, HESPERIE.

SESTAINE.

Quels sont vos differens? les pourroit-on sçavoir?

MELISSE.

Vous sçavez que Phalante estoit venu me voir.
Il m'a parlé d'amour; et ma sœur trop credule
Dit que c'estoit pour elle, et que je dissimule.

HESPERIE.

Que vous sert de parler contre la verité,
Et de chercher pour luy ceste subtilité?

MELISSE.

Vous aimez vostre erreur quelque chose qu'on die.

SESTIANE.

Vrayment c'est un sujet pour une comedie ;
Et si l'on le donnoit aux esprits d'à present,
Je pense que l'intrigue en seroit bien plaisant.
Souvent ces beaux esprits ont faute de matiere.

MELISSE.

Mais pourroit-il fournir pour une piece entiere ?

SESTIANE.

Il ne faudroit qu'y coudre un morceau de romant,
Ou trouver dans l'histoire un bel evenement,
Pour rendre de tout poinct ceste piece remplie,
Afin qu'elle eust l'honneur de parestre accomplie.

MELISSE.

Qui voudroit annoblir le theatre françois,
Et former une piece avec toutes ses loix,
Divine, magnifique; il faudroit entreprendre
D'assembler en un jour tous les faits d'Alexandre.

SESTIANE.

Vous verriez cent combats avec trop peu d'amour.
Je me mocque pour moy de la regle d'un jour.

HESPERIE.

On feroit de ma vie une piece admirable,
S'il faut beaucoup d'amour pour la rendre agreable.
Car vous autres jugez, qui sçavez les Romans,
Si la belle Angelique eut jamais tant d'amans.

SESTIANE.

Voicy ce bel esprit dont la veine est hardie.
Nous pourrons avec luy parler de comedie.

SCÈNE IV

SESTIANE, AMIDOR, MELISSE, HESPERIE.

SESTIANE.

J'ay ce matin appris un nouveau compliment,
Laissez-moy repartir.

AMIDOR.

Je saluë humblement
L'honneur des triples sœurs, les trois belles Charites.

SESTIANE.

Nous mettons nos beautez aux pieds de vos merites.

AMIDOR.

Dequoy s'entretenoit vostre esprit aime-vers?

SESTIANE.

Nous discourions icy sur des sujets divers.

MELISSE.

Nous parlions des exploicts du vaillant Alexandre.

AMIDOR.

Ce grand roy qui cent rois enfanta de sa cendre?
Cet enfant putatif du grand Dieu foudroyant?
Ce torrent de la guerre, orgueilleux, ondoyant?
Ce Mars plus redouté que cent mille tempestes?
Ce bras qui fracassa cent millions de testes?

MELISSE.

Je vous aime, Amidor, de le loüer ainsi.

HESPERIE.

Sçavez-vous un sujet dont nous parlions aussi?
D'une dont la beauté peut aisément pretendre
D'avoir plus de captifs que n'en fit Alexandre.

AMIDOR.

Donc je la nommerois Cyprine domte-cœur,
Qui d'un trait doux-poignant subtilement vainqueur,
Et du poison sucré d'une friande œillade
Rendroit des regardans la poitrine malade.

HESPERIE.

Jugez en verité, laquelle est-ce de nous?

AMIDOR.

Je ne puis, sans de deux encourir le courroux.
Pour un tel jugement le beau pasteur de Troye
Aux Argives flambeaux [1] donna sa ville en proye.
Il ne faut point juger des grandes deïtez.
Je puis nommer ainsi vos celestes beautez.

SESTIANE.

O Dieux! qu'il a d'esprit! mais il faut que je die
Que nous parlions aussi touchant la comedie :
Car c'est ma passion.

AMIDOR.

C'est le charme du temps,
Mais le nombre est petit des autheurs importans
Qui sçache m'entonner un carme magnifique,
Pour faire bien valoir le cothurne tragique.
Pour moy je sens ma verve aimer les grands sujects.
Je cede le comique à ces esprits abjects,
Ces Muses sans vigueur qui s'efforcent de plaire
Au grossier appetit d'une ame populaire :
Puis je voy qu'un intrigue embroüille le cerveau.
On trouve rarement quelque sujet nouveau.
Il faut les inventer ; et c'est là l'impossible.
C'est tenter sur Neptune un naufrage visible.
Mais un esprit hardy, sçavant et vigoureux,
D'un tragique accident est tousjours amoureux ;
Et sans avoir recours à l'onde Aganippide [2],
Il puise dans Sophocle, ou dedans Eurypide.

SESTIANE.

Toutefois le comique estant bien inventé,
Peut estre ravissant quand il est bien traitté.

1. Flambeaux des Grecs d'Argos, *Argivûm,* comme les appelle Virgile.
2. C'est-à-dire de la fontaine Aganippé, en Béotie, qui coulait au pied de l'Hélicon, et s'allait perdre dans le Permesse.

Dittes, approuvez vous ces regles des critiques,
Dont ils ont pour garands tous les autheurs antiques,
Cette unité de jour, de scene, d'action [1] ?

AMIDOR.

Cette severité n'est qu'une illusion.
Pourquoy s'assujettir aux crotesques [2] chimeres
De ces emmaillottez dans leurs regles austeres,
Qui n'osent de Phebus attendre le retour,
Et n'aiment que des fleurs qui ne durent qu'un jour?
Il faudroit tout quitter ; car en traittant les fables,
Ou certains accidens d'histoires veritables,
Comment representer en observant ces loix,
Un sujet en un jour qui se passe en un mois ?
Comment fera-t'on voir en une mesme scene,
La ville de Corynthe avec celle d'Athene?
Pour la troisiesme loy, la belle invention !
Il ne faudroit qu'un acte avec une action.

SESTIANE.

Toutefois ces esprits critiques et severes
Ont leurs raisons à part qui ne sont pas legeres:
Qu'il faut poser le jour, le lieu qu'on veut choisir.
Ce qui vous interrompt, oste tout le plaisir:
Tout changement destruit cette agreable idée,
Et le fil delicat dont vostre ame est guidée.
Si l'on void qu'un sujet se passe en plus d'un jour,
L'autheur, dit-on alors, m'a fait un mauvais tour;
Il m'a fait sans dormir passer des nuits entieres:
Excusez le pauvre homme, il a trop de matieres.
L'esprit est separé ; le plaisir dit adieu.
De mesme arrive-t'il si l'on change de lieu.
On se plaint de l'autheur: Il m'a fait un outrage:
Je pensois estre à Rome, il m'enleve à Carthage.
Vous avez beau chanter, et tirer le rideau:
Vous ne m'y trompez pas, je n'ay point passé l'eau.
Ils desirent aussi que d'une haleine égale
On traitte sans destour l'action principale.
En meslant deux sujets l'un pour l'autre nous fuit,
Comme on voit s'eschapper deux lievres que l'on [suit.
Ce sont là leurs raisons, si j'ay bonne memoire.
Je me rapporte à vous de ce qu'on en doit croire.

1. Nous avons vu que la grande question des trois unités étati alors celle du jour dans le monde des précieuses et des lettrés.

2. Grotesque. — On ne l'écrivait pas autrement au XVI[e] siècle, comme on peut le voir dans Montaigne.

AMIDOR.

L'esprit avec ces lois n'embrasse rien de grand.
La diversité plaist, c'est ce qui nous surprend.
Dans un mesme sujet cent beautez amassées,
Fournissent un essain de diverses pensées.
Par exemple, un rival sur l'humide element
Qui ravit une infante aux yeux de son amant;
Un pere en son palais qui regrette sa perte;
La belle qui souspire en une isle deserte;
L'amant en terre ferme au plus profond d'un bois,
Qui conte sa doulèur d'une mourante voix;
Puis arme cent vaisseaux, delivre sa princesse,
Et triomphant rameine et rival et maistresse :
Cependant le roy meurt, on le met au tombeau,
Et ce malheur s'apprend au sortir du vaisseau :
Le royaume est vacquant, la province est troublée ;
Des plus grands du pays la troupe est assemblée ;
La discorde est entr'eux, tout bruit dans le palais.
La princesse survient, qui les remet en paix,
Et, ressuyant ses yeux, comme reine elle ordonne
Que son fidele amant obtienne la couronne.
Voyez si cet amas de grands evenemens,
Capables d'employer les plus beaux ornemens :
Trois voyages sur mer, les combats d'une guerre,
Un roy mort de regret que l'on a mis en terre,
Un retour au pays, l'appareil d'un tombeau,
Les estats assemblez pour faire un roy nouveau,
Et la princesse en deüil qui les y vient surprendre,
En un jour, en un lieu, se pourroient bien estendre?
Voudriez-vous perdre un seul de ces riches objects ?

SESTIANE.

Vous n'auriez autrement que fort peu de sujects.
Je veux vous en dire un que vous pourriez bien faire.

AMIDOR.

Dittes, je l'entreprens s'il a l'heur de me plaire.

SESTIANE.

On expose un enfant dans un bois escarté,
Qui par une tygresse est un temps alaitté :
La tygresse s'esloigne, on la blesse à la chasse,
Elle perd tout son sang, on la suit à la trace;
On la trouve et l'enfant [1] que l'on apporte au roy,
Beau, d'un fixe regard, incapable d'effroy.

1. « Et l'enfant, » c'est-à-dire « avec l'enfant. » — Cet *et* est pris ici tout à fait dans le sens grec.

Le roy l'aime, il l'esleve, il en faict ses delices;
On le void reussir en tous ses exercices.
Voila le premier acte ; et dans l'autre suivant
Il s'eschappe, et se met à la mercy du vent;
Il aborde en une isle où l'on faisoit la guerre :
Au milieu d'un combat il vient comme un tonnerre,
Prend le foible party, releve son espoir;
Un roy luy doit son sceptre, et desire le voir :
Il veut en sa faveur partager sa couronne :
Sa fille en le voyant à l'amour s'abandonne :
Un horrible geant du contraire party
Faict sonner un cartel; il en est adverty.
Il se presente au champ, il se bat, il le tuë :
Voila des ennemis la fortune abbatuë.
Enfin dedans cet acte, il faudroit de beaux vers
Pour dire ses amours et ses combats divers.

AMIDOR.

Ce subject est fort beau, grave-doux, magnifique ;
Et si je le comprens, il est tragicomique.

SESTIANE.

La princesse, en l'autre acte, avec son cher amant
Se trouve au fond d'un bois.

AMIDOR.

Nommez-le Lisimant;
La princesse, Cloris, pour plus d'intelligence.

SESTIANE.

Cloris donc en ce bois cede à sa violence;
Elle en a deux gemeaux qu'elle esleve en secret.

MELISSE.

Ma sœur, voicy mon pere.

SESTIANE.

Ah! que j'ay de regret!
C'estoit là le plus beau.

AMIDOR.

Sa rencontre est moleste.

SESTIANE.

Quelque jour, Amidor, je vous diray le reste.

SCÈNE V

ALCIDON, SESTIANE.

ALCIDON.

Je vous cherchois par tout, mes filles. Qu'est-ce cy?

Dieux ! quelle liberté ! retirez-vous d'icy.
Ce n'est pas vostre faict de parler à des hommes.

SESTIANE.

Au moins remarquez bien l'endroit où nous en som-

ALCIDON. [mes.

C'est à moy de les voir, et d'en faire le chois ;
Allez, je veux bien tost vous pourvoir toutes trois.

SCÈNE VI

AMIDOR, ALCIDON.

AMIDOR.

Il faut faire l'amant de l'une de ces belles.

ALCIDON.

Est-ce que vous ayez quelque dessein pour elles ?

AMIDOR.

Ce mont si merveilleux en Sicile placé,
Sous qui gemit le corps d'Encelade oppressé,
Vomissant des brasiers de sa brûlante gorge,
Ce tombeau d'Empedocle, où Vulcan fait sa forge,
Où Bronte le nerveux, cet enfumé demon,
Travaille avec Sterope et le nud Pyracmon, [flame
Dans son ventre ensoufré n'eut jamais tant de
Qu'une de ces beautez en versa dans mon ame.

ALCIDON.

Que cet homme est sçavant dedans l'antiquité !
Il sçait mesler la Fable avec la verité :
Il cognoist les secrets de la philosophie,
Et mesme est entendu dans la cosmographie.
Vous estes amoureux ? et qu'est-ce que l'amour ?

AMIDOR.

C'est ce Dieu genitif[1], par qui l'on void le jour,
Qui perça l'embarras de la masse premiere,
Desbrouilla le chaos, fit sortir la lumiere,
Ordonna le manoir[2] à chacun element,
Aux globes azurins donna le mouvement,

1. Ce mot avait été pris, dans ce sens, par l'école de la Pléiade, à la langue du xve siècle. Il est dans le 68e rondel de Charles d'Orléans, et son féminin *génitrice*, qui est resté dans la science et dans la philosophie, fut employé un peu plus tard par Jean Marot.

2. C'est-à-dire « le demeurer, » du latin *manere*, rester en place. Pris dans ce sens, dont je ne connais pas d'autre exemple, ce mot donne au mieux son étymologie latine.

Remplit les vegetaux de semence feconde,
Et par les embrions eternisa le monde.

ALCIDON.

Son esprit me ravit, son sçavoir me confond.
O Dieux! qu'il est subtil, et solide, et profond!
Je ne voy rien si beau qu'un sçavoir admirable.
C'est un riche tresor à tous biens preferable :
C'est un flambeau divin que l'on doit respecter.
Allez, je vous estime, et vous veux contenter.
Venez icy ce soir, je vous donne ma fille.
Vous ferez quelque jour l'honneur de ma famille.

AMIDOR.

Adieu, grand producteur de trois rares beautez.
Le Ciel donne à vos jours mille felicitez,
Clothon d'or et de soye en compose la trame ;
Et la fiere Atropos de long temps ne l'entame.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

FILIDAN, ARTABAZE.

FILIDAN.

Quand te pourray-je voir, ô beauté que j'adore ?
Helas! que ce desir me picque et me devore !

ARTABAZE.

Pauvre homme, je t'entens sans cesse souspirer.
Tu ne fais que te plaindre et te desesperer.
Je suis l'effroy de ceux qui semblent redoutables,
Mais sçache que je suis l'espoir des miserables.
Est-ce quelque tyran qui triomphe de toy,
Et qui te faict servir sous son injuste loy?
Jupiter dans les cieux peut garder son tonnerre :
Je dompte ces marauts et j'en purge la terre.
Est-ce quelque brigand qui t'emporte ton bien ?
Quelque part qu'il se cache, il ne lui sert de rien.
J'escalade les monts, je descens aux abysmes,
Il n'est point contre moy d'azyle pour les crimes.

FILIDAN.

Ce n'est point ma douleur.

ARTABAZE.

Quelque accident fatal
T'a-t'il fait exiler de ton pays natal?
Je veux te redonner la grace de ton prince,
Ou mon juste courroux destruira sa province.

FILIDAN.

Ce n'est point là mon mal, mes ennuis sont plus [grands.

ARTABAZE.

Regrettes-tu quelqu'un de tes proches parens?
Si c'est qu'apres sa mort il te fasche de vivre,
Je vay jusqu'aux enfers et je te le delivre.

FILIDAN.

Ma douleur est bien autre, ô merveilleux vainqueur.

ARTABAZE.

Est-ce une maladie?

FILIDAN.

Oüy, qui me tient au cœur.

ARTABAZE.

C'est une maladie? Ah! qu'elle est attrapée!
J'extermine les maux du vent de mon espée.
Mais il faut en user en diverses façons,
Ou feindre une estocade, ou des estramaçons[1],
Selon les maux divers.

FILIDAN.

Ce pouvoir est estrange.

ARTABAZE.

Quel est donc vostre mal?

FILIDAN.

Mon mal vient d'un meslange
D'ebene, d'or, d'argent, d'azur et de coral.

ARTABAZE.

Tout cela pris en poudre a causé vostre mal.
N'avoit-on point meslé quelque jus de racine
Pour donner le passage à ceste medecine?

FILIDAN.

Helas! roi des vaillans, vous ne m'entendez pas.

ARTABAZE.

Ce titre me plaist fort.

1. L'*estramaçon* était une large épée ou plutôt un sabre, d'origine gauloise, dont l'ancien nom, cité par Grégoire de Tours, et d'où vint celui-ci, était *scramasaxos*. Les Allemands en ont fait, par abréviation, *scram*, d'où est venu *scrime*, puis *escrime*.

FILIDAN.

Je suis près du trespas
Pour un philtre amoureux que j'ay pris par l'oreille.

ARTABAZE.

Vrayment vous me contez une estrange merveille,
Un philtre par l'oreille ?

FILIDAN.

Escoutez-moy, bons Dieux !
J'entens un doux recit du coral de deux yeux,
De l'azur d'une bouche.

ARTABAZE.

Ah Dieux ! il me fait rire.
C'est de l'azur des cieux que vous me voulez dire,
Du coral d'une bouche.

FILIDAN.

Attendez un moment.
C'est doncques l'un ou l'autre.

ARTABAZE.

Ah ! vous estes amant
De quelques yeux d'azur, de quelque teint d'yvoire ?

FILIDAN.

L'yvoire n'en est pas, si j'ay bonne memoire ;
Mais c'est un tel amas de parfaictes beautez,
De tresors infinis, de rares qualitez,
Que je suis, pour les voir, dans un desir extrême.

ARTABAZE.

Sans doute il veut parler de la nymphe qui m'aime.

FILIDAN.

Quoy ! vous la cognoissez?

ARTABAZE.

Ah ! si je la cognois ?
Ceste nymphe m'adore, elle vit sous mes loix.

FILIDAN.

Quelle vive douleur a mon ame saisie !
Falloit-il à mes maux joindre la jalousie?
Ne suffisoit-il pas de languir sans la voir?

ARTABAZE.

J'en pourray bien ranger d'autres sous mon pouvoir.
Je me suis engagé de vous donner remede,
J'ay pitié de vos maux, allez, je vous la cede.

FILIDAN.

O prince genereux, courtois et liberal,
Donc j'obtiendray par vous cet azur, ce coral ?
De gloire et de bonheur le Ciel vous environne,
Que j'embrasse vos pieds.

ARTABAZE.

Allez, je vous la donne.

SCÈNE II

ARTABAZE, FILIDAN, AMIDOR.

ARTABAZE.

Cet homme est furieux, retirons-nous d'icy.

FILIDAN.

Pour quelle occasion le craignez-vous ainsi ?

ARTABAZE.

Quand je l'ay veu tantost il s'est mis en furie.

FILIDAN.

Il n'est rien de plus doux, c'est une resverie.

ARTABAZE.

Toutefois il crachoit du creux de ses poulmons
L'Epode, l'Antistrophe, et cent autres demons.

FILIDAN.

Bannissez ceste peur de vostre fantasie,
Cela doit s'appeller fureur de poësie.

ARTABAZE.

C'est là mon seul defaut, je crains les furieux.

FILIDAN.

Quoy, craindre ? ayant ce bras tousjours victorieux ?

ARTABAZE.

Je m'en fuy.

FILIDAN.

Demeurez.

ARTABAZE.

Voyez comme il medite.

FILIDAN.

Que craignez-vous ?

ARTABAZE.

Je crains que sa rage s'irrite.

FILIDAN.

Rasseurez vostre esprit, il medite des vers
Pour semer vostre nom par tout cest univers.
Quittez, cher Amidor, vos Muses bien aymées,
Et venez rendre hommage à ce dompteur d'armées.

ARTABAZE.

M'asseurez-vous de luy ?

FILIDAN.

C'est le heros du temps.

AMIDOR.

Je vous saluë, effroy de tous les combattans,
Qui donnez jalousie à cent testes royales.

ARTABAZE.

Il a, comme je voy, quelques bons intervales.
Dittes, vôstre fureur vous prend-elle souvent?
Faites nous quelque signe au moins auparavant.

AMIDOR.

Ma phebique fureur sert aux heros illustres
Pour prolonger leurs jours d'un million de lustres.
Elle donne aux vaillans les plus beaux de ses traits.
Par exemple, alleguez quelques uns de vos faits.
Vous verrez ma fureur qui vous les va descrire.

ARTABAZE.

Pour mes faicts valeureux je veux bien vous en dire.
Mais tréve de fureur.

FILIDAN.

Ah ! ne le craignez pas.

AMIDOR.

Jamais ceste fureur ne causa de trespas.

ARTABAZE.

Sçachez que j'ay pour nom l'effroyable Artabaze,
Qui, monté quelquefois sur le cheval Pegase,
Va jusques sur la nuë œillader l'univers [1],
Pour chercher de l'employ dans les climats divers.
Puis pour me divertir je vole et je revole
En deux heures ou trois de l'un à l'autre pole.

AMIDOR.

Son discours thrasonic me plaist extremement,
Il ayme l'hyperbole, et parle gravement.

ARTABAZE.

Un jour du haut de l'air j'apperceus deux armées,
D'une chaleur pareille au combat animées :
Quand assez à les voir je me fus diverty,
Attendant de me joindre au plus foible party,
Tousjours voloit entr'eux la victoire douteuse :
En fin de cet esbat ma valeur fut honteuse :
L'impatiente ardeur me faict fondre sur eux,
Comme un aigle vaillant sur des cygnes peureux :

1. Hémistiche pris à l'un des poëtes de la suite de Ronsard, à Desportes qui a dit :

> Devant le grand soleil, je veux chanter mes vers,
> Et du sommet des monts *œillader l'univers*.

Ronsard lui-même avait très-souvent employé le mot *œillader*.

Je fends de tous costez bras, jambes, cuisses, testes :
Mes grands coups se font craindre ainsi que des tem-
J'attire sur moy seul mille traits opposez : [pestes :
Mais d'un de mes regards j'abbas les plus osez.
En fin je fis alors, ce qu'à peine on peut croire,
De deux camps ennemis une seule victoire.

AMIDOR.

Cet exploict gigantesque est certes merveilleux.

ARTABAZE.

Comment descririez-vous ce combat perilleux ?

AMIDOR.

Au secours, Polhymnie, Erato, Therpsicore.

ARTABAZE.

Fuyons, ceste fureur le va reprendre encore.

FILIDAN.

Demeurez, grand guerrier ; ignorez-vous les noms
Des Muses qu'il invoque ?

ARTABAZE.

Il parle à ses demons.
Son œil n'est plus si doux, il fait mille grimaces,
Et masche entre ses dents de certaines menaces ;
Voyez comme il nous lance un regard de travers.

FILIDAN.

C'est de ceste façon que l'on fait de bons vers.

ARTABAZE.

Faut-il estre en fureur? ce mestier est estrange.
J'ayme mieux pour ce coup me passer de loüange.
Pour voir faire des vers je n'y prens pas plaisir.

AMIDOR.

J'en feray donc pour vous avec plus de loisir.
Je veux vous presenter des enfans de ma Muse.

ARTABAZE.

Je vous feray faveur.

FILIDAN.

Mais à quoy je m'amuse.
Cherchons, mes yeux, cherchons ces aymables ap-

ARTABAZE. [pas.

Où courez-vous, amy, ne m'abandonnez pas.

FILIDAN.

Ne craignez rien de luy, croyez en ma parole.

ARTABAZE.

Adieu donc, pauvre amant, que le Ciel vous console.

SCÈNE III

AMIDOR, ARTABAZE.

AMIDOR.

Guerrier, ne craignez rien parmy les vertueux.
Je voy que vous marchez d'un pas majestueux.
Vous avez le regard d'un grand homme de guerre,
Et tel que Mars l'auroit s'il estoit sur la terre ;
Vous avez le parler grave, sec, resonnant,
Digne de la grandeur d'un Jupiter Tonnant.

ARTABAZE.

Il est vray.

AMIDOR.

J'ay produit une piece hardie,
Un grand effort d'esprit : c'est une tragedie,
Dont on verra bien tost cent poëtes jaloux.
Mais j'aurois grand besoin qu'un homme tel que vous,
Pour faire bien valoir cet excellent ouvrage,
Voulust representer le premier personnage.

ARTABAZE.

Oüy, je l'entreprendray, s'il est digne de moy.

AMIDOR.

C'est le grand Alexandre.

ARTABAZE.

Oüy, puis que ce grand roy,
Par qui se vid l'Asie autrefois possedée,
Avoit de ma valeur quelque legere idée.

AMIDOR.

J'ay le roolle en ma poche, il est fort furieux,
Car je luy fais tuer ce qu'il aime le mieux.

ARTABAZE.

C'est donc quelque demon, quelque beste effroyable :
Ah ! ne le tirez point.

AMIDOR.

Ce n'est rien de semblable.
Cela n'est qu'un escrit.

ARTABAZE.

Quoy, qui donne la mort?
Vous estes donc sorcier?

AMIDOR.

Ne craignez point si fort.

ARTABAZE.

Ah Dieux! je suis perdu, ma valeur ni mes armes
Ne sont point par malheur à l'espreuve des charmes.

AMIDOR.

Ce ne sont que des vers.

ARTABAZE.

C'est ce qui me faict peur.

AMIDOR.

Si vous craignez l'escrit, je les diray par cœur.
Voyons si sur le champ vous les pourrez apprendre.

ARTABAZE.

Je le veux.

AMIDOR.

Dittes donc : Je suis cet Alexandre.

ARTABAZE.

Je suis cet Alexandre.

AMIDOR.

Effroy de l'univers.

ARTABAZE.

Ce titre m'appartient.

AMIDOR.

Ah Dieux! dittes vos vers.

ARTABAZE.

Je ne suis pas si sot qu'en dire davantage.
Je me condamnerois en tenant ce langage.

AMIDOR.

Quelle bizarre humeur?

ARTABAZE.

Ce trait est captieux,
Afin que j'abandonne un titre glorieux;
Le donnant, je perdrois le pouvoir d'y pretendre.
Je diray seulement : Je suis cet Alexandre.

AMIDOR.

Et qui dira le reste?

ARTABAZE.

Il faut bien, sur ma foy,
Donner le titre à dire à quelqu'autre qu'à moy :
Puis je pourray poursuivre.

AMIDOR.

O Dieux! quel badinage!
On verroit deux acteurs pour un seul personnage.

ARTABAZE.

Comme vous l'entendrez, je ne puis autrement.

AMIDOR.

Ma foy, vous le direz, j'en ay fait le serment.

ARTABAZE.

Quoy! vous me menacez, frenetique caboche?

AMIDOR.

Je feray donc sortir le roolle de ma poche.

ARTABAZE.

O Dieux, à mon secours! sauvez-moy du sorcier.

AMIDOR.

Adieu, vaillant courage; adieu, franc chevalier.

SCÈNE IV

PHALANTE, AMIDOR.

PHALANTE.

Dequoy rit Amidor?

AMIDOR.

C'est de ce capitaine.

PHALANTE.

Amy, je te cherchois, j'ay besoin de ta veine
Pour vaincre une beauté dont mon cœur est épris :
Mais pour se faire aimer, vivent les bons esprits!
Rien ne sçauroit flechir une humeur rigoureuse,
Comme un vers qui sçait peindre une peine amoureuse.

AMIDOR.

Si c'est une beauté qui cherisse les vers,
J'en ay de composez sur des sujects divers :
J'en ay sur un refus, j'en ay sur une absence,
J'en ay sur un mespris, sur une mesdisance,
J'en ay sur un courroux, sur des yeux, sur un ris,
Un Retour de Silvie, un Adieu pour Cloris,
Un Songe à Berenice, une Plainte à Cassandre;
Car on choisit le nom tel que l'on le veut prendre.

PHALANTE.

Ceste Plainte à Cassandre est bien ce qu'il me faut.

AMIDOR.

Ceste piece est sçavante, et d'un stile fort hau

PHALANTE.

C'est comme je la veux.

AMIDOR.

Au reste ce sont stances
Pleines de riches mots, de graves doleances.

PHALANTE.

Si le stile en est riche, on me tient riche aussi.

AMIDOR.

Serois-je assez heureux pour les avoir icy ?

PHALANTE.

L'est-ce là ?

AMIDOR.

Non.

PHALANTE.

Quoy donc ?

AMIDOR.

Une ode pindarique.

PHALANTE.

Et cela ?

AMIDOR.

Ce sont vers qu'on va mettre en musique.

PHALANTE.

Ce l'est peut-estre icy.

AMIDOR.

C'est l'Adieu pour Cloris.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

Ce sont les Pleurs de la bergere Iris.

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est une anagramme en tous les hemistiches.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est un sonnet en lettres acrostiches.
Ah ! non ce ne l'est pas, c'est un Vœu pour Phyllis.

PHALANTE.

Ne l'est-ce point icy ?

AMIDOR.

C'est Sur un teint de lis.

PHALANTE.

L'est ce là ?

AMIDOR.

C'est une hymne.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est une eclogue.

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est une epitaphe.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est un prologue.

PHALANTE.

Nous sommes malheureux.

AMIDOR.

Je croy que la voicy.

PHALANTE.

Que les Dieux soient loüez.

AMIDOR.

Non, c'est Sur un soucy.

PHALANTE.

Ce l'est doncques icy.

AMIDOR.

Non, c'est un epigrame.

PHALANTE.

Ce la sera donc là.

AMIDOR.

C'est une epithalame.

PHALANTE.

Ce sera la derniere.

AMIDOR.

A la fin je la voy.

PHALANTE.

O Dieux !

AMIDOR.

Plainte à Cassandre.

PHALANTE.

Amy, donne la moy :
J'ayme à lire les vers, je suis tout en extase.

AMIDOR.

Vous ne les liriez pas avec assez d'emphase.

STANCES [1].

Doncques, rigoureuse Cassandre,
Tes yeux entre-doux et hagards,

1. Tallemant à l'*Historiette* des « contes, naïvetez, bons mots, » dit comment Desmarets fut amené à faire ces stances : « Il trouva à la campagne une fille qui faisoit fort le bel esprit. Elle disoit que les *Arondelles* voloient sur l'*orifice* du chaos : « Ouais ! dit Desmarets, qu'est-« ce que ceci ? » Il se met à l'entretenir en même style, et après luy

Par l'optique de leurs regards
Me vont pulveriser en cendre.
Toutefois, parmy ces ardeurs,
Tes heteroclites [1] froideurs
Causent une antiperistase :
Ainsi mourant, ne mourant pas,
Je me sens ravir en extase
Entre la vie et le trespas.

Mon cœur devint pusillanime [2]
Au prime aspect de ta beauté,
Et ta scythique cruauté
Rendit mon esprit cacochime.
Tantost dans l'Eurype [3] amoureux
Je me croy le plus malheureux
Des individus sublunaires :
Tantost je me croy transporté
Aux espaces imaginaires
D'une excentrique volupté.

Aussi ton humeur apocryphe
Fait que l'on te nomme en ce temps
Des hypocondres inconstans
Le veritable hieroglyphe.
Les crotesques illusions
Des fanatiques visions
Te prennent pour leur hypothese;
Et dedans mes calamitez
Je n'attens que la synderese [4]

écrivit une lettre de la même force. Elle n'osa répondre, mais tandis qu'il fut dans le pays, elle ne vouloit parler qu'à luy. Un bon gentilhomme à qui elle montra cette lettre dit : « Vraiment, voilà de « beaux vers. » Desmarets dit que cette fille est cause qu'il a fait les stances des *Visionnoires*. »

1. Bizarre. — Neufgermain, un des plus ridicules originaux de ce temps-là, s'appelait lui-même « poëte hétéroclite. »

2. Mot prétentieux alors, à force d'être nouveau. Il ne devint un peu sérieux qu'à la fin du siècle. Encore fallut-il que le P. Bouhours assurât que de bons auteurs s'en servaient.

3. Petit détroit plein de tempêtes qui séparait l'Eubée de l'Attique.

4. Remords de conscience. — Ce mot venu du grec ne s'employait qu'entre dévots. La Macette de Regnier le comprenait :

Elle lit saint Bernard, *la Guide des Pescheurs*,
Les *Méditations* de la mère Thérèse,
Sait ce qu'est hypostase avecque *synderèse*.

Regnard s'en est servi comiquement dans le *Légataire*.

De tes froides neutralitez[1].

Autrement la metamorphose
De mon bonheur en tant de maux,
Fait que l'espoir de mes travaux
N'est plus qu'en la metempsycose.
La catastrophe d'un amant
Ne trouve point de sentiment
Dans ton ame paralytique.
Faut-il, lunatique beauté,
Que tu sois le pole antartique
De l'amoureuse humanité ?

Chante donc la Palinodie,
Cher paradoxe de mes sens,
Et des symptomes que je sens
Desbroüille l'encyclopedie [2].
Ainsi les celestes brandons
Versent sur ton chef mille dons
En lignes perpendiculaires ;
Et devant ton terme fatal,
Cent revolutions solaires
Esclairent sur ton vertical.

PHALANTE.

Ah ! que je suis ravy ! quelle muse admirable !

AMIDOR.

Que vous semble du stile ?

PHALANTE.

Il est incomparable.
Mais mon estonnement est sur ces visions,
Cette humeur apocryphe, et ces illusions
Dont ces vers sont remplis, qui me font croire encore
Qu'on les a faicts exprès pour celle que j'adore.

AMIDOR.

Elle est donc lunatique ?

PHALANTE.

Elle a l'esprit gasté

1. Indifférences. — Maynard a dit :

... Tu sers avec fidélité
Une demoiselle de glace
Qu'on appelle *Neutralité*.

2. Ce mot n'était pas encore sérieux, ou plutôt ne l'était plus. Richelet dit dans son *Dictionnaire* qu'il avait vieilli et « ne s'employait plus que dans le burlesque. » Diderot et d'Alembert devaient singulièrement le rajeunir un siècle après.

D'une amour d'Alexandre.

AMIDOR.

Ah ! quelle absurdité !
Quoy ! du grand Alexandre ? elle est donc chiméri-
Voila ce que produit la lecture historique, [que ?
Et celle des romans dans les jeunes esprits,
Qui de phantosmes vains sentent leurs cœurs épris,
Alors que fraischement ils ont leu quelque histoire :
Cette humeur changera.

PHALANTE.

Je le pourrois bien croire :
Et mesmes ces beaux vers ont des charmes puissans
Pour luy bien reprocher qu'elle a perdu le sens.

AMIDOR.

Donc, au lieu de ces mots, rigoureuse Cassandre,
Mettez au premier vers, amante d'Alexandre ;
Ce traict la picquera.

PHALANTE.

L'advis est excellent.
J'admire cet esprit.

AMIDOR.

C'est là nostre talent.

PHALANTE.

Je la pourrois bien vaincre à force de largesses,
Si les biens luy plaisoient ; j'ay de grandes richesses :
Mais ce charme est plus propre à gagner ses parens.
En voicy, ce me semble, un des plus apparens ;
Il m'a promis secours, je vois Alcidon mesme.

AMIDOR.

Je m'en vay cependant mediter un poëme.
Ces vers vallent cent francs, à vingt francs le cou-
[plet[1].

PHALANTE.

Allez, je vous promets un habit tout complet.

SCÈNE V

LYSANDRE, ALCIDON, PHALANTE.

LYSANDRE.

Venerable Alcidon, je vous offre Phalante
Pour digne serviteur de ma belle parente,

1. Nous avons vu dans la notice de Du Ryer ce qu'on disait des libraires payant chaque centaine de vers aux poëtes suivant la longueur.

Melisse vostre fille, ayant un revenu
Qui passe tous nos biens.

ALCIDON.

Soyez le bien venu.
Estes-vous possesseur d'une grande richesse ?

PHALANTE.

Grace aux Dieux j'ay des biens dignes de ma noblesse.
J'en ay dedans la ville, et j'en ay dans les champs :
Je fay fendre la terre à cent coutres tranchans :
J'ay des prez, des forests, des estangs, des rivieres,
Des troupeaux, des haras, des forges, des minieres,
Des bourgs et des chasteaux, des meubles à foison ;
Les sacs d'or et d'argent roulent par ma maison.

ALCIDON.

Quelle richesse au monde à la vostre est égale ?
De toutes vos maisons quelle est la principale ?

PHALANTE.

C'est un lieu de plaisir, sejour de mes ayeux,
A mon gré le plus beau qui soit dessous les cieux.
Si vous le desirez, je vous le vay descrire [1].

ALCIDON.

Vous me ferez plaisir, c'est ce que je desire

PHALANTE.

Ce lieu se peut nommer sejour des voluptez,
Où l'art et la nature étallent leurs beautez ;
On rencontre à l'abord une longue avenuë
D'arbres à quatre rangs qui voisinent la nuë :
Deux prez des deux costez font voir cent mille fleurs,
Qui parent leurs tapis de cent vives couleurs ;
Et cent petits ruisseaux coulent d'un doux murmure,
Qui d'un œil plus riant font briller la verdure.

ALCIDON.

L'abord est agreable.

LYSANDRE.

On peut avec raison
Se promettre de là quelque belle maison.

PHALANTE.

De loin l'on aperçoit un portail magnifique :
De près l'ordre est toscan, et l'ouvrage rustique :

1. Desmarets a dû prendre plaisir à cette description de château. Il aimait fort l'architecture et s'y connaissait. C'est même pour cela que le surintendant Desnoyers tâcha de l'éloigner du cardinal : « Il a nuy, dit Tallemant, en tout ce qu'il a pu à Desmarets, qui s'entend à tout, et qui a beaucoup d'inclination pour l'architecture, de peur que cet homme ne luy ostast quelque chose. » Edit. P. Paris, t. II, p. 140.

Ce portail donne entrée en une grande court,
Ceinte de grands ormeaux, et d'un ruisseau qui
[court:
Là, mille beaux pigeons et mille paons superbes
Marchent d'un grave pas sur la pointe des herbes.
Une fontaine au centre a son jet élancé
Par le cornet retors d'un Triton renversé :
Cette eau frappe le ciel, puis retombe et se joüe
Sur le nez du Triton, et luy lave la joüe.
La court des deux costez tient à deux bassecourts,
De qui le grand chasteau tire tout son secours :
En l'une est le maneige, offices, escuries ;
L'autre est pour le labour et pour les bergeries.
Au fond de ceste court, paroist cette maison,
Qu'Armide eust pû choisir pour l'heureuse prison
Où furent en repos son Regnaut et ses armes, [mes.
Sans qu'elle eust eu besoin du pouvoir de ses char-
Au bord d'une terrasse un grand fossé plein d'eau
Net, profond, poissonneux, entoure le chasteau,
Pour rendre ce lieu seur contre les escalades ;
Et l'appuy d'alentour ce sont des balustrades.

ALCIDON.

Cette entrée est fort belle.

PHALANTE.

Au bout du pont-levis
Se presente un objet dont les yeux sont ravis,
Trois portes de porphyre, et de jaspe etofées,
Comme un arc de triomphe enrichy de trophées.
On entre en une court large de deux cens pas,
Où cet art qu'ont produit la regle et le compas
(J'entens cette mignarde et noble architecture)
Semble de tous costez surmonter la nature.
Le logis élevé, les ailes un peu moins,
De quatre pavillons flanquent leurs quatre coings ;
Et par l'estage bas cent colonnes doriques
Separent d'ordre égal cent figures antiques.

ALCIDON.

O Dieux !

PHALANTE.

Une fontaine au milieu de la court
Represente Arethuse ; il semble qu'elle court,
Qu'elle emporte d'un dieu le cœur et la franchise :
L'amant la suit de près, elle pense estre prise ;
Elle invoque Diane, et dans ce temps fatal
Jaillit dessous ses pieds un long trait de cristal :

Cette eau qui va noyer sa mortelle dépoüille,
En mesme temps l'estonne, et l'arreste, et la moüille.
En chaque pavillon sont des appartemens,
Qui selon les saisons servent de logemens,
Pour l'esté, pour l'hyver, le printemps ou l'automne:
Ainsi que vient le chaud, ou qu'il nous abandonne.
L'ornement des planchers et celuy des lambri
Brillent de tous costez de dorures sans pris :
Au bout des pavillons on void deux galleries,
Où le peintre épuisa ses doctes resveries.
Les meubles somptueux, éclatans et divers,
Feroient croire à nos yeux que de tout l'univers
On a faict apporter les plus riches ouvrages,
Pour rendre à ce beau lieu de signalez hommages.

ALCIDON.

Vous nous contez sans doute un palais enchanté.

LYSANDRE.

Escoutons.

PHALANTE.

Les jardins n'ont pas moins de beauté.
D'abord on apperçoit un parterre s'estendre,
Où de ravissement l'œil se laisse surprendre.
Ses grands compartimens[1] forment mille fleurons,
Et cent diverses fleurs naissent aux environs.
Au milieu du parterre une grande fontaine
Jette en l'air un torrent de sa feconde veine.
La figure est antique; un Neptune d'airain
Armé de son trident dompte un cheval marin:
Le monstre, des naseaux lance l'eau jusqu'aux nuës,
Qui retombe avec bruit en parcelles menues:
Le Dieu void de sa barbe et de son grand trident
Degoutter mille flots, et n'est pas moins ardent.

ALCIDON.

J'aime toutes ces eaux.

PHALANTE.

Quatre belles sirenes
Dans les coins du jardin forment quatre fontaines,
Dont les bassins pareils ont les boüillons égaux:
Le parterre est enceint de trois larges canaux.
Ce lieu semble coupé du dos d'une montagne,
Et découvre à main droite une riche campagne,
Un bois, une riviere, et toutes ces beautez

1. Tous les parterres alors étaient découpés en compartiments, dont on dessinait les contours avec du buis. On en a refait quelques-uns, sur des modèles du temps, dans le jardin de Versailles.

Dont les yeux innocens font leurs felicitez.
Le grand parc se separe en superbes allées,
Par mes riches ayeux en tous sens égalées.
Les arbres en sont beaux, et droicts et chevelus;
Et se joignant en haut de leurs rameaux feüillus,
Parlent en murmurant, s'embrassent comme freres,
Et contre les chaleurs sont des dieux tutelaires.
Un verd et long tapis par le milieu s'estend,
Qu'entrevoid le soleil d'un rayon tremblottant :
Deux ruisseaux aux costez moüillent les palissades,
Interrompant leurs cours par cent mille cascades.
Au bout des promenoirs en un lieu reculé
Se découvre un rond d'eau d'espace signalé :
Diane est au milieu de colere animée,
Et Niobe en rocher à demy transformée.
La reine au lieu de pleurs verse de gros torrens :
Sa jeune fille encor l'estreint de bras mourans ;
Et ses autres enfans comme figures vrayes
Font sortir pour du sang un jet d'eau de leurs playes :
L'estang dont le sein vaste engouffre ces canaux,
D'un bruit continuel semble plaindre leurs maux.

ALCIDON.

Ce rond d'eau me plaist fort.

PHALANTE.

Au tour des palissades
Cent niches en leurs creux ont autant de naïades,
Qui d'un vase de marbre élancent un trait d'eau,
Qui se rend comme un arc dans le large vaisseau ;
Et les admirateurs de ces beaux lieux humides
Se promeinent autour sous des voûtes liquides.

ALCIDON.

Quel plaisir, ô bons Dieux!

PHALANTE.

Loin de là s'aperçoit
Un jardin que l'on sent plustost qu'on ne le voit :
Mille grands orangers en égale distance
De fruicts meslez de fleurs jettent une abondance :
Ils semblent orgueilleux de voir leur beau tresor,
Que leurs fleurs sont d'argent, et que leur fruict est [d'or :
Et pour se distinguer chacun d'eux s'accompagne
Ou d'un myrthe amoureux, ou d'un jasmin d'Es- [pagne.

ALCIDON.

Que tous ces beaux jardins ont de charmans appas!

PHALANTE.

En suite est un grand lieu large de mille pas.
Dans les quatre costez sont vingt grottes humides,
Et l'on void au milieu le lac des Danaïdes.
Ses bords sont balustrez, et cent legers bateaux.
Peints de blanc et d'azur, voltigent sur les eaux,
Où, sans craindre le sort qui mene aux funerailles,
Se donnent quelquefois d'innocentes batailles.
Un grand rocher s'esleve au milieu de l'estang,
Où les cinquante Sœurs faites de marbre blanc
Portent incessamment les peines meritées
D'avoir en leurs maris leurs mains ensanglantées,
Et souffrant un travail qui ne sçauroit finir,
Semblent incessamment aller et revenir.
Au haut, trois de ces Sœurs à cruche renversée,
Font choir trois gros torrens dans la tonne percée :
La tonne respand l'eau par mille trous divers:
Le roc qui la reçoit en a les flancs couverts.
Au bas l'une des Sœurs puise à teste courbée,
L'autre monstre et se plaint que la cruche est tom-
L'une monte chargée, et l'autre qui descend [bée;
Semble ayder à sa sœur sur le degré glissant;
L'une est preste à verser, l'autre reprend haleine :
L'œil mesme qui les void prend sa part de leur pei-
L'eau que ce vain travail tourmente tant de fois [ne.
Semble accuser des Dieux les inégales loix,
Et redire en tombant d'une voix gemissante:
Pourquoy souffré-je tant, moy qui suis innocente?
Ce bruit et ce travail charment tant les esprits,
Qu'on perd tout souvenir, tant l'on en est épris.

ALCIDON.

O Dieux ! n'en dites plus, je suis plein de merveilles;
Vous m'avez en ce lieu charmé par les oreilles.

LYSANDRE.

J'entendrois ce recit volontiers tout un jour.

ALCIDON.

Je me promeine encor dedans ce beau sejour.
Il est vray, la richesse est une belle chose :
Toute felicité dedans elle est enclose.
Un pauvre n'est qu'un sot. Allez, je vous reçoy :
Venez devers le soir vous presenter à moy.
Je vous donne ma fille, et veux qu'elle vous aime.
Cette offre de vos vœux m'est une gloire extrême.

PHALANTE.

Effacez de son cœur quelques impressions

Qui pourroient faire tort à mes affections.

ALCIDON.

Melisse feroit-elle une faute si grande?
Phalante, il vous suffit, j'en reçoy la demande.

LYSANDRE.

Au moins dans ce beau lieu, quand je vous iray voir,
J'auray mon logement.

PHALANTE.

Vous aurez tout pouvoir.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

MELISSE.

Vainqueur de l'Orient, guerrier infatigable,
A qui des conquerans nul ne fut comparable,
Foudre qui si soudain ravagea l'univers,
Heros qui merita cent eloges divers,
Et dont mille combats establirent l'empire,
C'est toy seul que j'adore, et pour qui je soupire.
Soit que je te contemple en la fleur de tes ans,
Quand aux yeux étonnez de mille courtisans,
Par une adresse vive, et qui n'eut point d'égale,
Tu domptas la fureur du fougueux Bucephale,
Ou quand tu fis l'essay de tes guerrieres mains
Sur les forces d'Athene et l'orgueil des Thebains;
Ou quand tu fis trembler, à voir ta jeune audace,
Le Danube glacé, l'Illyrie et la Thrace;
Je dis, voyant l'effort de tes premiers exploicts
Qui jusques aux Germains firent craindre tes loix:
Que fera ce grand fleuve au milieu de sa course,
S'il ravage ses bords au sortir de sa source?
Puis quand, ayant passé les flots de l'Hellespont,
Je voy dans peu de temps sur ton auguste front
Flotter superbement les palmes immortelles
Des combats du Granique, et d'Issus, et d'Arbelles;
Ou quand je voy ton char suivy de tous costez

De satrapes captifs, et d'illustres beautez,
De chameaux chargez d'or, de meubles magnifiques,
Les thresors amassez par tant de roys persiques;
Ou quand je t'apperçoy sur ce trône éclatant,
Dont l'œil de tous les Grecs se trouva si content,
Goûter avec plaisir les fruicts de ta victoire : [re?
Quel vainqueur, dis-je alors, eut jamais tant de gloi-
Mais quand par trop de cœur je te vois engager
Au bourg des Malliens en un si grand danger,
En ce lieu malheureux, qui creut porter la marque
De l'indigne tombeau d'un si digne monarque;
Je tremble en te voyant le premier à l'assaut,
Les eschelles se rompre, et toy seul sur le haut,
Qui frappes de l'espée, et du bouclier te pares
Du choc impetueux de mille traits barbares :
Mais l'effroy me saisit, et d'horreur je fremy,
Quand tu te lances seul dans l'enclos ennemy;
Et que seul tu soustiens les puissantes attaques
Des plus desesperez d'entre les Oxydraques [1].
C'est là, puis que si tard on te vint secourir,
Si ton corps fut mortel, que tu devois mourir.
Aussi n'estois-tu pas d'une mortelle essence.
Le plus puissant des Dieux te donna la naissance;
Jamais mortel ne fit tant d'exploicts glorieux,
Et ne porta si loin son bras victorieux.
Plus digne fils des Dieux qu'un Bacchus, qu'un Her-
Croire que tu sois mort, c'est chose ridicule. [cule [2],
De tes membres divins la precieuse odeur
Marquoit evidemment ta celeste grandeur.
Non, tu vis dans les cieux (car par quelque avanture
Quelque corps pour le tien fut mis en sepulture);
Mais je croirois plustost que tu fus transporté
Dans le charmant sejour d'un palais enchanté;
Où ta jeune vigueur, ta beauté, ton courage,
Du temps ny de la mort ne craignent point l'outrage,
E si tu veux sçavoir l'espoir de mon amour,
C'est que d'un si beau lieu tu sortiras un jour,
Tu semeras l'effroy sur la terre et sur l'onde,
Poursuivant ton dessein des conquestes du monde.
O le charmant plaisir que je dois recevoir,
Si j'ay durant mes jours le bonheur de te voir!

1. Tout ceci n'est que le développement d'un passage très-curieux de Quinte-Curce.
2. On sait qu'Alexandre se fit déifier sous le nom de ces deux divinités.

Il me semble desja que mon amour m'ordonne
Que je t'aille trouver en habit d'amazone.
O mon cher Alexandre, espoir de mes amours,
Voudrois-tu bien pour moy t'arrester quelques jours,
Pour produire un enfant de race valeureuse?
Car je sens en t'aimant que je suis genereuse.

SCÈNE II

MELISSE, ARTABAZE.

MELISSE.

Quand pourray-je gouster tant de felicité,
Alexandre mon cœur?

ARTABAZE.

Quelle est cette beauté,
Qui parle d'Alexandre? Elle paroist hardie.
Ma foy vous le verrez, c'est cette tragedie
Dont parloit ce fantasque, elle en dit quelques vers.

MELISSE.

Oüy, je le veux chercher par tout cet univers.
Mais quel brave guerrier me vient icy surprendre?

ARTABAZE.

Il faut luy repartir: Je suis cet Alexandre.

MELISSE.

Vous estes Alexandre? O mes yeux bienheureux,
Vous voyez donc l'object de mes vœux amoureux!
Que j'embrasse vos pieds, grand prince que j'adore.
Quitte, quitte, mon cœur, l'ennui qui te devore:
Je le voy, ce grand roy, ce heros nompareil,
Le plus grand que jamais esclaira le soleil,
Ce fils de Jupiter, ce prodige en courage.

ARTABAZE.

Cette fille à mon gré faict bien son personnage.

MELISSE.

Vous estes Alexandre? au moins encore un mot:
Poursuivez de parler.

ARTABAZE.

Je ne suis pas si sot.

MELISSE.

Parlez donc, cher object dont mon ame est éprise.

ARTABAZE.

Je suis cet Alexandre, et cela vous suffise.

MELISSE.

Il me suffit, de vray, d'avoir l'heur de vous voir.
Vous forcer de parler, c'est passer mon devoir :
Effroy de l'univers, c'est par trop entreprendre.

ARTABAZE.

Est-ce pour moy ce titre, ou bien pour Alexandre ?

MELISSE.

Comment l'entendez-vous ?

ARTABAZE.

Si ce titre est pour moy,
Comme m'appartenant aussi je le reçoy:
Mais je le maintiens faux, si c'est pour Alexandre.

MELISSE.

Vous tenez un discours que je ne puis comprendre.
Vous estes Alexandre, et vous ne l'estes pas?

ARTABAZE.

C'est par moy qu'Alexandre a souffert le trespas.

MELISSE.

Vous l'estes donc sans l'estre? A present Alexandre
Est comme le phœnix qui renaist de sa cendre?
Car c'est luy qui revit, et si ce ne l'est plus :
A peine j'entendois ces propos ambigus.
Mais, ô cher Alexandre, ô prince qui m'embrase.

ARTABAZE.

Laissons la tragedie, on m'appelle Artabaze,
Plus craint que le tonnerre, et l'orage, et les vents.

MELISSE.

Artabaze est le nom de l'un de vos suivants,
Qui le fut de Darie [1];ah! le voudriez-vous prendre?
O Dieux! ne quittez point ce beau nom d'Alexandre.

ARTABAZE.

Artabaze est le nom du plus grand des guerriers,
Dont le front est chargé de cent mille lauriers.

MELISSE.

Faites-moy donc entendre; est-ce metamorphose
Qui vous faict Artabaze, ou bien metempsycose?

ARTABAZE.

Quoy! vous dittes aussi des mots de ce sorcier
Qui fit la tragedie ?

MELISSE.

Invincible guerrier,
Alors qu'on vous creut mort par charme ou maladie,

1. C'était en effet un des plus vieux généraux de Darius. Il se rendit à Alexandre avec neuf de ses fils, et lui demeura fidèle.

Ce fut donc un sorcier qui fit la tragedie ?

ARTABAZE.

Il est vray que de peur j'en ay pensé mourir.
Vous a-t-on dit l'effroy qui m'a tant faict courir ?

MELISSE.

Quoy donc ! il vous fit peur, ô valeur sans seconde?

ARTABAZE.

Il m'a faict disparoistre aux yeux de tout le monde.

MELISSE.

Vous disparustes donc par un charme puissant ?

ARTABAZE.

Par des mots qui pouvoient en effrayer un cent,
Par un certain demon qu'il portoit dans sa poche.

MELISSE.

O Dieux !

ARTABAZE.

Nul de sa mort ne fut jamais si proche.

MELISSE.

Depuis cet accident qu'il s'est faict de combats !

ARTABAZE.

Quels combats se sont faicts ?

MELISSE.

Ne les sçavez-vous pas?

ARTABAZE.

On s'est battu sans moy? Je deteste, j'enrage.

MELISSE.

Ce fut lors que vos chefs eurent faict le partage
De tous ces grands pays conquis par vos travaux.

ARTABAZE.

Je les feray tous pendre; où sont-ils ces maraux?
Ils partagent mon bien?

MELISSE.

Depuis leurs destinées
On pourroit bien compter près de deux mille années.

ARTABAZE.

Les Dieux pour les sauver de mon juste courroux
Ont mis asseurément cet espace entre nous.

MELISSE.

Helas! où courez-vous ?

ARTABAZE.

Ce sorcier me veut prendre.

MELISSE.

Je vous suivray par tout, ô mon cher Alexandre.

SCÈNE III

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.

Je la voy cette belle, à ce coup je la voy.
Cruelle, impitoyable, où fuyez-vous de moy?
La mauvaise qu'elle est, je l'avois apperceüe.
Mais l'ingrate aussi tost s'est soustraite à ma veüe:
Elle a privé mes yeux d'un si divin plaisir,
Pour augmenter en moy la fureur du desir.
Amidor, je l'ay veüe.

AMIDOR.

As-tu veu cette belle?

FILIDAN.

J'ay veu comme un éclair cette beauté cruelle.
Mais ne l'as-tu point veüe? A quoi donc resvois-tu?

AMIDOR.

Je resvois au malheur des hommes de vertu.
Qu'en ce siecle ignorant les autheurs d'importance
Languissent sans estime et sans reconnoissance.

FILIDAN.

C'est ainsi que par fois en des lieux écartez
S'offrent aux yeux humains les celestes beautez:
On les void sans les voir: ces belles immortelles
Sont en mesme moment et douces et cruelles.

AMIDOR.

Siecle ingrat! autrefois Sophocle eut cet honneur
Qu'en l'isle de Samos on le mit gouverneur
Pour une tragedie, ainsi qu'on le raconte:
Je devrois estre un roy pour le moins à ce compte.

FILIDAN.

Dieux! qu'elle m'a laissé dans un ardent desir
De voir son beau visage avec plus de loisir!

AMIDOR.

Quel homme enfla jamais comme moy sa parole?
Et qui jamais plus haut a porté l'hyperbole?

SCÈNE IV

FILIDAN, HESPERIE, AMIDOR, SESTIANE.

FILIDAN.

Comme de sa beauté tu connois la grandeur,

Crois-tu, cher confident de ma nouvelle ardeur,
Que ma fidelité puisse estre assez heureuse
Pour flechir quelque jour cette humeur rigoureuse?

HESPERIE.

Escoute, chère sœur, ce miserable amant
Qui feint ne me point voir pour dire son tourment.

AMIDOR.

Les grands peuvent donner les soustiens d'une vie
Qui par mille accidens nous peut estre ravie:
Mais par un vers puissant comme la deïté,
Je puis leur faire don de l'immortalité.

FILIDAN.

Ah! qu'elle est rigoureuse à son amant fidelle!

AMIDOR.

Ah! que pour les sçavans la saison est cruelle!

FILIDAN.

Beauté, si tu pouvois sçavoir tous mes travaux!

AMIDOR.

Siecle, si tu pouvois sçavoir ce que je vaux!

FILIDAN.

J'aurois en ton amour une place authentique.

AMIDOR.

J'aurois une statuë en la place publique [1].

HESPERIE.

J'ay pitié de les voir en cette égalité,
L'un se plaindre du temps, l'autre de ma beauté.

SESTIANE.

Non, c'est un dialogue : Amidor l'estudie
Pour en faire une scene en quelque comedie.

HESPERIE.

Ah ! ne le croyez pas, l'un et l'autre en effect
Ont du temps et de moy l'esprit mal satisfaict.
Voyez qu'ils sont resveurs : sçachons-le avec adresse.
Doncques vous vous plaignez d'une ingrate maistres- [se ?

FILIDAN.

Si c'est quelque pitié naissante en vostre cœur,
Qui vous fasse enquerir quel trait fut mon vainqueur,
Sçachez qu'il vint d'un œil que j'adore en mon ame.

HESPERIE.

Voyez qu'il est adroit à me conter sa flame.
Quelle est donc la beauté d'où vient vostre tourment?

1. Il y a un souvenir de cette scène, tant pour certaines expressions que pour la coupe du dialogue, dans la première partie de la scène de Vadius et de Trissotin.

FILIDAN.

C'est celle que j'ay veüe en ce mesme moment.

HESPERIE.

C'est doncques pour ma sœur que vostre cœur sous-
[pire?

FILIDAN.

Non.

HESPERIE.

Ma sœur, pouvoit-il plus adroitement dire
Que c'est moy qu'il cherit, car c'est l'une des deux.
Respectueux amant, on accepte vos vœux :
Celle que vous aimez de ma part vous asseure
Qu'elle a pitié des maux que vostre cœur endure;
Mais, sans rien desirer, adorez sa vertu.

FILIDAN.

O doux soulagement d'un esprit abattu !
Que je baise vos mains pour l'heureuse nouvelle
Que ma deesse envoye à son amant fidele.

HESPERIE.

Mais vous de qui l'esprit par tant de nobles vers
Du bruit de cette nymphe a remply l'univers,
Quittez vos desplaisirs, car pour recognoissance
Sçachez qu'elle vous donne une ample recompence.

FILIDAN.

Il est vray que c'est luy qui causa mon ardeur.

AMIDOR.

Quel don puis-je esperer digne de sa grandeur?

HESPERIE.

Vous allez devenir le plus riche du monde.

AMIDOR.

Helas! sur quoy veut-on que cet espoir se fonde?

HESPERIE.

Elle peut pour le moins compter cent mille amans,
Qui vivant sous ses loix souffrent mille tourmens.
Elle va publier, pour soulager leur peine,
Qu'ils n'ont qu'à luy donner des vers de vostre veine.
Vous verrez arriver de cent climats divers
Ces pauvres languissans, pour avoir de vos vers,
Vous offrir des presens, des innombrables sommes :
Vous voilà dans un mois le plus riche des hommes.

AMIDOR.

O Dieux! les voyageurs sur les Indiques bords
N'amasserent jamais de si riches tresors.
Quels beaux chants triomphaux, et quels panegyri-
[ques
Meriteront de moy ses bontez heroïques!

FILIDAN.

Dieux ! qu'elle est magnifique ! et que cette beauté
Exerce heureusement la liberalité !

SESTIANE.

J'aime bien Amidor, mais il faut que je die
Que s'il devient si riche, adieu la comedie.
Car il ne voudra plus s'embroüiller le cerveau
Que pour une epigramme, ou pour un air nouveau.

AMIDOR.

J'auray plus de loisir, Sestiane, au contraire ;
J'en feray pour ma gloire et pour me satisfaire.
Mais s'il faut que les biens m'arrivent à foison,
Il faut donc que je loüe une grande maison :
Car ma chambre est petite, à peine suffit-elle
Pour un lict, une table, avec une escabelle.

SESTIANE.

Avant que voir chez vous la richesse venir,
Je veux de vostre Muse une grace obtenir.

AMIDOR.

Commandez seulement.

SESTIANE.

Qu'elle veüille descrire
Ce sujeet que tantost je commençois à dire.

AMIDOR.

Oüy, je vous le promets ; ce sujeet me plaist fort,
Et merite un esprit qui puisse faire effort.
L'invention m'en charme, et sa belle conduite.
Je me meurs du desir d'en apprendre la suite.
Nous estions demeurez sur ces petits gemeaux
Que Cloris eslevoit.

SESTIANE.

Tous deux estoient fort beaux.
L'on admiroit en eux sur tout la ressemblance.
Le pere de Cloris n'en eut point cognoissance :
On les faisoit nourrir en des lieux écartez ;
En fin les voila grands, aimez de cent beautez.
Le visage de l'un tout à l'autre semblable
Fait naistre tous les jours quelque intrigue agreable.
Cet acte seroit plein de plaisantes erreurs.
Mesme on y peut mesler quelques douces fureurs.

AMIDOR.

Vraiment vous l'entendez.

SESTIANE.

J'entens un peu ces choses.
Car j'ay leu les romans et les metamorphoses.

Dans l'acte quatriesme. O Dieux! cher Amidor,
J'entens quelqu'un venir pour nous troubler encor;
Tirons nous à l'escart. Cependant, Hesperie,
Si quelqu'un survenoit, parlez-luy, je vous prie.
Je luy diray le reste icy dans quelque lieu.

AMIDOR.

Allons, ma Melpomene, et vous, ma nymphe, adieu.

SESTIANE.

Vous verrez si la fin eut jamais son égale.

HESPERIE.

Quoy? seule avecques luy?

SESTIANE.

Ce sera sans scandale.
Nous ne sommes qu'esprit, et pour estre à l'escart,
Le corps en nos amours ne prend aucune part.

SCÈNE V

ARTABAZE, MELISSE, FILIDAN, HESPERIE.

ARTABAZE.

O Dieux! quelle pitié! je suis couru des dames,
Mais je ne puis tout seul soulager tant de flames.

MELISSE.

O mon cher Alexandre, helas! me fuyez-vous?
Alexandre, Artabaze, appaisez ce courroux.

ARTABAZE.

J'ay trop d'amour ailleurs, je ne puis vous entendre.

MELISSE.

Je vous suivray par tout, ô mon cher Alexandre.

FILIDAN.

Cet éclair de beauté vient de parestre icy;
Arreste, ma cruelle; arreste, mon soucy.

SCÈNE VI

ALCIDON, HESPERIE.

ALCIDON.

Quel bruit ay-je entendu?

HESPERIE.

Que je suis miserable!

ALCIDON.

Qu'avez-vous à pleurer ?

HESPERIE.

Ah ! que je suis coupable !

ALCIDON.

Quoy donc, elle s'accuse ? helas ! je suis perdu.
J'ay pour la marier un peu trop attendu.
Je sçavois que la garde en estoit dangereuse.
Quel mal avez-vous faict ?

HESPERIE.

O beauté malheureuse !

ALCIDON.

La meschante a forfaict sans doute à son honneur.
Mais je veux estrangler le traistre suborneur.
Quel mal as-tu donc faict ?

HESPERIE.

Ah ! le pourrez-vous croire ?
Je pensois de vos jours estre l'heur et la gloire :
Mais je suis vostre honte, et le fatal tison
Qui rempiira de feu toute vostre maison.

ALCIDON.

Et de crainte et d'horreur tout le corps me chancelle.

HESPERIE.

Ah ! qu'à vostre malheur vous me fistes si belle!

ALCIDON.

Rends donc de mon malheur mon esprit éclaircy.

HESPERIE.

Quel spectacle, bons Dieux, je viens de voir icy !
O mes yeux criminels, versez, versez des larmes
Sur ce cruel amas de beautez et de charmes.
C'est vous, mes chers tresors, qui causez ces malheurs.

ALCIDON.

Au moins pour me parler, appaise tes douleurs.

HESPERIE.

Puis que vous le voulez, j'ay honte, je l'avoüe :
Mais pour dire nos maux, il faut que je me loüe.
Dès que j'ouvris les yeux pour regarder le jour
Je les ouvris aussi pour donner de l'amour. [fance,
Ceux qui me pouvoient voir, m'aimoient dès mon en-
Au moins de mes beautez adoroient l'esperance.
Chacun contribuoit à mes jeunes plaisirs ;
Et ma beauté croissant, croissoient tous les desirs.
En fin je deviens grande, et quelque part que j'aille
Mes yeux à tous les cœurs livrent une bataille.
L'un dit, je suis blessé ; l'autre dit, je suis mort :

L'un pense resister à mon premier effort ;
Sur ce simple regard d'un plus vif je redouble,
Soudain le teint blesmit, voila l'œil qui se trouble,
Le bruit de ma beauté se répand en tous lieux,
Et l'on ne parle plus que des coups de mes yeux.
Mille amans sur ce bruit à des flames si belles
Ainsi que papillons viennent brûler leurs aisles.
Je rencontre par tout des visages blesmis,
Des yeux qui font des vœux à leurs doux ennemis :
Je suis comme un miracle en tous endroits suivie,
Et mesme en ma faveur je fay parler l'envie.
En fin tous les amans qui vivent sous les cieux,
Se trouvent asservis au pouvoir de mes yeux.
Voila donc nostre gloire : ah ! disons nostre honte.
Tandis d'autres beautez on ne faict plus de compte.
On s'adresse à moy seule, et pas un seul mortel
Pour offrir son encens ne cherche un autre autel.
Ainsi mes pauvres sœurs: ah ! de douleur je creve.
La parole me manque.

ALCIDON.

Helas ! ma fille, acheve.

HESPERIE.

Doncques mes pauvres sœurs se voyant sans amant,
Qu'elles jettent sur tous leurs regards vainement,
Sont reduites en fin à ces malheurs extrêmes,
Qu'elles vont rechercher les hommes elles mesmes.
L'une faisant semblant de conferer des vers,
Court après un poëte, et dans des lieux couverts,
Esloignez de mes yeux, tasche à gagner son ame.
L'autre se void reduite à cette honte infame
De suivre un capitaine, à toute heure, en tous lieux,
Au veu de tout le monde.

ALCIDON.

Est-il possible ? ô Dieux !

HESPERIE.

En le nommant son cœur et son cher Alexandre.
Mais jugez quel secours elles peuvent attendre.
C'est pour moy seulement que l'un faict tant de vers,
Et l'autre pour moy seule a couru l'univers,
A vaincu cent guerriers sur la terre et sur l'onde
Pour me faire avoüer la plus belle du monde.
Voyez si j'ay suject de répandre des pleurs,
D'accuser ma beauté, source de nos malheurs,
Qui cause en lieu de gloire une honte eternelle.
Ah ! mon pere, pourquoy me fistes-vous si belle ?

ALCIDON.

Osent-elles, bons Dieux, tesmoigner leur ardeur?
A ce compte vos sœurs ont perdu la pudeur? [me
Mais n'est-ce point aussi trop d'amour de vous mes-
Qui vous faict quelquefois resver que l'on vous aime?
Je n'entends point parler de tous ces amoureux.

HESPERIE.

Si j'avois moins d'amans, nous serions plus heureux.

ALCIDON.

Mais l'amour de vos sœurs est-ce chose certaine?

HESPERIE.

Vous le pourrez sçavoir, voila le capitaine.

ALCIDON.

Je veux l'entretenir, retirez-vous d'icy.
J'auray sur ce suject mon esprit éclaircy.

SCÈNE VII

ARTABAZE, ALCIDON.

ARTABAZE.

Bon homme, approchez-vous, venez me rendre hom-

ALCIDON. [mage.

Valeureux fils de Mars, et sa vivante image,
J'adore avec respect vostre illustre grandeur,
Et de vos faicts guerriers j'admire la splendeur.

ARTABAZE.

Il me gagne le cœur, l'humilité me charme:
C'est ce qui m'adoucit, c'est ce qui me desarme.
Vous avez une fille?

ALCIDON.

Oüy, guerrier, j'en ay trois.

ARTABAZE.

J'eusse esté, s'il m'eust pleu, le gendre de cent rois.
Je veux vous combler d'heur, il m'en prend fantaisie,
En deussent tous ces rois crever de jalousie.

ALCIDON.

De deux filles que j'ay, si l'on m'a bien instruit,
Vous en poursuivez l'une, et l'autre vous poursuit.

ARTABAZE.

Quoy! j'en poursuis quelqu'une? Ah! quelle resverie!

ALCIDON.

N'estes-vous pas amant de ma fille Hesperie?

ARTABAZE.

Quelle est cette Hesperie? ô Dieux ! cette beauté
Se mesle d'attenter à cette vanité?
Vanité temeraire et digne de supplice,
Qu'à peine souffrirois-je en une imperatrice.
Moy que mille beautez pourchassent à l'envy,
Qui suis d'elles par tout à toute heure suivy;
Qui n'ay qu'à regarder celle qui me peut plaire,
Pour dire, Allez, c'est vous que je veux satisfaire.
Entr'autres la constance et l'ardente amitié
D'une qui me poursuit, vous feroit bien pitié,
Qui me nomme son tout, et son cher Alexandre.

ALCIDON.

C'est ma fille.

ARTABAZE.

Il est vray, l'on vient de me l'apprendre.
Certes, elle ne cede à nulle de ces lieux,
Et peut bien meriter un regard de mes yeux :
Mais jugez de combien elle s'estoit trompée :
Ayant sceu les pays conquis par mon espée,
Ayant oüy parler de mes faicts glorieux,
Qui m'ont de l'univers rendu victorieux.
Son esprit se bornoit à ne pouvoir comprendre,
Sinon qu'elle voyoit un second Alexandre.
Ce nom me faschoit fort, comme indigne de moy.
Car bien qu'il fust vaillant, bien qu'il fust un grand [roy,
Peut-estre au quart du monde il fit jadis la guerre,
Et pour moy j'ay conquis tout le rond de la terre.

ALCIDON.

Hé quoy ! je n'ay point leu l'histoire de vos faicts :
Où vend-on ce beau livre?

ARTABAZE.

Il ne parut jamais.
L'autheur qui me suivit en ce fameux voyage,
Avec tous ses escrits perit par un naufrage.
De vostre fille en fin j'ay détrompé l'esprit,
Qu'on me nomme Artabaze, et qu'elle se méprit
Alors qu'elle pensa que j'estois Alexandre.
J'ay bien eu quelque peine à luy faire comprendre,
Tant elle estoit broüillée en son entendement.
Mais elle a faict alors un coup de jugement.
Pour gagner mon amour par un beau stratageme,
Elle feint sur le champ une colere extreme:
Mesmes elle ose bien passer jusqu'au mespris :

Son dessein reüssit, soudain j'en suis espris :
Mon cœur luy faict present de sa noble franchise,
Car je fuy qui me suit, j'aime qui me mesprise.
Nul ne sçauroit plus haut porter l'ambition,
Que d'oser renvier sur ma presomption :
C'est un trait genereux, et d'un hardy courage ;
Aussi pour ce sujectje l'aime davantage.
Je veux croire qu'un jour il naistra de nous deux
Un des plus grands guerriers et des plus hasardeux ;
Un qui se fera voir sur la terre et sur l'onde
Mon digne successeur à l'empire du monde.

ALCIDON.

Vous estes empereur ?

ARTABAZE.

Je le suis en pouvoir.

ALCIDON.

Il faut donc devant vous estre dans son devoir.

ARTABAZE.

Couvrez-vous, ces respects ne sont que tyrannies,
Je ne m'amuse pas à ces ceremonies.

ALCIDON.

Vous devriez donc avoir en cette qualité
Grand nombre de suivans.

ARTABAZE.

Ce n'est que vanité :
A garder mes estats ma suite est occupée.
Je suis, il me suffit, suivy de mon espée.

ALCIDON.

Vous me ferez faveur si vous me racontez
Où sont ceux maintenant que vous avez domptez.
Sont-ils morts ou captifs, tous ces rois et ces princes?

ARTABAZE.

Non, je leur ay fait grace, ils sont dans leurs provinces :
Mais ils sont seulement décheus de leurs honneurs :
Car, au lieu d'estre rois, ce sont des gouverneurs.

ALCIDON.

Quel temps avez-vous mis à conquerir la terre?

ARTABAZE.

En un mois à peu près j'achevay cette guerre.
Je pris, s'il m'en souvient, l'Europe en quatre jours ;
Et sans de ma victoire interrompre le cours,
Je fis voile en Asie, et passant le Bosphore
En six jours je domptay les peuples de l'Aurore.
En deux jours je revins de ces lieux reculez,
Je passay la mer Rouge et les sablons brûlez,

Puis en moins de huict jours je pris toute l'Afrique.
De là passant les flots de la mer Atlantique
Je conquis les climats de nouveau découvers,
Et fus au bout du mois maistre de l'univers.

ALCIDON.

O Dieux ! que la valeur est chose merveilleuse !
Quelle vertu peut estre à ce point glorieuse ?
Elle porte par tout l'espouvante et la mort:
Tout flechit sous ses loix, tout cede à son effort:
Elle donne ou ravit et les biens et la vie,
Et rend sous son pouvoir toute chose asservie.

ARTABAZE.

Il est vray, la valeur est la haute vertu
Par qui rien n'est si grand qu'il ne soit abbatu.

ALCIDON.

D'elle nous vient la paix, d'elle vient la richesse,
D'elle vient la grandeur, d'elle vient la noblesse:
C'est l'appuy du pays, le lustre des maisons,
Elle est utile en fin pour cent mille raisons.
Je tiens à grand honneur de vous avoir pour gendre.
A peine à cette gloire eusse-je osé pretendre.

ARTABAZE.

Je vous veux rendre heureux.

ALCIDON.

O l'excez de bonté,
Qui part de la grandeur de vostre Majesté !

ARTABAZE.

Vous sçavez plaire aux grands.

ALCIDON.

Vous voyez ma demeure.
Vous pourrez vous y rendre au plus tard dans une [heure.
Je m'en vay voir ma fille, afin de l'advertir
Que de ses beaux habits elle doit se vestir.

ARTABAZE.

Elle me plaist assez en l'habit ordinaire.
Mais j'ay peur qu'elle craigne une humeur sangui- [naire,
Un homme de carnage, et de meurtre, et d'horreur,
Et dont les fiers regards donnent de la terreur.

ALCIDON.

Adoucissez un peu cette mine hautaine.

ARTABAZE.

Bien donc. Adieu, bon homme.

ALCIDON.

Adieu, grand capitaine.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ALCIDON.

La richesse, l'amour, le sçavoir, la vaillance,
La richesse, l'amour, la valeur, la science.
Je croy que ce sont quatre, il ne m'en faut que trois.
Il faut qu'encore un coup je compte avec mes doigts.
L'amitié, le sçavoir, la valeur, la richesse.
O bons Dieux! ce sont quatre à qui j'ay faict pro- [messe:
J'ay seulement chez moy trois filles à pourvoir.
Ces gendres cependant viendront icy ce soir:
Qui dois-je rebuter? qui dois-je satisfaire?
A qui de tous ces quatre oseray-je déplaire?
Ah! c'est un ennemy que j'auray sur les bras.
Quelle confusion! bons Dieux! quel embarras!
Voyons qui je pourrois rebuter de ces quatre.
Choisissons l'ennemy le plus doux à combatre.
Celuy de qui paroist l'excessive amitié,
Acquist ma bienveillance en me faisant pitié;
Aussi c'est un bonheur le plus rare du monde,
Quand sur l'honnesteté quelque amitié se fonde.
Mais je veux que mon cœur ait bien la dureté
De voir ce pauvre amant tristement rebuté:
Le voila dans les pleurs, le voila dans les plaintes:
Tandis des mesdisans nous aurons mille atteintes:
J'ay pitié, dira-t'on, de ce pauvre affligé:
Mais la fille avoit tort de l'avoir engagé.
Sans de grandes faveurs il est hors d'apparence
Qu'il ait peu concevoir une grande esperance.
Je ne puis me resoudre à souffrir ces discours,
Ny mesme à ruïner de si tendres amours.
Pourrois-je rebutter celuy dont la doctrine
Paroist comme un rayon de sagesse divine?
J'ay tousjours reveré les gens de grand sçavoir:
Et si je le mesprise, il s'en va s'esmouvoir:
Il s'en va contre moy composer des histoires,
Et quelque gros recueil d'escrits diffamatoires:

Le courroux d'un sçavant est des plus dangereux :
Je ne veux point tenter d'estre si malheureux.
Aussi d'autre costé pourray-je avec rudesse
Te chasser de chez moy, venerable richesse,
Nourrice des humains, cher et puissant secours ?
J'aurois bien merité le reste de mes jours
De voir devant mes pieds, pour eternel supplice,
De la necessité le triste precipice.
Puis, manquant de promesse à cet homme puissant,
Il peut par sa richesse opprimer l'innocent :
Contre un riche ennemy l'on a peu de deffence.
Il pourroit mediter quelque insigne vengeance ;
M'imputer quelque crime, apposter des tesmoins,
Me priver et de biens, et d'honneur pour le moins ;
Et n'estant pas de mort la sentence suivie,
Payer des assassins pour me priver de vie.
Dieux ! je n'ay pas encor si peu de jugement
Que manquer de respect pour un si riche amant.
Mais oserois-je aussi mespriser la vaillance,
Qui donne tout à l'humble et punit qui l'offence ?
S'il sçavoit seulement que j'eusse osé douter
Pour l'accepter pour gendre ou pour le rebuter,
Un seul de ses regards, ainsi qu'un trait de foudre,
Seroit assez puissant pour me reduire en poudre.
Sans doute il pourroit bien, avec quelque raison,
Sur ce cruel mespris saccager ma maison.
A quoy suis-je reduit ? quel conseil dois-je prendre ?
Tout me plaist et me nuit : mais j'apperçoy Lysandre.

SCÈNE II

ALCIDON, LYSANDRE.

ALCIDON.

De vostre gayeté [1] le sujet est-il grand ?

LYSANDRE.

Je viens d'accommoder un plaisant differend.
J'ay veu de toutes parts une troupe accouruë
Au bruit d'une querelle en la prochaine ruë.
C'estoit d'un grand poëte avec un grand guerrier.
Le guerrier fuyoit l'autre en l'appellant sorcier :

1. Ce mot se prononçait alors en trois syllabes.

Et le poëte après, qui d'une voix hautaine
Crioit que des poltrons c'estoit le capitaine :
Venez, leur ay-je dit, je vous veux accorder,
Puis j'ay dit au guerrier : Je veux vous demander :
Ceux qui sous vos drapeaux marchent dans les ba-
[tailles,
Ce ne sont que poltrons, ce ne sont que canailles,
Si d'eux avecques vous on faict comparaison,
Vous estes des poltrons chef par cette raison :
C'est ainsi qu'il l'entend. Bon, dit-il, de la sorte.
Vous, chery d'Apollon, c'est honneur qu'il vous
[porte
En vous nommant sorcier : par vos vers ravissans
Vous nous ensorcelez, vous enchantez nos sens,
C'est ainsi qu'il entend que vous faites des charmes.
J'ay mis ainsi d'accord les muses et les armes.

ALCIDON.

Peussiez-vous aussi bien soulager mes ennuis,
Et me debarrasser de la peine où je suis!

LYSANDRE.

Quel tourment avez-vous?

ALCIDON.

Ah! vous allez l'entendre.
La peine où je me trouve est d'avoir trop d'un gendre.

LYSANDRE.

Quoy! vous en avez trop? où les avez-vous pris?

ALCIDON.

Je n'en voulois que trois, mais je me suis mespris,
Ma parole est à quatre à present engagée;
Et c'est là le tourment de mon ame affligée :
Ils s'en vont tous icy paroistre en un moment.

LYSANDRE.

Qui sont-ils?

ALCIDON.

Vous sçavez ce miserable amant,
Et celuy qui possede une grande richesse,
A qui j'ai faict tantost devant vous ma promesse.
Quand j'ay trouvé ce riche, une heure auparavant
Je m'estois engagé pour un homme sçavant;
Depuis, sur quelque bruit faisant icy la ronde,
Je n'ay peu refuser au plus vaillant du monde :
Voilà doncques les quatre à qui tous j'ay promis;
Et si je manque aux uns, j'en fay des ennemis.
Chacun également me semble desirable;
Et nul dans le mespris ne sera supportable.

LYSANDRE.

Hé quoy ! pour ce malheur se faut-il estonner ?

ALCIDON.

Lysandre, quel conseil me pourriez-vous donner ?
Pour moy je suis confus.

LYSANDRE.

Pauvre homme que vous estes !
On peut dans les accords trouver mille defaites.
L'un d'eux peut estre exclus sans en estre irrité.

ALCIDON.

Pour moy je n'entens point tant de subtilité.
Vous estes mon conseil, vous estes mon refuge,
Je mets tout en vos mains, et vous en fay le juge.

LYSANDRE.

Puisque vous le voulez, laissez-les donc venir.
Tandis voyons Melisse, il faut l'entretenir.

ALCIDON.

Dieux! que vous me rendez un charitable office !
Je m'en vay l'appeller : venez icy, Melisse.

LYSANDRE.

Il faut auparavant sçavoir sa volonté.

ALCIDON.

Elle suit mon vouloir, je n'en ay point douté.

SCÈNE III

LYSANDRE, MELISSE, ALCIDON.

LYSANDRE.

Melisse, sçavez-vous pourquoy l'on vous appelle ?

MELISSE.

Je ne sçay.

LYSANDRE.

Pour vous dire une bonne nouvelle.
Alcidon vous marie.

MELISSE.

Helas ! que dites-vous ?
Je veux plustost la mort.

LYSANDRE.

Moderez ce courroux.

MELISSE.

Je souffrirois qu'en moy quelqu'un osast pretendre,
Après ce que j'ay leu du vaillant Alexandre ?
Mon cœur qui dès long temps adore sa grandeur,

Pourroit se voir espris d'une plus vile ardeur?
Mille coups perceroient ce cœur traistre et volage,
S'il avoit entrepris d'effacer son image.

ALCIDON.

Helas! ma fille est folle.

MELISSE.

Ah! je ne la suis point.
Qu'on me donne un mary valeureux à ce point :
Un qui devant trente ans ait gagné cent batailles,
Qui seul se soit lancé du plus haut des murailles
Dans un bourg assiegé, parmy tant d'ennemis,
Et qui dessous ses loix ait cent peuples sousmis.

ALCIDON.

Oüy, j'ay trouvé ton homme.

MELISSE.

En est-il sur la terre ?

ALCIDON.

J'ay celuy qu'il te faut, un grand homme de guerre,
Un plus grand qu'Alexandre, un qui dedans un mois
A faict à l'univers reconnoistre ses loix.

LYSANDRE.

Quel est ce grand guerrier? c'est pour luy faire [acroire.

ALCIDON.

Non; luy-mesme tantost m'a conté son histoire.

LYSANDRE.

Vous estes fol vous mesme, ô Dieux! le croyez-vous?

MELISSE.

N'est-ce point Artabaze ?

ALCIDON.

Oüy.

MELISSE.

Ce maistre des fous?
Pourroit-on rencontrer un plus lasche courage?
Mais, mon pere, que sert de parler davantage?
Rien ne me peut resoudre au lien conjugal
Si ce n'est Alexandre, ou du moins son égal.

ALCIDON.

O Dieux!

LYSANDRE.

Que voulez-vous? c'est là sa resverie.
Mais sans perdre le temps appellez Hesperie:
Elle sera plus sage.

ALCIDON.

Helas! quelles douleurs!
J'entre par sa folie en de nouveaux malheurs.

SCÈNE IV

LYSANDRE, HESPERIE, ALCIDON, MELISSE.

LYSANDRE.

Hé bien, belle Hesperie, Alcidon ce bon pere
Vous marie aujourd'huy : c'est de vous qu'il espere
Un cœur obeissant : vous avez à choisir.

HESPERIE.

Helas ! je le sçay bien, c'est tout mon desplaisir :
De vray je puis choisir entre pres de cent mille :
Mais funeste richesse ! abondance inutile !
Si j'en vay choisir un, quel barbare dessein !
Je mets à tout le reste un poignard dans le sein.

ALCIDON.

Vous croyez un peu trop que chacun vous adore.

HESPERIE.

Ah ! quel aveuglement ! en doutez-vous encore ?
Voulez-vous publier que je vay faire un choix,
Pour voir combien d'amans vivent dessous mes loix ?
Ah ! mon pere, l'espreuve en seroit trop cruelle.
Voudriez-vous à ce poinct me rendre criminelle ?
Soudain que l'on verroit l'heureux choix de mes [yeux,
Ce glorieux amant, ce favory des cieux ;
Les autres, hors d'espoir, tristes et miserables,
Feroient tout retentir de cris espouvantables :
Les uns se noyeroient aux plus prochaines eaux ;
D'autres iroient chercher le secours des cordeaux [1]:
Les uns se lanceroient du haut des precipices :
Je verrois devant moy les sanglans sacrifices
Des autres dont la main finiroit le malheur ;
Et le reste mourroit de sa propre douleur.
Mon ame seroit bien en cruauté feconde,
D'exterminer, pour un, tout le reste du monde.

ALCIDON.

Bons Dieux ! quelle folie !

HESPERIE.

Ah ! pour l'heur d'un amant,
Voudriez-vous que le reste entrast au monument ?
Non, je n'en feray rien, je n'ay pas ce courage :
Je me veux pour jamais priver du mariage.

1. Se pendraient.

ALCIDON.

Est-ce ainsi que l'on suit mon vouloir absolu ?

LYSANDRE.

Vous voyez, Alcidon, ce qu'elle a resolu.
Nous ne luy ferons pas changer de fantaisie.

ALCIDON.

Ma douleur, qui s'accroist, rend mon ame saisie.
Dieux! que pourray-je dire à tous ces amoureux ?

HESPERIE.

Que plustost que mourir ils vivent malheureux.

ALCIDON.

Tousjours dans son erreur cette folle s'engage.
Mais voicy Sestiane, elle sera plus sage.

SCÈNE V

LYSANDRE, SESTIANE, ALCIDON, HESPERIE, MELISSE.

LYSANDRE.

Venez, belle parente, on vous veut marier.

SESTIANE.

Pour moy, n'en parlons point : mais je viens vous prier,
Si l'une de mes sœurs aujourd'huy se marie,
Au moins après souper ayons la comedie.
Sans en avoir le soin, laissez la moy choisir,
J'en sçais une nouvelle où vous prendrez plaisir.

LYSANDRE.

Pour moy, je prevoy bien, si l'on n'y remedie,
Que ces nopces pourront finir en comedie.

ALCIDON.

Mais je veux dès ce soir vous marier aussi.

SESTIANE.

Il ne faut point pour moy vous mettre en ce soucy.
Je ne veux de ma vie entrer en mariage,
Ne pouvant pas porter les soucis d'un mesnage.
Puis je rencontrerois quelque bizarre humeur,
Qui dedans la maison feroit une rumeur
Quand je voudrois aller à quelque comedie :
Pour moy qui ne veux pas que l'on me contredie,
Quand il le defendroit, je dirois, Je le veux ;
Et s'il donnoit un coup, j'en pourrois rendre deux.
Si l'on doit se trouver en quelques assemblées,

Aussi tost des maris les testes sont troublées :
Ils pensent que c'est là que se void le galant;
Que se donne l'œillade et le poulet coulant :
Les pieces que l'on joüe en ces nuicts bienheureuses
Ne parlant que d'amour, leur semblent dangereuses:
Pensez-vous, disent-ils, qu'on vous veüille souffrir
A dormir tout le jour, et la nuict à courir ?
Mais leur plus grand despit est facile à connaistre,
C'est que dedans ces lieux ils n'oseroient parestre;
Car on dit aussi tost : Voyez-vous le jaloux?
Il suit partout sa femme, et comme à des hiboux
Qui des gentils oiseaux sont la haine et la crainte,
Chacun veut de son bec leur donner une attainte.
Je ne veux point, mon père, espouser un censeur.
Puis que vous me souffrez recevoir la douceur
Des plaisirs innocens que le theatre apporte,
Prendrois-je le hazard de vivre d'autre sorte?
Puis on a des enfans qui vous sont sur les bras:
Les mener au theatre, ô Dieux! quel embarras!
Tantost couche ou grossesse, ou quelque maladie
Pour jamais vous font dire, Adieu la comedie!
Je ne suis pas si sotte; aussi je vous promets
Pour toutes ces raisons d'estre fille à jamais.

LYSANDRE.

A voir comme elle parle, un homme bien habile
Auroit peine à la vaincre.

ALCIDON.

O mon choix inutile
De ces rares partis qu'il faut congedier,
Si pas une à present ne se veut marier.
N'agueres je croyois n'avoir trop que d'un gendre ;
Mais, bons Dieux! maintenant j'en ay quatre à re-
[vendre.
Mes filles, est-ce là le respect qui m'est deu?

LYSANDRE.

Je voy desja venir un gendre pretendu.
Prenez garde, Alcidon, c'est l'amant ce me semble.

ALCIDON.

Que luy pourray-je dire? ah! tout le corps me
[tremble.

SCÈNE VI

FILIDAN, LYSANDRE, ALCIDON, HESPERIE, MELISSE, SESTIANE.

FILIDAN.

En fin c'est à ce coup, mes yeux seront ravis.

LYSANDRE.

Laquelle aimez-vous donc?

FILIDAN.

Jamais je ne la vis,
Je ne sçay quelle elle est.

LYSANDRE.

O Dieux! est il possible?
Est-ce là cette amour qui vous rend si sensible?

FILIDAN.

Mais faites moy donc voir cette rare beauté
De qui le seul recit m'a l'esprit enchanté :
Vous me l'avez promis, ce desir me devore.
Faites-la moy donc voir, la beauté que j'adore.
M'aviez-vous pas remis à la fin de ce jour?

ALCIDON.

De mes filles voyez laquelle a vostre amour.

FILIDAN.

Non, je ne voy point là cet objet adorable.

HESPERIE.

Il n'ose me nommer, ô respect admirable!

SCÈNE VII

FILIDAN, AMIDOR, ALCIDON, LYSANDRE, MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

FILIDAN.

C'est se mocquer de moy : faites moy voir cet or,
Cet azur, ce coral, cet aimable tresor.

AMIDOR.

Il parle d'un objet qu'il adore en idée,
Et sur mon seul discours cette amour est fondée.
C'est un fantasque objet que ma muse a produit :
En vain ce pauvre amant le cherche et le poursuit.

FILIDAN.

Il ne m'importe donc, mon ame en est ravie.
Je te veux, belle Idée, aimer toute ma vie.

ALCIDON.

O Dieux ! quelle folie !

LYSANDRE.

Il est fort satisfaict.
Courage, c'en est un dont vous voila défait.

ALCIDON.

Mais c'est là le sçavant.

LYSANDRE.

Hé quoy ! c'est mon poëte.
Pour luy je vay bien tost trouver une defaite.
Et vous, grand Apollon, que cherchez-vous icy ?

AMIDOR.

Je viens rendre, Alcidon, vostre esprit esclaircy.
Tantost, estant troublé d'une surprise grande,
D'une de ces beautez j'ay tenté la demande,
Ne sçachant que vous dire en cet estonnement :
Puis un faiseur de vers feint tousjours d'estre amant.
Mais, pour dire le vray, nulle amoureuse flame
Depuis que je suis né n'est entrée en mon ame.
D'Helicon seulement j'aime le noble val,
Et l'eau fille du pied de l'emplumé cheval [1]:
J'ayme les bois, les prez, et les grottes obscures :
J'ayme la poësie, et ses doctes figures.
Dans mon commencement, en l'avril de mes jours [2],
La riche metaphore occupa mes amours :
Puis j'aymay l'antithese au sortir de l'eschole :
Maintenant je me meurs pour la haute hyperbole.
C'est le grand ornement des magnifiques vers :
C'est elle qui sans peine embrasse l'univers ;
Au ciel en un moment on la void eslancée ;
C'est elle qui remplit la bouche et la pensée.
O ma chere Hyperbole, Hyperbole mon cœur,
C'est toy qui d'Atropos me rendras le vainqueur.

1. L'Hippocrène jaillie sous le pied de Pégase.
2. Expression qui se trouve bien souvent chez les poëtes de la *Pléiade* et dont Racan se servait encore.

SCÈNE VIII

LYSANDRE, ALCIDON, PHALANTE, FILIDAN, AMIDOR, MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

LYSANDRE.

Vous voir bien satisfaict c'est ce qui nous contente.
Mais en voicy quelqu'autre.

ALCIDON.

Ah ! bons Dieux, c'est Phalante,
Celuy dont la richesse est sans comparaison.
Sur tout je suis épris de sa belle maison.
Melisse à son bonheur auroit l'esprit contraire
Ne trouvant point en luy dequoy se satisfaire.

LYSANDRE.

Au recit de ses biens je m'en vay l'engager;
Et l'humeur de Melisse en pourroit bien changer.
Pour passer avec vous l'accord du mariage,
Il faut voir vostre pere avant que l'on s'engage.

PHALANTE.

Il est mort, et ma mere.

LYSANDRE.

O Dieux! quelle douceur!
Desja de tous ces biens vous estes possesseur?

PHALANTE.

Non, de biens j'en ay peu, mes oncles m'entretien- [nent.

LYSANDRE.

Ceux à qui tous ces biens maintenant appartiennent
N'ont point doncques d'enfans? et vous en heritez?

PHALANTE.

D'enfans? ils en ont tous en quelques quantitez;
Mais ils sont tous mal sains: les uns sont pulmoni- [ques,
Les autres caterreux, les autres hydropiques;
Ils ont la mine au moins de tomber en ces maux:
Puis à quoy sont subjets les mortels animaux?
Il ne faut qu'un malheur, une peste, une guerre,
Pour mettre en un moment tous ces parens par [terre:
Alors me voila riche; et ne sçavez-vous pas
Qu'on void en peu de jours tant de testes à bas?

LYSANDRE.

Ce sont là vos tresors? c'est là ceste abondance?

ALCIDON.

La mort de vos parens est donc vostre esperance?

PHALANTE.

Cela peut arriver de moment en moment.

LYSANDRE.

Et je m'estois promis un si beau logement
Dedans ceste maison où je pensois m'esbatre.
Mais donc qui la possede?

PHALANTE.

Elle appartient à quatre.

LYSANDRE.

N'ont-ils point de lignée ?

PHALANTE.

Ils ont tous des enfans.

LYSANDRE.

Adieu, belle maison et beaux arcs triomphans,
Adieu, courts, anticourts, adieu, belle avenuë,
Vous, fontaines, adieu, qui touchez à la nuë ;
Adieu lambris dorez, adieu meubles divers,
Logemens des estez, logemens des hyvers,
Adieu cet ordre esgal de colonnes doriques,
Adieu ce riche amas de figures antiques,
Adieu larges canaux, beaux jardins ravissans,
Adieu ce riche parc qui nous charmoit les sens,
Adieu belle Niobe, adieu voûtes liquides,
Adieu beaux orangers, adieu les Danaïdes :
Beaux lieux de qui l'espoir nous avoit resjoüis,
Vos miracles soudain se sont esvanoüis.

ALCIDON.

Nous vous remercions, ô riche imaginaire,
De l'honneur excessif qu'il vous plaisoit nous faire.

PHALANTE.

Avec mes biens d'espoir je me ry des malheurs.

LYSANDRE.

Vous en pouvez joüir sans craindre les voleurs.

ALCIDON.

Mais je crains celuy-cy.

LYSANDRE.

Quoy? c'est mon capitaine.
Je cognois sa valeur, n'en soyez pas en peine.

SCÈNE IX

ARTABAZE, LYSANDRE, ALCIDON, FILIDAN, AMIDOR, PHALANTE, MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

ARTABAZE.

Hé bien, mes bons amis, vous estes assemblez:
C'est pour me recevoir: je croy que vous tremblez:
A peine souffrez-vous mes regards effroyables:
Je veux pour vous parler les rendre supportables.
Car je ne pourrois pas sans cet ajustement,
Avec nul des mortels converser un moment.

LYSANDRE.

Ceste faveur est grande.

ARTABAZE.

Elle n'est pas commune.
Souffrez donc, mes amis, un revers de fortune:
Vous allez trebucher du faiste du bonheur.
Je vous ay faict, bon homme, esperer un honneur,
Honneur que Jupiter ose à peine pretendre,
De me loger chez vous, et de m'avoir pour gendre.
Je viens vous advertir que c'est mon passetemps
De rendre quelquefois des peres bien contens,
Leur faisant concevoir cette haute esperance:
Mais j'ay pitié de vous et de vostre innocence.
Sans vous faire languir dans l'espoir d'estre heureux,
De vos filles jamais je ne fus amoureux:
Bon homme, supportez cette douleur extrême,
Car je suis seulement amoureux de moy-mesme.

LYSANDRE.

Tant s'en faut, grand guerrier, si vous estes content,
Je n'en voy point icy qui ne le soit autant.
Doncques peu d'entre vous veulent du mariage:
Vous n'estes pas trop fous, car fol est qui s'engage.
Voilà donc, Alcidon, vostre esprit deschargé,
Puis qu'au lieu de se plaindre on vous donne congé.
Vostre cœur est-il gay, mes parentes jolies?
Enfans, jouissez tous de vos douces folies;
Ne changez point d'humeur: plus heureux mille fois
Que les sages du temps, les princes, ny les rois.
Que l'une aime tousjours son vaillant Alexandre;

Que l'autre tous les cœurs puisse à jamais pretendre :
L'esprit de celle-cy peut braver le malheur,
Aimant la comedie avec tant de chaleur :
Que l'un de son Idée en fasse son idole :
L'autre toute sa vie adore l'hyperbole :
L'un attende tousjours la mort de ses parens ;
Et l'autre, plus heureux que tous les conquerans,
Demeure satisfaict de sa valeur extresme,
Et soit jusqu'au trespas amoureux de luy-mesme.

FIN DES VISIONNAIRES.

NOTICE SUR ROTROU

Presque rien n'a survécu de Rotrou que son nom, son image admirablement taillée en marbre par Caffieri, sa statue de bronze encore toute neuve à Dreux, et l'une de ses pièces, *Venceslas*, dont le titre est même à peu près tout ce qu'on en sait.

Le poëte et ses œuvres méritent d'être mieux connus.

Il avait trente-sept ans quand il fit jouer ce *Venceslas* en 1647, trois ans avant sa mort. A cet âge, qui est encore la jeunesse de l'esprit, le nombre de ses pièces, toutes en cinq actes et toutes en vers, égalait presque le nombre de ses années : il en avait fait jouer trente-trois !

C'est en 1629 qu'était venue la première, lorsqu'il n'avait que vingt ans à peine, et que, depuis assez longtemps déjà, arrivé de la ville de Dreux où il était né le 19 août 1609 [1], il menait de front, à Paris, ses travaux de poëte, ses études d'avocat, et les devoirs d'un petit emploi de cour qu'il paraît avoir tenu alors chez le comte de Soissons.

Son génie actif, dont l'impatience pleine de flammes semble vivre et brûler encore dans ce buste de Caffieri au foyer de la Comédie française, dont nous parlions, et que l'on prendrait, tant il est vaillant et fier, pour un Velasquez taillé en marbre, savait déjà s'ingénier en mille choses, se multiplier, suffire à tout. Encore ne parlons-nous pas des passions déjà en éveil dans cette âme ardente, dont elles disputeront bientôt au génie la meilleure part.

Je ne sais quel fut le succès de sa première tragi-comédie, qui s'appelait les HYPOCONDRIAQUES, *ou le Mort amoureux.* Rotrou en paraît si peu fier dans sa préface, que ce succès dut être au moins médiocre. L'âge du poëte faisait tout pardonner. C'est l'excuse qu'il prend lui-même : « Si, dit-il, après avoir expliqué que la pièce n'a été imprimée que par l'ordre du comte, auquel il doit toute obéissance, si les censeurs y trouvent des défauts, ils doivent être satisfaits par ces mots : il y a d'excellents poëtes, mais non pas à l'âge de vingt ans. » Une vieille farce du XVIe siècle, que Carmontelle devait reprendre

1. Dom Liron dans une lettre *inédite* à Leclerc, qui fait partie du *Fonds Bouhier* à la Bibliothèque nationale, *Suppl. franç.*, n° 165, t. V, p. 1059, nous apprend que Rotrou commença ses études à Dreux, et qu'à douze ou treize ans il fut amené à Paris où il étudia en philosophie sous M. de Bréda, depuis curé de Saint-André des Arcs.

plus tard pour un de ses meilleurs *Proverbes*, avait été l'inspiration de Rotrou dans ce premier essai.

Pour le second, c'est à l'un des Espagnols dont le génie, alors fort en vogue, s'accommodait au mieux avec le sien, c'est à Lope de Vega qu'il s'adressa bravement. Il s'en trouva bien. *La Bague d'oubli* — ainsi s'appelle cette seconde pièce — est un imbroglio romanesque d'une brave allure, où la pointe castillane domine peut-être un peu trop, mais avec assez de saillies et de vivacités pour qu'elle paraisse toute française.

Ce fut l'opinion d'un comédien auteur, Legrand, à qui l'instinct du théâtre ne manquait certes pas. Il reprit cette *Bague d'oubli*, et, en la francisant encore plus, il en fit sa fameuse farce du *Roi de Cocagne*.

Ce qui flatta le plus Rotrou dans le succès de cette pièce, c'est l'approbation qu'elle lui valut de la part des gens de cour, dont l'esprit, par flatterie pour le jeune roi — Louis-le-Chaste — commençait à se faire pudibond et collet monté. Pour la première fois, on voyait au théâtre une pièce presque entièrement honnête, une comédie sans gravelures ! Louis XIII, qui l'était allé voir sur la foi de cette pruderie dont la sienne n'aurait rien à souffrir, en fut si content, qu'il permit à Rotrou de la lui dédier, le priant d'insister, dans la dédicace, sur le soin qu'il avait pris pour lui donner en français cette honnêteté qu'elle n'avait pas dans l'espagnol.

Il n'eut garde d'y manquer : « J'ay tant travaillé, dit-il, à la rendre capable de plaire, je l'ay rendue si modeste, et j'ay pris tant de peine à polir ses mœurs, que si elle n'est belle, au moins elle est sage, et que d'une profane, j'en ay fait une religieuse. »

Après cette honnête victoire, qui est sa véritable entrée de jeu, Rotrou semble disparaître un instant du théâtre. L'a-t-il quitté pour se livrer entièrement à ses fonctions d'avocat ? n'y travaille-t-il plus ? Au contraire, il n'y travaille que davantage ! Mais les passions sont venues, celle du jeu surtout, qui chez lui est sans merci ni trêve. Il faut que chaque jour, l'argent que le brelan épuise se renouvelle dans la bourse percée du joueur ; or, comment y pourvoir ? Rotrou, pris sous un premier joug, a été obligé de s'en donner un second. Pour libérer le joueur garrotté par ses dettes, le poëte s'est enchaîné.

Il s'est mis — comme c'était alors, depuis l'infatigable Hardy, un usage trop habituel — à la solde, aux gages d'une troupe de comédiens, qui le payent au jour le jour du travail qu'il leur doit tout entier, à eux seuls. Il n'a pas même la consolation de publier ce qu'il écrit, car toute publication d'une pièce donnant aux autres troupes le droit de la jouer, l'injonction la plus expresse que les comédiens font « à leur auteur, » comme ils l'appellent, c'est de tout garder en manuscrit, c'est de ne rien faire paraître.

Pendant plusieurs années, Rotrou reste avec ce frein, qu'il ronge, mais dont il ne peut se défaire, et qu'une foule de mauvais traitements, qu'il est facile d'apprécier à leur juste poids par ce qu'a dit Tristan dans son *Page disgracié*, sur la vie douloureuse d'un de ces poëtes de comédiens, lui rendent plus amer encore, plus douloureux.

Tous ceux qui le connaissent en souffrent pour lui, et quelques-uns s'ingénient enfin pour l'en tirer.

Chapelain — ce qui doit lui être compté — semble en avoir pris souci un des premiers. Le 30 octobre 1632, dans une lettre dont nous n'avons malheureusement qu'un très-court extrait, il écrit au comte de Fiesque, qui connaît Rotrou et lui veut aussi du bien : « C'est dommage qu'un garçon de si beau naturel ait pris une servitude si honteuse, et il ne tiendra pas à moi que nous ne l'en affranchissions bientôt. »

Quoi que Chapelain pût faire, la libération tarda. Plus d'une année après, Rotrou, toujours garrotté par son engagement de poëte à gages, était obligé de prendre un subterfuge pour publier sa *Doristée*. Sommerville, à qui il l'avait vendue sous le manteau, déguisait cette vente clandestine par un prudent avant-propos où il disait : « Cette pièce me fut mise en main naguère par un inconnu qui achète des livres à moy; il m'assura d'abord qu'elle méritoit bien d'être imprimée, et ne voulut jamais nommer son auteur. »

Il ne fallait pas moins que ce mensonge pour que Rotrou fût à couvert des réclamations hargneuses de ses comédiens et des choses gracieuses dont ils n'eussent pas manqué de les assaisonner.

Enfin il fut libre ! Comment, par quel secours ? Je ne sais; mais la date de la seconde édition de sa *Doristée*, où il se nomme fièrement sur le titre, et où, dans la préface, il annonce, avec toute la satisfaction d'un esprit soulagé, qu'il publiera bientôt toutes les pièces qu'il a faites — il n'en compte pas moins de trente — me prouve que c'est en 1635 qu'il rompit son lien. Est-ce grâce à une pension du roi, car il en obtint une de mille livres, sans qu'on sache au juste en quel temps ? Peut-être.

Je croirais plutôt cependant que cette bonne fortune lui vint du comte de Belin, un des Mécènes alors le plus en vogue, et qui le méritait. Personne ne faisait plus que lui pour les poëtes : « C'est, dit la Pinelière en son petit livre si rare, *le Parnasse ou la Critique des poëtes*, un des plus dignes juges de la poésie que l'on puisse trouver à la Cour ; il a dans sa maison deux des plus belles muses et des plus éloquentes qui paroissent sur le théâtre, et, au lieu d'assembler autour de soy des phanfarons (*sic*) et des gens impolis et mal faits, comme ceux de sa condition font ordinairement, il y attire les plus beaux esprits et se fait une petite cour de poëtes. »

Mairet, qui avait fait quelques années auparavant la *Sophonisbe*, était, nous l'avons dit dans sa *Notice*, « une des deux belles et élégantes muses » retirées chez le comte de Belin. L'autre devait être Rotrou. Ce qui me le prouve, c'est la dédicace qu'il lui fit de sa *Doristée* l'année même qu'il fut libre, et l'an d'après, celle qu'il lui adressa encore pour son imitation des *Ménechmes* de Plaute.

M. de Belin aime le théâtre. Celui de Mondory qui joue dans le jeu de paume de la rue Michel Lecomte, puis dans la salle de la Vieille rue du Temple, est surtout protégé et même renté par lui. Il suffit qu'on fasse un rôle de marque, un personnage d'éclat pour Mlle Lenoir, « la plus jolie petite personne qu'on puisse trouver, » dont il s'est affolé depuis quelque temps, et l'on peut être sûr qu'on obtiendra tout de son influence et de son coffre. Rotrou n'aura pas eu autrement ses bonnes grâces, et par elles sa liberté.

Il en usa bien. Depuis lors sa vie fut réglée ; il se rangea. S'il continua de jouer, ce fut avec plus de prudence et certaines prévisions du lendemain qu'il n'avait pas eues jusqu'alors.

Revenait-il de toucher quelques sommes chez les comédiens ou chez Sommerville avec lequel il liquida, comme nous dirions, toutes ses premières pièces, et qui les publia, au prix de sept cents livres les quatre, comme au mois de mars 1636, ou de quinze cents livres les dix comme en janvier 1637 [1], il courait vite à sa chambre de la rue Saint-François, sans rien regarder sur sa route, de peur qu'une porte de brelan ne l'attirât. Une fois en haut, il jetait par poignées dans un tas de fagots, au coin de l'âtre, louis d'or, écus et menue monnaie qu'il avait dans ses poches, ne gardant que ce qu'il lui fallait pour le jeu du jour. La difficulté de retrouver son argent le mettait, croyait-il, en garde contre l'idée de le reprendre et la tentation de l'aller perdre. Mais il n'était pas de semaine qu'on ne le vît rentrer vingt fois dans la même journée, jusqu'à ce qu'il eût secoué son dernier fagot pour ressaisir son dernier écu !

On a mis en doute cette anecdote, que Balzac a si

1. M. Jal, *Dict. critique*, p. 1087, a donné les deux marchés, dont il a trouvé la minute chez un notaire de Paris. Le premier, du 11 mars 1636, comprend : les *Ménechmes*, dont il vient d'être parlé ; la *Céliane*, qui est de 1635 et dédiée à Mme la marquise de Pezé ; la *Célimène*, de 1633, dédiée à M. le comte de Nançay, et l'*Amélie*, de 1636. — Le second marché, 17 janvier 1637, comprend : la *Pélerine amoureuse*, jouée en 1634, l'*Heureux Naufrage* de la même année, le *Filandre*, de 1635, l'*Agésilan de Colchos*, du même temps, l'*Innocente infidèle*, de 1636, les *Deux Pucelles*, de la même année, avec dédicace à Mlle de Longueville, les *Sosies*, de la même année encore, dédiés à Mme de Liancourt, et enfin trois autres pièces qui, bien que plus anciennes cependant, la *Crisante* et l'*Alfrède*, de 1634, et la *Florimonde*, ne parurent que plus tard.

dramatiquement replacée dans la vie du Rastignac de sa *Peau de chagrin*[1]. Je l'ai vu attribuer à Tristan l'Hermite que Rotrou avait pour compagnon de jeu et de poésie. J'en ai conclu que c'était une habitude commune aux deux joueurs.

Ce qui mit plus de sérieux véritable et d'ordre sincère dans la vie de Rotrou, ce fut l'émulation. Quand Corneille eut paru, menaçant de tout éclipser, Rotrou réfléchit.

Il se dit qu'ayant en présence un tel génie d'ordre et de mesure, pour qui la règle était aussi absolue dans la vie et les œuvres que la probité dans le caractère, on ne pouvait lutter qu'avec les moyens et la force d'une rectitude pareille. Il le regarda faire et tâcha de faire comme lui, non-seulement en étudiant ses ouvrages, mais en suivant autant qu'il le pouvait sa ferme et noble conduite.

Dès sa troisième pièce, *la Veuve*, Corneille avait été salué par lui comme un digne concurrent. La plus longue poésie *liminaire* qui s'y trouvât en tête portait la signature de Rotrou. A la suite d'une cinquantaine de vers un peu orgueilleux, mais très-vaillants, et par là dignes de tous les deux, du combattant nouveau qui entrait en lice pour sa troisième passe d'armes, et du champion plus ancien qui, d'avance, le saluait d'une main et lui tendait l'autre, on y lisait :

> Pour te rendre justice autant que pour te plaire,
> Je veux parler, Corneille, et je ne puis me taire.
> Juge de ton mérite, à qui rien n'est égal,
> Par la confession de ton propre rival.

Plusieurs autres rivaux, tels que Mairet et Scudéry, s'étaient aussi inscrits à la porte du nouvel arrivé, en y laissant quelques vers de fraternité congratulante tout parfumés d'éloges, mais trop doucereux pour que la pensée qu'ils cachaient ne dût pas vite passer à l'aigre.

Le succès trop éclatant du *Cid* la fit tourner. Toutes les louanges alors se changèrent, on le sait, en invectives. Celles de Rotrou seules tinrent bon. L'homme parut sous le poëte, le caractère sous le génie, et l'un et l'autre en grandirent d'autant.

Le hasard avait fait que Rotrou, lui aussi, avait à ce même moment son plus grand succès. Pendant qu'on portait aux nues le *Cid* sur la scène de la rue Vieille du Temple « entre les flambeaux du Théâtre du Marais, » on faisait pareille fête à ses *Sosies*, rue Mauconseil, à l'Hôtel de Bourgogne : « Depuis quinze jours, écrivait Chapelain le 22 janvier 1637, le public a été diverti du *Cid* et des deux *Sosies* à un point qui ne se peut exprimer. »

1. Elle se trouve racontée dans l'*Hist. littéraire* par l'abbé Lambert, t. II, p. 302; et par Titon du Tillet, *Parnasse français*, 1727, in-8, p. 314.

Les recettes étaient énormes pour les deux troupes, et Corneille s'en frottait les mains en disant : « M. Rotrou et moi nous ferions subsister des saltimbanques. »

Cet accord des deux succès rendit plus vif et plus étroit celui qui existait entre les deux poëtes. Rotrou ne se dissimula pas, qu'il n'y avait d'égalité qu'entre les recettes, et non entre les œuvres, et que les *Sosies* ne pouvaient guère balancer le *Cid* qu'au point de vue de l'argent et non de la gloire. Il n'en fut pas jaloux, il laissa ce mauvais et bas sentiment à ceux que nous nommions tout à l'heure, à Mairet, à Scudéry, et à tant d'autres qui ne se firent pas faute d'envieuses criailleries.

Richelieu commandait l'attaque. Comme Rotrou était devenu de ses protégés les plus intimes, presque de sa maison, puisqu'il comptait, lui cinquième, dans la compagnie des cinq auteurs, Son Eminence se croyait le droit de lui imposer la consigne de critique haineuse si bien acceptée et suivie par les autres. Rotrou résista. Ses sentiments pour Corneille ne faiblirent pas un instant. Il lui garda son amitié et son admiration, se faisant une force de l'une et de l'autre. C'est sous l'inspiration de cette amitié bonne conseillère, sous la lumière même de cette admiration, que grandit son génie.

Corneille, qui l'avait eu pour devancier, l'appelait volontiers son père et son maître ; mais Rotrou prouvait à chaque œuvre nouvelle, née ainsi sous le souffle de Corneille, et par là plus parfaite, que c'est lui, au contraire, qui était le disciple.

Aussi ne voulut-il pas s'en tenir à l'hommage trop caché qu'il lui avait rendu dans l'éloge préliminaire de la *Veuve*. Il lui rendit plus tard un hommage public. Quand il fit sa tragédie de *Saint-Genest*, pour donner de son mieux un pendant au chef-d'œuvre chrétien de Corneille, *Polyeucte*, il y glissa, par la plus ingénieuse allusion, les vers les plus flatteurs pour son modèle et son maître.

Profitant de l'occasion que lui donnait cette pièce romaine avec un héros comédien, il fit dire à celui-ci, interrogé par l'empereur, toute une tirade d'éloges sur un poëte dont les œuvres dignes des plus beaux temps de Rome, *Horace*, *Cinna*, *Pompée*, étaient autant de merveilles.

Rotrou, qui fut souvent adroit dans la louange envers les grands, ne l'avait jamais été avec tant de finesse. L'admiration et l'amitié l'avaient mieux inspiré que la flatterie.

Afin de se modeler en tout sur Corneille, dont l'ordre et la rectitude, nous l'avons dit, ne le frappaient et ne l'émerveillaient pas moins que le génie, Rotrou se maria.

En 1640, il en avait fini avec le célibat désordonné du joueur et du galant. Car il l'avait été, et avec toutes les passions dont son œil creusé par le ciseau de Caffieri, garde si bien l'ardeur sous le marbre. Un an avant son

mariage, publiant sa pièce de *la Belle Alfrède*, il l'avait dédiée « à sa chère Sylvie. » C'était un adieu.

A qui s'adressait-il ? Quelle était cette Sylvie ? Peut-être une comédienne, peut-être Madeleine Béjart, qu'il avait dû rencontrer au théâtre du Marais, et qui, un jour de 1636, après la représentation de l'*Hercule mourant*, s'était tellement éprise d'admiration pour le poëte — et qui sait ? peut-être aussi d'amour pour l'homme — qu'elle se fit poëte elle-même. Elle lui adressa ce quatrain mis en tête de la pièce, imprimé tel que nous le transcrivons.

Ton Hercule mourant va te rendre immortel :
Au ciel, comme en la terre, il publiera ta gloire,
Et laissant ici-bas un temple à sa mémoire,
Son bûcher servira pour te faire un autel.

MAGD. BÉJART.

Quand elle est près, Molière n'est pas loin.

J'avais toujours soupçonné, à voir les fréquents emprunts qu'il fit à Rotrou, pour l'*Amphitryon*, pour le *Bourgeois gentilhomme*, pour *Scapin*, etc., qu'il avait lu avec grand soin et serré de près les œuvres de l'auteur des *Sosies* et de la *Sœur*.

En parcourant le *Registre* de Lagrange, où les représentations de deux des pièces de son dernier temps, et son meilleur : *la Sœur*, qui est de 1645, et *Venceslas*, de 1647, se succèdent à courts intervalles, j'en étais venu à croire qu'il y avait peut-être un souvenir, un hommage d'amitié dans cette fidélité de Molière pour le répertoire de Rotrou.

Les vers que je viens de citer m'éclairèrent encore davantage. La Béjart ayant connu Rotrou, il m'était certain que Molière l'avait connu de même.

Il ne manquait que la preuve. Elle m'arriva. J'ai vu entre les mains d'un amateur d'autographes distingué, un exemplaire de la pièce indiquée tout à l'heure, *la Bague d'oubli*, avec ces mots entremêlés dans le titre : *A M. J. B. Pocquelin, son amy Rotrou*.

Plus de doute, ces deux grands esprits se sont connus, se sont aimés. Molière a reçu les conseils de Rotrou, comme Rotrou s'était inspiré de ceux de Corneille, et comme ensuite, par une nouvelle succession d'échos et de reflets, Racine devait s'éclairer des leçons de Molière !

C'est à l'époque de l'*Illustre Théâtre*, avant son départ pour la province, que Molière dut connaître le poëte de *Venceslas*.

En 1650, quand il revint pour la première fois à Paris, Rotrou était mort.

Devenu lieutenant particulier à Dreux, sa ville natale, il y demeurait avec une assiduité qui l'avait empêché d'être admis à l'Académie française, dont les règlements exigeaient alors qu'on fît résidence à Paris.

Les malheurs de la Fronde le confinèrent de plus en plus dans sa lieutenance. Il s'y trouvait au mois de juin 1650, quand la peste pourprée, qui désolait alors la plupart de nos provinces, y éclata. On lui conseilla de fuir, comme avaient fait le maire et le lieutenant général. Son jeune frère, qui était à Paris, le supplia de le venir joindre ; il refusa, il fut inflexible dans son devoir :

« Ce n'est pas, dit-il, en terminant sa dernière lettre, que malheureusement nous n'avons pas tout entière, ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit grand, puisque, au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'huy. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. »

Peu de jours après, son tour venait, il était mort.

Ce n'est donc pas seulement au grand poëte, mais au grand citoyen que la ville de Dreux décernait un monument lorsque, le 30 juin 1867, elle inaugura solennellement sur sa place principale la statue de Jean Rotrou.

LA SŒUR

COMEDIE DE M. DE ROTROU

1645

ACTEURS

LELIE, serviteur d'Aurelie.
ERASTE, serviteur d'Eroxene.
ANSELME, père de Lelie.
ERGASTE, valet de Lelie.
ORGYE, oncle d'Eroxene.
AURELIE.
EROXENE.
CONSTANCE, mère d'Aurelie.
LYDIE, servante d'Orgye.
GERONTE, vieillard, } vestus à la turque.
HORACE, son fils, }

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LELIE, ERGASTE.

LELIE.

O fatale nouvelle, et qui me désespere !
Mon oncle te l'a dit, et le tient de mon pere?

ERGASTE.

Ouy.

LELIE.

Que pour Eroxene il destine ma foy !
Qu'il doit absolument m'imposer cette loy !
Qu'il promet Aurelie aux vœux de Polydore !

ERGASTE.

Je vous l'ay desja dit, et vous le dis encore.

LELIE.

Et qu'exigeant de nous ce funeste devoir,
Il nous veut obliger d'espouser dès ce soir ?

ERGASTE.

Dès ce soir.

LELIE.

Et tu crois qu'il te parloit sans feinte?

ERGASTE.

Sans feinte.

LELIE.

Ha! si d'amour tu ressentois l'atteinte,
Tu plaindrois moins ces mots qui te coustent si [cher,
Et qu'avec tant de peine il te faut arracher;
Et cette avare echo, qui respond par ta bouche,
Seroit plus indulgente à l'ennuy qui me touche.

ERGASTE.

Comme on m'a tout appris je vous l'ay rapporté;
Je n'ay rien oublié, je n'ay rien adjousté;
Que desirez-vous plus?

LELIE.

Aux choses d'importance,
Oublier quelquesfois la moindre circonstance,
Un regard, un sousris, un mot, une action,
Ruine absolument nostre pretention;
Et sçachant à quel poinct cet entretien m'importe,
Je t'y puis voir, cruel, repugner de la sorte?

ERGASTE.

Ne vous touchant pas tant, j'y repugnerois moins;
Mais cette amour, enfin, vous couste trop de soins.

LELIE.

Il m'en couste, il est vray, mais j'en aime les causes.
Les espines d'amour ne sont point sans leurs roses;
Et quand il faut souffrir pour de si doux appas,
Je tiens pour malheureux celuy qui ne l'est pas :
Au reste, estant l'autheur de mon inquietude,
La peux-tu negliger sans trop d'ingratitude?
Sans tes conseils...

ERGASTE.

Et bien? n'est on pas malheureux
De voüer son service à ces fous d'amoureux !
Faictes que le succez responde à leur caprice,
On leur rend un devoir, non pas un bon office:
Le péril d'un gibet est le moindre danger

Où, pour servir leur flame, on se doive engager;
Mais si quelque accident par malheur les menace,
On est absolument autheur de leur disgrace;
Soit que le sort, enfin, leur soit cruel ou doux,
Tout le bien leur est deu, tout le mal vient de nous.
Vostre confusion est l'effect que merite
La boüillante chaleur d'une amour illicite;
J'en avois bien preveu ce triste repentir,
Et je n'ay pas manqué de vous en advertir;
Mais, malgré ces advis qui ne profitoient gueres,
Je ne pus refuser mes soins à vos prieres.

LELIE.

Voyant le precipice où tu guidois mes pas,
Quoy que sollicité, tu ne le devois pas.

ERGASTE. [sage.

Le temps vous rend sçavant, l'espreuve vous fait
Mais vous estiez bien loing de tenir ce langage,
Quand d'une impatience egale à vos douleurs,
Pendant à mes genoux, les yeux baignez de pleurs,
Confus et despourveu de tout autre remede,
Vous reclamiez mes soins, ou la mort, à vostre ayde.

LELIE.

J'en concevrois, enfin, des regrets superflus,
Quand l'affaire est au poinct de n'en consulter plus;
Mais ce que tu m'apprends m'est de telle impor-
Qu'il s'agit de ma mort, ou de ton assistance, [tance
De perdre la lumiere, ou conserver mes vœux
A qui je suis lié d'indissolubles nœuds.
Dy donc, que ferons-nous? Romps ce fascheux si-

ERGASTE. [lence.

Souvent on detruit tout par trop de violence.

LELIE.

Differant trop, aussi, l'on n'execute rien.

ERGASTE.

Eraste, à mon advis, nous y servira bien,
Et son affection ne vous sera pas vaine.

LELIE.

Je me promets bien moins son amour que sa hayne,
S'il sçait la dure loy qu'on me veut imposer.

ERGASTE.

Mais il est bien aisé de l'en desabuser
Et d'obtenir de luy ce favorable office,
En faisant qu'il se serve en vous rendant service.

LELIE. [mens,

Quoy que mon cœur repugne aux esclaircisse-

Faisons nous cet effort, tout est doux aux amans ;
Ergaste, cherchons-le.

ERGASTE, *le suivant.*

Quel embarras extrême !
Travailler pour des fous, est bien l'estre soy mesme!
Il leur faut, au besoin, faire tout esperer,
Et perdre tout repos pour leur en procurer [1].

SCÈNE II

LYDIE, *seule.*

Pauvre Eroxene ! Helas! quelle ame impitoyable
Ne seroit pas sensible à ta peine incroyable!
Je vous cherchois, Eraste.

SCÈNE III

ERASTE, LYDIE.

ERASTE.

Et j'estois en soucy
En quel lieu je pourrois te rencontrer aussi :
Toy, qui, brillant rayon du soleil qui m'eclaire,
Toy, qui, de nostre amour fidelle secretaire [2],
Toy, qui, l'appuy...

LYDIE.

Tout beau, je ne me puis flatter
De vaines qualitez que vous m'allez oster.

ERASTE.

Ne m'apportes-tu pas une heureuse nouvelle ?

LYDIE.

Tres mauvaise, au contraire, et pour vous, et pour [elle,
Et pour qui, comme moy, prend part en vos en- [nuys.

ERASTE.

Quelle encor?

LYDIE.

Eroxene.

1. M. Guizot, *Corneille et son temps*, p. 376, fait remarquer avec raison que cette scène d'exposition a été imitée par Molière pour la première scène des *Fourberies de Scapin.*

2. Rotrou se rappelle ici le passage du *Menteur* de Corneille où Dorante flatte aussi Cliton en l'appelant... « de ses secrets le grand dépositaire. »

ERASTE.

Acheve.

LYDIE.

Je ne puis.

ERASTE.

Te taire est un surcroist à ma melancholie;
Parle donc. Eroxene...

LYDIE.

Est promise à Lelie.

ERASTE.

Ha ! quel coup plus mortel pouvoy-je recevoir !

LYDIE.

Ce n'est pas tout.

ERASTE.

Quoy donc?

LYDIE.

Ils espousent ce soir.
Ainsi les courts momens qui restent à vostre ayde,
Vous privant de conseil, vous privent de remede.

ERASTE.

O fatale nouvelle, et funeste à mes vœux !
Je n'en redoutois qu'une, et tu m'en apprends deux.

LYDIE.

Une troisième suit.

ERASTE.

Poursuy donc, et m'acheve ;
C'est trop long-temps languir, je ne veux plus de [trève,
Et de tous ses efforts ma constance est à bout.

LYDIE.

Pour chercher du remede, il vous faut dire tout;
Son oncle, se doutant de nostre confidence,
M'a fait aujourd'huy mesme une expresse deffence
De plus sortir, vous voir, ny vous parler jamais.

ERASTE.

Que le Ciel sur mon chef eclatte désormais;
Quelque ardent et mortel que son foudre puisse es- [tre,
Un fruit de ma ruine est qu'il ne peut l'accroistre.

LYDIE.

Puisqu'il vous faut tout dire, et d'un cœur confident,
Vous avez à combattre un quatrième accident.

ERASTE.

Après qu'à tant d'ennuis ma mort est impossible,
Frappe, accable, poursuy, je ne suis plus sensible.

LYDIE.

Vous avez d'Eroxene excité le courroux.

ERASTE.

D'Eroxene, Lydie !

LYDIE.

Elle se plaint de vous.

ERASTE, *comme s'évanouissant.*

C'est à ce dernier coup qu'il faut que je succombe,
Que le nuage creve, et que le foudre tombe.

LYDIE.

Vous dissimulez bien ! Le cœur vous reviendra,
Et ce n'est pas encor le coup qui vous tuera.
A des yeux clair-voyans la feinte est inutile ;
Certains bruits en un mot s'épandent par la ville,
Et non sans fondement et sans quelque raison,
Qui vous rendent suspect.

ERASTE.

De quoy ?

LYDIE.

De trahison,
Ou, pour mieux en parler, d'amour pour Aurelie,
Au mepris de la foy dont le serment vous lie ;
Son frere, qui vous suit inséparablement,
Semble estre à ce soupçon un juste fondement.

ERASTE.

Juste Ciel !

LYDIE.

Et l'amour regne, s'il le faut dire,
Dans les yeux d'Aurelie, avecques tant d'empire,
Qu'outre les cruautez et les meurtres secrets,
Que ce tyran commet, avecque leurs attraits,
Dans les plus resolus et plus fermes courages,
L'inconstance peut bien estre un de ses ouvrages,
Et pourroit bien avoir à des charmes si doux
Acquis l'autorité qu'une autre avoit sur vous;
C'est sur ce fondement...

ERASTE.

Eroxene, Lydie,
A pu me soupçonner de cette perfidie !
Moy, traistre !

LYDIE, *le retenant.*

Où courez vous ?

ERASTE.

Ne retien point mes pas,
Je vay la detromper.

LYDIE.

Comment ?

ERASTE.

Par mon trespas ;
Mais perdant la clarté, j'emporteray la gloire...

LYDIE.

Le mal n'est pas si grand que je vous l'ay fait [croire ;
Cette peur estoit plus mon soupçon que le sien :
Ne vous en troublez point, nous l'en guerirons bien.
Le frequent entretien de vous et de Lelie
Me faisoit redouter le pouvoir d'Aurelie ;
Mais je voy qu'il n'a point alteré vostre amour.

ERASTE.

Je t'en eusse éclaircie en me privant du jour,
Et ma mort t'eust fait voir qu'il n'est pas necessaire
D'estre amant de la sœur pour estre ami du frere.
Tu sçaurois, si l'Amour avoit pu t'enflammer,
Quel tort fait un reproche à qui sçait bien aymer ;
Cruelle, tu sçaurois si, pour causer ma peine,
L'Amour puise des traits hors des yeux d'Eroxene ;
Et si les miens, enfin, conservant la clarté,
L'usage leur en plaist que pour voir sa beauté.

LYDIE.

Au besoin qui la presse, elle implore vostre ayde,
Et vous mande le mal, pour chercher le remede ;
Vous luy ferez bien mieux paroistre vostre amour,
Detournant cet hymen, que vous privant du jour.

ERASTE.

Dy luy, qu'où de l'esprit l'adresse sera vaine...

LYDIE.

Et bien ?

ERASTE.

Celle du bras la tirera de peine,
Que je vais de ce fer, s'il ne me satisfait,
Dans le cœur de Lelie effacer son pourtrait ;
L'arracher de son sein, et de cet infidelle
Immoler à l'amour l'amitié criminelle.

LYDIE *s'en allant.*

Ne vous emportez pas jusqu'à ce dernier poinct ;
Les hommes coustent cher, ne les prodiguons point.

SCÈNE IV

ERASTE, LELIE, ERGASTE.

LELIE.

C'est luy!

ERASTE.

Quelque apparence où l'amitié se fonde,
Ne cherchons plus ny foy ny vertu dans le monde:
L'amitié, les sermens, et la foy d'aujourd'huy,
Ne servent qu'à tromper la bonne foy d'autruy;
Mais, enfin, je suivray l'exemple qu'on me donne,
Et, trahy de chacun, n'épargneray personne.

LELIE.

Il discourt en luy-mesme.

ERGASTE.

A l'exemple des fous,
Comme frappé, sans doute, en mesme endroit que [vous.

ERASTE.

Si mon bras ne l'immole à ma juste colere,
Je veux bien que le Ciel ne me soit pas prospere.

ERGASTE.

Que ne luy parlez-vous ?

LELIE.

Eraste, quel soucy
Vous excite ce trouble et vous travaille ainsi?

ERASTE.

Je compatis, Lelie, aux miseres du monde,
Où tout soucy, tout trouble, et tout mal-heur [abonde,
Depuis que l'amitié n'y cognoist plus de loy,
Et que la foy n'y sert qu'à seduire la foy.
Mon plus cher confident travaille à ma ruine,
Et mon meilleur amy me trompe et m'assassine.

LELIE.

Je ne le tiendrois plus en cette qualité,
Et tel amy ne peut estre assez detesté.

ERASTE.

Je ne le tiens aussi qu'en qualité de traistre,
Et le déteste autant qu'il est digne de l'estre.

LELIE.

Sans vous en mettre en peine, apprenez-moy son [nom,
Eraste, et laissez-moy vous en faire raison.

ERASTE.

Il est de vos amis.

LELIE.

Des amis de la sorte,
Pour se deffendre d'eux, la cognoissance importe.

ERASTE.

Quoy qu'infiniment traistre, il ne peut me trahir,
Ny vous, quoy qu'odieux, ne le pouvez haïr.

LELIE.

Vous le nommez ?

ERASTE.

Lelie.

LELIE.

Ha ! c'est me faire injure.

ERASTE.

C'est vous mesme, cruel, vous qui m'estes parjure,
Vous, que pour mon amy j'ay tort de reputer,
Vous, que par vostre advis je dois tant detester.

LELIE. [trême

J'ay part en vostre peine, et plains le trouble ex-
Qui, si visiblement, vous met hors de vous mesme.

ERASTE, *mettant la main sur la garde de l'épée.*

Et moy, j'ay grande part en votre trahison ;
Mais vous m'avez offert de m'en faire raison.

LELIE.

Dittes-moy donc mon crime, et me tirez de peine.

ERASTE.

Je vous le dis assez, sans nommer Eroxene ;
Et ce secret remords, qui nous sçait tourmenter,
Et punir nos forfaits sans nous executer,
Tesmoin, juge et bourreau de vostre perfidie,
Vous la reproche assez, sans que je vous la die.

LELIE.

Si vostre aveuglement ne me faisoit pitié,
Ou bien si je pouvois vous manquer d'amitié,
D'un bras qui rarement attend qu'on le convie
Je vous aurois desja fait passer vostre envie,
Mais sans avoir donné du penser seulement
A vos jaloux soupçons le moindre fondement.

ERASTE.

Ce n'est rien que ce soir épouser Eroxene.

LELIE.

Je crains plus son amour que je ne fais sa haine ;
Le soir qui sous ses loix rangeroit mon destin,
Seroit suivy pour moy d'une nuict sans matin ;
Mais il faut pardonner à vostre jalousie,
Et, pour vous bien guerir de cette frenaisie,

Vous fiant mon secret, vous apprendre en deux mots
Combien un tel dessein repugne à mon repos.

ERASTE.

Si, chacun s'abusant, je m'abusois moy-mesme,
Je tiendrois cette erreur pour un bon-heur extrême.

LELIE.

Quand de la reyne Bonne, et d'effect, et de nom,
En Pologne, mon pere eut l'heur d'estre eschanson,
Assez consideré par l'honneur de luy plaire
(Pour vous le faire court), il y manda ma mere;
Et, nous voulant à tous partager son credit,
Souhaitta que ma sœur encore s'y rendit
(Que ma mere eslevoit, en sa plus tendre enfance);
Car, pour moy, desja grand et hors de sa puis-
J'avois suivy mon pere, et, sorty de son sang, [sance,
Dedans la Cour desja possedois quelque rang;
Elles partirent donc, et croyant la fortune [tune,
Avoir trop fait pour nous, pour leur estre impor-
L'une, en queste d'un pere, et l'autre d'un mary,
Vinrent, pour nous treuver, s'embarquer en Bary[1].
Mais le pilote, à peine, eut laissé choir les voiles,
Qu'un vent impetueux, en dechirant les toiles,
Les escarta si loing, que l'on crut leurs vaisseaux
Le debris d'un écueil, ou le butin des eaux. [velles
Quinze ans s'estoient coulez, sans qu'aucunes nou-
En Pologne, ou dans Nole[2], eussent rien apris
[d'elles;
Et (comme après des soins si longs et superflus),
Mon pere n'en cherchoit ny n'en esperoit plus,
Depuis deux ans, enfin, il a sceu que ma mere,
Tombée, avec ma sœur, au pouvoir d'un corsaire,
Près d'une île écartée, où le vent les poussa,
Avoit esté vendue aux agents d'un bassa;
Qu'à l'égard de ma sœur elle en fut separée,
Et suivit un marchand de quelqu'autre contrée.
Mon père, à ce bon-heur, se sentit transporter,
Et, ne jugeant que moy qui les pust rachepter,
Outre six cents ducats, me feist, pour ce voyage,
Ordonner l'appareil d'un honneste equippage;
Venise, où j'arrivay pour mon embarquement,
Veid finir mon voyage, et naistre mon tourment,
Et l'endroit, où je creus laisser ma lassitude,

1. Bari, ville maritime du royaume de Naples, au bas du golfe de Venise.
2. Autre ville du royaume de Naples, dans l'ancienne Campanie.

M'excita tant de peine et tant d'inquietude
(Mais de peine si chere, et si douce à souffrir),
Que jusques à present je n'en ay pu guerir :
A l'heure du souper, la table fut couverte
Par des mains dont Amour avoit juré ma perte ;
Les mains d'une beauté dont l'abord me ravit,
Et qui m'asservit plus qu'elle ne me servit ;
Sophie estoit le nom de ce charme visible,
Qui, surprenant un cœur jusqu'alors insensible,
En feist en ce repas, par ses regards vainqueurs,
Un mets à ce tyran qui ne vit que de cœurs ;
Enfin, blessé d'amour, je feis lever la table,
Esperant perdre au lict ce tourment agreable ;
Mais le sommeil, qui lors charmoit tout l'univers,
Ne put fermer les yeux, qu'Amour avoit ouverts;
L'exercice du jour endort l'inquietude,
Mais la nuict elle veille, et nous devient plus rude.
Le lendemain, Ergaste, ignorant mon amour,
Se rendit dans ma chambre aussi tost que le jour,
Et me dist qu'un vaisseau m'attendoit à la rade.

ERASTE.

Vous partistes ?

LELIE.

Rien moins; je me feignis malade;
Mais que dis-je ? feignis : blessé de tant d'appas,
Je l'estois bien, sans doute, et ne le feignis pas.
L'aymable servitude, où ma raison s'engage,
M'ayant fait de ma mere oublier le servage,
Je compose avec l'hoste, et dedans sa maison,
Du mal que je feignois attends la guerison ;
Mais le mal que je feins, n'ayant point besoin d'ayde,
Le vray mal que je cache, y devient sans remede ;
Je me hazarde, enfin, et force le respect,
Que de l'objet aymé nous imprime l'aspect ;
Et mon feu me pressant, je découvre à Sophie
Et le cœur, et les vœux que je luy sacrifie ;
Mais en vain mon adresse, avec tout son effort,
Tente de son honneur l'inexpugnable fort ;
Et j'apprends, à la fin de mes poursuites vaines,
Que je ne puis pretendre autre fruict de mes peines,
Que la confusion d'un frivole sejour,
Ou le pudique fruict d'un legitime amour ;
Qu'elle estoit de naissance assez considerable
Pour aspirer au joug d'un hymen honorable ;
Mais que son mauvais sort, infidelle à son sang,

En l'estat d'une esclave avoit changé son rang.
L'amour, qui me rendoit ma franchise importune,
Feist en moy, ce qu'en elle avoit fait la fortune,
Me meist, d'un estat libre, en un rang où je sers.
Je delivray l'objet qui me tenoit aux fers;
Je racheptay Sophie, et la prenant pour femme,
En delivrant son corps, m'assujettis son ame.

ERGASTE.

Si de ce long recit vous n'abregez le cours [1],
Le jour achevera plustost que ce discours;
Laissez-le moy finir avec une parole;
Cinq ou six mois apres, nous nous rendons à Nole;
Où, de Constantinople, on creut nostre retour;
Et là, par mon advis, et par celui d'amour,
Nous estant concertez, je feis croire à son pere
Le rachapt de sa sœur et la mort de sa mere;
De Sophie, à present, Aurelie est le nom,
Le pere en cette erreur la souffre en sa maison,
Où, d'une chaste amour satisfaisant la flamme,
Elle est fille le jour, et la nuict elle est femme;
Jugez, par ce recit, si vraysemblablement
Vostre jaloux soupçon a quelque fondement;
Et si, quoy qu'on propose, il peut souffrir sans peine
La proposition qu'on luy fait d'Eroxene.

ERASTE.

Dieu! jamais comedie, en sa narration,
N'excita tant de joye et tant d'attention,
Et l'éclaircissement, qui dissipe ma crainte,
M'interdit toute excuse, et condamne ma plainte;
Mais de quelle arme, enfin, esperez vous parer
L'hymen...

LELIE.

Nous vous cherchions pour en deliberer.
J'ay fait mon personnage, en cette comedie;
Pour ce qui reste, il faut qu'Ergaste y remedie.

ERGASTE.

J'ay, pendant ce recit, eu le temps d'y resver;
Voyez si ce moyen se pourroit approuver.
Au vieillard Polydore Anselme offre Sophie,
Ou plustost, pour ses biens, il la luy sacrifie,
Voyant qu'il s'est offert de la prendre sans dot.

1. C'est ce que Molière dans les *Fourberies* (acte I, sc. 2), fait dire par le valet Sylvestre à son maître Octave, dans une situation pareille : « Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà jusqu'à demain. »

LELIE.

Il est vray.

ERGASTE.

Mon advis est qu'Eraste, en un mot
Lui faisant la mesme offre, obtienne sa parole
Et rende du vieillard l'esperance frivole ;
L'honneur qu'il recevra d'un si puissant appuy,
Et le peu de rapport de Polydore à luy,
Luy feront trop des deux faire la difference,
Pour devoir hesiter en cette preference ;
Vous, Lelie, il faudra que vous feigniez aussy
Qu'Eroxene, causant vostre plus doux soucy,
Vostre plus grand bon-heur est qu'hymen vous as-
Et lors, il est aisé de vous loger ensemble, [semble,
Et que, par cet intrigue, adroictement conduit...

LELIE.

Et bien ?

ERGASTE.

La sœur du jour soit la femme de nuict ;
Tant que de vos vieillards, qui n'ont plus guere à
[vivre,
La mort, qui change tout, de ces soins vous delivre.

ERASTE.

Comment, sans espouser, posseder leurs appas,
Ou comment, espousant, ne les posseder pas ?
N'est-ce pas te confondre, ou d'un double adultere,
De ce lien sacré profaner le mystere ?

ERGASTE.

Un amy travesty, vos parens assemblez,
Vous peut-il pas unir de ces nœuds simulez ?
Puis, leur mort arrivant, un hymen legitime
Des faveurs d'Eroxene effacera le crime.

LELIE.

Un plus rare moyen ne se peut concevoir,
Et tu me rends la vie en me rendant l'espoir ;
Par cet heureux advis qui nous tire de peine,
Je conserve Aurelie.

ERASTE.

Et j'espouse Eroxene.

ERGASTE.

Moy, peut-estre un gibet, si l'art est esventé.
Mais n'en consultons plus, le sort en est jetté.

LELIE.

Croy qu'il me souviendra de cet heureux office.

ERASTE.
Croy qu'estre ingrat, aussi, ne fut jamais mon vice.
ERGASTE.
Ny refuser, aussi, ne fut jamais le mien ;
Tous, alors qu'on vous sert, vous en promettez bien ;
Mais tousjours pour effets vous baillez des attentes;
Vos assignations ne sont jamais contentes;
De vos profusions on n'est jamais surpris.
N'importe, la vertu de soy-mesme est le prix ;
Je vais treuver Anselme, et commencer mon rôle,
Où, si de mes efforts le succez n'est frivole,
Il sera bien adroit, s'il nous peut eschapper;
Et s'il ne court bien fort, je sçauray l'attraper.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LELIE, AURELIE, ERGASTE.

AURELIE *sur la porte, voyant revenir Lelie.*
Qui vous a retenus? Il estoit temps, Lelie,
De tirer mon esprit de sa melancholie;
Et tardant un moment, la mort l'en eust tiré.
LELIE.
Quel nouveau déplaisir peut l'avoir alteré?
AURELIE.
Quel plus grand déplaisir faut-il que vostre absence,
A qui sans aucuns biens, sans nom, sans connois-
[sance,
Pour support, pour amis, pour parens, pour époux,
Pour tout refuge enfin, ne reconnoist que vous?
Le sort, dès le berceau me declarant la guerre,
De libre que j'estois en ma natale terre,
M'en tira pour m'oster ce precieux tresor,
Et m'arracha du sein qui m'allaictoit encor.
Je perdis, d'un seul traict que lança la furie,
Ma liberté, mon nom, mes parents, ma patrie ;
Et pour toute richesse, il ne m'estoit resté
Qu'un cœur libre et constant, que vous m'avez
[osté.

Quand je croyois enfin que changeant mon servage,
Ce cruel ennemy m'eust changé de visage,
Et que le cher present qu'il m'a fait de vos fers,
Dût guerir tous les maux que j'ay jamais soufferts!
Je voy qu'il entreprend ma derniere ruine,
Et veut, par le succez des maux qu'il me destine,
M'ostant jusqu'à l'espoir, me depouiller d'un bien,
Qui malgré luy demeure à qui ne reste rien.

LELIE.

Vous sçavez que mes yeux, depourvus de deffence,
Mirent si tost mon cœur dessous vostre puissance,
Que sans rien meriter par ma captivité,
Je ne fis qu'obeïr à la necessité ;
Par cette conjoncture, il est aisé de croire [gloire,
Que l'honneur d'estre à vous faisant toute ma
Le malheur de vous perdre, et de ne vous plus voir,
Feroit mon infaillible et dernier desespoir.

AURELIE.

S'il faut donc par la fuitte éviter la disgrace
Dont un pere importun aujourd'huy nous menace,
Proposez moy l'horreur des plus affreux desers,
Des plus sombres forests, des plus penibles mers ;
Je vous suivray sans peine au bord des precipices,
Tous travaux avec vous me seront des delices.

ERGASTE.

Combattons la fortune avec tout nostre soin ;
Mais n'allons point chercher à la vaincre si loin ;
Si tost qu'on leve l'ancre, et qu'il faut perdre terre,
Je croy m'estre exposé dans un vaisseau de verre,
A qui le moindre flot est un funeste écueil
Dont le choc va m'ouvrir un liquide cercueil.

LELIE.

Ton interest n'est pas ce qui nous met en peine.

AURELIE.

Si de nos importuns l'esperance n'est vaine,
Ce soir, qui de nos vœux nous doit oster le fruit,
Sera suivy pour nous d'une eternelle nuit ;
En cette extremité, faisons avec courage
Ce qu'en mesme besoin fait un qui fait naufrage,
Qui, sans perdre courage, est constant jusqu'au bout,
De l'œil et de la main cherche et s'attache à tout.

LELIE.

Le Ciel nous peut ayder, si l'art nous est frivole.
Mais mon pere revient; toy, commence ton rôle;

Vous, Aurelie, entrez, je vous veux conferer
D'un advis que l'Amour vient de nous suggerer.

SCÈNE II

ANSELME, ERGASTE.

ANSELME.

En quel endroit, Ergaste, as-tu laissé Lelie ?

ERGASTE.

Dans sa chambre ; pourquoy ?

ANSELME.

Seul ?

ERGASTE.

Avec Aurelie.

ANSELME.

M'estant teu si long-temps, je l'avoue aujourd'huy,
Je suis mal satisfait d'Aurelie et de luy ;
Il semble (s'il te faut parler d'une ame ouverte)
Que, rachetant sa sœur, il acheta sa perte ;
Et que Constantinople est un sejour fatal,
Où tout bien se corrompt, et degenere en mal ;
Si l'étude autresfois l'a mis en quelque estime,
Il semble n'estre plus qu'un corps que rien n'anime ;
Et son oysiveté semble le mettre au rang
Des objets dépourveus et de vie et de sang.
Il ne sçauroit treuver, pour son inquietude,
Dans sa bizarre humeur, assez de solitude ;
Et l'eglise, autrefois le premier de ses soins,
Est aujourd'huy le lieu qu'il frequente le moins.

ERGASTE.

Le proverbe est certain, et l'épreuve constante,
Que l'on sçait qui l'on est, en sçachant qui l'on [hante[1],
Et vous plaindre de luy, n'est que luy reprocher
Qu'avecques les boiteux on apprend à clocher.
Nous venons de Turquie, et dans cette contrée,
Des plus religieux l'eglise est ignorée ;
C'est un climat de maux, dépourveu de tous biens
(Car les Turcs, comme on sçait, sont fort mauvais [chrestiens).

1. Traduction excellente du proverbe : Dis moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

Les livres en ce lieu n'entrent point en commerce,
En aucun art illustre aucun d'eux ne s'exerce,
Et l'on y tient quiconque est autre qu'ignorant,
Pour Catalamechis [1], qui sont gens de néant.

ANSELME.

Plus jaloux de sa sœur qu'on n'est d'une maistresse,
Jamais il ne la quitte, ils se parlent sans cesse,
Me raillent, se font signe, et, se mocquans de moy,
Ne s'apperçoivent pas que je m'en apperçoy.

ERGASTE.

Là, chacun à gausser librement se dispense,
La raillerie est libre, et n'est point une offence;
Et, si je m'en souviens, on appelle en ces lieux,
Urchec, ou gens d'esprit, ceux qui raillent le mieux.

ANSELME.

Ils en usent pour Nole avec trop de licence;
Et quoy que leur amour ait beaucoup d'innocence,
Je ne puis approuver ces baisers assidus
D'une ardeur mutuelle et donnez et rendus,
Ces discours à l'oreille, et ces tendres caresses,
Plus dignes passe-temps d'amans et de maistresses,
Qu'ils ne sont, en effet, d'un frere et d'une sœur.

ERGASTE.

Se peuvent-ils cherir avec trop de douceur?
Et, proches comme ils sont, peut-on sans injustice
Interdire à leur sang de faire son office?

ANSELME.

Je crains que cet office excede leur devoir;
Je n'en puis mal juger, mais il faut tout prevoir.

ERGASTE.

La loy de Mahomet, par une charge expresse,
Enjoint ces sentimens d'amour et de tendresse,
Que le sang justifie et semble authoriser;
Mais le temps les pourra de-Mahometiser;
Ils appellent Tubalch, cette ardeur fraternelle,
Ou Boram, qui veut dire, intime et naturelle.

ANSELME.

S'il m'est enfin permis de ne te point mentir,
Et si d'une bonne œuvre on se peut repentir,
De leurs deportemens, mon ame inquietée
Conçoit quelque regret de l'avoir rachetée;

1. Il va sans dire que c'est là du turc de pure invention. Ergaste prépare ainsi, sans le savoir, la scène où il aura tant d'intérêt à ce qu'Anselme croie qu'il sait le turc, et peut parler avec Horace qui ne comprend pas d'autre langue.

Puis qu'en la recouvrant, je perdis mon repos,
Que ce soin importun traverse à tout propos.

ERGASTE.

L'usage de Turquie enfin les justifie ;
La loy turque...

ANSELME.

Et toy, traistre, avecques ta Turquie,
Avecques ta loy turque, avec ton Mahomet,
Tu veux authoriser cet usage indiscret;
Et sous un voile turc, me chargeant d'infamie,
M'affronter à la turque et couvrir leur folie.
Mais le soin que tu prends de les justifier,
Me les rend plus suspects, et m'en fait défier.
J'entends si chez les Turcs ils suivoient leur methode,
Que parmy les chrestiens ils vivent à leur mode.

ERGASTE.

La fille, ayant atteint l'âge de la raison,
Est un meuble importun dedans une maison,
Et dont aux plus soigneux la garde est incertaine;
Un mariage, enfin, vous tireroit de peine,
Et borneroit vos soins, en terminant ses vœux.

ANSELME.

Tu n'en proposes qu'un, et j'en ay conclu deux.
Tu connois Eroxene ?

ERGASTE.

Ouy, la niepce d'Orgye ?

ANSELME.

Elle-mesme, est-ce un choix indigne de Lelie ?

ERGASTE.

S'il obtient par vos soins ce favorable choix,
Vous luy donnez la vie une seconde fois,
Puis qu'il aime Eroxene à l'égal de son ame,
Et que son seul respect luy fait cacher sa flamme.

ANSELME.

Je rends graces au Ciel qu'une fois, pour son bien,
Son choix, tousjours contraire, ait rencontré le mien;
Mais outre cet hymen, j'ay d'Aurelie encore
Arresté l'alliance avecques Polydore.

ERGASTE.

Pour Lelie, Eroxene est tout l'heur qu'il pretend,
Mais pour sa sœur...

ANSELME.

Et bien ?

ERGASTE.

Ne vous hastez pas tant.

ANSELME.

Pourquoy? veux-tu que l'age au logis la consomme.

ERGASTE.

Ne la mariez point, ou luy donnez un homme.

ANSELME.

Et qu'est donc Polydore?

ERGASTE.

Il n'est plus, autant vaut.

ANSELME.

Comment, en sa santé sçais tu quelque defaut?

ERGASTE.

Non, mais il est trop jeune, attendez qu'il ait l'âge,
Et puisse satisfaire aux devoirs du menage.
Oh! que de ses pareils le feu doit estre ardent!

ANSELME.

Il n'a pas cinquante ans!

ERGASTE.

Et plus, pas une dent.
Il n'est, dans la nature, homme qui ne le juge
Du siecle de Saturne, ou du temps du deluge,
Des trois pieds dont il marche, il en a deux goutteux,
Et ressemble, en marchant, à ces asnes boiteux
Qui presque à chaque pas trébuchent de foiblesse,
Et qu'il faut soutenir, ou relever sans cesse.

ANSELME.

Il est riche, et le bien a de puissans appas.

ERGASTE.

Fabrice ment donc bien, car il ne le dit pas.

ANSELME.

Quel Fabrice?

ERGASTE.

Un valet, qu'il chassa pour un verre,
Qu'il rinçoit par mal-heur, et qui tomba par terre.

ANSELME.

Et que t'en a-t-il dit?

ERGASTE.

Que bien loin de l'enfler,
Il vidoit sa finance, à force de souffler [1],

1. Faire de l'alchimie, où tout le temps se passait à *souffler* le feu sous les creusets; où tout ce qu'on avait d'argent s'en allait en fumée sous prétexte de faire de l'or. « Adieu, dit Hamilton, dans les *Mémoires* de Grammont, adieu les alambics, les creusets, les

Et que, pensant l'accroistre avec de la fumée,
En fumée, au contraire, il l'avoit consommée;
Qu'au reste, on vit chez luy de mets si delicats,
Qu'on meurt toujours de faim à la fin du repas;
Baste encor, pour avoir la fortune contraire,
A bien d'honnestes gens elle n'est pas prospere;
Mais son esprit mordant, envieux et jaloux,
Ne pardonne à personne, et se prend jusqu'à vous;
Déchiffrant vostre vie avec d'autres critiques,
Par tous les carrefours il en fait des chroniques,
Et ne se plaist à rien, tant qu'à vous éplucher;
Mais en vous disant tout, je vous pourrois fascher.

ANSELME.

Acheve, je le veux.

ERGASTE.

J'ay honte de le dire.

ANSELME.

Si ce qu'il dit est faux, je n'en feray pas pire.

ERGASTE.

Il vous veut imputer certaine infirmité,
Par qui de tous les nez le vostre est évité,
Et dit, qu'un vieil prurit dont le corps vous demange,
Vous oblige sans cesse à quelque geste étrange.

ANSELME.

Le sot ment par sa gorge.

ERGASTE.

Et dit le bien sçavoir,
De gens qui tous les jours ont l'honneur de vous voir,
Mesme de vos amis.

ANSELME.

Il ment par les oreilles.

ERGASTE.

De plus, qu'ayant le nez delicat à merveilles,
Il le sçait par luy-mesme.

ANSELME.

Il ment par l'odorat.

ERGASTE.

Et que le vostre estant et si court et si plat,
Cette incommodité, qui vous est naturelle,
Est facile à juger.

fourneaux et le noir attirail de la *soufflerie.* » Le Crispin des *Folies amoureuses,* parlant de ses talents avoués ou occultes, dit aussi :

Il ne s'en est manqué qu'un degré de chaleur
Que je fusse en mon temps le plus hardi souffleur.

ANSELME.

Il ment par la cervelle.

ERGASTE.

[ment,
Quoy qu'il n'ait pas raison, car je sçay bien qu'il
L'accès qu'il a chez vous, le fait croire aysément.

ANSELME.

Mais comment l'en bannir? ma parole me lie,
Joint qu'il s'offre sans dot d'épouser Aurelie.

ERGASTE.

Espargnez sa vertu, bien plustost que sa dot;
Car toute femme, enfin, n'en peut faire qu'un sot[1]:
Et tout pere puissant, qui pourvoit mal sa fille,
Rend pour le moins suspect l'honneur de sa famille;
Mais Eraste qui l'ayme, et sans comparaison,
Plus sortable de biens, et d'âge, et de maison,
Pressé d'un feu secret, incessamment aspire,
Sans l'ozer declarer, au joug de son empire,
Vous fera la mesme offre, et la prendra sans dot;
Il s'enhardit hyer de m'en toucher un mot.

ANSELME.

Eraste!

ERGASTE.

Oüy, fils d'Orchas, grand amy de Lelie.

ANSELME.

Il témoigne, sans dot, vouloir bien d'Aurelie!

ERGASTE.

Non sans dot seulement, mais sans habits encor,
Et la croit, toute nuë, un si riche tresor,
Que....

ANSELME.

Fay le moy parler, et concluons l'affaire;
Pour l'autre, il peut ailleurs se pourvoir d'un beau
[pere.
J'ay du respect pour luy comme il en a pour moy:
En me calomniant, il degage ma foy, [tre.
Et recherchant ma fille, il m'a deu mieux connois-

ERGASTE.

Vous vous engendriez mal[2]; c'est un fou.

1. Le mot est ici avec le sens qu'il a chez Molière, dans *Tartuffe :*

Elle, elle n'en fera qu'un *sot*, je vous le jure;

dans l'*Ecole des femmes :*

Epouser une sotte, est pour n'être point sot.

2. C'est-à-dire vous preniez un mauvais gendre. Le mot *engen-*

ANSELME.

C'est un traistre.

ERGASTE.

Un fourbe.

ANSELME.

Un archi-fourbe.

ERGASTE.

Un calomniateur.

ANSELME.

Un medisant.

ERGASTE.

Un lasche.

ANSELME.

Un gueux.

ERGASTE.

Un imposteur.

ANSELME.

Un infame.

ERGASTE.

Un faquin.

ANSELME.

Un reste de galere;
Mais insensiblement tu m'as mis en colere,
Et si dans cette humeur je l'avois rencontré,
Je serois homme encor à le voir sur le pré.

ERGASTE.

L'âge vous en dispence ; et luy n'est pas si traistre,
Si peut-estre il n'y va pour faucher, ou pour paistre.

ANSELME, *s'en allant.*

Fay moy venir Eraste ; adieu.

ERGASTE.

Quel doux ébat !
O la bonne balourde, et le plaisant soldat !

drer, avec ce sens, se trouve deux fois dans Molière : l'*Etourdi*, acte II, sc. 6, et le *Malade imaginaire*, acte II, sc. 4. « Que vous serez bien *engendrée !* » dit Toinette à Argan, parlant de Thomas Diafoirus. Richelet pense que c'était un mot inventé, là, par Molière : « mot factice et burlesque, dit-il dans son *Dictionnaire*, qui ne se trouve que dans le *Malade imaginaire* de Molière. » Il oubliait l'*Etourdi*, et il ignorait ce passage de la *Sœur* de Rotrou.

SCÈNE III

EROXENE, LYDIE.

EROXENE.

Va, rends ce bon office au feu qui me consomme.
Il me promet beaucoup; mais, Lydie, il est homme,
C'est-à-dire d'un sexe où l'on fait vanité
D'oubly, de perfidie et d'infidelité;
Et s'il me fait le tort, dont mon soupçon l'accuse,
Aurelie a des yeux qui portent son excuse.

LYDIE. [fin,

Je l'iray bien chercher; mais qu'apprendray-je en-
Apres tous les sermens qu'il m'a faits ce matin?
Quel abord luy feray-je? et que luy dois-je dire?

EROXENE.

Confesse luy ma crainte, et dy luy mon martyre;
Que l'accès qu'un amy luy donne en sa maison
Me le rend, en un mot, suspect de trahison;
Mais non, ne touche rien de ce jaloux ombrage;
C'est à sa vanité donner trop d'avantage. [amans
Dy luy que puis qu'il m'ayme, et qu'il sçait qu'aux
Une heure sans se voir est un an de tourmens,
Il m'afflige aujourd'huy d'une trop longue absence;
Non, il me voudroit voir avec trop de licence.
Dy luy que dans le doute où me tient sa santé,
Mais puis que tu l'as veu, puis-je en avoir douté?
Flattant trop un amant, une amante inexperte
Par ses soins superflus en hazarde la perte.
Va, Lydie; et dy luy ce que pour mon repos
Tu crois de plus seant et de plus à propos;
Va, rends moy l'esperance, ou fay que j'y renonce;
Ne dy rien si tu veux, mais j'attends sa réponce.

LYDIE.

Que me repondra-t-il, si je ne luy dis rien?

EROXENE.

Le silence par fois est un docte entretien;
Et le voir de ma part, sans luy pouvoir rien dire,
C'est luy faire sur moy connoistre son empire;
C'est d'un style eloquent, et digne de ses vœux,
Expliquer mes soubçons, mes soupirs et mes feux.
O sexe malheureux, et chetif, que le nostre,
Où l'amour se treuvant naturel comme à l'autre,
Son pouvoir redoutable, et ses succez douteux,

L'adveu n'en est pas libre, et s'en treuve honteux!
Où l'on permet d'aymer, non d'avoüer qu'on ayme;
Où la pudeur travaille, autant que l'amour mesme.

LYDIE.

Si vostre oncle, arrivant, m'appelloit par hazard.

EROXENE.

Va; tousjours une amante a quelque excuse à part
(Comme un vieillard tousjours a l'humeur soupçon-
[neuse);
Tu seras chez l'Orfevre, ou bien sur[1] l'empezeuse[2];
Je sçauray l'abuser: mais presse ton retour,
Si tu me veux encor voir respirer le jour.

SCÈNE IV

LYDIE, *seule.*

Invincible vainqueur des cœurs les plus rebelles,
Amour, que ton pouvoir démonte de cervelles,
Et que nostre raison suit de pres le repos!
Mais je ne pouvois pas sortir plus à propos.

SCÈNE V

ERASTE, LYDIE.

ERASTE.

Lydie, oblige moy d'asseurer Eroxene.....

LYDIE.

De quoy?

ERASTE.

Que je travaille à vous tirer de peine;
Qu'un prompt evenement luy prouvera ma foy;
Et que malgré le sort... Mais va, retire-toy.

LYDIE.

Quel caprice vous fait me chasser de la sorte?

ERASTE.

Ne t'en informe point; un sujet qui m'importe.
Ne me suy point, te dis-je; adieu.

1. Pour *chez*, comme on le dit encore en quelques provinces.
2. Lingère, repasseuse. — Les grands collets passés à l'empois, qu'on portait alors, en faisaient un métier important. Il y avait parmi les offices de la Cour celui « d'empeseur du roi. ».

LYDIE.

De la façon ?

ERASTE, *en luy-mesme.*

Anselme en auroit pu concevoir du soupçon.

LYDIE, *loin de luy.*

O Dieux !

ERASTE.

Abordons-le, commençons nostre rôle.

SCÈNE VI

ANSELME, ERASTE, LYDIE.

LYDIE.

N'avoir pu luy tirer ny dire une parole !
Me fuyr, me rebutter, et me quitter ainsi !
Ma maistresse a raison de s'en mettre en soucy.
Anselme vient à luy : quelque trame se brasse [1];
Ne nous éloignons point, sçachons ce qui se passe.

(*Elle se cache dans une porte.*)

ANSELME.

Venez, mon cher Eraste, ou plustost mon cher fils
(Puisque par vostre amour ce nom vous est acquis);
Vous avez pu sçavoir d'Ergaste ou de Lelie,
A quel poinct je tiens cher le bonheur d'Aurelie.

ERASTE.

Je croy pareillement qu'ils vous auront appris
A quel prix je tiendray cette faveur sans prix.

ANSELME.

Le temoignage exprés qu'ils viennent de m'en ren- [dre
Fait que je vous saluë en qualité de gendre,
Et vous offre chez moy toute l'authorité
Que vous y pouvez prendre en cette qualité.

LYDIE.

Qu'entends-je, ô juste Ciel !

ANSELME.

Ils vous ont dit encore
Qu'à quelque si haut poinct que ce bon-heur m'ho- [nore,
Je ne puis autrement encor l'avantager ?

1. Ce mot, qui ne se prend plus figurément que pour les affaires, s'entendait alors surtout pour les complots, les trames. Saint-Simon, qui avait tant de traditions de cette vieille langue, dit par exemple : « Il se *brassoit* une conspiration, connue à Vienne, tramée à Rome, et prête d'éclater à Naples. »

Mes biens après ma mort se pourront partager ;
Mais comme j'en ay peu, sa dot sera petite.

ERASTE.

Ne comptez-vous pour rien sa grace et son merite?
Ces rares qualitez, ces precieux tresors,
Dont le Ciel enrichit son esprit et son corps ?
En soy seule, elle apporte une richesse extréme,
Et je ne pretends d'elle autre dot qu'elle-mesme.

LYDIE.

Et puis asseurons-nous en la foy d'un amant ;
Mais je pense veiller, et dors asseurément.

ANSELME.

Je croy, puis que sans fard il faut ouvrir nos ames,
Qu'il ne vous reste rien de vos premieres flammes ;
Qu'Eroxene en un mot n'a plus l'authorité
Qu'on m'a dit qu'elle avoit sur vostre liberté ;
Quelque nouvelle amour dont le feu nous consume,
Nostre premier brasier aisément se r'allume,
Pour peu que sous sa cendre il reste de chaleur,
Et ce mal ne produit que hayne et que mal-heur.

ERASTE.

J'ay, pour me divertir d'une humeur sotte et vai-
Pris plaisir, il est vray, d'abuser Eroxene ; [ne,
Mais, si jamais l'amour n'estoit victorieux
Par de plus dignes traits que par ceux de ses yeux,
Ce monarque absolu sur tout ce qui respire,
N'auroit pas bien avant étendu son empire.

LYDIE.

Et lasches, nous prisons un bien si peu constant,
Dont la perte et le gain se fait en mesme instant !

ANSELME.

C'est assez, elle est vostre, et d'un mesme lien
J'engage sous vos loix et son cœur et le mien.

ERASTE.

Et par ce cher present, vostre bonté me donne
Plus que la plus brillante et plus riche couronne.
Souffrez que j'aille offrir l'hommage que je doy
A la divinité dont j'adore la loy,
Et luy sacrifier le beau feu qui me presse.

LYDIE.

Que ne puis-je arracher cette langue traistresse !

ANSELME.

Allons, nous prendrons jour pour la solennité
D'un joug si precieux à vostre liberté.

SCÈNE VII

LYDIE, *seule*.

O noire perfidie ! ô siecle ! ô monde immonde !
Source en crimes, en fraude, en miseres feconde !
Un theatre des jeux, et du sort, et du temps ;
Qui se peut garantir des lacs que tu nous tends ?
Triste objet de pitié, trop fidelle Eroxene,
Ou trop simple plustost, trop credule et trop vaine,
D'avoir cru posseder assez d'authorité
Pour obliger ce sexe à quelque fermeté ;
Un sexe, qui du nostre incessamment se jouë,
Plus changeant que le sort, moins stable que la rouë,
Et pour qui toutefois, malgré son changement,
Nostre sexe imbecille a tant d'attachement.
Fay maintenant estat des devoirs de ces traistres,
Si peu nos serviteurs, et si long-temps nos maistres,
Et dont, ou l'inconstance, ou la possession,
Du jour au lendemain éteint l'affection ;
Si larges en sermens, si riches en promesses,
Qui par tant d'artifice excitent nos tendresses ;
Qui mourans, languissans, et si pres de leur fin,
Ressuscitent le soir de la mort du matin.
Porter le coup mortel dans le sein d'Eroxene,
Est travailler, dit-il, pour la tirer de peine !
Que feras-tu, chetifve [1] ? et pour tant de douleurs,
Deux yeux te pourront-ils fournir assez de pleurs ?
Jamais, jamais du sort les plus sanglans outrages
N'ont produit de sanglots, de desespoirs, de rages,
De troubles, de transports, ny de forcennemens [2],
Sensibles à l'égal de tes ressentimens !
T'imite qui voudra, ton mal me rendra sage.
J'éviteray l'écueil où j'ay veu le naufrage ;
Tous les charmes d'Amour auront beau me tenter,
Et qui m'attrapera, s'en pourra bien vanter.

1. Le mot *chétif* s'employait souvent alors pour malheureux. C'était le *cadivus* latin, diminutif de *captivus*. Dans Oudin, *chétiveté* est mis pour misère.

2. Mot très-rarement employé, surtout au pluriel comme ici. Il est dans Desportes au singulier et dans la *Médée* de Corneille (acte IV, sc. 5).

Et fuyez un tyran, dont le *forcennement*
Joindroit votre supplice à mon bannissement.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

GERONTE, VIEILLARD, HORACE, SON FILS, *vestus à la Turque.*

GERONTE.

Enfin, apres un long et penible voyage,
Si souvent menacé des vents et de l'orage,
(Grace à l'heureux Demon qui gouverne mon sort),
Je revois mon païs, et me retreuve au port,
En estat de te rendre, ô ma cheré patrie,
Quand la Parque voudra disposer de ma vie,
De ces membres usez les cendres et les os,
Et remettre en ton sein ces funebres déposts.
Ne vois je pas Anselme ? O l'heureuse nouvelle !
Dont je vais réjoüir un amy si fidelle !
(*L'allant embrasser.*)
Anselme ! mais d'où vient qu'il détourne ses pas !
Quoy, mon plus cher amy ne me reconnoist pas,
Et de Geronte Anselme a perdu la memoire !

SCÈNE II

ANSELME, GERONTE, HORACE.

ANSELME.

Vous, Geronte !

GERONTE.

Voyez !

ANSELME.

Hé Dieu, qui l'eust pu croire ?
A voir ce corps tremblant, et ce visage usé,
L'un et l'autre si vieil, si maigre et déguisé !
Qui vous a pu causer ce changement extrême ?

GERONTE.

Manger mal, boire pis, souvent coucher de mesme;
Marcher incommodé, sans beste, et sans valet.

ANSELME.

A quoy ces habits turcs? dancez vous un balet?
Portez vous un momon [1]?

GERONTE.

Sans railler, je vous prie :
J'ay mangé, franchement, mes habits en Turquie.

ANSELME.

Comment! en ce païs mange t'on les habits?

GERONTE.

Oüy, mais l'on s'y plaist moins à railler ses amis.
Sçachez, qu'où la faim presse et la bource s'altere,
Il n'est rien de si dur que le corps ne digere;
Pour vous, plus j'en confere avec mon souvenir,
Plus je voy que le temps vous a fait rajeunir;
Et cette gayeté d'humeur et de visage
Cache aux yeux les plus fins la moitié de vostre âge :
Il n'est païs si sain, que son natal sejour.

ANSELME.

Baste, c'est me le rendre; enfin, d'où le retour?

GERONTE, *monstrant Horace.*

De racheter mon fils, ravy par des corsaires
Et fait le triste objet de quinze ans de miseres
Dans la fameuse ville où le grand Constantin
Avoit de l'Orient estably le destin.

ANSELME.

Vos bontez l'ont tiré d'une longue disgrace.

GERONTE.

Le sang m'y convioit.

ANSELME.

Vous l'appellez?

GERONTE.

Horace.

ANSELME, *l'embrassant.*

Le Ciel, mon cher Horace, apres ce long ennuy.....

GERONTE.

Il ne vous entend point, je vous reponds pour luy;

1. Mannequin de carnaval que des masques allaient porter de maison en maison, comme une offrande de *Momus*. Un des ballets les plus obscènes qui aient été dansés à la Cour, porte pour titre : *Le Balet des andouilles portées en guise de momons,* 1628, in-8.

Car il n'a jamais sceu sa langue naturelle;
Je vous apporte au reste une bonne nouvelle.

ANSELME.

Quelle? Que le Grand Turc n'arme point cette esté,
Ou veut faire alliance avec la chrestienté.

GERONTE.

Je dis bonne pour vous; vostre femme Constance
(Hors le sensible ennuy qu'elle a de vostre absence),
En assez bon estat, peu devant mon depart,
Me vit, et me chargea de vous voir de sa part.

ANSELME.

O Dieu! vous devez donc (si ce n'est raillerie)
Venir de l'autre monde, et non pas de Turquie!

GERONTE.

C'est bien un autre monde, où les chrestiens aux fers,
Haïs, persecutez, souffrent plus qu'aux enfers.

ANSELME.

Ha, Geronte, raillons, mais non jusqu'à l'injure;
Quel plaisir prenez-vous à r'ouvrir ma blessure,
Et me faire mourir par un second effort,
En me renouvellant la douleur de sa mort?

GERONTE.

O la vaine douleur, et la plainte frivole!
Depuis trois ans, Anselme, est-ce un usage, à Nole,
De regretter la mort de qui se porte bien?

ANSELME.

En est-ce un, chez les Turcs, de ne regretter rien,
Et d'une extravagance à nulle autre seconde,
Asseurer la santé de qui n'est plus au monde?

GERONTE.

Qui vous a dit sa mort?

ANSELME.

J'en suis trop informé;
Et le temps et l'argent, qu'en vain j'ay consommé,
Pour un voyage exprès d'Ergaste et de Lelie,
Ne m'ont pu par leur soin recouvrer qu'Aurelie;
Pour Constance, l'année a fait six fois son cours,
Depuis que le soleil a veu borner ses jours.

GERONTE.

Quoy qu'en mon occident j'ay la veuë excellente,
Je connois trop Constance, et sçay qu'elle est vi-
Et je dementirois, sur un sujet pareil, [vante;
Vous, Lelie, Aurelie, Ergaste et le soleil;
Pour vostre fille...

ANSELME.

Eh bien?

GERONTE.

Sa mere la croit morte.

ANSELME.

Vous me feriez mourir, de parler de la sorte,
Et vous viendriez à bout des esprits les plus forts.
Vous tuez les vivans, et r'animez les morts;
Celle que vous sauvez, est en terre, et pourrie;
Celle que vous tuez, aujourd'huy se marie;
Et je dois à vous seul adjouster plus de foy,
Qu'à mes gens, qu'à mon fils, qu'à ma fille, et qu'à moy?

GERONTE.

Je n'entreprendray pas d'éclaircir ces mysteres;
Mais souvent les enfans en imposent aux peres;
Et pour tirer l'argent, qu'on leur veut épargner,
Vont quelquesfois bien loin, sans beaucoup s'eloigner.
Constance croit enfin le trespas d'Aurelie,
Et dans Constantinople on n'a point veu Lelie.

ANSELME.

Cette fameuse ville est donc, en vostre endroit,
Une seconde Nole où chacun se connoist.

GERONTE.

Non, je ne vous dy pas que ces lieux se ressemblent,
Mais dans Saincte-Sophie, où les chrestiens s'assemblent
Pour l'office divin qui s'y fait avec soin[1],
Chacun fait connoissance, et s'assiste au besoin.
Mais ne m'en croyez pas, croyez-en cette lettre,
(*Foüillant en sa poche.*)
Qu'à mon soin, en partant, elle a voulu commettre;
La doute où sans raison vous semblez insister
Me faisoit oublier de vous la presenter.
Tenez, en sçaurez-vous connoistre l'écriture?

ANSELME, *la baisant.*

O joye inesperée! incroyable advanture!
Pour contester ce gage, il est trop precieux,
Et dementir sa main, est dementir ses yeux.
(*Il lit.*)
Helas! quels sentimens d'amour et de tendresse!
Que direz-vous, Geronte? excusez ma foiblesse;
Je ne puis refuser ces baisers, ny ces pleurs,
A ce crayon parlant de ses vives douleurs.

1. M. Guizot, *Corneille et son temps*, p. 381, ne laisse point passer ces vers étranges, où il est parlé de Sainte-Sophie, devenue mosquée, comme si c'était encore une église.

Mais tu te plains à tort de mon ingratitude,
O cher et doux sujet de mon inquietude !
Ce reproche est injuste ; et le Ciel m'est temoin
Si j'ay manqué pour toy ny d'amour ny de soin.

GERONTE.

Et bien, vous rendrez-vous, après ce temoignage?

ANSELME.

J'avois tort, je me rends, mais avec advantage ;
Et je gagne en perdant bien plus que je ne pers,
Si je puis de Constance un jour briser les fers ;
Mais si je m'obstinois, trouvez bon qu'Aurelie,
Quant à ce qui la touche, au moins me justifie.
Descendez, Aurelie.

GERONTE.

Oüy, faites-la moy voir ;
Outre que mon retour m'oblige à ce devoir,
Vous pourrez voir encor, par nostre conference,
Si ce que j'ay cru d'elle est contre l'apparence,
Et si j'avance rien contre la verité.

ANSELME.

Non, je ne vous tiens pas en cette qualité ;
J'aurois soupçon plustost d'Ergaste ou de Lelie.

SCÈNE III

AURELIE, ANSELME, GERONTE, HORACE.

AURELIE.

Que voulez-vous, mon pere ?

ANSELME.

Approchez, Aurelie.
Cet amy, de Turquie aujourd'huy de retour,
M'apprend que vostre mere y respire le jour.

AURELIE, *bas*.

Voicy l'instant fatal d'où dépendoit ma perte;
Nostre art est éventé, la fourbe est découverte ;
Je ne sçay qu'avoüer, ny que nier aussi.
Que diray-je? Ha ! qu'Ergaste au moins n'est-il icy ?

ANSELME.

Vous ne respondez rien ?

AURELIE.

Helas! ce nom de mere
Renouvelle en mon cœur une douleur amere,

Qui me ferme la bouche et m'etouffe la voix ;
Ha ! si pour la revoir seulement une fois
Et lui verifier cette fausse nouvelle,
Il ne falloit qu'offrir le sang que je tiens d'elle !
Avec quel doux plaisir je quitterois le jour !
Et par un acte sainct de devoir et d'amour,
Soit au fer, soit au feu, soit au poison reduitte,
Mourant, reproduirois celle qui m'a produitte,
Et vous redonnerois, par un mal-heur si doux,
Celle qui souffrit tant pour me donner à vous !

(*A Geronte.*)

Qui vous a dit encor ces frivoles nouvelles ?

GERONTE.

Deux yeux dont je reponds, et qui me sont fidelles.

AURELIE.

On respond aisément, où rien n'est à risquer ;
Mais vos temoins sont vieux, et prests de vous man-

GERONTE, *la regardant attentivement.* [quer.

Vous avez bien raison, ne les pouvant seduire,
De les rendre suspects, car ils vous peuvent nuire.

AURELIE. [traits,

C'est qu'ils sont dangereux, et pleins de tant d'at-
Que l'on a grand sujet d'en redouter les traits.

GERONTE.

Quand soixante soleils ont tourné sur nos testes,
Nos yeux n'ont plus dessein de faire des conquestes.
Je sçay bien que l'amour veut plus d'égalité ;
S'ils vous peuvent blesser, c'est par la verité.

AURELIE.

Pourquoy? quel interest puis-je avoir de la craindre?

GERONTE.

L'interest de tromper, de fourber, de bien feindre.

AURELIE.

Moy fourber, imposteur !

GERONTE.

Je n'imposeray rien.
Ne m'avez-vous point veu? considerez-moy bien.

AURELIE.

Ce visage vrayment est fort considerable ;
O le mauvais bouffon, et le fol desplorable !

GERONTE.

Quand une fourbe esclatte, on s'emporte aisément,
Et la confusion oste le jugement ;
Mais je la convainceray mieux que vous ma folie ;
Osez-vous, dites-moy, passer pour Aurelie ?

AURELIE.

Quoy ? vostre sang, mon pere, et vostre affection,
Ne s'offencent-ils point de cette question ?

GERONTE.

J'ay bien sceu qu'à ce mot je vous mettrois en peine,
Et ceste question est pour vous une gesne ;
Aussi, par quelle audace, usurpez-vous chez luy
La qualité, le nom, et la place d'autruy?
Vous qui, simple servante en une hostellerie,
Dans Venise.....

AURELIE.

O mon pere !

GERONTE.

Attendez, je vous prie,
Sous le nom de Sophie appelliez les passans ?

AURELIE.

Doutez-vous maintenant qu'il a perdu le sens?

ANSELME.

Dieux !

GERONTE.

Et quoy qu'en effet, et si jeune et si belle,
Nous mettiez le couvert, apportiez la chandelle,
Teniez prests, et nos lits, et nos habillemens.
Il n'en faut point rougir, vous sçavez si je mens.
Ne connoissez-vous pas Tyndare ?

AURELIE.

Quel Tyndare ?

GERONTE.

C'est que je parle arabe, ou chinois, ou tartare ;
Ou vous pouviez servir dedans une maison,
Sans en connoistre l'hoste, et sans sçavoir son nom !

AURELIE.

Vous peut-il divertir par cette extravagance ?

GERONTE.

Vous peut-elle fourber avec cette arrogance?
Elle qui dans Venise, un mois entier et plus,
Affligé que j'estois d'un bras presque perclus,
M'a servy chez Tyndare.

ANSELME.

Et s'appelloit ?

GERONTE.

Sophie.

ANSELME.

Vous vous estes mépris, son nom est Aurelie ;
Mais leur rapport peut-estre a produit cette erreur.

AURELIE, *en colère*.

Souffrez.....

ANSELME.

Non, contenez vostre jeune fureur.

AURELIE.

Puis-je sans m'emporter souffrir cette imposture ?

ANSELME.

On peut bien imposer, mais non à la nature;
Quelque dol specieux, qui la puisse assaillir,
Le sang est trop bon juge, et ne sçauroit faillir.

GERONTE.

Ainsi donc, vous croyez quand on vous dissimule,
Et quand on vous dit vray, vous estes incredule.

ANSELME.

Je croy mon serviteur, et mon sang, et mon fils.

GERONTE.

Ne me reputez plus du rang de vos amis;
Ou croyez-moi blessé d'une folie extrême [même;
Si vous n'estes trompé, d'eux, d'elle, et de vous-
Quelque trame s'ourdit, prevenez-en l'effet,
Et craignez.... Voyez-vous quel signe elle me fait?

AURELIE.

Moy signe, infame traistre ! Ha Dieu, je desespere
De devoir par respect contenir ma colere;
Et n'estre pas d'un sexe, où de ta trahison,
Aux despens de mon sang je pusse avoir raison !
Faut-il qu'un scelerat impunément m'affronte!

(*Elle rentre.*)

ANSELME.

Ne vous emportez point, rentrez; et vous, Geronte,
Laissant ce differend pour une autre saison,
Venez vous délasser, et prenez ma maison;
Attendant.....

GERONTE.

Je ne puis, permettez-moy de grace
De voir quelqu'un des miens.

ANSELME.

Laissez-nous donc Horace,
Tant qu'on soit prest chez vous à vous bien rece-
[voir.

GERONTE.

Je le veux. *Mem.* (*Il parle à Horace.*)

HORACE.

Bel fem.

GERONTE.

Adieu, jusqu'au revoir.

SCÈNE IV

ANSELME, HORACE.

ANSELME.

O rencontre à la fois et propice et fatale !
Quelle confusion à la mienne est égale !
Quand je croy que Constance a perdu la clarté,
Je reconnois sa main qui prit ma liberté ;
Et si j'ay d'Aurelie observé le visage,
Il ne rend pas pour elle un heureux temoignage,
Et dans ses changemens a mal dissimulé ;
Joint qu'Ergaste est un fourbe entre tous signalé,
Qui peut pour mon argent m'en avoir fait à croire,
Et qui plus il m'attrape, et plus il en fait gloire ;
En debauche Lelie, et croy bien reüssir ;
Mais s'il faut..... Les voicy, je m'en veux éclaircir.

SCÈNE V

LELIE, ERGASTE, ANSELME, HORACE.

ERGASTE, *à Lelie.*

Ne vous hastez point tant, c'est pour toute la vie ;
Et deux nuits vous feront en passer vostre envie.

ANSELME.

Qu'est-ce ?

ERGASTE.

Il vous veut presser, et treuve que ce soir
Est un terme trop long pour un si cher espoir.

ANSELME.

Peu de temps reglera l'amour qui vous transporte.
(*A Ergaste.*)
Mais vien-ça, qui t'a dit que ma femme estoit morte ?
Quand à Constantinople as-tu porté tes pas ?
Tu t'accuses, perfide, en ne repondant pas ;
Qui hesite est surpris, et medite une excuse.

LELIE.

Ergaste, et viste, un mot, un détour, une ruse !

ERGASTE.

Adieu mon personnage !

LELIE.

Et tost !

ERGASTE.

J'ay beau rêver,
Si vous ne me soufflez, je ne puis l'achever.

LELIE.

Dieux ! que feray-je ? Ergaste à bout de son adresse !

ERGASTE.

Source d'infirmitez, déplorable vieillesse !
Plus je veux penetrer tes abysmes profonds,
Plus je te considere, et plus je me confonds ;
Comme un logis tombant accable qui l'habite,
Tu fais qu'avec le corps l'esprit se debilite ;
Que le temps avec l'âge emporte la raison,
Et que l'hoste renverse avecque la maison.

ANSELME.

Que veux-tu dire enfin ?

ERGASTE.

Que vostre défiance
Fait que vous avez trop et trop peu de creance ;
Et que cette foiblesse est un effet du temps,
Qui pour nostre malheur marque vos derniers ans :
Qui vous fait croire autruy contre nostre parole ?
Qui vous a dans l'esprit mis ce soupçon frivole ?

ANSELME.

Geronte, un mien amy.

LELIE.

Ne te relâche pas.

ANSELME.

Qui de Constantinople arrivé de ce pas,
Pendant un tour ou deux qu'il fait pour ses affaires,
M'a laissé ce sien fils racheté des corsaires,
M'asseure d'avoir veu Constance à son depart,
Et de plus, m'a rendu cet écrit de sa part ;
Dit qu'il n'a rien au vray pu sçavoir d'Aurelie ;
Mais qu'elle la croit morte.

LELIE.

O fortune ennemie !
Qui jusques en Turquie as esté susciter
Des moyens et des gens pour nous persecuter !

ANSELME.

Et soustient qu'à Venise, en une hostellerie...

LELIE.

Dieux !

ANSELME.

Il a veu servir, sous le nom de Sophie,
Celle qui d'Aurelie usurpe icy le nom.

ERGASTE.

Il vous en a bien dit ! j'ay tort, s'il a raison ;
Mais il est bien aisé de vous faire paroistre
Que les fourbes sont ceux qui m'accusent de l'estre;
Et je veux que son fils vous demeure d'accord.

ANSELME.

De quoy ?

ERGASTE.

Que j'ay raison, et que Geronte a tort.
(*A Horace.*)
Vien-ça, ne nous mens point, sur quelle conjecture
Ton pere avance-t-il cette noire imposture ?
Voyez-vous qu'il se trouble, et dit, en se taisant,
Que son pere est un traistre, un fourbe, un medisant?

ANSELME.

Il n'entend pas la langue, et ne te peut répondre.

ERGASTE.

Et bien, luy parlant turc, je sçay bien le confondre.
Cabrisciam [1] *ogni Boraf, embusaim Constantinopola?*

LELIE.

O rare, ô brave Ergaste!

HORACE.

Ben Belmen, ne sensulez.

ANSELME.

Et bien que veut-il dire ?

ERGASTE.

Qu'en vous en imposant son pere a voulu rire;
Qu'il est d'humeur railleuse et n'a jamais esté
En Turquie.

ANSELME.

En quel lieu l'a-t-il donc racheté ?

ERGASTE, *à Horace.*

Carigar camboco, ma io ossansando ?

HORACE.

Bensem, Belmen.

ERGASTE.

A Lipse en Negrepont.

1. Molière, qui avait joué cette pièce, et bien d'autres de Rotrou (V. *la notice*), s'est souvenu de ce passage. C'est avec le turc d'Ergaste qu'il a fait une partie du latin de Sganarelle. Ce *cabrisciam* se retrouve à la scène IV du second acte du *Medecin malgré lui :* « *Cabricias* arci thuram, catalamus, etc. »

ANSELME.

O teste vieille et folle !
Sçachez par quel chemin ils sont venus à Nole.

ERGASTE.

Ossansando, nequei, nequet [1], *poter lever cosir Nola.*

HORACE.

Sachina, Basumbasce, agrir se.

ERGASTE.

Il dit qu'on vient par mer, sans passer par Venise.

ANSELME.

La froide raillerie, et la franche sottise !
De venir de si loin, et si mal à propos,
Rire aux dépens des morts et troubler leur repos !
Quel siecle, quelles mœurs, et quelle frenesie !

ERGASTE.

Il faudroit faire un monde à vostre fantaisie !
N'est-ce pas de tout temps, et non pas d'aujourd'huy,
Que tousjours quelque fou rit aux dépends d'autruy?
Au reste, en Negrepont, c'est un art ordinaire,
D'imiter l'écriture, et de la contrefaire,
Et s'en estant instruits, ils peuvent aysément,
Ou pour en éprouver le divertissement,
Ou pour tirer de vous quelque reconnoissance,
Avoir falsifié la lettre de Constance.

ANSELME.

J'ay cru qu'il avoit beu ; ses yeux étincellants,
Sa face enluminée, et ses pas chancelants,
Sembloient tacitement en rendre temoignage;
Le feu sembloit sur tout luy sortir du visage ;
Et le vin qu'il souffloit m'a porté jusqu'au nez.

ERGASTE, *à Horace.*

Je le sçauray bien-tost. Vien-ça.
Siati cacus naincon catalai mulai?

HORACE.

Vare hecc.

ERGASTE.

Vous devinez.
Il dit qu'ils sont entrez dans une hostellerie,
Où, trinquant à l'honneur de leur chere patrie,
Et d'un peu de bon temps regalant leurs esprits,
Son pere en a tant pris, qu'il s'en est treuvé pris ;
Qu'il n'en a pu sortir sans une peine extrême,

1. Ce turc est encore, à quelques différences près, le latin de Sganarelle dans la même scène : « Ossabondus, nequei, nequer, etc. »

Et ne pouvoit porter, ny son vin, ny soy-mesme.

ANSELME.

T'en a-t-il pu tant dire en si peu de propos?

ERGASTE.

Oüy, le langage turc dit beaucoup en deux mots[1].

LELIE.

O tres-illustre Ergaste! esprit inimitable!
Sans toy nostre ruine estoit inevitable.

ANSELME.

Il vouloit rire enfin, et j'attends son retour
Pour luy rendre la piece et pour rire à mon tour.
Ameine Eraste icy; va tost. Et vous, Lelie,
Allez voir Eroxene, et disposez Orgye
A consentir ce soir le succez de vos vœux.

ERGASTE, *s'en allant.*

La deffaite est plaisante, et la dupe en vaut deux!

SCÈNE V

GERONTE, ANSELME, HORACE.

ANSELME.

Le voila.

GERONTE.

Grace au ciel, à mes souhaits prospere,
Ayant passé chez moy, j'ay rencontré mon frere,
Qui, me sollicitant d'accepter son logis,
M'oblige à revenir pour reprendre mon fils;
J'en usois librement; excusez, je vous prie.

ANSELME.

Geronte, un mot de grace: apprend-on, en Turquie,
Ou dans le cabaret, à jouër ses amis?

GERONTE.

En l'un ny l'autre lieu je ne l'ay point appris;

1. Tout ce passage, sans que jusqu'à présent aucun commentateur en ait fait la remarque, a été repris par Molière dans le *Bourgeois gentilhomme*, à la scène VI de l'acte III, où Cléonte se donne pour le fils du Grand Turc :

« Cléonte : *Bel-Men.*

« Covielle : Il a dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

« M. Jourdain. Tant de choses en deux mots!

« Covielle : Oui. La langue turque est comme cela. Elle dit beaucoup en peu de paroles. »

Ce n'est point mon humeur.

ANSELME.

Non ; ma fille servante,
Un voyage en Turquie, et ma femme vivante.
Tout ce conte à plaisir est une verité !

GERONTE.

Je ne fais point de conte, et n'ay rien inventé.

ANSELME.

Vous avez, dittes-vous, veu Constance en Turquie ?
Vous osez soustenir qu'Aurelie est Sophie !
Vous parlez de Venise ! Et vous avez le front,
N'ayant qu'esté par mer de Nole en Negrepont,
De dire.....

GERONTE.

En Negrepont ! O Dieu, la vaine fable !

ANSELME.

Vostre fils, qui l'a dit, n'est donc pas veritable ?

GERONTE.

Quoy ! sans sçavoir la langue, il peut vous l'avoir dit ?

ANSELME.

Il nous a parlé turc, que mon valet apprit,
Sejournant sur les lieux pour racheter ma femme.

GERONTE, *à Horace.*

Soler?

HORACE.

Man.

ANSELME.

Et bien plus (chose à vostre age infame)
Que vous avez tantost treuvé le vin si bon,
Que vous n'en avez pas oublié la raison,
Mais en la faisant trop, l'avez bien égarée ;
Vos discours m'en estoient une marque asseurée.

GERONTE.

Dieu ! qu'entends-je ? (*A Horace.*)
Jerusalas, adhuc moluc acoceras maristo, viscelei, huvi havete carbulach.

HORACE.

Eracercheter bitadam buledi, benselmen, ne sulodij.

GERONTE, *à Anselme.*

Croyez que vostre serviteur
Doit estre un maistre fourbe, un insigne affronteur !

ANSELME.

Que vous dit-il encor?

GERONTE.

Qu'il n'a pu rien comprendre

A ce qu'un de vos gens luy vouloit faire entendre.

ANSELME.

M'auroit-il attrappé? Le traict seroit subtil!
Mais s'il ne l'entendoit, que lui répondoit-il?

GERONTE, *à Horace.*

Acciam sembiliir bel mes, mic sulmes?

HORACE.

Acciam bien croch soler, sen belmen, sen croch soler [1].

GERONTE.

Qu'il ne l'entendoit point, et croy que son langage
N'estoit qu'un faux jargon qui n'est point en usage.
Croyez encore un coup qu'il est un faux vaut-rien,
Un fourbe, un archi-fourbe, et gardez-vous en bien.
Je vous suis inutile, et vais treuver mon frere.
Adieu.

ANSELME.

Jusqu'au revoir, le Ciel vous soit prospere.

GERONTE, *à Horace, s'en allant.*

Chidelum anglan Cic!

HORACE, *le suivant.*

Ghidelum Babal

SCÈNE VI

ANSELME, *seul.*

De leurs filets, enfin, je n'ai pu m'affranchir.
La prudence n'est pas ce qui me fait blanchir;
Avec mes cheveux gris, avecques ma vieillesse,
Je treuve que je perds et finance et finesse;
Et duppé que je suis, interdit, et confus,
Perdant encor le sens, ne perdrois gueres plus.
Ils m'ont tous affronté, chacun d'eux y conspire;
Mais si je ne m'en vange, ils auront lieu d'en rire;
Et sur tout on verra rougir de mon affront,
Les espaules d'Ergaste, aussi bien que mon front.

1. Molière, qui s'était souvenu du *Bel men* d'Horace, dans le passage cité tout à l'heure, se souvient du reste dans la scène v du même acte du *Bourgeois gentilhomme :*
« Covielle : *Acciam croch, soler...* »

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LELIE, ERGASTE.

ERGASTE.

Grace au Ciel, la tempeste enfin s'est appaisée,
Ce vent impetueux s'est reduit en rosée:
Et j'ay de vostre sort avec art redressé
L'edifice penchant, et presque renversé.

LELIE.

Ce malheureux vieillard, sans dessein de nous nuire,
Et d'une ame ingenuë, a pensé tout détruire;
Mais ton langage turc en a paré le coup.

ERGASTE.

Une fourbe à propos quelquesfois vaut beaucoup.
Je ne sçay quel genie, en ce besoin extreme,
Me dictoit un jargon que j'ignore moy-mesme;
Mais je suis asseuré que je ne luy parlois
Persan, turc, esclavon, arabe, ny chinois,
Et que s'il m'eust enquis du chemin de Turquie,
J'eusse esté bien meslé dans ma géographie;
J'eusse bien veu du monde et, sans sçavoir par où,
Arpenté le Jappon, l'Egypte et le Perou.
Enfin! Mais qu'est-ce-cy? Cette femme, à sa mine,
Doit de Turquie encore estre une pellerine;
Je croy que le Grand Turc, né pour nous tourmen- [ter,
Les envoye à dessein pour nous persecuter.

SCÈNE II

CONSTANCE, LELIE, ERGASTE.

CONSTANCE, *vestuë à la turque.*

Obligez-moy, Messieurs, de me tirer de peine,
Anselme est-il vivant?

ERGASTE.

Ma doute n'est point vaine;

Les Turcs sont aujourd'huy déchainez contre nous.

LELIE.

Il se porte fort bien. Que luy desirez-vous ?

CONSTANCE.

Et Lelie, un sien fils ?

LELIE.

Mieux encor que son pere.

CONSTANCE.

Qu'avec juste raison, ô Ciel, je te revere,
Et que je suis tenuë à ta rare bonté !

LELIE.

Quel sort vous interesse encore en leur santé?

CONSTANCE.

Helas ! j'ay grand sujet d'en paroistre ravie.

ERGASTE.

Ne voila pas encor des traits de la Turquie!
Ce mal-heureux païs, si fatal aux chrestiens,
Si fertile en tous maux, si sterile en tous biens!
Quel bon office enfin ont-ils lieu de vous rendre ?
Et quel est vostre nom? ne pouvons-nous l'appren-
[dre ?

CONSTANCE.

Ma venuë à tous deux importe au dernier poinct;
Mais c'est un interest qui ne vous touche point.

LELIE.

Plus que vous ne pensez, puis que je suis Lelie.

CONSTANCE, *l'embrassant.*

Lelie ! à qui le sang d'un si cher nœud me lie !
L'heureux fruict de mes vœux, de mon lit, de mon
[flanc !
Lelie, enfin ! mon fils, et le sang de mon sang!

ERGASTE.

Voicy le coup fatal qui nous met hors d'escrime !
Et nous voila tombez d'un gouffre en un abysme!

LELIE.

Quoy! vous estes ma mere ! O dure loy du sort !
Qui mesles l'amertume à cet heureux transport,
Et dont l'ordre fatal veut que dans la nature
On ne gouste jamais de douceur toute pure!
En recouvrant un bien qui m'est si precieux,
Je perds le plus grand bien que je tenois des cieux ;
Pour voir ma mere, helas ! j'eusse exposé ma vie,
Et voudrois, la voyant, qu'elle me fust ravie :
Ce m'est un desespoir sensible au mesme poinct,
Que l'ennuy de la voir et de ne la voir point.
Quoy! vous estes Constance?

CONSTANCE.

Oüy, cette infortunée
Qui croyoit aujourd'huy sa misere bornée,
Et qui, par la froideur dont vous la recevez,
Voit ses malheurs changez, et non pas achevez.
Quel temps, injuste sort, terminera ta rage,
S'il ne luy suffit pas de seize ans de servage,
S'il faut qu'apres des fers portez si constamment,
La liberté pour moy soit encore un tourment!
Ne puis-je apprendre au moins l'ennüy qui vous [possede,
Afin que, le causant, j'en cherche le remede?
Le mal me sera doux, d'où naistra vostre bien,
Et, pour vostre repos, j'altereray le mien!

LELIE.

Je ne puis declarer mon ennuy sans l'accroistre,
Et mon seul desespoir vous le fera connoistre.
Entrez, ma chere mere, il est plus qu'à propos
Qu'à seize ans de travail succede le repos;
Mais, vous en souhaittant, moy-mesme je m'en pri- [ve,
Vous me mettez aux fers, cessant d'être captive;
Vous revenez à Nole, et vous m'en bannissez;
Entrant en la maison, enfin vous m'en chassez.

CONSTANCE.

Croyez qu'il n'est pour moy servage si sensible
Que celuy que j'aurois de vous estre nuisible:
Je puis encor souffrir les maux que j'ay souffers,
Et retreuver les lieux où j'ay laissé mes fers.

LELIE.

En vous le declarant, je perdrois vostre estime
Et, coupable envers vous, n'ose avoüer mon crime.

CONSTANCE.

Les fautes des enfans blessent legerement;
Une larme, un souspir, les efface aisement.

LELIE.

Si, loin de m'en haïr et de m'estre contraire,
Je pouvois esperer vostre aide envers mon pere,
Je vous avoüerois tout; mais, helas!

CONSTANCE.

Point de mais;
Rien ne peut alterer ce que je vous promets;
Je ne reserve rien, et je seray ravie
De vous pouvoir servir aux depens de ma vie.

LELIE.

O rare excez d'amour, et qui ne m'est point dû!

Je vous parleray bas, de peur d'estre entendu.
(*Il luy parle à l'oreille.*)

ERGASTE.

Plus je rumine enfin contre cette disgrace,
Plus ma foible raison s'egare et s'embarasse :
J'en examine tout, et par tout je n'y voy
Que du mal pour Lelie, et du peril pour moy;
Rien ne peut garantir mes mains ou mes espaules,
Du malheur de la rame [1], ou de celuy des gaules ;
Apres tant d'accidens survenus pour un jour,
Je renonce au mestier de conseiller d'amour,
Et ne me puis assez promettre d'industrie
Pour parer tous les coups qui viennent de Turquie ;
Tousjours, au pis aller, quelques coups de baston
Ou quelque an de galere en feront la raison.

CONSTANCE.

Dieux ! Et c'est là d'où naist vostre melancolie !
Si je dis qu'en effet Sophie es t Aurelie,
Serez-vous satisfait ?

LELIE.

Vous me rendrez le jour,
Que, sans cette faveur, m'ostoit vostre retour.

CONSTANCE.

Vostre hymen l'admettant dedans nostre famille,
Des à present, mon fils, je la tiens pour ma fille :
Helas ! ignorez-vous les tendres sentimens
Des meres pour leurs fils, et pour leurs fils amans !
Et leurs soins assidus pour eux envers leurs peres ?

ERGASTE.

O la divine femme ! ô rare honneur des meres !
Il est donc à propos de la voir du mesme œil,
Et de la recevoir avec le mesme accueil
Qu'on pourroit esperer pour vostre fille mesme.

CONSTANCE.

Mon esprit n'est ny grand, ny mon adresse extreme;
Mais outre que mon sexe, à franchement parler,
Est plus sçavant que l'autre à bien dissimuler,
Pour servir à son sang, il n'est point d'avanture

1. Sur les galères, où l'on faisait ramer les condamnés alignés en espalier. Une condamnation au bagne s'appelait pour cela un brevet d'espalier. Regnard s'en est souvenu dans ces vers du *Joueur* (acte I, sc. 10) :

Et l'on ne vous a pas fait présent en galère
D'un *brevet d'espalier*...

Où l'art puisse employer tant d'art que la nature.
Entrons, et vous verrez que pour vostre repos
Je sçauray faire, dire, et me taire à propos.

ERGASTE.

Pour ne rien hazarder, n'entrez point que Sophie,
Par mes instructions amplement advertie,
Ne se soit preparée à feindre avecques vous.
Je feray cependant descendre vostre espoux.

LELIE.

Fay donc.

SCÈNE III

LELIE, CONSTANCE.

LELIE.

C'est à present que le sang me convie,
O flambeau de mes jours et source de ma vie,
A m'abandonner tout à l'aymable transport
Que l'amour ne m'a pu permettre à vostre abord !
Et certes je puis dire, apres cette avanture,
Que je suis moins à vous par les droicts de nature
Que par l'étroit lien et l'obligation
Que produit cet excez de vostre affection ;
Qu'en me donnant la vie et le jour qui m'éclaire
Vous vous acquistes moins le titre de ma mere,
Qu'en me les conservant, et qu'en m'ostant l'ennuy
Qui (sans vostre faveur) m'en privoit aujourd'huy.

CONSTANCE.

Cette faveur, mon fils, est peu considerable,
Puis que vous obliger est m'estre favorable.

SCÈNE IV

ANSELME, CONSTANCE, LELIE.

ANSELME, *embrassant Constance.*

Cher tresor, de mon cœur tant de fois desiré,
Chaste moitié d'un tout si long-temps separé ;
Constance, aimable objet de ma constance extreme,
Est-ce vous, ma chere ame ? ou bien suis-je moy-
[mesme ?

Oüy, c'est vous, oüy, mon cœur reconnoist son vain-
[queur,
Au cher pourtraict qu'amour m'engrave [1] dans le
CONSTANCE. [cœur.
O Dieu! quel interest on tire de sa perte,
Apres l'avoir pleurée, et qu'on l'a recouverte!
Le bien de vous revoir a pour moy des appas
Que je crains de songer [2], et ne posseder pas.
ANSELME. [charmes.
Mon transport par les pleurs vous tesmoigne ses
CONSTANCE.
Et par mes pleurs aussi je réponds à vos larmes
ANSELME.
Deserts tousjours de glace et de neige couverts,
Froids et tristes jouëts des rigueurs des hyvers,
Pologne, où je vivois separé de mon ame,
Helas! que ton sejour fut fatal à ma flamme!
Qu'à tort je voulus voir cet objet de mes vœux
Sous les mornes climats de ton sein froidureux [3]!
Et que l'effet trop prompt de vostre obeissance
M'a cousté de sanglots, ô ma chere Constance,
Depuis que les rapports d'Ergaste et de mon fils
(Pour vostre liberté, par mon ordre commis)
M'apprirent (contre l'heur que le Ciel me r'envoye)
La fin de vostre vie et celle de ma joye!
CONSTANCE.
Ils purent en Turquie apprendre mon trespas,
Et, trompez les premiers, ne vous abusoient pas;
Puis que le sort, qui mist ma franchise en com-
[merce,
Voulut qu'assez long-temps je fusse esclave en
[Perse,
D'où le bruit de ma mort chez les Turcs s'épandit,
Tant que ce mesme sort de nouveau m'y rendit.
LELIE.
La verité, mon pere, enfin nous justifie.

1. Se disait au figuré, comme ici, plutôt que *graver*, son équivalent. Ainsi Montaigne dit : « Ces discours... bien avant engravés au cœur. »
2. De voir en *songe*, s'employait bien peu dans ce sens actif.
3. Mot de l'école de Ronsard, qui a dit dans ses *Amours*, au 168e sonnet :

L'amour me brûle et l'hiver froidureux.

L'Académie, et d'après elle l'abbé Féraud, l'ont conservé dans leurs dictionnaires, mais en lui donnant à tort le sens de *frileux*.

ANSELME.

Elle est trop manifeste, appelez Aurelie ;
(*Lelie sort.*)
Il est juste qu'ayant partagé nostre ennuy,
Elle ait part au bon-heur qui le suit aujourd'huy.

CONSTANCE.

Aurelie en ces lieux! ô bonté souveraine!
Que du sort ton amour me repare la haine!

ANSELME.

Quelle heureuse advanture a pu rendre à mes yeux,
Apres seize ans d'absence, un bien si precieux?

CONSTANCE.

De mes longues erreurs la déplorable histoire
Veut, et beaucoup de temps, et beaucoup de me-
[moire;
Je ne puis à present que vous dire en deux mots,
Que le Ciel, dont les soins veilloient pour mon repos,
A voulu que Selim, à qui je fus venduë,
En faveur d'une charge ardemment pretenduë,
De maistre du serail, ou Bostamgirassy [1]
(Où ses pretentions ont enfin reüssy),
A tous ses serfs chrestiens ait donné la franchise.

ANSELME.

A quel poinct, juste Ciel! ton soin nous favorise!
(*Aurelie entre avec Ergaste et Lelie.*)
Approchez-vous, ma fille; oh! comme, à cet abord,
Le sang fait son office en ce commun transport!
(*Elles s'embrassent.*)
Quel heur passe aujourd'huy celuy de ma famille!

SCÈNE V

AURELIE, ANSELME, CONSTANCE, LELIE, ERGASTE.

AURELIE.

Quoy! ma mere, c'est vous?

CONSTANCE.

C'est vous, ma chere fille!
Quoy! l'œil qui tant de fois pleura vostre trespas

1. Ceci n'est plus autant du turc de fantaisie. C'est, un peu écorché, le mot *Bostandji-Baschi*, qui désigne en effet le chef des gardes du sérail à Constantinople.

Vous retrouve aujourd'huy plaine de tant d'appas!
Et ce beau corps enferme encor cette belle ame.

LELIE.

Elle feint bien, Ergaste !

ERGASTE.

O Dieu, l'habille femme !

AURELIE.

Ha ! qu'il est vray qu'un bien ardemment desiré
Nous est d'autant plus cher, qu'il est moins esperé !
Quel doux plaisir succede à ma melancolie?
J'ignore, à ce transport, si je suis Aurelie.

CONSTANCE.

Je n'ay treuvé mes maux ny mes fers importuns,
Tant qu'avec vous, ma fille, ils m'ont esté com-
[muns;
Mais vostre eloignement me fit sentir mes peines,
Et connoistre à mes bras le fardeau de mes chaines!

ERGASTE, *à Lelie.*

Peut-elle avec tant d'art laisser aucuns soupçons ?
Je n'en fais point le fin, j'en prendrois des leçons.

CONSTANCE.

Quelle adventure enfin, à mes vœux si prospere,
Quand je vous croy si loin, vous rend chez vostre
[pere ?

ANSELME.

Pour de si longs travaux il faut de longs discours,
Et, pour vous tout conter, des jours seroient trop
[courts.
Entrons, ma chere femme ; amenez-la, Lelie ;
Pour presser le disner, j'entre avec Aurelie.

SCÈNE VI

ERGASTE, CONSTANCE, LELIE.

ERGASTE.

Je croyois sçavoir feindre, et m'en escrimer bien ;
Mais j'avouë aujourd'huy que je n'y connois rien,
Et qu'il faut que mon art le cede à vostre adresse:
Madame, les effets ont passé la promesse ;
Et voyant vos transports, moy-mesme j'ay douté
Si vostre feinte estoit, ou feinte, ou verité.

LELIE.

A voir de quel abord vous l'avez accueillie,

Le plus judicieux eust crû voir Aurelie !

CONSTANCE.

Il en eust eu raison, puis qu'elle est vostre sœur,
Et que ces sentimens d'amour et de douceur
Ne partent point, mon fils, d'un cœur qui dissi-
[mule.

LELIE.

O Dieu, que dittes vous ?

ERGASTE.

Estes-vous si credule ?
Et ne voyez vous pas que, pour nous signaler
Et sa rare industrie, et l'art de l'étaler,
Elle voudroit encor, par cette adresse extreme,
Vous tenir en suspens, et vous tromper vous mesme,
Comme on voit au theatre un excellent acteur
Rendre un ouvrage feint douteux à son autheur ?

CONSTANCE.

Je voudrois vous mentir, mais je ne le puis faire.

LELIE.

Quoy ! Sophie est ma sœur ?

CONSTANCE.

Comme moy vostre mere.
Le flanc qui vous porta fut son premier sejour,
Comme il vous mit au monde, il luy donna le jour.

LELIE.

O deplorable effet de ma triste fortune,
Qui ne sçait m'obliger que pour m'estre importune ;
Qui ne me peut souffrir de biens qu'infortunez,
Dont les plus chers presens me sont empoisonnez ;
Qui, sous couleur d'hymen, me rend, par un inceste,
Le succès de mes vœux detestable et funeste !
Estrange evenement d'un bon-heur si parfait !
Quel supplice assez grand expiera mon forfait ?
Quoy ! je puis estre (ô tache à vostre sang infame !)
Et mary de ma sœur, et frere de ma femme !
Pere de mes neveux, oncle de mes enfans !
Et vostre gendre, enfin, est sorty de vos flancs !

CONSTANCE.

Ayant cru contracter un hymen legitime,
Vous n'avez point peché, l'erreur n'est pas un crime,
Et n'a point fait d'outrage à ses chastes appas,
Pourveu qu'à l'advenir vous n'en abusiez pas.

LELIE.

Incroyables plaisirs, felicité passée,
Ne conserver de vous que la seule pensée !
Te bannir de mon ame, ô chere passion !

Renoncer au bon-heur de ta possession !
Te perdre ! te quitter, ô ma chere Aurelie !
Ha, perdons, renonçons, quittons plustost la vie !

CONSTANCE.

Nole vous peut fournir assez d'autres beautez,
Pour changer vos liens, si vous ne les quittez.

LELIE.

L'Amour ne peut changer le beau nœud qui me lie
Sans changer Aurelie en une autre Aurelie.
Je doute quel des deux est moins m'assassiner,
Ou de la retenir, ou de l'abandonner ;
Et ce m'est une peine egalement cruelle,
Que de vivre avec elle, et de vivre sans elle.
Oh ! que l'esprit humain discourt ignoramment [1],
Lors que son seul instinct conduit son jugement !
Mon cœur surpris d'abord et ma raison esmeuë
Ne purent discerner, à sa premiere veuë,
Les mouvemens du sang d'avecques ceux d'amour.
Et cet aveuglement me coustera le jour.
Je ne puis accorder mon sang avec ma flamme :
Je recouvre une sœur, et je perds une femme ;
Et toy, divine sœur, par cet evenement,
Tu recouvres un frere, et tu perds un amant ;
Mon sang à mon amour fait un juste reproche :
Si je te l'estois moins, je te serois plus proche :
Tu m'es trop, et trop peu, mon mal naist de mon bien,
Et tu m'es tant, enfin, que tu ne m'es plus rien.
Quel conseil dois-je suivre, en ce desordre extreme ?
De vous quitter ma mere, et me quitter moy-mesme,
Puis que me separer d'un bien qui m'est si cher,
Est à moy-mesme, helas ! moy-mesme m'arracher.
Souffrez-moy sans regret hors de vostre famille ;
En vous ostant un fils, je vous rends une fille,
Et, par la triste loy qui condamne mes feux,
Vous ne pouvez sans crime y souffrir qu'un des deux.

CONSTANCE.

O sort, pourquoy m'as-tu, sous espoir d'allegresse,
Fait remplir ma raison d'opprobre et de tristesse !
Rends moy plutost, cruel, les maux quej'ay souffers.
O funeste franchise, et regrettables fers !

1. Vieux mot, qu'on aurait peut-être dû garder, mais qui s'est perdu après Bossuet et Bayle, qui l'employa l'un des derniers. Il avait parfois une grande force ; ainsi dans cette phrase des *Variations* de Bossuet : « Il... confond *ignoramment* le vrai et le faux. »

ERGASTE.

Madame, entrez, de grace, et craignons que son [pere,
N'apprenne un accident à ses vœux si contraire;
Je sçauray l'arrester. (*Elle entre.*)

SCÈNE VII

LELIE, ERGASTE.

LELIE.

Adieu, toi dont le soin
M'a si souvent esté si propice au besoin;
Le sort à mes malheurs adjouste l'impuissance
D'en produire les fruits par ma reconnoissance;
Mais si le souvenir joint à l'affection
Acquitte en quelque sorte une obligation,
Croy que tu ne me peux blasmer d'ingratitude;
Et que si le destin ne m'eust esté si rude...

ERGASTE.

Helas! n'achevez point. De quels traits de douleur,
De crainte et de pitié vous me percez le cœur!
Si mon affection et mon obeïssance
Meritent quelque estime ou quelque recompense,
Celle que je demande est de mieux consulter
Ce que le desespoir vous fait precipiter.
Prenons l'advis d'Eraste; en un malheur extreme,
On est mal conseillé, ne croyant que soy mesme;
C'est un mal dangereux, qu'un trop prompt deses- [poir,
Et pire que celuy qui le fait concevoir.

LELIE.

Quoy que levoir nous soit une inutile peine
Je te veux contenter.

SCÈNE VIII

ERASTE, EROXENE

ERASTE, *venant d'un costé et Eroxene de l'autre.*

Le Ciel, belle Eroxene,
Vous comble d'autant d'heur et de prosperité
Que sur vostre visage il a mis de beauté.

EROXENE.

Le mesme Ciel, perfide, ou te comble, ou t'accable,

De tous les chastimens dont un traistre est capable.

ERASTE.

De quelle injure, helas ! payez vous mes souhaits ?

EROXENE, *s'en allant.*

Retire-toy, perfide, et ne me voy jamais.

SCÈNE IX

ERASTE, *seul.*

Quel courroux, juste Ciel ! quelle fureur l'enflamme !
Quel tygre est si cruel que la plus belle femme,
Quand de quelque façon, ou de quelque depit,
Ou l'amour, ou la haine, alterent son esprit ?
Quelqu'un m'auroit-il pu desservir [1] aupres d'elle,
Et luy rendre suspecte une ardeur si fidelle ?
Ce sexe est, plus que l'air, et leger et mouvant,
Et qui conçoit de l'air, ne produit que du vent.

SCÈNE X

LYDIE, ERASTE.

LYDIE.

Le voila l'affronteur [2] !

ERASTE, *recevant Lydie.*

Lydie, un mot, de grace.

LYDIE.

Ha, ne m'arrestez point, traistre, avez-vous l'au-
De paroistre à mes yeux? [dace

ERASTE.

Parles-tu tout de bon?

LYDIE.

Perfide, en doutez-vous ? N'en ay-je pas raison ?

1. Rotrou fut un des premiers à se servir de ce mot. Il l'a mis dans son *Venceslas*, joué la même année, et Corneille l'employa plus tard dans *Agésilas*. Le mot *desservice*, qui aurait dû survivre aussi, et qui n'a pas laissé de trace, l'avait devancé. On le trouve déjà dans les *Lettres* de Pasquier (t. II, p. 362) : « Il avoit desployé sa misericorde envers une infinité de rebelles dont il n'avoit jamais reçu que des desservices. »

2. Fourbe. — Charron, dans son livre de la *Sagesse* (liv. II, ch. XVI), donne bien le sens du mot, en mettant sur la même ligne « affronteur » et « joueur de passe-passe. »

Où sont ces beaux projets, ces ardeurs tant vantées?

ERASTE.

L'une te l'autre me jouë, et se sont concertées.

LYDIE.

Laisser une beauté qui lui vouloit du bien
D'un peuple médisant la fable et l'entretien,
Est sans doute un exploict bien digne de memoire,
Et pour un gentilhomme un beau sujet de gloire!

ERASTE.

Au nom d'amour, Lydie, écoute-moy deux mots!

LYDIE.

J'en ay trop écouté, traistre, pour son repos,
Et pour l'honneur encor de toute sa famille.
Ha! s'il me fut jamais deplaisant d'estre fille,
C'est à present, ingrat, que de ces foibles mains
Je ne puis t'arracher ces yeux trompeurs et vains,
Et que j'aurois besoin, ame double et traistresse,
(*Orgye paroist, qui les voit parler ensemble.*)
Des forces de ton sexe, à punir ta foiblesse!

ERASTE.

Quoy! je n'obtiendray pas de parler un moment?

LYDIE, *s'en allant.*

Non, tu m'offencerois d'un adieu seulement.

ERASTE.

Quelque envieux, sans doute, a desservy ma flam-
Consultons-en Lelie. [me!

SCÈNE XI

ORGYE, LYDIE.

ORGYE.

Adieu donc, bonne dame!

LYDIE.

Il est vray, je suis bonne, et croy, sans me vanter,
N'avoir point jusqu'icy donné lieu d'en douter.

ORGYE.

L'estat où je te treuve, au moins, le justifie;
Vous parliez, ou d'eglise, ou de philosophie?

LYDIE.

Quel grand mal ay-je fait? Ne peut-on sans soup-
En passant seulement, saluer un garcon? [çon,

ORGYE.

Non, tout ce vain salut n'est que franche cabale,

Qui n'est point sans dessein, non plus que sans [scandale ;
Et j'ay tousjours appris, que jamais suborneur
De fille de maison n'a corrompu l'honneur
Que par l'intelligence et par le ministere
Tantost de sa servante, et tantost de sa mere.
C'est toy qui, de ma niece animant les souhaits,
Luy portes l'ambassade et luy rends les poulets :
Qui, traictant pour Eraste, as enfin, malheureuse,
Mis aux termes qu'elle est leur ardeur amoureuse !

LYDIE.

Vous payez d'une belle et rare qualité
Quatorze ans de service et de fidelité.

ORGYE.

Tu reconnois bien mieux l'honneur qu'en ma famille
On t'a tousjours rendu, comme à ma propre fille !

LYDIE.

Si cet honneur m'est grand, le bon-heur de m'avoir
Est le plus grand aussi qu'elle ait pu recevoir.

ORGYE.

Ailleurs que dans la ruë, indiscrette, impudente,
Je te ferois cracher cette langue insolente
Et r'entrer dans le sein cet orgueilleux propos ;
Mais vien, dans la maison nous en dirons deux mots.

LYDIE.

Je n'y rentreray point apres cette menace,
L'estime où l'on m'y tient visiblement m'en chasse.

ORGYE, *la tirant par les cheveux.*

Je t'obligeray bien d'y rentrer malgré toy.
Allons, fripponne.

LYDIE.

A l'ayde ! O ciel, secourez-moy !

ORGYE.

Entre, infame, entre, et croy qu'au declin de mon [âge
Je n'ay point tant perdu de force et de courage
Qu'il ne m'en reste encore assez pour me vanger,
Pour me faire obeyr, et pour te bien ranger.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

LYDIE, *seule, sortant en colère.*

Je serois bien sans cœur, sans honneur et sans ame,
Si, me voyant traictée et d'esclave et d'infame,
Noire de coups de pied, de poing et de baston,
M'en pouvant ressentir, je n'en tirois raison !
On a gagné la mort par ses mauvaises graces,
La rouë et les gibets sont ses moindres menaces
Mais si dès aujourd'huy je ne m'en satisfais,
Je veux bien de la haine encourir les effets !
Je ne veux que ma langue à servir mon courage,
Et des pieds et des poings me reparer l'outrage.
Ma vengeance dépend seulement de deux mots.
Allons chercher Anselme; oh! qu'il sort à propos!

SCÈNE II

LYDIE, ANSELME.

LYDIE.

Puis-je obtenir, Anselme, un moment d'audience,
Et pour vostre interest, et pour ma conscience ?
Je ne vous veux qu'un mot.

ANSELME.

Parle, j'en suis content.

LYDIE.

Je vous viens declarer un secret important,
Qui comble d'autant d'heur la fin de vostre vie
Qu'il doit de desespoir combler celle d'Orgye.

ANSELME.

Tu sçais qu'on ne doit pas, sans des sujets bien grands,
Entre deux vieux amis semer des differends :
Car, après quelque eclat, quand moins on le presume,
Leur courroux s'éteignant, l'amitié se r'allume,
La paix renaist entr'eux, mais du donneur d'advis

Ils deviennent tous deux les communs ennemis.

LYDIE.

Après le beau payement dont il m'a satisfaite,
L'estat qu'il fait de moy, les coups dont il me trai- [te,
Je ne pretends plus rien en son affection,
Et sçay que vous m'aurez une obligation.

ANSELME.

Parle donc, je t'entends.

LYDIE.

Vous sçaurez qu'Aurelie,
Dont le rachapt cousta tant de pas à Lelie,
Et qui de vostre fille aujourd'huy tient le rang,
Ne vous appartient point, et n'est point vostre sang.
Eroxene est son nom, Pamphile fut son pere.

ANSELME.

Il fut de mes amis, le Ciel lui soit prospere!

LYDIE.

Et celle qu'en ce nom on éleva chez nous
Est la vraye Aurelie, et tient le jour de vous.

ANSELME.

Que me dis-tu, Lydie? et qui te l'a fait croire?

LYDIE.

Ma mere, avant sa mort, m'apprit toute l'histoire.
Escoutez seulement : ce fruit de vostre amour,
Des flancs qui le portoient estant à peine au jour,
Il vous peut souvenir qu'on lui choisit Fenice,
Femme de ce Pamphile...

ANSELME.

Il est vray, pour nourrice.

LYDIE.

Mais il n'arriva pas selon vostre dessein :
A sa fille Eroxene elle garda son sein,
Et commit Aurelie à nourrir à ma mere
Sous le nom d'Eroxene.

ANSELME.

A quoy tout ce mystere,
Et qui leur inspira cette mauvaise foy ?

LYDIE.

Un monstre furieux, qui ne suit point de loy.

ANSELME.

Quel ?

LYDIE.

La necessité, qui pressoit leur famille ;
Et leur espoir estoit, que vous donnant leur fille
Vous la devriez un jour pourvoir si richement,

Qu'ils en pourroient tirer quelque soulagement,
Quand, ne la voyant plus dessous vostre puissance,
Ils luy feroient sçavoir son nom et sa naissance.

ANSELME.

Dans le cœur d'un mortel ce dessein peut entrer?

LYDIE.

Oüy, mais par ceux de Dieu, qu'on ne peut pene- [trer,
Et qui des plus subtils passent l'intelligence,
D'un outrage inconneu vous tirastes vengeance;
Car enfin il advint, que leurs biens augmentez,
Et leurs possessions passant vos facultez,
Au poinct qu'ils meditoient, et se treuvoient en [peine,
De vous rendre Aurelie et reprendre Eroxene,
Le Ciel permit sa perte et son evenement
(De leur crime secret visible chastiment)
Fut pour l'un et pour l'autre une atteinte funeste,
Qui leur cousta le jour; mais oyez ce qui reste.
Pamphile, sur le poinct de partir de ce lieu
Et d'aller rendre compte au tribunal de Dieu,
Disposa de ses biens en faveur de son frere
(Ce traistre, à qui le ciel soit à jamais contraire!),
Ce malheureux Orgye, aux charges neantmoins
Qu'au rachapt d'Eroxene apportant tous ses soins,
S'il la tiroit des mains de ce peuple infidelle,
Il luy devoit choisir un party digne d'elle,
Et pour le rencontrer sortable à ses appas,
La doter sur son bien de dix mille ducats;
Ou qu'arrivant qu'enfin sa recherche fust vaine,
Vostre vraye Aurelie, et la fausse Eroxene,
Par un article exprès du mesme testament,
En prendroit par ses mains deux mille seulement:
Faisant voir maintenant, que celle qu'en Turquie
Vostre fils rachepta sous le nom d'Aurelie
Est la vraye Eroxene, et sa niepce en effet;
Jugez s'il aura lieu d'en estre satisfait,
Et si, son plus beau bien retournant à sa source,
Et dix mille ducats luy sortant de sa bourse
(Qui sont dix mille traits qui luy fendront le sein),
Il se pourra vanter que mon courroux soit vain?
Ainsi je divertis un fatal maria ge,
Vous redonne une fille, et vange monoutrage.

ANSELME.

Mais qui peut là-dessus m'éclaircir avec toy?

LYDIE.

Outre le testament qui vous en fera foy,

Outre que vostre sang en rendra temoignage,
Outrevostre rapport de poil et de visage,
Vostre seul souvenir vous peut convaincre, enfin,
Par une marque au bras en forme de raisin.

ANSELME.

Ilm'en souvient, Lydie, et ce signe visible
Nous en sera la preuve et la marque infaillible;
Il me souvient de plus (Ciel, tu le peux sçavoir)
Qu'il ne m'est de ma vie arrivé de la voir, [te,
Que ces doux mouvemens, dont le sang s'interpret-
N'ayent semblé m'advertir, par une voix secrette
(A laquelle pourtant je ne m'arrestois point),
De l'étroitte union dont nature nous joint.
J'en avois pour Lelie arresté l'alliance,
Où (non sans une longue et juste repugnance)
Orgye avoit enfin laschement consenty,
Et j'en eusse accepté l'incestueux party,
Sans ton heureux advis, pour nous si salutaire.

LYDIE.

Du testament, au reste, Eugene est le notaire,
Vostre prochain voisin.

ANSELME.

Je m'y rends de ce pas;
Entre chez moy, Lydie, et ne t'eloigne pas;
(*Orgye sort.*)
Que je m'acquitte à toy d'une debte equitable,
Si ce que tu me dis se treuve veritable.

LYDIE.

Allez, vous treuverez que je ne vous mens point;
Mais le prix que j'en veux à ma vengeance est joint;
Déchargeant ma colere avec ma conscience,
Du bien que je vous fais j'ay pris la recompense.
J'entreray toutesfois, et d'un œil satisfait
Verray de ma vengeance et le cours et l'effet.

SCÈNE III

ORGYE, *seul.*

Maudite passion, dangereuse colere,
Foiblesse des vieux ans, mauvaise conseillere,
Qui dessus la raison donnes l'empire aux sens,
Je crains bien de t'avoir trop creuë à mes dépens!
D'estre de mes malheurs moy-mesme le ministre,

Et d'obliger Lydie à quelque effet sinistre !
Une sotte reponse, un parler indiscret,
M'ont fait mal à propos hazarder un secret
De telle consequence à toute ma famille,
Et qui n'est guere seur dans le sein d'une fille;
Elle entre chez Anselme, et vient de luy parler.
O verité trop forte, et qu'on ne peut celer !
Que tu m'es d'un notable et fatal prejudice,
Et que tu me peux rendre un redoutable office !
Tu ne perds point ta force à force de vieillir !
Aucun siecle, aucun temps ne peut t'ensevelir;
Tu renais quand tu veux, plus brillante et plus clai-
Et te sçais reproduire aussi bien que ton pere. [re,
Ton respect m'obligeoit à ne m'emporter pas,
Et je croy tousjours voir Anselme sur mes pas,
Accuser justement mon peu de conscience
De cette incestueuse et fatale alliance.
Mais, ou mon œil s'abuse, ou c'est luy que je voy !
C'est lui ! Que lui diray-je ? O Ciel, assiste moy !
Ne puis-je l'eviter ?

SCÈNE IV

ANSELME, ORGYE.

ANSELME.

Un mot, un mot, Orgye!

ORGYE.

Rien ne peut plus, chetif, te sauver sans magie !

ANSELME.

Nous sommes vieux, Orgye, et tantost sur le poinct
De partir pour un lieu d'où l'on ne revient point;
Sans miracle jamais ce retour ne s'accorde.

ORGYE.

Le sermon sera long, n'en voicy que l'exorde.
O funeste courroux !

ANSELME.

Vous sçavez qu'estant morts,
Nostre premier devoir, au sortir de ce corps,
Est de rendre à l'instant compte de nostre vie
A qui nous l'a donnée, et qui nous l'a ravie !
Et qu'en ce compte exact que nous rendons à Dieu,
La restitution tiendra le premier lieu ;

Par elle seulement nostre offence s'efface,
Et sans elle un pecheur ne treuve point de grace.

ORGYE, *en luy-mesme.*

Quand il faut demander, nous faisons des sermons,
Mais à restituer nous sommes des demons.

ANSELME.

Vivans, si nous voulons, nos œuvres sont utiles;
Mais apres le trespas elles sont infertiles,
Et c'est, en l'autre vie, un souvenir bien doux
Qu'icy bas nos pechez soient morts premiers que [nous [1]:
Malheureux, qui, croyant ses affaires secrettes,
Laisse à ses heritiers la charge de ses debtes;
Puis qu'alors que les biens sont une fois vendus,
Le bien et mal acquis ne se separent plus;
C'est une idole d'or, que le plus sage adore.

ORGYE.

Le Caresme n'est plus, et vous preschez encore!
Venons au fait de grace.

ANSELME.

Attendez, m'y voicy,
Je ne vous enauray que trop tost éclaircy:
Vostre frere, de bonne et d'heureuse memoire..

ORGYE.

De mauvaise pour moy; mais abregez l'histoire.

ANSELME.

M'a, par un crime enorme et pour moy tout nou- [veau,
Changé (pour faire court) une fille au berceau.

ORGYE.

Ecoutez.

ANSELME.

Mais, de grace, écoutez moy vous-mesme,
De peur que, commençant, dedans ce trouble ex- [treme,
Le deny d'un forfait averé clairement,
Vous ne le souteniez apres obstinement,
Et qu'il n'en faille enfin passer aux violences
Qui font de la Justice exercer les balances.
Ne vous promettez plus d'éblouïr nos esprits:
J'ay veu le testament, par qui j'ay tout appris;
Qui veut....

1. Avant nous, *priores,* comme on eût dit en latin. — C'était une expression déjà bien vieille. Il faut remonter à Commines pour la trouver ainsi employée : « Y entrèrent ceux-là, dit-il, *premiers que nous.* » Liv. II, ch. XIII.

ORGYE.

J'en suis d'accord, et sçay ce qu'il m'ordonne.

ANSELME.

Executez-le donc, et Dieu vous le pardonne.

ORGYE.

Encor qu'avec raison je pusse m'excuser
Du tort qu'en ce rencontre on voudroit m'imposer,
N'ayant point eu de part en la sourde pratique.....

ANSELME.

N'entrons point, je vous prie, en cette rhetorique,
Et parlons seulement de restitution.

ORGYE.

Ne laschez point la bride à vostre passion.
Vostre fille est à vous, vous la pouvez reprendre;
Mais ne nous ostez point ce qui ne se peut rendre,
L'honneur, qui ne s'acquiert ny se perd qu'une [fois,
Et moderez un peu l'accent de vostre voix :
Vous obtiendrez autant avec moins de furie.

ANSELME.

L'injustice est muette, et la justice crie ;
Rendez graces au Ciel, dont le soin provident
De cet enorme hymen divertit l'accident;
Car, quoy que vous n'ayez qu'avecque repugnance
Consenty cette injuste et funeste alliance,
Vous n'encouriez pas moins un supplice eternel.
Qui peche y repugnant en est plus criminel ;
Mais, pour n'interesser mon droict ny vostre estime,
De vous-mesme, et sans bruit, reparez en le crime ;
Et puis que cet intrigue est assez éclaircy,
Allons prendre Aurelie, et la rendons icy.

ORGYE.

Allons, elle est chez moy. Detestable Lydie,
Ta mort sera la fin de cette tragedie.
Je t'auray, malheureuse, et tu ne m'auras pas
Impunement cousté des dix mille ducats !

SCÈNE V

CONSTANCE, AURELIE, LYDIE.

CONSTANCE.

O Ciel ! comment repondre à des faveurs si grandes?
Tes liberalitez excedent mes demandes !

Par les evenements tu surpasses mes vœux :
Je cherchois une fille, et j'en recouvre deux !
Comme sans jalousie, aussi sans preference,
Le sang m'a produit l'une, et l'autre l'alliance.

AURELIE.

Je me treuve moy-mesme, et m'égare à la fois,
Dans l'excez du plaisir qui m'interdit la voix ;
Quel miracle inoüy, rendant nos vœux sans crime,
Me fait de vostre fils femme et sœur legitime,
Et, d'un evenement heureusement confus,
Demeurer vostre fille, apres ne l'estre plus?
Chere Lydie, helas ! comment te rendre grace ?

LYDIE.

Je me satisfais trop de tout ce qui se passe.

CONSTANCE.

Pouvons nous, ny comblant, ny passant tes souhaits,
Te donner rien d'egal au bien que tu nous fais?
Mais nous differons trop d'aller voir Aurelie.

LYDIE.

Je vous attends icy; car d'entrer chez Orgye,
Je n'espererois pas que l'on m'y receust bien :
Il y fait chaud pour moy, le bois n'y couste rien ;
Mais vous n'irez pas loin rechercher cette joye,
Le voicy, je me cache, et crains qu'il ne me voye.

SCÈNE VI

ANSELME, ORGYE, EROXENE, CONSTANCE, AURELIE, LYDIE.

ANSELME.

Vostre mere s'avance et vous vient recevoir;
Saluez-la, ma fille.

EROXENE.

Agreable devoir!

CONSTANCE, *l'embrassant.*

Ma fille! ha, quelle aimable et douce violence
M'interdit la parole, et m'oblige au silence !

EROXENE, *qui est Aurelie.*

Ma mere ! ce cher nom est tout mon compliment !
Mon sang veut parler seul en ce doux mouvement !

ANSELME.

Je cache en vain mes pleurs; par un tendre caprice,

De la douleur la joye emprunte icy l'office;
Vous hyer Aurelie, Eroxene aujourd'huy,
Reconnoissez vostre oncle, et possedez chez luy
Ce que vous ont laissé ceux dont vous tenez l'estre.

AURELIE, *à Orgye, le saluant.*

Je prefere à tous biens celuy de le connoistre.

ORGYE.

Cet heur est reciproque entre les vrays parens,
Et je recouvre en vous plus que je ne vous rends;
Une autre a trop long-temps vostre place occupée.

LYDIE.

La beste ne mord plus, lors qu'elle est attrapée.

ANSELME.

Il reste une faveur que j'implore de vous,
Qu'un genereux oubly, forçant vostre courroux,
De ce crime obligeant Lydie obtienne grace.

ORGYE.

La recevant de vous, il faut que je la fasse;
Je veux tout oublier, encor qu'à mes dépens.

LYDIE, *paroissant et se jettant à ses pieds.*

Je la viens recevoir et faire en mesme temps,
Vous protestant aussi d'oublier ces caresses
Dont je n'ay pas raison de vanter les tendresses,
Qui ne procedoient point d'un violent amour,
Et dont le dos enfin me cuira plus d'un jour.

(*Elle dit à Eroxene.*)

Vous, Madame, apprenez une heureuse nouvelle;
Eraste....

EROXENE

Ha, m'ozes-tu nommer cet infidelle?

LYDIE.

Escoutez entre nous ce qu'Ergaste m'a dit.

CONSTANCE.

J'oze à mon tour, Orgye, hazarder mon credit.

ORGYE.

Usez de mon pouvoir avec toute franchise.

CONSTANCE.

Je demande une grace.

ORGYE.

Elle vous est acquise.

CONSTANCE.

Elle l'est en effet, puis que plus de deux ans
Ont déja veu durer l'hymen que je pretends
De la vraye Eroxene, ou la fausse Aurelie,
Que Lelie epousa sous le nom de Sophie!

Hymen qui, traversé par une courte erreur
Qui semoit parmy nous la tristesse et l'horreur,
Ne nous inspiroit plus que des pensers funebres.

ANSELME.

Oh! combien ce beau jour dissipe de tenebres!

ORGYE.

Cet heur est le plus grand qu'elle ait pu s'acquerir,
Et nous honore trop pour ne le pas cherir.

CONSTANCE, *à Anselme.*

Et vous, pour couronner cette heureuse journée,
D'Eraste et d'Aurelie agréez l'hymenée,
Puis que j'ay de Lydie appris leur passion.

ANSELME.

Vous prevenez mon sens et mon intention.

CONSTANCE.

Mon inclination suivra tousjours la vostre;
Ergaste, par mon ordre, ameine l'un et l'autre,
Et, pour les mieux surprendre et charmer leur sou-
Ne leur a point conté ce qui se passe icy. [cy,

SCÈNE VII

LELIE, ERASTE, ERGASTE, ANSELME, ORGYE, AURELIE, CONSTANCE, EROXENE, LYDIE.

LELIE.

Est-ce pour honorer l'appareil de ma perte
Que l'on s'assemble icy?

CONSTANCE.

L'affaire est decouverte,
Vostre pere a tout sçeu, mais par d'autres que nous!

LELIE.

Que different donc plus les traits de son courroux?

ANSELME.

Satisfaites, Lelie, aux jugemens celestes,
D'un profond repentir detestez vos incestes,
Et, pour les reparer, renoncez à nos yeux
Aux plaisirs interdits d'un hymen vicieux;
Espousez Eroxene, et quittez Aurelie.

LELIE.

Vous estes, comme autheur, maistre aussi de ma vie;
Mais je ne le suis pas de mes vœux ny de moy,
Pour si facilement disposer de ma foy:
S'il faut que mon forfait par mes remords s'efface,

J'en veux mourir coupable, et ne veux point de [grace.

EROXENE.

Et toy, pour satisfaire à mon cœur irrité,
Et luy faire raison de ta legereté,
Traistre, oublie Eroxene, et qu'au sort d'Aurelie
Un serment solennel aveuglement te lie!

ERASTE.

Vous estes souveraine et pouvez tout sur moy,
Hormis de m'imposer cette barbare loy.

ERGASTE.

Et si, sans vous contraindre ou vous rendre coupa- [bles,
De ces deux changemens je vous rendois capables?

LELIE.

Ton effort seroit vain.

ERASTE.

Le Ciel ne le peut pas.

CONSTANCE.

O l'agreable erreur!

ANSELME.

O plaisir plein d'appas!

CONSTANCE.

C'est trop vous voir souffrir et vous laisser en pei- [ne.
Aurelie aujourd'huy se treuve estre Eroxene,
Et l'astre dominant dessus nostre maison
A fait que d'Eroxene Aurelie est le nom :
Par ce rare incident, vostre hymen est sans crime,
Et ce qu'on vous prescrit se treuve legitime.

ANSELME, *à tous deux.*

Oüy, mon fils, oüy, mon gendre, et cette verité
Semble un jeu pour nostre heur dans le ciel con- [certé.
Ainsi, sa providence aux siens est salutaire;
Mais allons à loisir éclaircir ce mystere
Par qui, mon cher Eraste, Aurelie est à vous,
Et de la sœur le frere est legitime époux.

LELIE.

O Ciel! de ce transport un homme est-il capable?

AURELIE.

Vous couriez au supplice, et n'estiez point coupable.

EROXENE.

Pardonnez, cher Eraste, à la credulité
Qui m'a fait soupçonner vostre fidelité.

ERASTE.

A qui dépend de vous, cette excuse est frivole,
L'excez de mon bon-heur m'interdit la parole.

(*Tous entrent, hormis Ergaste et Lydie.*)

ERGASTE.

Que t'en semble, Lydie ?

LYDIE.

Et que t'en semble à toy ?

ERGASTE.

Si je t'offrois mes vœux ?

LYDIE.

Je t'offrirois ma foy.

ERGASTE.

Si tu veux, je suis tien.

LYDIE.

Et si tu veux, je t'aime

ERGASTE.

Je parle tout de bon.

LYDIE.

Je parle tout de mesme.

ERGASTE, *luy touchant dans la main.*

Va, jamais autre objet n'aura ma liberté.

LYDIE.

O favorable hymen, et bien tost arresté [1] !

1. Molière, qui avait joué la pièce et la savait tout au long, n'a pas oublié cette dernière scène, pour le mouvement de celles qu'il fait jouer à Marinette et à Gros-René dans le *Dépit amoureux*.

FIN DE LA SŒUR.

NOTICE SUR CLAUDE DE LESTOILLE

Il était le plus jeune fils de Pierre de Lestoille, grand audiencier à la chancellerie de Paris, le même dont le *Journal* est si précieux pour l'histoire des règnes d'Henri III et d'Henri IV.

Il naquit à Paris, comme tous ceux de sa famille depuis longues années, car elle comptait parmi les plus anciennes de la ville et les plus honorées dans la robe. Il en était sorti, sous François Ier, un chancelier de France.

Le père de Claude, malgré ce beau passé de magistrature, eut d'autres visées pour lui. Il rêvait de le faire entrer page chez quelqu'un de la maison de Guise, lorsqu'un accident dont toute son existence se ressentit y mit obstacle. Un soir d'hiver, le mardi 28 décembre 1610, le pauvre enfant, qui n'avait qu'un peu plus de treize ans alors, — il était né le 13 septembre 1597 — se brûla cruellement au visage dans la chambre de son père.

Il en fut défiguré, et, comme il était déjà fort maigre, très-pâle, et que par surcroît il avait été terriblement marqué de la petite vérole, il resta fort laid. Adieu l'état de page, où il fallait avant tout être joli et mignon. Pélisson, dont la laideur fut célèbre, ne nous a rien épargné de celle de Lestoille dans le portrait qu'il a laissé de lui. Il se mira dans ce visage plus laid que le sien. Le portrait est en pied. Chez le pauvre Lestoille le corps ne rachetoit pas la tête : « Il étoit, dit-il, de taille médiocre et fort grêlé ; il avoit les cheveux et les yeux noirs, le visage fort pâle et fort maigre, gâté, et sans barbe en quelques endroits, à cause qu'étant enfant, il estoit tombé dans le feu. »

Tallemant ajoute à ce portrait une touche, mais non pour l'embellir : « C'estoit, à ce qu'il dit, un visage extravagant et difforme tout ensemble. »

Lestoille eut le malheur de l'oublier, quand il fut à l'âge d'aimer, qui pour lui dura toute la vie ; et le malheur plus grand de s'en souvenir quand il fut marié.

C'est alors seulement qu'il se regarda, et, s'étant mis en tête, qu'ainsi fait, une femme ne pouvait lui être fidèle, il se prit d'une rage de jalousie sans pareille.

Sa pauvre femme, qu'il avait prise sans bien, chez son père, très-petit procureur, souffrit autant qu'elle put, et à bout de patience se laissa mourir. Tallemant, qui paraît l'avoir bien connue, est encore ici notre garant : « Il en fut

si jaloux, dit-il, qu'elle mourut de chagrin de ses tracasseries. »

Il s'était trop vengé sur cette honnête femme de toutes les coquettes qui l'avaient fait souffrir. Une surtout, la fille du procureur Sandrier, « car, dit encore Tallemant, ces filles de procureur luy estoient fatales, » l'avait longtemps promené et joué. On voit par un de ses sonnets la pauvre mine d'amant transi et muet qu'il faisait aux pieds de cette Cloris :

Cloris mon beau soucy, faut-il donc que je meure
D'un mal qui comme vous est sans comparaison,
Et que, sans vous prier d'y donner guérison,
Quelquefois tout le jour avec vous je demeure?

Je tremble de respect, je rougis à toute heure,
Je fais l'homme d'esprit, et je perds la raison;
Je parle librement quand je suis en prison,
Et, quand ma bouche rit, en mon âme je pleure.

Mais quand je vous dirois l'amour que j'ai pour vous
Cela ne serviroit qu'à vous mettre en courroux,
Et vous faire abreger la course de ma vie.

De penser vous flechir, c'est une vanité :
Aussi, j'en perds l'espoir, mais d'en perdre l'envie
J'ay trop d'affection, et vous trop de beauté.

Lestoille fit de ces vers-là par milliers; mais, comme ils ne chantaient guère ses succès, il ne mit pas à les recueillir le soin qu'aurait mis un plus heureux. Près de mourir, il s'en débarrassa par un retour de conscience. Il les donna tous à un janséniste de ses amis, qui sans doute les brûla. Fort peu ont survécu dans les recueils du temps.

Ce sont des sonnets, des stances, des dialogues d'amour, et quelques chansons à boire, fort bien tournées, mais d'une ivrognerie, je crois, toute platonique, comme ses amours.

On y trouve aussi quelques stances congratulantes à Richelieu, non par flatterie, car sa brusque humeur y répugnait, mais par gratitude. Le ministre lui avait toujours voulu du bien : il l'avait mis de la société des Cinq auteurs qui lui faisaient une pièce par mois, et quand l'Académie s'était fondée, il l'y avait fait entrer des premiers.

Tout cela valait bien quelques vers d'éloge.

Ils avaient toutefois dû coûter encore à Lestoille, « d'une probité dure, » comme on l'a dit, et d'une franchise intraitable. On racontait de lui qu'un pauvre poëte, qui l'avait consulté sur un de ses ouvrages, mourut du saisissement que lui avait causé la rudesse sans merci de ses critiques. Il ne transigeait un peu que pour lui-même, et encore à certaines heures seulement, en des moments de satisfaction plus abandonnée. Il se mettait alors au même

rang que Malherbe, mais ne s'y maintenait pas longtemps. Le lendemain il s'était lui-même débusqué de ces hauteurs. Vous rencontrait-il dans la rue et, vous prenant par un bouton, vous entraînait-il sous une porte pour vous lire de ses vers, vous ne deviez pas être surpris de l'entendre dire qu'ils étaient détestables et sentaient terriblement l'écolier.

S'il se répandait ainsi en plein air, il travaillait au contraire dans le huis clos le plus secret, fermait portes, fenêtres, volets, et, même en plein jour, n'écrivait qu'entre deux chandelles.

Il s'épuisait à cette pauvre lumière, pendant des mois entiers, sur un seul acte, sur une seule scène. Aussi n'a-t-il que bien peu écrit.

On ne connaît de lui que deux pièces : une tragédie, *la Belle Esclave*, qui semble avoir réussi en 1643, et la comédie que nous donnons ici, *l'Intrigue des filous*, dont le succès fut encore plus grand.

La reine mère en voulut avoir le plaisir; elle se la fit jouer le 6 octobre 1647, à Fontainebleau, peu de temps après la première représentation à Paris. La pièce y fut très-fêtée, ainsi qu'un ami de l'auteur s'empressa de le lui apprendre.

« Il faut, lui écrivit-il, que vous soyez bien ennemi de votre gloire, puisque vous n'êtes pas venu jeudi dernier à Fontainebleau. Vous avez craint d'estre incommodé de ce battement de mains dont le bruit, quelque grand qu'il soit, charme toujours le cœur. Les belles paroles que vous avez mises dans la bouche de vos filoux, en nous descouvrant leurs artifices, nous ont appris à nous défendre; et dans un pays de forêts et de rochers, nous les avons vus de près et sans dangers. Ils ne nous ont point fait d'autres violences que de nous contraindre d'aymer nos ennemis, à force de nous donner du plaisir. »

Il ne faut pas s'étonner que Lestoille ne fût pas à la Cour, et n'eût rien fait pour y assister à son triomphe. Il craignait le bruit, et vivait très-retiré, d'abord, avec sa femme qu'il gardait à vue ; puis après, tout seul, quand sa jalousie l'eut tuée.

Sa retraite n'était pas dans Paris même, mais à quelques lieues, en pleine campagne, où il cultivait les fleurs, dont il avait la passion. Il n'en sortait que pour venir à l'Académie. Il y était assidu et fort écouté. On le chargea, avec Baro, Cérizy et Gombauld, des préliminaires de la *Critique du Cid*, que Desmarets n'eut plus ensuite qu'à rédiger. Après la mort de Richelieu, c'est lui qui, en qualité de directeur, dut aller prier le chancelier Séguier de vouloir bien être le nouveau protecteur de l'Académie, ce qu'il fit dans les meilleurs termes.

Il assistait aussi parfois à des lectures de pièces chez quelques poëtes en renom, et n'y épargnait pas les bouta-

des. Il en avait de plaisantes. Un jour Boisset, le musicien, était de la compagnie. Il n'avait jamais été à fête pareille, mais trouvait que c'était un dur ennui. A la fin du premier acte il demanda à Lestoille (en bâillant à bouche que veux-tu) s'il y en avait, comme cela, beaucoup dans les pièces. — C'est selon, dit l'autre, quelquefois douze, quelquefois vingt-quatre. « Cela l'épouvanta, dit Tallemant, à qui l'on doit l'anecdote. Il donna un tour de pilier, sans attendre davantage. »

C'était un fantasque, au besoin un plaisant, et parfois même un extravagant. La première chose qu'il avait écrite, *le Ballet des fous*, était bien son fait. On ne l'a pas; il s'est perdu, ainsi que les premiers actes d'une comédie, *le Secrétaire de Saint-Innocent*, c'est-à-dire l'écrivain public, à laquelle il travaillait au moment de sa mort.

La maladie qui l'emporta vint d'une folie. Il s'était mis en tête de ne plus manger que des confitures. Il en mangea tant qu'il mourut. On l'enterra à Saint-Benoît, le 4 février 1652. Il avait cinquante-cinq ans.

L'INTRIGUE DES FILOUS

COMEDIE

1689

A MESSIRE CHARLES TESTU

CONSEILLER DU ROI EN SON CONSEIL D'ESTAT MAISTRE D'HOSTEL ORDINAIRE DE SA MAJESTÉ, CHEVALIER ET CAPITAINE DU GUET DE PARIS [1].

Monsieur,

Je ne sçay quel jugement vous ferez de moy, et si vous ne m'accuserez point d'extravagance ou du moins d'incivilité, de vous demander aujourd'huy vostre protection pour ceux-là mesmes dont vous avez entrepris la ruine. La charge qu'on a donné à vostre vertu, et qui depuis tantost un siècle a passé de pere en fils dans vostre maison, vous oblige à faire la guerre à ces ennemis cachez qui la font indifferemment à tout le monde, et portent leurs mains sacriléges jusques dans les temples et sur les autels. Cependant, quoy qu'il soit de vostre devoir de les exterminer tous, j'ose vous en presenter icy quelques-uns, pour vous prier de les traiter favorablement, et d'embrasser leur défense. Il est vray qu'il n'est bruit que de leur intrigue, et toutesfois, pour estre des plus fameux, ils ne sont pas des plus coupables. Car après tout qu'ont-ils fait? Ils ont fait possible autant que les autres; mais leur adresse est leur excuse : elle a comme fasciné les yeux de leurs témoins, en leur faisant voir que les crimes sont beaux quand ils les font, et qu'il y peut avoir de la gloire à faire le mestier dont ils se meslent. Aussi, Monsieur, il y a fort peu de plaintes contre eux. Ils n'ont point de partie : aucun ne vous presse de mettre vos gens en campagne pour les poursuivre; et si vous daignez vous entretenir avec eux de leurs tours de souplesse, ils vous feront passer peut-estre quelques heures assez agreablement. Les termes dont ils

1. Le chevalier du guet, à qui notre poëte dédie très-spirituellement son *Intrigue des filous*, avait charge, comme on sait, de la police de nuit dans Paris. Il était le seul qui fût resté decoré de l'ordre de l'*Étoile*, fondé par le roi Jean, et, depuis Charles VIII, aboli pour tout le monde. On avait — et c'était bien l'esprit du temps — trouvé ingénieux de le maintenir pour celui qui avait l'emploi de garder Paris « a la belle étoile. » — Un des priviléges du chevalier du guet était de pouvoir entrer chez le roi, même en bottes et à toute heure, pour lui rendre compte directement de ce qui se passait. Celui à qui la pièce est dédiée, Ch. Testu, qui occupa très-longtemps cette charge, usa du privilége pour se mêler des amours d'Henri IV qu'il servit, bien plus qu'il ne les gêna (V. Tallemant, édit. P. Paris, t. III p. 335-348).

expriment leurs pensées sont grotesques; la maniere dont ils attrapent les plus fins l'est encore davantage, et le receleur dont ils se servent n'est pas fou, mais il n'est guère moins plaisant que s'il l'estoit. Il n'est point de melancolie à l'épreuve de sa mine et de son langage, et il faudroit estre plus chagrin que ce philosophe qui pleuroit tousjours, pour ne pas rire au recit de ses advantures. Enfin, Monsieur, ils font le divertissement et des yeux et des oreilles; et comme ils ont plus d'agrement ou de bonheur que les autres, ils ont aussi plus de privilége. On permettoit en Lacedemone de voler en secret, mais on leur permet icy de voler en public, et cette nouvelle permission apporte plus d'utilité que de dommage. Ce sont des ennemis découverts et qui, déployant leur finesse à la veue du peuple et de la Cour, enseignent la Cour et le peuple à se garder d'en estre trompez. Mais quelque licence et quelque applaudissement qu'on leur donne dans les assemblées, ils en prennent peu de vanité, et se défient avec raison de l'approbation de la multitude. Quoy que ce monstre ait un nombre infiny d'yeux, il ne voit que la superficie des choses; et pour avoir tant de testes, il n'en a pas plus de jugement. Ils croyent donc que c'est à vous et non pas à luy à prononcer sur leurs actions, et ils ne sont entrez chez vous qu'avec crainte, sçachant bien que ce qu'il admire le plus est quelquefois ce que vous condamnez davantage. Ils apprehendent d'estre examinez en particulier par un juge si clair-voyant et si juste, et de n'estre rien moins dans le cabinet que ce qu'ils paroissent sur le theatre. Certes, Monsieur, ils ont beau faire les asseurez, ils ne disent pas un mot qu'ils ne tremblent; et je n'en excepte pas même ce compagnon qui parmy eux tranche du sçavant, et qui n'aymant pas moins l'estude que le larcin est devenu borgne a force de lire. Il me semble toutefois qu'ils ne sont pas si criminels qu'ils s'imaginent, et qu'estant plus dignes de faveur que de châtiment, vostre bonté peut parler pour eux à vostre justice. Ce ne sont pas des filous ordinaires, de ces troubles-festes dont la rencontre est importune. On accourt en foule pour les voir; et comme il y a plus de gloire à les proteger qu'à les perdre, je pourrois les adresser sans rougir au plus grand prince de la terre, mais je ne veux tenir leur grace que de vous, et pour l'obtenir, je vous offrirois mesme des presens, n'estoit que vous n'estes pas moins incorruptible que je suis,

Monsieur,

Vostre tres-humble et tres-obeissant serviteur,

De Lestoille.

AVIS IMPORTANT AU LECTEUR

Cher lecteur, j'offre à tes yeux un corps sans ame, j'appelle ainsi toute comedie qui se voit sur le papier, et non pas sur le theatre. Les plus galantes et les mieux achevées sont froides pour la plupart et languissantes, si elles ne sont animées par le secours de la representation. Les comediens n'en font pas seulement paroistre toutes les graces avec éclat : ils leur en prestent encore de nouvelles; et la mesme piece qui semble admirable quand ils la recitent, ne se peut lire quelquefois sans dégoust. Ils ont fait valoir celle-cy, quoy que ce ne soit autre chose qu'une pure bouffonnerie, qui n'est digne ny de toy, ny de moy-mesme : aussi serois-je encore à te la donner, n'estoit que j'apprehendois avec raison, qu'il ne prist envie à quelqu'un de t'en faire un present à mon déceu, et que la faisant imprimer avec peu de soin, il n'ajoutast des fautes

aux miennes, qui ne sont déja qu'en trop grand nombre. Néautmoins, cher lecteur, je ne desavoüe point ce petit ouvrage, quoy qu'il soit de peu de merite : mais je t'avertis qu'il y en a quelques autres que tu achetes pour estre de moy qui n'en sont point, et que faute de bien connoistre ma façon d'écrire, tu te laisses abuser par une fourberie, qui n'est guere moins adroite que plaisante. Un certain libraire me fait passer tous les jours pour estre auteur de plusieurs livres qui ne sont pas de ma science, et dont je n'ay jamais seulement lu le titre : cependant il te les débite avec assurance qu'ils partent de mon esprit; et pour donner couleur à ce mensonge il se sert de cet artifice. Il met à la premiere page, et à la fin de l'épistre, un certain nombre d'estoilles, n'osant y mettre mon nom ; et voila comme il te trompe, et me fait tort. J'ay bien voulu t'en donner avis, afin qu'à l'avenir tu ne t'y laisses plus surprendre, et que tu sçaches que je ne fus jamais d'humeur à me parer des dépouilles, ny des vivans, ni des morts.

ACTEURS

LUCIDOR, capitaine françois.
OLYMPE, veuve d'un partisan.
FLORINDE, sa fille, et maistresse de Lucidor.
CLORISE, confidente de Florinde.
TERSANDRE, rival de Lucidor.
RAGONDE, revendeuse.
LE BALAFRÉ, filou.
LE BORGNE, filou.
LE BRAS-DE-FER, filou.
BERONTE, receleur.

La scene est à Paris, dans l'isle du Palais, devant le Cheval de bronze [1].

ACTE PREMIER

SCÈNE I

BERONTE, LE BALAFRÉ, LE BRAS-DE-FER, LE BORGNE.

BERONTE.

Bon courage, mes pieds, courons vite, volons,
Ils sont au Roy de bronze, ils sont à nos talons :

1. Nous avons dit dans une note des pièces précédentes que c'était le nom populaire donné à la statue d'Henri IV sur le Pont-Neuf.

Au voleur! au filou! Mon Dieu, je perds haleine!
Cachons-nous, autrement nostre perte est certaine.
(*Il se cache.*)

LE BALAFRÉ.

Où donc ce malotru peut-il s'estre fouré?
Dans sa chambre à l'envi nous l'avons bien bouré,
Et nous le poursuivions pour l'achever de peindre [1].

LE BORGNE.

Il va comme la foudre, on a peine à l'atteindre.

LE BRAS-DE-FER.

Je l'atteindray pourtant, et le rouray de coups.
Ainsi qu'à des valets ce faquin parle à nous,
Et nous a détourné cette casaque bleuë
Qui nous mit l'autre jour cent archers à la queuë.

LE BORGNE.

La foy n'habite point parmy les receleurs:
Ils sont fourbes, méchans, et volent les voleurs [res?
Mais comme quoy sans eux ferions-nous nos affai-
Ces maraux aux larrons sont des maux necessaires.

LE BRAS-DE-FER.

Quoy! souffrir qu'un pendart, qui devroit estre sec,
Nous fasse ainsi passer la plume par le bec [2]?
Si de ce bras de fer une fois je l'attrape,
Il sera bien subtil et bien fort s'il échape. [tròp
Mais prenons-en quelqu'autre, aussi bien on sçait
Qu'aux Petites Maisons il va le grand galop.

LE BORGNE.

Depuis que le jettant contre un pilier de couche [3],
Vous fistes de sa tête un abreuvoir à mouche [4],

1. « *Achever de peindre*, dit Leroux dans son *Dict. comique*, c'est-à-dire achever de ruiner, de perdre quelqu'un. » C'était une très-vieille expression. On lit dans Jean Marot :

> Disant que plus n'avez laine sur dos
> Et que rongée estes jusques aux os,
> Crucifiée, *achevée de peindre*.

2. Quand on veut empêcher une oie de passer à travers une haie, on lui met, en travers du bec, une longue plume, en la passant par les deux orifices qui se trouvent au haut; de là l'expression qui est ici, et qui est employée aussi par Molière, Saint-Simon, etc. Moisant de Brieux, dans son livre *De quelques coutumes*, etc., 1672, in-8, p. 57, en donne une autre explication, mais qui vaut moins.

3. Un de ces gros piliers de lit qui soutenaient la courtine et le ciel.

4. Une plaie, où les mouches ne se font jamais attendre. Scarron a dit, au livre V du *Virgile travesti* :

> Quand Hercule, après maintes touches,
> Lui fist un *abreuvoir à mouches*.

Il a le cerveau creux, et sent une douleur
Qui le rend comme un fou quand la vigne est en [fleur :
Il grimace par fois comme un enfant qu'on sèvre,
Tantost rit, tantost pleure, et pour rien prend la [chèvre ;
Enfin il est bizarre, et paroist insensé.
Mais ce mal n'est pas long, il est bien tost passé.

LE BALAFRÉ.

Non, non, il a tousjours la cervelle en écharpe [1],
Et sa main a déjà trop joüé de la harpe [2];
Il nous gasconne tout, et dans le cabaret
Il fait à nos dépens tirer blanc et clairet;
Mais quoy qu'il nous ait pris, il faut qu'il le rap- [porte,
Sinon il se verra traiter d'étrange sorte.
Courons donc le chercher, suivons-le jusqu'au bout,
Et frotons-le à l'envi sur le ventre et par tout.

(*Ils rentrent.*)

BERONTE *seul.*

Allez frotter un asne, et non un honneste homme ;
Mais silence, je crains que leur main ne m'assomme,
Si dans ce petit coin ils m'eussent rencontré,
Dieu sçait de quelle sorte ils m'auroient accoutré ;
Je tremblois d'une peur qui n'estoit pas petite,
Et j'en aurois voulu pour un bras estre quitte ;
Mais ils s'en sont allez, ces cruels sans mercy,
Ma frayeur est passée, ils sont bien loing d'icy :
Retirons-nous pourtant où Ragonde demeure.

(*Beronte heurte chez Ragonde.*)

SCÈNE II

RAGONDE, BERONTE.

RAGONDE.

Qui va-là ?

BERONTE.

Vostre amy.

RAGONDE.

Vrayment il est belle heure :

1. C'est-à-dire blessée, impotente, comme un *bras en écharpe*. On dit encore « esprit en écharpe » avec le même sens.

2. Jeu de mot sur la ressemblance du mot *harpe* et du mot *happer*, prendre, qui plus anciennement s'était écrit *harper*. — Pour bande de voleurs on avait dit *Harpaille*, comme on le voit dans les *Vigiles de Charles VII*.

Mais que voy-je ? La crainte a mon cœur tout transi.

BERONTE.

Je suis...

RAGONDE.

Quelque vaut-rien, retire-toy d'icy.

(*Ragonde méconnoist Beronte, et luy ferme la porte.*)

BERONTE.

Reconnoissez ma voix et rouvrez-moy la porte.

RAGONDE.

Qui vous reconnoistroit vestu de telle sorte?
Le plaisant equipage! Hé! Dieu ! d'où venez vous ?

BERONTE.

Je viens de me sauver de la main des filous.
Ouy, grace à ma lanterne, avec assez d'adresse,
Je me suis finement échapé de la presse;
Mais voyez si j'estois étourdy du batteau [1],
J'ay pris un garde robe [2] au lieu de mon manteau;
Et, n'ayant eu loisir de chausser qu'une botte,
J'ay fait la culebute au milieu de la crotte.

RAGONDE.

En ces occasions on perd tout jugement.

BERONTE.

Il y paroist assez à mon habillement :
La méprise est plaisante et certes me fait rire,
Quand je crains de tomber d'un grand mal dans un
S'ils reviennent à moy, je seray maltraité, [pire.
Et cul par dessus teste en l'eau precipité.
Si bien qu'il dira vray, ce liseur de grimoire,
Qui m'a predit qu'un jour je mourrois de trop boire.

RAGONDE.

D'où vient donc leur colere?

BERONTE.

Ils sont venus tantost
Revoir quelques habits qu'ils m'ont mis en dépost,
Et sans nulle raison me voulant faire accroire
Que j'avois engagé de leurs hardes pour boire,
Ils m'ont poché d'abord un œil au beurre noir [3],

1. C'est-à-dire étourdi comme quelqu'un à qui la tête a tourné en bateau.

2. Grand tablier que les femmes portaient pour garantir, pour « garder leurs robes. » Regnier, dans sa description de la chambre de Jeanne, dit en parlant du lit (*Sat.* XI, v. 200):

> Un garde-robe gras servoit de pavillon.

3. On se contente de dire aujourd'hui *œil poché.* La locution

Et cassé sur le nez et bouteille et miroir.
Ces batteurs de pavé, ces marauts sans ressource,
Vouloient m'ôter la vie aussi bien que la bource.
Qu'ils m'ont bien testonné! Suis-je pas beau garçon?
Je ne me suis point vû traiter de la façon,
Ma teste en mille endroits est relevée en bosse,
Et jamais receleur ne fut à telle nopce.
Me prenant pour cheval ils m'ont bien étrillé,
Et chez moy chacun d'eux jouë au Roy dépoüillé [1].
Par terre l'un assis sur son cû comme un singe,
Amasse en un paquet le meilleur de mon linge,
L'autre detend mon lict, et serre sous ses bras
Les pentes [2], les rideaux, la couverte et les draps.
Enfin ils pillent tout, ces plieurs de toilette [3],
Et m'ont fait malgré moy déloger sans trompette.
Quelques-uns m'ont suivi, mais ils ne m'ont pas veu,
Dans ce coin où j'estois pied chaussé, l'autre nû.

RAGONDE.

Je vous retirerois, fût-ce en ma chambre même;
Mais j'ay de ces escrocs une frayeur extrême :
S'ils sçavoient que chez moy je vous ay fait cacher,
A l'heure de minuict ils viendront vous chercher;
Ils me chanteront poüille, ils me feront desordre,
Et jamais ces mâtins n'ont abboyé sans mordre.
Cherchez donc gîte ailleurs.

(*Elle rentre.*)

BERONTE, *seul.*

Qui s'en seroit douté?
Quelle reception! quelle civilité!
Me voila bien camus; mais quel sujet la porte
A refuser ainsi les hommes de ma sorte?

complète portait avec soi son étymologie, en rappelant la ressemblance qu'il y a entre un œil meurtri et noir d'un coup de poing et un œuf dans le beurre noir. L'expression est déjà dans Rabelais (liv. IV, ch. XII) : « Il resta tout estourdy et meurtry, ung œil poché au beurre noir. »

1. Jeu où l'on enlevait pièce à pièce les vêtements du patient. *Et*, dit Regnier (*Sat.* XI, v. 271):

Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache,
Comme si nostre jeu fust au *Roi dépouillé*.

2. Mot qui se trouve dans le fameux mémoire de la Flèche dans l'*Avare*. Les pentes sont les bandes qui drapent le haut des rideaux autour du ciel de lit.

3. *Plier la toilette*, comme on le voit dans Tallemant, ou *plier la serviette*, comme dans le *Voyage de Mercure*, de Furetière, se disait pour voler, surtout, suivant Leroux, s'il s'agissait du vol d'un valet détroussant ses maitres.

Elle est inexcusable, et fourbe de tout point,
Ces filous qu'elle craint ne la cognoissent point;
Cependant que feray-je? où sera mon azile?
Au diable le denier, je n'ay n'y croix ny pile,
Je suis leger d'un grain, et la necessité
S'en va me rendre sec comme un pendu d'esté.
Mais d'où vient qu'au logis de cette fine mouche
Qui, chapelet en main, fait la sainte Nitouche,
Le nez dans son manteau, sans suite et sans clarté,
(*Lucidor heurte chez Ragonde, et une fille qui le suit de loin y entre après luy.*)
Heurte ce gentilhomme, ou ce vilain botté?
Iroit-il si matin faire emplette chez elle?
Il y va bien plustost attendre cette belle
Habillée en jean vieux, qui de loin suit ses pas
Et qui de son mouchoir me cache ses appas.
Elle entre chez Ragonde, et non, comme je pense,
Pour luy communiquer un cas de conscience.
Seule après un plumet [1], par un petit détour,
Chez une revendeuse entrer au point du jour,
Et d'un mouchoir encor, prenant de tout ombrage,
De peur d'être connuë, affubler son visage:
Mon doute est éclairci, je connois la raison
Qui trop indignement m'a fermé sa maison.
La matoise qu'elle est a peur que je ne voye
Qu'elle loge tousjours quelque fille de joye;
Elle en est soupçonnée, et c'est le commun bruit
Que sans avoir proces souvent elle produit.
Il semble cependant, à voir sa contenance,
Qu'elle a de tout son cœur fait vœu de continence,
Et que de lui parler de toucher un teton,
Ce soit lui parler grec, arabe, ou bas breton;
Mais elle fait l'amour, ou du moins la fait faire;
Et fust-ce aux Quinze-Vingts la preuve en seroit claire.
L'hypocrite à la fin se connoist tost ou tard:
On cajolle chez elle aussi bien qu'autre part,
Et, corrompant l'honneur des meilleures familles,
Peut estre qu'elle vend moins d'habits que de filles:
Ma foy, c'est un mestier qui vaut mieux que le mien!
On y fait des amis, on y gagne du bien;
On void mille beautez, et, s'il en prend envie,

1. Gentilhomme ayant chapeau à plume, homme de guerre, etc.

Et toujours le *plumet* aura la préférence,

dit la Fontaine, dans le *Songe de Vaux*.

On se donne un plaisir le plus doux de la vie.
Changeons donc d'exercice, et pour nous rendre heu-
Soyons ambassadeur du roy des amoureux. [reux,
(*Beronte trouve icy le portrait de Florinde, que Clorise a laissé tomber entrant chez Ragonde.*)
Mais que voy-je? Est-ce pas le portrait de la belle
Que n'agueres Ragonde a fait entrer chez elle,
Et que sans y penser elle aura laissé cheoir,
Lors que pour se cacher elle a pris son mouchoir?
Elle a passé soudain, je ne l'ay qu'entreveuë;
Mais si la reconnois-je [1], ou j'ay bien la berluë,
Ouy, voila son visage, et j'y vois des appas
Qui me pourroient tenter après un bon repas.
Mais le flambeau d'amour s'allume à la cuisine,
Et sur cette peinture on n'auroit pas chopine.
Allons donc voir chez moy si rien n'y est resté
Sur quoy je puisse un peu trinquer à ma santé;
Aussi bien, quelqu'un sort, et je crains, non sans
Qu'on ne vienne m'ôter une si belle chose. [cause,
Fuyons à tout hazard.

SCÈNE III

LUCIDOR, CLORISE, RAGONDE.

LUCIDOR.

O comble de malheurs!
Puis-je, chère Clorise, assez verser de pleurs,
Regrettant le portrait de celle que j'adore?
Mais comment as-tu pu le perdre?

CLORISE.

Je l'ignore:
De sa part chez Ragonde allant vous le porter,
Je ne sçay pas comment on a pu me l'oster.

LUCIDOR.

Ha! que ton peu de soin est peu digne d'excuse!

CLORISE.

Aussi, loin d'en chercher, moy-même je m'accuse;
Mais ne voulez-vous point moderer vostre ennuy?
C'est un portrait perdu.

LUCIDOR.

Je le suis plus que luy.

1. C'est-à-dire : mais pourtant je la reconnais.

Ce bien m'estoit promis, et ta belle maistresse
Me l'envoyoit aussi pour tenir sa promesse,
Et consoler par là son malheureux amant
De n'oser plus la voir qu'en secret seulement.
Ha ! je ne l'auray point, ta negligence extrême
M'a frustré pour jamais de cette autre elle-même,
De ce charme des yeux, qui, ravissant les miens,
Eust flatté ma douleur en l'absence des siens.

RAGONDE.

Faut-il pester ainsi contre vostre aventure,
Pour un petit carton barboüillé de peinture,
Où peut-estre Clorinde est laide en cramoisy [1] ?

LUCIDOR.

Ha! ne ris point du mal dont mon cœur est saisi.

CLORISE.

Il faut se consoler.

LUCIDOR.

Il faut perdre la vie.

CLORISE.

Je sçay qu'à fondre en pleurs ce malheur vous convie.
Mais tenez-le secret, ou bien preparez-vous
A me voir de Clorinde essuyer le courroux.
Ouy, si ma negligence arrive à ses oreilles,
J'auray beau reclamer ses bontez nompareilles,
Je seray souffletée, et sans plus de caquet
Il faudra me resoudre à faire mon paquet.

LUCIDOR.

Luy pourray-je cacher une si grande perte ?

RAGONDE.

Devez vous l'avertir que vous l'ayez soufferte ?
Au contraire, parlant avec elle aujourd'huy,
Mentez comme un beau diable, et donnez-vous à luy,
Si tousjours ce portrait n'occupe vostre veuë.

LUCIDOR.

Mentirois-je à qui voit mon ame toute nue?
Que puissé-je plustost estre privé du jour !

RAGONDE.

Que fait-on que mensonge en l'empire d'Amour?
C'est là qu'impunement à toute heure il s'en forge,

1. C'est-à-dire d'une laideur du meilleur teint. Le *cramoisi* étant la couleur par excellence, tout ce qui était « en cramoisi, » passait pour excellent, pour parfait. Rabelais dit « rimer en cramoisi, » pour, rimer à merveille. L'expression était, de son temps, nouvelle et à la mode : « Je vous confesse, dit Henry Estienne, dans son *Dialogue du nouveau langage*... qu'ils sont meschans en cramoisy, comme on parle aujourd'huy. »

Et vous avez menti cent pieds dans vostre gorge,
Alors que tant de fois, sans rougir seulement
Vous m'avez assuré d'estre mort en l'aimant.
Vous parlez, vous marchez, qui doncques, je vous
Vous a ressuscité ? [prie,

LUCIDOR.

Trêve de raillerie,
Moy pour cacher un crime en commettre un si noir?

CLORISE.

Si le mien se connoist, où sera mon espoir ?
Par une menterie assurez ma fortune,
J'en ay fait cent pour vous, pour moi faites-en une.

LUCIDOR.

Puis donc que tu le veux, si je n'y suis forcé,
Je ne luy diray rien de ce qui s'est passé :
Je t'en donne parole, et le Ciel me confonde
Si j'en parle jamais à personne du monde.
Mais au Temple aujourd'huy ne la pouray je voir ?

CLORISE.

Que Ragonde avec moy s'en vienne le sçavoir.

LUCIDOR.

Va, Ragonde, va donc, sa mère a mille doutes
Qui la tiennent souvent tout un jour aux ecoutes :
Mais tes inventions, qu'on ne peut égaler,
Trouvent bien toutesfois moyen de luy parler.
On n'en soupçonne rien, ton adresse est extrême,
Et tu pourrois tromper la défiance même.
Mais adieu, je t'amuse.

(*Il rentre.*)

RAGONDE.

O quels transports d'amour !
Mais Florinde paroist.

SCÈNE IV

FLORINDE, CLORISE, RAGONDE.

FLORINDE.

J'attens vostre retour :
L'avez-vous vu, Clorise ? a-t-il ce qu'il demande ?

CLORISE.

Il s'est trouvé surpris d'une faveur si grande ;
Cent fois il l'a baisée, et même, devant nous,
Il s'est pour l'adorer voulu mettre à genoux :

Mais quoy que ce portrait lui donne tant de joye,
Il dit qu'il faut qu'il meure, ou qu'enfin il vous voye.

FLORINDE.

Au Temple ce matin je pourray bien aller,
Mais qu'il n'espere pas que j'ose luy parler ;
Il n'est pas à sçavoir qu'on m'en a fait défense,
Et que son entretien me tiendroit lieu d'offense.

RAGONDE.

Faut-il que vos parens contraignent vos desirs ?
Voyez en liberté l'objet de vos plaisirs ;
Est-il pas gentilhomme ? est-il pas capitaine ?
Si j'estois que de vous, ma foy ribon ribene [1],
Bon gré, mal gré leurs dents, je les ferois bouquer [2].

FLORINDE.

Sans sortir du devoir pourrois-je les choquer ?

RAGONDE.

Quoy ! dépendez-vous d'eux ? Vous n'avez plus de [pere,
Et le bien vient de luy, non pas de vostre mere,
Qui, se voyant encore en la fleur de ses ans,
Se laisse cajoller par mille courtisans.
Mais si quelque galand luy donne dans la vue,
Vous imaginez-vous d'en estre mieux pourvue ?
Les biens que vostre pere a pour vous amassez
Seront pour un plumet follement dépensez,
Et Dieu sçait cependant comme iront ses affaires,
Et combien aux proces les amours sont contraires;
Le miroir qu'elle prend afin de s'ajuster,
Est le seul avocat qu'elle ira consulter.
Deja son plus grand soin est de parestre belle ;
Elle invente à tous coups quelque mode nouvelle
Et vostre pere est mort en sa jeune saison
Du regret de la voir ruiner sa maison,
Et non pas, comme croit sottement le vulgaire,
De quelque *qui pro quo* de son apotiquaire ;
Mais à vous convertir perdray-je mon latin ?

FLORINDE.

Taisons nous, la voicy.

1. Les mots bon gré, mal gré, qui suivent ceux-ci, en disent le sens.

2. C'est-à-dire je les ferais *baiser*, *embrasser* malgré eux ma cause, et me donner raison. Ce mot bouquer, vieux aujourd'hui, est encore employé par Voltaire.

SCÈNE V

OLYMPE, FLORINDE, CLORISE, RAGONDE.

OLYMPE.

Vous sortez bien matin;
Mais plus matin encor je me suis habillée,
Pour sçavoir que si tost vous avoit éveillée:
Où courez-vous ?

FLORINDE.

Au Temple.

OLYMPE.

Et cette femme aussi?

FLORINDE.

Afin de vous parler elle venoit icy.

RAGONDE.

Madame, si j'en croy la nouvelle publique,
Vous donnez un époux à vostre fille unique ?

OLYMPE.

Vous venez de bonne heure, afin de le sçavoir.

RAGONDE.

Madame, excusez moy, je ne viens que pour voir
Si vous auriez besoin de quelques pierreries,
De beau linge, de lits, ou de tapisseries.

OLYMPE.

Non, pas pour le present.

RAGONDE.

J'ay des meubles chez moy
Capables de servir dans la chambre du roy;
Mais pour les acheter je ne trouve personne.
Le temps est miserable, on vend moins qu'on ne [donne:
A peine le bourgeois me demande combien,
Et chacun à la Cour veut avoir tout pour rien ;
On apprend la lezine, on n'a plus d'autre livre [1].
Je suis de tous metiers, et si je ne puis vivre,
Je perds sans rien gagner mes peines et mes pas.

OLYMPE.

Hé ! que faites-vous donc ?

1. Il s'agit de la traduction du livre italien : *Della famosissim compagnia della Lesina dialogo..*, publiée en 1604, sous ce titre : *La fameuse compagnie de la Lesine ou Alesne, c'est-à-dire la manière d'espargner, acquerir et conserver...* par le docteur Philandre.

RAGONDE.

Mais que ne fais-je pas?
Madame, je revends et fais prester sur gages;
Je predis l'avenir, et fais des mariages :
Cherchez vous un mary, je sçay bien vostre fait :
C'est un homme de mine et plus encor d'effet.

OLYMPE.

Je le croy, mais l'hymen est un joug que j'ab- [horre.

RAGONDE.

Quoy! vous tiendrez vous veuve, estant si jeune [encore?
J'en voy remarier qui passent cinquante ans;
Reprenez un mari, ménagez vostre temps,
Et ressouvenez-vous qu'il n'est rien si semblable
Que l'estat d'une veuve et d'une miserable;
Souvent elle est reduite à vaincre ses desirs.
Pour garder son honneur elle perd ses plaisirs :
Que si quelqu'un la void, soudain on en caquette;
Elle est au *roquentin* [1], on l'appelle « coquette, »
Et ses propres enfans, condamnant ses humeurs,
Sont parfois les premiers à censurer ses mœurs :
Tout veuvage est fâcheux, et j'en fais bien l'é-
preuve.
Fust on femme d'un sot, on est mieux qu'estant [veuve.

OLYMPE.

Je la suis toutefois, et la seray tousjours.
Adieu, n'en parlons plus, brisons là ce discours.

RAGONDE.

Vous refusez un bien que le Ciel vous presente.

OLYMPE.

La charge d'un mary me semble trop pesante.

RAGONDE.

Vous pourriez toutefois la porter aisément;
Mais je parle, Madame, un peu trop librement,
Et crains de vous avoir trop longtemps arrêtée.
(*Elle rentre.*)

OLYMPE.

Ne seroit ce point là quelque femme apostée?
Peut estre Lucidor emprunte son secours
Pour vous faire tenir des lettres tous les jours.
Et peut estre à repondre encore il vous engage,
A dessein seulement d'en tirer avantage :
L'amant dans la poursuite est un renard si fin,

1. C'est-à-dire, elle est mise en chanson. V. sur le mot *roquentin*, dans le sens de couplet satirique, une note de la *Comédie de chansons*.

Que nous n'avons poulets qu'il n'attrape à la fin.
Mais il devient lyon aux caresses premières,[nieres,
Nous fait trembler de peur, nous retient prison-
Et dans la joüissance il se change en serpent,
Dont le mortel venin contre nous se répand.
Il nous siffle, il nous mord, et nous quitte avec joye,
Pour chercher autre part quelque nouvelle proye.

FLORINDE.

Mes yeux sont à sçavoir comment sa main écrit.

OLYMPE.

Vous devez pour jamais l'oster de vostre esprit;
Mais qui croiroit qu'amour vous eût préoccupée
D'un homme qui n'a rien que la cappe et l'épée ?
Lucidor est gentil, genereux, obligeant;
Mais toutes ces vertus ne sont pas de l'argent.
Cependant il vous charme, et Tersandre au con-
traire, [plaire :
Avecque tous ses biens tâche en vain de vous
Mais, en fuyant Tersandre, et suivant son rival,
Vous fuyez vostre bien et suivez vostre mal.
Tersandre est en effet plus riche qu'en paroles :
Ne luy gardons-nous pas deux grands sacs de pis-
Un coffret tout comblé de chaînes d'or massif,[toles,
Et qui pour leur grosseur sont d'un prix excessif,
Un diamant encore en splendeur admirable,
En grandeur monstrueux, en tout incomparable?

FLORINDE.

Ouy, mais il est jaloux, jusque-là que par fois
A ma langue, à mes yeux il veut donner des loix.
Je n'ose entretenir ny regarder personne,
Sans aucune raison souvent il me soupçonne,
Et, si de moy s'approche ou servante ou valet,
Il jure qu'en mes mains on a mis un poulet.

OLYMPE. [forte,

Plus un homme est jaloux, plus son amour est
Et nulle ne s'égale à celle qu'il vous porte :
Il sera vostre epoux, c'est un point arresté.
Rentrons.

FLORINDE.

Dieu ! que feray-je en cette extremité ?

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

BERONTE *seul.*

Ha! je m'en doutois bien que je serois prophete:
Sans user de balais ils ont fait maison nette.
Ces filous qui juroient en chartiers embourbez
Ont en moins d'une nuit tous mes biens dérobez;
Et ne me laissant pas, pour me pendre, une corde,
A cette seule botte ont fait misericorde:
La voyant vieille, seche et moisie à moitié,
Tous barbares qu'ils sont, ils en ont eu pitié:
Mais il faut au besoin de tout bois faire flèche,
Il n'importe de quoy l'on repare la brèche,
Ny mesme à quel metier on gagne de l'argent,
Quand de biens et d'amis on se trouve indigent.
Faisons profit de tout; cet objet plein de charmes
De la chasteté mesme arracheroit les armes,
Et pour se rejoüir une heure seulement
Avec l'original d'un portrait si charmant,
Il n'est point de boiteux qui ne prenne la course,
Ny d'homme si vilain qui ne m'ouvre sa bourse.
Donc, nous promenant seul par ces lieux detournez,
Voyons qui des passans aura le plus beau nez,
Et soudain, pour tirer profit de sa rencontre,
Je pourrois bien sans doute, après cet accident,
Comme les Espagnols, dîner d'un cure-dent [1].

SCÈNE II

TERSANDRE, BERONTE.

BERONTE.

Mais qui voy-je parestre? Amour me favorise

1. L'hidalgo pauvre de *Lazarille de Tormes* ne dîne pas autrement. Le cure-dent, même à Paris, servait de contenance aux dineurs à jeun: « Lors, dit le baron de Fœneste, l'homme du « paroistre, » il faut bouter courage, faire bonne mine, un *cure-dent* à la bouche pour paroistre avoir disné. »

Ce frisé semble avoir l'œil à la friandise,
La pochette garnie et le cœur genereux,
Pour bien payer le droit d'un avis amoureux.
Monsieur...

TERSANDRE.

Que me veux-tu ?

BERONTE.

Que vaut bien cet ouvrage ?
Se peindra-il jamais un plus gentil visage ?

TERSANDRE.

Ce portrait a vrayment un charme tout nouveau.

BERONTE.

Vous et l'original en feriez un plus beau.
Il est icy tout proche, et, si je vous y meine,
Vous me confesserez qu'elle en vaut bien la peine.

TERSANDRE.

O Ciel ! dans ce portrait voy-je pas éclater
Tous les traits dont Florinde a sçeu me surmonter ?
Que dis-tu, malheureux ? me veux-tu faire accroire
Que ce corps si parfait ait une ame si noire ?

BERONTE.

C'est un jeune tendron de l'âge de quinze ans,
Mais qu'on ne peut gagner qu'à force de presens.

TERSANDRE.

O Dieu, quelle rencontre ! ô Dieu, quelle nouvelle !
Je me la figurois autant chaste que belle ;
Mais je veux me venger, ou terminer mes jours.

BERONTE.

Il faut plustost cueillir le fruit de vos amours :
De la faute d'autruy porterez-vous la peine,
Et mourrez-vous de soif auprès d'une fontaine
Où tant d'honnestes gens se vont desalterer ?

TERSANDRE.

Ce mot suffit tout seul pour me desesperer.
Mais c'est trop discourir, accomplis ta promesse,
Ma curiosité se plaint de ta paresse ;
Marche, sers moy de guide. Est-ce par ce détour ?

BERONTE.

Fait-on marcher pour rien un messager d'amour ?

TERSANDRE.

Je te tiens, tu viendras, tu ne t'en peux défendre.

BERONTE.

Vous avez la main rude, ou bien j'ay la peau tendre.
O la chaude pratique ! Où me suis-je adressé ?

TERSANDRE.

Je pense qu'il est yvre, ou plustost insensé :
Mais donnons luy la piece afin qu'il nous y meine.
Tiens, voila bien de quoy te payer de ta peine,
Je ne veux rien pour rien ; mais dépêche, autrement
Une rupture d'os sera ton châtiment.

BERONTE.

Dans ce petit logis, lestement accoutrée,
Avec un vergalant tantost elle est entrée,
Ils y seront encore.

TERSANDRE.

Est-ce point mon rival ?
Tirons-nous promtement d'un doute si fatal,
Entrons, et là dedans, le trouvant avec elle,
Poignardons le à l'instant au sein de l'infidelle.
Heurte, redouble encore, ha ! je meurs de regret.
(*Beronte heurte chez Ragonde.*)

BERONTE.

Dans tous les lieux d'honneur [1] il faut estre discret.

SCÈNE III

TERSANDRE, RAGONDE, BERONTE.

RAGONDE.

Que vous plaist il, Monsieur ? Voulez-vous dans ma [chambre
Voir quelques bracelets ou de coral ou d'ambre,
De beaux emmeublemens, mille sortes d'habits,
De nouveaux points coupez [2], des montres, des rubis ?
(*Beronte tire à part Ragonde, et luy parle.*)

BERONTE.

Il ne vient pas icy pour y faire rencontre
D'habits, de bracelets, de dentelle, ou de montre,
Mais bien d'un petit cœur, dont l'éclat est si grand,
Et que vous desirez de vendre au plus offrant.

RAGONDE.

Il est vray qu'il est beau, mais ces traineurs d'épée

1. Par antiphrase et ironie, on appelait lieux d'honneur les lieux déshonnêtes. Les plus mauvaises tavernes s'appelaient pour la même raison *Cabarets d'honneur*. Le mot revient souvent dans la querelle du P. Garasse et de Théophile.

2. Sorte de dentelle, ou guipure, dont il a été parlé dans plusieurs notes des pièces précédentes.

Sont seigneurs d'argent-court [1] et souvent m'ont [trompée ;
J'aime bien mieux le vendre à quelque financier.

TERSANDRE.

Contentez le desir de qui veut bien payer.

RAGONDE.

Ce que vous desirez de cent feux étincelle ;
Mais, Monsieur, sçavez-vous comment cela s'appelle ?
Ce joly petit cœur, qui n'a rien de commun,
Et cinquante écus d'or en un mot, c'est tout un.

TERSANDRE.

Montrez-le promtement, vostre longueur me tuë.

RAGONDE *luy montre un cœur de diamant.*

Vous ne donnerez rien pour en avoir la veuë :
Le voila, n'est-il pas plus brillant qu'un soleil ?
Ce cœur de diamant n'eut jamais de pareil.

TERSANDRE.

O rencontre bizarre ! ô plaisante équivoque,
Qui malgré ma douleur à rire me provoque !
Je ne cherche rien moins qu'un cœur de diamant.

RAGONDE.

Hé ! que cherchez-vous donc ? Parlez plus clairement,
Ce n'est pas avec moy qu'il faut faire la fine.

BERONTE.

Que ne luy montrez-vous cette jeune poupine [2],
Dont le teint est si frais et l'œil est si riant,
Qu'on n'a jamais tâté d'un morceau plus friand.
On sçait bien cependant que chacun en dispose,
Et qu'on ne trouve point d'épine à cette rose.

RAGONDE.

Les filous de tantost, ne pardonnant à rien,
T'auroient-ils emporté l'esprit avec le bien ?

TERSANDRE.

Nous vous contenterons, n'usez plus de remise.

RAGONDE.

Je n'ay pour vous, Messieurs, aucune marchandise,

1. On disait aux xvie et xviie siècles, non pas être *à court*, mais être *court d'argent :* de là, par une simple inversion, le nom de ces MM. d'Argencourt dont la seigneurie est déjà indiquée par H. Estienne. Dans ses *Dialogues du nouveau langage*, il nous parle de gens « logés chez M. d'Argencourt. »

2. Coquette, attifée comme une *poupée*. Marot a dit :

Dieu vous gard donc, Mesdames tant *poupines*.

Fors une couverture où l'on berne les fous [1].

(Elle rentre.)

TERSANDRE.

Quoy ! nous fermer la porte en se raillant de nous ?
Faire l'honneste femme, et produire des filles ?

BERONTE.

Troussons, de peur des coups, nostre sac et nos quilles.

(Il rentre.)

TERSANDRE *seul.*

Il s'enfuit, et me laisse avecque des transports
Dont jamais ma raison ne vaincra les efforts.
Mais plus que ce portrait suis-je pas insensible,
Si je ne me ressens d'un affront si visible ?
J'oublieray toute chose avant que l'oublier,
Et moy mesme par tout j'iray le publier :
Mais dois-je declarer une faute si grande ?
Mon honneur le défend, mon esprit le commande ;
Sans honte je ne puis découvrir mon malheur,
Et ne le puis celer sans mourir de douleur :
Au moins sa confidente en doit estre avertie ;
Mais n'est-il pas trop vray qu'elle est de la partie ;
Qu'avecque sa maistresse elle passe son temps,
Et peut estre la vend à beaux deniers contens ?
La voicy, l'effrontée ! Où s'en va donc Clorise ?

SCÈNE IV

TERSANDRE, CLORISE

CLORISE.

Icy près.

TERSANDRE.

Toute seule ? et mesme si surprise ?

CLORISE.

A quoy tend ce propos ? Mais, ô Ciel ! qu'avez vous ?
Dieu ! je vous voy rougir et pâlir à tous coups,
Et de tant de couleurs se peint vostre visage,
Que jamais l'arc-en-ciel n'en montra davantage.

1. On sait par l'histoire de Sancho, comment se faisaient les *bernements.* — Au lieu de couvertures on se servait souvent de ces amples manteaux que Rabelais (liv. I, ch. LVI) appelle « bernes à la moresque. » Le mot *berner* en est venu. Ce mot *berne* n'était lui-même qu'une altération du nom du manteau arabe *bernou, burnou.*

TERSANDRE.

Allez vous rejoüir et saoulez vos desirs
Des molles voluptez des amoureux plaisirs.
Allez avec Florinde en des maisons de joye,
Mais sur tout gardez bien que quelqu'un ne vous [voye;
Car, si l'on vous y prend, quel excès de bonheur
Vous pourra faire un jour recouvrer vostre honneur?
Lorsque la renommée est une fois perduë,
Quoy que l'on fasse après elle n'est point renduë.
Il vaudroit mieux pecher et que l'on n'en sceust rien,
Que faire penser mal à l'heure qu'on fait bien.

CLORISE.

Les yvrognes, les fous et les enfans font rire,
Et l'on a peu d'égard à ce qu'ils peuvent dire;
Mais on doit encor moins s'offenser d'un amant,
A qui la jalousie oste le jugement.
C'est une passion qui jamais ne vous quitte,
On rit des mouvemens dont elle vous agite;
Elle vous fait tenir d'extravagans propos,
Vous fait parler tout seul, vous oste le repos,
Et fait que tous les jours quelque soupçon vous porte
A voir combien de fois on ouvre nostre porte.
Ce monstre est défiant, et croit que la beauté
Ne sçauroit compatir avec la chasteté;
Il est tousjours au guet, il est tousjours en doute;
Il a plus d'yeux qu'Argus, et pourtant ne voit goutte.

TERSANDRE.

Je ue voy que trop bien: il n'est plus de couleur
Qni puisse déguiser un si honteux malheur;
Florinde est découverte, et je connois la flamme
De l'impudique feu qui brûle dans son ame.

CLORISE.

Ma foy, si vostre esprit que j'ay tant admiré,
N'est perdu tout à fait, il est bien égaré.
Qui prendroit garde à vous, vous voyant si peu sage,
Pour apprendre à parler vous feroit mettre en cage.

TERSANDRE.

Ma foy, si vostre honneur que j'ay tant protegé,
N'est vendu tout à fait, il est bien engagé.
Qui prendroit garde à vous pourroit bien vous dé- [plaire,
S'il ne vouloit tout voir, tout oüir, et se taire.

CLORISE.

Hé! qu'avez-vous donc vu? qu'avez-vous donc oüy?
Quelles fausses clartez vous ont donc ébloüy?
Florinde n'a jamais fait d'actions blâmables,

Et plus que ses beautez ses vertus sont aimables.
J'épouserois plustost un tombeau qu'un jaloux. -
Quel vertigo vous prend et vous met hors de vous?
Quels discours, quels regards, quels transports de
[folie!
Si vous continuez, je crains qu'on ne vous lie
Et que vous ne fassiez les cordes rencherir.

TERSANDRE.

Ha! ne m'en parlez plus, vous me faites mourir.
N'allez-vous pas ensemble en ces maisons infames
Où souvent un seul corps a fait perdre mille ames?

CLORISE.

Non, mais j'iray bien tost avec devotion
Prier saint Maturin [1] à vostre intention.

(*Clorise rentre chez Florinde.*)

TERSANDRE.

Et moi j'iray prier, decouvrant qui vous estes,
Qu'on vous donne logis dans les Magdelonnettes [2].

SCÈNE V

TERSANDRE *seul.*

Voyez quelle réponse, et de quelle fierté
Elle ose devant moy nier la verité;
De tout ce que je dis elle fait raillerie,
Et je ne vis jamais pareille effronterie:
J'accuse sa maistresse, et, loin de l'excuser,
J'ay tort si je l'en croy, je me laisse abuser;
Elle me traitte enfin de jaloux, de credule,
Et d'esprit qui va mesme au delà du scrupule:
M'auroit-on bien déçeu? croy je point de leger [3]?
Ay-je juste sujet de me tant affliger?

1. On croyait que saint Mathurin avait le don de guérir la folie, qui s'appelait pour cela Colique de saint Mathurin. « Il est fol, dit Cyrano, dans le *Pédant joué,* il doit une belle chandelle à saint Mathurin. »

2. Couvent de filles pénitentes, qui n'était fondé alors que depuis vingt-sept ans au plus. La Madelaine, la grande repentie, en était la patronne. Leur nom de *Madelonnettes,* petites Madelaines, en venait. On y enferma Ninon, qui ne s'en repentit pas davantage.— Ce couvent, qui existait dans le quartier Saint-Martin, rue des Fontaines, et qui, dans les derniers temps, n'était plus qu'une prison de femmes prévenues de délits, a été démoli.

3 A la légère. — Molière a encore employé cette expression dans le *Misanthrope,* bien qu'elle eût déjà bien vieilli.

Cette accusation possible n'est pas vraye,
Le bruit m'a renversé, la peur m'a fait la playe,
Et c'est trop la blâmer sur le simple rapport
D'un homme que le vice a choisi pour support.
Il ne connut jamais pas une honneste fille,
Et des pechez du peuple il nourrit sa famille;
Mais si tout ce qu'il dit n'est qu'un conte inventé,
Et qu'elle soit si chaste avec tant de beauté,
D'où luy vient ce portrait et l'audace de dire
Qu'on en peut obtenir tout ce qu'on en desire?
Ha! que je devois bien, imprudent que je suis,
Tirer quelques clartez pour dissiper mes nuits,
Avant que de laisser échaper cet infame,
Par qui mille soupçons se glissent dans mon ame.
Quand je pleure, peut estre elle se réjoüit,
Et peut-estre à souhait Lucidor en joüit.
Dans le logis, dit-il, lestement accoutrée,
Avec un vergalant tantost elle est entrée :
Est-ce un autre que luy ? Je ne sçay que juger,
Mon esprit là-dessus se laisse partager :
Mais cherchons ce rival sans tarder davantage;
Montrons luy ce portrait pour voir si son visage
Son geste, ou son discours ne m'éclaircira point
D'un doute qui vraiment me trouble au dernier [point;
On tente tous moyens pour se tirer de peine,
Mais je pense le voir, mon bonheur me l'ameine.

SCÈNE VI

LUCIDOR, TERSANDRE.

TERSANDRE.

Où donc, triste et rêveur, allez vous seul ainsi ?
Vous est-il survenu quelque nouveau soucy?

LUCIDOR.

On voit à tous momens quelque affaire importune
Survenir à qui suit l'Amour et la Fortune.

TERSANDRE.

J'ay pourtant peu souffert depuis l'aimable jour
Que j'ay suivi par tout la Fortune et l'Amour.

LUCIDOR.

La Fortune vous rit et vous est favorable,
Mais je croy que l'Amour vous rend fort miserable.

TERSANDRE.

Quiconque peut avoir la Fortune pour luy,
A bien de quoy guerir de l'amoureux ennuy

LUCIDOR.

La Fortune se plaist à nous estre infidèle,
Et quiconque la suit est aveugle comme elle.

TERSANDRE.

Est-ce un aveuglement que de suivre en tous lieux
Celle dont la richesse ébloüit tous les yeux ?
Mais posseder le cœur de la belle Florinde,
Est plus que posseder tous les tresors de l'Inde.

LUCIDOR.

Je l'avoüe, il est vray ; mais le possedez-vous,
Ce cœur qui sembloit estre insensible à vos coups?

TERSANDRE.

Je sçay bien que n'aguere elle m'estoit cruelle,
Et qu'au joug de vos loix vous reteniez la belle ;
Mais pour s'en dégager elle a pris mes liens,
Et semble avoir éteint tous vos feux dans les miens.

LUCIDOR.

A flatter vos desirs on l'invite, on la force ;
Mais d'un arbre si beau vous n'aurez que l'écorce.

TERSANDRE.

Si m'a-t'elle fait don.

LUCIDOR.

De quoy ?

TERSANDRE.

Je suis discret,
Un amant doit mourir avecque son secret.

LUCIDOR.

Sa main, par qui l'Amour mit le feu dans mon ame,
Vous a peut estre écrit au mépris de ma flamme.

TERSANDRE.

Point du tout.

LUCIDOR.

Ses cheveux semez de tant d'appas,
Ainsi que vostre cœur ont ils lié vos bras ?

TERSANDRE.

Encor moins.

LUCIDOR.

Qu'est ce donc ? Cette belle farouche
Vous fait-elle cueillir les roses de sa bouche ?

TERSANDRE.

Vous l'avez deviné, je baise quand je veux
Le coral de sa bouche et l'or de ses cheveux.

LUCIDOR.

Quelle foy vous croiroit ?

TERSANDRE.

Ce n'est point un mensonge.

LUCIDOR.

Peut estre qu'en dormant vous la baisez en songe.

TERSANDRE.

Non, non, je ne dors point, et d'amour transporté
Je puis mesme à vos yeux baiser cette beauté.

LUCIDOR.

A mes yeux !

TERSANDRE.

A vos yeux, j'en feray la gageure.

LUCIDOR.

Hé ! comment la baiser si ce n'est en peinture ?

TERSANDRE, *il luy montre le portrait.*

Ha ! je l'entens ainsi, la baiser autrement
N'appartient pas à nous.

LUCIDOR.

C'est là mon sentiment.
En ce cas je le quitte, et croy que tout à l'aise
En ce petit carton vostre bouche la baise ;
Mais encor depuis quand avez-vous ce tableau ?

TERSANDRE.

Depuis peu.

LUCIDOR.

Mais de qui ?

TERSANDRE.

D'elle-même.

LUCIDOR.

Ha ! tout beau.

TERSANDRE.

Elle m'en a fait don au lever de l'aurore.

LUCIDOR.

Voyez-vous si matin ce soleil qu'on adore ?

TERSANDRE.

Dans sa chambre parfois j'entre avecque le jour,
Et voy lever du lit ce bel astre d'amour.

LUCIDOR.

Ha ! vous en dites trop pour acquerir creance
Et ne pas en fureur tourner ma patience,
Certes vos vanitez passent jusqu'à l'excès.

TERSANDRE.

On permet de crier à qui perd son procès.

LUCIDOR.
Moy, je perdrois le mien? Mais Florinde s'avance
Et pourroit contre moy prendre vostre défense.
Dans une heure au plus tard je seray seul icy.

TERSANDRE.
Et pour vostre malheur j'y seray seul aussi.

SCÈNE VII

FLORINDE, TERSANDRE.

TERSANDRE.
Adorable beauté pour moy seul inhumaine,
Dans les lieux où je suis quel sujet vous ameine?

FLORINDE.
J'y viens pour m'éclaircir d'un doute seulement :
On dit que vous avez perdu le jugement,
Et que dans vos discours dont je suis si touchée
La plus fille de bien passe pour débauchée;
Que vostre médisance est seule égale à soy,
Et que vous n'épargnez ny Clorise, ny moy.
Je sçay bien qu'un excès de fausse jalousie
De tant de faux soupçons rend vostre ame saisie
Que peut-être, au rapport de vos sens abusez,
Les filles que je voy sont garçons déguisez.
Mais que vostre folie à ce point fust venuë,
Que de parler de moy comme d'une perduë,
Qui me l'auroit prédit, fust-ce un esprit divin,
Auroit passé chez moy pour un mauvais devin,
Et n'estoit que je suis plus sage que vous n'êtes,
Tous mes proches sçauroient l'affront que vous me [faites
Et pas un ne seroit insensible à ce coup.

TERSANDRE.
J'ay peu dit à Clorise, elle en a dit beaucoup!
Mais vous arrestez-vous à des contes frivoles?
Le vent avec la poudre emporte ces paroles.
Plaise au Ciel seulement qu'on ne vous blâme pas
De porter des liens honteux à vos appas.

FLORINDE.
Puis qu'un indigne objet de liberté me prive,
Cessez d'estre en m'aimant captif d'une captive,
D'esperer guerison de qui meurt en langueur
Et d'aimer tant un corps dont un autre a le cœur.

TERSANDRE.

Doit-il le posséder? Il est vain jusqu'à dire
Que ce n'est que pour luy que vostre cœur soupire,
Et qu'enfin...

FLORINDE.

Poursuivez.

TERSANDRE.

Que selon son desir
Chez une revendeuse il vous voit à loisir,
Ayant de vostre amour tous les jours quelque gage.

FLORINDE.

Luy, faire ce mensonge!

TERSANDRE.

Il fait bien davantage:
Il montre vos faveurs; mais je n'ay pu souffrir
Que jusques à mes yeux il osast les offrir:
Ma main a de la sienne avecque violence,
Arrachant ce portrait, puny son insolence.

FLORINDE.

Où donc l'a-t-il trouvé? De qui l'a-t-il receu?
Il l'a fait quelque part tirer à mon déceu[1];
Mais redonnez-le moi, de crainte qu'à ma honte
Quelqu'un vous le voyant n'en fasse un mauvais [conte.

TERSANDRE.

Mes yeux l'admireront, mon cœur l'adorera,
Mais hors moy seulement aucun ne le verra.

FLORINDE.

Quoy! vous me refusez?

TERSANDRE.

Dieu! quelle est vostre envie?
Demandez-moy plustost jusqu'à ma propre vie.

FLORINDE.

Gardez bien le portrait, mais croyez desormais
Que pour l'original vous ne l'aurez jamais.
(*Elle rentre.*)

TERSANDRE.

Aucun ne l'aura donc, que devant cette épée
Ne se voye en son sang jusqu'aux gardes trempée.

1. C'est-à-dire en me trompant. Rotrou a dit dans l'*Antigone* (acte III, sc. 2) :

Ma mère, *à mon deçu*, par Ephise avertie,
Avec tous ses efforts empêchoit ma sortie.

Cette locution, qui ne tarda pas à vieillir, aurait mérité de rester comme *à mon insu*, qui est du même genre et de formation pareille.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

FLORINDE *seule.*

Doncques de mes faveurs l'insolent s'est vanté ;
Ha! je ne puis souffrir ce trait de vanité :
Je veux estre vengée, et montrer à ce traistre
Que mon amour est mort pour ne jamais renaistre...
Pour ne jamais renaistre, ha ! je m'en vante à tort,
Un amour si parfait renaist dès qu'il est mort :
Dans mon cœur je le sens qui déja resuscite,
Et pour l'en empescher ma force est trop petite ;
Mais si nostre raison n'a rien d'assez puissant
Pour étouffer en nous ce monstre renaissant,
En mourant dans ses fers au moins trouvons l'usage
De porter la franchise et la joye au visage ;
Dissimulons enfin nostre honteux regret,
Et ne soupirons plus, si ce n'est en secret.
Moy, soupirer pour luy ! moy, l'estimer encore !
Non, non, je me reprens, je le hais, je l'abhorre :
J'ay recouvré la vuë, et changé tout soudain
Une si grande estime en un plus grand dédain ;
Mais Ragonde en ces lieux arrive en diligence.

SCÈNE II

FLORINDE, RAGONDE.

RAGONDE.
Un malade d'amour sans espoir d'allegeance,
Lucidor, ce rêveur qui dort moins qu'un lutin,
Vous attendant au Temple a passé le matin,
Et dans ce mot d'écrit vous dépeint son martyre.
(*Elle luy apporte une lettre de Lucidor.*)
FLORINDE.
Quoy ! le fourbe qu'il est ose encore m'écrire ?
Reportez-luy sa lettre, et luy faites sçavoir

Que jamais de sa part je n'en veux recevoir.
Il montre mes faveurs, il en prend avantage,
Et j'en ay de Tersandre un certain témoignage.

RAGONDE.

O le plaisant témoin qu'un rival si jaloux!
Il a des visions, il est au rang des fous;
Vous le dites vous-même, et son extravagance
Ne se peut comparer qu'à sa seule arrogance :
Il se vante en Gascon, il marche en Espagnol,
Et pense que le ciel est trop bas pour son vol;
Il enrage de voir son amour maltraitée,
Son tymbre en est feslé, sa cervelle éventée,
Et tantost un caprice hors de comparaison
L'a fait sans me connoistre heurter à ma maison.
Il m'a chanté goguette, et sans aucune cause.
Il luy sembloit à voir que j'estois quelque chose;
Mais le reste à loisir se pourra mieux conter;
Madame, cependant cessez de l'écouter,
Il est fol et méchant, et menteur au possible.

FLORINDE.

Que dit-il dont je n'aye une preuve visible?
Après avoir d'abord arraché de sa main
Mon portrait, dont ce traistre osoit faire le vain,
Me l'a-t-il pas fait voir? pouvez-vous le défendre?

RAGONDE.

Ne le condamnez pas avant que de l'entendre.
Peut-estre son malheur a perdu le portrait,
Et l'autre en le trouvant vous a joüé d'un trait.

FLORINDE.

Quoy qu'il en soit, Ragonde, il a fait une offense
Sinon de vanité, au moins de negligence.
Folle donc qui s'y fie, et qui ne connoist bien
Que de tous les amans le meilleur ne vaut rien.
Je sçay leurs vanitez, je sçay leurs médisances,
Je prens pour trahisons toutes leurs complaisances,
Et c'est mon sentiment, qu'il n'est rien de si doux
Que de n'avoir jamais ny d'amant ny d'epoux.

RAGONDE.

Mais encor.

FLORINDE.

Brisons là ; tout ce que je souhaite
N'est que de me venger pour mourir satisfaite.
Ne l'excusez donc point et courez le trouver,
Ce méchant qui du Ciel doit la foudre éprouver.
Il a de mes faveurs, allez, faites en sorte

De l'amener ce soir, et qu'il me les rapporte.

RAGONDE.

Madame.

FLORINDE.

Je le veux.

RAGONDE.

J'y vay donc de ce pas.

FLORINDE.

Mais dites-luy qu'il vienne et qu'il n'y manque pas.

RAGONDE.

C'est assez dit.

FLORINDE

Sur tout vous luy ferez promettre
Qu'il me rapportera jusqu'à la moindre lettre.
Je veux rompre avec luy pour ne plus renoüer.

RAGONDE.

Vostre colère est grande, il le faut avoüer.

FLORINDE.

Sa faute l'est bien plus; mais Dieu! voicy ma mère.
Resserrez cette lettre, évitez sa colère.

RAGONDE.

Je sçauray dans le nid remettre ce poulet,
Et craignant son courroux filer doux comme lait.

SCÈNE III

OLYMPE, FLORINDE, RAGONDE.

OLYMPE.

Ainsi donc à toute heure il faut que je descende
Pour voir ce que chez moy cette femme demande.
Quoy! deux fois en un jour nous venir visiter?

RAGONDE.

J'avois tantost, Madame, oublié d'apporter
Des perles que voici, blanches, rondes, polies,
Et que par l'artifice on n'a point embellies.

OLYMPE.

Est-ce le seul sujet qui vous conduit icy?

RAGONDE.

J'ay bien quelques bijoux à vous montrer aussi.

OLYMPE.

Et vous n'apportez point parmy ces bagatelles
De ces petits poulets qui cajolent les belles?

RAGONDE.

Qu'entendez-vous par là? pour qui me prenez-vous?
Moy, donner des poulets en montrant des bijoux!
Qu'une femme de bien est souvent soupçonnée!

OLYMPE.

Ne vous y joüez pas, vous seriez mal menée;
Mais combien en un mot vendrez-vous ces deux rangs?

RAGONDE.

Pas une maille moins de seize mille francs.

OLYMPE.

Je ne vous puis qu'offrir, cette somme est trop grande.

RAGONDE.

Je les ay refusez, ou jamais je n'en vende.

OLYMPE.

Ne les pourrois-je point avoir pour la moitié?

RAGONDE.

Bien loin pour ce prix-là, que pour vostre amitié;
Il faudroit sur ma foy qu'on les eust dérobées.

OLYMPE.

Comment entre les mains vous sont-elles tombées?

RAGONDE.

Pourquoy dire comment? Cela m'est défendu,
Il suffit que je livre après que j'ay vendu.

OLYMPE.

L'eau ne m'en deplaist pas.

RAGONDE.

Nulle autre n'en approche:
Voyez, il ne faut point acheter chat en poche:
Regardez les par tout, c'est un marché donné.
Mais quoy! je ne vends rien, je n'ay pas étrené,
Et ne laisse à si peu si belle marchandise
Que pour avoir l'honneur de vostre chalandise.
Madame, ce collier, foy de femme de bien,
Vaut entre deux amis vingt mille francs, ou rien.
Je ne surfais jamais: hé bien! vous duisent-elles[1]?
Si vous en achetez, prenez-en d'aussi belles;
Qui choisit prend le pire, et qui barguigne tant[2],

1. Vous plaisent-elles? — La Bruyère regrettait ce mot, et avait raison. Diderot le reprit dans *Jacques le Fataliste*, et Voltaire dans ce vers :

Tout me convient, tout me plait, tout me *duit*.

Il n'en survécut pas davantage.

2. Barguigner est ici dans son premier et son vrai sens : *marchander, contester sur le prix*, etc. Le mot de bas latin *barca-*

En a tousjours plus cher.

OLYMPE.

Je paye argent contant.

RAGONDE.

On ne fait plus credit de quoy que l'on achete,
Sinon depuis la main jusques à la pochette.
Qui prête maintenant n'est pas fin à demy,
Et souvent d'un intime il fait un ennemy.
Maudit soit le premier qui presta sur la mine !
Vive l'argent contant! il porte medecine.
Chez moy credit est mort, et l'on n'ignore pas
Que de mauvais payeurs ont causé son trépas.

OLYMPE.

Je vous veux bien payer, mais c'est chose certaine
Que ce collier n'est point tout ce qui vous amene.
Vous ne le mettez pas à raisonnable prix,
La peur en me parlant agite vos esprits,
Vostre teint a changé quand je me suis montrée,
Et je vous tiens enfin une femme attirée.
Vous subornez ma fille, et contre mon dessein
Luy soufflez par l'oreille un poison dans le sein.

RAGONDE.

O Dieu! qui vid jamais femme plus soupçonneuse ?
Quoy! je passe chez vous pour une suborneuse ?
Je suis femme d'honneur, j'en leverois la main.

OLYMPE.

Je devrois la lever, et vous punir soudain,
Je ne sçay qui me tient.

(*Elle rentre.*)

RAGONDE *seule.*

Je l'ay belle échapée;
Mais je veux bien mourir si j'y suis rattrapée.
Je n'ay membre sur moy qui de peur n'ait tremblé,
Et mon esprit encore en est comme troublé.
D'une telle frayeur tâchons à nous remettre,
Courons chez Lucidor, redonnons-luy sa lettre.
Mais qui vois-je arriver?

niare, d'où il vient et qui se trouve dans un capitulaire de Charles le Chauve, n'en avait pas d'autre.

SCÈNE IV

RAGONDE, BERONTE.

BERONTE.

Je suis un vray Longis [1]
D'estre encore à courir jusqu'à vostre logis ;
Mais j'allois pour m'y rendre, afin d'obtenir grace,
Et puis aveeque vous trinquer à pleine tasse.

RAGONDE.

N'y viens pas, si d'abord tu n'en veux à mon gré
Conter à reculons jusqu'au dernier degré :
Oses-tu bien encor, monstre de médisance,
Après un tel affront, paroistre en ma presence ?
Devant ce fanfaron, devant ce Fierabras,
Qu'à peine je connois, qui ne me connoit pas,
Me traiter de gaillarde, et conter des sornettes
A te faire au derriere attacher des sonnettes !
Je creve en mes paneaux [2] ; ouy, cet insigne tour
Me fait enfler le sein aussi gros qu'un tambour ;
Mais je sçauray te rendre injure pour injure.
Adieu, garde ton dos de mauvaise avanture.

(*Elle rentre.*)

BERONTE, *seul.*

Le feu de son courroux, tant soit il vehement,
Dans un peu de piot [3] s'éteint facilement :
Aussi pour l'en coiffer je m'en irois la suivre,
N'estoit que je ne sçay si je ne suis point yvre ;
J'ay trinqué trop de fois d'un certain vin nouveau
Qui fait tinter l'oreille et tourner le cerveau.
Ce portrait merveilleux et trouvé par merveille
Tout jusques au goulet a remply ma bouteille.
J'en ay tiré la piece, et peut estre sans luy
J'aurois couru danger de jeûner aujourd'huy ;
Mais sont-ce pas vraiment des esprits d'imposture
Qui disent que le vin conforte la nature,
Et que pour soutenir le corps un jour entier

1. C'est-à-dire j'ai été trop lent. On renvoyait à saint Longis, tous ceux qui n'avaient point hâle.

2. C'est-à-dire dans mes piéges. — Le panneau en était un à prendre les lièvres.

3. Vin. — Il était admis, même chez les gens sérieux tel que Poussin, qui s'en est servi dans ses *Lettres*, de dire « aimer le *piot*, » pour aimer le vin.

Il suffit le matin d'un bon demy setier?
J'en ay bu plus de quatre, et si, quoy que je fasse,
A peine sans broncher je puis changer de place.
Je chancelle, et je croy que celui n'est pas fin,
Qui pour marcher plus ferme a fait jambe de vin.
Cependant, ô malheur! si je ne prend courage,
Ce grand coupe jarret viendra me faire outrage.
Fuyons, mais je ne puis faire un pas maintenant.
Ce vin n'est gueres fort, il n'est pas soustenant..
Je tombe je suis pris.

SCÈNE V

TERSANDRE, BERONTE.

TERSANDRE.

Enfin je te retreuve,
Et de ce bras vengeur tu vas faire l'épreuve.
Ouy, je te tiens, perfide, et tu m'éclairciras,
Ou de cent coups d'épée à l'instant tu mourras.
Parle, qui t'a donné ce portrait adorable?

BERONTE.

Le hazard.

TERSANDRE.

Le hazard? Qui t'a donc, miserable,
Fait feindre qu'elle mesme avoit mis en tes mains
Un ouvrage à charmer tous les yeux des humains?

BERONTE.

La faim.

TERSANDRE.

Comment, la faim?

BERONTE.

N'ayant plus de quoy frire,
J'ay tasché d'en ravoir.

TERSANDRE.

Qu'est-ce que tu veux dire?

BERONTE.

J'ay trouvé son portrait, je ne la cognois pas.

TERSANDRE.

Mais chez la revendeuse elle a porté ses pas
Avec un vergalant.

BERONTE.

C'est chose que j'ay veue.

TERSANDRE.

Et de quelle façon estoit-elle vestuë ?

BERONTE.

Ravy de ses appas, Monsieur, j'ay seulement
Contemplé le visage, et non l'habillement.

TERSANDRE.

Qu'est-ce cy ?

BERONTE.

Toutefois cette jeune merveille
Avoit, comme je croy, le bouquet sur l'oreille [1],
Sans doute elle est à vendre [2].

TERSANDRE.

Elle n'en met jamais.
Ne sçais-tu rien de plus?

BERONTE.

Non, je vous le promets,
Si ce n'est que mon nez m'a dit entre autre chose
Qu'elle porte des gants qui sentent comme rose [3].

TERSANDRE.

Tu la prens pour une autre, elle craint les senteurs,
Et dès-là je te tiens le plus grand des menteurs;
Mais plus je te regarde, et plus je m'imagine
Qu'en toy je voy parestre et le port et la mine
D'un assez bon valet, qui par legereté
Depuis déjà longtemps malgré moy m'a quitté.
Les transports où j'estois par ton faux témoignage
M'ont tantost empêché d'observer ton visage;
Je t'ay vû sans te voir; mais tu m'ôtes d'erreur,
Et chasses loin de moy cette aveugle fureur.
Enfin voicy Beronte.

BERONTE.

Hé Dieu! voy-je Tersandre?
Quoy! mon maistre, est-ce vous? On m'avoit fait en-
Que vous aviez en Greve esté roüé tout vif. [tendre

TERSANDRE.

Certes tu n'es pas moins credule que naïf.

BERONTE. [semble;

On a donc pris pour vous quelqu'un qui vous res-

1. C'est-à-dire avait mine d'être à marier. — Cette expression se disait de même des jeunes gens en quête d'amour. « Le jeune homme, lit-on dans le *Printemps d'Yver*, se mit, comme on dit, le bouquet sur l'oreille. »

2. On mettait un bouquet à la tête des bêtes à vendre.

3. Nous avons parlé dans une note précédente des gants de senteur.

Cependant il est vray que le sort nous rassemble.
La voix vous a grossi, le poil vous est venu ;
Si bien qu'en vous voyant je vous ay meconnu.

TERSANDRE.

La barbe comme à moy t'estant aussi venuë,
Et ton crotesque habit ont fasciné ma veuë.
Mais voicy les jours gras, et possible allois-tu
Porter quelque momon [1] estant ainsi vestu.

BERONTE.

Je suis un peu plus leste à mon accoutumée,
Et j'avois vaillamment fait fortune à l'armée.
Ouy, j'en estois venu vestu comme un oignon [2].
Mais de certains filous, qui m'ont porté guignon,
Ont crocheté ma chambre et pris tout mon bagage.

TERSANDRE.

Je te plains; mais où donc a paru ton courage?

BERONTE.

L'Allemagne est temoin si je crains le danger:
Quand la trompette sonne et qu'il en faut manger,
J'y cours tout des premiers, et porte tout par terre ;
Aussi *Frape-d'abord* estoit mon nom de guerre.
Dans la mêlée un jour trouvant le *Papenain* [3],
Je parus un geant qui combattoit un nain,
Et mon front fut dès lors, à l'honneur de la France,
Plus couvert de lauriers qu'un jambon de Mayence :
Que vous diray-je plus? J'estois dans le festin
Où se fit le complot de tuer le *Walstin* [4],
Et dès que ce grand traistre eut perdu la lumiere
On me luy vid donner mille coups par derriere.

TERSANDRE.

Donc, après qu'il fut mort, tu luy fis bien du mal.

BERONTE.

Aux trigauts [5] comme luy mon courage est fatal.

1. V. sur ces momons qu'on portait en masque pendant le carnaval une note de la pièce précédente.

2. C'est-à-dire très-cossu, ayant beaucoup d'habits. « Être vêtu comme un oignon, dit le *Dictionnaire comique* de Leroux, c'est avoir plusieurs vêtements les uns sur les autres, parce que l'oignon a plusieurs peaux qui l'enveloppent. «

3. Le comte de Pappenheim, un des meilleurs généraux de l'Autriche pendant la guerre de Trente ans. Il était mort en 1632 d'une blessure reçue à Lutzen.

4. Allusion à la conspiration d'Egra, où fut décidé et exécuté, en 1634. l'assassinat de Wallenstein, ou Walstein, qui, après avoir défendu l'Empereur, lui était devenu un défenseur trop gênant.

5. Vaurien. — C'est presque lettre pour lettre l'expression latine *trico*, dont le sens était le même.

TERSANDRE. [dence,
Tes discours autrefois marquoient quelque pru-
Mais tu ne parles plus qu'avec extravagance.

BERONTE.
Ces filous en sont cause, ils m'ont écervelé [1].
Et tout mon pauvre esprit s'en est tantost allé
Par trois ou quatre trous qu'ils m'ont fait à la teste.

TERSANDRE.
Je les quitterois là.

BERONTE.
C'est à quoy je m'apreste.
Je n'ay que trop servy ces trois diables d'enfer,
Le Balafré, le Borgne, avec le Bras-de-Fer; [ble ?
Mais qui vous rend chagrin, si mon œil ne void trou-
Je suis plus gay que vous, moy qui n'ay pas un
[double.

TERSANDRE.
Je n'ay jamais de rien fait secret avec toy.
Je suis dans un malheur seul comparable à soy;
J'ayme.

BERONTE.]mune.
Hé bien ! vous aymez, c'est chose assez com-

TERSANDRE.
Mais on ne m'ayme point, un rival m'importune,
Et nul effort secret de mes inventions
Ne le peut détourner de ses pretentions.
Nous avons eu parole, et quoy qu'il en avienne,
Je m'en vay mesurer mon épée à la sienne.

BERONTE.
Pourvu que, grand de cœur et souple du jarret,
Vous fassiez à l'épée aussi bien qu'au fleuret,
Quelque adroit qu'il puisse estre, il en aura dans
[l'aisle [2] ;
Mais de vos differends au moins la cause est belle.

TERSANDRE.
Belle à n'avoir rien vû de si beau sous les cieux.

BERONTE. [mieux.
La beauté vaut beaucoup, mais l'argent vaut bien
En a-t-elle ?

TERSANDRE.
Son pere estoit un homme chiche,

1. Ils m'ont mis à jour la cervelle.— C'est le premier sens du mot. Il est ainsi employé dans les *Chroniques de Saint-Denis,* Eustache, Deschamps, Estienne Pasquier, etc.
2. C'est-à-dire il sera touché, atteint.

Et qui dans les partis[1] comme un juif s'est fait riche.

BERONTE.

Comment l'appellez-vous ?

TERSANDRE.

Almir.

BERONTE.

Quoy ! ce maraut
Qui seul a fait monter le vin à prix si haut ?
Quoy ! ce monopoleur, dont l'art diabolique
A retranché le quart de la liqueur bachique ?
Un jour, si des talons il n'eust esté dispos,
L'appellant maltotier, voleur, rogneur de pots,
Cent buveurs l'alloient pendre avec une bouteille,
Pour avoir mis imposts sur le jus de la treille.

TERSANDRE.

Tay-toy.

BERONTE.

C'est un secret que je ne puis celer,
Une juste douleur me force de parler !
Je ne boy presque plus que vinaigre et qu'absinthe ;
De simple ripopé[2] vaut cinq et six sols pinte ;
Enfin il est si cher, que qui n'a bien de quoy
Souvent avec sa soif se couche comme moy.

TERSANDRE.

C'est trop.

BERONTE.

Vostre rival est-il plus honneste homme ?
Aprenons ce qu'il est, et comment il se nomme.

TERSANDRE.

Son nom est Lucidor.

BERONTE.

Quoy ! luy vostre rival ?
Je crains, non sans raison, qu'il ne vous traite mal.
Je connois sa valeur, c'estoit mon capitaine,

1. On appelait *partis* les offres que faisaient les financiers aux adjudications des fermes générales. De là, ils furent nommés *partisans*. Les premiers parurent sous Henri III. « Si, écrit Pasquier à Sainte-Marthe, l'argent n'y estoit prompt. Pour suppléer à ce défaut la malignité du temps produisit une vermine de gens, que nous appelons par un nouveau mot *partisans*, qui avançoient la moitié ou tiers du denier pour avoir le tout. » (*Lettres*, 1619, in-fol., t. I, p. 861.)

2. Mauvais vin mêlé. — Le mot était alors du masculin comme on le voit ici Dans la *Vraye médecine qui guérit de tous maux*, 1606, in-12, p. 8, on lit :

Une très-bonne médecine
Boire devez du *ripopé*.

Quand sur les bords du Rhin j'ay souffert tant de
Mais enfin avec luy je m'y suis signalé. [peine :
Nous avons vû Galas [1], et l'avons bien galé.

TERSANDRE.

Est-il donc si vaillant ?

BERONTE.

Mes yeux l'ont vû combattre,
Et contre l'ennemy faire le diable à quatre :
J'estime ce guerrier, mais je ne l'aime pas,
Et je voudrois déja qu'il eust passé le pas.
Il m'a traité cent fois avec ignominie,
Et mis honteusement hors de sa compagnie.

TERSANDRE.

Hé ! la raison ?

BERONTE.

Un jour il crnt prendre sans vert
Ce brusleur de maisons, ce fameux *Jean de Vert* [2].
Mais nous perdîmes temps et peine à le poursuivre,
Il s'échapa de nous encore qu'il fust yvre [3].

TERSANDRE.

Hé ! comment fit-il donc ?

BERONTE.

Disons tout aujourd'huy, [luy,
C'est que mes compagnons estoient plus souls que
Et qu'étant étourdis d'avoir trop fait débauche,
Ils le suivoient à droit lors qu'il faisoit à gauche.
Lucidor, que sa fuite avoit mis hors de soy,
Me treuvant, déchargea sa colere sur moy ;
Me traita d'éventé, de poltron et d'yvrogne,
Et me chassa d'abord, me donnant sur la trogne.
Je veux donc contre luy vous servir au besoin.
Battez-vous hardiment, je seray dans uu coin,

1. Général de l'Empire qui avait en 1636 tenté d'envahir la Bourgogne. Il fut battu à Saint-Jean de Losne par le duc de Lorraine. Il mourut, en 1647, l'année même où fut jouée cette pièce.

2. Chef de partisans allemands, qui fit bien trembler Paris, dont il s'approcha assez près, du temps de Louis XIII. Turenne le battit et le prit. Il resta longtemps prisonnier à Vincennes où on l'allait voir pour rire de ce qui avait effrayé. C'est alors que se mit à courir le dicton : « Je m'en moque comme de Jean de Werth. » Son nom et celui de l'autre général, nommé tout à l'heure, étaient alors répétés partout. C'était à qui voudrait, comme le *Menteur* de Corneille,

Faire sonner bien haut Jean de Werth et Galas.

3. En bon Allemand, il était grand ivrogne. Il passa tout le temps qu'il fut à Vincennes à boire et à fumer.

Et si-tost que de là je verray son courage
Estre prest d'emporter sur le vostre avantage,
Je viendray finement d'un coup d'estramaçon
Pourfendre jusqu'aux dents un si mauvais garçon.

TERSANDRE.

Ainsi tu vengeras ta querelle et la mienne.
Je viens l'attendre icy.

BERONTE.

J'enrage qu'il n'y vienne.
Son trépas est certain, nous avons biens tous deux
Fait ensemble autrefois des coups plus hazardeux :
Combien, ayant pour vous ma valeur occupée,
Ay-je usé de mouchoirs essuyant mon épée?
Il aprendra dans peu, ce fendeur de nazeaux,
Si je sçay dégainer et joüer des couteaux.

TERSANDRE.

Le voicy, cache toy, mais retiens ta colere,
Et ne te montre point qu'il ne soit necessaire.
(*Beronte se cache.*)

SCÈNE VI

LUCIDOR, TERSANDRE, BERONTE.

TERSANDRE.

Enfin, vous le voulez, le sort en est jetté;
Mais n'est-ce pas folie ou plustost lâcheté
Que de se battre ainsi pour une ame inconstante
Et qui honteusement a trahy vostre attente?
Reprenez vos esprits, n'aimez plus qui vous hait,
Et laissez moy joüir du bien qu'elle m'a fait.

LUCIDOR.

Quoy! Florinde en vos mains a remis sa peinture?
Il ne se vit jamais de pareille imposture.
Tirez, tirez l'épée, et sans plus discourir
Songez à vous defendre, ou plustost à mourir,
Si vous ne me rendez une chose si belle.

TERSANDRE.

Pour la derniere fois jette les yeux sur elle,
La voila.

LUCIDOR.

Je seray bien tost victorieux,
Quoy que vous m'ayez mis le soleil dans les yeux.

TERSANDRE.

Qui, vous ?

LUCIDOR.

N'en doutez point : ouy, selon mon envie,
Vous rendrez le portrait, ou vous mourrez.

TERSANDRE.

La vie.

LUCIDOR, *l'ayant terrassé, luy arrache le portrait et s'en va.*

Hé bien, je vous la laisse, et vostre épée encor.
Il suffit que j'emporte un si rare trésor.

(*Il rentre.*)

TERSANDRE.

Toy qui les bras croisez nous as regardé faire,
Homme le plus poltron que le soleil éclaire,
Pourquoy, lâche, pourquoy, quand il m'a terrassé,
N'as tu pas dans ses reins un poignard enfoncé?
Répons ; mais dans ce coin il dort, ou je m'abuse.
Holà ! ho !

BERONTE, *s'estant endormy dans un coin, se réveille en sursaut.*

Qui va là ? J'y suis, mon harquebuse :
Où sont les ennemys ? Courons, faut-il donner ?
Vous verrez si jamais on peut mieux assener [1].

TERSANDRE.

Est-ce ainsi, sac à vin, que l'on tient sa promesse ?

BERONTE.

Ah ! pardon, je rêvois, j'ay tort, je le confesse ;
Mais vos dons en sont cause : ouy, vostre quart d'écu
A fait que j'ay tantost mis bouteille sur cû.
Ce n'estoit que ginguet [2], et pourtant les fumées
Ont insensiblement mes paupières fermées.

TERSANDRE.

Cependant, malheureux, il m'a tout emporté.

BERONTE.

Vous auriez eu besôin de ce bras indompté.
Je vous l'avois bien dit, qu'il alloit à la charge
Et vous en donneroit et du long et du large :
Que ne m'éveilliez-vous ? Je veux estre berné,
Si ce ne seroit fait de ce diable incarné.

1. Ce verbe ne s'emploie plus qu'activement. Montaigne l'a employé, comme ici, dans un sens absolu.
2. Petit vin très-vert. V. sur ce mot, origine de *guinguette*, une note des pièces précédentes.

TERSANDRE.

Suy moy, traistre, suy moy.

BERONTE.

Dieu! prenez ma défense.

TERSANDRE.

Mille coups de bâton puniront ton offense.

SCÈNE VII

LE BALAFRÉ, LE BRAS-DE-FER, LE BORGNE.

LE BALAFRÉ.

Courons après ces gens, il est nuit autant vaut.

LE BRAS-DE-FER.

Que profiterons-nous à les prendre d'assaut?
Au diable soit donné le lange qui les couvre !
Puis ils heurtent là bas, et voila qu'on leur ouvre.

LE BORGNE.

Ils rôdent en pourpoint sans lumière et sans train.

LE BALAFRÉ.

Les manteaux en hiver craignent fort le serein [1],
Et leurs maistres le soir les laissant dans la chambre,
Comme au chaud de juillet vont au froid de de-
[cembre.
Mais l'un de ces deux-là, si mon œil n'est trompé,
Est nostre receleur de nos mains échapé;
Attendons-le au retour pour lui donner atteinte.

LE BORGNE.

Mais s'il nous apperçoit, il fremira de crainte,
Et fust-il cû-de-jatte, en ce mesme moment
Il trouvera des pieds, et fuira promptement.

LE BRAS-DE-FER.

Cachons-nous donc tous trois, et s'il sort sans es-
[corte,
Battons-le jusqu'à tant que le diable l'emporte.

1. L'air du soir, qu'il n'était pas en effet très-bon d'aller prendre alors sur le Pont-Neuf, infesté de *tire-laines*.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

RAGONDE.

(*Les filous paroissent.*)

Dieu! qu'est-cė que je voy? N'allons pas plus avant,
De peur de ce filou tapy sous cet auvent.
Mais un autre plus loin s'offre encore à ma vûë :
Ils sont deux, ils sont trois, c'est fait, je suis per-
[duë ;
Où fuyray-je? Le cœur me bat comme un claquet[1],
Et s'ils m'appercevoient, je serois bien du guet :
Heurtons vite, rentrons.

(*Elle heurte chez Lucidor, d'où elle vient de sortir.*)

SCÈNE II

LUCIDOR, RAGONDE.

LUCIDOR.

Qu'est-ce qui te rameine ?

RAGONDE.

Je tremble.

LUCIDOR.

Qu'as-tu donc?

RAGONDE.

Trois grands tireurs de laine
Sont au guet à cette heure, et jettent dans ces lieux
La main sur les passans aussi-tost que les yeux:
Je les viens d'entrevoir, et, prenant l'épouvante,
Aussi-tost j'ay heurté plus morte que vivante.
Mais ils sont disparus, et je cours à l'instant
Trouver à petit bruit Florinde qui m'attend,
Pour ravoir ses faveurs qu'elle vous redemande.

1. C'est, dans un moulin, la petite latte qui bat continuellement sur la trémie. Ordinairement ce n'est pas le cœur, c'est la langue des femmes que l'on comparait au claquet. Belleau dit même, à leur propos, *claqueter* pour babiller.

LUCIDOR.

S'est-il jamais commis d'injustice plus grande ?
Qu'ay-je dit? qu'ay-je fait? Ah! malgré son desir,
Je les conserveray jusqu'au dernier soupir,
Et quand mesme la mort aura fini mon terme,
Sous la tombe avec moy je veux qu'on les enferme.

RAGONDE.

C'est là qu'elles seront en lieu de seureté.

LUCIDOR.

Vouloir m'oster ainsi ce qui m'a tant cousté !
Non, non, Ragonde, non, retourne-t'en luy dire
Qu'elle n'obtiendra rien de ce qu'elle desire.

RAGONDE.

Je crains que ce refus n'irrite son courroux.

LUCIDOR.

S'il m'estoit plus cruel, il me seroit plus doux ;
Qu'il m'arrache la vie, et je luy rendray grace.

RAGONDE.

Est-il transport d'amour qui le vostre surpasse?
Mais c'est trop m'amuser.

LUCIDOR.

Que dira-t'elle ? Helas!
Reviens.

RAGONDE.

Que voulez-vous?

LUCIDOR.

Rien, rien, poursuy tes pas.

RAGONDE.

Adieu donc.

LUCIDOR.

Toutefois encore e parole.
A quoy me resoudray-je?

RAGONDE.

O demande frivole!
Il luy faut obeïr.

LUCIDOR.

O trop injuste sort!
Faut-il que ce portrait soit cause de ma mort?
Clorise l'a perdu par trop de negligence,
Et cependant moy seul j'en fais la penitence;
Sa faute et mon mal-heur ne peuvent s'egaler.

RAGONDE.

Vostre bouche a promis de n'en jamais parler;
Mais vous estes Normand, vous pouvez vous dedire.

LUCIDOR.

Ha! ne te raille point, il n'est pas temps de rire.

RAGONDE.

Que vous estes niais de vous taire aujourd'huy,
Quand on punit en vous la sottise d'autruy!
Que dira le païs où vous pristes naissance,
Luy qui se fait nommer païs de sapience [1]?
Jamais à son dommage on n'y garde sa foy,
Et c'est estre peu fin que d'agir contre soy.

LUCIDOR.

Tu me donnois tantost des conseils bien contraires.

RAGONDE.

Il faut nouveaux conseils à nouvelles affaires.
Je ne devinois pas ce qui vient d'arriver.
Mais Florinde paroist, allons tost la trouver.

SCÈNE III

LUCIDOR, FLORINDE, CLORISE, RAGONDE.

LUCIDOR.

Puis-je bien me resoudre à cette perfidie?
Amour, inspire-moy ce qu'il faut que je die.
Je viens, pour obeïr à vos commandemens,
Vous rendre ce qui fait tous mes contentemens :
Maïs du moins, ô merveille à mes yeux adorable,
Aprenez-moi, de grace, en quoy je suis coupable.

FLORINDE.

Quoy! vostre vanité, temeraire, indiscret,
N'a pas dit que souvent je vous parle en secret
Et n'a jamais montré mon portrait à personne?

LUCIDOR.

Non, ou que pour jamais Florinde m'abandonne.

FLORINDE.

Tersandre ne l'a pas arraché de vos mains?

LUCIDOR.

Tersandre peut-il seul plus que tous les humains?

FLORINDE.

Il a sceu toutefois vous contraindre à le rendre.

1. C'est ainsi qu'à Paris on appelait la Normandie, dont les habitants passaient pour arriver plus vite à la sagesse que partout ailleurs, et principalement à la raison dans les affaires. Aussi la Coutume normande avançait-elle d'un an la majorité, elle la fixait à vingt ans.

LUCIDOR.

Ce que je n'avois pas, pouvoit-il me le prendre ?
Helas !

FLORINDE.

Expliquez-vous sans faire l'étonné ?
De ma part ce matin vous l'a-t-on pas donné ?
Quoy ! vous ne l'aviez pas ? Qu'en dites-vous, Clorise?
Vous changez de visage, et paroissez surprise :
D'où vient ce changement ? Parlez.

CLORISE.

Madame.

FLORINDE.

Hé bien,
Vous en demeurez là, vous ne dites plus rien.

RAGONDE.

Qui ne prendroit cecy pour une comedie ?

CLORISE.

Dieu ! comme on me trahit ! Dieu, quelle perfidie !

RAGONDE.

La mèche est découverte, implorez sa mercy.

FLORINDE.

Je ne la veux plus voir, qu'elle sorte d'icy,
Ou que de mon portrait elle me rende conte.

CLORISE.

Ce conte peut-il bien se rendre qu'à ma honte ?
Il est vray, Lucidor ne l'a jamais tenu ;
Mais je vous ay caché le malheur advenu :
Je l'ay perdu, Madame, et, n'osant vous le dire,
Mon silence a causé vostre commun martyre.

FLORINDE.

Dieu, que me dites-vous ?

CLORISE.

Je vous parle sans fard.

FLORINDE.

Tersandre l'avoit donc rencontré par hazard ?

LUCIDOR.

Il est ainsi, Madame, et j'ay sceu par les armes
Arracher de sa main ce miracle de charmes :
Plus que sa propre vie il feignoit le cherir,
Mais il a mieux aimé le rendre que mourir.

FLORINDE.

De quelle encre assez noire est digne d'estre écrite
La malice qui regne en cette ame hypocrite ?
Il est également et méchant et jaloux.

LUCIDOR.

Cependant on vous force à l'avoir pour espoux ;
Mais à la violence opposons la finesse.
Ne peut-on surmonter la force par l'adresse ?
Si vous m'aimez...

FLORINDE.

Quel si ! Pouvez-vous en douter ?

LUCIDOR.

A la faveur de l'ombre il nous faut absenter :
L'Amour garde par tout ceux qui luy sont fideles,
Et pour nous enfuyr il nous offre des aisles.

FLORINDE.

Cette offre avec honneur se peut-elle accepter ?

LUCIDOR.

En ce pressant besoin doit-on la rejetter ?
Sauvez-vous, sauvez-moy.

FLORINDE.

Sauvez ma renommée.
Voulez-vous pour jamais me rendre diffamée ?
Ha, vous ne m'aimez point.

LUCIDOR.

Ha, si vous pouviez voir
Ces esprits qui me font et parler et mouvoir,
Vous verriez vostre image au plus beau de mon ame,
Et seriez ébloüie à l'éclat de ma flamme.

FLORINDE.

La mienne n'est pas moindre, et mon contentement
Seroit d'être avec vous jusqu'au dernier moment ;
Mais vous suivre en tous lieux comme une vagabonde,
Que diroit-on de moy ?

LUCIDOR.

Laissez parler le monde,
Et rendez-vous heureuse en me rendant heureux.

FLORINDE.

Mon devoir me défend de répondre à vos vœux.

RAGONDE.

Enfin que dira-t-il, enfin que dira-t-elle,
Vous empêche d'aller où l'amour vous appelle ;
Où quelque bon *Frater* [1], estant peu scrupuleux,

1. Ce mot, dans le sens de moine, s'était dit au XVIe siècle, comme on le voit dans la 23e *Nouv.* de la reine de Navarre, mais ne se disait presque plus alors. Il signifiait, ce qu'il signifie encore sur les navires, un garçon barbier.

Puisse en *catiminy* vous épouser [1] tous deux.

FLORINDE.

Ferois-je cet affront à ceux dont je suis née?
Ils sçauroient s'en vanger, romproient mon hymenée,
Pesteroient contre moy, retiendroient tout mon bien,
Et jamais nul malheur ne fut égal au mien.

RAGONDE.

Je croy bien que d'abord quelque diable en soutane
Lancera contre vous mille traits de chicane,
Mais contre la justice ayant bien regimbé
Il faudra qu'à la fin ils viennent à jubé [2],
Jusqu'au dernier teston ils rendront la richesse
Qu'autrefois vostre pere acquist par son adresse.
A-t-on vû partizan faire mieux son mago [3]?
Il pondoit sur ses œufs et vivoit à gogo :
Vous estes belle au cofre aussi bien qu'au visage,
Et vingt mille écus d'or sont vostre mariage.
Mais quoy! si vostre mere y met un jour la main,
Ces vingt mille soleils s'eclipseront soudain,
Et n'ayant plus l'éclat dont ils vous font paraître,
Chacun fera semblant de ne vous plus connaître.
Quoy que vous soyez belle, on vous méprisera
Et nul pour vos beaux yeux ne vous épousera.
Toutefois je me trompe, et quand vostre richesse
Consisteroit sans plus en l'or de vostre tresse,
Lucidor est fidelle, et si coiffé de vous,
Qu'il feroit vanité de se voir vostre époux.

LUCIDOR.

Vostre seule personne a mon ame ravie,
L'éclat de vos grands biens tente peu mon envie,
Et si quelque malheur vous les avoit ôtez,
Je n'en serois pas moins captif de vos beautez.
Mais il faut l'un ou l'autre, ou que je vous enleve,
Ou que de mon rival l'entreprise s'acheve,

1. Rendre époux, marier. — Même alors, il était rare dans ce sens. On lit pourtant dans le *Roman comique* : « Aucun des curés ne voulut les épouser.»

2. C'est-à-dire *à l'ordre*, du latin *jubere*, commander. Cette expression, hors d'usage à présent, s'employait encore au XVIIIe siècle. Colombine, dans les *Souhaits* (acte I, scène 5), dit à Isabelle qui fait l'indifférente : « Quand l'amour vous lâchera quelqu'un de ces plumets flamboyants, oh! pour lors, *vous viendrez à jubé*. »

3. Mot qui est resté, mais qui s'écrivait alors plus ordinairement *magault ;* sous cette forme, on voyait plus aisément son origine, qui vient du bas latin *magaldus*, sacoche, besace. Nicot donne encore ce sens au mot magot; mais dans la *Ménippée* (édit. Labitte, p. 44), il signifie déjà argent amassé, caché.

Et qu'on voye à ma honte, et malgré vos efforts,
Cet orgueilleux demon posseder ce beau corps.

FLORINDE.

Quoy ! luy me posseder! puisse plustost la foudre
Me fraper à vos yeux et me reduire en poudre !
Il n'a bien ny vertu qui me puisse tenter,
Et ses soumissions ne font que m'irriter.
Moy, sous ses volontez me voir assujettie !
Moy, souffrir qu'on m'attache à mon antipatie !
Non, non, ne craignez rien, je vous tiendray la foy,
Et la mort avant luy triomphera de moy.

LUCIDOR.

Donc la peur de vous voir à son joug asservie
Arresteroit le cours d'une si belle vie !
Je rompray par sa perte un si sanglant dessein :
Ouy, cent coups de poignard luy perceront le sein,
Et si mon action attire vostre blâme,
De ce mesme poignard je couperay ma trame.

FLORINDE.

Quelle aveugle fureur vous agite aujourd'huy
Jusqu'à le vouloir perdre, et vous perdre après luy?
Chassez loin le desir de ce double homicide.

LUCIDOR.

Chassez donc loin aussi cette vertu timide,
Qui, s'effrayant de tout, vous retient d'éviter
L'orage qui sur vous est tout prest d'éclater.

FLORINDE.

A la fin vos raisons ébranlent ma constance,
Et ce n'est plus qu'en vain qu'elle y fait resistance.
Donc à ce qu'il vous plaist je veux bien consentir
Et même avant le jour me resoudre à partir.
Mais lors que de vous seul estant accompagnée
Je seray pour jamais de ces lieux éloignée,
Ne me demandez rien contre ce que je doy,
Montrez que vous m'aimez moins pour vous que [pour moy ;
Et, sans jamais brûler d'une illicite flamme,
Gardez bien que le corps ne triomphe de l'ame.
Quoy que je vous estime et vous prefere à tous,
J'aime encor toutefois mon honneur mieux que [vous,
Et si vous l'offensez, je m'osteray la vie.

LUCIDOR.

Quel demon peut jamais m'en inspirer l'envie ?
Vos seules volontez regleront mes desirs,
Et le bien de vous voir fera tous mes plaisirs.

FLORINDE. [tendre,
Doncques sur la minuit, sans qu'on vous puisse en-
A la porte secrete ayez soin de vous rendre.
Mais adieu, quelqu'un vient.
(*Elle rentre.*)

RAGONDE.
Dieu, ce sont ces filous.

LUCIDOR.
Ne crains rien.

RAGONDE. [nous.
Hé, tout beau, rengainez, sauvous-

SCÈNE IV

LE BALAFRÉ, LE BRAS-DE-FER, LE BORGNE.

LE BALAFRÉ.
Quel bruit, chers compagnons, a frapé nos oreilles?
Tandis qu'ainsi tous trois nous bayons aux corneil-
[les,
Ce maudit receleur pourroit bien battre aux champs.

LE BORGNE.
Ce coquin a bon nez, il prendra mieux son temps,
Et peut-estre deja, sentant nostre partie,
Il a fait en secret un branle de sortie [1].

LE BRAS-DE-FER.
Soit icy, soit ailleurs, je l'attraperay bien,
Et cent coups de baston ne luy cousteront rien ;
Mais ferons-nous encor longtemps le pied de gruë,
Attendant chappe chute [2] au coin de cette ruë?
Filer icy la laine est un pauvre métier,
Il ne passe personne en ce maudit quartier ;
Mais si quelqu'un y vient, il faut qu'on le détrousse,
Et s'il a bien de quoy nous en ferons carousse [3].

1. Nous avons déjà vu cette locution plus d'une fois. Elle signifiait presque toujours, comme ici, s'évader à bas bruit. Un personnage de l'*Ecole des jaloux* de Montfleury (acte III, sc. 3) qui « voudrait bien s'en aller, » suivant l'expression d'à présent, dit :

« Je voudrois bien danser un *branle de sortie.* »

2. Autre locution déjà rencontrée plus haut. Attendre, chercher *chape-chute,* c'était guetter la négligence de quelqu'un qui laisserait tomber sa chape, son manteau, pour le prendre.

3. C'est-à-dire bombance entière. On avait dit d'abord *carrouz,*

LE BALAFRÉ.

Je ne trouve rien tel que nager en grand'eau,
Volons une maison, et non pas un manteau, [que.
Changeons la bierre en vin, et la menestre en bis-

LE BALAFRÉ.

Mais gare le prevost.

LE BRAS-DE-FER.

Nous courons peu de risque,
Cet homme, environné de chevaliers errans,
Prend les petits voleurs et laisse aller les grands;
Mais quand il me prendroit, si ma faute est punie,
Je mourray pour le moins en bonne compagnie.

SCÈNE V

BERONTE, LE BORGNE, LE BALAFRÉ,
LE BRAS-DE-FER.

LE BORGNE.

Silence, compagnons, quelqu'un marche là-bas.

LE BALAFRÉ.

Suivons-le.

LE BORGNE.

Ne bougez, il dresse [1] icy ses pas.

LE BRAS-DE-FER.

Il nous voit, il s'enfuit, attrapons-le à la course.

LE BALAFRÉ.

Je le tiens, peu s'en faut, rends la vie, ou la bourse.

BERONTE.

La voilà.

LE BALAFRÉ.

Qu'elle est platte ! Elle est vuide : es-tu fou ?
Tu portes une bourse, et n'y mets pas un sou.
Çà, le manteau.

BERONTE.

Prenez-le.

LE BALAFRÉ.

Il ne vaut pas le prendre.

comme on lit dans Brantôme, et *carrous*, comme dans Rabelais. On se rapprochait ainsi davantage de l'étymologie allemande, car, dit Henry Estienne, on « germanisoit, » avec ce mot. Il vient de *gar aus*, qui veut dire « tout vidé. » C'est ce qu'ils font, quand ils boivent, et, nous le savons trop, et quand ils pillent.

1. Pour il *adresse*...

Porter du camelot, il gele à pierre fendre :
Voila bien se moquer de l'hyver et de nous.

BERONTE.

Mon maistre contre moy s'estant mis en courroux,
J'ay hapé le taillis, et, courant en chat maigre,
J'ay pris sans y penser ce manteau de vinaigre [1].

LE BRAS-DE-FER.

Vraiment la prise est belle, on la doit bien garder,
Mais encore au minois faut-il le regarder :
Sa parole me trompe, ou me le fait connaistre.
Çà, la lanterne. Hé bien, ne voila pas le traistre,
Qui comme un honneste homme a fait courre après [luy.
Ha ! que nous te ferons bonne chere aujourd'huy !
Tu nous as fait cent vols, tu nous as fait cent ni- [ches.

BERONTE.

Faites-moy quelque grace, et je vous feray riches.

LE BORGNE.

Aurois-tu quelque part un peu d'argent caché ?

BERONTE.

Ay-je gousset ny poche où vous n'ayez cherché ?
Non, je n'ay pas un sou ; mais sçachant vostre adres- [se,
Je veux vous enseigner un monde de richesse.
Voyez-vous ce logis ?

LE BALAFRÉ.

N'avons-nous pas des yeux ?

BERONTE.

Il ne s'y trouve rien qui ne soit precieux.
Personne de defense à present n'y demeure,
Et faire un si beau vol est l'ouvrage d'une heure.
Une femme s'y tient veuve d'un partisan,
Qui voloit en un jour plus que vous en un an,
Et qui, par un impost qu'il mit sur la vendange,
A fait de son logis un second pont au Change.
Y peut-on plus de biens l'un sur l'autre entasser?
Tout s'y trouve d'argent jusqu'aux pots à pisser.

LE BORGNE.

Pour t'échaper de nous dis-tu point une fable ?

BERONTE.

Ce ne sont que tresors, ou je me donne au diable.

LE BORGNE.

Et ce riche logis est de facile accès?

1. « On appelle, lisons-nous dans le *Dictionnaire comique* de Leroux, un habit de *vinaigre*, un habit léger, qu'on porte quand il fait froid. »

BERONTE.

Nous y pouvons entrer et remplir nos goussets :
Il regorge de biens. Cette veuve fertile
Pour se remarier doit marier sa fille.
Ce mariage est prest, et c'est argent contant.

LE BALAFRÉ.

Hé! de qui tiens-tu donc cet avis important?

BERONTE.

Je le tiens d'une femme avec qui j'ay commerce.
Le métier de revendre est celuy qu'elle exerce.
Au deceu [1] de la veuve elle y va tous les jours
Et connoist de ce lieu les biens et les détours.
Quelquefois sur la brune, avec elle, en cachette,
Elle m'y fait entrer par la porte secrette,
Y reçoit d'une fille habits, nappes et draps,
Et j'en reviens chargé comme un cheval de bats.
Or, si j'en croy mes yeux, cette porte est malseure,
Ses verroux sont mauvais, mauvaise est la serrure,
Et de l'ouvrir enfin vous viendrez bien à bout.

LE BRAS-DE-FER.

Avecque nos engins nous entrerons par tout.

BERONTE.

Mais elle a pour defense un effroyable dogue.

LE BALAFRÉ.

Je sçay pour l'assoupir une admirable drogue,
Et dont en un moment il sentira l'effet.

BERONTE.

Puisse mon luminaire estre éteint tout à fait,
Si pour y voler tout je ne fais l'impossible,
Y deusse-je estre pris et percé comme un crible.

LE BALAFRÉ.

Je me resous aussi de tenter la fortune,
Deusse-je en rapporter cent balafres pour une.
Mais il s'agit de faire et non de discourir,
Et de penser plustost à vivre qu'à mourir :
Que Beronte avec moy vienne donc tout à l'heure,
Pour prendre ce qu'il faut, jusques à sa demeure :
Nous y courons ensemble, et dans peu de momens
Nous reviendrons chargez de divers instrumens.
Nous en apporterons pour limer les ferrures,
Et nous servir de clefs à toutes les serrures.

1. « Au deçeu, » voir plus haut ce que nous avons dit de cette locution.

LE BRAS-DE-FER.

Allez, et cependant nous boirons près d'icy.

BERONTE.

Avant nostre retour nous trinquerons aussi :
Le vin me rend hardy, quand j'ay bû je fais rage.

LE BORGNE.

Nous trousserons la pinte, et non pas davantage,
Et puis à pas de loup nous reviendrons d'aguet
Pour voir qui va, qui vient, tous deux faire le guet.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

LE BRAS-DE-FER, LE BORGNE.

LE BRAS-DE-FER.

Viennent-ils ?

LE BORGNE.

Nullement.

LE BRAS-DE-FER.

Qu'est-ce qui les arreste ?

LE BORGNE.

Ils s'amusent peut estre à trinquer teste à teste :
Ces engoule-bouteille [1] au gozier tout de feu,
Ne sont pas des mignons qui boivent pour un peu
Et n'osent de rubis enluminer leurs trognes.

LE BRAS-DE-FER. [gnes

Mais ne craignez-vous point que ces maistres ivro-
Laissent le jugement au fond du gobelet,
Et d'icy jusqu'au jour nous gardions le mulet [2] ?

1. On sait qu'*engouler* voulait dire avaler avidement. Par plaisanterie, on disait *Angoulême* pour une grande bouche. Le farceur de l'Hôtel de Bourgogne qui, en sa qualité de *Prince des sots*, y jouait les *Gobe-mouches* et les *Gobe-tout*, s'appelait pour cela *Engoulevent*.

2. Faire le pied de grue. — V. sur cette locution une note des pièces précédentes.

LE BORGNE.

Souvent le receleur est rond comme une boule ;
Mais pour le Balafré rarement il se soûle.
Il boit, mais sans jamais se barboüiller l'armet [1],
Et son ventre est petit pour tout ce qu'il y met :
Ses débauches de vin sont en tout monstrueuses,
Et je n'assure pas qu'il n'ait les cuisses creuses.

LE BRAS-DE-FER.

A ce conte il auroit trois ventres au lieu d'un.

LE BORGNE.

Au moins il boit et mange au delà du commun,
N'aime rien que la table, et n'en sort qu'avec peine.

LE BRAS-DE-FER.

De leur retardement c'est la cause certaine ;
Mais on a cent decrets contre ce Balafré,
Et les archers du guet l'ont peut estre coffré.

LE BORGNE.

S'il est pris, je le plains, il faudra qu'il en meure.

LE BRAS-DE-FER.

C'est affaire à passer quelque mauvais quart [d'heure.

LE BORGNE.

Quand nous en venons là, nous sommes bien [surpris.
Le bourreau fait trembler les plus fermes esprits,
Et, la corde à la main, dans les lieux où nous som- [mes,
Quand cet homme gagé pour massacrer les hom- [mes,
Entre, et de par le roi s'en vient nous saluër,
Ce funeste salut suffit pour nous tuer :
Il nous rompt au milieu d'une commune place,
Et ce coup de la mort nous est un coup de grace.
Ce coup est-il receu, nos membres tout brisez
Sur quelque grand chemin se trouvant exposez,
Sont l'horreur des passans, la butte des tem- [pestes,
Servent d'exemple au peuple, et de pâture aux [bestes.

LE BRAS-DE-FER.

Vous qui, n'estant pas moins sçavant qu'irresolu,
Estes devenu borgne à force d'avoir lu,
N'avez-vous point appris que ces vaines images
Ne donnent de l'effroy qu'à de foibles courages ?

1. S'enivrer. — Regnier a dit avec le même sens : « Il en a dans l'armet, » puis, procédant par synonymes, on écrivit, comme dans l'*Art de plumer la poule sans la faire crier* (IXe aventure), « il s'en donna dans le casque. » Aujourd'hui, par une dernière dérivation, on dit dans le peuple, pour un homme gris, « il est casquette. »

Après que la Justice a nos ans limitez,
Que nous importe-t-il où nos corps soient jettez ?
Qu'ils soient sous des cailloux, ou sous des pier-
[reries,
Au milieu des parfums, ou parmy des voiries,
Posez sur des gibets ou mis en ces tombeaux,
Et soient mangez des vers, ou mangez des cor-
[beaux,
Tout est indifferent. Ny loüange ny blâme
Ne touchent un mortel quand il a rendu l'ame,
Et quiconque a du cœur, au lieu de s'étonner,
Regarde d'un œil sec son destin terminer.

LE BORGNE.

C'est vostre opinion.

LE BRAS-DE-FER.

Que vostre ame est craintive !
La mort est tousjours mort quelque part qu'elle ar-
[rive :
Et qui finit ses jours, couché bien mollement
Entre les draps d'un lict paré superbement,
Ne revit pas plustost que qui meurt sur la roüe,
Et mort on n'est pas mieux dans l'or que dans la
[boüe.

LE BORGNE.

On siffle, les voicy.

SCÈNE II

LE BALAFRÉ, BERONTE, LE BRAS-DE-FER,
LE BORGNE.

LE BRAS-DE-FER.

Doublez, doublez le pas.
Falloit-il si long-temps estre à friper les plats ?
Dix heures ont frapé.

BERONTE.

Je croy qu'il en est onze ;
Mais à peine estions-nous près du Cheval de bron-
[ze
Que le guet a passé tenant deux grands filous
Que nos yeux effrayez ont d'abord pris pour vous,
Tant ils vous ressembloient d'habit et de visage.

LE BRAS-DE-FER.

La rencontre est fâcheuse et de mauvais presage.
Mais il est déja tard.

LE BORGNE.

Ne parlez pas si haut.

LE BRAS-DE-FER.

Nos engins sont ils prests ?

BERONTE.

Voicy tout ce qu'il faut,
Crochets, passe-par-tout, lime sourde, tenaille,
Et tant d'autres outils dont nostre main travaille.

LE BRAS-DE-FER.

Le morceau pour jeter en la gueule du chien,
L'avez vous apporté? Ne nous manque-t-il rien ?

LE BALAFRÉ.

Tout est prest.

LE BRAS-DE-FER.

C'est assez, allons, la nuit s'avance.

BERONTE.

J'ay dans la gibeciere un outil d'importance :
C'est la main d'un pendu dont je vous feray voir
En cette occasion l'admirable pouvoir.
Mettant à chaque doigt une chandelle noire
Et prononçant dessus quelques mots de grimoire [1],
J'ose bien assurer que ceux qui dormiront
Ne s'éveilleront pas tant qu'elles brûleront.

LE BORGNE.

Et s'ils sont éveillez ?

BERONTE.

Ils nous verront tout prendre
Sans pouvoir ny parler, ny mesme se défendre.

LE BRAS-DE-FER.

Quel esprit eut jamais plus de credulité?
C'est un conte de vieille à plaisir inventé ;
Défions-nous tousjours de la force des charmes,
Et ne nous assurons qu'en celle de nos armes.
Mais si par un malheur nous sommes apperceus,
Que faire ?

LE BALAFRÉ.

On ne doit point consulter là-dessus,
Il faut que nostre main, au carnage occupée,

1. C'est ce qu'on appelait une *main de gorre*, ou de fortune, qui faisait réussir à tout ceux qui l'avaient. Un épicier de la Rochelle, qui s'était fort enrichi, passait pour en avoir une. Henri IV n'y croyait pas. Il frappa chez lui après minuit, et l'autre, tout riche qu'il était, se leva pour servir. Le roi ne lui demanda qu'une chandelle d'un sou. Il la servit sans se plaindre qu'on l'eût réveillé pour si peu. « C'est ainsi qu'on fait fortune, dit Henri, on dit qu'il a une *main de gorre*, un talisman : le voilà. »

Passe indifferemment tout au fil de l'épée.

BERONTE.

Je ne tueray jamais si je n'y suis forcé.

LE BORGNE.

La pitié du barbier est cruelle au blessé,
Et celle du voleur est cruelle à soy mesme
Et le plonge souvent dans un malheur extreme :
De nos crimes jamais ne laissons de témoins,
On nous recherche apres avecque trop de soins ;
Un prevost nous attrape, et puis une potence
Est de nostre pitié la juste recompense.
Mais devois-tu toy-mesme à ce vol nous porter,
Pour t'efforcer après à nous en dégoûter ?
As-tu cuvé ton vin ? n'es tu point yvre encore ?

BERONTE.

Le meurtre me déplait, c'est chose que j'abhorre ;
Dérobons plus de bien, et versons moins de sang.

LE BALAFRÉ.

Quoy! déja de frayeur vous devenez tout blanc?

BERONTE.

Plaise au Ciel que ce vol ne nous soit pas funeste!

LE BALAFRÉ.

Funeste ou bien heureux, j'y couche de mon reste[1],
Et quiconque viendra me saisir au colet,
Se verra salüer d'un coup de pistolet.
Mais, puis que vous tremblez d'une frayeur si forte,
Au moins faites le guet auprès de cette porte,
Cependant sans tarder nous entrerons tous trois
Par celle où sur le soir vous entrez quelquefois.
Nous l'ouvrirons sans bruit, mais non pas sans lu-
Donnez nous la lanterne avec la gibeciere, [miere ;
De clartez et d'outils nostre adresse a besoin.

BERONTE.

Seray-je icy tout seul ?

LE BALAFRÉ.

Nous n'en serons pas loin,
Prestez l'oreille au bruit, faites la sentinelle,
Et, si l'on vous découvre, enfilez la venelle[2].

1. Mot qui vient du jeu, et qui veut dire j'ai couché sur le tapis ce qui me restait, j'ai joué de mon reste.

2. Locution restée dans l'argot pour dire « décamper, s'enfuir. » — *Venelle* est un sentier bordé de haies, qui ne s'appelle pas encore autrement dans quelques provinces. Au XVIIe siecle c'était une expression fort admise. On la trouve dans Scarron, La Fontaine et Regnier, qui a dit (*Sat.* XI) : « j'enfile la venelle, » pour, je décampe.

BERONTE.

S'il tombe sur mon dos une grêle de coups?

LE BALAFRÉ.

Vous n'avez qu'à siffler, et nous viendrons à vous.

BERONTE.

Tandis que vous viendrez s'il avient qu'on me tuë?

LE BALAFRÉ.

Que de vaines frayeurs vostre ame est combattuë!
Nous serons plus heureux, ce mal n'aviendra point.
Adieu, conservez bien le moule du pourpoint [1].

BERONTE.

Conservez bien le vostre, et si l'on vous attrape
Et que de ce danger par miracle j'échape,
A quelque question que vous soyez soumis,
Ayez toujours bon bec, beuvez à vos amis.
Allez, et que le Ciel rende vaine la crainte
Qui m'attaque et me porte une si vive atteinte:
Il me semble déja que tout ce que je voy
Se transforme en sergent, se vient saisir de moy,
Et m'enferme à cent clefs où déja d'avanture
J'ay sans devotion trop couché sur la dure;
Mais où va ce fendant [2] que j'entrevoy de loin,
Le manteau sur le nez marcher l'épée au poing?
Siffleray-je, ou plustost quitteray je la place?
Il passe outre, et mon sang est encor tout de glace.
La crainte, qui souvent fait voir ce qui n'est pas,
Vient de me figurer l'image du trépas;
J'ay presque pris la fuite, et j'ay vû, ce me semble,
En cet homme tout seul cinquante archers en-
[semble:
Je n'avois pas quinze ans que le vol d'un manteau
Fit que l'on m'attacha le dos contre un poteau,
Où, le col dans le fer et les pieds dans la boue,
Aux passans malgré moy je fis long-temps la mouë:
Je fus marqué depuis à la marque du roy,
Et si l'on me reprend n'est-ce pas fait de moy?
Il n'est point de present, d'ami ny d'artifice
Qui puissent m'exemter d'un infame supplice.
Il faudra qu'en charrette, et suivi du bourgeois,
J'aille sans violons danser au bout d'un bois. [dent,
Mais qui cause les bruits qui maintenant s'enten-

1. V. une note des pièces précédentes.

2. Ce mot est resté pour dire freluquet, fringant. G. Bouchet, au XVIe siècle, disait déjà dans sa 3e *Sérée :* « tous les fendants de notre rue. »

Et fait que tant de gens et montent et descendent?
Sifflons, sifflons encor. Ha! Dieu, pas un ne vient:
S'ils ne sont déja pris, qu'est ce qui les retient?
Quel battement de pieds, quel cliquetis d'épées,
Quel murmure confus de voix entrecoupées! •
Fuyons; mais où fuiray-je? Helas! de tous côtez
Ce ne sont que voisins, ce ne sont que clartez.
Ils ont pris ces filous, ils me cherchent peut-être,
Et j'en tiens pour longtemps s'il m'avient de pares-
Laissons-les donc rentrer avant que de partir. [tre:
Cependant cachons-nous, j'entens quelqu'un sortir.
(*Il se cache.*)

SCÈNE III

OLYMPE, RAGONDE, BERONTE *caché*.

OLYMPE *seule*.
Au voleur, au voleur! Accourez à mon aide.
RAGONDE.
Est-ce donc de chez vous que ce grand bruit pro- [cede?
Madame, avec frayeur je me viens d'éveiller,
Et pour vous secourir je sors sans m'habiller.
OLYMPE.
Des larrons sont entrez par la petite porte,
Et nul que Lucidor ne me prete main forte:
Ma maison est perdue.
RAGONDE.
Il se bat comme il faut,
Et seul à ces coquins fera gagner le haut;
Mais le voicy.

SCÈNE IV

LUCIDOR, OLYMPE, RAGONDE, BERONTE *caché*.

LUCIDOR.
Madame, ils ont tous fait retraite,
Après s'estre sauvez par la porte secrete:
Mais qui voy-je à ce coin?
BERONTE *caché*.
Dieu! je tremble d'effroy.

Fends-toy par la moitié, muraille, cache moy.

OLYMPE.

C'est un voleur, prenez-le, il faut qu'il rende l'ame
Entre mille tourmens.

BERONTE.

Grace, grace, Madame,
Et je vous sauveray l'honneur avec le bien.

OLYMPE.

Tu fais une promesse où je ne comprens rien :
Mon bien et mon honneur sont-ils près du nau-
Parle plus clairement, éclaircy ce langage ; [frage ?
Et si tu m'avertis de quelque trahison,
Je t'exemte de tout, mesme de la prison.

BERONTE.

Donc sur vostre parole ecoutez une histoire,
Que d'abord vostre esprit refusera de croire.
Tersandre, qui chez vous se voit comblé d'honneur,
Qui fait du magnifique et tranche du seigneur,
N'est rien asseurement de tout ce qu'il vous semble.

OLYMPE. [ble ?

N'est-il pas honneste homme et riche tout ensem-
Ses merites par tout aujourd'huy sont prisez,
Et ses biens trop connus l'ont fait mettre aux

BERONTE. [Aisez [1].

Qu'en espions le roy dépend [2] mal d'ordinaire !

OLYMPE.

Qui ne s'explique mieux gagne autant à se taire.

BERONTE.

Que diriez vous de luy, si par subtilité
Ce matois, abusant vostre credulité,
Estoit le plus grand gueux que le soleil regarde?

OLYMPE.

Où donc auroit il pris tout ce que je luy garde,
Ces chaînes d'or massif, et ce gros diamant ?

BERONTE.

Ce sont chaînes qu'il fait de cuivre seulement.

OLYMPE.

Quoy ! ce n'est pas bon or ? ô grand Dieu, quelle
Et ce gros diamant ? [bourde !

1. Taxe *des Aisés*, dont un traitant nommé La Rallière avait eu l'idée, et qu'on mit en 1644 sur tous ceux qui, le nom de la contribution même l'indique, avaient une certaine aisance (V. *Choix de mazarinades*, t. I, p. 122).

2. Dépend, pour dépense.

BERONTE.

C'est une happe lourde[1].
Je l'ay vu travailler, je l'ay servy vingt mois,
Et je sçay les bons tours qu'il a fait mille fois.

OLYMPE.

[voles,
O malheur! mais je veux que ces biens soient fri-
Ne luy gardons-nous pas deux grands sacs de pis-

BERONTE.

[toles?
Je croy qu'au roy d'Espagne elles ont coûté peu[2]
A faire fabriquer.

OLYMPE.

Dénouë, ou romps ce nœu.
Est-il faux monnoyeur?

BERONTE.

Il n'a point de semblable
Pour fondre les métaux, ny pour jeter en sable[3].

OLYMPE.

O le plus scelerat du reste des humains! [mains?
Mais pourquoy mettre ainsi ces biens faux en mes

BERONTE.

Pour ébloüir vos yeux et ceux de sa maistresse
Par les trompeurs appas d'une feinte richesse.

RAGONDE.

Dieu! quel maistre Gonin[4]!

BERONTE.

Il fait bien d'autres coups:
Mais je croirois plustost qu'il les cacha chez vous
De crainte que le temps, découvrant toutes choses,
Ne vinst à découvrir chez luy le pot aux roses,
Et que quelque gripeur de mauvais garnement[5]
Ne le fist malgré luy changer de logement.

LUCIDOR.

Il s'en faut éclaircir.

1. Perle fausse, faite pour tromper (*happer*) les sottes (*lourdes*). V. une note des premières pièces.

2. Les *pistoles* étaient encore en ce temps-là des écus d'Espagne ou d'Italie.

3. C'est-à-dire jeter dans le moule de sable du fondeur.

4. Fameux faiseur de tours de passe-passe, qui, suivant Brantôme, dans ses *Dames galantes*, fit l'amusement de la cour de François Ier. Il eut des descendants qui reprirent son nom et ses tours, un entre autres sous Charles IX, dont a parlé Delrio dans ses *Disquisitions magiques*. C'est à sa disparition, quand il cessa de tromper par ses tours d'adresse, qu'on fit le proverbe : « Maître Gonin est mort, le monde n'est plus grue. » — Son nom venait de la *gone* ou *gonelle* (capuchon) dont il se coiffait.

5. C'est-à dire quelqu'un arrêtant, *grippant* les bandits.

OLYMPE.

Je n'ay point d'autre envie.
Si ton rapport est vray, je te donne la vie;
Mais s'il est faux aussi tu seras mal traité :
Entrons, visitons tout. (*Elle rentre.*)

LUCIDOR.

Dis-tu la verité?
Mais ne t'ay je pas vu sous moy porter les armes?
(*Lucidor reconnoist Beronte.*)
Ouy, c'est toy qui tremblois aux premieres alarmes,
Et dont l'yvrongnerie osa tant m'offenser
Que de ma compagnie il te fallut chasser :
Tu vivois en pourceau, toujours la panse pleine;
Mais tu veux t'échaper, maraut.

BERONTE.

Mon capitaine,
Me tiendra-t-on promesse?

LUCIDOR.

Ouy, si tu ne mens point.

BERONTE.

Que puissent vos goujats m'ôter gregue et pourpoint,
Et m'en donner par tout, si c'est une imposture!

LUCIDOR.

Entre donc, et sans peur viens finir l'aventure.
(*Ils rentrent.*)

RAGONDE *seule.*

Que d'un tour si subtil j'ay l'esprit étonné!
Fust-ce Nostradamus, l'auroit-il deviné?
Quoy! ce n'est qu'un trompeur, qu'un donneur de bricoles[1],
Qu'un attrapemino[2], qu'un rogneur de pistoles,
Qu'un gueux pour tout potage, encor que tous les jours,
Monté comme un Saint-George, il fasse mille tours.
Il n'est rien si trompeur qu'une belle apparence;
Comment donc là dessus fonder quelque assurance?
Aucun sur ce qu'il voit ne peut prendre party,
Et doit dire à ses yeux : Vous en avez menty.
Mais voicy ce mangeur de charrette ferrée,
Qui m'est venu tantost faire une échauffourée;
Les rayons de la lune à mes yeux le font voir.

1. Ruses, tromperies. — Au XVe siècle Coquillard disait déjà, « user de bricoles, » pour, tromper.

2. Se disait d'abord pour hypocrite, *chattemite,* puis il se prit pour coupeur de bourse, filou, comme ici (V. Leroux, *Dict. comique*).

SCÈNE V

TERSANDRE, RAGONDE.

TERSANDRE.

Quels cris ay-je entendu ? Ne le puis-je sçavoir ?

RAGONDE.

Ce sont voleurs, Monsieur, qu'on cherche par la ville,
Vous sont-ils point connus ?

TERSANDRE.

La demande est civile.
A qui crois-tu parler ?

RAGONDE.

A qui je ne dois rien,
A qui me connoist mal, et que je connois bien,
A qui doit s'en aller vendre ailleurs ses coquilles,
A qui croit que je sois revendeuse de filles,
Et pour me faire affront m'a tenu des propos
A se faire casser cent bastons sur le dos.

TERSANDRE.

Ha ! je te reconnois ! Mais, à cette heure induë,
Que fais-tu toute seule au milieu de la ruë ?
Ayant trop bu d'un coup, tu cherches ton chemin ?

RAGONDE.

Je prédis presque tout quand j'ay bu de bon vin,
Et, sans aucun aspect d'étoile ni de lune,
Je vous dirois bien-tost vostre bonne fortune.

TERSANDRE.

Connois-tu l'avenir ?

RAGONDE.

Ouy, mieux que le passé.
D'un bizarre trépas vous estes menacé,
Et vous mourrez en l'air faisant la capriole.

TERSANDRE.

Et plus que ton sçavoir si le mien n'est frivole,
Avec quelque commere ayant le verre en main,
Tu mourras en chantant : Beuvons jusqu'à demain.
J'excuse ton ivresse à nulle autre pareille,
Et je pardonne au vin ; mais gare la bouteille.

RAGONDE.

Gardez-vous bien vous-mesme, autrement doutez-vous,
Que l'on ne vous enferme en la boëte aux cailloux [1].

1. Prison.

Ne vous déguisez plus, il faut lever le masque,
Songer à la retraite et courir comme un Basque :
On vous cherche par tout, et je vous donne avis
De chausser des souliers qui soient sans ponlevis [1].

TERSANDRE.

Que dit cette insensée ?

RAGONDE.

On sçait de vos affaires,
Les feintes maintenant vous sont peu necessaires.

TERSANDRE.

Moy feindre, moy fuyr ? As-tu perdu le sens ?

RAGONDE.

N'aprehendez-vous point d'estre vu des passans,
Que de tous vos bons tours on ne sçache le nombre,
Et que de peur du hâle on ne vous mette à l'ombre ?
Bandez vite la caisse, ôtez tout de ce lieu ;
N'oubliez rien enfin, sinon à dire adieu.

TERSANDRE.

Moy ?

RAGONDE.

Vous-mesme.

TERSANDRE.

Hé ! qui donc t'a conté cette fable ?

RAGONDE.

Celuy mesme qui vient.

SCÈNE VI

TERSANDRE, RAGONDE, BERONTE.

TERSANDRE.

Qu'as-tu dit, miserable ?

BERONTE.

Mais vous, qu'avez-vous fait, m'ayant si mal traité,
Pour avoir fait faillite à vostre lâcheté ?
Feray-je le lyon quand vous faites la cane [2] ?
Vous avez pris de quoy me sangler comme un asne,

1. Les souliers *à pont-levis*, déjà de mode au xvie siècle, comme on le voit dans les *Sérées* de G. Bouchet, avaient de très-hauts talons, et étaient ainsi très-malcommodes pour courir.
2. Lâcher pied. — On lit dans les *Satires* de Du Lorens, 1624, in-8° p. 142 :

Il fit la cane un jour sur le point du combat.

Le mot *caner* en est venu.

Et si ma fuite alors n'eust trompé vostre main,
J'aurois demeuré tard à me lever demain.
Mais naguere, estant prest, pour un vol d'importance,
D'aller danser sur rien au bout d'une potence,
J'ay, pour m'en exemter et me venger aussi,
Fait de vos actions un portrait raccourcy :
Ouy, Florinde et sa mere ont veu de quelle adresse
Vous sçavez des plus fins abuser la finesse ;
Ce qu'elles vous gardoient, elles l'ont visité.
Je leur en ay fait voir toute la fausseté ;
Et par ce seul moyen j'ay racheté ma vie,
Qu'un collier trop étroit m'eût sans doute ravie.

TERSANDRE.

Ha, perfide !

RAGONDE.

Tout beau ! soyez moins furibon,
Estant seul contre deux vous n'auriez pas du bon.

TERSANDRE.

Il mourra, l'imposteur !

BERONTE.

Rengainez, je vous prie,
Ou je me jetteray sur vostre friperie,
Vous feray sous ma main passer et repasser,
Et jamais violon ne vous fit mieux danser.

TERSANDRE.

Et je puis d'un valet endurer cet outrage ?

RAGONDE.

Adieu, monsieur l'escroc.

BERONTE.

Adieu, devenez sage.

TERSANDRE.

Je deviendray boureau pour te rompre le cou.
(*Tersandre donne un coup de pied à Beronte et un coup de poing à Ragonde, et s'enfuit.*)

BERONTE.

Ha ! Dieu, quel coup de pied me lance ce filou !

RAGONDE.

Ha ! Dieu, quel coup de poing ! je voy mille chandelles.
Au voleur !

BERONTE.

Au secours !

TERSANDRE.

Fuyons.

BERONTE.

Il a des aisles.

SCÈNE VII

OLYMPE, LUCIDOR, FLORINDE, RAGONDE, BERONTE.

LUCIDOR.

Qui donc crie au voleur? d'où provient ce grand [bruit?

RAGONDE.

Des coups que m'a donnés ce fourbe qui s'enfuit.

(*Ragonde et Beronte rentrent pour courir après Tersandre. Lucidor veut courir après Tersandre, mais Olympe et sa fille l'en empeschent.*)

LUCIDOR.

Madame, laissez-moy, je sçauray le poursuivre.

OLYMPE.

Pour sa punition il le faut laisser vivre.
Cependant mon honneur est blessé vivement
Par le honteux dessein de cet enlevement;
Mais il a fait tout seul l'heureuse découverte
De ces voleurs de nuict qui conspiroient ma perte,
Et sans qui toutefois mon esprit abusé
M'auroit donné pour gendre un filou déguisé.
Puis donc que vostre épée à ce point m'a servie,
Qu'elle a sauvé mon bien, mon honneur et ma vie,
Je vous pardonne tout, et vous promets encor
Que Florinde jamais n'aura que Lucidor.

LUCIDOR.

O charmante promesse!

FLORINDE.

O faveur non commune!

OLYMPE.

Allez vous reposer, benissez la fortune
Qui fait que dès demain, pour finir vos langueurs,
L'hymen joindra vos corps, comme amour joint [vos cœurs.

FIN DE L'INTRIGUE DES FILOUS.

NOTICE SUR BOIS-ROBERT

Il fut le fou comique de Richelieu, comme Desmarets avait été son fou sérieux ; ce fut l'amuseur juré du Palais-Cardinal, le porte-marotte en ce logis terrible, où, lorsqu'on songe à la politique qui s'y tramait et aux ordres sanglants qui en sortirent, il semble surprenant qu'on ait si bien ri ; maison étrange, qui de loin ferait encore peur, si l'on n'y voyait passer quelque joyeux drôle comme Bois-Robert et si l'anecdote n'y déridait un peu l'histoire.

Bois-Robert n'y arriva pas tout de suite, de plain-pied. Il fallait à Richelieu un plaisant complet, qui eût fait, avant de venir chez lui, son apprentissage de farces, son stage de bouffonneries, et ne lui donnât pour l'amuser que la fleur d'un sac à malices des mieux garnis.

Bois-Robert avait rempli le sien un peu partout : à Caen, où il était né vers 1592 et où les types bas-normands ne lui avaient pas manqué ; à Rouen, où il fit ses premières fredaines d'avocat galant ; à Blois, chez la reine mère, où l'on menait le double jeu des complots et des plaisirs, où l'on conspirait dans les entr'actes d'une pastorale, et où peu s'en fallut qu'il ne mît en rimes le *Pastor fido* avec le coup de poignard d'une conspiration pour dénouement ; à Paris, où il ne passa une première fois que pour vivre d'expédients sans délicatesse, de pauvres vers de ballet sans gaieté, comme ceux du *Ballet des bacchanales*, en 1623, et de romans sans passion, ni esprit, ni style, comme son premier livre, l'*Histoire indienne d'Anaxandre et d'Osahé* ; à Londres, où il suivit M. et Mme de Chevreuse, et ne se fit point pardonner d'avoir mis en vers que le climat anglais était « un climat barbare ; » enfin à Rome, où il retrouva un écho du rire gaulois de Rabelais, et ramassa quelques bribes de ses succès de farceur.

Il y gagna d'être fait abbé par le pape lui-même, avec un très-petit bénéfice, qui ne donnait pas plus de 170 livres par an, mais qui fut, comme il l'a dit, « le levain de sa fortune. » C'est avec « cette soutane en trois jours endossée, » et qu'il porta comme elle avait été prise, c'est-à-dire de façon si leste et si peu décente que Mme Cornuel disait qu'une jupe de Ninon la galante en était la doublure ; c'est avec cette prêtrise qui, loin de nuire à ses farces, les servit par le contraste, et lui fut, disait l'abbé de la Victoire, « ce que la farine est aux bouffons ; »

c'est ainsi tonsuré et catéchisé, et d'autant moins édifiant, qu'il revint à Paris.

Il se faufila chez le cardinal, qui ne mordit pas d'abord au poivre et sel de ses bons mots, mais qui ne put bientôt plus s'en passer, comme il arrive lorsqu'on s'est mis aux épices.

Il avait d'ailleurs plus d'un ton. Au besoin, il jouait le sérieux, et même le tragique. Le cardinal, un jour, le fit s'escrimer avec Mondory, je ne sais dans quelle scène, et l'on dit qu'il le passa. Il sut mieux que lui « pousser une passion. »

La parodie était aussi son fait. C'est lui qui fit celle du *Cid*, qui ne flatta que trop de sa malice celle de Richelieu, et dont on n'a retenu que cette boutade :

> Rodrigue, as-tu du cœur?
> — Je n'ai que du carreau.

Il donnait quand on voulait dans le précieux, et en faisait de la plus pure essence. Somaize l'a mis dans son *Grand Dictionnaire*, avec Mme de Brancas, qu'il avait stylée « en préciosité. » Elle y prenait le nom de Belinde, et Bois-Robert celui de Barsamon.

Il n'était pas ignorant des lettres latines ; et même il s'en piquait volontiers, pour avoir un langage de plus à mettre au service des louanges du roi et du cardinal. Il fit ainsi deux recueils moitié de stances françaises, moitié d'odes latines : *le Parnasse royal*, où la vanité de Louis XIII eut de quoi se satisfaire ; et *le Sacrifice des Muses*, où l'orgueil de Richelieu put se mirer tout à son aise.

Il tournait fort bien l'épître en vers, et les deux volumes qu'il donna en ce genre, à une assez longue distance l'un de l'autre, ont mérité de rester, pour leur joli ton d'aisance familière et pour les détails de mœurs qu'y trouvent les curieux. Il faisait moins bien dans le roman, comme nous l'avons vu par son détestable *Anaxandre*, mais il se dédommageait dans les *Nouvelles héroïques et amoureuses*. Le conte et l'anecdote, plutôt débités qu'écrits, lui allaient encore mieux. Il y avait, selon Huet, pour ajouter au comique, « la niaiserie affectée et familière à ceux de Caen. »

Pour ce qui est du théâtre, où il se mit pour plaire à Richelieu et courir les coulisses, il n'y réussit guère, au moins dans le commencement, et même tant que vécut le cardinal. Il dépensait si bien tout son esprit avec la menue monnaie de l'anecdote et du conte, qu'il ne se trouvait plus en fonds quand il en fallait prêter à des personnages. Sa première pièce, *Pyrandre et Lysimène*, en 1633, n'est qu'un maussade imbroglio, avec de beaux sentiments montés sur de grands mots, où les personnages, qu'on croirait échappés de ces tragi-comédies cas-

tillanes qu'il mit plus tard au pillage, font sur des pointes d'aiguille des pirouettes à l'espagnole.

Il mit cinq ans à tâcher de prendre une revanche, et même après ce temps ne se la donna pas; sa pièce des *Rivaux amis*, en 1638, fit, je crois, plus triste mine encore, avec sa sotte intrigue du bon roi Iolas faisant épouser sa belle-sœur à l'amant de sa femme. Il eût pu faire mieux dans les *Deux Alcandre*, puisqu'il avait là, pour lui, Plaute et ses *Ménechmes*. On ne s'aperçut pas dans la copie de l'esprit du modèle. *Palène sacrifiée*, qu'il donna la même année 1640, n'eut pas les honneurs de son sacrifice, et l'année d'après, le *Couronnement de Darie* ne ceignit pas Bois-Robert d'une plus glorieuse auréole.

La première de ces deux pièces aurait pourtant bien dû le dédommager par un succès des ennuis dont elle fut le point de départ. Il l'avait dédiée à Cinq-Mars, alors en assez bonne intelligence avec Richelieu pour qu'on n'eût pas à prévoir qu'ils seraient bientôt d'irréconciliables adversaires.

La rupture ne se fit cependant pas attendre. Bois-Robert, qui aurait bien voulu retirer sa dédicace, tourna bravement le dos au nouvel ennemi de son maître. Il était déjà atteint de la vieille maladie qui gangrena sa vieillesse, « la lâcheté de cour, » comme l'appelle Tallemant.

Cinq-Mars n'était pas encore perdu, et même avait plus que jamais l'oreille du roi pour ses prières ou ses plaintes; il lui dit un mot de la volte-face de l'abbé. Louis XIII n'attendit qu'une occasion pour l'en venger. Les fêtes de la représentation de *Mirame* la lui offrirent.

Bois-Robert s'y remua beaucoup, avec l'intrépidité d'allures et d'impudence qui lui était ordinaire. On s'arrachait les billets d'entrée aux répétitions. Il en donna à pleines mains sans regarder. Plusieurs tombèrent à des personnes qu'on n'eût point invitées chez un ministre, moins encore chez un prêtre. La petite Saint-Amour Frerelot, du théâtre de Mondory, « une des plus grandes gourgandines de Paris, » en eut un, et vint des premières se carrer aux belles places. Elle fut reconnue, et l'on juge du scandale! Bois-Robert fut accusé d'avoir donné le billet; comme il n'y voyait qu'une espièglerie, il ne s'en défendit pas. Il suffit d'un mot de Louis XIII pour que l'escapade devînt crime. Il fut sec et tranchant comme un ordre. Richelieu, qui cédait pour les petites choses afin de n'être pas gêné dans les grandes, comprit et obéit.

Bois-Robert fut condamné.

Il dut s'en aller à son abbaye de Châtillon, et y rester vingt mois, espérant de jour en jour que le cardinal le rappellerait. Il savait son faible, et pensait qu'il ne pourrait se passer de lui, puisqu'il ne pouvait se passer de rire. Il se trompait.

Richelieu qui avait besoin que le roi lui sacrifiât son

favori Cinq-Mars, donna l'exemple : il continua de lui sacrifier son ami le plus cher.

Ce n'est qu'après la chute de Cinq-Mars que Bois-Robert put revenir au Palais-Cardinal. Richelieu en pleura, comme s'il eût senti qu'il ne le revoyait que pour lui dire adieu. Moins de vingt jours après il était mort.

Le pauvre abbé retomba plus triste, plus désolé dans son exil.

Son influence qui allait renaître s'évanouissait pour toujours. Les amis qu'elle lui avait faits et qu'il méritait, car il était fort serviable et avait pu à bon droit se dire le protecteur « des Muses affligées, » allaient certainement ne plus se souvenir de ce qu'elle avait eu de bienfaisant pour eux. D'autres, au contraire, en plus grand nombre encore, qu'il avait égratignés de ses malices, car on ne passe pas toute sa vie en dépense d'esprit, à tort et à travers, sans se faire au moins un ou deux bons ennemis par jour, allaient se rappeler tout ce qu'ils lui devaient, en pleine liberté de rancune.

Ce fut son tour de recevoir les nasardes.

Il lui en vint de partout, même de l'Académie, qu'il avait si vivement aimée, aidée, qu'il avait fondée presque, tant il avait poussé le cardinal à cette œuvre de haut patronage littéraire; et tant il y avait mis des siens, pauvres diables qui ne valaient que par elle, et qu'on avait eu bien raison d'y appeler « les enfants de la pitié de Bois-Robert. »

Malleville avait dès longtemps commencé l'attaque, mais en brave, car c'était du temps de la puissance de Bois-Robert. Il lui avait décoché le fameux rondeau :

Coiffé d'un froc bien raffiné
Et revêtu d'un doyenné,
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frère René devient Messire
Et vit comme un déterminé.....

Quand la mort du cardinal l'eut jeté par terre, on ne s'en tint pas à ces rondeaux benins.

Il fut lardé d'épigrammes, dépecé, mis en pièces. Toute sa vie y passa. Un poëme, moitié vers et moitié prose, en fut fait, sous le titre transparent de la *Bosco-Robertine*, qui ne fut pas imprimé, mais dont les copies — nous en avons tenu une à la Bibliothèque [1] — coururent tout Paris. On n'en sait pas l'auteur, mais ce devait être quelque écrivassier de théâtre que la concurrence trop féconde de Bois-Robert gênait dans ses produits.

L'abbé en effet, n'ayant plus que la consolation de rimer, de faire des pièces, les multipliait à la douzaine. Le plus gros de son répertoire est de ce temps-là. On s'en étonnait, car de telles besognes ne lui étaient pas néces-

1. Mss., *Supplément français*, nº 15244, p. 265.

saires. N'était-il pas encore riche, au point de toujours rouler carrosse et de pouvoir en une seule fois prêter trois cents pistoles au marquis de Richelieu ?

Le plaisir de s'amuser et d'amuser encore l'emportait. Il n'y réussissait pas aussi bien qu'autrefois avec ses bons mots et ses contes. Ses pièces même de ce temps-là, même de cette seconde manière qui valut mieux que l'autre, sont presque toutes, tragi-comédies ou comédies, assez plates et maussades.

La *Cassandre*, « sa meilleure, » de l'avis de Tallemant ainsi que de bien d'autres, ses *Généreux Ennemis* et la *Belle Plaideuse* se détachent seuls sur ce fond d'ennui.

Il en prenait les sujets de toutes mains : aux anecdotes courantes, comme *les Trois Orontes*, dont une aventure de Racan et de Mlle de Gournay lui fournit l'invention ; à Lope de Véga, dont il détroussa deux comédies pour y tailler *la Jalouse d'elle-même* et *la Folle Gageure* ; à notre vieux théâtre aussi, qui lui prêta : pour *les Apparences trompeuses* la comédie plus ancienne de De Brosses, *les Innocents coupables ;* et ensuite, pour sa tragédie de *Théodore*, celle de La Case, *l'Inceste supposé*.

L'exécution ne lui coûtait pas beaucoup plus que l'invention. Avec quelques centaines de vers lâchés, plus griffonnés qu'écrits, et où l'esprit crie presque partout famine, le tour était joué.

Les comédiens finirent par se lasser de ce vieux bouffon, dont tant de farces avaient fait la fortune et qui n'en trouvait plus pour les faire vivre.

Bois-Robert fut éconduit. Il ne s'en découragea pas. Il passa aux théâtres nomades qui chaque année dressaient leurs tréteaux à la foire de Saint-Germain :

Il est allé s'associer
Avec cet homme incomparable,
Gilles le Niais l'inimitable.

C'est la *Bosco-Robertine* qui nous fait cette indiscrétion. Elle ajoute en prose quelques détails sur la troupe errante dont Gilles le Niais était le pitre, Bois-Robert le fournisseur, et qui, on va le voir, venait de loin : « Le voylà donc associé avec une troupe espagnole et hollandoise, arrivée depuis peu pour le divertissement de la foire Saint-Germain, mais je suis assuré qu'ils débourseront plus qu'ils ne gaigneront pour entretenir notre poëte, car si l'on ne luy fait bonne chère, il est stupide. »

Il n'y a qu'un bon confrère pour parler ainsi. Je m'en tiens donc à ce que j'ai dit : cette *Bosco-Robertine* est d'un poëte de théâtre. On voit d'ailleurs en d'autres parties qu'il hantait les coulisses, et que c'est de Floridor même qu'il avait appris la façon dont Bois-Robert avait reçu son compte de ces messieurs de l'Hôtel :...

J'ay sçu tantôt par Floridor
Que pour ses ennuyeuses rimes
Il recevait d'eux de bon or ;
Qu'à present la troupe royale,
Voyant que ce poëte crotté
Luy vendoit bien cher rien qui vaille,
L'avoit assez desconforté
Par un : Dittes-luy qu'il s'en aille !

Pauvre Bois-Robert ! Qu'est devenu le temps où ceux qui le chassent ici comme un chien, venaient quémander ses bonnes grâces pour être admis à jouer devant Son Éminence !

Il dut avoir bien des déconvenues, bien des déboires de cette sorte, avant d'arriver à ce dernier. Sa folie du théâtre l'avait fait passer partout. La *Bosco-Robertine* en parle avec assez d'esprit. Elle nous le montre faisant faire la place par des courtiers de réputation et d'éloges, pour que les acteurs lui prennent et lui achètent une pièce dès q'elle est finie ; puis, le jour de la première représentaoun venu, s'installant lui-même sur le théâtre, pour suivre son succès :

Mais si grande est sa maladie
Que s'il faict quelque comedie,
Sans l'avoir vendue aux acteurs,
Quantité de ses sectateurs,
Qui sont ses chiens de renommée,
Font par Paris courir le bruict
Que cette pièce est mieux rimée
Et que le tout est mieux conduit
Que dans les pièces nompareilles
Des sages messieurs de Corneilles.
Il a par trop d'ambition
Et trop d'humeur acariâtre
Pour n'être pas sur le théâtre
A sa représentation.
Ce jour, nostre illustre poëte
A le bas fièrement plissé,
Son collet luit d'être lissé,
Et mesme il a sa barbe faitte.
Ses souliers sont de maroquin,
Ombragés d'une large rose,
Et sur son bras uny repose
Négligemment un brodequin.

La satire ne s'arrête point à ce scandale, assez vif déjà, du pimpant abbé se regardant jouer sur le théâtre. Des pièces qu'il fait, elle passe aux farces qu'il joue : « Jusqu'à présent le Pantalon, le seigneur Horatio, le docteur Trivelin, Briguelle, Jodelet, Philipin et les autres farceurs n'ont dit que des badineries auprès de luy. » Et là-dessus, elle prend sa grosse voix pour faire de l'indignation : « Il n'est rien de plus ridicule que de voir ce batteleur au lieu de contre-poids avoir la crosse à la main, et au lieu du *capot* de Jean Farine, la mytre sur la teste. »

Si du moins il s'en tenait au théâtre, mais il court de plus vilains lieux. On l'a vu, on l'a entendu chez Lise, où il chantait de sa voix cassée

.... des couplets
D'une chanson assez gaillarde
Sur l'air plaisant de la *Guimbarde*.

On l'a surpris à la taverne, où il va plus souvent cent fois qu'à son abbaye :

Les bons cabarets sont l'Eglise
Où cet apostre evangelise ;
Il ne faict jamais de sermons
Que sur ce texte seul : Aymons!

Et qui aime-t-il? Des libertines de basse espèce. Il est vrai qu'il les style et que de ses mains elles sortent pédantes : « Il est pourtant certain que les coquettes perdroient beaucoup, s'il falloit que nostre abbé changeast de vie, car il est leur grand prestre. C'est luy qui a le soing de les dresser toutes petites et de les eslever en pretieuses. »

Tout cela se répétait partout, car Bois-Robert ne se ménageait nulle part. Il n'était pas de semaine où l'on ne vînt conter à la Cour quelques-unes de ces fredaines de fait ou de paroles : là, il s'était permis de terribles jurons dans un brelan, ou chez quelques dames où il jouait; ici, son audace avait été jusqu'à mettre en farce quelques saintes personnes, etc.

On en dit tant que chez Anne d'Autriche, où l'on était fort collet monté, et chez le roi, trop jeune encore pour ne pas se conformer à cette pruderie maternelle, l'indignation devint fureur et qu'un nouvel exil de l'abbé fut résolu. Le 8 juin 1655, il lui avait été signifié, et Gui-Patin pouvait écrire à son ami Spon : « Le roi a fait commander à l'abbé Bois-Robert, âgé de soixante-trois ans, de sortir de Paris, pour divers juremens qu'il avoit proférés du nom de Dieu, après avoir perdu son argent à jouer contre les nièces de Son Éminence Mazarin. On dit que le P. Annat, jésuite et confesseur du roi, duquel il s'étoit moqué en le contrefaisant, a bien aidé à lui procurer cet exil, qu'il a bien mérité d'ailleurs. »

Le premier avait été de vingt mois, celui-ci fut de près de trois ans. Bois-Robert ne put revenir à Paris qu'en février 1658; encore le dut-il, moins à sa propre considération, qu'aux vives instances de Mme de Mancini, qui étant de la partie où il avait tant juré, se repentait peut-être d'en avoir trop parlé; et aux prières tout aussi pressantes de Mlle Servien, qu'un sonnet du pauvre proscrit, passé dans son exil du bouffon au mélancolique, avait on ne peut plus touchée.

Il s'amenda, ne fit plus rien jouer, et se tut autant qu'il

put, en rimes et en paroles. Or comme se taire, ne plus écrire, ne plus hanter les théâtres, étaient pour lui la plus dure pénitence, on peut dire qu'il mourut pénitent, lorsque, quatre ans après, il s'éteignit, le 31 mars 1662.

Il avait soixante-cinq ans, mais ne les paraissait guère, du moins pour la raison.

L'abbé de la Victoire, qui disait de ce grand enfant qu'il fallait toujours le traiter sur le pied de huit ans, l'avait bien connu.

LA BELLE PLAIDEUSE

COMEDIE

1654

NOMS DES ACTEURS

ERGASTE, amant de Corinne.
CORINNE, maistresse d'Ergaste.
ARGINE, mère de Corinne.
NICETTE, suivante d'Argine.
FILIPIN, valet d'Ergaste.
BARQUET, notaire.
AMIDOR, père d'Ergaste.
ISABELLE, fille d'Amidor.
LISE, suivante d'Isabelle.
MIDAN, orfèvre.
DORETTE, femme de Midan.
BROCALIN, valet de Falandre.
LE VOISIN, amy d'Amidor.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ERGASTE, CORINNE.

ERGASTE.

Quoy ! vous doutez encor de mon amour extreme,
Ingrate qui voyez à quel point je vous ayme,
Qui lisez dans mon ame, et qui n'ignorez pas
Que cette deffiance avance mon trespas?
Je voy bien que mon feu commence à vous déplaire :

Après ce que j'ay fait, je n'ay plus rien à faire,
La mort me reste seule à vous prouver ma foy,
Desirez vous encor cette preuve de moy?
Parlez, parlez, ingrate, et vous serez servie ;
Mais que gagnerez vous quand je perdray la vie?

CORINNE.

Ergaste, tant s'en faut, que pour preuve d'amour
J'exige avec rigueur que vous perdiez le jour,
Que je ne veux pas mesme en vos projets frivoles
Que vous perdiez pour moy seulement des paroles;
Puisque vous n'avez pas compris mon sentiment,
Il faut que je m'explique enfin plus clairement:
Jusque dans vostre cœur j'ay leu vostre pensée,
Vos feux sont purs, Ergaste, et n'en suis point blessée.
Je ne puis souhaiter un amant plus discret,
Et si je le perdois, je mourrois de regret.
Ce n'est donc plus à moy qu'il faut ouvrir vostre ame.
Vous sçavez que ma mere est une estrange femme,
Quittez ces vains transports qui luy sont odieux,
Par une goutte d'encre on luy prouvera mieux
La pure intention de vostre amour fidelle,
Que par tout vostre sang respandu devant elle;
Apportez un contract signé de vostre main,
Elle consentira nos noces dès demain.
Si mon consentement estoit seul necessaire,
Vous ne verriez de moy rien qui vous peust déplaire,
Vos moindres actions, que je veux respecter,
Prouveroient une foy dont je ne puis douter,
J'aurois autant d'amour que vous auriez de zele;
Mais je suis fille, Ergaste, et ma mère est cruelle.

ERGASTE.

Si, pour me voir demain par vos mains couronné,
Il faut que ce contract de mon sang soit signé,
Je le signe avec joye, et si d'un pere avare
Je ne puis pas flechir le cœur dur et barbare,
J'emploiray tous moyens pour vous faire sentir
Que rien de vostre amour ne me peut divertir,
Et que jusqu'à la mort je vous veux satisfaire
En depit des destins, en depit de mon pere.

SCÈNE II

ARGINE, NICETTE, ERGASTE, CORINNE.

ARGINE.

Corinne, remontez : que faites vous là-bas ?
Quoy! suivre ce jeune homme en tous lieux pas à pas ?
Quoy! l'attendre à la porte, et contre ma deffence ?
Ah! c'est prendre, ma fille, un peu trop de licence.

CORINNE.

Ma mère, ce n'estoit que pour prendre le frais
Que je suis descendue.

ARGINE.

Et pour le voir de prez,
Ce mignon, ce musqué, ce diseur de fleurettes.

NICETTE, *à la fenestre.*

Madame, il ne fait rien que conter des sornettes,
La langue tout le jour luy va comme un traquet [1].

ERGASTE.

Ah ! Madame.

NICETTE.

Il auroit un peu moins de caquet,
S'il estoit court d'esprit, ainsi que de monnoye,
Qu'il prouve avec eux cy, s'il veut que l'on le croye.

ERGASTE.

Corinne, qu'est-ce-cy ? Je suis tout interdit.

ARGINE.

Ergaste, c'est assez. Je vous l'ay desja dit,
De vos beaux entretiens nous sommes si bercées,
Qu'enfin, pour dire tout. nous en sommes lassées.
Si vous aimiez ma fille ainsi qu'il faut aimer
Une fille bien née et qu'on doit estimer,
Vous nous en donneriez des preuves plus solides.
Tousjours le cœur en feu, tousjours les yeux humides,
Se pâmer à toute heure en amoureux transy,
Apprenez que chez nous on ne vit point ainsy.

NICETTE.

Et qu'on ne gagne pas ainsy nos bonnes graces

1. C'est la même chose que le claquet du moulin, dont il es parlé dans la pièce précédente. Chapuzeau, dans sa *Dame d'intrigue* (acte II, sc. 8), fait dire d'une bavarde :

« Sa langue va toujours plus vite qu'un claquet. »

Par des propos niais et de sottes grimaces.

ARGINE.

Un cœur vrayment espris et vrayment enflamé
Plus effectivement songe à l'objet aimé.

NICETTE.

Vous sçavez nos procez, vous sçavez nos affaires ;
Mais il faudroit escrire, et par devant notaires :
Cela vous semble rude, ayant tant de credit,
Fils d'un pere si riche. Adieu, c'est assez dit.

ARGINE.

Corinne, remontez.

ERGASTE.

Ah ! je jure, Madame, [ame.
Que je luy viens d'ouvrir jusqu'au fond de mon
Je me suis sans reserve à vous abandonné,
Et jusques à mon cœur, je vous ay tout donné :
De l'heure que je parle on est chez le notaire ;
Mais...

CORINNE.

Ne prenez pas garde à ce que dit ma mère :
Elle vient de sortir de chez son procureur,
Et n'en revient jamais que de mauvaise humeur.
Cette humeur et la mienne ont peu de simpatie.
Ergaste, avec regret je quitte la partie ;
Ne vous rebuttez pas, consolez vous ; adieu.
Je vay vous envoyer Nicette dans ce lieu.
Elle est fille d'esprit, mais fort interessée :
Dites luy librement toute vostre pensée.
Adieu, n'oubliez rien.

ARGINE, *bas.*

Descouvre son dessein,
Nicette, et va fouiller jusque dedans son sein.

NICETTE.

Ma foy, nous le traitons avec trop de rudesse.

ARGINE.

Tu r'habilleras tout, je connoy ton adresse.

SCÈNE III

ERGASTE, NICETTE.

ERGASTE.

Ouy, trop injuste mere, il faut vous contenter.
J'aime trop, ce mespris ne peut me rebutter.

Hé quoy ! chere Nicette, au lieu de me deffendre,
Toy de qui j'attendois une amitié si tendre, [foy,
Quand tu vois qu'on m'insulte et qu'on rit de ma
Tu secondes l'outrage, et parles contre moy :
Sans raison on me raille et picquotte sans cesse [1].

NICETTE.

[se ?
Connoissez vous pas bien l'humeur de ma maistres-
Monsieur, n'en accusez que ses maudits procez,
La fièvre trouble moins et cause moins d'accez :
Tantost nos chiens de clers, je croy qu'ils estoient
[yvres,
Montoient nos contredits [2] à quatre vingt dix livres,
Je croy qu'ils les feront encor monter plus haut,
Et sans argent contant menacent d'un deffaut.
Jugez si ce n'est pas pour nous mettre en colere :
Pour supporter ces frais nostre bourse est legere,
Puis la despense est telle à Paris aujourd'huy,
Qu'enfin le plus aisé n'y vit pas sans ennuy.

ERGASTE.

Nicette, j'allois dire à cette injuste femme
Que ses seuls interests inquietent mon ame,
Que j'ay chez le notaire envoyé Filipin,
Où je croy que j'auray de l'argent à la fin ;
Que sa necessité bien plus qu'elle me touche ;
Mais elle m'a fermé trop brusquement la bouche,
Elle n'a pas daigné seulement m'escouter.

NICETTE.

C'estoit par là, Monsieur, qu'il falloit debutter,
Vous auriez eu sans doute une longue audience;
Mais dans vos complimens on perdroit patience :
Vous nous voyez chagrins, ainsi que des hiboux,
Et vous vous amusez à faire les yeux doux.
Ma maistresse a raison, j'ay veu vostre foiblesse :
Par ma foy, quand on void que necessité presse,
Il faut avoir l'esprit bien chaussé de travers
Pour s'amuser encore à débiter des vers,
A faire des chansons, donner des serenades.
Si nostre procureur se payoit en gambades

1. On m'attaque. — Ce mot, qui n'a pas disparu, était déjà vieux en ce sens : « Sans cesse picquottoyent les Espaignols nos François, » lit-on dans les *Annales de Louis XII*, par Jean d'Auton.

2. Écritures fournies par une partie, dans un procès, contre la production de l'autre. La Fontaine a dit dans une de ses fables :

« Sans tant de *contredits* et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires. »

Et qu'il eust pris sa part de ces beaux passetemps,
Vous auriez eu raison, nous serions tous contens.
Mais, ma foy ! ces gens-là ne maschent point à vuide,
Comme dit ma maistresse, il nous faut du solide ;
Sur vos beaux bouts rimez[1] dont on s'est bien moc-
[qué,
Nous ne trouverions pas crédit d'un sol marqué[2].
Cependant il faut vivre, entretenir mesnage,
Ce qui ne se fait point avec ce badinage :
Croyez vous, nous poussant des soupirs si souvent
Qu'ainsi que des pluviers nous nous paissions de
[vent,
Et que gens alterez plus qu'on ne sçauroit croire,
S'appaisent par ces pleurs que vous nous faites boire?
Laissez là ces beaux mots, si doux, si mesurez
C'est l'or seul qui fait vivre, et non les mots dorez;
Si vous n'en trouvez point par l'ayde du notaire,
Monsieur, dans ce logis vous n'avez rien à faire.

ERGASTE.

Va, j'en auray, Nicette, et j'y cours de ce pas.
Asseures-en Argine, et ne me dessers pas.
Tiens, prends ces deux louys ; ce n'est rien qu'une
Tu recevras de moy meilleure recompense. [avance,

NICETTE.

Quoy ! j'en aurois encor ?

ERGASTE.

Va, va ! cela t'est *hoc*[3].

NICETTE.

Ce que je vous disois n'est pas de mon estoc[4];

1. Le genre en était alors nouveau et par conséquent à la mode Un pauvre diable nommé Dulot, sur qui Sarrazin fit tout un poëme, *la Défaite des Bouts-rimés ou Dulot vaincu,* passait pour les avoir inventés. Tout le monde s'en mêla, même Molière, dont les œuvres contiennent un sonnet en bouts-rimés. Toulouse eut un prix spécial en leur honneur. C'est la société des Lanternistes — bien dignes ici de leur nom — qui le distribuait. Il ne dura guère. On s'aperçut que les bouts-rimés ne sont qu'une lutte de la rime et de la raison, où celle-ci a trop souvent le dessous.

2. On disait aussi un *sou tapé*. C'était une pièce d'alliage qui valait six liards, elle avait cours encore sous la Restauration.

3. C'est-à-dire, cela t'est profit, gain. — Le mot vient du jeu, où l'on disait : *cela m'est hoc,* en jetant sur table les cartes qui faisaient gagner. *Eh,* fait dire La Fontaine au loup, rencontrant un cheval :

Eh ! que n'es-tu mouton ? car tu me serois *hoc.*

4. De mon esprit. — Pasquier, en ses *Recherches,* liv. I, ch. VII, dit en ce sens « le vieil *estoc* des Gaulois. »

Monsieur, je ne suis pas si sotte ni si beste.
Je vous croy liberal, je vous croy fort honneste;
Mais ma maistresse croid que vous ne l'estes point.
C'est un estrange esprit, il faut que sur ce point
Vous la desabusiez secourant sa famille;
Elle en parloit tantost assez bas à sa fille,
Et je faisois semblant de ne pas escouter.
A l'avenir, Monsieur, je vous veux tout conter :
On vous fait injustice, ayant un père riche,
On croid ses biens à vous, et l'on vous nomme chi-
Mais... [che;

ERGASTE.

Va, dans peu de temps on verra qui je suis,
Et tu t'en sentiras encor, si je le puis.

NICETTE.

Ma maistresse Corinne est bonne damoiselle ;
Ce que je vous ay dit, Monsieur, ne vient point d'elle:
Vous devinez assez de qui je veux parler ;
Mais il faut dans ce temps un peu dissimuler.
Jusqu'au revoir, Monsieur.

ERGASTE.

Adieu, chere Nicette.

SCÈNE IV[1]

ERGASTE, FILIPIN.

ERGASTE.

Eh bien, cher Filipin, est-ce une chose faite ?
Aurons nous de l'argent ?

FILIPIN.

Monsieur, vous en aurez,
Du costé de Mison nous sommes asseurez.
C'est une caution dont Barquet se contente,
Ayant pignon sur ruë et mil escus de rente.

ERGASTE.

Ta-t'il nommé celuy qui fournit le denier[2]?

FILIPIN.

Non, il ne m'a pas dit le nom de l'usurier,

1. Cette scène est une de celles que Molière a imitées dans l'*Avare*. Elle y est la première de l'acte II, et se passe entre Cléante et la Flèche.

2. « T'a-t-il fait parler, dit le Cléante de Molière, à celui qui doit prêter l'argent ? »

Il m'a dit seulement que l'usure estoit forte.

ERGASTE.

Comment?

FILIPIN.

Au denier dix [1].

ERGASTE.

Ah! c'est trop; il n'importe,
Il m'en faut apres tout, et ce vieillard damné
N'est pas mal adverty du besoin que j'en ay [2];
Mais, Filipin, Mison estant homme solvable,
Ce maudit usurier est trop déraisonnable
De s'opiniastrer à si gros interests.

FILIPIN.

Il a peut-estre mis de l'argent dans les prests,
Et comme il void sa perte aujourd'huy sans res-
[source,
Il se veut r'emplumer un peu sur vostre bourse.
Voila que c'est, Monsieur, de vous laisser coiffer,
Et de vous laisser prendre à ces pieges d'enfer :
Ma foy, les jeunes gens ont d'estranges manies.
Il n'est que de hanter les bonnes compagnies;
Vous profitez bien mal des beaux et bons discours
Que vous tint vostre mère un soir, au bout du Cours,
Comme elle s'apperceut que vous pleuriez de joye
Des contes de Peau d'asne et de ma mere l'Oye [3] :
« Mon enfant, vous dit elle en vous baisant au front,
Plaise à Dieu que jamais on ne te fasse affront!
Je voy que tu seras un jour beau personnage,
Les filles te courront quand tu seras en age;
Et je mourrois d'ennuy, si, credule au caquet,
Tu te laissois duper par quelque esprit cocquet. »
Voila sa prophetie à peu prez accomplie.

1. C'est-à-dire un denier d'intérêt pour dix prêtés.

2. « Que veux-tu que je voie? dit Cléante à la Flèche; j'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout. »

3. C'étaient les contes dont on berçait les enfants, bien avant que Perrault en eût rédigé le récit, en 1695. Celui de *Peau d'âne*, qui se trouve dans son livre, dont la première édition est de cette année-là, était le plus connu, le plus répété de ces contes de nourrices. Quand La Fontaine a dit :

« Si *Peau d'âne* m'étoit conté
J'y prendrois un plaisir extrême, »

il ne pensait pas au conte de Perrault, qui n'avait pas encore paru, mais au conte de nourrice d'où Perrault devait tirer le sien, et dont il se souvenait pour en avoir été bercé.

ERGASTE.

Corinne est moins d'attraits que de vertus remplie,
Apprens pour en parler à la connoistre mieux.

FILIPIN.

Elle vous fait, me semble, un peu trop les doux yeux.

ERGASTE.

Hé bien, n'as tu contr'elle autre chose à me dire ?

FILIPIN.

Elle est un peu trop gaye.

ERGASTE.

Hé bien, elle aime à rire.
Si j'aime cette humeur, pourquoy la blasmes tu ?
C'est la mesme innocence et la mesme vertu.

FILIPIN.

Cette innocente enfin me semble un peu friponne ;
Elle prend des deux mains : Monsieur, qui prend [se donne ;
Mais ses souriz mignards, ses regards affetez,
Sont de vous tous les jours cherement achetez.
Vous n'avez peu jamais en tirer autre chose,
Et de vous la finette absolument dispose :
Cent objets aussi beaux vous auroient attaché,
Qu'on auroit tous entiers à bien meilleur marché.

ERGASTE.

Si cette belle prend, c'est pour plaire à sa mere.
Tes sottes libertez me mettent en colere ;
Cesse de m'en parler avec un ton mocqueur,
Elle n'a jamais pris rien de moy que mon cœur :
Je ne luy vis jamais une lasche pensée.
Il est vray que sa mère est plus intéressée ;
Mais quoy ? la pauvre femme a perdu tout son bien,
Tu vois qu'on la chicane, il ne luy reste rien.

FILIPIN.

Ces fines mouches-là vous en font bien à croire,
Elles s'entendent mieux que deux larrons en foire.
L'une fait la sucrée en cherchant ses destours,
L'autre prend des deux mains, et demande tousjours ;
Enfin, si l'on ne trouve argent chez le notaire,
La fille grondera pour complaire à sa mere,
Et l'on aura bien tost oublié ces bijoux,
Ces juppes, ces rubans qu'on a receus de vous,
Et le pis que j'y voy, que vous devez encore.

ERGASTE.

Enfin, cher Filipin, tu vois que je l'adore :
Ne me contredis plus pour ton propre interest,

Flatte une passion que tu vois qui me plaist,
Et fais estat de voir, quand je l'auray touchée,
A son charmant accueil ta fortune attachée.

FILIPIN.

Hé bien, vous le voulez ?

ERGASTE.

Quel homme vient icy ?
C'est Barquet le notaire ?

FILIPIN.

Ouy, Monsieur, le voicy.

SCÈNE V

BARQUET, ERGASTE, FILIPIN.

ERGASTE.

Barquet, je vous rencontre avec beaucoup de joye.

BARQUET.

Ah! c'est donc vous, Monsieur, pour qui Mison m'em-[ploye ?

ERGASTE.

Moy mesme; dittes moy, nostre argent est-il prest?

BARQUET.

Il ne vous reste plus qu'à regler l'interest;
Il faut sçavoir encor quelle somme on demande,
Et quel argent on veut.

ERGASTE.

La somme n'est pas grande,
Je me contenteray de quinze mille francs,
En louys d'or à dix, ou bien en escus blancs;
Mais c'est au prix du roy que j'entens de les prendre.

BARQUET.

Vous aurez sur ce point, Monsieur, à vous deffendre,
Le vieillard qui nous preste est fort dur.

ERGASTE.

Et comment ?

BARQUET.

Je voy qu'il veut sur vous gagner extresmement :
Il ne preste, dit-il, aux enfans de famille
Qu'au denier dix ou douze.

FILIPIN.

Ouy bien à quelque drille,
A quelque saffranier[1], à quelque homme de rien;

1. *Banqueroutier*, ainsi appelé à cause de la couleur jaune-safran dont on peignait leur porte, quand ils avaient, comme on dit, mis la clé dessous.

Mais mon maistre est fort riche, et l'on connoist son
ERGASTE. [bien.
Et nostre caution de plus est suffisante.
BARQUET. [te,
Quand vous auriez tous deux vingt mil escus de ren-
Il dit qu'il veut gagner gros sur les jeunes gens,
Parce qu'après son bien on attend trop long-temps.
ERGASTE.
Faites qu'au prix courant cet usurier le donne,
Puisque je suis solvable, et ma caution bonne.
BARQUET.
Je vay luy proposer.
ERGASTE.
Allez ; sçait-il mon nom?
BARQUET.
On me l'a deffendu, je n'ay rien dit, sinon
Que d'un pere puissant vous estiez fils unique.
Attendez, je reviens, il est dans la boutique
D'un marchand mon voisin, à quatre pas d'icy.

SCÈNE VI

FILIPIN, ERGASTE.

FILIPIN.
L'argent ne viendra point.
ERGASTE.
Veux-tu gager que si?
FILIPIN.
Ces diables d'usuriers, craignant qu'on les affronte,
Sur trop de seuretez veulent avoir leur conte:
Je gage qu'il naistra quelque obstacle impreveu,
Qui fera rengainer l'argent qu'on aura veu;
Comme un enchantement nous verrons disparaistre
Ce metal dont on dit que le diable est le maistre.
ERGASTE.
L'obstacle seroit fort, s'il pouvoit m'empescher
D'empocher les deniers que je viens de toucher.
FILIPIN.
Si Corinne les void, vous ne les aurez guere,
Ils la suivront bien tost.
ERGASTE.
Voicy nostre notaire.

Hé bien, quel interest veut exiger de moy
Nostre injuste presteur?

SCÈNE VII

BARQUET, ERGASTE, FILIPIN.

BARQUET.

L'or est de bon alloy,
Ce sont louys tout neufs sortans de la monnoye.

FILIPIN.

De qui nos yeux auront une assez courte joye.

BARQUET.

Dessus le denier dix il vouloit insister,
Apres au denier douze il a voulu prester,
A cause du rabais il s'est reduit au treize,
Et je l'ay fait passer enfin au denier seize ;
Mais à condition qu'en touchant vous payrez
L'interest par avance, et vous obligerez
Par corps.

ERGASTE.

La caution estant si suffisante?

FILIPIN.

Par corps?

BARQUET.

Dittes-moy donc si cela vous contente.
Vous n'aurez qu'à vous voir, c'est tout ce que je [puis.

ERGASTE.

J'engagerois ma vie en l'estat où je suis.
Cedons aveuglement à cet avare infame
A qui, s'il veut encor, j'obligeray mon ame.

FILIPIN.

Et trippes et boudins.

ERGASTE.

Mais par corps m'obliger
Paroist chose cruelle.

FILIPIN.

A si bon mesnager.

BARQUET.

Cette condition en effet est bien rude ;
Mais il se faut resoudre, il sort de mon estude,
Parlez luy.

SCÈNE VIII [1]

AMIDOR, ERGASTE, BARQUET, FILIPIN.

ERGASTE.

Quoy! c'est là celuy qui fait le prest?

BARQUET.

Ouy, Monsieur.

AMIDOR.

Quoy! c'est là ce payeur d'interest?
Quoy! c'est donc toy, meschant filou, traisne po-
[tence?
C'est en vain que ton œil esvite ma presence.
Je t'ay veu.

ERGASTE.

Qui doit estre enfin le plus honteux,
Mon pere, et qui paroist le plus sot de nous deux?

FILIPIN.

Nous voilà bien chanceux!

BARQUET.

La bizarre aventure!

ERGASTE.

Quoy! jusques à son sang estendre son usure?

BARQUET.

Laissons les.

AMIDOR.

Debauché, traistre, infame, vaurien,
Je me retranche tout pour t'acquerir du bien : [te,
J'espargue, je mesnage, et mon fonds, que j'augmen-

1. Molière s'est encore plus inspiré de cette scène que des précédentes. Bret l'a fait remarquer le premier, et depuis lors tout le monde a répété ce qu'il en a dit. On aurait dû ajouter — et personne ne l'a fait — que Bois-Robert y mettait en scene une aventure réelle, que Molière avait pu connaître comme lui, et que, par conséquent, s'il y a emprunt, c'est l'anecdote autant que la piece qui a fait le prêt. La comédie de Bois-Robert, suivant Tallemant (édit. P. Paris, t. II, p. 406), devait d'abord s'appeler *le Père avaricieux*, ce qui par le titre la rapproche bien de l'*Avare :* « en quelques endroits, dit-il, c'estoit le président de Bersy et son fils... Il feignoit qu'une femme, qui avoit une belle-fille, sous prétexte de plaider, attrapoit la jeunesse. Là, entroit la rencontre du président de Bersy, chez un notaire avec son fils, qui cherchoit de l'argent à gros intérêts. Le père luy cria : « Ah! desbauché, c'est « toy ? — Ah! vieux usurier, c'est vous! » dit le fils. Le président apprit par les indiscrétions de Bois-Robert qu'on voulait ainsi le mettre en scène, et il empêcha la pièce, mais Bois-Robert la reprit plus tard, en changeant le titre : c'est cette *Belle Plaideuse*.

Tousles ans, tout au moins de mille francs de rente,
N'est que pour t'eslever sur ta condition;
Mais tu secondes mal ma bonne intention.
Je prens pour un ingrat un soin fort inutile;
Il dissipe en un jour plus qu'on n'espargne en mille,
Et, par son imprudence et par sa lacheté,
Destruit le doux espoir dont je m'estois flatté.

ERGASTE.

A quoy diable me sert une espargne si folle,
Si ce qu'on preste ailleurs je sens qu'on me le vole,
Moy qui vivrois en roy des usures qu'on pert
Et des escus moisis que l'on met à couvert?
Que j'auray grand plaisir des grands biens qu'on me [garde,
Quand je seray sans dents, moy que chacun nazarde,
Moy qui vy miserable, et n'ay pas de credit
Pour un pauvre repas, ny pour un pauvre habit,
Tandis qu'avec éclat j'en voy d'autres paraistre,
Plus pauvres, mais que Dieu plus heureux a fait [naistre!

AMIDOR.

Parois-tu pas plus qu'eux, insolent, effronté,
Dans tes habits d'hyver, dans tes habits d'esté?
Tu fais plus, tous les jours tu fais des promenades,
Tu donnes des festins meslez de serenades.

ERGASTE.

Est-ce de vostre bien? vous ay-je derobé?

AMIDOR.

Le peril est plus grand où je te voy tombé;
Car, vivant jour et nuict dans ce desordre extreme,
Tu travailles, méchant, à te voler toy mesme.
Où prens-tu tout, dy moy, jusqu'à ce riche habit
Que je voy sur ton corps, si ce n'est à credit,
Et jusqu'à ces plumets qui volent sur ta teste [1]?
Si tu te contentois d'un entretien honneste,
Tu m'aurois veu bon père, et selon ton estat
Je t'aurois fait paroistre avec assez d'éclat;
Mais tes profusions lassent ma patience.
Il y va de l'honneur et de la conscience;
Je ne puis plus souffrir tels fols comportemens,
Il faut donner un frein à tes debordemens.
Va, va, je sçay ta vie et tes sourdes pratiques;
Tu te pers de debauche en des maisons publiques,

1. Harpagon (acte I, sc. 5) reproche de même à son fils « les rubans dont il est lardé depuis les pieds jusqu'à la tête. »

Et ce valet infame...

FILIPIN.

En est le macquereau?

AMIDOR.

Ouy, reste de potence, ouy, gibier de bourreau.
A tes tours de souplesse on ne void point de treve;
Mais un de ces matins tu le payeras en Greve.

FILIPIN.

En Greve?

AMIDOR.

Scelerat, tu repliques encor!
Toy, tu seras coffré demain dans Saint-Victor[1].
Tien-le pour tout constant, maudit enfant prodigue;
Je rompray ton commerce ainsi que ton intrigue,
Et tu verras dans peu si je me sçay venger
D'un traistre de valet qui t'aide à les forger.

FILIPIN.

Nostre fortune est faite, et nous aurons grand'joye,
De ces louys tout neufs sortans de la Monnoye.

ERGASTE.

Tay toy, la raillerie icy n'a plus de lieu.

FILIPIN.

Peste soit l'usurier, et le fesse-mathieu[2]!

ERGASTE.

Dieux! que dira Corinne, et que luy puis-je dire?

FILIPIN.

De l'accident bizarre il faut la faire rire.
C'est de quoy ce matin j'entens les estrener,
Puisque nous n'avons point d'argent à leur donner.

ERGASTE.

Il en faut bien trouver, n'en fust-il point au monde;
C'est sur ton seul esprit que mon espoir se fonde:
Mon pauvre Filipin, ne m'abandonne pas.
Tu sçais ma passion, tu vois mon embarras,
Retourne chez Mison, va revoir le notaire.

1. L'abbaye de Saint-Victor, dont la Halle aux vins occupe en partie l'emplacement, avait sur la rue de Seine, en face de la Pitié, à l'un des angles de son immense enclos, « une tour où, dit Piganiol (*Descript. hist. de Paris*, t. V, p. 286), l'on enfermoit les enfants de famille débauchés. »

2. C'est-à-dire l'avare capable d'en remontrer à saint Matthieu sur les questions d'argent, de le battre, de le *fesser* sur les affaires de change et d'usure, qui étaient son métier. « A Rennes, lisons-nous dans un passage des *Contes d'Eutrapel* (1732, in-12, t. I, p. 232) qu'on n'a pas assez remarqué pour cette expression, on l'aurait appelé fesse-Matthieu, comme qui diroit batteur de saint Matthieu, qu'on croit avoir esté changeur. »

FILIPIN.
Suivez moy seulement, et nous ferons affaire.
Venez agir vous même, enfin tout ira bien;
Mais si je suis perdu, je ne responds de rien

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

AMIDOR, ISABELLE, LISE.

AMIDOR.
C'est principalement ce point-là qui me pique.
ISABELLE.
C'est estre un peu severe envers un fils unique.
AMIDOR.
Ouy, je suis resolu de le desheriter.
ISABELLE.
Vous vous laissez, mon pere, au courroux emporter.
AMIDOR.
Non, ce n'est ny courroux, ny chagrin, ny caprice;
J'agis avec raison, et je vous fais justice,
Vivant bien avec moy, de vous donner un bien
Qu'il faut absolument que j'oste à ce vaurien.
C'est un dissipateur perdu dans la debauche,
Qui prend de la main droitte et respand de la gau-
Un fol pour qui le luxe a de si doux appas, [che;
Que tout l'or du Perou ne luy suffiroit pas.
Il faut enfin donner un frein à sa folie,
Et ce n'est pas assez que les mains on luy lie;
Il faut dans un cachot luy mesme le serrer.
Ma patience est lasse, et c'est trop endurer.
ISABELLE.
L'affront qu'il a receu l'amendera peut-estre;
Faittes luy doucement sa faute reconnestre,
Soyez encor bon père, excusez une humeur,
Qui changera sans doute en un age plus meur.
AMIDOR.
Non, ne m'en parlez plus, la chose est resoluë,

Et toute remonstrance est icy superfluë.
Nous voicy dans la foire[1] où mes amis m'ont dit
Que chez Midan l'orfevre[2] il prend tout à credit;
Voicy l'heure à peu prez qu'on dit qu'il s'y doit ren-
Avec une friponne, et je l'y veux surprendre : [dre
Assistez moy sans feinte en cette occasion,
Ma fille, et profitez de sa profusion;
Embrassez sagement la fortune qui s'offre;
Sçachez que l'on plaist mieux quand on est belle au
Mais si nostre vaurien par vous est adverty, [coffre.
Croyez que vous prendrez un fort mauvais party,
Vous auriez vostre part d'un traitement si rude,
Et vous repentiriez de vostre ingratitude.

ISABELLE.

Puisque vous corrigez mon frere pour son bien,
Commandez, et croyez que je n'oublieray rien.

AMIDOR.

Voilà comme doit dire une fille bien née.
Voicy pour vous, ma fille, une grande journée.
Enfin, si la prison ne le peut corriger,
Tous mes biens sont pour vous.

ISABELLE.

Enfin, s'il peut changer
Et qu'un jour sa conduitte à nos desirs responde,
J'aymerois mieux son bien que tous les biens du
[monde.

AMIDOR.

Ce sentiment me plaist, il est bien genereux;
Songeons donc à sauver ce frere malheureux.
Ne connoissez vous point cette matoise fine
Qui le tient dans son piege et cause sa ruine?

ISABELLE.

Non, je ne la connoy que de nom seulement :

1. C'est la foire Saint-Germain, la seule qui se tint alors à Paris, pendant un certain temps, les foires de Saint-Laurent et de Saint-Ovide n'étant pas encore établies. Son enclos, couvert par deux immenses halles à vingt-deux travées ou rues, se trouvait entre les rues du Four, du Petit-Bourbon et de Seine. Le marché Saint-Germain en occupe une partie. Elle commençait en février et finissait en mars.

2. La rue des Orfévres était la plus brillante. Salomon de Priezac, qui a fait tout un poëme en dialogue sur la foire Saint-Germain (*Poésies*, 1650, in-18, p. 156), n'a pas moins de trente à quarante vers sur cette « rue de l'Orfévrerie. » Sauval en a dit, de son côté (*Antiquités de Paris*, t. I, p. 666) : « Ses loges se font admirer par ces grands et riches miroirs, par ces lustres de cristal, ces bijoux d'or et d'argent mis en or à ravir; enfin par une infinité de pierreries et tant d'autres richesses, réservées pour la magnificence. »

On l'appelle Corinne, adroite infiniment,
Pleine d'esprit, jolie et d'attraits si pourveuë,
Qu'on dit qu'il faut l'aimer aussi tost qu'on l'a veuë.

AMIDOR.

Je l'empescheray bien, la coquette qu'elle est,
De tirer plus long-temps profit de son acquest [1].

ISABELLE.

Je croy que ce matin on les pourra surprendre
Chez l'orfevre Midan, puisqu'ils s'y doivent rendre.

AMIDOR.

Me promettez-vous pas que dès que vous verrez
Paroistre le galand vous m'en advertirez?

ISABELLE.

Ouy, mon pere.

AMIDOR.

Or sus donc, masquez vous, Isabelle [2],
Et chez l'orfevre allez faire la sentinelle;
Faites vous cependant monstrer quelques bijoux,
Le monde est rare encor.

ISABELLE.

S'il vient, où serez-vous?

AMIDOR.

Lise me trouvera chez le verrier Bilene,
Où je marchanderay des pots de porcelene [3].

ISABELLE.

Enfin asseurez vous que j'en useray bien.

SCÈNE II

ISABELLE, LISE, DORETTE.

DORETTE.

Madame, ce matin ne vous vendray-je rien?
Estrenez-moy.

ISABELLE.

Voyons quelque belle cassette

1. De son acquisition, de sa conquête.
2. Il ne faut pas oublier, surtout pour cette pièce, dont c'est un des moyens d'intrigue, que les femmes n'allaient alors que masquées.
3. Dans les rues les plus proches des sept grandes portes de la foire se trouvaient les rues des marchands de drap en gros, et « dans celles qui y tiennent, ajoute Sauval, sont épars çà et là ceux qui vendent en détail des verres, de la fayence, de la porcelaine et autres menues marchandises. »

Pour un deshabillé [1] qui pare ma toilette,
Et quelques chandeliers petits, mais des plus beaux,
D'un beau vermeil doré [2].

DORETTE.

J'en ay des plus nouveaux.
Midan, aveindez les [3]. Voulez vous qu'on vous monstre
Quelques jolis estuis, et quelque belle monstre
Où de fort beaux rubis sont fort bien ajustez ?
J'ay de jolis cristaux dans l'or bien incrustez,
Enfin j'ay des bijoux plus beaux qu'on ne peut croire,
Et vous n'en verrez point de pareils dans la foire.

ISABELLE.

Oüy, vous les avez beaux, mais vous les vendez cher,
Madame, et cela fait qu'on n'en ose approcher.
Monstrez-les-moy pourtant. La foire est-elle bonne ?

DORETTE.

Ce temps est fort fascheux, on vend moins qu'on ne donne;
Et puis on se ruine à force de prester;
Enfin, si le temps dure, il faudra tout quitter.
Ma foy, n'estoit qu'il faut maintenir sa pratique,
J'aurois desja fermé quatre fois la boutique,
Car je ne pense pas, si mon mary ne ment,
Qu'on y puisse sauver le loyer seulement.

ISABELLE.

Enfin l'on vend tousjours dans les lieux où l'on joüe [4].

1. Vêtement d'une femme chez elle. Il y en avait de plusieurs sortes : le déshabillé du matin, le déshabillé du bain, etc.

2. Ce sont « ces bijoux d'argent mis en or à ravir, » dont Sauval nous a parlé tout à l'heure.

3. C'est ainsi qu'on disait alors, et nous savons par une lettre de Montreuil à Ménage qu'il y eut souvent grande discussion pour savoir si l'on devait parler autrement : « Je fus hier choisi, lui dit-il, pour être l'arbitre d'un mot... La gageure était de sçavoir, si c'étoit une façon de parler dont on puisse se servir en conversation : « *Aveignez* ma montre qui est au fond de ce coffre. » On n'a pas la réponse de Ménage, mais il est probable qu'elle fut pour cette forme qui est celle qui a prévalu. Le mot *aveindre* passait d'ailleurs pour tout à fait bourgeois, et Caillière le condamne à ce titre dans ses *Mots à la mode*.

4. Il y avait à la foire des jeux de toutes sortes, des *blanques* ou loteries, etc. On les y trouvait dans un endroit à part, avec les saltimbanques. Nous lisons dans une plaquette très-curieuse du temps d'Henri IV, qui par parenthèse vint souvent lui-même jouer à la foire Saint-Germain, *Semonce à une demoiselle des champs pour venir passer la Foire et les jours gras à Paris*, 1605, in-8 :

« Les charlatans divers, les enchanteurs se treuvent
Au grand cours d'alentour, les *blanques*, les sauteurs,
Les monstres differens, les farceurs et menteurs. »

DORETTE.

Nous donnons pour joüer des marques, je l'advouë;
Mais se sauveroit-on, si ce n'estoit le jeu,
Qui pour dire le vray nous entretient un peu?
Voicy des chandeliers, Madame, et des cassettes:
Ne voulez vous point voir encor des cassolettes,
Quelques boëttes à mouche ?

ISABELLE.

Avez-vous point aussi
Des faux rubis qu'on fait dans le Temple [1]?

DORETTE.

En voicy;
Qui veut entretenir un peu la chalandise,
Il faut vendre de tout.

SCÈNE III

FALANDRE, CORINNE, NICETTE, BROCALIN, ISABELLE, LISE, DORETTE.

ISABELLE.

Observe ces gens, Lise.

LISE.

J'y prens garde, Madame.

CORINNE.

Ergaste est-il venu?

DORETTE.

Non encor.

ISABELLE.

Cette dame et ce jeune inconnu
Sont amis de mon frere.

LISE.

Ils ont très bonne mine,
Madame.

ISABELLE.

Vous verrez que la dame est Corinne.
Escoutons.

FALANDRE.

Sçavez vous, Dorette, asseurement,
Qu'il n'est point dans la foire ?

1. La plupart des *happelourdes* et autres faux bijoux s'y trouvaient. On ne les appelait pour cela que « diamants du Temple. »

DORETTE.

Il vient dans un moment.

FALANDRE.

Qui vous l'a dit ?

DORETTE.

Luy mesme, oüy, je vous en asseure.
Ne sçavez vous pas bien que c'est icy son heure ?

FALANDRE.

Attendons-le, ma sœur.

CORINNE.

Je le veux, attendons.
Je ne sçay s'il aura ce que nous pretendons.

FALANDRE.

Sans doute.

ISABELLE.

A quoy crois-tu, Lise, qu'elle pretende ?
Ma curiosité devient encor plus grande ;
Il faut que je l'accoste. A ce que je puis voir,
Ergaste, dans ce lieu que vous desirez voir,
Est vostre amy, Madame.

CORINNE.

Est-ce qu'il vous importe ?
Cela vous touche-t-il, Madame, en quelque sorte ?

ISABELLE.

Puis qu'Ergaste est mon frere, il me doit bien tou-
[cher.

CORINNE.

Ah ! Madame, excusez, ce frere nous est cher,
Et nous le tenons tous plus qu'on ne sçauroit croire.

ISABELLE.

Pour joüer avec luy vous venez à la foire.

CORINNE.

C'est curiosité certes plus que le jeu
Qui nous porte, Madame, à venir en ce lieu.
Une femme estrangere est tousjours curieuse;
Et puis l'humeur d'Ergaste est si respectueuse,
Il a des qualitez qui nous charment si fort,
Que plus que de tout autre on cherit son abord.
(*A Falandre.*)
Gardez de me nommer.

ISABELLE, *à Lise*

Tasche de la connoistre.
Mon frere est plus heureux qu'il n'est digne de l'es-
Et je ne croyois pas qu'il eust eu le bonheur [tre,
De s'estre procuré un veritable honneur.
Mais depuis quand, Madame, a-t'il eu l'avantage

De hanter une dame et si belle et si sage?

CORINNE.

Comme il sçait qu'un procez nous trouble infiniment
Et qu'il a des amis puissans au Parlement,
Celuy qui nous vanta son cœur et sa puissance
Nous a depuis trois mois donné sa connoissance,
Et veritablement je m'en trouve si bien,
Qu'apres luy dans Paris je n'estime plus rien:
C'est le plus honneste homme et le plus agreable
A qui jamais le Ciel ait paru favorable.

ISABELLE.

Enfin, de la façon qu'il vous plaist l'estimer,
Tout debauché qu'il est, vous le feriez aimer.

CORINNE.

Appellez vous debauche une humeur liberalle ?
Il traite [1], il danse, il jouë, il a l'ame royale:
Il aime la despence, il vit en grand seigneur;
Mais on ne le void point qu'avec des gens d'honneur.

ISABELLE.

Vrayment je croy songer tout ce que vous me dites
De l'humeur de mon frere et de ses hauts merites.

CORINNE.

Vrayment, si cet esprit tout à fait genereux
Est inconnu des siens, il est bien malheureux.

FALANDRE.

Ma sœur, que je vous parle, avec vostre licence,
Madame.

ISABELLE.

Vous avez, Monsieur, toute puissance.
Dieux ! autant que la sœur il me paroist charmant.

CORINNE.

Je vous reviens trouver, Madame, en un moment.

BROCALIN.

On la nomme chez nous la comtesse de Gregue.

LISE.

De Gregue ?

BROCALIN.

Ouy, de Gregue : est-ce que je suis begue?
Je me suis, ce me semble, assez bien expliqué.

LISE.

Je croyois, sans mentir, que tu t'estois mocqué;
Car ce nom est bizarre.

1. Il tient bonne table, il donne bien à dîner. — Le mot *traiteur*, qui commençait à remplacer le mot *cabaret*, en est venu.

BROCALIN.

Et ce n'est pas merveille,
Les plus beaux noms bretons sonnent mal à l'o-
[reille.

LISE.

Ta maistresse est Bretonne, à ce coup, et pour toy?

BROCALIN.

Je suis Breton aussi.

LISE.

Tu te mocques.

BROCALIN.

Pourquoy?

LISE.

On dit que les Bretons ont plus grosse encoleure ;
Mais, raillerie à part, dy moy, je t'en conjure,
Où le comté de Gregue?

BROCALIN.

Il est vers Lantriquet[1],
Entre Kertronquedic et Kerlovidaquet.

LISE.

Proferant ces grands mots qui sentent le grimoire,
Comment ne t'es-tu pas demanché la machoire?
Pour les bien prononcer, faut-il estre sçavant!

BROCALIN.

Il faut estre Breton, mais Breton bretonnant.

LISE.

Et ce beau comté vaut?

BROCALIN.

Dix mil escus de rente.

LISE.

Je serois sous ce nom comtesse bien plaisante.

BROCALIN.

J'auray nom, si l'on veut, Jean Fichu, Jean Cornu,
Jean le Veau, Jean le Sot, avec ce revenu.
Tu dureras long-temps, tu me parois bien neuve[2].

LISE.

Mais, dy moy, ta maistresse est elle fille, ou veuve,
Ou femme mariée?

1. C'est le nom breton de Tréguier; on disait aussi Lantraguel, Lantriguel. — Ce nom se trouve dans la *Farce du franc archier* et dans un passage des divertissements du *Bourgeois gentilhomme*. Un « vieux monsieur » s'y plaint qu'on l'ait placé au théâtre avec « les gens de Lentriguet. » Tous les commentateurs ont laissé passer le mot sans l'expliquer.

2. C'est un proverbe qu'on appliquait surtout, suivant Leroux, aux valets maladroits : « Ce laquais est neuf, il durera longtemps. »

BROCALIN.

Elle est tout à la fois;
Mais j'ignore pourtant laquelle elle est des trois :
Avec un impuissant[1] faisant mauvais mesnage,
Elle plaide à Paris pour son démariage,
Et doit cette semaine avoir un bon arrest
Qui luy doit adjuger un fort gros interest.

LISE.

Tellement qu'elle est riche?

BROCALIN.

Abondante en richesse.
Adieu, mon maistre vient.

LISE, *bas à Isabelle.*

Madame, elle est comtesse,
Très-riche, mariée avec un impuissant;
Mais on la demarie, et le blesche[2] y consent.
On m'en a dit merveille.

ISABELLE.

Et belle.

LISE.

Bellissime.

ISABELLE.

C'est assez.

CORINNE.

J'aurois creu, Madame, faire un crime
De ne pas revenir encore auprès de vous
Jouïr d'un entretien si charmant et si doux.

ISABELLE.

En ce peu d'entretien je vous ay trop connuë
Pour ne vous avoir pas, Madame, prevenuë.
C'estoit bien mon dessein, et de ne partir pas
Sans avoir sans le masque admiré vos appas.
Donnez donc, s'il vous plaist, ce plaisir à ma veuë,
Et voyons la beauté dont vous éstes pourveuë,
Puisque dans vostre esprit et vos civilitez
J'ay desja remarqué vos autres qualitez.

1. Il y eut en ce temps-là quelques procès en impuissance qui firent grand bruit, entre autres celui que Mme de Langey fit à son mari et qu'elle gagna. On en riait même chez le peuple. Les marchandes de melons sur le Pont-Neuf criaient : Voilà de beaux melons de Langey qui n'ont point de graines.

2. Gueux, misérable. — C'était une altération du mot *blach* ou *vlacq,* diminutif de *valaque.* Tous les Bohémiens passaient alors pour venir de Valachie. On dit encore aujourd'hui à Orléans un *veillac* pour un vaurien.

CORINNE.

Vous allez à mon dam perdre, par cette veuë,
La bonne opinion que vous avez conceuë ;
Mais il faut obeïr, puisqu'il m'est ordonné.

ISABELLE.

J'avois certes, Madame, assez bien deviné ;
Je ne vy de ma vie un plus parfait visage,
Et sans mentir mon frere est plus heureux que sage,
Estant si decrié, d'estre souffert chez vous.

CORINNE.

Ah ! vous luy faites tort, comme il vit parmy nous
Et paroist plus modeste et plus doux qu'une fille,
Et s'il est decrié, ce n'est qu'en sa famille.

ISABELLE.

S'il n'eust jamais hanté que dans vostre maison,
Je serois criminelle, et vous auriez raison ;
Mais puisque vos bontez me donnent la licence
De faire aveeque vous entiere confidence,
Je vous diray, Madame, et non pas sans regret,
Qu'il est bruslé d'un feu qui n'est pas trop secret.
Vous le sçavez d'ailleurs, n'en faites point la fine,
Vous a-t'il rien appris de certaine Corinne ?

CORINNE.

Oüy, Madame, il m'a dit qu'il la void quelquefois :
Il nous a fort vanté son esprit et sa voix,
Son humeur enjouée, et si franche, et si belle,
Qu'enfin de la façon qu'il nous a parlé d'elle,
J'aurois lieu de benir le Ciel de ses bontez,
S'il m'avoit accordé les mesmes qualitez.
La passion que j'ay de la voir est extreme,
Il me-l'a fait aimer à l'esgal de moy mesme.

ISABELLE.

Et cependant, Madame, on dit...

CORINNE.

Qu'est-ce qu'on dit?

ISABELLE.

Que chez ce marchand mesme elle a trouvé credit ;
On dit qu'elle a trouvé l'art d'attraper les dupes,
Qu'elle prend des bijoux, et jusques à des jupes,
Et quoy que ses amans ne la possedent pas,
On dit qu'elle leur tend de dangereux appas.

CORINNE.

Qui dit on dit le peuple [1], et quiconque s'arreste

1. L'emploi de l'impersonnel *on* n'était pas alors aussi fréquent

A ce que dit le peuple, il escoute une beste;
Jamais aux bruits communs il ne faut donner foy,
On en peut dire autant et de vous et de moy :
Pour peu qu'une beauté tienne sa porte ouverte,
Chez le voisin jaloux on conspire sa perte,
On en juge, on en parle avec temerité,
Et cela bien souvent contre la verité.

ISABELLE.

Vous dites vray, Madame, on ne s'arreste guere
Aux bruits impertinens qu'enfante le vulgaire.
Mon pere cependant croid Ergaste perdu :
Il dit qu'à son espoir il a mal respondu,
Qu'il a l'esprit gasté, qu'il a l'ame mal faitte,
A cause seulement qu'il void cette coquette,
Et jure, s'il l'y void davantage hanter,
Qu'il se verra forcé de le desheriter.
Tout son bien me regarde ayant cette pensée;
Mais je me sens d'humeur fort desinteressée.
Il se resout de plus de le faire enfermer;
Mais sur vos bons advis je commence à l'aimer,
Et quoy que sa prison me fust tres profitable,
Elle me deviendroit enfin insupportable.
Madame, aidez moy donc, si vous l'estimez tant,
A le tirer icy du piege qu'on luy tend.
Mon pere vient à nous, et j'ay sujet de croire
Qu'il prendra vous voyant quelque part à ma gloire.

CORINNE.

La mienne est bien plus grande : est-ce donc Amidor?

SCÈNE IV

AMIDOR, CORINNE, ISABELLE.

AMIDOR.

Hé bien, nostre vaurien ne paroist point encor?

ISABELLE.

Vous l'allez voir icy dans un moment paroistre;
Mais nous en jugeons mal, il le faut mieux connoistre.

qu'il l'est devenu. Saint-Evremond nous a appris (*Œuvres*, édit Ch. Giraud, t. III, p. 437) d'où lui vint cette fortune : « *On*, dit-il... je pourrois pousser ces *on*-là bien loin; mais je veux quitter cette espèce de tierce personne, introduite à la cour par M. de Turenne, et entretenue après sa mort par ceux de sa maison. »

AMIDOR.

Comment! qu'avez vous donc pour le justifier,
Ce meschant?

ISABELLE.

Je l'advouë, il est grand despencier;
Mais il est honneste homme, il hante la noblesse:
Mon pere, il a bon cœur, madame la comtesse,
Que vous voyez icy, m'en a dit mille biens.

CORINNE.

Qui vous a dit mon nom? est-ce quelqu'un des miens?

ISABELLE.

Oüy, tout presentement on me le vient d'apprendre,
Madame, et je sçay bien l'honneur qu'on vous doit [rendre.
Mon frere à cette dame est bien fort obligé,
Mon pere, et son esprit seroit bien-tost changé,
S'il avoit plus souvent l'honneur et l'avantage
De hanter une dame et si belle et si sage.

AMIDOR.

Quoy ! Madame le souffre?

ISABELLE.

Et de plus en fait cas.

AMIDOR.

Vous l'offencez, ma fille, et je ne vous croy pas;
Cela n'est point.

ISABELLE.

Pourquoy?

AMIDOR.

Parce que cet infame
N'aima ny ne hanta jamais honneste femme.

CORINNE.

Ceux qui vous ont dépeint ce fils que vous blasmez
N'ont pas esté, Monsieur, assez bien informez:
Il hante en meilleur lieu que l'on ne s'imagine.

AMIDOR.

Quoy! ce franc debauché ne hante pas Corinne,
Et ne prodigue pas, à son occasion,
Tout l'argent qu'il attrape avec profusion?

CORINNE.

Il faut que certain feu de la jeunesse passe;
Mais dès que la raison aura repris sa place,
Que l'aage aura meury cet esprit si charmant,
Dont vous n'avez connu que le dereglement,
Vous trouverez en luy tout ce qu'on y desire;
Car il est vertueux au fond, et c'est tout dire.

AMIDOR.
Ma fille, cette dame a l'esprit très-bien fait.
ISABELLE.
Mon pere, elle n'a rien qui ne soit tout parfait.
AMIDOR.
Ce qu'elle vient de dire arreste ma colere.
Plust à Dieu que ce fils eust l'honneur de vous plaire,
Madame, et que d'honneur on le vist tout remply!
CORINNE.
L'un et l'autre souhait, Monsieur, est accomply.
S'il n'est pas honneste homme, il n'en est point au monde;
J'ay pour luy grande estime, et sa vertu la fonde.
AMIDOR.
Je croy resver, ma fille, oyant ces beaux discours;
Car le contraire enfin me paroist tous les jours,
Il met ma patience à la derniere epreuve.
ISABELLE.
Vous ne luy donnez rien, il faut bien qu'il en treuve,
Et puis il vit d'adresse, et non de vostre bien.
Que vous importe enfin? Vous n'en deboursez rien.
CORINNE.
On m'appelle, Madame, il faut que je vous laisse.
ISABELLE.
Mon pere, saluez madame la comtesse;
Ce gentil cavalier, brave homme, de grand cœur,
Est son frere.
CORINNE.
Et de plus vostre humble serviteur.
ISABELLE.
Ne nous verrons nous plus de toute la journée?
CORINNE.
Si vous venez passer icy l'apresdisnée,
Nous nous entretiendrons.
ISABELLE.
Oüy, je vous le promets,
Madame, et que ce jour ne s'oublira jamais;
Recommandez moy bien à monsieur vostre frere.
AMIDOR.
Madame, disposez et du fils et du pere.
FILIPIN.
Nostre fesse-matthieu sans doute est attrapé,
Il falloit la duper affin qu'il fust dupé.
AMIDOR.
Oüy, cette belle dame a trouvé l'art de plaire.

ISABELLE.

J'aperçoy Filipin qui sort d'avec son frere ;
Souffrez qu'on l'interroge. Escoute, Filipin.

AMIDOR.

Je me fais violence en souffrant ce coquin ;
Mais à la verité pourtant il nous confesse.

ISABELLE.

Dy moy, connois tu bien madame la comtesse ?

FILIPIN.

Comme je vous connois.

ISABELLE.

Que nous en diras-tu ?

FILIPIN.

Qu'elle est grande en noblesse, en richesse, en vertu,
Mais qu'elle est de l'honneur plus que des biens ja-
[louse ;
Qu'elle estime mon maistre, et seroit son épouse,
Si d'autres que son père il avoit un appuy,
Ou s'il monstroit du moins quelque estime pour luy.
Ce sont ses propres mots ; mais comme il le decrie,
Ce n'est pas un coup sûr que fortune luy rie.

AMIDOR.

Mais, effronté pendart, pouvois-je deviner
Que le Ciel à tant d'heur le voulust destiner?
M'a-t'il jamais parlé de ce feu legitime?
M'a-t'il dit un seul mot pour fonder mon estime?
Ce que je sçay de luy, c'est qu'il est vicieux,
Qu'il dissipe le bien, qu'il hante en mauvais lieux;
S'il a quelques vertus, il veut qu'on me les cache,
Et s'il a des defauts, il fait que je les sçache :
Que ne m'en parlois tu?

FILIPIN.

Vous m'eussiez creu menteur.
Dès qu'on ouvre la bouche, on est un imposteur;
Comme on vous void grondeur et toujours en colere,
Je crains d'estre battu, j'ai peur de vous déplaire;
Cependant l'avantage est pour vous important :
Madame la comtesse a force argent contant,
Et son frere de plus, qui cherit Isabelle,
Seroit certainement un grand party pour elle,
Et d'autant plus qu'il dit qu'il ne veut rien de vous,
S'il la prend de vos mains en qualité d'espoux.

AMIDOR.

Quel homme est-ce ?

FILIPIN.

Il est brave, et sa richesse est grande.
Outre le regiment qu'il possede en Hollande,
Il a le cul terreux [1], et las de son employ,
Il traitte d'une charge en la maison du roy.

ISABELLE.

Quelles terres a-t'il ?

FILIPIN.

Quatre fort bien basties :
Les deux, à ce qu'il dit, sont vieilles baronnies,
Dont l'une en marquisat il va faire eriger,
Et contre cette charge il va l'autre eschanger.

AMIDOR.

Tu nous en dis beaucoup.

FILIPIN.

Et j'en sçay plus encore.

AMIDOR.

Et tu me dis qu'il aime Isabelle ?

FILIPIN.

Il l'adore.

ISABELLE.

On le nomme ?

FILIPIN.

Falandre, autrement Kormadec,
Ou, si vous l'aimez mieux, le baron d'Orgardec.

AMIDOR.

Oh ! que ces noms bretons sonnent mal aux oreilles !
Et quant à la comtesse ?

FILIPIN.

On m'en a dit merveilles.
Mais, Monsieur, elle va bien-tost changer de nom.

AMIDOR.

Comment ?

FILIPIN.

Cet impuissant, ou plustost ce demon,
Qui l'avoit espousée et que l'on demarie,
Et qu'on deust dès demain jetter à la voirie,
En perdant son procez la laisse en liberté
De choisir un espoux selon sa volonté ;
Mais devant qu'elle rentre en une autre famille,
Je croy qu'elle prendra son premier nom de fille :
Je trouve que celuy qu'elle porte à present,

1. C'est-à-dire il a de grands biens en terre : « On dit d'une fille à marier, lisons-nous dans le *Dict. comique* de Leroux, qu'elle a *le cul terreux*, quand elle est fort riche en fonds de terre. »

De comtesse de Gregue, est un nom mal plaisant.

AMIDOR.

Mais tu dis que son frere aime nostre Isabelle ?

FILIPIN.

Monsieur, il en est fol.

AMIDOR.

Sans rien pretendre d'elle ?

FILIPIN.

J'ose croire de plus que l'autre a tant de bien,
Qu'en choisissant Ergaste elle ne voudra rien,
Si ce n'est qu'en quittant la Bretagne, on l'asseure
D'estre chez vous nourrie et d'avoir sa demeure.

AMIDOR.

Va, si de ce dessein tu peux venir à bout,
J'oubliray le passé, je pardonneray tout.

FILIPIN.

Bien, j'y vay travailler : n'auray-je rien pour boire ?

AMIDOR.

Oüy, va, je te promets de te donner ta foire [1].

ISABELLE.

Croy, si tu me sers bien, que tu l'auras aussi.

AMIDOR.

Tantost ne manque pas de revenir icy,
Ainsi nous tirerons ce debauché du vice.

ISABELLE, *bas.*

Ainsi nous tirerons profit de l'avarice.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ERGASTE, FALANDRE, FILIPIN, BROCALIN.

ERGASTE.

Tout ce que tu nous dis semble un conte inventé.

1. Il était d'usage de donner à ses amis ou à sa maitresse quelque objet acheté à la foire, ou gagné aux loteries qui s'y trouvaient : « Il perd exprès pour me donner ma foire, » dit Marotte, dans la *Foire Saint-Germain* de Dancourt (sc. 21).

FILIPIN.

Vostre sœur est temoin de cette verité.

ERGASTE.

Quoy! mon pere voudroit ce double mariage?

FALANDRE.

Oüy, ma sœur a fort bien joüé son personnage.

FILIPIN.

Et si bien qu'un esprit plus fin et plus ruse
Que celuy du bon homme en seroit abusé.
Il monstre pour cela des passions extremes.

ERGASTE.

Vrayment! c'est tout de bon que je voy que tu m'ai- [mes.

FILIPIN.

Et d'autant mieux qu'il void que pour ce double hy-
Sans bourse delier, il n'a qu'à dire amen: [men,
Il le falloit toucher par cet endroit sensible.

FALANDRE.

Ma sœur m'a tesmoigné ce double hymen possible,
Ce que tu nous dis là me paroist impossible.
Fay que jusques au bout je te sois obligé.
Jamais l'ingratitude en ce cœur n'a logé;
Si les biens d'Amidor tombent sous ma puissance,
Tu recevras des fruits de ma reconnoissance.

ERGASTE.

Tellement qu'on me croit honneste homme en effect?

FILIPIN.

On vous a debité pour un homme parfait;
Ne fuiez plus l'abord de ce pere barbare,
Corinne l'a changé, ce n'est plus un bizarre.
L'habile creature!

ERGASTE.

Il veut donc bien me voir?

FILIPIN.

Oüy: s'il ne vous embrasse, il est au desespoir;
Enfin, de la façon qu'en parle ma maistresse,
S'il ne vous donne pas madame la comtesse,
Et s'il ne donne encor Falandre à vostre sœur,
Nous n'aurons plus de luy ny plaisir ny douceur.

ERGASTE.

Tellement qu'on le croid fort riche?

FILIPIN.

Richissime.

ERGASTE.

Et ma sœur pour Falandre a-t'elle un peu d'estime?

FILIPIN.

Toute entiere.

ERGASTE.

Et mon pere enfin cherche à me voir?

FILIPIN.

Il m'en a conjuré, mais de tout son pouvoir.

ERGASTE.

Tout cela me plaist fort. Qu'en dit donc vostre mere?

FALANDRE.

L'accident arrivé chez Barquet le notaire
L'avoit bien fort emeuë, à dire verité;
Car vous sçavez qu'elle est dans la necessité;
Mais avecque l'espoir de ce double hymenée,
Nos soins et vos bontés l'ont un peu ramenée.
Vous connoissez le sang d'où nous sommes sortis,
Et nous pourrions pretendre à de riches partis,
Gagnant nostre procez; mais malheur à qui plaide!

ERGASTE.

Il est sur le bureau.

FALANDRE.

Mais il faut qu'on nous aide.
Enfin, comme au plus franc de ses meilleurs amis,
Ma mere espere en vous pour le secours promis:
Si vous ne luy donnez une assistance prompte,
Il faut qu'elle perisse, ou tombe dans la honte.

ERGASTE.

Dussé-je avec le corps l'ame encore engager,
Il faut la secourir, il faut la soulager;
Mais je ne pense pas trouver ce prompt remede,
Mon pauvre Filipin, si ton esprit ne m'ayde.

BROCALIN.

L'argent contant se trouve en ce temps rarement.

FILIPIN.

J'en auray toutefois : aydez moy seulement.

ERGASTE.

Mais je veux des effects, et non point des paroles.

FILIPIN.

Vous contenterez vous de cinquante pistolles,
Attendant que Mison fasse un plus grand effort?

FALANDRE.

Oüy, cela serviroit à payer le rapport.

FILIPIN.

Nostre avare veut vendre un assez bon carrosse
Avec ses deux chevaux, dont l'un est un peu rosse;
Mais l'autre tire bien, quoy qu'il batte des flancs,

Et l'on offroit du tout ce matin cinq cens francs :
Je connoy bien celuy qui m'en a fait cette offre,
Et vous rends cet argent demain dans vostre coffre

FALANDRE.

Mais comment fera-t'il ?

FILIPIN.

Il faut les demander
Comme en ayant besoin et sans tant marchander,
Comme si vous jugiez des chevaux par la taille.
Offrez en mille francs.

FALANDRE.

Crois tu qu'il me les baille ?

FILIPIN.

Oüy ; car il vous croid riche, et puis l'affection
Qu'il a desja pour vous.

ERGASTE.

Va, va, sans caution
Il ne livrera rien, s'il ne void la finance :
L'avarice jamais ne va sans defiance.
Je connoy mieux que toy cet avare vilain,
On ne traite avec luy que l'argent à la main.

BROCALIN.

Et puis, croyant mon maistre un riche personnage,
S'il le void sans argent, adieu le mariage.

FILIPIN.

On pourra supposer qu'il a mis son contant
Aux frais de ce procez qui leur est important,
Qu'il luy vient dans trois jours une lettre de change.

ERGASTE.

Tu connois mieux que moy que c'est un homme es-
Il voudra caution, si j'en sçay bien juger. [trange.

FALANDRE.

Si vous priiez Midan, vous voudroit-il pleger [1] ?

ESGASTE.

Je ne luy feray point de priere incivile.

FALANDRE. [ville ?

N'en trouverions nous point quelque autre dans la

ERGASTE. [cher ;

Oüy, mais pour mille francs je n'en veux point cher-
C'est par d'autres moyens qu'il faut, je crois, tâcher.

FALANDRE.

Comment ?

1. Cautionner, donner raison pour vous. V. une note des pièces précédentes.

FILIPIN.
Si Brocalin, grand maistre en fourberie,
Joüant de son addresse, ayde à la tromperie,
Je respons de l'argent.

BROCALIN.
Dy nous donc ton projet,
Et, s'il ne tient qu'à moy, ce sera bien-tost fait.

FILIPIN.
Amidor vient à nous; terminons cette affaire
A la caution prez, et puis laissez moy faire.

SCÈNE II

FILIPIN, AMIDOR, FALANDRE, ERGASTE.

FILIPIN.
Monsieur, si vous voulez, vos chevaux sont vendus
A monsieur le baron.

AMIDOR.
J'en veux deux cens escus?

FILIPIN, *bas.*
Vous deviez les luy faire un petit davantage,
Car il en a besoin.

AMIDOR.
Veut-il tout l'equipage?

FILIPIN.
Monsieur, il prendra tout.

AMIDOR.
Va, selon mon desir
Tu m'as trouvé marchand, et tu m'as fait plaisir.

FILIPIN.
Ergaste en ce rencontre a servy d'importance.

AMIDOR.
Va, je lui revaudray, s'il fait bien; il commence.

FILIPIN.
Monsieur, il se fait bien; c'est un joly garçon.
Nostre maistre, Monsieur, est homme sans façon.
Voulez vous son carrosse avec tout l'equipage,
Donnez luy mille francs.

AMIDOR.
J'en auray davantage:
Tu connois, Filipin, le marchand qui m'attend.

FILIPIN.
Oüy; mais il ne peut pas donner d'argent content,

Et puis, pour un marché de si peu d'importance,
Monsieur merite bien d'avoir la preference.
Mille francs, c'est donné, je le dy tout de bon :
Tout le corps du carrosse est encore fort bon; [pire ;
Quant aux chevaux, j'aurois quatre cens francs du
Embourbez vous un peu, vous verrez comme il tire ;
Il tire comme un diable, et l'autre est si dispos
Qu'on n'ose luy laisser quatre jours de repos.

AMIDOR.

Ce maraut est adroit.

ERGASTE.

Il entend le grimoire.

FALANDRE.

Les avez-vous, Monsieur, amenez à la foire ?

AMIDOR.

Oüy, les voulez vous voir ?

FALANDRE.

Je les connoy fort bien.

AMIDOR.

Cent louis [1] en un mot.

FILIPIN.

On n'en rabattra rien.

ERGASTE.

Falandre, ils sont fort bons.

FILIPIN.

Mais bons par excellence.

FALANDRE.

Je les prens.

FILIPIN.

Sur ta foy ?

FALANDRE.

Prenez-en asseurance.
Ma sœur en avoit six, beaux, vigoureux, ardens,
Qu'un malheureux procez nous a mis sur les dents ;
A force de trotter ils sont devenus rosses,
Et le pavé de plus nous use deux carrosses.

FILIPIN.

Ceux-cy sont vostre fait, puisque c'est pour trotter
Pour aller par la ville, et pour solliciter,
Ces adroits animaux sont stilez par routine
A s'arrester aux lieux où le plaideur incline.

ERGASTE, *escouté du pere.*

Tu nous vas tout gaster, maraut, n'en dy pas tant.

1. 'était le demi-louis qui n'était alors que de dix livres.

Enfin c'est marché fait.

AMIDOR.

L'argent est bien contant?

FILIPIN.

Sa parole est fort bonne, elle pourroit suffire;
Mais si l'argent n'est prest, il faut le faire escrire:
Il a lettre acceptée au vintiesme du mois,
Et douze cautions de plus à vostre chois.

AMIDOR.

Je croy Monsieur solvable et brave gentil-homme;
Mais il n'escriroit pas pour si petite somme.

FALANDRE.

Je ne sçay si j'auray cent pistoles encor,
Car j'ay depuis lundy fourny mil escus d'or:
Quand on plaide à Paris, l'argent y va bien viste.

FILIPIN.

Il ne dormira point, Monsieur, qu'il ne soit quitte.
Si l'orfevre Midan veut pour luy s'obliger?

ERGASTE, *bas.*

Où diable ce maraut nous va-t'il engager?

FILIPIN, *bas.*

Paix! laissez vous conduire.

AMIDOR.

Oüy, si Midan s'engage.

FILIPIN.

Le connoissez vous bien?

AMIDOR.

Oüy, non pas de visage;
Mais je connoy son nom et son credit aussi.

FILIPIN.

Il est dans sa boutique, à trente pas d'icy.
Je vay luy demander s'il veut pleger [1] Falandre,
Je viens dans un moment s'il vous plaist de m'attendre.

AMIDOR.

Oüy, va.

FILIPIN.

Voicy Barquet qui vient tout à propos:
Pour recevoir cet acte il ne faut que trois mots,
Ordonnez qu'il le dresse.

AMIDOR.

Oüy, si Midan s'explique.

1. V. plus haut.

FILIPIN.

J'en respons; cheminons tousjours vers sa boutique.

SCÈNE III

AMIDOR, ERGASTE, FALANDRE, BARQUET.

AMIDOR.

Barquet, pourriez vous pas nous dresser prompte- [ment
Un acte ?

BARQUET.

Touchant quoy ?

AMIDOR.

De cautionnement.

BARQUET.

Dans mon estude ?

AMIDOR.

Non, icy, le temps nous presse.

FALANDRE, *bas.*

Je m'en defie.

ERGASTE.

Et moy, j'espere en son adresse.

AMIDOR.

Midan plege Falandre.

BARQUET.

Et pour argent presté ?

AMIDOR.

Oüy, la somme sera payable à volonté.
Et pour valeur receuë.

BARQUET.

Ayant mon escritoire,
Au premier lieu connu, j'escriray dans la foire.

AMIDOR.

Allons donc.

ERGASTE.

Suivez-y : moy, j'iray cependant
Voir ce que Filipin fait en vous attendant.

SCÈNE IV

FILIPIN, MIDAN, ERGASTE, BROCALIN.

FILIPIN, *à Brocalin.*

Tu m'entens ?

BROCALIN.

Je respons des cinquante pistoles.

FILIPIN.

Mon maistre voudroit bien vous dire trois paroles,
Midan.

MIDAN.

Ne peut-il pas icy se transporter?

FILIPIN.

Son pere est dans la foire et cherche à l'affronter.
C'est un esprit fougueux que la colere emporte.

MIDAN.

Où le trouverons nous?

FILIPIN.

A la premiere porte.
Fais bien ton personnage.

MIDAN.

Allons, je le veux bien.
Mon manteau.

FILIPIN.

Laissez-le, Midan, ne prenez rien,
Vous n'avez qu'un moment à demeurer ensemble.

MIDAN.

Allons.

FILIPIN.

Mon maistre vient; oüy, c'est luy, ce me sem-
Si je n'y mets la main, il nous gastera tout. [ble.
Achevons de pousser la fourbe jusqu'au bout.
Me doutois-je pas bien de vostre impatience?
Vostre esprit est estrange avec sa defiance.
Vous avois-je pas dit que dedans un moment
Je vous l'amenerois? Esquivez promptement,
Vostre pere vous cherche, on l'a veu dans la foire,
Et si vous n'esvitez l'affront, vous l'allez boire.
J'ay veu quatre sergens et plus de six recors;
Controuvez quelque affaire, et le menez dehors;
Je vous respons du reste.

ERGASTE.

Il faut, pour luy complaire,
Feindre que je le cherche et que j'ay quelque af-

FILIPIN, *bas*. [faire.

Tenez le près d'une heure en lieu peu frequenté.

ERGASTE.

Bien. J'en use, Midan, avecque liberté.

MIDAN.

Monsieur, vous le pouvez.

SCÈNE V

BROCALIN, DORETTE.

BROCALIN.

Achevons donc la trame,
Il dupe le mary, je vay duper la femme.
Dorette, devinez ce qui m'amene icy :
J'en meurs de rire, et vous, vous en rirez aussi.
J'ay gagé, mais voyez la plaisante gageure....

DORETTE.

Et qu'as-tu donc gagé, dy moy, je t'en conjure?

BROCALIN.

Que pour vostre mary je serois tantost pris;
Mais sans vostre congé je n'ay rien entrepris,
Car si vous ne souffrez que je prenne sa place...

DORETTE.

La demande est jolie, elle a fort bonne grace :
Voyez le beau galand, qu'il a bien de bonté !
Je t'en casse, ma foy, tu n'es pas dégousté.

BROCALIN.

Voyez un peu desja quelle mouche la picque :
Ce n'est pas dans le lit, ce n'est qu'en la boutique.
Si je pers la gageure, il faut payer soudain
Une livre d'anis et deux de massepain [1];
Mais si je gagne aussi, j'auray la mesme chose,
Et Dorette du tout absolument dispose.

DORETTE.

Si tu veux qu'on t'entende, explique mieux ton fait.

BROCALIN.

Je pretens d'estre pris pour Midan en effect,
Sans qu'un trait si plaisant vous fasse prejudice.
Ergaste est vostre amy, j'agis pour son service,
Enfin laissez moy faire.

DORETTE.

Et tu feras le fou.

BROCALIN.

Ma foy ! vous en rirez tantost tout vostre sou.

1. Toutes ces friandises se vendaient à la foire. On lit dans le poëme de Priezac que nous avons déjà cité :

Quoy plus? Regardons-les manger à pleines mains
Le verdun, l'abricot, l'*anis* les massepains.

Voicy son bon manteau qui ne sert qu'à la feste,
Voicy son chapeau neuf, j'en couvriray ma teste.

DORETTE.

C'est Midan tout craché, tu luy ressembles bien.

BROCALIN.

Si quelqu'un parle à vous, ne luy respondez rien :
Enfin, c'est par gageure, il en aura dans l'aisle.

SCÈNE VI

BARQUET, AMIDOR, FALANDRE, DORETTE, BROCALIN.

AMIDOR.

Estes vous là, Midan ?

BROCALIN.

Oüy, Monsieur, qui m'appelle ?

AMIDOR.

Mon maistre, dites moy, voulez-vous bien pleger
Falandre ?

BROCALIN.

Pour combien me fait-il obliger ?

AMIDOR.

Pour mille francs.

BROCALIN.

Oüy da, Monsieur, et pour dix mille,
Il trouveroit encor mieux que moy dans la ville.

BARQUET.

Signez donc icy vos lettres de caution.

BROCALIN.

De grand cœur.

FALANDRE.

Vous voyez sa bonne instruction,
Dans juin j'auray sur luy vingt mille escus à pren-
[dre.

BROCALIN.

Monsieur, c'est un richard que ce baron Falandre.

BARQUET.

Comme il baisse les yeux ! Prenez garde au chapeau,
Qu'il n'efface l'escrit.

BROCALIN.

C'est que j'ay l'œil plein d'eau
Et rouge comme sang jusque dans la paupiere ;
Depuis huit jours j'ay peine à souffrir la lumiere.

AMIDOR.

J'ay d'une excellente eau qui vous pourroit guerir.

BROCALIN.

Vous m'obligeriez fort d'en envoyer querir.

AMIDOR.

Oüy da, très-volontiers, j'en ay plus d'une livre ;
Aussi bien il faudra que mes chevaux on livre,
Avecque mon carrosse, à ce brave baron.
Filipin, es tu là ?

BROCALIN.

Je souffre tout de bon :
Messieurs, je ne suis plus en ce lieu necessaire.

BARQUET.

Allez, vous avez fait tout ce qu'il falloit faire,
Il faut quelques tesmoins pour signer après luy.

AMIDOR.

Ne reverray-je point ce maraut d'aujourd'huy ?
Filipin !

FILIPIN.

Me voicy.

DORETTE.

L'agreable visage !
Oh ! qu'il vient de jouer un plaisant personnage !

AMIDOR.

D'où viens-tu ?

FILIPIN.

Par ma foy je viens d'estre mocqué.

AMIDOR.

Comment ?

FILIPIN.

Nous raffiions un peu d'anis musque.
J'ay perdu ; mais, tirant de l'argent de ma poche,
Un friponneau de page estant au guet tout proche,
Guignant [1] du coin de l'œil l'anis empaqueté,
L'a pris habilement sans que j'en ai tâté.
Je pensois l'attraper, mais il court comme un lievre,
De chaud et de depit j'en ay quasi la fievre.

AMIDOR.

Maraut, si près de moy tu te fusses trouvé,
Ce bizarre accident te fust-il arrivé ?

1. Ce mot n'etait pas alors aussi vulgaire qu'il l'est devenu. Du temps de Ronsard, il était même du style noble. N'a-t-il pas dit au 150e sonnet des *Amours :*

Tant que voudras *guigne* moi de travers ?

FILIPIN.

J'y pers trente bons sols outre ma courte honte.

AMIDOR.

Sur le vin des chevaux tu trouveras ton conte.
Va les faire livrer à Monsieur le baron,
Avec tout l'attirail.

FILIPIN.

Parlez vous tout de bon?

AMIDOR.

Oüy, va, tout est signé, dis au cocher qu'il vienne.

FALANDRE.

Il faut que le carrosse encore vous ramene.

AMIDOR.

Je loge prez la foire à quelques pas d'icy,
Il n'en est pas besoin.

SCÈNE VII

AMIDOR, FALANDRE, CORINNE, ERGASTE.

FALANDRE.

Ah! ma sœur, vous voicy.

AMIDOR.

Ils ne valoient plus rien, il falloit m'en défaire:
C'est avec ces gens-là qu'il faut avoir affaire;
Je gagne à ce marché pour le moins six cens francs.

FALANDRE.

Nous avons le carrosse et les deux chevaux blancs.

CORINNE.

Filipin nous l'a dit, je sçay toute l'histoire.

FALANDRE.

Voicy ma sœur qui vient encore dans la foire.

CORINNE.

Oüy, monsieur vostre fils m'y vient de ramener.

AMIDOR.

L'honneur qu'il en reçoit commence à m'estonner.
C'est merveille de voir qu'une illustre comtesse,
Digne d'un duc et pair, jusques à nous s'abaisse.
Comment va son procez?

ERGASTE.

Mon pere, il va fort bien,
Et j'ay lieu d'esperer, si vous ne gastez rien.
Vous commenciez desja de luy rompre en visiere,

Mesnageons son humeur, car elle est un peu fiere.

AMIDOR.

Bien. Madame, excusez un pauvre homme cassé,
Qui se sert en parlant des mots du temps passé;
Les modes de la cour ne m'estant point connuës,
Vous m'excuserez bien si je fais des bévuës.

CORINNE.

Le langage du cœur est le plus eloquent :
Il plaist à tout le monde, il n'a rien de choquant;
Et puis vostre discours, qu'un grand zele seconde,
Sent fort son honneste homme et né dans le grand [monde.

AMIDOR.

Il est vray qu'autrefois je m'en suis escrimé,
Mesme, estant amoureux, j'ay quelquefois rimé :
On trouvoit que ma veine estoit assez jolie,
Et que ma plume en prose estoit assez polie.
Je passois pour galand aux universités,
Sans m'adresser pourtant aux hautes qualitez.
J'engageois le mestier avec assez d'adresse;
Mais je n'eusse accosté jamais une comtesse,
Mon fils est plus hardy beaucoup que je n'estois.

ERGASTE.

Mon pere, ce discours tient un peu du bourgeois :
Je vous l'ay desja dit, Madame est delicate,
Elle veut que le cœur dans le discours éclatte,
La bassesse déplaist aux esprits genereux.

AMIDOR, *bas.*

Ce garçon s'est bien fait depuis un mois ou deux;
C'est qu'il hante les grands; mais dy moy, je te prie,
Es-tu bien asseuré qu'elle se demarie,
Et qu'elle te veut prendre?

ERGASTE, *bas à son pere.*

Ah ! n'en tesmoignez rien.
Oüy, mon pere, elle va me donner tout son bien.

AMIDOR.

Et le baron son frere aime nostre Isabelle?

ERGASTE.

Oüy, tenez pour constant qu'il est amoureux d'elle,
Et ne veut rien de vous qu'un pur consentement;
Laissez moy mesnager la chose adroitement.

CORINNE.

L'avare en tient, mon frere, ou je suis fort trompée.

AMIDOR.

Je suis content qu'elle ait un brave homme d'espée;
Car tous ces gens de robe, avant qu'estre accordés,

Doivent tout leur office et sont incommodés[1].

FALANDRE.

Ce piege est beau, ma sœur, il faut bien qu'il y [donne.

AMIDOR.

Il est riche?

ERGASTE.

Et de plus, brave de sa personne.

AMIDOR.

Passe, ce dernier point ne me touche pas fort;
Enfin il ne veut rien?

ERGASTE.

Rien, qu'apres vostre mort.

AMIDOR.

Va, dy luy qu'on renonce à toute autre alliance.

ERGASTE.

Mon pere, nous pechons contre la bienseance.
Que diront-ils de voir qu'on se separe d'eux?
Rapprochons-nous un peu.

AMIDOR.

Rapprochons, je le veux.

ERGASTE.

Avant la fin du jour tenez la chose faite.

FALANDRE.

Cet œil gay marque bien une ame satisfaite.

CORINNE.

Je prens part au plaisir d'un entretien si doux,
Qui marque enfin qu'Ergaste est bien avecque vous.

AMIDOR.

Depuis qu'il a l'honneur de vous hanter, Madame,
Je voy que la vertu reprend place en son ame.
Je ne le connois plus, tant il paroist changé,
Et voy par là combien il vous est obligé.

CORINNE.

La reputation qu'il s'est par tout acquise,
Provient de la nature, et non de ma hantise[2].

1. Mal dans leurs affaires. Ce mot en ce sens était alors d'usage courant. Il est ainsi employé dans Pascal et dans Molière.

2. Mot aussi leste et charmant que celui de *fréquentation,* qui l'a remplacé, est lourd et disgracieux. Molière l'employait encore. Il dit dans l'*Ecole des maris :*

Isabelle pourroit perdre dans ces *hantises*
Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises.

J.-B. Rousseau tâcha de le rajeunir, mais inutilement. Les mijaurées de la fin du XVII[e] siècle, dont Caillières s'est fait l'écho dans ses *Mots à la mode,* l'avaient condamné et furent trop écoutées.

C'est de vous seul qu'il tient ses bonnes qualitez :
Connoissez vostre ouvrage.

AMIDOR.

Ah ! c'est de vos bontez.
Que n'ay-je plustost sceu sa fortune et sa gloire ?
Mais l'estimez-vous tant ? s'en fait-il point à croire ?

CORINNE.

Vous connoistrez bien-tost par de puissans effects
L'amour que je luy porte et le cas que j'en fais.
Adieu.

AMIDOR.

Mon cher enfant, je t'ay creu plein de vice ;
Mais je commence à voir qu'on t'a fait injustice :
Pour l'amour de Madame on te pardonne tout,
Sois seur qu'à tes desseins j'ayderay jusqu'au bout.
Mais vous l'excusez donc d'avoir hanté Corinne.

CORINNE.

C'est pour se divertir qu'il void cette badine,
Son agreable humeur n'est point à rejetter :
Que ne m'est-il permis aussi de la hanter?

AMIDOR.

Elle a pourtant souvent plumé l'oyson sans rire[1],
La matoise qu'elle est.

ERGASTE, *bas.*

Eh ! Dieux, qu'allez vous dire?
Avec grand advantage on me veut marier,
Et sans discretion vous m'allez decrier.

AMIDOR.

Ne l'en prisez pas moins, Madame, je vous prie.

CORINNE.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que j'entens raillerie.
Adieu.

AMIDOR.

Cette comtesse a l'esprit merveilleux.

ERGASTE.

Vous voyez de quel air on respond à mes vœux.

AMIDOR.

Va, ton bonheur est grand.

. On disait aussi « plumer le pigeon » ou le *pigeonneau*. « Les femmes de Paris, écrivait Leroux au dernier siècle, ont le talent de savoir plumer le pigeonneau mieux que femmes de l'Europe. » C'est un talent que beaucoup n'ont pas perdu. Pour les gens de finance, qui plumaient avant d'être plumés, l'expression changeait un peu ; on disait : plumer la poule. On en fit un petit livre en 1695, *l'Art de plumer la poule sans crier*.

ERGASTE.

J'apperçois Isabelle.
Souffrez que le baron, qui court au devant d'elle,
L'accoste.

AMIDOR.

Volontiers.

ERGASTE.

Et luy donne la main.

AMIDOR.

Je ne vy jamais tant la foire Sainct-Germain,
J'en suis las ; mais pourtant il n'est rien qu'on ne [face,
Quand il y va de l'heur et du bien de sa race.

ERGASTE.

Reposez vous loin d'eux, souffrez leur entretien;
Je vous respons du reste.

AMIDOR.

Oüy, va, je le veux bien.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ARGINE, NICETTE, ERGASTE.

ARGINE.

Le present est fort rare, et vous estes bien large.

NICETTE.

Vos deux rosses, Monsieur, desja nous sont à [charge,
Et de fait dans trois jours vous les verrez perir,
Si vous ne fournissez argent pour les nourrir.

ERGASTE.

Je croyois qu'aujourd'huy Madame les deût vendre,
Cinq-cens francs sont contez, si vous les voulez [prendre,
Et ce peu qu'on en trouve est pour vous subvenir,
Attendant le secours qui dans peu doit venir.

ARGINE.

Oüy, mais comme à toute heure on roule par la [ville,
Ce carrosse attelé nous sera fort utile,

Et si vous ne trouvez d'autre argent aujourd'huy,
Ma fille est pour mourir de douleur et d'ennuy.

ERGASTE.

On en cherche par tout, Madame, et je m'asseure
Que mon valet qui queste en aura dans une heure.
Nous avons ajusté nos affaires au point
Que l'argent desormais ne nous manquera point.
J'ay trouvé caution très solvable, et mon pere,
Qui me croid tout changé, ne m'estant plus severe,
Si je veux de l'argent, ne m'en peut refuser,
Coiffé du riche objet que je dois espouser.

ARGINE.

Vous pensez vous railler ; mais dans ce mariage
Vous pouvez mieux que nous trouver vostre advan-
[tage,
Si, comme on en espere un bien heureux succez,
Nous pouvons aujourd'huy gagner nostre procez.
Nostre alliance enfin ne vous fait point de honte :
Ma fille est de bon lieu, son grand-pere estoit comte ;
Un arrest luy pourra redonner ce comté,
Qu'on nous a jusqu'icy sans raison contesté.

NICETTE.

Mais il faut bien dépendre [1], et Paris est un gouffre.

ARGINE.

Ce n'est point pour vos biens que ma fille vous
[souffre :
Si l'on s'adresse à vous parfois pour soulager
Nos besoins fort pressans, on croid vous obliger.

NICETTE.

On emprunte plutost d'un amy que d'un autre.

ARGINE.

Nous trouverions icy du secours sans le vostre.

NICETTE.

Il preste de bon cœur, ne luy reprochez rien ;
Mais le pis que j'y voy, c'est qu'il manque de bien :
Ce n'est plus que pour vous, Madame, qu'il luy tarde
De conter les escus que son pere luy garde.

ERGASTE.

Enfin, si j'en avois deux mille fois autant,
Vous le sacrifiant je serois trop contant.

1. Première et très-ancienne forme du mot *dépenser*. On lit dans le *Roman du Renard* :

Moult il estoit avare et riche
Car de *despendre* n'avoit cure.

ARGINE.

Si nous avions le quart des grands biens qu'on es-[pere,
Nous ne viserions point à ceux de vostre pere.

NICETTE.

Cependant ce vieux fou nous croid des saffraniers [1].
Un jour avec usure on rendra vos deniers ;
Enfin la debte est bonne, elle est bien asseurée.

ERGASTE.

Je promets sur la foy que je vous ay jurée
Que je vous cheriray mesme apres le trépas ;
Tant que j'auray du bien, vous n'en manquerez pas.

NICETTE.

Ce qu'il vous dit, Madame, est la verité pure ;
Il a l'ame fort noble, oüy, je vous en assure,
Il est franc comme ozier [2].

ERGASTE.

Mais voici Filipin.
Aurons-nous de l'argent ? Ne nous fais point le fin,
Dy tout, ne cache rien, car je veux que Madame
Penetre à découvert jusqu'au fond de mon ame.

SCÈNE II

FILIPIN, ERGASTE, ARGINE, NICETTE.

FILIPIN.

Mison à l'usurier vient de taster le pous,
Si vous n'avez argent, il ne tiendra qu'à vous ;
Mais...

ERGASTE.

Quoy, mais ? Ne fay point icy de preambule.
Parle.

FILIPIN.

Mais l'usurier me paroist ridicule

ERGASTE.

Comment ?

1. V. une note plus haut.
2. Moisant de Brieux, dans ses *Origines de quelques coutumes et façons de parler*, Caen, 1672, in-12, p. 51, définit ainsi cette expression : « *Franc comme l'osier*. Un homme franc, c'est-à-dire qui a de la candeur, de la facilité, de la franchise, dont on se peut aider aussi facilement comme l'on peut fendre l'osier sans y rencontrer de nœuds, ni que l'on fasse d'éclats. »

FILIPIN.

A vostre pere il feroit des leçons.
Teste-bleu! qu'il en sçait, et qu'il fait de façons!
C'est le fesse-matthieu le plus franc que je sçache;
J'ay pensé luy donner deux fois sur la moustache.
Il veut bien vous fournir les quinze mille francs;
Mais, Monsieur, les deniers ne sont pas tous contans.
Admirez le caprice injuste de cet homme :
Encor qu'au denier douze il preste cette somme
Sur bonne caution, il n'a que mil escus
Qu'il donne argent contant.

ERGASTE.

Où donc est le surplus ?

FILIPIN.

Je ne sçay si je puis vous le conter sans rire :
Il dit que du Cap-Vert il luy vient un navire [1],
Et fournit le surplus de la somme en guenons
Et fort beaux perroquets, en douze gros canons,
Moitié fer, moitié fonte, et qu'on vend à la livre.
Si vous voulez ainsi la somme, on vous la livre.

ERGASTE.

Mison ne peut-il pas trouver d'argent ailleurs?
Aurons-nous donc tousjours affaire à des voleurs?

NICETTE.

Cette condition semble une chose rare.

ARGINE.

On n'a jamais parlé d'un marché plus bizarre.

ERGASTE.

Tout bizarre qu'il est, il faut bien l'accepter,
Si nous ne pouvons pas d'ailleurs nous ajuster;
Toute raison est vaine où necessité presse,
Et je veux au besoin secourir ma maistresse.

ARGINE.

Mais mil escus de cinq, je n'y puis consentir.

NICETTE.

Gardez vous d'un marché d'où naisse un repentir.

ERGASTE.

Pourquoy? Ces gros canons se pourront bientost [vendre.

FILIPIN.

Mais pour les perroquets on n'en doit rien attendre :
Comme ils sejourneront à Dieppe asseurement,
J'en rabats la moitié s'ils vous parlent normand.

1. Molière a dû prendre ici pour son *Avare* la scène du mémoire de la Flèche.

NICETTE.

Je croy qu'au temps qui court les guenons sont de mi-[se[1];
Toutefois ce n'est pas trop bonne marchandise.

ERGASTE.

Prendray-je le party ne perdant que moitié ?

NICETTE.

Si vous ne trouviez mieux, ce seroit grand'pitié,
Puisque la caution est riche à suffisance,
Madame, donnez-vous trois jours de patience.

ARGINE.

Mais la necessité nous presse au dernier point,
Si Mison dans trois jours ne nous soulage point.

FILIPIN.

Je puis, en attendant, si le Ciel ne s'oppose
Au dessein que j'en fais, vous fournir une chose.

ERGASTE.

Comment?

FILIPIN.

Je puis tirer le bel ameublement
De nostre vieil avare assez subtilement,
Et je sçay dans ce soir que nostre revendeuse,
Qui dedans son mestier est femme si fameuse,
Aura du lit tout seul dequoy vous ajuster,
Si de la premiere offre on se veut contenter.
J'apperçoy Brocalin qui m'est fort necessaire;
Ordonnez qu'il me suive, et puis laissez nous faire.

ERGASTE.

Mais quoy! pretendrois tu le voler en plein jour
Sans qu'on s'en apperceust ?

FILIPIN.

Je sçay un joly tour,
Qui passe le sublime, avec lequel j'espere,
Sans que l'on nous soupçonne, attraper vostre pere.

ERGASTE.

Mais estant découvert...

ARGINE.

Tu nous pers en ce cas.

FILIPIN.

J'ay mes precautions, ne vous allarmez pas.
Courez jusqu'au logis, je tiens la chose faite,
Si l'avare est absent comme je le souhaite ?

1. Le mot *guenon* s'employait déjà pour une femme laide, et aussi pour une femme de mauvaises mœurs. V. Baron, *l'Homme à bonnes fortunes*.

ERGASTE.

Le voicy, fay ton coup pendant qu'il est absent.

NICETTE.

Prens garde.

FILIPIN.

J'en respons.

NICETTE.

Va donc, à dix pour cent.

SCÈNE III

AMIDOR, ERGASTE, ISABELLE.

AMIDOR.

Ou vas tu si poudré [1]?

ERGASTE.

Mais vous mesme, mon pere,
Je vous trouve ajusté plus qu'à vostre ordinaire.

AMIDOR.

C'est qu'en ce lieu, mon fils, j'espere tantost voir
Cette aimable comtesse où j'ay mis mon espoir.
Nous avons rendez vous, et ta sœur se prepare,
Outre ce digne objet si charmant et si rare,
De voir encor son frere. Il luy revient beaucoup;
Si nous les marions, nous ferons un beau coup.

ERGASTE.

Mon pere, asseurez vous que chacun s'y dispose;
Pour peu que vous parliez, je respons de la chose.

AMIDOR.

Le cœur de la comtesse est de tes yeux touché.
Si je l'en croy, mon fils, tu n'es plus débauché.
Quand tu ne voudrois pas considerer ton pere,
Vis bien pour l'amour d'elle, et crains de luy de-[plaire.
Repasse en ton esprit les tours que tu me fais,
Fay que de ta conduitte on sente les effects:
La sagesse en ton age est d'un merite extreme;
Enfin n'emprunte plus, si tu veux que je t'aime.

1. L'usage de la *poudre* pour les cheveux commença sous Henri IV, continua jusqu'à la Fronde, se perdit sous Louis XIV, et reprit à la Régence. Voici ce qu'en disait à l'origiue Loys Guyon, en ses *Diverses leçons* (1613, in-12) : « Cette façon de mettre des poudres parmi les cheveux est récente, et on n'a jamais sceu que les anciens en aient usé. »

ISABELLE.

Il vivra trop heureux, s'il fait ce qu'il m'a dit.

AMIDOR.

Sur tout, mon cher enfant, ne prens plus à credit,
C'est par là qu'un jeune homme en tous lieux se de-
Souffre qu'avec honneur ton pere te marie. [crie;

ISABELLE.

Il le sera, mon pere, allons, on nous attend,
Le succez de ce jour nous est bien important.

ERGASTE.

Oüy, ma sœur, l'avanture est pour nous assez bonne;
Car j'en deviendray comte, et vous, ma sœur, ba-

AMIDOR. [ronne.

Plaise à Dieu qu'ainsi soit! Ayde nous, et voyons
Si nous serons heureux comme nous le croyons.

SCÈNE IV

FILIPIN, BROCALIN, LES SERGENS, LES RECORS.

FILIPIN.

Tu parois vray sergent à present ; tu peux faire
Cette execution qui nous est necessaire.
Voyons si ces recors que tu viens de choisir,
Pourront nous seconder selon nostre desir.

BROCALIN.

Recors !

RECORS.

Plaist il, Monsieur ?

FILIPIN.

Qu'il a la voix clairette!
Ce maraud s'enfuira s'il void tirer la brette [1].

BROCALIN.

Esprouvons le second, si l'on s'y peut fier.
Recors!

DEUXIÈME RECORS.

Plaist-il, Monsieur?

FILIPIN.

Il a le son plus fier,
Dis, drosle, as-tu du cœur?

1. Longue épée, dont l'usage était venu de Bretagne, comme l'indiquait son nom. *Brette* en effet voulait dire bretonne. On n'appelait Anne de Bretagne qu'Anne la *Brette*.

DEUXIÈME RECORS.

Oüy, Monsieur, à revendre.

FILIPIN.

Jusques à haranguer si l'on te mene pendre?

DEUXIÈME RECORS.

Oüy da.

FILIPIN.

Sçais-tu jurer?

DEUXIÈME RECORS.

Par la mort.

FILIPIN.

Il l'entend.

BROCALIN.

Et peut estre recors d'un huissier exploitant.

FILIPIN.

Nous voicy près la porte, achevons, je te prie.

BROCALIN.

Saisirons-nous le lit, ou la tapisserie?

FILIPIN.

Le lit nous vaudra mieux, arrestons-nous-en là.
Travaillons, nous avons des pieces pour cela :
Voicy le mandement pour faire l'ouverture,
Il est tout de mon fait, et style et signature.

BROCALIN.

Sus donc ! executons. Recors

RECORS.

Monsieur?

BROCALIN.

Suy-moy,

Frappe.

SCÈNE V

FILIPIN, BROCALIN, LISE, LES RECORS.

LISE.

Qui frappe?

RECORS.

Ouvrez.

BROCALIN.

Ouvrez, de par le Roy.
Où pourrons-nous trouver vostre maistre?

LISE.

A la foire.

BROCALIN.

Pour luy signifier certain executoire
De despens qui se monte à plus de mille francs,

LISE.

Mon maistre ne doit rien, d'où viendroient ces despens?

BROCALIN.

D'un procès qu'il perdit le second de décembre.
J'entens executer les meubles de sa chambre,
Si l'argent n'est conté, mais tout presentement.

LISE.

Je m'en vay le chercher et viens dans un moment.

BROCALIN.

Entrez.

LISE.

Ah! n'entrez pas, Monsieur, de cette sorte.

BROCALIN.

Sur la rebellion que l'on rompe la porte.
Voicy le mandement pour faire ouvrir. Lisez.

LISE.

Mais je ne sçay pas lire. A la force!

BROCALIN.

Brisez.

FILIPIN, *le manteau sur le nez.*

C'est rendre à vostre maistre un fort meschant office,
Il faut en tel rencontre obéïr à Justice.

LISE.

Puisque c'est un arrest, je ne doy pas souffrir
Qu'on rompe nostre porte, il vaut mieux leur ouvrir.

FILIPIN.

Le lit est descendu, comme on t'a fait connoistre,
Et plié, jette le viste par la fenestre.

LISE.

Où trouver nostre maistre ? Il faudroit deviner;
Cherchons-le, je ne sçay de quel costé tourner.

BROCALIN, *à la fenestre.*

Apporte, haste-toy, de rien tu t'embarrasses.

FILIPIN, *en bas.*

Bon! voicy les rideaux, voici les bonnes graces [1].
Le ciel, la courtepointe [2], et la crespine encor.

1. C'était, selon Richelet, le petit rideau qu'on mettait à côté du chevet du lit.

2. L'ancien mot était *keute pointe*, ou *culcte pointe*, forme qui rappelait directement l'étymologie latine *culcita puncta*, couverture pointée à l'aiguille.

Si j'allois rencontrer nostre maistre Amidor,
Ce seroit fait de moy.

BROCALIN.

Plions viste bagage.

FILIPIN.

Des cordes, sur nous deux chargeons tout l'équipa- [ge,

BROCALIN.

Frere, tu me fais faire icy d'estranges tours,
Pour n'estre rencontrez, cherchons quelques des- [tours.

SCÈNE VI

AMIDOR, FILIPIN, BROCALIN.

FILIPIN.

Je voy venir mon maistre, esquive à la main drette.

BROCALIN.

Le moyen d'esquiver, la ruë est trop estrette.
Dieu ! mon paquet m'est chû.

FILIPIN.

Peste soit du lourdaut !

AMIDOR.

C'est Filipin, c'est luy : que portes-tu, maraut ?
Puisqu'il se cache, il entre en cecy du mistere.
D'où viens-tu si chargé ?

FILIPIN.

Je viens d'un inventaire,
Où mon maistre a trouvé credit et grand marché.

BROCALIN.

Testebleu, qu'il a peur ! quel vent il a lasché !

AMIDOR.

Voila d'un bel effet sa parole suivie,
Il ne devoit plus prendre à credit de sa vie.
Je voy bien qu'il retourne à son vomissement ;
Oüy, l'ingrat persevere en son déreglement.
Quelque inclination qu'ait pour luy la comtesse,
Pour Corinne sans doute encore il s'interesse :
Confesse, est-il pas vray que ce garçon maudit
Pour cette infame a pris ces meubles à credit ?
Ne me desguise rien, dis la verité, traistre.

FILIPIN.

Fais-je mal, quand je fay les ordres de mon maistre ?
Si vous me promettez de ne vous fascher point,

Je vous confesseray le tout de point en point.

AMIDOR.

Si tu confesses tout, oüy, va, je te pardonne.

FILIPIN.

Il est vray que ce meuble est pour cette friponne;
Elle a sur son esprit un estrange ascendant.

BROCALIN.

Fuyons, je n'en prevoy qu'un sinistre accident.

FILIPIN.

Mais toutefois, Monsieur, que cela ne vous blesse:
Elle a sçeu qu'il alloit espouser la comtesse,
Et comme elle a jetté sur luy son coussinet [1],
Car elle a creu l'avoir, je vous le dy tout net;
Enfin pour l'approcher et la faire resoudre
A souffrir cet hymen qui met le sien en poudre,
Il a fallu la voir pour la derniere fois,
Et luy donner un lit duquel elle a fait chois.
Vostre fils le donnant, évite un fascheux blasme.

AMIDOR.

Si je ne fais coupper le nez à cette infame!
Et tu crois que jamais il n'y retournera?

FILIPIN.

Il l'a promis, Monsieur, et croy qu'il le tiendra.]
Je crains ses passions, elles sont un peu fortes.

AMIDOR.

La maraude! Voyons ce beau lit que tu portes.

FILIPIN.

Il est enveloppé, je crains de le gaster.

AMIDOR.

Voyons-en une piece.

FILIPIN.

Il faut vous contenter.
Le lustre en est fort beau.

AMIDOR.

Filipin, il me semble
Qu'il est pareil au mien.

FILIPIN.

Monsieur, il luy ressemble;
Mais le vostre est plus brun, et paroist plus gâté.

AMIDOR.

C'est quasi mesme chose; enfin qu'a-t-il cousté?

1. C'est-à-dire l'a retenu, comme on retient une place en plaçant dessus un coussin. Cette locution se trouve dans Saint-Simon : « Maisons qui voulait circonvenir le prince, ne trouva Caniliac suffisant, *il jeta son coussinet* sur moi. »

FILIPIN.

C'est un marché donné ; mais le temps en est cause.
Ma foy, l'argent contant est une belle chose.

AMIDOR.

Ton maistre en avoit donc ?

FILIPIN.

Non, il n'en avoit pas.
Il l'a toutefois eu pour quatre cents ducats,
Et sur la caution d'un riche et galand homme,
Qui n'a pourtant donné que moitié de la somme.

AMIDOR.

Ce malheureux garçon n'est-il pas enragé ?
Rendant deux cens ducats, ton maistre est desgagé.

FILIPIN.

Oüy, Monsieur.

AMIDOR.

Et le lit est à moy pour la somme ?

FILIPIN.

Oüy, Monsieur.

AMIDOR.

Les voilà, porte-les à cet homme;
Mais va dire à ton maistre une fois pour tousjours
Qu'il a fait avec moy, s'il fait plus de tels tours,
Et que je le renonce enfin, s'il n'est plus sage.
Pour nostre honneur encore il faut qu'on le dégage :
Tu connois le presteur ?

FILIPIN.

Oüy.

AMIDOR.

Sois donc diligent ;
On luy rendra le lit, s'il me rend mon argent.

FILIPIN.

Un pauvre serviteur fait ce qu'on luy commande.

AMIDOR.

Je te pardonne, va, la faute n'est pas grande,
Des volontez d'autruy n'estant qu'executeur.
Va donc viste, en passant appelle un crocheteur,
Pour porter au logis ce dépôt que je garde.

FILIPIN.

Que d'un œil amoureux ce bel or je regarde !
Je le conserverois pour moy, si j'estois fin.

SCÈNE VII

AMIDOR, LE VOISIN.

AMIDOR.

Bon! voicy compagnie. Où va mon bon voisin?

LE VOISIN.

Je vous cherche, Amidor, pour vous faire connoistre
Qu'on vous vient d'affronter, car de vostre fenestre
J'ay veu de gros pacquets jettés sur le pavé.
Lise crioit à l'ayde, et je m'y suis trouvé;
Mais comme elle m'a dit tout bas, fort estonnée,
Qu'on vous executoit sur sentence donnée,
Je n'ay rien osé dire, et, m'arrestant tout court,
J'ay deféré comme elle aux arrests de la Cour.

AMIDOR.

Je ne dois pas un sol : d'où naist cette imposture?

LE VOISIN.

Elle a dit avoir veu l'arrest pour l'ouverture,
Et que certains sergens, suivis de leurs recors,
Au lieu de vos pacquets vous auroient pris au corps,
S'ils vous avoient trouvé.

AMIDOR.

Bon Dieu! quelle impudence!

LE VOISIN.

Enfin, comme elle a creu l'arrest ou la sentence,
Elle a bien mieux aimé leur ouvrir promptement,
Que voir rompre la porte.

AMIDOR.

Indubitablement,
C'est mon vaurien de fils et son valet infame
Qui pour voler mon lit ont ourdy cette trame.
Voyez ces deux pacquets, voisin : seroient-ce pas,
Ceux que de la fenestre on a jettez en bas?

LE VOISIN.

Les mesmes.

AMIDOR.

Ah! c'est trop : l'impudence est extresme;
J'ayde, sot et credule, à m'affronter moy mesme.
J'ay reconnu mon meuble, et je l'ay rachetté,
Le voyant dans les mains d'un voleur effronté.

LE VOISIN.

Aussi, si j'ose dire icy ce que j'en pense,

Vous estes par trop chiche, excusez ma licence.
Vostre fils, qui n'a rien pour ses menus plaisirs,
Par de mauvais moyens satisfait ses desirs.
Que ne luy reglez vous, par mois ou par semaine,
Un petit certain *quid* pour vous tirer de peine?

AMIDOR.

Quand je luy donnerois la moitié de mon bien,
Pour sa profusion ce seroit comme rien.
Quand mesme il auroit tout, il n'en pourroit pas vi-
Il faut que je l'enferme, et que je m'en delivre. [vre.
Il hante une maraude, il l'adore, il la sert,
Et j'apprens, cher voisin, que c'est ce qui le perd.
Cependant il va perdre un party noble et riche,
Qui pour luy se presente.

LE VOISIN.

Il faut luy faire niche.

AMIDOR.

Si je la connoissois, je l'irois affronter.

LE VOISIN.

On vous peut sur ce point aisement contenter,
Au moins si c'est Corinne.

AMIDOR.

Oüy, cher amy, c'est elle.

LE VOISIN.

C'est, à n'en point mentir, une fine femelle.

AMIDOR.

Pour mon lit je l'iray menacer devant tous
De luy coupper le nez; mais la connoissez-vous?

LE VOISIN.

Oüy, je ne connois qu'elle et sçay bien son histoire;
S'il vous plaist faire encor quelque tour dans la foire,
Nous la rencontrerons.

AMIDOR.

Allons-y de ce pas.

LE VOISIN.

J'apperçoy Filipin.

AMIDOR.

Où? Je ne le voy pas.

LE VOISIN.

Il vous observe, il passe et repasse sans cesse.

AMIDOR.

C'est qu'il veut faire encor quelque tour de soupples-

LE VOISIN. [se.

Il fuit.

AMIDOR.

Arreste, arreste. Au brigand ! au voleur!
Pour reporter ce lit prenons un crocheteur.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ERGASTE, CORINNE, ARGINE, NICETTE, AMIDOR, LE VOISIN.

ARGINE.

Cet argent nous fait moins de profit que de honte,
Puis qu'enfin vostre pere a connu qu'on l'affronte.

FILIPIN.

Sans ce maudit voisin, on auroit controuvé [1]
Quelque ruse nouvelle, et j'aurois esquivé.

NICETTE.

Ma foy, tout est perdu, la mesche est éventée.

ARGINE.

Adieu nos beaux projets.

LE VOISIN.

Voyez cette effrontée,
Sans masque, prez laquelle Ergaste est tout transi.
C'est Corinne.

AMIDOR.

Pour vray?

LE VOISIN.

Voyla sa mere aussi.

FILIPIN.

J'apperçois vostre père, ô rencontre damnable!
Adieu, la place icy pour moy n'est pas tenable.

1. Inventé. — La Fontaine l'a employé avec ce sens : *Minutolo*, dit-il,

> Comme en passant mit dessus le tapis
> Certain mari, certaines amourettes,
> *Qu'il controuva.*

On dit encore « un fait controuvé, » pour, un fait inventé, faux.

ERGASTE.

Pour moy j'esquive aussi.

FILIPIN.

Fuyons, doublons le pas.

ERGASTE.

Evitons son reproche et ne l'attendons pas.

LE VOISIN.

Vostre fils vous a veu, voyez comme il détale.

AMIDOR.

C'est donc là sa maraude à son honneur fatale ;
C'est là cette Circé qui, par enchantement,
Le perd et l'entretient dans son aveuglement.
Il faut pour l'avenir qu'elle s'adresse à d'autres.
Ce sont de jolis tours, Madame, que les vostres,
De tendre aux jeunes gens des pieges tous les jours,
Et de tirer profit de leurs folles amours ;
Sans vous, mon fils, perdu dans la debauche infame,
D'un esprit sans conduite eust évité le blâme :
Avant qu'il eust connu ce charme empoisonneur,
C'estoit un garçon sage, il n'aimoit que l'honneur ;
Mais son esprit changé ne suit plus que le vice.
Il me vole, Madame, et par vostre artifice.

CORINNE.

Monsieur, je ne suis pas celle que vous pensez.

NICETTE.

Voyez ce vieux resveur : passez, Monsieur, passez.
A qui diable en veut-il ? Je pense qu'il est yvre.
Est ce que tout le jour vous pretendez nous suivre ?

AMIDOR.

Par ce jargon qui sent la gouine [1] de tout point
On void à qui l'on parle, on ne se mesprend point.
Voyez les doux propos, les belles reparties ;
Mais une fois pour tout, vous serez adverties,
Si vous recevez plus chez vous mon debauché,
Que d'encre on vous verra le visage taché [2],

1. Le mot était alors nouveau. On n'en sait pas l'origine. Je pense toutefois qu'il doit venir de l'anglais *Quean*, qui a le même sens, et sur lequel, à cause de sa ressemblance avec *Queen* (reine), Byron, joue encore dans *Don Juan*, chant VI, str. 96.

2. C'était le plus grand signe de mépris dont on pouvait flétrir quelqu'un. Balzac y fait allusion (liv. III, lettre 7), lorsque parlant d'un homme qui s'était couvert de toutes les souillures au point que celle-là ne l'eût pas souillé davantage : « ... Rendre cet homme-là plus coupable qu'il ne s'est fait lui-même, ce seroit jeter de l'encre sur le visage d'un More. »

Vos robes n'auront plus besoin de decrotoire [1],
Et l'on vous coupera le nez en pleine foire.

ARGINE.

Quoy! nous jetter de l'encre, et nous coupper le nez!
Vous direz au Palais pour qui vous nous prenez,
Vieux fou. Ces gens de bien porteront tesmoignage.

NICETTE.

Il n'est pas question de plaider davantage,
Pour se faire justice on n'ira pas plus loin,
Laissez luy moy pocher les yeux à coups de poin.

LE VOISIN.

Ne frappez pas, tout beau! laissez la, je vous prie.

ARGINE.

D'un vieux fou qui s'emporte excusons la furie.

CORINNE.

C'est un pere irrité, cedons à son transport.
Allons, ma mere, allons, laissons le dans son tort.

ARGINE.

Allons, ma fille, allons, monstrons nous les plus sa-[ges.

LE VOISIN.

La moderation paroist sur leurs visages,
Ce n'est pas ce qu'on pense.

AMIDOR.

Enfin, c'est encor trop.
Mon fils à l'hospital s'en va le grand galop,
S'il les void davantage : ou gouines, ou plaideuses,
Qu'elles aillent au diable, elles sont dangereuses.
Mon fils ne s'ira plus chauffer à leurs tisons,
Qu'elles tendent plus loin leurs pieges aux oisons

LE VOISIN.

Desirez vous qu'enfin ce desordre finisse,
Le tirer de debauche et l'arracher du vice?
Mariez-le ; Amidor, dès qu'il sera chargé
De ce joug necessaire, on le verra changé.

AMIDOR.

Helas! c'est tout mon but, c'est toute ma pensée ;
Mais mon intention est tousjours traversée.
Ce maraut est chery d'une dame d'honneur,
Riche et qui se pourroit choisir un grand seigneur :
Et si ce qu'ils m'ont dit n'est une fourberie,
Aujourd'huy par arrest elle se demarie
D'avec un impuissant qui luy double son bien,

1. Tant à force d'être salies par la foule indignée, elles ne seront que boue et crotte du haut en bas.

Dont elle va, dit-elle, enrichir ce vaurien;
Elle sçait bien de plus qu'il void nostre friponne,
Et ne l'aime pas moins.

LE VOISIN.

Vrayment cela m'estonne:
Que ne concluez vous cet hymen promptement?

AMIDOR.

Il faut voir prononcer l'arrest premierement:
Or ce mauvais garçon m'avoit donné parole
De ne voir plus Corinne, et pour elle il me vole
Un lit que j'ay sauvé par deux cens bons escus.
Son valet jure assez qu'il ne la verra plus;
Mais c'est un à-sçavoir, car ce fourbe ne songe
Qu'à forger chaque instant mensonge sur menson-
Et ne puis, connoissant cet imposteur maudit, [ge,
Faire aucun fondement sur tout ce qu'il me dit.

LE VOISIN.

Le voyla qui repasse.

AMIDOR.

Ah! je veux qu'on l'arreste:
Un sergent le fera sans doute à ma requeste,
Et peut-estre, une fois quand il sera coffré,
En luy serrant le pouce [1] il pourra dire vray.

LE VOISIN.

Ne l'effarouchons point, je sçauray leur mistere
Et descouvriray tout, si vous me laissez faire.

AMIDOR.

Vous me ferez plaisir de luy tasterle us.
Allez, je me repose entierement sur vous.

SCÈNE II

LE VOISIN, FILIPIN.

LE VOISIN.

Filipin, parle à moy; tu ne veux pas m'attendre?

FILIPIN.

A d'autres!

1. C'était un genre de question auquel on vous soumettait pour vous forcer d'avouer : « sur ce qu'il voulut encore faire le m et, on fit apporter un fusil pour luy serrer les pouces. » (Scarron, *Roman comique*, liv. III, ch. XIII.) L'expression « faire mettre les pouces, » pour « faire céder, » n'a pas d'autre origine.

LE VOISIN.

Que crains-tu ?

FILIPIN.

Vous me voulez surprendre.

LE VOISIN.

Je t'engage ma foy qu'on ne te fera rien ;
Je cherche à te parler seulement pour ton bien,
Par l'ordre de ton maistre.

FILIPIN.

Et que me veut on dire ?

LE VOISIN.

Si nous pouvons sçavoir par toy ce qu'on desire,
Croy moy sur mon honneur qu'on te pardonne tout,
Et tu verras encor la recompense au bout.
Dy moy, mais défais toy de toute fourberie,
Cette dame d'honneur qu'un arrest demarie
Aime-t-elle ton maistre au point de l'espouser ?

FILIPIN.

Oüy ; mais son pere enfin pourroit bien s'abuser ;
On ne peut plus souffrir l'humeur qui le possede :
S'il ne veut pas s'ayder, croid il que Dieu nous ayde?
Cet avare vilain nous va tout ruiner.
Comme il ne se peut pas resoudre à desgainer,
Il faut qu'Ergaste emprunte, et qui pis est encore,
Il faut qu'il se decrie et qu'il se deshonore :
Comme on ne trouve pas tousjours ses cautions,
Il faut faire parfois d'estranges actions ;
Par exemple, ce lit qu'il promit à Corinne
Pour se desgager d'elle emporte sa ruine,
Et mille francs contans le pouvoient empescher
De faire ce larcin qu'on luy peut reprocher

LE VOISIN.

Et son ame, dis-tu, n'en est plus possedée ?

FILIPIN.

Ah ! je vous en respons, l'affaire en est vuidée.

LE VOISIN.

J'en puis sur ta parole asseurer Amidor.

FILIPIN.

Vous en pouvez jurer, vous ferez plus encor;
Car vous l'asseurerez que cette riche dame
Enfin est l'objet seul qui possede son ame.
Elle est libre à present.

LE VOISIN.

Quoy ! l'arrest est donné ?

FILIPIN.

J'ay veu le plumitif [1], il vient d'estre signe.
Elle nous va donner ses biens, qui sont immenses,
Et j'espere de là de grandes recompences;
Mais, si l'avare encor s'amuse à barguigner [2]
Sur trois ans de demeure [3], il va tout ruiner.

LE VOISIN.

Cherchons le, je te prie, ayde à luy faire entendre.

FILIPIN.

Luy parlant de la bru, parlez aussi du gendre.

LE VOISIN.

Quel gendre ?

FILIPIN.

Ce baron si fameux d'Orgardec,
De Kerybourdaguec et de Chertronquedec.

LE VOISIN.

Quels grands mots emportez !

FILIPIN.

Mais ce qui plus nous touche
Ils remplissent la bourse aussi bien que la bouche.

LE VOISIN.

Amidor vient à nous, demeure avecque moy.

FILIPIN.

Adieu.

LE VOISIN.

Tu l'attendras.

FILIPIN.

Non feray par ma foy.
C'est un bizarre esprit qui n'est pas accostable;
Quand il est en colere, il frappe comme un diable :
De Dorette ou Midan vous sçaurez de tout point,
Les biens de ces Bretons; il ne m'en croiroit point.

LE VOISIN.

Oüy, Midan est Breton, il en sçait des nouvelles.

SCÈNE III

AMIDOR, LE VOISIN, ISABELLE.

AMIDOR.

Hé bien, ce maraut-là vous contoit des plus belles.

1. C'est le papier original sur lequel on écrit les sommaires des jugements.
2. V. sur ce mot une note des pièces précédentes.
3. C'est-à-dire trois ans d'entretien chez le père, pour les deux époux. On verra que c'est une des conditions du contrat.

LE VOISIN.

Enfin, si l'on se peut fier à son rapport,
Je croy qu'il a raison, et que vous avez tort.
L'avarice vous perd ; quand un fils miserable
Ne vole que son pere, il n'est pas si coupable;
Comme il s'est aujourd'huy pour jamais detaché
De ce maudit objet qui l'avoit debauché,
Ayant promis un lit, il s'attachoit au vostre,
Parce que sans argent il n'en trouvoit point d'autre.

AMIDOR.

Enfin, vous le croyez tout à fait degagé?

LE VOISIN.

S'il ne se degageoit, il seroit enragé.

AMIDOR.

Comment?

LE VOISIN.

L'arrest donné rend libre cette dame
De donner tous ses biens aussi bien que son ame,
Et si vous secondez tant soit peu leurs desseins,
Si pour le logement vous leur donnez les mains,
Le baron doit encore espouser vostre fille,
Si qu'ils vont enrichir toute vostre famille.

AMIDOR.

Si l'arrest est signé, je n'y resiste pas.

LE VOISIN.

Il l'est.

ISABELLE.

Pour Dieu, mon pere, allez y de ce pas ;
Concluez, secondez la dame genereuse : [se,
Sans qu'il vous couste un sol, je seray bien heureu-
Vous hors d'inquietude, et mon frere content.

AMIDOR.

Allons, je le veux bien.

LE VOISIN.

Ne vous hastez pas tant.
Filipin peut mentir, il ne faut pas le croire ;
Mais Dorette et Midan sçavent toute l'histoire
De ces riches Bretons; je sçauray bien s'il ment,
Laissez moy descouvrir la chose adroitement.

AMIDOR.

Vous me ferez plaisir, oüy, je vous en conjure.

LE VOISIN.

Je sçay bien discerner le vray de l'imposture ;
Laissez moy donc agir et m'attendez icy.

ISABELLE.

Pour Dieu n'oubliez rien.

SCÈNE IV

ERGASTE, FILIPIN.

ERGASTE.

Tu l'as donc radoucy ?

FILIPIN.

J'ay plus fait.

ERGASTE.

Et comment ?

FILIPIN.

J'ay disposé Dorette
A nous servir icy d'une maniere adrette ;
Pour la laisser plus libre, escartons nous un peu.
Laissez agir Corinne, et vous verrez beau jeu :
Je veux estre berné, si le voisin credule
Ne donne dans le piege. Il est fort ridicule,
C'est un oyson tout franc ; de son petit esprit
Je connoy la portée, et sçay ce qu'il m'a dit.
Le voicy, tirons nous.

SCÈNE V

LE VOISIN, CORINNE, DORETTE, BROCALIN.

LE VOISIN.

Il faut qu'avec addresse
J'engage icy Midan et que je l'interesse,
Pour descouvrir de luy ce que je veux sçavoir :
Mais sa femme Dorette, à ce que je puis voir,
Est seule en la boutique et semble estre en affaire ;
Attendons qu'elle ait fait pour ne luy pas deplaire.

CORINNE, *bas.*

De là depend mon bien.

DORETTE.

Vous verrez des effets
De mon addresse.

LE VOISIN.

Amy, dy moy, si tu le sçais,
Quelle dame est-ce là ?

BROCALIN.

Madame la comtesse
De Gregue.

LE VOISIN.

De Bretagne ?

BROCALIN.

Oüy, Monsieur.

LE VOISIN.

Ta maistresse ?

BROCALIN.

Je mange de son pain.

LE VOISIN.

Je l'avois deviné.
Elle est demariée ?

BROCALIN.

Oüy, l'arrest est signé.

LE VOISIN.

Tu sers avec plaisir une dame si riche.

BROCALIN.

Avec très grand plaisir, car elle n'est pas chiche ;
Elle promet beaucoup et donne encore plus,
Elle m'a regalé de mille bons escus
Depuis l'arrest donné.

LE VOISIN.

Que dit-elle à Dorette ?

BROCALIN.

Leur conversation n'est pas beaucoup secrette,
Elle y parle assez haut.

LE VOISIN.

Preste l'oreille, entends.

CORINNE.

Le premier conte est bon, nous en sommes contens,
Comme vous prenez soin de toutes mes affaires
Et que vous me gardez les papiers necessaires,
Dites si tout est bon, ne me desguisez rien.

DORETTE.

Je n'y voy pas, Madame, un sol de mauvais bien.

CORINNE.

Des trente mil escus que nous avons à prendre
Au trentiesme de may sur le banquier Pisandre,
En peut on faire estat ?

DORETTE.

Oüy, c'est argent contant.

CORINNE.

Les vingt mil sur Licas en juillet ?

DORETTE.

Tout autant.

CORINNE.

Les quinze mil escus de ce marchand de Renne,
Que sur ce gros drappier il faudra que je prenne,
Sont ils prests en octobre ?

DORETTE.

Il n'en faut pas douter,
Huit jours apres le terme on les fera conter.

CORINNE.

Et les dix mil escus de cette autre promess
De Vannes ?

DORETTE.

On les touche.

LE VOISIN.

O Dieu ! quelle richesse !

CORINNE.

Pour les sept mil escus de Quimpercorentin ?

DORETTE.

Midan les a touchez en louys ce matin.

LE VOISIN.

Enfin je ne veux pas en sçavoir davantage :
Qu'Amidor est heureux, s'il fait ce mariage !
J'en ay plus descouvert cent fois par ce biais
Qu'en les questionnant.

BROCALIN.

Il en tient, le niais.

DORETTE.

Il me semble desja que je voy le bon homme
Devorer tantost l'une, et tantost l'autre somme ;
Les chimeres qu'il hume avec tentation,
Luy remplissent desja l'imagination.

CORINNE.

La chose a sans mentir esté bien menagée ;
S'il m'en revient du bien, j'en suis vostre obligée.

DORETTE.

Je vous sers avec joye : il ne m'en coûte rien,
Et puis ce vieil avare a-t'il pas trop de bien ?
Ma foy, c'est pain beuit que luy faire une piece [1].

1. Cette expression, qui est restée, vient de ce qu'on faisait jouer dans les *Farces* improvisées à la fin des spectacles, les personnes dont on avait à se plaindre ou dont on voulait faire rire pour quelques ridicules. Il est parlé, dans le *Francion* de Sorel (1663, in-12, p. 89), d'un procureur mis ainsi à la farce, et que ceux qui l'avaient fait moquer menèrent se voir jouer. Voy. plus haut, p. 113, note

Que ne luy puis-je encor faire espouser ma niece!
Il croid que le Perou chez vous est desbordé.

CORINNE.

Qu'aurions nous fait sans vous?

DORETTE.

Je n'ay pas mal aydé.
Mais, Madame, apres tout je sçay vostre naissance :
Si chez ce vieux barbon vous trouvez l'abondance,
Il trouvera chez vous de l'honneur, de l'appuy;
Quoy qu'il soit riche enfin, vous valez mieux que luy,
Et si vous obteniez aujourd'huy gain de cause,
Il trouveroit quasi les biens qu'il se propose.

CORINNE.

Si fortune aujourd'huy me faisoit les doux yeux
Et me rendoit les biens qu'ont tenus mes ayeux,
Ergaste connoistroit que sa vertu m'est chere
Et qu'on la prise plus que les biens de son pere.

BROCALIN.

Le voila gay, qui parle avec ce Jean le Veau,
Achevons de les faire entrer dans le panneau :
Filipin est au guet, qui joüera bien son rôle,
Joüons le nostre aussi. Cela n'est-il pas drôle?

SCÈNE VI

AMIDOR, LE VOISIN, BROCALIN, FILIPIN.

LE VOISIN.

Il faut battre le fer, et pendant qu'il est chaud.

AMIDOR.

D'accord.

LE VOISIN.

Filipin passe, il fera ce qu'il faut,
Parlez luy, mais sans fiel, nous en avons affaire.

AMIDOR.

Filipin, parle à moy.

FILIPIN.

Vous estes en colere.

AMIDOR.

Non suis; va, puis qu'Ergaste enfin ne doit plus voir
Corinne, il eut raison, et tu fis ton devoir.
S'il quitte tout de bon cet objet que j'abhorre,
J'abandonne mon lit et mon argent encore;
Mais à condition qu'il prendra le party

Qui s'offre.

FILIPIN.

Il le fera, j'en suis bien averty.

AMIDOR.

Mais tu fais bien souvent de fausses conjectures.

FILIPIN.

Cela depend.

AMIDOR.

De quoy?

FILIPIN.

De prendre ses mesures.
Mon maistre est fort leger, il change à tout moment;
Partant, je conclurois la chose promptement:
On ne peut jamais faire une meilleure affaire.
Si nous pouvions trouver icy quelque notaire,
Je vous delivrerois de peine et de soucy;
Madame la comtesse est à trois pas d'icy,
Et, comme un petit trait de plume qui l'engage,
Elle peut aussi bien signer ce mariage
En ce lieu qu'en un autre.

AMIDOR.

Ah! si tu fais si bien
Qu'il soit icy conclu, je ne t'espargne rien.

FILIPIN.

Pour venir à vos fins vous promettez merveilles;
Mais, quand il faut donner, vous n'avez plus d'oreil- [les.

AMIDOR.

Tu juges mal de moy, tu ne me connois pas.

FILIPIN.

Si vous me faites don de ces deux cens ducats
Payez pour vostre lit, allez, je m'en contente,
Et je vous rends heureux par delà vostre attente;
Car monsieur le baron encore espousera
Vostre fille Isabelle, et se contentera
De trois ans demeurés avec nostre comtesse,
Sans qu'il vous couste un double apres cette promes- [se;
Mais au double contract il faut vous obliger
A les nourrir trois ans, comme à les bien loger.

AMIDOR.

Va, je t'accorde tout, presse donc cette affaire.

FILIPIN.

Brocalin que je voy nous est fort necessaire,
Il gouverne son maistre.

AMIDOR.

Il faudroit le gagner.

FILIPIN.

Nous le gagnerons prou [1], mais il faut desgainer.

AMIDOR.

Dy luy que s'il sert bien je sçay mieux reconnoistre.

SCÈNE VII

FILIPIN, BROCALIN, AMIDOR.

FILIPIN.

En quel lieu, Brocalin, as-tu laissé ton maistre?

BROCALIN.

Chez Midan, nostre orfevre, à quatre pas d'icy.

FILIPIN.

Et sa sœur, la comtesse?

BROCALIN.

Et la comtesse aussi.

FILIPIN.

Sont ils prests à signer ce double mariage
Dont on leur parlé?

BROCALIN.

Tout prests de grand courage.
Il ne tiendra qu'à vous de prendre avant soupper
L'occasion au poil, elle peut s'eschapper;
Avec eux j'ay laissé Barquet, nostre notaire.

AMIDOR.

Voila six escus blancs, fay luy haster l'affaire.
Tien.

FILIPIN.

C'est sur l'ennemy tousjours autant de pris.

AMIDOR.

Fay dresser le contract et que j'y sois compris.
Qu'ils laissent tout leur bien, qu'au contract on le voye,
Et ce que j'ay promis, je le signe avec joye.

BROCALIN.

J'y cours, tout sera prest quand vous arriverez;
Mais, quand tout sera fait, Monsieur, vous m'oublirez.

AMIDOR.

Non feray par ma foy, va, ta fortune est faite.

1. Bien, beaucoup. — Le mot est resté dans la locution *peu ou prou*.

SCÈNE VIII

AMIDOR, FILIPIN, LE VOISIN.

AMIDOR.

Où va mon bon voisin ? Fait-il desja retraite ?

FILIPIN.

Puisqu'il nous a servis menons le avecque nous ;
Monsieur, il faut qu'il signe au contract apres vous.

LE VOISIN.

Quoy ! l'affaire est donc faite ?

AMIDOR.

Elle est bien esbauchée.

LE VOISIN.

Jusques au dernier point j'en ay l'ame touchée.
A vos prosperitez je prens grand interest.

FILIPIN.

Mais je sçais une chose icy qui me deplaist,
Et qui doit moderer les excez de nos joyes.

AMIDOR.

Quoy ?

FILIPIN.

Nous allons bien perdre au rabais des monnoyes [1].

LE VOISIN.

Oüy, sur cent mil escus en or et louys blancs,
Vous perdrez tout au moins quinze ou vingt mille francs.

AMIDOR.

Quiconque a trouvé l'art d'estendre ses usures,
Voisin, selon les temps sçait prendre ses mesures.

FILIPIN.

Oüy, oüy, mieux que nul autre il fait valoir son bien :
Je gage sur tout l'or que nous ne perdrons rien,
Et qu'on n'emploira point icy l'arithmetique.

LE VOISIN.

Nous voicy parvenus aupres de la boutique.

FILIPIN.

On escrit, le contract est desja commencé.

1. Les opérations du trésor sur la monnaie qu'on rabaissait ou surélevait, furent si fréquentes alors, que nous ne savons à laquelle il est fait allusion ici plus spécialement. Pour beaucoup de gens, suivre ces fluctuations de l'argent, était une occupation, comme ce sont nos affaires de bourse d'à présent. La Bruyère a parlé de ces âmes « toujours inquiètes sur le rabais ou le décri des monnaies.

AMIDOR.
Va voir tout doucement s'il est bien avancé.

SCÈNE IX

AMIDOR, LE VOISIN, BARQUET, ERGASTE, CORINNE, FILIPIN, ETC.

FILIPIN.
Avant qu'on eust receu vos ordres, le notaire
Avoit desja, Monsieur, bien avancé l'affaire :
C'est fait, et le contract ne sçauroit estre mieux.

AMIDOR.
Bonsoir, mes chers enfans. Dieu vous face joyeux!
Eh bien, conclurons nous ce double mariage,
Où vous trouvez tous deux un si grand avantage ?

ERGASTE.
Oüy, grace à mes destins, le contract est tout prest.

AMIDOR.
Comme j'y prens, mon fils, un notable interest,
Je veux entendre lire avant la signature.

ERGASTE.
Lisez ; mais je crains tout pendant cette lecture.

LE NOTAIRE.
Furent presents....

ARGINE.
Passons les noms de tels et tels,
Et venons seulement aux mots essentiels.

LE NOTAIRE *lit.*
Ledit futur espoux, sur promesses dossées,
Aura, mais en pur don, les sommes enoncées.

AMIDOR.
Bon!

LE NOTAIRE.
Ledit sieur baron promet d'abandonner
Ses meubles, et de plus il s'oblige à donner
A sa future espouse, outre deux baronnies,
Le fief de Crandrac et trois chastellenies.

ARGINE.
Fort bien.

LE NOTAIRE.
Voicy la clause où l'on parle de vous.

Ledit Amidor pere ausdits futurs espoux
S'oblige de donner, avecque leur demeure,
Trois ans de nourriture.

AMIDOR.

Oüy, signons tout à l'heure.

CORINNE.

J'en suis d'accord, tenez et signez le premier.

FILIPIN.

Vous ne desboursez pas pour le tout un denier.

AMIDOR.

Je le sçay bien.

FILIPIN.

Il faut, pour honorer la feste,
Faire un petit soupper.

AMIDOR.

Oüy, fay qu'on nous l'apreste.
Va chez le rostisseur, mais qu'on soit diligent;
Comme au logis j'ay peu de vaisselle d'argent,
Midan m'en fournira, mais il ne m'en faut gueres.

DORETTE.

Midan n'est pas icy, que faut-il?

AMIDOR.

Deux aiguieres,
Six plats, quatre flambeaux.

DORETTE.

On vous les fournira;
Mais pour l'argent, Monsieur, qui nous le donnera?

CORINNE.

Pour si peu craignez-vous que Monsieur vous affronte?

AMIDOR.

Mettez sur et tant moins, puis nous ferons le conte.

DORETTE.

Dequoy sur et tant moins, parlez vous tout de bon?

AMIDOR.

Vostre homme a respondu pour monsieur le baron
Icy de mille francs, et d'ailleurs je suis homme
Solvable pour payer le surplus de la somme,
S'il vous faut du surplus.

DORETTE.

Cherchez mieux vostre deu,
Et connoissez mieux ceux qui vous ont respondu.
Midan ne fit jamais tels actes de sa vie.

AMIDOR.

Il n'a pas respondu?

DORETTE.

Ny n'en a point d'envie.

AMIDOR.

Maistre Barquet, quel acte avez vous donc reçeu?

BARQUET.

On vous aura surpris, et l'on m'aura deceu.
Un chapeau nous cachoit la moitié d'un visage:
Mais je voy l'affronteur qui fit ce personnage,
Midan n'a point signé cet acte, croyez moy.

AMIDOR.

Quoy! Monsieur le baron seroit homme sans foy?

LE VOISIN.

Nous sommes affrontez, voisin, c'est chose seure,
Et je prens comme vous ma part à cette injure.

AMIDOR.

Comment?

LE VOISIN.

Voicy Corinne, et vous estes duppé.

AMIDOR.

Corinne?

LE VOISIN.

Ainsi que vous son masque m'a trompé.
J'ay vu qu'apres son seing elle s'est demasquée,
A fait signe à sa mere, et s'est de vous mocquée.

AMIDOR.

Sa mere?

LE VOISIN.

La voila!

BARQUET.

J'ay veu le bon vaurien
Qui fit le respondant: je le connoy fort bien.

AMIDOR.

Ergaste, qu'est-ce-cy?

ERGASTE.

Qu'y ferions nous, mon pere?
Enfin tout est signé dans les mains du notaire.

AMIDOR.

Quoy! maraut, une gueuse auroit eu le credit?

DORETTE.

Monsieur, ne croyez pas ce qu'on vous en a dit:
Elle est de fort bon lieu, quoy qu'elle soit plaideuse;
Elle est fille d'honneur, mais elle est un peu gueuse.

LE VOISIN.

Je vous l'ay dit, voisin, l'avarice vous perd.

AMIDOR.

Ah! vous estes encore avec eux de concert;
Je suis trahy par tous: la chose est trop notoire.

FILIPIN.

Monsieur, nous avons fait la faute, il la faut boire.

AMIDOR.

Si je ne te fais pendre, affronteur insolent!

ERGASTE.

Evitons ce courroux, il est trop violent.

CORINNE.

Il faut que l'accez passe.

ARGINE.

Il faut bien qu'il finisse.

AMIDOR.

Je m'en vay de ce pas m'en plaindre à la Justice.

SCÈNE X

BROCALIN, NICETTE, AMIDOR, CORINNE, DORETTE, FILIPIN, LE VOISIN.

BROCALIN.

Madame, vous avez gain de cause à souhait.

NICETTE.

Vostre procez, Madame, est gagné tout à fait.

CORINNE.

Qui vous l'a dit?

NICETTE.

Le clerc d'une grande vistesse
Est venu nous le dire.

BROCALIN.

Oüy, vous estes comtesse.

LE VOISIN.

Voisin, de vos fureurs moderez les excez.

FILIPIN.

Madame tout de bon a gagné son procez.

LE VOISIN.

Enfin de pauvreté la voila garantie.

FILIPIN.

Du beau comté de Gregue on la verra nantie.

LE VOISIN.

Elle peut à son gré se choisir un espoux.

CORINNE.

Je vous choisis, Ergaste, et je me borne à vous.

AMIDOR.

En ce cas je consens au double mariage.

DORETTE.

Ce vilain, sans mentir, est plus heureux que sage.

NICETTE.

Il eust eu trop d'avoir ma maistresse pour rien :
Enfin, on dit bien vray, le bien cherche le bien.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété fils.